This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,132

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

compl gel 1st
Ser.
Z
1007
.P78

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1905. T. CIV. 1.

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-DEUXIÈME

(CENT-QUATRIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1905

Compl. sets
Suite
7-14-27
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 1. *Les Revenantes*, par CHAMPOL. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de 322 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Impossible*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 3. *Cloclo*, par GYP. Paris, Flammarion, 1904, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 4. *Des Fleurs ! Des Curés !! Des Femmes !!!*, par THÉODORE CAHU. Paris, Flammarion, 1904, in-12 de 279 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Opprobre*, par L.-M. COMPAIN. Paris, Stock, 1904, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 6. *Déclassé*, par CHARLES PETIT. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-16 de 326 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Crime de Clodomir Busiquet*, par EDMOND FRANK. Paris, Fontemoing, 1905, in-12 de 309 p., 3 fr. 50. — 8. *Dix Contes vécus*, par ROBERT HUCHARD. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 9. *La Dette*, par JACQUES MOREL. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Couvre feu*, par CONSTANTIN PHOTIADES. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 317 p., 3 fr. 50. — 11. *La Servante*, par EDGY. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 307 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Millionnaire*, par J.-H. ROSNY. Paris, Joanin, 1905, in-12 de 260 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Autre*, par Mme OCTAVE FEUILLET. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 289 p., 3 fr. 50. — 14. *Demi-Mère*, par RESCLAUZE DE BERMON. Paris, Plon-Nourrit, 1905 in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Obsédés*, par LÉON FRAPIÉ. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 291 p., 3 fr. 50.

ROMAN PHILOSOPHIQUE. — 16. *Sur la pierre blanche*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 320 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 17. *Septime César, roman du temps du Christ*, par M. REEPMAKER. Paris, Stock, 1905, in-18 de 366 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Antéchrist*, par DMITRI DE MÉREJKOWSKY. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 460 p., 3 fr. 50. — 19. *Pierre-le-Grand*, par le même. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Ami des mauvais jours*, par GÉRARD DE BEAUREGARD. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 313 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 21. *Le 71e Trainglaux*, par DE BEAUREPAIRE-FROMENT. Paris, édition de « la Tradition, » 1904, in-12 de 581 p., 0 fr. 60. — 22. *Les Nuages*, par YVAN STRANNIK. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 261 p., 3 fr. 50. — 23. *Aline*, par C.-F. RAMUZ. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 215 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Vieillard et les deux Suzannes*, par ANDRÉ MAUREL. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Colonnes d'Hercule*, par HENRY RABUSSON. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 26. *Souvenirs de l'île de la Réunion*, par le Dr GÉLINEAU. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 262 p., 2 fr. 50. — 27. *La Maison de danses*, par PAUL RÉBOUX. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 347 p., 3 fr. 50. — 28. *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, par PIERRE LOTI. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 327 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 1. Le rapprochement de ces deux épithètes — *romanesque* et *psychologique* — (dont j'ai souvent expliqué les motifs) ne comporte pas nécessairement un blâme ; et la preuve c'est que je n'ai que des éloges à donner aux *Revenantes*. Le sujet, — « les Sécularisées » — est d'une douloureuse actualité ; après avoir fourni de copie les journaux de la France entière, il a fourni la matière de plusieurs romans, parmi lesquels *Sœur Jeanne de la Croix*, de Mme Mathilde Serao, *Sœur Alexandrine*, du même M. Champol, et *l'Isolée*, de M. Bazin, que vient de publier la *Revue des Deux*

Mondes. On retrouve dans *les Revenantes*, — avec une exécution plus sûre et moins d'épisodes étrangers au sujet, — les mêmes sentiments optimistes que dans *Sœur Alexandrine*, le même respect attendri pour « les sécularisées », la même confiance en celles qui furent « les épouses de Dieu » et qui sont aujourd'hui les victimes de notre abominable politique. Expulsées de leur couvent, jetées brutalement à tous les hasards et à tous les périls de la vie laïque, que vont-elles devenir? La question se pose en ce moment un peu partout et provoque des réponses parfois pénibles, même quand elles veulent être gaies, comme celles de M. Combes, qui voyait déjà toutes les anciennes religieuses mariées et consolées. La réponse des romanciers n'est pas pénible par excès de gaieté; Mme Serao faisait mourir de faim sœur Jeanne, et dans un asile de nuit. M. Bazin a trouvé un dénouement plus lugubre : « l'Isolée » meurt poignardée par *son* souteneur, — *son*, entendez-vous? — Je n'ai pas à juger, du moins pour le moment, ce dénouement mélodramatique, ni ces vues pessimistes sur l'avenir. Je me bornerai à répéter que M. Champol est plus rassurant. Ses héroïnes éprouvent beaucoup de misères matérielles; elles ne tombent pas à de pareilles déchéances morales. Elles continuent dans le siècle, et sous une autre forme, leur vie d'abnégation et de charité; elles agissent sur le siècle, plus que le siècle n'agit sur elles. Vous vous souvenez de tout le bien qu'elles font dans *Sœur Alexandrine;* elles n'en font pas moins dans *les Revenantes*. Elles sont trois : elles se sont séparées, après un dernier office récité en communauté, la lampe du sanctuaire éteinte par la supérieure. La première devient institutrice privée, et sauve la vie de ses petites élèves au prix de la sienne; la seconde, rentrée dans sa famille, où on la supporte malaisément, trouve moyen de la sauver du déshonneur, en allant quêter pour une nièce prête au suicide, qu'un séducteur ne voulait pas épouser sans dot. La troisième enfin, riche, jeune, belle, poussée au mariage par toute sa famille, cède son fiancé à une cousine qui allait mourir de désespoir! L'une a sacrifié son nom, l'autre son repos, l'autre sa vie; toutes trois sont restées dignes de leur passé; toutes trois ont prouvé que la persécution qui a pu les exclure de leur couvent, n'a pas pu les séparer de leur Dieu! Et leur histoire, quelle que soit la place qu'y tient le roman et l'artifice, est de nature à rendre un peu de courage et à ne pas diminuer les forces de leurs malheureuses sœurs qui pourraient la lire! Faites-la leur lire; versez-leur ce cordial, en attendant mieux!

2. — *L'Impossible* est une œuvre destinée à verser de l'héroïsme au cœur des jeunes filles. — Mlle Monique aimait et était aimée; celui qu'elle aimait était beau, intelligent, capable de sentiments généreux; il était ministre de la République, chef de parti; il suivait ce parti, en

attendant de le mener. Il le suivait dans ses haines antireligieuses et ses volontés persécutrices ; mais il était prêt à le mener à Canossa, c'est-à-dire au bon sens, au respect des traditions et des intérêts du pays, si Monique consentait à devenir sa femme. « Ton Dieu sera mon Dieu ! » Et Monique répondit : « Impossible ! » Et pourquoi impossible ! Parce que ledit grand homme était marié, et que pour l'épouser il eût fallu que Monique acceptât les lois de l'État et méconnût les lois de l'Église. Une chrétienne n'épouse pas un divorcé, même pour convertir son époux au christianisme — ou du moins au cléricalisme. Une chrétienne ne sacrifie son honneur ni à l'amour ni au patriotisme ! Elle sacrifie son amour, dût-elle en pleurer toute sa vie. « Elle pleurait, et, des siècles qui enveloppaient le manoir, une voix s'élevait pour lui rappeler que l'honneur n'a pas, comme unique refuge, le cœur d'une femme, mais qu'il plane au-dessus d'une race loyale, pour la couvrir de son bouclier et la sauver un jour des égarements ! » Quelle belle phrase ! méditez-la ! méditez ce *bouclier qui plane*, et vous comprendrez ce qui peut manquer, non pas seulement à l'*écriture*, mais à la conception de cette œuvre, pour que l'héroïsme en soit aussi communicatif et « contagieux » que l'aurait voulu l'auteur.

3. — *Cloclo* commence comme une idylle, et finit en mélodrame. L'idylle promettait d'être gaie et un peu gouailleuse, le mélodrame est noir et attristant ; il est même un peu répugnant, comme le serait la lecture d'un rapport médico-légal. Après quelques pages aimables sur l'enfance et le sauvetage de Cloclo, une petite bohémienne recueillie dans une famille riche, nous assistons à la dégénérescence du chef de cette famille, devenu maniaque, aboulique, gâteux, au point d'être domestiqué par son domestique, de chasser son fils et ses petits-fils, de se laisser voler, de se laisser battre. Il allait peut-être se laisser assassiner, lorsque Cloclo intervient. La petite bohémienne, en grandissant, était brusquement devenue muette. Mais si elle ne parlait pas elle n'en pensait que plus et que mieux. Elle avait appris à lire et à écrire sans maître ; elle avait appris surtout à voir et à juger. Elle surveillait le domestique voleur ; elle finit par le dénoncer au procureur de la République ; elle sauva ses bienfaiteurs, et put s'écrier : « Sauvés, mon Dieu ! » Car sachez qu'elle n'était pas muette ! Elle était seulement névropathe ! Et son vieux maître était gâteux ! Et c'est presque une chronique d'hôpital que nous raconte Gyp. Heureusement qu'elle n'y a pas mis tout son esprit ; c'eût été vraiment dommage !

4. — Tout son esprit et toute sa malice, l'auteur de *Des Fleurs ! Des Curés !! Des Femmes !!!* l'a mis dans le titre de son livre. La couverture, elle aussi, a du sel, avec sa gravure polissonne. Mais le texte est plus anodin, et ceux qui y chercheront du sel et de la malice seront volés. Ils y trouveront une demi-douzaine de nouvelles plutôt fades, dont la

meilleure est peut-être (je ne garantis rien pourtant) *le Ménage Courjol.* Mme Courjol avait voulu empoisonner son mari ; c'était son amant qui lui fournissait le poison. Mais, chose étonnante ! plus M. Courjol était empoisonné, plus sa santé était florissante ! Certains désordres, ou plutôt certaines difficultés dans le fonctionnement de ses organes les plus intestins, avaient complètement disparu ! Désolée, la dame écrit à l'amant pour réclamer une autre poudre. La lettre tombe entre les mains de la police. L'amant est amené chez le procureur de la République. Il fait des aveux : il trompait sa maîtresse ! La poudre qu'il lui fournissait était ... le meilleur des purgatifs (Pas de réclame !) On mande la dame, et on lui dit : « Madame ! le Parquet a l'œil sur vous ! Nous savons tout ! Mais vous nous répondez désormais de la santé de M. Courjol ; à la première indigestion, on vous arrête ! » Et à partir de ce jour-là, Mme Courjol eut du tenesme ! — On ne m'accusera pas, cette fois, de manquer de bienveillance !

5. — Thésèse Margeval faillit succomber sous *l'Opprobre !* Quelle opprobre ? Celle qu'un préjugé bourgeois attache encore à la situation de fille-mère, même quand c'est un député du Bloc qui est l'auteur responsable de ladite situation. Jeune, belle, orpheline, mais laborieuse, gagnant sa vie à donner des leçons, Thérèse n'avait pas eu le courage d'attendre le mariage pour se donner à son fiancé ; et ce fiancé n'avait pas eu honte d'épouser une autre femme pour devenir riche et député ! Pauvre fille ! Misérable fiancé ! Thérèse perd ses élèves, perd son gagne-pain, perd sa santé, elle va perdre la vie, lorsqu'elle rencontre un sauveur, un rédempteur, dans la personne d'un élève des Universités populaires. On sait que ces Universités sont précisément les adversaires des préjugés populaires. C'est pourquoi le jeune homme épousa la fille-mère, sans se laisser arrêter par l'opprobre. — Brave garçon !

6. — J'ai beaucoup loué le premier roman de M. Charles Pettit, une étude des mœurs chinoises, que des Français pouvaient croire exacte, malgré un peu d'outrance. *Déclassé*, qui se donne pour une étude des mœurs françaises, ne bénéficiera pas de cette illusion et de notre ignorance ; l'outrance y est plus visible que l'exactitude, du moins dans la seconde moitié, qui donne la sensation d'un invraisemblable mélodrame. Je crois bien me souvenir que ce mélodrame est vrai, et qu'on en pourrait retrouver les éléments dans quelque greffe de cour d'assises ; mais la vérité de la cour d'assises, je le répète, n'est pas toujours la vérité vraie, et elle ne peut occuper, dans une étude des mœurs générales, qu'une place proportionnelle, que savent seulement déterminer des moralistes et des artistes expérimentés. M. Pettit est un débutant, et c'est peut-être pourquoi son Robert de Boislinier, un baron qui devient un souteneur et un assassin, paraît une monstruo-

sité peu intéressante. Il était beau, élégant, spirituel, mais « il n'avait pas le sou ! » Il avait été obligé de solliciter une place dans une administration ; grâce à quoi, il pouvait manger du pain, loger dans une mansarde et, en se privant de toute espèce de distractions et de plaisirs, s'acheter des souliers vernis et quelques paires de gants pour aller dans le monde et y faire la chasse à la dot. En attendant il avait rencontré l'amour, l'amour désintéressé et candide, dans la personne d'une petite ouvrière, sa voisine de table à la crèmerie. Il lui vola un petit héritage de quelques milliers de francs, pour avoir le moyen d'étendre le champ de ses opérations mondaines et de lever enfin la grosse dot convoitée. Mais la veille de son mariage, il se grisa abominablement, battit les sergents de ville, se fit mettre en prison, perdit sa place et sa fiancée ! Sa maîtresse le recueillit et le nourrit de son travail. Et comme le travail honnête ne lui rapportait pas assez d'argent, le baron l'obligea à un travail malhonnête. Et comme elle y répugnait un peu, il la poignarda ! — C'est ainsi que de degré en degré, le gentilhomme descendit jusqu'aux dernières profondeurs de l'infamie. Seulement ce gentilhomme n'est pas un homme ; ce n'est pas un être réel. L'auteur n'a pas su lui donner la vie. La série de tableaux où il figure pourrait d'ailleurs être imprimée à Épinal avec des légendes édifiantes, dont la dernière serait celle-ci : « Comment la vanité, la paresse et l'amour des souliers vernis peuvent conduire un homme à l'échafaud ! »

7. — Les dix-sept nouvelles réunies dans le volume qui porte le titre de la première : *Le Crime de Clodomir Busiquet*, sont écrites avec soin, trop de soin peut-être et un peu de lenteur, mais elles ne manquent pas d'intérêt. Elles ne sont pas toutes édifiantes, mais le ton en est toujours « de bonne compagnie », même dans *la Saint-Honoré*, ce gâteau commandé à un vieux beau par une de ses maîtresses, et qu'il va manger chez une autre. Et le fond en est toujours gai, même dans *le Crime de Clodomir Busiquet*. Ce Busiquet était un pharmacien très laid, très méchant, du moins par accès. Sa laideur l'exposait aux moqueries des dames, mais ne l'empêchait pas d'en être amoureux. C'est ainsi qu'il adorait sa cousine, qui n'avait jamais pu le prendre au sérieux, et qui allait se marier. Il en maigrissait de dépit et de chagrin, il en perdait l'appétit, il en perdait la tête. Sa bonne le vit un jour faire le geste de se verser quelques gouttes d'un liquide contenu dans un flacon bleu, lequel liquide n'était rien moins qu'un poison foudroyant ! Clodomir passa du geste à l'acte, un jour, et l'acte fut même double. Il prépara pour sa cousine une potion calmante, avec le contenu du flacon bleu : et le soir, à l'heure où il pensa que l'ingrate buvait, il avala le reste du flacon et se lança du haut d'une falaise. Mais la main de sa bonne s'était déjà abattue sur lui et le retenait sur le bord de l'abîme : « Laisse-moi, je suis empoisonné ! — Pas plus que moi ! J'avais mis de l'eau

douce dans le flacon ! » Clodomir en fit une méningite, à la suite de quoi il est devenu le plus doux et le plus inoffensif des pharmaciens. Sa cousine se porte bien et a beaucoup d'enfants.

8. — Les *Dix Contes vécus* sont faits avec la même application que les précédents, mais ils sont peut-être moins bien venus. J'y signale *Au Camp de Châlons*, le journal d'un réserviste, qui s'efforce d'avoir de l'humour, et *Une Élection municipale*, un drame atroce, qui ne répond d'ailleurs pas à son titre. Un paysan incestueux allait être nommé maire de son pays, lorsque son crime est dénoncé ; la gendarmerie fait une enquête, obtient l'aveu de la fille ; le père coupable se fait justice et se pend. Et c'est sans doute parce que ses adversaires politiques avaient provoqué la dénonciation et l'enquête, que cette histoire s'appelle « Une Élection municipale ! » Il y a là un défaut de sûreté, qui se retrouve un peu partout dans le style et même dans les idées de ce volume. L'auteur cependant y fait preuve de qualités d'observation et d'une certaine verve, dont on peut attendre mieux. Attendons !

9. — J'ai beaucoup goûté *la Dette ;* c'est simple, c'est sincère, c'est presque ingénu, et c'est d'une tenue littéraire très distinguée. Pourquoi faut-il que la donnée ou au moins le point de départ soit une de ces situations irrégulières, sur lesquelles on n'aime pas à arrêter l'attention de tous les lecteurs ? Il s'agit en effet d'un « collage. » Mais si le sujet est aussi vilain que le mot, il est impossible de le traiter avec plus de délicatesse, d'élévation naturelle, j'allais dire avec plus de pureté. Daniel ne croit pas pouvoir quitter la grosse Maria, pas plus qu'il ne peut l'épouser ; elle lui a sauvé la vie, au péril de la sienne : il n'a qu'un moyen de s'acquitter envers elle, la garder. Il la garde donc, quoiqu'il y ait beau temps qu'il ne l'aime plus, qu'il soit humilié de ses vulgarités, gêné par ses exigences. En vain la mère de Daniel est intervenue, et a essayé de le marier. Il a repoussé ces tentatives avec tristesse, mais avec une implacable fermeté. Il s'est fait un devoir de sa faute ; il y persévèrera, par conscience. « C'est un criminel du devoir ! » aurait dit feu le Dr Falret. Et il traîne son boulet, qui s'alourdit de jour en jour, depuis surtout qu'il a rencontré la sœur d'un camarade d'école, la charmante, la vaillante, l'intelligente, la pudique, la jolie Alice. Comment en est-il arrivé à l'aimer et à s'en faire aimer, puisqu'il n'est pas libre ? Quand il a conscience de ce double malheur, il en fait la confidence à son camarade, et il part pour un voyage qui doit être long. Mais voici que la veille du départ, un autre malheur arrive : Maria meurt ! Qui se fût attendu à tant de savoir-vivre de la part de cette vulgaire créature ? Vous devinez la suite et la fin : Alice épouse Daniel. Mais vous ne pouvez deviner le mérite de cette histoire ; l'analyse n'en montre que la trame, qui est banale, et le dénouement, qui est artificiel. Mais *le reste,* tout ce que l'auteur a su y ajou-

ter de son âme et de son talent, vous ne pourrez en juger qu'à la lecture. C'est ce « reste », qui fait le prix de ce roman, et qui, jusque dans certaines digressions trop littéraires et certains épisodes un peu longs (un voyage à Athènes, par exemple) m'a « fait un plaisir extrême. »

10. — L'auteur du *Couvre-feu* a beaucoup lu Mme de la Fayette et il en a beaucoup retenu. Il a imaginé une histoire analogue à celles que raconte l'aimable comtesse ; seulement, il ne l'a pas placée dans le même milieu, ni à la même date. C'est au temps de Mme du Barry que sont censés vivre la comtesse Ariane et la duchesse Claretti, et elles pensent, elles agissent, ou plutôt elles parlent, (car elles agissent peu) comme leurs aïeules du temps des Précieuses. C'est d'un joli anachronisme ! Donc la comtesse Ariane, ayant été malheureuse en ménage, mais étant assez vite devenue veuve, fut invitée par son amie la duchesse Claretti, à venir passer quelques jours à la campagne, pour y écouter les plus intéressantes confidences. Elle n'ajoutait pas qu'elle comptait sur cette villégiature pour achever de consoler la jolie veuve et la rendre amoureuse d'un jeune voisin. Ariane arrive ; la duchesse, après de longs détours, lui confie qu'elle est très malheureuse, attendu qu'elle aime son mari et que son mari la trompe ! Ariane, de son côté, lui confie qu'elle n'a rien à lui confier, qu'elle n'aime plus personne, qu'elle n'aime plus même à aimer. Mais le jeune voisin paraît, il est aimable, il se fait aimer. Ariane ne veut pas s'avouer vaincue, et elle s'enfuit. Et elle écrit une longue lettre pour expliquer sa fuite ; elle est trop raisonnable pour aimer, mais elle ne l'est pas assez pour ne pas mourir d'amour. Elle va donc mourir, peu à peu, en y mettant le temps ; et, en attendant, elle conseille à la duchesse de pardonner à son époux une infidélité qu'elle sait qu'il déplore. Et la duchesse pardonne ! Et toute cette psychologie n'a rien évidemment de vulgaire, pas même la clarté ou l'intérêt ; mais elle est « distinguée ».

11. — *La Servante* l'est aussi, mais d'une autre manière, plus discrète et peut-être meilleure. C'est une jeune Bretonne qui devient amoureuse du fils de ses maîtres, sans se l'avouer, sans le laisser deviner aux autres, sauf un jour où un terrible drame fait éclater son secret. Elle avait assisté de loin, d'en bas, à toute la vie du jeune homme, à ses efforts pour les examens, à ses succès à St-Cyr, à ses premières aventures d'amour ; elle voyait tout, elle qu'il ne voyait, qu'il ne regardait jamais. Quand il devint malheureux, quand il fut abandonné par sa maîtresse, elle le devina ; quand il tenta de ramener l'infidèle, de l'attendrir au souvenir de l'enfant qui leur était survenu, la petite Bretonne était là, cachée dans l'ombre ; elle entendit les reproches et les supplications ; elle vit les larmes. Et elle pleura comme lui et sur lui. Et quand le jeune homme rentra ou plutôt fut

porté à la maison la poitrine percée d'un coup d'épée (il s'était battu en duel avec son rival), ce fut la Bretonne qui le reçut, qui le veilla, qui le soigna, et qui l'aurait sauvé, si le chagrin n'avait pas fait une blessure plus profonde et plus incurable que l'épée au cœur de ce pauvre jeune homme (Je m'attendris!). Ce fut pendant une des veillées lugubres, que le cœur de la pauvre fille « creva » et laissa échapper l'aveu de son amour. Très touché, le malade fit un testament par lequel il léguait son enfant à la jeune fille. Après quoi il mourut tranquille ! — Vous ne me reprocherez pas de ne pas vous avoir raconté cette idylle tragique avec assez de gravité ; j'ai mis le trémolo, aux bons endroits. Mais j'ai oublié de vous dire que l'idylle est mêlée de tableaux de « mœurs intimes et bourgeoises » qui ne sont point négligeables ; la famille du jeune homme, son père, jovial et égoïste, sa mère, toujours inquiète et toujours malade, sa marraine, une dévote médisante, leurs amis et leurs amies, leur curé même y sont représentés avec un certain relief. L'ami libre-penseur y dit de très remarquables âneries, mêlées de quelques vues ingénieuses ; le curé y est un peu sacrifié ! L'auteur a tenu à marquer qu'il n'était pas un clérical ; je ne m'en fais pas moins un devoir de lui assurer qu'il a en lui « des parties d'observateur et de poète », comme disait feu Sainte-Beuve.

12. — *Le Millionnaire* est un feuilleton, d'après la même formule et la même recette que *les Fiançailles d'Yvonne*, des mêmes ; les Rosny aiment à se reposer dans ces ouvrages sans prétention de tentatives plus « artistiques ». — Le multimillionnaire Jean Vamelles aime l'actrice Clotilde Davreux et il lui offre de l'épouser. Clotilde allait dire oui ! lorsque sa tante lui dit : « Tu ne peux pas épouser Jean Vamelles ! » Et pourquoi ? Et quel est ce mystère ? Voici. Le père de Jean avait été assassiné en chemin de fer, et l'on avait condamné pour ce crime le nommé Maurice Avre. Faites attention à ce nom Avre ! Y êtes-vous ? Avre, Avreux, Davreux ! Vous y voilà ! Maurice était le frère de Clotilde ! La sœur de l'assassin ne peut pas épouser le fils de la victime ! C'est clair. Mais il se trouve que Maurice n'est pas l'assassin, et qu'il a été condamné à la place d'un autre ! Quel est cet autre ? Maurice, revenu du bagne, rencontre Jean, le persuade de l'erreur judiciaire, et le fait travailler avec lui et un autre de ses amis à la recherche du coupable. Comment ils le découvrent et par quel moyen renouvelé d'*Yvonne* ? C'est très simple, extrêmement simple, mais tout de même ingénieux. On savait que l'assassiné portait sur lui un paquet de billets de la banque de France ; on savait les numéros de ces billets ; on apprit que l'un de ces billets avait été échangé à une banque anglaise, peu de temps après le crime ; on apprit que l'employé de cette banque prenait des instantanés de tous les clients qui passaient à la caisse ; on

lui demanda les instantanés de telle année, telle jour, telle heure ; il se les fit payer très cher, mais il les livra. O bonheur ! on y découvrit la tête du nommé Rune, le principal témoin à charge contre Maurice. On chambra Rune, on lui fit avouer son crime, on lui fit signer son aveu,... et le triomphe de l'innocence fut assuré, ainsi que le mariage de Clotilde avec le millionnaire. — C'est aussi intéressant que du Xavier de Montépin, mais c'est plus court et peut-être mieux écrit.

13. — *L'Autre*, ... serait-ce par hasard un autre feuilleton, « bien écrit » lui aussi ? Jugez-en : Sylviane doit choisir entre deux prétendants, un industriel et un artiste. Pour lequel se prononcer ? D'habitude les jeunes filles ont, pour les aider dans l'examen de pareils problèmes, un père et une mère. Celle-ci est orpheline de père ; et quant à sa mère, ce n'est pas une mère, c'est une femme d'affaires, toute entière absorbée par des entreprises et des combinaisons commerciales et financières. Sylviane est seule et pis que seule, — car elle a pour conseillère une institutrice qui ne vaut pas cher (Oh pardon ! pardon ! pour la vulgarité de cette expression, d'autant plus choquante que le vocabulaire de *l'Autre* est toujours d'une impeccable distinction). L'institutrice penche pour l'industriel ; mais comme elle ne parvient pas à faire partager son penchant, elle conseille de s'en remettre au hasard. On joue les prétendants à pile ou face. Pile, ce sera l'industriel. Et ce fut pile. Et Sylviane fut pilée, (pardon ! oh !) je veux dire fut meurtrie dans le mortier de l'épreuve (Remarquez ce *mortier de l'épreuve !* il est de moi ; je m'applique !). Son mari ne la comprit pas, malgré les leçons qu'il reçut de l'institutrice devenue sa maîtresse à lui. Si encore il s'était borné à ne pas la comprendre ! Mais il fit plus : il essaya de l'assassiner ! De concert avec l'institutrice, il l'enferma, un soir d'orage, dans une tour isolée, ferma la porte à clef, — cric ! crac ! et l'abandonna à son destin, à savoir la mort, la mort par la faim et l'effroi ! Comment elle échappa à ses bourreaux ! par quel hasard, ou plutôt par quelle intervention miséricordieuse de la Providence, qui n'abandonne jamais les victimes innocentes — (voir tous les feuilletons de la bonne école) — je ne vous le dirai pas. Sachez seulement qu'elle se réfugia, non pas chez sa mère, — sa mère, hélas ! elle était occupée à se remarier avec je ne sais plus qui, — mais chez sa tante. Et que fit-elle chez sa tante ? Elle continua son *Journal*, — car elle n'était point femme à n'avoir pas son Journal. — C'était son Journal qui avait été le grand consolateur et le confident ; elle y racontait ses chagrins et ses rêves. Car elle rêvait, la triste épouse qui avait choisi *pile* ; elle rêvait à *l'Autre*, à *face*, qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle ornait de toutes les vertus et de toutes les qualités. Il était brun, il avait des moustaches et pas de favoris, une voix caressante, des gestes très doux, un cœur très tendre. Ah ! cet Autre, pourquoi ne

l'avait-elle pas épousé ? Pourquoi ? Est-ce qu'elle ne pourrait pas le retrouver et recommencer sa vie avec lui ? Est-ce que la Providence ne ferait pas ce miracle ? On dit qu'elle est si bonne la Providence ! Elle le fut, et sans mesure. D'abord, elle fit mourir le mari numéro 1 ; puis elle ramena l'Autre. O stupeur ! Il était brun, il avait la moustache, les yeux, la voix, les gestes du rêve ! Et il ne demandait qu'à devenir le mari numéro 2. Et il le devint. Ah ! que la Providence est bonne ! Celle des feuilletons surtout ! Elle est bien bonne !

14. — Cette *Demi-Mère*, Mme Adrienne Vallart, se montre la plus aimable, la plus aimante des mères ; elle méritait de gagner le cœur de Yette, la fille de son mari ; elle le gagna, et à ce point que l'enfant n'hésita pas à faire pour elle le plus douloureux, le plus dramatique des sacrifices. Adrienne n'était pas aimante seulement pour sa belle-fille ; elle s'était laissé toucher par les mérites d'un brave jeune homme, qui s'appelait Olivier et qui, en plus, était lauréat des Jeux Floraux de Toulouse (Tais-toi, mon cœur !). Ce jeune homme se trouva une nuit dans la chambre d'Adrienne. Malheureusement le mari survint. « Morbleu ! Monsieur, que faites-vous ici ? » Une portière se soulève, Yette paraît, toute pâle : « Il y venait pour moi, mon père ! » — Vous n'avez pas pu oublier que nous avons déjà rencontré cette situation dans quelques autres romans ; mais vous savez aussi que ce n'est pas la nouveauté d'une situation qui en fait le mérite, et que c'est surtout l'art de la préparer, de la rendre vraisemblable, et d'en épuiser tout le pathétique. Or, l'art de Mme Resclauze de Bermon ne le cède en rien ici à celui des romanciers dont elle a consenti à se faire l'émule plus que l'imitatrice. Il s'affirme encore dans la manière dont elle fait accepter les conséquences de l'acte d'Yette, et son mariage avec Olivier, qui pourrait donner lieu à de nouveaux drames, et qui, au contraire, rend la paix et promet le bonheur à tout le monde, y compris les mariés.

15. — De tous les romans plus ou moins psychologiques rangés sous cette rubrique n° I, il n'y en a aucun qui le soit autant que *les Obsédés*. Pour de la psychologie, c'est de la psychologie, et de l'expérimentale encore ! Je me hâte de dire que c'est aussi du roman : les résultats de l'expérience et les inductions qu'on en tire y sont singulièrement grossis. L'obsession littéraire, qui est le sujet de cette étude, ne se manifeste pas d'ordinaire par des phénomènes aussi graves ni aussi nombreux, sauf peut-être chez des malades, — dont le cas relève alors d'une littérature spéciale. — Il faut ajouter encore que la notation de ces phénomènes est faite d'une manière bizarre, sans ordre, et dans un style... hirsute. L'auteur semble avoir pour « la calligraphie littéraire » une horreur qui va jusqu'à l'amour de la « cacographie ». A ces critiques près, son œuvre est forte, et elle intéressera tous ceux qui peuvent être curieux de la psychologie du « gendelettre. » — Le

gendelettre étudié ici n'est pas un Trissotin, un pédant gonflé de sa valeur personnelle ou de la valeur de sa profession ; c'est l'homme de métier, pris entièrement par son œuvre, et qui y subordonne, de gré ou de force, toute sa vie et la vie de son entourage. Prestal a commencé un roman ; sa femme, ses enfants, ses camarades ne pensent qu'à ce roman et y collaborent, à leur manière. La femme en a fourni le sujet : une fille-mère, rencontrée dans un ouvroir. Les camarades entendent la lecture de chaque page. A mesure qu'elle est éclose, ils apprécient, ils critiquent ; ils font passer l'auteur par des alternatives de confiance enthousiaste et de découragement navré. Les enfants font des projets pour l'heure où papa aura fini et surtout vendu son livre ; ils s'intéressent à l'héroïne de ce livre, ils vont la visiter et lui apporter des cadeaux. La vie entière, le monde, la société, la famille n'apparaissent plus à Prestal que « sous l'angle littéraire, » c'est à savoir dans leurs rapports avec son œuvre et avec ses phrases. Il cueille des mots, des épithètes dans tout ce qu'on lui dit, dans ce qu'il dit lui-même : « Tiens ! c'est bon à garder ceci ! » Et il prend des notes ; tout lui est matière à « copie », à « observations, impressions et sensations. » Ce n'est plus un homme, ce n'est qu'un auteur. — A noter, un morceau détaché, sur le pharisaïsme de certaines « dames de charité, » et sur le martyre qu'elles infligent à leurs obligées, dont l'une d'elles s'écrie : « Vous ne connaîtriez pas une place où l'on serait battue ? » Le mot est joli. Inutile de dire, n'est-ce pas ? qu'il ne prouve pas que la charité n'a que des tartufes, — pas plus que le livre ne prouve que la profession d'homme de lettres fait toujours des maniaques.

Romans philosophiques. — 16. — Je voudrais bien n'avoir pas à parler du dernier ouvrage de M. Anatole France : *Sur la pierre blanche*. C'est un long dialogue philosophique, où il est question de beaucoup de choses, de saint Paul et de M. Doumer, des Romains et des Français, des Russes et des Japonais, de l'an 60 de l'ère chrétienne et de l'an 2270. De pareils sujets ne ressortissent pas à ma juridiction, bien que M. Anatole France ait dit un jour qu'un traité de philosophie vaudrait presque un roman, s'il était aussi amusant. Mais comme il y a du roman dans ce livre, et non seulement dans les idées, mais aussi dans le cadre et dans quelques détails, il est impossible de me dérober à l'obligation d'en dire un mot ; — du moins il sera court. — Cinq Français se rencontrent à Rome et ils causent, comme causent la plupart des personnages de M. Anatole France, avec le plus exquis et le plus souriant des pédantismes. Leurs lèvres laissent fluer, intarissables, toutes sortes de souvenirs et de citations, et elles ne cessent jamais de sourire, infatigables. Ils se font à eux-mêmes un plaisir extrême ; ils jouissent de leur propre savoir et de leur virtuosité verbale, en Trissotins qui n'ont pas besoin des Philaminte et des Bélise

pour être heureux, ils se suffisent à eux-mêmes. C'est à peine si le plaisir de scandaliser ceux qui les écoutent peut ajouter quelque chose à leur bonheur ! « Moi, ils me dégoûtent ! » comme disait l'autre. — Ces causeurs ne se bornent, d'ailleurs, pas à causer, c'est-à-dire à vider le trop-plein de leur mémoire ; ils lisent ; ils ont des manuscrits plein leur poche ; ils les en tirent ; leur entretien tourne vite à la conférence. C'est ainsi que deux de ces causeurs lisent chacun un mémoire, l'un intitulé *Galion*, l'autre, *Par la porte de Corne* ou *Par la porte d'Ivoire* ! Et ce dernier titre est aussi savant et aussi joli que celui du livre : *Sur la pierre blanche.* — Ce sont énigmes pour œdipes sorbonniens — *Galion* est l'histoire du proconsul d'Achaïe qui eut à juger saint Paul, ne voulut pas se prononcer entre lui et Sosthène, et ne sut pas comprendre la valeur et la fécondité de la doctrine que prêchait l'apôtre. Du reste Paul n'était pas capable lui-même de prévoir ce qui devait sortir de son enseignement ; s'il revenait aujourd'hui parmi ceux qui se donnent pour ses disciples, « il serait comme un hibou au soleil. Il ne s'y trouverait pas plus en état de communiquer avec les Européens cultivés qu'un Bédouin du désert. Il ne se reconnaîtrait pas chez un évêque et il n'y serait pas reconnu. Descendu chez un pasteur suisse, nourri de ses écrits, il le surprendrait par la rudesse de son christianisme... C'était un sémite étranger à la pensée latine, au génie des Germains et des Saxons, étranger aux races dont sortirent ces théologiens, qui, à force de faux sens, de contre-sens et de non-sens, ont trouvé un sens à ses épîtres falsifiées. » (*Moi, je voudrais bien m'en aller !*) *Par la porte de Corne*, etc. est une prophétie, une vue sur l'avenir des Sociétés, telles que les aura organisées la Science et le Socialisme. On y voyagera en ballon, les femmes seront habillées en hommes, il n'y aura plus de guerres, il n'y aura plus de patrons ni d'ouvriers, le machinisme remplacera le travail de l'homme, la « sueur du peuple » sera supprimée. Y sera-t-on plus heureux ? Euh ! euh ! Les femmes, vous savez ? elles auront beau avoir changé de costume, elles resteront en somme des femmes ; et les hommes ? ils resteront des hommes aussi. Et alors ? L'avenir risque fort de ressembler au présent et au passé, et l'on peut prédire, à coup sûr, que « ce qui sera, c'est ce qui fut. » (*Je voudrais bien m'en aller !*) Et je m'en vais, sans relever les contradictions, les blasphèmes, les plaisanteries de carabin qui émaillent toute cette « philosophie » sans humanité, sans espérance, sans joie, et dont le perpétuel sourire exaspère, « à l'envi de la plus horrible grimace. »

Romans historiques. — 17. — Il y en a quatre. Le premier, *Septime César*, « roman du temps du Christ », nous apprend, dans une forme d'ailleurs négligeable, que Jésus n'est pas mort sur la croix, mais qu'il a été lapidé à Lydda, et que son corps, jeté à la jonction de

deux ruisseaux, et enseveli par ses disciples, n'est pas ressuscité. Quant à sa doctrine, elle n'a qu'un caractère provisoire ; elle est destinée à être remplacée par une doctrine meilleure, quand le moment sera venu. — Passons au suivant.

18-19. — Le suivant est en deux volumes, *l'Antéchrist* et *Pierre le Grand*, mais consacré l'un et l'autre à l'histoire de la tragique rivalité entre le Tzar et le tzarevitch Alexis. — On y retrouve le talent d'évocation du romancier qui nous a déjà raconté *la Mort des Dieux*, au temps de Julien l'Apostat, et leur renaissance, dans le domaine de l'art au moins, au temps de *Léonard de Vinci*. Je me borne à signaler aujourd'hui l'élégante traduction de ces deux nouvelles œuvres, me réservant d'y revenir s'il y a lieu.

20. — L'*Ami des mauvais jours* nous transporte à Sainte-Hélène, près de Napoléon mourant. On connaît, dans ses moindres détails, le lugubre dénouement de l'épopée napoléonienne. On les retrouvera tous ici, présentés avec habileté et intérêt. L'épisode romanesque qui en est le prétexte est lui-même assez intéressant : un officier bonapartiste, compromis dans un complot contre les Bourbons, est obligé de quitter la France ; un de ses amis l'envoie sous un faux nom et en qualité de valet de chambre à Sainte-Hélène. Il y joue admirablement son rôle, jusqu'au jour où, devant son Empereur mort, la douleur le trahit. Il ne fut pourtant pas livré à la police royale, comme il avait lieu de le craindre ; il put même rentrer en France, où il retrouva « son grade et sa fiancée, » comme dit la chanson.

Romans de mœurs. — 21. — *Le 71e Trainglaux* est une peinture des mœurs militaires. Dans quel esprit elle est faite, c'est ce que nous apprend, sans retard et sans ambages, ce « *Liminaire bref :* L'armée est l'école du vice ; l'armée est l'école du vol; l'armée est l'école de la lâcheté ; l'armée est l'école de l'antipatriotisme... » Il y a encore cinq lignes, que je supprime, mais qui sont aussi claires. Suivent cinq cent quatre-vingt-une pages du journal d'un artilleur, destinées à prouver les quatre propositions susdites. J'en ai lu un certain nombre ; j'en ai lu assez pour pouvoir demander à l'auteur la permission de lui dire, avec toute la douceur dont je suis capable (il m'appelle *critique acerbe*), qu'elles n'ont aucune valeur démonstrative. Ont-elles du moins une valeur littéraire ? Je lui demande encore une autre permission, celle de ne pas répondre directement, mais de donner à mes lecteurs le moyen de répondre eux-mêmes en reproduisant cette note de la page 7 : « Je sais fort bien qu'on écrit *tringlots*, sans doute parce que ce terme est formé du mot *train ;* il ne me plaît pas de subir cette stupidité. Je saisis l'occasion d'avertir charitablement que si l'on estime que certaines constructions ou tournures de grammaire et de styles contrepointent quelque prétendue règle, vont à son encontre,

elles auront été *voulues*. D'autre part, si des termes, regrettablement devenus désuets en une langue aussi pauvre que la nôtre, ains qui n'en restent pas moins de nature, de quiddité, d'essence française, sont pris, par d'aucuns, pour des mots forgés, des néologismes, cette abusion déclarera, prouvera simplement, fors leur imbécilité, leur inscience. Les gens, sont, les uns si ignares ou si bêtes, les autres si allouvis, molestes, proclifs à maleté, et si pleins de cautèle, hypocrites, que j'ai cuidé indispensable ce petit avis. » — Et je reconnais qu'une pareille citation est d'un « critique acerbe » et même cruel ! Moins cruel pourtant que « l'auteur » qui expose ses contemporains à en lire de pareilles et de pires pendant 581 pages, et qui m'a forcé d'en lire pendant 50 pages, c'est à savoir 1 500 lignes au moins !

Ah ! qu'il est dur d'être critique,
Et que c'est un sort exigeant !

22. — Il est vrai qu'il a des compensations ; *les Nuages* en sont une. Malheureusement il est difficile d'en faire l'analyse. L'œuvre est charmante, mais volontairement inconsistante, je veux dire qu'elle ne semble pas bâtie de matériaux solides, d'après un plan nettement dessiné et scrupuleusement suivi. La ramener à un récit continu et régulier, avec un commencement, un milieu et une fin, c'est la défigurer. Voici ce qu'on en peut dire : Irène, Sophie, Naïa, Daria, Grégoire, Maurine, Pétrow, Orlénine... Un château, dans la steppe... Des cris d'amour qui fendent l'air le soir et qui sont les appels des paysans aux femmes de chambre ... Irène, très belle, très calme, très « irénique » (comme disent les modernes Diafoirus de l'exégèse) mais qui aime peut-être à troubler les autres, ou du moins un autre, Maurine peut-être... Ce Maurine, amoureux de Naïa, après l'avoir été d'Irène ; ... Naïa, une enfant sensible, une ingénue qui s'ouvre à l'amour, ardemment, goulument, et sans le savoir ; Sophie, vocation d'infirmière, épousera Pétrow, le médecin, un bon garçon ; Orlénine, lèvres rosées, collier de barbe parfumée, père de Naïa et de Sophie, quittera ses occupations égoïstes pour consentir au mariage de ses deux filles ; Daria, une institutrice nihiliste, pauvre, laide, révoltée... d'autres dames, d'autres messieurs, figurant avec les précédents dans une série de tableaux évoqués et suggérés, jamais achevés ; des taches de couleur et de lumière, « des nuages, comme dit l'auteur, que le vent sème et disperse », mais qui ont pris un moment des formes charmantes et vivantes. Vivantes, parfaitement ! Yvan Strannik a fait ce prodige de peindre la vie sur un fond mouvant, inconsistant, presque irréel. « Peintre de nues » ou « sur nues » ; la profession n'est pas banale — pas assez peut-être !

23. — *Aline* est au contraire peint sur un fond réel, solide, épais — et d'ailleurs banal. — C'est l'histoire de la fille-mère. *Première partie.* Aline était simple comme au jeune âge, timide comme ses agneaux.

un paysan plus riche qu'elle 1° la remarque ; 2° lui adresse la parole ; 3° lui fait des compliments ; 4° l'invite à la promenade ; 5°... ; 6°... ; 7°... ; 8° la rend mère ; 9° l'abandonne. *Deuxième partie.* Elle joue à la poupée avec son enfant ; elle croit qu'elle a pardonné à son séducteur. Mais en apprenant qu'il se marie, elle tue son bébé et va se pendre. *Troisième partie.* Sa mère devient folle. Évidemment l'auteur n'a pas tenu à renouveler son thème. Mais il l'a traité avec un réalisme appliqué, qui n'a pas peur d'atteindre à la platitude, et même de s'y attarder et même de s'y établir. C'est d'une belle et rare sincérité !

24. — *Le Vieillard et les deux Suzannes* serait un roman à thèse, si l'on en croyait la Préface ; il prouverait la valeur des principes de 89 et la légitimité de l'individualisme et l'impuissance des systèmes et de l'éducation contre les passions, etc., etc. En réalité, il prouve que l'auteur a su observer les mœurs d'une étoile de café-concert et les peindre en style idoine. Quant à la fable, en partie double, qui lui a été l'occasion de ces croquis violents et grossiers, la voici. 1° L'illustre professeur François Grignon s'est laissé conduire au music-hall ; il y voit la Grenada, et a l'idée de composer pour elle un ballet historique et psychologique, démontrant à la fois la grandeur des temps passés et une certaine thèse sur la mémoire. A travailler pour cette dame, il en devient amoureux, mais avec tant de respect et si peu de cadeaux, qu'il lui inspire un parfait mépris, — lequel mépris se manifeste par des outrages tels qu'il en perd la santé, après avoir déjà perdu toute dignité et tout bon sens ; il a une attaque d'apoplexie. — 2° La fille de l'illustre professeur, Mlle Thérèse, ne pouvant obtenir le consentement de son père à son mariage avec M. René Floch (un bon jeune homme, qui n'avait malheureusement pas les mêmes idées philosophiques et politiques que M. Grignon, bien qu'il eût eu la même maîtresse), se fait enlever en automobile par ledit René Floch. Ils visitent ensemble les châteaux de la Loire et émettent, à cette occasion, sur la Renaissance, le Protestantisme, la Scolastique, la Royauté et le Comte de Chambord, les réflexions les plus remarquables. Mais ayant appris la maladie de M. Grignon, ils mettent fin à leurs conférences, et rentrent à Paris, où Thérèse réussit à guérir son père et à lui faire accepter de bonne grâce le bonheur d'être devenu grand-père. — L'auteur aurait voulu dédier son œuvre à M. Paul Bourget ; mais il n'a pas osé.

25. — Est-il vrai « qu'il n'y a pas de frontières morales, pas de limites qu'on ne puisse franchir, pas de *Colonnes d'Hercule*... » pour des êtres comme Florent ? Florent était un arriviste, de cœur sec et de sens exigeants. Il avait débuté dans la vie par une indélicatesse, un petit vol, pour jouer aux courses ; mais il ne souffrait pas qu'on lui en fît grief, attendu qu'il n'avait pas profité de cet argent et qu'il l'avait perdu ! Il épousa ensuite une héritière sans l'aimer, et il la trompa tout de suite.

— Découvert et pardonné, il recommença ; bientôt même il pensa à quitter sa femme, en emportant la moitié de sa fortune, pour aller vivre avec sa maîtresse qu'un autre amant venait d'enrichir. Il y pensa, et déjà il s'apprêtait à exécuter son projet, lorsqu'il « entendit une voix lui crier : Tu n'iras pas plus loin ! » Cette voix, « c'était celle de sa raison ; « et il l'écouta. Il était arrivé « aux extrémités du monde moral », pareilles « aux deux promontoires que les anciens prenaient pour les bornes du monde. » Et il ne les franchit pas ! Il est donc faux qu'il n'y ait pas de « Colonnes d'Hercule » pour Florent et ses pareils ! — Cette conclusion optimiste soulage et console de toutes les vilenies morales qui la précèdent (plus qu'elles ne la préparent), et que du reste M. H. Rabusson a racontées avec son dandysme ordinaire, un peu ridé.

26. — Ce n'est pas l'élégance qui distingue les *Souvenirs de l'île de la Réunion*, pas même l'élégance littéraire ; c'est la sincérité, la bonhomie, la confiance en son sujet et en ses lecteurs. L'auteur, « ancien chirurgien de la marine et chevalier de la légion d'honneur », est persuadé qu'il a des choses très curieuses à nous dire et que nous ne manquerons pas de nous y intéresser. Et alors il nous raconte comment il s'est embarqué en 1850 pour la Réunion sur un navire à voiles, combien de temps dura la traversée, qu'il vit des requins et des albatros, qu'il subit un cyclone, et que parmi ses compagnons de voyage se trouvait un certain Roumolot, un grand blond « dont le teint était parsemé de nombreux boutons d'acné rosacés », lequel allait à Bourbon pour Virginie,—celle de Bernardin de Saint-Pierre et celle qu'il comptait bien y rencontrer, et qu'il y rencontra d'ailleurs dans la personne d'une blanchisseuse. — Parmi ces souvenirs, qui ont presque tous ce caractère de réalisme et de simplicité bourgeoise, il y en a quelques-uns de « poétiques », à propos desquels le narrateur se croit obligé de hausser le ton : « Ce fut pendant une de ces périodes de calme plat que notre ami ressentit ce *coup de foudre* qui, lorsque le cœur a *soif d'aimer*, mais est encore incertain s'il doit *s'engager dans ce chemin de* l'amour bordé de *plus de ronces que de roses*, *l'envahit* tout à coup et le jette étourdi, *enchaîné* dans ces liens qu'il maudira plus tard ! » (p. 211). Je préfère le « calme plat » qui caractérise le style ordinaire du Dr Gélineau à cet enthousiasme lyrique ; et j'espère pour lui et ses clients qu'il manie le bistouri mieux que la métaphore.

27. — Puisque nous avons quitté Paris, n'y revenons pas encore avant d'avoir visité l'Espagne, *la Maison de danses*. L'œuvre a l'éclat et la brutalité obligatoires et attendus en pareille matière. Les brutalités morales y égalent les brutalités esthétiques ; mais comme elles auraient pu les dépasser, sachons gré à l'auteur de sa modération relative qui lui a fait éviter les excès auxquels s'abandonnait naguère, à propos du même sujet, un romancier trop connu et trop vanté. Lui,

a voulu être vrai, ou du moins réaliste, sans arriver pourtant à être « aphrodisiaque ». Et une preuve que ses intentions sont constamment restées artistiques, c'est que son effort, qui a porté sur tous les détails de son sujet, — les danses, les danseuses, le *milieu*, — a réussi principalement sur celui de tous qui pouvait être le moins troublant : une scène entre vieilles professionnelles. L'image s'en est imprimée, ineffaçable, dans ma mémoire : « C'est une belle horreur ! » comme disent les Guides de Musée. La fable qui sert de prétexte à tous ces taleaux de mœurs a pour cadre les quartiers populaires de Séville et de Cadix, pour personnages, le tenancier, les pensionnaires et les habitués d'un café-concert, pour héroïne une jeune Andalouse, qui a la vocation de la danse et de l'indiscipline morale. Après avoir été la maîtresse d'un camarade de planches, elle épousa en justes noces son « directeur », Ramon Minez, lequel est si jaloux de ses succès de femme qu'il renonce aux profits de ses succès comme danseuse, ferme sa « maison », quitte Séville, va fonder un café à Cadix, s'y ruine, a recours à des usuriers, laisse sa femme lui trouver des répondants, fait battre entre eux ces répondants, dont l'un tue l'autre. Et cet un et cet autre étaient frères ! Et c'était la mère de Ramon, la vieille Tomaso, qui avait organisé leur rivalité et préparé cette tuerie ! Evidemment ceci n'est pas une berquinade !

28. — Restons dans l'exotisme, avec *la Troisième Jeunesse de Madame Prune*, dans un exotisme probablement conventionnel. Car si l'Espagne du livre précédent donne, — à tort ou à raison, — l'impression d'être une Espagne de théâtre, le Japon que nous présente ici M. Pierre Loti semble un Japon de paravent. Ce n'est pas du moins celui que nous ont révélé les dépêches de ces dix-sept derniers mois, et qui sans doute est caché derrière. Mais comment se peut-il que l'officier de marine qu'est M. Loti l'ait à peine entrevu et ne nous permette pas de le voir ? Ce qu'il nous montre, ce sont les robes des mousmés, leur coiffure, leur manière de saluer et de danser ; ce qu'il nous raconte, ou plutôt (car il ne raconte pas) ce qu'il nous indique, c'est leur existence dans les maisons de thé, leurs excursions et parties fines à bord des navires étrangers, etc., etc. Sans doute ces petits tableautins sont d'un art très curieux ; ils attestent, par leur multiplicité, sinon par leur diversité (ils se succèdent et se répètent !), la patience de l'artiste ; ils nous font même connaître quelque chose de sa personne, car il n'oublie pas de s'y représenter dans un coin, l'air ennuyé et morose, « baillant sa vie », comme disait Chateaubriand ; mais je me permets de lui assurer qu'ils manquent d'actualité et donc d'intérêt. Non, personne à cette heure, ni en France ni à l'étranger, ne tient à savoir combien de fois le lieutenant d'un de nos cuirassés est allé... se distraire ou s'ennuyer chez de petites Japonaises. Et ses

confidences ont beau porter la date de janvier dernier, elles semblent beaucoup plus anciennes ; elles *datent* ; et si elles ne sont peut-être pas une inconvenance, elles sont certainement un anachronisme.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

ÉCONOMIE POLITIQUE PROPREMENT DITE. — 1. *Principes d'économie politique*, par GUSTAVE SCHMOLLER ; trad. par G. PLATON. T. I. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de 572 p., 10 fr. — 2. *Principes d'économie politique*, par CH. BODEVELLES. Paris, Giard et Brière, 1905, in-18 de 261 p., 3 fr.

ÉTUDES SOCIALES. — 3. *La Protection légale des travailleurs*, discussions de la section nationale française de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs. Paris, Alcan, 1904, in-18 de XII-373 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Retraites des travailleurs*, par PAUL IMBERT. Paris, Perrin, 1905, in-16 de IV-329 p., 3 fr. 50. — 5. *La Famille ouvrière*, par H. CETTY. Paris, Bloud, 1905, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 6. *La Vie communale en Bohême*, par VICTOR MARCÉ. Paris, Guillaumin, 1905, gr. in-8 de 144 p. — 7. *Étude sur les trusts et trustees*, par W. A. PRESTON. Paris, Daragon, 1904, gr. in-8 de 137 p., 4 fr. — 8. *Religions et Sociétés*, par THÉODORE REINACH, A. PUECH, RAOUL ALLIER, ANATOLE LEROY-BEAULIEU, baron CARRA DE VAUX et HIPPOLYTE DREYFUS. Paris, ALCAN, 1905, in-8 de 286 p., cartonné, 6 fr. — 9. *Histoire du mouvement social en France, 1852-1902*, par GEORGES WEILL. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 494 p., 7 fr.

SOCIALISME. — 10. *Le Socialisme libéral ou Morcellisme*, par CAMILLE SABATIER. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de 392 p., 6 fr. — 11. *Le Socialisme fédéral*, par NOËL DOLENS. Paris, Stock, 1904, in-8 de 378 p., 6 fr. — 12. *Socialisme et libéralisme. Réflexions sur le mouvement politique et l'éducation morale*, par C. BOUGLÉ. Paris, Cornély, s. d., in-18 de 249 p., 1 fr. 50. — 13. *La Question de l'héritage*, par EUGENIO RIGNANO. Paris, Bellais, 1905, in-16 de 118 p., 0 fr. 50. — 14. *Les Socialistes allemands*, par H. CETTY. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 50. — 15. *Le Socialisme municipal à travers les siècles*, par ALFRED DES CILLEULS. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 400 p., 7 fr. 50.

ÉCONOMIE POLITIQUE PROPREMENT DITE. — 1. — M. G. Platon a entrepris de traduire les *Principes d'économie politique* de M. Schmoller, le célèbre professeur de Berlin. Le premier volume, qui vient seul de paraître, ne renferme que la moitié de la première partie. Il s'y trouve plus de philosophie et de sociologie que d'économie politique. Voici le plan. D'abord une longue Introduction est consacrée aux fondements psychologiques et moraux de l'économie politique (par exemple à l'instinct social), puis à sa littérature et à sa méthode. Vient ensuite la première partie, dont le livre I traite : « 1° de la dépendance dans laquelle se trouve l'économie nationale à l'égard des conditions naturelles extérieures (climat, etc.) ; 2° des unités anthropologiques et psychologiques que nous appelons les races et les peuples ; 3° de la population, envisagée comme un phénomène social quantitatif de masse ; 4° de la technique et de son développement dans le temps et dans l'espace » (p. 304). Le premier volume de la traduction s'arrête là. — L'Introduction m'a paru d'une interminable longueur. Elle vaut à elle seule tout un système social : on n'en a jamais fini avec les buts

et les moyens de groupements, avec les « moyens psycho-physiques » de communication (langage et écriture), avec les « cercles de conscience » (États, religions, etc), avec les sentiments, les penchants, les besoins, la morale, et que sais-je encore ? Tout cela, si c'est au point de vue de l'économie politique que l'on se place, pourrait être raccourci dans la forme, en même temps qu'allégé d'une foule d'observations plus ou moins oiseuses. En philosophie, M. Schmoller est purement évolutionniste : par conséquent il doit être aussi purement « historique » en économie. Le Dieu dont il parle n'est pas un Dieu personnel et législateur. La morale qu'il préconise serait tout entière celle des « sentiments moraux » (ou morale de la sympathie) d'Adam Smith (p. 103 et s.), s'il n'ajoutait pas, sous l'influence des idées hégéliennes, que « le bien n'a pas une réalité fixe, mais une réalité en voie perpétuelle de formation » (p. 110). La religion n'en est pas moins bonne pour moraliser les classes inférieures : car, pour la remplacer, « nous avons un idéal laïque et les spéculations des sciences de la nature dont le noyau et la valeur morale sont encore tout à fait douteux... Ce sera la grande question de savoir si les progrès de l'État, de l'école, de l'opinion publique sont déjà aujourd'hui ou seront assez forts demain pour que le commun des hommes puisse se passer de l'appui et des règles de la religion » (p. 117). En attendant, l'idéal est de « purifier nos conceptions religieuses de manière à les mettre d'accord avec nos convictions scientifiques et morales » (p. 118). Par ailleurs, « les systèmes économiques ne sont que des repousses, des rejetons des systèmes moraux et en dépendent » (p. 168). Ainsi M. Schmoller achève de se placer tout à fait dans l'historisme, en dehors de lois immuables quelconques, soit économiques, soit morales, si bien que ce gros et lourd volume de philosophie économique ne nomme pas une fois les lois économiques. Cet historisme hégélien devait assez bien disposer M. Schmoller à l'égard du socialisme : il le voit, en effet, en éclectique et avec beaucoup d'indifférence (p. 240, 297 et s.). — Ce que nous trouvons de mieux dans le volume, malgré certaines réserves à faire, c'est le chapitre sur la population (p. 385-459). Quant à l'histoire des doctrines économiques, outre le défaut de la disséminer en plusieurs endroits (p. 184-240; p. 271-276 ; p. 280-302), M. Schmoller a celui de ne pas traduire toujours très exactement les auteurs qu'il juge, et il néglige entièrement ou à peu près tous les auteurs français : nulle part il ne semble connaître autre chose que des ouvrages allemands et anglais. C'est que, je crois, la France est ignorée de lui. En voici un trait. En 1900, quand il fait son livre, il se croit obligé de nous mener en Angleterre pour nous montrer, comme une chose très curieuse, des journaux politiques quotidiens tirant de 80.000 à 200.000 numéros ; en Amérique, pour nous en montrer de 300.000 à 400.000 (p. 38), sans se douter que de ce temps

jamais vu ni MM. Gide et Bourgeois, solidaristes, ni M. Bouglé, professeur de philosophie sociale aux frais des contribuables. Cela dit, je reconnais la souplesse de sa dialectique, et je me demande s'il ne pourrait pas recueillir la succession politique de M. Jaurès, que peut-être déjà il convoite.

13. — *La Question de l'héritage*, de M. Eugenio Rignano, n'est qu'une réduction de l'ouvrage du même auteur : *Un socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale*, dont nous avons précédemment rendu compte ici même et dont le contenu ne rectifiait pas l'évidente absurdité du titre. Quoi qu'il en soit, M. Adolphe Landry a voulu vulgariser ces idées dans un but de propagande socialiste. Le socialisme, selon lui, ne pourra se réaliser que par une force légale mise à son service. Mais on ne devrait pas supprimer tout d'un coup la propriété et l'hérédité (nous glissons sur une discussion peu intéressante à propos des prétendues injustices de l'héritage) ; il vaudrait mieux pratiquer la méthode des prélèvements successifs par ordre des temps. Ainsi un héritage dévolu une première fois serait écorné d'un tiers, et quand les deux autres tiers laissés à l'héritier seraient l'objet d'une seconde dévolution, l'État en prendrait cette fois les deux tiers, ce qui ferait les quatre neuvièmes du montant primitif. Il ne resterait donc plus que deux neuvièmes à prendre pour la dernière fois (p. 50 et s.). Évidemment ce procédé obligerait à suivre indéfiniment chaque bien de main en main : mais M. Landry n'y voit aucune difficulté parce que les titres au porteur auraient été supprimés et que le fisc pourrait vérifier les comptes de toutes les entreprises particulières. La généralisation internationale de ce système empêcherait les émigrations de capitaux. M. Landry trouve cette solution très « libérale » Arrêtons-nous : des hallucinations de ce genre ne valent pas seulement l'encre que je mets à les exposer.

14. — Il faut bien aussi disputer pied à pied le terrain aux socialistes. Pour cela, dans la collection « Science et religion », M. Cetty publie une brochure de propagande, fort intéressante, sur *les Socialistes allemands*. Ceux qui ne connaissent pas le socialisme allemand y trouveront des notions très instructives sur les principaux fauteurs du mouvement (Marx, Lassalle, Bebel, Kautsky, Auer, Volmar, Bernstein, etc.) ; sur les progrès numériques du socialisme tels que les révèlent les scrutins successifs pour l'élection du Reichstag ; enfin sur les moyens de propagande que les socialistes allemands emploient avec un enthousiasme vraiment étonnant. L'avenir de l'Allemagne à l'intérieur n'est donc pas sans nuages. A noter en ce sens le programme municipal socialiste arrêté aux congrès des conseillers municipaux du Brandebourg, tenu à Berlin en 1893. Il correspond à peu près à ce que nous avons déjà en France. Contre le socialisme, qui est essentiellement

matérialiste et athée (p. 7), il n'y a qu'une force que l'on puisse employer avec succès : c'est le christianisme dans toute la plénitude de sa vérité et de sa vie. En Allemagne, malheureusement, les libéraux (que nous appellerions en France les modérés ou les progressistes) s'allient plus volontiers avec les candidats des socialistes qu'avec ceux du centre catholique, ce qui n'est pas d'ailleurs pour marquer une différence entre nous et nos voisins d'Outre-Rhin. — Au demeurant, excellente brochure de propagande.

15. — M. A. des Cilleuls, lui aussi, nous repose de cette longue analyse de la littérature socialiste. Rééditant et complétant un mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, *le Socialisme municipal*, il examine à travers les âges tous les règlements ou procédés municipaux dans lesquels on peut trouver de fâcheux acheminements vers un socialisme d'État plus accentué et plus vaste. Il distingue trois formes : 1° la tutelle municipale en matière de commerce et d'industrie dans l'intérêt présumé ou des producteurs pris ensemble, ou bien soit des maîtres, soit des ouvriers au regard les uns des autres, ou bien des consommateurs, ou bien enfin des habitants ; 2° la confiscation de l'activité industrielle par les entraves, les empêchements, les interdictions et même les monopoles (abattoirs, entretien des cimetières, pompes funèbres, etc.) ; 3° la concurrence à l'activité industrielle lorsque c'est la commune qui revendique pour elle-même un commerce ou une industrie. On arrive alors à la question des concessions d'eau, de gaz, d'électricité, de tramways, etc., et à la question de l'exploitation directe ou régie, c'est-à-dire la « municipalisation » proprement dite. M. des Cilleuls est un adversaire aussi résolu que bien armé de tout ce qui est socialisme municipal. — Des parenthèses ouvertes sur les points de droit qui sont en jeu, ajoutent à l'utilité incontestable de ce substantiel volume. Tout y est traité avec cette sobriété de style, cette solidité d'érudition et cette conscience dans les recherches qui sont les caractéristiques du talent de M. des Cilleuls. Nous regrettons seulement que les notes et les références, qui sont très nombreuses, au lieu d'être au bas de leurs pages respectives, soient groupées à la fin du volume selon l'habitude des imprimeurs de M. des Cilleuls.

J. Rambaud.

THÉOLOGIE

Les Fondements intellectuels de la foi chrétienne, par l'abbé de Broglie. Paris, Bloud, 1905, in-18 de 233 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est à l'Institut catholique de Paris que l'abbé de Broglie exposa, en 1893, dans une série de conférences, ces *motifs de crédibilité* qu'il avait étudiés toute sa vie pour les rendre plus accessibles à ses contempo-

rains. Sa démonstration se réduit à trois points, qu'il énonce lui-même : « la nécessité du christianisme comme solution du problème de la destinée humaine ; ses preuves historiques ; la preuve tirée de l'excellence de la doctrine elle-même. » Cette dernière preuve fait l'objet de la sixième et de la septième conférences ; elle considère les points suivants : l'idée du Dieu chrétien ; les trois grands mystères de la religion ; l'homme, sa destinée, sa grandeur d'après le christianisme ; la morale chrétienne et l'explication de la souffrance de l'humanité.

La huitième conférence examine l'objection tirée de l'apparent échec ou du moins du succès partiel et relatif du christianisme.

Sans égaler sans doute certains autres admirables ouvrages, — *la Morale sans Dieu*, par exemple, — ces conférences ne sont pas indignes du prêtre et de l'apologiste éminent qui les a composées. Elles peuvent encore être utiles aux intelligences d'élite, soucieuses des choses de la foi. B. DE CARROY.

Saint Jean Damascène, par V. ERMONI. Paris, Bloud, 1904, in-16 de 331 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr.

Après une courte notice sur la vie de saint Jean Damascène et un catalogue raisonné de ses écrits, M. V. Ermoni entreprend une classification des enseignements donnés par le saint docteur : passant en revue les diverses parties de la philosophie et de la théologie, il cite les passages où saint Jean aborde ces sujets ; le texte grec est donné en note. A la fin du volume, une table analytique met le lecteur à même de se reporter facilement à la question sur laquelle il cherche des éclaircissements. Ce travail, qui suppose une préparation minutieuse et attentive, fait honneur à l'érudit et patient lazariste. P. PISANI.

THOMAE HEMERKEN A KEMPIS **Opera omnia** edidit MICHAEL-JOSEPHUS POHL. Volumen sextum. Freiburg im Breisgau, Herder, 1905, in-16 de 510 p. — Prix : 5 fr. 50.

Le tome VI des *Œuvres complètes* de Thomas A Kempis mérite les mêmes éloges que les tomes précédemment parus, tant pour l'établissement du texte que pour l'annotation critique et aussi pour les reproductions photographiques de l'autographe. Ce volume comprend les *Exhortations aux novices* et la *Vie de sainte Lydwine de Schiedam*.

L'ouvrage, si curieux, de M. J.-K. Huysmans avait déjà fait connaître au public l'existence crucifiée que mena la vierge hollandaise, victime expiatrice pour les péchés des autres. M. Michel-Joseph Pohl nous offre aujourd'hui la principale source de l'écrivain français : la biographie de sainte Lydwine, résumée par son compatriote et contemporain, Thomas A Kempis.

Les conférences du même chanoine régulier aux novices de son

monastère offrent une lecture pleine de saveur. Ainsi parle un Père maître des novices, qui exhorte ses jeunes disciples aux vertus religieuses, à la piété, au renoncement, à l'amour de la règle. Il les nourrit des traditions de l'ordre et du couvent. L'exhortation spirituelle est interrompue mainte fois par une anecdote caractéristique, un exemple ou un souvenir qu'ont rapporté les vétérans. C'étaient de belles et saintes choses qu'apprenaient, au XVe siècle, les novices du Mont Sainte-Agnès.

YVES DE LA BRIÈRE.

JURISPRUDENCE

Cuestiones canónicas, por ENRIQUE REIG Y CASANOVA. Toledo, Rodriguez, 1904, in-8 de 328 p.

L'archidiacre de Tolède a réuni ici les articles parus dans la *Revista ibero-americana de ciencias eclesiásticas* et la *Revista eclesiástica de Valladolid* sur divers sujets canoniques. L'auteur étudie d'abord le droit canonique en Espagne et l'influence considérable qu'il y eut, puis les Fausses Décrétales avec leurs conséquences dans la doctrine de l'Église. On sent, dans ces essais, l'inspiration des travaux si consciencieux, à des titres divers, d'Hinschius et de Tardif, avec lesquels il a utilement familiarisé ses compatriotes, qui ne suivent que de loin le développement de l'actualité scientifique de l'étranger. Le traité sur le droit canonique non écrit présente peu d'originalité mais est très pénétré de la saine doctrine. Nous en dirons autant de celui sur les ecclésiastiques et les tribunaux civils, revendication du for ecclésiastique de plus en plus méconnu par les législations modernes. Viennent ensuite des chapitres sur l'état religieux et le pouvoir paternel, écrits avant le scandale fameux soulevé autour de l'affaire de Mlle Ulao, dont les ennemis de l'Église se sont fait une arme empoisonnée. On y trouvera, au milieu de sages raisonnements et de juridiques aperçus, la réponse anticipée du bon sens aux calomnies ineptes que ressasse, sans se fatiguer jamais, la mauvaise foi des incroyants. Enfin le livre se termine par une étude sur la sépulture ecclésiastique dont l'intérêt est surtout local.

G. PÉRIES.

De Canonica cleri saecularis obedientia, auctore FERDINAND CLAEYS BONNAERT. Lovanii, J. Van Linthout, 1904, in-8 de XXIV-359 p.

Rappeler le principe de l'obéissance des clercs séculiers à l'évêque, et placer en regard ses principales obligations, tel est le but que s'est proposé M. Claeys Bonnaert, en constatant que les canonistes n'ont fait dans leurs commentaires qu'une place restreinte à cette matière si importante. Le sujet est heureusement choisi pour une dissertation doctorale, car il permet d'aborder une foule de questions touchant à

toutes les parties du droit, et de montrer la familiarité du récipiendaire avec les sources très riches d'informations que fourniront les décrets des Congrégations romaines, le droit provincial même, et les statuts diocésains. L'auteur n'a pu encore réaliser que la partie la plus générale de son plan, réservant les détails spéciaux à un second volume que nous attendrons avec une certaine impatience.

M. Claeys Bonnaert expose d'abord, comme il convient, la notion et l'étendue de l'obéissance canonique, en examinant ses deux pôles : la juridiction épiscopale et la promesse faite par le prêtre au jour de son ordination, puis il descend aux particularités en se mettant en face du magistère et du pouvoir législatif, judiciaire, administratif de l'ordinaire. C'est ainsi que se succèdent les questions de la prédication, de l'enseignement, de la publication d'ouvrages, de conférences avec les non-catholiques ; puis, les synodes diocésains, la visite pastorale, la correction extrajudiciaire, les sentences du tribunal diocésain, enfin, les délicats problèmes soulevés par l'entrée en religion, l'incardination, la nomination aux postes ecclésiastiques, l'inamovibilité, etc. — Les divers sujets sont traités dans un latin correct et coulant, sous des divisions claires et logiques, avec accompagnement discret de notes et de références qui font honneur à la solide formation et au bon goût personnel du nouveau docteur. Un bon index bibliographique témoigne des sources nombreuses auxquelles il s'est reporté : à côté des meilleures éditions des auteurs anciens, nous avons constaté avec plaisir la variété et le choix très informé des spécialistes modernes français, allemands ou italiens, dont il a tiré un excellent parti. A signaler encore, avant de terminer ce compte rendu, que l'auteur n'a pas cherché à décrire dans tout leur détail les modifications législatives dont l'histoire pourrait fournir le témoignage : il s'est volontairement borné, dans ses exposés historiques, à rapporter ce qui pouvait rendre plus intelligible la discipline actuelle. Ce travail substantiel, aux allures canoniques si tranchées, montre déjà un maître et nous nous plaisons à augurer pour M. Claeys Bonnaert un enseignement fécond qui vaudra à l'Église de nombreux défenseurs de ses droits.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Pensées de Blaise Pascal. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe et publiée avec une Introduction et des notes par Léon Brunschvicg. Paris, Hachette, 1904, 3 vol. in-8 de CCCX-104, 443 et 425 p. (Collection *Les Grands Écrivains de la France.*). — Prix : 22 fr. 50.

Voici neuf ans qu'on attendait impatiemment cette édition, les *Provinciales* publiées d'après Prosper Faugère dans la même collection datant exactement de 1895. Bien que M. Léon Brunschvicg ne soit pas

un spécialiste au même degré que son devancier, il a étudié aussi consciencieusement le sujet et peut-être même le considère-t-il à un point de vue supérieur. Mais on peut se demander si l'impersonnalité et même l'impartialité absolue n'eussent pas été préférables à cette grande exhibition de connaissances philosophiques qui risque fatalement de viser au système.

Chacun tire éternellement à soi ce malheureux Pascal. Nous ne voulons pas dire que ce soit là le châtiment de ses obscurités, puisqu'il est mort à la peine ; mais c'est la conséquence fatale du lamentable état de ses manuscrits. C'est ainsi que nous avons eu l'édition janséniste (1669), ensuite l'édition philosophique (Voltaire, Condorcet, Bossut), enfin l'édition romantique (Cousin). Depuis Faugère (1844), on paraît viser à l'exactitude matérielle plutôt qu'à la reconstitution idéale de l'apologie du christianisme telle que l'avait rêvée le grand penseur. M. G. Michaut a définitivement lancé la critique dans cette voie (1896) et l'on en est aujourd'hui à mettre en vente une édition *phototypique* du fameux manuscrit *9202* du fonds français de la Bibliothèque nationale. Cependant l'on ne saurait oublier les nobles efforts tentés à la même époque par les abbés Didiot et Guthlin, pour restaurer dans un sens apologétique les pensées écloses dans l'esprit puissant du maître écrivain et destinées par lui à mieux qu'à exercer des paléographes ou des arrangeurs de bouts de papier.

M. Brunschvicg divise son étude préliminaire en trois parties. La première, purement bibliographique, a pour objet de résumer ou plutôt de débrouiller l'histoire si confuse de la publication des *Pensées*. La seconde est une étude du manuscrit original et une justification de la méthode employée ici par le commentateur. La troisième tourne à la dissertation philosophique et nous explique les conditions intellectuelles dans lesquelles les *Pensées* furent composées, « la conception générale qu'elles expriment. »

Comme plan, c'est net. Comme exécution, c'est un peu traînant. Mais il ne faut pas s'en plaindre. On nous raconte, par exemple, en un curieux paragraphe, la fameuse supercherie par laquelle on tourna les exigences de l'archevêque de Paris. Mgr Hardouin de Péréfixe avait demandé qu'on insérât dans la Préface la rétractation de Pascal faite au curé Beurier; Arnauld, pour se tirer de ce mauvais pas, imagina un stratagème. « Lorsqu'il est menacé de recevoir l'ordre de joindre aux *Pensées* de Pascal une attestation qu'il savait inexacte et qui devait être désavouée par son auteur, lorsqu'il lui faut protéger « l'honneur » de Pascal contre les éternels faussaires que les *Provinciales* n'avaient pas corrigés, il n'hésite pas, il approuve le détour suggéré par Desprez, et le premier tirage des *Pensées* où l'on avait d'ailleurs quelque peu remanié l'impression de 1669, est mis en vente comme seconde édition. »

(P. II). Et plus loin, M. Brunschvicg, qui aurait peut-être été plus prudent en ne traitant pas ici de faussaires les victimes de Pascal, donne la clé du problème bibliographique des éditions *princeps*.

Sa description du manuscrit est excellente et éclaircit avec une remarquable sagacité plusieurs des nombreuses difficultés nées du malencontreux travail du relieur. M. Brunschvicg, qui est l'auteur de l'édition phototypique, était ici mieux informé que personne.

L'étude de la doctrine nous montre dans Pascal non un plagiaire, mais un disciple de génie de saint Augustin et de Montaigne, de Raymond Sebon et du chevalier de Méré. M. Brunschvicg insiste beaucoup sur le caractère janséniste de la foi du profond mais inquiet penseur.

L'annotation générale est intéressante et mise au point. L'auteur n'ignore aucune des publications relatives à Pascal, et souvent il rapproche avec bonheur ses opinions de celles des philosophes modernes. Mais il est loin d'être complet. Nous avions toujours compté sur cette édition pour nous expliquer cette phrase laconique du manuscrit. « Le P. Lemoine : 10 000 écus hors de sa province. » (Tome III, p. 397.) Une fois de plus notre espoir a tourné à la déception. N'aurait-il pas été naturel d'indiquer en quelques mots qu'il s'agit du P. Pierre Le Moyne, jésuite, auteur des *Peintures morales* et de *la Dévotion aisée*, sans parler du *Saint Louys*, lequel quitta la province de Champagne pour celle de Paris ? Pascal, qui l'avait déjà malmené dans les *Provinciales*, lui gardait décidément rancune. HENRI CHÉROT.

Le Préjugé des races, par JEAN FINOT. Paris, Alcan, 1905, in-8 de IV-518 p. — Prix : 7 fr. 50.

Personne ne regrettera d'avoir lu ce livre qui fait beaucoup penser, bien qu'il soit écrit, si je puis ainsi parler, dans le mode négatif. Il est dirigé contre certains préjugés sur l'inégalité des races, introduits par divers auteurs, notamment par l'orientaliste Gobineau, écrivain français aujourd'hui célébré en Allemagne et en Suisse, un peu oublié en France, où cependant quelques-unes de ses idées sont restées dans le domaine public, — dirigé aussi contre les conclusions exagérées et hâtives, tirées de plusieurs sciences qui s'occupent de l'étude des races : l'anthropologie, la psychologie des peuples, l'histoire primitive, la linguistique. D'après l'auteur, aucun caractère anthropologique n'établit une différence essentielle entre les races : ni la forme du crâne, ni l'angle facial, ni la taille, ni la couleur de la peau, ni celle des cheveux. D'après lui encore, les considérations des psychologues sur le caractère des peuples, par exemple sur ce qu'il est de mode d'appeler l'esprit français, la mentalité saxonne ou le génie grec, sont vagues, contradictoires, dépourvues de valeur scientifique. L'histoire des origines non plus n'apporte rien de précis sur les races, parce qu'elle nous y fait voir

aux époques les plus reculées un mélange et une confusion d'éléments, analogues à ce que nous y voyons de nos jours.

Une négation aussi générale et d'apparence, il faut le dire, aussi systématique, ne fait-elle pas tomber l'auteur lui-même dans le défaut qu'il reproche aux érudits et aux lettrés contemporains, à savoir le manque de précision et l'exagération ? C'est ce qui me semble résulter de passages tels que celui-ci : M. Finot prétend (p. 295) que nous ne pouvons pas donner une définition exacte de l'âme grecque : « Pour Renan, dit-il, les Grecs étaient le peuple le moins religieux de la terre ; pour Fustel de Coulanges, la vie grecque incarne la vie religieuse par excellence. » Mais est-ce ainsi que l'on établit une contradiction, au moyen de deux courtes phrases prises en dehors de tout contexte et renfermant une notion aussi délicate que celle de religiosité ?... sans compter que l'un au moins des deux écrivains cités peut fort bien avoir tort, et que rien ne prouve que nous soyons incapables de le reconnaître. L'esprit d'un peuple est bien quelque chose, lorsqu'on le représente par les œuvres célèbres produites dans une période de temps délimitée, quelque chose de difficile à définir sans doute, mais de réel tout de même et d'utile à considérer. L'esprit français du XVIIe siècle, manifesté par les grandes œuvres classiques, est bien une sorte d'entité distincte de celle qui se dégage, je suppose, de la littérature russe du XIXe siècle ou de la littérature française du même temps. Or, là où il y a distinction, il doit y avoir, sous quelque rapport, inégalité, cette inégalité fût-elle, d'ailleurs, temporaire et peu stable. Les nègres des États-Unis, auxquels M. Finot s'intéresse, sont assurément et seront quelque temps encore inégaux aux blancs, bien que plusieurs individus parmi eux s'élèvent à une haute culture morale et intellectuelle ; les Peaux-Rouges, qu'il omet, je crois, paraissent être un exemple de race incapable de s'adapter à la civilisation ; et le mélange ethnique, qu'il préconise, a produit, chez les blancs de la même contrée, un peuple beau, actif, énergique, mais, dit-on, peu prolifique.

La conclusion du livre est noble : sur les ruines du mensonge de l'inégalité des races, l'auteur voit s'élever la solidarité, basée sur le sentiment rationnel de l'égalité humaine ; mais justement cette conclusion que nous voulons croire, que nous croyons juste dans une large mesure, est assez belle pour nous porter, non pas à discréditer, mais à étudier avec plus de zèle les sciences qui peuvent la justifier.

BARON CARRA DE VAUX.

American Hydroids. Part. II. — **The Sertularidae**, by CHARLES CLEVELAND NUTTING (*Smithsonian Institution, United States National Museum*). Washington, Government Printing Office, 1904, gr. in-4 de 325 p., avec 41 planches.

Ce travail sur les *sertularidées*, famille des polypes hydroïdes, est la

suite de celui que nous avons déjà analysé l'année dernière sur la famille des *plumularidées*. C'est une véritable et intéressante monographie publiée par les soins du Musée national de Washington, dans laquelle les spécialistes trouveront aussi la synonymie complète des espèces américaines décrites par le professeur Charles Cleveland Nutting attaché à ce musée.

Une cinquantaine de pages traitent de l'histoire naturelle, de la famille, puis viennent les descriptions des espèces et variétés, complétées par quarante et une planches en noir obtenues par la photogravure.

La bibliographie proprement dite ne prend pas moins de huit pages ; elle est disposée par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Un index alphabétique de onze pages complète cet excellent travail.

A.-A. FAUVEL.

LITTÉRATURE

Alt-celtischer Sprachschatz, von ALFRED HOLDER. Col. 1537-2026, 15 et 16e livr. Leipzig, Teubner, 1903-1904. — Prix de chaque livraison : 10 fr.

Voici trois ans que nous avons parlé des livraisons 13e et 14e de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 441). La continuation en a été un peu lente, ce qui s'explique, croyons-nous, par la mauvaise santé de l'auteur, M. Holder. Ce répertoire onomastique de l'ancienne Gaule continue à donner plus même qu'on ne s'attendrait à y trouver, parce que l'auteur y annexe, par un scrupule libéral, des noms qui *pourraient* être gaulois, par exemple celui de Tacite, quoique *eher latein* « plutôt latis », celui des Teutons, peuple germanique, mais dont le nom paraît avoir été confondu, par les Gaulois eux-mêmes, avec des noms de racine gauloise. Il donne de même encore *Theracenisis (pagus)*, nom de la Thiérache, quoique ce nom ne se trouve qu'au moyen âge, dans une vie de saint et que rien ne prouve son antiquité ; mais ce ne peut être qu'un avantage de trouver ici les noms de nos anciens *pagi*. — Comme articles d'intérêt général, nous ne voyons guère à signaler que ceux concernant des dieux, *Sucellus*, *Teutates*, *Taranis*, les *Suleviae*, et aussi *Silvanus*, puisqu'un dieu gaulois s'est, par assimilation de mythe, caché sous ce nom dans les inscriptions votives. Parmi les articles purement toponymiques, signalons celui des *Turoni* ou *Turones*, ancêtres de nos Tourangeaux.

Cette seizième livraison apporte le titre du tome II : le tome III formera de cinq à six livraisons avec les lettres U à Z, les *Addenda* et *Corrigenda* et les tables. Nous espérons que les forces ne manqueront pas à M. Holder pour achever cette œuvre considérable qui lui vaut déjà la reconnaissance de nos historiens et de nos philologues.

H. GAIDOZ.

Studi di leggende popolari in Sicilia e nuova raccolta di leggende siciliane, da GIUSEPPE PITRÈ. Torino, Clausen, 1904, in-8 de VIII-393 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume forme déjà le tome XXIIe de la « Bibliothèque des traditions populaires siciliennes », où M. Pitrè, avec une patience inlassable et une critique exacte et précise, a recueilli et illustré le folk-lore de son île natale, la Sicile, dans toutes ses branches et toutes ses manifestations. Le présent volume, fait de mélanges, traite de sujets divers, mais tous siciliens ou ayant un point de contact avec la Sicile ; et alors M. Pitrè, les étudiant d'une façon comparative, en suit à l'étranger ou le point de départ ou le rayonnement.

Le plus important de ces morceaux est une dissertation de 173 pages, c'est-à-dire presque un ouvrage, sur la légende de *Cola Pesce*, c'est-à-dire « Nicolas-le-Poisson », ou l'Homme-Poisson, qui paraît dès le XIIe siècle dans la littérature de l'Europe occidentale. C'est la légende qui a fourni au poète allemand Schiller le sujet de sa célèbre ballade du Plongeur ; et elle est restée vivante et populaire en Sicile, comme on voit par les récits qu'a recueillis M. Pitrè. Il s'agit d'un homme, plongeur habile, vivant dans la mer comme un poisson, mais qui finit par y trouver la mort. A ce thème, qui a sans doute pour point de départ une histoire réelle, sont venus s'en ajouter d'autres qui donnent au récit un intérêt dramatique, comme la malédiction de la pieuse mère du plongeur, ou comme la bague ou le bijou lancé dans l'eau par une belle. Cola est l'abréviation de Nicolas, nom d'un grand saint connu comme protecteur des marins et qui, en cette qualité, a hérité de la réputation populaire de Neptune. M. Pitrè met alors ce nom en rapport avec certains noms de personnages de la mythologie populaire germanique, en reconnaissant lui-même (p. 104) que « la conjecture est un peu faible. » Cela dit du nom, M. Pitrè met sa légende sicilienne en rapport avec celle du pêcheur grec Glaucus ; et en effet, dans ces régions de l'Orient maritime, les anecdotes, histoires et légendes de plongeurs ont dû être fréquentes et, une fois créées, se répéter à l'infini.

Le reste du volume est consacré à des sujets divers, légendes sur les Vêpres siciliennes, sur des ruses pratiquées par des assiégés, sur le châtiment par Charles-Quint des juges prévaricateurs. Ce châtiment est comme le décalque d'un récit d'Hérodote sur Cambyse, et l'on voit bien là comme un récit légendaire se transmet d'âge en âge et de pays en pays avec un simple changement de nom, et en se modernisant. A ces études qui sont d'ordre comparatif, s'ajoutent, pour remplir le volume, de petites légendes, souvent en dialecte local, sur des noms de lieu, des personnages historiques, des saints, des pierres portant des empreintes merveilleuses (pieds du diable, genoux ou mains de saints, etc.) ; plusieurs de ces légendes se prêteraient à d'infinies comparaisons,

car l'imagination populaire se répète ; mais, ici, M. Pitrè s'est sagement borné à rapporter les légendes et traditions siciliennes.

Ce qui, dans ce volume, est d'intérêt général et pour d'autres lecteurs que les compatriotes de l'auteur, ce sont les études de littérature comparée que nous avons indiquées et surtout la légende de Nicolas-le-Poisson, qui, grâce à Schiller, a acquis la célébrité de la poésie.

H. GAIDOZ.

DÉMOSTHÈNE. **Discours judiciaires** ; traduction entièrement nouvelle avec arguments et notes par C. POYARD. Paris, Garnier, 1905, in-18 de VII-462 p. — Prix : 3 fr.

Outre la traduction *in extenso* des trois grands discours judiciaires de Démosthène, la *Leptinienne*, la *Midienne*, et la *Harangue sur les Prévarications de l'ambassade*, ce volume contient des extraits des autres plaidoyers du célèbre orateur athénien : plaidoyers très peu connus, intéressants parce qu'ils nous initient aux dessous fort peu édifiants de la vie athénienne, mais qu'il serait inutile ou inopportun, pour ce motif même, de mettre sans précaution sous les yeux de la jeunesse. Sur le procédé suivi par le traducteur, voici ce que nous apprend la Préface : « Sans sacrifier l'exactitude de l'interprétation, nous avons visé l'esprit plus encore que la lettre du texte : nous avons voulu surtout reproduire l'argumentation pressante et passionnée, l'allure simple et franche de ce style net, précis, ample, coloré, dont on a pu dire qu'il était comme le tissu transparent qui laisse apercevoir l'âme. » La confrontation de divers passages avec l'original grec nous a donné l'assurance que ce programme avait été en effet très largement réalisé. Les notes sont réduites à l'essentiel : ceux qui auraient besoin d'un commentaire philologique ou juridique plus copieux n'auront qu'à recourir soit à l'édition Hachette soit à la traduction Dareste.

Ce qui est regrettable, c'est qu'en conformité avec une tradition qui pour être ancienne n'en est pas moins fâcheuse, on ait omis de nous donner dans le texte courant ou au haut des pages une numérotation continue des paragraphes et des alinéas. Il en résulte, pour quiconque veut se renseigner sur le sens d'une citation ou d'un renvoi déterminé, une perte de temps inévitable : la dépense typographique pour y remédier serait insignifiante, et les érudits recevraient une satisfaction bien légitime.

C. HUIT.

Une Forme du mal du siècle. Du Sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens, par RENÉ CANAT. Paris, Hachette, 1904, in-8 de 313 p. — Prix : 6 fr.

Thèse de doctorat pour laquelle l'auteur, lâchant les monographies coutumières, est revenu à la forme, un peu démodée, de l'étude d'idées

générales. Je ne blâme point le genre, qui a l'avantage d'étendre l'horizon de nos jeunes professeurs au lieu de le rétrécir, et de faire mieux valoir la qualité des esprits. Mais l'épreuve est périlleuse, et M. Canat, j'imagine, a dû avoir chaud à sa soutenance.

Il avait pris pour sujet ce sentiment de la solitude morale, « qui est une des formes du mal du siècle. » C'était travailler sur une matière aux contours fort mal limités, ondoyante, vaporeuse et mobile comme le nuage, nuée, vapeur et brume elle-même, qui se glisse, en effet partout dans notre littérature depuis la névrose romantique. Car toute tristesse peut se résoudre en « solitude », solitude de l'orgueil et de la misanthropie, solitude devant la nature hautaine et sourde à nos plaintes, solitude de l'impuissance humaine devant l'immensité des mondes et la science incertaine, solitude du doute ou du désespoir en face du ciel vide, solitude de l'amour, de l'amour trompé, du désir inassouvi, douleur de sentir « que l'individu est comme muré dans son moi et que tout ce qui existe lui est impénétrable... » On voit immédiatement quel torrent va couler, fait des larmes, des gémissements, des lamentations de nos poètes, de nos héros de romans et de tous ceux que Louis Veuillot appelait si bien les « paillards mélancoliques ». Comme il sera difficile d'éviter la monotonie et les redites ! Et puis, il y a là-dedans tant d'affectation, tant d'attitudes que la mode souvent imposa, et que contredit le revers de la page, ou la vie affairée et trépidante de l'auteur : quel danger si l'on allait prendre au sérieux toutes ces élégies ! *Verba et voces...*

Il n'est point, sans doute, de maladie qui ne soit intéressante : et de chercher dans la philosophie du siècle, et dans nos révolutions politiques, et dans nos mœurs les causes profondes de celle-ci, puis d'en marquer les traits essentiels, et d'en dire, rapidement, les manifestations les plus éloquentes, cela peut bien faire l'objet d'une étude, d'une simple dissertation, toutefois plutôt que d'un gros livre ; mais il semble qu'il y faudrait un esprit surtout vigoureux, synthétique, et dominant. Au contraire, M. Canat, qui a une intelligence de myope, facile à s'égarer dans le détail, s'est évertué, pour renouveler son sujet — et l'étendre — à des distinctions et subdivisions qui paraissent subtiles et finissent par embrouiller les idées au lieu de les éclaircir.

Il a d'abord séparé les romantiques des parnassiens et je ne sais pas trop pourquoi, puisqu'il a constaté ensuite et longuement établi que ce fond de pessimisme leur était commun. Puis il a cherché à démêler des types littéraires, qu'il avoue trouver souvent confondus : le « promeneur solitaire » qui fuit la société, le « héros byronien » qui la hait, le héros « actif et napoléonien », (Antony, Julien Sorel) qui « agit contre elle », l'homme supérieur qui est un élu, et l'homme fatal qui est un maudit. Alors son étude s'est élargie en celle de « l'indi-

vidualisme » moderne, c'est-à-dire de l'égoïsme qu'on retrouve au fond de « l'enthousiasme » tant vanté par Mme de Staël en son *Traité des passions*, de la « pitié » romantique devenue, comme on sait, la pitié russe, et des conceptions contraires de la littérature comme œuvre d'analyse intime, comme moyen d'apostolat social, ou comme expression censément impersonnelle et objective de la réalité.

C'est ainsi qu'il disserte sur la curiosité et le sensualisme parnassien, et triomphe laborieusement à nous montrer — ce que nous savions déjà — que « le Parnasse fut le prolongement du romantisme. » C'est ainsi qu'il s'échappe en toutes digressions dont l'occasion s'offre à lui, sur l'art très raffiné de Baudelaire, par exemple, ou sur les ressemblances entre Laprade et Leconte de Lisle, obligé ensuite à quelques contorsions pour ramener son *leitmotiv* de la solitude. Et comme, outre ces trois poètes, il a beaucoup lu Mme de Staël, Sénancour, Vigny, *Joseph Delorme*, la correspondance de Flaubert, Amiel, M. Sully Prudhomme, auteur de tout un livre appelé *les Solitudes*, il dit, vous n'en doutez pas, des choses intéressantes. Mais le livre manque d'air et de perspective, il n'est pas d'un maître; il est au moins d'un ouvrier intelligent, même fin, sage et sain, respectueux de la religion tant maltraitée en vers comme en prose — ce qui est rare; — admirateur de Laprade, trop négligé, — ce qui est peut-être un signe (?) et lui sera compté en paradis.

G. Audiat.

Au seuil de leur âme, *études de psychologie critique*, par Albert Reggio. Paris, Perrin, 1904, in-16 de vi-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre et le sous-titre de cet ouvrage indiquent honnêtement le caractère des études qui le composent. Elles ont pour sujet de dégager les tendances caractéristiques de notables écrivains d'aujourd'hui, particulièrement représentatifs, puisqu'ils s'appellent Paul Bourget, Edmond Rostand, Anatole France, Jules Lemaître, Marcel Prévost, J.-K. Huysmans, Edouard Rod, Henri Sienkiewicz, Léon Tolstoï, Gabriel d'Annunzio, Maurice Mæterlinck. L'auteur n'est point continuellement louangeur ni bénisseur. Pour caractériser, par exemple, l'œuvre de Paul Bourget, l'un des favoris pourtant de sa galerie, il la montre consistant avant tout maintenant à « affirmer ce qu'il croit être utile, quitte à rester aujourd'hui ce qu'il était hier, un intellectuel éminemment sincère et probe, douloureusement incapable de l'action féconde qu'il a souhaité vainement savoir ambitionner, malgré lui hanté par le souci de s'entendre parler et de se voir agir, conscient qu'il s'améliore, mais qu'il ne se refait pas. » Ajoutez que le style de M. Albert Reggio ne se croit pas tenu d'adopter ponctuellement les formules et les formes courantes, que sa phrase exige parfois quelque effort à suivre, en sa longueur. Voulant montrer, par exemple, le carac-

tère un peu vain de certaines prétentions des critiques à expliquer les origines des grands maîtres, il écrit : « Il y a deux risques de se tromper sur une chance de tomber juste, quand on improvise de ces généalogies, dont il se peut que l'on doive dire qu'elles ont une qualité souvent, celle d'être suggestives et, au demeurant, pleines de vraisemblance, mais dont il ne se peut pas que l'on ignore qu'elles ont aussi une présomption presque enfantine, celle d'habituer à croire qu'il nous est possible de nous approfondir les uns les autres, dans tout ce qui nous constitue. » — Voilà un livre qui offre à discuter parce qu'il donne à penser, un livre intéressant à lire mais qui ne se prête guère à être résumé. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Essais sur la littérature allemande, par A. BOSSERT. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Bossert, l'ancien inspecteur général des langues vivantes, consacre les loisirs de sa retraite, — *otium cum dignitate* — aux études qui lui furent chères toute sa vie. Tout le monde connaît de lui la *Littérature allemande au moyen âge*, *Gœthe et Schiller*, *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*, *Schopenhauer et le pessimisme*, enfin son *Histoire de la littérature allemande*, depuis les origines jusqu'à nos jours. Les *Essais* qu'il vient de publier éclairent d'un jour nouveau certains points de détail, que l'histoire générale doit nécessairement laisser dans l'ombre. Non pas que M. Bossert ait le dessein d'approfondir un sujet déterminé ; il n'est pas de ces savants hérissés de philologie qui disputent sur la place d'un mot dans une phrase, ou sur la constitution d'un texte. Cela est bon pour l'enseignement ésotérique des académies et des cours fermés ; pour lui, il veut s'adresser au grand public, et l'intéresser aux questions générales : c'est un vulgarisateur à la façon de Jules Verne pour les sciences, ou de M. Gaston Boissier pour la littérature latine. Des sujets qu'il étudie, il ne prend que la fine fleur, sans se vanter de la peine qu'il s'est donnée pour la cueillir.

Il commence cette série d'*Essais* par une peinture des mœurs de la guerre de Trente ans, d'après un roman célèbre du temps, le *Simplicissimus* de Grimmelshausen, qu'il analyse en courant. Il continue par une courte étude sur la personne et le caractère de Kant, montrant ce que fut, dans sa vie privée et doctorale, ce maniaque de la « raison pure », chez lequel la raison devient aussi tyrannique que la passion, mais qui fut, à tout prendre, un professeur allemand dans le vieux style. Viennent ensuite des détails nouveaux sur la vie et les œuvres de Gœthe, d'après le Journal même du poète, dont la publication vient d'être terminée, et sur l'ultime passion que ce Don Juan d'allure olympienne éprouva pour Ulrique de Levetzow, dernière survivante des femmes aimées par lui, et qui lui font cortège dans l'immortalité.

Il est convenu que de Gœthe, il faut tout admirer, et qu'à lui ne s'applique nullement la maxime des anciens : « *turpe senilis amor* ! » Pourquoi ? Ne le demandez pas : Gœthe est une idole qu'on adore les yeux fermés, et les lois ordinaires de la morale ne sont pas faites pour lui. Un chapitre important est consacré aux origines et aux formes successives du *Faust*, cette œuvre magistrale, à laquelle s'applique l'épigramme que Schiller fit contre les interprètes de Kant : « Que de mendiants un seul riche peut nourrir ! Quand les rois bâtissent, les charretiers ont à faire. » M. Bossert pense que l'interprétation philosophique doit céder la place à l'interprétation historique. Il ne s'agit plus de savoir ce que le *Faust* signifie, — c'est à chaque lecteur de voir ce qu'il signifie pour lui — mais sur quels documents Gœthe a travaillé, et comment se sont transformés et renouvelés entre ses mains, ces documents et ces fragments qu'il avait mis soixante ans de sa vie à grouper et à compléter.

A ces études sur Gœthe, M. Bossert a joint une courte mais intéressante biographie de Jean-Paul Richter, puis le portrait littéraire d'Ernest Curtius, d'après sa correspondance, publiée dernièrement par son fils, F. Curtius ; ses études, ses voyages en Grèce, ses fouilles à Olympie, son rôle de précepteur auprès du prince Frédéric-Guillaume, la composition de son histoire grecque, son enseignement à Gœttingue et à Berlin, sont tour à tour définis et jugés. Enfin, l'essai sur *D. F.* Strauss, — qui ne fut pas seulement un théologien et l'auteur de la *Vie de Jésus*, mais qui fut aussi poète à ses heures, comme on peut le voir ici par les extraits que M. Bossert donne de son *Album poétique*, — et un autre essai sur *le Retour éternel* de Nietzsche, le philosophe qui, plus que tout autre, usa de la permission octroyée par la nature aux hommes de se contredire, terminent cette série d'études, et donnent, à la lecture de ces fragments, le plaisir piquant que nous prenons aux actualités. MENSCH.

Histoire des littératures. Littérature espagnole, par J. FITZMAURICE-KELLY ; traduction de HENRY-D. DAVRAY. Paris, Colin, 1904, in-18 de XV-499 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage a paru pour la première fois à Londres (W. Heinemann, 1898) sous le titre de *A History of Spanish Literature*. Il fut traduit en espagnol par M. Bonilla y San Martin, avec une longue préface critique de M. Menéndez y Pelayo, en 1901. La traduction française publiée récemment est due à la plume autorisée de M. Davray. Elle met à la portée des lecteurs qui ne connaissent ni l'anglais ni le castillan cet excellent manuel, le plus complet et le mieux rédigé qu'il soit donné de consulter, et où se trouve condensée, sous une forme claire et précise, l'histoire littéraire de l'Espagne, depuis les origines jusqu'à

ces dernières années. Une bibliographie des travaux les plus accessibles et les plus utiles, suivie d'un index détaillé des titres et des noms d'auteurs complètent cette publication appelée à rendre de grands services. LÉO ROUANET.

HISTOIRE

Algérie-Sahara-Soudan. Vie, travaux, voyages de Mgr Hacquard, des Pères Blancs (1860-1901), *d'après sa correspondance*, par l'abbé MARIN. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, gr. in-8 de xx-646 p., avec 213 photogr., cartes et plans. — Prix : 18 fr.

Le bel ouvrage que nous annonçons n'est pas la simple biographie d'un ardent et zélé missionnaire. Sans doute, il nous décrit l'âme d'un apôtre, dévorée des flammes généreuses de l'apostolat pour la conversion des Africains ; il contient aussi le récit vivant, coloré, fait de main d'écrivain, des travaux et des voyages d'un intrépide pionnier de la civilisation chrétienne et française dans nos colonies. Auguste Hacquard est un enfant de la Lorraine qui, à dix-huit ans, quitte furtivement sa famille pour entrer dans la jeune Société des missionnaires de Notre-Dame d'Afrique ou Pères Blancs, naguère fondée par l'archevêque d'Alger et peu après empourprée du sang de ses fils. Après un court chapitre sur son enfance et sa jeunesse, on nous le montre en Algérie, d'abord novice et scolastique, puis professeur et directeur, trop longtemps à son gré, au petit séminaire Saint-Eugène, près d'Alger. Maître écouté et influent, confident du cardinal Lavigerie, le P. Hacquard, durant sa longue attente de l'apostolat actif, se prépare et s'initie à l'œuvre, hélas ! trop courte, de sa carrière. En 1891, il fait ses premières armes au Sahara. Docile aux vues généreuses du cardinal, « il essaie d'acclimater sur le sol africain et de former à leur difficile mission les Frères armés, dont les postes échelonnés depuis notre Sud algérien jusqu'au Soudan, devaient servir d'asile inviolable aux esclaves fugitifs et à tous les malheureux » (p. 635). A Biskra, Ouargla, Touggourt, El-Goléa, il se fait aimer des Arabes, il noue avec les marabouts les plus cordiales relations, il interroge et il apprend. Il fait partie de la mission envoyée chez les Touareg Azdjer, et avec d'Attanoux, il mène à bonne fin cette entreprise périlleuse, un instant compromise par l'incurie de son premier chef. Durant plus de trois années, il avait presque toujours été en route, infatigable, chevalier d'avant-garde. Durant la dernière et la plus féconde période de sa vie, le missionnaire est au Soudan. Son séjour à Ségou et à Tombouctou précède et prépare sa collaboration à la mission hydrographique du Niger. Le commandant Hourst, dans une Lettre-Préface, a hautement proclamé la part qui revient au P. Hacquard dans la réussite de l'expédition. Après un nouveau voyage au Soudan,

le Père fut nommé vicaire apostolique du Sahara et du Soudan français. Les deux années et demie de son épiscopat furent employées à une série de courses d'une extrémité à l'autre de son vicariat, du Mossi à Gourma et au Grand-Dahomey. Une mort accidentelle devait trop tôt arrêter soudain l'activité débordante de cet évêque si énergique et si entraînant.

M. l'abbé Marin s'est fait une âme de missionnaire pour dépeindre l'âme de son vaillant ami. D'un pinceau ferme et net, il a tracé plusieurs fois le portrait en pied du missionnaire. Il faudrait citer les pages 195-197, 282-283, pour décrire au long les traits robustes, l'esprit vif et alerte, le caractère décidé et enjoué, le cœur d'or du P. Hacquard. Ses qualités, du reste, se manifestent dans toutes ses lettres et par conséquent dans tout le livre entier, composé d'après la correspondance officielle et privée du missionnaire. Ces lettres, qui n'étaient pas destinées à la publicité et qui pour la plupart sont inédites, « si débordantes de vie et de mouvement, d'un tour si personnel, d'une saveur si captivante, d'une allure si cordiale et si sincère, révélaient tant d'esprit, de ferme bon sens et d'originales beautés » qu'il suffisait de les publier pour faire connaître l'évêque missionnaire, ses pensées intimes, ses travaux et ses courses apostoliques. L'auteur en a donc fait de larges extraits, en sorte que c'est le P. Hacquard lui-même qu'on entend et qu'on lit. Les transitions nécessaires ne servent qu'à sertir ces bijoux, et l'écrin est aussi riche que les perles qu'il renferme. Les lecteurs friands de récits de voyages et d'histoire coloniale trouveront donc dans cette biographie, si bien écrite, des renseignements curieux, des observations fines sur les mœurs et les coutumes des populations africaines et des détails nouveaux sur les événements auxquels a été mêlé le P. Hacquard. Une abondante et magnifique parure d'illustrations, qui sont un charme pour les yeux et un éveil pour l'imagination et la pensée, complète ce joyau si finement serti pour honorer, comme il le mérite, l'un, et non des moindres, de ces missionnaires français qui unissent dans leur cœur l'amour de la religion et de la patrie.

E. MANGENOT.

Le Moine Guibert et son temps (1053-1124), par BERNARD MONOD. Avec Préface de Émile Gebhart. Paris, Hachette, 1905, in-16 de XXVIII-342 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre est l'œuvre d'un tout jeune homme, qu'une impitoyable maladie a brutalement, il y a un peu plus d'un an, arraché à ses travaux et à ses projets d'avenir, et a finalement enlevé à l'affection de ses maîtres et de ses parents. Sa lecture provoquera chez tous les amis des études historiques les mêmes regrets que la nouvelle de sa mort avait déjà excités chez tous ceux qui con-

naissaient Bernard Monod. Son essai sur *le Moine Guibert et son temps* est en effet déjà mieux qu'une promesse ; c'est un livre où, à de séduisantes qualités de jeunesse, à un charmant enthousiasme pour les constatations faites, — je dirais volontiers : les découvertes, — à un style plein d'entrain s'allient une tradition large et sûre d'elle-même, une méthode rigoureuse, un sens critique très aiguisé, sans parler d'un véritable respect pour le moine Guibert de Nogent. A quelque page que vous ouvriez le livre de Bernard Monod, soit dans la première partie (*la Vie de Guibert*), soit dans la seconde (*la Société française d'après l'œuvre de Guibert*), et là même où le temps a fait défaut à l'auteur pour porter son œuvre à son dernier point de perfection, vous ne pourrez pas ne pas être frappé de ce remarquable ensemble de qualités de toute nature grâce auxquelles, dès l'Introduction, le jeune historien a su très heureusement caractériser la figure si curieuse et si originale du vieux chroniqueur du XIIe siècle. Bernard Monod a très justement vu en Guibert « le précurseur de tous les auteurs de Mémoires, et de tous ceux qui ont, à juste titre, compris l'intérêt et la place de la psychologie dans l'histoire » ; tel il l'a dépeint en des pages excellentes, et auxquelles devront désormais recourir tous ceux qui, à un point de vue quelconque, étudieront les œuvres de l'abbé de Nogent-les-Vierges. Son travail est donc digne de celui à qui sa piété filiale se proposait d'en faire hommage ; pourquoi en sommes-nous réduits à répandre, suivant le mot du poète antique, des fleurs sur un tombeau ?

HENRI FROIDEVAUX.

Le Connétable de Bourbon (1490-1527), par ANDRÉ LEBEY. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 448 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lebey continue à s'intéresser à l'histoire du XVIe siècle et à faire part au public des résultats de son étude. Pourquoi cet aimable écrivain ne veut-il pas apprendre un peu mieux son métier d'érudit, et se borne-t-il à des improvisations brillantes, spirituelles, paradoxales, plus propres à effarer son lecteur qu'à l'instruire ? C'était un beau sujet assurément, que la vie de ce connétable de Bourbon qu'il s'efforce de réhabiliter. Il ne l'a qu'effleuré, et, au lieu d'une biographie, nous donne un plaidoyer. Il ne s'en cache pas (p. 5, par ex.), mais montre trop dans ses notes le tempérament passionné d'un avocat, et non la sérénité de l'historien. Mieux informé que dans un précédent ouvrage, il s'en faut cependant qu'il ait connu toutes les sources, surtout les sources diplomatiques, de son sujet. Bien qu'il n'ait donné nulle part de bibliographie, pas même une simple liste des ouvrages consultés, on voit sans peine que son auteur fondamental a été Marillac, en sa *Vie du connétable de Bourbon*. A la trame, solide pour son temps, que lui fournissait ce modeste biographe, il a cousu — je ne veux pas dire *brodé* — diverses anec-

dotes et des détails empruntés aux chroniques contemporaines (Fleuranges, Brantôme, Robert Macquereau, Symphorie Champier, etc.), — un résumé des faits diplomatiques et d'histoire générale emprunté surtout à Mignet (cf. la lumineuse démonstration qu'a de ceci donnée M. Bourrilly), — et des réflexions personnelles qui dénotent le manque de connaissances approfondies sur l'époque et une certaine naïveté dans l'étonnement, propre à un homme d'esprit qui à son tour découvre la Méditerranée : « Il y aurait un curieux ouvrage à faire sur ces trois principes ». « Il y aurait un bel essai à écrire sur ces prolongements de la féodalité ». « Quel beau livre à écrire sur la politique européenne en Italie! » — M. Lebey a profité de l'occasion pour nous faire part de ses opinions personnelles sur divers personnages et divers événements du XVIe siècle : « Charles IX a eu plus de mérite qu'on ne pense. » « La Saint-Barthélémy fut logique en somme, bien que terrible : les protestants l'avaient rendue nécessaire ». « La maison de Mantoue était importante ». « Le roman d'un amour entre Louise de Savoie et le connétable présente une singulière vraisemblance ». « Les paroles sublimes prêtées à des mourants ou à de grands capitaines en face du danger ont été inventées après coup », etc., etc. — Il ressort de cette esquisse incomplètement préparée et hâtivement écrite que le connétable, d'après M. Lebey, a été la victime de Louise de Savoie et de Bonivet. Cette opinion aurait dû être plus appuyée de preuves, et peut-être M. Lebey n'a-t-il pas regardé d'assez près les pièces du procès « dont quelques-unes sont très difficiles à lire. » Plus facile, la vie militaire du connétable est racontée avec vivacité et entrain, et, à la prendre comme résumé des travaux imprimés antérieurs, se lit avec plaisir; mais M. Lebey n'aurait-il pas dû consulter les dépêches des ambassadeurs qui suivaient l'armée impériale? Je ne crois pas trop m'avancer en pensant qu'elles sont riches en notices sur le connétable. — Le livre a été fait trop vite : il y manque non seulement un index alphabétique, mais une simple table des matières, et même des titres de chapitres. C'est vouloir rendre trop difficile la tâche du lecteur. Il est à craindre que le grand public ne juge ce livre trop pénible à lire, tandis que le public érudit le jugera trop superficiel. — A propos du cadavre du connétable, il a été vu en 1738 à Gaëte par un chevalier de Malte, auteur d'un bref récit de voyage en Italie (Bib. nat. FF. 14662) : réduit à l'état de squelette, il était encore botté. L.-G. PÉLISSIER.

Études et leçons sur la Révolution française, par A. AULARD. 4e série. Paris, Alcan, 1904, in-16 de 317 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur étudie d'abord l'éducation scolaire des hommes de la Révolution. Prononcé à une distribution de prix, ce discours renferme quelques-unes de ces notions précises et de ces faits bien mis à leur place

et à leur date, qui donnent une valeur si grande aux ouvrages de M. Aulard.

Les origines historiques du socialisme français rappellent les efforts tentés par quelques révolutionnaires écrivains et conventionnels et non des moindres pour modifier le droit de propriété ; les mesures prises par la Convention contre les biens des riches, les essais tentés dans certaines villes de la France pour établir une socialisation provisoire des biens et des individus. Ces tentatives sont très nettement mises en bonne lumière.

C'est surtout le personnage de Danton, que l'auteur examine dans cette série. On goûtera, dans de nombreux passages, avec les réserves que l'on doit faire sur l'admiration, assurément excessive, de certains procédés du révolutionnaire, ce souci du document, cette analyse soignée des textes, ce résumé très complet de la jeunesse et de la vie politique de Danton. Ce n'est pas tout Danton, qui est raconté dans les six chapitres qui lui sont consacrés ; ce sont des morceaux de la vie de Danton : sur la participation de Danton aux massacres de Septembre, sur la création du tribunal révolutionnaire, M. Aulard renvoie à ses études précédentes. Le caractère morcelé de ces récits, s'il fait mieux connaître quelques détails, nuit peut-être à l'idée d'ensemble que l'on cherche à dégager.

Dans le centenaire de la Légion d'honneur, M. Aulard mentionne brièvement les décorations en usage avant la Révolution, puis il s'étend sur les procédés employés par la Convention pour récompenser les services éclatants, et, enfin, étudie plus longuement, et dans son élaboration lente et difficile, la création de l'ordre de la légion d'honneur.

Napoléon et l'athée Lalande : c'est un épisode curieux par l'exposé du caractère de l'astronome, et par l'obéissance avec laquelle l'Institut et Lalande lui-même accueillent les décisions arbitraires de Napoléon Ier.

Z. R.

Les Enfants du duc de Berry, *d'après de nouveaux documents*, par le vicomte de Reiset. Paris, Émile-Paul, 1905, in 8 de xv-380 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Nous sommes un étrange pays ; jamais, peut-être, plus que depuis que nous sommes en république, on n'a parlé de légitimité dynastique et de droit monarchique. La question de Louis XVII est toujours à l'ordre du jour, aussi aiguë, et un journal s'est fondé pour soutenir les prétentions des descendants de Naundorf. Et voici qu'on a contesté aussi les titres du comte de Chambord comme représentant légitime de la branche aînée des Bourbons. Nul des lecteurs des intéressants *Souvenirs du vicomte de Reiset* n'a oublié la page émouvante où il

raconte l'assassinat du duc de Berry et la scène tragique où le prince, frappé à mort, fait venir près de son lit de douleur les deux filles qu'il avait eues d'une jeune Anglaise, Amy Brown. On a voulu prétendre qu'un mariage secret avait uni la mère de ces deux enfants à l'héritier du comte d'Artois ; on a été plus loin, on a soutenu qu'outre ces deux filles, il y avait un fils, lequel eut dû être le légitime roi de France. Ce sont des légendes écloses tout à coup, il y a deux ou trois ans, que M. le vicomte de Reiset a entrepris de détruire dans le très attachant volume que nous annonçons aujourd'hui. Que Amy Brown soit restée fidèle au royal amant auquel elle a survécu plus d'un demi-siècle, cela est exact ; elle a eu une dignité d'attitude qu'il n'est que juste de reconnaître. Qu'elle ait eu d'autres enfants que les filles reconnues à son lit de mort par le duc de Berry, cela n'est pas douteux non plus ; mais que ces enfants aient été ceux du duc de Berry, cela est faux ; ils sont nés à une époque où le prince n'était pas en Angleterre et errait sur le continent. Qu'il y ait eu entre les deux amants un mariage secret, annulé plus tard pour raison politique, M. le vicomte de Reiset nous paraît bien avoir démontré nettement que ce n'est qu'une légende ; les termes même des testaments du prince, communiqués à l'auteur par Mgr le duc de Parme, la détruisent complètement.

Mais les deux filles d'Amy Brown ne sont pas les seuls enfants naturels du duc de Berry ; caractère violent, nature ardente, tempérament passionné, le duc multipliait ses maîtresses, et ainsi se sont multipliées les légendes. M. le vicomte de Reiset a voulu les examiner toutes, afin de vider pleinement la question des « enfants du duc de Berry. » Il nous parle donc successivement des fils de la belle Virginie, de ceux de Mlle de la Roche, tous parfaitement authentiques, et de quelques autres plus ou moins douteux. Peut-être y en eut-il davantage ; il est surtout probable qu'on en découvrira d'autres ; on ne prête qu'aux riches. Mais après la consciencieuse étude de M. de Reiset, la cause est entendue.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Correspondance de M. LOUIS TRONSON, **troisième supérieur de la compagnie de Saint-Sulpice.** *Lettres choisies*, publiées et annotées par L. BERTRAND. Paris, Lecoffre, 1904, 3 vol. in-8 de XVIII-549, 487 et 640 p. — Prix : 18 fr.

M. Tronson fut supérieur du séminaire et de la compagnie de Saint-Sulpice durant vingt-quatre années (1676-1700). Lors de son élection, les sulpiciens dirigeaient les séminaires de Paris, du Puy, de Clermont, de Lyon et de Limoges. Ils prirent, sous son gouvernement, la direction de ceux de Bourges, d'Autun, d'Angers et de Tulle. Ils étaient en outre installés au Canada, à Montréal. C'est par un échange continuel de lettres que le nouveau supérieur exerça son autorité sur

chacune de ses maisons et sur leur personnel. Cette correspondance, qui était fidèlement transcrite par un secrétaire, est conservée dans les archives de Saint-Sulpice, où elle ne forme pas moins de quatorze registres. Ce recueil est de la plus haute importance pour l'histoire de Saint-Sulpice. On y saisit au vif l'action du prêtre chargé de préparer les clercs à la réception des saints ordres. Ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'éducation sacerdotale y trouveront des renseignements sûrs et variés. M. Tronson fut en relations fréquentes avec un grand nombre de personnages ecclésiastiques et politiques, et cela au moment où les Églises de France étaient fortement agitées par les querelles du jansénisme et du quiétisme. On comprend dès lors que Saint-Sulpice ait voulu communiquer au public les richesses renfermées dans ce trésor de famille. M. Bertrand était tout désigné pour préparer cette édition des lettres de M. Tronson. L'histoire du clergé de cette époque n'a guère de secrets pour lui.

Les deux premiers volumes de cette publication contiennent les lettres adressées aux séminaires. M. Tronson se montre dans sa correspondance avec ses confrères sous un jour que ne laisserait pas soupçonner la lecture des *Examens particuliers*. Il y est plein d'abandon ; un trait d'esprit n'est pas pour lui déplaire. Tout l'intéresse et il pense qu'il en va de même de ses correspondants. Un livre ecclésiastique qui vient de paraître, une discussion ou un événement théologique qui a eu la Sorbonne pour théâtre, les faits et les idées dont s'occupent les membres du clergé, les anecdotes qui mettent de la vie dans un séminaire, les nouvelles venues de confrères éloignés, tout arrive sous sa plume et s'y mêle aux conseils du supérieur, du père ou de l'ami et aux choses personnelles. C'est dire que ses lettres ont tout le charme des correspondances ; on y apprend beaucoup et surtout on y fait connaissance intime avec une grande âme sacerdotale du grand siècle.

La correspondance échangée avec le séminaire de Montréal mérite une attention toute particulière. La communauté traversait une crise au moment de son élection. Il n'eut aucune peine à la calmer. Les sulpiciens du Canada joignaient à la direction et à l'instruction des clercs le ministère paroissial et l'apostolat auprès des sauvages. Le Supérieur les suit avec une vigilance et une bonté toute paternelle. Les lettres qu'il leur adresse sont longues et fréquentes. Il veille à maintenir parmi eux tous l'intégrité de l'esprit sacerdotal que leur a légué M. Ollier, et il leur donne pour l'organisation pratique de leur vie de très sages conseils.

Les lettres écrites à d'autres qu'à des sulpiciens et sur des sujets n'intéressant pas directement les séminaires occupent le troisième volume de la correspondance. Les destinataires sont des plus variés. On y voit plusieurs évêques, parmi lesquels Bossuet et Fénelon, des

religieux, des prêtres séculiers et des laïques de conditions diverses. Colbert, Mme de Maintenon, etc., sont au nombre de ces derniers. L'éditeur a groupé les lettres relatives au quiétisme et celles qui ont trait au jansénisme ; quelques-unes de ces dernières furent écrites à Antoine Arnaud. Ce volume est un témoignage éclatant rendu par les faits à l'orthodoxie de M. Tronson et de Saint-Sulpice, et à leur zèle éclairé pour la défense des doctrines traditionnelles.

M. Bertrand a su enrichir cette édition de notes érudites, qui éclairent singulièrement le texte même des lettres, en nous faisant connaître les personnages, dont il y est question, les livres auxquels il est fait allusion, et les événements dont le souvenir est rappelé. Son travail personnel ajoute beaucoup à l'intérêt bien grand déjà des lettres de M. Tronson. J. Besse.

La Société au XVIIIe siècle. Les Rupelmonde à Versailles (1685-1784), par le comte Charles de Villermont. Paris, Perrin, 1905, in-12 de II-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une brillante famille de Belgique, qui s'éteignit en France, après avoir voulu y fonder une nouvelle branche, telle est l'histoire des Rupelmonde à Versailles, que retrace M. Ch. de Villermont avec érudition et talent. Prenant au sérieux l'alliance des Bourbons avec l'Espagne, ou plutôt la quasi-réunion des deux royaumes, qui avait bien été l'idée première de Louis XIV et resta celle de Philippe V, le jeune comte de Rupelmonde, à peine émancipé et déjà colonel, arriva à Paris en 1704. Il y épousa l'année suivante une fille de grande maison, Mlle Marie-Marguerite d'Alègre ; et cette union fit grand bruit à la cour, où les alliances avec des étrangers étaient rares : elle excita même la malveillance du duc de Saint-Simon. Elle fit souche cependant ; et ses représentants ont laissé trace pendant quatre-vingts ans dans notre histoire. Deux comtes de Rupelmonde très appréciés à la Cour, et deux femmes presque célèbres se sont mêlés à toute la société de leur temps. Et comme l'une de ces dames fut un des beaux esprits le plus en vue sous la Régence et que l'autre mourut religieuse au Carmel, en laissant la réputation d'une sainte, M. Ch. de Villermont a pu trouver dans leurs souvenirs l'occasion d'évoquer ceux de l'époque même où elles vécurent, avec une variété d'aperçus, qui en fait l'intérêt et le charme. Le monde des salons et de la Cour, celui des petits soupers et des voyages de Fontainebleau ; les rapports de la première Mme de Rupelmonde avec Voltaire ; ceux de la seconde avec les carmélites, où elle entra sous les auspices de la reine Marie Leczinska : autant de tableaux reproduisant les divers aspects de ce XVIIIe siècle qui fut vraiment la fin de la vieille France. Ce fut la fin aussi de la famille de Rupelmonde, qui disparut dans son pays d'adoption, comme en Belgique, ne laissant

d'autre reste qu'une tour près de l'Escaut, dans une bourgade industrielle flamande, qui a certes oublié ses bienfaiteurs d'autrefois.

B. DE P.

Carnets d'une demoiselle de Saint-Denis, publiés par L.-XAVIER DE RICARD. **Histoire mondaine du second Empire.** *En attendant l'Impératrice, 1852-1853.* Paris, Librairie universelle, 1904, in-18 de XII-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je soupçonne M. Xavier de Ricard d'avoir composé d'un bout à l'autre le livre qu'il donne comme les « *Carnets d'une demoiselle de Saint-Denis.* » Cette prose ressemble assez à des « Mémoires de valet de chambre, » ou à des « Indiscrétions d'une femme de chambre du faubourg Saint-Germain » et autres productions « historiques » analogues. Il n'y a là que prétextes assez maladroits à raconter des médisances sans intérêt, sans portée et sans pudeur ; genre de roman oiseux et grivois. Pour l'amour de l'exactitude bibliographique, je dirai que la « demoiselle de Saint-Denis » parle de « la petite cour de Luxembourg », de « l'Empereur et son entourage », de « Potins et complots de courtisan. » Tout cela est nul et creux ; et l'épisode même de la naissance de M. de Morny, dont la Préface faisait à l'avance tapage, n'apprendra rien à personne et reste lourdement conté. G.

Cartulaire du prieuré de Saint-Mont (ordre de Cluny), publié pour la Société historique de Gascogne, par JEAN DE JAURGAIN, avec Introduction et notes par JUSTIN MAUMUS. T. II, 7e fasc. Auch, Cocharaux, 1904, in-8 de XIII-132 p. — Prix : 6 fr.

C'est le premier cartulaire publié dans les *Archives historiques de la Gascogne.* Le monastère auquel il appartient remonte au XIe siècle. Il fut fondé vers 1050 par Raymond de Saint-Mont, qui le dota, et le comte Bernard Turnapalar. Ce fut d'abord une abbaye, mais les clunistes, qui y entrèrent en 1055, le réduisirent au rang de prieuré. Il ne semble pas avoir joué un grand rôle soit dans l'ordre de Cluny, soit dans la région ; on connaît du reste fort peu de chose de son histoire. Dom Brugelès ne fournit guère de renseignements sur son passé dans ses chroniques du diocèse d'Auch ; cela tient à la pénurie des documents. La meilleure partie des archives a disparu pendant les guerres de religion. Le silence des historiens augmente l'intérêt de la publication du cartulaire ; malheureusement, les textes qu'il contient sont renfermés dans une limite de temps assez restreinte (1050-1115) : nous y voyons des donations et des échanges d'églises, des dons de terre, de paysans, de dîmes et autres redevances. Les donations de paysans sont assez nombreuses ; ils sont d'ordinaire livrés en gage pour une dette quelconque. L'acte qui figure sous le numéro XLIV, énumère les possessions du prieuré ; au numéro LXXXV, nous trouvons la liste de ses censitaires, et

au LXXXVII, les notices relatives aux églises possédées par les moines. Ces trois documents présentent ainsi l'état exact des propriétés de Saint-Mont au XIe et au XIIe siècle. Le soin minutieux avec lequel les éditeurs ont identifié les localités et les familles mentionnées dans ces pièces et dans les chartes de ce recueil, en rend l'usage très facile ; ils ne pouvaient mieux faire comprendre l'intérêt de ce cartulaire pour l'histoire locale et les généalogistes de la Gascogne y puiseront de précieuses indications.

Les chartes XVI et LXXVI racontent deux duels judiciaires auxquels l'on eut recours pour trancher des différends. Il s'agissait de terminer la première fois, un procès entre Bernard de Mau et le prieur, au sujet d'une église. La comtesse d'Armagnac et l'archevêque d'Auch assistèrent au combat ; ce fut le champion du monastère qui remporta la victoire. Il triompha également dans le second duel qui termina un procès auquel Bernard d'Arboucave, gendre du comte de Bigorre, se trouva mêlé.

Les éditeurs ont laissé passer quelques inexactitudes, qui sont plutôt des erreurs typographiques. C'est ainsi que, dans l'Introduction, la charte XXVI est indiquée au lieu de LXXVI ; leur publication eût été d'un maniement plus facile s'ils avaient ajouté à la table des noms de lieux et de personnes une liste chronologique des chartes ; mais de pareilles lacunes n'enlèvent rien aux mérites d'une publication.

J. BESSE.

Histoire de l'abbaye des célestins de Villeneuve-lès-Soissons, par l'abbé R. ROUSSEL. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de IV-266 p., avec planches. — Prix : 4 fr. 50.

Les anciens monastères de célestins ont rarement fixé l'attention des historiens. On ne s'est guère occupé non plus, depuis le XVII siècle, de l'histoire de cet ordre, qui eut en France une certaine célébrité. La maison de Villeneuve-lès-Soissons, à laquelle s'est attaché M. l'abbé Roussel, eut pour fondateur (1340) le dernier des sires de Coucy, Enguerrand VII. Le duc Louis d'Orléans, frère de Charles V, qui prit sous sa protection spéciale tout l'ordre des célestins, se montra si généreux envers cette maison que sa mémoire y fut vénérée comme celle d'un second fondateur. Les quatre siècles que dura cette maison n'ont guère laissé de traces dans l'histoire. Les renseignements qui nous restent ont trait aux difficultés que les héritiers d'Enguerrand suscitèrent aux moines, aux désastres causés par les guerres de religion et par la Ligue, et enfin aux événements qui marquèrent la dispersion des religieux après la destruction de l'ordre par la commission des réguliers. L'historien relève de temps à autre le nom de quelques bienfaiteurs, de célestins oubliés, les preuves de leur charité, et il atteste la dignité de leur vie dans les temps qui précédèrent leur

fin. Il a su, avec ces éléments, faire un livre qui se lit avec intérêt. Les érudits lui sauront gré d'avoir publié en appendice plusieurs documents qui se rapportent à l'histoire de Villeneuve. J. BESSE.

Histoire du collège d'Amiens (1219-1795), par S. LENEL. Amiens, Courtin-Hecquet, 1904, in-8 de 298 p., avec grav. et plans. — Prix : 4 fr.

M. Lenel a scruté les archives départementales de la Somme et les archives communales d'Amiens, et il en a tiré une masse énorme de renseignements sur les collèges qui se sont succédé à Amiens, celui de l'écolâtre, celui des jésuites, d'autres encore. Dire que ces renseignements sont d'un intérêt puissant serait exagéré, et M. Lenel aurait sans doute bien fait d'élaguer ses documents. Son livre n'en est pas moins important parce que, s'ajoutant à tous ceux que nous avons déjà sur les collèges de l'ancien régime, il contribue à nous donner l'idée vraie de ce qu'était l'instruction publique en France avant 1789. Cette instruction n'était peut-être pas, comme dit M. Lenel, *nationale*, mais elle était française, et si elle ne formait pas les *âmes libres* dont il est question à la page 203 du livre que je présente ici, l'idée qu'elle engendrait des *âmes serves* (ibid.) amusera tous les gens intelligents.

J'ai cité ces bagatelles — il y a heureusement d'autres choses dans le livre de M. Lenel — parce que l'auteur est professeur de rhétorique au lycée d'Amiens et qu'il est utile, pour les pères de famille, à peu près contraints maintenant de faire instruire leurs enfants par des maîtres qui peuvent leur déplaire, qu'ils connaissent les principes de ces maîtres et se mettent en garde contre leur prétendue impartialité. Je ne ferai pas à M. Lenel l'injure de le comparer à un Hervé, à un Thalamas. Mais à M. Lenel écrivant ceci, page 203 : « L'enseignement moral, sans cesse répandu et semé dans l'esprit des écoliers, surtout dans les hautes classes, n'est-il pas une direction de conscience suffisante et qui porte ses fruits ? », je répondrai : Nous connaissons ces fruits de votre enseignement moral ; continuez de les offrir à ceux qui les apprécient, mais laissez-nous le droit de ne pas les aimer et laissez-nous surtout la liberté de ne pas vous confier nos enfants.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Quatre cents ans de concordat, par ALFRED BAUDRILLART. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de v-386 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après la séparation. Enquête sur l'avenir des Églises, par HENRI CHARRIAUT. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le premier de ces ouvrages est un excellent livre, d'une intense actualité. L'auteur a réuni ses conférences à l'Université catholique de Lille (décembre 1904-janvier 1905) en les mettant d'ailleurs au point ;

et, de la sorte, il fournit la meilleure œuvre historique pour bien connaître, comprendre et juger cette redoutable question de la séparation — à l'heure même où chacun la discute, — en étudiant les origines, les conséquences, les résultats, l'histoire et un mot des concordats qui, depuis 1516, ont successivement régi les rapports de la France et du Saint-Siège. Commencer une étude, non pas avec un parti pris, mais dans l'intention de soutenir une opinion que l'on tient pour bonne, puis, à la lumière des documents, modifier une idée préconçue et loyalement conclure dans le sens de la vérité apparue, c'est la marque d'un esprit maître de lui-même, la preuve d'une haute loyauté. M. Baudrillart peut se rendre à lui-même ce témoignage et recevoir de nous ce compliment. L'examen minutieux des faits lui a prouvé que depuis quatre siècles le régime concordataire a « maintenu la paix et permis aux catholiques de contribuer au bien public et au progrès général. » A bon droit, il se range donc parmi ses partisans et énonce son opinion, preuves en main.

Les divers chapitres de l'ouvrage indiquent bien les lignes maîtresses de cette décisive étude :

L'auteur pose d'abord les « principes » : Les concordats en général, leur nature et leur valeur. Il étudie les origines, les négociations, les clauses du concordat de Léon X et de François Ier, qui a dominé la matière en France jusqu'à la Révolution ; expose son application et ses résultats, en somme à l'honneur de notre épiscopat et de notre clergé. — Après un coup d'œil sur le régime de la séparation brutale (1795 à 1802), il aborde le concordat de Bonaparte et les articles organiques. Son chapitre sur les relations de Napoléon et de Pie VII, notamment le « concordat de Fontainebleau » en 1813 (p. 226 à 239), est d'une précision parfaite ; et son résumé sur l'histoire, au XIXe siècle, des rapports de l'Église et de l'État sous les divers régimes successifs est plein de clairvoyante impartialité. Le concordat de 1817, assez mal connu jusqu'ici, est, en particulier (p. 242 à 252), raconté sobrement mais très clairement et mérite d'être offert comme un modèle de précision instructive.

Une « Table analytique » très commode suit une *Bibliographie* très nourrie et complète heureusement un volume qui apprendra au lecteur tout ce qu'il doit savoir en lui apportant des données à la fois précises et orthodoxes, sur une question d'un si capital intérêt pour l'Église et pour la France.

— Supposant accomplie cette séparation contre laquelle s'élève la science historique et patriotique de M. Baudrillart, M. Henri Charriaut a tout simplement interrogé sur cette question pleine d'obscurité, « le saut dans l'inconnu », les personnalités marquantes du monde religieux, politique et parlementaire. Avant de nous apporter leurs

réponses, il expose brièvement les différentes « thèses » séparatiste ou concordataire, qui ont des partisans dans le camp catholique comme dans le clan libre penseur. Le lecteur saura, en parcourant ces pages, quelle opinion professent soit MM. de Mun, Brunetière, Jules Lemaître, Vandal, Émile Ollivier, etc., ou MM. le comte d'Haussonville, Henry Maret, Goblet, l'abbé Gayraud, etc., ou encore MM. de Lanessan, Yves Guyot, Ranc et *tutti quanti*.

Ces témoignages, ces interview, sont suivis d'un chapitre sur « l'Exemple des États-Unis », deux autres sur « les Protestants » et « les Israélites » en face de la séparation. Un appendice relatif à « la Rupture avec le Vatican » est fort incomplet et le texte du « Projet de loi » qui le suit, se trouve déjà caduc et inutile à lire. Il eût été, en revanche, fort utile de placer à la fin du volume une Table des noms cités ; elle fait défaut malheureusement. Je demeure toujours surpris de cette négligence des auteurs à ne pas donner à leur travail ces compléments qui en faciliteraient singulièrement la consultation et l'usage, et doubleraient, à bien peu de frais, en vérité, l'avantage qu'ils ont le droit d'attendre de leur labeur. M. Charriaut est resté « neutre » dans la question ; il a bien fait, et ce rôle donne à son livre sa valeur véritable.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Questions brûlantes, par FERNAND NICOLAÏ. Paris, Retaux, s. d., in-12 de 235 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un proverbe anglais dit qu'il ne faut pas porter de charbon à Newcastle. Il serait donc superflu de répéter aux lecteurs du *Polybiblion*, à propos d'un ouvrage de M. F. Nicolaï, qu'on y rencontre information sûre, jugements cinglants sans jamais cesser d'être courtois, sentiments profondément chrétiens, et, par dessus tout, ce bon sens français net et convainquant qui est la caractéristique de son talent. Il suffit d'avoir eu en mains un livre de cet écrivain distingué pour apprécier avec sa haute valeur documentaire l'élévation morale des pensées qui l'ont inspiré. C'est avec une véritable satisfaction qu'un catholique voit si bien résumées et exposées ses idées sur toutes les désolantes questions à l'ordre du jour, et qu'il découvre, groupés avec un art incomparable, les arguments les plus propres à stigmatiser la perversité, l'hypocrisie et le danger national des basses œuvres de nos ennemis. Feuilletez ces pages vibrantes et persuasives, vous y verrez l'impuissance moralisatrice de l'instruction si vantée de nos jours, vous y rencontrerez la solution des difficultés courantes élevées contre la foi au nom de la science, un jugement mérité sur le suffrage universel, la mise au point des préjugés sur la nature des biens du clergé, et vous entreverrez la conséquence prochaine pour les rentiers du système inauguré contre

les religieux et le clergé. Votre respect pour le fétiche des « lois existantes » diminuera peut-être ainsi que votre estime pour l'état d'âme moderne que caractérise l'esprit de délation et de vile diffamation. L'auteur nous apprendra comment la loi des syndicats peut s'appliquer aux œuvres, vous montrera les résultats du divorce en France, vous entretiendra des enterrements civils et de la crémation et terminera ces « parerga et paralipomena » du temps présent par les réconfortantes paroles qu'il faut faire entendre à la jeunesse croyante. Bref, vous trouverez dans ces pages généreuses l'écho de l'indignation que les honnêtes gens éprouvent en tant d'occasions aujourd'hui et la plus opportune réponse à donner aux objections populaires. Puisse M. Nicolaÿ continuer à exploiter longtemps avec la même verve et la même finesse le filon qui a déjà fourni tant de précieux matériaux !

G. PÉRIES.

L'Évangile au Japon au XXe siècle, par ALFRED LIGNEUL et SYLVAIN VERRET. Paris, Poussielgue, 1904, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

En ce moment où tout ce qui concerne le Japon est à l'ordre du jour, en raison de la guerre durant déjà depuis près de dix-huit mois, entre ce pays et la Russie, un pareil livre, écrit par un vieux missionnaire résidant au Nipon depuis de nombreuses années, est tout particulièrement bien venu. Quoique nous ayons déjà lu nombre de livres sur le Japon et les Japonais, nous avons trouvé dans celui-ci une quantité d'aperçus nouveaux qui nous ont appris beaucoup de choses. Nous recommandons aux lecteurs les chapitres concernant le caractère des Japonais, trop souvent mal représenté par des voyageurs qui ont conclu trop vite, d'après ce qu'ils n'ont pu voir qu'en courant, pendant un trop court séjour dans les ports ouverts ou leurs environs.

On trouve au chapitre IV une histoire fort agréablement écrite de la trappe de N.-D. du Phare, près de Hakodaté, fondée en 1896. Le chapitre VIII qui décrit la léproserie de Golemba, visitée par le savant docteur bénédictin Dom Sauton, un spécialiste de la lèpre, nous montre le zèle admirable de nos missionnaires se sacrifiant comme le célèbre P. Damien, des îles Hawaï, au soulagement physique et moral des lépreux. On est tout heureux d'apprendre que ces malheureux lépreux de Gotemba sont gais, malgré leur misère, grâce à la charité avec laquelle on prend soin de leur corps et de leur âme.

En somme, volume intéressant et d'une lecture attrayante et utile ; aussi nous ne pouvons qu'en recommander la lecture, car, à l'encontre de tant de livres d'aujourd'hui, il ne peut faire que du bien en instruisant.

A.-A. FAUVEL.

Les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le XVIIIe et le XIXe siècles, par E. Rouard de Card. Paris, Pedone, 1905, in-8 de 231 p., avec carte et grav. — Prix : 8 fr.

Le Protectorat de la France sur le Maroc, par E. Rouard de Card. Toulouse, Privat ; Paris, Challamel, 1905, in-8 de 47 p. — Prix : 2 fr. 50.

Depuis le traité franco-anglais du 3 avril 1904, plus encore que précédemment, le Maroc est à l'ordre du jour, et une série d'études de tout genre ont entrepris de nous renseigner sur les conditions géographiques, les peuples, le gouvernement et les « possibilités économiques » du pays ; sur son histoire, ses relations diplomatiques ou économiques avec les nations européennes, plus rares sont les travaux publiés. En voici deux toutefois qui, comme le livre de M. Paul Masson dont nous avons parlé en novembre 1903 (*Polybiblion*, t. XCVIII, 430), méritent d'être accueillis avec faveur. Tous deux émanent d'un auteur connu, M. Rouard de Card, professeur à l'Université de Toulouse, qui s'est fait une spécialité de l'étude historico-diplomatique et juridique des pays africains. — En 1898, déjà, ce savant avait publié un recueil utile et commode des principaux traités entre la France et le Maroc ; il en donne aujourd'hui le pendant avec son volume sur *les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le* XVIIIe *et le* XIXe *siècles*. Conçu sur le même plan que ses précédents ouvrages, ce livre se divise en deux parties : un exposé d'ensemble, où l'auteur étudie successivement chaque traité, indique les conditions dans lesquelles il a été conclu, et commente, en les groupant suivant leur objet, ses différentes clauses ; — un appendice contenant le texte des principaux instruments diplomatiques examinés dans la première partie. Aux historiens et aux diplomates, ce nouvel ouvrage de M. Rouard de Card rendra certainement de réels services ; nous en recommandons la lecture à tous ceux qui désirent se rendre un compte exact de ce que sont les fameux « droits historiques » de l'Espagne sur le Maroc.

— Non moins intéressante est la plaquette dans laquelle le même auteur s'est efforcé, par une soigneuse analyse des accords conclus par la diplomatie française avec le Maroc, et avec l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne, de déterminer la situation actuelle de la France à l'égard du Maghreb el Aksa. Par ces traités, déclare M. Rouard de Card (p. 4), il s'agit d'un véritable protectorat que les puissances étrangères ont expressément reconnu, et auquel le sultan lui-même a donné un consentement implicite ; si le mot protectorat ne s'y rencontre pas, c'est uniquement pour ménager certaines susceptibilités (p. 45). Les susceptibilités auxquelles fait allusion notre auteur ne se sont sans doute pas trouvées suffisamment ménagées encore : l'intervention de l'empereur d'Allemagne en fournit la preuve. Puisse, dans tous les cas, la suite des événements donner raison à M. Rouard de Card et remplir com-

plètement les prévisions énoncées dans *le Protectorat de la France sur le Maroc*!

HENRI FROIDEVAUX.

Les Malheurs d'une grande dame sous Louis XV, par CH. DE COYNART. Paris, Hachette, 1904, in-16 de IV-301 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un roman, mais un « roman vécu », suivant le mot très juste de l'éditeur, que cette très véridique histoire des malheurs d'une grande dame sous Louis XV. Fille d'un homme de très petite naissance, mais à qui sa fortune avait permis d'épouser un Rohan, — les mariages d'argent ne sont pas particuliers au XIXe siècle — Élisabeth Colins de Mortaigne avait été élevée au couvent, comme la plupart des jeunes filles de cette époque, mais fort négligée par sa mère, qui, après la mort prématurée du père, s'était remariée au comte de Créqui. A quinze ans, on la maria, sans la consulter, à un jeune homme de grande famille, capitaine à vingt et un ans au régiment de Clermont-cavalerie, le comte de Montboissier. L'union ne fut pas heureuse. Durement traitée par les parents de son mari, reléguée dans un château des environs de Chartres, puis dans un vieux manoir délabré d'Auvergne, surveillée, espionnée par les domestiques attachés à sa personne, la jeune comtesse, dont l'esprit était assez mal équilibré, se répandait en récriminations contre sa famille, récriminations inutiles d'ailleurs, car on ne les laissait pas parvenir à leur destination. Il y eut un moment de détente cependant, Philippe de Montboissier s'étant enfin décidé à revenir près de sa femme. Deux garçons naquirent et la maternité remit la paix dans le ménage. Ce ne fut pas pour longtemps, et l'on en vint à une séparation amiable. Livrée à elle-même, la jeune femme se lança à corps perdu dans les plaisirs, ouvrit un salon, noua des intrigues, et, sous l'influence d'un certain Antoine de Lafosse, un des assidus de ses soupers, se laissa entraîner à s'occuper de sciences occultes. M. de Coynart donne les détails les plus curieux, extraits des archives, sur la sorcellerie au XVIIIe siècle et la part que prenaient à ses pratiques des hommes et des femmes du plus grand monde. C'est aux environs des carrières de Montrouge que le diable apparaissait ou était censé apparaître, moyennant deniers comptants bien entendu, à de pauvres dupes ; pour un sacrifice de quelques louis, il promettait des millions. On devine combien, à ce titre, il comptait d'adorateurs. Mais la police intervint ; les sorciers furent arrêtés, et le comte de Montboissier, qui avait d'ailleurs de plus légitimes griefs contre sa femme, la fit enfermer dans un couvent. Un procès s'ensuivit que Mme de Montboissier perdit ; elle n'y survécut guère et mourut un an après.

Étrange destinée, mais plus étranges mœurs encore. A ce récit piquant, l'auteur a joint de très curieuses pièces justificatives, en particulier le

grimoire du sieur de Lafosse, véritable manuel du sorcier au siècle de Voltaire et de J.-J. Rousseau. M. DE LA ROCHETERIE.

Conférences faites au Musée Guimet en 1899-1900 et 1900-1901, par L. DE MILLOUÉ. T. XIV. Paris, Leroux, 1903, in-18 de 227 p. — Prix : 3 fr. 50.

Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904, par MAURICE COURANT, SALOMON REINACH, ÉMILE CARTAILHAC, R. CAGNAT. 1re partie. T. XV. Paris, Leroux, 1904, in-18 de 175 p. — Prix : 3 fr. 50.

Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904, par G. LAFAYE, PHILIPPE BERGER, SYLVAIN LÉVI et D. MENANT. 2e partie. T. XVI. Paris, Leroux, 1904, in-18 de 175 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume qui forme le tome XIV de la « Bibliothèque de vulgarisation » des *Annales du Musée Guimet* renferme les conférences données au Musée même par son distingué conservateur, dans les années 1899-1900 et 1900-1901. Elles sont au nombre de neuf, et traitent de la condition de la femme dans l'Inde ancienne, soit au point de vue religieux et légal, soit dans la littérature et au théâtre ; de la fondation du pouvoir temporel des Dalaï-Lamas, des deux épopées hindoues, le Râmayana et le Mahâbhârata ; du culte et des cérémonies en l'honneur des morts ; des dieux du feu, de l'astrologie, et, en général, de la divination dans l'Inde, la Chine et le Thibet ; enfin des triades ou trinités.

En même temps que le savant conférencier initiait ses auditeurs aux us et coutumes antiques et modernes de l'Extrême-Orient, il pouvait leur faire parcourir les galeries du Musée, et leur en détailler les richesses inappréciables, qui vont s'accroissant chaque jour et feront bientôt de ces trésors une collection sans rivale au monde. Les innombrables monuments entassés dans ces galeries forment une illustration naturelle et singulièrement éloquente de ces conférences où se donne rendez-vous, chaque hiver, un public de plus en plus nombreux.

Il suffit, pour signaler l'importance des deux tomes suivants (XV et XVI), de donner la liste des conférenciers : MM. Maurice Courant, Salomon Reinach, Émile Cartailhac, René Cagnat, G. Lafaye, Philippe Berger, Sylvain Lévi, D. Menant : autant de spécialistes d'une compétence indiscutable. Les sujets traités sont très variés et le plus souvent d'un haut intérêt. Je me bornerai à en signaler quelques-uns. M. Salomon Reinach parle des apôtres chez les anthropophages, ou plus exactement des *Actes d'André et de Mathias dans la cité des anthropophages*, titre d'un apocrypho qui remonte au IVe siècle et peut-être plus loin. Rien de curieux comme ce récit. Nous y apprenons, il est vrai, non pas l'histoire des apôtres, mais les traditions qui circulaient à leur sujet et qui prétendaient justement suppléer au silence ou mieux à l'absence de témoignages écrits. Nous voyons aussi, pour me servir des expressions de M. Reinach « quel singulier mélange de piété et de romanesque séduisait les imaginations de ce temps-là. »

L'étude de M. Cagnat sur la sorcellerie et les sorciers chez les Romains est aussi fort suggestive. Dipsas, la sorcière dont parle Ovide, aurait pu servir de type à celles de Macbeth. Lucien nous renseigne beaucoup sur les sorcières. Horace, d'autre part, a rendu célèbre Ganka « sa grande ennemie. »

M. Philippe Berger prit pour sujet de sa conférence : « Les Origines babyloniennes de la poésie sacrée des Hébreux, » et tout en se défendant d'être assyriologue, il le traita non sans ampleur. Les nombreux rapports qu'il signale entre les psaumes et certains fragments fort anciens que l'on retrouve sur les briques exhumées dans les décombres de Babylone et de Ninive, ne prouvent nullement que les chantres de Jérusalem se soient directement inspirés de leurs prédécesseurs des bords du Tigre ou de l'Euphrate, mais ils démontrent au moins que les critiques modernes qui ont cru devoir rabaisser la date de ces écrits bibliques, en s'autorisant de ces mêmes passages où ils prétendaient trouver des allusions à des événements plus récents, se sont trompés sous ce rapport. Maintenant, que *l'édifice* de la civilisation babylonienne « domine de sa masse imposante la littérature d'Israël et sa civilisation, » comme le veut M. Berger, voilà qui est moins certain, surtout s'il s'agit de civilisation religieuse ; le savant professeur du collège de France ne peut s'illusionner à ce point.

Dans son étude sur la « transmigration des âmes dans les croyances hindoues, » je retrouve la haute science de M. Sylvain Lévi et la puissance de son esprit synthétique. Le docte conférencier dit de l'Hindou qu'il est « par excellence un être moral » ; très bien, mais je ne saurais admettre avec lui que c'est peut-être là une question de climat, et que cette moralité serait due à un *amollissement d'énergie*. Je croirais bien plutôt que la morale et l'énergie sont vis-à-vis l'une de l'autre en raison directe et non en proportion inverse. Ce n'est pas non plus ce qu'a voulu dire M. Lévi ; seulement sa proposition avait besoin d'explications et celles-ci ont dû être moins facilement saisies par son auditoire. Toute la philosophie hindoue pourrait se résumer dans cette phrase : « Le Karman, c'est la théorie de la causalité transportée dans le monde moral. » Le Karman, c'est-à-dire l'œuvre, l'action. Tout homme se fait sa destinée par ses actes. Le passage du Mahâbhârata, cité pages 107 et suiv., t. XVI, est particulièrement édifiant à ce sujet.

M. Menant, dans son discours sur les Parsis et le parsisme, dit que « la croyance à l'immortalité de l'âme et à la vie future est un des dogmes essentiels du zoroastrisme, » qui fait consister la pureté « dans la triade des bonnes pensées, des bonnes paroles, et des bonnes actions. » D'après lui, les Parsis n'adorent pas le feu, comme on le croit communément, mais un être suprême, immatériel, dont le feu n'est qu'un symbole.

Toutes ces conférences sont remarquables, bien qu'inégalement, cela va sans dire. Je n'ai parlé que de celles qui sont d'un intérêt plus général, si je puis m'exprimer ainsi, et qui peut-être correspondent mieux, dès lors, au but que se proposent les éditeurs de cette « Bibliothèque de vulgarisation », à laquelle ces volumes appartiennent.

A. Roussel.

Armorial des principales familles du Berry, par P. de Maransange. Bourges, Tardy-Pigelet, in-4 de 180 p., avec 36 planches.

M. de Maransange s'est proposé de réunir les armoiries des familles nobles et bourgeoises, établies en Berry avant 1789. Son ouvrage n'est pas un nobiliaire ; il ne contient d'autre renseignement sur l'histoire des familles que l'énumération des fiefs que chacune d'elles a possédés. Il faut louer l'auteur d'avoir su limiter son programme de façon à le rendre pleinement réalisable.

Les éléments de l'Armorial ont été fournis en majeure partie par trois recueils importants : l'*Histoire du Berry* de La Thaumassière, l'*Armorial* officiel de 1696 et un *Nobiliaire de la généralité de Bourges*, conservé à la Bibliothèque nationale, que l'auteur aurait bien fait de désigner plus clairement en donnant le numéro qu'il porte parmi les manuscrits français. En outre, M. de Maransange a consulté un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits d'histoire locale et générale, de généalogie et de blason. Il a pris soin de citer, après chacun des 576 articles de son recueil, les sources où il avait puisé. Il aurait pu le faire avec plus de précision. Telles quelles, ces énumérations permettent d'apprécier l'étendue des recherches de l'auteur ; moins sommaires, elles auraient constitué une intéressante bibliographie.

Les trente-six planches, renfermant chacune seize écus gravés, qui illustrent l'*Armorial*, répondent aux besoins des personnes nombreuses qui ont le goût des armoiries, mais ignorent la langue du blason. D'autres encore peuvent y trouver profit. Pour ma part, je ne saurais ce que M. de Maransange (après La Thaumassière) entend par « une barre accompagnée d'une fasce », si la figure des armes de La Chapelle-Pierrefitte ne me montrait qu'il s'agit d'une fasce *brochant* sur une barre.

L'ouvrage est complété par deux tables : l'une des meubles héraldiques, l'autre des noms de famille. Dans cette dernière, j'aurais aimé à trouver, intercalés à leur rang alphabétique, les noms de terre, ceux du moins, qui ont été joints, dans l'usage ordinaire, aux noms patronymiques : souvent, ils ont prévalu, en pratique, au point de faire oublier du public le véritable nom de famille.

M. de Maransange promet de donner à son *Armorial* un supplément dans lequel figureront les blasons des ducs de Berry, des archevêques

de Bourges, des chapitres, couvents et communautés religieuses, des villes et des corporations de la province, enfin ceux des familles établies en Berry depuis la Révolution. MAX PRINET.

Os incunabulos da Bibliotheca publica do Porto, par ARTHUR CARVALHO. Porto, impr. Portugueza, 1904, in-8 de 143 p. et 17 fig.

La Bibliothèque de Porto avait déjà publié en 1898 un catalogue des impressions du XVe siècle qu'elle possédait. M. Arthur Carvalho, ayant reconnu dans cette publication des omissions importantes, des erreurs de dates, des descriptions insuffisantes, a jugé opportun d'éditer un nouveau répertoire, aussi soigné dans le fond qu'élégant dans la forme, orné de fac-similés utiles, et ne comprenant pas moins de 206 numéros. Les subscriptions, colophons, ex-libris d'anciens possesseurs sont toujours mentionnés ou reproduits. Parmi les raretés décrites (et il y en a beaucoup), on remarquera l'édition aragonaise du célèbre roman de chevalerie *Tirant Lo Blanch* (1497), au sujet de laquelle M. Carvalho imprime toute une série de documents officiels et parlementaires : il est rare que les incunables soient à pareil honneur, et des circonstances exceptionnelles en furent la cause. On regrettera que M. Carvalho n'ait pas joint à son volume un ou plusieurs index (surtout des noms d'imprimeurs et de lieux d'impression) qui l'auraient heureusement complété. H. S.

Library of Congress. History of the library of Congress. Vol. I. *1800-1864*, by WILLIAM DAWSON JOHNSTON (*Contributions to American library history*). Washington, Government Printing Office, 1904, gr. in-8 de 535 p., avec 29 planches, cartonné.

La Bibliothèque du Congrès de Washington a résolu de publier une série de monographies des bibliothèques des différents États qui forment la grande république des États-Unis. La collection promet d'être fort intéressante, à en juger par le premier volume, dans lequel M. Johnston nous raconte, avec une érudition abondante et précise, les destinées de la Bibliothèque du Congrès, des origines à l'année 1864.

Bien que, de bonne heure, le besoin de livres à l'usage des membres du Congrès se soit fait sentir ; que dès 1789, Elbridge Gerry, représentant du Massachusetts, ait insisté sur la nécessité d'une bibliothèque spéciale, les dépôts existant n'étant pas suffisamment pourvus des livres législatifs nécessaires, ce n'est que quand Washington fut devenu le siège officiel et définitif du gouvernement, que l'on songea réellement à la création d'une bibliothèque : une résolution du Congrès, en date du 24 avril 1800, l'installa dans le Capitole ; ce n'est que le 26 janvier 1802 qu'en fut voté l'acte constitutif.

La parcimonie avec laquelle étaient votés les fonds nécessaires à l'achat des ouvrages (15.000 dollars seulement de 1800 à 1814), ne permettait pas à la Bibliothèque de se développer rapidement, et empêchait toute acquisition importante, comme celle de la précieuse collection d'Americana, formée par le colonel Tatham.

Aussi, le chiffre des livres n'atteignait-il que 3.000 volumes quand l'incendie du Capitole, par les Anglais, en 1814, amena la complète destruction de la Bibliothèque. Dans ce désastre, l'ancien président Jafferson, qui avait établi la tradition de confier le soin de la bibliothèque au clerc de la Chambre des représentants, offrit de céder au Congrès sa propre collection, composée d'environ 6.500 volumes. L'histoire des âpres débats auxquels donna lieu cette proposition n'est pas un des chapitres les moins curieux du livre de M. Johnston. On reprochait à la bibliothèque de l'ancien Président de contenir trop de livres en langues étrangères ; on lui reprochait plus encore de renfermer trop d'ouvrages inspirés d'un mauvais esprit. Cyrus King, notamment, s'opposait vigoureusement à l'achat d'une collection de « livres irreligieux et immoraux, œuvres des philosophes français auteurs du volcan révolutionnaire qui a désolé l'Europe et étendu ses ravages jusqu'ici. » Malgré ces récriminations, une majorité de 81 voix contre 71 décida l'acquisition, au prix de 23.950 dollars, des 6.500 volumes de Jefferson. Ce fut le noyau de la Bibliothèque actuelle.

L'on jugea bon, en même temps, de séparer les fonctions de bibliothécaire de celle de clerc de la Chambre ; le premier bibliothécaire, nommé dans les nouvelles conditions, fut un homme de lettres, G. Watterston, sur lequel M. Johnston nous donne des renseignements intéressants. Il était en exercice depuis quatorze ans, quand des raisons politiques le firent écarter par le président Jackson, et remplacer par John Silva Mechan, qui, d'ailleurs, apporta toute son énergie à ses nouvelles fonctions, qu'il remplit avec succès jusqu'en 1864 ; ses sympathies pour le Sud le firent alors écarter par Lincoln.

Si Mechan dut laisser échapper — toujours faute de fonds suffisants — des collections comme celles de Boutourlin et de Durazzo, des faits importants signalèrent son administration ; c'est en 1846 que le dépôt légal, à la Bibliothèque du Congrès, de tout ouvrage publié aux États-Unis fut institué. Un acte du 14 juillet 1832 décida la constitution d'un fonds spécial de livres juridiques, et, depuis lors, des crédits particuliers furent souvent votés pour en permettre l'accroissement (53.700 dollars de 1832 à 1865). Un autre acte important est celui qui autorise l'échange des documents publics (1846). Malheureusement, l'administration de Mechan fut aussi marquée par le terrible incendie de 1851, qui ne détruisit pas moins de 35.000 volumes.

Il n'est naturellement pas possible d'analyser longuement l'ouvrage

de M. Johnston, et de signaler ici, même brièvement, tout ce qu'il renferme sur l'organisation de la Bibliothèque, sur la construction et l'aménagement des bâtiments, sur les travaux du catalogue, etc. Deux chapitres spéciaux sont consacrés : 1° aux autres bibliothèques officielles (Bibliothèque de la Chambre ; Bibliothèque de la confédération du Sud) ; 2° à la Bibliothèque nationale, établie avec les fonds de l'institution smithsonienne.

Vingt-sept planches (portraits, plans, facsimilés, etc.) ornent ce bel ouvrage, que terminent six précieux appendices : I. Liste des officiers de la Bibliothèque ; II. Liste des membres de la commission ; III. Nombre des volumes à différentes époques, depuis 1800 (243), jusqu'en 1864 (82.000) ; IV. Fonds votés par le Congrès pour la Bibliothèque ; V. Liste des catalogues depuis 1801 ; VI. Cadre de classement adopté dans la Bibliothèque.

Nous attendrons avec impatience la suite de cette histoire et de la collection dont elle fait partie. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Ordo des indulgences plénières, approuvé par la S. C. des indulgences, par l'abbé GRIMAUD. Paris, Poussielgue, 1904, in-12 de XXII-158 p. — Prix : 1 fr. 75.

C'est une heureuse idée que d'avoir rédigé cet ordo des indulgences plénières qui répond à un réel besoin. Le prêtre, en effet, ne pourrait avoir toujours présents à la mémoire les multiples renseignements qui lui sont à tout instant demandés dans le courant de la vie paroissiale, et l'usage des livres sur les indulgences demande un certain calme d'esprit pour les recherches voulues qu'on ne saurait s'accorder dans l'imprévu du ministère. Avec ce petit livre pratique sur la table de la sacristie, un coup d'œil suffit pour donner commodément et sans perte de temps satisfaction à toutes les questions. L'auteur rappelle les conditions requises au gain des indulgences, puis énumère celles qu'on peut gagner tous les jours, ou à certaines époques, à des dates fixes, à l'heure de la mort. Il précise aussi les détails relatifs aux scapulaires, confréries, associations pieuses, œuvres catholiques, congrégations, tiers-ordres. G. P.

Deux Œuvres de Greuze. Madame Royale à la prison du Temple et Monseigneur le Dauphin au Musée de Besançon, par J.-C.-ALFRED PROST. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1905), in-8 de VIII-77 p., avec 3 planches. — Prix : 6 fr.

Un fervent de la famille Royale, toujours à l'affût des souvenirs des augustes prisonniers du Temple, M. J.-C.-Alfred Prost, a eu la bonne fortune, au cours de ses recherches, de faire de précieuses découvertes. Il a trouvé d'abord un portrait de Madame Royale, fait probablement au Temple, après la mort de Louis XVI — car la jeune princesse porte sur la tête un voile de deuil — et qu'il croit pouvoir attribuer à Greuze. Puis, au Musée de Besançon, un joli portrait de Louis XVII également de Greuze,

peint peu avant la chute de la Royauté. Ce portrait a été donné à tort comme celui du comte Strogonoff, l'élève du Montagnard Romme. M. Prost n'a pas de peine à démontrer, par la simple comparaison du tableau de Besançon avec un portrait authentique du jeune Russe, qu'il n'y a entre les deux aucune ressemblance. Et il part de la découverte de ces deux œuvres de Greuze pour prouver que, contrairement à une opinion accréditée, l'illustre artiste n'a jamais oublié qu'il avait porté le titre de « peintre du Roi », restant toujours fidèle au monarque malheureux, qui, peu de temps encore avant sa déchéance, lui avait accordé une pension.

Mais la plus importante de ces découvertes, c'est celle d'une miniature sur ivoire, représentant le Dauphin dans sa prison après sa séparation d'avec sa mère. Cette miniature, que M. Bouchot attribue à Sauvage et qui montre le pauvre enfant épuisé et anémié par les brutalités de Simon, est, suivant M. Prost, un argument concluant contre les prétentions des Naundorff. Il n'est pas possible, en effet, que l'infortunée victime, dont les traits, reconnus par M. Otto Friedrichs lui-même, respirent la souffrance et la décrépitude, ait pu vivre jusqu'à soixante ans et avoir neuf enfants, ce qui fut le cas de Naundorff. M. Prost n'hésite pas à soumettre la solution de cette question à une commission dont il demande la nomination à l'Institut.

Nous comprenons qu'avec cette pensée, il n'ait pas reproduit, dans son ouvrage, la précieuse miniature dont il réserve la primeur à cette commission, mais nous regrettons qu'un scrupule, un peu exagéré, ne lui ait pas permis de donner au moins le portrait inédit de Madame Royale au Temple, comme il a reproduit déjà, dans sa très belle et intéressante brochure, celui du Dauphin, conservé à Besançon. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Bertran de Born, *étude psychologique*, par ÉMILE MAGNE. Paris, Lechevalier, 1904, in-18 de XI-66 p. — Prix : 2 fr.

La brochure de M. Magne sur Bertran de Born est une « étude psychologique »; ce n'est donc ni une biographie ni une appréciation littéraire; il ne faut s'attendre à y rencontrer ni recherches d'érudition, ni aperçus nouveaux sur l'histoire. L'auteur s'est borné à transcrire une suite de traductions de sirventés — d'après MM. Thomas et de Boysson, — en les rangeant sous trois rubriques : *Le Guerrier*, *l'Amant*, *le Moine*, et en les reliant par un commentaire qui vise à reconstituer la physionomie du troubadour et celle de son temps. On ne doit pas demander à ce tableau historique des traits bien précis, et plus d'un lecteur versé dans la connaissance de cette époque et de ce milieu sera en désaccord avec M. Magne sur plusieurs points. Il n'est pas impossible non plus que sa langue fertile en néologismes et son style rempli de tours hardis et nouveaux ne soient pas absolument du goût de tout le monde. Au demeurant, je ne crois pas que la mémoire de Bertran de Born ait à souffrir de cette publication. LÉONCE CELIER.

Quelques Cadences, par MAURICE BARRÈS. Paris, Sansot, 1904, petit in-12 de 108 p. — Prix : 1 fr.

Ce livre est une anthologie composée de divers fragments que M. Louis Rouart a choisis dans *Sous l'œil des Barbares*, dans *le Jardin de Bérénice* et dans *l'Appel au soldat*. Est-il nécessaire de parler ici du parfum poétique qui se dégage des écrits de M. Maurice Barrès ? Son style est assez connu pour que nous puissions nous dispenser d'en dire quoi que ce soit. J'avoue

cependant que la lecture de passages décousus, traitant de tant de choses disparates, devient fatigante, étourdissante et qu'on est mal à l'aise pour juger un auteur, quand on ne voit de lui que des images qui défilent comme les verres d'une lanterne magique, avec des couleurs violentes et des tons criards. Et puis, on est justement choqué d'entendre appeler les sculptures et les peintures de nos temples catholiques « de tragiques poupées », surtout quand ces épithètes, à tout le moins irrespectueuses, sont appliquées au crucifix. Quand on fait volontairement abstraction des convictions de la foi ou des traditions chrétiennes; quand on se laisse entraîner, par snobisme ou par caprice, aux extravagances de la pensée et du style, on en arrive fatalement à écrire des énormités. G. BERNARD.

Essai sur les franciscains d'Alsace pendant la Révolution, *d'après les travaux du P. Apollinaire de Valence,* publié par le P. UBALD D'ALENÇON. Rixheim, Sutter, 1905, in-8 de 110 p.

Les cordeliers, les franciscains et les capucins avaient plusieurs maisons en Alsace. Ces derniers étaient les plus nombreux. Ils jouissaient de l'estime générale et passaient pour être fort attachés à leur vie religieuse. La Révolution les traita tous sans pitié: les uns passèrent la frontière et les couvents du Tyrol en reçurent quelques-uns; mais ils restèrent pour la plupart en France; plusieurs moururent sur l'échafaud ; d'autres furent incarcérés. Tous ne montrèrent pas le même courage. On constate que les assermentés furent assez nombreux; ils ne formèrent cependant point la majorité. Le P. Ubald a pu reconstituer les listes des franciscains appartenant aux divers couvents d'Alsace, au moment de la Révolution; chaque nom est accompagné d'indications biographiques sommaires, qui permettent au moins de savoir ce qu'est devenu chaque religieux.

Des travaux de ce genre, faits pour nos diverses provinces et pour les divers ordres religieux, devraient précéder une histoire de la destruction de ces ordres en France. C'est une histoire qui reste encore à faire.

J. BESSE.

Que vaut l'alliance russe ? par MARCEL ROUFFIE. Paris, « Pages libres », s. d., in-16 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

Juifs et dreyfusards n'ont jamais eu de sympathie ponr l'alliance russe. Leurs efforts pour nous en détacher s'exercent ouvertement depuis que les désastres de la guerre contre le Japon ont porté un si rude coup à la puissance du Tsar. C'est à cette campagne que se rattache, malgré quelques précautions oratoires, le présent opuscule. L'auteur estime que la Russie est mal gouvernée, mal administrée, bref, que les milliards prêtés par les capitalistes français sont en péril. Tout cela est soutenable. Mais ce qu'un honnête homme ne peut admettre, ce sont les encouragements donnés aux scélérats qui s'essaient à détruire « par la torche et la dynamite » les représentants d'un régime « oppressif et prévaricateur » (p. 48). L'approbation d'un membre de l'Institut ne saurait innocenter de pareils écarts de langage. H. RUBAT DU MÉRAC.

I Capitoli delle colonie greco-albanesi di Sicilia dei secoli XV e XVI, (racolti e pubblicati) da GIUSEPPE LA MANTIA. Palermo, Giannitrapani, 1904, in-8 de XLII-87 p.

Les colonies albanaises de Sicile datent du XVe siècle. M. La Mantia

n'insiste pas sur leur fondation, se réservant d'y revenir dans un autre travail. Il se borne ici à rappeler que les plus anciennes (Casale di Bisir près Mazzara et Mezzoiuso, Palazzo Adriano, Piana dei Greci, Biancavilla, San Michele di Ganzeria), furent respectivement fondées en 1448, 1482, 1468, après la mort de Scanderberg et la soumission de l'Albanie. Quelques-unes s'installèrent dans des localités déjà habitées, d'autres obtinrent du vice-roi ou des Presidenti del regno la *licenza di popolare* et s'établirent dans des lieux déserts. Ces colonies sont peu connues encore, et c'est surtout par les *capitoli*, dits aussi *consuetudini* et *osservanze* qu'on connaît leurs façons de vivre, leurs immunités et privilèges, et les rapports qu'elles avaient avec les populations latines. Ces textes fournissent de plus d'abondantes et précieuses informations sur les origines et accroissements de sept communes de l'île soumises à des seigneurs féodaux ou ecclésiastiques, comme la plupart des communes de l'île avant l'abolition de la féodalité en 1812. De là l'importance de la présente publication, dont M. La Mantia fait ressortir l'intérêt et l'importance historico-juridique dans une savante, parfois un peu confuse Introduction, et notamment pages XVII-XVIII. Les *capitoli* ici publiés sont ceux des communes de Palazzo Adriano, concédés en 1482, confirmés en 1501, 1507, en 1518 (bref. de Léon X) et 1553 ; ceux de Biancavilla (anciennement nommée Callicari (25 janvier 1488, 1501, 1506, 1568), Piana dei Greci (30 août 1488, 1565, 1574, 1588, 1606), Mezzoiuso (3 décembre 1501), Contessa (2 décembre 1502), San Michele di Ganzeria (1534, 1554). Santa Cristina (concession de ces terres aux habitants de Piana dei Greci, 1691 : emphythéose et hommage des emphythéotes). Plusieurs de ces *capitoli* étaient déjà publiés, mais d'après des documents inexacts et d'une façon peu satisfaisante. M. La Mantia a donc bien fait de les réunir tous à ceux de 1502, 1553 de Palazzo Adriano, 1502 Mezzoiuso et Santa Cristina précédemment inédits. Ces *capitoli* étaient rédigés dans des actes seigneuriaux aujourd'hui disparus mais rappelés dans les copies (p. ex. *legimus dicta tria privilegia in uno et eodem pergameno descripta ; ex originali in charta pecora ; in carta edina*), ou dans les registres notariaux dont quelques-uns sont conservés. Ils sont rédigés non en albanais, mais en sicilien *volgare* ou en latin (quand ce sont des concessions ecclésiastiques). L'auteur fait un historique très informé de la suite chronologique de ces *capitoli*, met en relief leurs traits communs et leurs particularités les plus remarquables. L'histoire des confirmations, augmentations et changements successifs de ces *capitoli* lui permet de retracer les grandes lignes de l'histoire de ces communautés albanaises si étrangement transplantées dans le milieu silicien. La riche bibliographie qui ouvre le volume prouve l'abondance de l'information de M. La Mantia ; elle prouve aussi que cette question a pour l'Italie, surtout depuis quelques années, un intérêt plus que scientifique. L.-G. P.

Le Catholicisme aux États-Unis de l'Amérique du Nord, par M.-A. ANDRÉ. Paris, Bloud, 1905, 2 vol. in-12 de 80 p. chacun (Coll. *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Le premier volume contient d'abord la glorieuse et sanglante histoire de l'évangélisation des populations indiennes de l'Amérique du Nord, et les débuts de l'apostolat auprès des blancs. En 1790, un premier évêque, Mgr Caroll, est nommé à Baltimore ; il reçoit juridiction sur une immense région dont les limites sont à peu près indéterminées, et il n'a qu'un petit nombre de collaborateurs pour l'assister dans son ministère ; son troupeau

ne compte d'ailleurs que quelques milliers de catholiques épars au milieu des protestants. Au concile de Baltimore, tenu en 1829, il a déjà autour de lui sept évêques et un vicaire apostolique.

Nous assistons ensuite au prodigieux développement de l'Église nord-américaine; à travers bien des contradictions et au prix de douloureuses épreuves, elle a grandi jusqu'à compter aujourd'hui soixante-quinze évêques et archevêques, dix mille prêtres et dix millions de fidèles. Ce récit, écrit avec les documents à l'appui, est un magnifique commentaire de la parabole du grain de sénevé.

La correction des épreuves eût gagné à être faite avec plus d'attention : à la page 13 du tome I, se lit cette phrase : « les indigènes américains, d'après les aveux des missionnaires (pas de virgule) aussi ignorants de Dieu que de la morale, n'admettaient pas l'existence d'un Être suprême. » Cette omission d'une virgule donne un sens qui, je n'en doute pas, est fort éloigné de la pensée de l'auteur. P. PISANI.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE.— Une perte cruelle a affligé récemment l'ordre de Saint-Dominique, le monde savant et, on peut le dire, l'Église entière. Le R. P. Denifle est mort le 10 juin à Munich, où il était de passage, chez un de ses amis, le comte Freyberg. Il avait 64 ans. Le P. Henri-Suso DENIFLE était né le 16 janvier 1844, dans un petit village des environs d'Innsbrück (Tyrol). Appartenant à la province autrichienne des dominicains, il enseigna pendant quelques années la théologie dans leur maison-mère de Gratz (Styrie). Mais la réputation que ses premiers travaux lui attirèrent le fit appeler à Rome où il fut nommé définiteur général pour son ordre et archiviste adjoint au Vatican. Si Rome devint ainsi sa résidence habituelle, il dut toutefois aller faire d'assez longs séjours dans les diverses villes de l'Europe qui possèdent de grandes bibliothèques. Il était fort connu à Paris où il vint souvent faire des recherches et où il publia une partie de ses œuvres. En 1897, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait mis au nombre de ses membres correspondants. Les publications du P. Denifle ont commencé en 1872. Après un premier volume sur l'*Église catholique et la fin de l'humanité*, se cantonnant dans l'étude du moyen âge, il entreprit la série des beaux travaux qui l'ont placé au premier rang parmi les historiens catholiques de notre temps et qui ont jeté tant de lumière sur divers points des annales de l'Église restés obscurs jusque-là. On sait quelle émotion a suscitée son dernier ouvrage sur Luther. Le savant dominicain a fait appel à toute sa science de théologien et d'historien pour mettre sous nos yeux un exposé précis de la vie, du caractère et de l'évolution religieuse du fameux hérétique. Combien il est à regretter qu'il n'ait pas eu le temps de nous donner un deuxième volume qui devait paraître bientôt et qu'il n'ait pu achever la publication de ses recherches sur les Universités, en particulier sur celle de Paris ! Le P. Denifle faisait usage aussi facilement du latin et du français que de l'allemand, sa langue maternelle. Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés dans notre pays et qui sont de premier ordre : *Chartularium Universitatis Parisiensis, sub auspiciis consilii generalis Facultatum Parisiensium ex diversis bibliothecis tabulariisque collegit et cum authenticis chartis contulit Henricus Denifle* (Paris, 1890-91, 3 vol., in-4), avec la collaboration de M. E. Chatelain ; — *Les Universités françaises au moyen âge. Avis à M. Marcel Fournier, éditeur des Statuts et*

privilèges des Universités françaises avec des documents inédits (Paris, 1892, in-8); — *Auctarium chartularii Universitatis Parisiensis* (Paris, 1894-1897, 2 vol. in-4), avec M. E. Chatelain; — *La Vie spirituelle. Choix de pensées extraites des mystiques allemands du* XIV*e siècle.* Traduction littérale d'après la 4e édition allemande (Troyes, 1897, 2 vol. in-8): — *La Désolation des églises, monastères et hôpitaux en France pendant la guerre de Cent ans* (Paris, 1897-1899, 2 vol. in-8); — *Inventarium codicum manuscriptorum capituli Dertusensis* (Paris, 1896, gr. in-8); — *Le Procès de Jeanne d'Arc et l'Université de Paris* (Nogent-le-Rotrou, 1898, in-8). Les ouvrages suivants sont les principaux que le P. Denifle ait fait paraître en Allemagne : *Die Katholische Kirche und das Ziel der Menscheit* (Gratz, 1872, in-8); — *Das geistliche Leben. Eine blumenlese aus den deutschen Mystikern des 14 Jahrhunderts* (Gratz, 1873, in-8), ouvrage souvent réimprimé plus tard; — *Teulers Bekehrung* (Gratz, 1879, in-8); — *Die päpstlichen Registerbände des 13 Jahrhunderts und das Inventar derselben vom Jahre 1339* (Berlin, 1886, in-8); — *Die Universitäten des Mittelalters bis 1400* (Berlin, 1885, in-8); — *Die Statuten der Juristen-Universität Padua vom Jahre 1331* (Freiburg-im-Brisgau, 1892, in-8); — *Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung* (Mayence, 1904, in-8). Enfin, depuis 1885, le P. Denifle, de concert avec le R. P. Ehrle, le savant préfet de la Bibliothèque Vaticane, rédigeait et publiait à Berlin l'*Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters.*

— Le journalisme catholique parisien a fait une grande perte en la personne de M. Alfred Rastoul, mort le 30 mai, à Paris, à l'âge de 73 ans. Hippolyte-Alfred RASTOUL est né à Avignon le 20 novembre 1832. Engagé volontaire au 91e de ligne en 1851, il fit plusieurs campagnes en Afrique. Il était lieutenant en 1862, lorsqu'il dut quitter l'armée pour cause politique. Le journalisme l'attira alors et il se rendit à l'île Bourbon où, de 1863 à 1869, il dirigea le journal *la Malle.* Revenu en France en 1870, il entra à *l'Univers* cette même année et fut un de ses rédacteurs les plus actifs pendant près de vingt-cinq ans. Peu de temps avant sa mort, il passa à *la Vérité française.* Il a collaboré en outre à diverses revues, telles que la *Revue du monde catholique,* dont il fut pendant quelque temps le secrétaire de rédaction, et *la Controverse,* où il a donné d'août 1887 à février 1888 : *Louis Veuillot, notes et souvenirs d'un collaborateur.* Très versé dans tout ce qui a rapport au journalisme, M. Alfred Rastoul avait également étudié avec soin l'histoire moderne et, en dépit des exigences du labeur quotidien, il avait trouvé le temps de publier divers travaux historiques d'une réelle valeur. En voici l'énumération à peu près complète : *L'Église de Paris sous la Commune. Persécutions et martyrs. Récit complet* (Paris, 1872, in-12); — *Jeanne d'Arc et la Guerre de Cent ans* (Paris, 1874, in-18) : — *Les Volontaires de 1792* (Paris, 1876, in-12); — *Histoire populaire de la Révolution française* (Paris, 1877, in-12); — *Histoire du monde, ou Histoire universelle depuis Adam jusqu'à nos jours* (Paris, 1887-1889, in-8), avec MM. H. et A. de Riancey; — *Pages d'histoire contemporaine. Le Maréchal Randon (1795-1871), d'après ses Mémoires, et des documents inédits, étude militaire et politique* (Paris, 1890, in-8 et in-12); — *Christophe Colomb* (Paris, 1892, in-8); — *Histoire de France depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours* (Paris, 1892, 2 vol. in-8); — *Le Général de Lamoricière* (Paris, 1894, gr. in-8); — *Souvenirs d'un Jubilé épiscopal* (Grenoble, 1896, in-8); — *L'Action sociale de l'Église. Essai historique* (Paris, 1896, in-8); — *Un Soldat. Le Maréchal Canrobert* (Lille, 1897, in-8); — *Le Maréchal de Mac-Mahon* (Paris, 1898, in-8); — *Un Grand Français. Le duc d'Aumale* (Lille, 1898, in-8).

— M. Ambroise JANVIER DE LA MOTTE, l'auteur dramatique bien connu, mort à la fin de mai, à l'âge de 52 ans, était fils du célèbre préfet de l'Empire. Moins attiré par la politique que par la littérature, et spécialement par l'art dramatique, il a utilisé la meilleure partie de ses loisirs à la composition de pièces de théâtre qui ont eu un certain succès sur diverses scènes de Paris. Les premières ont paru sous le pseudonyme de Beauvallon. Voici les titres de la plupart d'entre elles : *Il ne sait pas lire!* comédie en un acte (Paris, 1876, in-12) ; — *Un Mari sans l'être*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1877, in-12) ; — *L'Indiscrète*, comédie en un acte (Paris, 1882, in-12) ; — *La Parole de Birbansac*, comédie en un acte (Paris, 1882, in-12) ; — *Cinq mille quatre !...* comédie bouffe en trois actes (Paris, 1890, in-12), avec M. A. Guinon ; — *Les Respectables*, comédie en trois actes (Paris, 1890, in-12) ; — *Mon Nom !* comédie en trois actes (Paris, 1893, in-12) ; — *Les Amants légitimes*, comédie en trois actes (Paris, 1894, in-12) ; — *Les Jocrisses du divorce*, comédie en trois actes, avec une préface d'Alfred Naquet (Paris, 1896, in-12), en collaboration, ainsi que les deux pièces précédentes, avec M. Marcel Ballot. La vivacité du dialogue et une observation très fine, parfois un peu amère, sont les traits distinctifs de ces comédies.

— Nous apprenons la mort de M. LHOMME, professeur agrégé au lycée Janson-de-Sailly, ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, qui vient de succomber à l'âge de 59 ans, à Paris, au commencement de mai. Il était né à Meaux en 1846. M. Lhomme a dirigé pendant plusieurs années la *Revue d'art dramatique*. Les volumes qu'il a publiés sont les suivants : *Étude sur le théâtre contemporain* (Paris, 1889, in-12), paru pour la 1re fois en 1887 sous le pseudonyme de Lefranc ; — *Histoire de France à l'usage des écoles primaires. Cours élémentaire* (Paris, 1889, in-16), avec M. A. Bouchet ; — *Histoire du département de la Seine, avec la biographie des personnages remarquables qui en sont originaires* (Paris, 1890, in-12) ; — *Histoire de Paris, avec la biographie des personnages remarquables qui en sont originaires* (Paris, 1890, in-12).

— M. l'abbé Charles DENIS, que ses opinions avancées en matière d'exégèse et surtout de philosophie avaient mis si fort en vue depuis quelques années, est mort à Neuilly-en-Thelle (Oise) le 14 juin. Originaire de Helles (Oise), il était né en 1860. Directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, il écrivait beaucoup lui-même dans cette revue, et l'on sait combien sont nombreux les articles contenant des théories quelque peu risquées et entachées parfois d'un rationalisme exagéré auxquels il a accordé une libérale hospitalité. M. l'abbé Denis a publié également quelques ouvrages, savoir : *L'Œuvre de M. Caro et le Spiritualisme en France* (Paris, 1891, in-8) ; — *Le Surnaturel, ses abus et ses contrefaçons dans la littérature, la philosophie et la science contemporaine* (Paris, 1898, in-8) ; — *Esquisse d'une apologie philosophique du christianisme dans les limites de la nature et de la révélation* (Paris, 1898, in-8) ; — *L'Apologétique historique du* XIXe *siècle. La Critique irréligieuse de Renan (Les Précurseurs, la Vie de Jésus, les adversaires, les résultats)* (Paris, 1899, in-12).

— L'Université a perdu à la fin de mai un de ses membres les plus distingués en la personne de M. Charles-Louis DREYSS, ancien professeur d'histoire au lycée Napoléon, ancien recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand, inspecteur général honoraire, mort à l'âge de 84 ans, à Paris, où il était né en 1821. Les ouvrages estimés qu'il laisse sont les suivants : *Qua aestimatione habendum Ph. Marnixii opus cui titulus de Institutione principum ac nobilium puerorum?* (Paris, 1859, in-8), thèse pour le doctorat ; — *Chrono-*

logie universelle, suivie de la liste des grands États anciens et modernes, des dynasties puissantes et des princes souverains du premier ordre (Paris, 1864, in-12), ouvrage plusieurs fois réimprimé; — *Mémoire de Louis XIV pour l'instruction du Dauphin. Première édition complète d'après les textes originaux, avec une étude sur leur composition, des notes et des éclaircissements* (Paris, 1859, 2 vol. in-8).

— M. Charles Rozan, littérateur distingué, ancien directeur au ministère de l'instruction publique, qui vient de mourir au commencement de juin, à l'âge de 77 ans, avait débuté dans l'enseignement comme professeur de mathématiques au lycée de Nantes. C'est dans cette ville qu'il était né en 1828. Il abandonna de bonne heure le professorat pour se livrer à ses goûts littéraires, et, dès lors, il publia une série de volumes très bien accueillis et dont quelques-uns, auxquels l'Académie française accorda des prix, furent plusieurs fois réimprimés. En voici la liste : *Petites Ignorances de la conversation* (Paris, 1856, in-18) ; — *Leçons de géométrie élémentaire* (Paris, 1865, in-12) ; — *La Bonté* (Paris, 1869, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; — *La Jeune Fille. Lettre à un ami* (Paris, 1876, in-12) ; — *A travers les mots* (Paris, 1876, in-12) ; — *Le Jeune Homme. Lettres à un ami* (Paris, 1878, in-12) ; — *Au milieu des hommes, notes et impressions* (Paris, 1882, in-12) ; — *Petites Ignorances historiques et littéraires* (Paris, 1888, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *De l'ordre dans les idées. Lettre d'un grand-père à sa petite-fille* (Paris, 1893, in-12) ; — *Lettres d'une fiancée à son grand-père* (Paris, 1893, in-12) ; — *Être aimable. Lettre à une jeune fille* (Paris, 1894, in-12) ; — *Parmi les femmes. Souvenirs et impressions* (Paris, 1898, in-12).

— Dernièrement est mort à Paris, à l'âge de 76 ans, le docteur Félix Gannal, fils du célèbre chimiste Jean-Nicolas Gannal, l'inventeur de l'art moderne des embaumements. Né à Paris, le 4 mars 1829, M. Félix Gannal étudia la médecine et obtint les diplômes de pharmacien et de docteur en médecine. Reprenant les recherches de son père, il étudia principalement les signes certains de la mort, grâce auxquels on peut éviter les inhumations precipitées. C'est le résultat de ces intéressants travaux qu'il a consignés dans les volumes suivants : *Mort réelle et mort apparente* (Paris, 1868, in-8) ; — *Inhumation et crémation. Mémoire adressé au conseil municipal de Paris* (Paris, 1876, in-8) ; — *Les Cimetières depuis la fondation de la monarchie française jusqu'à nos jours, histoire et législation* (Paris, 1885, in-8).

— Nous signalons un peu tardivement la disparition de M. Denis Poulot, qui, simple ouvrier sorti des Arts et métiers de Châlons, est devenu manufacturier et même a exercé les fonctions de maire du XIe arrondissement de Paris. Né à Gray (Haute-Saône), M. Denis Poulot a publié un ouvrage intitulé : *Le Sublime*. Il paraît que ce mot « sublime » signifiait simplement « bon ouvrier. » Un journal de province, *la Presse grayloise*, en annonçant la mort arrivée à Paris, en mars dernier, de M. D. Poulot, âgé de 74 ans, a écrit ce qui suit : « Ce fut Denis Poulot, qui, le premier, dans son *Sublime*, évoqua avec pittoresque et sincérité l'existence des ouvriers. Zola le pilla sans pudeur pour son *Assommoir*. Il y prit le titre même de son roman, une conversation politique, le catalogue de la bibliothèque de Lantier, la plupart des sobriquets de ses personnages : « Mes Bottes », etc. Gill avait portraituré, dans ses *Hommes du jour*, Denis Poulot, ceint de l'écharpe municipale et laissant tomber les feuillets du *Sublime* que Zola, costumé en chiffonnier, s'empresse de ramasser et de fourrer dans sa hotte. » — Pour beaucoup voici une révélation : l'auteur de *J'accuse* plagiaire ! — M. D. Poulot a donné une « suite » à son œuvre passée ainsi, sous une autre

plume, à la célébrité : une *Méthode d'enseignement pratique pour faire un bon ouvrier.*

— La mort du docteur Heinrich LAHMANN, qui a succombé le 1er juin, à 46 ans, dans sa propriété de Friedrichsthal, près de Radeberg, a produit un grand vide dans le monde médical allemand. Nombreux et fort appréciés sont les travaux qu'il laisse, dont voici les principaux : *Koch und die Kochianer. Eine Kritick der Koch'schen Entdeckung und der Koch'schen Richtigung in der Heilkunde* (Stuttgart, 1891, in-8) ; — *Die diätetische Blutenmischung (Dysämie) als Grundursache aller Krankeiten. Ein Beitrag zur Lehre von der Krankheitsdisposition und Krankheitsverhutigung. Ein Buch sowohl für jene, welche gesund machen, als auch für solche die gesund bleiben oder werden wollen* (Leipzig, 1892, in-8) ; — *Können nicht die meisten blutigen gynäkologischen Operationen durch eine ursächliche Therapie vermieden werden ?* (Neuwid, 1893, in-8); — *Die wichtigsten Kapitel der natürlichen (physikalisch-diätetischen) Heilweise* (Stuttgart, 1894, in-8) ; — *Die Reform der Kleidung* (Stuttgart, 1898, in-8) ; — *Das Luftbad als Heil- und Abhärtungsmittel* (Stuttgart, 1898, in-8) ; — *Der Krankmachende Einfluss atmosphärischer Luftdruckschankungen (barometischer Minima). Ein Beitrag zur Lehre von der Ursachen der Frühjahrs- und Herbsterkrankungen, insonderheit der Influenza* (Stuttgart, 1899, in-8) ; — *Die naturgemässe Gesundheitspflege und die naturheilkunde* (Leipzig, 1900, in-8).

— Nous apprenons que l'éminent écrivain allemand, Dr. Emil ARNOLDT, connu par ses travaux sur Kant, est mort le 31 mai, à Königsberg, à 78 ans. Il avait été chargé de cours à l'Université de cette ville, mais le gouvernement, pour le punir de ses tendances démocratiques, s'était opposé à ce qu'il obtînt une chaire de professeur. A son tour, il refusa le titre de professeur l'année dernière, lorsqu'il lui fut offert à l'occasion des fêtes qui eurent lieu en l'honneur du célèbre philosophe. Parmi les travaux, fort estimés en Allemagne, qu'il a publiés, nous citerons : *Kritische Excurse im Gebiete der Kant-Forschung* (Königsberg, 1894, in-8) et *Beiträge zu dem Material der Geschichte von Kant's Leben und Schriftstellerthätigkeit im Bezug auf seine « Religionslehre » und Conflict mit der preussichen Regierung* (Könisberg, 1898, in-8).

— On annonce encore la mort de Mgr Aloys-Joseph-Eugène ARNAUD, évêque de Fréjus, mort le 18 juin au petit séminaire de Brignoles, à 71 ans, lequel avait publié des notices sur la paroisse de Roquevaire, ou il était né, et sur celle de Sainte-Marguerite, où il avait été vicaire, ainsi qu'un *Précis historique et critique des littératures hébraïque, grecque, latine, française, allemande et arabe* ; — MM. l'abbé BALLAND, ancien professeur au petit séminaire de Montbrison, qui, après le décès de l'abbé Thenon, fondateur et directeur de l'école Bossuet de Paris, lui avait succédé à la tête de cet établissement et l'avait rendu très prospère, mort le 18 mai, à Viroflay, à 56 ans; — le chanoine BÉCHET, premier supérieur de l'institution Saint-Louis de Saumur, mort en juin, à Angers, à l'âge de 68 ans ; — François BOULOT, rédacteur du *Courrier du Havre* ; — le R. P. COGNIARD, religieux du Saint-Esprit, professeur au séminaire des colonies, qui a publié sous le pseudonyme de H. de Saint-Germain, un ouvrage intitulé : *L'Orient à vol d'oiseau. Hellénisme, aramaïsme et sémitisme. La Vérité sur le voyage de Guillaume II*, mort à l'âge de 65 ans; — Eugène DARDET, professeur de musique à l'Ecole normale et à l'école Jean-Baptiste Say, maître de chapelle et organiste à Notre-Dame de la Gare ; — Henri DELALAIN, ancien éditeur parisien bien connu, mort à Paris dans le courant de juin ; — M. l'abbé DÉLÉPINE, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Rennes, mort à l'âge de 40 ans, au commen-

cement de mai; — l'abbé DUBOIS, supérieur du petit séminaire de l'Abbaye-Blanche, mort à Mortain (Manche); — Mgr Jean HAZÉRA, évêque de Digne, ancien professeur d'humanités et d'histoire du collège de Bazas, auteur de quelques brochures intéressantes, d'une, entre autres, sur l'abbaye de Solesme, mort à Digne, le 18 juin, à 68 ans; — l'abbé Charles HOFFMANN, né à Colmar, en 1846, ancien secrétaire de l'archevêché de Besançon, collaborateur de la *Revue d'Alsace* et de la *Revue catholique d'Alsace*, qui a donné en 1867 une thèse de doctorat sur *les Provinces sous la République romaine* et a entrepris sur *l'Alsace avant la Révolution* un grand ouvrage dont la publication n'est pas terminée, mort au couvent du Sacré-Cœur de Kientzheim (Alsace) dont il était l'aumônier, le 24 avril; — Charles MAIRE, poète lorrain, mort au milieu de mai; — Raphaël MARCHAND, rédacteur à la *Libre Parole*, mort vers le milieu de juin, à Paris; — Henri-Hazart PAGÈS, homme de lettres, mort à Sceaux, le 15 juin, à 66 ans; — POPET, agrégé de l'Université, professeur à l'école Turgot, mort à Paris, au milieu de juin; — SCELLIER DE GISORS, professeur à l'École des beaux-arts, architecte du Sénat, mort à Paris, au commencement de mai, à l'âge de 61 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de: Mme Ottilie BACH, femme de lettres allemande, morte le 27 mai, à Berlin, à 68 ans, laquelle a publié un certain nombre de romans, notamment : *Im Hause des Senators* (Mannheim, 1898, in-8) et *Schwere Tage* (Berlin, 1900, in-8); — MM. Desiderio CHILOVI, directeur de la « Biblioteca Nazionale centrale », mort le 8 juin à Florence; — l'abbé Joseph COZZA-LUZI, vice-bibliothécaire de la Bibliothèque Vaticane, auteur de travaux sur l'histoire du moyen âge, mort récemment à Bolsena, sa ville natale, à 70 ans; — Théodore DELYANNIS, doyen des hommes d'État hellènes, mort le 13 juin, à Athènes, dans les conditions tragiques que l'on sait, à 79 ans, lequel, dans l'un des intervalles où il se trouva écarté du pouvoir, écrivit un remarquable *Traité de jurisprudence hellénique*; — E. ENGEL, ancien professeur d'architecture au Polytechnicum de Delft (Hollande), mort récemment dans cette ville, à 72 ans; — Otto VON FRANKLIN, professeur de droit privé allemand à l'Université de Tubingue, mort le 6 juin, dans cette ville, à 75 ans; — Franz Albert HESSLER, membre du Conseil supérieur de justice, ancien professeur à l'Université de Leipzig, mort le 22 mai, à Blasewitz, près de Dresde, à 81 ans; — HIFZI-BEY, directeur de la presse intérieure turque et censeur en chef de tous les journaux de Constantinople, autres que ceux qui se publient en langues française et anglaise, mort au commencement de juin, à Erenkeuy, sur la côte asiatique du Bosphore; — Dr. Franz HLAWASCHET, ancien professeur de construction des machines à l'École technique supérieure de Gratz, conseiller aulique, mort à Gratz (Styrie), le 21 mai; — Dr. A. VON HUTTENBRENNER, médecin autrichien, professeur de thérapeutique des maladies des enfants, mort récemment à Vienne; — Mme Mary A. LIVERMORE, femme de lettres fort connue en Angleterre et aux États-Unis, auteur de différents ouvrages sur les question sociales; — Edward LIVINGSTONE, éditeur écossais connu, lequel a publié, avec la collaboration du R. L. Stevenson, une revue qui n'eut qu'une existence éphémère; — Dr. Georg MAYER, balnéologue allemand, membre du conseil de santé, mort le 12 juin, à Aix-les-Bains, à 80 ans; — Dr. Johannes VON MIKULICZ-RADECKI, professeur de chirurgie à Breslau, mort dans cette ville, le 14 juin, à 55 ans, lequel laisse des travaux nombreux et fort estimés, tels que : *Atlas der Krankheiten der Mund und Rachenhöhle* (Berlin, 1892, in-8); *Orthopädische*

gymnastik gegen Rückgratsverkrümmungen und schlechte Körperhaltung ; eine Anleitung für Ärzte und Erzieher (Jena, 1902, in-8) ; — Dr. Emil NOTT, ancien professeur de droit commercial allemand à l'Université de Lauzanne, mort le 4 juin, dans cette ville ; — Dr. Karl ROSER, chirurgien allemand, ancien professeur à l'Université de Marbourg, mort à récemment Wiesbaden ; — Dr. Paul VON SCHANZ, professeur de dogme à la Faculté de théologie de Tubingue, mort dans cette ville, le 1er juin, à 65 ans, parmi les nombreux ouvrages duquel nous citerons seulement : *Die Composition des Matthäus-Evangelium* (Tubingue, 1877, in-8) ; *Galileo Galilei und sein Prozess. Nach den neuesten Forschungen* (Wurtzbourg, 1878, in-8) ; — J. W. STEPHANIK, secrétaire de la Société royale néerlandaise de numismatique, qui a publié, en collaboration avec M. Zwierzina, un ouvrage intitulé : *Inhuldigings-Penningen* (1889), mort à Amsterdam, le 3 avril ; — Franz STRAUSS, père du Dr. Richard Strauss, qui avait fait partie de l'orchestre de la Cour de Munich et qui laisse un certain nombre de morceaux de musique de sa composition ; — Dr. Wenzel Wladimoj TOMEK, professeur d'histoire à l'Université tchèque de Prague, mort dans cette ville, le 12 juin, à 82 ans ; — Konstantin UHDE, ancien professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Brunswick, mort dans cette ville, le 1er juin, à 70 ans ; — Yanko VESZLINOVITCH, littérateur et poète de la vie champêtre serbe, mort à la fin de juin ; — Dr. Karl WERNICKE, professeur de psychiatrie à l'Université de Halle, conseiller secret, mort le 15 juin, à Dörrberg (Thuringe), à 57 ans ; — Dr. Hermann VON WISSMANN, officier allemand, connu par ses explorations en Afrique, mort le 15 juin, à Weissenbach (Steiermark), à 52 ans ; — Dr. Wilhelm VON ZIPPERLEN, ancien professeur de thérapeutique vétérinaire à l'École d'agriculture de Stuttgart, mort dans cette ville, le 2 juin, à 76 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 2 juin, M. Daumet, parle des fouilles faites à Rome près de la via Sabina sur les pentes du Palatin, grâce aux fonds provenant de la fondation Piot. — M. S. Reinach décrit une statue de Diane conforme à une description de Pausanias, qui orne l'une des faces de l'autel de Savigny (Côte-d'Or). — L'Académie entend un rapport sur les précautions à recommander aux législateurs relativement aux objets mobiliers ou immobiliers destinés au culte. — M. Valois lit un travail sur la Pragmatique Sanction de saint Louis. — Le 9 juin, M. Collignon fait l'éloge de M. Mussafia, correspondant étranger de l'Académie depuis 1876. — M. Ph. Berger présente un rapport sur le Congrès des orientalistes tenu à Alger au mois d'avril, et sur la part qu'y a prise M. Barbier de Meynard. — M. le Dr Hamy lit un rapport de M. Desplagnes, lieutenant d'infanterie coloniale, sur les monuments du Moyen Niger, qu'il a été chargé d'étudier. — M. Clédat parle de la découverte d'un papyrus araméen, dans lequel on trouve des indications intéressant la comptabilité agricole. — M. Valois démontre la fausseté de la Pragmatique Sanction attribuée à saint Louis. — Le 23 juin, M. de Mely commence la lecture de son travail sur les signatures des primitifs, et apporte 116 photographies ou estampages à l'appui de sa thèse.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 3 juin, M. Levasseur lit la suite de son mémoire sur l'évolution des doctrines économiques et sociales contemporaines. — Il donne ensuite connaissance de son rapport sur la mission économique de l'année 1905. — Le 10 juin, M. Michon donne lecture d'un mémoire démontrant que les ministères de la seconde Restauration affirmèrent la solidarité et la responsabilité conformément aux règles de la monarchie parlementaire. M. Levas-

seur poursuit la lecture de son mémoire sur les théories sociales contemporaines. — Le 17 juin, M. G. Picot fait l'éloge de M. Pingard, chef du secrétariat de l'Institut. — Le 24 juin, M. Levasseur termine la lecture de son mémoire, qui est l'un des chapitres d'un ouvrage en préparation. — M. P. Leroy-Beaulieu expose ses idées sur les diverses théories économiques.

Congrès. — Le 29e congrès des jurisconsultes catholiques, organisé par la *Revue catholique des institutions et du droit*, se tiendra à Montpellier, les 27 et 28 octobre 1905, sous la présidence, comme l'an dernier, de S. G. Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et de M. le sénateur de Lamarzelle. La Réforme du code civil : tel sera le sujet de ses délibérations. Les jurisconsultes auront à étudier les origines du code civil dans le droit écrit et le droit coutumier de l'ancienne France, et dans le droit intermédiaire de la période révolutionnaire, les motifs qui ont poussé Bonaparte à entreprendre cette vaste codification, la pensée directrice et les principes généraux qui ont guidé les rédacteurs du code, les conséquences pour la France de l'établissement du code civil, les règles principales que ce code a établies, les modifications qui y ont été apportées au cours du siècle qui vient de s'écouler et les réformes qu'il y aurait lieu d'y introduire. — Le manque de place ne nous permet pas de reproduire en entier le programme arrêté ; nous nous bornerons donc à en indiquer les grandes lignes : Introduction. Comment a été fait notre code civil et dans quel esprit. — I. Les Personnes. Les Personnes physiques ou morales ; la famille ; le mariage, indissolubilité et divorce ; les enfants, légitimes ou nés hors mariage. — II. La Propriété. La Propriété privée ; l'hérédité. — III. Les Contrats. Leur force et leurs limites ; les quasi-contrats et les quasi-délits. — IV. Le Code civil en Alsace-Lorraine et à l'étranger. — Envoyer les adhésions à M. le Secrétaire du congrès, avenue de l'Archevêché, 2, à Lyon.

La Marseillaise. Le Couplet dit des « Enfants ». — Depuis 1872, M. E.-J. Savigné, maire de Sainte-Colombe-les-Vienne (Rhône), s'occupe de la question du couplet des « Enfants » de la *Marseillaise*, dont Rouget de Lisle lui-même a décliné la paternité. Dès le premier jour, il a voulu assurer cette bribe de « gloire » à l'abbé Pessonneaux, et, à cet effet, il a écrit une brochure intitulée : *Un Couplet de la Marseillaise et l'Abbé Pessonneaux* (De l'imprimerie Savigné, à Vienne en Dauphiné, 1872, in-8 de 38 p.). En 1877, il insérait dans la *Revue du Dauphiné et du Vivarais* un article : *Biographie dauphinoise. L'Abbé Pessonneaux, auteur d'un couplet de la Marseillaise*, résumé de son premier travail. M. Savigné, dès cette époque, se montrait bien convaincu de l'excellence de sa thèse ; il la croyait même incontestable, lorsque, tout à coup, éclatèrent, dans *le Temps*, sous la signature de M. Anatole France, aux dates rapprochées des 31 juillet et 28 août 1892, deux articles revendiquant le couplet débutant par le vers : *Nous entrerons dans la carrière*, pour Louis du Bois, qui fut un ami du père de M. A. France, — sans compter que l'académicien, en un troisième article paru dans les *Annales politiques et littéraires* du 22 juillet 1900, revenait encore « à son mouton ». C'en était trop. M. Savigné reprenait aussitôt la plume et lançait une brochure nouvelle, très luxueuse, portant le même titre que celle de 1872 : *Un Couplet de la Marseillaise et l'Abbé Personneaux*, mais complétée par ce sous-titre : *Documents inédits, preuves nouvelles, réfutation des critiques* (Vienne, Ogeret et Martin, 1900, in-8 de XLIII p.) Cette fois, l'auteur, toujours fidèle à ses conclusions, désirant mettre sous les yeux de tous les pièces du procès, rééditait à la suite, de manière à former un volume de

l'ensemble, son travail primitif, la notice l'ayant suivi, les articles publiés dans *le Temps* par M. A. France, enfin un extrait d'un livre examiné en 1892 par le *Polybiblion* (t. LXV, p. 458-460) : *Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie*, par M. Julien Tiersot. Notons en passant que le beau volume ainsi constitué est orné de 3 jolies eaux-fortes dont l'une n'est autre que le portrait de l'abbé Pessonneaux. — Voici enfin le dernier mot — est-ce bien le dernier ? — de cette grave discussion. Il appartient à M. Savigné qui, dans une toute récente plaquette : *Un Couplet de la Marseillaise et l'Abbé Pessonneaux. Preuves authentiques et définitives* (Vienne, Ogeret et Martin, 1905, in-8 de 15 p.), rapporte un long passage de l'ouvrage de M. Pollio : *Le Bataillon du 10 août* (Paris, Charpentier, 1881) : « Les fédérés de Marseille, raconte M. Pollio, étaient à Vienne le 14 juillet, jour de la fête civique : ils chantèrent l'hymne, selon leur habitude, et la population les accueillit à bras ouverts. C'est à l'occasion de leur passage que l'abbé Pessonneaux, professeur de rhétorique, attaché au collège, composa le fameux couplet des *Enfants*, tour à tour attribué à Lebrun, à André Chénier, à son frère Marie-Joseph, au poète normand Louis Dubois... » — M. Savigné pense que, cette fois, M. A. France est définitivement réduit au silence. Mais celui-ci acceptera-t-il comme indiscutable l'autorité de M. Pollio ? — Notons ici que dès 1900, M. Savigné, — contestant les déclarations de Louis du Bois, qui a prétendu que le couplet litigieux avait été publié par lui dans les journaux de Paris, en 1792, — a réclamé la preuve du fait, « avec la signature de l'auteur », preuve qui ne lui a pas été fournie. Cette petite querelle historico-littéraire présente un côté fort amusant : les villes de Vienne et de Grenoble, certaines et fières d'avoir vu éclore le célèbre couplet sur le sol dauphinois, ont donné chacune le nom de Pessonneaux à une de leurs rues et, d'autre part, la cité de Lisieux a immortalisé, par une plaque, sur la maison où il est né, « Louis-François du Bois, poète, historien et agronome, auteur du 7e couplet de la *Marseillaise*. »

Et maintenant, lecteur, placé entre les deux affirmations contraires de M. Savigné et de M. France,

Devine si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

D'aucuns, peut-être, vont nous demander ce que fut l'abbé Pessonneaux Laissons parler M. E.-J. Savigné : « Nous avons dit que Pessonneaux était né à Lyon le 31 janvier 1761, qu'il fut d'abord prêtre, chanoine attaché à l'église de Saint-Maurice (1787-1788), professeur de rhetorique au collège de Vienne (1786-1789), qu'il prit part au mouvement révolutionnaire, abjura le sacerdoce, devint garde-magasin des vivres (an II, an III), conseiller d'arrondissement et commissaire du Directoire exécutif à Villette-Serpaize (Isère) (1800-1802) ; puis contrôleur de ville de navigation à Givors (Rhône), de 1806 à 1820 ; qu'enfin les dernières années de sa vie s'écoulèrent paisiblement à Seyssuel, dans une maison de campagne qui porte encore son nom ; qu'il y mourut le 9 mars 1835 et que ses cendres reposent dans le cimetière de ce modeste village. » — Ajoutons que M. Savigné, à propos de la fin de son héros, s'exprime comme suit dans son premier travail (1872) : « Que se passa-t-il aux derniers moments de Pessonneaux ? On l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reçut les derniers sacrements de l'Église et que le clergé, non seulement de Seyssuel, de Chasse, mais encore des paroisses de Vienne, lui fit, en grande pompe, malgré son abjuration, les honneurs d'une sépulture ecclésiastique, sous la présidence de l'archiprêtre du canton. » — Ce qui se passa, répondrons-nous à M. Savigné, sans nul doute quelque chose de fort simple, et qui se voit tous les jours : l'abbé se repentit *in extremis*. — A tout péché miséricorde...

Le Catalogue des anonymes de l'Histoire de France a la Bibliothèque nationale. — Il y a dix ans que l'on a mis entre les mains des lecteurs de la Bibliothèque nationale une table alphabétique par noms d'auteurs des onze volumes du catalogue méthodique de l'*Histoire de France* (L). Cette table en appelait comme complément une autre, celle des ouvrages anonymes. Mais le classement des ouvrages anonymes offre toujours de telles difficultés que l'on avait hésité jusqu'ici à exécuter ce travail. Les travailleurs apprendront avec plaisir que le conservateur du département des Imprimés, M. Marchal, auquel on devait déjà la table alphabétique des auteurs, fait travailler activement à cette table des anonymes, dont un premier volume va être mis à la disposition du public. Cette table sera divisée en trois parties : la première — table des noms de personnes — relèvera dans l'ordre alphabétique de ces noms tous les ouvrages anonymes de la division L dans le titre desquels se trouve mentionnée telle ou telle personne réelle (*Charles X*) ou fictive (*Polichinelle*) ; la deuxième — table des noms de lieux — est un répertoire analogue pour les noms géographiques ; — la troisième — table des matières — relèvera sous des rubriques diverses tous les ouvrages anonymes qui ne rentrent pas dans l'une ou l'autre des deux premières catégories. La préparation assez délicate de ce répertoire a été confiée à M. Levallois, ancien élève de l'École des chartes. Un essai de ce genre ne va pas sans imperfections ; les services qu'il est appelé à rendre les compenseront largement. Le premier volume, en autographie, comprend le commencement de la table des personnes jusqu'au milieu du C.

Paris. — Non seulement nous signalons, mais nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs l'*Œuvre de l'encouragement des études supérieures dans le clergé* qui nous adresse une circulaire dont l'importance n'échappera certainement à aucun catholique. La pensée maîtresse de l'Œuvre s'impose à tous ceux qui savent résolument envisager les événements et sont décidés à participer aux mesures de défense qu'ils comportent. Le mois dernier, dans son discours à l'Assemblée générale de la Société bibliographique, le président de cette Société, M. le comte Aymer de la Chevalerie, a éloquemment attiré l'attention de ses confrères sur la situation présente en ce qui touche le clergé au point de vue scientifique. Il a insisté sur l'effort qu'il convenait de faire pour assurer au clergé, appauvri par la suppression du budget des cultes, la réception de revues pouvant être mises à sa disposition dans le but de tenir ses membres au courant du mouvement intellectuel auquel, moins que jamais, ils doivent rester étrangers. En première ligne, dans cet ordre d'idées, il a placé le *Polybiblion*, organe, dit-il, de défense religieuse et sociale autant que revue bibliographique universelle. — Mais ce n'est pas tout; et la circulaire précitée vise un autre point : « Assurément, la crise qui détourne sur des objets, en apparence seulement, plus urgents, l'attention et les ressources des catholiques, n'est pas favorable à une œuvre comme la nôtre. Nous croyons cependant que l'utilité n'en est pas moindre que dans des circonstances plus calmes. Aucun esprit réfléchi ne peut contester qu'au fond de la lutte actuelle il y a un conflit d'ordre intellectuel. C'est sur le terrain de la science et de l'intelligence qu'il faut honorer et défendre la foi ; il est de plus en plus indispensable pour cela de fournir aux prêtres les ressources matérielles sans lesquelles leur zèle et leur dévouement seraient impuissants. Ces réflexions, qui accompagnaient déjà nos précédentes circulaires, sont rendues plus nécessaires encore par la baisse très marquée de nos ressources, jointe à l'augmentation — par elle-même très en-

courageante, quoiqu'elle nous condamne souvent à des refus pénibles — du nombre des ecclésiastiques qui s'adressent à nous. » Au cours de l'exercice 1903-1904, l'Œuvre si intéressante qui nous occupe a distribué six bourses à de jeunes ecclésiastiques dignes du plus grand intérêt, choisis dans plusieurs diocèses, sans compter des prêts de livres dont un certain nombre d'autres ont profité. Les recettes, du 16 octobre 1903 au 15 octobre 1904, se sont élevées à 4.501 fr. 20 et les dépenses à 4.572 fr. 20, soit un déficit de 71 fr. 10. Voilà un pauvre budget qui devrait être centuplé afin d'accomplir un bien réel. Notons que, pour 1904-1905, le total des bourses a atteint le chiffre de 6.000 fr. « Jamais encore, remarque la circulaire, le comité n'avait eu l'occasion de se montrer si large. Il y a été presque contraint par la valeur des candidats qui se présentaient et l'intérêt des travaux qu'ils se proposaient d'entreprendre ou de continuer. Il y a été encouragé par l'espoir que ces dépenses mêmes, preuve palpable de l'utilité de l'œuvre, lui retiendraient et lui attireraient des adhérents. » — Les souscriptions doivent être adressées à M. Bioche, trésorier, 53, rue de Rennes, à Paris; et les demandes de bourses ou de renseignements, à M. Jordan, 10, rue du Thabor, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

— M. l'abbé Anciaux, en publiant l'opuscule: *La Foi. Simples Réflexions* (Paris et Lyon, Vitte, 1904, in-12 de 67 p. — Prix: 0 fr. 30) n'a eu en vue que d'exposer ce qu'est l'acte de foi aux croyants qui ne lisent pas les traités de théologie. Il divise son travail en deux parties : *La Foi en l'homme ; ce qu'elle est ; elle donne souvent la certitude ; elle est libre ; — La Foi en Dieu, elle est vérité ; elle donne toujours la certitude ; elle est libre ; elle est un devoir.*

— Signalons à ceux qui s'occupent de conférences avec projections les quatre nouveaux fascicules de la *Bibliothèque des conférences* (Paris, Maison de la Bonne Presse (in-16 de 32, 24, 37 et 32 p. — Prix de chaque brochure 0 fr. 25): *La Vie publique et la Vie domestique à Pompéï*, par M. L. Christian ; — *Florence*, par M. Léopold des Gerbes ; — *Autour de la Sicile*, M. L. Christian ; — *La Franc-Maçonnerie, son organisation et son but*, par M. Gabriel Soulacroix.

— Avec raison, M. P. Féron-Vrau fait ressortir, dans une plaquette de 16 pages : *Les Catholiques et la Presse* (Paris, 5, rue Bayard), la puissance de la presse; ce que les catholiques doivent faire pour combattre à outrance la mauvaise presse, source principale de tous les maux sociaux que nous souffrons ; et, d'autre part, les moyens de soutenir la bonne presse de leurs deniers et de la répandre parmi la jeunesse et les populations prolétaires. La presse c'est l'œuvre capitale qui s'impose et dont nos adversaires savent se servir avec une si habile activité.

— Des *Textes officiels* édités par les *Questions actuelles* (5, rue Bayard, Paris, VIIIe) signalons le fascicule II : *Associations et Congrégations. Documents officiels du 1er juillet 1904 au 14 février 1905* (in-16 de 64 p.—Prix : 0 fr. 50).

— M. Paul Viollet vient de publier la 3e édition, corrigée et augmentée, de son livre bien connu: *Histoire du droit civil français, accompagnée de notions de droit canonique et d'indications bibliographiques* (Paris, Larose et Tenin, 1905, in-8 de VIII-1012 p. — Prix : 12 fr.) — « Le présent ouvrage, nous dit-il à la fin de son Avant-propos, a été, en vue de cette troisième édition, corrigé avec le plus grand soin et mis soigneusement au courant. Le travail de revision que suppose aujourd'hui toute édition nouvelle d'une œuvre historique de portée générale, est considérable, car l'activité scientifique n'a jamais été aussi grande. J'ai conscience de m'être acquitté sérieusement du

devoir très lourd qui m'incombait. Je remercie les lecteurs et les critiques, je remercie les bienveillants correspondants, dont les observations, s'ajoutant à mes recherches personnelles, me permettent d'offrir aujourd'hui au public un livre qui, j'ose l'espérer, est très amélioré. — Ma méthode est restée la même. On ne trouvera ici aucune discussion ou dissertation. Je condense les résultats auxquels je suis arrivé directement par mes investigations personnelles et ceux que me fournissent les travaux des érudits. L'histoire est devenue une œuvre collective à laquelle collaborent une foule de travailleurs de toute langue et de toute nation, personnellement inconnus les uns aux autres, mais qui de loin s'entr'aident, apportant chacun leur pierre à l'édifice commun. — J'ai suivi autant que possible jusqu'à nos jours les transformations de la législation et j'ai même cité en note bon nombre de projets et propositions de lois qui sont restés projets et propositions. Ce mouvement des esprits appartient, lui aussi, à l'histoire. Il en est même une des faces les plus intéressantes. »

— M. Bois a extrait du *Bulletin de la Société botanique de France* son travail sur *Une nouvelle espèce de pommier*, *Pirus Doumeri originaire du Lang-Bian* (*Annam*) (Paris, in-8 de 5 p.). L'arbre en question a été découvert dans l'Annam, sur la lisière d'une forêt, à 2000 mètres d'altitude. Son fruit le fait prendre pour un pommier, ses caractères botaniques le rangeraient parmi les poiriers. Quoi qu'il en soit, c'est une conquête pour notre arboriculture fruitière, son fruit, très âpre actuellement, peut bénéficier d'une intelligente culture. En tous cas il sera utilisé avec grand avantage, comme porte-greffe pour les variétés d'Europe que l'on voudra introduire dans ces pays orientaux.

— La conférence de M. Y.-M. Goblet sur *le Développement économique du Congo belge* est très élogieuse pour ceux qui ont entrepris de mettre en valeur l'immense bassin du Congo ; elle montre fort bien quelle faute considérable ont commise les Anglais en laissant ces riches régions leur échapper et comment, du jour où ils se sont aperçus de leur méprise, a commencé cette campagne anticongolaise qui menace, après avoir visé uniquement le Congo belge, de s'étendre aussi à notre Congo. La discussion qui a suivi cette conférence, publiée par l'Union des Associations des anciens élèves des écoles supérieures de commerce, a permis à M. Goblet de préciser quelques autres points qu'il n'avait pu primitivement qu'effleurer (Paris, 15-17, rue Auber, 1904, in-8 de 24 p.).

— Le créateur du Musée Guimet, unique en son genre, nous en raconte la genèse, dans la courte Introduction placée en tête de son volume intitulé : *Le Jubilé du Musée Guimet, 25e anniversaire de sa fondation, 1879-1904* (Paris, Leroux, 1904, in-8 de xv-172 p.). On y voit, une fois de plus, ce que peut une idée chez un homme de volonté. M. Guimet, par sa première éducation, si soignée fût-elle, n'était nullement préparé à ces études spéciales qui font aujourd'hui sa gloire : nous ne croyons pas le mot trop gros. Ce fut une visite en 1865 au Musée de Boulacq qui décida de cette nouvelle vocation à laquelle il n'avait guère songé jusque-là. Un musée embryonnaire qu'il organisa tout d'abord à Lyon et que les achats successifs de collections particulières grossirent de jour en jour : tel fut le noyau de ces trésors aujourd'hui accumulés dans le palais de la place d'Iéna et qui, d'année en année, s'enrichit considérablement. Avec un humour charmant, M. Guimet nous raconte comment ses « bibelots » le poursuivaient de chambre en chambre, d'appartement en appartement, le forçant toujours à déménager pour leur céder la place, aimables tyrans qu'il se donnait ou

mieux qu'il s'achetait lui-même, et aux exigences desquels il se soumettait de la meilleure grâce. Le 1er août 1885, M. Goblet, alors ministre de l'instruction publique, déposait un projet de loi voté le 7 du même mois et paru le lendemain au *Bulletin des lois* : le Musée Guimet commençait son existence officielle et prenait rang parmi les établissements d'État, au même titre que les musées du Louvre et autres.

— Dans la *Revue des questions historiques* d'avril dernier, notre collaborateur M. Gaëtan Guillot a publié sur *Un Diplomate oublié du* XVIIIe *siècle, Bernardin Kadot, marquis de Sébeville, envoyé extraordinaire du roi Louis XIV à Vienne* (*1684-1683*) une intéressante étude qu'il a fait ensuite tirer à part (Paris, 5, rue Saint-Simon, 1905, in-8 de 16 p.). Ce militaire n'était pas un diplomate de carrière ; il n'en remplit pas moins sa mission « avec une très grande lucidité, » et cela en s'appauvrissant plutôt qu'en s'enrichissant au service de Louis XIV. « Les rapports envoyés au Roi, observe l'auteur, et les correspondances que l'ambassadeur en Autriche entretenait avec ses collègues dans les cours voisines forment une vivante histoire de l'Europe orientale au moment où l'invasion ottomane fut arrêtée sous les murs de Vienne, devant l'armée polonaise conduite par Jean Sobieski. » Après avoir quitté son poste sur sa demande, Sébeville reprit sa place dans l'armée et finalement, vers 1689, se retira du service avec le grade de maréchal de camp. Le présent travail a été composé d'après des documents inédits que M. G. Guillot se propose d'utiliser pour une prochaine étude plus importante qu'il destine à la *Revue des questions historiques*.

— C'est surtout à la correspondance du chevalier de Pujol que M. Paul Audebert emprunte les documents inédits qui lui ont servi pour écrire sa brochure : *La Lutte entre Maurepas et Necker* (Paris, Société parisienne d'édition, 1904, in-12 de 32 p., avec portrait). Il y ajoute des citations des lettres de Mercy à Joseph II qu'une faute d'impression lui fait appeler François-Joseph. Maurepas avait appelé Necker, mais il ne tarda pas à prendre ombrage de sa popularité et chercha à le faire tomber ; il y réussit après la publication du fameux Compte-rendu, qu'il qualifiait de *Carte bleue*. Quand Necker revint au pouvoir, par la protection de la Reine, le mal s'était aggravé, et il fut impuissant à le conjurer : financier habile, il n'était qu'un politique médiocre.

— Rivarol ne fut pas seulement un brillant écrivain et l'un des plus habiles dans cette phalange de journalistes qui, dans les débuts de la Révolution, mirent au service de la cause royale leur cœur et leur esprit. En l'étudiant d'un peu près, l'on ne peut méconnaître qu'il fit preuve de sens politique ; M. Jean de Ricault d'Héricault nous en apporte la preuve dans ses *Notes sur les idées politiques de Rivarol* (Paris, librairie des Saints-Pères, s. d., in-8 de 27 p.). Il nous montre dans le rédacteur du *Journal politique national* et des *Actes des Apôtres* le théoricien de la monarchie ; il nous fait voir aussi l'homme de pratique, dont les conseils au Roi, s'ils eussent été suivis, eussent peut-être endigué le torrent révolutionnaire ; il nous montre enfin comment cet esprit pénétrant sut voir et marquer les conséquences de la Révolution et son aboutissement au césarisme.

— Les disciples de Naundorff sont infatigables ; livres, brochures, conférences, revues, ils n'épargnent rien. M. Ad. Lanne, l'un des écrivains les plus féconds du parti, vient encore de publier en brochure une conférence faite le 9 janvier dernier sur *la Question Louis XVII. La Sœur de Louis XVII.* 1re partie. *Madame Royale et l'Évasion* (Paris, Daragon, 1905, in-8 de 30 p. (Extrait de la *Revue historique de la question Louis XVII*. — Prix : 2 fr.). Cette

fois il s'en prend à Madame Royale qu'il accuse d'avoir été indifférente au sort de son frère et d'avoir altéré la vérité. Tous ceux d'ailleurs qui n'admettent pas la légitimité de Naundorff ont altéré la vérité : la duchesse de Tourzel, Chantelauze, La Sicotière, etc. Ce nouveau pamphlet n'apporte pas d'arguments inédits à la thèse des partisans de la survivance du Dauphin.

— En 1794 le comité d'instruction publique de la Convention, sur la proposition de l'abbé Grégoire, nomma une commission de trois membres pour « prendre connaissance de l'état actuel de la Bibliothèque nationale, de ses règlements, du travail relatif aux manuscrits, des améliorations dont elle était susceptible. Cette commission, dont firent partie, avec Grégoire, Prunelle et Coupé, ne tarda pas à dresser un rapport dont une minute au net, avec corrections de la main de l'évêque de Blois, se trouve à la Bibliothèque nationale. Ce *Rapport sur la bibliothèque nationale fait à la commission d'instruction publique de la Convention nationale*, que M. H. Omont a publié dans la *Revue des bibliothèques* (Tiré à part. Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 36 p.), renferme maint détail piquant sur les fonctionnaires de l'établissement à cette époque et des idées fort intéressantes sur les différents services de la Bibliothèque, sur le choix des employés, sur les améliorations possibles ou nécessaires.

— L'étude intitulée : *A la veille du concordat entre Pie VII et Bonaparte* (Paris, A. Picard et fils, 1905, in-12 de 30 p., donnée il y a deux ans sous forme de conférence, par M. A.-J. Rance-Bourrey, ne perd rien à être publiée en brochure. Toute l'histoire religieuse de la France révolutionnaire s'y trouve résumée d'une façon presque schématique, mais non pas aride ; les principaux textes législatifs y sont rappelés et expliqués ; il est facile de suivre la marche des idées en étudiant les lois qui en sont la manifestation : les conclusions, sans être formellement énoncées, sont favorables au concordat et montrent le danger que présente son abolition. Il y a profit à recourir à ce travail qui, sous une forme brève et claire, contient un très grand nombre de renseignements qui mettront plus d'un écrivain en garde contre de fâcheux anachronismes ; la persécution religieuse a pris des formes multiples : entre 1791 et 1799, elle a procédé par soubresauts : violente et irréfléchie en septembre 1792, sanguinaire en 1793, puis, après une période de calme relatif, impitoyable et savamment perfide sous le Directoire. Chacun de ces chapitres demande à être étudié à part, et la brochure de M. Rance-Bourrey permettra de se reconnaître au milieu de réglementations toujours malfaisantes, mais usant de moyens parfois contradictoires.

— M. Paul Marmottan a publié dans la *Revue historique* (T. LXXXVI, année 1904), sous le titre : *L'Institution canonique et Napoléon Ier. L'Archevêque d'Osmond à Florence* (Paris, in-8 de 19 p.) plusieurs lettres relatives au conflit que fit naître en 1810 la translation à l'archevêché de Florence de Mgr d'Osmond, évêque de Nancy. Cette nomination faite sans la participation du Saint-Siège, était insuffisante pour conférer à l'élu la juridiction dont il avait besoin ; se passer de l'institution canonique l'exposait à encourir les censures ecclésiastiques. Mais Napoléon, à cette époque de sa vie, n'aimait pas à trouver des bornes à son pouvoir ; il réunit le concile national de 1811 précisément pour se faire attribuer, ou attribuer à ses créatures, le droit de conférer l'institution aux sujets que le Pape n'agréerait pas. En attendant, il voulut faire donner les pouvoirs à Mgr d'Osmond par le chapitre de Florence, comme il le fit à Paris, à Orléans, à Bourges, à Aix, à Liège, à Metz et à Nancy pour l'ecclésiastique nommé à la place de Mgr

d'Osmond. Les membres du chapitre qui ne partageaient pas les manières de voir de l'Empereur furent envoyés à Porto-Ferraio ou à Fenestrelle, mais jamais l'archevêque d'Osmond ne se sentit bien chez lui à Florence ; aussi s'empressa-t-il, en 1814, de retourner à Nancy, en écrivant au Pape une lettre d'excuse où il avouait ingénument qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de l'héroïsme. M. Marmottan, qui a consulté avec profit l'histoire de Mgr d'Osmond par l'abbé Guillaume, aurait pu voir aussi l'*Histoire du diocèse de Nancy* par l'abbé Martin : c'est le meilleur ouvrage écrit sur cette question, et le plus exact.

— Dans une intéressante et vive brochure intitulée : *L'Ancienne France et l'Église. Les Dix Commandements de la chevalerie* (Paris, Vaton, 1905, in-8 de 63 p. — Prix : 1 fr. 10), M. James Forbes, commente, à l'usage de la jeunesse catholique, les dix commandements de la chevalerie, et il en tire tout un programme d'action parfaitement approprié à notre temps. Ce commentaire, où les jeunes gens épris d'action française et chrétienne ont vraiment beaucoup à prendre, est précédé d'une notice historique précise et vigoureuse sur la chevalerie, pour laquelle, comme pour le reste d'ailleurs, l'auteur s'est beaucoup servi du beau livre de Léon Gautier (et non Gauthier). En appendice, nous trouvons d'intéressants renseignements sur les précédents travaux de M. Forbes et le texte de son rapport sur l'Œuvre des écoles techniques catholiques de garçons. Cette brochure mérite d'être beaucoup lue ; elle fera du bien.

— L'attention publique, ou du moins celle des lettrés, a été, dans ces derniers temps, assez fortement attirée par la mise au jour de documents nouveaux, concernant la personnalité de la célèbre « Elvire » de Lamartine. A la suite de l'étude publiée sur ce sujet par M. Doumic dans la *Revue des Deux Mondes* (1er février 1905), M. Louis de Grandmaison a fait à la Société archéologique de Touraine une communication relative à divers actes et à divers faits découverts par lui sur la dite « Elvire » et sa famille maternelle. Cette communication vient d'être publiée sous ce titre : *L'Acte de mariage d'Elvire* (*Julie Bouchaud des Hérettes*) (Paris, Champion, 1905, in-8 de 15 p.).

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France* est arrivé à sa dix-huitième année. Ce volume (Paris, 45, rue des Acacias, XVIIe arr., 1905, in-18 de 401 p.) se compose, indépendamment d'une *Chronique* et d'une *Bibliographie* tout particulièrement intéressantes, d'un certain nombre de travaux qui méritent d'être mentionnés ici : *La Croix de Jérusalem dans la numismatique, sur les sceaux et dans le blason*, par le comte Henri de Gérin-Ricard (p. 65-139) ; — *La Vie d'un diplomate à Paris en 1759* (le baron de Beckers, envoyé en mission extraordinaire par l'Électeur palatin de Bavière), par le vicomte Oscar de Poli (p. 140-175) ; — *Un Créancier du duc Charles d'Orléans au* XVe *siècle* (le Lombard Joanne Vittori), par le vicomte de Caix de Saint-Aymour (p. 176-199) ; — *Croisés d'Auvergne. Cinq oubliés* (*Naucase, Ribier, Prondines, Beauclair, Champredonde*), par le vicomte Oscar de Poli (p. 200-224) ; — *Les Armoiries japonaises*, par M. Louis Bouly de Lesdain (p. 225-235) ; — *Un Héros ignoré. Le Soldat La Pierre* (*1627*), par le vicomte Oscar de Poli (p. 236-297) ; — *Sceaux de villes norvégiennes*, par M. Louis Bouly de Lesdain (p. 298-300) ; — *Un Blason épiscopal. Le Grand Sceau de Robert Cénalis, évêque d'Avranches*, par M. Alfred de Tesson (p. 303-311) ; — *Les Limousins aux croisades* (suite), par M. le chanoine A. Le Cler (p. 312-313) ; — *L'Anjou aux croisades*, par le vicomte Oscar de Poli (p. 314-342).

ANJOU. — M. l'abbé G. Hautreux, dans sa *Monographie de la Madeleine de Pouancé* (Angers, Germain et Grassin, 1905, in-8 de 71 p., orné d'une vue

de l'église), retrace tout ce qui peut intéresser la paroisse et l'église paroissiale de cette petite ville. Les divers chapitres de cette consciencieuse chronique rappellent l'antiquité religieuse du pays; le prieuré, au XIe siècle, l'érection de cette paroisse, en 1701, les petits incidents de son histoire jusqu'à son agrandissement en 1860, et son état actuel; on y trouve des détails précis sur le presbytère, les desservants et curés depuis 1703, les écoles depuis 1450, l'hôpital, qui date de 1690, et ses aumôniers, les cimetières, chapelles, croix, confréries, patronages, pèlerinages, et divers usages et particularités. Il serait bien désirable que chaque paroisse, chaque église eût ainsi son annaliste. Aujourd'hui que les archives sont cataloguées, dépouillées même, et souvent explorées par des maîtres, la besogne n'est pas si redoutable qu'on le pourrait croire. Et M. Hautreux a eu raison d'apporter sa pierre à l'édifice commun.

AUNIS. — A son intéressante étude historique plus particulièrement régionale sur *les Ports francs*, parue en 1904, M. Georges Musset vient de donner une véritable conclusion pratique. Reprenant les idées émises naguère par le regretté Émile Garnault, l'érudit bibliothécaire de la ville de La Rochelle démontre dans sa *Note sur les ports francs et les zones franches* (La Rochelle, imp. Masson, 1905, in-8 de 16 p.) qu'il est nécessaire de créer un port franc et une zone franche à La Rochelle-Pallice; ce port, excellent à tous égards, « réaliserait, écrit-il (p. 15), le summum des avantages inhérents à la création d'un port franc, et présenterait toutes les garanties que la douane pourrait désirer pour la défense des droits du trésor. »

CHAMPAGNE. — A notre connaissance, l'Académie nationale de Reims est la seule société savante provinciale qui publie deux volumes par an. Voici le tome Ier des *Travaux* de cette compagnie pour l'année 1903-1904, lequel forme le 115e volume de la collection (Reims, L. Michaud, 1905, in-8 de 386 p., avec 2 grav. et 3 planches. — Prix : 6 fr.) et comprend les études suivantes : *Autour du premier congrès antialcoolique national*, par M. le Dr Colleville (p. 93-106); — *Le Crédit populaire et l'Épargne*, par M. Paul Rosey (p. 107-127); — *Les Cartes agronomiques commerciales dans l'arrondissement de Reims*, par M. Jules Laurent (p. 129-158, avec une planche); — *Le Conflit de 1597 entre Henri IV et le Parlement de Paris*, par M. Albert Chamberland (p. 159-220); — *Note sur le tableau n° 511 de la galerie nationale Corsini, à Rome (raccolta Torlonia) offrant une vue du portail de la cathédrale de Reims*, par M. l'abbé Albert Lamy (p. 221-228); — *La Vie de saint Niphon*, par M. le Dr de Bovis (p. 229-234); — *L'Instruction dans les campagnes des environs de Reims au XVe siècle, d'après un document inédit*, par M. Louis Demaison (p. 235-263); — *Un Pape français, Urbain II*, de M. Lucien Paulot, compte rendu par M. l'abbé Legras (p. 265-279); — *Les Premiers Apothicaires rémois*, par M. le Dr Pol Gosset (p. 281-307, avec une reproduction de sceau); — *Les Œuvres posthumes de M. Charles Givelet. Le Cimetière de Saint-Pierre-le-Vieil et le Jardin des plantes de Reims*, publié avec une Introduction par M. H. Jadart (p. 309-352, avec deux planches); — *Enquêtes campanaires*, de M. Joseph Berthelé, compte rendu par M. Henri Jadart (p. 353-374); — *Quelques Cloches du district de Reims, 1790-1793*, par M. le Dr Pol Gosset (p. 375-383).

FRANCHE-COMTÉ. — M. l'abbé Auguste Rossignot a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* une excellente notice qu'il a donnée à ce *recueil sur l'orientaliste Guillaume Pauthier (1801-1873)* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 12 p.). Né à Mamirolle (Doubs), le 12 vendémiaire an X (4 octobre 1801), Pauthier fit, au régiment, la connaissance d'Alfred de

Vigny. Rendus à la vie civile, les deux hommes, le capitaine et le sergent, se lièrent d'amitié. A l'exemple de Vigny, notre Comtois taquina la muse, mais sans grand succès : la poésie n'était pas précisément son fait. Abel de Résumat lui indiqua sa voie; et c'est alors qu'il s'adonna à l'étude des choses de l'Orient. Ses travaux en ce genre l'eussent certainement conduit à l'Institut s'il n'eût trouvé devant lui l'opposition haineuse de Stanislas Julien, un rival en orientalisme. Trois mois après sa mort, en juin 1873, Renan, dans un discours à la Société asiatique, n'hésitait pas à déclarer que « Guillaume Pauthier, malgré un réel mérite, malgré de vrais services rendus à la science, n'a jamais occupé dans son pays le rang dont il était digne. »

— Le même auteur nous donne une *Notice sur M. le chanoine Rigny* (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 7 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Besançon*). M. Rigny fut un prêtre doublé d'un artiste, à qui l'on doit quelques études historiques. M. A. Rossignot, en quelques pages, a su faire revivre cette sympathique figure qui a disparu il y a un peu plus d'un an.

NORMANDIE. — L'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen a dernièrement publié le volume annuel (1904) de ses *Mémoires* (Caen, imp. H. Delesques, in-8 de 34-404-24 p., avec un plan). Ce beau volume présente des dispositions particulières. D'abord il est divisé en deux parties distinctes paginées en bas de manière indépendante; chaque mémoire possède, à son tour, une pagination qui lui est propre, de sorte que le lecteur a en mains un volume formé de morceaux matériellement bien séparés et précédés — ainsi que le fait depuis longtemps la Société d'émulation du Jura — d'un titre spécial qui rappelle celui d'un livre ou d'une brochure ordinaire. Voilà qui prépare à merveille le tirage à part. La première partie (*Partie scientifique*) n'est représentée dans ce volume que par un seul article : *La Société géologique de France en Basse-Normandie*, par M. A. Bigot (30 pages). — Quant à la deuxième partie (*Partie littéraire*), que l'on pourrait aussi appeler *historique*, elle se compose de huit études, savoir : *Notes sur les annalistes et auteurs de « Journaux de la ville de Caen » et en particulier sur le « Journal d'un bourgeois de Caen », attribué à Lamare, et le Journal du conseiller Jacques Lemarchand*, par M. Abel Decauville-Lachênée (p. 1-16); — *Le Dernier des Brébeuf (1750-1790)*, par M. René Harmand (p. 19-35); — *Bernardin de Saint-Pierre. Le Texte authentique des « Harmonies de la nature »*, par M. Maurice Souriau (p. 39-107); — *Une Émeute originale des mineurs de Littry en 1792, d'après des documents inédits*, par M. Gaston Lavalley (p. 111-189); — *L'Amitié*, par M. Emmanuel Chauvet (p. 193-221); — *La Prise de Caen par Édouard III (1346)*, étude critique par M. Henri Prentout, sur laquelle nous reviendrons prochainement (p. 225-295, avec un plan); — *Lettres inédites de Gisbert Cuper à P. Daniel Huet et à divers correspondants (1683-1716)*; — publiées par notre collaborateur M. Léon-G. Pélissier (suite) (p. 299-361); — *Étymologies françaises et patoises* par M. le comte de Charencey (p. 365-389). Le volume se termine par les *Tables décennales (1894 à 1903 inclusivement) des Mémoires de l'Académie de Caen*, dressées par M. Henri Prentout (Table chronologique, Table méthodique et Table alphabétique des noms d'auteurs).

VELAY. — *Monographie de la paroisse de Saint-Préjet d'Allier* par M. l'abbé François Fabre (Le Puy, impr. de *l'Avenir de la Haute-Loire*, 1904, in-16 de 148 p.). L'auteur, qui étudie sérieusement la partie du Gévaudan incorporée en 1790 dans la Haute-Loire, a publié, sur cette contrée d'une âpreté

sauvage et encore peu connue, une série de monographies justement appréciées. Celle-ci renferme des détails intéressants sur les seigneurs du lieu, parmi lesquels étaient les d'Apchier.

ALGÉRIE. — Les deux derniers volumes (années (1903 et 1904) du très estimé *Recueil de Notices et Mémoires de la Société archéologique du département de Constantine* nous arrivent à la fois. Ce sont les 6e et 7e volumes de la 4e série correspondant aux 37e et 38e tomes de la collection (Constantine, imp. D. Braham ; Alger, Jourdan ; Paris, J. André, 1903 et 1 04, 2 vol. in-8 de XVI-336 et XVI-402-232 p., avec de nombreuses planches hors texte et des fig. dans le texte). Le premier de ces volumes (année 1903) comprend les travaux suivants : *Inventaire des antiquités de Guelma* (p. 1-12) ; — *Notes sur les mines de Castellum-Auziense (Aïn-Bessem)*, par M. Achille Robert (p. 49-54, avec 2 plans) ; — *Antiquités de la commune mixte des Maadid*, par le même (p. 55-84, avec 14 plans et planches) ; — *Vestiges antiques placés dans le jardin public de Bordj-Bou-Arreridj*, par le même (p. 85-92) ; — *Rapport sur les fouilles exécutées à Souk-Ahras*, par M. Rouquette (p. 94-105, avec un plan, une planche et des vignettes dans le texte) ; — *Notes sur une lampe de bronze et des fragments de lampadaire en bronze, trouvés le 5 juin 1903, au cours des travaux de fouilles faites à Souk-Ahras*, par le même (p. 107-114, avec 3 vignettes) ; — *Grotte de Dar-el-Oued, près Ziama, route de Bougie à Djidjelli*, par M. J. Maguelonne (p. 115-117) ; — *L'Homme sur les hauts plateaux de l'Atlas (Aumale d'Algérie)*, par M. A. Debruge (p. 119-125) ; — *Les Pieds d'Hercule. Abri sous roche à Bougie*, par le même (p. 127-132) ; — *Compte rendu sur les fouilles de divers abris sous roche des Aiguades. Bougie (Algérie)*, par le même (p. 133-165, avec 5 plans et planches et des vignettes) ; — *Inscriptions funéraires provenant de Khamissa*, par M. A. Grenier (p. 167-177) ; — *Deuxième Annuaire d'épigraphie africaine*, par M. le Dr Carton (p. 179-216) ; — *Ruines berbères hammadites. La Kalâa et Tihamamine*, par M. A. Robert (p. 217-268, avec 12 plans et planches et des vignettes) ; — *Inscriptions inédites recueillies par la Société au cours des années 1902-1903*, par M. U. Hinglais (p. 269-291) ; — *El-Meraba des Beni-Ouelbane. L'Antique Celtiana*, par M. Georges Barry (p. 293-311) ; — *Reliquaires d'Enchir-Akhrib et Ruines romaines d'Aïn-Touta*, par M. le chanoine Jaubert (p. 314-323). — Les 402 premières pages du volume de 1904 sont occupées entièrement par le 2e supplément au Catalogue du Musée archéologique de Constantine, dressé par U. Hinglais, conservateur de la bibliothèque et du musée. Ce travail considérable est divisé en trois sections : Numismatique ; Objets antiques et curiosités ; Beaux-Arts. Ce 2e supplément complète le catalogue établi en 1876-1877 par M. Arguel et le 1er supplément donné par le même en 1879-1880, catalogue et supplément publiés déjà par la Société archéologique de Constantine. Dans le même volume on trouve, sous une pagination indépendante, les notices et mémoires ci-après : *La Mégalithe de Bougie*, par M. A. Debruge (p. 3-23, avec 10 plans et planches et des vignettes) ; — *Inscriptions lybiques inédites relevées sur le territoire de la commune mixte d'Aïn-M'lila*, par M. Auguste Vel (p. 25-34, avec 5 planches et des figures) ; — *Monographie de Thagaste*, par M. le Dr Rouquette (p. 35-111, avec 4 planches et 6 pages de tableaux mentionnant la situation de ruines diverses) ; — *Troisième Annuaire d'épigraphie africaine (1903-1904)*, par M. le Dr Carton (p. 113-165) ; — *Les Dessins de l'Oued-Ittel*, p. 167, avec 9 planches) ; — *Notes sur quelques vestiges antiques de la commune mixte des Maadid*, par M. A. Robert (p. 169-188) ; — *Inscriptions inédites de la commune de Constantine pendant l'année 1904*, par M. Ch. Vars (p. 189-226). La simple mais longue énumération qui précède suffira certainement pour

fixer les archéologues de tous pays sur l'importance des deux derniers volumes publiés par l'active société du département de Constantine.

— Après avoir, en 1901, visité l'Algérie, M. l'abbé G. Dervin, curé de Pourcy, a entrepris de contribuer dans la mesure de ses forces à vulgariser la connaissance de notre belle possession de l'Afrique du nord, à réunir, en un seul faisceau, les renseignements les plus utiles et les plus intéressants relatifs à ses zones cultivables, à ses productions de toute espèce, à sa colonisation. De là sa brochure sur l'Algérie : *L'Afrique du nord. L'Algérie* (Épernay, imp. du *Courrier du Nord-Est*, 1902, in-16 de 80 p.). Sans doute, ce n'est, comme l'auteur le dit avec modestie, qu'une « étude de vulgarisation », mais c'est une étude bien faite, soigneusement composée et susceptible, selon le souhait de M. l'abbé Dervin, de créer de nouveaux amis à ce prolongement de la France au-delà de la Méditerranée.

ALLEMAGNE. — Il y a deux ans, le R. P. Stufler a écrit une réfutation des théories eschatologiques de M. Schell (*Die Heiligkeit Gottes und der ewige Tod*. Innsbruck, 1903). Au mois d'août dernier, M. Kiefl lui a répondu dans la *Theologisch-praktische Monatschrift* de Passau, et l'a accusé d'avoir dénaturé la pensée de Schell. Dans la brochure qu'il publie aujourd'hui : *Die Verteidigung Schells durch Prof. Kiefl* (Innsbruck, Rauch, 1904, in-8 de 59 p.), le R. P. Johann Stufler réplique à M. Kiefl et défend son interprétation ; il discute successivement l'éternité des peines (p. 6) ; la nature du péché mortel (p. 39); la théorie de la rédemption (p. 44) ; et enfin quelques points de la morale de Schell (p. 47). Cette discussion, un peu vive parfois, mais sérieuse et bien documentée, intéressera ceux qui ont suivi cette controverse.

BELGIQUE. — Aux attaques des Anglais de Liverpool contre leurs agissements dans l'État indépendant du Congo, les Belges répondent en reprochant aux Anglais leur manière d'agir dans la Nigéria méridionale (*La Nigérie du Sud et les « humanitaires » anglais*. Bruxelles, Lebègue, s. d., in-8 de 15 p., avec grav.). Mais pourquoi leur réquisitoire est-il si peu précis ? Tout en considérant comme très vraisemblables les faits généraux énoncés par l'auteur anonyme de cette brochure, nous devons constater qu'ils ne sont étayés par aucun fait particulier. De l'ensemble de menus faits précis découlent, en effet, les conclusions générales ; c'est ce qui permet de juger sévèrement ce qui se passe dans l'État indépendant, et ce que, faute d'informations suffisantes, nous nous refusons encore à faire pour la Nigéria.

BULGARIE. — Nous avons parlé en avril dernier (*Polybiblion*, t. C, p. 381) du premier volume d'un dictionnaire italien-bulgare-français publié par la Société philologique. Il n'y a pas lieu de répéter ce que nous avons dit de cette œuvre et il suffit d'annoncer l'apparition d'un second volume partant de la lettre E pour finir avec la lettre I et la p. 513. Ce nouveau volume porte le nom du P. Silvestre Lilla, « missionnaire en Bulgarie », sans doute le véritable auteur, tandis que le précédent portait le nom de son évêque, notre compatriote Mgr Doulcet. — Ce volume forme le tome XXX des *Actes de la Société philologique* présidée par M. le comte de Charencey et se trouve en dépôt à la librairie C. Klincksieck.

ESPAGNE. — Les deux brochures suivantes : *El Excmo señor D. Marcelino Menéndez Pelayo juzgado por sus libros*, par M. Bernardino Martín Mínguez (Madrid, imp. de los sucesores de Cuesta, in-8 de 95 p.) et *Vindicación del señor D. Bartolomé Carranza de Miranda arzobispo de Toledo, y de la Orden de*

predicadores, par M. Geben Roten (Madrid, sucesores de Rivadeneyra, in-8 de 45 p.) sont une critique des écrits et des opinions de l'éminent littérateur Marcelino Menéndez Pelayo, à propos de l'histoire des hérésies de l'époque visigothe, de l'Inquisition et de Melchior Cano. Le ton sur lequel les auteurs (principalement le premier) attaquent M. Menéndez Pelayo nous a paru trop agressif. Assurément l'académicien espagnol, dont le nom fait autorité en matière littéraire, n'a pas la prétention d'être infaillible en fait de doctrine ni de juger en dernier ressort les questions historiques, parfois obscures, souvent controversées. Mais s'il s'est trompé en parlant de théologie ne mérite-t-il pas qu'on le lui dise avec moins de sans-gêne et, tranchons le mot, avec moins de parti pris que ne l'ont fait les deux auteurs que nous venons de citer?

— M. Julio de Urquijo a découvert, dans les archives du couvent des franciscains de Zarauz, un manuscrit bilingue de Jean de Etcheberri, qu'on croyait perdu. La description et l'analyse de ce document de 450 pages, écrit en basque et en latin, est le sujet d'un article qui vient de paraître en brochure : *Bibliografía vascongada. Un Manuscrito vasco-latino que se creía perdido* (San-Sebastian, « El, Correo de Guipuscoa », 1905, in-8 de 7 p.). Ceux qui s'intéressent à l'étude de la grammaire basque apprendront cette nouvelle avec plaisir.

Italie. — Les éditions de la *Divine Comédie* se multiplient. La maison Hoepli, de Milan, en a publié, à elle seule, toute une série, de tous formats, avec ou sans illustrations, avec ou sans commentaire. Elle a fait paraître jadis (en 1878), sous le nom de *Dantino*, une édition du *Poema sacro* en caractères microscopiques, qui était un peu une fantaisie, et dont l'intérêt était surtout celui de la difficulté vaincue. Aujourd'hui, elle donne du même poème une édition bien autrement pratique sous sa forme élégante; c'est par excellence une édition de poche (petit in-16 de XXII-577 p. — Prix : 3 fr.), dite « edizione minuscola », qui, bien que d'une impression assez fine, se lit très aisément, et qui, grâce à la ténuité du papier, détient vraisemblablement le record de la légèreté. Chaque chant est précédé d'un sommaire; le texte est accompagné d'un commentaire sobre, mais substantiel, dû à M. Raffaello Fornaciari. On trouvera même, en tête du volume, une courte notice sur Dante, et quelques pages sur le sens littéral et sur le sens allégorique de la *Divine Comédie*.

— Le R. P. Dom Ancel étudie, d'après des documents inédits, dans un récent travail l'impression produite par la *Nouvelle de la prise de Calais à Rome* (Rome, Saint-Louis-des-Français, in-8 de 20 p.). Cette nouvelle détacha le pape Paul IV de la politique espagnole sans néanmoins le rapprocher de la France. On le vit désormais oublier les intérêts politiques et s'absorber tout entier dans la réforme de l'Église, qui fut la grande préoccupation de sa vie.

— C'est un fait indéniable que le renouveau de l'esprit religieux à notre époque. Le nombre est de plus en plus grand de ceux à qui le vide désespérant des doctrines matérialistes ne suffit pas et qui aspirent à une religion dont ils sentent le besoin pour appuyer et orienter leur vie. Les uns se laissent entraîner par ce mouvement — nous en avons eu en France de consolants exemples — jusqu'à un retour complet à la foi et aux pratiques du catholicisme. D'autres cherchent ailleurs la solution, soit dans le spiritisme ou le théosophisme, soit dans une sorte de philosophie religieuse qu'ils se créent à eux-mêmes. L'un des plus brillants esprits de l'Italie contemporaine, M. Arturo Graf, qui s'est fait connaître comme un profond

érudit en même temps que comme un poète et comme un écrivain de haute valeur, nous donne un spectacle analogue ; et nous ne pouvons que recommander aux méditations de nos lecteurs le bel article qu'il vient de donner à la *Nuova Antologia* du 1er juin sous ce titre : *Per una fede*. L'on avait déjà remarqué que ses dernières œuvres ne présentaient plus le pessimisme « fantastique, sinistre et sarcastique » (V. Ferrari) de ses premières poésies. Ici, il nous expose les besoins religieux de son cœur, sa ferme croyance à l'immortalité de l'âme qu'il rougit d'avoir jadis essayé d'étouffer en lui, ses convictions morales.

CHINE. — Le R. P. de Moidrey, S. J., directeur de l'Observatoire de Zi-Ka-Weï, près Chang-Haï, publie chaque année, dans cette ville, un *Calendrier-annuaire*, qui est, bien qu'écrit en langue française, une sorte d'Annuaire du Bureau des longitudes approprié à la Chine et au Japon. Le *Polybiblion* a reçu les trois *Annuaires* pour 1903, 1904 et 1905 (Chang-Haï, impr. de la Mission catholique, 3 vol. in-12 de 104, 196 et 218 p., avec une carte. — Prix du vol. : 5 fr.). C'est une publication qui progresse dès ses débuts. Chacun des deux volumes, 1904 et 1905, contient quelques données de plus que celui qui l'a précédé. Signalons notamment, en 1905, un tableau graphique très ingénieux du « Clair de lune » pour chaque mois de l'année et une instruction sur la construction des cadrans solaires.

— Le même auteur publie aussi, mais en langue anglaise : *Notes on the climate of Shanghaï* (Shanghaï, Oriental Press). C'est une brochure in-12 de 39 pages avec graphiques et tableaux, fournissant toutes données utiles sur tous les éléments thermométriques et météorologiques concernant le climat et les conditions atmosphériques et sanitaires de Chang-Haï et de la région, le tout complété par une carte des variations de l'aiguille aimantée sur l'empire Chinois et les îles du Japon.

BRÉSIL. — M. Ferreira da Rosa, auteur de plusieurs ouvrages estimés, dont le *Polybiblion* a rendu compte précédemment, continue la publication d'une revue mensuelle : *O Commentario*, qui est l'organe autorisé des vrais Brésiliens catholiques. Cette revue vient d'entrer dans sa troisième année, et nous sommes heureux de constater son succès, ainsi que de signaler les progrès qu'elle a su accomplir, tant dans le soin typographique qui la distingue que dans la rédaction si littéraire et si variée de ses articles. L'Amérique du Sud, espagnole ou portugaise, se réveille et promet un bel épanouissement. C'est justice de le reconnaître et de le dire.

ÉTATS-UNIS. — Il existe, depuis 1893, un inventaire de la correspondance de James Monroë, divisé en deux parties ; dans l'une sont successivement énumérées toutes les lettres écrites par Monroë lui-même alors conservées au « Department of State » ; l'autre énumère, dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, les lettres conservées dans le même dépôt qui furent adressées par ses correspondants au célèbre Président de la République américaine. Pour remédier aux inconvénients que présente un plan de ce genre, la Bibliothèque du Congrès a entrepris en 1903, aussitôt après être entrée en possession des papiers de Monroë, d'en établir, dans l'ordre chronologique, un inventaire sommaire qui, combiné avec le répertoire publié en 1893, fût susceptible de rendre tous les services qu'un historien peut attendre d'instruments de ce genre. C'est ce qu'a exécuté avec beaucoup de soin, sous la direction de M. Worthington Chauncey Ford, M. Wilmer Ross Leech (*Library of Congress. Papers of James Monroe*, listed in chronological order from the original Manuscripts in the Library of Congress. Washington, Government Printing Office, 1905, in-8 de 114 p., avec 12 planches) qui, non

content d'inventorier tous les documents précédemment conservées au « Department of State », a introduit dans son répertoire d'autres documents possédés par la Bibliothèque du Congrès. Un fac-similé du « Journal » tenu par Monroë des négociations qui aboutirent à la cession de la Louisiane par la France, — journal dont le texte avait été précédemment publié dans le n° 5 des Notes sur la Bibliothèque du Congrès publiées à l'occasion de l'Exposition de Saint-Louis, — accompagne cet excellent répertoire.

— Pour combler, en les faisant connaître, quelques-unes des lacunes de sa collection de cartes à grande échelle des pays étrangers, la Bibliothèque du Congrès vient d'en publier une liste provisoire, comprenant l'inventaire des cartes possédées par elle de trente et un États autres que la Grande-Bretagne, pour laquelle un catalogue particulier paraîtra ultérieurement (*Check List of large Scale Maps published by foreign Governments, — Great Britain except, — in the Library of Congress*, compiled under the direction of Phillips. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 58 p.). Que de lacunes dans cet inventaire, où des cartes d'une importance capitale ne sont pas même représentées par une seule feuille ; c'est le cas, par exemple, pour la carte de France à l'échelle de 1 : 100.000e dite « du Service vicinal », et aussi pour notre carte géologique au 1 : 80 000e ! Et cependant, si incomplet soit-il, et en dépit de différentes erreurs de classement (qui ont fait intercaler des cartes d'Égypte dans une série de cartes algériennes, à la p. 22), cet inventaire interfolié, dans lequel de bonne tables facilitent les recherches, n'en présente pas moins son intérêt, et même son utilité.

— Après avoir, il y a quelques années, publié une liste provisoire des journaux américains qu'elle possède, voici que la Bibliothèque du Congrès de Washington met au jour un travail de même genre pour les journaux étrangers. Exécutée sous la direction de M. Allan B. Slauson, directeur du département des périodiques, cette liste est établie dans un ordre géographique fort simple : en premier lieu, vient le Royaume-Uni, avec les journaux de ses différentes divisions métropolitaines, puis ceux de ses nombreuses colonies ; viennent ensuite, suivant leur ordre alphabétique, les différents pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique, des Indes occidentales (y compris Porto-Rico) et les États du Nouveau Monde, enfin les possessions américaines de l'Océan Pacifique. Dans chaque contrée, les journaux sont classés suivant l'ordre alphabétique du mot essentiel de leur titre, d'après le lieu de publication. Cette liste bibliographique, très soigneusement dressée, ne présentera pas d'intérêt que pour les seuls travailleurs américains; en Europe aussi, plus d'un pourra la consulter avec un réel profit (*A check List of foreign Newspapers in the Library of Congress*. Compiled under the direction of Allan Bedient Slauson. Washington, Government Printing Office, 1904, in-4 de 71 p.).

— La dernière des listes bibliographiques publiées par la Bibliothèque du Congrès, dressée sous la direction de M. Appleton Prentiss Clarck Griffin, a trait au service consulaire des États-Unis et énumère les différents ouvrages contenant des plans de réforme de ce service (*List of References on the United States Consular Service*, with Appendix on Consular Systems in foreign Countries. Washington, Government printing Office, 1905, in-8 de 27 p.). Cette liste a pour complément un appendice donnant le titre d'ouvrages relatifs à la constitution et à l'histoire des systèmes consulaires dans les autres pays du globe, capables par conséquent de suggérer des idées aux législateurs chargés de modifier l'organisation consulaire actuelle des États-Unis. Utile à ce point de vue, la liste bibliographique

dont nous parlons présente encore, par la manière même dont elle est établie, de l'intérêt pour tous ceux qui désirent étudier le service consulaire des différentes nations dans les autres contrées.

— Quand un haut officier civil devient, par suite de faits graves, l'objet d'un acte d'accusation qui entraîne sa citation devant un tribunal spécial, il y a *impeachment*. Quels sont les meilleurs ouvrages juridiques, constitutionnels et historiques traitant de l' « impeachment » aux États-Unis, quels cas y ont jusqu'à présent donné lieu, enfin quels sont les principaux ouvrages relatifs à l' « impeachment » dans la loi anglaise, voilà ce que l'on trouvera dans la récente bibliographie choisie de l' « impeachment » publiée par la Bibliothèque du Congrès de Washington (*Select List of References on Impeachment*, compiled under the Direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government Printing Office, 1905, in-8 de 16 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Raisons de croire*, par F. Lacointa (in-18, Retaux). — *Nos Saints Évangiles commentés d'après la tradition et les travaux récents*, par Mgr Doublet (3 vol. in-12, Berche et Tralin). — *Apologies de Justin*, texte grec, traduction française, Introduction et index par L. Pautigny (in-12, A. Picard et fils). — *La Lumière de la foi*, par le R. P. E. Hugon (in-12, Lethielleux). — *La Mère de grâce*, par le R. P. E. Hugon (in-12, Lethielleux). — *L'Évangéliaire des dimanches*, par J.-C. Broussolle (in-8, Lethielleux). — *Le Cœur et ses richesses. VIII. La Paix*, par l'abbé L. Lenfant (in-16 carré, Poussielgue). — *Liquidation en justice des biens des congrégations enseignantes*, par A. Curet (in-8, Pedone). — *L'Année administrative, année 1904*, publiée par M. Hauriou, G. Jèze et C. Rabany (in-8, Giard et Brière). — *La Science moderne devant le surnaturel*, par F. Lefort (gr. in-8, Vic et Amat). — *La Philosophie pratique de Kant*, par V. Delbos (in-8, Alcan). — *Le Malaise de la pensée philosophique*, par A. Cresson (in-16, Alcan). — *La Justice et l'Expansion de la vie, essai sur le bonheur des sociétés humaines*, par J. Novicow (in-8, Alcan). — *L'Idéalisme contemporain*, par L. Brunschvicg (in-16, Alcan). — *La Morale chrétienne et la Moralité en France*, par C. Piat (in-16, Lecoffre). — *Nos Enfants au collège. Le Corps et l'âme de l'enfant*, par le Dr M. de Fleury (in-18, Colin). — *Le Retour à la terre et la surproduction industrielle*, par J. Méline (in-16, Hachette). — *L'Amérique au travail*, par J. F. Fraser; trad. par M. Saville (petit in-8, Dumoulin; Lethielleux). — *Socialistes et sociologues*, par J. Bourdeau (in-16, Alcan). — *L'Année sociologique, 8e année (1903-1904)*, publiée sous la direction de E. Durkheim (in-8, Alcan). — *Monographie horticole des plantes bulbeuses, tuberculeuses, etc.*, par R. de Noter (in-12, Amat). — *La Fleur qui parle et la plante qui guérit*, par l'abbé A. de Célize (in-18 cart., Vic et Amat). — *Les Épidémies et les maladies contagieuses au XXe siècle*, par le Dr J. Félix (in-16, Vigot). — *Le Ternaire magique de Shatan, envoutement, incubat, vampirisme*, par C. Lancelin (in-8, Daragon). — *L'Évolution inorganique*, par N. Lockyer; trad. de l'anglais par E. d'Hooghe (in-8 cart., Alcan). — *Leçons de mécanique élémentaire*, par P. Appell et J. Chappuis (in-16, Gauthier-Villars). — *L'Algèbre de la logique*, par L. Couturat (in-8, cart., Gauthier-Villars). — *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, par C.-F. Bachet (in-16, Gauthier-Villars). — *Les Éclipses de soleil. Instructions sommaires*, par M.-G. Bigourdan (in-8, Gauthier-Villars). — *Solutions des thèmes tactiques donnés aux examens d'admission à l'Académie de guerre de 1886 à 1905*, par le colonel allemand Hauschild; trad. par le capitaine P. Corteys (in-8, Chapelot). — *Le Morvan dans la défense de la France*, par le lieutenant-colonel Biottot (in-8, Chapelot). — *Les Torpilles et les mines sous-marines*, par H. Noalhat (in-8, Berger-

Levrault). — *Sports athlétiques*, par E. Weber (in-18, Garnier). — *L'Art de développer le sentiment musical chez l'enfant*, par H. Hébert (in-18, Société française d'impr. et de librairie). — *Photographie. Les Débuts d'un amateur*, par J. Carteron (in-8, Mendel). — *Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon*, par E. Pilastre (in-8, Librairie de Paris, Firmin-Didot). — *Les Chants de l'aurore*, par A. Joussain (in-16, Société française d'impr. et de librairie). —*Arpèges*, par L. Hély (in-12, Fischbacher). — *L'Homme intérieur, 1901-1905*, par C. Guérin (in-12, Mercure de France). — *Gerbe d'Armelle, fleurs d'amour*, par B. Steller (in-16, Dujarric). — *Estelle*, poèmes en français et en provençal en regard, par E. Houchart (in-8, Avignon, Aubanel). — *La Reine d'Écosse*, tragédie d'Anthoine de Montchrestien, texte critique établi d'après les quatre éditions de 1601, 1604, 1606, 1627, par les élèves de seconde année de l'École normale, sous la direction de G. Michaut (in-16, Fontemoing). — *Le Sang du Calvaire*, drame sacré en 5 tableaux, par C. Grandmougin (gr. in-8, Émile-Paul).— *Les Carosses du Roi*, par K. Waliszewski (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Mort vivant*, par R.-L. Stevenson; trad. par T. de Wyzewa (in-16, Perrin). — *Femme de lettres*, par M. Floran (in-16, Hachette). — *Sur le tard*, par A. Barratin (in-16, Lemerre). — *L'Illusion sentimentale*, par P. Flat (in-8, Fontemoing). — *En marge des vieux livres, contes*, par J. Lemaître (in-12, Société française d'impr. et de librairie). — *Les Algues vertes*, par P. Delider (gr. in-8, Messein). — *L'Amour qui dure, scènes et récits de la vie aux colonies*, par M. P. de Grandville (in-12, Dujarric). — *Le Père et le fils (secret de famille)*, par A. Mulé (in-16, Dujarric).— *Chasses en Abyssinie*, par H. Decaux (gr. in-8, Delagrave). — *Le Notaire de Valfleur*, par M. de Meria (in-12, H. Gautier).— *Chaîne renouée*, par M. du Campfranc (in-12, H. Gautier). — *Le Rêve de Suzy*, par H. Ardel (in-16, Hatier). — *Suzanne*, par P. Deschamps (petit in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Le Serment de Marcelle*, par M. de Harcoet (in-12, Téqui). — *La Cité des intellectuels*, par F. Maillard (in-18, Daragon). — *Écrivains et styles*, par A. Schopenhauer; trad. par A. Dietrich (in-16, Alcan). — *Littérateurs et artistes. Paul Gourmand*, par F. Clerget (in-16, Bibl. de l'Association). — *France et Belgique, études littéraires*, par E. Gilbert (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Théâtres du boulevard du Crime, de Nicolet à Déjazet (1752-1862)*, par H. Beaulieu (in-8, Daragon). — *Nouveaux Documents sur les comédiens de campagne. La Vie de Molière et le Théâtre de collège dans le Maine*, par H. Chardon. T. II (in-8, Champion). — *Lettres à ma cousine*, par G. Aubray. 1re série (in-16, édit. du *Mois littéraire et pittoresque*). — *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié sous la direction de P. Joanne. Introduction par E. Reclus (gr. in-4, Hachette). — *Zigzags en France*, par H. Roland (in-16, Hachette). — *En Zigzag de Singapour à Moscou, notes de route*, par J. de Nettancourt-Vaubecourt (in-18, Plon-Nourrit). — *Coins d'Égypte ignorés*, par A. Gayet (in-18, Plon-Nourrit). — *Les Chemins de fer coloniaux en Afrique. 3e partie. Chemins de fer dans les colonies françaises*, par E. de Renty (in-18, F.-R. de Rudeval). — *L'Administration financière du sanctuaire pythique au IVe siècle avant J.-C.*, par E. Bourguet (in-8, Fontemoing). — *Histoire de la formation particulariste. L'Origine des grands peuples actuels*, par H. de Tourville (gr. in-8, Firmin-Didot). — *L'Époque contemporaine (1789-1902)*, par E. Driault (in-12, Alcan).—*La Bienheureuse J.-M. de Maillé*, par le P. Léopold de Chérancé (in-12, Poussielgue). — *Le Curé d'Ars, vie du bienheureux Jean-Baptiste-Marie Vianney*, par l'abbé A. Monnin (2 vol. in-12, Téqui). — *Le Cardinal Lavigerie*, par le vicomte de Colleville (in-18, Librairie des Saints-Pères). — *Lettres de Louis XI, roi de France. T. IX. Lettres de Louis XI, 1481-1482*, publiées par

J. Vaesen (in-8, Laurens). — *Mémoriaux du Conseil de 1661*, publiés pour la Société de l'histoire de France par J. de Boislisle. T. I (in-8, Laurens). — *Le Drame de Varennes, juin 1791*, par G. Lenôtre (in-8, Perrin). — *Histoire de Marie-Antoinette*, par M. de la Rocheterie. Nouvelle édition revue (2 vol. in-8, Perrin). — *Fleur de lys*, par Osmond (in-8, Daragon). — *Un Représentant de la bourgeoisie angevine à l'Assemblée nationale constituante et à la Convention nationale. L.-M. La Revellière-Lépaux (1753-1795)*, par A. Meynier (in-8, A. Picard et fils). — *Inquisition et inquisitions*, par L.-A. Gaffre et A. Desjardins (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Assistance sous la Législative et la Convention*, par Ferdinand Dreyfus (in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *Études sur les armées du Directoire*, par P. Mahon. 1re partie. *Joubert à l'armée d'Italie; Championnet à l'armée de Rome (octobre 1798-janvier 1799)* (in-8, Chapelot). — *Le Cas de Bazaine*, par E. Peyron (in-8, Stock), — *Le Clergé picard et la Révolution*, par l'abbé Le Sueur (2 vol. in-8, Amiens, Yvert et Tellier). — *La Coutume de Royan au moyen âge*, par G. Musset (in-8, La Rochelle, Texier et fils). — *Examen de conscience. Causeries sur le temps présent*, par R. Havard de la Montagne (in-16, Perrin). — *Questions diplomatiques de l'année 1904*, par A. Tardieu (in-12, Alcan). — *La France et la Paix armée. La Conférence de la Haye*, par C. Guieysse (in-12, « Pages libres »). — *Le Clergé français et le Concordat*, par le baron E. de Mandat-Grancey (in-16, Perrin).— *Le Secret de la franc-maçonnerie* (in-16, Perrin). — *Les Signes de la fin du monde*, par J. du Valdor (2 vol. in-8, Vic et Amat). — *L'Allemagne religieuse. Le Catholicisme (1800-1848)*, par G. Goyau (2 vol. in-16, Perrin). — *L'Allemagne*, par Mgr J. Fèvre. T. I. *Le Catholicisme* (in-8, Savaète). — *Les Espagnols d'autrefois. Récits historiques*, par Dom J. Rabory (in-8, Savaète). — *L'Espagne, terre d'épopée. Les Vieilles Villes et leurs souvenirs*, par P. Suau (petit in-8, Perrin). — *L'Espagne et l'Ancien Régime*, par G. Desdevises du Désert. T. III. *La Richesse et la civilisation* (gr. in-8, Société française d'impr. et de librairie). — *Propos d'Espagne*, par E. Martinenche (in-16, Hachette). — *Espagnols et Portugais chez eux*, par M. Quillardet (in-18, Colin). — *L'Empire russe et le Tsarisme*, par V. Bérard (in-18, Colin). — *Sanctuaires et paysages d'Asie*, par A. Chevrillon (in-16, Hachette). — *En Mandchourie*, par G. de la Salle (in-18, Colin). — *L'Expansion des Boers au* XIXe *siècle*, par H. Dehérain (in-16, Hachette). — *English colonial administration under Lord Clarendon (1660-1667)*, by P. T. Kaye (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Justice in colonial Virginia*), by O. Perry Chitwood (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *La Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis*, par H. Buffenoir (gr. in-8, Leclerc). — *Joseph Reinach historien. Revision de « l'histoire de l'affaire Dreyfus »*, par M. Dutrait-Crozon (in-8, Savaète). — *Études sur l'historiographie espagnole. Mariana historien*, par G. Cirot (gr. in-8, Fontemoing). — *L'Auberge des princes en exil*, par E. Gossart (in-18, Bruxelles, Weissenbruch). — *En vibrant*, par R. de Montozon (in-18, Vic et Amat). — *Romans à lire et romans à proscrire*, par l'abbé L. Bethleem (in-16, Cambrai, Masson).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE — THÉATRE

1. *Œuvres. Heures lointaines. Aux Champs. Voix de la glèbe. Poèmes inédits*, par Paul Harel. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de II-229 p., 5 fr. — 2. *Derniers Poèmes*, par l'abbé Jean Barthès. Paris, Lemerre, 1905, petit in-8 de III-104 p., 2 fr. 50. — 3. *Poèmes de France et d'Italie*, par Pierre de Nolhac. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 232 p., 3 fr. 50. — 4. *Prima et ultima verba*, par Ernest Dufourt. Lyon, imp. A. Rey, 1905, in-12 de 192 p., 5 fr. — 5. *Le Secret de la vie*, par Fernand Richard. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de VI-133 p., 3 fr. — 6. *L'Ombre des pins*, par Gabriel Nigond. Paris, Stock, 1904, in-18 de 289 p., 3 fr. 50.— 7. *Le Poème du travail et du rêve*, par Amédée Prouvost. Lille, édition du Beffroi, 1905, in-18 de 130 p. — 8. *Harmonies printanières. Premiers Accents*, par Pierre Delider. Paris, Messein, 1904, gr. in-8 de 128 p., illustr. de l'auteur, 10 fr. — 9. *Le Christ*, par Halil Ganem. Paris, Téqui, 1903, in-16 de 278 p., 3 fr. 50. — 10. *La Lumière dans l'ombre, poèmes de la vie cérébrale*, par Maurice Gautier. Paris, Perrin, 1905, in-12 de 151 p., 3 fr. — 11. *Les Prémices*, par Guillaume Carantec. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 143 p., 3 fr. — 12. *La Promeneuse*, par Francis Éon. Lille, édition du Beffroi, 1905, in-12 de 152 p., 3 fr. 50. — 13. *Reliquiae*, par Charles Grolleau. Paris, Carrington, 1904, in-18 de 105 p. — 14. *Les Émotions modernes*, par Émile Lante. Paris, Havard, 1904, in-18 de 203 p., 3 fr. — 15. *Douleur et volupté*, par Gabriel Chevenet. Paris, Sansot, 1905, in-8 de 139 p., 3 fr.— 16. *L'Ame brûlante*, par la baronne de Baye. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 158 p., 3 fr. — 17. *Le Culte intérieur*, par Georges Bouyer. Paris, Messein, 1905, in-8 de 52 p., 1 fr. 50.— 18. *La Divine Aventure*, par Roger Allard. Lille, édition du Beffroi, 1905, in-18 de 178 p., 3 fr. 50. — 19. *Échos et reflets*, par Paule Riversdale. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de 130 p., 3 fr. — 20. *L'Être double*, par la même. Paris, Lemerre, 1904, in-12 de VII-299 p., 3 fr. 50. — 21. *La Chaîne du rêve*, par Charles Dornier. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1905, in-18 de 126 p., 3 fr. 50. — 22. *Au Pays de Sologne, poésies et nouvelles du terroir*, par Paul Besnard. Paris, Cornély, 1905, in-18 de 126 p., 2 fr. 50. — 23. *Sonnets antiques et modernes*, par Paul Dandicole. Paris, Lemerre, 1905, petit in-8 de 227 p., illustré de reproductions de Bouguereau, Wagrez, Chéret, etc., 6 fr. — 24. *Les Pierres sonores. Ecce homo*, par Lya Berger. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1905, in-12 de 224 p., 3 fr. 50 — 25. *Les Cloches du passé*, par Marylie-Markovitch. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 123 p., 3 fr. — 26. *Au long des terrasses*, par Paul Castiaux. Lille, édition du Beffroi, 1905, in-18 de CLXXIV p., 3 fr. 50. — 27. *Un Siège célèbre (pratique et théorie)*, par Jean Lataste. Paris, Berger-Levrault, 1905, in-18 de 29 p., 0 fr. 75. — 28. *Œuvres d'Horace*; traduites en vers français, par Alphée Motheau. Paris, Fontemoing, 1905, in-16 de XII-445 p., 4 fr. —29. *Voyage au Harz*, de Heinrich Heine; traduction par Charles Pruvot. Paris, édition de « La Pensée », 1905, in-8 de 29 p., 1 fr.

Théatre. — 1. *La Massière*, comédie en 4 actes, par Jules Lemaitre. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 237 p., 3 fr. 50. — 2. *Mademoiselle Floriette Bachet, du Conservatoire*, comédie moderne en 5 actes, par Paul Mougin. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 127 p., 2 fr. — 3. *La Conversion d'Alceste*, comédie en 1 acte, en vers, par Georges Courteline. Paris, Flammarion, 1905, petit in-18 de 36 p., 1 fr. 25. — 4. *Petits Drames ignorés. Les Œuvres des autres*, par Jeanne France. Paris, éditions de la « France semeuse », 1904, in-18 de 80 p., 1 fr. — 5. *La Passion*, drame en 5 actes, en prose, par Gaston Baty. Lyon, Paul Phily, 1905, in-18 de 159 p., 3 fr. 50. — 6. *La Croisade des enfantelets francs*, par Louis Ernault. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 158 p., 3 fr. — 7. *Le Poème de l'âme*, par Léon Vannoz. Paris, édition des Poètes, 1905, in-8 de XXIX-173 p.

1. — M. Paul Harel est de ceux que l'on réédite. « J'ai donc, nous dit-il, rappelé à moi mes livres épars et mes jeunes pensées, et je me suis efforcé de séparer la paille du froment. Voici ma récolte. » Cette récolte a de la valeur. Peu de poètes savent, comme M. Paul Harel, réunir autant de qualités aimables et solides. Le recueil de ses *Œuvres* comprend les divisions suivantes : *Heures lointaines*, *Aux Champs*, *Voix de la glèbe*, *Poèmes inédits*. Cette dernière partie, d'ailleurs fort courte, ne vaut peut-être pas les trois autres ; mais celles-ci renferment des pages charmantes. Ce qui distingue l'ancien aubergiste du *Grand Saint-André*, c'est un mélange harmonieux d'émotion mesurée, d'heureux pittoresque, d'esprit religieux et patriotique, de bonhomie gauloise et de sincère amour pour les humbles. Ses poésies sont bien celles d'un rural, qui ne décrit pas la nature « de chic, » mais qui l'a longuement observée et ne l'en aime que mieux. Comme il connaît les choses, il connaît les hommes. Il aime les paysans et leur dit leurs vérités. Il a des tendresses pour les prolétaires des campagnes, gueux, chemineaux, passants inconnus qui vont vers des buts mystérieux. Ses descriptions ont tantôt une touche large et sereine, tantôt une allure humoristique et piquante. Il connaît la rêverie, mais ne s'y attarde pas, et ses hymnes rustiques à *Mars*, à *Avril* se ressentent plutôt de la grâce gentille d'un Remy Belleau que des graves envolées de Lamartine. Voici le début d'un sonnet sur *le Printemps et les Gueux* :

Ouvriers sans travail, hommes sans feu ni lieu,
Artistes du plein air, chanteurs, traîneurs de loques,
Baladins, joueurs d'orgue, aveugles, ventriloques,
Bienheureux fainéants, nos frères devant Dieu.

Sur vous de chauds rayons descendent du ciel bleu,
Aux ronces des chemins brillent vos pendeloques,
Le babil des oiseaux se mêle à vos colloques,
Les vergers sont en fleurs ; couchez-vous au milieu.

M. Paul Harel combat la dépopulation des campagnes.

Les paysans devaient rester des paysans.

Et il ajoute :

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts !
Du métier désappris que l'absent se souvienne !
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

2. — M. l'abbé Jean Barthès mérite les éloges que lui décerne, dans la préface de son petit livre, M. François Coppée. L'auteur des *Derniers Poèmes* a du rythme, du mouvement et de la vie. Curé de campagne, il traduit dans ses vers, tantôt la mélancolie d'un pasteur qui voit les campagnards se gâter, tantôt, et plus souvent, la bonne gaieté française et même gauloise qui prend le dessus et réconforte. Il chante le cantonnier qui travaille un peu, mais si peu !... Il chante l'archéologue

qui fouille dans le sol et qui découvre, avec une religieuse émotion... une tête de vache. Il chante le pauvre frère Stapin qui a bien promis de ne plus boire... et qui boit toujours. Certains sonnets bien martelés rappellent la manière de Hérédia, et certains dizains, groupés sous le titre d' « Instantanés », sont visiblement imités de M. Coppée. En poète avisé, M. l'abbé Barthès ne sacrifie pas à la mode, cette mode dont il dit :

D'après elle, le vers n'est plus qu'un objet d'art,
Un joyau florentin serti de rime rare,
Et chaque strophe est une Infante qui se pare
Des mobiles reflets d'un manteau de brocart.

Citons encore les strophes suivantes, qui terminent la pièce intitulée : *Pluie de feuilles.*

Elles tombent des arbrisseaux, des églantiers,
Des marroniers touffus, des ormes et des frênes ;
Toute la flore en deuil se dépouille, et les chênes,
Feuille à feuille, à leur tour, pleurent dans les sentiers.

Et vous tombez ainsi, rêve qui nous enivre,
Espoir, illusion, croyances d'autrefois,
Oui, vous tombez comme les feuilles dans les bois,
Et l'âme, en vous perdant, perd la douceur de vivre.

Du moins, quand reviendront les caresses d'Avril,
L'arbre retrouvera, sous les brises nouvelles,
Des rameaux verts, des chants d'oiseaux et des bruits d'ailes.
Mais le cœur desséché, quand reverdira-t-il ?

L'auteur est peut-être moins bien inspiré dans les pièces de circonstance, mais c'est le défaut des pièces de circonstance.

3. — M. Pierre de Nolhac n'est pas seulement l'historien que l'on connaît, et l'habile organisateur du Musée de Versailles ; c'est encore un poète, mais un poète érudit, artiste, dilettante, un poète qui écrit pour les lettrés, et se plaît dans les souvenirs classiques. Ses *Poèmes de France et d'Italie* nous promènent dans mainte cité antique et du moyen âge. Ils nous font rêver avec mélancolie sur toutes les gloires déchues. M. de Nolhac aime à évoquer, sur les ruines de Syracuse, la guerre du Péloponèse ; il suit les vaisseaux grecs et phéniciens sur les mers ; il voit dans la destruction des temples de Jupiter « la revanche des Titans. » Et tout cela est très « intellectuel. » L'auteur aime Dante, Pétrarque, Botticelli. Il aime les tableaux que faisait brûler Savonarole, et Savonarole qui faisait brûler les tableaux. Il aime saint François d'Assise, et il aime également Lucrèce Borgia.

Oh ! n'avoir pas vécu chez Madame Lucrèce.

En France, M. de Nolhac chante les volcans d'Auvergne, et son inspiration, abreuvée aux sources géologiques, lui fait voir en activité ces cratères éteints. C'est avec un vrai souffle qu'il évoque l'ombre

héroïque de Vercingétorix. Quoique indulgent pour les païens. il apprécie le rôle des moines, et apostrophe ainsi l'un d'entre eux :

Dans ton espoir sublime et ton rêve innocent,
Meurs pour le monde ingrat, héros pur et sans gloire !
Il oubliera demain, en dictant son histoire,
Que le sol dont il vit est pétri de ton sang.

Le sonnet qui suit ne fera pas plaisir aux huguenots, mais n'en exprime pas moins une vérité frappante :

Florence de Laurent, Florence de Marsile,
Qui goûtais le savoir comme une volupté,
Tes villas répétaient les échos du Pœcile,
Peuple chrétien ému de l'antique beauté.

De grands vieillards, pareils à des rois qu'on exile,
Avaient porté la Grèce aux murs de la cité ;
Athènes, qui par eux parlait en cet asile,
Instruisait et charmait une autre humanité.

La raison et la foi s'unissaient, heure unique !
L'Église n'avait point déchiré sa tunique.
Et recevait Platon comme un saint inconnu.

Un moine d'Allemagne, applaudi par les reitres,
A maudi l'Italie et dénoncé ses prêtres ;
Le monde est-il meilleur depuis qu'il est venu ?

4. — Un vrai talent, souple et fort, distingue M. Ernest Dufourt. Cris d'admiration devant la nature, éclats vibrants de patriotisme, plaintes pathétiques d'une mère devant le lit de mort de son enfant, badinages de circonstance, railleries légères sur le printemps qui n'est pas une jolie saison, rêveries historiques et rétrospectives sur le Masque de fer : il y a de tout dans *Prima et ultima verba*, et, un peu partout, le lecteur découvre avec plaisir des strophes tantôt puissantes, tantôt gracieuses. — Citons ces vers qui terminent une pièce adressée par l'auteur « à sa fille Louise. » Le poète parle de Dieu :

Souviens-toi que la vie où tu marches, rieuse,
Regardant l'avenir sans trouble et sans émoi,
Sera d'autant plus douce à ton âme pieuse
Que tu l'auras prié plus souvent : souviens-toi

Qu'il n'est pas de bonheur sans un peu de souffrance,
Qu'il n'est pas de plaisir qui ne laisse un ennui ;
Qu'il n'est pas de chagrin sans un peu d'espérance,
Qu'il n'est pas de douleur qui ne trouve un appui.

Nous regrettons de ne pouvoir citer les strophes énergiques de *la Mort de l'Aigle*, ni la belle allégorie de *la Route*, où le poète décrit en termes saisissants la vie errante du chemineau.

Pour faire une critique, disons que M. Ernest Dufourt n'est qu'à moitié heureux dans le sonnet. Il commence généralement bien ; mais la « chute » — cette terrible chute — est un peu quelconque. Le vers qui

termine la bluette est trop *ordinaire*, et il en résulte pour le lecteur une petite déception.

5. — M. Fernand Richard a l'âme d'un poète. Il a même de l'âme tout court, c'est-à-dire des émotions profondes, qui se traduisent par des accents majestueux et tragiques. Il chante la douleur, mais il veut la rendre féconde et utile, car c'est là *le Secret de la vie*.

Certains cris rappellent Musset :

> Plus le cœur est profond, plus il contient d'angoisse ;
> Mais plus il est brisé, plus il contient d'amour.

Écoutons encore ces strophes où palpite un émoi contenu :

> Je sais, ô mornes fleurs, des âmes solitaires
> Qui, comme vous, dans leur mélancolique paix
> Attendent aux soirs bleus, sous l'ombre du mystère,
> L'amant consolateur qui ne viendra jamais.
>
> Closes dans le tombeau d'espérances déçues,
> Elles sourient encore, et le frémissement
> Des caresses d'amour qu'elles n'auront pas eues
> Au fond de leurs soupirs chante immortellement.

On peut reprocher à M. Fernand Richard de trop savoir qu'il est ému, et de raffiner ses émotions. Mais l'auteur du *Secret de la vie* a une qualité rare chez les poètes du jour : il est harmonieux, et, s'il se laisse trop captiver par sa propre harmonie, du moins est-il excusable.

6. — Sous *l'Ombre des pins*, de M. Gabriel Nigond, on respire un sain parfum d'idylle, bien qu'une part notable y soit faite à la tragédie et à l'élégie. Ce qui plaît le plus dans ce recueil, ce sont les descriptions rustiques faites de détails simples et familiers. Ce sont aussi quelques jolis dialogues, comme celui de Fra Angelico avec le jardinier qui lui porte un lys et avec Giovanna, la pauvre petite jardinière qui pose inconsciemment pour la Madone avant de mourir. M. Nigond exprime avec un humour touchant les plaintes d'un âne battu. Il décrit les derniers moments de la vieille servante du curé, Claudine, qui, ayant aimé les bêtes toute sa vie, veut les revoir avant de mourir. L'auteur est moins à son aise quand il aborde, dans *Tristan*, la légende moyenâgeuse ou quand il met en scène la mort de Maurice de Guérin. A ses qualités de versification légère et facile se mêlent alors de l'imprécision, du décousu et des longueurs ; mais l'ensemble demeure estimable.

7. — Les grandes villes, avec leurs usines et leurs trafics, sont-elles poétiques ? Parfaitement, nous répond M. Amédée Prouvost, et il nous le prouve dans une série de sonnets consacrés à décrire les aspects d'une cité manufacturière du Nord. *Le Poème du travail et du rêve* est un recueil assez original, où les sujets sont bien choisis, et où règne d'un bout à l'autre le sentiment du pittoresque. L'auteur chante la forge, la manufacture, les arrivages de laine, les canaux, la navette du tisserand. Il célèbre également les distractions ouvrières : le jeu de

boule, le jardin du faubourg, le carrousel de la fête foraine. Il note la physionomie qu'offre la ville le dimanche. Il a un mot pour la sœur des malades, qui se dévoue à soigner les travailleurs. Ses sonnets, comme mérite de facture, ne dépassent pas un niveau estimable. Mais M. Amédée Prouvost est malgré tout un pittoresque et un sympathique. Qu'on l'approuve ou non, on aime à l'entendre interpeller ainsi les cheminées d'usine :

Sœurs des clochers d'ardoise et des beffrois hautains.

8. — Nous ne voudrions pas contrister M. Pierre Delider, car ses *Harmonies printanières* et ses *Premiers Accents* sont pleins d'excellentes intentions. Et puis quelle superbe édition sur papier de grand luxe, illustrée d'artistiques dessins de l'auteur ! M. Pierre Deliler a du poète le penchant à la rêverie et une certaine naïveté douce. Il chante avec une aimable conviction Apollon, les Muses, Flore, Pomone, Éole, les Néréides. Il appelle le soleil « le doux et chaud Phébus. » Tout cela ne l'empêche pas d'exprimer des sentiments fort chrétiens, et de nous offrir d'édifiants sermons où « fragilité » rime avec « culpabilité ». Avec tout cela, les vers de M. Delider ont un grave malheur, celui de ressembler beaucoup à de la prose, de contenir de nombreuses négligences et d'illustrer des conceptions qui trop souvent n'en valent pas la peine. L'auteur des *Harmonies printanières* et des *Premiers Accents* est un homme bien aimable, mais il n'a pas le « je ne sais quoi. »

9. — Nous craignons fort que M. Halil Ganem n'ait pas assez médité la maxime de Voltaire : « Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. » *Le Christ* est un recueil de piécettes qui résument la vie et l'enseignement de Jésus, mais d'une façon bien terne et bien prosaïque. Certains petits vers surtout, que l'auteur affectionne, font penser à la littérature de mirliton. Et puis que penser de celui-ci :

Véronique, soudain, d'un bond fendit l'espace.

Et goûtera-t-on beaucoup ce quatrain :

L'homme voit et discerne
Le bien du mal,
Il porte une lanterne
A l'os frontal.

L'auteur traite Pilate de « tétrarque. » Renvoyons-le à Hérode. Il commet par distraction un vers de quatorze pieds en croyant faire un alexandrin. Il n'est pourtant pas impossible de trouver quelques vers bien venus ; celui-ci par exemple :

De même que la nuit, la mort est lumineuse

et cet autre :

Le cœur est la racine et l'esprit est la plante.

Du reste l'esprit du volume, c'est-à-dire le cœur de M. Halil Ganem, est excellent.

10. — M. Maurice Gautier chante *la Lumière dans l'ombre.* Il y a plus d'ombre que de lumière. Il nous gratifie, comme il le dit lui-même,

De vers berceurs, obscurs, aux termes imprécis.

On sait d'ailleurs qu'il y a des lecteurs auxquels cette imprécision paraît louable. Ceux-là goûteront les vagues désirs, les vagues regrets, les vagues amours, les vagues aspirations de M. Maurice Gautier. Peut-être comprendront-ils ce que le poète dit lorsqu'il veut donner aux émois de son cœur « la cadence adorable de l'Être. » Mais nous allions oublier de dire que le recueil a pour sous titre : *Poèmes de la vie cérébrale.* Respectons l'adjectif cérébral et l'état d'âme de messieurs les cérébraux. Il y a du reste quelque chose de noble et de touchant, parfois, dans les aspirations de M. Maurice Gautier. Il dit dans un beau vers :

Qui n'a pas dit à Dieu : Mon Dieu ! sans même y croire ?

Il donne en passant un bon conseil à plus d'un :

Demandez la grâce à la bonne Vierge
De ne pas rester chrétien à demi.

Un peu moins d'hiatus, un peu moins de phrases contournées péniblement, un peu moins de suppressions d'articles, un peu moins de chutes insignifiantes à la fin des pièces, et M. Maurice Gautier aurait des chances de dépasser la moyenne des poètes contemporains.

11. — M. Guillaume Carantec, dans *les Prémices* — les prémices de quoi ? — nous donne son signalement avec franchise :

Je suis un rustre avec du fiel.

Il ajoute un peu plus loin qu'il est « un ours mal léché », et ses strophes, d'un rythme quelquefois puissant, sont animées d'une sorte de verve brutale et grincheuse. Mais cette verve s'attaque à tout ce que l'on respecte d'ordinaire. Dieu, le Christ, la morale, la décence, la société, le capital, tout y passe. L'auteur dit carrément :

Toute croyance est un naufrage !

Ailleurs, il se déclare fier d'avoir vaincu l'espérance. Il bafoue « le mensonge chrétien ». Il raille la fête de Noël. Il traite la morale de « sinistre » et de « déesse Paillasse. » Il s'écrie :

Voilà la Morale qui passe !
Ohé ! ohé ! ...

L'armée n'a pas plus de succès avec M. Carantec, qui méprise « l'attirail » de la gloire. En revanche, l'amour sensuel et païen s'étale avec fougue dans son œuvre, et certains passages, à force d'exaltation,

sombrent dans le vague et les nébulosités d'une philosophie panthéiste et humanitaire, où l'on retrouve le dieu Pan, le Grand Tout, etc.

12. — M. Francis Éon a pratiqué les décadents, et nous confie son admiration pour Verlaine :

> Ah ! Verlaine, charmant prince de décadence.
> *Eus*-tu jamais pensé...

Un académicien aurait dit « eusses-tu » ; mais l'auteur de *la Promeneuse,* paraît-il, envoie promener la grammaire. Du reste, il y a dans son œuvre moins d'obscurités que de mièvrerie. L'auteur, dans presque toutes les pièces, évoque une certaine « Amie » dont la silhouette reste nébuleuse. Quand il essaye de nous la décrire, c'est pour comparer ses cils... à des peupliers :

> Je dirai sur tes yeux le tremblement des cils
> Peupliers de bordure à ces lacs de mystère.

L'image est neuve, mais hardie. M. Éon, comme bien d'autres rimeurs contemporains, a un culte pour la proposition *en* : « en les collines, en la profondeur, en la paix, en la mousse, en la ville, en ma jeunesse. » Il s'écrie :

> O musique mineure en la phrase endormie !

Il a pour la religion une rêveuse bienveillance, et, de temps en temps, il croit qu'il croit, mais le lecteur n'en est pas très sûr. On trouve en un mot, dans *la Promeneuse*, des émotions sincères, déparées par une regrettable affectation.

13. — M. Charles Grolleau a droit au titre de poète « dans le train, » car il cultive à la fois l'obscurité, l' « écriture artiste » et le paradoxe truculent. Les deux dernières pièces de ses *Reliquiae* surtout, laissent une impression de tristesse. Dans l'une, il représente Gérard de Nerval se suicidant et enlevé par des séraphins. Dans l'autre, il met en scène le Christ pour lui faire dire qu'il n'y a pas de Dieu. Les autres pages sont seulement subtiles et alambiquées. Quelques grandes images s'y rencontrent.

> La nuit tombait du ciel comme un voile de veuve

L'auteur aime sa bibliothèque où, dit-il,

> Les vieux livres fermés chuchotent dans la nuit.

Verlaine eût applaudi le vers suivant :

> Viens respirer l'adieu des printemps écoulés.

M. Grolleau s'efforce de donner une physionomie spéciale au clair de lune, sujet trop souvent chanté :

> Dame du bleu silence et Reine du Mystère,
> La Lune au cœur de neige où brûle un chaste amour,
> Avec ses mains d'argent magnétise la terre.

Malgré les qualités d'artiste de M. Grolleau, nous craignons que le lecteur ne soit faiblement magnétisé.

14. — M. Émile Lante, lui aussi, aime ce qui est « nouveau jeu. » Il aime à flâner dans les rues, et y chante *les Émotions modernes*, c'est-à-dire les impressions que lui inculquent les réverbères, les timbres de tramways, les trompes d'automobiles, les cabarets, les ivrognes, les sorties d'usines. Il goûte « les splendeurs des féeriques cafés » et s'attendrit aux sons de pianos qui sortent des maisons par les fenêtres. Il se délecte au bruit de la pluie sur les vitres.

Flic, flac, floc, flic, disent les gouttes ;
Flac, floc, flac, répond le carreau...
Ce sont des mots d'amour sans doute,
Que se disent le verre et l'eau ?

La vue d'un soleil couchant sur l'eau lui arrache des comparaisons étranges :

Le soleil accroupi tremble comme un chien ivre.

Et cependant, M. Lante a du sentiment, et le volume des *Émotions modernes* ne dément pas le premier mot de son titre. Non content d'écrire, dans un poème long et banal, « l'inquiétude humaine », il exprime avec une sincérité indéniable ses inquiétudes à lui, ses regrets, ses remords, ses obsessions, ses aspirations. Il a de beaux vers sur sa mère, sur le « retour au collège », sur divers souvenirs plus ou moins poignants qui l'assiègent. Nous devons critiquer ici l'abus des hiatus, les escamotages de césures et diverses autres négligences qui diminuent la valeur de son recueil.

15. — Les amateurs d'amour transi et grave, de style solennel et sentencieux, seront, avec *Douleur et volupté*, de M. Gabriel Chevenet, servis à souhait. On ne saurait contester à l'auteur des aspirations nobles, exprimées en des pièces dont la facture rappelle un peu les toutes premières poésies de Lamartine ou certaines de Millevoye. Mais si cette facture est élégante et classique, les pensées sont un peu ternes, l'élocution diffuse, et la clarté parfois absente. Les élégies de M. Chevenet tournent facilement à la dissertation. On peut même y glaner çà et là quelques pensées (pas beaucoup) :

L'homme aime à s'épuiser de douleurs qu'il invente.

L'expérience amère de l'auteur lui suggère des conseils assez vieux, mais toujours bons :

... prends le sentier du chaste amour, et laisse
La volupté, qui n'est que l'ombre de l'amour.

Il s'écrie avec une terreur pénétrante :

Ne me demande pas ce que j'ai dans le cœur !

Lui-même le dit cependant, d'un ton gros de menaces ;

Mon cœur est un volcan qui fume et qui sommeille,
Le moindre souvenir peut le faire éclater...

C'est donc un amoureux terrible que M. Chevenet, et l'on conçoit que l'amour l'ait fait bien souffrir. On ne couve pas impunément des ardeurs aussi volcaniques.

16. — Ce n'est pas un vain titre que celui de *l'Ame brûlante*, donné à son recueil par Mme la baronne de Baye. Mme de Baye est une passionnée, et sa passion ne manque ni de grâce ni de force. On s'étonne seulement de voir tant d'élan et tant d'abandon dans la tendresse sous une plume qui semblerait tenue à plus de réserve. L'auteur, non contente de traduire son âme propre, évoque des femmes « célèbres », telles que Salomé, Thaïs, Théodora. Mme la baronne de Baye n'a-t-elle pas peur de se mettre en mauvaise compagnie ? En revanche, elle a quelques vers contre les briseurs de croix, et ceci est bien. Elle termine par des fantaisies japonaises. Mais il faut se hâter de voir le Japon sous ce jour, car il ne sera bientôt plus temps. Citons quelques strophes de *la Lettre* :

Lettre mignonne, lettre rose,
Qui contiens peut-être un trésor,
Et dont ma main tremblante n'ose
Déchirer l'enveloppe encor.

Qu'apportes-tu, petite feuille,
Dont le cachet va se briser,
Où mon cœur blotti se recueille ?
Est-ce une larme ? est-ce un baiser ?...

Mais qu'importe ! je saurai lire
Également sans me leurrer,
Le mot tendre qui fait sourire,
Le mot cruel qui fait pleurer.

Il y a du sentiment, on le voit, chez Mme la baronne de Baye. Il y en a même trop.

17. — Il y a peut-être de l'amour dans *le Culte intérieur*, de M. Georges Bouyer, mais on l'aperçoit à peine, transfiguré par cette idée de « culte » qui rend l'auteur grave et met sous sa plume d'austères exhortations. M. Georges Bouyer est une sorte de sage antique, marchant vers la sagesse pour faire plaisir à quelque mystérieuse Béatrix, évidemment fort sage elle-même. A cela nous n'avons rien à redire, mais nous regrettons une certaine banalité dans ces considérations morales et aussi le fâcheux entrecroisement de rimes masculines différentes. La rime est presque partout négligée et le style prosaïque. *Gloire* rime avec *espoir*. On voit des strophes comme la suivante :

Il n'est point de beauté que celle de garder
Sans souillure son âme et droite sa pensée,
Et de tenir sa vie aussi haut élancée
Que nos faibles regards peuvent s'aventurer.

La pensée est excellente, mais comme cela est mal dit! Citons cependant ce bon vers sur le remords :

Pour un instant d'oubli, tu gâtes l'avenir.

18. — En quoi consiste *la Divine Aventure*, de M. Roger Allard? En simples évocations païennes où foisonnent les nymphes, les faunes, les satyres, les bacchantes, les ægypans, les sirènes. Le dieu Pan est à son poste. Cet enthousiasme pour l'antique serait peut-être digne de la bienveillance des intellectuels si l'on n'entrevoyait surtout, à travers cet amour, des déités mythologiques, l'amour du déshabillé.

M. Roger Allard use et abuse de l'hiatus. Il entrecroise différentes espèces de rimes féminines. Il fait rimer *rires* avec *désir*, *parle* avec *arbres*. Il chante le « brouillard hiémal » et le « souvenir évanescent. » La strophe suivante, où le deuxième vers a treize pieds, donne une idée de son style, aussi négligé que peu enlevant :

Et je te parlerai ainsi qu'à une amie
Retrouvée au pays où les hommes ne vont pas,
Et si l'Aube m'entraîne aux mirages de Vie,
Je te ferai une caresse de mes pas.

Est-ce avec le pied, par hasard, que M. Allard distribue les caresses?

19 et 20. — On peut caractériser d'un mot Mme Paule Riversdale en disant qu'elle parle d'égarements dans un style égaré. *Échos et reflets*, c'est une suite de poésies courtes et maladives, imprégnées d'un sentiment pervers. *L'Être double*, c'est une sorte de roman dont les chapitres sont abondamment fournis d'en-tête poétiques et qui contient une sorte de poème en prose sur l'Hermaphrodite. Dans notre dernier article, nous avons pris Mme Paule Riversdale pour un homme. L'auteur a bien voulu nous écrire pour nous avertir de notre méprise. Nous le regrettons : c'est plus grave. Les préoccupations et les obsessions de l'auteur, dans ses deux recueils, sont celles qui régnaient dans la Lesbos antique. Quant au style, il est haletant et tourmenté, encore plus tourmenté en prose qu'en vers.

21. — M. Charles Dornier, un fanatique du coloris, est athée et sensuel, deux choses qui vont bien ensemble. Il dit tranquillement :

Le ciel n'est si profond que parce qu'il est vide.

Il met Dieu en scène pour lui faire dire qu'il n'existe pas et qu'il est seulement « l'infini du rêve » de l'homme. On a vu cela quelque part chez Renan. Absurde et pas neuf. M. Dornier est comme halluciné de visions peu chastes. Il ne peut s'en défaire, et, s'il parle d'un bateau, il en décrit le « sillage lascif » ! On trouve du reste, dans *la Chaîne du rêve*, des vers somptueusement imaginés et bien martelés. Il aime :

Un mot rare enchâssé dans l'or pur d'un beau vers.

Le poète se place dans la tribu des imitateurs de Victor Hugo. Évo-

cations antiques, épanchements amoureux, scènes bibliques gâtées par une imagination scabreuse, orgies de descriptions pittoresques et mornes accès de désespoir en présence de cette vérité que l'assouvissement des passions ne satisfait pas le cœur : voilà, en substance, les anneaux de *la Chaîne du rêve*, chaîne faite d'un métal sonore, mais que l'on voudrait plus pur.

22. — Sous un titre rustique et inoffensif, *Au Pays de Sologne*, M. Paul Besnard abrite des poésies et des nouvelles en patois, qui ne se recommandent ni pour le fond ni pour la forme. Comme forme, c'est un pastiche laborieux et exagéré du langage des paysans, avec des mots grossiers et orduriers qui n'ajoutent rien au pittoresque. Comme fond, on observe un esprit sectaire qui donne à croire que le volume est destiné à la propagande anticléricale dans les campagnes. Pour en donner une idée, disons que M. Paul Besnard consacre une pièce de vers à développer cette idée que l'école libre se recrute par la contrainte et la pression. Nous qui pensions que c'était précisément le contraire ! Si les paysans solonais de M. Besnard n'aiment pas les curés, ils ne sont pas non plus socialistes, et l'auteur fait dire à l'un d'eux :

> Faurait donc consenti a parde
> C' que j'aurions gangné ! Crés ben qu' non !
> Si j' peux ramasser que d' la m.....
> J' veux qu' a soye à moué, nom de nom !

On voit le « genre ». Le héros de M. Besnard, c'est le rustre radical, mais non partageux. Mais, puisque l'auteur lui prête avec plaisir des tirades contre la religion, pourquoi le fait-il brutal et ignare ? Cela lui enlève beaucoup d'autorité, et nous ne nous en plaindrons pas.

23. — Les *Sonnets antiques et modernes*, de M. Dandicole, sont plus que légers. L'auteur est de ceux qui se réclament d'Horace et d'Anacréon. Il y a de la bonne humeur et de la facilité dans le style, mais aussi de la banalité. On rencontre des vers comme celui-ci :

> J'éprouvais un bonheur qui n'avait point d'égal,

ou comme celui-là :

> Qui donc peut résister au charme de l'amour ?

De temps en temps, se rencontrent des échappées vers le badinage pur et simple, ou vers la description héroïque, genre Hérédia. On trouve même, par accident, des vers religieux :

> Je voudrais un pays plein de fleurs, un ciel bleu,
> Une verte prairie, un toit couvert de chaume,
> D'où mon âme un beau jour s'envolerait vers Dieu.

Soit, mais lorsqu'on a l'intention de « s'envoler vers Dieu », on ne ferait pas mal de s'y préparer par des vers moins païens et d'exclure de son volume les illustrations trop risquées.

24. — Mme Lya Berger dit quelque part dans ses *Pierres sonores :*

Plus d'un avis... très arbitraire
Déclare, je le sais, que les femmes ont tort
De ne savoir jamais se taire.

Eh bien! les critiques, impertinentes ou non, tombent souvent juste. Ce que nous reprochons à Mme Lya Berger, qui ne tourne pas mal les vers, c'est de faire *trop* de vers. Son volume : *Les Pierres sonores, Ecce Homo*, constitue une œuvre un peu prolixe, quoique sérieuse et pénétrée. C'est du lyrisme très subjectif, légèrement tendu, et trop souvent vague. Quelques pièces, toutefois, sont plus réussies que l'ensemble. Mme Lya Berger est emportée par un vrai souffle lorsqu'elle écoute « les voix » de la nature, ou qu'elle énumère « les chemins » de la vie, ou qu'elle chante :

L'impassibilité des silences sublimes.

Ecce Homo est d'un christianisme un peu nuageux. Pourquoi appeler Jésus « le doux socialiste » ? Aurait-il aboli le septième commandement ? Les vers suivants donnent une idée du talent de l'auteur :

Qu'importe l'espace et qu'importe l'heure,
Qu'importe l'envol d'un beau jour enfui,
Quand, au fond de nous, toujours sûr de lui,
Le souvenir plane et demeure !
Quand, au fond de nous, vibre, chante ou pleure
Un éternel Présent jamais évanoui.

C'est dire que Mme Lya Berger serait agréable à lire..... si elle savait se borner.

25. — *Les Cloches du passé* chantent à Mme Marylie Markovitch des chansons assez vagues, mais elles ont parfois des balancements harmonieux. Voici comment débute la pièce intitulée : *Le Clocher :*

Sur le ciel où, déjà, se profile le soir,
Le jour effeuille encore une rose vermeille,
Comme un enfant de chœur allège sa corbeille,
Avant de repartir, devant le reposoir.

Puis, avec une grâce exquise, d'arbre en arbre,
De coteaux en coteaux, lentement il décroît :
Telle descend, le long d'un escalier de marbre,
Une femme qu'un œil admire, ou qui le croit.

Pourquoi faut-il qu'ailleurs Mme Marylie Markovitch sacrifie si volontiers à la subtilité et au maniérisme ? Pourquoi parle-t-elle des *Après*, des *Autrefois* ? Pourquoi se met-elle dans le camp de ceux qui veulent rétablir le paganisme, sous prétexte que les gestes des canéphores étaient gracieux ? Pourquoi, après avoir chanté ainsi « la revanche des dieux » sur le Christ, fait-elle un si enthousiaste éloge de Notre-Dame ? Mme Markovitch, nous le craignons, manque un peu d'esprit de suite, et le carillon de ses « cloches » a légèrement besoin d'être accordé.

26. — M. Paul Castiaux est un décadent, et un de ces décadents qui affligent. Son volume : *Au long des terrasses*, débute par des vers de onze pieds qui ne riment pas, et cela promet. En effet, nous voyons un peu plus loin, quand les alexandrins sont revenus, des vers dans ce genre :

Et des parfums de pourriture embaument l'air.

Pour peindre des maisons qui se reflètent dans un canal, M. Castiaux dit :

... les maisons
Se vérifient en exactitude intégrale.

Les strophes de M. Castiaux sont parfois de ce type :

Le piano infinitésimal
Se dépêche, laisse tomber ses notes fausses,
Se succédant — qui tout d'un coup prennent leur vol,
Et retombent
Et se cassent.

Ajoutons que la note perverse, chère aux décadents, éclate fâcheusement çà et là.

27. — L' « essai de poésie didactique » de M. Jean Lataste, intitulé : *Un Siège célèbre*, offre un intérêt de curiosité. L'auteur a mis en vers les principes de la balistique moderne. Il décrit l'établissement des parcs d'artillerie, l'organisation du tir, la mesure des bases avec l'appareil Joëdrin (!!!), le « calcul des triangles et des coordonnées de repère », le service aérostatique, etc. Il en résulte des périphrases assez laborieuses, on le devine. Citons quelques vers spéciaux :

Pour qu'une telle marche en avant soit possible,
Il faut que l'ennemi longtemps soit votre cible,
Et que, sans s'arrêter, on lui verse dessus
De longs, de courts, de gros, de creux, de pleins obus.
Avec dedans des poids de substances chimiques,
Qui mettent en morceaux toutes ses mécaniques.

On trouve des strophes sensationnelles dans ce genre-ci :

Un premier trou, de fond horizontal
Couvrant quatre-vingt-dix sur un mètre soixante
Et mesurant cinquante
Dans le sens vertical.

Pour être « didactique », on le voit, M. Lataste est très didactique, et son œuvre a bien mérité... du camp de Châlons.

28. — M. Alphée Motheau a du courage. Il s'attelle à une œuvre faite plus de cent fois, mais toujours difficile : la traduction des *Œuvres d'Horace* en vers français. L'auteur justifie cette tentative par son système, qui consiste à suivre le texte latin pas à pas, en conservant, non seulement le même nombre de vers, mais encore la physionomie de chaque strophe. C'est de la conscience, du scrupule, et aussi de la gageure. Il en résulte un style un peu gêné et parfois obscur,

des ellipses et des inversions trop fortes pour le français, l'emploi de vers de neuf pieds, le mélange désagréable de deux sortes de vers de dix pieds, celui qui a la césure après le quatrième pied et celui qui la rejette après le cinquième. Chaque espèce a son charme, mais il ne faut pas les confondre. M. Motheau, dans les *Épîtres*, a des alexandrins heureux :

Qui ne peut aller loin va du moins de son mieux...
L'argent vaut moins que l'or et l'or que la vertu...
La mort nous attend tous ainsi que nos ouvrages...
L'art n'est rien sans le souffle, et le souffle sans l'art...

Mais, dans *l'Art poétique*, l'auteur se heurte à la concurrence de Boileau, qui a déjà fort habilement rendu les meilleurs proverbes d'Horace.

29. — M. Charles Provost, dans son *Voyage au Harz*, a voulu traduire quelques poésies de Heine. Nous ne pouvons juger du mérite de sa traduction, mais le lecteur retrouvera dans cette plaquette cette incohérence germanique, ces rêveries légendaires saupoudrées ça et là d'esprit un peu lourd ou de philosophie un peu nébuleuse, dont nous avons importé en France d'autres échantillons. La traduction de M. Provost a l'air d'être en vers, en ce sens qu'elle est découpée en strophes et en petites lignes égales ; mais il n'y a pas de rimes, et l'on ne voit pas trop pourquoi l'auteur n'a pas disposé ses phrases comme on le fait lorsqu'on écrit en prose.

Théâtre. — 1. — M. Jules Lemaître, on le sait, a un faible pour le théâtre et y a déjà obtenu des succès d'estime. Dans *la Massière*, nous retrouvons les qualités de finesse et d'analyse du spirituel critique, agrémentées de bonhomie indulgente et d'une pointe de mélancolie. La « Massière », c'est Juliette, élève du peintre Marèze, et qui, la première entre ses compagnes, dirige sous ses ordres son petit cours. Marèze, marié et grisonnant, a un faible pour cette jeune fille, et ne se rend pas compte que cette affection quasi paternelle est bien voisine de l'amour. Mme Marèze, la femme du peintre, se méfie naturellement de ce sentiment équivoque, et Jacques Marèze, le fils, s'éprend de Juliette qu'il veut épouser. De là une petite intrigue où la psychologie de M. Jules Lemaître se donne libre carrière, et qui se termine heureusement par le mariage des deux amoureux. — La principale critique qu'on puisse adresser à cette pièce est contenue dans ce mot de Mme Marèze à son époux : « Je ne te demandais pas tant de franchise, mon ami. » Et, en effet, les personnages de la pièce disent trop franchement ce qu'ils pensent. C'est intéressant, mais peu naturel. Ajoutons que le caractère de Juliette est assez rare. Qu'une jeune fille, « étudiante » en peinture, soit d'allures très libres, aille se promener avec les jeunes gens et reste très pure, très noble, très fière, cela peut arriver, soit ; mais combien de fois sur dix mille ? Et, puisque

nous parlons de cette idéale Juliette, citons une de ses répliques, où M. Jules Lemaître s'est montré, non seulement moraliste, mais même sociologue profond. A Marèze, qui lui demande « si elle est sage », la « Massière » répond : « Je n'ai pas beaucoup de religion,... sauf des petites superstitions à moi... Personne ne me surveille, et je pourrais faire tout ce qui me plaît... Mais je sais que maman a certaines idées, que mon père les a eues... et bonne maman, et ainsi de suite en remontant toujours... Et alors jamais, jamais je ne voudrais faire quelque chose qui leur semblerait mal s'ils le connaissaient... Je croirais que je ne vaux plus rien du tout. » — En d'autres termes, la persistance des traditions chrétiennes accumulées de génération en génération explique certaines vertus, même chez des gens qui ne sont pas chrétiens. Félicitons M. Jules Lemaître d'avoir si bien traduit cette vérité.

2. — La comédie en prose de M. Paul Mougin : *Mademoiselle Floriette Bachet, du Conservatoire*, a des scènes alertes et des mots heureux. On y reconnaît l'observation du milieu spécial que l'auteur met en scène; mais ce que nous préférons encore, c'est la moralité véritable qui se dégage de la pièce, et qui est concentrée dans ces dernières paroles de l'héroïne, au moment où elle vient d'avaler une fiole de laudanum : « Si vous voyez, dans un milieu simple et laborieux, une jeune fille à qui l'on promette à la légère le succès et la fortune sur les planches, dites-lui, vous, la vérité : l'existence qui l'attend, le nombre de celles qui sont poussées dans cette voie, où, après vous avoir tout fait espérer de votre métier, on vous apprend qu'à moins d'une chance imprévue, vous devez vivre *d'autre chose* ! ... Criez-lui : « Sois blanchisseuse, n'importe quoi, mais pas cela ! » L' « autre chose », ce sont les inévitables et irrésistibles tentations auxquelles se trouve exposée une jeune fille qui veut faire du théâtre. Séduite deux fois, abandonnée deux fois, Floriette se tue, et c'est triste. D'autres ne se tuent pas, et c'est triste également. La pièce de M. Paul Mougin est à faire lire aux mères frivoles qui songent à exploiter le talent de leurs filles en les lançant sur les planches.

3. — M. Georges Courteline, un disciple de Molière, met en scène : *La Conversion d'Alceste*. Alceste a cessé d'être misanthrope. Il a épousé Célimène et loue les vers d'Oronte. Il gagne même un procès. Mais tout cela ne lui réussit guère. Le procès qu'il gagne lui coûte plus qu'un procès perdu; Oronte, encouragé par ses éloges, veut le forcer à le recommander au *Mercure de France*, corvée contre laquelle Alceste se rebiffe; enfin Célimène s'entend avec Philinte pour lui en faire voir de grises. Et le pauvre Alceste de s'écrier : « Je me repens de m'être repenti. » Les vers sont assez alertes et l'auteur a recherché par ci par là quelques expressions du XVIIe siècle. La conclusion, c'est qu'Alceste

se ravise, lâche sa Célimène et, se « déconvertissant », s'enfuit, non dans un désert, mais dans les bois, pour aller faire des études comparées sur les hommes et les loups. Ce petit acte, sans se distinguer par des qualités transcendantes, est enlevé avec esprit.

4. — Mme Jeanne France, dans *les Œuvres des autres*, venge les « nègres », non pas les nègres au noir visage, mais ces pauvres diables qui, à Paris, voient leur talent obscur exploité par des imbéciles célèbres. Dans une série de dialogues en prose défilent plusieurs de ces types. On y voit le romancier Le Cavellier faisant faire ses romans bien pensants par une jeune fille et les autres par un jeune homme. On y voit Cyprienne Sinceny navrée de la mort de son père, parce que son père lui faisait ses œuvres, et l'on y voit Mme d'Héricourt mourant à la tâche en composant les drames de son mari, pendant que celui-ci voyage en Écosse avec une actrice. Comme conclusion, le romancier Le Cavellier et Cyprienne Sanceny se marient, chacun dans l'espoir d'exploiter le talent présumé de l'autre, ce qui n'est pas mal trouvé. Le petit volume de Mme Jeanne France est une œuvre généreuse et un cri vers la justice. Il est seulement dommage que des longueurs et des naïvetés inutiles viennent alourdir ça et là les conversations.

5. — Il est périlleux de faire un drame sur *la Passion*. M. Gaston Baty, qui a de la bonne volonté et de la verve, en fait l'expérience. D'abord son drame est « injouable » et l'auteur, évidemment, n'a pas la prétention de le faire jouer, puisque il met en scène le Christ en croix et que ses indications comportent les clous, le flanc percé et divers autres détails impossibles à mettre en scène. Un autre défaut agaçant est la manie de dire Hiérousalem, Moshé, Beth-Ani, Gath-Zeman, Myriam, l'Hammagdalith, Iohannan, Nagdimon, pour Jérusalem, Moïse, Béthanie, Gethsémahi, Marie, Madeleine, Jean, Nicodème. Pilate est appelé Pilatus. L'auteur prête à Joseph d'Arimathie et à Nicodème, dans la première scène, un rôle grotesque. Il souligne la scène de la flagellation par des raffinements d'atrocité. Pour ne pas tout blâmer dans M. Gaston Baty, disons que sa prose renferme parfois des mots heureux. et qu'il a bien su peindre, dans la foule qui s'acharne après le Christ, la bêtise et la méchanceté des masses.

6. — On peut juger en deux mots le poème dramatique de M. Louis Ernault : *La Croisade des enfantelets francs*, en le qualifiant de fantasmagorie incompréhensible. Ce ne sont que visions, cauchemars, diableries, évocations magiques et sataniques. De croisade, malgré le titre, point n'en est question. L'ensemble de la pièce donne l'idée d'une hallucination orientale conçue sous l'influence du haschisch.

7. — M. Léon Vannoz, dans son *Poème de l'âme*, nous sert un dialogue entre l'Homme, Psyché, les Muses, Pan, les Nymphes, etc., où l'on chante les « abîmes du relatif » la « sagesse métaphysique », la « loi

du devenir. » Du reste, style monotone, tendu, emphatique. Comme idée, rien de neuf : tout au plus une combinaison du progrès indéfini et de la métempsycose. Certains passages peu chastes constituent l'apothéose des sens, et l'on peut, à ces moments, se demander si le titre *Poème du corps* ne conviendrait pas mieux que le titre *Poème de l'âme*. Le dernier vers, adressé par Pan à une nymphe, est celui-ci :

Meurs en paix, mon enfant, les dieux n'existent pas.

On ne ferait pas de ces vers si l'on n'était pas hanté de l'idée de Dieu.

G. D'AZAMBUJA.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Le Maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram*, par le général DERRÉCAGAIX. 2e partie. *1804-1815*. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de IV-620 p., 7 fr. 50. — 2. *Études sur les armées du Directoire*. 1re partie. *Joubert à l'armée d'Italie ; Championnet à l'armée de Rome (octobre 1798-janvier 1799)*, par le capitaine PATRICE MAHON. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de XXVIII-587 p., 10 fr. — 3. *Mémoires et correspondance* du général LECLAIRE (*1793*) *avec une notice sur la famille Leclaire*. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 206 p., 3 fr. — 4. *Joachim Murat (1767-1815)*, par JULES CHAVANON et GEORGES SAINT-YVES. Paris, Hachette, 1905, in-16 de V-308 p., 3 fr. 50. — 5. *A l'armée du Rhin, 1870-1871. Lettres d'un officier*, publiées par HUBERT KLOTZ. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 32 p., 0 fr. 75. — 6. *Mes Souvenirs. La Guerre contre l'Allemagne (1870-1871)*, par le général baron FAVEROT DE KERBRECH. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de IV-332 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Attaque du Calvaire à Frœschwiller. Étude de tactique d'infanterie*, par R. T. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 224 p., 5 fr. — 8. *Le Haut Commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870. La Manœuvre de Magenta, le désastre de Metz*, par le général BONNAL. Paris, *Revue des idées*, 1905, in-8 de 168 p., avec 12 croquis, 5 fr. — 9. *Hautes études de guerre. Haut Commandement, avancement. Armée allemande, armée française, autres armées*, par le général ZURLINDEN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 144 p., 3 fr. — 10. *Afrique et Crimée (1850-56). Historique du 11e léger*, par le général HARDY DE PÉRINI. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de III-209 p., avec portrait et 5 croquis, 5 fr. — 11. *Crimée, Italie, Mexique. Lettres de campagne, 1854-1867*, par le général VANSON. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-8 de XXXIX-327 p., 5 fr. — 12. *Mémoires du général* GOVONE ; traduit de l'italien par le Cte M.-H. WEIL. Paris, Fontemoing, 1905, in-8 de XXII-568 p., 10 fr. — 13. *Les Occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit*, par IRÉNÉE LAMEIRE. Paris, Rousseau, 1905, in-8 de XVI-756 p., 12 fr. — 14. *Observations sur la guerre dans les colonies. Organisation, exécution*, conférences faites à l'École supérieure de guerre par le lieutenant-colonel DITTE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 368 p., avec 13 grav., 7 fr. 50. — 15. *El Sitio de Baler. Notas y recuerdos*, por el capitan de infanteria D. SATURNINO MARTÍN CEREZO. Guadalajara, tip. del Colegio de Huerfanos, 1904, in-16 de 276 p., 3 fr. 50. — 16. *Pékin pendant l'occupation étrangère en 1900-1901*, par le lieutenant-colonel GUILLOT. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 95 p., avec 4 croquis et 1 plan, 3 fr. 50. — 17. *Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane*, par le général FAURE-BIGUET. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 460 p., 7 fr. 50. — 18. *Dans le Bled, esquisses algériennes*, par O. DE LA BOURDONNAYE, lieutenant au 4e cuirassiers. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 carré de 108 p., 2 fr. 50. — 19. *Les Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie*, par le général ORLOV. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 184 p., 3 fr. — 20. *Japon, Mandchourie, Corée. Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient*, par RÉGINALD KANN. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-16 de 374 p., avec grav. et plans, 4 fr. — 21. *Le Morvan dans la défense de la France*,

par le lieutenant-colonel Biottot. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 427 p., 5 fr. — 22. *L'Instruction des officiers, l'éducation des troupes et la puissance nationale, étude sociologique*, par le capitaine P. Simon. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d, in-8 de 519 p., 7 fr. 50. — 23. *Causeries morales et d'utilité générale*, par le capitaine Grange. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 de 144 p., 2 fr. — 24. *La Jura de la bandera*, par D. Augusto C. de Santiago-Gadea. Madrid, tip. del patronato de Huerfanos de Administracion, 1905, in-8 de 84 p., 1 fr. 25. — 25. *Nouveau Procédé d'évaluation physique du soldat*, par les docteurs Bourreau et Gaulésac. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 56 p., 1 fr. — 26. *Principes d'anatomie et de physiologie appliqués à l'étude du mouvement*, par le lieutenant-colonel de Chandezon. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 148 p., 7 fr. 50. — 27. *Madagascar. La Vie du soldat. Alimentation, logement, habillement, soins médicaux*, par le général Galliéni. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de 70 p., 2 fr. — 28. *La Loi de deux ans. Ses erreurs*, par le général Pédoya. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 64 p., 1 fr. 25. — 29. *Solution des thèmes tactiques donnés aux examens d'admission à l'Académie de guerre de Prusse de 1886 à 1903*, par le colonel allemand Hauschild; traduction du capitaine P. Corteys. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de x-169 p., avec 1 carte, 4 fr. — 30. *La Cavalerie doit-elle combattre par le choc ou par le feu?* par le capitaine G. Gossart. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 68 p., 1 fr. 50. — 31. *Stratégie et tactique cavalières*, par le général de Beaucheene. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 104 p., 3 fr. 50. — 32. *Évaluation des distances. Reconnaissance des objectifs et du terrain*, par le général Percin. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-8 de 50 p., 0 fr. 60. — 33. *Manuel des soins d'urgence à donner aux malades et blessés*, par le docteur Armeilla. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-32 de 208 p., 1 fr. 50. — 34. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires*, rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes. 21e livraison. *Revolver-Siège* (*Guerre de*). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, gr. in-8, p. 2564-2688, 3 fr.

1. — C'est un travail délicat et ardu qu'a entrepris M. le général Derrécagaix en essayant de nous donner cette figure si discutée du maréchal Berthier, auquel certains biographes ont attribué des qualités d'intelligence tout à fait supérieures, alors que certains autres l'ont considéré tout juste comme un scribe ponctuel, habile seulement à transcrire consciencieusement les ordres de son maître. Il est certain que s'il fut heureux pour Berthier d'être associé d'aussi près que l'on sait au grand artisan de l'épopée impériale, — nous disons heureux, en ce sens que cette association lui valut à la fois honneurs et richesses — il est également hors de doute que le maréchal fut lié de trop près au maître pour n'avoir pas été absorbé totalement par lui, absorbé au point qu'on l'aperçoit à peine comme un satellite du grand astre. Des personnalités comme celles de Napoléon ne sont pas de celles qui laissent apercevoir dans leur véritable jour les aides et sous-aides dont elles ont besoin pour développer utilement et entièrement leurs qualités éminentes. Le voudraient-elles, que, la plupart du temps, elles ne le pourraient pas; mais, Napoléon, qui fut peut-être l'homme le plus égoïste et le plus personnel qui ait jamais vécu, mettait, au contraire, un soin particulier à parler et à agir de façon à apparaître seul en lumière, laissant dans une ombre voulue tout ce qui l'approchait. Dans ces conditions, tandis que d'autres figures du premier Empire, moins saillantes, en somme, et peut-être moins bien

douées, peuvent être étudiées à part, être mises en vue suivant une perspective personnelle, Berthier, en dépit de toutes ses qualités — nous sommes de ceux qui lui en attribuons de grandes — Berthier est considéré et demeure pour la postérité un être de second plan, un chef d'armée qui n'aura jamais la célébrité, surtout la popularité d'un Masséna, d'un Augereau, d'un Ney et de nombre d'autres, bien qu'il leur ait été infiniment supérieur sous quantité de rapports. Ces difficultés n'ont point arrêté M. le général Derrécagaix dans sa tentative; il a eu d'ailleurs à en vaincre une autre, non moindre, celle de distinguer la véritable valeur de la coopération de Berthier dans l'œuvre de Napoléon et le degré suivant lequel cette coopération a permis au génie créateur de l'Empereur d'obtenir son plein développement. L'éminent écrivain, dans le premier volume (Cf. *Polybiblion*, t. CI, p. 131-132), n'avait pas eu à aborder cette partie de son sujet; mais dans ce second et dernier volume, alors qu'il étudie Berthier sous l'Empire, de 1804 à 1815, il la traite forcément avec détails, et, disons-le, avec une compétence, une sûreté d'informations pleine de mérites. Cependant, en plus d'un endroit de cette œuvre, l'immense, l'insurmontable difficulté de séparer comme il conviendrait ces deux hommes, de disjoindre Berthier de Napoléon dans leur existence commune, apparaît d'une façon frappante. Comme la gorgone antique, cette figure fatidique de l'Empereur attire à elle, d'invincible façon, l'écrivain au détriment de son sujet principal. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos d'Iéna et d'Auerstaedt, l'honorable général entreprend, sans motif, de disculper Napoléon du misérable sentiment de jalousie qui l'empêcha de reconnaître qu'à Auerstaedt, les lauriers conquis par Davout étaient bien distincts de ceux qu'il avait lui-même gagnés à Iéna, et peut-être même plus glorieux. Nous avons traité cette question naguère, dans la *Revue des questions historiques*, et nous n'avons pas eu de peine à mettre en lumière la révoltante injustice de l'Empereur en cette occasion. Et c'est précisément parce que le succès très personnel de Davout ne diminuait en rien la conception primitive, la conception géniale du maître, qu'il eût été digne à lui d'avouer qu'au 14 octobre il s'était trompé sur le chiffre des troupes prussiennes établies à Iéna, d'admettre et de reconnaître qu'il n'avait gagné, lui, qu'un combat d'arrière-garde, quand Davout livrait la vraie bataille au gros des forces ennemies commandées par le Roi en personne et le généralissime prussien. Tout de même, certains lecteurs — notamment ceux qui ont lu les ouvrages du commandant Clerc et du colonel Titeux — ne seront pas de l'avis du général Derrécagaix quand il affirme qu'on n'est pas parvenu à réhabiliter la mémoire du général Dupont. Enfin, puisque nous en sommes aux critiques, nous dirons encore que nous avons vu avec peine le nouvel historien du

maréchal Berthier lui reprocher, comme fâcheux pour sa mémoire, d'avoir accepté de Louis XVIII la charge de capitaine-lieutenant d'une compagnie de la Maison du Roi. Après les événements de 1814, le retour de l'opinion à nos princes légitimes était sincère chez l'immense majorité des Français ; Berthier n'eût-il jamais eu à souffrir des brusqueries souvent cruelles de son ancien maître, il ne faillait pas à sa dignité en acceptant ce poste d'honneur près du petit-fils de Henri IV et de Louis XIV. D'autant plus que Berthier, par tradition et par goût personnel, avait toujours été royaliste, et sans doute si l'éblouissement de la période napoléonienne avait fait taire un instant ces sentiments dans son cœur, il n'avait pu les y éteindre complètement. Il était nécessaire que nous fissions nos réserves sur ces trois points. L'œuvre de M. le général Derrécagaix a une valeur suffisante pour supporter vaillamment nos légères critiques, car, sur une infinité d'autres points, nous n'avons que des éloges à formuler à son endroit. Dans tout le reste du travail on distingue une volonté nette, — soutenue par un talent très frappant d'écrivain et d'historien, — d'aborder hardiment la vérité, de la trouver et de la dire, en dépit des légendes et des traditions conventionnelles. La guerre d'Espagne, le début de la guerre de 1809 (Ratisbonne) et la campagne de Wagram, la guerre de 1812, les campagnes de 1813 et de 1814 sont des pages qui seront lues et méditées avec profit par quiconque a souci de la vérité historique. Au point de vue des rapports de l'Empereur avec ses maréchaux, dans ces années de la fin de l'Empire où les hommes qui lui furent le plus attachés eurent à souffrir d'une façon lamentable des inégalités de son caractère, le livre du général Derrécagaix sera pour une infinité de lecteurs une révélation. Sa lecture est non seulement instructive, mais fort attachante, souvent passionnante. Il convient également de dire qu'en nombre d'endroits l'écrivain a jeté une lumière définitive sur bien des points encore controversés, soit des campagnes napoléoniennes en général, soit de la vie même de Berthier ; c'est ainsi qu'après avoir lu ce second volume, on sera définitivement fixé sur la mort tragique du prince de Neuchâtel, à Bamberg, mort sur laquelle planait jusqu'ici un certain mystère. Enfin, la nouvelle biographie du maréchal Berthier a encore un autre mérite, c'est d'être la meilleure histoire, nous dirons volontiers la seule histoire existant à l'heure actuelle, du service d'état-major sous le premier Empire.

2. — Les guerres de la Révolution ont été, ces années dernières, l'objet de sérieuses études de la part des écrivains de notre Section historique de l'état-major de l'armée et nous avons à signaler, sur cette période, un nouveau travail du capitaine Patrice Mahon : deux *Études sur les armées du Directoire* consacrées aux opérations de

Joubert et de Championnet en Italie, de la fin de 1798 au commencement de 1799. Bien que portant l'estampille de la Section historique, ce livre est entièrement différent de ceux que nous donne d'ordinaire ce bureau d'études. Ce n'est plus là une collection de documents enregistrés par ordre de dates, au jour le jour, liés par une glose insignifiante ou même réunis sans aucun commentaire, c'est un travail d'ensemble où évidemment l'on sent le document, mais dans lequel l'écrivain fait œuvre personnelle, œuvre d'historien et de penseur. On ne s'attendra pas à ce que nous analysions en quelques lignes ces 600 pages où les faits pullulent. Qu'il nous suffise de dire qu'on les lira avec intérêt, d'autant que les deux campagnes dont elles nous tracent les péripéties sont peu connues.

3. — Les *Mémoires et correspondance du général Leclaire*, publiés de même que le précédent travail, par la Section historique de l'armée, ont trait uniquement aux événements militaires de l'année 1793. Bien que se rapportant à une période assez terne des campagnes de la Révolution, ces Mémoires n'en sont pas moins intéressants par une foule de détails dont quelques-uns n'existent guère que là. L'éditeur a eu soin, d'ailleurs, d'insérer, à la suite des Mémoires proprement dits, le registre de correspondance du colonel Leclaire du 15 février au 17 septembre 1793 : c'est là un heureux complément du premier manuscrit. Contribution non sans valeur à l'histoire de la Révolution.

4. — Cette Révolution mit jadis en vedette, porta parfois au pinacle un nombre considérable d'hommes qu'au milieu du bouleversement des institutions, dans le tumulte des événements militaires, nos pères prirent pour des héros d'Homère et dont ils nous ont légué la mémoire comme celle d'êtres extraordinaires à laquelle il n'était pas permis de toucher. Mais, dans un temps comme le nôtre, les légendes ne sont plus guère de mise et l'infatigable effort des chercheurs, jaloux de substituer la vérité vraie aux fantaisies historiques créées trop souvent par l'intérêt ou l'ignorance, a secoué déjà bien de ces piédestaux branlants, a jeté à terre nombre de ces idoles d'argile. En ce qui concerne *Joachim Murat*, il y a un certain temps déjà que la figure du beau-frère de Napoléon a été mise plus exactement au point. Déjà, le général Thoumas, dans ses *Grands Cavaliers du premier Empire*, avait fait entrevoir que le grand-duc de Berg avait été un assez médiocre tacticien, nous avait énuméré les grandes fautes militaires de sa vie, nous l'avait montré, notamment, épuisant de façon prématurée sa cavalerie dans la désastreuse campagne de 1812, là surtout où il eût dû être ménager à l'excès de ses hommes et de ses chevaux. Le nouveau *Joachim Murat* de MM. Jules Chavanon et Georges Saint-Yves contribuera encore à nous montrer dans l'ex-roi de Naples un soldat brillant, mais il nous révèlera aussi un caractère faible, d'une franchise douteuse, d'une ambition peu

commune, que sa trahison de 1814 finit par rendre antipathique. Cette esquisse, un peu brève, qui laisse dans l'ombre bien des traits sur lesquels on aurait aimé à voir les auteurs s'appesantir, est cependant bien faite, et donne une idée assez complète du personnage.

5. — Avec le volume précédent se termine, pour aujourd'hui, ce que nous avons à dire du premier Empire, et nous passons au second, en ouvrant la correspondance du lieutenant Larbalétrier, du 7e hussards, publiée par M. Klotz sous le titre : *A l'armée du Rhin, 1870-1871. Lettres d'un officier*. Ces quelques pages sont intéressantes et vraies, remplies de détails pris sur le vif : il faut regretter qu'elles soient aussi courtes et aussi peu nombreuses.

6. — Le général Faverot de Kerbrech, ancien aide de camp de l'empereur Napoléon III, nous donne ses *Souvenirs* sur *la Guerre contre l'Allemagne*. Attaché d'abord au quartier impérial, plus tard au général Ducrot, M. de Kerbrech était bien placé pour voir; et non seulement il a recueilli, en observateur intelligent, toute une série de menus faits qui méritaient de n'être pas oubliés, mais il en retrace aujourd'hui l'enchaînement en l'assaisonnant de remarques judicieuses et souvent très piquantes. On lit avec un intérêt soutenu ce petit volume, qui n'est guère qu'un journal de marche, mais qui, sous sa modeste apparence, vaut « plus qu'il n'est gros. »

7. — C'est à la guerre de 1870 encore que se rapporte le livre, signé des initiales R. T. : *L'Attaque du Calvaire à Frœschwiller*. Tout autant qu'une étude historique ce travail demeure une étude tactique appliquée à un cas concret, et ce sont là évidemment les meilleures, non pas peut-être pour les généraux en chef qui sont appelés à faire de la stratégie, mais pour l'immense majorité des officiers qui combattront dans le rang et n'auront jamais à « manier les masses. » Grâce aux nombreux *Historiques* publiés par nos ennemis sur la matière, l'écrivain anonyme a pu nous donner un récit très exact des faits et tirer des événements des conclusions pleines de bon sens. Ajoutons que l'ouvrage est écrit avec chaleur et couleur et se lit facilement. On est porté à regretter ici un anonymat vraiment trop modeste.

8. — Du même genre que le précédent, mais de plus large envergure, d'une perspective plus étendue nous apparaît le volume de M. le général Bonnal : *Le Haut Commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870*. L'écrivain nous annonce, au début de son travail, qu'il a cherché à étudier, dans ces pages, la psychologie militaire de Napoléon III en 1859 et de Bazaine en 1870. De fait, il nous montre qu'à ces deux époques on put constater une analogie frappante entre le commencement des deux campagnes. Ce fut la même pénurie relative aux moyens matériels, la même inconscience de tous et de chacun, une ignorance complète et identique de la guerre napoléo-

nienne, la même faiblesse dans le haut commandement. Mais, en 1870, les armées allemandes, organisées, instruites et commandées à la prussienne, étaient aussi redoutables que l'armée autrichienne l'était peu en 1859. C'est cette différence de valeur chez l'adversaire qui explique la différence de succès dans les deux cas. L'ouvrage de M. Bonnal est intéressant et plein d'aperçus nouveaux : il ne contribuera pas à réhabiliter Bazaine.

9. — Dans ses *Hautes Études de guerre*, M. le général Zurlinden, ancien ministre de la guerre, cherche à démontrer que la loi de 1832 sur l'avancement, suffit à nous donner d'excellents cadres, et qu'en la modifiant quelque peu, elle nous en fournirait de parfaits. Bien des gens seront de l'avis du général dans cette appréciation ; mais, ce que l'écrivain n'a pas voulu dire, ce que, peut-être, il n'a pas osé dire, c'est que les instruments législatifs sont bons ou mauvais surtout par la façon dont on les applique. Or, tant que l'on verra notre armée souffrir comme elle le fait actuellement d'intrigues politiques inavouables, tant qu'on verra un petit nombre de sectaires haineux y régler à leur seul gré la distribution des récompenses, on peut être certain que notre puissance militaire demeurera atteinte dans ses œuvres vives, quel que soit le système officiel qui règle en apparence le haut commandement et l'avancement. Tant que cette première question n'aura pas été résolue, tant que ces écuries d'Augias n'auront pas été nettoyées, toute discussion est oiseuse, toute proposition demeure vaine.

10. — Sous le titre : *Afrique et Crimée*, M. le général Hardy publie la correspondance de (1850-1855) de son père le colonel Hardy, tué à l'assaut du Mamelon-Vert le 7 juin 1855. Il y a dans ces pages d'intéressants détails : elles ont, en tout cas, la valeur de ce qu'on appelle le document vécu. A ce titre, elles méritent l'attention des historiens qui s'occupent des guerres du second Empire.

11. — De même que le colonel Hardy, le général Vanson, fut un soldat du second Empire et ses *Lettres de campagne* (*1854-1867*), qui viennent de paraître chez Berger-Levrault sous le titre : *Crimée, Italie, Mexique*, le peignent bien comme l'artiste de talent, le militaire consciencieux et zélé qu'il se montra toute sa vie. Le général Vanson était né à Lunéville en 1825 ; bien que ses aptitudes, son tempérament, ses goûts le portassent surtout vers les arts et les lettres, il voulut tâter des sciences exactes et se présenta à l'École polytechnique. Soit qu'il eût commencé trop tard sa préparation, soit que son esprit d'artiste se montrât décidément rebelle à la sécheresse du calcul intégral, le jeune homme échoua, s'engagea dans un régiment du génie, et, au bout de quelque temps, reconnaissant qu'il avait fait fausse route, se présenta à Saint-Cyr. Il passa de là à l'École d'état-major, servit quelque temps comme stagiaire au 20e de ligne, fit la

campagne de Crimée comme lieutenant, celles d'Italie et du Mexique comme capitaine, et venait d'être nommé chef d'escadrons quand éclata la guerre de 1870. Après cette désastreuse campagne, le commandant Vanson tint une place privilégiée dans le petit groupe d'hommes d'élite qui, de 1871-1875, dirigèrent le mouvement militaire intellectuel, réglementèrent la fièvre de travail qu'on put apprécier à cette époque chez la plupart des officiers. Ce fut lui, en particulier, qui créa et qui dirigea jusqu'en 1885 la *Revue militaire de l'étranger*, publication infiniment précieuse à cette époque, unique en son genre en Europe, et dont il serait superflu de faire l'éloge. Il collabora de même à la réorganisation de l'armée, fut l'artisan principal de cette constitution de l'état-major général qui en était le corollaire le plus important et termina sa vie militaire active comme général de brigade. Toutefois sa tâche était loin d'être achevée et ce fut précisément à l'heure où sonna pour lui le repos, que se livrant sans contrainte à la passion d'érudition, de collection, de recherche qui avait toujours existé dans son cœur, il trouva ce que nous appellerions volontiers sa véritable voie. Lié avec ce que Paris contenait de plus connu dans le monde des arts, organisateur, avec Messonnier, du *Musée de l'Armée*, fondateur de la Société et du *Carnet de la sabretache*, le général Vanson s'assurait par ces deux créations une notoriété infiniment supérieure à celle que lui avaient donnée les étoiles, une notoriété qui lui survivra comme son œuvre. Cet homme excellent, cet esprit d'élite, que nous avons l'honneur d'avoir connu, avait pendant plus de trente ans enregistré ses impressions dans une quantité considérable de lettres à ses parents, à son frère, à ses amis, lesquelles, ayant été conservées, ont, à sa mort, fait retour à sa veuve. Nombre d'écrivains, d'érudits, d'artistes connaissent cet entresol hospitalier de l'avenue de la Motte-Piquet où la femme d'élite qui fut la compagne du soldat éminent dont nous parlons passe son temps encore à classer la précieuse collection dont la mort avait interrompu la mise en ordre. C'est là qu'un autre soldat, doublé d'un écrivain lui aussi, M. le commandant Boppe, l'ancien directeur du *Carnet de la sabretache*, a obtenu communication des lettres du général, en même temps que l'autorisation de les publier. M. Boppe a pris dans la liasse volumineuse que constitue cette correspondance, seulement la partie antérieure à 1870, celle qui comprend les « années heureuses », pourrait-on dire, celle où les événements sont racontés par une plume jeune, alerte, écrivant sous l'inspiration d'un cœur plein de sève et d'illusions généreuses. Crimée, Italie, Mexique ! Sébastopol, Magenta, Puebla, autant de noms qui, il y a trente-cinq ans encore, résonnaient comme des fanfares, des fanfares dont l'écho, pensait-on alors, ne pouvait être que joyeux. Hélas ! l'heure de la désillusion était proche, et nous l'avons connue, comme Vanson,

avec ses amers déboires. Mais, c'est précisément aux heures tristes du présent qu'un retour à un passé heureux, glorieux, est à la fois consolant et fortifiant. De ces lettres du général, ou plutôt du lieutenant et du capitaine Vanson, il émane une sérénité, une foi, une humour qui rassérènent, qui calment, qui donnent confiance. Au point de vue historique elles sont riches en aperçus nouveaux, en faits inédits, en anecdotes amusantes, qui en font un document d'une véritable valeur historique. A ce titre seul elles constituent une collection infiniment précieuse, et elles méritaient d'être tirées de l'oubli.

12. — *Les Mémoires du général Govone* se rattachent encore à l'histoire du second Empire, mais écrite par un Italien. A cet égard le récit revêt, pour un Français, un attrait particulier. Le général Govone, bien oublié aujourd'hui chez nous et probablement aussi en Italie, eut cependant son heure de notoriété, nous dirions presque de célébrité. Tour à tour soldat et diplomate, il prit part à tous les événements militaires ou politiques qui préparèrent et assurèrent l'unité de l'Italie : il vit donc beaucoup de choses, et les ayant vues de près, il a pu dire de quelle façon elles s'étaient réellement passées. Le titre des chapitres nous donne d'ailleurs les grandes étapes de cette carrière bien remplie ; c'est : De Peschiera à Gênes, — Silistrie, — Sébastopol, — Solférino, — En Sicile, — Mission à Berlin, — le Plan de guerre (1866), — Custozza, — Après la bataille de Nikolsburg, — Au ministère de guerre de 1870. La grande page de la vie de Govone, l'épisode important de sa carrière qui nous fut révélé pour la première fois avec quelques détails par La Marmora dans son livre célèbre : *Un po piu di luce*, etc., c'est sa mission à Berlin, en 1866, celle lors de laquelle il jeta les bases de l'alliance italo-prussienne, qui, tout en aboutissant à Custozza, devait obtenir la Vénétie à l'Italie. Govone s'acquitta de sa tâche avec une habileté pleine de finesse sinon de franchise et fut, en somme, l'artisan principal de l'unité de son pays. Nous a-t-il dit lui-même tout ce qu'il eût pu dire sur cette matière ? Il y a lieu d'émettre des doutes à cet égard ; toutefois et quoi qu'il en soit sur ce point, ses *Mémoires* n'en sont pas moins une contribution précieuse à l'histoire politique et militaire de la seconde partie du XIXe siècle.

13. — *Les Occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit*, de M. Irénée Lameire, sont une étude de droit international ancien sur les conquêtes qu'ont ignorées les traités, notamment au XVIIe siècle. Ce volume résume une somme de labeur considérable, car l'auteur, pour l'écrire, s'est astreint à étudier chaque occupation dans ses rapports avec le droit particulier non pas même de chaque province mais de chaque communauté occupée ; et, en Espagne surtout, où les différences administratives et politiques variaient à l'infini, c'était là un travail considérable. M. Lameire, dans ce volume, ne s'est point servi

des travaux des anciens auteurs du droit des gens, qu'il déclare artificiels et divinatoires; il a voulu faire un travail de première main et il a uniquement consulté les procès-verbaux des unités administratives dont il écrit l'histoire. L'ouvrage, très particulier, très neuf, d'une érudition certaine ne sera pas inutile à l'étude du droit municipal des XVIIe et XVIIIe siècles dans la région pyrénéenne; il s'adresse naturellement à un public restreint.

14. — Le précédent volume n'a guère de militaire que son titre, mais avec le livre du colonel Ditte : *Observations sur la guerre dans les colonies*, nous revenons aux travaux dont l'étude nous est habituelle. Il est inutile d'insister sur l'importance qu'ont prise, à notre époque, les guerres coloniales et sur la nécessité de conduire ces expéditions, presque toujours lointaines, en utilisant les leçons d'une expérience la plupart du temps chèrement acquise. Non pas que la guerre ne soit pas partout la guerre, c'est-à-dire que *la lutte* aux colonies, ou ailleurs, ne soit toujours régie par certains principes d'art militaire indépendants du lieu, du temps et de l'espace. Non pas qu'aux colonies on puisse négliger ces axiomes de la guerre de terre : d'approprier les moyens au but, de se renseigner au loin, de se garder de près, de se couvrir dans les directions menacées, d'économiser ses forces, de les concentrer à un moment donné, en un point donné, en vue de l'effort final. Mais ceci posé, il est certain également que l'éloignement extrême de la métropole, le changement de climat et d'hygiène, les procédés de combat tout à fait spéciaux de l'adversaire, la variété de leur armement, mille autres causes n'incitent à modifier souvent profondément, non pas les principes, mais les procédés manuels de combat ou de stratégie usités sur le continent. L'ouvrage de M. le colonel Ditte est divisé en dix chapitres dans lesquels l'écrivain étudie successivement le *personnel*, c'est-à-dire le genre de troupe le plus apte à guerroyer dans les pays de colonisation, les transports maritimes, les lignes de communication, c'est-à-dire les directions suivant lesquelles les transports (hommes, munitions, ravitaillements, etc.) doivent être conduits de la métropole, ou base primitive d'opérations, au théâtre de la guerre, les moyens de transport, le matériel, la conduite des opérations et la tactique. Les deux derniers chapitres sont consacrés à la pacification, à l'organisation des pays conquis, enfin à l'organisation générale des troupes coloniales. Excellent travail d'une érudition et d'un intérêt marqués.

15. — C'est pour avoir ignoré la plupart des règles dont nous parle le colonel Ditte que les Espagnols ont perdu naguère l'île de Cuba et les Philippines, c'est-à-dire ce qui leur restait, à la fin du XIXe siècle, de leur vaste empire colonial. Mais, si les politiques et les administrateurs de ce peuple jadis si puissant se sont montrés, dans ces dernières

années, au-dessous de leur tâche, il possède une entité qui garde aujourd'hui encore l'incomparable valeur d'antan, c'est-à-dire le *soldat*. Le monde s'est récemment engoué — avec raison sans doute — de l'admirable résistance opposée par l'armée de Stœssel aux troupes japonaises, cinq ou six fois supérieures en nombre, qui assiégeaient Port-Arthur. Il a ignoré presque complètement un blocus plus modeste, qui a cependant égalé l'autre, qui l'a surpassé peut-être, par l'extraordinaire énergie que montra la défense, le siège d'une église fortifiée des Philippines, l'église de Baler, dans laquelle une poignée de vaillants, — cinquante à peine et trois officiers, — sans munitions, sans vivres, sans médicaments, résistèrent pendant 337 jours à un ennemi dix fois plus nombreux. M. le capitaine (à cette époque sous-lieutenant) D. Saturnino Martin Cerezo, le seul officier qui ait survécu à ce blocus invraisemblable, celui qui, en l'absence de ses deux camarades décédés, avait dû assumer le commandement en chef de cette petite armée, réduite dans les derniers jours, à une vingtaine d'hommes, M. Cerezo, vient de nous donner le récit de son admirable fait d'armes, et cela avec la modestie qui caractérise le véritable courage. On lira avec un intérêt toujours croissant les péripéties de cette lutte véritablement épique, le récit poignant des angoisses de ce chef, décidé à lutter jusqu'à la dernière extrémité, refoulant au fond de son cœur ses craintes et ses préoccupations toujours grandissantes, arrivant à force de caractère et d'énergie à montrer sans cesse à ses soldats un visage rassuré, sentant que, de sa confiance, de son apparente confiance dépendait celle de ses hommes, que la moindre faiblesse de sa part eût été le signal de l'anéantissement de sa troupe. Qu'on s'imagine ce que pouvait être la situation de ces cinquante hommes, enfermés dans une mauvaise construction en pisé grande comme une pauvre église de village, obligés d'y vivre jour et nuit, en guettant à chaque créneau un ennemi toujours à l'affut. Qu'on les considère entassés dans ce réduit, obligés d'y enfouir leurs déjections, y soignant leurs malades, y pansant leurs blessés, y enterrant leurs morts, cela pendant 337 jours, cela pour que le drapeau jaune et rouge qui représentait la patrie continuât à déployer ses plis au dessus de leur tête? Au milieu de tant de pages intéressantes, une surtout nous a vivement émus, celle précisément où le défenseur de Baler nous raconte les peines qu'il eut un jour à reconstituer le drapeau national qui, sous la morsure des intempéries et des balles, tombait en lambeaux et menaçait de se détacher de la hampe. Il convenait qu'on le maintînt à tout prix au sommet du modeste campanile qui dominait l'église. Cerezo et ses soldats s'ingénièrent donc à trouver quelque étoffe qui permît de le restaurer. Après bien des recherches, on parvint à trouver deux morceaux de vieille toile aux couleurs nationales, on faufila rapidement ces deux loques côte à côte, on les fixa,

pendant la nuit, à la hampe, et, au matin, une salve de coups de fusil et les hourrahs joyeux de ces abandonnés saluèrent frénétiquement ce nouveau pavillon, hier encore oripeau sans nom et aujourd'hui symbole sacré, emblème vénéré de la patrie ! Comme l'on pense, les assiégeants tentèrent mille efforts, essayèrent de toutes les ruses imaginables pour arriver à bout de ces enragés ; à diverses reprises ils députèrent à Cerezo des insurgés déguisés en officiers espagnols qui avertissaient le commandant de Baler de la signature de la paix et de l'inutilité d'une plus longue résistance. Mais Cerezo refusait ces avances, et il arriva même ce qui devait arriver, c'est qu'un beau jour un véritable officier espagnol ayant voulu se mettre en communication avec lui, fut éconduit tout comme les pseudo-parlementaires dont s'étaient servi d'abord les Philippins. Pourtant l'heure de la capitulation devait sonner pour ces braves qui avaient poussé au-delà de ses limites le respect du devoir militaire. Depuis longtemps, les vivres réglementaires étaient épuisés et le détachement ne se nourrissait plus que d'un pain fait avec des résidus de légumes, d'un café confectionné avec des peaux de haricots décortiqués ; mais le jour vint où ces aliments firent eux-mêmes défaut, où les cartouches manquèrent. Il fallut donc se résigner à l'inéluctable nécessité, il fallut déposer les armes. Revenu dans sa patrie, où l'on a apprécié comme il le méritait l'intrépidité et le caractère dont il avait fait preuve, le capitaine Cerezo a cédé aux sollicitations de ses amis en donnant le récit du siège de Baler (*El Sitio de Baler*) ; c'est un livre qu'il faut lire et que nous traduirons un jour, nous l'espérons : il mérite à bien des points de vue d'être répandu et médité.

16. — L'expédition de Chine, la dernière, n'a guère été qu'une promenade pour nos troupes et, à part les dangers courus par la colonne Seymour, les périls qu'avait à braver le corps international ont été assez peu sérieux. Mais ce n'est point de la campagne proprement dite que nous entretient M. le colonel Guillot dans son livre : *Pékin pendant l'occupation étrangère*. Le titre ne dit d'ailleurs pas exactement ce qu'est l'œuvre, tout ce qu'est l'œuvre, c'est-à-dire : une étude à la fois historique, géographique et topographique qui a la mérite d'avoir été écrite sur place et qui, par conséquent, a toutes chances d'être exacte. Nous n'avons guère que nos officiers pour nous documenter sur ces pays exotiques que nos compilateurs de *guides* ordinaires trouvent trop malsains et trop éloignés. L'ouvrage du colonel Guillot est bien fait, orné de jolies illustrations : il vient bien à son heure, et ne peut manquer d'être accueilli favorablement.

17. — Plus dogmatique, plus grave est l'*Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane*, écrite par M. le général Faure-Biguet pour vulgariser des événements historiques « trop peu connus

de la grande masse du public, » nous dit l'auteur. Il est certain qu'à part un petit nombre d'érudits, nous sommes peu au fait, en France, et nous pourrions dire en Europe, de l'histoire musulmane. — Il n'est pas moins hors de doute que l'éloignement, la différence de race, de religion, d'idiome ont créé des obstacles sérieux à la vulgarisation d'événements qui ne nous intéressent que médiocrement. D'ailleurs il y a tant de gens sur terre qui ne savent pas un mot de leur histoire nationale, qu'on ne peut leur en vouloir d'ignorer celle des Ommiades. Quoi qu'il en soit, M. le général Faure-Biguet a entrepris de combler cette lacune et il nous offre aujourd'hui un gros volume avec le titre que nous donnons quelques lignes plus haut. Très soigneusement compilé, ce travail laborieux, qui s'en tient aux faits, n'est pas toujours d'une lecture aisée. L'histoire, quand elle se borne à enregistrer les événements sans expliquer leurs causes ni commenter leurs enseignements, demeure nécessairement une nomenclature un peu aride que l'esprit ne saisit pas toujours sans peine. Tel est l'écueil auquel nous semble s'être heurté l'honorable écrivain. Mais si l'*Histoire de l'Afrique septentrionale* n'a pas les mérites littéraires que nous aurions voulu lui voir posséder, il n'en demeure pas moins précieux comme répertoire historique. Il rendra donc des services à quiconque s'occupe d'histoire musulmane.

18. — Les érudits accorderont certainement moins d'estime aux pages humoristiques que le lieutenant de la Bourdonnaye vient de consacrer également aux races musulmanes et qu'il a intitulée *Dans le Bled;* mais il est vraisemblable que le grand public sera d'un avis différent. Le *Bled*, en Algérie ou au Maroc, c'est la campagne, la plaine, le désert, c'est l'immensité vague où chevauchent librement les goums et paissent plus librement encore les troupeaux. *Dans le Bled*, c'est donc la vie algérienne prise dans ses manifestations extérieures à la fois les plus ordinaires et les plus pittoresques ; c'est l'existence au désert enregistrée dans ses phases les plus frappantes, les plus typiques. Et effectivement : Marchés arabes ; — au Hamman ; — un mariage à Tlemcen ; — une tournée dans le Bled ; — une chasse au Sloughi sur les hauts plateaux ; — une diffa, etc., sont autant de scènes de la vie arabe très finement esquissées. Écrites sans prétention, d'un style vif et alerte, ces pages se lisent avec un réel plaisir... et elles n'en sont pas moins instructives.

19. — La guerre d'Extrême-Orient nous vaudra sans doute, d'ici à un petit nombre de mois, une abondante moisson de considérations, de brochures, de traités tactiques, stratégiques, etc., etc. Mais il est trop tôt pour que ces livres aient pu éclore : ils sont encore à la période d'incubation et deux seulement ont vu jusqu'à présent le jour. Encore, le premier : *Les Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie*, ne

s'applique-t-il pas à la campagne actuelle, mais à celle de Khaïlar, commandée par le général N. A. Orlov, pendant les troubles de Chine en 1900. N'importe : il nous parle de cosaques, il nous parle de Mandchourie, deux raisons pour en rendre aujourd'hui la lecture d'actualité. Le livre est d'ailleurs intéressant et bien fait, plein de détails curieux sur ces vaillantes troupes, que la victoire traite depuis quelques mois d'une façon si rigoureuse.

20. — Quant au volume intitulé : *Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient*, c'est bien la guerre russo-japonaise actuelle qui en fait les frais, et nous l'avons parcouru avec d'autant plus d'attention que M. Réginald Kann, son auteur, est le premier témoin oculaire dont nous entendions les confidences. A la vérité un seul son se dégage de cette cloche, puisque M. Kann était accrédité près des armées japonaises et que c'est surtout à travers la lunette du maréchal Oyama qu'il aperçoit les événements. Son livre n'en est pas moins rempli de remarques typiques, d'observations très neuves. Le récit s'arrête après la bataille de Liao-Yang, dont l'écrivain nous donne une description nécessairement très incomplète, mais agrémentée de détails qui ont leur valeur. Un chapitre nous fournit de précieux renseignements sur l'organisation de l'armée japonaise ; toutefois les chiffres donnés par M. Kann pour les effectifs nous paraissent bien modestes. L'écrivain est-il bien sûr de leur exactitude ?

21. — Avec le livre de M. le lieutenant-colonel Biottot : *Le Morvan dans la défense de la France*, nous abordons un ordre d'idées différent, une autre catégorie de travaux. M. Biottot, déjà connu du public lettré par deux études intéressantes sur le rôle que pourrait jouer, dans la défense de la France, la péninsule normande et la Normandie méridionale, examine aujourd'hui la façon dont il y aurait lieu d'utiliser le Morvan pour cette même défense du sol national. Ce thème, le développement de ce thème est précédé d'une sorte de vaste avant-propos consacré à l'examen des systèmes défensifs en général, et de celui qu'il convient à la France d'adopter. La deuxième et la troisième parties du livre, qui constituent le fonds même de l'œuvre de M. Biottot, comprennent une description géographique du Morvan, de ses glacis ou falaises, des régions qui le bornent spécialement au nord et à l'est, et l'organisation de la défense active en utilisant le terrain décrit. Une quatrième partie, consacrée à l'histoire militaire, nous aurait paru mieux à sa place en tête du volume : l'étude du passé doit effectivement fournir des leçons pour l'avenir : c'est cette pensée surtout qui rend les recherches historiques intéressantes et fécondes.

22. — Dans son travail sur *l'Instruction des officiers, l'éducation des troupes et la puissance nationale*, M. le capitaine Simon se plaint que l'officier, qui doit être, avant tout, un manieur, un conducteur

d'hommes, ne soit jamais appelé « à étudier scientifiquement l'homme. » L'écrivain déplore que l'on puisse sortir premier de toutes les écoles militaires « sans avoir aucune notion de physiologie, de psychologie, de sociologie, sans savoir ce qu'est un muscle, un nerf sensitif ou moteur, un réflexe, un sentiment, une société, la division du travail ou la morale... » et il émet le vœu que toutes ces sciences soient infusées, avant leur entrée à Saint-Cyr ou à Polytechnique, aux divers candidats à ces écoles. On sait que depuis la fin de l'année dernière, le général André a donné en partie satisfaction à ces desiderata et qu'après l'enquête du général Bazaine, le général Marcot, commandant Saint-Cyr, fut invité à introduire dans le programme les études de physiologie, de psychologie et de sociologie sans lesquelles on ne peut être, paraît-il, un bon officier. M. le capitaine Simon ne se déclare pas satisfait encore et il voudrait que les réformes effectuées en ce sens fussent plus radicales. Nous sommes très loin de partager les idées du jeune écrivain, basées sur des principes radicalement opposés aux nôtres. Nous avons lu cependant son livre avec intérêt, car il est écrit de bonne foi et l'on y rencontre quantité d'idées et de propositions excellentes ; malheureusement on y trouve aussi nombre de paradoxes d'autant plus dangereux qu'ils sont plus spécieux et peuvent leurrer des esprits n'ayant que des notions trop sommaires de philosophie et de morale, ce qui est le cas d'un grand nombre de nos contemporains. Tout en déplorant ces divergences de principes, on ne peut que féliciter l'écrivain d'occuper d'une façon si sérieuse les loisirs que lui laisse le service. Son livre mérite d'être étudié ; il est digne qu'on le discute et qu'on le réfute.

23. — Les *Causeries morales et d'utilité générale* d'un autre officier d'artillerie, M. le capitaine Grange, nous ont plu davantage que le précédent volume ; elles sont d'une allure plus modeste et les principes qu'on y voit exposés nous ont semblé plus rationnels. L'éducation morale du soldat, aujourd'hui en particulier que le facteur religieux est proscrit absolument de toute théorie officielle, est certainement celle qui offre le plus de difficultés pour l'instructeur, et l'on voit peu d'officiers ne pas rester, sous ce rapport, inférieurs à leur tâche. Le petit livre de M. le capitaine Grange sera pour ces derniers un guide précieux : nous le leur recommandons avec plaisir.

24. — C'est encore un véritable petit traité de morale que la brochure de M. l'officier d'administration espagnol D. Augusto C. de Santiago : *La Jura de la bandera* (le serment au drapeau). Destiné à être surtout mis aux mains du soldat, *la Jura de la bandera* devait être écrite avec simplicité et clarté : l'auteur y a heureusement réussi. L'histoire du drapeau, les grandes actions qu'il inspire, la vertu dont il est à la fois l'origine et le soutien, l'idée de patrie, celle de l'honneur militaire,

l'histoire sommaire des régiments et des principaux faits d'armes accomplis par eux, etc., etc., sont le sujet des chapitres de ce manuel très intéressant à consulter, même pour un étranger.

25. — Les derniers ouvrages dont nous venons de parler s'occupent surtout du moral du soldat; voici maintenant MM. les docteurs Boureau et Gauléjac qui dans leur *Nouveau Procédé d'évaluation physique du soldat*, nous donnent une méthode nouvelle pour déterminer la valeur corporelle du soldat, science d'une importance capitale à une époque où le surmenage intellectuel influe d'une façon si fâcheuse sur le développement physique. Le système ingénieux de MM. Gauléjac et Boureau nous paraît devoir être accepté avec avantage dans l'armée, surtout pour les opérations de nos conseils de révision : nous le signalons spécialement au ministre de la guerre et aux diverses autorités qui dirigent le service du recrutement.

26. — Les *Principes d'anatomie et de physiologie appliqués à l'étude du mouvement*, de M. le lieutenant-colonel de Chandezon, ont été dictés par ce principe rationnel que pour savoir quels mouvements on peut demander au soldat, il faut connaître à fond les organes et les agents musculaires ou nerveux qui produisent ces mouvements. Il était difficile, en un sujet semblable, de n'être pas technique : M. de Chandezon a su l'être juste ce qu'il fallait pour demeurer scientifique en restant à la portée de tous. Quiconque s'occupe de sports ou d'entraînement physique lira ce livre avec grand profit ; un nombre considérable de croquis rendant, d'ailleurs, d'une intelligence facile les explications qui, à première vue, pourraient présenter quelque obscurité.

27. — Pour être moins scientifique que le précédent, *la Vie du soldat* (à Madagascar), de M. le général Galliéni, n'en est pas moins — il s'en faut — un très intéressant opuscule. On comprend, sans y insister, que, dans un pays comme Madagascar, où la dislocation des troupes s'impose, que la façon de loger le soldat, de l'habiller, de le nourrir, de le soigner quand il est malade, ne puisse être la même que dans la métropole, là où les régiments sont toujours groupés, où les détachements sont au plus d'un bataillon, là où, par conséquent, l'alimentation, le service de l'habillement, etc., etc., peuvent être concentrés de la façon la plus utile. Un esprit fécond en ressources comme celui de M. le général Galliéni devait nécessairement trouver une méthode qui s'adaptât d'une façon plus rationnelle à la situation de nos troupes dans la grande île qu'il a su si habilement organiser, on peut même dire conquérir. On verra le résultat qu'a donné cette méthode et on jugera qu'elle pourrait s'appliquer fructueusement ailleurs.

28. — *La Loi de deux ans* est aujourd'hui votée et a même commencé à être appliquée. On n'en lira pas moins avec intérêt la brochure dans

laquelle M. le général Pédoya signale ses inconvénients et ses lacunes. Ce n'est point le principe même du nouvel instrument législatif que critique l'écrivain militaire : il est, au contraire, un partisan décidé du service réduit ; mais ce sont les erreurs de cette loi, qui aurait pu être bonne, si nos députés n'avaient pas souvent envisagé non point les besoins du pays mais le succès de leur réélection. Peut-être sera-t-il temps encore de corriger, au moyen d'amendements, les vices de notre loi actuelle. Nous le souhaitons sans l'espérer.

29. — M. le colonel allemand Hauschild, détaché à Constantinople comme professeur à l'École d'état-major ottomane, a publié récemment les *Solutions des thèmes tactiques donnés aux examens d'admission à l'Académie de guerre de Prusse de 1886 à 1893*. Cet ouvrage, qui vient d'être traduit par le capitaine Corteys, du 140e, est très technique ; il sera accueilli avce faveur par nos officiers, auxquels il montrera d'une façon pratique les tendances tactiques de nos adversaires et la façon dont ils dirigeront, demain peut-être, leurs opérations sur le terrain. Les candidats à notre École supérieure de guerre consulteront ce travail avec plus de profit encore ; il semble que ce soit à eux surtout que s'adresse l'étude de M. le colonel Hauschild.

30 et 31. — Depuis la guerre de 1870, spécialement depuis l'adoption des armes à petit calibre et l'invention de la poudre sans fumée, la cavalerie se demande si elle pourra remplir encore son rôle sur le champ de bataille, et de longues controverses se sont ouvertes sur la question, sans que le problème ait été résolu. A diverses reprises nous avons eu à signaler aux lecteurs du *Polybiblion* les avis autorisés d'officiers de cette arme, et aujourd'hui encore nous devons appeler leur attention sur deux brochures, l'une du capitaine Gossart, l'autre du général de Beauchesne, dans lesquelles la tactique de la cavalerie est étudiée sous différents points de vue. Dans sa brochure : *La Cavalerie moderne doit-elle combattre par le choc ou par le feu ?* M. Gossart estime que les armes à cheval auront encore à jouer leur ancien rôle de surprise et d'attaque par le sabre et le choc ; toutefois il ne nie pas qu'en de nombreux cas elle pourra utiliser avec profit l'arme du fantassin. — Dans *Stratégie et tactique cavalières*, M. le général de Beauchesne est plus précis et plus cavalier, son livre peut se résumer dans cette phrase, qui lui appartient : « La cavalerie est l'arme qui inspire l'offensive. Laissez-lui donc ses armes offensives, le cheval et la lance. Vous ne perdrez que de mauvais fusils. »

32. — Si la valeur du fusil pour le cavalier est très discutable, il n'est pas à nier que cette arme ne doive être utilisée le plus rationnellement possible pour produire le maximum d'effet, et que seul le tir sera productif qui aura été exécuté dans les meilleures conditions d'à-propos, de sang-froid, de régularité et d'exactitude. Dans son livre sur

l'Évaluation des distances, M. le général Percin propose une méthode pratique pour apprécier les distances et il construit pour cela un télémètre avec des éléments que l'homme aura toujours facilement sur lui : quatre pièces de 10 centimes à l'effigie de Napoléon III tenues entre le pouce et l'index, le bras étant tendu horizontalement. A vrai dire, ce système n'est pas nouveau (sauf la pièce de 10 centimes) ; il a déjà été utilisé avec succès et le sera vraisemblablement encore.

33. — Signalons, avant de terminer, un petit livre du médecin aide-major de 1re classe Armeilla : *Manuel des soins d'urgence à donner aux malades et blessés*, aussi bien dans les routes à l'intérieur qu'en campagne, ou même sur le champ de bataille. Il y a, dans cet opuscule, une quantité de conseils qui ne seront pas profitables qu'aux seuls militaires : c'est une petite encyclopédie médicale que toutes les familles pourraient posséder utilement.

34. — Nous achèverons cet article d'ensemble en annonçant à nos lecteurs l'apparition du 21e fascicule du *Dictionnaire des sciences militaires* publié par la maison Berger-Levrault. Cette œuvre considérable s'avance peu à peu vers son terme et continue à se montrer à la hauteur de ses débuts. Le fascicule nouveau, qui va du mot Revolver au mot Siège (guerre de) est fort intéressant, et nous pouvons y signaler spécialement les termes Roue, Salve, Sape, Section, Sentinelle, Service, comme rédigés avec une ampleur particulière. Le mot Service, qui comprend, à lui seul, 34 colonnes, a été traité de la façon la plus heureuse; il nous a paru aussi complet que possible. COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

La Pensée chrétienne. Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ, par JOSEPH FABRE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 656 p. — Prix : 9 fr.

Le titre de cet ouvrage pourrait induire en erreur. Il porterait à croire qu'il s'agit d'un livre d'édification. C'est tout autre chose. L'auteur prétend retracer l'évolution de la pensée chrétienne depuis le judaïsme jusqu'aux temps modernes, ainsi que l'indique le sous-titre : *Des Évangiles à l'Imitation*. Sa manière de voir est assez exactement rendue par cette phrase qui termine le premier livre : « C'est à des juifs dissidents et à des néoplatoniciens qu'il faut attribuer la fondation du christianisme » (p. 42). Cette opinion s'explique de la part de M. Fabre, qui ne voit dans le christianisme que la morale, en retranche systématiquement tout le surnaturel et considère le dogme comme une excroissance fâcheuse qui amènera la décadence.

Ce n'est pas que l'auteur se pose en ennemi du christianisme. Il loue volontiers les grands philosophes chrétiens et les Pères de l'Église les

plus éminents. Il admire la puissance de vie de l'organisation catholique, mais il reproche à l'Église de mettre la main sur les consciences et d'enchaîner la liberté. C'est une vieille accusation qui n'en est pas plus juste. Personne plus que nous ne tient à la liberté scientifique, et, à cet égard, nous ne nous sentons nullement gênés dans le catholicisme. Mais la liberté scientifique ne peut convenir qu'aux objets de science. Pour les notions révélées sur Dieu et sur ses rapports avec l'homme, il ne saurait être question de liberté puisque la raison humaine elle seule n'en peut rien connaître.

Nous n'aurions pas la place de signaler ici toutes les méprises où cette tendance de libre-penseur entraîne l'auteur du présent ouvrage. Il a certainement beaucoup lu, ou du moins il a fait beaucoup de recherches. On le comprendra facilement quand on saura qu'il part du judaïsme à travers le Talmud, la kabbale, Philon, les néoplatoniciens, les Pères de l'Église, saint Thomas, Duns Scot, Occam, etc., pour arriver à *l'Imitation*. Dans cette longue course, il fait de nombreuses citations, mais il est très avare de dates, et jamais il n'indique de renvoi aux originaux. Cela est d'autant plus regrettable que les indications que nous étions en mesure de vérifier tout d'abord sont loin d'être exactes.

Ainsi le vers technique :

Quis ? quid ? ubi ? quibus auxiliis ? cur ? quomodo ? quando ?

n'a pas été construit, comme l'auteur l'insinue (p. 240), pour marquer les circonstances dont le confesseur doit s'enquérir, mais pour marquer celles que doit envisager le rhéteur qui plaide une cause.

L'Évangile ne porte pas que Jésus-Christ ait dit : Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, *on dit qu'il est un mangeur et un buveur* (p. 575) ; il porte cette autre expression : *on dit qu'il a un démon.*

Autres choses plus graves. L'auteur croit que les premiers chrétiens ne voyaient pas en Jésus-Christ un être divin. Il trouve la confirmation de cette assertion dans un texte de saint Paul (p. 94). Il semble insinuer que la croyance en la divinité du Christ n'est devenue officielle que par l'évangile de saint Jean (p. 98). Il a oublié sans doute le texte si formel de saint Paul : « Quoiqu'il fût de nature divine, il ne voyait pas une injustice à s'égaler à Dieu, mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme de serviteur et devenant semblable aux hommes » (ép. aux Philippiens, II, 6-8).

Dans un autre texte de saint Paul, M. Fabre voit une preuve décisive que la communion des premiers fidèles n'était qu'un repas où la fraction du pain entre frères était un signe d'union et un mémorial de la Passion. Il est très scandalisé que l'Église ait séparé la communion du repas, unis dans la pratique de Jésus-Christ ; nous, au contraire, nous

voyons dans ce texte (1re ép. aux Corinthiens, XI, 17-34) une preuve absolue de la présence réelle. Que signifieraient autrement ces paroles si expressives : « Quiconque mangera ce pain ou boira ce vin indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur ? » Nous pourrions voir aussi l'origine de la séparation du repas et de la communion dans ces autres paroles : « N'avez-vous pas des maisons pour manger et pour boire. » La foule entrant dans l'Église y avait introduit des abus inconciliables avec le respect dû au sacrement : c'est ce motif, et non je ne sais quel désir de domination de l'Église, qui a nécessité de supprimer le repas précédant la consécration.

Ces exemples suffisent pour montrer le peu de confiance que l'on doit accorder aux assertions et aux citations de M. Fabre.

Tous les catholiques ne sont pas en état de faire le contrôle que nous venons d'esquisser. Nous croyons donc que cet ouvrage ne peut être lu sans inconvénient que par les personnes très instruites de leur religion.

D. V.

Le Christianisme de l'avenir. Les Perspectives du XXe siècle, par HANS FABER ; trad. par JOHN JAQUES. Paris, Fischbacher, 1905, in-12 de 225 p. — Prix : 3 fr. 50.

La thèse soutenue dnns ce volume est que « la théologie et l'Église furent les entraves qui arrêtèrent l'Évangile dans sa marche conquérante » (p. 17) ; la théologie avec ses dogmes, la société ecclésiastique avec ses pratiques rituelles ont renfermé l'enseignement du royaume de Dieu dans des formes étroites et mesquines ; et de là vient le discrédit où est tombée la religion. Le protestantisme a paru comprendre le véritable rôle d'une religion, mais il est resté en route : « Bien qu'il ne conservât qu'un minimum de formes, il n'échappa pas au danger, auquel tout culte est exposé, d'être incompris, et de manquer de vérité » (p. 77).

Mais enfin, que nous reste-t-il, si vous nous prenez l'Église et la Bible ? Il reste le christianisme, l'Évangile, le royaume de Dieu. N'est-ce pas assez ? Il est évident que beaucoup de fidèles ne peuvent se représenter un royaume de Dieu sans églises, sans pasteurs ni bibles, sans sacrements ni organisations quelconques » (p. 191). « Ce royaume n'est-il pas un songe, une utopie irréalisable ?... Le royaume de Dieu est parmi les hommes depuis l'apparition de Jésus-Christ, et le temps de son expansion viendra dès que la force cachée de l'Évangile pourra se déployer librement. Lié à la théologie, à l'Église et à la Bible, le christianisme parut une théorie obscure qui ne maintenait ses positions qu'à grand'peine en face de la science ; mais laissez l'Évangile exercer sa puissance, et il lui faudra peu de temps pour former le royaume désiré et créer à l'humanité renouvelée d'autres conditions d'existence » (p. 209).

Telles sont les conclusions auxquelles est amené l'individualisme, qui veut aller au bout de ses prémisses : une religion sans dogmes, c'est-à-dire sans foi ; sans culte, sans ministres, c'est-à-dire sans unité et sans gouvernement. L'auteur voit là le christianisme de l'avenir : c'est plutôt un avenir sans christianisme qu'il semble nous annoncer.

P. PISANI.

SCIENCES ET ARTS

Université et Enseignement libre. Deux Systèmes d'éducation, par THÉODORE JORAN. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 235 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce livre a été en partie écrit au jour le jour pendant les deux années qui viennent de s'écouler, sous forme d'articles qui furent accueillis par le journal *l'Univers* et par les revues *l'Enseignement chrétien*, le *Bulletin de la Société d'éducation* et la *Revue idéaliste*. » Ainsi débute la Préface. L'ouvrage est donc composé comme beaucoup d'autres qui paraissent aujourd'hui, et si, peut-être, cela nuit un peu à l'unité du volume et à sa bonne ordonnance, cela, du moins, — et c'est une compensation, — lui communique quelque chose de plus alerte, de plus personnel et de plus vivant. « Au jour le jour, » l'auteur a noté les questions posées, sans aucun souci de la logique, mais uniquement au gré des circonstances et des préoccupations politiques, et il en a dit son avis avec sa compétence professionnelle et sa longue expérience de l'enseignement universitaire et de l'enseignement libre, doublées d'un ardent amour de la liberté. De tant de qualités accumulées ne pouvait sortir qu'un bon livre, et vraiment il est très bon, plein de critiques solides et d'excellents conseils. Il est tel qu'on le pouvait attendre d'un chef d'institution rompu à toutes les difficultés du métier et de l'un des meilleurs professeurs d'histoire de Paris. Le premier chapitre est intitulé : *En marche vers le monopole*, et il traite du stage scolaire, de l'incompatibilité prétendue entre l'état de prêtre et le métier de professeur, enfin de la loi sur l'enseignement secondaire libre sortie des méditations de M. Chaumié et des délibérations du Sénat. Les auteurs de ces projets d'oppression sont fustigés de main de maître, et ils ont mérité cette volée de bois vert. Le second chapitre nous fait connaître le caractère et l'esprit de l'Université, citadelle du rationalisme, de l'irréligion, du socialisme, de la politique blocarde, et nous fait voir le fâcheux contrecoup que ces mœurs ont exercé sur les élèves ; cela promet de jolies générations prochaines. — Le troisième chapitre est d'ordre technique et professionnel, et il traite de la routine universitaire, de l'encombrement des classes, de la discipline, de l'insouciance universitaire en matière d'éducation, de la suppression du concours général, des discours de

distribution de prix, et il en donne un très piquant et spirituel modèle ; des relations extra-scolaires entre professeurs et élèves, de la question des vacances, de l'inspection générale et de l'avancement dans l'Université. Au chapitre IV il est question du krack des Universités, Universités de Paris et Universités de province ; au chapitre V du nouveau régime scolaire, le fameux régime des cycles, que l'auteur juge en homme du métier, du point de vue de l'éducation, des langues anciennes, des sciences, enfin des langues vivantes enseignées par la méthode directe. La conclusion est sévère mais juste : c'est que ce nouveau régime scolaire est une conception d'idéologues dont l'aboutissement sera la déformation du cerveau national. L'ancien régime était à la fois plus rationnel et plus français. Espérons que l'enseignement libre, si on le laisse vivre, en sauvera quelque chose; s'il fait preuve d'indépendance et d'initiative, il rendra ainsi un éminent service à l'esprit français. Le chapitre VI intéresse spécialement l'enseignement libre. C'est un essai de pédagogie comparé, où les maîtres chrétiens, ceux du moins qui n'ont pas eu le temps d'acquérir de l'expérience, trouveront d'utiles indications sur l'art fort difficile, plus pratique que théorique, de bien éduquer et de bien instruire la jeunesse. Inutile d'ajouter que le livre, inspiré d'un esprit très libéral, est aussi animé d'un souffle chrétien. Quelques remarques pour finir. M. Joran exprime quelque part le vœu que la réaction contre la politique liberticide éclate tout de suite, parce que, « plus tard, peut être, serait-ce le régime lui-même qui serait emporté dans la tourmente. » J'avoue que je me résignerais plus facilement que l'auteur à la disparition de ce régime-là. Plus loin, un texte peu clair laisse croire que l'on a autorisé quelques congrégations : on n'en a autorisé aucune, à moins que l'auteur ne se réfère à des temps lointains, que nous reverrons quand « le régime aura disparu dans la tourmente. » Je note aussi que M. Buisson n'était pas encore directeur de l'enseignement primaire quand il écrivit la fameuse phrase sur la triple livrée du prêtre, du magistrat et du soldat. Trop sévère en ce point pour M. Buisson, M. Joran est en retour trop indulgent pour M. Jean Macé qu'il qualifie de « sincère patriote. » Je crains trop, hélas ! que le fondateur de la Ligue d'enseignement n'ait parfaitement su où il marchait, et que c'était au but même où nous arrivons, et qu'il ne désavouerait pas ses héritiers et successeurs d'aujourd'hui. Enfin l'auteur n'exagère-t-il pas quand il fait porter à l'enseignement libre presque seul la responsabilité de l'emploi des manuels, et loue l'Université de proscrire ces « indignes moyens de travail ? » Comme ces manuels sont, pour la plus grande partie, signés de noms universitaires, je crois bien que c'est surtout pour les élèves de l'enseignement officiel qu'ils ont été écrits, et, en fait, je puis affirmer à M. Joran que les « potaches » s'en servent

beaucoup, et que les professeurs, qui en tirent de beaux droits d'auteurs, mettent peu d'empressement à les proscrire. Ces vétilles sans importance n'affaiblissent en rien la bonne impression que j'ai gardée de ce volume, où l'auteur fait vraiment preuve de talent et de courage. Je l'en félicite de tout cœur. ÉDOUARD PONTAL.

Aux Institutrices chrétiennes. Conseils pédagogiques pour l'enseignement primaire catholique, par Une ancienne normalienne. Paris, Beauchesne, 1905, in-18 de 280 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le présent volume témoigne en même temps d'une grande expérience et d'un grand dévouement à la cause de l'enseignement chrétien; c'est avant tout un livre pratique, qui rendra de réels services aux jeunes institutrices, parfois improvisées et douées de plus de bonne volonté que d'expérience, qui ont dû, en maints endroits, prendre la place des religieuses proscrites. Il comporte quatre parties et des appendices. La première partie traite de *l'Autorité et des moyens de l'obtenir* : le lecteur y voit ce qu'est l'autorité, quels en sont les éléments constitutifs, quelles qualités physiques, intellectuelles et morales il faut pour l'acquérir, par quelles mesures disciplinaires on arrive à l'établir. La deuxième partie, intitulée : *Avant la classe*, concerne la tenue matérielle de l'école, la préparation de la classe, l'entrée en classe et les sorties. La troisième partie : *Pendant la classe*, est surtout technique. Il y est question de la prière, prélude obligé d'une classe chrétienne, de l'instruction religieuse, de l'enseignement de la lecture et de l'écriture, de la récitation des leçons et de la correction des devoirs, de l'enseignement de la grammaire et de l'orthographe, de la composition française, de l'exercice de récitation, de l'enseignement de l'histoire, de l'arithmétique et de la géographie, de la leçon de choses, du travail manuel, enfin de l'enseignement du dessin et du chant. On le voit, rien n'y manque de tout ce qui fait partie du programme de l'enseignement primaire à ses divers degrés. La quatrième partie : *Après la classe*, a pour sujets fort divers les récréations, la surveillance des offices et l'accomplissement des devoirs religieux, les rapports avec les parents, la distribution des prix, enfin les congés et vacances.

En matière de conclusion, l'auteur rappelle et résume *les Principes, les méthodes et procédés* qui doivent être la base de l'enseignement primaire chrétien ; elle termine par un appel au dévouement et par une touchante prière, suppliant « Marie, Souveraine de France, de faire passer dans l'âme de celles qui liront ces lignes un souffle ardent de foi, de courage et de persévérance, pour travailler sans compter et se dévouer sans réserve au bien de notre peuple et de notre patrie. » En appendice, on trouve des modèles de carnet de correspondance, de

tableau d'honneur, un tableau de répartition hebdomadaire et des modèles d'emploi du temps. Livre vraiment excellent et bien fait; je le recommande chaudement aux institutrices chrétiennes.

ÉDOUARD PONTAL.

Alimentation rationnelle des animaux domestiques, par RAOUL GOUIN. Paris, Baillière, 1905, in-18 de XII-496 p., avec figures. — Prix : 5 fr.

Pour être fructueux, l'élevage du bétail doit être fait avec intelligence et non livré à des pratiques qu'on ne raisonne pas et qu'on applique d'une façon irréfléchie. L'ouvrage de M. Gouin a justement pour but d'y aider, afin d'obtenir les résultats les plus rémunérateurs. Après quelques généralités, l'auteur expose la théorie de l'alimentation, les phénomènes naturels qui se produisent, et, de la sorte, il est amené à traiter ce qui concerne la digestibilité des aliments et le rationnement des animaux, qui en est la conséquence. La deuxième partie s'occupe des aliments en eux-mêmes : fourrages, racines et tubercules, grains et fruits, enfin résidus d'industries ou d'origine animale. Quatre chapitres sont ensuite consacrés à l'alimentation spéciale aux diverses races d'animaux en les envisageant alors à leurs points de vue particuliers. L'ouvrage, enfin, se termine par deux tables d'une extrême importance, dans lesquelles M. Mallèvre, le savant professeur de l'Institut agronomique, a refondu celles de Wolf en les mettant tout à fait au point des observations et des données actuelles.

G. DE SENNEVILLE.

LITTÉRATURE

Shakspere's Vocabulary, its etymological elements, by EILERT EKWALL. Upsala, University Press (Edv. Berling), 1903, in-8 de XIX-99 p.

Dans le vocabulaire anglais, qui est fort composite, il serait curieux de connaître la proportion et l'importance relative du fonds indigène et primitif et de chacun des éléments étrangers. On s'est essayé maintes fois à les déterminer, mais un peu prématurément, avant que l'étymologie des mots anglais fût assez débrouillée, ou bien, plus récemment, par des procédés un peu arbitraires. M. Ekwall, qui reprend cette recherche, se soumet à une méthode rigoureuse, et, pour plus de précision, se borne à étudier le vocabulaire du seul Shakespeare. Son premier volume traite de l'élément anglo-saxon et des éléments étrangers germaniques (scandinaves, bas-allemands, etc.), dans la langue du grand poète; une seconde partie sera consacrée aux éléments romans, celtiques et autres, ainsi qu'aux douteux et donnera des conclusions générales. Le relevé est fait d'après le *Shakespeare lexicon* de Schmidt, et les mots sont classés suivant leur origine et par

ordre alphabétique, sans observation quand l'auteur adopte purement et simplement les étymologies proposées dans les parties publiées du *New English Dictionary* et dans le dictionnaire de Skeat, accompagnées dans le cas contraire de notes généralement excellentes. Dans le chapitre où sont énumérés les emprunts scandinaves, M. Ekwall a pu ajouter quelque chose aux excellents travaux de M. Björkman ; il offre aussi des observations nouvelles et plausibles sur la difficile question des emprunts faits aux idiomes germaniques du continent; partout, d'ailleurs, il se montre linguiste instruit et sagace. D'une enquête si bien conduite nul doute que ne sortent, à la fin de la seconde partie promise, des conclusions fort intéressantes. A. Barbeau.

La Légende dorée de l'Alsace, par Marie Diemer. Paris, Perrin, 1905, in-12 de xviii-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur se devine, se révèle dans ces pages, comme une âme éprise de la poésie antique, de la belle nature de l'Alsace. Elle sent à un suprême degré tout le charme de nos vieilles légendes et l'exprime dans un style parfait. Empruntant le récit des vieux chroniqueurs, les contes de veillée recueillis par Aug. Stœber, l'auteur les encadre dans un véritable poème en prose, parsemé de tableaux admirablement brossés. Au milieu de ces légendes, le mythe de sainte Odile resplendit incomparable, tandis qu'au début, l'apostolat de saint Materne auréole la légende religieuse de l'Alsace. D'inexorables savants ont démoli l'histoire de saint Materne, mais nous ne chicanerons certes pas l'auteur de l'avoir conservée en tête de son livre. Elle eût manqué à ce poème et nous invitons le lecteur à suivre le conseil de Mme Marie Diemer, à venir évoquer l'âme mystique de l'Alsace « auprès des roches moussues sous les sapins centenaires, aux sentiers que suivait Odile, devant l'horizon resté pareil, qui rêve sous le même ciel. » A. G.

Chateaubriand. **Études biographiques et littéraires. — Le Romantisme à Lyon,** par C. Latreille. Paris, Fontemoing, 1905, in-18 de ii-262 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est d'une bonne méthode pour quelqu'un qui habite Lyon, d'y chercher le centre de gravité de ses travaux : il y a tant de choses inconnues dans nos provinces, et l'histoire générale, en littérature comme en politique, peut être singulièrement éclairée et même rajeunie par la mise au jour de tout ce qui y est enfoui.

En collaboration avec M. Roustan, M. Latreille avait déjà publié un utile volume des *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, dont j'ai ici parlé. Aujourd'hui, il nous donne, en sept ou huit articles, une histoire, ou l'ébauche d'une histoire, des rapports de Chateaubriand

avec Lyon et l'Académie de Lyon, qui tint son nom inscrit parmi ses membres correspondants depuis 1803 jusqu'à sa mort.

A vrai dire, les chapitres sont un peu minces : l'amitié avec Ballanche valait mieux que quelques pages sur la question — déjà élucidée par M. Giraud — de la priorité du mot « *le Génie du christianisme* », et sur les concordances d'intention, déjà notées, entre le livre de Ballanche sur *le Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, et l'ouvrage de Chateaubriand. Les visites de Chateaubriand à Lyon, en 1803, avec la grande procession de la Fête-Dieu à laquelle il assista, celles de 1805 et de 1806, avec le voyage au Mont-Blanc, en compagnie de Ballanche, et les dîners chez l'abbé Bonnevie ; celle de 1826, en plein mouvement philhellène, le concert du 5 mai au profit des Grecs, avec l'enthousiasme de la foule acclamant le grand homme qui y assista, ont l'agrément d'esquisses faites sur place, mais n'apportent guère comme nouveauté que quelques vers de poètes locaux ou quelques compliments d'académie.

Trois morceaux plus sérieux nous font connaître les articles écrits par un journaliste de valeur, Guy-Marie de Place, dans le *Bulletin de Lyon* et la *Gazette de Lyon*, pour défendre *les Martyrs* contre les diatribes d'Hoffmann dans le *Journal de l'Empire* (1809), ou pour réfuter, avec autant de force que de courtoisie, le manifeste de Chateaubriand en faveur de la liberté de la presse (1827), et résument l'étude sur Chateaubriand, en plus de 400 pages, très touffue, mais « d'une grande probité littéraire », que Collombet écrivit pour le concours ouvert par l'Académie de Lyon dès 1849. Tout cela a son intérêt.

Deux défauts cependant sont à signaler à M. Latreille, ou deux inconvénients de composer un livre avec des articles. Le premier, c'est qu'il y a trop de trous dans son histoire *lyonnaise* de Chateaubriand ; par contre, certains morceaux, assez étendus, sur le libéralisme de Chateaubriand, ou sur ses rapports avec Sainte-Beuve, font hors-d'œuvre au milieu d'études qui, mieux unifiées et plus approfondies, pouvaient et devaient fournir un livre plus solide et plus neuf.

Je note encore que la pensée de M. Latreille flotte un peu et varie suivant que tel ou tel livre qu'il analyse l'influence et quelquefois le domine. Quand il est avec Ballanche, de Place et Collombet, très catholiques tous trois et fervents admirateurs de Chateaubriand, il subit l'ascendant de leur probité et tend à penser de Chateaubriand à peu près comme eux-mêmes : de leurs écrits, de leur correspondance, il tire même des preuves de sa *sincérité religieuse*, si malignement mise en suspicion par Sainte-Beuve. Au contraire, s'il écrit de Sainte-Beuve, il retombe sous le charme du vieux serpent, passe dédaigneusement devant la thèse de M. l'abbé Bertrin, et défend dans son ensemble, et en faisant

de quelques détails seulement la part du feu, comme un livre « magistral » et une œuvre « de vérité », le pamphlet perfide du spirituel et envieux feuilletonniste contre l'auteur du *Génie du christianisme.*

Or, ce n'est pas du tout l'avis de M. Victor Giraud, l'un des hommes de France qui connaissent le mieux Chateaubriand; et c'est celui-ci, sans doute, qu'il faut croire quand il déclare, dans son récent ouvrage, que, « séduit » d'abord, « émerveillé », comme toute l'opinion du XIXe siècle, par l'ouvrage « si adroit, si persuasif, si ingénieux », de Sainte-Beuve, il l'a trouvé, après étude approfondie, « aussi malveillant qu'habile, fort incomplet, « vicié presque en toutes ses pages par un parti-pris d'aigreur et d'antipathie, très superficiel en somme et d'une criante injustice. »

G. AUDIAT.

Albert Samain, sa vie, son œuvre, par LÉON BOCQUET. 2e édit. Paris, « Mercure de France », 1905, in-12 de 281 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Samain méritait-il qu'on fît sa biographie en un volume de près de trois cents pages ? C'est évidemment une question d'appréciation. Ce poète a eu et conserve de fervents admirateurs, et, s'ils sont assez nombreux, le volume de M. Léon Bocquet a sa raison d'être. On y trouve l'histoire d'un jeune homme bien doué, qui, d'abord sauteruisseau pour le compte d'une maison de banque, puis employé dans une maison de courtage des sucres, lâche le commerce pour un rond de cuir à la préfecture de la Seine, et emploie ses loisirs à faire de l' « écriture artiste », sans verser toutefois complètement dans la chausse-trape décadente. A un autre point de vue, c'est l'histoire banale du jeune homme qui, transporté de la province dans le milieu parisien, y perd la foi, qu'il tâche de remplacer par des rêveries plus ou moins creuses. Sympathique d'ailleurs par certains côtés, Samain n'évolue pas vers le type de l'arriviste. Ses amis le poussent plus qu'il ne se pousse lui-même, et il a la chance d'être « lancé » un jour par un article de M. François Coppée, qui s'est pris d'un sincère « béguin » pour *Au jardin de l'infante.* Cet article crée la notoriété autour de Samain, dans le clan de ceux qui, précisément, « blaguent » le plus aujourd'hui ce même François Coppée. Privé de l'idéal religieux, Samain devient triste, horriblement triste. De là, dans ses vers, cette subtilité maladive qui lui est d'ailleurs commune avec tant d'autres. Préparé par une éducation fortement classique, Samain reste, néanmoins, relativement clair dans la bande. Il a la chance de se faire à peu près comprendre des « bourgeois » tout en gardant sa place dans le camp des « esthètes. » De là sans doute son succès relatif. Puis il meurt, à quarante-deux ans, environné d'amitiés qui font bien présumer de son caractère et c'est une de ces démonstrations amicales que représente le livre de M. Léon

Bocquet. — « Albert Samain, dit celui-ci, n'a pas été un précurseur. Il n'a point poussé la poésie vers l'orient des terres promises et des conquêtes nouvelles. Il n'a rien inventé, rien découvert, ni dans la forme, ni dans le fond, ni même dans le rythme. Son originalité réside dans son éclectisme et dans sa sagesse. Il ne s'est point aventuré; il n'a pas été rétrograde, il a côtoyé tous les courants sans s'y mêler. »

Ces quelques lignes nous paraissent assez justes. Ailleurs, le biographe est trop indulgent, mais c'est le défaut de tous les biographes, et, s'il y a des poètes plus obscurs, plus tourmentés, plus pervers que Samain, l'admiration inspirée par celui-ci témoigne toujours d'un certain dévoiement dans le goût comme dans l'état moral de l'époque.

G. D'AZAMBUJA.

Romanciers et viveurs du XIXe siècle, par PHILIBERT AUDEBRAND. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Philibert Audebrand a longtemps vécu ; approchant, si je ne me trompe, de la quatre-vingt-dixième année, il a beaucoup vu, beaucoup retenu, et, comme il narre fort bien, il se plaît à nous conter ses souvenirs. Ces souvenirs, il faut s'y attendre, n'ont pas la précision ni la sûreté d'information de notes prises au jour le jour, au fur et à mesure que les événements se déroulent, mais ils sont de tournure spirituelle et vive, fine et malicieuse plutôt que méchante, et, en somme, fort amusants. Comme je ne crois pas que l'auteur ait cherché autre chose que distraire et intéresser le lecteur en lui faisant voir sous un angle personnel certaines physionomies curieuses du siècle passé, je puis bien dire qu'il a réussi et que son livre se lit vraiment avec plaisir. Voici les personnages qui passent, très vivants, dans cet amusant kaléidoscope : Mérimée et le Bacchus antique, George Sand et son château, Louis Desnoyers, David d'Angers et son temps, Roger de Beauvoir, enfin la Halle aux paroles : c'est la Chambre des députés, que l'auteur connaît à merveille, pour y avoir été, en des temps déjà lointains, sténographe reviseur, placé par conséquent au bon endroit pour bien jouir de la comédie parlementaire. Je note au moins une erreur relevée au cours de ma rapide lecture : M. Broet n'a pas été député sous l'Empire, mais seulement représentant de l'Ardèche à l'Assemblée nationale, et donc n'a jamais siégé au Palais Bourbon. Je note aussi que l'auteur connaît mal l'histoire de Jeanne d'Arc et d'Agnès Sorel, laquelle n'a certainement collaboré en rien avec la Vierge de Domrémy pour le grand œuvre du réveil de Charles VII et de la libération de la patrie. Pure fable que l'auteur, mieux informé, n'aurait pas recueillie dans des auteurs démodés. Enfin je le trouve bien indulgent, dans sa revue des romans, pour Émile Zola et M. Marcel Prévost. C'est tout ce que je dirai du chapitre sur *Cent ans de romans ;*

ce n'est qu'une longue énumération, entourée de bavardages sans importance. Ce chapitre ne méritait guère d'être imprimé. Il n'a pas de valeur, et le livre gagnerait à en être allégé. C'est le début et aussi la partie la plus médiocre de cet amusant recueil.

ÉDOUARD PONTAL.

Edgar Poe, sa vie et son œuvre. *Étude de psychologie pathologique*, par ÉMILE LAUVRIÈRE. Paris, Alcan, 1904, in-8 de XIII-732 p.—Prix : 10 fr.

La nouveauté et l'intérêt de cet ouvrage, c'est que, biographie très ample de Poe et critique littéraire de ses écrits, il est avant tout, comme l'annonce le sous-titre, une « étude de psychologie pathologique. » L'énigme que nous présentent l'étrange esprit de l'écrivain américain, sa lamentable carrière, ses productions aussi bizarres que puissantes, la médecine, pense M. Lauvrière, en donne à présent le mot. Assez d'indications restent pour diagnostiquer avec certitude la maladie mentale et morale de Poe ; c'est la maladie connue et classée sous le nom de dipsomanie, qui n'est elle-même qu'un « trait, le plus saillant en ce cas comme en maint autre, d'un état nerveux de déséquilibre général nommé dégénérescence. » Ce point établi, la psychologie spéciale des dipsomanes et des dégénérés expliquera en grande partie le caractère, la conduite, les écrits même de Poe.

Si M. Lauvrière a déterminé sûrement le « cas » pathologique de Poe, si ce cas, à son tour, débrouille et éclaircit toute son obscure psychologie, ce sont des questions dont un médecin seul, et un médecin aliéniste, peut décider. Le lecteur incompétent en ces matières si difficiles et si délicates ne peut que constater la conscience évidente de la recherche et l'aspect scientifique de la discussion ; à peine sera-t-il surpris quelquefois des qualifications, en apparence excessives, données à d'insignifiantes excentricités (p. 35, par exemple, où des visites à la tombe d'une personne chère deviennent de l' « érotomanie nécrophilique »), et encore davantage de voir compter parmi les talents morbides ou anormaux tant de gens que l'on tient d'ordinaire pour sains d'esprit (p. 703-706) ; la thèse, en tout cas, se présente bien dans son ensemble, et, à moins que la voix d'un spécialiste ne l'infirme, paraît vraisemblable et séduisante. Néanmoins, c'est naturellement la partie biographique et la partie critique de l'ouvrage que le profane louera avec le plus d'assurance. Sur la vie même de Poe, il restait peu à découvrir, mais ce n'est pas un petit mérite que d'avoir compulsé tous les documents et tous les travaux où elle se trouve exposée, et d'en avoir tiré un récit cohérent et harmonieux. Plusieurs des chapitres critiques sont d'un extrême intérêt, en particulier ceux qui traitent de la versification (excellente étude du *Corbeau*), et ceux où sont décomposés et analysés les éléments caractéristiques des contes ; bien des traits y

sont précisés qui n'avaient été qu'entrevus jusqu'ici. Articles, études et livres ne manquaient pas sur Poe; aucun, à beaucoup près, n'est aussi complet et aussi neuf que cet ouvrage. A. BARBEAU.

HISTOIRE

The Kohl Collection (now in the Library of Congress) of Maps relating to America, by JUSTIN WINSOR. A Reprint.... with Index by PHILIP LEE PHILLIPS. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 189 p.

Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes, par HENRY VIGNAUD. Première série. Paris, Welter, 1905, gr. in-8 de XVI-543 p. — Prix : 10 fr.

Un érudit allemand, dont le nom est bien connu de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la géographie du continent américain, le Dr John G. Kohl, s'était, au milieu du siècle dernier, patiemment constitué, d'après les originaux ou les choses inédites, une importante collection de copies manuscrites, très soigneusement établies, dont il comptait se servir pour ses études sur l'évolution cartographique et géographique du Nouveau Monde; il continua ensuite durant quelque temps ce travail pour le compte du gouvernement des États-Unis dont le ministère d'État (*Department of State*), qui avait acheté au Dr Kohl son premier fonds, se trouva dès 1858 possesseur d'une importante collection de cartes anciennes du Nouveau Monde. — Ces documents, dont le Dr Kohl a effectivement utilisé les données dans ses travaux bien connus sur l'histoire géographique de l'Amérique, ont été il y a une vingtaine d'années l'objet d'un examen approfondi de la part de M. Justin Winsor; ce consciencieux historien en a dès lors dressé un intéressant catalogue de 474 numéros répartis en 17 sections qui, publié dès 1886 dans les *Bibliographical Contributions* de l'Université Harvard, vient d'être reproduit intégralement, par les soins de la Bibliothèque du Congrès (dans la section cartographique de laquelle se trouve depuis le 17 juillet 1903 la collection Kohl) et pourvu d'un index soigneusement dressé par M. Philip Lee Phillips. — Nous ne pouvons qu'applaudir au souci très honorable qui pousse la Bibliothèque du Congrès à faire connaître le plus vite et le mieux possible les richesses scientifiques dont elle a la garde; mais il est permis de se demander si, dans la circonstance, l'administration de la Bibliothèque a été très bien inspirée. Après les publications si importantes suscitées par le quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde, convenait-il de réimprimer, sans y rien modifier et sans le tenir au courant, un inventaire dressé en 1886, à l'aide des notes du Dr Kohl, comme si la science n'avait pas progressé depuis lors? Il est sans doute fort utile de savoir que, de telle ou telle carte de la collection Kohl,

une esquisse ou un fac-similé se trouve dans la *Narrative and Critical History of America* de M. Justin Winsor ; mais il le serait plus encore de savoir dans quels recueils récents se trouvent les meilleures reproductions de cette même carte, et c'est là précisément ce que ne nous dit pas le catalogue que vient de réimprimer la Bibliothèque du Congrès. On éprouve quelque surprise à constater, par exemple, que le *Supplément* de M. Gabriel Marcel *à la Cartographie de la Nouvelle-France* de M. Harisse (Paris, Maisonneuve, 1885, in-8) n'est pas cité à côté des *Notes* du savant bibliographe ; — que, pour les cartes de l'Amazone du P. Samuel Fritz, aucun compte n'a été tenu des indications fournies par le même érudit dans le texte accompagnant son recueil de *Cartes et globes relatifs à la découverte de l'Amérique du* XVIe *au* XVIIIe *siècle* (Paris, Leroux, 1894, in-fol. et texte in-4) ; — que le travail de M. Lucien Gallois sur Oronce Finé n'a été utilisé nulle part. Tel qu'il est cependant, et en dépit de quelques erreurs typographiques (*Robeval* pour *Roberval*, n° 156 ; *Milhan* pour *Milhau*, n° 381), cet inventaire rendra de réels services ; tenu au courant des derniers travaux de la science, il en eût certainement rendu bien davantage.

— Les lecteurs du *Polybiblion* savent depuis plusieurs années que M. Henry Vignaud s'est donné pour tâche de dégager, grâce à une critique patiente et rigoureuse, la vie de Christophe Colomb des légendes qui en obscurcissent toute la première partie, et de faire, dans la mesure du possible, la lumière sur l'histoire de l'illustre Génois avant ses découvertes. Ses travaux si solidement documentés et si fortement déduits sur la prétendue correspondance de l'astronome florentin Toscanelli avec Christophe Colomb ont été, depuis leur publication, discutés avec passion ; ils ont toutefois prouvé à tout le moins (et nous sommes disposé, pour notre part, à suivre l'auteur beaucoup plus loin) que, pour croire à l'authenticité des rapports que Toscanelli aurait eus avec Colomb, il faut admettre « que celui-ci a caché leur existence et qu'il s'est attribué les idées que l'on prête au maître florentin » ; ils ont ainsi amené la critique à reconnaître combien il est difficile de se fier aux indications que Colomb lui-même fournit sur sa propre biographie. — A ce même résultat se trouve conduit le lecteur des *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, dont M. Henry Vignaud vient de faire paraître la première série. Ce gros volume contient, à la suite d'une excellente Introduction sur les deux sources d'information de l'histoire colombienne, six importantes dissertations relatives à la famille de Colomb, à sa prétendue parenté avec les pirates appelés Colombo, à la date et au lieu véritables de sa naissance, à ses premières navigations, à son prétendu voyage en Islande, enfin à son établissement en Portugal. Sur ces différents points,

M. Vignaud apporte des conclusions très précises, souvent neuves, comme l'on pourra s'en rendre compte par le succinct résumé que voici : 1° Les Colombo de Quinto, de Gênes et de Savone étaient tous des artisans, et avant que Colomb eût appelé à lui quelques-uns des siens, aucun d'eux ne s'était élevé au-dessus de sa condition ; 2° Il n'existait aucun lien de famille ou de nationalité entre les deux hommes de mer connus des Italiens sous le nom de Colombo, et les Colombo de Gênes à la famille desquels appartenait le découvreur du Nouveau Monde, et ni Colomb ni son fils n'ont pu se faire d'illusion à cet égard ; 3° Colomb est né à Gênes en l'année 1451 ; 4° Il était encore tisserand à Savone, à l'âge de vingt-deux ans, n'a jamais fait de campagne pour le roi René, et s'est rendu pour la première fois en Portugal en l'année 1476 ; 5° Son voyage en Islande et au-delà est plus que douteux ; 6° Christophe Colomb s'est fixé en Portugal en 1477 seulement, et il s'y est marié un ou deux ans plus tard, alors qu'il n'avait encore aucune expérience nautique. — Tels sont les faits inattendus qui se dégagent de l'ouvrage de M. Vignaud ; j'aurais aimé pouvoir indiquer ici comment ils s'en dégagent. Puisque la chose m'entraînerait trop loin, du moins ai-je le devoir d'affirmer que nulle méthode n'est plus rigoureuse que celle adoptée par le savant auteur ; il débute par énumérer ses sources d'information et par en citer les textes en en donnant une bibliographie et une critique succinctes ; puis il discute avec une patience et un soin remarquables les affirmations ou les assertions de chaque document, sans rien négliger pour faire la lumière, mais sans s'obstiner à la faire malgré les documents ; enfin il conclut sous la dictée même des documents, pour ainsi dire. Aussi comprend-on que le récent travail de M. Henry Vignaud soit un ouvrage de première valeur, et qu'il marque un nouveau progrès sur les remarquables études publiées naguère par M. Henry Harrisse.

HENRI FROIDEVAUX.

Le Culte de Dionysos en Attique, par PAUL FOUCART. Paris, Klincksieck, 1904, in-4 de 214 p. — Prix : 8 fr.

« La religion de Dionysos est, avec celle de Démêter, une des questions les plus difficiles et les plus attrayantes de la mythologie grecque. » Ainsi débute M. Foucart, et sur ce point tous les érudits, je crois, tomberont aisément d'accord. En ces matières, les récits et les mythes des poètes n'offrent qu'obscurité et confusion : aux peintures de vases on ne peut demander aucune donnée positive. Aussi l'auteur a-t-il jugé préférable d'emprunter ses éléments d'information avant tout aux cérémonies des fêtes bachiques, attestation en quelque sorte officielle des exploits et des bienfaits du dieu, lequel est à ses yeux une métamorphose hellénique de l'Osiris égyptien.

Après un coup d'œil jeté sur le culte de Dionysos en d'autres régions (la Thrace, Delphes, Thèbes, la Crète), nous assistons ici à son introduction en Attique, « à deux époques différentes et assez distantes l'une de l'autre » (p. 43). Contrairement à l'opinion commune, M. Foucart estime qu'à Éleusis Dionysos est aussi ancien que Démêter : un trait commun rapproche ces deux divinités, c'est d'étendre leur protection l'une sur les vignobles, l'autre sur les champs labourés. Les Dionysia champêtres et les Anthestéria, fêtes éminemment rurales, comportaient « des cérémonies et des rites que les Athéniens continuaient à pratiquer sans les comprendre, et dont la religion égyptienne d'Osiris peut seule expliquer la signification véritable » (p. 69). Les Lénæa intéressent plus directement les amis de l'antiquité classique en raison des concours poétiques qui y furent de bonne heure associés. Quant aux Anthestéria, on y rencontre un mélange de réjouissances bruyantes et de pratiques presque lugubres, comme si, à l'heure actuelle, « on réunissait le Mardi gras et la Fête des morts » (p. 107). Les pages 116 et suivantes contiennent des détails vraiment curieux sur le « concours des brocs » (χόες), de même que sur le sacrifice offert au nom de l'État par la femme de l'archonte-roi. Un chapitre entier, le VIIIe, est consacré à l'interprétation de toute cette étrange liturgie : c'est là, semble-t-il, la partie la plus conjecturale du mémoire. Enfin les Dionysia urbaines, fondées au VIe siècle, prirent dans l'âge suivant, après le triomphe des guerres médiques, un développement tout à fait extraordinaire, en raison des concours lyriques et dramatiques, qui, dans une ville passionnée comme Athènes pour les choses de l'esprit, étaient bien faits pour entourer ces solennités d'une splendeur incomparable. Là, en effet, plus de rites mystérieux, plus ou moins enfermés dans l'obscurité du sanctuaire : tout se passait au grand jour, tout était propre à exciter l'allégresse : processions, sacrifices, hymnes sacrés, banquets populaires, somptueuses représentations théâtrales ou mascarades de gens avinés imitant le cortège assigné à Dionysos par la légende. Détail à noter : « la cité avait voulu que nul ne fût éloigné de cette fête : la distribution du théoricon assurait à tous les citoyens le loisir nécessaire » (p. 168). Le premier jour on célébrait le dieu de la beuverie et de la joie : dans les suivants le fondateur du théâtre, le protecteur des artistes scéniques, l'inspirateur de la poésie dramatique. Et parmi les réflexions originales semées au cours de cette savante étude, en voici une qui se recommande d'elle-même à l'attention des admirateurs de Sophocle et d'Euripide : « On a dit que Dionysos ayant pour fonction spéciale d'émouvoir profondément et d'exalter les âmes, la tragédie devait naturellement exprimer les idées et les sentiments cachés au fond des croyances religieuses dont il était l'objet... Mais ce dieu était primitivement un dieu incolore, n'ayant même pas une his-

toire qui lui appartînt en propre. Bien loin de donner naissance au théâtre, ce fut lui qui puisa une vie nouvelle dans les concours scéniques : son culte ne fut pas l'origine de l'art dramatique : tout au plus pourrait-on dire qu'il fut l'occasion de son développement » (p. 197).

C. Huff.

La Chiesa e lo Stato in Francia durante la Rivoluzione (1789-1799), da Adolfo Giobbio. Roma, Pustet, 1905, in-8 de 403 p.

Mgr Giobbio est professeur d'histoire diplomatique et de droit public ecclésiastique à l'Académie des nobles à Rome ; il a pour mission de préparer à la carrière des nonciatures les sujets choisis qui achèvent leurs études dans cet établissement de haut enseignement, et c'est le résumé de ses leçons qu'il a publié en un volume dont on ne saurait dire trop de bien.

La période de dix ans, qui va de la réunion des états généraux au 18 brumaire, se trouve divisée en quatre parties correspondant aux quatre phases de la Révolution : Constituante, Législative, Convention et Directoire ; et, pour chacune de ces divisions, l'auteur a envisagé l'histoire des relations de l'Église et de l'État français sous trois aspects : politique ecclésiastique intérieure (actes législatifs réglant les affaires religieuses), politique ecclésiastique extérieure (rapports du gouvernement de la France avec le Saint-Siège) et actes émanés du Saint-Siège pour parer aux difficultés qu'une législation hostile et des mesures de violence ne cessaient de faire naître.

Une visible préoccupation d'impartialité a amené l'auteur à se servir indistinctement de sources favorables ou opposées au mouvement révolutionnaire ; peut-être trouvera-t-on qu'il a trop recouru aux ouvrages de M. Debidour, et aux travaux de M. Aulard ; mais on comprend qu'il se soit défié des publications superficielles et des jugements un peu précipités de certains écrivains catholiques. Il n'en est pas moins regrettable que les massacres de septembre ne figurent que sous forme d'incidente, alors qu'ils marquent un pas décisif dans l'évolution de la politique religieuse des révolutionnaires. Je n'ai vu nulle part l'explication de ce fait que la liberté religieuse promise aux insermentés, leur ait été retirée dès le commencement de 1791 ; il n'y eut, il est vrai, aucun acte législatif les privant de cette liberté, comme il n'y eut aucun décret ordonnant le massacre des prêtres insermentés, mais ceux qui obligèrent les chapelles catholiques à se fermer en 1791, et ceux qui ensanglantèrent les prisons en 1792 agissaient avec l'approbation tacite et les encouragements secrets du pouvoir. Si les auteurs sympathiques à la Révolution ont passé rapidement sur ces incidents, c'est qu'ils éprouvaient quelque répugnance à avouer les crimes commis par ceux qu'ils admirent et qu'ils défendent. Un écri-

vain catholique ne doit pas avoir ces pudeurs, et il faut que l'histoire dise que si les mots ont quelque valeur, c'est à condition de ne pas se trouver en contradiction flagrante avec les faits ; on pouvait faire de la phraséologie à propos de la liberté et de la fraternité, mais on les violait ouvertement, et notre devoir est de le dire bien haut.

P. PISANI.

Vie et office de sainte Marine. *Textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-allemand et français*, publiés par LÉON CLUGNET, avec la collaboration de E. BLOCHET, I. GUIDI, H. HYVERNAT, F. NAU et F.-M.-E. PEREIRA. Paris, A. Picard et fils, 1905, gr. in-8 de XL-297 p., avec 9 grav. — Prix : 10 fr.

Marine était entrée, en dissimulant son sexe, dans un couvent d'Orient; elle y menait pieusement la vie monastique, quand elle fut accusée d'une faute très grave, et, sans vouloir se disculper, elle se soumit à la peine que lui imposa l'abbé : elle dut vivre à la porte du monastère en demandant à la charité des passants ce qui lui était nécessaire pour élever l'enfant dont une accusation calomnieuse lui avait attribué la paternité. Cette expiation imméritée dura jusqu'à la mort de Marine, et c'est alors que les moines chargés de l'ensevelir eurent la preuve irréfutable de son innocence.

Un tel exemple d'humilité ne pouvait que frapper les imaginations, et toute une végétation légendaire se développa non seulement en Orient, mais jusqu'aux extrémités du monde franc et germanique; M. Clugnet et ses collaborateurs ont recueilli un certain nombre de récits de cette vie extraordinaire; les variantes qu'y introduisirent les narrateurs sont un exemple instructif de la manière dont se transforment, en se propageant, les récits hagiographiques.

Sainte Marine était vénérée à Paris : l'église qui lui était dédiée, désaffectée en 1791, n'a été démolie qu'en 1867, quand fut élargie la rue d'Arcole. C'était le curé de Sainte-Marine que l'officialité chargeait de régulariser les unions illégitimes : M. Clugnet cite à ce sujet quelques passages des historiens de la ville de Paris.

Savante publication, qui ne manque pas d'intérêt et qui peut être lue avec profit par les gens qui sont ou croient être sous le coup d'accusations injustes.

P. PISANI.

Le Patriarche saint Benoît, par le R. P. Dom L'HUILLIER. Paris, Retaux, 1905, in-8 de LXI-526 p. — Prix : 7 fr.

Il nous manquait en France une vie de saint Benoît. La traduction française de celle que publia Dom Tosti, bénédictin du Mont-Cassin, présentait des aperçus fort intéressants, exposés avec art; mais ce n'était pas une histoire. Dom L'Huillier a entrepris de combler cette lacune. Il s'adresse aux religieux, aux prêtres, aux fidèles enfants de

l'Église beaucoup plus qu'aux historiens de profession ; ceux-ci, cependant, ne pourront pas ignorer son travail. L'auteur commence par établir la valeur historique des Dialogues de saint Grégoire le Grand qui sont la source principale, pour ne pas dire unique, de la vie de saint Benoît. Peut-être fait-il la part trop grande à la réfutation des appréciations émises par M. Dufourcq dans sa thèse sur les *Gesta martyrum*. Avec le secours du second livre des Dialogues, avec la règle de saint Benoît, qu'il a scrutée avec le plus grand soin, et des connaissances étendues et variées sur l'histoire contemporaine, il a su composer un livre qui se lit avec le plus grand intérêt. La physionomie du Mont-Cassin est rendue aussi fidèlement que possible : c'est l'intérieur du monastère, son organisation, ses relations avec le dehors, les coutumes qui le régissent, les occupations de ses habitants que Dom L'Huillier s'attache à faire connaître. Il a réussi, car les moines vivent sous sa plume : le lecteur admire à leur tête le patriarche qui les forme et les conduit. C'est le grand intérêt de cet ouvrage et son principal mérite.

Dans un appendice, l'auteur étudie les relations qui existent entre l'œuvre de Cassiodore et celle de saint Benoît, la mission de saint Placide en Sicile, celle de saint Maur en France, le culte de saint Benoît et l'histoire de ses reliques. J. Besse.

La Reine Margot et la Fin des Valois (1559-1645), *d'après les Mémoires et les documents,* par Charles Merki. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de 448 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

C'est une des figures les plus discutées de notre histoire que celle de Marguerite de Valois, la Reine Margot, comme on l'appelle. Les uns en ont fait une misérable, capable de tous les forfaits et de toutes les hontes. Le *Divorce satyrique* la traite de prostituée de bas étage ; la plupart des historiens protestants, se souvenant que son mariage avec le roi de Navarre avait été l'occasion, sinon le prétexte, des massacres de la Saint-Barthélemy, l'ont couverte d'injures ; d'autres au contraire, comme le père Hilarion de la Coste, ont écrit son panégyrique : quelques-uns en ont fait presque une sainte. Entre toutes ces données contradictoires, M. Charles Merki, dans un livre très documenté, de recherches consciencieuses et de discussion serrée, s'est efforcé d'établir la vérité. Elle est naturellement entre les deux. Assurément, Marguerite de Valois fut loin d'être un modèle : sortie de la souche dont elle était issue, élevée à la Cour des Valois, dans ce monde brillant et élégant, mais profondément corrompu, fille de Catherine de Médicis et sœur de Henri III, mariée contre son gré au Béarnais qui ne lui donnait guère l'exemple de la constance, elle eut plus d'une aventure retentissante : il suffit de nommer La Mole, Bussy d'Amboise, Champvallon. Mais ce fut une femme intelligente, courageuse, amie des

lettres et des arts, diplomate habile des talents de laquelle ses frères et son mari se servirent utilement. Si le duc d'Anjou avait suivi ses conseils, peut-être fût-il devenu souverain des Pays-Bas. La reine Catherine elle-même, rompue à toutes les intrigues, appréciait ses qualités. Dans les négociations entamées pour la rupture de son mariage et après l'avènement d'Henri IV, son attitude fut digne et patriotique. Ses dernières années furent en partie consacrées à de bonnes œuvres. En 1614, à l'ouverture des états généraux, à laquelle elle assistait, elle prit un refroidissement qui se transforma en maladie de langueur, et le 25 mars 1615 elle expirait. Sa mort fit peu de sensation; mais l'illustre ministre de son neveu, Richelieu, dans ses *Mémoires*, lui a rendu pleine justice, ne dissimulant pas ses fautes, mais mettant en haute lumière ses très réels mérites. Il semble bien que le jugement de Richelieu est adopté par le nouvel et consciencieux historien de *la Reine Margot*; vraisemblablement il sera aussi celui de la postérité.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Huguenots dans le diocèse de Rieux. *Documents inédits* publiés par l'abbé J. LESTRADE. Paris, Champion, 1904, in-8 de XIII-258 p. — Prix : 8 fr.

Parmi les excellents travailleurs de la Société historique de Gascogne, M. l'abbé Lestrade avait déjà pris un rang distingué, grâce à son recueil de textes sur les *Huguenots en Comminges*. Non moins soigneusement éditée paraît être sa nouvelle collection de documents, consacrée aux *Huguenots dans l'ancien diocèse de Rieux* (Haute-Garonne).

Une première série de pièces concerne les tristes exploits des bandes calvinistes à travers cette région, surtout en 1568 et 1569. Viennent ensuite des correspondances, procès-verbaux, décisions judiciaires sur les protestants du diocèse aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sous Louis XIII et Louis XIV, s'affirme un mouvement remarquable et continu de conversions au catholicisme. Mais, avec la révocation de l'édit de Nantes, survient le *compelle intrare* : dans un seul groupe de sept paroisses, on voit [3.302] abjurations d'adultes en un an. Ce sont de singulières recrues pour l'Église. Dès lors, la question des « nouveaux réunis » sera des plus épineuses. Leur attitude inquiétante porte l'évêque de Rieux, Anne-François de Bertier, dans la fameuse enquête de 1698, à conseiller envers eux la contrainte, même pour l'assistance à la messe. La situation reste tendue et troublée sous Louis XV. Durant l'épiscopat de Jean-Marie de Catellan (1747-1771), les documents signalent, en particulier, parmi ces faux catholiques, la multitude des mariages clandestins. Bien tenace était la semence d'hérésie que Jeanne d'Albret avait naguère fait répandre à travers cette contrée.

YVES DE LA BRIÈRE.

Une Amie de Marie-Antoinette. Madame Atkyns et la Prison du Temple (1758-1836), *d'après des documents inédits*, par FRÉDÉRIC BARBEY. Paris, Perrin, 1905, in-8 de XVI-455 p., avec planches. — Prix : 5 fr.

« Lady Atkyns, dit M. Victorien Sardou dans la belle Préface qu'il a bien voulu mettre en tête de ce volume, a laissé peu de traces dans l'histoire. » On savait simplement, par quelques lignes que lui a consacrées M. de la Sicotière dans sa savante biographie du général de Frotté et par un article du P. Delaporte dans les *Études religieuses* de 1893, qu'elle avait été dévouée jusqu'au sacrifice à Marie-Antoinette et à la famille royale et qu'elle avait fait des efforts considérables pour les arracher au Temple et à la Conciergerie. Mais en quoi avaient consisté ces efforts, à quoi avaient-ils abouti? Il y avait là un problème passionnant à résoudre. Poussé par MM. Sardou et Lenôtre, un jeune érudit, sorti de l'École des chartes, M. Frédéric Barbey, l'a entrepris. Il avait la science, il avait les loisirs, il avait l'habitude et l'amour des recherches. Il finit par trouver chez un notaire de Paris les papiers de l'amie de la Reine et par en obtenir la communication. Il les dépouilla avec soin, les contrôla et les compléta par des investigations consciencieuses dans les archives publiques et particulières et voici ce qu'il constata : la vaillante Anglaise avait trois complices principaux : Frotté, le futur chef des chouans de Normandie, un ancien magistrat breton, Cormier, un aventurier hongrois, le baron d'Auerweck. Il y avait évidemment d'autres agents, mais subalternes et dont les noms ne sont pas connus. La première tentative fut pour sauver le Roi ; elle échoua. La seconde fut pour sauver la Reine : Mme Atkyns pénétra à la Conciergerie et offrit à Marie-Antoinette de changer de costume avec elle ; Marie-Antoinette refusa, ne voulant ni compromettre son amie, ni abandonner ses enfants. Après sa mort tous les efforts se concentrèrent sur le Dauphin qu'on chercha à enlever ou à faire évader du Temple. Les nombreuses lettres que Mme Atkyns reçut de ses correspondants, notamment de Cormier et d'Auerweck, et que M. Barbey a retrouvées, donnent les détails de toutes ces tentatives ; elles auraient abouti, d'après l'auteur, à une double substitution, celle d'un enfant sourd-muet, puis celle d'un enfant scrofuleux, à Louis XVII ; ce serait le dernier, l'enfant scrofuleux, qui serait mort au Temple le 8 juin 1795 ; quant à Louis XVII, on ignorerait ce qu'il est devenu ; lorsque les agents de Cormier se seraient présentés pour qu'on le leur remît suivant la promesse faite, on leur aurait déclaré qu'il n'était plus là, qu'un pouvoir supérieur s'en était emparé. Et cela même nous laisse des doutes sérieux sur l'authenticité de la double substitution. Les personnages qui ont *trompé* — le mot est de Cormier — les amis de Mme Atkyns en ne leur livrant pas, malgré les engagements pris et les sommes reçues, le jeune prince arraché au Temple, n'ont-ils pas

pu tout aussi bien imaginer de toutes pièces et la double substitution et l'évasion ? En somme, ni Cormier ni Auerweck n'ont jamais vu ni le jeune Roi, ni les substitués. Quoi qu'il en soit, Mme Atkyns, elle, crut à l'évasion, tout en ignorant ce qu'était *devenu l'enfant royal*. La preuve, c'est que, lors des tentatives de Hervagault et de Mathurin Bruneau, elle vint en France et chercha à les voir pour s'assurer s'ils étaient bien le prince infortuné auquel elle avait voué sa vie et sa fortune. Car à toutes ces tentatives qui coûtaient cher (il y avait bien des consciences à éclairer et des complicités à acheter) l'excellente femme avait dépensé plus de deux milions. C'était pour elle la ruine, et la ruine sans compensation. Lorsque les Bourbons furent remontés sur le trône, elle vint à Paris pour exposer sa situation précaire et les services qu'elle s'était efforcée de rendre; elle n'en obtint que des félicitations et une somme insignifiante, et fut obligée pour vivre d'aliéner sa belle terre de Ketteringtham. On a dit que la reconnaissance n'avait pas été une vertu de la Restauration : Mme Atkyns en est une triste preuve ; son dévouement si chevaleresque et si désintéressé méritait mieux.

Un joli portrait de Mme Atkins, reproduction d'une miniature appartenant à une famille de Saumur avec laquelle elle avait été très liée, sert de frontispice à ce très consciencieux et très attachant volume.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Angélique de Mackau, marquise de Bombelles, et la Cour de Madame Élisabeth, *d'après des documents inédits*, par le comte FLEURY. Paris, Émile-Paul, 1905, in-8 de x-356 p. — Prix : 5 fr.

C'est une charmante figure que la marquise de Bombelles, et c'est un charmant volume que lui a consacré M. le comte Fleury. Fille d'une sous-gouvernante des Enfants de France, Angélique de Mackau fut, dès son enfance, la compagne de jeux, l'amie intime et, jusqu'à la fin, la correspondante fidèle de Madame Élisabeth. Mariée à seize ans à un homme sensiblement plus âgé qu'elle, le marquis de Bombelles, ministre de France près la diète germanique de Ratisbonne, elle donna l'exemple, bien rare à cette époque, d'un ménage admirablement uni. Les deux époux s'adoraient, et cette affection même faisait leur tourment ; car ils étaient la plupart du temps séparés, Madame Élisabeth répugnant à laisser s'éloigner d'elle son amie, et le marquis tenant à poursuivre sa carrière à laquelle sa fortune médiocre, non moins que ses aptitudes diplomatiques, le tenait attaché. Mais c'est cette séparation même qui a permis à M. le comte Fleury d'écrire son livre ; la correspondance entre les deux époux était très fréquente, pleine de détails curieux — les lettres de Mme de Bombelles surtout — sur la société de Madame Élisabeth et sur la Cour de France, et cette corres-

pondance, saisie pendant la Révolution, est aujourd'hui conservée aux archives de Versailles où elle offre aux historiens des documents précieux. M. de Bombelles ne se plaisait pas en Allemagne ; il eût voulu quitter Ratisbonne, se rapprocher de sa femme, et obtenir un poste plus important et plus avantageux. De là des démarches incessantes de la jeune marquise, qui, restée à Versailles, se répandait en sollicitations près de tous les personnages influents, le baron de Breteuil, M. de Rayneval, le comte de Vergennes, et surtout près des amis de la Reine et de la Reine elle-même ; car c'était la Reine qu'il fallait fléchir ; mal renseignée sur l'attitude de M. de Bombelles pendant les événements de Bavière, elle se montrait peu favorable à son avancement, tout en prodiguant de bonnes paroles à sa femme. Les démarches finirent cependant par aboutir : à défaut de Constantinople qu'il souhaitait, mais que M. de Saint-Priest ne voulait pas quitter, le marquis obtint Lisbonne où la marquise l'accompagna. Malheureusement il n'y resta pas longtemps ; pour faire plaisir à la comtesse de Marsan qui avait toujours été bonne pour elle, Mme de Bombelles négocia un mariage entre la nièce de la comtesse, Charlotte de Rohan-Rochefort, et le duc de Cadaval, allié de très près à la famille royale de Portugal.

Par suite d'incidents qu'il serait trop long de raconter, le mariage échoua, et, la situation devenant difficile pour les Bombelles, ils rentrèrent en France, pour solliciter un autre poste ; nous les retrouverons à Venise et dans l'émigration où le marquis devint l'homme de confiance du Roi et de la Reine. M. le comte Fleury nous promet cette histoire et nous l'attendons avec impatience.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Drames de l'histoire. Mesdames de France pendant l'émigration, *Madame de Lavalette. Gaspard Hauser*, par le comte FLEURY. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 326 p., avec 12 planches. — Prix : 3 fr. 50.

Trois morceaux historiques possédant leur intérêt propre, mais sans aucun lien entre eux. M. le comte Fleury, qui a eu soin de donner copieusement les indications bibliographiques où il puisa ses renseignements, a prétendu offrir un récit animé et rapide des épisodes dont il fournit au lecteur la vulgarisation agréable.

Sur les filles de Louis XV, Mesdames Adélaïde et Victoire, il n'apporte pas de détails nouveaux. Il décrit leur vie et leurs habitudes, dans leur château de Bellevue, avant la Révolution, puis, ayant narré leur départ en 1791, il retrace les incidents de leur voyage en Italie, les péripéties angoissantes de leur séjour en Sicile, leur arrivée à Trieste, les dernières années d'une existence qui connut les revers les plus inattendus d'une fortune adverse.

Mme de Lavalette (Emilie de Beauharnais) retient plus longtemps sa plume. L'épisode dramatique de l'évasion de son mari, en 1816, forme naturellement le nœud de cette histoire. L'auteur garde une louable impartialité en laissant parler les documents. Il n'ajoute guère à ce que M. d'Ideville avait écrit sur Mme de Lavalette.

La dernière partie est la plus considérable et aussi la plus neuve : M. le comte Fleury conclut très nettement à ce que Gaspard Hauser, le jeune homme mystérieux et à moitié imbécile assassiné à Anspach le 16 décembre 1833, ait été le fils aîné et légitime du grand-duc de Bade Charles et de Stéphanie de Beauharnais, par conséquent l'héritier de la couronne que des compétitions de famille auraient fait disparaître dès sa naissance. A adopter cette version d'une aventure qui passionna l'opinion en Allemagne voici soixante-quinze ans, il faudrait peut-être voir, dans les motifs de ce crime (?) la « honte », pour la dynastie de Zœhringen, de son alliance avec une alliée de Napoléon. Les rapprochements de M. Fleury sont certainement curieux, habiles ; mais il y entre une assez large part de déductions personnelles et, pour être souvent ingénieuses, vraisemblables même, les preuves demeurent moins serrées et probantes qu'il ne croit. La question est du moins éclaircie tout autant que le comporte l'intérêt rétrospectif qu'elle peut soulever.

Des planches, au nombre de douze, ornent le volume. On regrettera l'absence d'une table alphabétique. Quelques fautes d'impression non rectifiées sont fâcheuses : ainsi celle qui fait du cardinal Maury (p. 45) un archevêque de Nice, au lieu de ce qu'il fut réellement — de 1792 à 1794 — un archevêque *in partibus* de Nicée. G. DE G.

Un Roman d'exil. La Princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien, par JACQUES DE LA FAYE. Paris, Émile-Paul, s. d., in-8 de VIII-407 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

C'est un roman tragique que ce roman d'exil, puisque, comme le dit éloquemment M. Costa de Beauregard dans la belle Préface qu'il a mise en tête de ce volume, il va de Versailles... à Vincennes : commencé sur la terre étrangère, cruellement dénoué sur la terre de France. La princesse Charlotte de Rohan avait passé à la Cour de Louis XVI où elle avait été remarquée ; l'amie de Madame Élisabeth, femme de M. de Bombelles, ambassadrice à Lisbonne, avait même ébauché pour elle un projet de mariage avec un grand seigneur portugais, parent de la famille royale. Mais c'est seulement pendant l'émigration que le duc d'Enghien la vit et l'aima. L'histoire du jeune prince a été plus d'une fois écrite, entre autres par M. Welschinger et par le comte Boulay de la Meurthe, qui a récemment entrepris la publication de sa Correspondance pour la Société d'histoire contemporaine. On sait avec quelle vaillance il fit les campagnes de l'armée de Condé, toujours au premier rang, se

battant avec l'impétuosité d'un soldat, mais montrant déjà, malgré son jeune âge, les dispositions d'un grand capitaine, faisant même l'admiration des troupes républicaines qui l'avaient surnommé le duc *Va de bon cœur*. Dans l'intervalle de ces expéditions, il aimait à venir se reposer à Ettenheim où le cardinal de Rohan lui avait généreusement offert un asile, mais où l'attirait surtout sa tendre affection pour la nièce du cardinal, la princesse Charlotte. Nature essentiellement loyale et bonne, adoré de tous ceux qui l'approchaient, mais très légitimement fier de sa noble origine et de la grandeur de sa famille, il haïssait la Révolution qui l'avait proscrit et combattait Bonaparte qui s'apprêtait à usurper le trône de son Roi; mais il le combattait à ciel ouvert et avait une véritable horreur des menées souterraines et des conspirations. C'était donc une grossière erreur en même temps qu'un indigne attentat que commettait le Premier Consul en faisant enlever et fusiller le duc d'Enghien. M. de la Faye a raconté en pages éloquentes, émouvantes et émues, ce sombre drame, succédant brutalement à une exquise idylle, cet enlèvement d'Ettenheim, en violation du droit des gens, ce transfert précipité de Strasbourg à Paris et à Vincennes, ce jugement hâtif contre toutes les règles de la justice, cette exécution sanglante suivant sans le moindre sursis le jugement, ce refus de tout appel, de toutes consolations, même des consolations religieuses. Ce fut dans le monde un cri d'horreur quand on apprit ces détails; mais le cri fut vite étouffé par la politique. Seule la princesse Charlotte ne pardonna pas; elle survécut près de quarante ans, partageant son temps entre la France et l'Autriche et conservant pieusement le souvenir de l'époux qui lui avait été si tragiquement enlevé; car des documents nouveaux produits par M. de la Faye montrent qu'un mariage secret l'avait unie au duc d'Enghien. Mais tout se paie en histoire : onze ans après l'attentat de Vincennes, celui qui l'avait commandé, vaincu et prisonnier à son tour, était jeté sur le rocher de Sainte-Hélène et, suivant les beaux vers du poète, entendait :

« la vague vengeresse
Lui jeter le nom de Condé. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Immaculée Conception et l'Église de Paris. Études historiques, par H. LESÊTRE. Paris, Lethielleux, s. d. (1904), in-16 de 263 p. — Prix : 2 fr. 50.

Excellent résumé d'une série de faits très complexes et parfois difficiles à bien apprécier. L'auteur, qui est un théologien doublé d'un ami de l'histoire, a condensé dans ce volume la somme considérable des faits dogmatiques ou liturgiques relatifs à l'Immaculée-Conception en Occident depuis les calendriers de Winchester jusqu'à la définition

de 1854. Mais M. Lesêtre était particulièrement qualifié pour raconter les traits si caractéristiques de la piété parisienne envers Marie-Immaculée. Les annales de l'Université lui en fournissent de particulièrement remarquables. Avec non moins de bonheur il a rappelé l'institution des anciennes confréries monastiques ou paroissiales, telles que celles de Saint-Séverin, de Saint-Victor, des Augustins. Il n'a pas oublié de mentionner les chapelles érigées dans les cloîtres ou dans les églises; enfin il cite toute une liste d'ouvrages faisant suite au *Grand Marial de la Mère de vie* en 1539, et n'a garde d'omettre les témoignages rendus, par les plus célèbres orateurs du XVIIe siècle, tels que Bossuet et Bourdaloue, au privilège incomparable de Marie. C'est assez dire qu'il établit l'antiquité et la continuité de la tradition. Il le fait avec une érudition puisée aux sources les plus sûres. Nous ne signalerons qu'une distraction de quelque conséquence : le bref d'Alexandre VII à Louis XIV (1657) est inexactement appelé *bulle* (p. 111).

HENRI CHÉROT.

Nos Religieuses dans les Missions; patriotisme et dévouement, par A.-A. FAUVEL. Paris, Lille, Bruges, Desclée et de Brouwer, s. d., (1904), in-4 de 282 p., illustré. — Prix : 3 fr. 35.

Au volet que M. A.-A. Fauvel avait peint naguère à la gloire de *Nos Missionnaires patriotes et savants*, voici qu'il en ajoute un autre consacré à *Nos Religieuses dans les Missions*, complétant ainsi le diptyque dont la promulgation de lois récentes lui a inspiré le généreux dessein. De même qu'il avait autrefois montré le patriotisme et la science admirables de nos religieux missionnaires, M. A.-A. Fauvel montre aujourd'hui le patriotisme et le dévouement merveilleux des religieuses françaises dans toutes les parties du monde; les voici, « animées d'un sublime esprit de sacrifice, s'exilant sans espoir de retour, prêtes à braver tous les dangers, donnant partout et toujours l'exemple de la bonté, du dévouement, du courage, des plus hautes vertus. Chrétiennes, elles répandent leur foi; Françaises, elles font aimer leur patrie. » — Voilà de quelle manière M. F. Coppée résume le livre de M. Fauvel, et telles nous apparaissent bien nos religieuses, de quelque ordre soient-elles et dans quelque pays se trouvent-elles, dans l'excellent ouvrage de notre auteur, ouvrage que nul mieux que lui ne pouvait écrire, puisque les obligations mêmes de sa carrière le mettent à même de voir, dans différents pays du globe, avec quel patriotisme et quel dévouement nos sœurs missionnaires s'acquittent de leur tâche religieuse et humanitaire. Non content de nous dire ce qu'il a lui-même constaté, M. Fauvel appuie son témoignage sur des documents officiels, il nous donne des listes éloquentes, nous met en main tous les éléments d'appréciation avant de nous inviter à conclure; c'est un parfait logi-

cien, un remarquable avocat, et c'est un des défenseurs des Missions qui sont le mieux susceptibles de gagner, au tribunal de l'opinion publique, un procès qui a été perdu devant le Parlement. H. F.

La Mission de M. de Forbin-Janson, évêque de Marseille, plus tard évêque de Beauvais, auprès du grand duc et de la grande duchesse de Toscane, mars-mai 1673. *Récit d'un témoin*, par C. Douais. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de VII-204 p. — Prix : 4 fr.

La récente publication de M. E. Rodocanachi sur la grande duchesse de Toscane avait été puisée aux sources originales, mais en dehors de la connaissance de plusieurs documents importants. L'auteur, si bien informé qu'il fût, n'avait connu ni les lettres ou billets de la marquise de Deffans, appartenant au baron de Guilhermy, ni surtout la *Relation* entière du voyage de Mgr de Forbin-Janson, en Italie, à l'occasion de sa mission à Florence. Des deux volumes de cette Relation inédite, l'un se trouve bien à la bibliothèque d'Albi ; mais l'autre fut recueilli sur le Marché-aux-Herbes, à Toulouse, et passa des mains de l'abbé Léonce Couture, notre ancien et dévoué collaborateur, en la possession de Mgr Douais.

Non seulement il y avait à compléter M. Rodocanachi, mais encore à glorifier l'un des prélats les plus distingués qui aient occupé le siège de Beauvais. Mgr Douais pouvait-il contempler, dans sa magnifique cathédrale, la statue du cardinal par Coustou, sans être tenté d'écrire de sa plume facile le récit de cet épisode trop oublié de la vie d'un homme d'Église dont Louis XIV faillit faire un homme d'État ? Il a donc réuni, classé, résumé tous les renseignements historiques susceptibles d'illustrer cette curieuse affaire. Tour à tour il fait revivre l'auteur de la *Relation*, le Languedocien Jacques de Faur-Ferriès, les personnages de la suite, M. de Marseille, comme on appelait alors le futur cardinal, enfin les deux époux qui se font face, mais en détournant leurs regards dans la fresque ainsi reconstituée, le grand duc Côme III et son épouse Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France et de Marguerite de Lorraine.

Comme la Grande Mademoiselle, sa sœur, mais d'un autre lit, Marguerite-Louise, Mlle de Valois, avait rêvé d'être reine. Elle se croyait fort au-dessus de son mari par la naissance et permettait à ses filles ou femmes d'honneur de se moquer ouvertement des manières italiennes du prince. Celui-ci n'avait consenti au mariage que par pure déférence envers le grand duc Ferdinand son père et était d'un caractère naturellement mélancolique. Elle et lui avaient de remarquables qualités, mais toutes contraires : l'incompatibilité d'humeur était absolue.

Aussi, malgré son habileté de diplomate, Mgr de Forbin-Janson

échoua-t-il dans sa tentative pour opérer un rapprochement. Il remporta à Florence un succès personnel, mais le but de sa mission fut manqué; les deux époux ne devaient pas se revoir.

Mgr Douais a narré cette triste aventure d'un style alerte et vif qui promène agréablement le lecteur, tantôt à travers les documents, tantôt de Florence au Poggio. Peut-être, au lieu de nous dire que Forbin-Janson naquit « vers 1630 », aurait-il pu éclaircir le dissentiment des auteurs qui se partagent entre 1626 et 1631. Enfin du magistral et bienveillant portrait tracé par Saint-Simon il eût été naturel de rapprocher plus d'une excellente page de Spanheim dans sa *Relation de la Cour de France en 1690.* HENRI CHÉROT.

L'Agonie du catholicisme...? par le Dr MARCEL RIFAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-12 de VIII-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

A ce titre, au premier abord, nous aurions cru à un pamphlet franc-maçon. En ouvrant le livre nous avons été agréablement surpris de nous trouver en présence d'un vrai chrétien et d'une étude apologétique. M. le docteur Rifaux paraît avoir été longtemps dans le doute. Mais il ne s'y est pas complu, comme tant d'autres. Il a beaucoup lu, beaucoup étudié et il est arrivé à la conviction qu'il n'y a pas de raison valable contre l'Église catholique. En reproduisant les motifs qui ont déterminé son adhésion, il a voulu aider ceux qui se trouvent dans la même situation d'esprit où il était et qui sont si nombreux parmi ses confrères. Il montre que le christianisme est toujours bien vivant et que ses enseignements sont très satisfaisants pour la raison. Il appuie par des considérations très sérieuses les points fondamentaux de la religion : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la divinité de J.-C. Peut-être sur des points secondaires manque-t-il un peu d'exactitude et s'inspire-t-il trop volontiers d'ouvrages dont la correction n'est pas absolue. Ceci ne peut étonner de la part d'un homme qui n'a pas fait de la théologie une étude spéciale. Mais le fond y est : le sentiment chrétien inspire tout l'ouvrage.

Le livre est d'ailleurs bien écrit, et se lit avec plaisir. Il peut être utile à beaucoup de personnes, et l'équivoque du titre l'aidera peut-être à pénétrer dans les milieux qui en ont le plus besoin.

Remarquons en terminant une circonstance qui nous a surpris de la part d'un médecin. M. Rifaux paraît ignorer absolument la thèse thomiste de l'unité substantielle de l'être humain et les ressources qu'elle offre pour concilier l'immatérialité de l'âme humaine avec son étroite dépendance des organes. D. V.

Contre la séparation, par le comte ALBERT DE MUN. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de 222 p. — Prix : 2 fr.

De ces pages qui ont paru à *la Croix*, au *Figaro*, au *Gaulois*, les premières datent de mars 1904 et nous reportent au vote des crédits demandés pour la visite de M. Loubet au Quirinal; les dernières nous laissent en avril 1905, au cours de la discussion du projet de séparation de l'État et des Églises. Elles permettent donc de suivre, durant une année tristement remplie, toutes les étapes de la politique d'irréligion sectaire que subit le pays. La profondeur des convictions et l'éloquente émotion du grand orateur n'enlèvent rien à la précision et à la clairvoyance de ses observations. Celles-ci établissent très nettement que la rupture de la France avec le Saint-Siège, dont on s'efforce de faire sortir la rupture du concordat, est imputable non au Pape, mais à la franc-maçonnerie, dont nos gouvernants sont les instruments, puis que la séparation préparée par les jacobins d'aujourd'hui ne saurait être libérale, pas plus que ne le fut la politique des assemblées révolutionnaires. C'est sur les plus solides arguments, non seulement de doctrine, mais surtout de fait et d'histoire que le comte de Mun appuie ses conclusions, que l'on ne saurait trop méditer : « Dans un pays comme le nôtre, pénétré jusqu'aux moelles de l'éducation catholique, l'État ne peut pas ignorer l'Église... Il faut la persécuter ou traiter avec elle. La séparation sera, inévitablement, l'ouverture de la persécution, et elle aboutira, nécessairement, à un nouveau traité entre l'Église et l'État. » On sent combien ces notions sont importantes à répandre avant la grande consultation électorale de 1906.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Aux Dirigeants prêtres et laïques. Organisation et action populaire chrétienne, par l'abbé A. LEFEBVRE. Fontainebleau, à la « Croix de Seine-et-Marne », 1904, in-16 de 438 p.

Ce volume, que doit suivre un second, donnant des conseils encore plus pratiques et des statuts-types sous le titre : *Documents d'organisation*, se divise en deux parties. La première, qui est la moins développée, est surtout historique. Elle montre comment l'Église de Jésus-Christ, depuis son divin fondateur jusqu'à Léon XIII, s'est préoccupée et s'est mêlée de faire aux travailleurs une organisation sociale acceptable. L'auteur insiste particulièrement sur l'action bienfaisante de saint François d'Assise et de son tiers-ordre, sur les méfaits de la Révolution française, sur les enseignements de Léon XIII. Les plus vastes et les plus complexes questions sont ici tranchées, peut-être un peu sommairement et systématiquement. Je ne crois pas que la condition des ouvriers ait autant empiré qu'on le prétend ; et pour se défendre contre les principaux dangers de ce que l'on appelle le capitalisme, je crois

qu'il suffirait de quelques réformes législatives réprimant les plus graves abus de l'usure et de la concurrence déloyale, d'un gouvernement remplissant mieux sa mission propre, d'un certain relèvement des mœurs, et surtout, ce que M. l'abbé Lefebvre montre avec une insistance clairvoyante, de la liberté d'association largement accordée et pratiquée. Dans la seconde partie on descend davantage dans la pratique. Il y est dit ce que l'action populaire chrétienne réclame de tout le monde en général et des riches en particulier, du clergé des paroisses, des missionnaires, des congrégations religieuses, des collèges et pensionnats, des patronages, du tiers-ordre de saint François, de l'Association catholique de la Jeunesse française et des associations similaires, des professeurs de grands séminaires. Je ne suis pas persuadé, comme l'est notre auteur, qu'il soit désirable de donner un caractère confessionnel aux associations qui ont un objet social ou professionnel. N'est-ce pas incompatible avec cette largeur qu'il recommande lui-même (p. 148) et avec la loi rationnelle de la division du travail ? Je me contenterais de souhaiter que l'on empêchât les associations sociales ou professionnelles de servir et propager l'irréligion. J'ose croire aussi que la mission essentielle et la plus haute du prêtre reste bien d'enseigner la vérité proprement religieuse et d'administrer les sacrements, que l'on ne saurait trop le rappeler, que l'accomplissement de cette mission n'est pas aussi facile que l'on paraît supposer (p. 83), ni tel qu'il ne laisse rien, qu'il n'ait rien laissé à désirer. Mais ces quelques réserves étant indiquées parce que le livre mérite autre chose que des éloges banals, jetés du bout des lèvres, je tiens à dire combien il est riche de conseils excellents et très pratiques. Sur la fondation, par exemple, à la campagne, de modestes cercles d'étude ou de caisses rurales, combien il révèle d'intelligence et d'esprit d'apostolat. On ne saurait trop souhaiter qu'il soit beaucoup lu, surtout parmi ces classes que le regretté Claudio Jannet appelait les classes responsables. L'auteur recommande à plusieurs reprises l'*Action libérale populaire*, qui sera, dit-il, comme la franc-maçonnerie catholique, moins le secret et l'esprit sectaire. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Nouveau Dictionnaire historique de Paris, par GUSTAVE PESSARD. Paris, Rey, 1904, in-8 de XVI-1693 p. — Prix : 30 fr.

L'auteur de ce gros volume a voulu combler une lacune et a eu la prétention de résumer sous la forme alphabétique l'origine, l'historique et la topographie des rues et des monuments de Paris ; il a même tenu à comprendre dans son programme la biographie de tous les personnages dont les noms sont venus sous sa plume. Ce faisant, nous a-t-il donné un livre utile? A-t-il apporté une contribution nouvelle à la bibliographie de la capitale ? Je ne le crois pas. Il a pu,

évidemment, prendre grand plaisir aux lectures et aux énormes recherches qu'a nécessitées son travail, mais je crains qu'il ait apporté beaucoup de hâte dans la mise en œuvre des notes qu'il a colligées avec tant de peine. Ce serait une cruauté de reprocher à l'auteur d'un ouvrage de ce genre des omissions ou des erreurs qui sont inévitables. En présence de l'immense effort qu'il a fourni, disons seulement que M. Pessard nous laisse vraiment trop voir son inexpérience et qu'il n'est pas douteux que l'entreprise était au-dessus de ses forces. C'est qu'il faut, en plus de l'érudition spéciale, une attention très soutenue pour mener à bien une œuvre de cette envergure! Aussi bien, voilà une tentative qui nous montre un chercheur courageux; elle nous prouve que son auteur ne se laisse pas effrayer par le travail, qu'il aime Paris et qu'il possède un aperçu des sources de son histoire : nous espérons qu'il nous dédommagera un jour par quelque publication de moins longue haleine, fardeau plus léger dont il pourra plus aisément supporter le poids.

P. Lbe.

Le Port de Paris, hier et demain, par F. Maury. Paris, Guillaumin, 1904, in-12 de 279 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le port de Paris naquit dans la plus lointaine antiquité: la capitale y a puisé les éléments de sa vitalité et de ses accroissements. L'étude de ses origines dès l'époque de la domination romaine, de son fonctionnement au moyen âge et de son organisation jusqu'à la fin de l'ancien régime est curieuse; mais non moins intéressante est celle qui se rapporte aux temps modernes et même contemporains. C'est cette dernière partie de l'histoire du port de Paris qui fait l'objet du livre de M. Maury. On lira avec intérêt et profit ce volume qui passe le sujet en revue pendant tout le cours du XIXe siècle.

C'est une erreur de croire que l'extension des chemins de fer devait condamner la batellerie à succomber. En lisant ces pages on se rendra compte des services que le port de Paris a rendus à la grande ville et de ceux qu'il est appelé à lui rendre encore, maintenant que l'on a vaincu la plupart des obstacles naturels qui entravaient son développement.

P. Lbe.

Les États généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559), par Émile Duvernoy. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de XXIV-477 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Duvernoy s'est proposé, en publiant ce volume, de combler une lacune de l'histoire de Lorraine. En effet, jusqu'à présent, aucun travail sérieux n'a encore été publié sur les états de Lorraine. Les différents auteurs qui ont eu à s'en occuper, en écrivant l'histoire de cette province, l'ont fait ou d'une manière trop superficielle ou ont parsemé

d'erreurs les pages qu'ils leur avaient consacrées. Personne n'était mieux placé que M. Duvernoy pour bien faire connaître à l'aide de documents de premier ordre ce que furent ces états et le rôle qu'ils jouèrent dans le gouvernement du pays. Le travail qu'il leur a consacré va des origines à 1559, c'est-à-dire à la fin de la minorité du duc Charles III et à sa prise de possession du pouvoir. A cette époque leur situation se modifie. Avant Charles III il ne s'élève jamais de conflit entre le duc et les assemblées. A partir de 1559 commence une lutte d'abord sourde, puis déclarée, qui aboutira à la suppression des états. De plus, sous l'influence des événements et de la France aussi, avec laquelle les relations sont de plus en plus étroites, bien des choses se transforment après 1559.

Le volume de M. Duvernoy est divisé en trois parties : la première dans laquelle il étudie les origines des états ; la seconde, relative à l'histoire des états, et la troisième à leur organisation et à leurs attributions. Dans la première partie il s'est attaché surtout à mettre en relief les principaux traits du régime féodal en Lorraine et à faire connaître les principales assemblées des duchés de Lorraine et de Bar et la condition du tiers-état dans ces provinces au moyen âge. La seconde partie est une histoire des états sous les princes de la maison d'Anjou (1437-1473), sous René II (1473-1508), sous le duc Antoine (1508-1544), enfin sous François Ier et pendant la minorité de Charles III (1544-1559). Dans la troisième partie l'auteur fait connaître la composition géographique et sociale des états, leur mode de convocation, la condition des membres, leurs attributions financières, leur influence dans les affaires judiciaires ou sur les questions économiques. Quinze pièces justificatives terminent ce volume fait avec beaucoup de soin et qui ajoute un chapitre important à l'histoire de Lorraine. J. VIARD.

Les Chartes du Clermontois conservées au Musée Condé, à Chantilly (1069-1352), par ANDRÉ LESORT. Paris, Champion, 1904, in-8 de 273 p. — Prix : 5 fr.

C'est seulement au milieu du XVIIe siècle que l'on voit apparaître dans la géographie de la France le mot Clermontois. Il désignait alors une circonscription territoriale nouvelle, artificiellement composée des prévôtés lorraines de Clermont, Varennes, Vienne-le-Château, les Montignons, Dun, Stenay et Jametz. Toute cette région, après les différentes vicissitudes qu'elle eut à subir au cours des siècles, comme la plupart des pays formant la frontière de notre pays à l'est, fut réunie définitivement à la France par le traité de Liverdun du 26 juin 1632 et le traité de Paris du 29 mars 1641. Peu après, en 1648, le Roi, pour récompenser les services du grand Condé, lui constitua une sorte d'apanage à l'aide de ces prévôtés. Le Clermontois, qui fut

pour la maison de Condé une source de revenus très importants, resta en sa possession jusqu'au 11 mars 1784, date à laquelle le prince de Condé céda au Roi, moyennant une rente perpétuelle de 600.000 livres et une somme de 7.600.000 livres, les droits de gabelles, tabac, aides, traites, contrôles et autres qui se percevaient à son profit dans le Clermontois. Un certain nombre de droits et de prérogatives lui furent encore conservés, mais tous furent éteints en 1791. Après avoir donné une bonne notice historique sur cette région, M. Lesort nous apprend comment furent formées les archives du Clermontois et fournit quelques détails sur leur composition et leurs péripéties. A la suite, vient la publication très soignée et accompagnée d'un grand nombre de notes intéressantes, de cent vingt-neuf chartes allant de 1069 à 1352. En appendice, il publie un inventaire des comptes et pièces comptables des prévôtés de Clermont, Dun, Stenay et Varennes, de la seigneurie de Jametz et de la châtellenie de Marville et Arrancy. Un bon index bibliographique et une table des matières très détaillée, terminent ce travail appelé à rendre souvent service aux érudits qu'intéresse l'histoire des pays de l'est de la France. J. VIARD.

Histoire du collège de Montdidier, publiée par l'Association des anciens élèves. T. I. Montdidier, imp. Bellin, 1904, in-4 de XXIV-215 p., avec planches.

Ce livre est publié à l'occasion du centenaire du collège de Montdidier. Il s'ouvre par une Lettre-Préface où Mgr Godin, président de l'Association des anciens élèves, remarque tout naturellement que la célébration de ce centenaire coïncide avec l'expulsion des lazaristes qui ont si longtemps assuré la prospérité du collège de Montdidier. « Leur histoire est un plaidoyer éloquent en faveur de la liberté d'enseignement. » Ce plaidoyer, malheureusement, ne sera pas plus écouté que les autres. C'est qu'il faut peut-être que les malheureux qui ont entrepris d'arracher aux Français leur amour de Dieu et de la Patrie aient été jusqu'au bout de leur répugnante besogne, pour que nous assistions à ce retour de justice dont nous parle encore Mgr Godin. Quelles que soient nos raisons d'y compter, les anciens élèves du collège de Montdidier n'en ont pas moins eu une idée excellente en célébrant le centenaire de la restauration de ce collège par un retour sur le passé de la maison où ils ont avivé leurs traditions patriotiques. Je dis la *restauration* du collège de Montdidier, parce que le collège existait bien avant 1805, date de sa réouverture par les Pères de la foi. L'Introduction, qui est une esquisse de l'histoire générale de l'établissement, nous montre, en effet, que, dès le XIIe siècle, il y eut à Montdidier une école à laquelle peut se rattacher le collège actuel. Ainsi est une fois de plus démontré qu'il y avait quelque chose avant 1789. Que les ignorants se

le disent, et surtout qu'ils lisent cette histoire d'un modeste collège de province, écrite d'une façon charmante, pour l'instruction et le divertissement de leurs contemporains et de leurs descendants, par ses anciens élèves reconnaissants. ARMAND D'HERBOMEZ.

Histoire de la ville de Ganges, par l'abbé ROUQUETTE. Montpellier, imp. de la manufacture de la Charité, 1904, in-8 de 300 p.

Ganges, actuellement chef-lieu de canton du département de l'Hérault, arrondissement de Montpellier, est une petite ville située au pied des Cévennes, à l'entrée des gorges de la Vis, de l'Hérault et de la Sumène. Si son origine remonte à une haute antiquité, elle n'a cependant pas d'histoire avant le XIIe siècle, époque où l'on rencontre la mention d'un de ses seigneurs. Jusqu'au commencement du XVIe siècle on ne trouve rien de bien saillant dans son passé. Mais, avec le protestantisme, l'histoire de Ganges devient intéressante. Toute la région cévenole fut bouleversée par les partisans de la Réforme, et pendant plus d'un demi-siècle on ne trouve plus de traces du culte catholique dans cette ville. Les religieux avaient été chassés ou massacrés, l'église démolie et remplacée par un temple, et l'administration était entièrement passée entre les mains des protestants. Peu à peu, on voit revenir quelques familles au catholicisme et déjà plusieurs années avant la révocation de l'édit de Nantes, le nombre des abjurations était devenu considérable dans le diocèse de Montpellier. Pour raconter tous ces faits et les assassinats commis par les Camisards, M. l'abbé Rouquette a eu entre les mains un ensemble de documents bien complets ; aussi tous ces chapitres qui forment la majeure partie du volume sont des plus intéressants et pourront être consultés avec fruit par les historiens qui se consacrent aux XVIe et XVIIe siècles. Tout ce que l'auteur a recueilli sur la Révolution est également curieux et fait saisir sur le vif l'effet produit dans ces petites villes du Midi par la terrible secousse qui agita la France à la fin du XVIIIe siècle. Quinze pièces justificatives terminent ce volume fait avec soin et dans lequel M. Rouquette s'est efforcé de garder une grande impartialité. J. VIARD.

Un Régime qui finit. *Études sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées*, par L. RIGAUD. Paris, Champion ; Tarbes, Croharé, 1905, in-8 de 181 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre suppose des recherches et un travail considérables. Il donne la géographie, le régime et les institutions de pays d'états : la Bigorre, les Quatre-Vallées et le Nébouzan, et des pays d'élection : l'Armagnac, l'Astarac, le Comminges et Rivière-Verdun, qui entrèrent en totalité ou en partie dans le nouveau département. C'est l'œuvre patiente d'un

érudit parfaitement consciencieux, qui n'affirme rien sans le justifier aussitôt par des références précises.

L'intérêt qu'il éveille ne correspond pas cependant à l'effort qu'il suppose. Des nomenclatures plein les pages ; des citations d'ouvrages connus, à chaque instant. A vrai dire, cela ressemble à un almanach du vieux temps, sans ces illustrations, ces faits divers, ces histoires, qui rendent les almanachs modernes attrayants et intéressants.

Dans l'Avant-propos, l'auteur dit lui-même : « Ces études devaient être une Préface, elles sont peu à peu devenues un petit livre. Elles étaient destinées d'abord à servir de courte Introduction à une sorte de statistique politique, administrative, judiciaire et ecclésiastique des premières années du département des Hautes-Pyrénées... nous nous sommes laissé entraîner doucement plus loin... et « maigre entré, nous n'avons pu maigre sortir. » Il aurait bien fait de s'en tenir à l'idée première.

Les lecteurs de la région pyrénéenne ne partageront peut-être pas, ou n'ont pas partagé cette appréciation ; car les études ont paru d'abord dans le *Bulletin de la Société académique des Hautes-Pyrénées*. Il y a pour eux, dans ces vieux souvenirs, dans tous ces noms, simplement alignés sur des pages et des pages, qui n'éveillent aucun sentiment dans le cœur de l'étranger, des charmes particuliers.

Dans tous les cas, les auteurs de monographies locales pourront utilement consulter ce livre. J. C.

En Allemagne. Administration, impôt sur le revenu, enseignement agricole, coutumes, mœurs, alimentation, les grandes villes, par PAUL COSSONNET et PAUL HEUZÉ. Paris, Daragon, 1905, in-16 de 422 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est plus et mieux qu'un guide. MM. Cossonnet et Heuzé ont voyagé en Allemagne, et ils veulent donner aux voyageurs, leurs frères, tous les renseignements utiles sur les chemins de fer, les postes et télégraphes, les finances, l'armée, les coutumes et les mœurs, la table et les repas, la vie économique et agricole, le mouvement littéraire et musical. Ils se présentent devant le lecteur, leur livre à la main ; ils ne font pas de Préface, et suppriment ce geste littéraire, sans lequel nous ne concevons plus guère un livre. Ils semblent dire : « Si vous voulez aller en Allemagne, ami lecteur, et comprendre la vie qu'on y mène, prenez et lisez notre livre ; s'il ne vous apprend rien, vous le mettrez de côté ; si, au contraire, il vous intéresse par les renseignements pratiques qu'il vous donne, nous n'avons pas besoin de vous le recommander, nous savons d'avance que vous le mettrez, avant de partir, au fond de votre valise. »

Il y a du mérite et du courage d'écrire des livres de cette sorte. Il y a tant de Baedeker, de Meyer, de Tschudi, de Joanne ! mais combien

ils sont touffus ! et combien fatigants ! Nos auteurs ont eu la sagesse de viser plutôt à être pratiques qu'à être complets. Ils donnent l'essentiel, les choses dont on a besoin à chaque heure du jour, quand on voyage; ils laissent le superflu. Ainsi, ils réussissent à se faire lire. D'ordinaire, un guide se consulte simplement comme un dictionnaire ; celui-ci se lit, et se lit avec agrément parce qu'il est bref et utile. Quand je vous dis que ce livre n'est pas touffu et qu'il ne donne que l'essentiel, je dois faire cependant une exception. Il y a un chapitre sur la cuisine, qui aurait réjoui Brillat-Savarin ou Vatel; j'y trouve, en allemand et en français, les noms de soixante-deux soupes, depuis la « Apfelsûppe », la soupe aux pommes, jusqu'à la « Weissweinsuppe mit Eierschaun », soupe au vin blanc, avec œufs battus en neige ; il n'y a que le chapitre des compotes et des entremets qui puisse rivaliser avec celui-là.

Au point de vue descriptif, nous voyons défiler sous nos yeux, Aix-la-Chapelle, Düsseldorf, Hildesheim, Brunswick, Brême, Hambourg et la Hanse, Helgoland, Lübeck, Kiel, Berlin, Dresde, Leipzig, Nüremberg, Munich et les châteaux royaux, Heidelberg, Francfort, Mayence, et l'Allemagne thermale avec Wiesbaden, Hombourg, Ems, Baden-Baden, et les rives du Rhin de Mayence à Cologne. Puis, vient l'Allemagne agricole, avec ses cultures diverses, l'Allemagne forestière, avec l'enseignement agricole, et Albrecht Thaer, le régénérateur de l'agriculture, et Schwertz, son émule, et Liebig, le chimiste; puis, l'Allemagne musicale, avec Wagner et ses drames lyriques analysés; enfin, l'Allemagne littéraire, avec Gœthe et Faust, avec Schiller et ses drames. Le livre se termine par une analyse du *Guillaume Tell* de Schiller; il n'avait pas de préface, il n'aura pas de conclusion : c'est une tranche d'Allemagne, comme au théâtre on sert une tranche de vie.

L. MENSCH.

L'Empire russe et le Tsarisme, par VICTOR BÉRARD. Paris, Colin, 1905, in-18 de x-372 p., avec une carte. — Prix : 4 fr.

M. Victor Bérard est avantageusement connu par ses études sur l'Orient. Il a, entre autres, deux volumes à son actif : *Les Phéniciens et l'Odyssée*, qui témoignent d'une rare intelligence du passé hellénique et d'un talent incontestable. Il aborde maintenant la Russie. Je ne sais s'il a voyagé en pays slaves, si la langue russe lui est familière, toujours est-il que son livre ne fait pas l'impression d'un livre vécu, et que le manque de contact personnel s'y fait sentir : les livres d'autrui, même les meilleurs, ne sauraient remplacer la note individuelle. Encore faudrait-il s'entendre sur les sources et la manière de les exploiter. Ainsi M. Alfred Rambaud a certainement fait un tour de force en publiant son *Histoire de la Russie;* mais ceux qui ont lu la critique qu'en a faite l'éminent professeur M. Klutchevski hésiteront à la

proclamer classique (p. 296). Le troisième volume de M. Anatole Leroy-Beaulieu sur les sectaires russes est un livre remarquable, quoique l'auteur n'ait pas beaucoup fréquenté les Raskolniks, dont les témoignages propres mériteraient d'être plus amplement examinés. Il n'est pas admissible non plus que l'on traite la question juive à peu près uniquement d'après le *Bulletin de l'Alliance israélite*. Le principe *audiatur et altera pars* devrait être appliqué plus largement.

Les cinq chapitres de ce livre (*Terre et Histoire*, *Religions et Nationalités*, *Russification*, *Tsarisme*) sont trop bondés de choses, et, en général, très bonnes choses, pour qu'il soit possible d'en donner ne fût-ce qu'un rapide résumé. Toutefois cette tendance à condenser son sujet ne manque pas d'inconvénient lorsqu'elle va jusqu'à l'abus de la synthèse historique. Le savant auteur a-t-il toujours résisté à cette tentation ? On lit (p. 19) que « l'histoire russe jusqu'aux temps modernes n'est qu'une sorte de rhapsodie épique où des odyssées de pirates se cousent à des iliades de reîtres et de soudards »... Ailleurs (p. 28), l'histoire des Russiens (c'est ainsi que l'auteur nomme les Russes) est représentée comme « une lutte perpétuelle contre les brigands de la steppe et de la forêt », « et du XIII au XVII (siècle) c'est une suite presque ininterrompue de désastres et de servitudes. » Or, dans ce laps de temps ont eu lieu la conquête de Kazan, d'Astrakhan, de la Sibérie, pour ne rien dire de l'abolition du joug tatar et du rassemblage des terres russes. Les trois surnoms des premiers héros historiques (et le sont-ils en réalité ?) Rourik le *Pacifique*, Siméon (ne serait-ce pas Sinéons ?) *le Victorieux*, Trouvor *le Fidèle* (p. 33) ont-ils vraiment quelque signification sérieuse ? Après les études très fouillées des historiens russes sur les origines du tsarisme et son développement à travers les âges, on trouvera peut-être un peu maigre et précipitée la formule suivante : «... le tsarisme complète son installation, réunit tous les instruments de la puissance temporelle et spirituelle : le sabre et la main de justice des Varègnes, le sceptre et la croix de Byzance, le fouet et la bourse des Khans. Moscou parfait l'œuvre de Kief et de Novgorod... (p. 302). » Et, pour finir par l'actualité, est-ce bien le moment de reprocher aux Russes « le respect de la poigne et le culte du gourdin (p. 85) » ?

V. N.

Le Ministère pastoral de Jean-Jacques Olier, curé de Saint-Sulpice (1642-1652). Nouvelle édition publiée par G. Letourneau. Paris, Lecoffre, 1905, in-18 de VIII-223 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Quand un homme de Dieu est passé quelque part, longtemps après qu'il a disparu on retrouve la trace de ses pas et comme le parfum de ses vertus qui a imprégné les lieux sanctifiés par ses œuvres. Dans le diocèse de Milan, on est frappé par la tenue sévère et on est édifié

par la piété d'un clergé qui conserve aujourd'hui encore l'empreinte donnée par saint Charles Borromée. Ainsi en est-il de la paroisse de Saint-Sulpice, dans laquelle l'esprit de M. Ollier semble se conserver indéfiniment à travers le temps et survit aux événements qui ont cependant accumulé tant de ruines. C'était pourtant une triste paroisse que celle de Saint-Sulpice quand M. Ollier en accepta la charge ; il n'y avait pas dans tout le Paris d'alors de faubourg plus déshérité que les solitudes mal fréquentées qui allaient de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés jusqu'aux confins de Vaugirard : l'ignorance y était profonde, l'immoralité y était maîtresse et quelques prêtres disgraciés desservaient avec découragement une pauvre église trop petite pour l'étendue du quartier et trop grande cependant pour les rares fidèles qui la fréquentaient irrégulièrement. Tout cela se transforma presque à vue d'œil devant l'ardeur du vénérable curé, qui, à la sainteté personnelle joignait le génie organisateur ; et, quand il ne fut plus là, il avait formé une phalange d'élite qui, en appliquant ses méthodes, a fini par faire de Saint-Sulpice une des paroisses les plus édifiantes de la capitale.

En 1849, un prêtre anonyme publia à Aix-en-Provence un petit livre intitulé : *Le Pasteur modèle, ou le Salut des peuples ;* il l'avait tiré à peu près intégralement de l'ouvrage publié quelques années plus tôt par M. Faillon sur M. Ollier. C'est ce petit livre remanié quant au fond, rajeuni dans la forme et complété dans quelques-unes de ses parties que le curé actuel de Saint-Sulpice publie, non pour faire une œuvre d'érudition, mais pour raviver chez ses confrères et ses paroissiens l'amour de Dieu, la dévotion forte et pratique de son vénéré prédécesseur, l'esprit d'ordre et de régularité dans le bien, et, qualité nécessaire entre toutes à l'heure présente, la confiance aveugle en la divine Providence, à la veille et au milieu des dangers et des épreuves de toute sorte.

P. PISANI.

Amour de Philosophe. Bernardin de Saint-Pierre et Félicité Didot, par JEAN RUINAT DE GOURNIER. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 221 p., avec 8 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Quel lecteur de *Paul et Virginie* ne s'est figuré l'auteur du roman comme un homme simple, doux, désintéressé, amoureux seulement de l'idylle et de la belle nature ? C'est là le Bernardin de Saint-Pierre de la légende. Si l'on en croit M. Ruinat de Gournier, le véritable Bernardin n'aurait pas du tout ressemblé à cet idéal. C'était un esprit fantasque, inquiet, quinteux, jaloux, d'un caractère impossible à vivre, âpre au gain, faisant, dit Napoléon dans le *Mémorial de Sainte-Hélène,* « métier de demander à tout venant et de recevoir de toutes mains. » Après une vie agitée et fertile en aventures, le succès des *Études de la nature* et surtout de *Paul et Virginie* l'avait tout d'un coup rendu célèbre ; il était devenu l'auteur à la mode et toutes les jeunes filles voulaient

l'épouser. Il avait cinquante-six ans lorsque son choix se fixa sur Félicité Didot, fille de l'imprimeur bien connu, qui avait édité ses œuvres. Mlle Didot, elle aussi, s'était follement éprise de lui, en vendant ses ouvrages. Mais des difficultés d'arrangement d'affaires retardèrent la conclusion du mariage assez longtemps après qu'il était décidé en principe. Ce fut l'occasion d'une correspondance très active entre les deux amants, passionnée de la part de la jeune fille, assez éprise aussi, du moins dans les termes, de la part du fiancé, mais où celui-ci s'érige facilement en précepteur et en maître. Il reproche à Félicité de ne pas savoir l'orthographe avec laquelle, il est vrai, cette fille d'éditeur se permettait d'assez nombreuses licences; il lui donne des conseils sur les livres qu'elle doit lire et même sur sa toilette; il l'engage à étudier la botanique, pour l'aider dans ses travaux, et aussi à prendre des leçons de tenue de ménage. Et lorsque le mariage est enfin accompli, il l'installe à Essonnes, dans une maison qu'il a fait bâtir, et c'est autant à la ménagère qu'à l'épouse que s'adresse sa correspondance. Ses fonctions le retiennent souvent à Paris; pendant ce temps-là, il faut que Félicité soigne le jardin, fasse semer des betteraves et des haricots, cueille les pommes. Est-ce cette vie prosaïque qui fut une désillusion pour Mme de Saint-Pierre? M. de Gournier dit qu'elle n'a point été heureuse, et il est certain que, dans une de ses lettres, Bernardin avoue que sa femme veut demander le divorce. Elle n'en eut pas la peine; elle mourut tuberculeuse après six ans de mariage, et le veuf s'empressa de se remarier avec Mlle de Pellepon.

Des affaires publiques, si singulièrement émouvantes pendant cette période de 1792 à 1799, il n'est guère question dans cette correspondance. Les lettres de 1795 cependant jettent un jour singulier sur la misère du pays en cette année. Le pain était tellement rare que, pour en envoyer un à sa femme, Bernardin était obligé de l'empaqueter, sans cela il eût été volé par des affamés. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Vie, action politique et œuvres de M. Émile Ollivier, de l'Académie française, par Mgr FÈVRE. Paris, Savaète, s. d. [1905], in-8 de 261 p. — Prix : 3 fr. 60.

C'est un enthousiaste panégyrique. M. Émile Ollivier est trop homme d'esprit et de talent pour ne pas préférer sans doute des compliments plus mesurés, un encens plus fin. Il permettrait certainement les restrictions que l'impartialité autorise et que l'histoire réclame. Ici l'orateur va, court, vole, sans toucher terre et parfois se perd dans les nuages, noyant dans un flot de paroles ses récits, ne prenant pas la peine, n'ayant pas le temps de polir ses phrases qui gardent un accent de négligé trop souvent choquant. Il faut pardonner à Mgr Fèvre cette impétuosité de polygraphe pour ses intentions, qui sont excellentes, et son ardeur, qui semble ne vouloir connaître aucun obstacle.

Il n'y a plus qu'à indiquer les sommaires principaux des vingt et un chapitres du volume : *L'Étudiant de Sainte-Barbe ; Le Jeune Commissaire de Marseille (1848) ; Le Préfet de la Haute-Marne; L'Avocat, le député de Paris ; Le Ministère du 2 janvier 1870 ; Les « Œuvres »* (p. 146) : *Marie Magdeleine, Lamartine, Michel-Ange, l'État et l'Église au concile du Vatican* (un maître livre, en effet) ; le *Nouveau Manuel de droit ecclésiastique*, (recueil des plus utiles à consulter); *L'Empire libéral* (dont les 9 volumes déjà publiés sont un monument très brillant et très ciselé de l'histoire contemporaine). — Mgr Fèvre, qui a profité de ce canevas aux multiples facettes pour faire des digressions nombreuses, conclut par une « sympathie respectueuse » pour M. Émile Ollivier. Les gens de bon sens n'y contrediront pas ; les gens de bon goût lui demanderont seulement un peu plus de mesure dans l'expression de ses enthousiasmes. G. DE G.

Traité de l'Occident, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 270 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le sujet de cet ouvrage est un peu abstrait. C'est l'apothéose des peuples d'Occident, ou plutôt de l'Occident lui-même, puisque les races auxquelles nous appartenons ont occupé l'Orient avant de s'établir en Occident. « Dès l'aube de notre monde, les peuples marchèrent vers l'Occident, et s'éveillant de patrie en patrie, et s'envolant de siècle en siècle, la pensée humaine prit à son tour le même chemin qu'ils avaient suivi. D'Orient en Grèce, d'Athènes à Rome, cela est venu chez nous... Toute richesse afflue ici pour y accroître un étrange et séculaire trésor. » L'auteur aurait pu ajouter, et ceci est assez curieux, que les villes elles-mêmes se développent de préférence dans la direction de l'Occident. Prenons pour exemples les trois villes les plus considérables du monde entier : Paris, Londres, New York. Quiconque a visité ces trois capitales, a pu remarquer que leurs quartiers les plus « modernes », les plus à la mode, se trouvent à l'ouest. Tels, à Paris, le quartier de l'Europe, l'Étoile, les Champs-Élysées, Boulogne ; à Londres, le West-End et Hyde-Park ; à New York, les « blocks » situés à main gauche de Broadway.

Ce qui caractérise favorablement l'Occident, au sens de M. Mithouard, et à juste titre, c'est : en fait de sépulture, l'inhumation, par opposition à la crémation ; — en architecture, tout ce qui monte vers le ciel comme un germe puissant, depuis les clochers et les ogives jusqu'aux *sky-scrapers* des Américains, ces Extrêmes Occidentaux ; — en industrie, tout ce qui sonne le temps, comme les premières horloges, les premières montres, les premiers carillons ; — en piété, le goût du réel, du positif, le réalisme, si je veux employer le même mot que l'auteur, par exemple un singulier besoin d'attacher partout notre croyance à des signes locaux ; — en philosophie, la recherche de la certitude, du

solide, la droiture, la simplicité, la dureté du vouloir ; — en images, la préférence pour le blanc et le noir, c'est-à-dire pour la résultante ou la négation de toutes les couleurs, ce qui a donné naissance à la gravure sur bois, à la taille-douce, aux eaux-fortes et à la lithographie, à tout ce qui est relief et netteté plutôt que nuances et coloris ; — en musique, l'harmonie délaissée pour la mélodie, dont nous avons un échantillon dans le chant grégorien ; — en morale, la servitude volontaire, opposée à l'esclavage passif des Orientaux ; — dans tous les détails de la vie, le sens pratique, que nous appelons aussi le bon sens, l'horreur du vague (d'où il arrive que nous prisons peu le mysticisme, les choses rêvées), le doux entêtement celtique, la méthode, la résolution, la sensibilité, le goût des règles et des théories, l'emportement de vivre et la générosité d'agir ; — enfin, en sociologie, le culte de la femme, ravalée au rang des bêtes par les Occidentaux.

M. Mithouard a des propositions qui sont trop profondes pour être bien interprétées par le commun des fidèles. En voici une : « Du catholicisme, retranchez le christianisme, il reste l'Occident. » Nous ne parlons pas pour M. Maurras qui est, d'ailleurs, sympathique à l'auteur, malgré quelques légères divergences de vues, plus apparentes que réelles.

Pour terminer son intéressant ouvrage, M. Mithouard trace quelques types d'Occidentaux, parmi lesquels nous aurions aimé voir figurer La Fontaine, comparé à Lamartine.

Ce livre convient aux personnes qui ont fait des études solides, étendues et approfondies. ARBEY.

BULLETIN

La Sainte Trinité et les Doctrines antitrinitaires, par l'abbé H. COUGET. Paris, Bloud, 1905, 2 vol. in-12 de 64 p. chacun (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

L'auteur a voulu vulgariser les études de théologie positive et d'histoire du dogme, et mettre ainsi à la portée de tous les travaux de Schwane, de Bardenhewer, des collaborateurs du *Dictionnaire de théologie catholique*. Dans le premier volume, il passe successivement en revue la littérature apostolique, les Pères anténicéens, les luttes doctrinales postérieures au concile. Le second contient : la doctrine relative au Saint-Esprit (erreurs les plus anciennes, débats relatifs au *Filioque*), puis, dans le dernier chapitre, la théologie trinitaire dans saint Augustin et au moyen âge. Bien des choses et de bien grosses questions dans deux petits volumes !...

B. DE CARROY.

La Doctrine de l'Eucharistie chez les scolastiques, par le chanoine J.-A. CHOLLET. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Après une bibliographie remarquablement abondante et précieuse pour

tous ceux qui voudront s'adonner à ces profondes études, l'auteur consacre un chapitre à l'étude des sources, puis il résume dans deux chapitres l'histoire relative soit au sacrement, soit au sacrifice eucharistique. La collection a jusqu'ici fourni peu d'assertions théologiques de ce genre. Il faut, pour les exécuter, toute la compétence et toute la maîtrise de l'auteur. Nous recommandons vivement son œuvre. B. DE CARROY.

Monothéisme, hénothéisme, polythéisme. Leçons faites à l'Institut catholique de Paris par l'abbé DE BROGLIE. Paris, Bloud, 1905, 2 vol. in-12 de 64 et 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Ces conférences appartiennent au cours d'apologétique que l'abbé de Broglie inaugura, en 1879, à l'Institut catholique de Paris. Il jugeait utile de faire « une étude préalable et sommaire des principaux types religieux qui se rencontrent actuellement sur la face de la terre, ou qui ont laissé des traces profondes dans le passé de l'humanité. » Cette étude est d'autant plus nécessaire que beaucoup de savants ou érudits contemporains semblent, en pareilles matières, prendre plaisir à tout identifier, à tout assimiler. Ceux-là mêmes qui découvraient entre les races humaines des différences irréductibles, ne verront que différences accidentelles entre le culte de Jéhovah et ceux d'Astarté ou d'Anubis.

Le savant et dévoué professeur, qui s'attache si pieusement à nous conserver toute l'œuvre de l'abbé de Broglie, a joint à ces trois leçons une quatrième, relative au *Surnaturel dans les cultes non chrétiens*. Y a-t-il eu dans ces cultes des faits analogues à nos miracles chrétiens, susceptibles d'être reconnus comme tels, après une critique sérieuse ? A qui les attribuer ? S'il s'agit de *merveilleux diabolique*, à quels signes le discerner du miracle évangélique ? Questions que l'auteur a posées avec son habituelle sincérité, résolues avec sa vigueur d'esprit bien connue.

B. DE CARROY.

Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad S. Apollinarem in coetu S. Pauli apostoli (anno 1903-1904), cura et expensis Rmi Dni FELICIS CADÈNE. Romae, venale prostat apud Analectorum editorem, 1904, in-8 de 73 p. — Prix : 1 fr. 25.

Les cas de conscience étudiés par le clergé romain à Saint-Apollinaire, sous la direction de moralistes éminents, sont relatés depuis plusieurs années par Mgr Cadène avec un soin et une compétence qui, pour n'être pas officiels, ne laissent pas d'avoir une autorité indiscutable. Au cours de l'année 1903-1904 il a surtout été question dans les conférences romaines de matières relatives au sacrement de mariage. I. *Dispenses matrimoniales*. Pouvoir de l'évêque de dispenser d'un empêchement douteux, ou même certain, mais en cas de nécessité urgente ; causes déterminant l'octroi des dispenses ; erreur intervenant dans la rédaction du texte d'une dispense ; exécution, cessation, réitération. II. *Revalidation* de mariages nuls pour incapacité des conjoints ou absence de la forme de Trente. *Sanatio in radice*. — Mgr Cadène a su condenser les solutions avec une clarté d'esprit toute française sans rien enlever au charme de l'harmonieuse langue latine dans laquelle elles sont rédigées. G. P.

Causeries du jeudi. Paris, Cornely, 1905, in-18 de 257 p. — Prix : 3 fr. 50.

On a recueilli sous ce titre des conférences données à l'École profession-

nelle d'assistance aux malades qui, née rue Garancière, s'est installée ensuite rue Amyot et qui forme ce que les Anglais appellent des *nurses*, comme l'explique Mme Mary Duclaux dans sa Préface datée de juin 1903. Deux causeries de M. Léon Brunschvicg, professeur de philosophie au lycée Henri IV, sont consacrées au *Devoir d'être intelligent*, c'est-à-dire au devoir d'éclairer par l'intelligenee la conscience morale, de ne pas s'en tenir à une sorte d'instinct aveugle. Idée très juste, mais qui ne devrait pas impliquer, bien au contraire, le mépris de la tradition, qui devrait plutôt inspirer une certaine défiance du sentiment individuel.— M. Paul Desjardins a développé et commenté Ruskin avec beaucoup de charme en parlant du *Foyer des femmes sans foyer*. — *Le Coin de verdure*, que Mme S. Karppe recommande de garder dans son âme, ce n'est pas seulement un peu de poésie, c'est « une foi supérieure dans l'ordre universel et souverain. » Pourquoi ne pas avoir osé dire : la foi aimante en Dieu ? — M. Rauh, maître de conférences à l'École normale supérieure, a expliqué aux jeunes infirmières que l'un des traits caractéristiques de la conscience moderne, c'est de concevoir la morale comme se suffisant à elle-même, n'ayant pas besoin de fondement, ni de fondement philosophique, ni, bien entendu, de fondement religieux, morale autonome, essentiellement terrestre et sociale. — La conclusion de la causerie de M. J. E. Roberty, *Pour moins souffrir*, me plaît beaucoup et me paraît profondément juste : « Nous souffrons d'autant plus que nous sommes plus dépourvus de jugement, moins bons et plus orgueilleux ; nous souffrons d'autant moins que nous développons en nous l'intelligence, la bonté et l'humilité. » — M. Charles Wagner donne d'excellents conseils à propos de l'idéal dans la vie journalière et de la bonne humeur. — On serait plus à l'aise pour louer ce qu'il y a de bon et de charmant en ces causeries, si l'on n'y sentait, au fond, la préoccupation de remplacer et d'écarter la religion, si les amis des infirmières laïques, pour les substituer aux sœurs garde-malades, ne faisaient trop souvent appel à l'intervention persécutrice d'un gouvernement sectaire. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Un Catholique peut-il se dire socialiste ? par l'abbé GAYRAUD. Paris, Bloud, s. d. (1905), in-16 de 118 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit volume, court mais très nourri, contient, dans sa seconde partie, une réfutation très forte et vive des erreurs socialistes — voir notamment le § VIII : *Utilité sociale des classes riches* — et surtout de ce qui s'y mêle ordinairement d'anticléricalisme, de dénigrement de l'Église, comme il apparaît dans une page de M. Georges Renard qui exprime, sur ce point, l'opinion commune des écoles socialistes. — Quant à la question posée par le titre même de l'opuscule, et que le député du Finistère précise en disant qu'il s'agit de savoir si, rigoureusement parlant, les condamnations pontificales atteignent le socialisme le plus récent et mitigé, celui des Millerand, des Georges Renard, des Schaeffle, qui limite l'expropriation collective aux *moyens capitalistes* de production, c'est-à-dire à ces biens, instruments de travail, qui produisent automatiquement rente ou intérêt et permettent d'exploiter le labeur d'autrui, la réponse de M. l'abbé Gayraud est négative. Le collectivisme mitigé laisse en effet, assure-t-on, une certaine marge à la propriété privée, droit naturel affirmé par les Papes, à la liberté individuelle et familiale, même à l'héritage. Je me demande si le précepte du Décalogue *non furaberis*, qui consacre le droit de n'être pas spolié d'un bien honnêtement acquis, est suffisamment respecté par ces concessions plus ou

moins arbitrairement limitées et précaires. Une citation (p. 57) de M. Georges Renard indique bien que, dans le régime nouveau, le paysan petit propriétaire et le petit industriel seront vraisemblablement assez vite amenés à renoncer à leur ingrate appropriation privée. Et, d'autre part, quand M. Schaeffle (p. 46) nous parle du droit nouveau que proclamera la majorité du peuple, ne dévoile-t-il pas ce qui est l'essence du socialisme et ce qui me semble essentiellement antichrétien, la croyance à la souveraineté illimitée de la collectivité ?

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Vie et l'organisation du clergé sous l'ancien régime. I. Les Réguliers, par JOSEPH AGEORGES. Paris, Bloud, s. d. (1905), in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Dans cet opuscule, M. Ageorges résume ce qu'ont dit de mieux les auteurs récents sur les services rendus par les moines. Les proportions de ce travail ne lui ont pas permis d'entrer pleinement dans le sujet tel que le titre l'indique. Il n'en donne pas moins quelques idées intéressantes sur le travail et la charité dans les monastères. On le lira avec beaucoup d'intérêt.

X. V.

Passion et Passion. La Passion du Sauveur et la Passion des religieux en France, par JEAN LEFAURE. Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1905, in-16 de 110 p. — Prix : 0 fr. 50.

L'auteur, dans une série de considérations pieuses, établit un parallèle entre la Passion de Jésus-Christ et la persécution dont souffrent les religieux. Même haine, mêmes ennemis, même tactique, mêmes genres d'outrages, mêmes chefs d'accusation : c'est en somme la Passion qui continue. Elle sera sans nul doute suivie de la résurrection : telle est la pensée consolante par laquelle se termine cet opuscule.

X. V.

L'Ile de Lutèce. Enlaidissements et embellissements de la Cité, par A. ROBIDA. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 71 p., avec une eau-forte et 22 croquis de l'auteur. — Prix : 5 fr.

La féconde imagination et la verve inlassable de l'artiste qui a signé ce mince volume sont bien connues et M. Robida nous donne une fois de plus un attrayant échantillon de son talent. Coup d'œil rétrospectif sur les origines de la Cité, remarques satiriques sur les modifications que l'édilité moderne a fait subir à ce quartier où nous retrouvons le berceau de la vieille Lutèce, visions de poète sur ce qu'il pourra devenir après de nombreux siècles écoulés, tout cela concourt à faire de ce volume une curiosité que les bibliophiles parisiens liront et conserveront avec plaisir.

CL. BR.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Jacques Élisée RECLUS, mort le 5 juillet, à Thourout près Bruges (Flandre occidentale, Belgique), est né le 15 mars 1830 à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde). Élevé par son père et par sa mère, protestants rigides, dans des idées très sévères, mais aussi très libres, M. Élisée Reclus fit ses études, après avoir quitté les environs d'Orthez, où son père était venu se fixer comme pasteur, d'abord au collège dirigé à Neuwied, dans la Prusse rhénane, par les Frères moraves, puis au col-

lège de Sainte-Foy-la-Grande. L'Université de Montauban, puis celle de Berlin (où il suivit les cours du géographe allemand Karl Ritter) le reçurent ensuite comme élève; mais il ne songeait nullement encore à se consacrer à la géographie quand, au mois de septembre 1851, il regagna la maison paternelle. C'est seulement en 1857, après que l'amnistie lui eût permis de rentrer en France d'où l'avait chassé sa résistance au coup d'État du 2 décembre, que M. Élisée Reclus, sous la direction affectueuse d'Adolphe Joanne, commença de se livrer aux études qui devaient le rendre célèbre ; il utilisa alors, soit dans différentes publications faites par la librairie Hachette, soit dans des articles de revue, les observations qu'il avait recueillies en Angleterre et en Irlande, aux États-Unis et au Vénézuéla au cours des années précédentes, et sut de très bonne heure se faire remarquer par ses qualités personnelles, par la profondeur de sa science, par sa scrupuleuse exactitude et par le charme de son style. Malheureusement la géographie ne l'absorbait pas exclusivement; ses utopies, ses fausses idées sur la bonté native de l'homme gâté par la société dont les conventions l'empêchent de recouvrer ses qualités morales premières, l'amenèrent à s'affilier à l'Internationale dès 1866, puis en 1871, — après avoir fait son devoir comme garde national et comme aérostier pendant la guerre franco-allemande, — à prendre part à la Commune de Paris, ce qui lui valut d'abord sept mois de détention, puis une condamnation à la déportation, qui, à la suite d'une démarche des plus hautes personnalités scientifiques et littéraires, fut commuée en bannissement. Dès lors, et même après l'amnistie de 1879, M. Élisée Reclus résida surtout à l'étranger, en Italie, en Suisse, en Belgique en dernier lieu, où l'Université nouvelle de Bruxelles lui donna en 1894 une chaire de géographie qu'il a occupée jusqu'à sa mort, travaillant ses cours avec une conscience scrupuleuse, formant des élèves aux travaux desquels il portait le plus vif intérêt, toujours lié avec les anarchistes et les révolutionnaires. On doit à M. Élisée Reclus une foule d'articles de revue disséminés dans le *Tour du monde*, le *Bulletin de la Société de géographie*, la *Revue des Deux Mondes*, etc.; ses principaux ouvrages sont: *Guide du voyageur à Londres et aux environs* (Paris, 1860, in-12); — *Les Villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes maritimes. Hyères, Cannes, Nice, Monaco, Menton, San-Remo* (Paris, 1864, in-12); — *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe* (Paris, 1867-1868, 2 vol. gr. in-8); — *Histoire d'un ruisseau* (Paris, 1869, in-12); — *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes* (Paris, 1875-1894, 19 vol. gr. in-8); — *Histoire d'une montagne* (Paris, 1880, in-8); — *La Révolution et l'Idéal anarchique* (Paris, 1897, in-12); — *La Chine et la Diplomatie européenne* (Paris, 1900, in-8); — *L'Afrique australe* (Paris, 1901, in-8); — *L'Empire du milieu. Le Climat, le sol, les races, la richesse de la Chine* (Paris, 1902, in-8), ces deux ouvrages en collaboration avec M. Onésime Reclus; — *Introduction à la géographie de la France* (Paris, 1905, gr. in-8). Depuis quelques mois paraissait un nouvel ouvrage considérable de M. Élisée Reclus : *L'Homme et la Terre*, et la Société belge d'astronomie a entrepris sous sa direction la publication d'un *Atlas des volcans du globe*.

— Nous avons de nouveau à regretter la perte de l'un de nos plus anciens et plus éminents collaborateurs. M. le comte Hélion DE LUÇAY, correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), est mort à Paris, le 10 juillet. Il était né en 1831. Sa naissance et ses aptitudes l'appelaient à la carrière administrative et politique. Admis au Conseil d'État comme auditeur, il y était devenu maître des requêtes et avait commencé à se faire remarquer tout à la fois par ses

connaissances spéciales et par sa science historique, quand les événements de 1870 produisirent une coupure dans sa carrière. Il ne renonça pas pourtant à exercer, dans le sens des grands intérêts sociaux, l'action à laquelle l'invitaient sa vocation et son talent, mais il le fit désormais d'une façon indépendante et plus particulièrement dans l'ordre intellectuel. L'un des plus précieux et plus fidèles adhérents aux œuvres fondées par M. le marquis de Beaucourt, ce fut sous les auspices de la Société bibliographique qu'il publia l'édition définitive d'une importante étude historique, déjà antérieurement mise au jour par lui dans la *Revue historique de droit français et étranger*, et qui eut désormais pour titre : *Les Assemblées provinciales sous Louis XVI et les Divisions administratives de 1789* (Paris, 1871, in-8). C'est également parmi les publications marquées du sceau de la Société bibliographique qu'il voulut placer son livre historique principal : *Des Origines du pouvoir ministériel en France ; les secrétaires d'État, depuis leur institution jusqu'à la mort de Louis XV* (Paris, 1881, in-8), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française. Enfin la même Société lui avait encore été redevable d'une étude intitulée : *La Propagande démocratique en 1871-1873* (Paris, 1873, in-8). — L'un des fondateurs et des plus zélés directeurs de la Société des agriculteurs de France, M. le comte de Luçay y déploya une activité constante et y exerça très utilement son talent d'exposition en de nombreux rapports. Il publia, en collaboration avec M. Paul Senart, un recueil des vœux émis par cette grande et salutaire association (Paris, 1894, in-8). Sa collaboration effective et soutenue fut également acquise à la Société d'économie sociale, au Congrès des jurisconsultes catholiques et au Congrès scientifique international des catholiques, pour lequel il composa une intéressante étude : *Les Contributions de la France à cent ans de distance, 1789-1889* (Paris, 1891, in-8).— Pendant quelques années, en qualité de chef du secrétariat général des droites de la Chambre des députés, il se rapprocha de la politique active et publia une série de *Rapports sur les travaux du comité d'études parlementaires* (Paris, 1888-1889, in-8). — Il donna aussi une part notable de son temps et de sa science aux annales et aux intérêts de sa chère province : *Augy-en-Beauvoisis, son histoire, ses privilèges, sa prévôté royale* (1876, in-8) ; — *Le Comité de Clermont-en-Beauvoisis. Études pour servir à son histoire* (Paris, 1878-1898, 4 vol. in-8) ; — *Le Marché de Marseille-en-Beauvoisis et son tarif au* XIV*e siècle* (1884, in-8), et fit de nombreuses communications à la Société d'agriculture de Clermont. — Citons encore parmi les multiples publications de M. le comte de Luçay : *Budgets d'autrefois, budgets d'aujourd'hui* (1885, in-16) ; — *Mélanges de finances et d'économie politique et rurale* (Paris, 1889, in-8) ; — *La Décentralisation. Étude pour servir à son histoire* (Paris, 1895, in-8) ; M. le comte de Luçay a en outre collaboré à la *Revue des questions historiques*, au *Journal des économistes* et au *Français* et pris part à l'œuvre du Comité des travaux historiques siégeant au ministère de l'instruction publique. Le *Polybiblion* s'honore d'avoir compté parmi ses plus fidèles et plus sûrs amis et parmi ses collaborateurs les plus assidus cet infatigable travailleur, cet homme de bien, de science et de bon sens, cet esprit ferme et fin, ce chrétien vaillant et solide. M. S.

— Une dépêche du 1er juillet annonçait la mort à Washington, à l'âge de 67 ans, de M. Hay, secrétaire d'État pour les affaires étrangères. M. Hay naquit en 1838 dans l'Indiana. Il était avocat, lorsque, à l'époque de la guerre de Sécession, il devint secrétaire et aide de camp du président Lincoln, puis fut nommé colonel. La guerre terminée, Lincoln l'envoya à Paris en

qualité de secrétaire de la légation des États-Unis. Transféré ensuite, comme chargé d'affaires, à Vienne d'abord, à Madrid ensuite, il donna sa démission et retourna aux États-Unis pour y exercer à nouveau sa profession d'avocat, tout en dirigeant le grand journal républicain de New York, la *Tribune*. En 1874 on le voit abandonner le barreau et le journalisme et installer à Cleveland une entreprise industrielle qu'il sut rendre prospère. Des relations qu'il noua avec Mac Kinley l'entraînèrent de nouveau dans la vie publique, mais en 1879 il revenait à la vie privée et entreprenait d'écrire l'histoire de Lincoln. En 1897, Mac Kinley le décidait à accepter l'ambassade de Londres, et enfin, en 1898, il était rappelé à Washington pour y occuper jusqu'à sa mort le poste de secrétaire d'État des affaires étrangères. M. Hay, qui était non seulement un homme politique de valeur, mais aussi un littérateur remarquable, a consacré les loisirs que les affaires publiques lui laissaient à la rédaction d'ouvrages bien accueillis aux États-Unis. Il a publié des contes humoristiques, dont l'un, *The Little Breeche*, a obtenu un vif succès. A son retour d'Espagne il écrivit, sous le titre de *Journées de Castille*, une bonne étude de la vie madrilène. Poète à ses heures, il composa deux volumes de vers. Mais son œuvre capitale, celle qui restera, est l'*Histoire d'Abraham Lincoln* en dix volumes.

— L'éminent philologue autrichien Adolf Mussafia, mort le 7 juin, à Florence, à 71 ans, était né à Spalato en Dalmatie, en 1835. Après avoir terminé ses études à l'Université de Vienne, il resta dans cette ville où il fut nommé professeur suppléant de littérature italienne et se mit dès lors à diriger ses recherches dans le champ, très vaste et encore fort inexploré à cette époque, des langues et des littératures romanes. L'incontestable valeur de ses premières publications attira sur lui l'attention ; aussi, lorsqu'une chaire de philologie romane fut créée à l'Université de Vienne, lui fut-elle immédiatement confiée. Dès lors M. Mussafia put poursuivre avec plus d'ampleur ses études sur les langues novo-latines et faire paraître, tantôt en allemand, tantôt en italien, cette longue suite d'ouvrages qui l'ont placé au rang des plus remarquables philologues de notre temps et dont nous indiquons ici les principaux, qui sont pour la plupart extraits des *Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften* de Vienne : *Beiträge zur Geschichte der romanischen sprachen* (Wien, 1862, in-8) ;—*Über die Quelle der altspanischen « Vida de S. Maria Egipciaca »* (Wien, 1863, in-8) ; — *Altfranzösische Gedichte aus Venezianischen Handschriften* (Wien, 1864, in-8) ; — *Monumenti antichi di dialetti italiani* (Wien, 1864, in-8) ; — *Sul testo della Divina Commedia. Studi. I codici di Vienna e di Stoccarda* (Wien, 1865, in-8) ; — *Zur rumänischen Vocalisation* (Wien, 1870, in-8) ; — *Sul testo del Tesoro di Brunetto Latini. Studie* (Wien, 1870, gr. in-4) ; — *Sulla visione di Tundalo* (Wien, 1871, in-8) ; — *Sulle versioni italiane della storia Trojana. Osservazioni e confronti* (Wien, 1871, in-8) ; — *Darstellung der romagnolischen Mundart* (Wien, 1871, in-8) ; — *Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im 15 Jahrhundert* (Wien, 1873, in-8) ; — *Zur Katharinenlegende* (Wien, 1874, in-8) ; — *Über die provenzalischen Lieder-Handschriften di Giovanni Maria Barbieri* (Wien, 1874, in-8) ; — *Cinque sonetti antichi tratti da un codice della palatina di Vienna* (Wien, 1874, in-8) ; — *Die catalanische metrische Version der sieben weisen Meister* (Wien, 1876, in-8) ; — *Italienische Sprachlehre im Regeln und Beispielen für den ersten Unterricht* (Wien, 1877, in-8), ouvrage souvent réimprimé ; — *Pietro Metastasio. Discorso* (Wien, 1882, gr. in-8) ; — *Zur Präsensbildung im Romanischen* (Wien, 1883, in-8) ; — *Mittheilungen aus romanischen Handschriften* (Wien, 1884, in-8) ; — *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden* (Wien, 1887-1889, in-8) ; — *Sulla*

critica del testo del romanzo in francese antico Ipomedon (Wien, 1890, in-8); — *Zur Christophlegende* (Wien, 1893-98, in-8); — *Über die von Gautier de Coincy benützten Quellen* (Wien, 1894, in-8); — *Sulla antica metrica porthoghese* (Wien, 1895, in-8); — *Kritik und Interpretation romanischer Texte* (Wien, 1896, in-8); — *Altfranzösische Prosalegenden aus der Handschriften der Pariser Nationalbibliotek* (Wien, 1895, in-8), avec M. Theodor Gartner; — *Dei codici Vaticani 3195 e 3196 delle rime di Petrarca* (Wien, 1899, in-8); — *Per la bibliografia dei cancioneros spagnoli* (Wien, 1900, in-8).

— Dernièrement est mort à Athènes un savant aussi distingué que modeste, M. Antoine MILIARAKIS, bien connu de tous ceux qui s'occupent d'études orientales. M. Miliarakis, qui était sténographe à la Chambre des députés hellène, était un des meilleurs géographes et historiens de la Grèce actuelle. Il a publié divers ouvrages qui ont rendu et rendront encore de grands services aux érudits. Voici les titres des principaux: *Géographie et histoire des Cyclades* (Athènes, 1874, in-8); — *Épopée de Basile Digenis Akritos, d'après le manuscrit d'Andros* (Athènes, in-8, 1881); — *Géographie du nome d'Argolide et de Corinthie* (Athènes, 1886, in-8); — *Bibliographie des travaux géographiques dus à des Grecs de 1800 à 1889* (Athènes, 1889, in-8); — *Géographie du nome de Céphalonie* (Athènes, 1898, in-8); — *Histoire du royaume de Nicée* (Athènes, 1898, in-8).

— On annonce encore la mort de MM.: le R. P. Auguste BELANGER, auteur des *Méconnus*, mort en juin, à l'âge de 44 ans; — Le Dr BICHAT, doyen de la Faculté des sciences de Nancy, mort à Nancy, à la fin de juillet; — Paul DABLIN, l'un des plus anciens collaborateurs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort à Paris, à la fin de juillet; — le chanoine DAGORNE, un des prêtres les plus éminents du diocèse de Saint-Brieuc, ancien supérieur de l'école des cordeliers de Dinan et ancien supérieur du grand séminaire de Saint-Brieuc, mort vers le milieu de juillet; — Gabriel GUIBAL, doyen honoraire de la Faculté des lettres d'Aix, mort au commencement de juillet, à Pont-de-l'Arc (Bouches-du-Rhône), à 68 ans, lequel fut rédacteur en chef du *Progrès libéral*, de Toulouse, et publia quelques volumes importants, entre autres: *Histoire du sentiment national en France pendant la guerre de Cent ans* (Paris, 1875, in-8), et *Mirabeau et la Provence* (Paris, 1887-1891, 2 vol. in-8); — Arthur HANNEQUIN, correspondant de l'Institut, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon, mort à Lyon, au commencement de juillet, à 49 ans, lequel laisse divers travaux sur Kant, Descartes et Leibniz, ainsi que les deux ouvrages suivants: *Cours de philosophie* (*Logique, Psychologie, Morale*) *Philosophie générale*). *Introduction à l'étude de la psychologie* (Paris, 1890, in-12, et *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine* (Lyon, 1896, in-8); — Le R. P. Clément HUBERT, qui fut, pendant 27 ans, supérieur du petit séminaire de Cellule (Puy-de-Dôme), mort le 22 juillet, à 72 ans, à la maison de Chevilly, près Paris; — PÉDÈZERT, professeur honoraire de la Faculté de théologie de Montauban, mort à Saintes, le 17 juillet, à 91 ans; — Charles SCHLUMBERGER, ancien président de la Société géologique et de la Société zoologique de France, mort à Paris, le 13 juillet, à 80 ans, lequel s'était consacré à des travaux scientifiques et avait fait de remarquables recherches sur les foraminifères vivants et fossiles; — Mme TAINE, à qui l'on doit, entre autres, la publication de la *Correspondance* de son mari, dont le 4e et dernier volume est en préparation, morte à Menthon-Saint-Bernard, le 19 juillet.

— A l'étranger on annonce la mort de MM.: Alvarez AZEVEDO, poète qui jouissait d'une grande réputation dans toute l'Amérique latine; — Walter

Ernest Besley, ancien président de la section des météores et des aurores à la « British Astronomical Association », mort le 22 juillet; — Dr. Hermann Blodig, ancien professeur d'économie politique à l'École technique supérieure de Vienne, mort le 4 juillet, dans cette ville, à 83 ans; — Charles Boosey, éditeur de musique anglais connu, mort à la fin de juillet, à Londres, à 78 ans; — Dr. Jan Laurens Andries Brandes, philologue hollandais, connu par ses recherches sur les langues et les antiquités de l'Archipel malais, mort le 25 juin, à Batavia (île de Java), à 48 ans; — Montagu Burrows, ancien professeur d'histoire à Oxford, mort le 11 juillet, à 86 ans, qui laisse divers ouvrages, entre autres : *Oxford University during the Commonwealth*, *Memoir of W. Grocyn*, etc.; — Dr. Theodor Cleve, professeur de chimie suédois, mort le 18 juin à Upsal; — D. Dannenberg, numismate allemand, mort récemment à Berlin; — Frédéric Feidel, ancien directeur du journal *l'Espérance du peuple*, mort à la fin de mai; — Dr. Friedrich Fischer, professeur de chirurgie à l'Université de Strasbourg, mort en cette ville, le 8 juillet, à 50 ans; — Dr. J. Hermanck, professeur de mécanique hydraulique à l'École technique supérieure de Vienne, mort dernièrement dans cette ville, à 41 ans; — Daniel Höhr, directeur du gymnase épiscopal de Schässburg (Transylvanie), mort récemment dans cette ville, à 68 ans; — Janarz, l'homme de lettres polonais auquel nous devons la traduction française du célèbre roman de Sienkiewicz : *Quo Vadis ?*; — Dr. Theodor Klette, ancien bibliothécaire en chef de l'Université de Bonn, mort le 2 juillet, à Wiesbaden, à 54 ans; — Stephan Krusper, professeur de mathématiques et de géodésie au Polytechnicum de Budapest, mort le 2 juin, dans cette ville, à 87 ans; — Carlo Landriani, journaliste italien, rédacteur en chef de la *Perseveranza* de Milan, mort en cette ville, vers le milieu de juillet, à 80 ans, lequel avait attiré l'attention par ses articles sur les conditions sociales et politiques de l'Italie; — Dr. Johann Latschenberger, professeur de physiologie à l'École vétérinaire supérieure de Vienne, mort dernièrement dans cette ville, à 58 ans; — Dr. van Manen, ancien professeur de théologie à l'Université de Leyde (Pays-Bas), auteur d'un important ouvrage sur saint Paul, mort à 63 ans; — Friedrich Marx, poète allemand, mort le 19 juin, à Oberdrauburg, à 75 ans; — Dr. Herman Nothnagel, professeur de pathologie à Vienne, mort dans cette ville, le 9 juillet, à 64 ans, auquel on doit divers ouvrages de médecine d'une réelle importance, tels que : *Topische Diagnostik der Gehirnkrankheiten* et *Handbuch der Arzneimittellehre*; — Dr. Franz Overbeck, professeur d'histoire de l'Église à Bâle (Suisse), mort en cette ville, le 26 juin, à 68 ans; — Dr. Alois Riegl, professeur d'histoire des arts, mort le 18 juin, à Vienne, à 48 ans; — Dr. Philipp Schech, professeur allemand de laryngologie et de rhinologie, mort le 1er juillet, à Munich, à 60 ans; — Dr. Bruno Schmidt, professeur de droit politique et de droit international à Heidelberg, mort récemment en cette ville, à 40 ans; — le chanoine Schott, vicaire général du diocèse de Strasbourg, lequel fut le dernier directeur français du grand séminaire de cette ville, mort vers la fin de juin; — Wilhelm Storck, professeur de philologie allemande à Munster, auteur d'importants ouvrages et de diverses traductions, mort à la fin de juillet, à 76 ans; — Dr. Eduard Tangl, professeur de botanique à Czernowitz (Gallicie), mort récemment en cette ville; — Karl Weissbach, professeur à l'École technique supérieure de Dresde, mort en cette ville, le 8 juillet, à 63 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 30 juin, M. Dieulafoy lit la première partie d'un travail sur la retraite

des Dix mille. — M. Heuzey parle de deux monuments intéressant l'archéologie hébraïque : l'un est la porte en pierre d'un tombeau ; l'autre le linteau d'une grotte aménagée pour une sépulture. — M. Franz Cumont parle de deux pierres milliaires découvertes en Asie Mineure et remontant au troisième siècle après J.-C. — M. Maurice Croiset démontre que l'ordre suivi dans le récit des aventures de l'Odyssée n'est pas une fiction de l'esprit, mais résulte de la suite logique des événements. — Le 12 juillet, M. J. Lair lit son rapport sur le concours des antiquités nationales. — M. Revillout achève la lecture de son travail sur la polychromie dans l'art égyptien. — M. Berger parle d'une inscription punique découverte à Tiane, dans le golfe de Gabès, par M. de Pontbriant, et de marques d'ouvriers trouvées sur la voûte des citernes de Rogga, en Tunisie. — M. le baron Carra de Vaux donne lecture d'un travail sur les six premiers nombres étrusques inscrits sur un jeu de dés provenant des fouilles de Toscanella. L'explication qu'il en donne est basée sur la connaissance des langues altaïques.—Le 21, M. Dieulafoy poursuit la lecture de son mémoire sur Xénophon, et le double sens que présente le mot grec qui signifie cavalier. — M. Babelon parle des monnaies arcadiennes (VIe siècle av. J.-C.).—Le 28, M. Dieulafoy parle de la phalange macédonienne, des commandements, des formations en usage dans l'infanterie et la cavalerie grecques. — M. Seymour de Ricci présente son rapport sur les papyrus qu'il a été chargé d'acquérir en Égypte.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 8 juillet, M. Lallemand lit un mémoire de M. Pascaud, au sujet de modifications à introduire dans la législation ayant trait au bail à ferme. — Le 22, M. Cheysson termine la lecture de son étude sur le Musée social.— M. Béchaux lit un travail sur les écoles économiques en Allemagne, sur les tendances libérales de certaines Universités et le courant impérialiste qui emporte quelques jeunes professeurs.

Congrès. — Le 44e congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements s'ouvrira à la Sorbonne le mardi 17 avril 1906. Nous rappelons aux intéressés que toute lecture sera, comme les années précédentes, subordonnée à l'approbation du comité des travaux historiques et scientifiques. Les manuscrits devront être entièrement terminés, lisiblement écrits *sur le recto* et accompagnés des dessins, cartes, croquis, etc., nécessaires, de manière à ce que, si elle est décidée, leur impression ne souffre aucun retard. Ces prescriptions ne restreignent pas le droit pour chacun de demander la parole sur les questions du programme. Ce programme est en distribution au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Son importance (16 pages gr. in-8) s'oppose à sa reproduction dans le *Polybiblion* ; nous en donnerons toutefois un bref aperçu : Section d'histoire et de philologie (indication de 29 sujets) ; — Section d'archéologie se décomposant comme suit : I. Archéologie préromaine (4 sujets) ; II. Archéologie romaine (11 sujets) ; III. Archéologie du moyen âge (13 sujets) ; IV. Archéologie orientale (2 sujets) ; — Section des sciences économiques et sociales (20 sujets) ; — Section des sciences (29 sujets) ; — Section de géographie historique et descriptive (19 sujets). — Les mémoires devront parvenir au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, 5e bureau de la direction de l'enseignement supérieur, avant le 30 janvier 1906.

Concours et Prix. — L'année 1906 est pour l'École de la paix sociale une date mémorable : c'est le centenaire de Le Play. Ce sera aussi le cinquantenaire de la Société d'économie sociale ; en même temps sera accomplie la 25e année de *la Réforme sociale*, et se tiendra le 25e congrès annuel des

Sociétés fondées par Le Play. La réunion annuelle de 1906 devra donc avoir un caractère particulier et un programme spécial. Le Conseil de la Société d'économie sociale, associé aux correspondants régionaux des Unions de la paix sociale, s'occupera prochainement de préparer cette session extraordinaire. Dès maintenant il constitue un prix de 1.000 francs pour le concours suivant : *Éloge de Le Play*. Il ne s'agit ni d'un éloge purement académique, ni d'une étude approfondie de l'œuvre de Le Play. Les concurrents sont invités à préciser sa méthode et à mettre en lumière l'importance de ses idées dans leurs rapports avec les transformations économiques et sociales de notre temps. Les mémoires devront être assez courts pour ne pas dépasser l'étendue d'un petit volume imprimé de 150 pages in-12. La Société se réserve le droit : 1° d'imprimer à ses frais, en tout ou en partie, le travail qui aura obtenu le prix ; 2° de publier quelques extraits des mémoires qui n'auront pas été couronnés. Les mémoires devront être déposés, au plus tard le 30 avril 1906, au secrétariat de la Société d'économie sociale, 54, rue de Seine, à Paris, VI°. Le prix sera décerné en juin au cours de la réunion annuelle. Ces mémoires, très lisiblement écrits en français, devront ne porter aucun nom, mais une devise reproduite sur une enveloppe cachetée contenant le nom de l'auteur. L'enveloppe correspondant au mémoire couronné sera seule ouverte.

— L'Istituto Veneto met au concours les sujets suivants pour le prix Querini Stampàlia (3.000 fr.) : I. *Origines de la peinture vénitienne* (31 décembre 1905) ; II. *Perfectionner sur un point important la géométrie projective des surfaces algébriques à deux dimensions de l'espace à n dimensions* (31 décembre 1906); III. *Monographie géophysique et biologique des lacs vénitiens, à l'exclusion du lac de Garde* (31 décembre 1907) ; IV. *Alde Manuce l'ancien* (31 décembre 1908). — La même société savante propose pour un autre prix de 3.000 fr. (31 décembre 1905), le thème suivant : *Examiner si et comment les nouvelles conditions techniques, économiques et sociales (machines, coopératives, banques, ligues, etc.) influent sur les relations économiques et juridiques r e propriétaires et cultivateurs, particulièrement dans les provinces vénitiennes.* — Deux prix de 5.000 fr. chacun seront attribués en 1907 (31 décembre 1906) aux meilleurs mémoires sur les questions suivantes : I. *Évolution de l'appareil respiratoire chez les vertébrés à respiration pulmonaire ;* II. *Apporter une contribution originale à l'étude d'un point de physiologie d'une importance fondamentale.*

Jubilé de M. Longnon. — Voici la vingt-cinquième année que M. Auguste Longnon donne à l'École pratique des Hautes Études l'enseignement, qu'il a en quelque sorte créé en France, de la géographie historique. Le dévouement qu'il apporte dans cet enseignement et la science toujours sûre dont il y fait preuve lui ont concilié, en même temps que l'estime et l'admiration, la sympathie et l'affection de tous ceux qui ont profité de ses leçons. Élèves, admirateurs et amis n'ont pas voulu laisser passer cet anniversaire sans donner à leur maître un témoignage durable des sentiments qu'il leur a inspirés. Le 10 juillet, une petite fête les réunissait autour de l'éminent académicien auquel on offrait un exemplaire des volumes relatifs à la France du *Corpus inscriptionum*. M. Élie Berger, professeur à l'École des chartes, en présentant à M. Longnon ces volumes, a su exprimer excellemment les sentiments de tous. Et M. Longnon, qui a vu surtout dans ce modeste cadeau la pensée de ceux qui ont voulu avant tout lui offrir un instrument de travail pour ses recherches, a répondu par quelques paroles émues. Le *Polybiblion*, qui s'associe de grand cœur à l'hommage

rendu à des maîtres de l'érudition française, enregistre avec plaisir l'espérance que nous a fait concevoir M. Longnon de posséder bientôt un manuel où seront condensés les résultats de son enseignement. Puissions-nous voir aussi l'achèvement de la publication, suspendue depuis trop longtemps, de l'*Atlas historique de France*.

Les Origines de l'horlogerie a Besançon. — Jusqu'à ce jour il était admis que l'industrie horlogère à Besançon datait de 1793. C'est une erreur qui vient d'être relevée et bien corrigée, avec preuves matérielles à l'appui, par M. Ch. Sandoz, dans un excellent travail tout récemment publié : *Les Horloges et les Maîtres horlogeurs à Besançon, du* xv*e siècle à la Révolution française* (Besançon, imp. J. Millot, 1905, in-8 de 88 p., avec 23 gravures ou figures). M. Sandoz ayant découvert dans un *Essai de l'histoire abrégée de l'horlogerie* (1833), dû à un certain L. Perron, « le premier horloger qui, à Besançon, se fût occupé de chronométrie proprement dite, » que cet auteur « avait terminé son apprentissage à Besançon en 1792, » c'est-à-dire « un an avant l'arrivée de la colonie horlogère [suisse] fondatrice de l'industrie de la montre en cette ville, » se posa aussitôt la question de savoir qui avait été le maître de Perron. « Seul, pensa-t-il, un homme de grand talent pouvait avoir formé un pareil élève. » Les investigations de M. Ch. Sandoz, sous ce rapport, n'ont pas abouti ; mais, déclare l'auteur dans sa *Préface*, « elles me donnèrent par contre ce que je ne cherchais pas : la preuve de l'existence à Besançon, depuis le milieu du xvii*e* siècle jusque vers 1770, d'une véritable industrie horlogère artistique du plus grand mérite, particulièrement en pendules d'appartement, et dont j'ai eu le plaisir de retrouver de nombreux spécimens dans toute la région. Poussant mes investigations plus au loin dans le passé, je suis arrivé à reconstituer, en même temps que les origines de cette industrie, l'histoire des horloges publiques et des maîtres horlogeurs de cette ville depuis le xv*e* siècle. » On lira avec intérêt le récit des vicissitudes éprouvées par le « Jacquemard » de l'église de la Madeleine et les détails fournis sur les quelques cadrans solaires dont le plus curieux, inventé par le conseiller Bizot, en 1758, se voyait encore, vers l'année 1868, à l'entrée du faubourg de Tarragnoz ; il était, paraît-il, unique en son genre. Avec la deuxième partie de cette étude, nous voyons apparaître des individualités dont l'œuvre, en matière de pendules, est caractérisée d'après les spécimens retrouvés par M. Sandoz : François Mestregent (1685-1722) ; les frères Dumont (1693-1726) ; Bobilier (1703) ; Pierre Paliard, Paillard ou Pailliard (1722-1735) ; Jean-Antoine Laresche, originaire de la Planée, près Pontarlier (1725 et années suivantes) ; Cherey (xviii*e* siècle) ; Paillard frères (1740 à 1770 environ) ; Joffroy, Braillard, Barthelet, Henry Perrot ; — enfin Bailly venu de Morez (département actuel du Jura), établi à Besançon vers 1775, simple ouvrier qui a fabriqué en cette ville l'horloge dite « de Morez » dans la période 1775-1800, et a laissé un manuscrit où étaient consignés « les renseignements nécessaires à la pratique de son art, » duquel manuscrit M. Sandoz a su tirer bon parti. La brochure se termine par une notice fort intéressante sur Aristide Janvier, le fameux mathématicien horloger franc-comtois. Voilà une contribution de premier ordre à l'histoire de l'horlogerie bisontine considérée dans une branche à peu près sinon même tout à fait disparue dans la pseudo vieille ville espagnole de Hugo. Aujourd'hui, si la cité franc-comtoise est devenue célèbre dans le monde entier, — moins toutefois qu'elle y a droit, faute d'esprit d'initiative assez résolu et de publicité suffisante à l'étranger, — c'est par la fabrication de la montre, car des chefs-d'œuvre dans le genre sont sortis et sortent

tous les jours de ses nombreux ateliers. — M. Ch. Sandoz, à la fin de sa *Préface*, se recommande, pour son travail, à « l'indulgence » de ses concitoyens : il ne nous paraît pas qu'il en ait besoin ; à notre avis c'est bel et bien de la reconnaissance que lui doivent lesdits concitoyens, et nous sommes persuadé qu'elle ne lui manquera pas.

Paris. — Nous saluons avec sympathie la nouvelle revue qui vient de naître à La Flèche sous le titre : *Revue Henri IV* et qui sera entièrement consacrée à l'époque de ce grand roi ; publiée sous le patronage de la Société d'histoire, lettres, sciences et arts de la Flèche, elle formera un supplément aux *Annales fléchoises*. « La modeste revue, que nous commençons aujourd'hui, dit le programme placé en tête du premier numéro (juillet-août 1905, in-8 de 36 p.) du nouveau périodique, publiera surtout des documents, généraux et spéciaux. Parmi ceux-ci, une place privilégiée sera faite à ceux qui intéressent La Flèche et la vallée du Loir, le centre et l'ouest de la France... Les documents substantiels seront publiés *in extenso* ; ceux qui sont redondants et prolixes seront analysés et partiellement reproduits. Notre préférence irait aux documents mis en valeur par des études critiques ; mais ils pourront être envoyés même à l'état brut ; nous nous chargerons de les dégrossir... A ceux qui jugeraient notre ambition bien audacieuse de rêver si grandes choses, nous répondrons que le *Bon Roi Henri* fut Fléchois avant de naître Béarnais : notre cité ne l'oublie pas et réclame dès lors le droit d'être le berceau de la *Revue Henri IV*. » Jusqu'au 1er janvier 1907, cette revue paraîtra tous les deux mois, par fascicule de 32 p. (Paris, Champion ; La Flèche, Besnier. Prix de l'abonnement : Pour 1905 : France, 3 fr. ; étranger, 4 fr. Pour 1906, France, 6 fr. ; étranger, 7 fr.). — On trouvera les sommaires de la *Revue Henri IV* dans la partie technique du *Polybiblion*.

— M. Paulin Teste a eu l'excellente pensée de rédiger une *Table des matières contenues dans le « Cabinet historique »* (Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 196 p.). Dressée avec soin et compétence, cette table constitue un instrument de recherches indispensable, en raison de la quantité et de la variété des documents contenus dans ce recueil.

— Chaque visite de souverain à Paris nous vaut, invariablement tiré à 300 exemplaires, un petit volume de M. Henri Daragon : après l'empereur Nicolas II de Russie, il nous a parlé d'Édouard VII d'Angleterre et du roi d'Italie ; aujourd'hui il nous présente le jeune roi d'Espagne. Le titre complet de la brochure qu'il lui consacre dit à peu près tout ce qu'elle renferme : *S. M. Alphonse XIII à Paris, mai-juin 1905. Décoration publique et privée ; illuminations ; iconographie de carte postale franco-espagnole ; industrie du bibelot. Itinéraire. L'Attentat du 1er juin 1905* (Paris, Daragon, 1905, petit in-8 carré de 32 p., avec une eau-forte d'Orens et une planche du même artiste reproduisant 8 cartes postales caricaturales. — Prix : 4 fr.). L'eau-forte en question n'est autre qu'un portrait en charge du souverain (« S. M. Alphonse XIII et son sourire »). S'il est permis de se servir d'une telle antithèse pour qualifier cette œuvre, on peut dire qu'elle est d'une respectueuse impertinence. Nul doute que le roi d'Espagne, si cette brochure lui parvient, ne soit le premier à en « sourire. » N'oublions pas de dire qu'on trouvera là également l'indication des journaux parisiens illustrés qui ont publié un numéro spécial à Alphonse XIII, les affiches placardées à l'occasion de sa visite, les chansons écloses à ce moment, enfin les programmes des fêtes.

— Signalons à la fois les 25e et 26e séries des *Contemporains* (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., 2 vol. gr. in-8, comprenant chacun 25 biographies

de 16 pages, avec portraits, grav. et cartes. — Prix : 2 fr. le vol.). Pour ne pas allonger démesurément cette nomenclature, nous mentionnerons, dans le premier de ces volumes (25e série) les personnages suivants : *Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie*, par M. J. de Beaufort ; — *Colonel Flatters, explorateur*, par M. La Tour-Madure ; — *Meyerbeer, compositeur*, par M. J.-M.-J. Bouillat ; — *Duc Decazes, ministre d'État*, et *comte de Villèle, ministre d'État*, par M. le baron de Maricourt ; — *Chancelier Pasquier*, par notre collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison ; — *Viollet-le-Duc, archéologue*, par M. J.-E. Desforts ; — *Vicomte de Martignac, ministre d'État* et *Prince Jules de Polignac, ministre d'État*, par M. le baron de Maricourt ; — *Mgr d'Hulst*, par M. l'abbé Barthélemy ; — *Amiral Hamelin*, par M. Germain Bapst, etc. — D'autre part, citons dans la série suivante (la 26e) : *Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI*, par M. H. Argos ; — *Henri de Bornier, poète français*, par M. Émile Gabory ; — *Babeuf, révolutionnaire, communiste*, par M. Émile Gambey ; — *Duc de Morny*, par M. Jean de Lanville ; — *Fox, orateur et homme d'État anglais*, par M. J. de Beaufort ; — *Le R. P. Gratry*, par M. Jules Lelorrain ; — *Dom Pedro Ier, Dom Pedro II, empereurs du Brésil*, par notre collaborateur M. Gabriel d'Azambuja ; — *Baron Hüe, officier de la Chambre de Louis XVI et de Louis XVII*, par M. le baron de Maricourt ; — *Mme la duchesse de Toursel*, par le même ; — *M. Buffet, homme d'État*, par M. H. Argos ; — *Le R. P. Colin, fondateur des maristes*, par M. J.-M.-J. Bouillat, etc.

— Si des œuvres posthumes ne surgissent point, le dernier ouvrage du regretté Jules Verne sera *l'Invasion de la mer*, qui vient de paraître à la librairie Hetzel (in-16 de 331 p., illustré par L. Benett. — Prix : 3 fr.). Ce roman, dont les scènes se passent dans les régions sahariennes, sera analysé dans notre livraison de décembre prochain, quand nous présenterons à nos lecteurs les nouveautés illustrées pour cadeaux d'étrennes.

Alsace. — A tous ceux qui, cette année, se dirigeront, pour excursionner, du côté du lambeau d'Alsace que nos malheurs d'il y a trente-quatre ans nous ont laissé, nous n'hésitons pas à recommander le joli volume intitulé : *Ballon d'Alsace. Bussang. Saint-Maurice. Vosges méridionales* (Belfort, imp. Devillers, in-16 de 167 p., cartonné, illustré de nombreuses gravures et vignettes et accompagné de deux cartes hors texte). « Ce guide est le deuxième de la série entreprise par la section des Hautes-Vosges du Club alpin. Il comprend la région des Vosges s'étendant du col d'Oderen à celui de Château-Lambert et dont le Ballon d'Alsace est le centre ou plutôt le pivot... Dans cette région, on ne peut plus pittoresque, se trouvent un grand nombre de remarquables excursions qui attirent le touriste, l'y retiennent, et dont le Ballon d'Alsace, Bussang, Saint-Maurice sont les trois principaux centres. » L'illustration est charmante et les cartes très bien faites ; on désirerait toutefois trouver ici une table des localités citées : espérons que ce sera pour une prochaine édition, qui ne peut manquer.

Anjou. — Il existe près d'Angers, depuis 1852, une chapelle édifiée sur le « Champ-des-Martyrs », emplacement des fusillades révolutionnaires, où périrent, du 12 janvier au 16 avril 1794, 2 000 personnes, et qui, dès le lendemain de la Terreur, devint le but d'un pèlerinage. Une relation d'un contemporain, l'abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers, insérée en 1892 dans la *Revue de l'Anjou* par M. Queruau-Lamerie, après des lettres données par M. V. Godard-Faultrier, et divers écrits de MM. Léon Cosnier et Ernest Faligan avaient été publiés déjà sur ce lieu mémorable du fanatisme révolutionnaire. M. l'abbé F. Urureau, qui fut aumônier de ce sanctuaire, vient de donner un livre, qui semble définitif, sur l'*Histoire du Champ-des-Martyrs*

(en vente au pèlerinage, à Avrillé, près Angers, petit in-8 de 223 p. — Prix : 1 fr. 25). Après avoir, comme en un préambule, résumé les effets en Anjou de la constitution civile du clergé et de la guerre de la Vendée, M. Uzureau fait le portrait des monstrueux terroristes angevins, que le deuxième comité révolutionnaire, dès 1795, appelait justement des « hommes de sang, couverts de crimes et chargés des dépouilles de ceux qu'ils ont juridiquement ou sans forme assassinés », puis, il nous fait assister à l'arrestation des victimes, à leur enterrement, à leurs interrogatoires, aux fusillades, en ajoutant quelques notes sur les fusillés et enfin sur le pèlerinage et l'introduction de la cause de quelques-uns des martyrs de leur foi par Mgr Rumeau, évêque d'Angers. Aucun livre, aucun roman ne saurait passionner plus tristement que ce dramatique dossier dont l'intérêt n'est pas limité à l'Anjou, car il fournit à l'histoire de la Terreur, à la psychologie elle-même, de terribles témoignages puisés aux meilleures sources sur les horreurs dont l'humanité est capable à certains jours. Ce qui n'est pas moins suggestif, comme on dit aujourd'hui, c'est que le comité révolutionnaire envoyait à la mort, non seulement des nobles, des prêtres, mais en très grande majorité des paysans, des ouvriers des deux sexes, dont quelques-uns n'avaient pas plus de quinze à seize ans, sans parler de vieillards qui n'avaient pas la force de marcher au supplice, et dont nombre d'entre eux n'étaient chargés d'autre « crime » que de n'avoir point voulu assister à la messe d'un prêtre assermenté : ceux qui les égorgeaient au chant de la Carmagnole les appelaient « fanatiques » !...

Dauphiné et Savoie. — Aux touristes, toujours plus nombreux, qui, chaque année, vont passer leurs vacances dans les pays de montagnes, nous signalons la très gracieuse collection de cartes postales intitulée : *Les Alpes françaises*. Cette collection, divisée en quatre séries de 10 sujets renfermés dans une élégante pochette illustrée, se compose de 40 aquarelles dues au peintre Melchior Jaubert (Lyon, librairie, E. Vitte, place Bellecour, 3. — Prix : 1 fr. 50 la série). Ces charmants tableautins n'ont rien à voir avec les banalités photographiques que l'on rencontre partout; aussi méritent-ils d'être conservés par les gens de goût à qui ils rappelleront agréablement des souvenirs de voyage. Nous ne saurions indiquer ici les 40 aquarelles que nous avons sous les yeux ; bornons-nous simplement à en citer quelques-unes au hasard, car un choix paraît difficile : Couvent de la Grande-Chartreuse, Entrée du désert de la Grande-Chartreuse ; Uriage-les-Bains ; Les Grands-Goulets ; lac d'Annecy ; le Mont-Blanc ; Digne-les-Bains ; Pont-en-Royans ; Bourg-d'Oisans ; Allevard ; Oisans, le Pont du Dauphin ; la Meije ; Grenoble et la Chaîne de Belledonne ; le Châtelard ; lac d'Aiguebelette, etc.

Franche-Comté. — Dans les *Annales franc-comtoises* de mai-juin dernier, M. Émile Longin a publié une étude succincte sur un diplomate franc-comtois oublié : *Jean Friquet (1593-1667)*, qu'il a ensuite fait tirer à part (Besançon, imp. Jacquin, 1905, in-8, de 12 p.). Originaire de Dole, ce personnage n'a joué « sur la scène politique qu'un rôle de deuxième ordre ; » mais, dit l'auteur, « il mérite qu'on remette au jour ses services, et sa biographie me semble appelée à montrer une fois de plus quelle école de diplomatie était le comté de Bourgogne, à l'époque où nos pères se glorifiaient d'abriter leur indépendance sous la domination des princes de la maison d'Autriche. » Jean Friquet mourut à la Haye le 1er août 1667, juste l'année qui précéda la première conquête de sa province natale par Louis XIV. Les exigeants pourront regretter l'absence d'un portrait de Friquet; mais peut-être n'en existe-t-il pas.

— Une mention tout particulièrement honorable au septième volume de la huitième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, qui renferme les travaux publiés par certains membres de cette société savante en 1903-1904 (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-8 de LV-336 p., avec 13 pl.). Dans les *Procès-verbaux* par lesquels s'ouvre ce volume, on trouvera de nombreuses indications sur l'histoire de la Franche-Comté envisagée sous les points de vue les plus variés. Quant aux *Mémoires* proprement dits, ils sont au nombre de seize, d'étendue et d'importance diverses. Citons : *Le Professeur Alexandre Vésian*, par le M. Dr Albert Girardot (p. 11-14) ; — *L'Orientaliste Guillaume Pauthier*, par M. l'abbé Auguste Rossignot (p. 15-26), notice biographique déjà signalée ici par son tirage à part (*Polybiblion*, t. CIV, p. 87-88) ; — *En Égypte. Du Caire à Assouan*, par M. V. Almand (p. 27-44) ; — *La Voie romaine du Rhin et ses stations dans les cantons de Baume-les-Dames et de Clerval (Doubs)*, par M. l'abbé Paul Druot (p. 45-80, avec 2 plans), travail tiré à part et analysé précédemment dans le *Polybiblion* (t. CIII, p. 186) ; — *Notice sur le statuaire Jean Petit (1819-1905)*, par M. Maurice Thuriet (p. 81-96, avec portrait et une phototypie représentant la statue du cardinal de Granvelle exécutée par Jean Petit ; — *La Rentrée du Parlement de Franche-Comté après l'exil de 1789*, par M. G. Blondeau (p. 97-115, avec une planche), étude qui eût fait un intéressant discours de rentrée de la cour d'appel si cette bonne coutume n'eût pas été malencontreusement supprimée en ces derniers temps ; — *Les Ruines du château de Cicon*, par M. le vicomte A. de Truchis de Varennes (p. 116-125) ; — *Docteur J. Bruchon*, par M. le Dr Ledoux (p. 126-130, avec portrait) ; — *Un Dieu des jardins (sculpture gallo-romaine) et l'Ænochoé priapique (en verre) du musée de Besançon*, par M. Alfred Vaissier (p. 131-137, avec une planche) ; — *Le Chanoine Suchet, (1819-1904)*, par M. l'abbé Auguste Rossignot (p. 138-143, avec portrait) ; — *Les Maisons natales de Fourier et de Proudhon*, par M. G. Gazier (p. 144-157), étude dont il est spécialement question plus loin ; — *Les Pièces d'honneur des co-gouverneurs de Besançon (XVIe-XVIIIe siècles)*, par M. Jules Gauthier (p. 158-176) ; — *La Photographie des couleurs ; état présent de la question*, par M. Maldiney (p. 177-197, avec 5 planches) ; — *Les Rouilles des céréales et leur développement dans ses rapports avec les conditions extérieures et les conditions de réceptivité*, par M. le Dr Antoine Magnin (p. 198-228) ; — *Ve Congrès de l'Association franc-comtoise tenu à Besançon le 1er août 1904* (p. 231-284, avec une planche), où des discours intéressants ont été prononcés ; — *Le Livre de raison d'Emmanuel-Simon Pourchet*, par M. l'abbé Auguste Rossignot (p. 285-295).

— « Quelques feuillets, qui semblent avoir été arrachés d'un cahier » et supposés écrits de la main de Nodier « dans la seconde moitié de l'année 1799 », ont été retrouvés récemment par M. Georges Gazier, conservateur de la bibliothèque de Besançon, au milieu d'un dossier non encore entièrement classé dans ce dépôt. Ces feuillets ont servi de base au discours prononcé par lui au congrès de l'Association franc-comtoise tenu à Besançon le 1er août 1904 : *Un Manuscrit autobiographique inédit de Charles Nodier* (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-8 de 11 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*). Pas de signature : il a donc fallu identifier ce fragment de document, d'abord en s'assurant que l'écriture était bien celle de l'ancien bibliothécaire de l'Arsenal, puis en recherchant, à travers un texte incomplet, ce qui pouvait déceler indiscutablement la personnalité de l'auteur. M. G. Gazier a obtenu ce double résultat sans grand'peine ; après quoi il a fait voir, avec beaucoup de tact, un « jeune » Nodier qui « n'a pas

écrit pour les demoiselles. » Les amateurs de nouveautés sur Charles Nodier auront, dans cette plaquette, un aperçu curieux de sa mentalité à l'âge de dix-neuf ans.

— Sous le titre : *Les Maisons natales de Fourier et de Proudhon*, avec *Une Page inédite de Proudhon* (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-8 de 16 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), le même M. Georges Gazier expose les recherches auxquelles il s'est livré pour déterminer très exactement ces maisons. Pour Fourier nulle difficulté : une constatation concordante a suffi : l'inventeur du phalanstère a vu le jour, le 7 avril 1772, dans une maison qui porte actuellement, à Besançon, le n° 83 de la Grande-Rue. En ce qui concerne Proudhon, c'est autre chose : M. Beauquier et Sainte-Beuve (celui-ci d'après des notes émanant, paraît-il, de Ch. Weiss, — mieux renseigné d'habitude, — de l'avocat Oudet, depuis maire de la ville, et aussi de M. Beauquier) font naître le trop fameux démolisseur dans le faubourg de la Mouillère. M. Beauquier a même cru pouvoir raconter, dans un article remontant à 1857, inséré dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, que la filiation de Proudhon n'avait été légitimée que par le mariage subséquent de ses parents. Ces deux affirmations sont erronées : Proudhon est né à Besançon, le 15 janvier 1809, d'une union parfaitement régulière dans une maison qui porte le n° 37 de la rue du Petit-Battant. Les dires de M. Gazier sont vérifiés par des documents authentiques qui ne permettent plus aucune discussion. Quant à la *Page inédite de Proudhon*, elle prouve surtout la haine orgueilleuse d'un homme qui n'a pas, dans la vie, réussi comme il l'eût désiré.

NORMANDIE. — *La Région bas-normande* (Caen, Delesques, 1905, in-8 de 20 p.), tel est le titre d'une brochure de M. le baron J. Angot des Rotours, qui reproduit les paroles prononcées en 1904, par le sympathique auteur, dans un congrès de l'*Association normande* tenu à Flers. C'est une œuvre utile que de revendiquer les droits à l'existence de la Basse-Normandie, qui, au sein de la province donnée en fief par les rois de France aux ducs normands, a toujours conservé une personnalité particulière. Ces petites patries dans la grande ont une physionomie distincte et une sorte d'autonomie depuis des siècles. Elles sont nées sous l'influence de causes économiques et géographiques d'une permanence incontestée. Du temps de César, les onze villes encore debout, qui ont servi de noyau aux populations groupées dans les « pays » du Cotentin, du Bessin, du Lieuvin, de l'Avranchin, du Mortainais et du Perche, avaient formé une confédération que les siècles ont respectée. Sur le terrain littéraire et économique, Caen est devenu le centre d'un territoire qui diffère, par sa physionomie, les besoins de son industrie et de son commerce, de la subdivision dont Rouen est comme le chef-lieu. Si jamais l'administration tient compte des affinités naturelles et des traditions, elle devra constituer une circonscription de Basse-Normandie, formée de ces pays possédés jadis par Rollon et Guillaume le Conquérant sous la suzeraineté des rois de France.

— Comment vivaient les étudiants à Caen au XVIe siècle, quels auteurs étudiaient-ils, ou, plutôt, de quels auteurs leur lisait-on des passages ? — car telle était alors dans l'enseignement la méthode universellement adoptée. Telles sont les questions, avec beaucoup d'autres, auxquelles M. Henri Prentout, dans *la Vie de l'étudiant à Caen au XVIe siècle* (Caen, Delesques, 1905, in-8 de 57 p.), nous donne des réponses déduites avec la plus vivante clarté de l'examen de documents certains. L'Université de Caen, fondée par Henri VI, roi d'Angleterre, pendant l'occupation étran-

gère, trouva une hospitalité décente dans un hôtel qui lui fut donné par Marie de Clèves, veuve de Charles d'Orléans, mère de Louis XII, à la fin du XVe siècle. Autour d'elle se réunissaient les étudiants, qui apparaissent à l'auteur « sous les traits d'un bon provincial partageant les plaisirs délicats ou naïfs de ses concitoyens..... et aimant les livres. » Nous sommes loin de reprocher à l'auteur son amour du passé ; car il le pratique en érudit, et marche à travers les siècles écoulés à la lumière des textes dont il sait apprécier la valeur documentaire.

— C'est ainsi d'ailleurs que se montre le même M. H. Prentout dans *la Prise de Caen par Édouard III (1346), étude critique* (Caen, Delesques, 1904, in-8 de 73 p.). L'assaut donné à la ville de Caen, en 1346, avant la bataille de Crécy, Froissart l'a raconté avec plus d'imagination que de sincérité, et M. Prentout, revisant un à un tous les textes, nombreux, des auteurs contemporains ou plus récents qui ont traité la question, rétablit la vérité longtemps méconnue. Donc, l'armée anglaise forma un demi-cercle autour de la place ; les bourgeois, aidés par une centaine de chevaliers, résistèrent sur le pont Saint-Pierre, puis, pris à revers par un corps anglais, durent céder. Une partie des chevaliers se retira dans le château, et la ville fut livrée à un pillage qui la ruina pour de longues années. Puis, une fois Édouard parti, la garnison du château reprit la ville. Tels sont les faits qui paraissent établis, ceux que M. Prentout retient pour l'histoire. Il donne à l'appui de ses conclusions les arguments les plus solides, et la connaissance qu'il a de la topographie caennaise lui est d'un grand secours pour la clarté de sa démonstration.

PROVENCE. — M. Charles Joret, dans sa brochure : *Villoison et l'Académie de Marseille* (Paris, A. Picard, 1904, in-8 de 20 p.) fait revivre deux physionomies peu connues du XVIIIe siècle : celle de l'helléniste d'Ansse de Villoison et celle de Pierre-Augustin Guys, négociant marseillais, archéologue et littérateur. L'auteur note avec beaucoup d'esprit l'une des vanités du savant Villoison qui consistait à appartenir à toutes les académies en renom. C'est ainsi qu'il insista auprès de son ami Guys afin d'obtenir, par son crédit, le titre d'associé de l'Académie de Marseille. Il fut élu le 5 janvier 1774. A partir de cette époque les rapports deviennent plus fréquents entre Villoison et l'auteur du *Voyage littéraire de la Grèce* : il en résulte un continuel échange de services. Guys envoie à son correspondant plusieurs antiquités qu'il découvre au cours de ses trente années d'exploration en Orient. Quant à Villoison, il recommande le généreux donateur au duc de Saxe-Weimar, vante à Son Altesse l'excellence des vins et autres produits du Levant que peut lui fournir à prix modérés le grand négociant de Marseille.

BELGIQUE. — Le 56e volume de la collection des *Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut* correspondant au tome VI de la sixième série (Mons, imp. Dequesne-Masquillier et fils, 1904, in-8 de XXII-311 p.) a été formé de trois études dont la première, qui occupe les 148 premières pages, présente un intérêt tout particulier. M. Jules Declève lui a donné pour titre : *Le Vallon montois et le Vieux Français. Le Glossaire de Philibert Delmotte.* « Le premier glossaire de Mons et du Hainaut, dit M. J. Declève dans son Introduction de 41 pages, date de 1812. Il a pour auteur Philibert Delmotte, ancien bibliothécaire de la ville de Mons, érudit, chercheur infatigable, qui ne s'est pas borné à dresser la liste des mots, mais qui, faisant un choix judicieux, a puisé dans les auteurs des citations typiques et a montré, comme en un tableau généalogique, la parenté

directe de notre patois avec l'ancien idiome français ... Il nous a paru équitable de faire connaître au public lettré un manuscrit qui rattache, d'une façon claire et probante, notre pittoresque patois à ses origines ; il nous a paru équitable de rappeler le souvenir de l'auteur du premier dictionnaire du wallon du Hainaut. Et ayant glané dans le Glossaire de Philibert Delmotte un certain nombre de mots usités à Mons, nous les avons fait suivre de citations de l'auteur et aussi d'exemples très nombreux puisés dans divers ouvrages. » Cette très curieuse publication est suivie d'un court chapitre sur *la Métaphore dans le wallon montois*. — Vient ensuite une importante monographie concernant *le Village de Bourlers* (*Hainaut*), par M. Émile Dony (p. 151-249, avec un plan). — La troisième et dernière étude, due à M. Hyac-Lonay, est consacrée à l'*Analyse coordonnée des travaux relatifs à l'anatomie des téguments séminaux* (p. 253-310). La suite de cette « analyse » sera publiée dans le prochain volume de la Société.

Italie. — Rien de plus précieux pour l'histoire d'une langue que les répertoires de néologismes. Nous croyons devoir signaler particulièrement à nos lecteurs celui que M. A. Panzani vient de dresser pour l'italien, sous le titre : *Dizionario moderno. Storia, etimologia e filosofia delle parole* (Milano, Hoepli, 1905, in-8 de xxxvi-550 p. à deux colonnes. — Prix : 6 fr. 50 ; relié 8 fr.). On y trouvera, outre des termes techniques qu'on cherchait vainement dans les lexiques de la langue courante, une foule d'expressions empruntées par l'italien aux langues étrangères, et tirées pour la plupart des vocabulaires du sport, de la mode, de la cuisine, de la galanterie ; on ne saurait ne pas être frappé, en le parcourant, de la proportion de mots français, quelques-uns éclos sur le boulevard à une date toute récente, qui sont passés plus ou moins dans l'usage, au delà des Alpes. M. Panzani a enregistré également un certain nombre d'idiotismes dialectaux, et une quantité de locutions proverbiales, latines, françaises ou autres, dont il indique le plus souvent l'origine. Ce dictionnaire, plein de renseignements curieux, de remarques historiques, littéraires, grammaticales, ne se consultera pas seulement avec profit : il arrivera à plus d'un, après l'avoir ouvert en vue de quelque recherche particulière, de continuer à le feuilleter par pur agrément.

— Paolo Giudici, appelé Emiliani-Giudici après son adoption par Annibale Emiliani, eut, l'un des premiers, le mérite de tenter une histoire générale de la littérature italienne qui fût autre chose qu'un recueil de faits, qui se présentât comme « une construction ordonnée et logique. » Ses compatriotes de Sicile, voulant honorer sa mémoire, lui ont érigé un buste dans l'Université de Palerme ; cette solennité fut naturellement l'occasion de plusieurs discours, et ces discours ont été réunis en une élégante plaquette intitulée : *Onoranze a Paolo Emiliani-Giudici nella R. Università di Palermo ; per la solenne dedicazione di un busto, il dì 7 giugno 1903* (Palermo, tip. Virzì, 1903, in-8, de 56 p., avec planche). Deux de ces discours, celui de M. Francesco Guardione et celui de M. G. A. Cesareo, professeur à l'Université de Palerme, sont réellement importants. M. Guardione a retracé, non sans éloquence, la vie d'Emiliani-Giudici ; M. Cesareo, envisageant chez ce grand littérateur et historien, uniquement l'auteur de la *Storia delle belle lettere in Italia* (1re édition en 1844), se trouve avoir écrit, à propos de ce livre, un très intéressant chapitre de l'histoire de la critique littéraire en Italie au xixe siècle.

États-Unis. — Il n'est pas besoin d'indiquer pour quelle raison la section bibliographique de la bibliothèque du Congrès a dressé une liste d'ouvrages

et d'articles choisis relatifs à l'Extrême-Orient (*Library of Congress, Select List of Books, — with references to periodicals, — relating to the Far East*, compiled under the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government Printing Office, 1904, gr. in-8 de 74 p.); les événements sont là pour justifier l'opportunité de ce travail, dans lequel on trouvera sur la Russie, la Mandchourie, la Corée, le Japon, la Chine et les intérêts politiques des États-Unis en Extrême-Orient des indications bibliographiques que les hommes politiques du Nouveau Monde ne seront pas les seuls à consulter avec profit. Un index alphabétique des noms d'auteurs termine cette bibliographie de choix, dans laquelle nous avons été heureux de constater que plusieurs ouvrages français faisaient excellente figure.

— Les rapports annuels de M. Herbert Putnam sur le fonctionnement de la bibliothèque du Congrès de Washington sont toujours extrêmement instructifs, et ce n'est pas le dernier d'entre eux qui différera des autres à cet égard (*Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending June 30, 1904*. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 522 p. avec plans et grav., cartonné.). On y trouvera sur l'œuvre administrative et bibliographique des différents départements de la bibliothèque américaine, sur les accroissements de cet admirable établissement au cours de la dernière année financière, les indications techniques les plus intéressantes et les plus précises, et on ne pourra qu'admirer l'activité féconde du personnel de la bibliothèque du Congrès. Les appendices publiés à la suite du rapport de M. Putnam offrent, eux aussi, un réel intérêt : signalons surtout, parmi eux, les numéros 3 et 5, relatifs aux accroissements principaux des sections des manuscrits et des cartes et plans en 1903-1904. La seconde partie du rapport, fournissant une liste choisie des plus importantes acquisitions de la bibliothèque du Congrès en 1903-1904, présente un réel intérêt bibliographique ; au point de vue colonial, par exemple, que de mentions peu communes et utiles elle nous a fournies, en particulier dans cette liste de brochures des XVIIe et XVIIIe siècles achetées en mai 1904 à la vente de la bibliothèque d'un collectionneur anglais (p. 360-373) !

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Nous ne saurions recommander trop vivement à ceux de nos lecteurs espagnols qui désirent apprendre l'anglais le *Curso completo de gramática inglesa* du P. Francisco Javier Simó, dont nous venons de recevoir la seconde édition parue dès 1903 (Buenos Aires, Angel Estrada, in-8 de XIII-361 p.). Cette grammaire est bien, comme l'indique son titre, très complète : non seulement aucune notion importante n'est passée sous silence, mais l'on y trouve même une série d'indications que l'on n'est pas habitué à rencontrer dans les ouvrages de ce genre. Le système adopté par l'auteur pour figurer la prononciation de chaque lettre est fort ingénieux : l'on saura gré aux éditeurs du P. Simó de n'avoir pas reculé devant les frais qu'occasionnait la fonte de caractères spéciaux. Les explications données par l'auteur sont toujours claires et précises, et son livre sera un précieux instrument d'études pour les anglicisants qui connaissen l'espagnol. — En même temps que cette grammaire complète, le P. Simó en a publié un excellent abrégé : *Compendio de la gramática inglesa* (3e édition, Buenos Aires, Angel Estrada, 1903, in-8 de 169 p.). — Enfin il a placé sous le patronage du grand patriote argentin José de San Martin, un cours gradué de lectures anglaises qui sert heureusement de complément à la grammaire. Les *San Martin's fluent readers, colección selecta de autores ingleses* (Buenos Aires, Angel Estrada, 1904, in-8) se divisent en trois volumes (XI-176, 153 et 189 p.) et se terminent chacun par un petit dictionnaire.

Les morceaux sont les uns anonymes et les autres empruntés à des écrivains anglais.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Die Heilslehre des hl. Cyrill von Alexandrien*, von E. Weigl (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Teologia dantesca studiata nel « Paradiso, »* da G. Tarozzi (in-18, Livorno, Giusti). — *Discours et panégyriques*, par l'abbé J. Lagardère (in-12, Lethielleux). — *Ehe und Familienrecht der Hebräer*, von Dr. T. Engert (in-8, München, Lentner). — *Le Nouveau Monopole municipal des pompes funèbres, son principe, son étendue et ses limites*, par P. Gilles (in-18, Rousseau). — *Des Contrats d'utilité générale passés au profit d'une collectivité. Les Contrats syndicaux et municipaux, leur système juridique*, par E. Bourdon (in-8, Rousseau). — *La Durée légale du travail; des modifications à apporter à la loi de 1900*, rapports de MM. Fagnot, Millerand et Strohl. *Discussion* (in-16, Alcan). — *Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie*, par M. Boucher (in-16, Alcan). — *La Sociologie criminelle*, par E. Ferri; trad. de l'italien par L. Terrier (in-8, Alcan). — *De l'Éducation des filles*, par la Mlle de Pindray d'Ambelle (in-12, Périgueux, Cassard. — *Conseils aux parents et aux maîtres sur l'éducation de la pureté*, par J. Fonssagrives (petit in-12, Poussielgue). — *Principes d'économie politique*, par G. Schmoller; trad. par G. Platon. Ire partie. T. II (in-8, Giard et Brière). — *Introduction à la sociométrie*, par A. Chirac (in-18, Giard et Brière). — *Les Questions sentimentales en sociologie. L'Amour, la religiosité, l'art*, par J. Dody (in-18, Giard et Brière). — *Zoologie agricole*, par G. Guénaux (in-18, Baillière). — *Leçons de chimie pour l'enseignement secondaire des jeunes filles*, par E. Bouant (in-16, Alcan). — *L'Année photographique 1904*, par L.-P. Clerc (in-12, Mendel). — *Dictionnaire encyclopédique illustré Armand Colin* (gr. in-8 carré, Colin). — *Le Folk-Lore de France*, par P. Sébillot, T. II. *La Mer et les eaux douces* (gr. in-8, Guilmoto). — *Œuvres poétiques choisies de Théodore Agrippa d'Aubigné*, publiées avec des notes historiques et critiques et des variantes par A. Van Bever (in-16, Sansot). — *Aspirations religieuses*, par G. Vuillier (in-16, Librairie des Saints-Pères). — *Du Soleil sur la porte*, par A.-M. Gossez (in-18, « Mercure de France »). — *Teatr Bresonek. Ar Gwir Treac'h d'ar Gaou. C'hoariaden en II arvest skrivet gant ar Bars* Ab Alor (in-16, Le Dault). — *L'Espionne*, par E. Daudet (in-18, Ollendorff); — *Dans l'ornière*, par la duchesse de Brissac (in-18, Plon-Nourrit). — *Plus fort que la vie*, par M. A. de Bovet (in-18, Lemerre). — *Les Deux Parias*, par R. Dombre (in-16, Hachette). — *Aspirations et Apaisement*, par L. Tolstoï fils (in-18, Dujarric). — *Saint-Gildare*, par J. Plémur et G. de Weede (in-18, F.-R. de Rudeval). — *La Féria*, par H. Rainaldy (in-16, Librairie des publications populaires). — *La Vierge de Raphaël*, par A. Cambry (in-16, Hatier). — *Les Chroniques de Plouvilliers, suivies de souvenirs personnels*, par E. d'Avoss (in-12, Vic et Amat). — *Histoire de la littérature française*, par A. Mouchard (in-12, Poussielgue). — *Belluaires et porchers*, par L. Bloy (in-16, Stock). — *Voyages de France. Mœurs et coutumes françaises (1664-1665). Relation de Sébastien Locatelli*; trad. avec Introduction et notes, par A. Vautier (in-8, A. Picard et fils). — *Du Kremlin au Pacifique*, par G. Ducrocq (in-8, Champion). — *Les Égyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites, d'après les inscriptions hiéroglyphiques*, par le général Frey (in-8, Hachette). — *La Hiérarchie épiscopale. Provinces, métropolitains, primats en Gaule et Germanie, depuis la réforme de saint Boniface jusqu'à la mort d'Hincmar, 742-882*, par l'abbé E. Lesne (in-8, A. Picard et fils). — *Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung*, von P. H. Denifle. Erster Band. (II. Abteilung) Quellenbelege. *Die abendländischen Schriftausleger bis Luther* (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Frans*

von Assisi, von G. Schnürer (in-8 cart., München, Kirchheim). — *Louis XVII et le Secret de la Révolution*, par A. Lanne (in-18, Dujarric). — *Ambassades en Angleterre de Jean du Bellay. La Première Ambassade (septembre 1527-février 1529. Correspondance diplomatique*, publiée avec une Introduction par V.-L. Bourrilly et P. de Vaissière (in-8, A. Picard et fils). — *Correspondance du comte de la Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1813*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine par Geoffroy de Grandmaison. T. I. *Avril 1808-janvier 1809* (in-8, A.Picard et fils). — *Contribution à l'histoire de Baugé*, par le Dr Bœll et Fraysse (in-8, Baugé, Dangin). — *Cartulaire de Berdoues*, publié et annoté par l'abbé Cazauran (in-8, A. Picard et fils). — *Comment et pourquoi les affaires vont mal en France*, par J. Domergue (in-8, édition de la « Réforme économique »). — *La Franc-Maçonnerie et la Révolution française. Comment on fabrique l'opinion*, par M. Talmeyr (in-16, Perrin). — *Quittons la Méditerrannée et la Mer de Chine. Routine et traditions navales*, par le cap. Sorb (in-12, Chapelot). — *Trois mois avec le maréchal Oyama. Les Causes de la victoire*, par Villetard de Laguérie (in-16, Hachette). — *Victor Hugo à Guernesey, souvenirs personnels*, par P. Stapfer (in-16, Société française d'imp. et de librairie). — *Atlantino di monete papali moderne*, da S. Ambrosoli (petit in-18, cart., Milano, Hoepli). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *L'Étude de la Sainte Écriture. Lettre de Mgr l'évêque de Beauvais, Noyon et Senlis au clergé de son diocèse.* Paris, Lecoffre, 1905, in-18 de 85 p., 1 fr. — 2. *Moses und der Pentateuch*, von Gottfried Hoberg (*Biblische Studien*, t. X, fasc. 4). Freiburg im Breisgau, Herder, 1905, in-8 de xiv-124 p., 3 fr. 40. — 3. *Jésus-Christ et les Prophéties messianiques, d'après les travaux les plus récents*, par le chanoine V. Caillard. Paris, Retaux, 1905, in-8 de xxxii-471 p., 5 fr. — 4. *Nos Saints Évangiles commentés d'après la tradition et les travaux récents*, par Mgr Doublet. Paris, Berche et Tralin, 1905, 3 vol. in-12 de xvi-455, 516 et 438 p., 10 fr. 50. — 5. *L'Authenticité du quatrième Évangile et la Thèse de M. Loisy*, par A. Nouvelle. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 176 p., 2 fr. — 6. *Les Actes des apôtres.* Traduction et commentaire par le P. V. Rose. Paris, Bloud, 1905, in-12 de xliv-273 p., 3 fr. 50. — 7. *Der Jakobusbrief und sein Verfasser in Schrift und Überlieferung*, von Max Meinertz (*Biblische Studien*, t. X. fasc. 1-3). Freiburg im Breisgau, Herder, 1905, in-8 de xvi-323 p., 8 fr. 75. — 8. *Épîtres catholiques. Apocalypse.* Traduction et commentaire par le P. Th. Calmes. Paris, Bloud, 1905, in-12 de ii-242 p., 3 fr. 50. — 9. *Die Thekla-Akten. Ihre Verbreitung und Beurteilung in der Kirche*, von Carl Holzhey. München, Lentner, 1905, in-8 de vi-116 p., 3 fr. 25.

1. — Mgr Douais avait adressé au clergé du diocèse de Beauvais une lettre sur *l'Étude de la Sainte Écriture.* En la livrant au public, il la destine à tous ceux qui se préoccupent de la passionnante question biblique « telle qu'elle se présente à la suite des travaux de critique, d'histoire et de science, qui sont sortis du mouvement de la pensée contemporaine » (Avant-Propos, p. 6). Aux timides, aux aveugles et aux imprudents, il veut proposer l'étude « raisonnable, prudente et forte » des Saintes Écritures. Il était bon, en effet, qu'une parole autorisée vînt, au milieu du désarroi actuel, en condamnant les écarts, réconforter les travailleurs et rassurer les peureux. Le prélat expose d'abord que l'exégèse n'est pas une science séparée, propre, se fondant sur un genre de preuves exclusif qui ne s'appliquerait qu'à elle ou s'appliquerait surtout à elle. Elle dispose de procédés communs à diverses sciences, par exemple la philologie et l'histoire, et elle n'est que le commentaire du texte sacré à l'aide des informations de toute provenance qui peuvent l'éclairer. L'évêque de Beauvais n'exclut pas cependant, puisqu'il les rappelle plus loin (p. 79), les règles chrétiennes et catholiques d'interprétation de la Sainte Écriture. Il reconnaît, en effet, en second lieu, que la Bible est un livre à part, qu'elle est la parole écrite de Dieu, un livre divinement inspiré. A ce titre elle dépend de l'Église qui a le droit de juger de son véritable sens, jugement que l'exégète doit accepter, quand il s'est produit, aussi bien qu'il doit tenir compte du sens adopté par l'unanimité des Pères, et de

l'analogie de la foi. Il eût fallu l'affirmer dès le début, d'autant qu'on est trop souvent porté aujourd'hui à l'oublier. La nature de l'inspiration est bien présentée, quoique brièvement. Bien que toute l'Écriture soit inspirée, il ne s'ensuit pas que tout dans la Bible soit, dans le même sens, la parole de Dieu, jouissant de la même autorité. Il faut distinguer les passages qui sont parole émanée directement de Dieu, et les assertions, paroles, sentences, récits, qui ne sont parole de Dieu qu'en raison de leur présence dans la Bible. Tout n'a donc pas dans l'Écriture la même valeur ni le même caractère. Tout y a cependant un sens réel et déterminable, celui que Dieu a voulu. Il n'y a donc rien d'inutile ; tout ce qui a été écrit l'a été pour notre bien (Rom., xv, 4). Tout a aussi un sens littéral ; mais ce sens n'est pas la littéralité, et celle-ci n'est pas synonyme de vérité. Les écrivains inspirés ont décrit les phénomènes physiques selon les apparences physiques. Ils ont pu aussi, pour les faits historiques, s'en rapporter à l'opinion commune, employer les formes qui plaisaient à l'imagination populaire, et varier les genres littéraires pour donner l'enseignement divin, dogmatique ou moral. Si la Bible tout entière n'est pas un livre d'histoire, elle contient des livres historiques, racontant une histoire proprement dite et objectivement vraie, comme vient de le rappeler la Commission biblique dans sa décision du 23 juin dernier. Sur ce point particulier, l pensée de Mgr Douais est flottante et manque de consistance. Elle est aussi peu précise et pas assez nette sur la question biblique. S'il est vrai qu'il y a toujours eu une question biblique, c'est-à-dire des problèmes discutés, même par les Pères, celle d'aujourd'hui est plus aiguë, plus grave, plus fondamentale, non seulement parce que des découvertes nouvelles, un énorme progrès scientifique ont soulevé des conflits entre la Bible, d'une part, les sciences, l'histoire et la critique, d'autre part, mais aussi parce que les critiques rationalistes abusent de ces conflits pour enlever à la Bible son origine divine et sa véracité. S'il est vrai que toute cette étude critique n'est pas une nouveauté dans l'Église, il est vrai aussi que toutes les hypothèses des critiques modernes, contraires à l'inspiration et à l'inerrance biblique, ne s'imposent pas aux exégètes catholiques. C'est le choix judicieux qui est difficile à faire, et Mgr Douais n'indique pas le départ à établir ni les procédés à employer pour le faire. Ceux qui sont indiqués, (p. 66-67) exigeraient des explications, et l'un d'eux aurait besoin d'être corrigé en conformité avec la décision récente de la Commission biblique. Mgr Douais termine sa lettre par des conseils pratiques sur l'étude de la Bible. Comme il ne s'adressait pas à des professionnels, il n'insiste pas sur l'étude critique et scientifique. Visiblement opposé aux hypercritiques, le savant prélat est favorable aux exégètes progressistes, à qui il a emprunté quelques théories. Mais, n'étant pas spé-

cialiste, il a manqué parfois de précision et de clarté. Les fouilles de M. Morgan n'ont pas lieu en Babylonie, comme il est dit (p. 13), mais à Suse, une des capitales de l'empire perse. La Bible de Crampon n'est pas la première traduction, d'après les textes originaux, qui soit due aux catholiques (p. 80, note) ; elle n'est que la plus récente.

2. — Dans une dissertation des *Biblische Studien*, M. G. Hoberg a traité la question si discutée de l'origine mosaïque du Pentateuque : *Moses und der Pentateuch*. Dès le premier mot de son Avant-Propos, il indique sa conclusion. Il ne soutient pas que l'édition du Pentateuque a été faite par Moïse, mais seulement que le Pentateuque est mosaïque. Cette formule pourrait signifier qu'un rédacteur postérieur a mis en œuvre des documents rédigés par Moïse ou a composé son livre selon l'esprit de Moïse. En réalité, M. Hoberg est l'adversaire résolu de l'opinion documentaire, qu'il réduit à l'hypothèse grafienne. Lui-même maintient la composition du Pentateuque par Moïse ; il augmente seulement, plus qu'on ne le fait généralement, le nombre des modifications critiques et des additions historiques et législatives faites au livre de Moïse ; elles n'empêchent pas l'écrit d'être de Moïse. M. Hoberg montre, en effet, que l'Ancien et le Nouveau Testament et la tradition chrétienne ont tenu Moïse pour l'auteur du Pentateuque. Mais sa démonstration n'est pas conduite de façon à satisfaire aux justes exigences des critiques. — Pour l'Ancien Testament, il emploie légitimement la méthode régressive. Il part des Paralipomènes dont l'auteur, de l'aveu de tous, connaissait le Pentateuque dans son état à peu près actuel. Il s'appuie aussi sur son témoignage pour voir dans le livre découvert au Temple, sous Josias, le Pentateuque entier, et il interprète dans le même sens le récit de II Reg., que les Pères eux-mêmes ont entendu du Deutéronome. On peut concéder que le Pentateuque actuel était visé par les livres d'Esdras et de Néhémie, qui sont du chroniste lui-même. Mais M. Hoberg trouve encore des preuves de l'existence du Pentateuque, et par suite de son origine mosaïque, dans tous les autres livres historiques, prophétiques et lyriques de l'Ancien Testament. Il présuppose que les allusions qu'il y relève concernent le livre entier, et il ne discute pas le sentiment des critiques qui y trouvent seulement des indices des documents insérés dans la trame du Pentateuque. Le témoignage des livres prophétiques est exposé d'une façon trop générale, et on ne rend pas compte des oppositions qu'ils présentent à la thèse de l'origine mosaïque du Pentateuque. Ainsi, pour citer ce seul exemple, M. Hoberg n'explique pas l'affirmation d'Amos, v, 25, rapportée par saint Étienne, Act., vii, 42, suivant laquelle les Israélites n'auraient offert aucun sacrifice durant les quarante années de leur séjour au désert. M. Hoberg examine enfin le témoignage que le Pentateuque lui-même rend à son origine mosaïque. Pour le Nouveau

Testament et la tradition, il indique sommairement les textes favorables et il conclut sans discussion. Il aurait dû examiner si l'origine mosaïque du Pentateuque est enseignée par Jésus-Christ et ses apôtres comme une vérité qui serait de foi divine, et si les Pères l'ont affirmée au nom d'une tradition dogmatique ou simplement d'une tradition historique. La démonstration est donc incomplète et insuffisante. La troisième partie de son étude est consacrée à exposer et à réfuter l'hypothèse documentaire. L'histoire des hypothèses précédentes n'était pas nécessaire. D'autre part, M. Hoberg ne parle pas des critiques non hégéliens et croyants qui se rallient à la théorie documentaire, qu'ils exposent autrement que Graf, Kuenen et Wellhausen ; il dit seulement que quelques catholiques l'ont récemment adoptée. Sa réfutation vise donc exclusivement le système grafien. Elle ne résout pas toutes les difficultés accumulées par les tenants de ce système. Les arguments, tirés de la diversité du contenu des documents, ne sont que partiellement réfutés. Quelques remarques sont justes et renversent des parties fragiles du système de Graf ; elles ne suffisent pas à dirimer la question. Loin d'être définitif, ce travail ne nous paraît pas assez critique, par cela seul qu'il ne poursuit pas l'adversaire sur son propre terrain.

3. — Il y aurait un beau livre à écrire sur *Jésus-Christ et les Prophéties messianiques, d'après les travaux les plus récents;* mais combien il serait difficile à composer ! Il faudrait être très au courant de la critique littéraire et de l'interprétation scientifique de tout l'Ancien Testament, et ce serait une besogne délicate de discerner les résultats acquis des hypothèses plus ou moins vérifiées. L'ouvrage que M. le chanoine V. Caillard a publié sous ce titre ne répond pas à l'idéal que j'ai formé dans mon esprit : les travaux critiques les plus récents n'ont pas été utilisés, et le sujet n'est pas mis au point de l'exégèse actuelle. Après une Introduction générale, M. Caillard étudie, dans la première partie de son livre, le messianisme chez les Juifs, le Messie et son royaume, la valeur de l'argument messianique ou prophétique, puis les prophéties contenues dans le Pentateuque, celles de l'ère patriarcale et celles de Balaam, dont il démontre l'authenticité et l'historicité avant de les interpréter. La seconde partie explique les prophéties messianiques des Cantiques et des Psaumes ; la troisième et la quatrième, celles des livres prophétiques qui ont précédé ou suivi la captivité. Un dernier chapitre est consacré aux figures et aux types. On a donc ainsi toute la matière d'une démonstration de la divinité de Jésus-Christ par les prophéties ; on n'en a pas la forme, au moins la forme nécessitée par les objections et les hypothèses des critiques de notre temps. La preuve est faite à l'ancienne manière ; elle garde évidemment sa valeur propre ; mais elle n'est pas appropriée aux besoins

actuels. L'explication tourne parfois au sermon ; l'exposition est plus descriptive que critique ; la discussion fait entièrement défaut. Ce qui est dit (p. 128-138) de la divinité de Jésus-Christ, quoique plus moderne, n'est pas suffisant. Enfin, toute une série de détails inexacts ou imprécis témoignent de l'incompétence de l'auteur, ou d'une information de seconde main. L'opinion de Théodore de Mopsueste est incomplètement exposée (p. 116). Le Psaume XXXIX est considéré comme directement messianiaque, contrairement au sentiment commun. Les prétendues « écoles de prophètes » n'étaient pas des communautés au sens précis qu'on leur donne (p. 217). Joël est reconnu comme le plus ancien des prophètes écrivains (p. 230), et Jonas est tenu pour contemporain d'Amos (p. 241). Par inadvertance, Hengstenberg et Keil, protestants, sont rangés (p. 443) au nombre des catholiques allemands. Pour prouver que tout est figuratif dans l'histoire hébraïque (p. 455) on tronque le texte de saint Paul, I Cor., x, 11, et on omet le pronom : *Haec* qui restreint aux quatre faits précédemment rappelés le *Omnia in figuris contingebant illis*. Par inadvertance encore, Jérémie et Jonas sont placés (p. 461) immédiatement après David et avant Élie et Élisée dans un exposé qui semble pourtant suivre l'ordre chronologique. Beaucoup de noms propres sont estropiés, surtout dans les notes. Les passages cités des prophéties sont disposés d'après les lois du parallélisme ; pourquoi pas ceux des Psaumes, morceaux poétiques par excellence ?

4. — La plume féconde de Mgr Doublet vient de produire trois volumes in-12 sur *Nos Saints Évangiles commentés d'après la tradition et les travaux récents*. L'auteur s'est proposé principalement de donner une explication conforme aux interprétations des Pères et des docteurs de l'Église et de fournir ainsi à ses contemporains un aliment substantiel qui leur manque trop souvent. Il ne faut donc pas lui demander la solution des problèmes critiques, qui, à l'heure présente, tourmentent tant d'esprits. Cet aspect de la question évangélique est laissé de côté. Les travaux récents, selon l'auteur, nous initient aux détails du milieu palestinien, donnent ainsi à plusieurs textes un surcroît de clarté et fournissent le pittoresque à la vie de Jésus. A notre jugement, Mgr Doublet leur a fait des emprunts trop discrets. Aussi bien, les auteurs récents, cités dans les notes finales, sont Mgr Mislin, Gratz et Fouard. A ce compte, les mots du titre : *et les travaux récents* sont un véritable trompe-l'œil. Mgr Doublet ne justifie pas non plus l'ordre suivant lequel il dispose les péricopes évangéliques et forme des quatre récits une trame unique. Cette disposition ne souffre à ses yeux, semble-t-il, aucune difficulté. On dirait qu'elle va tout naturellement et s'impose. Le commentaire doctrinal et moral, au lieu d'être précis et d'exposer nettement la doctrine de l'Évangile, s'étend sous forme de considérations générales faites plutôt à l'occasion du texte et

à côté de lui que sur lui. L'auteur moralise souvent et se complaît dans les sens mystiques. La phrase est oratoire, et l'exposition tourne vite au sermon. Il s'y glisse trop fréquemment des inexactitudes, non seulement en des points d'érudition, mais même en matière de doctrine. Signalons quelques-unes de ces fautes : le nom de la femme d'Abraham a été changé de Sarram (Sarai) en Saram (Sara) (t. I, p. 145). Osée gardait les troupeaux (t. III, p. 63) ; il a été confondu avec Amos. Jacques le Majeur est mis à la tête de l'Église de Jérusalem (t. II, p. 183) par confusion avec Jacques le Mineur. Les Sadducéens n'admettaient que le Pentateuque (t. III, p. 48). La survivance de l'apôtre saint Jean à la ruine de Jérusalem est réduite à quelque temps après cet événement (t. III, p. 317-318). Il est dit (t. II, p. 106) que, pour les adultes, Jésus a fait de la manducation de son corps sacré « une absolue condition de salut » ; chacun sait cependant que la communion n'est pas de nécessité de moyen. On remarque un portrait de Nathanael fait d'imagination (t. I, p. 147) et diverses singularités. Celui qui est le moindre dans le royaume des cieux, quoiqu'il soit plus grand que Jean-Baptiste, c'est Jésus (t. II, p. 6). La Chananéenne sort de sa frontière pour aller à Jésus qui était déjà dans les environs de Tyr et de Sidon, et on tire de là de graves conclusions morales (t. II, p. 128, 132, 135). Dans la parabole de la drachme perdue, l'ancienne leçon : *evertit domum* est juxtaposée au texte actuel : *everrit domum*, et la femme ne bouleverse pas seulement sa maison, elle la balaye (t. II, p. 391). Marie, mère de Jésus, assiste au repas chez Simon (t. II, p. 483). La pauvre veuve qui jette deux pièces de monnaie dans le tronc devient une mendiante (t. III, p. 75). La femme de Pilate est nommée, d'après les apocryphes, Claudia Procula (t. III, p. 212, 220). Le Calvaire était le lieu de la sépulture d'Adam (p. 238). Les scènes du chemin de la croix, omises par les évangélistes, sont introduites dans l'histoire évangélique (p. 235-237). Le centurion se nomme Longin (p. 254). Si Jésus ressuscité n'a pas apparu à sa mère, c'est que l'âme de Marie ne fut jamais privée de la bienheureuse vision de son Fils (p. 265). Pierre avait fondé partout, en Syrie, en Phénicie, dans le Liban et dans l'Asie-Mineure de nombreuses communautés chrétiennes, et, de son siège d'Antioche, il les visitait assidument. Ces affirmations sont fondées sur Act., IX, 31-43, et ces faits précéderaient la conversion de Corneille (p. 313). Marie est montée au ciel trois jours après son trépas (p. 317 ; mais on ne relate pas le lieu de son assomption. Enfin, nombreuses sont les fautes d'impression. L'ouvrage se termine par des tables analytiques des matières et des évangiles des dimanches. Ces tables très détaillées facilitent l'utilisation du commentaire pour des homélies dominicales. La table générale alphabétique est incomplète et peu exacte.

5. — *L'Authenticité du quatrième Évangile et la Thèse de M. Loisy* est

une discussion purement objective des arguments présentés par ce critique contre l'authenticité johannine du quatrième Évangile. L'étude de M. A. Nouvelle comprend quatre parties. Dans la première, il examine si la base du témoignage traditionnel est discutable ; dans la deuxième, il discute les preuves tirées à l'encontre du texte lui-même ; la troisième signale les difficultés auxquelles se heurtent les adversaires ; la quatrième établit que les preuves du caractère allégorique du quatrième Évangile ne sont que des appréciations subjectives. L'auteur a trouvé piquant d'opposer le plus souvent possible M. Loisy à lui-même et de réfuter *le Quatrième Évangile* par l'*Histoire du canon du Nouveau Testament*. On lui répliquera peut-être qu'après dix ans de travail le critique était mieux informé. La réplique serait bonne si, dans cet intervalle, quelque nouveau document avait changé les anciennes conclusions ; mais, en fait, aucun n'a été découvert ; seule, la pensée du critique a évolué et l'a porté à l'extrême gauche. M. Nouvelle ne recourt pas directement aux sources ; il oppose jugement à jugement, savant à savant ; toutefois, il choisit judicieusement ses autorités et leurs raisons détruisent souvent celles de l'adversaire. La prétendue divergence fondamentale entre le quatrième Évangile et les trois premiers aurait pu être discutée plus en détails et plus victorieusement. La réfutation de l'allégorisation du quatrième Évangile n'est qu'ébauchée. Sans être très personnelle, l'étude de M. A. Nouvelle est bien conduite et péremptoire ; elle éclairera les lecteurs qui ne peuvent contrôler eux-mêmes les affirmations osées et outrancières de M. Loisy.

6. — *Les Actes des apôtres*, traduction et commentaire du P. Rose, font partie de la collection : *La Pensée chrétienne*, et continuent et complètent ses trois volumes sur les Évangiles synoptiques. Ils sont rédigés sur le même plan. Une substantielle Introduction renseigne sur l'auteur des Actes, son dessein, la date de l'écrit, la chronologie de l'âge apostolique, le texte des Actes et les principaux commentateurs. Le P. Rose tient saint Luc comme le rédacteur, non pas seulement des *Wirstücke*, mais bien du livre entier. La date qu'il semble préférer est celle d'avant 70. Il indique deux cycles de chronologie des temps apostoliques, ceux de MM. Harnack et Wendt. Le corps du volume comprend la traduction et le commentaire, que précède une table analytique des Actes. La traduction, faite sur le texte grec, est très fidèle et très claire. Le commentaire consiste en une série d'observations diverses, placées au bas des pages. Elles expliquent les points importants du récit, indiquent les principales variantes et sont fort intéressantes. Notons l'étude sur les différentes relations de la conversion miraculeuse de saint Paul. Ephon (p. 61) est mis pour Ephron, fils de Séor. Les divisions du texte ne répondent pas à celles du commentaire (p. 146-147). Excellent petit volume, qui enrichit la collection.

7. — L'étude que M. Meinertz a publiée dans les *Biblische Studien* et qui est intitulée : *Der Jakobusbrief und sein Verfasser in Schrift und Überlieferung*, comprend deux sujets : la canonicité de l'épître de saint Jacques et la détermination de la personnalité et des détails de la vie de son auteur. Ces deux sujets sont simultanément traités avec un luxe surabondant de recherches dans l'Écriture et la tradition. La séparation des deux sujets eût favorisé la clarté de l'exposition. Néanmoins, la canonicité de l'épître ressort nettement du travail, et le nombre des allusions et des citations de la lettre dans l'antiquité chrétienne est plus grand qu'on ne le croit communément. Quant au problème de la personne de l'auteur, il a été, au cours des siècles, compliqué et obscurci à plaisir. Les données légendaires n'ont pas été mises d'accord avec celles du Nouveau Testament ; parfois même, elles les contredisent manifestement. Les commentateurs de tous les âges ont diversement combiné des renseignements disparates et partiellement opposés, et ils ont multiplié les hypothèses. En suivant patiemment cette longue évolution, M. Meinertz cherche à distinguer les courants d'opinions et à séparer les données certaines des renseignements légendaires et des hypothèses aventurées. Il prend avec raison son point de départ dans le Nouveau Testament et il identifie l'auteur de l'épître avec Jacques le Mineur, à la fois apôtre et frère du Seigneur. Il poursuit son enquête dans la tradition jusqu'à la fin du ve siècle, au moyen âge, au XVIe siècle et jusqu'aujourd'hui tant chez les protestants que chez les catholiques. Les résultats obtenus sont résumés à la fin de chaque section. Disons seulement que ce sont les Clémentines qui vers 200 et dans un but tendancieux ont distingué Jacques apôtre de Jacques frère du Seigneur. Ce sont aussi des légendes qui ont fait des frères du Seigneur des fils issus d'un premier mariage de saint Joseph. Pour M. Meinertz, ces frères du Seigneur sont des enfants de Marie, femme de Cléopas. Les hypothèses de certains critiques modernes sont purement subjectives et sans valeur. On ne peut qu'admirer la vaste érudition de l'auteur de cette dissertation.

8. — Le P. Calmes a publié dans *la Pensée chrétienne* la traduction et le commentaire des *Épîtres catholiques* et de l'*Apocalypse*. Mais, contrairement à la méthode suivie dans les précédents volumes de la collection, il n'y a pas d'Introduction dans celui-ci. Seules, quelques allusions dans les notes permettent au lecteur de deviner les conclusions du commentateur. Pour l'Apocalypse, on suppose connues les théories modernes touchant la composition du livre, et l'on renvoie à l'opuscule : *L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique*. Voir *Polybiblion*, t. CIII, p. 206. On aurait pu utilement les résumer et ne pas se borner à cette réclame. Ici encore, la traduction, faite sur le texte grec, est claire et fidèle. Dans les notes du commentaire, glanons

quelques indications. Il semble bien que le P. Calmes n'est pas de l'avis de M. Meinertz et ne reconnaît pas l'apôtre Jacques, fils d'Alphée et frère du Seigneur, pour l'auteur de l'épître de saint Jacques. Ce nom, dit-il, était fort répandu dans la primitive Église, et vraisemblablement un apôtre ne manquerait pas de revendiquer son titre au lieu de se dire simplement *serviteur de Dieu* (p. 1). Comme la première de Pierre, cette épître est adressée aux judéo-chrétiens dispersés parmi les nations. Pierre, lui, en tête de ses deux lettres, revendique son titre d'apôtre. Voir cependant les remarques des pages 47, 63, 66-67. La seconde est une sorte d'homélie plutôt qu'une lettre proprement dite. Il existe entre elle et l'épître de Jude des ressemblances qui ne s'expliquent que par la dépendance de l'une vis-à-vis de l'autre ; le P. Calmes admet résolument la priorité de l'épître de Jude. Les deux écrivains n'ont pas cependant eu en vue les mêmes erreurs, l'épître de Pierre suppose une opposition plus accentuée. La Ire de Jean a la même doctrine et la même terminologie que le quatrième Évangile. La décision du Saint-Office du 13 janvier 1897 signifie-t-elle seulement que le verset des trois témoins célestes fait partie du texte ecclésiastique (p. 90) ? Cela n'a été contesté par personne. La IIe et la IIIe épîtres de Jean sont attribuées au *presbytre* Jean, dignitaire célèbre dont parle Papias. Jude est le frère de Jésus et de Jacques quoique à des titres différents. Pour l'Apocalypse, le P. Calmes se rallie catégoriquement à la théorie documentaire, et reconnaît l'existence d'une source juive utilisée, complétée et remaniée par le rédacteur à l'aide d'autres documents. La célèbre révélation aurait donc été composée d'après les procédés et dans l'esprit de l'apocalyptique juive. Le rédacteur n'est ni Jean l'apôtre ni Jean le presbytre ; c'est un Jean quelconque. Peut-on affirmer (p. 120) que la tradition place à Éphèse le séjour des deux Jean, alors que l'existence des deux tombeaux de saint Jean dans cette ville ne repose que sur un vague « on dit » ? Tandis que le document primitif a été écrit à un moment où Jérusalem n'était que menacée, la rédaction définitive a été faite alors que la ville sainte était au pouvoir des Romains (p. 173). Pour mieux distinguer les sources, l'incohérence des oracles est parfois exagérée à plaisir. Ainsi, les coupes versées sur le soleil et dans l'air peuvent être dites versées sur la terre, puisqu'elles y produisent des malheurs. Le nombre sept et le rôle cosmogonique du monstre marin sont-ils des emprunts faits aux mythes chaldéens ? Cette explication ne serait-elle pas plutôt une invasion inutile et injustifiée du babylonisme dans le Nouveau Testament ? Les dix-neuf premiers chapitres visent Rome païenne, qui sera vaincue par le Christ avant la fin des temps, d'ailleurs prochaine. A partir du ch. xx, il s'agit des derniers temps, du règne de mille ans sur terre avant le jugement dernier. L'eschatologie est conçue conformément

aux idées juives dans le sens d'une rénovation universelle de la Jérusalem nouvelle.

9. — M. C. Holzhey a étudié l'origine; le caractère des Actes de Thècle, leur identité avec les Actes de Paul, leur usage et leur diffusion dans l'Église : *Die Thekla-Akten. Ihre Verbreitung und Beurteilung in der Kirche.* Après avoir résumé le contenu intégral des Actes de Paul et indiqué leurs diverses conclusions ainsi que le fragment, jusqu'alors inconnu, du lion qui parle et qui est baptisé, il fait la critique des Actes de Thècle. Comme le martyre de Paul et la correspondance apocryphe de l'apôtre avec les Corinthiens, ces Actes, publiés à part en grec et en latin, ne sont qu'un fragment des Actes de Paul, dont une version copte a été découverte à Akmin en 1896 et publiée par M. Schmidt en 1904. Ils contredisent les Actes des apôtres au point de vue chronologique et théologique (ils favorisent le mouvement encratite), et c'est pourquoi ils étaient rejetés par l'Église déjà avant Tertullien. Ils ont été composés vers 180 par un prêtre asiatique qui voulait rehausser l'autorité de saint Paul. Loin de représenter une tradition apostolique, ils n'ont aucune valeur historique ; ils forment un roman, mettant en scène des personnages dont les noms sont en partie empruntés aux écrits canoniques et comprenant de belles descriptions d'imagination. L'auteur, qui est encratite, polémise contre les gnostiques qui nient la résurrection des corps, la création divine, la réalité du corps de Jésus, qui n'a été crucifié qu'en apparence et qui n'est ni fils de Marie ni de la race de David. Baronius et le bollandiste Stilting avaient admis des Actes authentiques, antérieurs à ceux qui nous sont parvenus et connus des Pères. Mais, en réalité, les Pères n'avaient à leur disposition que les Actes soi-disant interpolés. Plus récemment, Lipsius distinguait des Actes primitifs gnostiques et des Actes retouchés au point de vue orthodoxe. Cette distinction n'est pas fondée, pas plus que celle de Corssen qui, en outre, a trouvé trop facilement dans ces Actes des traces de monarchianisme. Les critiques actuels n'admettent plus, pour la plupart, la préexistence d'Actes gnostiques. Les citations des Pères, qui restaient douteuses et qu'on rapportait aux Actes primitifs, s'expliquent en partie par le texte copte et plus vraisemblablement rentrent dans le texte complet des Actes de Paul. M. Holzhey indique ensuite la diffusion des Actes de Thècle en Orient et en Occident. Partis des environs d'Iconium, ils se répandirent dans les provinces grecques et syriennes, puis en Égypte et au sud de la Gaule, dans le nord de l'Afrique et à Rome. Ils semblent avoir été isolés de l'ensemble des Actes de Paul à Séleucie, où on constate le culte le plus ancien de sainte Thècle. M. Holzey recueille beaucoup de renseignements sur le culte de cette sainte, considérée comme la première martyre. Il explique par quelles voies le nom de Thècle a pénétré dans les prières de la

recommandation de l'âme, au martyrologe, au missel et au bréviaire. Il indique les églises qui portent ce titre, les reliques de la sainte, ses images, etc. En appendice, il reproduit un épitome de sa légende, du XIIe ou du XIIIe siècle, la leçon du bréviaire romain, et il dresse la liste des éditions et des manuscrits des Actes étudiés. Parmi les villes françaises qui possédaient des reliques de la sainte, il nomme (p. 99) Carnot : ce doit être Chartres. E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr CABANÈS. 2e série. Paris, Albin Michel, s. d., in-18 carré de 393 p., avec 14 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 2. *La Nature et la Vie*, par HENRY DE VARIGNY. Paris, Colin, 1905, in-18 de II-356 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Hérédité morbide*, par le Dr PAUL RAYMOND. Paris, Vigot, 1905, in-8 de VI-375 p. 5 fr. — 4. *Le Danger de la mort apparente sur les champs de bataille*, par le Dr ICARD (de Marseille). Paris, Maloine, 1905, in-18 de 147 p., 2 fr. 50. — 5. *Résurrection du cœur, la vie du cœur, le massage du cœur*, par le Dr MAURICE D'HALLUIN. Paris, Vigot, 1904, gr. in-8 de 183 p., avec 22 dessins et 6 planches, 5 fr. — 6. *Les Filaires du sang de l'homme*, par le Dr RAYMOND PENEL. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-8 de VIII-163 p., 6 fr. — 7. *Amis et ennemis du corps humain*, par les Drs A. LUCAS et A. COUILLAUD. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 146 p., cartonné, 2 fr. — 8. *Les Maladies populaires. Maladies vénériennes, alcoolisme, tuberculose*, par le Dr LOUIS RÉNON. Paris, Masson, 1905, in-8 de 478 p., 6 fr. — 9. *Les Épidémies et les maladies contagieuses au XXe siècle*, par le Dr JULES FÉLIX. Paris, Vigot, 1905, in-18 carré de 305 p., avec fig., 3 fr. 50. — 10. *Traitement de la tuberculose pulmonaire par les injections intra-trachéales*, par le Dr BARBIER-BOUVET. Paris, Vigot, 1904, in-8 de 99 p., 2 fr. 50. — 11. *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes*, par le professeur Dr HERMANN SCHLESINGER. Paris, Vigot, 1905, 2 vol. in-18 de VII-287 et 244 p., 8 fr. — 12. *Les Kystes hydatiques du foie*, par le Dr F. DEVÉ. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 carré de III-196 p., 3 fr. — 13. *Le Régime alimentaire de l'entéro-côlite muco-membraneuse*, par le Dr A. GILLOT. Bar-le-Duc, Constant-Laguerre, 1905, in-12 de 30 p., 1 fr. — 14. *Traitement des hémorragies puerpérales*, par le Dr G. KEIM. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 235 p., 3 fr. 50. — 15. *Malaises et souffrances des femmes*, par le Dr L. ARCHAMBAULT. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 66 p., avec 19 fig., 1 fr. — 16. *Des Selles blanches chez les nourrissons*, par le Dr JUILLET. Paris, Jouve, 1905, in-8 de 96 p., 2 fr. — 17. *Médecine de l'enfance jusqu'à l'adolescence*, par le Dr E. MONIN. Paris, Maloine, 1905, in-12 de 422 p., 5 fr. — 18. *La Scrofule et les infections adénoïdiennes*, par le Dr PAUL GALLOIS. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-12 de 513 p., 8 fr. — 19. *Les Méthodes de rééducation en thérapeutique*, par le Dr CONTET. Paris, Vigot, 1905, in-18 de XII-268 p., 3 fr. 50. — 20. *Secours d'urgence aux malades et aux blessés*, par le Dr R. SCHNAEBELÉ. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 142 p., cartonné, 2 fr. — 21. *Massage et masseurs*, par le Dr LOUIS LIÈVRE. Paris, Henry Paulin, s. d., in-18 de IX-139 p., 2 fr. — 22. *Manuel annuaire de la santé pour 1905, médecine et pharmacie domestiques*, par F.-V. RASPAIL et X. RASPAIL. Paris, Vigot, 1905, in-8 de XXIV-444 p., 1 fr. 50. — 23. *L'Affaire Danval devant l'opinion publique. Documents scientifiques et authentiques. Le Fait nouveau*, par L. DANVAL. Paris, Vigot, 1905, in-12 de XXXIII-232 p., 2 fr. 50. — 24. *La Moderación de la libidine*, par le Dr José BLANC Y BENET. Barcelona, imp. de la Casa provinciale de caridad, 1905, in-8 de 103 p., 3 fr. — 25. *Fétichistes et érotomanes*, par le Dr ÉMILE LAURENT. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 26. *Précis de radiographie dentaire suivi de Notes sur l'endodiascopie*, par R. DARMEZIN. Paris, Vigot, 1905, in-8 de VI-96 p., avec 21 fig., 3 fr. — 27. *L'Anesthésie locale pour l'extraction des dents*, par le Dr SAUVEZ. Paris, Vigot, 1905, in-8 de III-188 p. cartonné,, 4 fr. —

28. *Saint-Gervais de 1805 à 1905*, par le Dr C. Petit. Lyon, Association typographique, 1905, in-12 de 52 p., 1 fr. — 29. *Vichy. Étude clinique des indications et des contre-indications*, par les Drs Fernand Lambert et Victor Raymond. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 138 p., 2 fr. — 30. *La Cure thermale à Bourbonne-les-Bains*. 5e édit., Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-32 de 279 p., 2 fr.

1. — Le Dr Cabanès publiait naguère un travail intitulé : *Les Indiscrétions de l'histoire*, dont il a été rendu compte ici même. La deuxième série vient de paraître et elle n'est pas moins intéressante que la première. De nombreux problèmes médico-historiques y sont étudiés et résolus : Saint Job, patron des avariés, l'aspic de Cléopâtre, la fable de la papesse, comment et de quoi est morte Mlle de Fontanges, une consultation pour la Pompadour, le coup de Charlotte Corday et les reliques de sa victime, l'ami du peuple, Bonaparte a-t-il manqué sa vocation ? la mort de Napoléon III, l'influence que la santé de cet empereur a eu sur la marche des événements en 1870, telles sont les questions que le Dr Cabanès a soulevées et traitées avec force documents historiques et iconographiques. Est-ce à dire cependant qu'il faille toujours adopter les conclusions de l'auteur ? Assurément, la clinique rétrospective présente un très grand intérêt pour l'historien et le médecin ; mais les éléments d'appréciation sont souvent insuffisants, et il serait plus sage parfois de ne pas se prononcer du tout. Je m'empresse de reconnaître que, si l'on peut n'être pas d'accord avec l'auteur sur tel ou tel point, les chapitres dont nous venons de donner l'énumération ne laissent que très peu de place à la critique. La seconde partie de l'ouvrage, consacrée à ce qu'un auteur ancien appelait les « embellissemens et paremens des femmes » : fards et cosmétiques, teintures pour les cheveux, poudre à poudrer, mouches, ne seront pas moins bien reçus par les amateurs d'anecdotes historiques, et des « petits côtés » de l'histoire. L'on y trouve une foule de détails très divertissants, et le Dr Cabanès n'a pas manqué de faire ressortir la part que tel gros événement politique ou autre a pu avoir sur les évolutions de la mode.

2. — Dans *la Nature et la Vie*, en dépit du titre qui semble indiquer une étude complète des grands problèmes de l'existence, M. Henry de Varigny n'a cependant pas voulu envisager son sujet sous toutes les faces et avec tous les détails qu'il comporte, et moins encore faire un traité didactique. Son ambition s'est bornée à indiquer quelques problèmes entre plusieurs, à développer quelques idées qui lui ont paru devoir, plus que d'autres, être mises en relief, et il n'a même pas voulu donner un aperçu, une vue d'ensemble des questions qui se posent à qui tente d'envisager la nature et la vie. De là un certain décousu et un manque d'unité dans la marche de l'ouvrage, qui n'en est pas moins très attrayant et tout bourré d'une multitude de faits. Peut-être pourrait-on encore reprocher à ces derniers de n'avoir pas toujours été choisis ou invoqués avec assez de discernement. Pour en venir aux

idées philosophiques de l'auteur, celui-ci admet assez volontiers « dans le non vivant quelque chose qui peut différer du vivant en degré, mais non en nature et les rapproche l'un de l'autre. » Pour lui, la vie a dû commencer dans l'eau, et même dans l'eau de mer, et il s'efforce de prouver (p. 47) que dans la plupart des animaux, sinon tous, il y a maintien du milieu marin originel. C'est même cette considération toute paléontologique qui a porté récemment M. Quinton à injecter de l'eau de mer diluée dans les veines ou sous la peau de différents malades. On ne se serait pas douté, certes, que la paléontologie pût avoir une influence quelconque sur la thérapeutique. Un peu plus loin, l'auteur tire cette conclusion que : la base de la vie est purement physique et chimique, et il ajoute que la connaissance du rôle des différents minéraux dont nous sommes faits fournira à la médecine une assiette plus solide dans la lutte contre les désordres dont notre corps est trop souvent le théâtre; autrement dit, la médecine ne sera plus, grâce à la biologie, qu'une question plus ou moins complexe de cornue. Çà et là, il se montre fervent adepte des théories évolutionnistes : c'est l'adaptation active qui a « amené dans les organismes et les organes les changements dont nous sommes témoins » (?) ainsi que l'action du milieu. Il semble même regretter que nous ne soyons plus, comme les hommes primitifs, munis d'une fourrure de poils, et, ajoute-t-il, celui qui trouverait le moyen de faire revenir cette fourrure, et nous mettrait à l'abri du drapier, du cordonnier et du tailleur, « serait béni à jamais des générations humaines. » (p. 211). On remarque une contradiction flagrante entre les conclusions des chapitres XIV et XVI. Dans l'un « le parasitisme, c'est-à-dire la guerre, le massacre du faible par le fort, du simple par le complexe, voilà la loi, l'inexorable loi, » de telle sorte que la notion « de la nature, vaste institution de bienfaisance, cherchera vainement des défenseurs parmi les naturalistes. » Dans l'autre, il est dit, au contraire, que « toujours des liens nombreux et profonds unissent chaque être à un certain nombre d'autres êtres : les organismes forment une société immense; la nature est essentiellement sociable. » Comprenne qui pourra. Nous en avons dit assez pour montrer ce qu'est le travail de M. de Varigny, travail parfois un peu incohérent, parsemé de considérations trop souvent naïves ou enfantines, et dont les conclusions générales ne sauraient être acceptées sans les plus formelles réserves.

3. — Comme l'a très bien dit le professeur Landouzy, nous entrons dans la maladie par trois portes différentes : l'infection, l'intoxication, l'hérédité, et, à mesure qu'on pénètre plus avant dans les secrets de la médecine, on ne tarde pas à se convaincre que cette dernière est la plus large et la plus importante. L'hérédité est la force qui préside à tous les actes de la vie, soit normaux, soit pathologiques; aussi la

notion de *l'Hérédité morbide* est-elle d'un intérêt majeur dans la pratique de la médecine. C'est le sujet traité par le Professeur Paul Raymond dans un travail portant ce même titre, et on peut dire qu'il a été envisagé sous toutes ses faces et avec tous les développements qu'il comporte. L'auteur se défend d'avoir voulu y mettre du sien ; il s'est contenté d'exposer, à propos de l'hérédité morbide, l'état actuel de nos connaissances : « J'ai seulement fait icy, dit-il, en empruntant le mot d'un vieil écrivain, un amas de fleurs estrangières n'y ayant fourni du mien que le filet à les lier. » Après un premier chapitre consacré à l'étude de l'hérédité morbide en général, des conditions qui influencent cette hérédité et de la consanguinité, l'auteur aborde celle de la transmission des différents caractères pathologiques acquis : l'hérédité morbide de développement, autrement dit l'hérédité des malformations, des tumeurs en général et du cancer ; l'hérédité morbide partielle : de tissus, d'organes, d'appareils, de systèmes, des cardiopathies, des dermatoses, des affections du système nerveux, est étudiée dans autant de chapitres distincts qu'elle comprend de sujets à traiter. L'hérédité des infections et intoxications, syphilis, tuberculose, lèpre etc., les facteurs des dégénérescences de l'organisme viennent ensuite. Un dernier chapitre est consacré à combattre la notion de diathèse, qui ne répond plus, dit l'auteur, aux progrès de la science. Mais elle n'en est pas moins défendue par nombre de cliniciens éminents, et, contrairement à l'opinion exprimée dans l'étude du professeur Raymond, elle mérite d'être retenue, comme aussi celle des tempéraments. On eût souhaité un peu plus d'esprit de critique, et j'ajouterais volontiers, de logique, dans certaines des questions étudiées : ainsi, l'auteur n'admet pas l'hérédité paternelle de la tuberculose, maladie bien définie, et il l'admet dans la syphilis, maladie dont le principe était inconnu il y a quelques mois encore. Il aura beau invoquer l'autorité de Trousseau et celle du professeur Fournier, assurément très respectables toutes deux ; mais des assertions n'ont jamais été des preuves. D'ailleurs, le cas de Trousseau remonte à une époque où la notion de la syphilis n'était pas bien fixée ; quant au professeur Fournier, il a écrit, il est vrai, que le traitement exclusif du père suffisait pour conjurer la transmission du mal aux enfants, mais il n'y a pas lui-même, au fond, une bien grande confiance. Il convient donc, avant de se prononcer, d'attendre que l'on soit fixé sur les mœurs de la spirochaete pallida, si c'est bien ce microbe qui est le facteur de la terrible maladie. Et l'on pourrait aussi, avec autant d'apparence de raison-dire, pour toutes les infections en général, que leur transmission n'est pas héréditaire, mais seulement congénitale dans les cas où elle se produit. Ces quelques réserves faites, on peut dire que l'ouvrage du professeur P. Raymond ne manquera pas d'être bien accueilli, non seulement par ceux qui s'intéressent aux

questions biologiques en général, mais encore et surtout par les médecins praticiens.

4. — Le Dr Icard s'est donné depuis quelques années la tâche de déceler les signes de la mort apparente, et il a fait paraître d'assez nombreuses études à ce sujet. Il nous signale aujourd'hui *le Danger de la mort apparente sur les champs de bataille*, dans une courte et substantielle brochure. Ceux que hante la crainte d'être enterrés vivants, et ils sont assez nombreux, la liront avec intérêt et seront sans doute rassurés par la perspective qu'ils pourront facilement éviter une telle catastrophe. Tout un chapitre est consacré à l'étude des causes directes ou adjuvantes de la plus grande fréquence de la mort apparente sur les champs de bataille : inhibition, syncope hémorragique, choc traumatique, choc moral, action de la chaleur et du froid. Dans un autre chapitre, l'auteur s'efforce de prouver que le danger d'être enterré vivant est bien démontré par l'opinion de quelques auteurs, certains faits de simulation de la mort, et toute une série de faits qu'il cite. Enfin, le Dr Icard termine son travail par une revue critique des moyens qui ont été employés jusqu'à ce jour pour constater la mort apparente sur les champs de bataille ; et il montre comment il conviendrait de procéder à la constatation des décès pour établir la preuve certaine et précoce de la réalité de la mort.

5. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les premiers efforts tentés dans le but d'entretenir la vie de certains organes isolés, notamment du cœur, au moyen des circulations artificielles. Mais, jusqu'à ces dernières années, on considérait les résultats obtenus comme de simples curiosités physiologiques. Les expériences de Kuliako, qui ont porté sur des cœurs d'animaux à sang chaud, ont permis à cet auteur, non seulement d'entretenir la vie des organes isolés, mais encore de ressusciter des cœurs, douze, vingt-quatre heures, et jusqu'à cinq jours même après la mort. Le Dr d'Halluin a repris pour son compte les recherches du confrère russe, en les complétant ; il en publie le compte rendu et les résultats dans un travail des plus intéressants et qui fera date dans l'étude physiologique du cœur : *Résurrection du cœur, la vie du cœur isolé, le massage du cœur*. La première partie est consacrée à la vie de l'organe isolé, et comprend les expériences faites pour revivifier des cœurs de mammifères au moyen du sérum de Locke. L'influence des sels de chaux sur l'organe est longuement étudiée et forme la partie la plus curieuse peut-être de l'ouvrage. Dans un autre chapitre, l'auteur s'efforce de montrer qu'il est parfois possible de ranimer un être qui a cessé de respirer ; mais beaucoup ne partageront pas sur ce point son optimisme, bien que l'on convienne, en général, que dans un organisme qui meurt, certains organes puissent, pendant un temps plus ou moins long, conserver plus ou moins intacte leur excitabilité.

Enfin, dans un troisième et dernier chapitre le Dr M. d'Halluin cherche à donner une portée pratique à ses expériences en montrant que le massage est, sinon la meilleure, tout au moins une excellente méthode de restaurer les fonctions cardiaques. Il se hâte de dire que, pour rappeler la vie chez un être qui vient d'expirer, il faudra agir dans un temps relativement court, et que l'absence de lésions matérielles incompatibles avec la vie est une condition *sine quâ non* du succès. Une bibliographie très complète du sujet termine l'ouvrage.

6. — L'étude des filaires fut inaugurée en 1863 par Demarquay qui découvrit leurs embryons à Paris chez un jeune Cubain. Depuis cette époque, ce sont les médecins anglais surtout qui se sont occupés de la question. Mais elle a été reprise en France lorsque l'Institut de médecine coloniale a été fondé, car, en dépit des nombreux travaux dont elle a fait l'objet, elle n'en est pas moins restée une des plus confuses de la pathologie exotique. Le Dr Penel a pensé qu'il serait intéressant et utile de grouper nos connaissances sur le sujet, et il s'est efforcé, dans *les Filaires du sang humain*, non seulement de mettre un peu d'ordre parmi les faits acquis, mais encore d'éclairer quelques points de la question, notamment la classification des espèces. Dans cette étude, l'auteur a traité surtout le côté zoologique ; car, en dehors de la filaire de Bancroft dont le rôle pathologique est bien connu, la plupart des autres n'entraînent par leur présence aucune incommodité sérieuse, et la tolérance de l'organisme à leur endroit est remarquable.

7. — Les auteurs d'*Amis et ennemis du corps humain* croient combler une lacune regrettable en publiant ce livre d'hygiène, spécialement fait pour les jeunes gens, et plus particulièrement destiné à ceux qui veulent se consacrer à l'enseignement. Élèves et maîtres y trouveront des notions simples et précises sur tout ce qu'il leur sera utile de savoir tant au point de vue de l'hygiène privée que de l'hygiène sociale ; mais ils ont à peine éffleuré cette dernière et se sont attachés à donner à la première, d'une façon aussi succincte que possible, tous les développements qu'elle comporte.

8. — Sous le titre : *Les Maladies populaires. Maladies vénériennes, alcoolisme, tuberculose*, le Dr Louis Rénon a réuni en un volume les leçons qu'il faisait naguère à la chaire de pathologie générale de la Faculté sur les trois grands périls de l'heure présente. Sans passer sous silence l'influence des maladies populaires sur l'individu lui-même, il les a envisagées surtout au point de vue des désastres qu'elles occasionnent dans le milieu social, et ce point de vue domine tout dans leur étude, leurs causes, leurs manifestations, leurs méfaits, leurs dangers ; il montre, avec documents et statistiques à l'appui, toute l'étendue du péril que les maladies populaires font courir à la collectivité, à la race. Mais, n'est-il pas quelque moyen de parer au danger ?

Oui, et après avoir fait connaître le mal, le Dr Rénon montre que le plus souvent il est évitable, et ce qu'il convient de faire pour y échapper. L'auteur a cru devoir adopter, au regard des maladies vénériennes, les opinions d'une école dont l'influence à été grande jadis. Aussi, les chapitres qu'il a consacrés à la syphilis ne contribuerontpas peu à propager des erreurs regrettables, et qui ont empêché la thérapeutique de cette maladie de faire le moindre progrès sérieux. Le Dr Rénon admet comme entité morbide, le chancre mixte, démontré, dit-il, d'une manière irréfutable par Rollet. Mais ce n'est qu'une simple hypothèse émise en effet par Rollet, qui était toujours en mal d'invention en matière de syphiligraphie ; et je crois bien que pas un médecin n'a vu ce fameux chancre, spirituellement qualifié, lorsque l'hypothèse fut émise, de *chancre mulet*. L'auteur croit encore à l'épidémie de syphilis de la fin du xvo siècle, après beaucoup d'autres il est vrai, tandis que la nature de cette épidémie, qui atteignit hommes et chevaux de l'armée de Charles VIII, n'a jamais été déterminée. Il attribue une origine syphilitique à des affections nerveuses, tabès et paralysie générale, ce qui n'est nullement démontré ; et cette notion erronée, si on parcourt les ouvrages de certains spécialistes, a coûté la vie à tel ou tel malade, par suite de l'application d'un traitement intempestif. Notons, un peu plus loin l'application à la syphilis dite héréditaire, de la théorie de l'imprégnation que Settegast appelait plaisamment le serpent de mer de la doctrine de l'hérédité, et d'autres opinions tout au moins contestables à propos de la transmission du mal à la descendance. Quant à l'assertion que le traitement arrive à diminuer les risques de contamination ou de transmission héréditaire, il faut être aveuglé par l'esprit de système pour la soutenir : à preuve le fait (rapporté incomplètement par l'auteur, p. 135) du docteur Gailleton, et il ne serait pas difficile d'en produire des milliers, tirés des ouvrages mêmes des spécialistes en la matière, qui prétendent faire la prophylaxie du mal par le traitement. Les deux autres parties de l'ouvrage, consacrées à l'alcoolisme et au péril tuberculeux sont, en général, très bien traitées. Pourtant, l'auteur professe sur quelques points des préjugés que partagent d'ailleurs beaucoup d'antialcoolistes exagérés : il semble vouloir proscrire même l'usage modéré des boissons fermentées. Ces dernières, du moins si elles sont bien pures, le poiré excepté, ne donnent jamais lieu, prises avec modération, à des phénomènes d'alcoolisme. Je n'en dirai pas autant des spiritueux, quoique parmi ces dernières substances il y ait des différences notables, et même l'usage très modéré ou intermittent de la bonne eau-de-vie de vin est tout à fait inoffensif. La comparaison entre la soi-disant célèbre expérience de Claude Bernard (p. 216) et le ralentissement de la vie fera sourire. En somme, dans le travail que le Dr Rénon donne au public, il y a beaucoup d'excellentes

choses, des erreurs manifestes et de grosses exagérations. Tel qu'il est pourtant, il ne manquera pas d'intéresser ceux qui le liront.

9. — Comme le précédent ouvrage, celui du Dr J. Félix n'est qu'une série de conférences, professées à la Faculté des sciences sociales de l'Université nouvelle de Bruxelles : *Les Épidémies contagieuses du* XIXe *siècle*. Il s'adresse surtout à un public étranger aux sciences médicales et a pour but principal de tracer l'histoire des épidémies envisagées au point de vue de l'hygiène et de l'économie sociale. La partie technique en est bien traitée ; mais au point de vue des idées philosophiques, qui s'y trouvent exprimées, à chaque page pour ainsi dire, il choquera tous ceux qui ont conservé, à un degré quelconque, une foi religieuse. D'ailleurs, l'auteur ne se cache pas de vouloir démontrer « les erreurs et les absurdités des dogmes, des croyances religieuses et de toutes les superstitions accumulées par la tradition à travers les siècles, et qui ne sont que le résultat de l'ignorance et de l'inobservation des phénomènes de la nature et des lois qui régissent l'incessante transformation de la matière incréée dans l'éternel univers. »

10. — Les méthodes de traitement de la tuberculose pulmonaire ne manquent pas : c'est à l'une des plus récentes d'entre elles que le Dr Barbier-Bouvet a consacré sa thèse inaugurale : *Traitement de la tuberculose pulmonaire par les injections intra-trachéales*. La méthode n'est pas à proprement parler nouvelle ; car voilà bientôt cinquante ans qu'elle fut imaginée par un médecin de New York, non pas comme on le fait aujourd'hui pour rendre antiseptique le milieu pulmonaire, mais pour cautériser les lésions tuberculeuses au moyen d'une solution de nitrate d'argent. Abandonnée à la suite des insuccès nombreux qu'elle avait donnés entre les mains de plusieurs médecins, elle ne fut reprise qu'une trentaine d'années plus tard, lorsque les théories microbiennes furent universellement acceptées des médecins. L'auteur recherche quelles sont les substances qu'il convient d'utiliser par la voie intra-trachéale, et quelle est la meilleure technique opératoire à suivre. La conclusion, à laquelle il s'arrête, après un assez long exposé de faits et de statistiques empruntés à différents praticiens, est que cette méthode de traitement ne saurait être considérée comme spécifique de la tuberculose, en dépit des quelques guérisons qu'elle peut avoir à son actif; mais elle mérite de prendre rang parmi les médications destinées à apporter quelque soulagement aux maux des tuberculeux. En effet, sauf dans les cas avancés, elle supprime la toux, la fièvre, les sueurs nocturnes, la dyspnée, et, par suite, exerce une influence favorable sur la marche de la maladie.

11. — A lire le titre de l'ouvrage du professeur Hermann Schlesinger : *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes*, on s'attendrait, à première vue, à trouver là un procédé de trai-

tement de la pneumonie par le bistouri et d'autres de même force. Mais l'audace du chirurgien viennois ne va pas aussi loin, fort heureusement, et le lecteur ne tarde pas à être rassuré en parcourant ces deux volumes où il voit entre autre choses conseiller la vulgaire « bonne et anticque saignée » pour parer aux suites d'une insolation, par exemple. Il est vrai de dire qu'à l'étranger le terme *interne*, appliqué à la pathologie, n'a pas été dévié de son sens normal comme en France, où il désigne toutes les affections qui sont du ressort médical proprement dit. Le but de l'auteur, en publiant ces deux volumes, a été de faire, pour les médecins praticiens, une revue concise des cas où une intervention chirurgicale peut être salutaire, ou bien tentée en dernier ressort. Peut-être pourrait-on ne pas être toujours d'accord avec le professeur Schlesinger sur l'opportunité de telle ou telle intervention conseillée : mais il n'y a pas que des disputes théologiques... Quoi qu'il en soit, ce travail d'allures modestes sera favorablement accueilli des médecins et chirurgiens, et leur évitera, dans les cas urgents, la peine de recourir à de lourds et dispendieux volumes.

12. — Dans son étude sur *les Kystes hydatiques du foie*, le docteur Devé s'est placé à un point de vue essentiellement pratique, négligeant, de parti pris, et la question de détail et les hypothèses et théories. Il a insisté par contre sur les conditions étiologiques de cette affection relativement fréquente, à peine effleurée dans les traités généraux de pathologie, et sur les lésions anatomo-pathologiques qui en sont la conséquence. Cet excellent petit volume a sa place marquée dans la bibliothèque de tout médecin praticien.

13. — C'est encore un travail essentiellement pratique et d'une très grande actualité, quoique de proportions fort modestes, que celui du Dr Gillot : *Le Régime alimentaire de l'entéro-côlite muco-membraneuse.* L'affection est des plus tenaces, et les traitements divers que l'on essaie pour l'enrayer sont le plus souvent inefficaces. Mais un régime alimentaire convenable, suivi avec tenacité et persévérance, finit par en venir à bout, comme le démontre si bien l'auteur de la brochure, et ce régime est exposé avec tous les détails désirables.

14 et 15. — De tous les accidents auxquels est exposée une femme enceinte, a-t-on dit, il n'en est pas de plus alarmant, de plus fâcheux, que l'hémorragie utérine lorsqu'elle se montre à une époque avancée de la grossesse, ou après la délivrance de l'enfant. C'est dans de tels cas qu'il importe au praticien d'employer les mesures les plus promptes, les plus efficaces. Le Dr Keim a pensé rendre un grand service à l'étudiant et au praticien en réunissant sous le titre : *Traitement des hémorragies puerpérales*, les moyens, soit classiques, soit de fortune, les plus propres à enrayer de tels accidents et à restaurer ensuite les sujets affectés. Il s'en est tenu, pour la partie théorique, aux notions stricte-

ment suffisantes. Les diverses variétés d'hémorragies auxquelles les femmes grosses peuvent être sujettes forment autant de chapitres distincts à la fin desquels se trouve exposée la ligne générale de conduite à tenir. — C'est au syndrome douleur, avec ses formes si variées, que s'applique presque exclusivement la brochure du Dr Archambault : *Malaises et souffrances des femmes.* Un dernier chapitre traite de la neurasthénie et des moyens physiques ou médicamenteux les plus propres à combattre cette affection de plus en plus fréquente.

16 et 17. — Si tous les auteurs s'étendent longuement sur les gastro-entérites des nourrissons, si la bactériologie découvre chaque jour quelqu'un des si nombreux microbes qui sont les hôtes de l'intestin, à l'état normal ou pathologique, si l'entérite cholériforme, magistralement décrite par Trousseau, a été depuis l'objet de nombreux travaux, par contre, la forme de gastro-entérite qui se manifeste à première vue par la décoloration des selles, a été à peu près laissée de côté jusqu'ici. Le Dr Juillet a tenu à combler cette lacune de la littérature médicale, et il y a consacré sa thèse inaugurale : *Des Selles blanches chez les nourrissons.* La cause de cette affection qui présente une double forme, l'une aiguë, l'autre chronique, toutes deux avec pronostic grave, n'est pas très connue, et les auteurs ont émis à cet égard différentes hypothèses; le Dr Juillet se rallie à celle qui place dans le foie la lésion prédominante. — Dans *Médecine de l'enfance jusqu'à l'adolescence*, le Dr Monin a cherché à résumer les faits les plus importants de la pathologie et de la thérapeutique infantiles. C'est un excellent ouvrage de vulgarisation, peu profond il est vrai, mais d'une lecture facile et agréable ; il s'adresse, dit l'auteur, au public et au praticien, voyageurs pressés, qui rejettent tout excédent de bagage embarrassant et agréent, avec plein consentement, ce qu'ils peuvent aisément croire avoir trouvé et pensé eux-mêmes.

18. — *La Scrofule et les infections adénoïdiennes*, œuvre du Dr Gallois, dont le premier tirage s'est rapidement écoulé, et qui en est aujourd'hui à sa deuxième édition, a été analysée ici même il y a quelques années. L'idée dominante qui en ressort est que l'ancien complexus scrofuleux dépend d'une infection chronique du rhino-pharynx; ce n'est plus comme un état morbide primitif, constitutionnel, qu'elle doit être envisagée désormais, mais comme une toxi-infection d'origine microbienne. Mais peut-être cette idée est-elle contestable ; car si la muqueuse rhino-pharyngienne est si facilement envahie par les ennemis venus du dehors chez beaucoup de sujets, c'est que l'organisme est lui-même, par suite de circonstances variables, dans un état d'infériorité manifeste au point de vue de la défense. Cela n'empêche pas le travail de M. Gallois d'être excellent, et il sera lu avec le plus grand profit par les médecins praticiens. La seule chose que l'on pourrait reprocher à l'auteur, au point de

vue pratique, c'est de donner trop vite le dernier mot à la lame tranchante pour le traitement des végétations adénoïdes.

19. — Il y a une tendance marquée, depuis quelques années, surtout dans le domaine de la pathologie du système nerveux, à abandonner complètement toute sorte de médicaments, à moins d'indications spéciales bien nettes. Des méthodes nouvelles de traitement ont été préconisées et mises en jeu, et les médecins éloignés des grands centres qui voudraient les connaître et les essayer à leur tour, se trouvent fort embarrassés faute de documents d'ensemble et d'ordre élémentaire. Dans les traités généraux de médecine et de thérapeutique classiques, on aurait grand'peine à trouver quelques pages consacrées aux méthodes de rééducation ; le plus souvent même, les renseignements donnés se réduisent à quelques lignes. Les travaux publiés jusqu'à présent ne portent que sur quelques applications particulières et limitées de ces méthodes ; en dehors de ces publications, il faut, pour se renseigner, s'adresser ou à des travaux étrangers, celui de Frænkel par exemple, ou bien à des articles épars dans des revues ou des bulletins de sociétés savantes. Le Dr Contet a cru rendre service à ses confrères praticiens comme lui, en extrayant de tous ces documents tout ce qui concerne la rééducation psychique, motrice, sensorielle et organique, tant au point de vue des traitements en eux-mêmes que de leur technique générale : *les Méthodes de rééducation en thérapeutique*. Ce travail de vulgarisation a été conçu dans un sens tout à fait pratique : les petits détails par trop minutieux, ceux qui intéressent les seuls spécialistes, ont été négligés. Toutefois, le Dr Contet a eu soin de donner toutes les indications bibliographiques désirables pour ceux qui voudraient être plus amplement renseignés.

20. — Le petit manuel du Dr R. Schnæbelé intitulé : *Secours d'urgence aux malades et aux blessés* n'est pas fait pour les médecins ; il a pour but de rendre service aux personnes ignorant les principes essentiels de la médecine, et leur permettre de donner aux malades et aux blessés les soins indispensables en attendant l'intervention médicale. On l'a dit avec raison : « Soins bien donnés et soins donnés à temps peuvent soulager des souffrances et bien souvent sauver une vie. » Il existe à la vérité plusieurs manuels de même genre. Mais en pareille matière, le nombre ne nuit pas, surtout quand il s'agit d'un opuscule aussi pratique que celui-ci.

21. — En attendant que se réunisse le congrès de 1906 pour la répression de l'exercice illégal de la médecine, il a paru intéressant au Dr L. Lièvre de publier l'étude qu'il vient de faire sur une des nombreuses questions qui seront soulevées au cours des travaux de ce congrès : *Massage et Masseurs*. Le livre du Dr L. Lièvre est surtout fait pour montrer aux médecins tous les inconvénients que peut entraîner le

massage thérapeutique exercé par des empiriques ignorant jusqu'aux notions les plus élémentaires de l'anatomie. Il devrait être lu surtout par cette partie du public éclairé qui se laisse prendre aux piperies des empiriques et des charlatans de tout acabit. Peut-être qu'une fois instruit sur les méfaits de ces derniers, il se déciderait à recourir aux médecins. En tout cas, il n'aurait pas à regretter le temps passé à parcourir un livre écrit avec beaucoup de verve, et renfermant nombre de détails fort divertissants.

22 et 23. — Nous mentionnons pour la forme le *Manuel annaire de la santé pour 1905* (de Raspail), qui en est à sa 59e édition. Comme tous les mauvais livres de médecine populaire, il a fait fortune, et, sans doute, n'a pas été sans causer des détriments aux malades réels ou imaginaires qui y ont placé leur confiance. — L'affaire Danval a eu un grand retentissement, il y a près de trente ans, et est aujourd'hui encore bien connue du public, grâce aux journaux, le coupable d'alors ayant demandé la revision du procès. M. Danval a cru devoir publier les documents qui étayèrent l'accusation et le firent condamner, faisant appel, ainsi qu'il le dit lui-même, au jugement de tous les hommes d'études sur leur valeur probante : *L'Affaire Danval devant l'opinion publique. Documents scientifiques et authentiques. Le Fait nouveau.* Nous nous garderons de prendre parti dans cette question délicate; mais nous souhaitons que de l'enquête ordonnée par le garde des sceaux jaillisse la lumière la plus complète sur cette malheureuse affaire. Les documents publiés seront lus avec intérêt par les médecins légistes : peut-être ces derniers y trouveront-ils matière à méditation.

24 et 25. — L'étude que vient de faire paraître le Dr Blanc y Benet avec approbation de l'ordinaire : *La Moderación de la libidine*, pourrait porter en sous-titre les mots : hygiène et morale spéciales de l'âme. Elle touche, en effet, à un des points les plus délicats de la morale, et la pruderie qui est actuellement de mode en France en pareille matière, ne souffrirait pas qu'on en traitât avec la même liberté d'allures que l'auteur espagnol. Pour combattre la débauche, il faut, dit ce dernier, la connaître : l'acte principal par lequel elle se manifeste n'est pas une chose essentielle à la vie organique, mais seulement secondaire, puisque sa fin spéciale, quant à la reproduction et au maintien de l'espèce, ne peut être obligatoire que dans l'état de mariage. C'est donc à la raison, cette légitime épouse de l'homme, qu'il appartient de gouverner l'instinct sexuel, d'en faire son esclave, afin qu'il ne s'écarte pas du but qui lui est assigné. Il faut donc, avant tout, montrer à l'homme combien la continence est nécessaire dans tous les états de la vie ; qu'elle n'est point dangereuse, que, tout au contraire, en dépit des assertions de certains auteurs, elle ne peut l'être ; qu'elle fortifie le corps, élève l'esprit, prolonge la vie ; que l'instinct sexuel est loin d'être

irrésistible, si l'on a soin de mettre en pratique les moyens surnaturels que nous offre la religion, et d'y aider par la somme des moyens naturels dont on peut disposer. Il faudra aussi éclairer la volonté en lui exposant les ravages causés par la transgression des préceptes relatifs à la continence : ravages dans la santé, dans les intérêts, dans les facultés intellectuelles qui s'émoussent et s'éteignent, dans le caractère qui se rabaisse ; ravages dans la race qui dégénère, dans la paix du foyer qui disparaît, dans la destinée des nations qui courent à leur ruine. Il est des causes internes à l'incontinence : l'influence positive des organes sexuels, et le défaut de puissance inhibitoire des organes centraux. Mais il y a aussi des causes occasionnelles, parmi lesquelles figurent en première ligne : l'oisiveté, l'excès du boire et du manger, et tout ce qui, par l'intermédiaire des sens, surtout de la vue et du toucher, peut réveiller nos mauvais instincts. Le moyen de lutter avec succès contre l'incontinence, c'est la volonté ferme de n'y pas succomber, l'éloignement de toutes les causes d'excitation, et une vigilance de tous les instants ; car c'est en nous-mêmes que l'incontinence a sa racine. Telle est, résumée dans ses grandes lignes, la brochure du Dr Blanc y Benet, bien plus théologique que médicale. — Dans *Fétichistes et érotomanes*, le Dr Émile Laurent fait une étude de certaines déviations pathologiques du sens moral. Nous ne nous étendrons pas sur ces sujets scabreux ; néanmoins, il convient de mettre le lecteur en garde contre les idées de ce confrère pour qui les mystiques religieux ne sont, au fond, que des érotomanes, et le culte de la Sainte Vierge même, une effusion spéciale de l'érotomanie. Par contre, il se montre plein d'indulgence pour Apollonius de Tyane, ce fameux imposteur dont il raconte l'histoire un peu à sa manière.

26 et 27. — La brochure de M. R. Darmezin : *Précis de radiographie dentaire, suivi de Notes sur l'endodiascopie*, marque peut-être un empiètement nouveau des dentistes dans le domaine de la chirurgie. Du moins, cela semble ressortir de la Préface, écrite pourtant par un médecin spécialisé dans la thérapeutique électrique : car les fractures des maxillaires, les kystes, les abcès dentaires, qu'on veut leur apprendre à reconnaître ne sont point de leur compétence, et il serait, à mon avis, dangereux pour les patients d'exciter les dentistes à soigner des affections qui peuvent être parfois d'une extrême gravité. Cette réserve faite, je n'ai aucune peine à reconnaître que l'exposition faite, par M. Darmezin, des applications de la radiographie aux affections du squelette buccal, est fort claire et essentiellement pratique. — Le Dr Sauvez a cru devoir publier, pour la plus grande utilité des praticiens, le rapport présenté au congrès de Saint-Louis sur *l'Anesthésie locale pour l'extraction des dents*. C'est en somme l'apologie de la cocaïne en tant qu'agent insensibilisateur, et la démonstration de sa

supériorité sur tous les autres. La terreur qu'elle suscite encore dans le public médical, la méfiance qui entoure déjà une substance nouvelle, la stovaïne, dont il est également question dans le rapport du Dr Sauvez, ont pour cause l'ignorance de la technique à employer, les accidents, relativement nombreux, qui ont été la suite de cette inobservance de technique, et parfois, aussi, l'exagération extrême des doses. L'auteur décrit minutieusement la méthode, avec une compétence parfaite, nous montre tous les avantages qu'elle peut offrir à l'opérateur ; enfin, il fait connaître la stovaïne, le nouvel anesthésique qui dans un avenir prochain se sera à peu près complètement substitué à la cocaïne.

28, 29 et 30. — Les deux volumes : *Saint-Gervais de 1805 à 1905*, du Dr L. Petit, et *Vichy. Étude clinique des indications et contre-indications*, des Drs Lambert et Raymond, ont pour but de donner aux médecins des renseignements précis sur les maladies qui peuvent être guéries, ou tout au moins soulagées, par l'emploi judicieux des eaux de ces deux stations bien connues. Ils ont été rédigés avec toute la rigueur scientifique voulue et ne sont point empreints de ces exagérations qui ont plus contribué que le nonchaloir des médecins à l'abandon de beaucoup de nos stations thermales aux eaux pourtant aussi efficaces que celles de telles villes en vogue de la Suisse et de l'Allemagne, et, à coup sûr, bien plus nombreuses et variées. — *La Cure thermale à Bourbonnes-les-Bains*, qui en est à sa cinquième édition, présente de nouveau au corps médical, comme aussi aux baigneurs obligés d'aller dans cette station, tous les renseignements désirables, et une étude des moyens d'action dont les thermes de la ville disposent. Dr L. de Sainte-Marie.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, par Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader (n° 46. *Asie Mineure et Caucasie*). Paris, Hachette, 1905, in-folio, 2 fr. — 2. *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié sous la direction de Paul Joanne. T. VII et dernier. Paris, Hachette, 1905, in-4 à 3 col., paginé 4157 à 5469, avec 468 grav., dans le texte et 16 cartes ou plans en couleurs hors texte, 40 fr. — 3. *Introduction à la Géographie de la France*, par Élisée Reclus. Paris, Hachette, 1905, in-4 de IV-CLXIII p. à 3 col., avec 76 fig. et 2 planches et gr., 5 fr.— 4. *Zigzags en France*, par Henri Boland. Paris, Hachette, 1905, in-16 de VIII-329 p. avec grav., 4 fr. — 5. *Au Poteau frontière*, par Paul Flamant. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 95 p., 1 fr. — 6. *Heures de Corse*, par Jean Lorrain. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 120 p., 1 fr. — 7. *L'Ombrie. L'Ame des cités et des paysans*, par René Schneider. Paris, Hachette, 1905, in-16 de VIII-274 p., 3 fr. 50. — 8. *La Roumanie contemporaine*, par André Bellessort. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 304 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 9. *Du Kremlin au Pacifique*, par Georges Duchocq. Paris, Champion, s. d. (1905), in-8 de 147 p., avec 75 grav., 2 fr. 50. — 10. *En zigzag de Singapour à Moscou, notes de route*, par Jean de Nettancourt-Vaubecourt. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Extrême-Orient. Chine, Japon, Russie*, par Albert Métin. Paris, « Pages libres », 1905, in-18 de 127 p., 1 fr. 50. — 12. *En Mandchourie*, par Georges de la Salle. Paris, Colin, 1905, in-18 de 275 p., 3 fr. 50. — 13. *Au Siam, journal de voyage*, par M. et Mme Émile Jottrand. Paris, Plon-

Nourrit, 1905, in-18 de 539 p., avec plan, 4 fr. — 14. *En Asie centrale. Turkestan Thibet, Cachemire, 1903*, par le capitaine Anginiieur. Paris, Leroux, 1904, in-8 de 121 p., avec carte et grav., 2 fr. 50. — 15. *L'Inde contemporaine et le Mouvement national*, par Ernest Piriou. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 275 p., 3 fr. 50. — 16. *Souvenirs d'un voyage en Palestine*, par Élisabeth de Boutiny. Paris, Poisson, 1905, in-12 de 298 p., avec cartes, 3 fr. 50. — 17. *Coins d'Égypte ignorés*, par Albert Gayet. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de xvii-305 p., 3 fr. 50. — 18. *Aux oasis d'Algérie et de Tunisie*, par Eugène Gallois. Paris, librairie de l'Office colonial, s. d., in-18 de 121 p., avec grav. — 19. *Annuaire du Maroc*, par Albert Cousin et Daniel Saurin. Publié sous le patronage du Comité du Maroc (1re année, 1905). Paris, s. d., in-8 de 502 p., avec cartes, plans et grav., 8 fr. — 20. *Notes de voyage au Maroc*, par A. Brives. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 39 p., avec carte, 1 fr. — 21. *Mission dans le Maroc occidental (automne 1904)*. Rapport au Comité du Maroc, par Paul Lemoine. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 224 p., avec cartes, coupes et grav., 3 fr. — 22. *Le Maroc septentrional. Souvenirs et impressions (été 1904)*, par Ch. René-Leclerc. Alger-Mustapha, Impr. algérienne, 1905, in-18 de xvi-279 p., avec 21 grav. et une carte, 3 fr. 50. — 23. *Madagascar par provinces*, par A. Durand. Paris, Garnier, s. d., in-4 de 42 p., avec 8 cartes en couleurs et de nombr. grav., cartonné, 2 fr. — 24. *Trois ans au Klondike*, par Jeremiah Lynch ; trad. de l'anglais, par Paul Lefèvre. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 303 p., avec 24 photographies et une carte, 6 fr. — 25. *L'Impérialisme américain*, par Henri Hauser. Paris, « Pages libres », 1905, in-18 de 127 p., 1 fr. 50.

1. — La carte d'Asie en dix feuilles, dont le bureau cartographique de la librairie Hachette a commencé la publication dans l'*Atlas universel de géographie* de MM. Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader, vient de s'augmenter de la feuille relative à l'*Asie Mineure* et à la *Caucasie*. Cette belle carte, le n° 46 de l'*Atlas*, — dressée par MM. G. Bagge et D. Aïtoff avec le soin et la conscience qui se retrouvent dans tous leurs travaux, — présente, au point de vue du relief du sol et de l'hydrographie, toute l'approximation qu'il est possible actuellement, au milieu de notions divergentes et contradictoires, de donner à une carte de la Turquie d'Asie ; elle a été dressée à l'aide de nombreux documents cartographiques, de valeur fort inégale, dont la notice contient la très précieuse et très précise énumération ; quant à la nomenclature, elle a été rédigée d'après une liste des communes de l'Asie Mineure établie par le Bureau de statistique de l'administration de la Dette ottomane, et d'après l'ouvrage méritoire de Vital Cuinet sur la Turquie d'Asie. Ainsi a pu être donnée une carte qui n'est certes pas définitive, mais qui marque un réel progrès sur les travaux antérieurs, et qui, sans prétendre encore à la perfection, est néanmoins en droit de se dire plus proche de la perfection que toutes les cartes précédentes ; sans doute, après l'avoir étudiée, le professeur W. M. Ramsay ne répètera plus ce qu'il écrivait il y a deux ans, dans son article sur la Cilicie, Tarse et la passe du Grand Taurus, qu' « il n'existe pas encore une seule bonne carte générale de l'Asie Mineure. »

2. — Entre le moment où le regretté comte de Bizemont rendait compte, à cette place même, du premier volume du *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié sous la direction de M. Paul Joanne, et l'heure où nous en avons reçu le tome septième et der-

nier, quinze années se sont écoulées, au cours desquelles la maison Hachette n'a pas cessé de travailler à donner à cette importante publication plus de valeur, plus de précision, plus d'ampleur dans les informations. Aussi constatons-nous, ici encore, ce qu'on remarque dans le *Dictionnaire de géographie universelle* de MM. Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet, c'est-à-dire plus de concision dans les premiers volumes que dans les derniers; plus on va, plus les articles, — je parle des grands articles, — s'étendent et prennent l'allure de véritables études, admirablement ordonnées et soucieuses de ne rien omettre d'essentiel (seule, la bibliographie a été laissée de côté, je ne sais pourquoi), tandis que les articulets se multiplient et fournissent de précieuses indications complémentaires des indications plus générales contenues dans les articles d'ensemble. Ce sont là des remarques que nous avons eu déjà l'occasion de formuler naguère; il convient de les répéter aujourd'hui à propos du tome VII du *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, en indiquant que la critique, — si critique on y trouve, — porte sur les premiers volumes, beaucoup plus brefs et moins développés, d'un répertoire excellent et auquel les géographes devront recourir autant qu'aux volumes du grand *Dictionnaire* commencé par M. Vivien de Saint-Martin, et achevé par M. Rousselet. Que d'informations on y rencontre, non seulement sur les localités, mais sur les départements, et surtout sur la géographie physique de notre beau pays! J'avoue, pour ma part, avoir lu avec passion, dans le tome VII, — le seul dont il me faille parler aujourd'hui, — une foule d'articles relatifs à des points dont j'avais conservé un vivant souvenir, et que j'ai toujours souhaité pouvoir étudier à loisir; tel est, par exemple, cet admirable fond de la vallée du Giffre, à propos duquel les deux articles *Sixt* et *Tanneverge* du tome VII (il va de SÉA à Z) fournissent de si intéressantes indications; tels encore ce massif de la Tournette et ce Semnoz, qui n'ont laissé indifférent aucun des visiteurs du lac d'Annecy. L'article consacré à *Versailles* est excellent de tous points, et je n'ai pas à faire l'éloge des monographies départementales très nombreuses (on en compte quinze) dans ce dernier volume du *Dictionnaire géographique de la France*. Qu'il me soit seulement permis de signaler, comme d'une information particulièrement précise et souvent neuve, les excellents articles de M. Émile Belloc sur les Pyrénées; les persévérantes explorations de ce savant si modeste et si consciencieux lui ont permis d'écrire une série de notices de dimensions diverses, mais également utiles pour les travailleurs et pour les touristes. — Est-ce à dire qu'on trouve tout ce qu'on cherche dans le *Dictionnaire* publié sous la direction de M. Joanne? J'y ai, pour ma part, inutilement cherché l'explication de l'expression « Fontaines d'Ugine » au mot *Ugine*; et, au mot *Troô*, la mention des vieilles peintures murales de

la chapelle de Saint-Jacques des Guérets ; mais ce sont les seules lacunes que, jusqu'à présent, je puisse y signaler. — Ce que je dois signaler aussi, c'est l'intérêt pittoresque et documentaire de la merveilleuse série d'illustrations semées à profusion dans ce volume ; quelle belle collection de paysages, de types et de monuments ! Et comme on a plaisir à la regarder et à l'étudier ! Tout concourt donc, texte, gravures et cartes, à faire du tome VII et de l'ensemble du *Dictionnaire géographique et administratif de la France* un remarquable instrument de travail ; puisse la maison Hachette, à qui nous devons ce précieux répertoire, comme nous lui en devons tant d'autres, se souvenir que la France européenne n'est plus toute la France, que nos possessions d'outre-mer doivent être aussi connues que la mère-patrie, et que, par conséquent, le travail de M. Paul Joanne doit avoir pour complément un « Dictionnaire géographique et administratif des colonies françaises. »

3. — En attendant ce dictionnaire complémentaire, voici le complément du *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, je veux dire l'importante *Introduction à la Géographie de la France*, annoncée dès le début du *Dictionnaire* ; elle est signée d'Élisée Reclus, dont nous avons mentionné la mort toute récente, et elle constitue le dernier ouvrage auquel ce savant ait pu donner tous ses soins. Ouvrage est bien le mot qui convient, puisque cette « Introduction » (sans compter les listes de « Divisions administratives ») ne comporte pas moins de 153 pages in-4 à trois colonnes de petit texte. Élisée Reclus y a mis toute sa science, tout son talent d'écrivain, tout son art de composition, et a su y montrer d'une manière admirable quels rapports unissent la forme générale de la France et l'histoire de ses habitants. C'est donc là quelque chose de tout à fait différent du tome II de la *Nouvelle Géographie universelle*, un travail pour lequel Élisée Reclus a sans aucun doute utilisé les pages que naguère, avec son frère Élie, il avait écrites sous le même titre en tête du *Dictionnaire géographique de la France ;* mais combien il les a modifiées, et combien y a-t-il ajouté ! — L'œuvre, comme autrefois, se divise en deux parties : une large esquisse géographique précède la partie statistique, et permet de la lire avec fruit, de replacer tous les faits démographiques dans leur milieu géographique, donc de les expliquer et de les comprendre. Des cartes, des graphiques, des tableaux éclairent le texte et le complètent, et achèvent d'en faire une remarquable encyclopédie géographique française. En vérité, cette *Introduction à la Géographie de la France* en est le couronnement, et un admirable couronnement, tel que M. P. Joanne n'en pouvait pas rêver de plus beau pour le précieux instrument de travail qu'est son beau *Dictionnaire de la France.*

4. — M. Henri Boland fut, dans la rédaction du *Dictionnaire de la*

France, comme dans celle des *Guides*, l'un des principaux collaborateurs de M. P. Joanne; il continue la même œuvre de vulgarisation et de diffusion géographique en publiant dans chaque numéro de la *Revue mensuelle du Touring-Club* un article dans lequel il fait connaître « une combinaison de voyage digne de fixer l'attention du public. » Ses vingt premiers articles parus dans cette Revue viennent d'être groupés en un volume de *Zigzags en France* que nous ne saurions trop recommander aux lecteurs du *Polybiblion* ; sur les Alpes et les Pyrénées françaises, le Massif central et les Ardennes, les côtes de la Provence et celles de la Bretagne, sur la Corse et l'Algérie, sur le grand-duché de Luxembourg, etc., vous trouverez des pages pleines de verve et d'entrain, des descriptions géographiques excellentes, des renseignements pratiques d'une précision minutieuse et d'une exactitude inestimable. Aussi est-ce un livre à emporter toujours avec soi, — un précieux conseiller et un aimable compagnon de route, — que cette première série des *Zigzags en France*, où nous avons seulement regretté de ne rien trouver sur cet admirable pays français qu'est, en dépit des conventions diplomatiques, l'Alsace-Lorraine.

5. — Quelle admirable littérature de voyage aussi bien que d'imagination nous possédons sur cette belle province ! et cette littérature augmente chaque jour : je n'en veux pour garants que l'excellent livre de M. Hinzelin, dont nous avions occasion de faire l'éloge hier encore, et le petit volume, tout vibrant d'émotion patriotique, de douleur et de pitié, publié par M. Paul Flamant dans la collection des *Scripta brevia* sous le titre : *Au Poteau frontière*. Si, dans son Avant-Propos, relatif à « la cassure », — au Rhin, — le souci de l' « écriture » apparaît encore çà et là, il n'en est plus ainsi dans le corps même du livre : là, comme le dit si bien M. Maurice Barrès dans sa Préface, l'auteur a disparu, et il n'en est resté qu'un homme, un patriote, « sentant l'honneur et la poésie de la Lorraine,... comprenant les sonneries des cloches captives. » Lisez cette description à trois époques différentes, — au printemps, en août et à l'automne de l'année 1904 — des « champs d'agonie », Gravelotte, Mars-la-Tour, Saint-Privat : c'est une des plus émouvantes qui soient, et elle vous fera aimer davantage encore les provinces perdues. Aussi ceux qui leur conservent, au plus profond du cœur, le culte que doit leur garder tout bon Français, remercieront-ils M. Paul Flamant d'avoir écrit *Au Poteau frontière*.

6. — A la collection des *Scripta brevia* appartiennent également les *Heures de Corse* de M. Jean Lorrain ; est-ce parce que nous les avons lues aussitôt après le petit livre de M. Paul Flamant que nous avons eu peine à en prendre entièrement connaissance ? Peut-être ; toujours est-il que nous n'y avons rien trouvé que de la littérature et du reportage, et que, par conséquent, notre déception a été grande. Ni

les beaux paysages qu'a vus M. Jean Lorrain, ni les souvenirs qu'il lui a été donné d'évoquer en visitant par deux fois la maison où est né Napoléon, ni le spectacle des voceratrices n'ont tiré notre auteur de son éternelle impassibilité, de son scepticisme littéraire, de son égotisme. « Quel littérateur vous faites ! » lui dit quelque part un de ses interlocuteurs ; et c'est ce que, après avoir terminé les *Heures de Corse*, nous sommes également tenté de dire à M. Jean Lorrain.

7. — Pas plus que le petit volume de M. Jean Lorrain, *l'Ombrie*, de M. René Schneider, n'est un livre où les géographes qui se soucient de « tectonique » et de « géomorphogénie » trouveront à glaner la moindre phrase ; mais, par contre, les touristes soucieux du pittoresque aussi bien que des souvenirs du passé pourront, soit avant un voyage en Ombrie, — pour préparer leur itinéraire, — soit après, — pour raviver leurs impressions, — le lire avec profit. C'est que M. René Schneider, dédaigneux des études scientifiques et aussi, semble-t-il, des phénomènes physiques les plus connus, — il paraît (p. 35) ignorer que des tempêtes, et même des plus dangereuses, peuvent surgir sur de tout petits lacs, — s'attache exclusivement à évoquer « l'âme des cités et des paysages » ; à deux reprises différentes, en automne d'abord, au printemps ensuite, il a visité l'Ombrie, assez rapidement peut-être, mais néanmoins assez attentivement pour se pénétrer du charme des paysages du pays, pour en voir les villes principales et en étudier les souvenirs antiques et les monuments artistiques ; dans l'intervalle, en France, il s'était entouré de tous les livres relatifs à l'Ombrie, des *Fioretti* aussi bien que des historiens du moyen âge et de la Renaissance et des auteurs contemporains, et avait complété avec leur aide ses impressions et ses admirations premières ; aussi a-t-il pu, au cours de son second voyage, écrire un livre plein de faits de tout genre, en même temps que de fraîcheur et de vie. Sur Pérouse, sur Assise, sur Spolète, M. Schneider n'a pas tout dit, sans doute ; mais il ne l'a pas voulu, et il a eu tout à fait raison. Mieux vaut ne retenir qu'un certain nombre de choses, et « donner là-dessus carte blanche à sa sensibilité », a très justement écrit M. Schneider ; en mettant ce principe en pratique, il a composé sur l'Ombrie un livre qui charme et qui instruit à la fois.

8. — Avec M. André Bellessort, nous irons plus loin que l'Ombrie, mais beaucoup moins loin que nous ne l'avons fait naguère ; la Roumanie, « le mieux organisé peut-être des nouveaux États de l'Europe orientale, » a été en effet le but de son dernier voyage, au cours duquel l'auteur a recueilli nombre d'impressions vivantes, subi le charme particulier du pays qu'il visitait, et ressenti une réelle affection pour le peuple qu'il étudiait. « Qu'une nationalité se soit créée en plein XIXe siècle, que sept millions d'êtres humains aient retrouvé l'idée de la patrie, c'est à coup sûr (écrit-il quelque part) un spectacle intéres-

sant et réconfortant. » Aussi comprend-on parfaitement que M. Bellessort ait rapporté de son récent voyage les sympathies dont déborde *la Roumanie contemporaine*; en Valachie comme en Moldavie et dans la Dobroudja, il a trouvé matière à des observations et à des constatations bien faites pour l'émerveiller. Voici un pays « sans traditions, sans héritage, peu capable de se suffire à soi-même, créé de toutes pièces par la volonté de ses hommes politiques (p. 12); n'est-ce pas là un spectacle peu banal et digne de retenir l'attention, surtout à l'heure présente? « A ce moment même où, chez les anciennes nations, l'idée de Patrie a besoin de trouver des défenseurs, où des snobs et des égarés fredonnent l'*Internationale*, où des rhéteurs vieillis dans l'emphase font le geste d'abaisser les frontières, « voici, dit encore M. Bellessort (p. 16), des frontières qui s'élèvent, des tranchées qui se creusent, des agglomérations qui s'organisent, des rivalités nationales qui se hérissent et se fortifient. » La chose est vraiment curieuse et mérite qu'on s'y arrête, et voilà précisément ce qu'a fait notre observateur, avec son intelligence et son talent coutumiers, en même temps qu'avec une admiration et une affection non dissimulées pour la Roumanie. Qu'il en étudie le passé ou le présent, les paysages de montagne ou ceux de plaine, la question juive ou la question coloniale, — car c'est une véritable colonie que la Dobroudja devrait être pour la Roumanie, — M. Bellessort montre la même bienveillance à l'égard d'un pays et d'un peuple qui l'ont charmé, et dont d'ailleurs les grandes qualités sont incontestables. Mais n'est-il pas parfois un peu trop optimiste? Bien fin qui pourra l'affirmer, car M. Bellessort manie trop bien l'ironie pour ne pas s'en servir à l'occasion ; lisez, s'il vous arrive d'en douter, les pages relatives au bel établissement fondé à Galatz par les religieuses françaises de Notre-Dame de Sion (p. 247-251), mais donnez-les surtout à lire à ceux qui osent nier les services rendus à la France en Orient par nos congrégations.

9. — Les qualités d'observation pénétrante et sympathique à la fois, de sentiment et de style que nous avions louées naguère dans le premier livre de M. Georges Ducrocq, nous les retrouvons aujourd'hui dans ses notes de voyage intitulées : *Du Kremlin au Pacifique*. Entre Moscou et Vladivostock et Port-Arthur, ce n'est pas de sa future relation de voyage que s'est, comme tant d'autres, préoccupé notre jeune auteur ; il a préféré ouvrir les yeux tout grands, regarder attentivement autour de soi, — les indigènes plus encore peut-être que les Russes, — et il ne s'est décidé à prendre la plume que lorsqu'un paysage, une scène de mœurs, une impression vivement ressentie lui en imposaient en quelque sorte la nécessité. De là une série de tableaux de genre, vivement croqués et lestement troussés ; de là des notes et impressions qui se lisent très vite et sans fatigue, qui, parfois, font

légèrement sourire, et très fréquemment penser. Vous seriez tentés, au premier moment, de les estimer de simples commentaires des très jolies photographies qui ornent *Du Kremlin au Pacifique* ; mais il n'est pas besoin d'être grand clerc pour constater que les photographies sont bien plutôt de simples accessoires d'un texte qui, sans paraître y prétendre, est aussi instructif qu'agréable.

10. — Plus loin encore en Extrême-Orient nous entraîne pour débuter, M. Jean de Nettancourt-Vaubecourt ; c'est en effet à Singapour seulement qu'il commence à transcrire de son carnet les « notes de route » qu'il publie sous le titre de : *En zigzag de Singapour à Moscou*. Java, notre Indo-Chine, l'estuaire de Si-Kiang et la vallée du Yang-Tsé, le Japon et la Corée, voilà les principales étapes de son voyage sur les côtes asiatiques de l'Océan Pacifique, dont il s'est définitivement éloigné à Pékin pour regagner ensuite Paris en wagon par le chemin de fer de Mandchourie et par le Transsibérien. M. de Nettancourt-Vaubecourt, dont les dernières étapes sont à peu près les mêmes que celles sur lesquelles a insisté M. Georges Ducrocq, a vu autour de lui bien des choses intéressantes ; il les décrit telles qu'il les a vues, de manière très agréable, les datant quand elles se sont modifiées depuis son passage, — tout récent pourtant, — s'attachant à faire de son livre, à l'occasion, un véritable document. C'est à quoi il est parfaitement arrivé ; les uns iront chercher dans ces attachantes notes de route des renseignements sur l'œuvre de nos missionnaires en Extrême-Orient ; d'autres lui demanderont des indications sur l'œuvre russe en Mandchourie en l'année 1903 ; tous y trouveront, pour l'objet spécial de leurs études, des informations précises, le résumé fidèle de ce qu'a vu l'auteur.

11. — Des « Études sur la politique extérieure des États » que publient les « Pages Libres », la quatrième est consacrée à la question d'*Extrême-Orient*, dont MM. G. Ducrocq et de Nettancourt-Vaubecourt sont allés, comme bien d'autres, étudier sur place les éléments. Elle se divise en deux parties, dont la première présente une esquisse très largement tracée du monde jaune (Chine et Japon), jusques et y compris la guerre sino-japonaise, dont les dernières pages (intitulées « Partage ou Porte ouverte ») contiennent un rapide exposé des progrès réalisés par la Russie en Extrême-Orient et des événements des toutes dernières années. M. Albert Métin, dont on connaît le talent d'exposition, a su demeurer impartial entre les deux belligérants, bien qu'il soit japonophile. « On s'imagine, écrit-il quelque part, tout naturellement qu'un peuple ennemi de la Russie doit représenter le progrès. » Cette opinion est-elle bien fondée ? L'avenir le démontrera. Je ne serais cependant pas étonné que le Japon réservât un jour plus d'une surprise à ses admirateurs ; mais cela ne m'empêche nullement

de signaler l'*Extrême-Orient* de M. Métin comme un des meilleurs volumes capables de mettre très rapidement les lecteurs au courant de la question la plus grave de l'heure présente.

12. — De cette question, le public comprend l'importance ; aussi lit-il avidement les ouvrages qu'il pense devoir le renseigner, et la littérature qu'a fait naître la guerre russo-japonaise est-elle déjà très considérable ; nombre de reporters envoyés par tel ou tel journal, soit du côté russe, soit du côté japonais, soit encore dans un des pays belligérants, assurés d'être lus, se sont empressés, dès leur retour en France, de réunir leurs impressions de voyage, et de publier en volume leurs correspondances. De là sur le Japon, sur la Russie, sur la Corée, sur la Mandchourie de nombreux ouvrages, parfois superficiels, mais toujours vécus, c'est-à-dire intéressants. L'un des meilleurs — peut-être le meilleur — de ces livres est celui de M. Georges de la Salle : *En Mandchourie*. Parti de France le 22 avril 1904, arrivé en Mandchourie vers la fin de mai, reparti de Kharbine le 6 décembre et rentré à Paris le 25, M. de la Salle a séjourné six mois sur le théâtre des hostilités, et a vu cette période de la guerre dont les faits les plus marquants sont les batailles de Ouafango, de Liao-Yang et du Cha-Kho. Ces faits, M. de la Salle est loin de les avoir tous vus, mais du moins en a-t-il vu quelques-uns, d'une manière partielle, et ceux-là, il les a supérieurement observés et décrits. Lisez, en particulier, son admirable récit du combat du Cha-Kho ; je connais peu de descriptions de batailles aussi captivantes et émouvantes. M. de la Salle a le don de la vie ; avec lui, les personnages agissent, parlent, pensent devant vous comme ils l'ont fait dans la réalité ; mais, hélas ! combien peu sont vraiment sympathiques ! et quel singulier monde que celui dont, sur les derrières de l'armée russe, M. de la Salle a vu tant de lamentables spécimens ! On s'explique ainsi quelles énormes difficultés a dû surmonter le général Kouropatkine, et les désastres de nos alliés, et bien des faits qui eussent été, il y a quelques mois, légitimement tenus pour invraisemblables. Mais ce n'est pas là simplement ce dont le livre de M. G. de la Salle fournit l'explication. Sur l'influence des missionnaires français en Mandchourie (p. 154), sur l'œuvre russe dans ce pays, on y trouvera, exposées en style alerte et châtié, les indications les plus intéressantes et les plus précises. Et encore ne parlé-je point de pages aussi charmantes que celles dans lesquelles M. de la Salle raconte comment il a conquis *sa rue* (p. 203-207), ni de considérations très justes, relatives aux transformations qu'il conviendrait de faire subir à notre armée (p. 251-257).

13. — Il est très instructif, en même temps que très amusant, le journal du voyage ou plutôt du séjour que M. et Mme Émile Jottrand, deux Belges, ont fait *Au Siam* du 23 octobre 1898 au 28 février 1902.

Venu au Siam pour y exercer des fonctions d'ordre judiciaire, M. Jottrand y a mené entre les deux dates qu'on vient de lire, soit à Bangkok même, soit à Korat, la vie des fonctionnaires européens au service de l'empire, remplissant très consciencieusement ses fonctions, participant en même temps aux réceptions officielles et aux distractions mondaines, et observant avec soin tout ce qui se passait autour de lui, tandis que Mme Jottrand, non contente de partager l'existence de son mari, n'examinait pas avec moins d'attention ce qu'il lui était donné de voir. Mais n'est-il pas utile de noter, alors qu'elles sont encore vives, les impressions ressenties? Voilà pourquoi M. et Mme Jottrand ont tenu un véritable journal de leur séjour au Siam, sans aucune prétention littéraire ni scientifique, sans songer qu'ils pourraient un jour publier leurs impressions. Des amis d'Europe, à qui ce journal fut communiqué, ont décidé ses auteurs à l'imprimer, et nous ne pouvons que nous en féliciter, car c'est ici un livre de bonne foi, très attrayant et plein de renseignements du plus grand intérêt sur les plantes, les animaux et les habitants du Siam, sur les monuments de Bangkok, sur les mœurs, coutumes et usages des Siamois, que ses fonctions mettaient M. Jottrand à même de bien connaître. Il m'a paru, — peut-être à tort, — que les auteurs de *Au Siam* n'étaient pas doués à l'égard de la France d'une sympathie exagérée, que certaines de leurs expressions n'étaient pas d'une langue irréprochable et décelaient l'origine des deux rédacteurs de ce journal (par exemple, « il y a *assez bien* de jeunes filles », p. 518); mais qu'importe! Leurs observations fines et sagaces, leurs descriptions minutieuses et attrayantes, les idées qu'ils nous donnent sur les « choses » du Siam, sur la société indigène et même sur la société européenne, — parfois assez singulière, — du pays sont trop intéressantes pour que nous nous avisions d'aller, pour quelques vétilles de style, chercher aux deux auteurs une sotte et pédante querelle.

14. — En l'année 1903, le capitaine Anginieur a voyagé en plein cœur de l'Asie centrale; il a passé, en compagnie d'un Américain, M. Crosby, du Turkestan au Cachemire, à travers la partie la plus occidentale du Thibet. Ce lui a été l'occasion d'ajouter quelques données nouvelles à notre connaissance géographique des pays qu'il a visités, de traverser le désert Aksaï-Tchin, ce qui n'avait pas encore été fait, et de découvrir les sources, tout au moins permanentes, du Karakach; mais là réside le seul intérêt de ce voyage. Le pays est entièrement dépourvu de ressources, inhabité et inhabitable, et ne peut avoir aucun avenir. Est-ce une raison pour laisser de côté le petit livre du capitaine Anginieur? Nullement. *En Asie centrale* contient, en effet, sous une forme concise et même un peu sèche, d'utiles indications géographiques, sans compter un appendice politique, plein de vues très justes

et aussi actuel que possible, sur « l'Angleterre et la Russie en Asie centrale », et par conséquent sur une des faces de la question d'Extrême-Orient que n'envisage aucun des ouvrages dont nous avons parlé tout à l'heure.

15. — Au Cachemire, qu'a visité en dernier lieu le capitaine Anginieur, nous touchons déjà cette grande péninsule de l'Hindoustan, si étudiée et cependant encore si imparfaitement connue, à laquelle M. Ernest Piriou vient de consacrer un volume qui mérite d'être rapproché du livre encore récent de M. Paul Boell intitulé : *L'Inde et le Problème indien*. On trouvera, dans ce travail sur *l'Inde contemporaine et le Mouvement national*, une foule de documents recueillis sur place et puisés aux meilleures sources, je veux dire, — dans la circonstance, — non pas dans des rapports officiels et optimistes, mais dans de longs entretiens avec les indigènes et les Anglo-Indiens, dans les délibérations du Congrès national des Indes de 1900, — congrès auquel l'auteur a eu la bonne fortune d'assister, — etc. Les différents chapitres de l'ouvrage de M. E. Piriou, au total, contiennent chacun non seulement des renseignements exacts sur l'Inde urbaine comme sur l'Inde rurale, sur la société nouvelle et l'opposition musulmane comme sur la situation économique, — mais aussi d'utiles enseignements ; il nous invite à ne pas trop admirer sans examen le système adopté dans l'Inde par les Anglais (p. 162-163); nous montre pourquoi l'application de ce système serait nuisible à notre Indo-Chine ; nous explique comment il y a dans l'Inde anglaise plus de fonctionnaires qu'on ne le dit généralement (p. 210-211). Sans doute, cet ouvrage n'est pas toujours parfaitement composé, — nous y avons noté bien des répétitions, — ni impeccablement écrit ; il n'en mérite pas moins pour les enseignements qu'il contient, pour les erreurs qu'il rectifie, d'être soigneusement étudié. Son auteur a rempli à la lettre, — et il convient de l'en féliciter, — les intentions du généreux fondateur de ces « bourses de voyage autour du monde », de l'une desquelles a bénéficié M. Piriou.

16. — Comme M. et Mme Émile Jottrand, Mlle Elisabeth de Boutiny a eu raison de se laisser convaincre de publier ses *Souvenirs d'un voyage en Palestine*, et de faire connaître à ceux qui n'ont pas eu le privilège d'y participer les différents épisodes du pèlerinage accompli par elle à Jérusalem sous les auspices du « Comité de Terre-Sainte » entre le 2 mai et le 12 juin 1903. Parente d'un des savants français qui, au XIXe siècle, ont le plus participé à l'étude du passé de la Palestine, préparée par ses lectures et par un voyage antérieur à tirer un excellent parti du pèlerinage qu'elle exécutait en 1903 pour la seconde fois, Mlle de Boutiny ne pouvait pas ne pas écrire un livre intéressant ; et très intéressants sont en effet ses *Souvenirs d'un voyage en Palestine*. Descriptions de paysages et de monuments, souvenirs historiques et archéo-

logiques, évocations des grands faits de la Bible et de l'Évangile, parfois même des légendaires traditions religieuses de la Provence, se rencontrent à chaque page dans ce volume empreint d'une foi profonde et plein des pensées chrétiennes les plus nobles et les plus élevées. Un plan de Jérusalem et une carte des environs de cette ville illustrent ce volume, qui se vend au profit des œuvres de Terre-Sainte, et dont nous ne saurions dire trop de bien si nous n'y avions pas relevé çà et là (p. 5, 9, 17, 134) certaines allusions regrettables, à notre avis, à la politique intérieure de la France. En Palestine, — Mlle de Boutiny l'a elle-même constaté (p. 168), — en face de l'étranger qui nous jalouse et qui épie impatiemment le moment de profiter de nos fautes, les représentants officiels de la France agissent toujours comme si notre pays était la grande nation chrétienne et la fille aînée de l'Église; facilitons-leur l'accomplissement d'une lourde tâche ! et, dans un livre que les étrangers liront peut-être autant que les Français, ne faisons allusion ni à nos divisions ni à nos fautes ! En ne se montrant à nous que sous leurs beaux côtés, nos rivaux se montrent très bien inspirés ; nous ferions bien, dans un intérêt patriotique, de suivre cet excellent exemple !

17. — Par dessus l'isthme de Suez, gagnons maintenant la vallée inférieure du Nil, et prenons pour guide, dans nos excursions à des *Coins d'Égypte ignorés*, l'homme qui, depuis longtemps, les étudie avec une conscience, une persévérance et une érudition admirables, M. Albert Gayet. Avec lui, nous éviterons les chemins frayés, les villes que visitent et admirent les touristes enrégimentés par Cook, les marchands de fausses antiquités et les danses du ventre ; écartant la foule des cicérones et des importuns, nous nous enfoncerons sans nous attarder, d'abord dans le désert, afin de visiter les demeures de ces pieux anachorètes qui ont nom Schenoûdi, saint Jean Lycopolis, saint Macaire, saint Siméon, le moine Moïse, — puis, dans le delta, afin d'y suivre l'itinéraire des croisades de Jean de Brienne et de notre saint Louis. — En 1900 déjà, les visiteurs du pavillon des Missions à l'Exposition universelle, en 1904 les lecteurs du *Tour du monde* avaient pu apprécier la nouveauté et l'intérêt de la seconde catégorie des recherches de M. Gayet ; nous connaissions moins, par contre, certaines des autres explorations entreprises par le savant égyptologue. Mais voici que, grâce aux *Coins d'Égypte ignorés*, nous en comprenons toute l'importance historique et archéologique ; les fouilles d'Antinoë, en particulier, nous font merveilleusement saisir la portée des travaux de M. Gayet et nous permettent de rectifier bien des idées fausses, dues à la lecture de divers romans ; sur le thème de Thaïs, en particulier, que M. Gayet a bien fait de nous rappeler la vérité historique ! Au lendemain de la conversion de la courtisane par le moine Paphnuce, nous déclare avec autorité le savant auteur (p. 87),

« toute passion charnelle était abolie chez la pénitente. Chez l'ascète, rien de tout cela n'avait jamais existé. C'étaient deux chrétiens parfaits, ayant dépouillé toute humanité ; le saint, vivant ses jours en méditations et en extases ; la pécheresse, usant les siens dans le repentir; aussi étrangers, aussi indifférents l'un à l'autre, que s'ils ne se fussent jamais rencontrés. » — Telle est la réalité ; sur combien d'autres points, M. Gayet nous la montre-t-il encore ! Et en même temps, il nous fait des descriptions pittoresques, colorées, pleines de vie, des paysages qu'il a sous les yeux et dont il ressent profondément la beauté ; il nous donne, sur la vie érémitique et le christianisme en Égypte, aussi bien que sur la religion des anciens Égyptiens des détails remplis d'intérêt. Quel dommage qu'un ouvrage si attrayant et si instructif à tous égards soit rempli de fautes typographiques !

18. — Depuis longtemps, M. Eugène Gallois parcourt le monde, en étudiant soigneusement les pays qu'il visite, en fixant par la plume, le pinceau et le crayon ses impressions de géographe et d'artiste. L'Inde, l'Indo-Chine, la Polynésie, la côte occidentale d'Afrique, le Levant méditerranéen ont tour à tour retenu son attention ; le voici qui la porte maintenant sur les oasis situées au sud de notre France africaine. Il résume, dans un joli volume intitulé : *Aux oasis d'Algérie et de Tunisie*, les impressions qu'il a ressenties, les observations qu'il a recueillies au cours d'un voyage dans ces admirables pays, que nous ne connaissons malheureusement qu'en partie, mais dont nous avons conservé un si profond souvenir. Ce souvenir, M. Eugène Gallois a trouvé moyen, en quelques pages très sobres, de le raviver encore ; d'autres, qui ont visité les oasis du sud *algérois*, de l'oued Rîrh ou du sud tunisien, éprouveront sans doute, à lire le volume de notre auteur, des sensations de même genre. A ceux qui ont franchi le seuil d'El Kantara et visité les premières oasis sahariennes, nous recommandons donc ce petit livre ; et nous le signalons aussi à ceux qui, sans les avoir vues, voudraient se faire une idée exacte de ce que sont les « îles désertiques » les plus rapprochées de la mer Méditerranée.

19. — A l'extrémité nord occidentale du Maghreb, de l'autre côté de la frontière algérienne, nous voici au Maroc, dont le public français commence seulement, depuis les agissements de l'empereur d'Allemagne, à comprendre la valeur, et de la soumission duquel à notre influence il entrevoit l'opportunité, maintenant qu'on nous la conteste. Rien, mieux que l'*Annuaire du Maroc*, dont MM. Albert Cousin et Daniel Saurin viennent de publier la première année, ne nous paraît susceptible de fournir, à ceux qui s'intéressent au Maroc, des renseignements d'ensemble exacts et précis sur l'empire du Soleil couchant ; il suffit d'ailleurs, pour s'en rendre compte, d'examiner la table des matières du volume. Dans la première partie, les deux auteurs, — à

l'un desquels nous devons déjà une excellente notice sur Tanger, — traitent de la géographie, de l'histoire et de l'organisation politique et administrative du pays, de son armée, des religions, des finances, de l'Europe au Maroc, des ressources de la contrée, des langues qui y sont parlées ; des chapitres contenant des renseignements divers, ou relatifs aux voyages dans l'intérieur et aux principaux groupements français ou étrangers ayant pour objet l'étude et le développement du Maroc complètent cette première partie (p. 1-344), à laquelle font suite des notices sur les villes et les centres (2e partie, p. 345-422), une liste de noms et adresses (3e partie, p. 423-455) et des annonces. Telle est cette première année de l'*Annuaire du Maroc*, publié sous le patronage du Comité du Maroc ; c'est vraiment, — avec ses extraits des meilleurs travaux récents sur le Maroc, sa bibliographie sommaire, ses gravures, ses cartes et plans, — une véritable encyclopédie du Maghreb el Aksa, très complète et très instructive, susceptible sans doute de modifications et d'améliorations (il faudra préciser la bibliographie, mieux corriger les épreuves, etc.), mais déjà très satisfaisante et atteignant pleinement son but.

20 et 21. — A la publication de l'*Annuaire du Maroc* ne s'est pas bornée, depuis six mois, l'activité du Comité du même nom ; voici de lui, en effet, deux excellentes plaquettes, pleines de renseignements inédits d'un très grand prix. L'une, les *Notes de voyage au Maroc*, de M. A. Brives, le savant géologue algérien, résume les résultats du troisième voyage exécuté par l'auteur dans le pays, du mois de janvier au mois de mai 1904 ; elle se divise en deux parties, où M. Brives relate d'abord les principaux épisodes de sa reconnaissance dans le Maroc occidental, puis donne un intéressant aperçu géologique et agricole du pays, en caractérisant ses trois régions naturelles, le massif rifain, les grandes plaines subatlantiques, les chaînes de l'Atlas encadrant la vallée du Soûs. Une carte géologique et agricole complète cette intéressante étude que corrobore, précise et discute parfois le rapport adressé par M. Paul Lemoine, préparateur de géologie à la Sorbonne, sur la mission qu'il a remplie pendant l'automne de l'année 1904 dans la même partie du Maroc. Tandis que M. Louis Gentil, le compagnon de M. de Ségonzac, étudiait le *Bled es Siba*, M. Lemoine parcourait le *Bled Maghzen* et y récoltait d'importantes observations de toute nature. C'est de ce fructueux voyage que la *Mission dans le Maroc occidental* contient le résumé ; M. Lemoine débute par une véritable relation de ses expéditions de Mogador à Marrakech, dans le Glaoui et dans l'Atlas ; puis, après une série de notes instructives sur la population et l'état du pays visité, fait connaître les résultats scientifiques de sa mission. Ses études géographiques sur les régions naturelles qu'il a parcourues, ses rectifications topographiques, ses déterminations barométriques

d'altitude, ses observations géologiques personnelles (sur la tectonique, les phénomènes de capture, les ressources minières possibles) sont d'une très grande valeur et constituent, avec les croquis, les coupes, les photographies qui les accompagnent, une précieuse contribution à la géographie du Maroc occidental, dont les ressources minières paraissent jusqu'à présent assez limitées, et qui semble surtout devoir être un pays de grande culture. C'est ce que les prédécesseurs de M. Paul Lemoine avaient déjà dit ; mais il était bon qu'un savant de sa valeur nous le répétât à son tour, et nous déclarât qu'en utilisant systématiquement et scientifiquement l'irrigation, on arriverait « à faire du Maroc un pays agricole de premier ordre. » Nous n'en sommes malheureusement pas là encore ; du moins des travaux comme ceux de MM. Brives et Lemoine permettent-ils de préparer dès maintenant pour l'avenir un programme rationnel d'action, et c'est pourquoi, au point de vue politique et colonial aussi bien qu'au point de vue scientifique, le Comité du Maroc s'est fait honneur en les publiant.

22. — Le nom de M. Ch. René-Leclerc n'est pas ignoré des lecteurs du *Polybiblion*, qui connaissent déjà de cet Algérien une *Monographie géographique et historique de la commune mixte de la Mina* ; ceux d'entre eux qui pourraient en avoir perdu le souvenir ne l'oublieront plus après avoir lu le livre que cet auteur vient de publier sur *le Maroc septentrional*. C'est un livre sans prétentions, en dépit de son « Introduction géographique », composé par la réunion de lettres adressées durant l'été de 1904 à la *Dépêche algérienne*, au cours ou à la suite d'excursions dans le nord du Maghreb el Aksa, à Mélilla, à Tanger, à Larache, à Fez, à Meknés, à Ceuta, Tétouan et Oudjda. M. Ch. René-Leclerc y décrit, parfois non sans agrément (Cf. la description de la p. 30), ce qu'il a vu en suivant, comme il le dit lui-même, des sentiers battus, en parcourant des régions où sa qualité d'Européen ne mettait point sa personne en danger ; il y rapporte ce qu'il a observé, ce que sa connaissance de l'espagnol, de l'arabe et du berbère lui a permis d'entendre et de comprendre, et y intercale des notions succinctes, mais précises sur un certain nombre de faits de l'histoire extérieure du Maroc, des anecdotes amusantes, des traits d'observation intéressants. Malheureusement les épreuves n'ont pas été revues avec tout le soin nécessaire, et M. René-Leclerc n'a pas suffisamment soigné le style de son ouvrage ; comment, sans cela, eût-il parlé (p. 60) de juifs qui « causent aux musulmans ? » Aussi l'auteur fera-t-il bien si, comme nous le souhaitons, ce petit volume s'enlève rapidement, d'en reviser soigneusement le texte avant de faire paraître une seconde édition, qui n'aura guère besoin d'être mieux illustrée, mais gagnera beaucoup à être accompagnée d'une carte plus scientifiquement dressée.

23. — Me voici assez embarrassé pour parler du petit livre-atlas de

M. A. Durand intitulé : *Madagascar par provinces* ; c'est « un bon livre, dit M. François Deloncle ; il présente la grande île telle qu'elle est, sans rien omettre, sans rien exagérer. » Dieu me garde de contester le jugement du député de la Cochinchine, mais je ne saurais absolument y souscrire, car j'ai constaté dans l' « abrégé colonial illustré » quelques erreurs fâcheuses dans la partie historique, et ailleurs de singulières insuffisances. Il me semble, quant à moi, que « ce qu'un Français doit savoir pour coloniser », c'est *avant tout* quel est exactement le climat du pays où il souhaite se rendre comme colon; aussi ai-je été fort étonné de trouver seulement, dans le livre de M. Durand, trente-deux lignes sur la climatologie de la grande île (p. 7). N'eût-il pas convenu, — à propos des divisions administratives, ou mieux encore, de la géographie économique de chacune des régions étudiées par l'auteur, — de reprendre, de préciser et de compléter les trop succinctes indications dont je viens de parler? Il n'est pas, en réalité, de géographie économique sans une solide base physique, et de celle-là l'étude des climats est partie très importante. M. A. Durand, — dont nous nous plaisons d'ailleurs à déclarer très intéressantes les cartes économique et idiomatique de Madagascar, — l'a trop oublié dans son atlas, que complètera très heureusement l'ouvrage de même genre, plus développé et plus scientifique, publié en 1901, à l'usage des Malgaches aussi bien que des Français, par les R.R. P.P. Cadet et Thomas.

24. — Depuis longtemps nous n'entendions plus parler du Klondike! Des descriptions de ce district aurifère du Dominion publiées naguère par la librairie française, le livre de M. Auzias-Turenne, celui de M. Léon Boillot, nous en avaient naguère fait connaître la naissance à la vie, l'entrée dans l'histoire de l'humanité ; depuis lors, nous ne savions plus rien de lui. Or c'est précisément ce silence que nous regrettions, et c'est lui que rompt M. Jeremiah Lynch dans ses *Trois ans au Klondike.* Arrivé dans l'Eldorado canadien en 1898, cet auteur l'a quitté à la fin de l'été de 1901 après avoir assisté à une évolution complète, à une transformation presque radicale du pays et de ses habitants, notant d'année en année les modifications qui se produisaient et dans la ville de Dawson, et sur les concessions aurifères, et dans la société du Klondike. Quelles différences entre les vieux pionniers du pays, les braves et honnêtes « pâte-aigre », et, les nouveaux venus, les « cheechakas », dont l'apparence et les manières deviennent d'année en année plus policées! M. Lynch, qui a introduit dans les gisements aurifères du Klondike l'exploitation à la vapeur, a très heureusement indiqué dans son livre, par des anecdotes caractéristiques, par des traits de mœurs topiques, par des faits de toute nature, de quelle manière s'est manifesté le progrès, et les belles gravures qui illustrent son texte concourent, elles aussi, à ce résultat. Ainsi s'explique que le volume inti-

tulé : *Trois ans au Klondike* mérite d'être rapproché de la curieuse étude sur San Francisco publiée naguère par M. C. de Varigny ; comme elle, il constitue un document de premier ordre pour le sociologue et pour l'historien, et c'est en même temps, au point de vue de la géographie économique, un ouvrage de grand intérêt. Mais il est regrettable que le traducteur de M. Lynch ne se soit pas donné la peine, ici de serrer de plus près son texte (p. 177, par exemple, où se trouve contredite une phrase de la p. 176), ailleurs de revoir plus attentivement ses épreuves.

25. — Le petit volume de M. Henri Hauser sur *l'Impérialisme américain* est, comme les autres volumes de la même collection, — les *Études sur la politique extérieure des Etats*, — un livre de pure vulgarisation ; il n'en mérite pas moins de retenir l'attention de nos lecteurs. C'est, en effet, une excellente introduction à des études plus développées ; on y trouvera un résumé très systématique et très précis, dégagé des faits de second plan, de l'histoire politique et économique des États-Unis depuis leur naissance comme nation jusqu'à l'heure actuelle. Après avoir montré dans une première partie que « l'impérialisme américain est la résultante de la croissance américaine » (p. 64), M. H. Hauser retrace l'histoire du développement de cet impérialisme et explique comment, par suite de son développement, la situation internationale des États-Unis s'est trouvée modifiée de fond en comble. Si, à certains points de vue, nous sommes moins optimiste que l'auteur, du moins devons-nous reconnaître la justesse de ses vues sur les modifications qu'entraîneront forcément, à échéance plus ou moins rapprochée, l'accroissement de la population et la naissance de l'esprit conservateur aux États-Unis (p. 115) ; de telles pages, et d'autres encore, font de *l'Impérialisme américain* un excellent petit ouvrage de géographie politique et économique, digne de plusieurs autres de même nature dont nous avons eu, au cours de cette longue revue, occasion de signaler plus ou moins brièvement les mérites.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Histoire du bréviaire, par Dom SUITBERT BÄUMER. Traduction française, mise au courant des derniers travaux sur la question, par Dom RÉGINALD BIRON. Paris, Letouzey et Ané, 1905, 2 vol. in-8 de VIII-440 et 532 p. — Prix : 12 fr.

Ce n'est pas un mince compliment à faire à l'habile traducteur de l'*Histoire du bréviaire* écrite par Dom Bäumer, que de lui dire qu'il a dignement complété, en l'adaptant aux exigences du goût français, la grande œuvre de ce regretté liturgiste si tôt enlevé, en pleine maturité, aux espérances du monde savant. Dom Biron fait, dans son Avant-

Propos, une rapide comparaison entre l'érudition documentaire de son confrère défunt et l'attachante étude sur le même objet de Mgr Batiffol, qui ne manque pas d'une pointe de malicieuse critique, et il semble qu'il s'en soit inspiré pour s'efforcer lui-même de condenser les mérites divers de ces deux courtois adversaires, en empruntant à la langue alerte du second cette qualité de clarté et d'élégance qui manquait peut-être un peu trop à la solide abondance documentaire qui caractérisait le premier. Indépendamment de cet élagage discret, l'œuvre personnelle du traducteur se fait sentir dans des notes portant sur la littérature du sujet, et dans une refonte très détaillée de la table des matières — partie si importante d'un ouvrage de cette nature, — qui laissait autrefois grandement à désirer. Pour qui n'aurait pas eu occasion de consulter l'original allemand ou de lire quelqu'une des innombrables recensions qui en ont été faites, il ne sera pas superflu de donner les grandes lignes de ce magistral travail, aussi intéressant pour le fidèle éclairé, qu'édifiant et instructif pour le ministre de Dieu chargé de célébrer journellement ses louanges par la récitation de l'office divin. L'auteur commence par décrire le bréviaire et rappelle les principes théologiques qui le concernent. Examinant ensuite au point de vue théologique sa formation première et son développement, il trace un admirable tableau de la prière aux différents âges de l'humanité, traversant successivement la période apostolique, celle des Pères, le moyen âge et l'époque moderne, jusqu'aux dernières additions ou modifications apportées par le précédent pontificat. Nous assistons ainsi à l'institution des heures ecclésiastiques, des fêtes primitives, des heures canoniales. Les bénédictins se montrèrent, on le sait, les pionniers persévérants de la liturgie romaine, et, sous leur influence, elle s'implanta jusqu'aux extrémités du monde connu. Peu à peu, grâce à leur zèle et à d'autres facteurs, les textes s'augmentent, le *temps* « en général » et le *temps* « sanctoral » se distinguent de plus en plus sous des influences diverses, jusqu'à ce qu'il soit nécessaire de réduire, puis de réformer. C'est au concile de Trente que la question de la réforme du bréviaire prit une importance considérable, et les Souverains Pontifes Pie IV et Pie V y donnèrent tous leurs soins. Bien vite le fruit de leurs efforts, le « Breviarum Pianum » s'introduisit dans la plupart des églises du rit latin. Sixte-Quint, Grégoire XIV, Clément VIII, Urbain VIII, le corrigèrent et l'enrichirent. Cependant, du XVIIe au XIXe siècle, à côté de ces tentatives de réforme autorisées, d'autres se firent, en particulier en Allemagne et en France, en dehors des principes traditionnels et contrairement au droit ecclésiastique. Au concile du Vatican, de nouveaux plans de réforme étaient présentés par les Français, les Allemands, les Canadiens, les Italiens, etc. Mais, en dépit des transformations, il n'est pas difficile

de reconnaître dans le bréviaire actuel un admirable compendium de la prière indéfectible de l'Église, contenant la moelle des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament et les formulaires de prière transmis par les saints de tous les temps, écho des chants que les élus, unis aux chœurs angéliques, font retentir dans la Jérusalem céleste. — Ces deux beaux volumes pleins de faits et de doctrine se lisent avec la facilité d'un attachant récit et l'édification d'un ouvrage de haute et substantielle piété : ils prendront un rang de choix dans les bibliothèques ecclésiastiques, mais ne seront pas déplacées non plus sur la table familiale des intérieurs chrétiens, où la piété ne se compose pas de formules et de vains usages dénués d'esprit de foi rationnelle et sérieuse. G. PÉRIES.

Actes de PIE X. **Encycliques, motu proprio, brefs, allocutions, etc.** Texte latin avec la traduction française en regard, précédés d'une Notice biographique, suivie d'une Table générale alphabétique. T. I. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1905), in-8 de 344 p. — Prix : 1 fr.

La Maison de la Bonne Presse avait eu l'heureuse pensée de publier, dans un format populaire et d'un prix si minime qu'il fût accessible à toutes les bourses, les lettres, encycliques et brefs du pape Léon XIII ; la collection de ces documents importants ne forme pas moins de cinq volumes. Les mêmes éditeurs continuent leur œuvre pour le Pontife actuel, Pie X, et voici le premier tome de ses *Actes*.

Une courte « Vie, » empruntée à l'*Annuaire pontifical catholique* de Mgr Battandier, les précède, puis une Chronologie des Pontifes romains, d'après le *Liber Pontificalis*. Enfin commence la liste déjà importante des actes du nouveau Pape : depuis l'encyclique *E Supremi Apostolatus* (4 octobre 1903), suivie des *Allocutions et Discours* (6 septembre 1903-14 novembre 1904), on trouvera là, à leur place chronologique, le *Motu proprio* sur la musique sacrée, l'encyclique sur le cinquantenaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, sur l'action populaire chrétienne, sur la réunion des lois ecclésiastiques en un seul code, etc...; les allocutions aux audiences de pèlerins, l'allocution du 14 novembre 1904 concernant la rupture du concordat avec la France, etc... En appendice, des discours et des lettres relatifs aux sujets précédemment cités. La table alphabétique par noms et matières facilite singulièrement bien la consultation d'un volume qui doit servir et peut être utile à tous les catholiques français. G.

JURISPRUDENCE

La Famille celtique, *étude de droit comparé*, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Bouillon, 1905, in-18 de XX-221 p. — Prix : 4 fr.

On ne peut qu'admirer la merveilleuse activité de M. d'Arbois de Jubainville qui se continue malgré l'âge et bien qu'il ait déjà derrière lui assez d'ouvrages pour former une bibliothèque : pour lui, chaque année est un livre. Celui-ci appartient à un ordre d'études où personne ne contestera la maîtrise de l'auteur; car, dans le monde des celtistes, M. d'Arbois de Jubainville et M. Whitley Stokes seuls sont juristes en même temps que philologues et ont, par conséquent, compétence particulière pour faire connaître à l'historien les caractères du droit traditionnel chez les peuples celtiques et le rôle de ce droit dans leur vie sociale et politique.

La découverte, il y a quelques années, du code babylonien du roi Hammurabi, vieux de plus de deux mille ans, a permis à M. d'Arbois de sortir, dans ses comparaisons, du cercle des peuples indo-européens; car, qu'il y ait ou non influence historique de la Babylonie sur les ancêtres des Celtes, il y a tout au moins des correspondances et analogies dans l'organisation de la famille. C'est ce que font, du reste, aujourd'hui les historiens des institutions juridiques, et on prenait encore récemment ce code comme terme de comparaison dans l'étude des premiers âges de l'Italie. M. d'Arbois, prenant ainsi l'histoire du droit à ses origines, donne dans son Introduction la bibliographie des travaux relatifs à ce code, et ensuite une bibliographie critique et précise des sciences du droit celtique chez les néo-Celtes, Irlandais et Gallois, puisque c'est le seul que l'on connaisse dans son ensemble.

L'ouvrage se partage en deux livres. Le premier : comment était composée la famille, responsabilité pour crimes, législation des successions. Le second : le mariage, les épouses légitimes, les concubines, les prostituées. C'est le droit irlandais que M. d'Arbois de Jubainville expose principalement, car ce droit est ancien et original; le droit gallois ne vient, pour cette raison, qu'en seconde ligne. L'auteur traite successivement chacune des divisions de ce sujet, d'abord par les textes qui les concernent, puis par des rapprochements avec le droit romain ou grec ou babylonien, suivant l'occurrence. La division en chapitres et l'exposition des faits sont d'une grande lucidité, et cette clarté est encore augmentée par toute une série de tables qui permettent de retrouver aussitôt, soit un fait juridique, soit un nom propre, soit un mot commun. Cet ouvrage de M. d'Arbois a ainsi un double but et il rendra double service. Aux juristes il offre un manuel court et clair du droit celtique en ce qui concerne la famille : aux celtistes peu ou point, pour la plupart, versés dans le droit, il fournit l'explication précise de

termes embarrassants qui se rencontrent dans les textes irlandais. Mais (nous permettant une très légère critique pour finir) nous ne croyons pas que les celtistes voient autre chose qu'un jeu de mots dans un rapprochement de noms mythologiques entre l'Irlande et la Babylonie établi dès la première page de ce livre : c'est, en tout cas, une hypothèse, et nous la regrettons, surtout quand l'ouvrage lui-même se meut dans un monde de faits et de documents. H. GAIDOZ.

SCIENCES ET ARTS

Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme, par l'abbé GEORGES FRÉMONT. T. V. Paris, Bloud, 1904, in-8 de XXIV-367 p. — Prix : 5 fr.

J'ai déjà rendu compte des quatre premiers volumes de cet ouvrage considérable, suffisamment recommandé par le nom de l'auteur, les lettres d'approbation d'un grand nombre d'évêques et surtout par la vogue dont il jouit dans certains salons parisiens. Ce que j'en ai dit suffit pour faire connaître le genre de l'ouvrage, vulgarisation destinée surtout aux hommes du monde, et aux femmes intelligentes désireuses de donner à leur catéchisme de persévérance un complément relativement sérieux.

Le présent volume contient la fin de la Deuxième Partie : Providence et Problème du mal ; Immortalité de l'âme..... puis la Troisième Partie, où se posent les questions suivantes : Existe-t-il, pour l'homme, une autre religion que celle qui résulte de la double notion de Dieu et de l'immortalité de l'âme (religion naturelle) ? Que faut-il penser des systèmes religieux qui se disent révélés ? En est-il un qui puisse fournir des preuves rigoureusement scientifiques ? B. DE CARROY.

Comment la route crée le type social, par EDMOND DEMOLINS. T. II. *Les Routes du monde moderne.* Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de VII-540 p., avec une carte. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir, dans un premier volume, consacré aux *Routes de l'antiquité* (Cf. *Polybiblion*, t. XCII, p. 229-230), entrepris de démontrer *Comment la route crée le type social,* c'est-à-dire comment « la cause première et décisive de la diversité des peuples et de la diversité des races, c'est la route que les peuples ont suivie », M. Edmond Demolins aborde l'étude des *Routes du monde moderne.* Aux routes — et par ce mot l'auteur prend soin de bien indiquer qu'il entend « non seulement les régions parcourues par les migrations des peuples, mais encore le lieu où ces peuples se sont établis » — des steppes, des toundras, des savanes, des forêts et des grands empires du désert, de l'Asie et de la Méditerranée, qui sont celles de l'antiquité, voici que s'ajoutent main-

tenant celles de l'Oural et de la Syrie, de la grande plaine Ponto-Boréale et des Balkans, de la péninsule italienne, de la vallée du Danube et de la plaine germanique, enfin des vallées de la Gaule, des fjords et de la plaine saxonne, c'est-à-dire celles « qui ont directement constitué les sociétés actuelles de l'Europe. » M. Edmond Demolins les a étudiées avec son talent et sa finesse ordinaires, mais aussi avec sa systématisation habituelle ; et c'est pourquoi il n'est pas toujours facile de faire dans ce nouveau volume, qui nous paraît d'ailleurs supérieur au précédent, le départ entre ce qui est incontestable et ce qui est discutable. J'aurais vivement souhaité, pour ma part, voir M. Demolins se livrer davantage à la critique des documents sur lesquels il étaie ses démonstrations, surtout quand il s'agit des contrées asiatiques. Comme l'a si bien dit naguère Fustel de Coulanges, — dont M. Demolins paraît ignorer systématiquement les importants travaux, — « l'étude d'un régime social est chose difficile, et on la rencontre rarement dans les récits des voyageurs. Et puis, à côté de quelques faits particuliers que les voyageurs signalent, il faudrait voir s'il n'y a pas d'autres faits qui contredisent les premiers » (*Questions historiques*, p. 92-93) ; c'est pourquoi M. Demolins eût été légitimement en droit de n'employer qu'avec une grande prudence les observations mêmes de ceux qui apportent à leurs recherches des préoccupations identiques à celles qu'il y apporte lui-même. Or, s'il n'a confiance que dans les travaux de ces observateurs, notre auteur a en eux une confiance absolue, et ne veut guère connaître qu'eux, ce qui n'est peut-être pas le meilleur moyen d'approcher le plus possible de la vérité historique. Certes, la science sociale est susceptible d'éclairer l'histoire ; mais elle n'est pas l'histoire entière, et c'est ce que M. Demolins nous semble trop facilement oublier. H. F.

Économie forestière, par G. Huffel. T. II. Paris, L. Laveur, 1905, gr. in-8 de XIII-484 p. — Prix : 10 fr.

Le *Polybiblion* de mars 1895 (t. CIII, p. 233-234) a rendu compte du tome Ier de cet encyclopédique ouvrage. Après nous avoir donné, en quatre *Études*, les notions générales et historiques sur l'utilité et le rôle des forêts dans la nature et l'économie sociale, la législation et la statistique, le savant auteur s'est proposé, dans ce nouveau volume, d'exposer, en trois nouvelles Études : 1° le cubage des bois ; 2° la formation du produit forestier ; 3° l'estimation des forêts en fonds et superficie et les expertises.

Ce plan est vaste et compliqué. Son développement dénote, chez son auteur, un rare ensemble de connaissances spéciales jointes à la pratique du métier.

La « Cinquième *Étude* », celle du début, est un traité de dendromé-

trie très complet, si complet même que, d'abord envisageant la question au point de vue théorique, l'auteur développe la formule générale des paraboloïdes de révolution, et s'appuie également sur la formule de Newton, impliquant l'une et l'autre le calcul intégral. — Il est vrai que, passant plus loin aux procédés d'usage courant, le savant écrivain expose des méthodes plus accessibles au commun des mortels. Des tables, de nature à faciliter les calculs de cubage usuel, suivent en appendice.

L'*Etude* suivante, sensiblement la plus considérable, examine, dans une première partie, la contribution du travail humain, tant intellectuel que manuel, dans la formation des produits de la forêt, et, dans une seconde partie, le rôle, bien plus important, de la nature elle-même. Une troisième partie considère la forêt au point de vue du capital qu'elle représente, soit comme *roulement*, c'est-à-dire rétribution du travail de l'homme, soit comme *fonds*, c'est-à-dire comme sol support de la végétation ligneuse, soit comme *superficie*, c'est-à-dire le peuplement forestier. Les relations entre ce capital, sous les diverses formes que peut revêtir la forêt, et le revenu qu'il produit, font le sujet de la quatrième et dernière partie.

La dernière *Étude* débute per un exposé didactique de la valeur, de sa détermination et de ses modalités, du taux plus ou moins variable de la capitalisation. Particulièrement délicate est la tâche de déterminer la valeur des peuplements forestiers, surtout quand à l'estimation de la superficie doit s'ajouter celle du fonds. Non moindre est celle des expertises, notamment quand elles sont motivées par la condition d'usufruit, tant est incertaine et imprécise la limite qui sépare, dans un peuplement forestier, le matériel-capital du matériel-revenu. L'auteur traite toutes ces questions scientifiquement et avec la sûreté de vues et la haute compétence qui lui sont habituelles.

Un Appendice, qui termine le volume, contient trois tarifs donnant par année, jusqu'à 270 et 80 ans pour les taux de 2 p. °/₀, 2 1/2 p. °/₀, ... 5 p. °/₀, la valeur du facteur des intérêts composés : $(1 + i)^n$, $\frac{1}{(1+i)^n}$, $\frac{1}{(1+i)^n - 1}$, applicable au rendement des forêts.

Telle est, très sommairement indiquée, la substance de ce volume qu'enrichissent en grand nombre, dans le texte, tableaux, graphiques et gravures. La seule réserve à formuler serait, si c'en pouvait être une, l'abondance même et la hauteur de l'information scientifique. Dans le public de propriétaires forestiers, de régisseurs, de gros marchands de bois et même d'agents de l'État, auxquels est destiné l'*Économie forestière*, en est-il beaucoup à qui soit familier le calcul des intégrales, ou qui soient en état d'utiliser, par exemple, l'équation de la parabole cubique de Neil ou de Huygens, pour déterminer le volume du tronc

de cône que représente approximativement, après la découpe, la tige d'un arbre propre au service ? — Mais ne nous plaignons pas d'une rigueur mathématique régnant sous une forme ou sous une autre dans toute l'étendue du volume : elle représente l'idéal d'exactitude duquel on doit, dans l'application, chercher à se rapprocher, au moins suivant la limite du possible, et n'exclut point d'ailleurs les données plus immédiatement utiles au praticien. C. DE K.

L'Abeille domestique, son élevage et ses produits, par LUCIEN IGHES. Paris, Garnier, 1905, in-18 de XXI-351 p., avec 123 gr. — Prix : 3 fr.

Dans une Introduction sobre et bien faite, l'auteur montre l'utilité de l'apiculture, et présente les quelques notions botaniques indispensables pour comprendre et apprécier d'une manière générale le rôle de l'abeille. Puis il aborde son sujet proprement dit dans une première partie, qui comprend tout ce qui concerne le rucher : choix de l'emplacement à lui consacrer, modèle des ruches à édifier, avantages et inconvénients de chaque système, de manière à ce que chaque apiculteur, au courant des circonstances et des facilités qu'il possède, décide avec entière connaissance.

Toute la seconde partie est consacrée à l'anatomie, à la physiologie des abeilles. Les divers problèmes de leur vie, de leur rôle dans la ruche, les essaimages, sont étudiés avec soin, et ces pages donnent aux amateurs sérieux des renseignements utiles et bien exposés.

La troisième partie comprend les soins à donner aux ruches ; elle s'occupe également du matériel nécessaire pour mener à bien cette conduite, du petit laboratoire, des instruments nécessaires, puis des maladies des abeilles, de leurs parasites et de leurs ennemis, enfin des remèdes à leur opposer.

Le livre enfin se termine par une partie qu'on peut appeler économique. Elle n'est point la moins intéressante du volume : le miel, son rôle dans l'alimentation, dans la médecine, et les divers usages qu'on en peut tirer. Il eût été désirable de trouver plus de renseignements sur le commerce du miel et les débouchés que peuvent avoir les apiculteurs, car souvent, faute de pouvoir ou de savoir écouler leurs produits, les meilleures volontés s'usent ou se trouvent réduites à néant. Ce sera l'affaire d'une nouvelle édition. G. DE SENNEVILLE.

Étude pratique des roches *à l'usage des ingénieurs et des étudiants ès-sciences naturelles*, par F. RINNE ; traduit et adapté de l'allemand par L. PERVINQUIÈRE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-12 de III-674 p., avec planches et 257 figures. — Prix : 12 fr.

Les livres sur ce sujet ne manquent pas ; aussi est-ce avec une cer-

taine défiance que nous avons entrepris la lecture de celui-ci. Or, nous sommes obligé d'avouer que nous l'avons lu jusqu'au bout avec intérêt, souvent même avec plaisir, tant la matière est bien présentée. L'illustration, aussi abondante que bien choisie, facilite énormément l'intelligence du texte, et, chose rare dans les ouvrages de ce genre, elle paraît tout à fait originale et nouvelle. Souvent elle est même artistique, tant par l'exécution que par le choix judicieux des sujets, pris un peu dans tous les pays. Dans certains cas on croit voir le paysage ou la roche et un spectateur adroitement placé donne une idée de l'échelle. A ce propos qu'il nous soit cependant permis une légère critique. Aucune des reproductions, d'ailleurs fort claires, des coupes de roches d'après des photographies au microscope, ne donne le grossissement : c'est là un oubli qu'il sera facile de réparer dans une prochaine édition.

L'auteur attribue la couleur noirâtre des briques chinoises à la réduction de l'oxyde de fer à une haute température. Ayant assisté plus d'une fois à leur fabrication, nous pouvons affirmer qu'au contraire elles sont cuites à une assez basse température et que la couleur bleu-noir qui les caractérise est le résultat d'un tour de main particulier. On éteint le foyer, alimenté par des tiges de kaoliang (sorgho) ou simplement de la paille de blé ou des herbes sèches, avec de l'eau versée abondamment sur le sommet du four, que l'on recouvre ensuite de terre : la fumée pénètre alors dans les briques, et c'est le charbon finement divisé qui leur donne la couleur en question en les pénétrant jusqu'au centre. Pour ce qui est du charbon de terre réduit en coke par le métamorphisme au Chan-Toung (Chine), nous avons eu l'occasion d'en analyser un prétendu échantillon pris sous les basaltes à Teng-Tcheou-Fou près Tchéfou. Le microscope nous a permis de reconnaître une variété de basalte scoriacée imitant si bien le coke que le prospecteur s'y était trompé.

Au sujet de la décomposition de certaines roches par des causes physiques, l'on aurait pu mentionner l'éclatement des silex qui se produit en Algérie et dans le Sahara au moment où le soleil du matin vient à chauffer ces pierres refroidies pendant la nuit. L'auteur, au courant du résultat des missions scientifiques anglaises dans les îles coralliennes de l'Océanie, nous montre que les théories de Darwin sur la formation des atolls et autres îles à base de corail sont aujourd'hui abandonnées. Au sujet de construction sur la marne et le gypse, il donne une note intéressante qui nous apprend que l'église du Sacré-Cœur, sur la butte Montmartre à Paris, n'a pas nécessité pour ses fondations moins de 80 piliers de 42 mètres de hauteur dont 24 ont 25 mètres carrés de section. Aussi les dépenses entraînées par ces fondations se sont-elles élevées à 5 millions de francs.

Un excellent index alphabétique de vingt-deux pages complète fort

utilement ce volume, qui sera d'un grand secours pour les ingénieurs et les étudiants, sans parler des architectes, constructeurs et chimistes industriels. « Les forestiers et les agriculteurs eux-mêmes consulteront également ce livre avec profit. »

Le public scientifique ne peut donc que remercier M. Pervinquière d'avoir entrepris ce gros travail de traduction, et nous souhaitons qu'il soit aussi bien accueilli que l'a été l'édition allemande.

A.-A. FAUVEL.

Essai sur la défense des colonies, par le capitaine FERRADINI. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 187 p., avec 12 croquis dans le texte. — Prix : 3 fr.

Le capitaine d'infanterie coloniale Ferradini a eu l'heureuse pensée de réunir en une brochure substantielle et intéressante les cinq conférences qu'il avait faites en 1904 aux officiers de la garnison de Rochefort. Cette étude sur la défense des colonies mérite d'être lue et méditée. C'est une œuvre de bon sens et de bonne foi, dans laquelle l'auteur, qui se défend avec modestie d'avoir fait autre chose que des adaptations personnelles d'idées appartenant au domaine public, met en lumière les principes qui devraient présider à la protection de nos colonies. Il expose avec clarté les relations qui existent entre les divers organismes de système de la défense, armée, marine, artillerie, génie, etc., et, en passant, il signale les erreurs qui, depuis si longtemps, vicient l'organisation de notre défense coloniale. Il s'élève contre la création de « points d'appui » destinés à des divisions navales qui n'existent que sur le papier, il réclame une augmentation du contingent indigène dans l'armée coloniale, il demande de nombreuses défenses mobiles, seules capables, dit-il, de s'opposer à un débarquement. Ces questions et d'autres encore sont étudiées avec méthode ; à l'appui de ces raisonnements, le capitaine Ferradini expose les principales phases de la guerre des Indes en 1759 et de la campagne de Bonaparte en Italie. De plus, des tableaux statistiques complètent heureusement cet essai. Ce n'est pas à dire d'ailleurs que tout, dans cette brochure, soit à l'abri de la critique ; on peut signaler en particulier le démenti donné par les Japonais à l'auteur, lorsque celui-ci croit qu'il ne sera pas possible d'amener sur le théâtre des opérations autre chose « qu'un léger parc de siège. »

J. C. T.

LITTÉRATURE

L'Année linguistique, publiée sous les auspices de la Société de philologie. T. II. *1903-1904*. Paris, C. Klincksieck, 1904, in-18 de 325 p. — Prix : 6 fr.

Dans le *Polybiblion* d'août 1903 (t. XCVIII, p. 153-154), nous avons

parlé avec quelque détail de *l'Année linguistique*, fondée et dirigée par le comte de Charencey pour fournir un inventaire périodique des travaux consacrés à l'étude de toutes les familles de langues parlées sur notre globe. L'entreprise est hardie par son étendue et sa complexité ; si savant ou si curieux qu'il soit, un lecteur peut difficilement s'intéresser à tous les sujets traités dans un semblable volume. Mais les spécialistes y trouveront, chacun pour ses études, un ensemble de renseignements bien coordonnés, et les débutants y rencontreront des guides utiles. C'est le cas, par exemple, des rapports sur les langues indoues, éraniennes et celles écrites dans l'alphabet cunéiforme, sur la philologie turque, sur les langues indigènes de diverses parties de l'Afrique et de l'Amérique. Les études basques, déjà traitées dans le premier volume, le sont encore dans celui-ci, et toujours par M. Vinson, pour les publications de ces deux dernières années. Le volume se termine par une intéressante histoire des essais de langue internationale (à propos de l'*esperanto* qui est très chaudement recommandé). Remarquons à ce propos qu'on mentionne à tort (p. 304) la Société de linguistique de Paris comme s'étant occupée de cette question ; elle n'est venue au monde que quelques années plus tard, et fondée par M. de Charencey lui-même. Les langues étant un élément important pour l'étude des races et des peuples, on trouvera ici matière à information pour l'ethnographie aussi bien que la linguistique, en ce qui concerne les peuples que nous avons nommés. Le volume est l'œuvre de dix auteurs écrivant chacun une des études spéciales et les résumant pour le profit du public érudit. H. G.

Trois Comédies de PLAUTE. *Les Bacchis, Le Petit Carthaginois, Curculio*; traduction de LAURENT TAILHADE. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de XVI-263 p., avec une grav. — Prix : 3 fr. 50.

Le Quartier latin ne compte pas seulement de graves érudits voués au culte du beau : on y rencontre, aussi, et en grand nombre, des fervents de la vie de bohême. M. Tailhade se soucie très médiocrement de faire sa cour aux premiers : il est en revanche d'autant plus avide de popularité parmi les seconds, et dans un *Avis prémonitoire* (*Préface* serait d'une banalité intolérable) il nous apprend comment Plaute lui a fourni la matière, ou, plus exactement peut-être, le prétexte d'une sorte de manifestation littéraire. Nous savions, et depuis longtemps, que le célèbre comique avait écrit tout particulièrement pour la « plèbe » romaine, chez qui la bassesse des caractères marchait trop souvent de pair avec celle des professions : un tel auditoire, cela va de soi, « n'inspirait aucunement la vérécundie à son auteur. » Les audaces de langage, les accès d'immoralité du poète devaient faire et ont fait le désespoir « des hommes doctes préposés aux bonnes mœurs et aux

belles manières dans le square des langues mortes. » Quant à M. Tailhade, non seulement il s'en accommode, mais il ne me démentira pas si j'ajoute qu'il s'en délecte; en tout cas, vaillamment, il a résolu de « restituer à Plaute la vie et la bonne humeur dont quinze générations de grimauds l'avaient châtré, jusqu'à nous » (p. XIV), et pour cela, « d'oser tout dire, d'attribuer à la populace une part légitime dans l'histoire plautinienne. » En qui ce touche le style, le nouveau traducteur n'a pas hésité à « emprunter à l'argot ses tropes éclatants, ses images, ses contrastes et ses raccourcis » ; et il y a réussi à souhait. Ouvrons le livre au hasard : deux ou trois pages suffiront pour nous offrir un choix abondant de « mots en gueule », tels que : « avoir un béguin chez le maquereau », « marmitonner à quelqu'un une rubrique », « tirer la langue après la tambouille », « dégoter une bonne poire », « qu'est-ce que je fous là ? », etc. Tout cet étrange vocabulaire se complète par une non moins riche moisson d'archaïsmes à la Rabelais et de néologismes « du dernier bateau. » C'est ainsi que « déambuler par les carrefours, » ou subir un « castoiement, » ou encore « premier que (avant que) vous ayez pris la fuite, » sont pour nous de vieilles connaissances, tandis que « c'est un caprice exacerbé, » ou « je me cavale avec douceur, » constituent des créations d'une fraîcheur au moins relative. — En terminant, je féliciterai M. Tailhade de nous avoir rappelé de façon très probante une vérité trop oubliée de certains humanistes, à savoir que chez les nations païennes les plus vantées la délicatesse du sentiment, la noblesse de langage d'un Sophocle et d'un Virgile sont non pas la règle, mais l'exception. C. HUIT.

Un Poète ionien au VIIe siècle. Archiloque, sa vie et ses poésies, par AMÉDÉE HAUVETTE. Paris, Fontemoing, 1905, in-8 de X-302 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a bien des années déjà, M. Hauvette nous avait donné une œuvre magistrale sur le « père de l'histoire » en Grèce : aujourd'hui il nous offre une étude non moins intéressante et non moins complète sur Archiloque, considéré comme l'un des créateurs de la lyrique grecque. Dans un premier chapitre, il discute scientifiquement un certain nombre de questions chronologiques et biographiques : s'appuyant, soit sur des données traditionnelles qui ne proviennent nullement (bien qu'on l'ait prétendu) de combinaisons fantaisistes, soit sur une inscription récemment découverte à Paros, il place vers 665 l'apogée du poète, lequel ainsi « par sa naissance et les premières années de sa vie plongerait encore dans le VIIIe siècle », tandis que, par les œuvres de sa maturité, il appartient à un temps où n'avaient pas encore éclaté les luttes politiques qui devaient bouleverser si profondément les vieilles institutions helléniques. Veut-on maintenant connaître les traits

saillants du génie d'Archiloque ? Le chapitre II ne nous laissera rien ignorer. « Aux récits impersonnels, aux peintures idéales des légendes héroïques, il a substitué une poésie toute de circonstance et d'action, uniquement inspirée des passions du jour... Il chante avant-tout pour lui-même, pour la satisfaction de son amour ou de sa haine, de son orgueil ou de sa colère » (p. 80). Et dans cet individualisme qui inspire tous ses chants, on reconnaît aussitôt un des éléments essentiels du lyrisme. Associé à Homère et à Hésiode dans les exhibitions des rapsodes, discuté par les sophistes, Archiloque a eu l'honneur d'être commenté par Aristote comme un modèle de composition et de style, comme un classique proposé à l'imitation de ses jeunes émules. L'iambe passe pour une de ses créations : mais ce n'est pas seulement d'un mètre nouveau qu'il a doté la poésie nationale, c'est de la combinaison de plusieurs mètres conduisant à la strophe, son aboutissement naturel. Il s'est immortalisé surtout par ses satires, où éclate et déborde la verve amère d'un esprit déçu et vindicatif « accumulant contre les infortunées victimes de sa haine les images les plus âcres et les épithètes les plus méprisantes » (p. 273).

Sur les conceptions religieuses du poète, sur son patriotisme, sur sa ligne politique, sur son ardeur de médire qui n'exclut nullement une certaine sensibilité naturelle, sur la simplicité de ses goûts associée de façon assez inattendue au désordre de ses mœurs, M. Hauvette entre dans d'intéressants détails, mais avec toute la réserve nécessaire pour ne pas choquer ses lecteurs. La morale d'Archiloque (si cette expression est ici à sa place) consiste surtout à se redresser contre le mal, à laisser aux femmes les plaintes pusillanimes, enfin à compter pour son relèvement sur les vicissitudes de la fortune autant au moins que sur la protection des dieux (ch. III). Enfin le chapitre IV et dernier nous entretient du vocabulaire et de la grammaire d'Archiloque, empruntés, à quelques nuances près, à la langue d'Homère, et de ses procédés de composition parmi lesquels (si nous nous en rapportons à un texte curieux de Platon) se distingue la fable employée par lui avec autant de complaisance que de succès. Horace dans ses *Épodes* se pose en disciple du poète de Paros. M. Hauvette s'attache à montrer qu'il s'agissait principalement pour le satirique latin de se couvrir d'un exemple antique, pour faire accepter du public romain les hardiesses nouvelles de sa muse.

C. Huit.

Vies intimes, par Henry Bordeaux. Paris, Fontemoing, s. d., in-18 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

Deux Méditations sur la mort, par le même. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 119 p. — Prix : 1 fr.

Vies intimes n'est qu'un recueil d'articles, sans doute ; mais il n'y a pas de plus grosse erreur chez le peuple lisant que de mépriser ces

sortes de livres, qui valent ce qu'ont valu les articles, et beaucoup plus que tant de livres vains, prolixes, tout juste bons à faire un article. Or, celui de M. Henry Bordeaux a beaucoup de raisons de plaire et d'instruire. D'abord le talent de l'auteur se mûrit de jour en jour, s'assouplit et s'affine. M. H. Bordeaux maintenant écrit mieux qu'avec agrément, avec charme; et ce ton même de persiflage ironique, que je n'aime point quand il s'applique à des choses douloureuses du passé et que je voudrais voir réservé comme un contre-poison à la fatuité de nos contemporains, n'est point pour choquer, car il vient des auteurs à la mode. Et puis, il y a dans ce volume presque autant de romans que de chapitres, et des romans d'amour, puisque M. Bordeaux, romancier avant tout, s'est attaché à résumer ici les histoires sentimentales que d'autres ont contées.

Je dis les *histoires*; et c'est en effet un attrait de plus que toutes ces idylles, ces élégies, toutes ces passions douloureuses sont vraies et ont été de la vie. Voici étudiées quelques *Correspondances amoureuses* des siècles lointains : celle de la religieuse portugaise qui s'éprit en 1661 de M. de Chamilly, celles de Mlle Aïssé, de Mlle de Lespinasse, de Mme de Sabran avec le chevalier de Boufflers (l'article, déjà ancien, n'est pas des meilleurs); puis celles, plus modernes, de Balzac avec Mme Hanska, de Victor Hugo avec sa fiancée, de Michelet avec Mlle Mialaret, et encore les lettres d'Aubanel à *Mignon*, de Berlioz à Estelle, son premier et dernier amour... D'après des travaux récents nous sont esquissés les portraits de Mme de Warens; de l'exquise Adélaïde de Bourbon, la dernière des Condé, qui porta au couvent le deuil de son très pur amour pour M. de Gervaisais; — de Mlle de Montsoreau, qui fut comtesse de la Ferronnays et dont M. le marquis Costa de Beauregard a fait connaître les *Mémoires d'une pauvre vieille*; — d'Adélaïde de Bellegarde, qui laissa son vieux mari et ses enfants pour suivre Hérault de Séchelles; — de la bonne Mme Barillier que connut, aima et faillit épouser Xavier de Maistre pendant son séjour à Aoste; — de Rosalie de Constant, la charmante vieille fille qui s'offrit sans succès à Bernardin de Saint-Pierre; — de la duchesse de Duras, l'amie très généreuse de Chateaubriand; — et de la « sainte moderne » enfin, Thérèse Chupin, devenue sœur Vincent-Ferrier, qui fonda le refuge Sainte-Anne pour les blessées et les repenties de l'amour coupable...

En outre, il se trouve, non point par un effet du hasard, mais parce que M. Henry Bordeaux, auteur du *Pays natal* et *la Savoie peinte par ses écrivains*, est particulièrement curieux des choses de son beau pays — et on ne saurait trop l'en féliciter — il se trouve, dis-je, que la plupart de ces romans intimes ont eu pour décor, au moins un moment, la Savoie, la Suisse ou des campagnes assez proches: et c'est un

charme de plus, et une ressemblance avec les romans d'aujourd'hui, que les paysages et les vues qui nous sont donnés : de Chambéry et d'Annecy pour Mme de Warens, de Sambrancher, où, en descendant du grand Saint-Bernard, Mlle de Condé s'arrêta dans un couvent de trappistines, du château des Marches en Savoie où a dansé, d'où est partie Adélaïde de Bellegarde, de la cité d'Aoste et de la *Tour du Lépreux*; de la Chablière, sur le lac de Genève, une propriété de famille des Constant, dont les terrasses ont vu passer Benjamin Constant, Mme de Staël, Mme Récamier, Mme de Charrière ; de la villa Diodati, que visitèrent ensemble Balzac et Mme Hanska... Même il ne faut que quelques tours de bicyclette pour aller découvrir près de Grenoble le hameau de Meylan où Berlioz enfant fut ébloui par les souliers noirs et les brodequins roses de son Estelle... Ces descriptions aimables aident à l'évocation des ombres, et donnent au récit quelque chose de personnel. M. Henry Bordeaux est vraiment, dans ces promenades sentimentales, un compagnon délicat.

— Je l'aime moins dans ses deux articles sur Loti et Barrès, intitulés, je ne sais trop pourquoi : *Deux Méditations sur la mort*. Loti, passe encore : il est si monocorde et si peu compliqué, que l'esprit critique de M. Bordeaux, qui est plus adroit que profond, le saisit assez facilement — après beaucoup d'autres. Mais le grand talent inégal, compliqué, tortueux de M. Maurice Barrès, il faudrait un coup de pic plus fort pour en trouver l'âme.

GABRIEL AUDIAT.

Romans à lire et romans à proscrire, par l'abbé LOUIS BETHLÉEM. Nouvelle édition refondue et considérablement augmentée. Cambrai, Oscar Masson, 1905, in-12 de XXII-326 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut rendre hommage au moins à l'idée inspiratrice du livre de M. l'abbé Bethléem : guider les directeurs de bibliothèques chrétiennes dans le choix des romans qu'ils peuvent mettre à la disposition des diverses catégories de leurs lecteurs. Pour arriver à ce but, à la fois utile et louable, l'auteur divise en six séries les romans dont il a recueilli les titres, et sur chaque livre, ou tout au moins sur chaque auteur, il donne une appréciation morale qui permet de décider quels sont les livres qu'il faut proscrire ; quels sont les livres qu'on peut utiliser au moins pour certaines catégories de lecteurs ; quels sont enfin les tout à fait bons livres, dont la lecture ne peut faire courir aucun danger ni à la foi ni aux mœurs de la jeunesse chrétienne. Laissant de côté les appréciations générales de l'Avant-Propos et de l'Épilogue, voici la division du livre : 1. Romans à proscrire en vertu des décrets de l'Index. — 2. Romanciers à proscrire en vertu de la loi naturelle ou de la morale chrétienne. — 3. Romanciers mondains, dont quelques œuvres peuvent être lues par des personnes d'un âge et d'un

jugement mûr. — 4. Romans honnêtes à l'usage des jeunes gens et jeunes filles sagement formés. — 5. Romans de collège et de pensionnat, convenant spécialement aux grands collégiens et aux jeunes filles récemment sorties de classe. — 6. Romans enfantins, pour les petits jeunes gens, jeunes filles et enfants. — On le voit, cette classification, avant tout pratique, n'a aucune prétention scientifique.

L'auteur ne me croirait pas, si je lui disais, pour lui faire plaisir, que son livre est parfait. Il accuse d'abord beaucoup de lacunes, la classification est un peu flottante et imprécise, et enfin toutes les appréciations ne me paraissent pas parfaitement justes. L'auteur invoque, d'une façon peut-être un peu exclusive, le témoignage du journal *l'Univers* et de la revue *l'Ami du clergé*, qui, à certains points de vue, sont un peu suspects. C'est pour cela sans doute que le dernier roman de Yves Le Querdec : *Le Fils de l'Esprit*, est si favorablement apprécié, alors que, en dépit du très grand talent de l'auteur, il me paraît à moi très contestable en plus d'un point, mauvais en quelques pages, et, dans son dénouement, vraiment un peu ridicule. Trop de questions irritantes y sont soulevées pour qu'il puisse sans inconvénients être mis dans les mains de la jeunesse. Je ne donne là qu'un exemple ; j'en pourrais citer d'autres. L'auteur aurait dû étudier de plus près la collection des comptes rendus de romans publiés depuis tout près de quarante ans par le *Polybiblion*, et suivre aussi les études bibliographiques des autres journaux catholiques. Il y eût trouvé, surtout dans le *Polybiblion*, qui me semble incomparable à ce point de vue, une multitude de renseignements autorisés, qui eussent rendu son travail à la fois plus complet et plus précis. Je lui signale ces sources précieuses en vue de la prochaine édition, et je lui conseille aussi d'élaguer toutes les réflexions parasites, qui témoignent de l'esprit de l'auteur, mais ne sont d'aucune utilité pour le lecteur, qui veut qu'on l'instruise et le renseigne, non pas qu'on le distraie ou qu'on l'amuse. Pour bien faire une telle œuvre, il ne faut perdre ni place ni temps.

Malgré tout, ce volume, bien imparfait encore, contient beaucoup de renseignements utiles sur les auteurs et sur les livres, et rendra de réels services.

ÉDOUARD PONTAL.

Pages choisies des grands écrivains. CARLYLE ; traduction et Introduction par E. MASSON. Paris, Colin, 1905, in-12 de XXVI-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une notice claire et substantielle sur Carlyle, des indications sommaires mais précises sur ses différents écrits, une centaine de morceaux heureusement choisis dans son œuvre immense, en voici assez pour permettre au lecteur de se faire une idée suffisamment exacte du célèbre philosophe écossais ; et c'est évidemment ce que s'est proposé

M. Masson. La tâche de traduire un écrivain si original et si excentrique n'allait pas, il faut le dire, sans des difficultés toutes spéciales, qui ont été partiellement vaincues; à notre sens cependant, il eût en général convenu de suivre de moins près les phrases anglaises. Tout ce qui est proprement de Carlyle, bizarreries, particularités, irrégularités volontaires, devait, bien entendu, passer autant que possible dans une traduction: mais transporter en français les constructions ordinaires de la langue anglaise, rendre des mots aussi usuels que *vain-glorious* ou *audibly* par des néologismes comme *vaine-glorieuse* ou *audiblement* (p. 351 et 297), c'est ajouter aux violences de Carlyle des barbarismes de tour et d'expression dont il n'est pas responsable. Traduction trop littérale, tout comme traduction infidèle, est trahison; cette trahison n'est au reste qu'intermittente, et bien des pages reproduisent avec exactitude un original difficile à rendre.

A. Barbeau.

La Vie et l'œuvre d'Elizabeth Browning, par Germaine-Marie Merlette. Paris, Colin, 1905, in-8 de x-365 p., avec portrait. — Prix : 8 fr.

Des essais critiques de Montégut et de Texte, un livre de M. des Guerrois, une version en prose d'*Aurora Leigh*, plusieurs traductions en vers (dont l'une est excellente) des *Sonnets from the Portuguese*, tout cela ne ferait-il pas croire que Mme Browning a éveillé chez nous plus d'attention et d'intérêt que presque aucun poète moderne de son pays ? Et voici, toujours d'une plume française, l'étude la plus complète qu'on ait faite jusqu'ici de sa vie et de son œuvre. Au prix de patientes recherches, Mlle Merlette nous retrace presque jour par jour la brève existence de l'écrivain, elle cherche à reconstituer l'histoire de son esprit et de son cœur, elle analyse par le menu les créations successives de son génie poétique. Biographie et critique, liées et presque fondues comme il convenait en ce cas, forment un ouvrage solide et d'agréable lecture. Peut-être, dans l'ensemble, la biographie demeure-t-elle un peu extérieure et eût pu pénétrer un peu plus avant dans le caractère de Mme Browning ; peut-être la critique reste-t-elle un peu timide et impersonnelle ; mais s'il est possible de souhaiter quelquefois un peu plus d'originalité et de profondeur, il n'y a qu'à louer la conscience de l'enquête, l'étendue et la sûreté des connaissances, la sympathie communicative de l'auteur pour son héroïne. De quelque excès d'éloge nul ne songera à se plaindre : la grande âme et les dons extraordinaires de Mme Browning ne sauraient être trop admirés; toutefois, à proclamer celle-ci, sans hésitation, « la plus grande femme poète de son temps et peut-être des temps modernes », ne risque-t-on pas d'être injuste envers une autre, de génie moins puissant, mais d'art plus achevé, Christina Rossetti ?

A. Barbeau.

HISTOIRE

Au Japon et en Extrême-Orient, par FÉLICIEN CHALLAYE. Paris, Colin, 1905, in-8 de IV-270 p. — Prix : 3 fr. 50.

En raison de sa guerre avec la Russie, le Japon étant à l'ordre du jour, les publications sur ce pays deviennent de plus en plus nombreuses. M. Félicien Challaye, professeur de philosophie, comme il nous l'apprend lui-même, n'a pas pu résister au désir de donner au public le résultat des observations recueillies par lui au cours d'un voyage en Extrême-Orient, fait de 1899 à 1901 comme boursier de voyage de l'Université de Paris. Aussi ne sommes-nous nullement étonné de le voir profiter de la circonstance pour se faire l'apôtre des théories philosophiques professées par un trop grand nombre de nos éducateurs officiels. Comme tous ceux qui n'ont vu, au cours d'un trop rapide voyage, que la surface des civilisations de l'Asie bouddhique, il admire tout ce qui émane des enseignements de *Çakya-Mount*, que pour un peu il déclarerait bien supérieur à Jésus-Christ ; aussi, d'après lui, « les Blancs devraient emprunter aux Jaunes quelques-unes de leurs vertus. » Ce parti-pris d'admiration est poussé un peu loin quand il remarque que « la foule japonaise, la plus propre et la plus agréable qu'il y ait au monde, ne dégage jamais qu'un léger parfum de géranium. » Nous croyons qu'il voit plus juste quand il dit : « Le Japon s'est européanisé contre l'Europe, pour mieux rester japonais. » Il admire beaucoup Lafcadio Hearn, cet Irlandais, né d'un père irlandais et d'une mère grecque, à l'île Leucade, devenu Japonais et bouddhiste par goût. L'auteur avoue que ses idées politiques et ses amitiés avec des nihilistes russes lui ont causé pas mal d'ennuis à Vladivostok, et il en profite pour critiquer amèrement les Russes. Notons enfin cette étonnante déclaration : « Les religions doivent mourir. Notre christianisme mourra. » Nous ne croyons pas téméraire d'assurer que le livre de M. Challaye mourra certainement bien avant. A.-A. FAUVEL.

Pages d'histoire de l'Église, par l'abbé L. MATHIEU. Paris, Bloud, s. d., 3 vol. in-12 de XXV-429, IX-476 et VIII-472 p. — Prix : 9 fr.

La mort de l'abbé Guillaume, professeur d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Verdun, n'avait pas soulevé seulement d'unanimes regrets ; elle avait ravi à l'enseignement un maître de premier ordre. On comprend donc le désir formulé par beaucoup d'admirateurs et d'élèves du vénéré prêtre, demandant que ses travaux fussent publiés.

M. l'abbé Mathieu, curé de Verlaines, a entrepris cette tâche pieuse et délicate ; se servant des notes prises par lui-même, en classe, et du canevas laissé par son maître, il a fait paraître sous le nom générique

de *Pages d'histoire de l'Église*, un certain nombre de volumes dont les trois premiers sont sous nos yeux.

Chaque volume porte un titre spécial, indiquant le caractère général des faits et de l'époque historique que l'auteur étudie. Le premier est intitulé : *Antiquités ecclésiastiques* et envisage la période qui s'étend des temps apostoliques au VIIe siècle. Dans une première partie, l'auteur raconte les souffrances de l'Église jusqu'à l'édit de Milan, puis ses luttes contre l'arianisme. Dans une seconde partie, il nous fait admirer le rôle de l'Église dans la dissolution du monde gréco-romain, son influence sur les Barbares et les services rendus par ses évêques et ses moines à la civilisation. — Le second volume est consacré à étudier les *Splendeurs de la chrétienté*. Après un coup d'œil général sur le pouvoir et l'influence de la Papauté au moyen âge, nous assistons aux luttes glorieuses de l'Église contre le mahométisme, et à son alliance féconde avec l'empire carolingien. Puis c'est l'ère du plein épanouissement ; l'Église apparaît bienfaisante, avec ses institutions sociales (trêve de Dieu, chevalerie, etc...) ; elle apparaît toute-puissante sous Grégoire VII ; elle apparaît toute brûlante de zèle dans les croisades, tandis que d'illustres docteurs, des universités florissantes, de grands saints et des ordres monastiques fervents viennent l'illuminer d'une radieuse auréole. Épanouissement magnifique et consolant, auquel succède cette décadence douloureuse décrite dans des chapitres intitulés : Boniface VIII, les Papes d'Avignon, le Grand Schisme d'Occident. — *Renaissance et réforme* : tel est enfin le titre du troisième volume. C'est l'étude des grands changements apportés dans les goûts intellectuels et artistiques de l'humanité par la Renaissance païenne, dans la foi et les mœurs par la réforme protestante. C'est la description de la lutte entreprise par l'Église pour défendre ses enfants ; lutte morale, dogmatique, disciplinaire, qui contraste singulièrement avec les luttes politiques et militaires suscitées par les souverains et les peuples au sujet des questions religieuses. C'est le triomphe de la vérité, la grande lumière apportée au monde par le concile de Trente, et l'admirable développement de la sainteté et des œuvres catholiques, surtout en France ; réponse victorieuse de Jésus-Christ à l'Enfer, et consolation touchante donnée à l'Église au moment où elle pleure des peuples entiers qui l'ont abandonnée. C'est, hélas ! le jansénisme venant en quelque sorte étouffer cette flamme de ferveur, et préparant avec le gallicanisme des jours sombres pour la religion en France. L'auteur termine par une étude sur les sociétés secrètes et leur rôle mystérieux à travers les siècles.

Pour bien apprécier l'ouvrage dont nous donnons l'analyse, il faut se rappeler le but que s'est proposé l'auteur. M. l'abbé Mathieu n'a pas entendu exécuter une œuvre personnelle ; il a voulu faire une

reconstitution dans laquelle il se dissimulerait le plus possible pour laisser la place d'honneur à son ancien maître. Cette tâche modeste et consciencieuse a été menée à bonne fin, et ne sera pas sans résultats utiles et pratiques. Il est des livres qu'on lit ; il en est d'autres que l'on consulte. Nous rangeons parmi ces derniers les *Pages d'histoire de l'Église*. Ceux qui veulent étudier y trouveront, en des chapitres remplis de notions et de faits, tout ce qu'ils doivent savoir et retenir. Ils n'auront plus la peine d'accomplir eux-mêmes ce travail d'analyse et de synthèse dans des *Histoires ecclésiastiques* inévitablement confuses quand elles sont complètes. Ceux qui enseignent y trouveront d'innombrables et précieux documents et, de plus, une méthode claire, des plans précis, une doctrine sûre.

Tout cela justifie les éloges accordés par l'épiscopat et la presse religieuse à M. l'abbé Mathieu, éloges auxquels nous nous associons volontiers. A. COLOMBEL.

Études de critique et d'histoire religieuse, par E. VACANDARD. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de VIII-390 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Vacandard a réuni six mémoires déjà publiés dans la *Revue des questions historiques* et la *Revue du clergé français*, et qui, portant pour la plupart sur des questions controversées et brûlantes, se distinguent non seulement par l'étendue de l'information, mais par l'impartialité toute scientifique des conclusions. — Le *Symbole des apôtres* n'a pas été composé par les apôtres. Il a pour base le formulaire baptismal de l'Église romaine, qui remonte sûrement au milieu du IIe siècle. Du IVe au VIIe siècle, ce texte, répandu dans tout l'Occident, s'enrichit peu à peu d'additions qui aboutirent à la formation du *textus receptus*, que l'on rencontre dès la fin du VIIe siècle, et qui, probablement d'origine gauloise, a été accepté et propagé par Rome. — Le mémoire sur *le Célibat ecclésiastique* retrace l'histoire des variations de la discipline sur cette grave question. M. Vacandard distingue deux périodes : première, du Ier au IVe siècle, où la pratique du célibat « est en honneur sans être proprement obligatoire, tant pour l'Église latine que pour l'Église grecque ; la seconde, où elle est soumise à des lois précises, beaucoup plus rigoureuses en Occident qu'en Orient. » Il suit le développement de ces lois, en Orient jusqu'en 692, en Occident jusqu'en 1123 (premier concile de Latran). — Dans le mémoire sur *les Élections épiscopales sous les Mérovingiens*, M. Vacandard, utilisant les travaux de Hauck, montre que Fustel de Coulanges a exagéré la mainmise de la Royauté sur l'Église, insuffisamment distingué les époques et méconnu notamment l'importance de l'espèce de concordat de 614. Une remarque intéressante (où M. Vacandard se montre véritable historien, incapable de prêter à une époque des préoccupations qu'elle ne connut

pas) se lit page 183 : « L'Église fit sagement d'accorder à la Royauté sa part dans la nomination aux évêchés. Mais, par là, entendait-elle lui octroyer bénévolement une faveur gratuite ? Les théoriciens du droit canon des temps carolingiens inclinent vers cette interprétation... On ne voit pas que cette question théorique ait préoccupé les évêques des VIe et VIIe siècles. Peut-être la trouvaient-ils superflue. Ce qui est sûr, c'est que la Royauté considérait l'exercice de son droit comme une prérogative inaliénable, d'origine divine. » — Le mémoire sur *l'Église et les Ordalies* est le moins approfondi ; on regrette notamment que l'auteur n'ait à peu près rien dit de l'ordalie par l'Eucharistie, qui rentrait particulièrement dans son sujet, puisque le caractère ecclésiastique n'en peut être contesté, et que plusieurs évêques y ont eu recours, et même des papes, comme Hadrien II vis-à-vis de Lothaire, et comme Grégoire VII (d'après des récits, il est vrai, suspects). — Le mémoire sur *les Papes et la Saint-Barthélemy* prouve péremptoirement que les Papes n'ont pas la responsabilité du massacre ; mais, à notre avis, l'ignorance réelle où fut quelque temps tenu Grégoire XIII des principales circonstances de l'attentat ne suffit pas à justifier entièrement sa conduite ; on voudrait que son désaveu du crime une fois mieux connu fût plus certain d'abord, et eût été plus éclatant. — Dans son mémoire sur *la Condamnation de Galilée*, M. Vacandard constate, contrairement à certains apologistes, que c'est bien comme hérétique que la doctrine copernicienne fut condamnée, et que les jugements de 1616 et 1633 ont bien été portés au nom du Pape ; ils n'ont pas pour cela le caractère de décisions *ex cathedrâ*. E. J.

Les Protestants à Nîmes au temps de l'édit de Nantes, par JACQUES BOULENGER. Paris, Fischbacher, 1903, in-8 de XVIII-237 p. — Prix : 5 fr.

M. Jacques Boulenger, très informé des sources calvinistes concernant l'histoire du midi de la France, montre ce qu'étaient les protestants sous Henri IV, dans Nîmes, une de leurs villes saintes. Il étudie, d'abord, les pasteurs : leurs fonctions, leur entretien, leur formation ; puis le consistoire : sa composition, son fonctionnement, ses finances, son rôle de haute police, sa domination sur la magistrature municipale, ses rapports avec les catholiques. Des appendices et pièces justificatives complètent fort heureusement le tableau.

Une conclusion à retirer du volume est qu'on manquerait de justice et de loyauté si l'on accusait le protestantisme d'avoir toujours favorisé le relâchement des mœurs. Une répression pareille à celle qu'exerçait, à la fin du XVIe siècle, le consistoire de Nîmes, non seulement contre toute forme de l'inconduite, mais contre le jeu, les spectacles, la musique, les danses, la coquetterie, n'était pas pour flatter les vices

populaires. En revanche, qu'on ne dise pas que le protestantisme fut une religion émancipatrice, respectant la liberté de l'âme. Bien délicate et paternelle est la discipline du confessionnal catholique auprès de l'odieuse inquisition du consistoire, de son ingérence perpétuelle et tyrannique dans la vie privée.

A Nîmes et aux environs, les huguenots ayant la majorité, le protestantisme est devenu, en fait, religion d'État. L'exercice du culte catholique est entravé de toutes manières; les papistes sont frappés de taxes arbitraires et exclus des emplois publics. M. Boulenger (qui est un peu dur aux écrivains catholiques) dit que c'est là « le contraire exactement de ce qui se passe dans le reste de la France. » Pas partout : car, à la même date, les choses vont ainsi dans chacune des villes et des régions où les protestants sont les plus forts.

Aussi n'est-ce pas uniquement à Nîmes, mais à Montauban, à La Rochelle et ailleurs, que les « réformés » accueillent très mal l'édit de Nantes. M. Boulenger estime que Henri IV ne fit preuve d'aucune générosité en adoptant la législation d'avril 1598 (p. 180-189). Sans doute, les énormes privilèges politiques qu'il reconnut aux huguenots lui furent arrachés par la nécessité du temps, et il ne céda que le moins possible des prérogatives de la Couronne. Mais, en pareille matière, la parcimonie nous semble un mérite. Il y eut un autre mérite à opérer, malgré d'énormes obstacles, la pacification voulue par l'intérêt national; à imposer aux partis une tolérance mutuelle. L'édit de Nantes vint restituer aux catholiques des pays protestants la liberté de leur religion et l'exercice de leurs droits civils.

YVES DE LA BRIÈRE.

Histoire critique des événements de Lourdes, apparitions et guérisons, par l'abbé G. BERTRIN. Paris, Lecoffre, 1905, in-8 de IV-558 p. — Prix : 3 fr. 75.

Ce volume, vivement attendu, a été encore mieux accueilli que les autres ouvrages du même auteur. Il a paru il y a quatre mois à peine et un sixième tirage vient d'en être fait. Cette vogue s'explique par l'importance du sujet et par l'habileté avec laquelle il a été traité. L'histoire de Lourdes depuis les apparitions jusqu'aux plus récentes guérisons miraculeuses n'avait pas encore été présentée dans son ensemble, du moins sous cette forme. M. l'abbé Bertrin vient donc de combler une lacune qui ne pouvait subsister plus longtemps, et il l'a fait avec une connaissance de son sujet, une sûreté de critique et une élégance de style qu'on ne saurait trop admirer. Des éloges mérités lui ont été adressés par des voix beaucoup plus autorisées que la mienne, entre autres par celle de l'évêque de Tarbes, auquel est confiée la garde du célèbre sanctuaire de la Vierge immaculée. Mgr Schœpfer les

a résumés en disant que, pour lui, ce livre contient « l'histoire définitive de Lourdes. »

Ces mots ne doivent évidemment être pris à la lettre que si, ainsi que l'indique le sous-titre, on ne doit entendre par histoire de Lourdes que l'histoire des apparitions et des guérisons miraculeuses, c'est-à-dire l'histoire des manifestations de la puissance divine à Lourdes. Mais ils ne sont pas exacts pour quiconque désire trouver dans un livre sur Lourdes l'exposé du rôle que les hommes ont joué dans l'organisation des pèlerinages et dans la transformation des lieux voisins de la grotte de Massabielle. Ne demandez pas, par exemple, au volume de M. l'abbé Bertrin ce qu'ont fait à Lourdes les évêques successeurs de Mgr Laurence, l'abbé Peyramale, les PP. Duboé, Sempé, etc.; n'y cherchez pas même un résumé complet de la vie, si simple et si courte, de Bernadette, ni un récit des tracasseries qu'elle eut à supporter de la part des autorités de la région; n'essayez pas d'y découvrir la description de la basilique, de l'église du Rosaire, etc. Comment se fait-il que toutes ces choses et beaucoup d'autres encore soient ou complètement passées sous silence ou à peine esquissées dans cette histoire « définitive » de Lourdes? Ne serait-ce pas parce qu'il eût fallu les présenter autrement que ne l'avait fait le célèbre écrivain Henri Lasserre? N'est-il pas extraordinaire, en effet, que cet auteur ne soit pas cité une seule fois par M. l'abbé Bertrin, alors que les exemplaires de toutes les éditions de ses ouvrages sur Lourdes, des traductions qui en ont été faites dans une multitude de langues et de toutes les autres publications françaises ou étrangères, qu'ils ont inspirées, s'élèvent au moins à *un million*? Ce silence, certainement prémédité, n'est-il pas le symptôme d'une réaction contre l'œuvre d'un auteur qui, avec une habileté, disons le mot, avec une audace incroyable, était parvenu à monopoliser à son profit l'histoire de Lourdes et, pendant trente-cinq ans environ, avait été seul à faire connaître à l'univers entier le grand sanctuaire des Pyrénées? En ignorant cette œuvre de Lasserre, M. l'abbé Bertrin semble bien faire indirectement, à sa façon, ce que certains, comme l'abbé Moniquet, ont déjà tenté de faire par une attaque directe. Mais si la description que Lasserre nous a laissée des commencements de Lourdes est plus romanesque que véridique, et si l'habile, mais inexacte mise en scène dans laquelle il a fait mouvoir divers personnages étroitement liés, à des titres divers, à l'établissement du pèlerinage, tels que l'abbé Peyramale, les PP. de l'Immaculée Conception, le préfet Massy, le commissaire Jacomet, etc., avait pour but de donner plus de relief à ses livres et d'augmenter leur valeur *marchande*, est-ce une raison pour que tous ces faits et tous ces personnages soient désormais laissés dans l'ombre? N'est-ce pas précisément parce que les récits de Lasserre sont en grande partie faux ou incomplets qu'il est nécessaire de les refaire?

Il est vrai qu'il est peut-être trop tôt pour porter un jugement impartial sur les hommes qui ont organisé ou combattu l'œuvre de Lourdes; mais enfin on nous doit une histoire, exacte cette fois et avec documents officiels à l'appui, des origines de cette œuvre, et, tôt ou tard, il faudra qu'on l'écrive. Quand nous pourrons joindre le volume qui la contiendra au beau livre de M. l'abbé Bertrin, alors seulement nous pourrons admettre que nous avons entre les mains l'histoire « définitive » de Lourdes.

LÉON CLUGNET.

Le Clergé français et le Concordat, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Paris, Perrin, 1905, in-16 de VIII-325 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le baron de Mandat-Grancey publia en juin 1904, dans l'*Action française*, des articles où il se rangeait parmi les partisans les plus déclarés de la dénonciation du concordat; ces théories « firent beaucoup de bruit dans le monde catholique » (il le rappelle du moins dans sa Préface); ses réponses à de justes critiques mirent même, paraît-il, « le feu aux poudres. » Ce sont ces articles qu'il publie aujourd'hui en volume, sans les refondre, pour leur garder, pense-t-il, plus de saveur. Voici les titres de ces divers chapitres : *A propos de l'incident de Mgr Le Nordez; Lettre ouverte à Mgr X., évêque de Z.; Le Clergé et les laïques. La Question des congrégations. — Rome. — La Question financière. — Le Recrutement et l'éducation du nouveau clergé.* Voilà certes des sujets graves, difficiles, de pleine actualité. Ils demandent une grande compétence, une certaine réserve, j'allais dire beaucoup de mérites personnels, et ils laissent aussi une large place à l'incertain et à l'inconnu. L'auteur, impressionné par son expérience de voyageur, principalement dans le Nouveau Monde, paraît très partisan, en principe, des méthodes américaines; et comme, d'autre part, il est très traditionaliste, il s'ensuit une contradiction fréquente, un peu d'illogisme dans ses doléances acerbes contre les errements de l'Église de France, telle qu'elle est actuellement organisée. Il casse beaucoup de vitres; il enfonce aussi quelques portes ouvertes. Au milieu de son désir loyal et méritoire de dire toute sa pensée pour le plus grand bien d'une cause qu'il entend servir avec vigueur, il a le tort de ne point écarter les traits d'esprit et de soutenir trop constamment des paradoxes, par exemple que Richelieu fut un homme d'État parce qu'il était « assez mauvais prêtre » (p. 190); ou encore que les nations « résistent plus longtemps à leurs vices qu'à la pratique de certaines vertus » (p. 193); que les jésuites enseignent à leurs élèves le respect des héros de la Révolution, et que les bénédictins ont mieux à faire que de s'occuper du chant liturgique du moyen âge. Avec une hardiesse de pince-sans-rire et d'enfant terrible, l'auteur sème son texte d'anecdotes sans doute piquantes, mais qui perdent de leur valeur par les réticences dont il les accompagne et l'absence absolue de noms propres pour les contrôler.

M. de Mandat-Grancey s'élève très fort et peu respectueusement contre les faiblesses de Léon XIII, « un général paralysé » (p. 215) « qui avait la manie de se croire un grand diplomate » ; toutefois il se console en pensant « que cela va enfin changer » (?). Il traite avec le même ton cavalier beaucoup d'institutions vénérables dont on voit bien qu'il n'a pas la charge ; les remèdes que sa générosité impétueuse propose gagneraient (plusieurs sont justes) à être formulés avec plus de modération. Dans son dernier chapitre, on trouve sur « l'imprécision » de raisonnement habituelle aux « clercs » (p. 284), sur les services matériels qu'ils devraient apprendre à rendre à leurs paroissiens (p. 288), sur les principes d'économie politique qu'il leur serait bon de connaître (p. 289), des réflexions heureusement pratiques. L'auteur, qui avoue avoir écrit « d'une plume vagabonde, » conclut, à propos de la loi que tous les sectaires du Parlement ont préparée, « en espérant bien qu'elle sera votée. » — « Sans trop me préoccuper, ajoute-t-il, des conditions dans lesquelles elle le sera. » — Il permettra de penser que cette désinvolture constitue son erreur et la condamnation de son système, et de préférer à son appréciation d'humoriste le jugement que formulait hier encore le cardinal-archevêque de Paris : « Le sens de la séparation, si on veut bien le comprendre, c'est la renonciation de la France à être une grande nation catholique dans le monde. » G. DE G.

Césarisme et démocratie. L'Incompatibilité entre notre régime administratif et notre régime politique, par JOSEPH FERRAND. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de XXXVIII-258 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ouvrage posthume d'un homme éminent qui, depuis 1849 jusqu'à 1874, appartint à l'administration préfectorale et, après avoir été, par ses principaux ouvrages : *Les Institutions administratives en France et à l'étranger* et *les Pays libres*, un des principaux protagonistes de la décentralisation, fit partie de l'Institut comme membre correspondant de l'Académie des sciences morales. La notice écrite à l'occasion de sa mort sur sa vie et sur ses œuvres par M. Cheysson sert de préface à l'ouvrage.

L'organisation administrative de l'an VIII, survivant à la chute du régime autocratique et notamment l'application quasi superstitieuse de la maxime « délibérer est le fait de plusieurs ; agir est le fait d'un seul », sont, d'après M. Ferrand, les principales causes de notre malaise politique, étant observé que l'élection est devenue la base unique de l'organisation de l'État français. Il critique amèrement les régimes qui se sont succédé depuis un siècle de n'avoir pris aucune mesure efficace pour faire l'éducation du suffrage universel et pour l'organiser. Il pense que, d'une part, il y aurait lieu d'améliorer notre électorat politique et administratif par diverses mesures parmi les-

quelles il préconise le vote plural et la représentation des minorités et que, d'autre part, une autonomie et une indépendance effectives devraient être laissées aux administrations locales, la gestion des intérêts qui leur sont confiés devant servir d'école pour l'éducation politique de la nation.

Nul n'était plus compétent pour traiter ces questions que M. Ferrand, qui, dans dans des pages trop courtes, remue un grand nombre d'idées dont aucune n'est négligeable. Ses conclusions méritent, en grande partie, de rallier les politiques avisés. Tout au plus sera-t-il permis de dire que, pour la solution des graves problèmes qu'il pose, il y a peut-être lieu de tenir compte d'un certain nombre d'éléments qu'il n'a pas jugé à propos de mentionner. Si notre régime administratif est incompatible avec notre régime politique, n'y a-t-il pas aussi incompatibilité entre notre tempérament et nos intérêts nationaux d'une part et notre régime politique d'autre part ? La liberté (nous entendons : la liberté vraie, c'est-à-dire un contrôle sérieux de la nation sur le gouvernement et le respect des droits des citoyens) n'est-elle pas incompatible avec la république et surtout avec la république démocratique ? N'y a-t-il pas aussi incompatibilité, du moins dans un grand pays, entre le régime républicain et l'état démocratique de la nation ? Le penchant vers la centralisation n'est-il pas de l'essence du tempérament français ? Ce qui nous reste de la liberté n'est-il pas, en fait, garanti bien plutôt par la tutelle lointaine du pouvoir central que par les pouvoirs nés des élections locales, dans lesquelles la majorité n'a le plus souvent d'autre préoccupation que de molester la minorité ? Enfin les mesures les plus sages de décentralisation ne sont-elles pas rendues, en fait, impossibles par la préoccupation constante et nécessaire du parti qui est au pouvoir d'avoir directement ou indirectement la mainmise sur tous les rouages du pays pour s'y maintenir et en jouir le plus longtemps possible ?

Mais il est une conclusion, hélas ! nécessairement trop vague, de M. Ferrand, à laquelle nous souscrirons tous : c'est celle qui consiste à réclamer l'éducation politique de la nation. Il n'est que trop vrai que telle était l'œuvre capitale qui s'imposait depuis un siècle et à laquelle il a été lamentablement failli. On peut dire qu'aujourd'hui en France on ne s'entend même plus sur la notion du bien et du mal. Toutes les forces de l'État et d'une presse immense sont employées à mettre le mal à la place du bien et l'erreur à la place de la vérité, presque en toutes matières. Quiconque entamera la lutte aura bien mérité de la patrie et, si quelqu'un y réussissait, l'humanité n'aurait pas connu de plus grand homme.

EUGÈNE GODEFROY.

La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours, par Édouard Driault. 3e édit., revue. Paris, Alcan, 1905, in-8 de xv-407 p. — Prix : 7 fr.

J'ai rendu compte, il y a sept ans, de la première édition de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 150). La troisième édition a été revue, mais non augmentée, car elle n'a été modifiée que très sommairement, et sans que la pagination ait changé. Pour les événements de Crête, de Macédoine, du Haut-Nil et du Soudan, il a suffi d'ajouter quelques lignes ; pour l'Extrême-Orient, il y en aurait eu trop à dire, et M. Driault a préféré attendre la fin du conflit russo-japonais pour en parler ; ce sera l'occasion d'une quatrième édition. La couverture a été mise au goût du jour ; elle est d'un aspect moins lourd et plus flatteur à l'œil ; mais le papier est plus mauvais et les caractères trahissent la vétusté ; c'est ainsi qu'on met une cravate chatoyante pour cacher les déchirures de sa chemise. Mais je ne parle que de la forme extérieure du volume ; le fond est aussi solide, aussi bien agencé, aussi vrai qu'il y a sept ans. P. Pisani.

La Vie au Palais-Royal, par L. Augé de Lassus. Paris, Daragon, 1904, in-8 de 191 p., avec trois planches. — Prix : 10 fr.

L'auteur de ce volume n'a pas eu l'intention de faire œuvre historique, ainsi qu'il est aisé de s'en apercevoir ; il effleure toutes les parties de l'histoire du monument sans les approfondir (le pouvait-il faire en 191 pages ?), sans s'arrêter aux questions archéologiques ni aux dissertations artistiques. Il s'est contenté d'une cueillette d'historiettes, faite un peu au hasard, groupées d'une façon un peu disparate. Dans sa flânerie il nous conte des anecdotes déjà très connues mais souvent amusantes, il invoque l'aspect changeant de ce centre si parisien où se sont passés tant de grands événements, depuis Richelieu jusqu'à la Fronde, depuis la Régence jusqu'à la Révolution. Le programme était vaste : l'auteur a dû souffrir de l'étreinte qui l'a probablement empêché de l'exécuter aussi bien que s'il avait eu ses coudées franches. P. Lbe.

L'Abbaye royale de Joug-Dieu, près Villefranche, en Beaujolais (1115-1788), par Joseph Balloffet. Villefranche, Blanc et Mercier, 1904, in-8 de 106 p., avec 3 grav. et 3 plans.

L'abbaye de Joug-Dieu appartenait à la congrégation de Tiron. Ce ne fut d'abord qu'un prieuré simple, fondé par Guichard III de Beaujeu (1115) ; l'érection en abbaye se fit en 1137. Cette maison eut à son tour des prieurés, dont deux, Seillon et Montmerle, furent transformés en chartreuses au xiie siècle. Pendant le cours du treizième siècle, les moines reçurent, par testament ou d'autres manières, d'assez nom-

breuses donations. On vit à cette époque commencer des démêlés entre Tiron et sa dépendance de Joug, au sujet de la nomination de l'abbé. Comme tous les monastères français, cette maison souffrit beaucoup de la guerre de Cent ans. Le régime bénéficiaire introduit dans la communauté et la commende l'empêchèrent de réparer ses ruines avant les guerres de religion et la Ligue. Au XVIIe siècle, elle ne put participer à la renaissance monastique, dont la congrégation de Saint-Maur fut l'agent principal; elle devait être, par la force des choses, la proie de la sécularisation, ce qui eut lieu par l'union du monastère au chapitre récemment fondé à Villefranche. Ce ne fut pas sans difficulté : les procès qui en résultèrent ont fourni à M. Balloffet des renseignements intéressants et des pièces justificatives utiles. Cette dernière partie de son livre est la plus documentée ; et, malgré la pauvreté des documents sur l'ensemble de l'histoire, il a pu compléter la liste des abbés dressée par les auteurs de la *Gallia christiana*. J. BESSE.

Un Petit Séminaire du diocèse de Lyon. L'Argentière, par le chanoine ANDRÉ LEISTENSCHNEIDER. Lyon, Vitte, 1905, in-8 de XX-464 p., avec de nombr. grav. — Prix : 8 fr.

Le petit séminaire de l'Argentière célébrait en 1904 le centième anniversaire de sa fondation ; le travail de M. Leistenschneider est un souvenir précieux de ces solennités. On y trouve l'histoire complète de cette institution, qui occupa d'abord un ancien chapitre noble de femmes, lequel avait lui-même remplacé, en 1777, un prieuré de bénédictines fondé au XIIIe siècle, sous la dépendance de l'abbaye de Savigny. Le chapitre consacré aux bénédictines et aux chanoinesses sert en quelque sorte d'Introduction. Quelques-unes des pièces justificatives, publiées à la fin du volume, se rapportent à cette première partie.

La fondation du séminaire est due au cardinal Fesch ; il le confia bientôt aux Pères de la foi : ces religieux n'y restèrent que trois ans. Depuis 1807, les prêtres du diocèse l'ont dirigé sous la conduite de supérieurs estimés, tels que MM. Recorbet, de la Croix, Deplace, Beaujelin, Girin, etc. Les maîtres ont formé un grand nombre de prêtres, et parmi eux des évêques, en général missionnaires, et des martyrs ; plusieurs, parmi leurs élèves, se sont fait dans la magistrature, les affaires et les lettres, une situation honorable.

L'historien du petit séminaire fait suivre pas à pas le développement de cette insttitution et les vicissitudes qu'il lui a fallu traverser. Les transformations, les agrandissements de l'édifice, l'acquisition des propriétés, l'intéressent comme les modifications apportées au programme et l'établissement des œuvres propres à assurer la conservation de la piété. Dans un chapitre spécial, le huitième, qui a pour titre : *Une Année à l'Argentière*, il montre la vie du séminaire, telle

que les séminaristes ont à la mener. C'est celle, au surplus, de la plupart des séminaires, mais avec des traits qui lui donnent une physionomie propre. Nos maisons d'éducation, réservées aux futurs prêtres, ont toutes une allure familiale qu'on chercherait vainement ailleurs ; l'esprit qui en résulte est pour beaucoup dans le maintien des traditions saintes d'un diocèse et dans la formation du clergé.

M. Leistenschneider n'a rien négligé de ce qui pouvait donner à son livre de la valeur et de l'intérêt : nous signalons, en particulier, un recueil de pièces justificatives et une illustration abondante et soignée.

J. Besse.

Histoire du collège de Chinon, par E.-H. Tourlet. Paris, Champion, 1904, in-8 de 246 p., avec 6 planches. — Prix : 5 fr.

Le collège de Chinon, dont la fondation remonte à 1578, n'avait pas encore trouvé d'historien : l'association amicale des anciens élèves de cet établissement chargea son président, M. Tourlet, de combler cette lacune. Elle fut bien inspirée dans ce choix, car M. Tourlet s'est acquitté très consciencieusement de son mandat. Pour retracer les différentes phases de la vie de ce collège, il a fouillé avec le plus grand soin les archives communales de Chinon, les archives départementales d'Indre-et-Loire, les registres des délibérations du bureau du collège, qu'il eut la bonne fortune de retrouver presque sans interruption depuis 1738 jusqu'à nos jours, les Archives nationales et les anciennes minutes des notaires de la ville. Aussi toutes ces recherches lui ont permis de donner un travail vraiment neuf et bien complet.

Après avoir fait connaître ce qu'étaient les anciennes écoles et l'école capitulaire de Saint-Mexme avant la fondation du collège, il nous apprend ensuite ce qu'il devint de 1578 jusqu'en 1795, date à laquelle la ville en céda la direction aux augustins. Les augustins, qui avaient pris ce collège en pleine décadence, ne surent pas lui donner une bonne impulsion. Aussi, en 1721, la ville le confia à un principal qu'elle nomma. Les ressources de la ville ne lui permettant pas de subvenir à tous les besoins de l'établissement, elle en abandonna la direction à l'archevêque de Tours de 1738 à 1791. Dans la tourmente révolutionnaire, après avoir été collège national de 1791 à 1793, puis école secondaire en 1793-1794, l'institution sombra et c'est seulement en 1803 que le collège fut rétabli.

Le travail de M. Tourlet se termine par un certain nombre d'appendices, de pièces justificatives, de planches et de plans qui augmentent l'intérêt de ce volume dans lequel l'auteur n'a rien épargné pour arriver à donner une histoire du collège de Chinon aussi exacte que possible.

J. Viard.

Les Routes d'Arles, par André Godard. Paris, Perrin, 1904, in-12 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

D'un accent sincère, écrites dans une langue harmonieuse et imagée, ces pages ne sont pas l'exacte description d'un observateur impartial mais le rêve d'un amoureux de la Provence. Encore ce qui passionne M. Godard, c'est moins le pays lui-même, la variété de ses paysages, la grâce de ses horizons que les grands souvenirs qu'évoquent les vestiges d'Arelate, de Massalia et d'Arausio (Orange). Ces antiquités elles-mêmes, tout en lui rappelant les merveilles de l'art grec et les beautés imparfaites de l'art gallo-romain, ne l'enthousiasment pas autant que les prétendus monuments des premiers siècles du christianisme dans la Narbonnaise.

Rien de significatif à cet égard comme l'accent de conviction profonde avec lequel l'auteur défend, contre les conclusions de la critique moderne, le débarquement de Lazare et de Marie-Madeleine sur les côtes provençales, leur apostolat, le séjour de la pénitente dans la grotte de la Sainte-Baume, en un mot cet ensemble de traditions locales mises en doute par d'éminents historiens.

Historien, archéologue, M. Godard ne l'est point, et d'ailleurs il n'a aucune prétention à ces titres; il est avant tout, et d'une manière presque exclusive, artiste, poète et surtout croyant. A parler franc, je préfère son esthétique à sa foi. La première, soutenue par une érudition moyenne, n'est pas sans finesses et sans intuitions originales. Pourquoi faut-il que l'ardeur immodérée de la croyance dépare la seconde? La violence de certaines boutades contre la conception actuelle de l'histoire et le progrès industriel et scientifique de notre temps contraste péniblement avec des jugements équitables portés sur les œuvres de la statuaire et de l'architecture antiques et, par le fait, sur la civilisation païenne.

Un autre défaut tout à l'honneur de l'écrivain, s'il n'était au détriment de son livre, est la surabondance des souvenirs évoqués, leur rapprochement fortuit qui n'a d'autre loi que le mécanisme d'associations d'idées qui se succèdent trop hâtivement dans un cerveau d'intuitif.

Un phénomène curieux qui prouve jusqu'à quel point l'auteur suit le libre jeu de son imagination, est le récit interminable et détaillé d'un Pardon en Bretagne, récit fait à propos des fêtes liturgiques de la Provence. — Les premiers chapitres de l'ouvrage sont les meilleurs, bien travaillés et assez suivis.

C'est une vue rétrospective des principales phases de l'histoire d'Arles. Le rôle si important de cette capitale sous la domination romaine est mis en relief. Par contre, la physionomie, pourtant très particulière d'Orange, de Fréjus, de Saint-Rémy et surtout de Marseille, est insuffi-

samment rendue et leur rôle historique n'est pas toujours indiqué. M. Godard a cependant saisi un point capital de la vie des Massaliotes d'avant notre ère, leurs luttes incessantes contre les indigènes réfugiés dans les collines avoisinant la jeune colonie phocéenne. Mais il ne comprend rien à la signification du Muséon arlaten, à sa poésie : il l'appelle ironiquement le capharnaüm du félibrige, que ranime chaque jeudi, parmi quelques intimes, le juvénile entrain du vieux Mistral. L'auteur des *Routes d'Arles* a un tort plus grand, on pourrait dire impardonnable, c'est son silence sur les troubadours du Midi. Comment n'a-t-il pas rappelé l'influence du lyrisme provençal au XIIe siècle sur la littérature française ?

L'ouvrage de M. Godard est trop long ; des pensées neuves, d'heureuses reconstitutions du passé et quelques bonnes descriptions y sont perdues au milieu de banalités, de tableaux pâles et de contours imprécis. Un auteur trop fécond à l'imagination trop riche d'idées ne saurait les exprimer toutes. Il n'est point tenu de tout dire.

G. ARNAUD D'AGNEL.

Bismarck et son temps. La Préparation (1815-1862), par PAUL MATTER. Paris, Alcan, 1905, in-8 de III-543 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur a fait œuvre de vulgarisateur ayant une conviction incontestable, avec la conscience de faire œuvre utile. Ce à quoi, disons-le tout de suite, il a pleinement réussi. Il semble avoir voulu dire dans sa Préface : « Voilà Bismarck et son temps. Considérez et jugez » ; il a fait pour cela abstraction de l'idée patriotique, et a, comme il le dit lui-même, fait un travail d'historien, sans colère ni envie.

M. Paul Matter nous trace d'abord les origines des Bismarck, puis la jeunesse d'Otto-Édouard-Léopold de Bismarck, qu'il raconte d'une façon très nette et très précise ; mais il approuve peut-être trop cette éducation. Je reconnais volontiers Bismarck comme un homme supérieur et remarquable à partir de trente ans ; je suis loin toutefois de lui discerner ces mêmes qualités pour sa jeunesse. Il eut comme la plupart des *Academische Bürger* des goûts peu relevés et plus dignes des étudiants du moyen âge que des étudiants modernes. Dussé-je être traité de « philistin » et de chauvin, j'aime mieux notre jeunesse universitaire avec l'ardeur de ses chevaleresques espérances, voire même les mœurs de nos étudiants en goguette savourant l'orgueil d'être enfin des hommes... C'est du moins plus naturel et plus moral que d'aller s'isoler, à l'heure où le soir tombe, dans une de ces brasseries qui pullulent de l'autre côté du Rhin et qui ne sont que de véritables sentines du vice.

M. Paul Matter nous montre ensuite Bismarck à la diète de 1847, puis en pleine réaction, ses débuts à Francfort et à la guerre de Crimée. Il

était arrivé à la diète de 1847, nourri de tous les préjugés d'un hobereau poméranien. Ses débuts à Francfort modifient ses vues. Sa foi dynastique s'est modifiée ; son dévouement est toujours profond envers son roi, mais il a évolué. Un conflit éclate entre la Couronne et le Parlement. Bismarck est appelé à deux reprises, il réclame la lutte à outrance. Le Roi hésite. Il se retire à l'ambassade de Paris. Puis on l'appelle définitivement ; il arrive, la tête haute, audacieux, prêt à tout, comme le dit très justement M. Matter en finissant.

J'attends avec impatience les deux tomes qui suivront ce bel ouvrage : l'action (1862-1871), le triomphe et le déclin (1871-1898). J'aime à croire qu'après la publication de ces deux volumes les lecteurs penseront que l'auteur a atteint son but, qui est de fournir au public un livre plus complet et moins superficiel que les précédents. ROBERT GUILLOU.

Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai, par Dom URSMER BERLIÈRE. Paris, Champion, 1904, in-8 de XXVII-317 p. — Prix : 6 fr.

Le gouvernement belge a récemment fondé à Rome un Institut historique dont la direction a été confiée à Dom Ursmer Berlière, bénédictin de l'abbaye de Maredsous. Le premier travail que vient de publier l'éminent recteur justifie pleinement la confiance que lui a témoignée son gouvernement : il entend diriger les membres de son Institut par l'exemple personnel. L'*Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum* est un modèle : l'auteur donne le sommaire clair et concis de 1955 documents étudiés par lui ; ils vont de l'année 1296 au 16 décembre 1548. Dom Berlière ajoute en appendice trente documents, dont le texte lui a paru plus intéressant. Tous ces documents ont trait aux élections épiscopales ou abbatiales, aux provisions des bénéfices réguliers ou séculiers, et au prélèvement des droits du Siège apostolique sur les bénéfices et les églises. La date du document et le nom du personnage et du lieu qui en sont l'objet font le grand intérêt de cette publication : on peut ainsi modifier ou compléter les listes des titulaires de quelques abbayes et bénéfices.

Pour faciliter l'emploi de son travail, Dom Berlière l'a complété par une table des noms de lieux et de personnes, dressée avec un soin qui dénote une expérience peu commune ; elle lui vaudra la reconnaissance de tous ceux qui auront à utiliser son inventaire. Il donne dans sa Préface des notions très précises, accompagnées d'une bonne bibliographie, sur la Chambre apostolique et les droits qu'elle était chargée de percevoir au nom du Souverain Pontife sur les bénéfices de la chrétienté, tels que les cens apostoliques, les services, les annates, les dé-

pouilles, les décimes, les subsides caritatifs, les procurations, termes qui se trouvent à chaque page de l'Inventaire analytique.

Dom Berlière annonce dès maintenant la prochaine publication des *Suppliques de Clément V* qui sont sous presse. L'*Inventaire analytique des diversa cameralia* et les *Lettres de Jean XXII* par Arnold Fayen sont en préparation. Un pareil début promet un brillant avenir à l'Institut historique belge.

J. Besse.

Le Roman de l'Espagne héroïque, par Gaston Routier. Paris, Savaète, s. d., in-18 de 255 p. — Prix : 3 fr.

La vérité historique est cruellement maltraitée en ce petit livre dont le cadre et les personnages sont empruntés à l'histoire. Le roi goth Chindasvinthe, que M. Gaston Routier appelle, on ne sait pourquoi, Chindavinste et nous présente comme un « paladin sans peur et sans reproche », fut en réalité un conspirateur acharné. Aiguillonné par l'ambition, il usurpa tyranniquement, dans sa vieillesse, le trône du jeune Tulgas. D'autre part l'évêque Oton n'a jamais existé, et on chercherait en vain un prélat de ce nom parmi les nombreux évêques et archevêques de Tolède. A l'époque de Chindasvinthe, le siège épiscopal de cette ville devait être occupé par Eugène II, ou par saint Eugène III, prédécesseur de saint Ildefonse. Il serait facile de relever dans le livre de M. Gaston Routier d'autres erreurs tout aussi importantes.

Léo Rouanet.

Innocent III, Rome et l'Italie, par Achille Luchaire. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 262 p., avec 2 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a des sujets qui, en même temps qu'ils attirent par leur intérêt, découragent par leur ampleur et leur difficulté ; c'est la raison sans doute pour laquelle nous n'avions pas encore, sur le grand règne d'Innocent III, d'étude d'ensemble au courant des dernières recherches de l'histoire. M. Luchaire semble avoir entrepris de nous la donner. De ce pontificat si rempli, si un, par certains côtés, mais dont l'activité s'est dépensée dans tant de graves questions distinctes, il a détaché un groupe d'épisodes : les relations du Saint-Siège avec la commune de Rome et avec les villes et les États d'Italie. Écartant tout appareil d'érudition, négligeant volontairement toute référence (ce qui est peut-être regrettable), renonçant à entrer dans les discussions techniques et spéciales (par exemple, à examiner du point de vue juridique les fameuses revendications territoriales de l'Église que fit valoir Innocent III), il s'est appliqué surtout à donner une impression vive de cette extraordinaire anarchie italienne au milieu de laquelle se débattait la Papauté. Il a fallu à Innocent III dix années de lutte de rues pour établir sa domination sur la commune de Rome ; par les com-

munes du Patrimoine, du Duché et de la Marche d'Ancône, il est arrivé tout au plus à se faire reconnaître, jamais à se faire obéir ; la Toscane et la Lombardie ne l'ont écouté — et encore ! — que dans ses appels contre l'Allemand ; elles ont toujours refusé de changer la domination impériale pour la domination pontificale. Si dans le centre et le nord de l'Italie c'est à l'esprit de désordre invétéré, au particularisme, à l'anticléricalisme, parfois aux sympathies hérétiques des municipalités que le Pape se heurte, dans le midi, dans le Royaume (que par anachronisme M. Luchaire appelle les Deux-Siciles), il a affaire à l'anarchie féodale et aux intrigues de palais, fomentées, envenimées par les aventuriers allemands. Même dans son propre entourage et sa propre administration, il n'était pas le maître. Un dernier chapitre, sur la curie, montre son impuissance, en dépit des efforts les plus sincères, pour réformer certaines pratiques de la Cour pontificale. Rien mieux qu'un pareil livre ne permet de constater quelles limites les habitudes, les distances, et le désordre général mettaient à une autorité en apparence si étendue et si absolue ; mais il fait ressortir aussi la hauteur de vues, « l'esprit de tolérance et d'équité », « le sens droit et les idées larges » d'un des plus grands papes du moyen âge. — Un appendice fournit quelques détails sur les portraits d'Innocent III. J.

La Marine russe dans la guerre russo-japonaise, par le capitaine de frégate N.-L. Klado ; traduit par René Marchand. Paris, Berger-Levrault, 1905, in-12 de 326 p., avec portraits et croquis. — Prix : 3 fr. 50.

C'était avec le plus vif intérêt que nous avions lu, dès son apparition, au mois de mars dernier, ce volume du commandant russe Klado, composé d'articles de journaux, publiés au cours des mois précédents. Aujourd'hui, c'est avec un sentiment infiniment pénible, profondément triste, que nous relisons, pour en rendre compte aux lecteurs du *Polybiblion*, ces pages vibrantes de patriotisme. Le brillant officier qu'est le commandant Klado a rempli un douloureux devoir, devant lequel trop d'hommes se croient en droit d'hésiter, en affirmant à ses compatriotes ce qu'il sentait être la vérité, en les avertissant du danger que courait leur patrie, en mettant à nu les plaies dont ils souffrent, peut-être, hélas ! dont ils meurent, et, aussi, en osant leur montrer le remède nécessaire. On sait que le commandant Klado a payé sa franchise, parfois, il est vrai, un peu brutale, de sa carrière récemment brisée, mais cela n'est pas, au contraire, pour diminuer la valeur de son œuvre, mais bien pour augmenter la confiance qu'elle mérite.

Le commandant Klado, après avoir montré la nécessité, pour la Russie, d'avoir la maîtrise de la mer, étudie les différents épisodes de la lutte, les flottes en présence, et, après avoir établi les conditions nouvelles de la guerre, réclame instamment l'armement et le départ

non seulement d'une troisième escadre, mais encore de celle de la mer Noire. On sait que ces demandes ont été en partie accueillies, que ces conseils ont été suivis, peut-être dans toute la limite du possible... on sait aussi à quel point l'effort sollicité de la Russie a été inutile. Ces pages sont, en maints endroits, véritablement prophétiques ; cependant, la réalisation des événements ne leur a rien enlevé de leur intérêt. En dehors de l'étude de questions purement maritimes, elles renferment en effet de nombreux passages qui éclairent bien des côtés de l'âme russe, et qui, montrant les défauts de la race slave et aussi ses qualités, mettant à nu la plaie de la bureaucratie russe, sont, hélas! encore et toujours d'actualité. C'est pourquoi le livre du commandant Klado, œuvre de bonne foi, d'enthousiasme et de franchise, imprégné de tristesse et aussi d'espérance, est et restera un des documents les plus intéressants sur la guerre actuelle, un de ceux les mieux faits pour expliquer les désastres qui, sans répit, accablent depuis de longs mois la nation russe.

J. C. T.

Annales d'Estavayer, *d'après le manuscrit de Philippe Grangier, chanoine d'Estavayer (1743-1817)*, éditées par E. Grangier ; rédigées et annotées par l'abbé F. Brülhart. Estavayer-le-Lac, imp. H. Butty, 1905, in-8 de v-575 p., avec gravures. — Prix : 6 fr. 50.

Ce volume, magnifiquement édité, est dû à la plume érudite du curé actuel de Font, M. l'abbé Fridolin Brülhart, à qui le public est déjà redevable d'un excellent travail sur sa propre paroisse.

Après nous avoir, dans une courte Préface, présenté Philippe Grangier et son œuvre, M. Brülhart nous dit la part qu'il a dans cette présente publication. Elle consiste dans le résumé des cinq volumes in-folio laissés manuscrits par le laborieux chanoine. Ce travail n'est que la moitié de la courageuse entreprise de son auteur. La seconde partie, qui doit comprendre la copie exacte, comme pièces justificatives, des principaux actes résumés dans la première série, vu l'abondance des matières, sera publiée ultérieurement. Comme M. le curé de Font a mis toute sa conscience d'érudit scrupuleux à nous donner la quintessence de ces documents, nous pouvons lui faire crédit et attendre patiemment la publication intégrale de ceux-ci.

Les présentes pages, comme le dit fort bien M. Brülhart, « fournissent des indications précieuses pour l'histoire des seigneuries et des grandes familles féodales des contrées de Vaud, Fribourg et Neuchâtel. » Leur importance va plus loin et s'étend au moins à la Suisse française, en entier, sans parler des pays voisins.

Une disposition typographique très heureuse et un « Répertoire » très complet rendent le volume d'une consultation aisée.

De nombreuses héliogravures, le plus souvent fort bien venues, achèvent de donner à ce volume un intérêt vraiment exceptionnel.

A. Roussel.

L'Expédition de Chine de 1857-58. Histoire diplomatique et documents, par HENRI CORDIER. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 478 p. avec plan. — Prix : 7 fr.

Après avoir exposé, de la manière la plus précise et la plus documentaire, l'*Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales* entre 1860 et 1902, M. Henri Cordier entreprend de raconter l'histoire de ces mêmes relations à l'époque antérieure. Le premier fragment qu'il nous donne de cette histoire encore si mal connue est relatif à *l'Expédition de Chine de 1857-58* ; on trouvera dans ce nouveau volume du savant professeur de l'École des langues orientales vivantes tous les documents relatifs à la mission de lord Elgin et du baron Gros et à leurs négociations, d'abord avec les autorités de Canton, puis avec la Cour de Pé-King, ainsi qu'une minutieuse étude des traités conclus en 1858 par la Chine avec la Russie, les États-Unis, l'Angleterre et la France. En terminant, M. Cordier montre en excellents termes comment le traité anglais de Tien-Tsin contenait les germes de nouvelles et sérieuses difficultés, qui devaient rendre nécessaire cette expédition de 1860 à laquelle sera sans doute consacré un volume qui complètera l'ensemble des études de notre auteur sur l'histoire diplomatique de la Chine dans la seconde moitié du XIXe siècle. H. F.

Un Dernier Gallican. Henri Bernier, chanoine d'Angers (1795-1850), par ALBERT HOUTIN. 2e édit. Paris, Émile Nourry, 1904, in-8 de 477 p. — Prix : 6 fr.

« Le chanoine Bernier fut pédagogue, curé, vicaire général, théologien d'un concile et d'un évêque, fondateur d'une congrégation. Sa vie présente un tableau de toutes les situations dans lesquelles un prêtre peut exercer son ministère. Les luttes doctrinales où il fut mêlé ont été combattues dans tous les diocèses et même dans toute l'Église catholique. C'est pourquoi j'ai voulu en conserver le souvenir.»

L'auteur a été fidèle au plan un peu vaste qu'il se traçait dans son Avant-propos. Il l'a exécuté avec intelligence, savoir et persévérance, mais aussi dans un fâcheux esprit de dénigrement et sur un ton généralement mal respectueux de choses et de gens respectables. Le volume que nous avons entre les mains est une « seconde édition », je soupçonne que l'épuisement de la « première » tient en grande partie à la curiosité de scandale que n'ont pu manquer de produire, dans la région de l'Anjou, les divulgations, commentaires et désobligeants propos de M. Houtin. Le soin qu'il a pris de renforcer son texte de plusieurs nouveaux chapitres, absolument superflus, mais plus mordants encore, indique son dessein. Quel que soit l'esprit dans lequel a été conçu et exécuté ce travail, le lecteur y trouvera, dans un style piquant et léger, des renseignements abondants, curieux et par-

fois utiles, parfois aussi erronés et grossis à plaisir, sur l'histoire du clergé français dans la première moitié du XIXe siècle. La complaisance avec laquelle M. Houtin félicite — plus encore qu'il ne défend, — son héros d'avoir été l'objet des condamnations de l'Index, est choquante sous la plume d'un ecclésiastique; elle montre qu'il cherche, par comparaison et ricochet, à se justifier lui-même de pareille mésaventure; en cas semblable, le silence est plus digne, et le persiflage aussi peu convenable que hors de saison.

Pour s'arrêter sur l'abbé Bernier lui-même, on doit reconnaître en lui un prêtre de vertu, sage, zélé, vigilant pendant qu'il fut professeur et curé, mais que la vanité d'esprit, lorsqu'il devint vicaire général, entraîna dans les erreurs du gallicanisme. Ses préventions ignorantes contre les principes vraiment orthodoxes de l'Église le portèrent à prendre malheureusement parti toujours à côté de la vérité, dans les controverses soulevées de 1840 à 1860. Il attaque les « ultramontains », s'efforce d'entraver la belle campagne de Dom Guéranger en faveur de l'unité liturgique, poursuit les jésuites, vilipende *l'Univers*, dénigre les pèlerinages « nouveaux » à la Sainte Vierge, et, sur toutes ces questions, publie brochures sur brochures où la vivacité de l'esprit ne manque pas, mais où l'adresse du polémiste ne peut faire oublier ses tendances réprouvées par l'autorité compétente, blâmées par la charité chrétienne, regrettées de tous les prêtres amis de la vérité et de la paix. Dire que ces erreurs furent commises en un temps où elles n'étaient pas encore officiellement condamnées par l'Église peut faire admettre la bonne foi; il n'en demeure pas moins évident que des doctrines fausses dénotent un théologien médiocre, et qu'il est maladroit de mettre sur un piédestal un homme qui a commis des erreurs par cela même, par cela seul qu'il s'est trompé. — Cette biographie conserve son mérite documentaire; elle sera consultée avec intérêt, peut-être avec profit par ceux qui sont bien au courant des choses de la vie religieuse en France au XIXe siècle; elle peut être dangereuse pour d'autres, car, sous une forme de sincérité apparente, elle manque de mesure et d'impartialité. G.

BULLETIN

De Judicio sacramentali. De natura peccati, auctore J. B. PIGHI. ed. 3e. Veronae, Cinquetti, 1904, in-18 de 118 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'auteur de cet opuscule, professeur de théologie morale au séminaire de Vérone, nous paraît avoir bien saisi ce point important : l'état actuel de la science et le renouveau des études ecclésiastiques exigent désormais une étude plus attentive des *principes théoriques*, dont l'ensemble constitue la *Théologie morale fondamentale*. Il commence donc par demander ces principes à la doctrine spéculative, antérieure et supérieure aux controverses

casuistiques — telle qu'on la trouve chez les scolastiques, prédécesseurs de saint Alphonse de Liguori. Mais ces principes généraux sont étudiés en vue de questions très concrètes et très pratiques relatives au rôle du confesseur (comme juge, comme médecin...) — au jugement probable qu'il doit se formuler, à la certitude morale requise, relativement aux dispositions du pénitent. Il constate (p. 38) que l'application de ces principes a été faite par les auteurs récents, suivant diverses catégories de pénitents (ordinaires et extraordinaires : c'est-à-dire, occasionnaires, habitués, récidivistes) — que ces divisions ont été rendues nécessaires par l'usage qu'en ont fait les jansénistes et les rigoristes, mais qu'elles ont de notables inconvénients. Il en use néanmoins pour les besoins de son exposition, tout en réagissant avec force et sagesse contre le rigorisme en question. Il se flatte de conclure avec une apparence de nouveauté « *nove, non nova* », mais en somme avec toute l'autorité des anciens docteurs.

Cette dissertation *De Judicio sacramentali* est suivie d'une autre beaucoup plus courte (p. 97-118) : *De Natura peccati*. Mais ces quelques pages sont pleines de questions extrêmement importantes et discutées avec beaucoup de sagacité. C'est contre les tenants de l'école rosminienne (notamment Gastaldi, annotateur d'une Théologie morale, publiée par Alasia, à Turin, en 1848) que l'auteur discute certains points très importants, relatifs à la notion du péché en général, du péché originel en particulier. — Je regrette que les limites de ce court compte rendu ne me permettent pas plus de détails.

En somme, ce modeste opuscule est fort suggestif, très propre à éclairer, sur ces délicates questions, l'homme de principes et l'homme d'action, le confesseur autant que le théologien. B. DE CARROY.

Les Fêtes chrétiennes en histoires, par J.-M. A., missionnaire apostolique, Abbeville, Paillard, s. d., in-8 de 237 p., illustré. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur du *Catéchisme en histoires*, dont nous avons eu à nous occuper plusieurs fois en lui décernant des éloges mérités, publie en ce volume *les Fêtes chrétiennes* sur le même plan, en suivant l'ordre liturgique. Il explique d'abord le sens de la fête, avec son origine, puis développe une histoire en rapport avec la fête. C'est toujours aux bonnes sources que l'auteur s'approvisionne de documents. On lira avec fruit ce nouveau livre; nous lui souhaitons le même grand succès qu'à ses aînés; comme eux, il sera le bon grain semé avec abondance dans les âmes. L. R.

Comment diriger nos patronages de jeunes filles? par l'abbé GEORGES SCHAEFER. Paris, Lecoffre, s. d. (1905), petit in-18 de IX-110 p. — Prix : 1 fr.

Les institutions post-scolaires sont très en faveur aujourd'hui et il faut avouer que, utiles toujours, la persécution qui sévit aujourd'hui sur l'enseignement chrétien les a rendues plus que jamais nécessaires. Elles sont, surtout auprès des enfants élevés dans les écoles officielles, le contre-poids et le correctif de l'enseignement sans Dieu. Mais pour qu'un patronage, et particulièrement un patronage de jeunes filles, produise les résultats qu'on en doit attendre, comment faut-il le diriger? Ici rien ne remplace l'expérience et c'est pourquoi il sera utile de prêter attention aux enseignements d'un des plus zélés et plus expérimentés directeurs d'œuvres de Paris. C'est l'auteur même de ce petit livre, qui, dans une série de six conférences,

nous dit ce qu'est un patronage, ce que doivent être les patronnées et les directrices, que le dévouement ne suffit pas à faire prospérer ces œuvres, mais qu'il y faut encore de l'autorité ; quel doit être l'esprit du patronage, comment il faut s'y prendre pour garder et faire agir les grandes, et enfin par quels attraits le patronage se fera aimer des patronnées. Car voilà bien les sujets traités par M. l'abbé Schaefer avec cette éloquence sacerdotale où l'apôtre laisse surtout parler sa foi, son expérience et son cœur. Ce petit volume est charmant à lire, mais, ce qui vaut mieux encore, il sera utile et bien. EDOUARD PONTAL.

L'Hybridation des plantes, par RAPHAËL DE NOTER. Paris, Amat, s. d., in-12 de 169 p., avec 87 fig. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur se propose de mettre à la portée des amateurs les moyens de croiser les espèces de fleurs et d'obtenir des hybrides inconnus. C'est une science jusqu'ici réservée à des professionnels, et les horticulteurs qui s'y sont adonnés présentent chaque année des produits nouveaux et souvent magnifiques. Il est donc utile de faciliter ces essais par un manuel pratique contenant les principes d'après lesquels il faut opérer et exposant les conditions nécessaires au succès.

La première partie du volume traite donc des principes généraux. C'est un cours de botanique spécial aux organes les plus intimes des plantes, à leur but et à leur fonction ; la seconde s'occupe d'appliquer ces connaissances. Elle passe successivement en revue divers genres de fleurs, en indiquant quelles sont déjà les principales hybridations obtenues, et les nouveaux essais qu'il serait possible et profitable de tenter.

De très nombreuses gravures illustrent le texte et permettent de fort bien saisir les indications données par l'auteur. G. DE S.

Les Plantes potagères à cultiver dans les pays chauds, par D. BOIS. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1904, in-8 de 22 p., avec 57 fig.

Dans quelques pages très compétentes, M. Bois donne aux colons des pays chauds de sages et utiles conseils sur les cultures potagères à entreprendre avec profit dans nos colonies des pays tropicaux. Deux parties dans ce résumé. La première traite des légumes européens qu'on peut essayer et employer dans les pays chauds. La seconde, à l'inverse, indique les productions tropicales qu'il serait bon d'utiliser. Quelques-unes même pourraient rendre service dans nos provinces ensoleillées.

Toutefois on peut regretter que la présente brochure se contente de présenter une énumération sommaire et forcément aride. N'eût-il pas été utile d'y ajouter quelques détails sur la culture même des productions recommandées ? G. DE S.

Guide du couvreur, plombier, zingueur, par V. PRÉCIS. Ire partie. *La Couverture*. Paris, Laveur, s. d. (1905), in-8 de IX-328 p. avec 410 fig. — Prix : 4 fr.

Ouvrage technique, composé par un praticien qui a étudié les principes et les applications de son métier. Le texte de ce premier volume est orné de 410 figures très bien exécutées et permettant de comprendre plus aisément les développements donnés. Ce *vade mecum*, clair et parfaitement présenté, de tout ce qui concerne la couverture des bâtiments, sera apprécié par tout

propriétaire obligé de construire ou tout au moins d'entrétenir. Pouvoir le faire suivant les méthodes reconnues les meilleures et les plus avantageuses sera le résultat de l'étude de ce petit volume, appelé ainsi à rendre de signalés services en raison des renseignements multiples qu'il renferme sur chaque partie.

G. DE S.

Les Submersibles et les sous-marins, leur utilisation dans les guerres modernes, par D'ARMOR. Paris, Challamel, 1905, in-8 de 56 p.— Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure vient bien à son heure, et il est réconfortant de voir de bons Français conserver la haine de l'Angleterre, souhaiter la destruction du « vautour rapace » et indiquer le moyen de procéder à cette œuvre nécessaire. En quelques pages substantielles, l'auteur prouve tout d'abord que l'Angleterre, le Japon et les États-Unis sont les seules puissances qui aient besoin de cuirassés. Toute une politique navale découle de cette simple constatation : n'ayons plus de cuirassés, mais construisons des sous-marins, arme défensive destinée à protéger nos côtes, des submersibles, arme offensive capable d'aller attaquer les cuirassés jusque dans les ports ennemis. Ce que sont les sous-marins et les submersibles, comment les utiliser en temps de guerrre, et comment les organiser en temps de paix, telles sont les questions posées et résolues par M. d'Armor dans cet intéressant opuscule que terminent quatre annexes montrant ce que l'on peut attendre dès maintenant des nouveaux engins de guerre maritime.

J. C. T.

Le Foot-ball Rugby, par ÉDOUARD PONTIÉ. Paris, Laveur, s. d. (1905), petit in-16 de 108 p., avec 46 illustrations ou figures. — Prix, cartonné : 1 fr. 50.

Le Foot-ball Association, par ÉDOUARD PONTIÉ. Paris, Laveur, s. d. (1905), petit in-16 de 90 p., avec 45 illustrations. — Prix, cartonné : 1 fr. 50.

L'auteur de ces jolis petits volumes est un professionnel des jeux dont il décrit les intéressantes péripéties. Il a fait une œuvre utile, et, en ce moment où la vogue des sports s'accentue de plus en plus, tout le monde lui saura gré d'avoir décrit, d'une façon claire et précise, les règles du jeu de foot-ball sous sa forme la plus savante, — celles qui sont le plus fréquemment appliquées, — et codifié la législation assez compliquée de ces exercices éminemment hygiéniques. Ceux qui les pratiquent retireront un profit immédiat de cette lecture. Beaucoup de querelles pourront être évitées, les arbitres auront à leur disposition un aide-mémoire portatif qui les renseignera sur leurs droits et leurs devoirs. Les joueurs prendront plus de plaisir à un exercice auquel ils pourront faire participer leur intelligence. Les profanes eux-mêmes liront avec agrément ces pages écrites par un homme qui aime — le compliment n'est pas banal — le sujet dont il entretient ses lecteurs.

GAËTAN GUILLOT.

Manuel du latin commercial, par le Dr CH. COLOMBO. 2e édit. Paris, Lethielleux, 1904, in-12 de 192 p. — Prix : 1 fr.

Après le volapuk, après l'espéranto, apparaît une nouvelle langue universelle, et c'est le latin commercial, qui aspire à faire revivre, pour la facilité des relations internationales, cette vielle langue latine vulgaire, très différente du latin littéraire et savant. Cette tentative mérite d'être encouragée. Bien que je ne croie pas à l'avenir prochain d'une langue universelle, du

moins j'estime que le latin commercial a plus de chances que les autres langues universelles, vraiment par trop bizarres, de préparer au moins un commencement de réalisation de ce rêve. Le Manuel de M. Colombo y aidera. Il est clair, bien fait, quoique d'ailleurs bref, et contient à la fois une grammaire fort simple et un double vocabulaire français-latin et latin-français. Ce qui pourra gêner le projet louable du docteur, c'est qu'aujourd'hui on ne sait plus guère le latin, et cela rend presque aussi difficile d'apprendre le latin commercial qu'une autre langue étrangère. ÉDOUARD PONTAL.

Mythische Geographie der Griechen, von Prof. Dr E. H. BERGER. Leipzig, Teubner, 1904, in-8 de 40 p.

La géographie mythique des Grecs, que M. E. H. Berger a étudiée ici, est un sujet doublement obscur, parce que les Grecs ne pouvaient se faire que des idées vagues, erronées et souvent contradictoires sur la forme de l'univers, et parce que les modernes ne peuvent être assurés de retrouver l'exacte forme des notions inexactes des Grecs. De là les systèmes, les discussions et les contradictions des érudits. M. Berger commence par la cosmographie, puisque la terre, pour les plus anciens Grecs, ne se distinguait pas du ciel et de ce que nous appelons les corps célestes : le Tartare, l'Élysée, les Vents, les peuples éloignés et à demi-fantastiques et enfin les voyages d'Ulysse, dont l'itinéraire est (et sera sans doute toujours) matière à conjecture et à discussion, voilà le sujet traité par M. Berger avec une grande érudition et, à ce que nous pouvons juger, avec critique des documents et des opinions. On regrettera l'absence de cartes, même sommaires et simples esquisses, pour suivre les développements de l'auteur et se les représenter par les yeux, suivant la maxime d'Horace. — Pour montrer l'incertitude de ces questions, nous signalons seulement (après M. Berger) que le nom du fleuve Okeanos, formant le tour de la terre habitée, est sanscrit d'après certains savants suivis par M. Berger, mais assyrien d'après d'autres, ce qui dirigerait la question d'origine dans des sens très différents. — M. Berger cite (p. 8), et avec honneur, l'opinion de Henri Martin : il eût été bon de dire « Ch. Henri Martin », pour éviter une confusion entre l'historien célèbre et le philosophe helléniste, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, qui fut un homme du plus haut mérite.

H. G.

Il Druidismo nell' antica Gallia, da G.-V. CALLEGARI. Verona, fratelli Drucker, 1904, in-8 de 113 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Callegari a repris et résumé sous ce titre toute la question des druides et de la religion des Gaulois. L'ouvrage s'ouvre par une gravure qui nous laisse une impression assez fâcheuse : *Druidi da antichi bassorilievi* ; ces prétendus « anciens bas-reliefs » sont un unique monument suspect, provenant, à ce que nous croyons, de *l'Antiquité expliquée* de Montfaucon et qu'aucun archéologue du XIXe siècle n'a pris au sérieux. Nous aurions mauvaise grâce à critiquer l'auteur italien, car on voit, à ses citations, qu'il connaît tout ce qui a été publié chez nous, depuis la Renaissance, sur ce sujet, encore qu'à la distance où il écrit il ne sache pas apprécier chaque écrivain à sa juste valeur ; il connaît aussi les principaux témoignages de l'antiquité classique. Il convient de dire qu'il approuve, en général, la réaction qui s'est produite contre l'école « historico-mystique » de Jean Reynaud, Henri Martin, etc. ; peut-être pourtant, au cours de cette

étude, attribue-t-il encore beaucoup de sagesse et de philosophie aux anciens druides. En tout cas, le public italien que ces questions intéressent trouvera dans cette lecture une introduction à des œuvres plus savantes et plus approfondies. H. G.

L'Ile Saint-Louis à travers les siècles, par E. Siou-Gelley et G. du Wallon. Paris, Pierrot, 1905, in-16 de 75 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'île Saint-Louis est, a-t-on dit, la ville de province la plus proche des tours de Notre-Dame ; avec ses quais bordés de vieux hôtels, ses rues solitaires, son clocher à jour et son horloge suspendue à un bras de ferronnerie, elle a conservé une physionomie vieillotte ; elle est pour tenter les amateurs de couleur locale, et nombreux sont les savants qui, par goût, ont été s'y loger. Deux d'entre eux ont voulu traduire leurs impressions en un petit volume de souvenirs et de recherches érudites, et le seul regret qu'on puisse exprimer, c'est que le volume soit si petit : il en résulte que les descriptions sont un peu sommaires, que les aperçus artistiques sont un peu écourtés et que des omissions se sont produites : ainsi, la liste des curés de la paroisse à laquelle manquent plusieurs noms, et pas des moindres. Les auteurs ont eu la bonne fortune de trouver et le bon esprit de publier intégralement un curieux document inédit qui occupe dix-huit pages : c'est la relation de la catastrophe qui, en 1658, entraîna dans la Seine vingt des cinquante maisons construites sur le pont Marie. En dehors de cela, il n'y a rien qui n'ait été déjà dit, et peut-être mieux, par l'abbé Collignon dans son estimable monographie de la paroisse Saint-Louis-en-l'Ile. P. Pisani.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de M. Oppert, qui a succombé le 21 août dernier, à Paris, à l'âge de 80 ans, fait un grand vide dans le monde des orientalistes. Né à Hambourg, le 3 juillet 1825, d'une famille israélite, M. Jules Oppert fit ses études classiques dans sa ville natale, s'adonnant surtout aux mathématiques, puis il alla étudier le droit à Heidelberg. Mais son goût pour la philologie, qui se révélait déjà, le conduisit bientôt à l'Université de Bonn, où il suivit le cours d'arabe de Freytag et le cours de sanscrit de Lassen. Il se rendit ensuite à Berlin pour compléter ses études, et, en 1847, il était reçu docteur en philosophie à l'Université de Kiel avec une thèse intitulée : *De Jure Indorum criminali*. La même année, utilisant la connaissance qu'il avait également acquise du zend et de l'ancien persan, il publiait à Berlin son deuxième ouvrage : *Lautsystem des altpersischen*. Cependant, comme les israélites ne possédaient pas, à cette date, les droits civiques que la révolution de 1848 allait bientôt leur donner, M. Oppert vint chercher en France une nouvelle patrie où la carrière du professorat lui serait ouverte. Grâce à l'appui de Letronne et d'Eug. Burnouf, il fut nommé professeur d'allemand au lycée de Laval, puis à celui de Reims. Mais, tout en s'acquittant de fonctions qui ne devaient être que provisoires, il poursuivait ses études et publiait dans le *Journal asiatique* et la *Revue archéologique* des mémoires sur la langue persane et l'écriture cunéiforme persépolitaine, qui furent réunis ensuite sous le titre : *Les Inscriptions des Achéménides* (Paris, 1852, in-8). C'était l'époque où des savants étrangers, tels que les Hinck, les Rawlinson, etc., essayaient de déchiffrer les inscriptions cunéiformes assyriennes. Pour que notre pays eût sa part dans les

plusieurs années il fut membre du Conseil de l'Inde. Il donna sa démission en 1885, pour accepter les fonctions de principal de l'Université d'Édimbourg, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1902. Sir Villiam Muir, qui avait étudié à fond la langue arabe et l'histoire de l'Islam, laisse divers ouvrages fort estimés, tels que : *The Life of Mahomet and History of Islam to the Era of the Hegira* (London, 1858-1861, 4 vol. in-8) ; — *The Corân : its composition and Teaching, and the Testimony it bears to the Holy Scriptures* (London, 1878, in-12) ; — *Extracts from the Corân in the original, with an English Rendering* (London, 1880, in-8) ; — *Annals of the early Caliphate ; from original Sources* (London, 1883, in-8) ; — *The Rise and decline of Islam* (London, 1883, in-8) ; — *Mahomet and Islam : a Sketch of the Prophet's Life from original Sources and a Brief Outline of his Religion* (London, 1884, in-8) ; — *The Lord's Supper an Abiding Witness to the Death of Christ* (London, 1885, in-8) ; — *Inaugural Address to the Students of the University of Edinburgh* (Edinburgh, 1886, in-8).

— M. Hermann Lingg, qui vient de mourir à Munich, à l'âge de 86 ans, était l'un des derniers survivants de ce groupe de poètes qui s'était réuni dans la capitale de la Bavière pendant la première moitié du siècle dernier et qui comprenait Scheffel, Geibel et Bodenstedt. Né à Lindau, le 22 janvier 1820, M. Hermann-Louis-Othon LINGG entra à la Faculté de médecine de Munich et fut reçu docteur en 1843. Il alla ensuite perfectionner ses connaissances médicales dans les Universités de Berlin et de Prague, puis vint occuper dans son pays un poste de chirurgien militaire. Ayant été obligé, en 1851, de donner sa démission à cause de sa mauvaise santé, il obtint du roi Maximilien une pension qui lui permit de se livrer désormais entièrement à ses goûts littéraires et de publier ses œuvres, consistant surtout en ballades et en poésies lyriques. Il composa également des contes qui ont rendu son nom populaire. Il ne réussit pas aussi bien au théâtre ; ses divers drames n'ont eu qu'un succès médiocre. Voici la liste des principaux volumes dont il est l'auteur : *Gedichte* (Stuttgart, 1850-1870, 2 vol. in-8), plusieurs fois réimprimé ; — *Catilina, Trauerspiel in 5 Akten* (München, 1864, in-8) ; — *Die Walkyren* (Stuttgart, 1864, in-16) ; — *Vaterländische Balladen und Gesänge* (München, 1869, in-8) ; — *Liebesblüthen und Deutschlands Dichterhain. Lyrische Anthologie* (Dusseldorf, 1869, in-8) ; — *Die Völkerwanderung, Epische Dichtung* (Stuttgart, 1866-69, in-8) ; — *Wanderungen durch die internationale Kunst-Austellung in München* (München, 1870, gr. in-8) ; — *Violante, Trauerspiel in 5 Aufzügen* (Stuttgart, 1871, in-8) ; — *Zeitgedichte* (Berlin, 1870, in-16) ; — *Dunke Gewalten. Epische Dichtung* (Stuttgart, 1872, gr. in-8) ; — *Die Doge Candiano. Drama in 5 Acten* (Stuttgart, 1873, in-8) ; — *Die Besiegung der Cholera Ein Satyrdrama mit Vorspiel* (München, 1873, in-16) ; — *Berthold Schwarz. Dramatische Dichtung* (Stuttgart, 1874, in-8) ; — *Macalda. Trauerspiel in 5 Aufzügen* (Jena, 1877, in-8) ; — *Schlussteine. Neue Gedichte* (Berlin, 1878, in-8) ; — *Byzantinische Novellen* (Berlin, 1881, in-8) ; — *Von wald und See. Fünf Novellen* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Eine Scene aus Pompeji* (München, 1883, in-8) ; — *Högni's letzte Heerfahrt. Nordische Scene nach einer Sage der Edda* [München, 1884, in-8) ; — *Die Bregenzer Klause. Schauspiel in 5 Akten* (München, 1887, in-8) ; — *Die Frauen Salonas. Tragödie mit Chor in 1 Akte* (München, 1887, in-8) ; — *Furchen. Neue Novellen* (Stuttgart, 1889, in-8) ; — *Jahresringe. Neue Gedichte* (Stuttgart, 1889, in-8) ; — *Corsar und Doge. Trauerspiel in 3 Aufzügen* (München, 1898, in-16) ; — *Der Herr des Feuers. Dramatische Gedicht in 3 Akten* (München, 1898, in-16) ; — *John Spielmann. Ein Deutscher Freund W. Shakespeares* (München, 1898, in-16) ; — *Schlussrhytmen und neue Gedichte* (Stuttgart, 1901, in-8).

— Le Dr. Kurt WACHSMUTH, conseiller aulique, professeur d'histoire ancienne et de philologie classique à l'Université de Leipzig, est mort dans cette ville, le 8 juin. C'était un de ces travailleurs infatigables, comme l'Allemagne en produit tant. Ses études, qui ont porté surtout sur l'histoire de la Grèce ancienne, lui ont permis de publier de nombreux ouvrages qui sont fort estimés. Nous citerons les suivants : *Die Ansichten der Stoiker über Mantik und Daemonen* (Berlin, 1860, in-8); — *De Cratete Mallota disputavit adjectis ejus reliquiis* (Leipzig, 1860, in-8); — *De Timone Phliasio ceterisque sigillographis graecis disputavit et sigillographorum reliquias collectas dispositas recognitas adjecit* (Bonn, 1864, in-8); — *Das alte Griechenland im neuen. Mit einem Anhang über Sitten und Aberglauben der Neugriechen bei Geburt, Hochzeit und Tod* (Bonn, 1864, in-8); — *Commentatio I. De florilegio q. d. Joannis Damasceni Laurentiano* (Goettingen, 1871, in-4); — *Commentatio I et II de Zenone Citiensi et Cleanthe Assio* (Goettingen, 1874, in-4); — *Die Stadt Athen im Alterthum* (Leipzig, 1874-1890, 2 vol. in-8); — *Studien zu den griechischen Florilegien* (Berlin, 1882, in-8); — *Einleitung in das Studium der alten Geschichte* (Leipzig, 1895, in-8); — *Über Ziele und Methoden der griechischen Geschichtsschreibung Rectoratsrede* (Leipzig, 1897, in-8); — *Worte zum Gedächtniss an Otto Ribbeck. Gesprochen in der Gesammtsitzung der Wissenschaften zu Leipzig am 14 XI* (Leipzig, 1898, in-8).

— Le monde médical allemand a perdu un de ses membres les plus distingués en la personne du docteur Karl WERNICKE, mort dernièrement à Halle. Ce savant, qui était, en cette ville, directeur de l'Hospice royal des fous, a écrit sur les maladies du cerveau et les maladies nerveuses un certain nombre d'ouvrages qui font autorité au-delà du Rhin. Voici les titres des plus connus : *Der aphasische Symptomencomplex. Eine psychologische Studie auf anatomische Basis* (Breslau, 1874, in-8); — *Erkrankung der inneren Kapsel. Ein Beitrag zur Diagnose der Heerderkrankungen* (Breslau, 1875, in-8); — *Über den wissenschaftlichen Standpunkt in der Psychiatrie* (Berlin, 1880, in-8); — *Lehrbuch der Gehirnkrankheiten für Aerzte und Studirende* (Berlin, 1881-83, in-8); — *Gesammelte Aufsaetze und Kritische Referate zur Pathologie der Nervensystems* (Berlin, 1893, in-8); — *Grundriss der Psychiatrie in Klinischen Vorlesungen* (Leipzig, 1894, in-8); — *Atlas des Gehirns Schnitte durch das menschl. Gehirn in photographischen Originalen* (Breslau, 1897-1900, gr. in-4); — *Krankenvorstellungen aus der psychiatrischen Klinik in Breslau* (Breslau, 1900, in-8).

— On annonce encore la mort de Mme Louise ALCAN, directrice de la *France d'Asie*, morte dernièrement à Saïgon ; — MM. : DE CHALÉON, fondateur du *Messager de Valence*, qu'il dirigeait depuis de longues années ; — Charles DELAITRE, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Janson-de-Sailly, mort au commencement d'août, à Vaiges (Mayenne) ; — Frédéric FEILDEL, ancien directeur de *l'Espérance du peuple*, de Nantes, mort en cette ville, à la fin de juin, à l'âge de 76 ans ; — Florentin LORIOT, poète normand, mort à Paris, le 7 juillet, à l'âge de 58 ans ; — Gilbert MARTIN, journaliste et caricaturiste, mort à Paris, en juillet ; — Le R.-P. MERCIER, ancien recteur du collège Saint-Joseph de Poitiers, mort à Rome, au commencement de juillet ; — l'abbé Gustave MOREL, professeur de patrologie à l'Institut catholique de Paris, qui collaborait à l'*Univers*, à la *Revue du clergé français*, à la *Revue catholique des Églises*, au *Bulletin critique*, au *Dictionnaire de théologie*, etc., mort accidentellement, près de Moscou, à l'âge de 32 ans, au milieu d'août, au cours d'un voyage d'étude ; — Georges-Henri-Marie RIAT, sous-bibliothécaire au département

des estampes à la Bibliothèque nationale, à qui l'on doit un certain nombre d'ouvrages, entre autres : *L'Art des jardins* (Paris, 1900, in-8) ; *L'Ame du pays, mœurs comtoises* (Paris, 1903, in-16) ; *Paris* (dans la collection *les Villes d'art célèbres* (Paris, 2e édit. 1904, petit in-4 ; traduit en allemand) ; *Le Village endormi* (Paris, 1904, in-16) et dont un livre sur le peintre *Courbet* paraîtra prochainement chez l'éditeur Floury, mort à Malesherbes (Loiret), à l'âge de 35 ans, le 25 juillet ; — Eugène RISLER, directeur honoraire de l'Institut national agronomique de Paris, mort le 8 août, à Calèves, près de Nyon, sur les bords du lac de Genève ; — SIRVEN, fondateur de la *Dépêche* de Toulouse ; — Gabriel-Michel-Ange DE SUSSEX, professeur de lettres au collège des Postes et de l'Immaculée-Conception, mort à Paris, au commencement d'août, à 47 ans ; — TARDIVEAU, directeur du *Courrier de l'Eure*, secrétaire du comité général des associations de la presse française et syndic de la presse parlementaire, mort le 12 août, à Évreux, à 67 ans ; — le docteur TURIGNY, député de la 2e circonscription de Nevers, doyen de la Chambre, mort à Chantenay, au commencement d'août, lequel, à la fin de l'Empire, avait fondé *la Tribune nivernaise*, avec la collaboration des chefs du parti radical d'alors.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : F. ARZBERGER, professeur de technologie mécanique à l'École technique de Vienne, mort le 2 août à Ebensee ; — Dr. Georg ASCHER, professeur de droit, mort le 12 août à Paris ; — Dr. Robert BILLWILLER, directeur de l'Institut météorologique de Zurich, mort dans cette ville, le 14 août, à 57 ans ; — Dr. Vinzenz BORBAS, professeur de botanique à Klausonbourg (Transylvanie), mort récemment dans cette ville ; — Dr. Heinrich BUCHKA, ancien directeur des archives d'État à Francfort-sur-le-Mein, mort récemment dans cette ville, à 73 ans ; — Dr. Konstantin BULLE, historien allemand, mort le 31 juillet, à Blumenthal, près de Brême, à 61 ans, lequel laisse divers ouvrages estimés, tels que : *Geschichte der lezten 15 Jahre (1871-1885)* (Leipzig, 1887, in-8) ; *Geschichte des zweiten Kaiserreiches und des Königreiches Italien* (Berlin, 1888, in-8) ; — John DAVIDSON, ancien professeur de philosophie et d'économie politique à l'Université de New Brunswick, mort à 36 ans, lequel laisse deux ouvrages : *The Bargain. Theory of Wages* et *Commercial Federation and Colonial Trade Policy*, et n'a pu terminer une histoire du commerce de l'Écosse qu'il préparait ; — Mme Séverine DUCHINSKA, poète et critique, l'une des notoriétés littéraires de la colonie polonaise de Paris, morte à la fin d'août, à 91 ans ; — Dr. Moritz ELSNER, professeur d'hygiène allemand, mort le 15 juillet, à Hambourg, à 44 ans ; — Leo ERRERA, professeur de botanique, mort dernièrement à Bruxelles, à 50 ans ; — Richard FINK, directeur de l'Observatoire météorologique du Saint-Gothard, mort récemment à Klingenberg (Wurtemberg) ; — Dr. Walther FLEMMING, professeur allemand d'anatomie ; mort le 5 août, à Kiel, à 63 ans ; — Dr. Louis GOLLMERT, archiviste allemand, mort le 22 juillet, à Berlin ; — Dr. Wilhelm HEINZELMANN, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la littérature, secrétaire de la Société des sciences d'utilité générale d'Erfurt, mort dans cette ville, le 22 juillet, à 65 ans ; — Otto HERZ, entomologiste russe, conservateur du Muséum géologique de la Société impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, mort récemment dans cette ville, à 56 ans ; — Dr. Bernhard HONSELL, chargé d'un cours de chirurgie à l'Université de Tubingue, mort à Carlsruhe, le 20 juillet, à 35 ans ; — Dr. Ludwig VON JOLLY, professeur de droit public et de droit administratif à l'Université de Tubingue, mort dans cette ville, le 30 juillet, à 63 ans ; — Dr. Gottlieb JOSS, professeur de théo-

logie suisse, mort, à Berne, au commencement d'août; — Dr. Gregor KREK, ancien professeur de philologie slave à l'Université de Gratz, mort le 2 août, à Laibach; — Dr. KURT, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire naturelle, notamment de *Die Naturgeschichte im 19 Jahrhundert* (Berlin, 1902, in-8), mort le 16 juillet, à Grünau, à 39 ans; — Dr. Eduard LEVY, professeur de thérapeutique pour les maladies propres aux ouvriers de certaines industries, au Polytechnicum de Vienne, mort dernièrement à Fölz, près d'Aflenz; — le colonel LISSIGNOLO, écrivain militaire, mort récemment à Munich, à 81 ans; — Dr. W. C. VON MANEN, ancien professeur hollandais de théologie, mort dernièrement à Leyde, à 63 ans; — Tullo MASSARANI, sénateur italien, poète et artiste connu, mort à Milan, au commencement d'août, à l'âge de 77 ans, lequel a publié entre autres ouvrages : *L'Arte a Parigi*, qui a été traduit en français; — Dr. Joseph Ritter VON METNIZ, professeur d'odontologie à l'Université de Vienne, mort à Bleiburg (Carinthie), le 1er août, à 44 ans; — Dr. David Binning MONRO, prévôt du collège Oriel d'Oxford, mort en Suisse le 22 août, auteur d'une *Homeric Grammar* très estimée; — Heinrich VON PECHMANN, ancien directeur de la nouvelle Pinacothèque de Munich, mort le 14 août à Oberstdorf, dans l'Allgau, à 80 ans; — Jean-Théodore DE RAADT, publiciste héraldiste bien connu, à qui l'on doit, entre autres, l'importante publication des *Sceaux armoriés des Pays-Bas et des pays voisins*, collaborateur du *Messayer des sciences historiques*, de Gand, de la *Revue bibliographique belge*, etc., mort à Bruxelles le 2 juillet, à l'âge de 50 ans; — Berthold RÖMER, ancien directeur des Archives du Grand-duché d'Oldenbourg, mort dernièrement à Oldenbourg, à 70 ans; — Dr. Gustav Heinrich SCHMIDT, professeur de statistique et d'économie politique à Berne (Suisse), mort dans cette ville, à 45 ans; —Dr. Paul SCHULTZ, professeur de physiologie à l'Université de Berlin, mort dans cette ville, le 18 juillet, à 41 ans; — Dr. Wilhelm STORCK, professeur de langue et de littérature allemandes à Münster (Westphalie), mort en cette ville, le 17 juillet, à 76 ans; — Dr. T. R. THALEN, professeur de physique à l'Université d'Upsal (Suède), mort à 78 ans, connu dans le monde des astronomes par la part importante qu'il a prise à la confection de la carte du spectre solaire, commencée sous la direction de Dr. Angström.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 4 août, M. Perrot lit une lettre de M. Holleaux sur le résultat des fouilles entreprises à Délos par l'École d'Athènes, et le rapport semestriel sur les travaux de l'Académie. — M. Clermont-Ganneau parle d'une inscription grecque dont les fragments retrouvés à Yabroud, près de Balbeck, se rapportent aux agissements d'un grand-prêtre usurpateur et faussaire sous le règne d'Hérode Agrippa. — Le 11 août, M. S. Reinach tente une explication du mythe d'Actéon, qui doit son origine aux repas sacrés faits par les femmes de Béotie. — M. Dufourcq communique un travail sur Lérins et la légende chrétienne, les Gestes de saint Sébastien et les œuvres de Salvien. — MM. Capitan et Arnaud d'Agnel communiquent un mémoire sur les habitants successifs de l'île Riou, près de Marseille, avec deux planches de silex taillés identiques, originaires, les uns de ce gisement français, les autres d'Égypte. M. Reinach fait remarquer que cette découverte démontre qu'aux temps préhistoriques existaient déjà des relations entre l'Égypte et la Provence. — Le 18 août, M. S. Reinach présente au nom de Edhem Bey un rapport sur les fouilles d'Alabanda. — Il continue ensuite la lecture de son mémoire sur les métamorphoses d'Actéon. — M. Babelon parle d'une monnaie de la ville de Chalcis, portant la contre-marque de celle d'Ichnœ.

— Le 25 août, M. Héron de Villefosse parle d'une inscription découverte par le P. Delattre au Kef (Tunisie). — M. l'abbé Thédenat parle de deux bas-reliefs votifs de Pompéi, relatifs à l'éruption du Vésuve en l'an 63 après J.-C. — M. Clermont-Ganneau présente un travail sur le voyageur ancien Benjamin de Tudèle et la relation écrite en hébreu de ses voyages. — M. V. Heuzey présente une étude sur les explications du mot sanscrit *tapos* (chaleur, souffrance, puis ascétisme). — M. Merlin commente deux inscriptions trouvées l'une à Timgad, l'autre à Bulla-Regia.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 5 août, M. Chuquet continue sa lecture sur la vie des poètes allemands, et traite des dix années passées par Goëthe à Weimar. — M. Doniol poursuit la lecture de son mémoire sur les événements accessoires à la guerre de 1870, en France. — Le 28 août, M. G. Picot lit son mémoire sur les ateliers de famille de Saint-Étienne, de Lyon et de Paris. — M. Chuquet lit la première partie d'une notice sur le prince jacobin Charles de Hesse Rheinfeld-Rothembourg.

Concours et Prix. — L'Académie de Nîmes décernera un prix en 1906 et un autre en 1907, consistant tous deux en une médaille d'or de la valeur de 300 fr. — Sujet pour 1906 : une nouvelle en prose de trois cents lignes au maximum. — Sujet pour 1907 : Étude de quelques points particuliers intéressant l'histoire de la Révolution française dans le Gard (personnes, localités, sociétés populaires, corps municipaux, industries, etc.). Les conditions communes aux deux concours sont les suivantes : Les œuvres seront adressées franco au secrétaire perpétuel de l'Académie au plus tard le 31 décembre 1905, pour le concours de 1906, et le 31 décembre 1906 pour le concours de 1907. Elles ne seront point signées et porteront une épigraphe répétée sur un billet cacheté contenant le nom de l'auteur. Les travaux devront être inédits et n'avoir été présentés dans aucun autre concours.

— La section d'histoire et d'économie de la Société Jablonowski à Leipzig met au concours les sujets suivants, pour chacun desquels le prix est de 1 500 marks : I. Formation et délimitation d'un dialecte allemand, dont le choix est laissé aux concurrents (terme du concours : 30 novembre 1906) ; II. L'histoire de la civilisation en Allemagne, depuis le romantisme jusqu'à Freytag, Riehl et Burckhard (30 novembre 1907) ; III. Étude comparée de la législation économique des grands territoires allemands depuis le xve siècle jusqu'à la guerre de Trente ans (30 novembre 1908). Les mémoires écrits en allemand, latin ou français doivent être anonymes et pourvus d'une devise.

— La Société d'histoire hanséatique décernera en 1909 (terme du concours : 1er octobre 1909) un prix de 3000 marks au meilleur mémoire sur l'histoire de la navigation en Allemagne.

— La fondation théologico-philosophique de Bâle proroge au 31 mars 1907 le terme du concours sur le bien d'Empire en Suisse.

Le Jubilé Longnon. — Un dernier écho du jubilé de M. Auguste Longnon dont nous avons parlé dans notre chronique d'août. Les 126 élèves et amis du maître qui avaient tenu à lui donner à l'occasion de sa 25e année d'enseignement un témoignage public et durable de leur reconnaissance ont reçu chacun une élégante plaquette qui renferme, avec les noms des souscripteurs, la liste précieuse des sujets d'enseignement choisis chaque année par M. Longnon pour ses conférences à l'École des hautes études depuis 1879 et au Collège de France depuis 1889. Chaque exemplaire de la plaquette intitulée : *A M. Auguste Longnon, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, hommage de profonde*

reconnaissance et de respectueux attachement à l'occasion de sa 25e année d'enseignement à l'École pratique des hautes études, 1879-1904 (Mâcon, impr. Protat frères, in-fol. de 13 p.) porte une dédicace autographe de M. Longnon.

Paris. — Nous ne saurions recommander trop vivement aux esprits sincères la lecture de la brochure que M. Jean Forcade vient de publier sous ce titre : *Prosélytisme protestant* (Paris, aux bureaux de l'*Action française*, 1905, in-8 de 45 p.). Les catholiques, trop nombreux encore, qui doutent de la tentative de main mise sur la France opérée par le protestantisme, qui se refusent à croire qu'il soit l'un des directeurs de la campagne de décatholicisation qui se poursuit chez nous, en trouveront ici des preuves convaincantes. Pour être bref l'exposé de M. Forcade ne perd rien ni en lucidité ni en solidité. Au fond, la campagne à laquelle nous assistons est une guerre religieuse. Les coups portés à l'édifice catholique profiteraient plus peut-être à l'athéisme et au matérialisme qu'au protestantisme ; il n'en est pas moins clair que celui-ci y coopère de tout son pouvoir dans l'espérance de substituer une doctrine à une autre et de vider à tout jamais la vieille querelle de la réforme.

— L'*Index philosophique* (*philosophie et sciences*) qui, pour la seconde fois, vient de paraître sous la signature de M. N. Vaschide (Paris, Chevalier et Rivière, 1905, in-8 de 464 p. — Prix : 10 fr.) fournit aux travailleurs l'indication de 5367 titres d'ouvrages ou articles de revues relatifs à la *Logique*, à la *Métaphysique*, à la *Biologie* et aux *Sciences médicales*, à la *Psychologie*, à l'*Esthétique*, à la *Religion* et à la *Philosophie religieuse*, à l'*Histoire de la Philosophie et de la Psychologie*, parus en Europe et en Amérique pendant l'année 1903. Ce recueil ne contient pas seulement les titres, mais une brève analyse des ouvrages ou articles qui intéressent plus particulièrement les philosophes, qui auront là un précieux instrument de travail. La division méthodique permet de trouver assez rapidement la bibliographie d'une question donnée. Le volume se termine par une table alphabétique des noms d'auteurs qui facilitera encore les recherches. Il convient de remarquer que le présent *Index*, auquel ont collaboré nombre de spécialistes de tous les pays, renferme 743 numéros de plus que celui qui l'a précédé.

— Pour compléter son opuscule *Géométries imaginaires et Géométrie positive* (Cf. *Polybiblion*, t. CIII, p. 428) paru chez F.-R. de Rudeval, M. A. Liasse publie à la même librairie une nouvelle démonstration du postulatum d'Euclide qu'il considère comme définitive (in-8 de 8 p. — Prix : 0 fr. 25).

— M. René Cagnat a publié, dans un fascicule séparé, un supplément à la troisième édition de son *Cours d'épigraphie latine*. Ce supplément contient, avec renvoi aux pages correspondantes du *Cours*, la mention de tous les ouvrages et articles importants parus depuis le volume, ainsi qu'un certain nombre de rectifications. La table des matières renvoyant au volume et à son supplément a été réimprimée avec ce dernier.

— Le *Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société de l'histoire de France, le 2 mai 1905*, par le président de la Société, M. Henri Omont (Nogent-le-Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 15 p. Extrait de l'*Annuaire-Bulletin*), contient tout d'abord la notice des membres défunts dans cette année courante ; et notamment de notre cher et regretté collaborateur Anatole de Barthélemy. M. Omont donne ensuite sur les origines de la Société de l'histoire de France des détails intéressants empruntés à des lettres de Benjamin Guérard au marquis Le Ver.

— Un *Doctorum doctrinale, recueil d'exemples à l'usage des prédicateurs, compilé au* XIVe *siècle*, par un anonyme, a puisé principalement dans le *Speculum*

historiale de Vincent de Beauvais, comme le montre par quelques exemples M. Henri Omont dans la notice qu'il lui consacre (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Nogent-le-Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 8 p.).

— Un érudit espagnol du XVIe siècle qui jouit dans son temps de quelque célébrité, Pedro Galés, se vit arrêté en 1593 à Marmande par les ligueurs, qui le livrèrent comme huguenot à l'Inquisition espagnole, non sans garder « dix ballots de bons livres très curieux » dont il était accompagné. On pouvait se demander ce qu'était devenue cette bibliothèque. Une note du P. André Schott, jésuite anversois, laissait craindre qu'elle n'eût été dès lors perdue. Dans un article du *Journal des savants* : *La Bibliothèque de Pedro Galés chez les jésuites d'Agen* (Tiré à part. Paris, Impr. nationale, 1905, in-4 de 5 p.), M. Henri Omont montre qu'une partie au moins de ces livres a dû aller, non loin de Marmande, grossir la bibliothèque du collège des jésuites d'Agen.

— Le même érudit attire notre attention sur un très curieux *Mémorial de l'inquisiteur d'Aragon à la fin du* XIVe *siècle*, récemment entré au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 8 p.). Il fournit, sur les pratiques de sorcellerie, sur les opinions hétérodoxes qui avaient cours à l'époque, des indications intéressantes à recueillir.

— L'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* pour l'année 1904 (Paris, Laurens, in-8 de 248-XVI p.) publie, comme d'habitude, de très nombreuses et précieuses indications bibliographiques comprises dans les procès-verbaux des séances de cette société. La seconde partie du recueil nous donne : 1° l'*Inventaire d'une partie des titres de famille et documents historiques de la maison de la Tour d'Auvergne*, publié par A. Bruel (p. 193-241). C'est la complément et la suite de l'inventaire inséré dans le même *Annuaire-Bulletin* de 1899 (p. 196-255) ; — 2° *Quelques lettres de B. Guérard à J. Desnoyers sur les premières années de la Société de l'histoire de France (1834-1845)*, par M. H. Omont (p. 242-248).

— Dans le tome CXLI des *Mémoires ds la Société nationale d'agriculture de France*, qui vient de paraître (Paris, imp. Renouard, 1905, in-8, de 503 p., avec grav. et un plan), on trouvera les quatre importantes études ci-après, ayant chacune leur intérêt particulier : *L'Assemblée nationale et la Société royale d'agriculture (1789-1790)*, par M. Louis Passy (p. 161-282) ; — *Excursions agricoles en Italie, en avril et mai 1903*, par M. Henry Sagnier (p. 283-384, avec grav.) ; — *L'Agriculture devant la science*, par M. Louis Passy (p. 385-413) ; — *Aménagement cultural appliqué à l'épuration terrienne des eaux d'égout de la ville de Paris*, par M. Paul Vincey (p. 415-501, avec plan et figures).

— Les *Annales salésiennes*, qui paraissent le 20 de chaque mois, sont aussi en vente annuellement (Prix : 5 fr.) en un volume. Nous recevons le volume qui va de juin 1904 à mai 1905 (17e année. Paris, 108, rue de Vaugirard, VIe, in-8 de 387 p.). Articles nombreux, édifiants et intéressants ; illustrations agréables. La Partie technique du *Polybiblion* donnera désormais, d'une façon régulière, les sommaires des *Annales salésiennes* : nos lecteurs pourront ainsi juger de leur réel mérite.

BRETAGNE. — M. Herpin, l'un de nos plus intrépides folk-loristes, a publié une très curieuse brochure intitulée : *Noces et baptêmes en Bretagne* (Rennes, Plihon et Hommay, 1904, in-12 de IX-168 p. — Prix : 3 fr.), laquelle renferme une foule de traditions et de légendes recueillies un peu de tous les côtés de la péninsule armoricaine, et concernant la demande en mariage, les fiançailles, le mariage, le repas de noces, la danse, les fontaines lustrales, le bap-

tême, etc., etc. Après tant d'ouvrages sur ces divers sujets, l'auteur a trouvé le moyen, non seulement de glaner, mais de moissonner dans un champ qui d'ailleurs semble d'une fertilité inépuisable. Sans doute, tout n'est pas nouveau dans ce recueil ; on y rencontre parfois de vieilles connaissances, telle la Vénus de Quinipily ; mais on n'est pas fâché de les retrouver dans un autre décor et souvent sous des aspects différents. Il est bon de recueillir ces antiques traditions qui vont chaque jour se raréfiant, chassées par d'autres qui, pour être plus modernes, n'en valent pas mieux, loin de là. C'est ce dont se convaincra quiconque lira ces pages intéressantes.

— De M. l'abbé Eugène Cognec, signalons l' « essai de monographie paroissiale » sur *Plonéour-Lanvern* (Brest, imp. de la Presse libérale du Finistère, 1904, in-8 de 196 p.). L'auteur divise son ouvrage en quatre parties : I. *Plonéour*, où il s'occupe de la paroisse de ce nom, de son clergé, de ses chapelles, des revenus de la paroisse et des chapelles ; II. *Lanvern*, considéré comme prieuré et comme paroisse ; III. *Plonéour-Lanvern pendant la Révolution* ; IV. *Château et manoir*. Deux appendices nous renseignent sur Plonéour-Lanvern, à l'époque préhistorique, sur les noms de villages et leurs significations. Cette localité fait partie du pays des Bigoudens, qui comprend Pont-Labbé et ses environs. Rien de curieux comme le costume et surtout la coiffure des femmes bigoudens. Ce travail se recommande par l'abondance des documents et souvent leur originalité, sinon leur importance. Il serait à souhaiter que l'on multipliât les monographies de ce genre, en relevant dans les archives paroissiales et communales tout ce qui peut contribuer à faire connaître, avec l'histoire, les us et coutumes : on fournirait ainsi aux historiens futurs des matériaux de première main dont ils pourraient tirer le plus grand profit.

— Au dernier congrès archéologique tenu à Châteaubriant, M. le comte de Palys lut quelques *Notes sur la ville de Châteaubriant* qui viennent de paraître (Saint-Brieuc, imp. Prud'homme, in-8 de 14 p.). Ces notes ont pour objet : *Châteaubriant en 1827*, d'après le journal *Le Breton*, *Françoise de Dinan et Françoise de Foix*. Ces pages, pleines d'humour et de science, se lisent avec plaisir. On y apprend, entre autres choses, ce que l'on soupçonnait fortement déjà, que *l'infortuné* Gilles de Bretagne, dont ici l'histoire est mêlée à celle de Françoise de Dinan, mérita en partie sa disgrâce, sinon même ses malheurs, et qu'il doit uniquement à ceux-ci l'intérêt qui s'attache à sa mémoire.

— M. Quilgars publie (Vannes, Lafolye, 1905, in-8 de 22 p.) des documents sur *l'Insurrection du mois de juin 1792 dans le district de Guérande*. Ces documents, de source exclusivement officielle, sont assez suspects, comme tous ceux du même genre. Les ennemis de la Révolution y sont donnés comme des tigres à face humaine, et les partisans de ce régime de boue et de sang comme d'innocents moutons qui ne savaient que bêler.

— M. Charles Joret a publié dans les *Annales de Bretagne* (juillet 1905) une étude sur *Cacault écrivain*. Il en a fait un tirage à part (Paris, Picard et fils, in-8, 24 p.). Le consciencieux et sagace diplomate que l'on connaissait déjà en Cacault était doublé d'un littérateur qui, avant de se consacrer entièrement aux affaires d'État, s'était occupé entre autres de littérature allemande, et avait même traduit les *Odes de Ramler* et *la Dramaturgie* de Lessing. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne, il fréquenta les écrivains les plus en renom de ce pays. Plus tard il visita Goëthe à Naples.

CHAMPAGNE. — L'opuscule de M. l'abbé A. Pétel, intitulé : *Aléran Ier et*

Aléran II. Note historique sur les comtes de Troyes du IX*e siècle* (Troyes, imp. Paul Nouel, 1905, in-8 de 41 p. Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Aube*) est un intéressant commentaire du travail de M. Ferdinand Lot paru dans la *Romania* en 1904 sous le titre : *Notes historiques sur Aye d'Avignon*. L'auteur a relevé dans cet article tout ce qui pouvait intéresser les comtes de Troyes au IX* siècle. A la fin de son opuscule, il publie en appendice un certain nombre de chartes carolingiennes relatives aux comtes de Troyes ou émanant d'eux, extraites des *Études carolingiennes* de M. Giry, parues en 1896 dans les *Études d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod*.

— Nous nous contentons aujourd'hui de signaler l'*Introduction au catalogue des actes de Ferri III, duc de Lorraine (1251-1303)*, par Jean de Pange. (Paris, H. Champion, 1905, in-8 de 121 p. et pl.), nous proposant de revenir sur cet intéressant travail quand l'ouvrage complet aura paru. Dans cette Introduction on trouve un excellent tableau de la Lorraine au XIII* siècle et une bonne histoire du duc Ferri. L'auteur fait connaître avec beaucoup de détails et à l'aide de documents de premier ordre, les guerres que Ferri dut soutenir contre l'évêché de Metz, ses relations avec la France et avec l'Empire, sa politique intérieure, sa vie privée, sa famille, etc. Une étude sur les actes de Ferri et huit pièces justificatives terminent ce volume en tête duquel est placée une bonne bibliographie du sujet.

FRANCHE-COMTÉ. — Au point de vue populaire, rien de plus utile, en vérité, que la brochure de M. P. Vieille-Cessay : *Le Bon Cultivateur* (Paris, Amat, 1905, in-8 de 97 p. — Prix : 1 fr.). Cette étude, extrêmement intéressante, est divisée en treize chapitres, d'importance inégale, quoique tous fort bien traités, savoir : I. Le Cultivateur idéal. — II. Comparaison entre la situation du cultivateur et celle du citadin. — III. Des Transactions ou marchés. — IV. Du Métayage. — V. De la Petite Culture comparée aux exploitations importantes. — VI. Quelques Conseils pratiques aux cultivateurs. — VII. Des Assurances diverses. — VIII. Différents Moyens de réaliser des revenus. — IX. Des Fromageries, laiteries et leur comptabilité. — X. Du Pâturage. — XI. De la Rénovation des communaux. — XII. Des Syndicats et coopératives agricoles et des caisses rurales. — XIII. Des Retraites pour la vieillesse. L'ensemble est envisagé sous le triple rapport économique, social, moral. Ce petit volume, sans prétention aucune, écrit dans le simple but de rendre service aux travailleurs ruraux, que l'auteur connaît, estime et affectionne, mériterait d'être repandu par milliers dans nos campagnes, car, bien que s'occupant plus particulièrement des paysans des montagnes du Doubs, la brochure de M. Vieille-Cessay peut être recommandée chaudement aux cultivateurs de la France entière.

— M. E. Perchet doit à M. l'abbé Joly, curé-doyen de Pesmes, la communication de documents qui lui ont servi pour l'opuscule qu'il vient de publier sous le titre de : *Eglise de Pesmes. Confrérie de Saint-Crépin* (Gray, imp. G. Roux, 1905, in-8 de 19 p.). L'auteur raconte succinctement l'histoire de la fondation (XV* siècle) de la chapelle dédiée, en l'église de Pesmes, (classée le 2 mars 1906 au nombre des monuments historiques), à saint Crépin et à saint Crépinien, patrons des ouvriers du cuir; il fait aussi connaître les règles de cette association locale et les cérémonies religieuses qu'elle accomplit depuis sa fondation jusqu'à la Révolution et même jusqu'à l'année 1830. Quatre pièces justificatives terminent la plaquette : leurs dates sont : 16 novembre 1574, 28 décembre 1584, 15 novembre 1599 et 1609.

LANGUEDOC. — Le volume daté de 1904 des *Mémoires de l'Académie de*

Nîmes correspond au tome XXVII de la VIIe série de la collection (Nîmes, imp. Chastanier, in-8 de CLXXI-80 p., plus une annexe paginée 147-446, avec gravures et planches). Ce volume est donc divisé en trois parties distinctes. La première renferme d'abord les « pièces liminaires » lues dans la séance publique du 19 mai 1904, parmi lesquelles nous citerons : *De la Misanthropie, à propos du « Misanthrope »*, par M. L. Enjalbert (p. V-XVI) ; — *Compte rendu des Travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1903*, par M. E. Benoît-Germain (p. XVII-XXXI) ; — *Rapport sur le concours de poésie de 1903*, par M. E. Reinaud (p. XXXIII) et des poésies de MM. Raymond Février et Jules Gal ; — *Les Obsèques de M. le général Henri-Casimir Bertrand, l'Inauguration du buste de Charles Jalabert* et la *Visite à Nîmes de l'Académie delphinale* ont donné lieu à des discours et allocutions qu'il serait trop long de détailler. De même la célébration du *Cinquantenaire académique de M. Gaston Boissier* (membre de l'Académie de Nîmes) a provoqué des discours, des toasts et des pièces de poésie que nous ne mentionnons pas autrement, pour le même motif (avec portrait et planche) ; quant aux mémoires proprement dits, nous n'en remarquons que deux : *Grotte néolithique de Saint-Vérédème*, par le frère Sallustien Joseph (p. 1-36, avec 10 planches et un plan) ; — Une *Bibliographie du département du Gard* donnant les livres et articles de revue intéressant le Gard, publiés en 1904, par M. Joseph Simon (p. 37-41). Mais le travail le plus considérable du recueil, inséré en « annexe, est l'*Histoire des grands prieurs et du prieuré de Saint-Gilles, par Jean Reybaud, avocat et archiviste de ce prieuré*, publiée par M. l'abbé C. Nicolas (paginée 147-446). Cette histoire est illustrée de huit portraits ; elle se termine par une ample table alphabétique des noms de personnes et de lieux.

— Nous avons reçu les deux fascicules du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, parus en 1905, lesquels forment la deuxième partie du tome VIII de cette publication (Narbonne, imp. Caillard, in-8 paginés XXXVII-XLVIII-309 à 427 et XLIX-LXVIII-429 à 647, avec planches et croquis). Ces deux fascicules renferment les travaux ci-après : *Les Monnaies ibériques attribuées à Nîmes*, par M. Gabriel Amardel (p. 309-332) ; — *Inventaires narbonnais du XIVe siècle*, publiés par M. J. Guiraud. V. *Inventaire d'Arnaud Andrieu, collecteur apostolique de la province de Narbonne (septembre 1386)* (p. 333-384) ; — *Deux Statues de la B. V. Marie dans la paroisse Saint-Luc, à Ginestas*, par M. Escarguel (p. 385-396, avec 2 planches) : — *Deux Troubadours narbonnais, Guilhem Fabre et Bernard Analhan*, par M. J. Anglade (p. 397-427) ; — *Éloge funèbre de M. Jules Riols, conservateur du musée de Narbonne, ancien président de la Commission archéologique*, par M. G. Amardel (p. 429-436) ; — *Le Parlement de Narbonne*, par M. Julien Iché (p. 437-443) ; — *Note sur un tableau conservé à Saint-Just (sacristie)*, par le même (p. 444-446) ; — *Les Monnaies de Nîmes coupées*, par M. G. Amardel (p. 447-459) ; — *Les Évêchés de Narbonnaise en 678*, par M. A. Sabarthès (p. 460-469) ; — *La Société littéraire de Narbonne et F.-J. Barthez, contribution à la vie de Barthez (1734-1806)*, par M. le Dr J. Vires (p. 470-488) ; — *Sur la nécropole ancienne de Montlaurés et le vase grec qui fut découvert en 1864*, par M. H. Rouzaud (p. 489-526, avec une planche et des croquis) ; — *Sépultures du premier âge du fer à Fleury-d'Aude*, par M. J. Campardou (p. 527-532, avec une planche et un plan des fouilles dans le texte) ; — *Inventaires narbonnais du XIVe siècle*, publiés par M. J. Guiraud. VI. *Inventaire de Pierre de Jean, évêque de Carcassonne* (2e partie) *(1338-1339)* (p. 533-638) ; — *Éloge funèbre de M. Louis de Martin, membre de la Commission archéologique*, par M. G. Amardel (p. 639-643).

NORMANDIE. — *Une Épisootie de morve au* XVIIIe *siècle dans la généralité de Caen* (Caen, Valin, 1905, in-8 de 74 p.), tel est le titre d'une brochure dans laquelle M. Alfred Gallier met en relief les qualités administratives que montraient au XVIIIe siècle les intendants, leurs subdélégués et les autres fonctionnaires, chargés par la monarchie de veiller aux intérêts du pays. C'est une constatation assez remarquable que fait M. Gallier quand il signale la prévoyance et la sagesse avec lesquelles les autorités basnormandes organisèrent la lutte contre un fléau qui menaçait de détruire la population chevaline. L'*Ordonnance de M. de Vastan relative à la morve*, citée par l'auteur, pourrait être appliquée sans modification à l'heure actuelle. Cette brochure apporte un argument nouveau à la thèse consistant à établir que la bureaucratie contemporaine était née bien avant la Révolution. La République, l'Empire et les régimes qui se sont succédé au cours du XIXe siècle, n'ont rien innové en matière administrative : le travail de M. Gallier le démontre en ce qui concerne l'épizootie dont il s'est occupé.

— L'opuscule de M. A. Le Corbeillier : *Un Rouennais aux armées de la République et de l'Empire. Jean Pierre Capon dit Delestre* (Rouen, imp. Wolf, s. d., in-8 de 34 p., avec une grav. en couleurs, une grav. en noir et 1 fac-simile) nous donne une intéressante biographie de Jean-Pierre Capon qui, engagé à Rouen, court le monde, va se marier en Corse et revient comme capitaine de recrutement près de son pays natal, à Yvetot d'abord, à Rouen ensuite. C'est l'histoire de l'un de ces obscurs serviteurs de la patrie qui allèrent porter le drapeau français par toute l'Europe. Notons ce détail curieux que la solde de retraite du vieux capitaine fut fixée à la somme de 988 francs par année, après 37 ans de services : c'était plutôt maigre.

BELGIQUE. — Dom Ursmer Berlière a extrait du *Registrum causarun Alexandri IV* (*1257-1263*) le texte de plusieurs procès en Cour de Rome intéressant la Belgique : *Causes belges en Cour de Rome* (*1257-1263*) (Bruxelles, Weissenbruch, 1905, in-12 de 28 p. Extrait du *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. LXXIV). Elles se rapportent à des possessions de bénéfice ou à des mariages.

— Le même auteur, qui a complètement renouvelé l'histoire des monastères, depuis la fin du XIIe siècle jusqu'au début des réformes du XVIe siècle, s'est particulièrement occupé des chapitres généraux de l'ordre bénédictin. Les lettres communes de Benoît XII et d'autres publications récentes lui ont fourni des renseignements nouveaux, qui font l'objet d'un article paru dans la *Revue bénédictine* (1905) et publié à part : *Les Chapitres de l'ordre de Saint-Benoît, notes supplémentaires* (Bruges, Desclée, 1905, in-8 de 21 p.).

ITALIE. — Il est bien difficile, quand on entreprend de traiter un sujet, de s'assurer qu'il ne fait pas l'objet des préoccupations et des études actuelles d'un autre érudit, et il n'arrive que trop souvent qu'après avoir dépensé son argent et son temps à en rassembler les matériaux, au moment où l'on se croit enfin en mesure de faire connaître les résultats de ses recherches et d'en tirer parti, on voit apparaître sur la même matière un volume ou un article qui vient dissiper vos espérances et anéantir le fruit de vos efforts. Ému de ces tribulations de ses confrères en érudition, M. Pio Pecchiai a cherché le remède à y porter, et il pense l'avoir trouvé dans la combinaison suivante. Sous le titre d'*Attività degli studiosi*, il rattachera à la *Miscellanea di erudizione* qu'il publie depuis quelques mois (Pisa, 6, via Mugelli) un Bulletin dans lequel il se propose de noter toutes les publications projetées. L'utilité d'une semblable feuille d'information ne saurait être contestée; malheureusement l'exécution se heurte à des difficultés :

pour être à peu près complet, il faudrait que M. Pecchiai eût la collaboration bénévole de tous les hommes qui travaillent; il est inévitable que son Bulletin échappe à la connaissance de plusieurs, et parmi ceux même qui en auront connaissance, beaucoup négligeront de le mettre au courant de ce qu'ils se proposent de faire ou de ce qui se prépare autour d'eux. Le Bulletin, qui de toutes façons rendra des services, sera distribué gratuitement aux abonnés de la *Miscellanea*; il se vendra séparément au prix de 3 fr. 50.

SUISSE. — Le très érudit curé actuel de Font, M. l'abbé Frid. Brülhart, a publié d'abord, dans les *Archives de la Société d'histoire*, la monographie qu'il nous donne aujourd'hui en tirage à part : *La Seigneurie et la paroisse de Font* (Fribourg, Suisse, imp. Fragnière, 1904, in-8 de 130 p., avec une planche). Dans une série de chapitres fortement documentés, M. l'abbé Brülhart nous raconte, depuis l'origine jusqu'à nos jours, l'histoire de cette charmante localité, sise sur les bords du lac de Neuchâtel. Après nous avoir parlé des vestiges lacustres découverts à Font et mentionné le passage des Romains, il retrace l'histoire de la seigneurie de ce nom qui remonte au XIe siècle ; puis celle de la paroisse qu'il poursuit jusqu'aux temps actuels. Aucun fait digne d'intérêt n'échappe à son attention; documents publics, traditions locales, l'auteur a tout consulté. Aussi sa monographie pourrait-elle être donnée pour un modèle du genre. Il est de ces érudits infatigables qui ne visent qu'à l'exactitude et qui, pour être complets, ne négligent aucune source d'information. Un « Répertoire » termine la brochure et permet de le consulter commodément.

ÉTATS-UNIS. — L'on se préoccupe particulièrement aux États-Unis de la question du droit d'auteur et de la propriété littéraire; des projets de modification et de codification de la législation actuelle sont à l'étude au Congrès ; et tout récemment (31 mai-2 juin dernier) les représentants des divers groupements intéressés dans la question se sont réunis en *copyright conference* à New York, sous la présidence du bibliothécaire du Congrès, M. Herbert Putnam, assisté de M. Thorvald Solberg, chef du *copyright office*. Ces préoccupations donnent un caractère d'actualité et d'utilité toute pratique au beau volume que M. Thorvald Solberg vient de publier et qui forme le nº 8 du *Copyright office bulletin : Library of Congress. Copyright in Congress, 1789-1904 : a bibliography and chronological record of all proceedings in Congress in relation to copyright from April 15, 1789, to April 28, 1904, First Congress, 1st session, to Fifty-eighth Congress, 2d session* (Washington, Government printing Office, february 1905, in-8 de 468 p.). Dans son Introduction, M. Solberg expose brièvement le besoin qui se fait sentir d'une revision de la législation, résume les derniers projets et donne le texte intégral des bills soumis au Congrès de décembre 1903 à fin mars 1904, et des rapports présentés sur ces bills. La *Bibliographie* comporte cinq chapitres : 1. Bills, au nombre de 220, classés chronologiquement du 23 juin 1789 au 14 décembre 1904. Des notes courtes et précises indiquent si le bill a été pris en considération, s'il a fait l'objet d'un rapport, etc. ; — 2. Rapports, tant au Sénat qu'à la Chambre depuis le 20 avril 1789 jusqu'au 26 avril 1904 ; — 3. Résolutions ; — 4. Lois, divisées en deux séries : lois publiques (31 mai 1790, 7 janvier 1904), lois privées (24 mai 1828, 17 février 1898), formant un ensemble de 34 actes ; — 5. Pétitions, mémoires, messages, et documents divers. — Le *Chronological record*, beaucoup plus développé, nous donne en une seule série, le précis de ces pétitions, bills, rapports, etc.) Le volume se termine par un copieux index de 80 pages en petit texte.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Die Genesis*, von H. L. Strack, (in-8, München, Beck). — *La Prière du Maître*, par l'abbé T. Besnard (in-12, Lethielleux). — *L'Année des malades*, par la comtesse de Flavigny (2 vol. in-16, Lethielleux). — *Causeries du dimanche*, 6e série. *Qu'est-ce que l'homme et pourquoi souffre-t-il ?* (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Traité de droit civil comparé*, par E. Roguin. *Le Régime matrimonial* (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *La Réponse du Sphinx (notes d'un pessimiste)*, par E. Thiaudière (in-32, Fischbacher). — *Socialisme et anarchisme*, par A. Hamon (in-18, Sansot). — *Les Cultures fruitières en plein vent, leur exploitation industrielle*, par H. Latière (in-12, Amat). — *Le Domaine et la vie du sapin, essai de monographie dendrécologique*, par C. Roux (in-8, Lyon, Association typographique). — *L'Objectif de nos flottes. La Guerre commerciale*, par le commandant D*** (in-8, Chapelot). — *Les Soufflets*, par C. Reculoux (in-12, Jouve). — *Les Vignes mortes, 1897-1904*, par H. Martineau (in-18, Niort, Clouzot). — *Yan*, pièce en un acte et en prose, par O. de Gourcuff et J. Plémeur (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Grains de mil, recueil de monologues, saynètes, petites nouvelles et poésies*, (in-12, Delarue). — *L'Isolée*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *Gloriette*, par R. O'Monroy (in-18, Calmann-Lévy). — *Contes de la province*, par L. Lhommeau (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Au Pays de l'occulte. Les Coffrets de famille*, par le Dr H. Favre (in-16, F.-R. de Rudeval). — *La Cité de joie*, par J. Mariel (petit in-12, Sansot). — *Jobard*, par le vicomte de Colleville (in-16, Dujarric). — *Clarisse de la rue du Loup-va-t'en*, par B. de Buxy (in-12, H. Gautier). — *La Villa du Cœur-en-peine*, par B. de Buxy (in-12, H. Gautier). — *Ma Sœur Anne*, par L. Donel (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Les Rapports de la France avec l'Italie du* XIIe *siècle à la fin du premier Empire*, par E. Sol (in-8, Champion). — *L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801*, par l'abbé E. Sévestre (in-8, Lethielleux). — *Étude sur la Cour ducale et les origines du Parlement de Bretagne*, par E. Texier (in-8, Rennes, Plihon et Hommay). — *De l'Ancien Régime à Thermidor. Une Commune du Quercy pendant la Révolution*, par P. Granié (petit in-8, Champion). — *Les Haines contemporaines et le Devoir des catholiques*, par l'abbé Planeix (in-12, Lethielleux). — *Un Philanthrope méconnu du* XVIIIe *siècle. Piarron de Chamousset, fondateur de la petite poste, précurseur des sociétés de secours mutuels*, par F. Martin-Ginouvier (gr. in-8, Dujarric). — *La Famille et les origines du Vénérable de Solminihac. Généalogie*, par le comte de Saint-Saud et de P. Huet. *Étude critique, historique et archéologique*, par le marquis de Fayolle (gr. in-8, Daragon). — *Famille de Casamajor. Un peu d'histoire, sa noblesse, ses alliances et son expansion*, par C. Boissier (gr. in-8, A. Picard et fils).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS ROMANESQUES et PSYCHOLOGIQUES. — 1. *Femme de lettres*, par MARY FLORAN. Paris, Hachette, 1905, in-16 allongé de 272 p., illustré, 3 fr. 50. — 2. *L'Accordeur aveugle*, par MARCEL PRÉVOST. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 208 p., illustrations en couleurs par F. Courboin, 6 fr. — 3. *Les Algues vertes*, par PIERRE DELIDER. Paris, Messein, 1905, in-8 de 165 p., illustré, 10 fr. — 4. *L'Illusion sentimentale*, par PAUL FLAT. Paris, Fontemoing, s. d., in-8 de 198 p., 3 fr. 50. — 5. *Erreur meurtrière*, par F. PAUTY. Paris, Perrin, 1905, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 6. *Fatale Méprise*, par HENRI BARAUDE. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de 271 p., 3 fr. 50. — 7. *Plus fort que la vie*, par ANNE DE BOVET. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 8. *Sur le tard*, par A. BARRATIN. Paris, Lemerre, 1905, in-16 de 219 p., 3 fr. 50. — 9. *L'Impossible Sincérité*, par HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NYEVELT. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 10. *La Domination*, par la Ctesse MATHIEU DE NOAILLES. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-12 de 307 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Beaux Jours de Flavien*, par BRADA. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 12. *La Lueur sur la cime*, par JACQUE VONTADE. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 431 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 13. *L'Espionne*, par ERNEST DAUDET. Paris, Ollendorff, 1905, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Capitaine Saint-Méry (1869-1870)*, roman documentaire, par GASTON-ROUTIER. Paris, Fontemoing, 1905, in-18 de 333 p., 3 fr. 50. — 15. *Gestes de Provence (1545-1596)*, par D. JAUBERT. Paris, Fontemoing, 1905, in-16 de 553 p., 3 fr. 50. — 16. *La Beauté d'Alcias*, par JEAN BERTHEROY. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 327 p., illustrations de A. Delavelle, 3 fr. 50. — 17. *A l'Aube*, par MYRIAM THELEN. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 287 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 18. *En Marge des vieux livres*, par JULES LEMAITRE. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1905, in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 19. *Un Mari en loterie*, par GEORGES MARESCHAL DE BIÈVRE. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de 248 p., 3 fr. 50. — 20. *Contes de la province*, par LOUIS LHOMMEAU. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 267 p., 3 fr. 50. — 21. *L'Hôtellerie du Temps perdu*, par GEORGE AURIOL. Paris, Flammarion, 1905, in-18 de 331 p., 3 fr. 50. — 22. *Pour lire en bateau-mouche*, par PAUL THÉODORE-VIBERT. Paris, Berger-Levrault, 1905, in-16 de x-518 p., 3 fr. 50. — 23. *Au Pays de l'occulte. Les Coffrets de famille*, par le Dr HENRI FAVRE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 319 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 24. *Les Deux Sœurs*, par PAUL BOURGET. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de 366 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Isolée*, par RENÉ BAZIN. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 345 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 1. — J'ai déjà expliqué la réunion sous une même rubrique de ces deux espèces de romans, bien qu'elles diffèrent — l'une de l'autre — quelquefois. — *La Femme de lettres*, dont le titre semble annoncer un roman de mœurs, est une agréable narration d'une aventure très édifiante. Une romancière est sollicitée de prêter sa plume à une diffamation moyennant la somme de cinq cent mille francs! Elle refuse nettement! Quelque temps après ses deux filles reçoivent une dot princière de la personne même qu'elle n'a pas voulu diffamer. Cette fable vous démontre que : 1° la plume d'une romancière vaut son pesant d'or et de diamant, quelquefois! 2° que son âme vaut encore plus, quelquefois aussi; 3° qu'un

eau jeune et une belle action ne sont jamais perdus, ou du moins ne [illegible] sont pas [illegible]. Et les choses-là sont toujours bonnes à entendre.

[illegible] — [illegible] [illegible] était un musicien de génie : le ministre de l'instruction [illegible] le [illegible] avait déclaré solennellement, à Nérac, le [illegible] [illegible] concours [illegible], qui s'était terminé par un concert. [illegible] Conservatoire, l'Institut [illegible] étaient ouverts, la croix d'honneur [illegible] promise. Comment perdit-il tous ces biens ? Et comment, [illegible] mêmes [illegible] nous tous les chefs-d'œuvre que nous devons encore [illegible] parce qu'il aima, et qu'il aima une femme [illegible] nerveuse, — [illegible] excusable, certes, d'être nerveuse, [illegible] par son mari ! — et parce qu'il [illegible] [illegible] épouse [illegible] plus jouer, de ne plus avoir de [illegible] [illegible] mourut bientôt, poitrinaire, hélas ! [illegible] [illegible] moururent les chefs-d'œuvre du musicien, [illegible] par un ministre. Il s'[illegible] un jour jusqu'à se [illegible] [illegible] parce qu'il ne [illegible] sans le [illegible] et parce qu'il ne se [illegible] pas de la présence d'un auditeur. — L'auteur de *la Princesse* d'[illegible] s'est reposé de travaux un peu sérieux, à nous raconter [illegible] [illegible]. L'auteur y a ajouté de jolies illustrations.

[illegible] — Les illustrations des [illegible] sont de l'auteur du texte. Elles semblent indiquer un [illegible] dessinateur : elles ont [illegible] [illegible] pas polychromes, comme les précédentes ; elles sont vertes, même quand elles représentent un guerrier « se reposant après la bataille » [illegible] lance en main, casque en tête. Je dois dire cependant que celle de la couverture est, par exception, polychrome, c'est-à-dire bleu, jaune, rouge, etc. On voit à quel point je suis consciencieux. Mais la conscience la plus scrupuleuse n'empêche pas un peu l'indulgence. C'est pourquoi je ne dirai rien des contes qui accompagnent les illustrations, sauf qu'ils sont dix-huit, plus une préface, ou un [illegible] : « Je souhaite à mes contes d'être simples et frais, naïfs et étranges, avec un peu parfum de fraîcheur et d'infini, comme les tiges vertes qui naissent au sein de l'Océan. » Il a souhaité qu'ils fussent naïfs. Il a été exaucé !

4. — Soyons sérieux et même graves ! *L'Illusion sentimentale* n'est pas faite pour nous amuser. Les plus hauts problèmes de l'art, de la morale, de la politique et de la pédagogie y sont agités à propos de l'histoire que voici. Deux étudiants s'aimaient d'amitié tendre. « Une légende s'était même établie, nous dit l'auteur, légende assez ridicule, d'après laquelle cette pure amitié aurait revêtu je ne sais quel caractère suspect » (p. 32). Et pourtant Dieu sait à quelles occupations peu suspectes ils employaient leur temps ! Ils étudiaient d'abord, et non seulement les matières du cours, mais toutes les « sciences annexes » ou pas annexes, et particulièrement la musique ; ensuite ils disser-

taient et dialoguaient sur ce qu'ils avaient étudié, non pour s'aider à apprendre, mais pour redresser les erreurs de leurs maîtres et de leurs livres, car ces jeunes gens étaient géniaux. Ils n'en faillirent pas moins être victimes d'une aventure banale : une jeune fille survint, ils se brouillèrent; l'un épousa, l'autre se fâcha; cet autre écrivit, oh! une lettre très digne! comme en savent écrire les amoureux déconfits, qui ont du style. — Mais avec ces natures d'élite, les choses ne pouvaient pas en rester là. Le marié éprouva vite le besoin de se démarier, ayant découvert qu'il s'était fait illusion (est-ce là l'*Illusion sentimentale* ?) sur la femme en général et sur la sienne en particulier, l'une étant impuissante à « objectiver » (p. 142), l'autre incapable de comprendre un mari tel que lui et de raisonner juste, c'est à savoir de raisonner comme lui, sur la « musicalité » « l'intensivité, » *Parsifal*, Nuremberg, etc., et autres sujets aussi nécessaires à la vie conjugale. Il se décida alors à répondre à la lettre si digne de son ami; il lui écrivit une lettre encore plus digne, mais un peu longue, que les auteurs de la « légende ridicule », visée plus haut, auraient résumée dans cette formule connue : « Viens, Poupoule! » Il vint! La rencontre eut lieu près du lac Majeur, dans une villa qu'ils avaient visitée ensemble deux ans auparavant, et où ils avaient laissé un souvenir écrit de leur passage — une feuille glissée au creux d'un arbre, et sur laquelle se trouvait, signée de leurs deux noms, « l'indication du but où leurs efforts avaient atteint... » « Tenez, fit l'un d'eux, après avoir plongé son bras jusqu'au coude dans une crevasse de l'arbre, le voici à cette même place, le papier jauni... 20 septembre. Ici fut bouclé le dossier de nos sensations. Du haut de cette terrasse, nous avons embrassé d'un coup d'œil l'ensemble de nos premières démarches! » De combien de plaisirs, ils payèrent leur peine, c'est-à-dire de combien de dissertations, vous le devinez. Mais quelles furent « les démarches » qui suivirent, l'auteur ne nous l'apprend pas. Je me plais à croire qu'une des premières ce fut d'aller trouver un médecin spécialiste, à savoir « un psychiâtre. » S'ils ne l'ont pas encore faite, qu'ils se hâtent : je tiens une bonne adresse à leur disposition.

5. — *L'Erreur meurtrière* fut celle que commit le nommé Rialmon le jour où il crut aimer Louise, la femme d'un ami, alors qu'il continuait à aimer Berthe, sa propre femme (voir p. 308) — Seulement ce ne fut pas lui qui en mourut, ce fut Louise.

6. — *Fatale Méprise* est encore « une erreur meurtrière ; » mais cette fois pour celle qui la commet. Elle épouse, au lieu d'un petit cousin qu'elle aimait, un gentilhomme qu'elle croit aimer. C'est ce qui la tua!

7. — *Plus fort que la vie* est un recueil de huit nouvelles. La première raconte l'histoire d'un journaliste parisien, Pascal, qui épousa

une Hongroise, dut la renvoyer pour cause d'adultère, la remplaça par une autre femme, mais ne put la séparer complètement de Mlle Aloysia, sa fille, laquelle demanda et obtint le droit de visiter quelquefois sa mère. Les droits de l'enfant dans les ménages de divorcés sont l'objet, dans ce récit, de nombreuses dissertations.

8. — *Sur le tard* contient cinq nouvelles, toutes écrites avec une application, qui est d'un artiste futur, une abondance de métaphores, parfois neuves, qui est d'un poète prodigue, et un parfait dédain pour la logique, qui est d'une femme ou d'un esprit resté féminin : *Et vera incessu patuit dea !* La première est en outre un peu mélodramatique. Deux amies d'enfance, la douce Monique et la pétulante Juliette, s'éprennent du même jeune homme, mais Lui ne s'éprend que de Monique. Ce que voyant, Juliette a une attaque de nerfs, au sortir de laquelle elle a un accès de fureur. « Je veux que tu me venges de Monique ! » dit-elle à son papa. Le papa, docile, cherche le moyen de satisfaire l'aimable enfant ! Il le découvre vite, car il est ingénieux et très... « rosse. » Il se rend en cachette auprès de la maman de Juliette, et, d'une voix contenue, mais assez forte pour être entendue de l'autre côté de la muraille par Monique aux écoutes, il lui dit : « Souviens-toi ! » Et il explique, il donne des détails, il met les points sur les *i* : elle a été sa maîtresse, il est le père de Monique, aussi certainement qu'il l'est de Juliette ; il ordonne que Monique se sacrifie à sa sœur, sinon il informera le père putatif, qui ne se doute de rien, il fera du scandale ! Là-dessus, Monique sort de sa cachette et entre en scène ! — Je vous la recommande cette scène ; elle est tout à fait manquée ! — Monique s'immole ; elle renonce à son amour, pour sauver l'honneur de sa mère. Juliette est vengée ! Mais, patience ! elle va être punie, car elle épouse un Brésilien !

9, 10, 11. — Est-il possible de parler avec sincérité de *l'Impossible Sincérité* et de *la Domination* et des *Beaux Jours de Flavien* ? Les auteurs de ces trois romans sont des dames — « de grandes dames » — et des étrangères ! — De plus, leur œuvre est tellement lyrique, dans l'idée première, la composition et parfois la langue, que je doute de mon droit à la juger, presque autant que j'en redoute le devoir. Si je la passais à mon spirituel confrère, M. d'Azambuja, qui a toutes les formes de la poésie sous sa juridiction ? Il se tirerait très bien de la difficulté ! — Mais,

N'écoutons pas, mon cœur, de si lâches conseils !

Disons d'abord que *l'Impossible Sincérité* se distingue des deux autres œuvres par une morale presque puritaine. L'héroïne, Miss Béryl, a particulièrement l'horreur du mensonge ; elle la pousse jusqu'à la mort, — des autres. — Elle s'est laissé prendre au charme de Giula Zekei, un Hongrois, rencontré dans un salon anglais, « où cette présence est

une bouffée de vent irascible. » Les paroles de ce jeune homme « font surgir un paysage rude, que traverse l'âpre vent des montagnes. » Le vent qui souffle à travers ce paysage a rendu folle Miss Béryl ; elle a engagé sa foi à l'inconnu, elle est sa fiancée. Tout à coup elle apprend qu'il est marié et qu'il a deux enfants. Il est vrai qu'il plaide en divorce pour redevenir libre. Mais il n'avait rien dit, il avait trompé Béryl. « Vous m'avez menti, je ne vous aime plus ! » lui signifie-t-elle. Zekei a beau se tirer un coup de revolver, elle ne l'aime pas davantage ; il a beau mourir, elle ne lui pardonne pas. Elle se laisse fiancer à un autre homme, au nommé John Leigh, qui lui promet, lui, de ne jamais mentir, — que lorsque ce sera nécessaire. L'entière sincérité est impossible aux hommes, hélas ! et même aux femmes, et même aux critiques ! — Il y a un critique pourtant, un seul, à ma connaissance, qui a parlé de *la Domination* en toute liberté, c'est M. Faguet : « Tout compte fait, ce petit roman débile et phosphorescent, ressortissant à la pacotille romantique, et qu'on s'étonne qui ne soit pas signé Louise Collet, » est à peine « un peu moins ridicule » que « les précédents » du même auteur. C'est ainsi qu'on parle de Mme la comtesse de Noailles à l'Académie française ; ailleurs, dans les journaux les plus graves et dans les salons qui se croient les moins snobs, on ose à peine la traiter de « néo-romantique, » parmi toute sorte d'épithètes laudatives et admiratives. Si cette admiration était sincère, elle serait un symptôme, très inquiétant, de l'état de notre esprit public ; j'ose croire qu'elle ne l'est pas. A chacun de ces nouveaux volumes, Mme la comtesse de Noailles soutient une gageure impossible, dont elle doit être la première à rire derrière son éventail ; une partie du public feint de la prendre au sérieux : ils sont à deux de jeu. Il n'y a que le lecteur provincial qui puisse être dupe : avertissons-le charitablement. Et donc ne nous indignons pas trop fort de l'immoralité, et du « paganisme » et du « nietzschéisme » des personnages qui figurent dans *la Domination*, et n'allons pas croire à la nécessité de démontrer qu'ils sont absurdes encore plus qu'immoraux ou « immoralistes. » Bornons-nous à indiquer brièvement leurs exploits. Le héros, un *surhomme*, s'appelle Antoine Arnault ; mais il est le seul de tous les Arnault connus ou inconnus, qui mérite d'être appelé le grand Arnault. Il est beau, il est génial, il est sublime, il est poète, il est critique, il est le maître du monde. Quand un roi entre dans Paris, Arnault dit : « Il entre dans ma ville et chez moi ! » (*sic.*) Quand il se compare aux autres hommes, il dit : « Il n'y a que moi de jeune et de parfait. » (*sic*) Quand il parle de Chateaubriand, il dit : « C'est un vase dans une nuée ! » (*sic ! sic !*) Il en dit, il en dit, il en dit ! Et toutes les femmes l'adorent. C'est d'abord une cocotte, puis une femme mariée, puis une duchesse, puis la femme de chambre de la duchesse, puis sa

propre femme, puis sa propre belle-sœur. Il est vrai que sa belle-sœur en aime un autre que lui, ce qui la tue, et ce dont il meurt lui-même. — Passons aux *Beaux Jours de Flavien*. C'est le plus raisonnable des trois, bien qu'il soit encore un peu plus « mélo. » Il y a un coup de pistolet au dénouement. Le personnage principal est, lui aussi, un héros, un poète jeune et beau, comme le susdit Antoine, c'est-à-dire « un jeune dieu. » Lui aussi il en dit des choses étonnantes ! Peut-être cependant en fait-il moins, bien qu'il soit parfaitement convaincu que tout lui est dû, et que la seule raison d'exister pour les hommes, les femmes, la société, l'univers entier, c'est de servir à son plaisir. Le dieu a aimé une petite mortelle, que lui a léguée une pauvresse, en mourant; il l'a nourrie, il l'a élevée, il l'a admise chaque matin à contempler sa barbe d'or, — d'or, parce qu'elle est blonde et parce que de temps en temps, il la poudre d'or ! — Il va en faire sa maîtresse, lorsque la pauvre enfant, qui l'adore, devient la maîtresse d'un autre homme et meurt de chagrin et d'une péritonite. Flavien n'est pas insensible à cet événement; il sent s'accroître en lui son génie ! Il a « conscience que son pouvoir créateur a pris une force nouvelle. » Il va accumuler les chefs-d'œuvre. En attendant il se laisse aimer par la baronne Ghislaine, il essaie d'aimer une jeune fille qui a une très belle voix et qui voudrait être chanteuse, et enfin il se fait aimer par la princesse Constance, fille de la duchesse d'Illyrie ! Il enlève la princesse ! Mais il est tué par le général Rebel. — Ah ! de grâce ! dispensez-moi de vous dire qui est le général Rebel !

12. — *La Lueur sur la cime* est, elle aussi, une œuvre « phosphorescente, » mais point « débile ». Elle donne au contraire l'impression d'une force..... démesurée. Les meilleures, les plus précieuses qualités de l'écrivain s'y révèlent, sauf le sens de la mesure, de « la divine mesure ! » Les personnages notamment y sont tous, à l'exception d'un seul peut-être, plus grands ou plus petits que nature; ils visent, eux encore, à être des *surhommes* et des *surfemmes*; vous devinez à quoi il réussissent. Ils ont beau être « modernes » — (malgré quelques allures romantiques, et donc un peu surannées,) — ils ont beau être nietzschéiens, wagnériens, ibséniens, tolstoïstes, symbolistes, anarchistes, ils ne sont pas des êtres vivants. Personnages de théâtre et non personnes naturelles, ils nous restent étrangers et même indifférents, malgré leurs efforts pour nous étonner et surtout nous scandaliser. Mais quelle « main d'ouvrier » que celle qui a modelé et peint ces « masques ! » — Ce qu'ils font et ce qu'ils disent n'est pas plus commode à résumer que ce qu'ils sont. Ils soutiennent sur la Musique, la Société, le Féminisme, la Politique, la Religion, des théories d'où il résulte qu'il est difficile d'être heureux, mais que tout est permis pour le devenir. Jacqueline des Moustiers serait portée à croire que l'amour

seul est capable de donner le bonheur; mais est-elle seulement capable d'amour? Elle a étudié ce problème avec son mari, et n'a pas trouvé de réponse satisfaisante; elle recommence ses recherches avec l'anarchiste Érik, et avec le journaliste Marken, un aventurier inquiétant, mais attirant; elle y consacre notamment deux séances, — une avec chacun des deux hommes, la première dans la chambre de l'anarchiste, la seconde dans un cabinet de restaurant, — qui lui donnent à peine quelques lueurs sur la question; elles ne l'éclairent bien que sur sa propre puissance. Ce Don Juan féminin, qui séduit tous les hommes, sait aussi les dominer et les dompter, même à l'heure où ils passent pour être indomptables: Orphée n'était pas plus puissant sur les fauves! Cependant une troisième séance se prépare, avec Marken, dont elle espère rapporter la certitude. — Et je crois que je peux en rester là de mon analyse, de mes critiques et de mes éloges.

ROMANS HISTORIQUES. — 13. — C'est après des livres comme les trois ou quatre précédents, qu'il faut lire un livre comme *l'Espionne*; on lui pardonne tout en faveur de ce qu'il a de sain et de sensé. Il nous raconte comment, en 1799, la comtesse de Bonneuil, qui d'ailleurs n'était ni comtesse ni Bonneuil, mais « un agent secret » de Fouché, essaya d'arrêter en route un jeune messager du Roy et de lui faire oublier sa mission, qui contrariait vivement les plans de M. de Buonaparte; à quoi elle échoua d'ailleurs, grâce à l'intervention de Mlle de Moasang, une jeune fille qu'elle disait être sa nièce et qui n'était pas sa nièce. Le récit est mené avec le savoir-faire et le « métier » que l'on connaît à l'auteur; et il est très intéressant. On peut en dire autant des trois autres « nouvelles historiques » qui se trouvent dans le même volume: *Mademoiselle d'Hermilly*, *Fille de traître*, *Clary*.

14. — La couverture du *Capitaine Saint-Méry* est tricolore ; ce qui est dessous est incolore. C'est pourtant gros et même grossier. On nous y raconte que le capitaine fut l'amant de Mlle Blanche, que Mlle Blanche épousa le marquis de Villeverte, qu'elle redevint la maîtresse du capitaine, en attendant de devenir celle de Napoléon III, — qu'entre temps, le capitaine prit part à l'expédition du Mexique, et y fut blessé, qu'il se battit pour l'honneur de Blanche, et fut de rechef blessé, et qu'enfin il se battit pour l'honneur de la France, à Sedan, et fut tué. Le exploits dudit Saint-Méry et de Blanche sont pour l'auteur une occasion de flétrir les mœurs de l'Empire, d'apprécier ses guerres et sa politique, et de résumer les articles publiés par les journaux de l'opposition entre 1865 et 1870.

15. — Les *Gestes de Provence* sont écrits « dans un style facile et agréable, *auquel on s'habitue aisément.* » C'est le rapporteur de l'Académie du Var qui s'exprime ainsi, et je n'ai garde de contredire ce jugement. — Je ne déroulerai pas non plus, dans tout leur détail.

propre femme, puis sa propre belle-sœur. Il est vrai que sa belle-sœur en aime un autre que lui, ce qui la tue, et ce dont il meurt lui-même. — Passons aux *Beaux Jours de Flavien*. C'est le plus raisonnable des trois, bien qu'il soit encore un peu plus « mélo. » Il y a un coup de pistolet au dénouement. Le personnage principal est, lui aussi, un héros, un poète jeune et beau, comme le susdit Antoine, c'est-à-dire « un jeune dieu. » Lui aussi il en dit des choses étonnantes ! Peut-être cependant en fait-il moins, bien qu'il soit parfaitement convaincu que tout lui est dû, et que la seule raison d'exister pour les hommes, les femmes, la société, l'univers entier, c'est de servir à son plaisir. Le dieu a aimé une petite mortelle, que lui a léguée une pauvresse, en mourant ; il l'a nourrie, il l'a élevée, il l'a admise chaque matin à contempler sa barbe d'or, — d'or, parce qu'elle est blonde et parce que de temps en temps, il la poudre d'or ! — Il va en faire sa maîtresse, lorsque la pauvre enfant, qui l'adore, devient la maîtresse d'un autre homme et meurt de chagrin et d'une péritonite. Flavien n'est pas insensible à cet événement ; il sent s'accroître en lui son génie ! Il a « conscience que son pouvoir créateur a pris une force nouvelle. » Il va accumuler les chefs-d'œuvre. En attendant il se laisse aimer par la baronne Ghislaine, il essaie d'aimer une jeune fille qui a une très belle voix et qui voudrait être chanteuse, et enfin il se fait aimer par la princesse Constance, fille de la duchesse d'Illyrie ! Il enlève la princesse ! Mais il est tué par le général Rebel. — Ah ! de grâce ! dispensez-moi de vous dire qui est le général Rebel !

12. — *La Lueur sur la cime* est, elle aussi, une œuvre « phosphorescente, » mais point « débile ». Elle donne au contraire l'impression d'une force..... démesurée. Les meilleures, les plus précieuses qualités de l'écrivain s'y révèlent, sauf le sens de la mesure, de « la divine mesure ! » Les personnages notamment y sont tous, à l'exception d'un seul peut-être, plus grands ou plus petits que nature ; ils visent, eux encore, à être des *surhommes* et des *surfemmes* ; vous devinez à quoi il réussissent. Ils ont beau être « modernes » — (malgré quelques allures romantiques, et donc un peu surannées,) — ils ont beau être nietzschéiens, wagnériens, ibséniens, tolstoïstes, symbolistes, anarchistes, ils ne sont pas des êtres vivants. Personnages de théâtre et non personnes naturelles, ils nous restent étrangers et même indifférents, malgré leurs efforts pour nous étonner et surtout nous scandaliser. Mais quelle « main d'ouvrier » que celle qui a modelé et peint ces « masques ! » — Ce qu'ils font et ce qu'ils disent n'est pas plus commode à résumer que ce qu'ils sont. Ils soutiennent sur la Musique, la Société, le Féminisme, la Politique, la Religion, des théories d'où il résulte qu'il est difficile d'être heureux, mais que tout est permis pour le devenir. Jacqueline des Moustiers serait portée à croire que l'amour

seul est capable de donner le bonheur; mais est-elle seulement capable d'amour? Elle a étudié ce problème avec son mari, et n'a pas trouvé de réponse satisfaisante; elle recommence ses recherches avec l'anarchiste Érik, et avec le journaliste Marken, un aventurier inquiétant, mais attirant; elle y consacre notamment deux séances, — une avec chacun des deux hommes, la première dans la chambre de l'anarchiste, la seconde dans un cabinet de restaurant, — qui lui donnent à peine quelques lueurs sur la question; elles ne l'éclairent bien que sur sa propre puissance. Ce Don Juan féminin, qui séduit tous les hommes, sait aussi les dominer et les dompter, même à l'heure où ils passent pour être indomptables: Orphée n'était pas plus puissant sur les fauves! Cependant une troisième séance se prépare, avec Marken, dont elle espère rapporter la certitude. — Et je crois que je peux en rester là de mon analyse, de mes critiques et de mes éloges.

ROMANS HISTORIQUES. — 13. — C'est après des livres comme les trois ou quatre précédents, qu'il faut lire un livre comme *l'Espionne*; on lui pardonne tout en faveur de ce qu'il a de sain et de sensé. Il nous raconte comment, en 1799, la comtesse de Bonneuil, qui d'ailleurs n'était ni comtesse ni Bonneuil, mais « un agent secret » de Fouché, essaya d'arrêter en route un jeune messager du Roy et de lui faire oublier sa mission, qui contrariait vivement les plans de M. de Buonaparte; à quoi elle échoua d'ailleurs, grâce à l'intervention de Mlle de Moasang, une jeune fille qu'elle disait être sa nièce et qui n'était pas sa nièce. Le récit est mené avec le savoir-faire et le « métier » que l'on connaît à l'auteur; et il est très intéressant. On peut en dire autant des trois autres « nouvelles historiques » qui se trouvent dans le même volume: *Mademoiselle d'Hermilly*, *Fille de traître*, *Clary*.

14. — La couverture du *Capitaine Saint-Méry* est tricolore; ce qui est dessous est incolore. C'est pourtant gros et même grossier. On nous y raconte que le capitaine fut l'amant de Mlle Blanche, que Mlle Blanche épousa le marquis de Villeverte, qu'elle redevint la maîtresse du capitaine, en attendant de devenir celle de Napoléon III, — qu'entre temps, le capitaine prit part à l'expédition du Mexique, et y fut blessé, qu'il se battit pour l'honneur de Blanche, et fut de rechef blessé, et qu'enfin il se battit pour l'honneur de la France, à Sedan, et fut tué. Le exploits dudit Saint-Méry et de Blanche sont pour l'auteur une occasion de flétrir les mœurs de l'Empire, d'apprécier ses guerres et sa politique, et de résumer les articles publiés par les journaux de l'opposition entre 1865 et 1870.

15. — Les *Gestes de Provence* sont écrits « dans un style facile et agréable, *auquel on s'habitue aisément.* » C'est le rapporteur de l'Académie du Var qui s'exprime ainsi, et je n'ai garde de contredire ce jugement. — Je ne déroulerai pas non plus, dans tout leur détail.

les péripéties de ce roman historique, qui « évoque un demi-siècle de l'histoire de la Provence. » Sachez seulement que l'action en commence en 1562 et qu'elle nous met sous les yeux quelques épisodes poignants de nos guerres de religion. L'auteur trouve très opportun de rappeler ces souvenirs ; ils accusent, dit-il, « le contraste qui existe » entre les hommes du XVIe siècle et ceux du XXe. De nos jours « trois agents de police suffisent pour intimider cent mille citoyens, qui aiment mieux subir les plus flagrantes injustices que de tenir tête au pouvoir. Au XVIe siècle, au contraire, hommes et femmes avaient des cœurs d'acier. « Eh ! eh ! Si les guerres de religion recommencent aujourd'hui, il faudra bien que nous nous fassions des cœurs d'acier... !

16. — *La Beauté d'Alcias* est une « reconstitution des temps antiques » faite avec conscience et gravité. Au moyen d'une fable très simple, les amours de la jeune Doris et de l'athlète Alcias, l'auteur fait revivre les mœurs, les arts, la religion d'une partie de la Grèce, à l'un des plus beaux moments de son histoire. *Le Voyage du jeune Anacharsis* n'a pas épuisé ce sujet, éternellement intéressant pour les humanistes que nous sommes restés. A remarquer, parmi les pages les plus soignées et les mieux venues, celles qui sont consacrées au temple d'Épidaure, aux oracles et aux miracles que d'innombrables pèlerins venaient y demander, et que les prêtres du lieu savaient leur faire obtenir par des moyens qui n'étaient pas du tout diaboliques, mais qui n'étaient point surnaturels.

17. — L'action de *l'Aube* se passe en Judée, tout près de Bethléem et de Nazareth, au temps du miracle des noces de Cana ; Notre-Seigneur y apparaît, la Sainte Vierge y parle. La principale héroïne est une Juive, mal mariée, qui lutte contre un amour illégitime et qui finit par en triompher, sous l'influence du christianisme naissant ; l'aube de la religion nouvelle suffit à éclairer son esprit et à réchauffer son cœur ; elle voit, elle croit, elle est... fortifiée.

ROMANS FANTAISISTES. — 18. — M. Jules Lemaître a écrit : *En Marge des vieux livres* (l'*Odyssée*, l'*Iliade*, le *Zend-Avesta*, l'*Énéide*, les *Évangiles*, la *Légende dorée*), une vingtaine de contes que tout le monde s'accorde à proclamer « exquis. » Quelques-uns rappellent, pour l'ironie espiègle et l'irrévérence, les dessins à la plume dont les rhétoriciens illustrent leurs livres scolaires. C'est aujourd'hui le professeur qui fait ces illustrations, à la grande joie des écoliers, — de ceux du moins qui ont fini leurs classes et aiment à s'en souvenir. Je n'ai pas à vous apprendre, vous le savez, que ce professeur est le moins pédant et le plus spirituel des professeurs ; mais peut-être est-il nécessaire de dire que son ironie n'est pas « une forme de l'inintelligence, » comme l'écrivait un jour M. Brunetière, à propos d'un autre ironiste. Sans

doute il traite ces vieux et vénérables livres avec beaucoup de familiarité, mais en même temps, avec un sentiment très vif de ce qui leur est dû d'admiration et de reconnaissance. Il n'y a pas jusqu'à ses fantaisies sur l'Évangile qui, sous leur forme et leur allure très libre, ne restent « intelligentes. » J'excepterai peut-être la fantaisie sur les Rois Mages, où son exégèse se montre plus rationaliste que raisonnable, du moins dans une des formules finales. Deux de ces rois, Melchior et Gaspard, veulent, dès leur retour de Bethléem, pratiquer à la lettre, dans le gouvernement de leur peuple, les principes d'égalité et de fraternité que leur avait révélés Jésus ; l'un y gagne d'être décapité, l'autre risque d'être mangé ; Balthasar, moins naïf, reste un despote heureux, parce que, d'accord avec quelques prêtres opportunistes, il sait adapter la nouvelle doctrine aux besoins de ses nègres, et « *corriger* l'Évangile par l'Église. » Ce *corriger* n'est pas seulement une espièglerie, c'est un contre-sens historique, que M. Lemaître a eu d'ailleurs la faiblesse d'emprunter à des exégètes moins « intelligents » que lui. Il revient de lui-même à la vérité lorsque, dans *les Sept Dormants*, le dernier conte du volume, il représente l'Église non plus comme *corrigeant* l'Évangile, mais comme l'expliquant, le faisant comprendre tel qu'il est, et empêchant les naïfs... ou les malins d'en confondre les *conseils* avec les *préceptes*. Cette « vue » n'est pas nouvelle, elle n'est ni renanienne, ni allemande, mais elle est exacte. L'esprit de M. Lemaître se retrouve encore dans *Un Critique*, où il nous montre un bourgeois de Judée, déconcerté par la grandeur de Jésus, le mesurant à son aune, jugeant sévèrement certains de ses actes et certaines de ses paroles, jusqu'au jour où l'épreuve et la souffrance lui ont agrandi l'âme et ouvert l'intelligence. Vous goûterez aussi beaucoup l'histoire de *l'Idéaliste*, un disciple de Jésus, qui est un « intellectuel » fier de son esprit et orgueilleux même de sa foi ; lui n'a pas besoin, comme ce grossier Thomas, de voir et de toucher pour croire, il possède la vérité en lui, immanente ! Il n'a qu'à fermer les yeux pour la voir. Il les ferme si bien, qu'il butte contre la première pierre d'achoppement rencontrée sur sa route, et tombe aux pires désordres, aux moins intellectuels. Vous voyez quel exégète doit être M. Lemaître, quand il n'imite personne ; vous pourrez voir dans *le Mariage de Télémaque*, *Anna Soror*, etc., etc., ce qu'il est et ce qu'il vaut comme « scoliaste », même quand il rappelle Scarron et les auteurs, — Immortels comme lui, — de *la Belle Hélène*. Sa plaisanterie est moins bouffonne, et plus « chargée de sens ; » son style est autrement savoureux... Vous finirez vous-mêmes le parallèle, si vous ne le trouvez pas irrévérencieux, et vous conclurez à l'incontestable originalité de ce dernier venu parmi les scoliastes ironistes et parodistes. Vous ferez donc votre régal de ces jeux d'esprit d'un homme

d'infiniment d'esprit. Et vous n'oublierez pas de remarquer vous aussi, après tant d'autres, qu'il manque cependant un chapitre à son œuvre, celui qu'on aurait pu écrire *En Marge d'Horace*, à la page où le combattant de Philippes nous avoue qu'il a jeté son casque et son javelot, pour revenir tout entier à la poésie et aux bonnes lettres ...

19. — Un journal « des demoiselles » a l'idée de mettre *Un Mari en loterie*, un mari jeune, beau, prince et millionnaire. Qui tirera le numéro gagnant ? Ce sera une charmante jeune fille, qui aimait déjà le jeune homme loté, ayant été sauvée par lui d'une mort certaine. L'histoire de ses amours n'est pas sans intérêt, bien qu'elle soit sans nouveauté et sans aucun rapport nécessaire avec l'idée de la loterie, laquelle promettait d'être drôle, et reste à l'état de promesse.

20, 21, 22, 23. — Les vingt *Contes de la province* sont pleins de bonne volonté ; l'auteur s'y chatouille pour se faire rire lui-même. Je suis sûr qu'il y est parvenu ; il paraît être peu exigeant. Les lecteurs le seront un peu plus ; et je ne puis garantir qu'ils soient aussi faciles à contenter. Les libres-penseurs de cabaret cependant pourront trouver assez drôle *le Pèlerinage* ; ce conte n'est pas plus spirituel que les autres, mais le mot de la fin en est malpropre et anticlérical. Je me fais un devoir de le leur signaler ; c'est le huitième de la collection, et le meilleur ! — *L'Hôtellerie du Temps perdu* contient cinquante contes brefs, écrits en style « coquecigrue. » « Il faisait casquer les gens, même quand ils n'étaient pas munis de casquettes. » Dieu ! que c'est amusant ! et spirituel ! — Je ne fais pas le total des « nouvelles surprenantes » *Pour lire en bateau-mouche* ; *Elles sont trop !* Et elles ne sont pas assez ! trop nombreuses, et pas assez drôles. Sachez qu'elles forment une seconde série, et en annoncent une troisième, une quatrième et d'autres ; *Pour lire en automobile*, c'était la première série et le premier volume ; la troisième s'appellera *Pour lire en ballon* ; la quatrième : *Pour lire en traîneau ;* la cinquième, *Pour lire en sous-marin*, etc., etc. L'auteur assure qu'il a « des idées » et qu'il s'est servi de ces titres et de « ce procédé » « pour arriver plus sûrement à les vulgariser. » C'est un conteur scientifique et philosophique ! Quel dommage qu'il ne soit pas en outre un peu plus intéressant ! — Les dix-sept chapitres des *Coffrets de famille* nous transportent « au pays de l'occulte. » L'auteur veut nous en faire connaître les « attractions et les dangers. » Mais pourquoi « emploie-t-il à ce dessein » — dont je n'ai pas à m'occuper ici — une fable si compliquée et une langue si emphatique ? Quelques-unes de ses phrases ont l'air de porter la robe et le chapeau pointu de Thomas Diafoirus.

Romans de mœurs. — 24. — Avec le volume qui va suivre, celui-ci, *les Deux Sœurs*, est l'honneur de cette collection trimestrielle. Il se compose d'une longue nouvelle, qui donne son titre au volume, et de

six autres plus courtes. — *Les Deux Sœurs* rappellent la « première manière » de l'auteur par le sujet et les développements psychologiques ; mais elles relèvent aussi de la seconde par le souci de l'apostolat moral. L'infidélité conjugale y est représentée comme le plus grand malheur qui puisse arriver à la femme ! Et on n'y en parle pas de manière à en donner l'envie en même temps que la peur ! Mérite banal peut-être, mais qui manque trop souvent aux romans de nos spécialistes de l'adultère, y compris quelques-uns des anciens romans de M. Bourget. Ceux d'aujourd'hui dégagent tous de la santé morale, et sont (je vous l'ai déjà dit, je veux vous le redire) des « radiateurs d'énergie », même quand ils ont pour matière le péché ou la tentation du péché. Vous verrez dans celui-ci comment Mme Liébaut fut tentée, et comment elle triompha. Elle était seule, avec sa fillette, dans une ville d'eaux ; son mari, le docteur Liébaut, était resté à Paris. Elle lui écrivait tous les jours. Elle lui racontait les moindres incidents de sa journée, et qu'elle avait vu sa sœur, et que sa sœur était partie, et qu'elle voudrait bien lui trouver un mari, et que peut-être elle l'avait trouvé dans la personne du commandant X, un compagnon de Marchand, que lui avait présenté Favelles, tu sais bien ? Favelles, l'ancien préfet, le vieux beau ? Eh bien ! ce commandant est *très bien*, pas très homme du monde, mais homme de cœur, l'air très viril. Et si bon ! si généreux ! si dévoué ! Il a sauvé d'abord le cerceau, et puis la vie de la fillette ! C'est entendu, elle le présentera à sa sœur, et sa sœur l'épousera ! — Et la sœur, à qui en effet il fut présenté l'hiver suivant, ne dit pas non, elle était même disposée à dire oui, pour peu que le commandant parlât. Mais il ne parlait pas. Il errait autour des deux sœurs, de plus en plus empressé, mais de plus en plus embarrassé ! Et il avait une manière de regarder Mme Liébaut, qui en disait long sur ses sentiments et qui finit par émouvoir le mari et la sœur. Mis en demeure de s'expliquer, il explique... ce que vous devinez, et à Mme Liébaut elle-même, laquelle d'un geste énergique et en quelques paroles (pas trop longues) le met résolument à la porte. Sur quoi, elle s'évanouit presque. Car vous le devinez encore, elle aussi, elle aimait ! « Tous les martyres ont droit à leur récompense. Celui de Madeleine (Mme Liébaut) serait payé si jamais Brissonnet (le commandant) accomplissait de nouveau de très hautes actions, au service de la France, avec l'idée que la joie de sa gloire est la seule volupté dont le grand cœur de la femme qui l'aime se permettra jamais la douceur. » Cette phrase finale vous donnera le ton général de l'œuvre, un peu différent, j'ai tenu à vous le faire sentir, de celui de mon analyse. — A dire vrai, j'aime mieux les six nouvelles qui suivent, et qui n'auraient pas besoin, pour être des plus attachantes, d'être des documents relatifs à certaines « espèces sociales, » et de prouver quoi que ce soit,

fût-ce « l'action du métier sur le cœur et la réaction de ce cœur sur le métier. » Il leur suffirait d'être ce que sont toujours les œuvres d'un vrai poète, créateur d'âmes, à savoir « de la vie réalisée. » Il est vrai que quelques-unes soulèvent des problèmes de morale, dont l'intérêt a paru augmenter celui de l'œuvre d'art elle-même. C'est l'illusion dont on a été dupe pour *Un Cas de conscience.* — Un médecin, appelé auprès d'un malade, constate qu'il pourra à peine lui prolonger la vie de quelques jours ; mais, d'autre part, il apprend, sans le vouloir d'ailleurs, que son client compte se servir de cette trêve avec la mort pour une œuvre de haine et de vengeance, qui ne réparera aucune injustice, mais fera trois ou quatre malheureux ; le médecin va-t-il lui refuser cette trêve et le laisser mourir ? Il y pense ! Mais tout de même il se décide à soigner son client, et il perd ainsi les malheureux qu'il aurait pu sauver rien que par son abstention. Voilà la nouvelle. Et voici le problème qu'elle soulève : un médecin a-t-il le droit de se faire juge de la moralité future de ses clients et peut-il subordonner à ses appréciations morales son intervention professionnelle ? Ainsi posé, avec la netteté et la brutalité obligatoires en matière de problèmes, on ne peut pas dire qu'il soit « intéressant » ou « passionnant », attendu qu'il n'existe pas, ou du moins qu'il n'existe plus ; il est résolu par le seul fait qu'il est posé. Il ne peut se trouver personne pour y répondre autrement que par la négative. On l'a bien vu par la consultation publique qu'un journal a provoquée, à propos de l'œuvre de M. Bourget. Les réponses envoyées ont toutes été d'accord, même celles — et il y en avait beaucoup — qui venaient des médecins. Ne vous étonnez pas ; il ne s'agissait pas de médecine. Il s'agissait de « déontologie », c'est-à-dire plus simplement d'honnêteté professionnelle ; or, en cette matière, l'unanimité — théorique — est de rigueur et d'usage. — Bien intéressante encore la nouvelle intitulée : *Le Nègre*, c'est-à-dire, dans l'argot spécial de la gendelettrie, l'auteur caché dans l'ombre, écrivant les œuvres qu'un autre signe. Ce « nègre » était un comédien qui, dans un moment de génie, avait écrit un chef-d'œuvre, et dans un moment de gêne, l'avait vendu à un millionnaire du sucre ou du chocolat, à prétentions littéraires. Or il joue à la première représentation de sa propre pièce, il en voit, il en augmente le succès ; c'est un triomphe ! N'en aura-t-il rien que les quatre sous déjà reçus ? Quand il s'avancera sur le bord de la scène, va-t-il dire que cette pièce est d'un autre ? La tentation de dire qu'elle est à lui l'assaille ; mais ce comédien est un honnête homme ; il repousse l'assaut. — *Cordelia*, elle, n'était qu'une comédienne, en qui le métier avait atrophié le cœur. Enfant trouvée, elle rêvait de la joie qu'elle aurait le jour où elle découvrirait son père, car elle le découvrirait (au théâtre, les enfants trouvés découvrent toujours leur père), et il serait prince, puisqu'elle-même était

princesse, et non seulement par la garde-robe, mais encore par le talent et la beauté. Elle le découvrit en effet, et c'était un garçon de café ! Elle refusa de le reconnaître. — Dans *Une Charité*, c'est le cœur et le métier de l'homme de lettres qui sont en cause. Un journaliste raté, aigri, a outragé dans un article de critique méchante et presque diffamatoire, un confrère plus heureux ; ce confrère se venge : il lui fait l'aumône d'un petit chef-d'œuvre, un jour que le pauvre diable, à court d'idées et de forces, allait manquer de *copie* et conséquemment de pain. Il y a encore de braves gens parmi les journalistes ! — Et il y en a aussi parmi les politiciens ! *Un Candidat* pouvait déshonorer son concurrent aux prochaines élections, ou plutôt le réduire au silence et à l'inaction ; il n'avait qu'à se servir de lettres intimes qu'une domestique renvoyée avait volées et était venue lui vendre. Il fut tenté de le faire. Il alla consulter sur son droit un religieux expulsé par ce concurrent lui-même. Et le religieux lui dit : *Non licet.* — *Le Portrait* prouve qu'un peintre peut mettre dans le portrait posthume d'une femme l'aveu qu'il a été son amant (Il est vrai qu'il faut l'œil d'une Américaine pour lire cet aveu !). Et ces sept nouvelles prouvent surtout que le grand talent de M. Bourget ne se diminue pas à traiter de petits sujets ou à se resserrer dans de petits cadres.

25. — Je n'apprendrai rien à nos lecteurs en leur disant que *l'Isolée* est le roman le plus remarquable de l'année ; ils le savent déjà, et probablement ils savent bien d'autres choses encore sur une œuvre qu'ils ont tous lue et dont toute la presse a parlé. Le devoir n'en est pas moins — n'en est que plus — pressant de lui donner ici une large place, à côté et au-dessus de tant d'autres qui ont si peu de droits à la place que nous sommes obligés de leur laisser prendre. — En voici d'abord, et sans autre préambule, la *Table des matières* : une communauté de cinq religieuses enseignantes ; cinq portraits : la supérieure, sœur Justine, et ses quatre collaboratrices, sœur Léonide, sœur Edwige, sœur Danielle, et la plus jeune, sœur Pascale. — Le milieu où elles vivent : leur école, leurs élèves, le quartier populaire de Lyon qui leur envoie ces élèves ; à l'arrière-plan, dans une brume transparente, Lyon et les tours de Fourvières. — On vient annoncer aux sœurs que leur école va être fermée ; impressions de chacune d'elles et surtout de sœur Pascale. Biographie rétrospective de la jeune religieuse ; sa famille, son enfance, sa vocation ; elle s'est donnée à Dieu par peur des hommes ; âme délicate et faible, elle a voulu s'unir à de plus fortes qu'elle, faire partie d'une communauté où elle se sentirait appuyée, défendue, et pour ainsi dire portée. — Comment elle avait longtemps hésité à informer son père, le vieux canut, resté veuf avec cette unique enfant ; scène de la confidence, le matin du 8 décembre, à Fourvières, après la grande procession des hommes.

Comment son père avait accueilli la nouvelle, avec quel esprit de foi, quelle noblesse d'âme, quelle sobriété de paroles ; comment ils avaient passé ensemble, dans des vacances attendries, leurs dernières semaines de vie commune ; comment ils avaient fait visite à leurs cousins de Nîmes, les Prayou (vue de la campagne nimoise) ; avec quelles démonstrations d'amitié ils avaient été reçus ; comment, le jour de Noël, ils s'étaient séparés, à la porte du couvent : comment, dans quelles pratiques de charité, et sans interrompre ses travaux de tisseur, le père avait achevé sa vie solitaire, et comment il fut trouvé mort sur une pièce de soie inachevée, un chef-d'œuvre !..... Ce sont tous ces souvenirs que sœur Pascale a revécus la nuit qui a suivi la nouvelle de l'expulsion ; c'est tout ce cher passé (moins les années du noviciat à la Maison-Mère) qui s'est dressé devant les angoisses du présent. Que vont devenir ses compagnes ? — Visite de la supérieure à l'aumônier pour demander conseil et réconfort ; portrait de l'aumônier, lequel ne donne pas de conseil et se borne à communiquer les décisions de la Maison-Mère : on ne peut pas les recevoir, faute de place, on leur rend la liberté, et on leur remet quarante francs pour chacune d'elles. — Le dernier jour de l'école condamnée ; distribution des prix, sans solennité, mais sans plaintes ni démonstrations théâtrales ; expulsion des sœurs par le commissaire de police ; leur sortie, parmi les manifestations de la foule. Elles se rendent d'abord chez « la dame de charité, » qui centralise les défroques offertes pour les laïcisées ; elles y revêtent les habits laïques ; de là, elles se dirigent vers la gare, et, réunies une dernière fois dans un coin de la salle d'attente des 3mes, elles récitent en commun le Rosaire, jusqu'à ce que sonne l'heure de leur train respectif. Elles partent l'une après l'autre, pour des destinations diverses. — Ce que devient et à quoi s'emploie chacune d'elles : sœur Justine, chez un colonel, qui a peur des Fiches ; sœur Léonide, adjointe dans une école libre ; sœur Danielle, dans sa famille, où elle est une charge pour tous et spécialement pour le grand-père ; sœur Edwige, chez sa mère, garde-barrière de chemin de fer ; enfin et surtout sœur Pascale, à Nîmes, chez les Prayou. On ne l'y voit d'abord que de loin à travers les sollicitudes et bientôt les angoisses qu'elle inspire à sœur Justine, laquelle entretient une correspondance assez suivie avec ses anciennes collaboratrices et s'efforce, dans la seule mesure désormais possible, de rester leur Mère. Cette Mère tremble, elle prie, elle fait prier pour la plus jeune de ses filles, délicate et tendre, mais si fragile ! C'est par ses demi-mots et ses demi-confidences que l'on devine à quelles épreuves est soumise Pascale, et vers quelle déchéance la pousse le fils Prayou. Mais ce qu'on ne pourrait deviner, c'est à quelle profondeur, jusqu'à quels abîmes, presque innommables, va tomber, en quelques mois,

celle qui depuis son enfance a vécu sur les plus hauts sommets de la vie morale. Regardez-la; la voici, à neuf heures du soir, appuyée contre un réverbère d'une promenade publique, à Nîmes; elle raccole, pour le compte et sous la surveillance féroce de l'ignoble Prayou! — Tableau! — Autre tableau: Pascale au lavoir public, objet d'horreur pour ses voisines.—Brusque arrivée de sœur Justine, qui lui tend les bras, au nom du Dieu des miséricordes. — Réveil de la vie morale dans l'âme de Pascale; elle veut fuir; Prayou l'en empêche, avec la complicité du voisinage terrorisé; elle réussit pourtant à s'échapper, une nuit; Prayou la rattrape et la poignarde. Elle meurt en murmurant: *Miserere mei Deus!* — Ses restes sont emportés à Lijou, par sœur Justine; Dernier tableau: enterrement de l'ex-sœur Pascale par ses quatre anciennes compagnes réunies encore une fois en communauté pour prier et pleurer.

Et bien des lecteurs ont pleuré aussi en terminant cette navrante histoire. Quelques-uns, cependant, ont protesté contre leur propre émotion et contre le droit de l'artiste à la provoquer par un pareil dénouement; ils ont dit: « C'est trop violent, c'est mélodramatique, c'est d'un art inférieur et presque rocambolesque indigne de M. Bazin. Et ne nous dites pas que c'est vrai! Ce n'est pas vrai! dût le commissaire de police du coin certifier que « c'est bien arrivé. » La vérité historique n'est pas toujours la vérité artistique; elle ne le devient que si la puissance de l'artiste lui ajoute le caractère de vraisemblance, de généralité et d'humanité qui lui manque si souvent, et qui nous paraît manquer à l'aventure finale de *l'Isolée*. — Que si d'ailleurs, contrairement à notre impression, il ne lui manquait pas, si le romancier avait réussi à transformer en vérité générale un cas aussi particulier, aussi exceptionnel,—disons aussi isolé,—que celui de *l'Isolée*, nous protesterions encore plus fort, non plus alors au nom de notre respect pour l'art, mais au nom de notre respect pour les saintes femmes qui souffrent à cette heure les injustices de la politique, et qui ne devraient pas avoir, en outre, à souffrir les outrages de la littérature...» ! Ainsi parlent, ainsi déclament quelques lecteurs trop émus parmi lesquels on compterait des admirateurs et des amis de M. Bazin. Pour la première fois depuis qu'il écrit, l'auteur de *l'Isolée* a été « un objet de contradiction parmi ses frères. » C'est une forme du succès, la seule qu'il n'eût pas encore connue. Soyez sûrs d'ailleurs, qu'il s'y attendait! S'il s'y est résigné pourtant, c'est qu'il a eu de bonnes raisons! Essayons de les découvrir.

Nous avons tous dit et répété que l'expulsion des congrégations aurait « les conséquences les plus graves et les plus douloureuses » pour le pays d'abord et ensuite pour les malheureux et les malheureuses brusquement jetés à la rue; la logique et la psychologie la

plus élémentaire suffisent à prévoir quelques-unes de ces conséquences ; les journaux nous en ont fait connaître d'autres. Mais parce que nous sommes assidus à lire les journaux et parce que nous sommes des psychologues...élémentaires, nous n'avons pas toujours qualité pour déclarer, du fond de notre fauteuil, que telle « conséquence » est exceptionnelle et isolée. Qu'en savons-nous ? Avons-nous suivi les victimes au-delà de leur couvent fermé ? Aprés les avoir saluées de nos *vivats* enflammés, et d'ailleurs sincères, nous sommes-nous inquiétés de les faire vivre ? Les avons-nous assistées autrement que par nos protestations et quelques aumônes dérisoires ? Et savons-nous enfin, nous qui sommes des médiocres, au moins dans le mal, ce que peuvent oser et réussir des gredins supérieurs ? Pouvons-nous savoir ce qu'ont pu tenter contre elles la haine religieuse, la lubricité, l'avarice, toutes les passions violentes et basses qui les attendaient, tels des fauves devant les clôtures abattues d'un bercail ? Et si nous ne savons pas, si nous avons conscience que nous ne savons pas, de quel droit opposons-nous le témoignage de notre ignorance à celui d'un homme comme M. Bazin, dont il faut bien rappeler ici la double qualité de romancier et de criminaliste ? Il sait, lui ; il a fait sur les passions et les faiblesses humaines des enquêtes patientes et longues qui nous manquent, et dont nous n'éprouvons pas le besoin ; et il le sait aussi, que nous ne voulons pas savoir, que nous voulons ignorer les misères qui nous entourent, par peur des obligations qu'elles nous imposent. Si donc il a poussé le cri de douleur et d'épouvante qu'est son dernier livre, c'est sans doute pour éveiller la vigilance des malheureuses sécularisées, mais c'est aussi peut-être pour nous informer nous-mêmes de notre ignorance et nous provoquer à agir. — Et s'il est vrai, en outre, que son livre soit vraiment une œuvre d'art, que la psychologie en soit vraisemblable et persuasive autant que le pathétique en est poignant, n'allez pas soutenir qu'il est un outrage pour les « Isolées. » On n'outrage pas les victimes, en appelant à leurs secours ! On n'ajoute pas à leurs malheurs, quand on parle de leurs vertus avec tant d'admiration et d'intelligence à la fois. Quel autre, plus que lui, en des termes plus pénétrants et plus délicats, a pu vous donner une sensation plus profonde de cette merveille morale qu'est l'âme d'une vraie religieuse ? Qui a mieux vu que lui tout ce que la vocation religieuse comporte et développe d'héroïsme, un héroïsme qui, remarquez-le bien, subsiste hors de la vie religieuse elle-même, au moins quatre fois sur cinq. Comptez bien : de ses cinq sécularisées, il y en a quatre qui sont des héroïnes.....

J'ergote, je plaide, je déclame peut-être un peu, moi aussi. Suis-je parvenu à vous persuader, à me persuader moi-même ? Je crains que non ! La scène *du réverbère* me laisse toujours des doutes, malgré « le

tour de force » de l'exécution, d'une délicatesse presque égale à la grossièreté du sujet, et malgré les habiletés — et les longueurs — des préparations et explications antérieures. Il me semble que l'auteur aurait pu nous avertir aussi utilement et même nous émouvoir aussi profondément sans ce réverbère, sans ce poignard, sans aucun de ces accessoires ordinaires des gros mélodrames, pour lesquels son talent n'est pas fait, et dont il n'a pas besoin. Car il sait si bien émouvoir, et par des moyens si simples ! C'est une de ses supériorités, si ce n'est pas même son originalité. D'autres composent plus fortement, inventent ou observent avec plus de puissance. « Lui, il me fait toujours pleurer ! » dit précisément un personnage d'un roman analysé plus haut (*Femme de lettres*, je crois). Dans *l'Isolée*, ce don du pathétique profond et doux, se manifeste presque à chaque page, et spécialement dans les scènes entre le vieux canut et sa fille, la distribution des prix, la « vêture » laïque, la séparation à la gare de Lyon, l'arrivée de sœur Justine à Nimes, etc., etc. J'en passe et des plus exquises, et qui vous feront toutes connaître « la douceur des larmes », tout en vous laissant la liberté d'admirer l'art exquis de l'écrivain. — Cet art, qu'il serait si agréable d'étudier de près, si on en avait le droit ici, est fait surtout de simplicité et de naturel ; l'effort, la recherche laborieuse y sont rares, ou du moins dissimulés sous la plus aimable aisance. — Il faut bien reconnaître cependant qu'ils sont un peu plus visibles dans *l'Isolée* que dans les précédents ouvrages. « A l'horizon un nuage, comme un sac de grain, laissait couler sa pluie. » (p. 157). — « La procession montait : les hommes... les riches, les pauvres, confondus, roulant pêle-mêle comme les mottes au versoir de la même charrue. » (p. 63). — « La nuit, mûrisseuse de fruits, étendait sur la ville ses ailes frissonnantes. » (p. 41). — « Elle n'était pas mystique, mais elle avait de vifs élans de piété, des gestes d'âme qui sait le chemin, et qui ne peut se maintenir au vol, mais qui saute et touche les grappes pleines, et retombe avec un parfum qui demeure. » (p. 128). Ces métaphores représentent ce que dans les ateliers « d'écriture artiste » on appelait naguère « un effort d'art. » Elles ont été beaucoup goûtées par quelques amateurs ... Enfin j'aurai tout dit si j'ajoute que pas un des nombreux « portraits » ou « tableaux » de ce livre ne donne l'impression d'avoir été *fait de chic*. Avant d'être décrits, tous les personnages, tous les paysages ont été vus, observés, étudiés directement ; l'auteur est allé à Lyon, il est allé à Nimes, pour bien « situer » ses personnages ; il a vu l'école de Sainte Hildegarde, il a vu l'atelier du canut, il a vu la maison de Prayou et Prayou lui-même, et M. l'aumônier, (ah ! cet aumônier !) Il a pris des notes, il a pris même des instantanés. Il est de l'école des romanciers qui préparent leur œuvre avec un Kodak, et commencent par être des photographes pour être plus sûrement des

peintres. Le procédé est-il bien sûr ? Pas pour tout le monde. Ce n'est qu'entre les mains d'un artiste de la valeur de M. Bazin que l'Instantané peut devenir « un Monument à toujours, » comme on disait chez les Grecs.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

DROIT CIVIL. — 1. *Traité de droit civil comparé*, par ERNEST ROGUIN. *Le Régime matrimonial*. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-8 de XVI-920 p., 10 fr. — 2. *De la Prescription conventionnelle*, par RENÉ PÉQUIGNOT. Paris, Rousseau, 1905, gr. in-8 de 196 p.

DROIT COMMERCIAL. — 3. *Loi du 30 décembre 1903. Réhabilitation des faillis et des liquidés judiciaires*, par CHARLES ROY. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, in-8 de VIII-210 p., 6 fr. — 4. *Étude de la responsabilité des administrateurs de sociétés anonymes*, par MAURICE BELIN. Paris, Marchal et Billard, 1904, gr. in-8 de VIII-290 p.

LÉGISLATION INDUSTRIELLE. — 5. *A travers la législation du travail*, par FERNAND DUBIEF. Paris, Cornély, 1905, in-12 de VI-273 p., 3 fr. 50. — 6. *La Durée légale du travail. Des Modifications à apporter à la loi de 1900*. Rapports de MM. FAGNOT, MILLERAND et STROHL. Paris, Alcan, 1905, in-12 de 300 p., 2 fr. 50. — 7. *De la Représentation des intérêts collectifs et juridiques des ouvriers de la grande industrie*, par GEORGES LARONZE. Paris, Rousseau, 1905, gr. in-8 de 447 p., 8 fr. — 8. *Des Contrats d'utilité générale passés au profit d'une collectivité. Les Contrats syndicaux et municipaux, leur système juridique*, par ÉDOUARD BOURDON. Paris, Rousseau, 1905, in-8 de XII-638 p., 12 fr.

DROIT PUBLIC ET ADMINISTRATIF. — 9. *Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre. La Couronne*, par Sir WILLIAM R. ANSON ; traduction de C. GANDILHON. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de XXVII-633 p., 10 fr. — 11. *L'Année administrative*, par MAURICE HAURIOU, GASTON JÈZE, CHARLES RABANY et ANDRÉ MATER. *Année 1904*. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de 556 p., 10 fr. — 11. *Le Nouveau Code municipal des pompes funèbres, son principe, son étendue et ses limites*, par PAUL GILLES. Paris, Rousseau, 1905, in-12 de 112 p., 2 fr. 50.

DROIT PÉNAL. — 12. *La Sociologie criminelle*, par ENRICO FERRI ; trad. de LÉON TERRIER. Paris, Alcan, 1905, in-8 de III-640 p., 10 fr. — 13. *La Criminologie*, par le baron R. GAROFALO. 5e éd. Paris, Alcan, 1905, in-8 de XV-479 p., 7 fr. 50. — 14. *Du Duel et de sa répression actuelle en France*, par PIERRE D'HUGUES. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-12 de 67 p., 1 fr.

DROIT INTERNATIONAL. — 15. *Traité de droit public international*, par A. MÉRIGNHAC. *Première partie. Les Prolégomènes, les théories générales*. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-8 de 580 p., 10 fr.

LOIS D'EXCEPTION. — 16. *Liquidation en justice des biens des congrégations enseignantes*, par ALBIN CURET. Paris, Pedone, 1905, in-8 de VII-159 p., 5 fr.

DROIT CIVIL. — 1. — Il n'a certainement pas été publié, depuis longtemps, d'ouvrage de droit plus original et plus intéressant que le *Traité de droit civil comparé* de M. Ernest Roguin. Après le premier volume, sur le mariage, qui a paru l'année dernière, voici le second, qui traite du régime matrimonial, vaste sujet auquel l'auteur n'a pas consacré moins de 900 pages. Un tel ouvrage devait naître en Suisse, pays neutre, carrefour des langues et des législations européennes, et c'est une bonne fortune qu'en ce lieu propice au droit comparé il se soit trouvé un jurisconsulte tel que le savant professeur de Lausanne, esprit ferme et indépendant, sachant s'élever au-dessus des préjugés de son temps et de son pays, et joignant à l'érudition une remarquable

rectitude de jugement. Dans ce nouveau volume, comme déjà dans le précédent, M. Roguin a dû se préoccuper des innovations que veulent introduire dans le droit matrimonial les socialistes et les féministes : il en montre fort bien le caractère utopique. Voici, par exemple, comment il apprécie le parti pris des juristes de la nouvelle école, hostile au régime de communauté et qui prétend lui substituer la séparation de biens : « Ces écrivains méconnaissent en cela complètement l'avantage, bien visible cependant, découlant pour la femme de toute société de biens, celui de lui assurer en cas de veuvage ou de divorce une fraction, presque constamment la moitié selon les lois positives, d'un avoir déclaré commun... Ce que nous disons ici est si vrai que des juristes considérables, comme Giercke, ont, dans la période d'élaboration du code *allemand*, réclamé que l'on adoptât comme régime légal une des variétés de la communauté, celle des acquêts, et que certains auteurs italiens, comme Bianchi, se plaçant comme les socialistes au point de vue de l'intérêt des classes pauvres, regrettent vivement que, dans la péninsule, l'on ait préféré la séparation de biens à la communauté. Le socialiste Meuger, lui aussi, s'est déclaré partisan de la communauté. Mais, voilà, aux yeux des Allemands comme des Italiens, ce dernier régime avait le grave inconvénient d'être la combinaison matrimoniale du code civil français ! Et ce défaut est capital aux yeux des femmes françaises, émancipatrices de leur sexe, qui, récemment, sont allées déchirer et brûler le code civil sur une place publique. Étrange et amusante aberration !.. »

Les régimes matrimoniaux sont très divers ; on peut les combiner entre eux, et M. Roguin les compare heureusement à ces jouets formés de petits morceaux de bois, avec lesquels les enfants composent des architectures variées. Il en distingue six principaux. Le premier est celui de l'absorption de la personnalité féminine dans celle du mari : ce régime, dans lequel toute la fortune de la femme passe au mari, n'est plus aujourd'hui en vigueur ; mais il a existé, avec des tempéraments, dans les pays anglo-saxons jusqu'à une époque très rapprochée de la nôtre. Le second régime, dit de l'unité des biens, se rapproche du premier, en ce que toute la fortune de la femme y est aussi adjugée au mari, mais le mari n'acquiert cette fortune qu'à charge d'en restituer plus tard la valeur. On trouve le régime de l'unité à Berne et dans quelques autres cantons suisses. Vient ensuite le régime de l'union des biens, dans lequel le mari acquiert seulement la jouissance des biens de la femme, celle-ci conservant la propriété : c'est le régime proprement germanique, que le nouveau code civil allemand a conservé, en réservant seulement à la femme la jouissance des produits de son travail. Le régime de communauté, qui vient en quatrième lieu, est de beaucoup le plus répandu il présente de nombreuses variétés, depuis la commu-

nauté universelle jusqu'à la simple société d'acquêts; son caractère essentiel consiste dans l'existence d'un fonds commun, qui se partage entre les époux après la dissolution du mariage. Dans l'étude très complète qu'il fait de ce régime, M. Roguin discute la question de l'origine de la communauté et se rallie à l'opinion qui voit cette origine dans les sociétés taiibles du moyen âge. Le cinquième régime qu'il étudie est le régime dotal : le sixième est celui de la séparation de biens. Il traite ensuite, en un chapitre spécial, de quelques régimes composites, puis il examine diverses questions, celles notamment du régime légal, de la forme du contrat de mariage, de l'immutabilité et de la publicité des conventions matrimoniales. Il recherche, en terminant, quelle est l'évolution du droit en cette matière et constate que l'idée de la séparation de biens fait des progrès incontestables ; toutefois, la communauté conserve beaucoup de partisans; le fait que le projet de code suisse l'a finalement accueillie est un symptôme du crédit qu'elle rencontre encore. Entre toutes les formes de communauté, celle qui paraît avoir le plus d'avenir est la communauté d'acquêts. Avant tout, l'on doit souhaiter de voir maintenir la liberté de faire des contrats de mariage et d'adopter tout régime, y compris la constitution d'une dot inaliénable et la stipulation d'une obligation de remploi opposable aux tiers. La protection de la femme contre ses propres entraînements, contre les entreprises inconsidérées du mari et les artifices des tiers, est un but qu'il faut s'efforcer d'atteindre, même au prix de quelque entrave à la libre circulation des biens. Les socialistes veulent supprimer le régime dotal, en haine de la bourgeoisie, et ils réclament, en même temps, la constitution d'un patrimoine inaliénable en faveur de la famille ouvrière. La bourgeoisie serait par trop naïve si elle accueillait en même temps des prétentions aussi contradictoires.

2. — Comme monographie de droit civil, nous avons à signaler la thèse de M. René Péquignot sur *la Prescription conventionnelle*. Il s'agit, dans ce travail, des changements qui peuvent être apportés, par convention, à la durée ou aux conditions d'application de la prescription. Une première question se pose : ces changements sont-ils licites ? La jurisprudence y répond par une distinction : on ne peut pas prolonger les délais de la prescription légale, mais on peut convenir de les abréger. Et, de fait, des clauses abréviatives de la prescription se rencontrent dans les obligations émises par les sociétés financières, dans les lettres de voiture des compagnies de chemin de fer et surtout dans les polices des compagnies d'assurance. Ces clauses sont naturellement en faveur des compagnies : elles tendent à les libérer après un délai, quelquefois très court. Ainsi, les contrats des compagnies d'assurance contre les accidents stipulent généralement qu'aucune indemnité ne pourra plus être réclamée six mois après l'accident. L'interprétation

et l'application de semblables conditions ont donné lieu à de très nombreux procès. Quel est le point de départ du délai de six mois ? Quelles sont ses causes d'interruption ? Est-il suspendu en faveur des mineurs ?... Telles sont les difficultés que M. Péquignot s'est proposé d'élucider. Son étude mérite d'attirer l'attention des jurisconsultes, principalement de ceux qui s'occupent des assurances.

Droit commercial. — 3. — On sait qu'autrefois les faillis étaient à tout jamais frappés de certaines déchéances ; qu'ils étaient notamment privés du droit de vote tant qu'ils ne s'étaient pas fait réhabiliter. Et la première condition qu'ils avaient à remplir pour obtenir leur réhabilitation était de rembourser leurs créanciers. Cette condition était-elle trop dure ? Nos législateurs l'ont cru, et une loi du 30 décembre 1903 a grandement facilité la réhabilitation. Elle a même décidé que tout failli recouvrerait de plein droit l'exercice du droit de vote au bout de dix ans, faveur qui nous paraît un peu excessive et illogique : si le fait d'avoir fait tort à ses créanciers rend un homme indigne de participer aux élections, on ne voit pas pourquoi il doit être relevé de cette indignité après dix ans, sans avoir rien fait pour réparer les dommages qu'il a causés. Quoi qu'il en soit, la loi est ainsi : elle permet de plus aux faillis de demander leur réhabilitation au tribunal de commerce lorsqu'ils ont obtenu leur concordat et en ont exécuté toutes les clauses ou lorsque tous leurs créanciers donnent leur assentiment à la demande. Sous le titre de *Réhabilitation des faillis et des liquidés judiciaires*, M. Ch. Roy, secrétaire de la présidence du tribunal de commerce de la Seine, a réuni les travaux préparatoires de la loi de 1903, et il y a ajouté un exposé, avec formules, de la procédure à suivre pour l'application de cette loi.

4. — La question de *la Responsabilité civile des administrateurs des sociétés anonymes*, que vient de traiter M. Maurice Belin, dans une remarquable thèse de doctorat, prend de jour en jour plus d'importance, car chaque jour voit naître de nouvelles sociétés anonymes et chaque jour aussi en voit sombrer. Leur chute a souvent pour cause l'inexpérience de leurs administrateurs, qui, s'ils étaient mieux éclairés sur les risques du mandat qu'ils ont accepté, se seraient récusés ou auraient apporté plus d'attention et de prudence dans leur gestion. M. Maurice Belin a le mérite d'avoir mis beaucoup de clarté et de méthode dans un sujet difficile et encombré déjà d'une énorme quantité de décisions judiciaires. Il définit d'abord la condition juridique des administrateurs, détermine exactement leurs pouvoirs et leurs attributions ; il expose ensuite les responsabilités qu'ils peuvent encourir, soit par suite des nullités pouvant affecter la société dans son origine ou dans les modifications apportées à sa constitution, soit par l'effet de leurs actes de gestion ; enfin il étudie la sanction de ces responsabilités,

nauté universelle jusqu'à la simple société d'acquêts; son caractère essentiel consiste dans l'existence d'un fonds commun, qui se partage entre les époux après la dissolution du mariage. Dans l'étude très complète qu'il fait de ce régime, M. Roguin discute la question de l'origine de la communauté et se rallie à l'opinion qui voit cette origine dans les sociétés taiibles du moyen âge. Le cinquième régime qu'il étudie est le régime dotal : le sixième est celui de la séparation de biens. Il traite ensuite, en un chapitre spécial, de quelques régimes composites, puis il examine diverses questions, celles notamment du régime légal, de la forme du contrat de mariage, de l'immutabilité et de la publicité des conventions matrimoniales. Il recherche, en terminant, quelle est l'évolution du droit en cette matière et constate que l'idée de la séparation de biens fait des progrès incontestables ; toutefois, la communauté conserve beaucoup de partisans; le fait que le projet de code suisse l'a finalement accueillie est un symptôme du crédit qu'elle rencontre encore. Entre toutes les formes de communauté, celle qui paraît avoir le plus d'avenir est la communauté d'acquêts. Avant tout, l'on doit souhaiter de voir maintenir la liberté de faire des contrats de mariage et d'adopter tout régime, y compris la constitution d'une dot inaliénable et la stipulation d'une obligation de remploi opposable aux tiers. La protection de la femme contre ses propres entraînements, contre les entreprises inconsidérées du mari et les artifices des tiers, est un but qu'il faut s'efforcer d'atteindre, même au prix de quelque entrave à la libre circulation des biens. Les socialistes veulent supprimer le régime dotal, en haine de la bourgeoisie, et ils réclament, en même temps, la constitution d'un patrimoine inaliénable en faveur de la famille ouvrière. La bourgeoisie serait par trop naïve si elle accueillait en même temps des prétentions aussi contradictoires.

2. — Comme monographie de droit civil, nous avons à signaler la thèse de M. René Péquignot sur *la Prescription conventionnelle*. Il s'agit, dans ce travail, des changements qui peuvent être apportés, par convention, à la durée ou aux conditions d'application de la prescription. Une première question se pose : ces changements sont-ils licites ? La jurisprudence y répond par une distinction : on ne peut pas prolonger les délais de la prescription légale, mais on peut convenir de les abréger. Et, de fait, des clauses abréviatives de la prescription se rencontrent dans les obligations émises par les sociétés financières, dans les lettres de voiture des compagnies de chemin de fer et surtout dans les polices des compagnies d'assurance. Ces clauses sont naturellement en faveur des compagnies : elles tendent à les libérer après un délai, quelquefois très court. Ainsi, les contrats des compagnies d'assurance contre les accidents stipulent généralement qu'aucune indemnité ne pourra plus être réclamée six mois après l'accident. L'interprétation

et l'application de semblables conditions ont donné lieu à de très nombreux procès. Quel est le point de départ du délai de six mois? Quelles sont ses causes d'interruption ? Est-il suspendu en faveur des mineurs?..: Telles sont les difficultés que M. Péquignot s'est proposé d'élucider. Son étude mérite d'attirer l'attention des jurisconsultes, principalement de ceux qui s'occupent des assurances.

Droit commercial. — 3. — On sait qu'autrefois les faillis étaient à tout jamais frappés de certaines déchéances ; qu'ils étaient notamment privés du droit de vote tant qu'ils ne s'étaient pas fait réhabiliter. Et la première condition qu'ils avaient à remplir pour obtenir leur réhabilitation était de rembourser leurs créanciers. Cette condition était-elle trop dure? Nos législateurs l'ont cru, et une loi du 30 décembre 1903 a grandement facilité la réhabilitation. Elle a même décidé que tout failli recouvrerait de plein droit l'exercice du droit de vote au bout de dix ans, faveur qui nous paraît un peu excessive et illogique : si le fait d'avoir fait tort à ses créanciers rend un homme indigne de participer aux élections, on ne voit pas pourquoi il doit être relevé de cette indignité après dix ans, sans avoir rien fait pour réparer les dommages qu'il a causés. Quoi qu'il en soit, la loi est ainsi : elle permet de plus aux faillis de demander leur réhabilitation au tribunal de commerce lorsqu'ils ont obtenu leur concordat et en ont exécuté toutes les clauses ou lorsque tous leurs créanciers donnent leur assentiment à la demande. Sous le titre de *Réhabilitation des faillis et des liquidés judiciaires*, M. Ch. Roy, secrétaire de la présidence du tribunal de commerce de la Seine, a réuni les travaux préparatoires de la loi de 1903, et il y a ajouté un exposé, avec formules, de la procédure à suivre pour l'application de cette loi.

4. — La question de *la Responsabilité civile des administrateurs des sociétés anonymes*, que vient de traiter M. Maurice Belin, dans une remarquable thèse de doctorat, prend de jour en jour plus d'importance, car chaque jour voit naître de nouvelles sociétés anonymes et chaque jour aussi en voit sombrer. Leur chute a souvent pour cause l'inexpérience de leurs administrateurs, qui, s'ils étaient mieux éclairés sur les risques du mandat qu'ils ont accepté, se seraient récusés ou auraient apporté plus d'attention et de prudence dans leur gestion. M. Maurice Belin a le mérite d'avoir mis beaucoup de clarté et de méthode dans un sujet difficile et encombré déjà d'une énorme quantité de décisions judiciaires. Il définit d'abord la condition juridique des administrateurs, détermine exactement leurs pouvoirs et leurs attributions ; il expose ensuite les responsabilités qu'ils peuvent encourir, soit par suite des nullités pouvant affecter la société dans son origine ou dans les modifications apportées à sa constitution, soit par l'effet de leurs actes de gestion ; enfin il étudie la sanction de ces responsabilités,

c'est-à-dire les diverses actions pouvant être exercées contre les administrateurs, soit par les actionnaires agissant *ut universi* ou *ut singuli*, soit par les tiers. Les administrateurs doivent être contrôlés dans leur gestion, d'après la loi, par des commissaires de surveillance, qui trop souvent ont le tort de ne pas prendre leur rôle au sérieux : M. Belin ne s'est pas occupé de la responsabilité des commissaires de surveillance, et nous le regrettons, car elle se rattache étroitement à celle des administrateurs et présente aussi de nombreuses questions que la jurisprudence laisse encore plus ou moins indécises.

Législation industrielle. — 5. — En nous invitant à le suivre *A travers la législation du travail*, M. Fernand Dubief nous avertit qu'il prétend seulement nous donner un résumé de théories, un commentaire de lois, un exposé de faits pouvant contribuer à la vulgarisation des solutions possibles de grandes questions qui intéressent le monde ouvrier contemporain. Son livre, formé d'articles publiés dans les journaux radicaux de 1898 à 1904, ne contient rien de bien nouveau. Il s'adresse, comme le dit l'auteur, moins aux légistes et aux économistes qu'au grand public. Écrit d'une plume aisée et correcte, il se lit avec agrément. M. Dubief étant aujourd'hui ministre du commerce, quelques lecteurs pourront y chercher la pensée gouvernementale sur les problèmes économiques du temps présent. Ces problèmes, qu'il étudie successivement, en indiquant comment la législation actuelle les résout, sont ceux de la journée de travail, du repos hebdomadaire, de l'emploi de la main d'œuvre étrangère, des garanties dues aux travailleurs pour le paiement de leurs salaires et contre les accidents, des retraites ouvrières, des bureaux de placement, du délai-congé, des causes de chômage, de l'apprentissage et de l'enseignement professionnel, des grèves, des institutions de prévoyance (coopératives, institution du bien de famille, jardins ouvriers, assistance par le travail), de la création d'un ministère du travail et de la confection d'un code du travail. Sur bien des points, M. Dubief constate que notre pays, si démocratique qu'il soit, s'est laissé devancer dans les améliorations sociales par les législations étrangères. En ce qui concerne le repos hebdomadaire notamment, nous en sommes encore à la loi de 1879 qui a abrogé purement et simplement la loi de 1814. On sait que chez les nations les plus libérales, comme la Suisse et les États-Unis, le repos du dimanche est obligatoire. Aujourd'hui, M. Dubief cite comme exemple à imiter la loi espagnole de 1902, qui dit : « Il est interdit d'exécuter le dimanche, un travail matériel soit pour le compte d'autrui, soit publiquement pour son propre compte... » Il ajoute, il est vrai, que le choix du jour lui importe peu. « Nous voulons, dit-il, que l'ouvrier et l'employé aient le droit de se reposer un jour sur sept, et c'est tout. » Comme remède contre le chômage, M. Dubief propose d'imiter la Belgique, où les cais-

ses publiques subventionnent les caisses de chômage des syndicats ouvriers dans la mesure des efforts qu'ils ont eux-mêmes accomplis pour se prémunir. Pour résoudre les conflits du travail, nous n'avons en France que la loi de 1892, qui offre l'arbitrage du juge de paix; M. Dubief préconise le système proposé par M. Millerand : dans toute usine, des délégués auraient pour mission de présenter aux patrons les doléances des ouvriers; en cas de grève déclarée, le différend serait porté devant la section compétente du Conseil du travail.

6. — L'Association nationale française pour la protection légale des travailleurs publie, sous le titre : *La Durée légale du travail*, les études faites sur ce sujet, dans le sein de l'association. Après des rapports présentés par MM. Strohl, Fagnot et Millerand et suivis de vives discussions, des vœux ont été adoptés, qui tendent à ce que le maximum de la journée de travail soit fixé à dix heures pour tous les travailleurs, enfants, femmes et hommes adultes, dans les usines, mines, chantiers et ateliers, à l'exception seulement des ateliers de famille et des usines à feu continu. Une loi du 30 mai 1900 a déjà limité à dix heures la durée du travail dans les établissements qui emploient simultanément des hommes adultes, des enfants, des filles mineures et des femmes. Mais il est facile aux industriels de se soustraire à l'application de cette loi: ils n'ont qu'à renvoyer les femmes et les enfants mineurs; ils peuvent même, d'après la Cour de cassation, se borner à les occuper dans des ateliers différents de ceux où travaillent les hommes. C'est pourquoi l'on propose de limiter désormais la durée légale du travail à dix heures pour tous les ouvriers et dans tous les ateliers, sauf dans ceux où cette limitation aurait de trop grands inconvénients. Cette réforme se ferait progressivement ou « par paliers »; la journée serait seulement réduite à onze heures lors de la promulgation de la loi; elle ne serait plus que de dix heures et demie deux ans plus tard, et enfin de dix heures après une nouvelle période de deux ans. On tolèrerait pourtant dix heures et demie pendant cinq jours, à la condition que le sixième jour ne comporterait que six heures et demie de travail continu et serait suivi d'un repos complet le lendemain, cela pour favoriser l'arrêt du travail dès l'après-midi du samedi. Il y a lieu toutefois de se demander si, pour empêcher que les femmes et les mineurs ne soient occupés pendant plus de dix heures, il est bien raisonnable de forcer les hommes adultes à ne pas travailler plus longtemps. Dix heures de travail par jour, c'est déjà trop pour les mineurs, et M. Millerand nous paraît avoir raison de soutenir que pour eux la seule solution pratique est le travail par demi-temps ou par équipes. Mais, d'autre part, l'unification de la durée du travail à dix heures pour tous les ouvriers ne serait-elle pas, dans l'état présent de l'industrie française, une décevante utopie?

7. — Une réforme plus facile et qui présenterait moins de danger est celle que recommande M. Georges Laronze dans sa remarquable thèse de doctorat sur *la Représentation des intérêts collectifs et juridiques des ouvriers dans la grande industrie*. Tout a été dit sur l'impuissance de l'ouvrier isolé, et si la liberté des associations n'est pas encore concédée à tout le monde, elle n'est du moins plus déniée aux ouvriers. Le principe de l'organisation syndicale n'est plus contesté. Mais cette organisation ne sera vraiment utile que si elle sert à procurer une sincère représentation des ouvriers vis-à-vis du patron et à établir des rapports normaux et pacifiques entre employeurs et employés. Pour cela, il est nécessaire que le syndicat puisse traiter directement avec le patron, et qu'après avoir traité il ait le droit d'exiger l'exécution de la convention intervenue. Or, un syndicat peut bien stipuler d'un patron que celui-ci n'occupera pas d'ouvrier non syndiqué ou qu'il accordera à tout ouvrier, syndiqué ou non, un minimum de salaire. Mais si le patron ne tient pas son engagement, quel moyen de contrainte aura le syndicat? La mise à l'index? Elle n'est licite, d'après la jurisprudence, que dans une mesure restreinte : le syndicat a seulement le droit d'expulser de son sein l'ouvrier qui accepte du travail en dehors des conditions fixées; il ne peut pas imposer au patron, sous la menace d'une grève, le renvoi de l'ouvrier non syndiqué ou qui a cessé de faire partie du syndicat. Réciproquement, la jurisprudence refuse aussi au patron le droit de renvoyer un ouvrier parce qu'il appartient à un syndicat. Ce sont là de prétendues applications du principe de la liberté du travail qui nous paraissent très contestables. Quoi qu'il en soit, ces procédés de mise à l'index constituent l'état de guerre entre le capital et le travail, et l'on arriverait à un résultat meilleur si l'on reconnaissait, comme le demande M. Laronze, que les syndicats peuvent agir en justice, au nom et dans l'intérêt de leurs membres, pour exiger l'exécution des contrats collectifs passés avec les patrons. Est-il nécessaire pour cela qu'un même syndicat représente tous les ouvriers d'une même profession et que l'affiliation des ouvriers au syndicat soit rendue obligatoire? M. Laronze le pense, mais nous ne pouvons partager son avis sur ce point. Il se fait illusion lorsqu'il croit que dans le syndicat unique et obligatoire on renoncerait à faire de la politique pour ne s'occuper que des intérêts professionnels; les politiciens n'auraient-ils pas là, au contraire, un terrain très propice pour embrigader tous les ouvriers de même profession? Dans la suite de son travail, M. Laronze examine quel peut être le rôle des syndicats par rapport aux règlements d'atelier; il montre que ces règlements se rattachent très intimement au contrat de travail, et il préconise l'institution dans les usines de délégués élus par les ouvriers, comme il en a été établi au Creusot à la suite de la grève de 1899. Recherchant

enfin quelle est la nature juridique du contrat collecti qui intervient entre le patron et le syndicat ou la délégation ouvrière, M. Laronze estime qu'il s'agit là non du mandat ordinaire ni de la stipulation pour autrui, mais d'un mandat spécial, analogue à celui conféré par les électeurs à l'élu en matière politique.

8. — Cette même question de la nature juridique des contrats collectifs a été étudiée par M. Édouard Bourdon dans une thèse où il traite *Des Contrats d'utilité générale passés au profit d'une collectivité.* M. Bourdon comprend sous cette dénomination d'abord les contrats passés par les syndicats ouvriers ou patronaux, puis les contrats communaux, c'est-à-dire ceux conclus par les communes pour procurer à leurs habitants l'eau, le gaz, la lumière électrique, ou pour assurer les divers services publics, tels que ceux des transports, voitures publiques, omnibus, tramways, bateaux, bains et lavoirs publics, halles, marchés, hôpitaux, pompes funèbres, vidanges, monts-de-piété. Pour les contrats des syndicats comme pour ceux des communes, il y a lieu de se demander si l'on doit y voir un mandat, une gestion d'affaires, une stipulation pour autrui ou une autre forme nouvelle et spéciale. M. Bourdon soutient que la théorie de la stipulation pour autrui suffit pour expliquer et justifier toutes les relations juridiques qui naissent de ces sortes de conventions. Le caractère de la stipulation pour autrui apparaît surtout très nettement dans les contrats où une commune insère des clauses en faveur des ouvriers et fournisseurs, et ces clauses peuvent être invoquées directement par les bénéficiaires contre les concessionnaires ou adjudicataires. A la thèse de M. Bourdon sont joints, commes annexes, de nombreux exemples de contrats collectifs passés entre patrons et ouvriers et des cahiers de charges pour l'adjudication de services municipaux.

Droit public et administratif. — 9. — Nous avons déjà rendu compte de la première partie de l'ouvrage si intéressant de Sir William R. Anson : *Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre*, traduit en français par M. Gandilhon. On se rappelle que l'auteur a traité d'abord du *Parlement.* La seconde partie, qui vient de paraître, est intitulée : *La Couronne.* Tout Français qui la lira ne pourra faire autrement que de remarquer la place énorme que tient la dignité royale dans ce pays où le Roi règne et ne gouverne pas. Les Anglais jouissent assurément d'une somme de liberté bien supérieure à celle que nous avons en France. Que l'on compare seulement les attributions du *County Council*, qui dirige réellement le gouvernement local du comté, nomme les fonctionnaires, exerce de larges pouvoirs en matière de finance, de salubrité, de travaux publics, avec l'autorité presque dérisoire de nos conseils généraux. Mais si les Anglais se sont donné les réalités de la liberté, ils ont laissé au Roi tout le prestige dont

doit être entouré le pouvoir suprême dans une grande nation. En Angleterre, tout se fait au nom du Roi. Non seulement le Roi représente la collectivité nationale, mais il a « la suprématie, dans toutes ses possessions, sur toutes les personnes et en toutes les affaires, tant ecclésiastiques que civiles. » Le Roi « est la fontaine de justice. » Tous les revenus publics sont considérés comme les revenus de la Couronne. En apparence, les ministres n'ont aucun pouvoir propre ; le rôle du cabinet se réduit à conseiller au Roi de donner des ordres dans tel ou tel sens. Par contre, le Roi ne peut rien faire seul. « Ce fut toujours, dit Sir Anson, un caractère essentiel et marqué de l'histoire de notre constitution que, théoriquement, le Roi n'a jamais agi au nom de l'État sans l'avis et le consentement d'un corps de conseillers. » Le Roi n'agit jamais seul. Ce qu'il fait dans le domaine judiciaire, il le fait par l'entremise de ses représentants dans les *Courts*. Ce qu'il fait dans le domaine administratif, il le fait par l'entremise et sous la responsabilité d'un ou de plusieurs ministres ou des membres du Conseil privé. Par suite, la responsabilité incombe aux ministres et non au Roi : « le Roi ne peut mal faire. » C'est ainsi que les Anglais, par leur esprit essentiellement conservateur et pratique, sont parvenus à concilier les avantages d'un régime très libéral et même démocratique avec la stabilité et la splendeur de leur vieille monarchie. L'ouvrage de Sir Anson nous paraît très propre à faire connaître aux Français les rouages si compliqués et si curieux du gouvernement britannique. L'auteur y suit une méthode très simple, en même temps que rationnelle ; il ne se borne pas à décrire l'état actuel des institutions anglaises, mais il les prend dès leur origine et en montre le développement historique. La seule critique que l'on puisse lui faire, c'est de partager l'erreur de ses compatriotes en ce qui concerne le rôle qui appartient à la religion. Pour lui, « toute société religieuse est naturellement subordonnée au Parlement, parce que le Parlement peut déclarer illégale la profession de ses doctrines, attacher une pénalité à toute participation aux actes du culte, exiger des citoyens des *tests* (serments) qui écarteraient ses fidèles de certaines fonctions ou de l'exercice des droits électoraux. » Le Parlement est donc le vrai chef de l'Église. On ne saurait trop déplorer qu'un peuple si grand par tant de côtés n'ait pas pu s'élever à une conception plus haute de l'institution religieuse.

10.— Si l'on n'ose plus dire de l'administration française que « l'Europe nous l'envie », elle n'en reste pas moins une machine énorme et très compliquée, qui touche à tout et dont le fonctionnement intéresse un peu tout le monde. Elle mérite bien assurément d'avoir, comme autrefois le Roi, ses historiographes. C'est un peu la tâche que se sont assignée deux professeurs de droit, MM. Maurice Hauriou et Gaston

Jèze, un chef de bureau du ministère de l'intérieur, M. Charles Rabany, et comme secrétaire de la rédaction, M. André Mater, dans la publication annuelle qu'ils ont entreprise: *L'Année administrative.* Cette publication n'est pas d'ailleurs purement historique ; elle a aussi et même surtout un caractère pratique, qui nous paraît encore s'accentuer dans le volume consacré à l'année 1904. La première partie, intitulée: *Doctrine,* s'ouvre par une étude de M. Achille Mestu, maître de conférences à l'Université de Toulouse, sur le dégrèvement des petites cotes foncières Ensuite vient une « chronique législative », qui comprend l'examen des changements apportés à la législation dans les diverses branches de l'administration publique. La seconde partie, qui a pour auteur M. Gaston Jèze, est une revue très bien ordonnée et très complète de la jurisprudence du Conseil d'État. Nous ne sachons pas qu'on puisse trouver ailleurs une étude aussi exacte et aussi bien faite de cette chose essentiellement mouvante qu'est la jurisprudence administrative, et, pour tous ceux qui ont à se tenir au courant de ses fluctuations, ce travail est d'une utilité incontestable. Dans la troisième partie, qui a pour titre : *Chronique administrative*, M. André Mater rend compte de tout ce qui concerne l'administration : c'est dire qu'il parle un peu de tout, de la population, des groupes sociaux, de la puériculture, de l'art et de la littérature, de la morale, des cultes, même de la délation et des fameux délégués de M. Combes, ayant soin d'ailleurs de relater les faits en évitant le plus possible de les apprécier. Les chiffres et les statistiques tiennent, comme il convient, une large place dans cette chronique ; il nous paraît regrettable toutefois que l'auteur ait cru devoir s'abstenir de renvoyer aux sources officielles. En tête de la quatrième partie, consacrée à la bibliographie administrative, le même M. Mater fait une charge à fond contre les thèses de doctorat en droit; il constate, avec preuves à l'appui, qu'elles sont très inférieures aux thèses de lettres et de sciences. Mais à qui la faute, sinon à cette déplorable loi militaire de 1889 qui a fait du doctorat en droit une condition de la dispense de deux années de service ?

11. — M. Paul Gilles, dans une brochure sur *le Nouveau Monopole municipal des pompes funèbres*, s'est proposé de déterminer, d'après les travaux préparatoires de la loi du 28 décembre 1904, quelle est l'étendue de ce monopole, qui est, comme l'on sait, transféré des fabriques aux communes. Une solution meilleure eût été de le supprimer. Mais en France, pays où la liberté ne s'affirme que sur les murs, les monopoles foisonnent, et il n'est pas question de les abolir. De sa nature, tout monopole est envahissant. On s'en plaignait déjà, non sans raison, avec les fabriques ; M. Gilles prévoit qu'on s'en plaindra encore et même bien davantage avec les communes. Commentant, article par article, la nouvelle loi, il s'efforce d'en préciser exactement la portée,

au moyen des débats parlementaires, d'ailleurs très confus et souvent contradictoires.

Droit pénal. — 12. — M. Enrico Ferri, professeur à l'Université de Rome, est depuis longtemps connu comme l'un des chefs de la nouvelle école criminaliste italienne. Une première édition française de sa *Sociologie criminelle* a paru en 1893. Dans la Préface de la seconde édition, qui vient de paraître, l'auteur se félicite des succès remportés par ses doctrines auprès des gouvernements et des législateurs. Il en cite même des preuves qui nous étonnent : « Les lois de pardon ou de condamnation conditionnelle, l'introduction de la défense dans l'instruction, etc. » Si ce sont là des progrès, ils ne sont pas dus à la nouvelle école, car, en nous reportant à l'ouvrage même de M. Ferri, le système de la condamnation conditionnelle y est plus critiqué que recommandé. Quant à l'introduction de la défense dans l'instruction, elle est fortement combattue par M. Garofalo, autre criminaliste du même parti. Donc, il n'est pas exact de dire que l'école italienne a inspiré les principales innovations qui ont été récemment introduites dans le droit pénal. Cette école doit être considérée dans ses principes théoriques et dans ses conclusions pratiques, et c'est bien sous ce double aspect que M. Ferri lui-même la présente. En théorie, elle nie le libre arbitre ; elle soutient qu'il n'y a pas à s'occuper de la responsabilité morale du délinquant, « que l'imputabilité physique du délit suffit à établir la responsabilité pénale », et que, par suite, le but du droit criminel consiste uniquement dans la défense de la société. Qu'une telle doctrine soit directement contraire à l'idée de justice et au sens moral, cela est de toute évidence. Les conséquences pratiques en sont faciles à tirer : les peines à infliger aux délinquants doivent moins avoir pour but de les châtier et de les corriger que de préserver la société de leurs méfaits ; l'office du juge pénal « n'est plus de constater le degré de responsabilité morale du délinquant, mais, en revanche, une fois prouvée sa culpabilité matérielle ou responsabilité physique, de fixer la forme de préservation sociale la mieux appropriée au prévenu selon la catégorie anthropologique à laquelle il appartient. » Les peines doivent varier, non suivant les diverses espèces de délits, mais suivant les diverses catégories de délinquants. Pour les délinquants les plus redoutables, les incorrigibles, ce sera, sinon la mort, dont M. Ferri ne conteste nullement la légitimité, au moins la déportation ou la réclusion perpétuelle. Bien qu'on prétende que le juge n'a pas à se préoccuper de la responsabilité morale, on reconnaît cependant que les aliénés qui commettent des crimes doivent être traités autrement que les autres criminels : il y a lieu de les enfermer dans des établissements pénitentiaires spéciaux, les « manicomes. » M. Ferri réprouve comme inhumaine la prison cellulaire ; c'est, d'après

lui, une des aberrations du XIXe siècle. « La colonie agricole, dans les régions à défricher, pour les adultes, allant des plus malsaines aux plus salubres selon les catégories des délinquants (nés, habituels, occasionnels) et la gravité des délits commis; dans les terrains déjà cultivés, pour les mineurs, sous forme de maisons agricoles de correction: voilà l'idéal, la forme typique de l'isolement des condamnés. » A l'égard des délinquants qui ont agi dans un transport de passion, les peines de détention plus ou moins prolongée dont on les frappe aujourd'hui ne servent à rien; on ne doit les condamner qu'à réparer rigoureusement les dommages causés aux victimes, ce qui suffira pour qu'ils soient punis, quand même ils ne l'auraient pas été aussitôt après leur délit par des remords sincères et douloureux. On y pourrait ajouter aussi, pour un temps déterminé, un exil local qui les éloignerait du lieu où le délit a été commis et où la famille de la victime habite. Tel est, en gros, le « système pratique de défense sociale préventive et répressive » que M. Enrico Ferri voudrait voir substituer aux « systèmes criminels et pénitentiaires classiques. » On peut l'admettre sur bien des points, et il n'est pas nécessairement lié aux théories matérialistes et socialistes de l'auteur.

13. — M. le baron Garofalo, président de chambre à la cour d'appel de Naples et auteur de *la Criminologie*, se rattache à la même école que M. Enrico Ferri, mais il repousse, quant à lui, l'accusation de matérialisme. « C'est sur nos adversaires, dit-il, que devrait retomber ce reproche, car ce sont bien eux les juristes qui ont tarifé les crimes et qui ont formé ces codes dans lesquels le fait objectif est tout, la nature du criminel n'est rien ; ce sont eux qui ont matérialisé le droit pénal. Notre positivisme, au contraire, n'est qu'une question de méthode; il ne signifie pas pour nous un système philosophique, mais tout simplement la méthode expérimentale. » On ne peut nier que les codes criminels issus de la Révolution ne pèchent, comme toute la législation de ce temps-là, par l'excès d'une réglementation abstraite et sans base dans la réalité; on trouve là aussi ce que Taine a si bien nommé « l'esprit classique. » Et toute révolutionnaire que paraisse l'école criminaliste italienne, elle n'en est pas moins, en fait, une réaction contre le système pénitentiaire qui a prévalu depuis la Révolution. Elle proclame avec juste raison que ce n'est pas l'entité juridique du délit qu'il s'agit de punir, mais le délinquant en chair et en os. Elle a aussi le mérite d'avoir enfin rompu avec cette sentimentalité qui semblait faire consister tout le progrès du droit pénal dans l'adoucissement des peines. A l'encontre de toutes les tendances qui se sont manifestées au XIXe siècle, elle soutient que la peine de mort doit être maintenue; que le délinquant doit être retenu en prison jusqu'à ce que par son travail, il ait complètement réparé le dommage causé par son

délit; que la détention préventive est nécessaire et que la mise en liberté provisoire ne doit être accordée qu'avec la plus grande circonspection. Le système de l'instruction contradictoire, introduit en France par la loi de 1897, est considéré par M. Garofalo comme très défavorable à la découverte de la vérité. L'institution du jury est également condamnée par l'école nouvelle, et l'auteur de *la Criminologie* n'hésite pas à déclarer que « toute réforme pénale devrait être précédée de l'abolition du jury criminel. » L'ouvrage du savant magistrat de Naples nous paraît être, de tous ceux qu'a produits l'école criminaliste italienne, le plus sérieux et le mieux fondé en faits. « Il n'y a rien, dit-il, dans ces pages, qui ne soit un souvenir de quelque procès dont j'ai dirigé l'instruction. Je n'ai rien eu à emprunter aux autres; encore moins ai-je donné carrière à mon imagination; je garde des notes où les faits sont enregistrés; je puis, à l'occasion, en donner la preuve à ceux qui, étrangers à la magistrature ou au barreau, pourraient me taxer d'exagération. »

14. — C'est un problème très délicat de droit pénal que celui dont traite M. Pierre d'Hugues dans sa courte, mais intéressante brochure : *Du Duel et de sa répression actuelle en France.* On sait que, sous l'ancien régime les lois contre le duel étaient aussi féroces que peu appliquées. Quand fut élaboré le code pénal de 1810, le duel fut passé sous silence, mais, d'après le rapporteur Monseignat, les dispositions sur le meurtre et sur les coups et blessures volontaires devaient s'étendre aux duellistes. La jurisprudence cependant en jugea autrement et le duel demeura sans répression jusqu'en 1837; mais alors Dupin, étant procureur général à la Cour de cassation, obtint de cette haute juridiction un arrêt décidant que l'homicide commis en duel n'en est pas moins un homicide, c'est-à-dire un crime. Depuis cet arrêt, les duellistes passent en cour d'assises quand ils ont tué leur adversaire, et ils sont généralement acquittés. Plusieurs propositions de loi tendant à ne punir le duel que de peines correctionnelles ont été soumises aux Chambres à diverses époques; aucune, jusqu'ici, n'a abouti. M. Pierre d'Hugues, tout en avouant que le duel est un mal, lui trouve mille excuses et combat le projet de l'ériger en délit. Ses arguments sont quelquefois plus drôles que sérieux. En voici un exemple : « Une convention est ce qui sépare le jeu du vol, et la loi qui poursuit le voleur ne poursuit pas le joueur. Une convention observée est ce qui sépare le duel de l'assassinat... » On voit la conséquence. Mais il y a convention et convention : celle de jouer n'a rien d'illicite; celle de chercher à se pourfendre mutuellement est d'une autre nature. Pour conclure, quel remède M. Pierre d'Hugues propose-t-il d'opposer au préjugé qui fait aller tant de gens, malgré eux, sur le pré? Le remède à tous maux de notre époque, la fondation d'une ligue... Auteur d'un poème qui a pour titre : *Le Destin*

ironique. M. Pierre l'Ingres [illegible] meurt le [illegible] ailleurs que dans ses vers.

Droit international. — [illegible] — [illegible] l'étude du droit les gens [illegible] de raison d'être actuellement. [illegible] travaux sur cette partie importante de la science, [illegible] veau *Traité de droit public international* que [illegible] M. Mérignhac, professeur à l'Université de Toulouse, soutient avec avantage la comparaison avec les meilleurs ouvrages publiés à l'étranger en cette matière. Dans le premier volume, qui vient de paraître, le savant auteur, après les prolégomènes nécessaires, s'est attaché surtout à dégager les théories générales du droit public international. Si les principes de ce droit sont désormais hors de toute discussion, il reste cependant encore à en établir la synthèse sur des bases vraiment scientifiques. M. Mérignhac estime avec raison, qu'à côté du droit ne doit rester complètement soumis les autres branches et que les principes reconnus vrais dans une partie de la science peuvent vrais pour toutes les autres parties. Ainsi, la notion de l'État n'est pas spéciale au droit international, elle se rencontre d'abord dans le droit public de chaque peuple, et l'on sait qu'en les [illegible] les controverses se sont élevées sur les conditions [illegible] de la personnalité de l'État. On a nié que l'État fût une personne morale représentant la nation. On a contesté aussi que la souveraineté fût essentielle à l'État. Les jurisconsultes allemands, [illegible] pour n'avoir pas à proclamer la déchéance des États [illegible] qui font actuellement partie du nouvel empire ont soutenu que la souveraineté n'est pas la prérogative nécessaire de l'État et que la souveraineté n'est pas indivisible et peut se partager. M. Mérignhac montre fort bien le côté faible de ces théories. L'État qui n'est pas vraiment souverain n'a de l'État que le nom. L'impossibilité que dans une fédération chaque membre de la collectivité puisse se donner des lois spéciales : dans un pays unitaire, chaque province et chaque commune jouissent aussi du droit de légiférer dans une certaine mesure : le pouvoir législatif n'est donc pas le trait caractéristique de l'État. Dans le droit interne, comme dans le droit externe, il y a de [illegible] table État que celui qui ne dépend d'aucun autre. Après avoir ainsi déterminé la notion de l'État, M. Mérignhac examine quelles conditions sont nécessaires pour que l'État puisse accomplir sa mission [illegible] tionale ; en [illegible] et dégage les droits [illegible] chaque État [illegible] contrôle des États [illegible] actuellement. [illegible] à présente, [illegible] dissentiments et [illegible] qui peuvent [illegible] Ici se placent d'autres [illegible] la théorie des [illegible]

les principaux problèmes, tels que la question d'Orient, la question d'Extrême Orient, la doctrine de Monroë, qui peuvent compromettre les relations internationales au commencement du xxe siècle. Pour résoudre les conflits pouvant surgir entre les peuples, deux procédés se présentent, en dehors des moyens violents : la médiation et l'arbitrage. M. Mérignhac en expose les conditions et signale les principales applications qui en ont été faites, depuis surtout que la conférence réunie à La Haye en 1899 en a réglementé la procédure. S'il est vrai que cette conférence n'a pas atteint pleinement son but, par suite du rejet du projet russe, qui tendait à rendre l'arbitrage obligatoire dans des hypothèses déterminées, on ne doit pas oublier cependant qu'elle a adopté un article aux termes duquel les puissances représentées à la conférence se sont « réservé », ce qui impliquait de leur part un certain engagement moral, de conclure « des accords nouveaux, généraux et particuliers, en vue d'étendre l'arbitrage obligatoire à tous les cas qu'elles jugeront possible de lui soumettre. » Ce texte, tout platonique qu'il était en apparence, n'en a pas moins exercé une influence bienfaisante, car il a été le point de départ des nombreux traités d'arbitrage permanents qui ont été conclus entre les États dans ces dernières années.

Lois d'exception. — 16. — M. Albin Curet, président du tribunal de Marseille, s'est fait le commentateur des lois spoliatrices des congrégations. Nous avons déjà signalé l'ouvrage qu'il a consacré à la liquidation des congrégations dissoutes par la loi de 1901 (Cf. *Polybiblion*, t. CI, p. 327). Depuis lors, la loi du 7 juillet 1904 lui a taillé une nouvelle besogne, et il vient aussi de publier un volume sur la *Liquidation en justice des biens des congrégations enseignantes*. Il y examine les principales questions que l'application de la loi de 1904 a déjà soulevées, notamment celles de savoir si la liquidation doit s'étendre aux congrégations mixtes, si elle doit englober les biens simplement détenus, et il est juste de constater qu'il les résout dans le sens le moins sectaire... L'ouvrage de M. Curet est précédé d'une Préface de M. Henri Brisson. Lisez-la et vous me direz s'il est possible de déguiser sous l'hypocrisie des mots plus de mépris du droit et de haine de la liberté.

Maurice Lambert.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Colomban* (vers 540-615), par l'abbé Eugène Martin. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de vi-198 p. (*Les Saints*, 2 fr. — 2. *Saint François de Borgia* (1510-1572), par Pierre Suau. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de [illegible] p. (*Les Saints*), 2 fr. — 3. *La Bienheureuse J.-M. de Maillé*, par le P. Lucien de Chergé. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 de xvi-288 p., 2 fr. — 4. *Vie du Vénérable Jean Eudes, instituteur de la Compagnie de Jésus et de Marie et de l'Ordre de N.-D. de la Charité, auteur du culte liturgique des Saints-Cœurs*, par le P. D. Boulay. T. I. Paris, Haton, 1905, in-8 de xxvii-554-[illegible] p., 8 fr. — 5. *Saint Leonard de Port-*

Maurice, par le P. Léopold de Chérancé. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 de xiv-274 p., 1 fr. 50. — 6. *Le Curé d'Ars. Vie du Bienheureux Jean-Baptiste-Marie Vianney*, par l'abbé Alfred Monnin, 18e édit. Paris, Téqui, 1905, 2 vol. in-12 de xxiii-443 et 558 p., avec portrait, 6 fr. — 7. *Vie de la Révérende Mère Marie-Claire, supérieure de la Maison mère du T. S. Cœur de Marie*. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de 331 p., 3 fr.

1. — Venu d'Irlande, ayant adopté Luxeuil et la France comme sa seconde patrie, mort en Italie à Robbio où reposent ses cendres, *Saint Colomban* fut, immédiatement avant saint Benoît, le grand promoteur de la vie monastique et de la civilisation chrétienne occidentale. Il ne se bornait pas à recruter des moines : ses cloîtres étaient comme des séminaires universels où venait se former tout ce qui devait contribuer au salut de la société : il fournissait des apôtres, des prédicateurs, des prêtres, des évêques. C'est cette haute figure historique que fait revivre, comme une fresque antique, M. l'abbé Martin, avec une érudition au courant des travaux les plus minutieux, tout en réussissant à nous intéresser à tous les détails remplis d'originale vitalité.

2. — Il fut aussi un grand religieux *Saint François de Borgia*, après avoir été un illustre mondain. Mais il est peut-être le plus ignoré aujourd'hui des Borgia, bien que sa sainteté ait réparé les fautes de ses ancêtres et réhabilité leur nom. Héros de mélodrame ou de roman, César, Lucrèce et leur père sont devenus, grâce à de récents et définitifs travaux, des personnages historiques que la fantaisie flatteuse ou calomniatrice ne peut plus défigurer. Leur petit neveu et arrière-petit-fils n'a pas bénéficié de la curiosité contemporaine apportée à l'étude de sa famille. Le P. Suau énumère les ouvrages qui ont retracé sa vie depuis ses deux premiers historiens : Denis Wasquez (1586) et Pierre de Ribadeneyra (1592), et fait justement remarquer le manque de critique de ces ouvrages. L'auteur a donc comblé une lacune en publiant cette histoire où quantité de documents inédits ont été mis en œuvre. Relativement à la jeunesse de François, il a pu se servir assez des archives scellées du duc d'Osuna, des archives d'État de Simancas, de nos Archives nationales qui contiennent la correspondance officielle de Borgia. L'homme qu'elles révèlent, dans le vice-roi de Catalogne et dans le duc de Candie, diffère considérablement du personnage imaginé par les biographes antérieurs. Il a encore utilisé des archives romaines de la Compagnie de Jésus qui possèdent le Régeste du généralat de François de Borgia (18 vol.) et d'autres importants documents inédits qui éclairent d'une lumière nouvelle son histoire religieuse, — du volumineux recueil publié par les jésuites de Madrid sous le titre : *Monumenta historica S. J. nunc primum edita*, d'une érudition admirable. Avec cette abondance de documents rares, la physionomie du saint s'éclaire et nous fait consi-

dérer François de Borgia homme de Cour, homme d'État, homme de Dieu, commissaire général d'Espagne, général de la Compagnie de Jésus, — dans sa dernière légation, dans sa vie austère et féconde et dans sa mort glorieuse.

3. — La grande histoire oublia une créature d'élite : *La Bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé.* Malgré l'histoire hagiographique de M. le chanoine Janvier de Tours, l'auteur a trouvé quelques éléments nouveaux qui compléteront cette belle vie en mettant dans un plus saisissant relief la grande dame de la féodalité, la femme d'œuvres, la tertiaire héroïque. Le P. de Chérancé n'a cependant pas découvert des pièces de premier ordre. Mais en relisant les documents primitifs, il lui a semblé que le portrait de la fille des Maillé était à peindre de nouveau. Et il a dépouillé ces documents avec une pénétrante sagacité; il en donne, dans son Introduction, une bonne appréciation critique. S'inspirant surtout de la première biographie de la Bienheureuse, écrite par son confesseur, le P. Martin de Boisgaultier, il en a rempli les lacunes, et, par d'ingénieuses vraisemblances, a suppléé à ce que le premier historien a laissé dans le vague ou passait sous silence. L'auteur de cette nouvelle vie a eu le grand mérite de replacer la personnalité de J.-M. de Maillé dans son cadre historique en faisant se mouvoir autour d'elle la société de son époque, chevaleresque et militante, dont les mœurs et les usages sont reconstitués. A cette heure la Bienheureuse ne sera plus la grande oubliée de l'histoire et deviendra l'édification des mystiques.

4. — Comme J.-M. de Maillé, *Jean Eudes* resta dans l'ombre et cependant il eut une importante influence sociale et religieuse au cours du XVIIIe siècle et fut calomnié par les jansénistes et la « faction de l'Oratoire gagnée aux idées de Jansénius » (p. III, n° 4). « Beaucoup ne le connaissaient que par ce qu'ils en ont appris dans quelques-uns de leurs libelles diffamatoires qui furent composés avec tant d'art et furent répandus avec tant de malice pour détruire en France sa réputation. D'autres ne le connaissent que sur les rapports de gens qui, par intérêt de parti ou de profession, se sont fait un mérite de le décrier durant sa vie et après sa mort » (*Ibid.*). Le P. Boulay essaie avec une entière probité critique d'établir la vraie vie du Père Eudes. Il fut un ardent missionnaire, parcourant, avec un succès inouï, la Normandie, une partie de la Bretagne, la Picardie, l'Île-de-France, le Perche et le Pays chartrain, la Brie, la Champagne, la Bourgogne, évangélisant villes et campagnes. En même temps, il fut l'un des promoteurs les plus actifs des conférences ecclésiastiques et l'un des réformateurs les plus dévoués au clergé du XVIIIe siècle, par sa parole et par ses écrits; il fut l'un des personnages qui travaillèrent avec une flamme tout apostolique à l'établissement des premiers séminaires et,

pour leur assurer des directeurs, institua la Compagnie de Jésus, connue sous le nom de Congrégation des eudistes. Trente ans avant la Bienheureuse Marguerite-Marie, il révéla au monde troublé la double dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie. Le premier, il en fit célébrer les fêtes, en composa les offices et fonda des confréries en leur honneur pour sauvegarder les peuples. Ce fut lui encore qui établit l'ordre de N.-D. de la Charité et l'Institut du Bon-Pasteur d'Angers, ayant pour but l'un et l'autre le relèvement des pauvres pécheresses et la préservation des jeunes personnes exposées à la contagion du vice. Tout en rappelant cette féconde vie, l'auteur s'occupe du milieu où elle se déroulait: le XVIIIe siècle. Ces œuvres saintes ne l'empêchaient point de prêcher à Paris, à Versailles, à la Cour et de dire au Roi et à la Reine toute la vérité évangélique avec l'audace des apôtres, de réunir, pour leur réformation, les prêtres des cantons où il prêchait, de combattre avec une énergie enflammée l'erreur nouvelle: le jansénisme, qui ne rencontra guère d'adversaire plus redoutable. Telle est une partie de ses grandes œuvres sociales et religieuses. Son dernier biographe discute, dans une longue et savante Préface, la valeur des sources auxquelles il a demandé les éléments de son ouvrage. Ce sont, en dehors du procès canonique pour l'introduction de la cause, surtout des contemporains du V. Eudes: le P. Pierre Hérambourg, le P. Costil, le P. Julien Martine, eudistes, le P. Antoine de Montigny, jésuite, le P. Le Beurier, les œuvres du P. Eudes. Dans ce tome Ier, le P. Boulay ne considère que la Famille et l'enfance de Jean Eudes, — la Vocation et les études ecclésiastiques, — la Fondation de l'Oratoire et son extension (on sait que le P. Eudes fut d'abord oratorien et y fit son noviciat),— les Premières Missions du P. Eudes, — ses Premiers Ouvrages, — ses Missions et sa supériorité, — ses Relations et ses amitiés,— ses Vertus,— ses nouveaux Ouvrages, — sa Situation dans l'Oratoire, — le Prédicateur et le Confesseur, — l'Arrangement du P. Eudes avec ses futurs collaborateurs, — le Jansénisme dans l'Oratoire, — la Légitimité de la sortie de l'Oratoire du P. Eudes (1643). Là se termine ce tome Ier qui semble indiquer un ouvrage de longue haleine où quelquefois l'esprit de famille paraît n'avoir peut-être pas toute la rigueur de l'impartialité historique, bien qu'il soit composé à l'aide d'abondantes et minutieuses recherches. Un Appendice contient vingt et une notes précieuses ; voici les titres des plus importantes: Esquisse de l'Oratoire. — Oratoire de S. Philippe de Néri. — Croix du P. Surin. — la Possession chez les personnes pieuses. — Un chapitre du *Catéchisme de la Mission.* — Vœux du P. Eudes. — Son Portrait.

5. — Dans la ravissante contrée qui s'étend de Nice à Savone naquit *Saint Léonard de Port-Maurice* qui appartient, lui, à la famille francis-

caine. Il fut aussi un prédicateur qui faisait accourir les foules au pied de sa chaire, à Florence, à Rome, et dans les États romains. Il poursuivit à outrance le jansénisme et la franc-maçonnerie. L'auteur apprécie à leur valeur les sermons de l'apôtre et y découvre le secret de leur sanctifiante influence, puis sa correspondance, au double point de vue ascétique et dogmatique. Enfin il considère le saint, sa mort d'élu, son tombeau glorifié par le miracle. Dans une remarquable Préface, le P. de Chérancé indique les titres des documents qui constituent les assises de son livre et la valeur des témoins dont il invoque le suffrage.

6. — Encore un apôtre, *le Curé d'Ars*, dont l'éloquence, celle des saints, transportait les masses, convertissait les égarés. Cette histoire est l'une des premières ; c'est à cette source que se sont approvisionnés les biographes nombreux du saint curé. Écrite avec simplicité, onction, une scrupuleuse exactitude, elle a obtenu, malgré une certaine exubérence de style, un succès enviable, puisque la voici à sa dix-huitième édition : la première date de 1861. Il semble que ces deux forts volumes doivent plutôt effrayer les lecteurs de notre temps; il n'en est rien, tant elle est attachante. Rappelons les principales divisions : I. Vie domestique de M. Vianney, depuis sa naissance jusqu'à sa nomination à la Cure rurale d'Ars (1786-1818); II. Vie pastorale de M. Vianney depuis la prise de possession de la cure d'Ars jusqu'à l'origine du pèlerinage (1818-1828); III. Vie héroïque de M. Vianney depuis la fondation de la Providence jusqu'à sa suppression (1828-1847); IV. Vie apostolique de M. Vianney depuis l'origine du pèlerinage jusqu'à son apogée (1826-1858) ; V. Vie intime de M. Vianney, son portrait, ses qualités naturelles et infuses, ses vertus et ses dons. Cette histoire revêt une particulière actualité à l'occasion de la canonisation du saint curé ; elle sera lue avec intérêt par le clergé français dont il est le modèle, aussi bien que par les fidèles auxquels elle fournira une idée merveilleuse, des saints prêtres, des curés convertisseurs.

7. — *La Révérende Mère Marie Claire* passa sa vie dans l'apostolat de l'éducation des jeunes filles. Elle naquit à Gap (Hautes-Alpes). L'auteur anonyme, qui est l'une des filles de la Révérende Mère, prend Marie-Claire au berceau, la suit au couvent, cet autre berceau ; elle l'y considère dans le noviciat, à la prise d'habit, à la profession, dans la carrière du professorat, dans la direction (1854-1882), dans ses déchirantes épreuves et ses consolations surabondantes, dans sa correspondance avec ses anciennes élèves, dans son supériorat et l'extension de sa congrégation, dans sa mort angélique. Puis nous admirons ses vertus : son union à Dieu, son abandon complet à la divine volonté, son profond esprit de foi, sa parfaite bonté dans sa correspondance avec ses filles, la haute sagesse et l'esprit surnaturel

qui animent ses écrits. En un mot, c'est une vie toute perdue en Dieu dans l'œuvre éminente de l'éducation des jeunes personnes; c'est une âme de lis qui embaume les âmes qui sont en contact avec la sienne; c'est l'abnégation de la Croix. Pourquoi faut-il que ces grands cœurs soient méconnus et s'en aillent sur les durs chemins de l'exil?

LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Die Elemente der Erbsünde nach Augustin und der Frühscholastik, von D. Dr. JOH. NEP. ESPENBERGER (*Forschungen zur christlichen Literatur- und Dogmengeschichte* herausgegeben von Dr. A. Ehrhard und Dr. J. P. Kirsch, V. 1). Mainz, Kirchheim, 1905, in-8 de VII-182 p. — Prix : 8 fr.

M. Espenberger est déjà avantageusement connu par une étude sur la philosophie de Pierre Lombard. Il nous donne aujourd'hui une histoire de la théologie du péché originel chez saint Augustin et les premiers scolastiques. Ce travail rendra service; il n'est pas aussi neuf que M. Espenberger nous le dit dans sa Préface; les articles que M. Turmel a publiés dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* traitent le même sujet, et parfois avec plus de détail. Il est vrai que, sur bien des points, les interprétations de M. Turmel sont fort contestables; l'ouvrage de M. Espenberger servira à les contrôler. L'esprit des deux œuvres est en effet diamétralement opposé ; tous les deux cherchent, consciencieusement ou non, à démontrer une thèse : M. Turmel veut mettre en lumière les fluctuations de la doctrine; M. Espenberger son unité; entre les deux, l'historien du dogme se tracera une *via media* et se servira utilement des deux exposés contradictoires.

La première partie du travail de M. Espenberger est consacrée à saint Augustin ; c'est la moins originale et la moins complète. On eût aimé à voir étudier de plus près la condition du premier homme et la justice originelle. La preuve donnée (p. 56, 57), pour établir une identité entre le péché originel et la privation de la grâce, est insuffisante; il eût fallu discuter le sens du mot *gratia* dans les textes cités, et prouver contre Turmel (*l. c.*, VII, 1902, p. 227, sq.), qu'il s'agit bien ici de la grâce sanctifiante et non d'un don quelconque de Dieu.

L'étude des anciens scolastiques intéresse davantage. M. Espenberger est ici sur un terrain qui lui est plus familier, et il nous fournit plusieurs renseignements nouveaux. On aura cependant bien de la peine à admettre que la théorie anselmienne du péché originel puisse se ramener à la théorie augustinienne (p. 71). JULES LEBRETON.

L'Évolution de la foi catholique, par MARCEL HÉBERT. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 257 p. — Prix : 5 fr.

Deux questions sont traitées simultanément dans ce livre, et il ne semble pas que M. Hébert les ait distinguées l'une de l'autre : l'évolution de la doctrine chrétienne, et l'évolution du concept de la foi. Ces deux études se poursuivent et s'entremêlent assez capricieusement dans une série de dissertations historiques ou philosophiques.

Dans les cinq premiers chapitres, M. Hébert étudie le dogme chrétien et les théories chrétiennes de la foi depuis les origines jusqu'à saint Thomas ; ces chapitres sont très faibles. M. Hébert dépend entièrement de Sabatier, de Réville, et de Loisy. En trois pages (p. 15-18), il expose la théologie de l'Ancien Testament. On chercherait vainement dans cette esquisse l'indication d'une évolution ou d'un progrès ; pour M. Hébert, l'Ancien Testament, du moins jusqu'à la période alexandrine, forme un bloc homogène, pénétré de l'esprit hébreu, c'est-à-dire du sentiment de la justice.

L'analyse du Nouveau Testament est presque aussi simpliste. M. Hébert souscrit aveuglément aux dernières condamnations portées par M. Loisy contre *Mat.*, 13, 11 ; 11, 27 ; 28, 19. Il prononce de même, à propos du quatrième Évangile, que « toutes les informations de la critique sont contre l'attribution à l'apôtre saint Jean » (p. 29). Mais ce léger vernis de science scripturaire recouvre un fond bien pauvre et presque entièrement d'emprunt.

Après l'Écriture Sainte, M. Hébert étudie les Pères : il consacre quelques courtes notices aux apologistes, à Clément d'Alexandrie, à saint Augustin. Ici encore, on ne sent guère le contact direct avec les sources ; bien que M. Hébert ne cite pas l'ouvrage de M. de Faye sur Clément, il semble cependant s'en être inspiré, mais il ne paraît pas avoir lu Clément lui-même : on ne s'explique pas autrement qu'il puisse exposer la théorie de la foi chez Clément sans dire un mot du rôle de la volonté libre si longuement analysé dans les *Stromates ;* on comprend moins encore qu'il puisse voir dans le « pédagogue » non pas le verbe divin, mais la philosophie.

Dans les autres chapitres, M. Hébert étudie saint Thomas, les réformateurs, Pascal, et les fidéistes français et allemands du XIXe siècle. Dans cette seconde partie, les informations sont plus personnelles, et les discussions sont en général plus précises. Cependant, là encore, on rencontre bien des méprises, et des plus graves : le rôle que saint Thomas donne à la volonté dans l'acte de foi est fort mal compris (p. 99) de même, la théorie des théologiens scolastiques du XVIe siècle et du XVIIe (p. 103). On lit avec surprise que Pascal, s'il eût vécu à notre époque, « eût été conduit lui aussi, du dogmatisme objectif à un dogmatisme figuratif et symbolique » (p. 143) ; sans doute, il eût bien

changé, car on ne voit guère que la mentalité de Pascal ressemble à celle de M. Sabatier. Un peu plus bas, ce sont les théories de Newman qui sont identifiées avec celles de M. Loisy : « M. Loisy s'est tellement incorporé et nous a tellement infusé l'idée fondamentale du *Développement de la doctrine catholique* que je n'ai pas cru nécessaire d'insister sur le célèbre *Essai*. » (p. 79, n. 2). Non seulement, d'ailleurs, les idées, mais le nom même de Newman semble peu familier à M. Hébert ; il écrit toujours : Newmann.

Dans la discussion des théories comtemporaines, la critique de M. Hébert est faussée non seulement par ses préjugés rationalistes, mais aussi par une tendance à peine dissimulée à représenter certaines méthodes apologétiques comme inconciliables avec la foi chrétienne ; on devine facilement où tend cette tactique ; mais, sans discuter les intentions de l'auteur, il suffit de constater que son argumentation en porte souvent la trace. Je me contenterai de citer cette étrange réfutation du système de M. Brunetière : ce système suppose que la résurrection de Jésus, l'établissement de l'Église par Jésus, sont de l'histoire ; « mais, ajoute M. Hébert, si nous reconnaissons, avec Loisy, que ce n'est pas de l'histoire, que deviendra l'argument ? » (p. 184). Je demande quelle est l'apologétique catholique à qui l'on ne pourrait faire la même objection.

En résumé, ce livre de M. Hébert nous permet de mieux connaître les positions radicales prises maintenant par son auteur ; c'est son seul intérêt. Il ne donnera d'ailleurs ni plus de force ni plus de cohésion aux thèses déjà caduques qui y sont défendues. JULES LEBRETON.

SCIENCES ET ARTS

Propos de morale, par HENRY MICHEL. 3e série. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 268 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume continue et termine le recueil des articles que M. Henry Michel publiait dans *le Temps* et que vient d'interrompre une mort prématurée. Il se recommande par les mêmes qualités que ses aînés : style alerte, courtoisie dans l'expression des idées, souci méritoire de la morale, qui explique le titre de l'ouvrage. En dépit de tout ce qu'on peut en dire de bien, ce livre ne plaira pas à tout le monde. Il est en effet pétri de tous les ingrédients qui constituent l'esprit révolutionnaire : indifférence religieuse, mépris de la tradition, humanitarisme naïf, etc. Ceux mêmes qui approuvent ces doctrines trouveront peut-être que des chroniques ne gagnent pas à être réunies en volume. Car tels commentaires ingénieux, mais nécessairement superficiels de menus faits d'actualité, qui plaisent aux abonnés d'un journal, risquent de paraître matière un peu légère aux lecteurs d'un livre. H. RUBAT DU MÉRAC.

La Physiologie morale, par G. CHATTERTON HILL. Paris, Stock, 1904, in-18 de 280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce 37e volume de la *Bibliothèque sociologique*, dont on connaît la couverture écarlate, est une dissertation prolixe et que ne coupe aucune division, aucun titre de chapitre, sur les mérites de la morale individualiste ou libertaire. Cette morale-là ne répond guère aux idées que l'on a coutume d'évoquer sous ce nom, puisqu'elle se borne à exalter l'indépendance absolue du moi, à proclamer sous toutes les formes : « Je ne veux connaître que Moi, ne servir que Moi ; il n'y a rien au-dessus de mon Moi. » La jouissance étant le but de la vie, le plus beau sentiment de l'homme est l'égoïsme et il sera merveilleusement bienfaisant. L'émancipation individuelle affranchira l'humanité de la plupart des maux qui l'affligent aujourd'hui. Comment ? Dans quelle mesure la propriété sera-t-elle limitée à ce que l'on a en son pouvoir, et par qui seront régis les biens que l'on refuse de laisser à ceux qui les ont produits ou reçus ? Ce sont des questions dans le détail desquelles on se garde bien d'entrer ; et je n'en suis pas surpris, parce qu'elles sont insolubles. On reconnaît que la liberté du moi doit avoir pour limite la liberté d'autrui, et que la protection des citoyens honnêtes exigera tout de même une sorte de police, qu'exercera un comité de défense sociale. Ces doctrines se mêlent de variations plus ou moins scientifiques, dans lesquelles, au nom de la physiologie, on exécute la religion, les notions de libre-arbitre et de responsabilité morale, l'impératif catégorique de Kant. On peut glaner dans ces pages quelques observations justes sur les dangers que l'étatisme et le socialisme font courir à la liberté. « L'État social démocrate, ne craint pas d'écrire l'auteur (p. 153), serait un bagne colossal. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Avenir de nos filles, par G. RÉVAL. Paris, Hattier, s. d., in-12 de 304 p., avec portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est publié dans le format, allongé et gracieux vraiment, de la jolie collection *Hermine*. Mme Réval, le célèbre auteur des *Sévriennes*, passe en revue les diverses professions féminines, dans une série d'entrevues, — je ne vois pas pourquoi je les appellerais du nom barbare d'interview, — avec les personnalités les plus représentatives de ces professions : professeurs de lycée, institutrices, artistes, femmes de lettres, journalistes, cantatrices, danseuses, comédiennes, doctoresses, pharmaciennes, etc., sans oublier naturellement les employées de tout ordre et de tout rang, qui encombrent aujourd'hui les administrations les plus diverses. C'est la partie pittoresque et amusante du livre. La partie pratique, c'est l'indication, après chaque récit, des

programmes, des conditions matérielles et financières, que chaque profesion exige, et enfin de l'avenir qu'elles ouvrent aux rêves de Perrette. Le dernier chapitre nous fait voir que l'auteur n'oublie pas tout à fait que la principale préoccupation des mères, c'est encore de préparer leurs filles à devenir de bonnes épouses et de bonnes mères. Ce n'est peut-être pas le chapitre le plus brillant du livre, c'en est certainement le meilleur. ÉDOUARD PONTAL.

L'Éducation domestique des jeunes filles, par LOUIS FRANK. Paris, Larousse, 1905, gr. in-8 de XXIV-517 p., illustré. — Prix : 10 fr.

Voici exactement de quoi se compose ce gros livre qui répond certainement à l'une des préoccupations favorites des éducateurs d'aujourd'hui. Une Introduction générale est consacrée au problème féministe dans ses rapports avec l'éducation des filles. Le chapitre I pose les données du problème, formule les arguments et objections, dont il fait ensuite la discussion et la critique. Le chapitre II c'est l'exposé historique de la question en France et à l'étranger. Le chapitre III traite de la science des mères, de l'organisation générale de l'enseignement ménager, du programme des cours domestiques, du travail manuel des filles, enfin de leur éducation physique. Le chapitre IV nous présente tour à tour les diverses écoles d'enseignement domestique, dont les formes et les programmes très variés sont adaptés aux besoins des régions et des populations. Il y a les écoles ménagères bourgeoises et industrielles, les écoles professionnelles et ménagères, les écoles ménagères agricoles, les écoles d'horticulture, de cuisine, d'infirmières, de servantes, et même les Facultés de science domestique, qui s'adressent surtout aux femmes de la classe dirigeante. Le chapitre V est consacré aux œuvres et asssociations féminines pour la protection des intérêts du foyer ; le chapitre VI traite du rôle des femmes dans l'administration et la surveillance des écoles. Dans le chapitre VII, intitulé *Conclusions* avec, pour sous-titre, ces mots un peu vagues : *Vers l'égalité morale des sexes*, l'auteur s'occupe surtout de cette question délicate entre toutes que Mme d'Adhémar appelle audacieusement *la Dogmatique de l'amour*, et M. l'abbé Fonsagrive, plus chrétiennement et plus justement, *l'Éducation de la pureté*. Les divers ouvrages sur la matière (pourtant celui de Mme d'Adhémar n'y figure pas), sont soigneusement analysés et l'auteur conclut que « par l'éducation domestique, nous travaillerons à purifier l'air, l'eau et le pain, ces éléments conservateurs de l'être, et aussi à purifier l'amour, source éternelle de vie noble, saine et féconde. » Le livre se termine par trois tables soigneusement faites, table alphabétique et analytique des matières, table des noms cités, enfin table des matières. On y trouve une foule de renseignements intéressants et utiles, beaucoup d'images, le tout

dominé par un esprit de prudente neutralité. Le volume de M. Max Turmann sur *les Initiatives féminines* peut être utilement rapproché de l'ouvrage de M. Frank; il traite des mêmes questions, mais, quoique écrit dans un esprit très large, il s'inspire naturellement davantage de l'idée chrétienne : ce n'est pas un défaut. ÉDOUARD PONTAL.

Bulletin of the United States national Museum, n° 50. *The Birds of North and Midlle America*, by ROBERT RIDGWAY. Part III. Washington, Government Printing Office, 1904, gr. in-8 de 801 p. et XIX planches.

Le Museum national des États-Unis d'Amérique publie, par les soins de la Smithsonian Institution, une série de monographies décrivant les collections qu'il contient. La 3e partie des Oiseaux de l'Amérique nord et centrale a paru l'année dernière, 1904. Cette volumineuse compilation nous donne la suite des cinq familles allant des motacillidæ aux sylviidæ. La description, en anglais, est accompagnée pour chaque espèce d'une très complète synonymie et illustrée de planches au trait en noir donnant la disposition des plumes, des ailes et de la queue, la coupe et le profil du bec et la forme des pattes. Ce travail, des plus complets, sera extrêmement utile aux naturalistes s'occupant des oiseaux. A.-A. FAUVEL.

L'Hygiène dans la marine de guerre moderne, par les Drs PIERRE COUTEAUD et HENRY GIRARD. Paris, Challamel, 1905, in-8 de VIII-525 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ainsi que le disent fort bien les auteurs : à des navires nouveaux, il faut une hygiène nouvelle. Le plus récent traité d'hygiène remontant à quatorze ans, les docteurs Couteaud et Girard, de la marine nationale, ont pensé avec raison qu'il serait intéressant et utile d'exposer l'état actuel de la santé à bord, de faire connaître les progrès réalisés au cours des dernières années, enfin, d'exprimer les désiderata que réclame la science actuelle. Ce programme était séduisant: il a été parfaitement rempli. L'étude très complète que nous avons sous les yeux est une œuvre considérable, fruit de longs travaux et de laborieuses lectures, digne de remplacer le célèbre traité de Fonssagrives. Après avoir décrit l'habitat actuel des marins, c'est-à-dire le bâtiment moderne, et avoir montré les dangers qu'il présente au point de vue hygiénique, les causes multiples de maladies variées qui guettent la population du bord, telles que les variations de température, l'humidité, l'emploi de l'électricité, etc., les auteurs étudient ce qui a été fait et ce qui reste à faire à bord au point de vue hygiénique, en ce qui concerne notamment la propreté, le « tout à la mer », la ventilation, l'alimentation, etc. Les maladies qui frappent particulièrement les marins sont ensuite passées en revue ; un chapitre important est consacré à la tuberculose, à l'al-

coolisme et à la syphilis, et, en le lisant, après avoir été effrayé de constater une fois de plus les ravages faits par ces fléaux sur les populations maritimes de la France, on ne peut arriver à comprendre l'inaction à peu près absolue des pouvoirs publics. La diminution de la natalité, l'augmentation de la mortalité, l'affaiblissement de la race, sont mises en évidence par des statistiques nombreuses et que d'ailleurs nul n'ignore. D'un autre côté, les remèdes sont bien connus; ils ont été appliqués avec succès à l'étranger; ils consistent principalement dans la diminution du nombre des débits, dans l'augmentation de l'impôt sur l'alcool ou l'établissement du monopole de l'alcool; d'autres mesures parallèles s'imposent, et rien n'est fait! Il est lamentable de songer que des considérations politiques paralysent les bonnes volontés et sont la cause presque immédiate du dépeuplement de la France, de l'affaiblissement de la marine et de la dégénérescence de la race française.

Le volume se termine par deux chapitres sur lesquels nous devons attirer l'attention. Le premier, sur les maladies particulières aux diverses « spécialités » de marins, réserve plus d'une surprise au lecteur ignorant des conditions de la vie à bord; le dernier, sur les secours aux blessés et naufragés des guerres maritimes, présente un intérêt malheureusement d'actualité.

Il nous reste à signaler une erreur légère et une omission qui ont échappé aux auteurs. Nous ferons remarquer (p. 160) que le mot anglais « fan » ne signifie pas « vent », mais bien « éventail »; nous demanderons également (p. 385) en quelle année l'amiral Besnard a supprimé le « boujaron » dans la marine. L'indication du mois est insuffisante, à propos d'une mesure qui fut une véritable révolution — et un grand bienfait — pour la marine. J. C. T.

L'Océan, ses lois et ses problèmes, par J. THOULET. Paris, Hachette, 1904, in-8 de VIII-397 p., avec 12 grav. — Prix : 12 fr.

Peu de volumes présentent un aussi passionnant intérêt que celui-ci; pour s'en rendre compte il suffit de réfléchir quelques instants à l'importance théorique et pratique de l'océanographie, ce véritable « carrefour des sciences », et d'en parcourir la table des matières. Les procédés employés pour l'étude du relief sous-marin ; la mer, ses rivages, ses profondeurs, et le fond de son lit ; la chimie de la mer ; le sol sous-marin ; les sédiments chimiques, cosmiques, éoliens, et coralliens ; la distribution de la température dans l'Océan ; l'optique, la compressibilité, la densité et la salinité de la mer ; les pêches profondes ; la glace ; les vagues et les marées ; les courants marins, tels sont les différents sujets, très importants, mais très délicats, traités par le maître de l'océanographie française dans cet ouvrage après avoir été exposés à Nancy, dans

une série de leçons de géographie physique qui obtinrent le plus grand succès. Comment d'ailleurs eût-il pu en être autrement? M. Thoulet n'est pas seulement, en effet, un savant dont les travaux sont universellement appréciés des spécialistes ; il est aussi un lettré délicat et un écrivain dont les qualités d'exposition, de style et d'esprit rendent plus attrayantes encore des recherches déjà pleines d'intérêt, et qu'on s'étonne à juste titre de voir si dédaignées dans notre pays. Du moins n'est-ce pas la faute de M. Thoulet si l'océanographie, cette science vraiment française d'origine, est délaissée de nos jeunes travailleurs; par ses conférences, par ses recherches personnelles, par ses mémoires et ses ouvrages, l'infatigable professeur de minéralogie de l'Université de Nancy n'a cessé, depuis de longues années, de prêcher d'exemple, de montrer l'importance de l'océanographie, d'indiquer par quelles méthodes et avec quels concours il sera possible de tirer de la géologie, cette « océanographie du passé », toutes les informations qu'elle est susceptible de fournir. Il le répète encore aujourd'hui, dans ce beau livre sur *l'Océan, ses lois et ses problèmes,* plein de faits contrôlés et plein d'idées, où il a mis toute sa science et même — dirai-je volontiers — toute son âme, et où se trouvent, à côté de pages d'une précision et d'une rigueur scientifique admirables, des vues générales de la plus haute portée (p. 221, par exemple), des souvenirs personnels d'un coloris et d'une intensité de vie remarquables (p. 271, 302, etc.), des remarques pleines du sens le plus fin et le plus aiguisé, des observations critiques irréfutables. Lisez donc ce volume, dont une précieuse « liste d'ouvrages relatifs à l'océanographie » (p. 383-386) et une série de superbes gravures documentaires augmentent encore la valeur scientifique : vous y prendrez grand plaisir en même temps que vous en tirerez un réel profit.

HENRI FROIDEVAUX.

LITTÉRATURE

Œuvres de CICÉRON. **De Oratore liber primus**, texte latin avec un commentaire critique et explicatif par EDMOND COURBAUD. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de LXXXVII-217 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les grands hommes ne sont jamais plus intéressants que lorsqu'ils nous donnent la théorie de leur art et nous enseignent la voie à suivre pour marcher sûrement sur leurs traces. Voilà pourquoi tout ce que Cicéron a écrit sur l'éloquence a pour nous tant d'attrait, notamment le *De Oratore* que M. Courbaud qualifie de « chef-d'œuvre de bon sens, de raison droite et saine, de pensée généreuse et haute. » A l'heure où ce traité était composé, l'orateur romain était tout ensemble dans la force de l'âge et à l'apogée de son talent. Son principal but était de « donner comme support à la science de la parole la connaissance de l'âme. »

Le second chapitre de l'*Introduction* contient des remarques impor-

il se brouilla avec lui furieusement, dénonça plusieurs de ses méfaits, très réels, et l'accusa aussi de traits de renardie qui ne sont pas prouvés, mais dont le vieux sacripant était fort capable... Je trouve aussi un peu longuette la discussion avec M. l'abbé Bertrin pour établir l'authenticité probable d'une citation des *Mémoires d'outre tombe* que Sainte-Beuve a quatre fois imprimée du vivant de Chateaubriand. Comme le texte des *Mémoires* a subi des corrections innombrables, et qu'un des manuscrits de Chateaubriand (le manuscrit Champion) contient en somme l'essentiel de la pensée incriminée, la question ne me paraît pas d'une importance capitale. Et l'inutilité de la « falsification » est, pour moi, le meilleur argument en faveur de Sainte-Beuve. J'ajoute, et je ne vois pas que personne ait fait cette remarque : N'est-il pas possible, sinon vraisemblable, que la citation malicieusement recueillie par Sainte-Beuve et, dans la *Revue des Deux Mondes* passant sous les yeux de Chateaubriand, ait fait comme honte à celui-ci de la nudité de son aveu, et qu'il l'ait, précisément à cause de cela, voilé d'abord — tel qu'il est dans le manuscrit Champion, — puis supprimé tout à fait dans le manuscrit qui fut en 1848 donné à *la Presse*.

Il suffit bien qu'il soit établi par ailleurs que Sainte-Beuve fut malicieux comme une guêpe, traître et sournois comme un serpent ; quant à être faussaire, il l'a été, au moins pour lui-même, puisque en publiant son *Tableau de la poésie française au* XVI*e siècle* — M. Michaut nous donne les variantes des quatre éditions. — il a, par des additions, des retranchements et de petites modifications insidieuses, accommodé ses jugements sur les auteurs avec ses partis-pris de classicisme au temps du *Globe*, de romantisme au temps de la double liaison avec le ménage Hugo, de « juste-milieu » à l'âge du désenchantement et du scepticisme. Exemples : en 1827 : « Ces traits sont *trop rares* chez Baïf pour *nous permettre de récuser* le jugement *peu avantageux* de Pasquier et du Perron » ; — en 1828 : « Ces exceptions sont *assez nombreuses* chez lui pour *nous permettre d'adoucir un peu* les jugements *rigoureux* de Pasquier et du Perron... » Ou bien en 1827 : « Les changements matériels introduits par Malherbe dans la poésie sont *moins nombreux qu'on le croit généralement* » ; et dès 1828 : « les changements, etc... sont *nombreux et importants* »... Et maintenant fiez-vous à ce maître critique : mais choisissez bien votre édition !

— M. Léon Séché, chercheur d'inédit souvent heureux, a le tort de se laisser pousser par le succès à devenir un compilateur trop rapide. Il vient de jeter hâtivement sur le marché deux volumes : *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses mœurs*, qui ont l'air d'être, qui devraient être *un livre*, et qui ne sont que des chapitres décousus, et en eux-mêmes incomplets. Les « petits papiers » nouveaux ne manquent pas : lettres d'Alfred Tattet, de Roger de Beauvoir, d'Ondine Valmore,

vague des premières amours de Joseph Delorme au pays natal... Il y a des trous, naturellement, et beaucoup. Mais Sainte-Beuve lui-même en était plein; la bigarrure de ces chapitres convient à son esprit caméléon — encore que M. Bourdeau essaie de retrouver « sous les changements de surface une infra-structure philosophique. » Les uns content des épisodes, et ce sont ceux qui me paraissent le mieux dans la note : M. Jules Troubat refait en raccourci son livre de *Souvenirs et indiscrétions sur Sainte-Beuve intime*, mais il est trop discret; M. Philibert Audebrand narre quelques anecdotes faciles sur *les Critiques de 1830*, Janin, Nisard, Planche, Philarète Chasles. M. Abel Lefranc précise les dates et les faits des rapports — houleux — de Sainte-Beuve avec le Collège de France. Ses rapports avec la Comédie Française, (lecture, dans un anniversaire, de la poésie *les Larmes de Racine* et demandes fréquentes de loges pour lui et ses « inconnues »), avec le *Journal des Débats* (coquetterie et brouilles) et avec l'Université de Lausanne, sont exposés par M. Claretie, M. Chaumeix et M. Firmin Roz. M. André Hallays devine le roman tout en nuances du quadragénaire encore tendre et déjà libertin avec la petite Ondine Desbordes-Valmore; M. Fernand Bournon dit les logis parisiens; M. Maurice Tourneux, ses portraits et le sort fait à sa bibliothèque... Puis il y a les morceaux de pourpre, *pannus purpureus* : un paradoxal article de M. Jules Lemaître pour défendre Sainte-Beuve du reproche d'envie, et opiner qu'il eut seulement « quelques malices », « de naturels agacements » en face de ce qui lui répugnait trop, et qu'il commit aussi quelques « péchés »; — une très fine appréciation de l'*Étude sur Virgile*, par M. Boissier; — de M. Bourget une pénétrante étude de « la sensualité souffrante », de « l'idéalisme nostalgique » du poète qu'il fut un temps, et de l'esprit d'analyse et de curiosité qui tua en lui le lyrisme; enfin, éclatant sur le tout, un pan d'éloquence de M. Brunetière, qui célèbre non seulement la pénétration de son intelligence, mais « la fermeté de son jugement » (!) et « la hauteur de son impartialité » (!!) — Une bonne *Bibliographie* en 80 pages fait la doublure solide de cette littérature de centenaire : et c'est elle qui durera le plus longtemps.

— M. G. Michaut, de sa thèse latine et de quelques déchets de sa thèse française sur *Sainte-Beuve avant les Lundis*, a fait, en la collection *Minerva*, un volume d'*Études sur Sainte-Beuve*, qui, sans être inutile, paraît pourtant un peu mince. Quelques billets inédits, provenant de la collection de M. de Lovenjoul, lui ont fourni 85 pages sur *Sainte-Beuve et Alfred Michiels* : ce ne serait pas trop s'il s'agissait de raconter et juger l'œuvre de ce critique indépendant, acariâtre, et maltraité, qui pourrait bien, comme cela arrive, avoir fourni pas mal de plumes et d'idées à des paons plus glorieux; c'est beaucoup pour nous faire assavoir qu'après avoir été en politesse avec Sainte-Beuve,

était désemparé, ne savait où aller, ni trop comment gagner son pain. Fort à point, Juste Olivier, qui était professeur à l'Académie de Lausanne, et sa femme, poétesse déjà célèbre en Suisse, l'invitèrent, sans le connaître, à venir en leur pays, le promenèrent, l'emmenèrent à leur maison des champs, conçurent et firent aboutir, non sans de grandes difficultés, le projet d'un cours à Lausanne où il débiterait en leçons l'ouvrage sur *Port-Royal*, auquel il travaillait alors; et puis, ils le reçurent à leur foyer le mieux du monde, le soutinrent de leur crédit, de leur plume et de celle de leurs amis, lui créèrent des relations, un public pour son cours et pour ses livres plus tard. Alors pendant cinq années environ, il fut charmant, écrivant souvent, flattant, caressant, comme il savait faire, acceptant, sans se déranger d'ailleurs, d'être parrain d'un des enfants, choisissant Olivier pour son légataire universel et ne manquant pas de le lui dire... Et il complimentait : « Venez à Paris, vos deux talents unis s'y feront jour » ; il promettait son appui pour la *Revue*... Mais une première fois, en 1842, Mme Olivier s'étant risquée à reconnaître le terrain, et à apporter elle-même de la copie destinée à Buloz, il lui envoya des billets de théâtre, mais négligea si bien la seule chose importante, qu'elle dut, après quinze jours, lui en marquer quelque étonnement. Il les rejeta sur la Suisse : s'ils prenaient la direction d'une revue ? s'ils trouvaient un libraire riche... et qui éditerait les ouvrages de Sainte-Beuve ?... Olivier, en effet, se chargea de la *Revue suisse*, et Sainte-Beuve profita de leur complaisance aveugle pour se faire glorifier lui-même et pour dénigrer sous le masque presque tous ses confrères. Mais, en 1845, la révolution vaudoise obligea le ménage à venir chercher fortune à Paris. Sainte-Beuve alors est en faveur auprès du pouvoir, auprès de M. de Salvandy, de Guizot, de Thiers, de Molé ; il a de belles relations mondaines : cependant, aux démarches qu'on lui demande, il se dérobe toujours ; il fait mieux que cela : alors que Mme Olivier relève de maladie, que son petit filleul vient d'être déclaré par les médecins atteint d'un mal incurable, pour quelque vétille d'article ou de propos qui lui peuvent faire tort, il se plaint, il gronde, il blesse... Mais ce n'est pas possible ! supplient les pauvres gens navrés. « Tant que j'ai souffert seule, écrit la femme, d'une si grande indifférence de votre part, tout à coup mise à la place de sentiments que je regardais comme sacrés, j'ai souffert en *Romaine*, sans mot dire... Mais tant d'affection ne se dissipe pas comme un rêve... Venez, je prendrai votre visite comme un serrement de main... » Et il ne vient pas ; il est trop occupé ! Malgré tant « d'amertume, de rancune, d'injustice et de légèreté, » on renoue cependant ; hélas ! dit la femme à son mari, ce sera désormais « un commerce sans confiance, sans charme et sans illusion. » En effet, un peu plus tard, je perçois de nouveaux gémissements, du mari cette fois, qui laissent entrevoir

d'Adert, ou catalogue de la bibliothèque et procès-verbal de la vente... Mais le gros de l'œuvre est pris de droite et de gauche, dans les livres d'autrui ou dans les autres livres de M. Séché (la *Correspondance* avec les Olivier notamment a fourni de copieuses citations), sans cependant qu'il en sorte jamais un morceau de biographie composé, poussé plus avant, définitif. Ainsi les « articles » sur *Sainte-Beuve et Adèle Hugo*, *Sainte-Beuve et George Sand*, *Sainte-Beuve et Lamennais*, *Sainte-Beuve et Chateaubriand* produisent la double impression du déjà vu, et de l'inachevé. D'autre part, il y a, pour combler les trous, beaucoup de remplissage : Le chapitre sur *Sainte-Beuve et Port-Royal* sert de véhicule à un tas de choses de littérature janséniste, œuvres de Duguet, le « figurisme », la petite église d'Utrecht, etc., etc. qui ne s'excusent que parce que M. Séché a écrit déjà trois volumes sur les *Derniers Jansénistes* ; Ulric Guttinguer, qui serait d'ailleurs un personnage intéressant à raconter pour lui-même, tient dans le chapitre de son amitié avec Sainte-Beuve presque toute la place ; il n'y avait aucune raison enfin de mettre là, fût-ce en appendice, trente pages sur la concubine de V. Hugo, Juliette Drouet, non plus que de reproduire en entier une nouvelle de Mme d'Arbouville, ou un article de Mme Juste Olivier sur *Caliste*, de Mme de Charrière.

Il faut dire encore que les jugements de M. Séché sont aussi peu coordonnés que ses documents, et que si la vérité des faits l'oblige à cligner de l'œil, non sans malice, devant un tas de petites infamies de son bonhomme, la superstition universitaire et classique le domine assez pour qu'il magnifie — quand il est loin des textes — le grand homme avec les adjectifs conventionnels, et qu'il prenne, par exemple, parti pour lui contre Chateaubriand... Aussi écrit-il ici qu'il fut sincère, impartial, que ses jugements sont sans appel, que le cœur chez lui « était bon », et là, qu'il fut « curieux, indiscret, rancunier, méchant », qu'il avait « des rancunes de femme et des mœurs de vieux garçon libertin. »

Ce livre n'est donc pas de ceux auxquels un lecteur, qui est « du monde », peut, pour s'instruire d'ensemble et acquérir des vues nettes, se confier tout entier. Mais il y a dans ce fouillis — d'ailleurs point ennuyeux à remuer du crochet — assez de choses, assez de noms, assez de dates, assez de citations, de coupures de revues ou de livres plus ou moins rares, assez de renvois bibliographiques, même assez d'inédit, pour que tous ceux qui travaillent sur l'époque romantique aient — aimable échange — à y prendre la matière de quelques fiches. Un louable index y facilite les recherches.

— Sainte-Beuve fut « exquis », dit M. Jules Lemaître, avec les Olivier. — Oui, tant qu'il se trouva bien de leur dévouement. Il venait de rompre avec les Hugo et tous les amis de la période romantique ; il

était désemparé, ne savait où aller, ni trop comment gagner son pain. Fort à point, Juste Olivier, qui était professeur à l'Académie de Lausanne, et sa femme, poétesse déjà célèbre en Suisse, l'invitèrent, sans le connaître, à venir en leur pays, le promenèrent, l'emmenèrent à leur maison des champs, conçurent et firent aboutir, non sans de grandes difficultés, le projet d'un cours à Lausanne où il débiterait en leçons l'ouvrage sur *Port-Royal*, auquel il travaillait alors; et puis, ils le reçurent à leur foyer le mieux du monde, le soutinrent de leur crédit, de leur plume et de celle de leurs amis, lui créèrent des relations, un public pour son cours et pour ses livres plus tard. Alors pendant cinq années environ, il fut charmant, écrivant souvent, flattant, caressant, comme il savait faire, acceptant, sans se déranger d'ailleurs, d'être parrain d'un des enfants, choisissant Olivier pour son légataire universel et ne manquant pas de le lui dire... Et il complimentait : « Venez à Paris, vos deux talents unis s'y feront jour » ; il promettait son appui pour la *Revue*... Mais une première fois, en 1842, Mme Olivier s'étant risquée à reconnaître le terrain, et à apporter elle-même de la copie destinée à Buloz, il lui envoya des billets de théâtre, mais négligea si bien la seule chose importante, qu'elle dut, après quinze jours, lui en marquer quelque étonnement. Il les rejeta sur la Suisse : s'ils prenaient la direction d'une revue ? s'ils trouvaient un libraire riche... et qui éditerait les ouvrages de Sainte-Beuve ?... Olivier, en effet, se chargea de la *Revue suisse*, et Sainte-Beuve profita de leur complaisance aveugle pour se faire glorifier lui-même et pour dénigrer sous le masque presque tous ses confrères. Mais, en 1845, la révolution vaudoise obligea le ménage à venir chercher fortune à Paris. Sainte-Beuve alors est en faveur auprès du pouvoir, auprès de M. de Salvandy, de Guizot, de Thiers, de Molé ; il a de belles relations mondaines : cependant, aux démarches qu'on lui demande, il se dérobe toujours ; il fait mieux que cela : alors que Mme Olivier relève de maladie, que son petit filleul vient d'être déclaré par les médecins atteint d'un mal incurable, pour quelque vétille d'article ou de propos qui lui peuvent faire tort, il se plaint, il gronde, il blesse... Mais ce n'est pas possible ! supplient les pauvres gens navrés. « Tant que j'ai souffert seule, écrit la femme, d'une si grande indifférence de votre part, tout à coup mise à la place de sentiments que je regardais comme sacrés, j'ai souffert en *Romaine*, sans mot dire... Mais tant d'affection ne se dissipe pas comme un rêve... Venez, je prendrai votre visite comme un serrement de main... » Et il ne vient pas ; il est trop occupé ! Malgré tant « d'amertume, de rancune, d'injustice et de légèreté, » on renoue cependant ; hélas ! dit la femme à son mari, ce sera désormais « un commerce sans confiance, sans charme et sans illusion. » En effet, un peu plus tard, je perçois de nouveaux gémissements, du mari cette fois, qui laissent entrevoir

le dur égoïsme du vieux libertin : « Pourquoi cette douleur que vous nous faites gratuitement ?... Si dans nos relations vous apportez tout ce qui est esprit et agrément, nous y mettons de notre côté une affection et une solidité de tendresse dont vous ne trouverez nulle part l'équivalent... C'est le cœur ouvert et la main tendue que je vous conjure de me dire si vous ne voulez plus rien de tant d'amitié... » Olivier était pauvre, réduit à tenir une maison de famille. Donc les rapports se détendirent ; pour dix-neuf ans, je ne vois qu'une dizaine de courts billets ; Sainte-Beuve l'effaça de son testament ; sa porte même ne s'ouvrait pas toujours facilement à l'ami des anciens jours. D'exquis, il était tout près de devenir odieux....

Voilà ce qu'on apprend dans cette correspondance, malheureusement très incomplète, surtout du côté des Olivier, pas toujours bien ordonnée, ni suffisamment éclairée de notes. Par ailleurs, elle ne révèle pas grand'chose. A peine quelques « rosseries » à recueillir sur les grands hommes, ennemis ou amis du critique : Chateaubriand, Hugo, Vigny, Lamartine, Michelet, George Sand, Pierre Leroux, Mickiewicz. Sainte-Beuve y parle souvent de lui-même et pour geindre toujours sur sa mauvaise santé, son manque d'argent, la tristesse de sa vie solitaire. Et je crois bien qu'il ne fut pas heureux : c'est le « paillard mélancolique », comme dit Louis Veuillot. Mais c'est aussi, malgré son esprit habile à donner le change, le vilain homme et le faux bonhomme.

GABRIEL AUDIAT.

Frédéric Schlegel et la Genèse du romantisme allemand (1791-1797), par I. ROUGE. Paris, Fontemoing, 1904, gr. in-8 de XIX-315 p. — Prix : 7 fr. 50.

En présentant à la Sorbonne une étude sur la jeunesse de Frédéric Schlegel et les origines du romantisme allemand, M. Rouge a eu le courage de diminuer l'étendue envahissante des thèses de doctorat, et de choisir un sujet délimité qui lui permît de ne pas trop enfler son volume. Dans l'histoire de la littérature allemande, il est peu de figures plus séduisantes à la fois et plus encombrantes que celle de Frédéric Schlegel. Esprit mobile et inquiet, fumeux et brouillon, il touche à toutes les grandes questions de la vie et de l'art, sans en approfondir aucune, se passionnant tour à tour pour les classiques et les modernes, pour la philosophie et la littérature, passant d'une croyance à l'autre, de l'*Aufklärung* rationaliste au mysticisme religieux, d'un protestantisme libéral à un catholicisme intransigeant, sans réussir à fixer ses sympathies nulle part, sorte de Diderot agité et inconstant, qui projette des éclairs de tous côtés, et reste lui-même dans la nuit. Il n'arriva même pas à trouver le repos, sur le « mol oreiller de l'Église », comme dit M. Rouge. Le mot est plus littéraire qu'exact, il convient à Montaigne et à son doute, non à Schlegel et à la doctrine catholique. Schlegel est

lui-même très sévère, comme le fait observer M. Rouge ailleurs, pour ceux qui prétendent jouir paisiblement d'une certitude, qu'ils n'ont pas conquise par un long effort ; il les appelle des sybarites intellectuels et les accuse non seulement d'indolence mais d'immoralité. Or il ne fut pas de ceux-là, et ce n'est pas de lui que l'on peut dire qu'il ait jamais reposé sa pensée sur un mol oreiller quelconque.

M. Rouge a admirablement compris le caractère du jeune Schlegel ; et, pour le montrer à nos yeux, il a puisé à pleines mains dans les lettres de Frédéric à son frère Guillaume, où l'âme du jeune romantique se dévoile avec ses qualités et ses défauts ; il a eu recours aux témoignages des contemporains et aux jugements de ses amis, tels que Novalis, et Caroline Boehmer, la fiancée de son frère. J'engage le lecteur à considérer ce portrait que M. Rouge crayonne d'une main ferme, où Schlegel nous paraît comme une sorte de Faust, tourmenté par la soif de l'infini, comme un insatiable qui gaspille en quelques minutes, selon le mot de Novalis, ce dont son esprit et son cœur pourraient vivre pendant des années, comme un inconstant, tiraillé en sens contraires, qui se laisse précipiter des plus hauts sommets dans les abîmes les plus profonds.

Voilà l'homme, au moment où, ses études achevées, il cherche à se faire sa place au soleil littéraire. M. Rouge l'accompagne à Gœttingen et à Leipzig, nous donne les raisons pour lesquelles il quitte l'étude du droit pour celle des lettres ; il le suit à Dresde, assiste à l'éclosion de ses *Essais sur la poésie grecque*, qui sont plutôt une esthétique enveloppée dans une philosophie de l'histoire. Il vient avec lui à Weimar et à Iéna, et se mêle aux querelles littéraires du moment. Un des chapitres les plus intéressants de cette thèse, est en effet celui où M. Rouge expose et analyse le conflit de Schlegel et de Schiller. C'est un plaisir de suivre l'auteur dans l'exposition si claire qu'il fait des différentes phases de cette lutte qui commence par un malentendu et finit par une haine réfléchie. L'hostilité des deux Dioscures weimariens contre cette jeune génération plus remuante que dangereuse fut, à vrai dire, le berceau du romantisme allemand, et les Schlegel, qui ne demandaient pas mieux que d'entrer dans l'orbite des deux astres jumeaux, « *frates Helenae, lucida sidera* », allumèrent de dépit dans le ciel littéraire l'éclat sinistre de leur comète dévoyée. Le jeune Frédéric particulièrement avait rêvé l'unité par une coordination de l'instinct individuel — un des traits du romantisme futur — et de la raison universelle, caractère du classicisme. A présent il va chercher l'unité dans une harmonie où l'individualisme finira par prévaloir tout seul. Parmi les études fragmentaires publiées à Iéna vers les années 1796 et 1797, il en est qui sont d'une belle tenue littéraire, comme les quatre *Caractéristiques* dans lesquelles Schlegel livre au ridicule la préten-

tieuse platitude de Schlosser, signale l'ambiguité philosophique de Jacobi, met en lumière le libéralisme de Forster, et restitue dans un vigoureux relief la figure de Lessing. Il y a là une nouvelle manière de comprendre la critique littéraire, manière plus large et plus humaine, qui découvre l'homme dans son œuvre.

L'auteur termine son étude par une synthèse des idées de Schlegel en philosophie et en religion, et montre sa parenté d'esprit avec Fichte et Novalis. Il est vrai qu'au moment précis où M. Rouge quitte son sujet, Schlegel est en pleine évolution philosophique ; aussi attendons-nous une suite à cette étude : nous voulons connaître le terme où aboutit cette évolution ; M. Rouge a contracté une dette envers les lettres et les lettrés, et il est homme à l'acquitter. LOUIS MENSCH.

Milton dans la littérature française, par JOHN MARTIN TELLEEN. Paris, Hachette, 1904, in-8 de II-152 p. — Prix : 4 fr.

Voltaire s'est vanté d'avoir révélé Milton aux Français. C'est beaucoup trop dire, car l'auteur anglais fut connu chez nous comme politique dès les temps de Cromwell, comme poète à partir de Bayle, qui, en 1697, lui consacra trois pages de son *Dictionnaire historique et philosophique*. Mais il est vrai que c'est l'*Essai sur la poésie épique*, publié à la suite de *la Henriade*, qui fit connaître au grand public *le Paradis perdu* ; la première traduction française suivit de deux ans cet essai, et après celle-ci toute une série d'autres, en prose et en vers, jusqu'à celles de Delille et de Chateaubriand ; pendant ce temps les critiques dissertaient de la place à accorder à Milton entre les poètes épiques, de ses qualités et de ses défauts ; Chateaubriand, finalement, lui rendit entière justice, et même un peu davantage, dans son *Génie du christianisme* et dans son *Essai sur la poésie anglaise*. Toute cette histoire, dont les grandes lignes seules étaient généralement connues, M. Telleen, au prix d'assez longues recherches, en a débrouillé le détail, qui est fort curieux ; il a très bien exposé l'opinion de Voltaire, qu'il ne faut pas chercher dans le seul *Essai*, mais en divers endroits de ses œuvres ; il a montré par de nombreuses citations les fluctuations de la critique française, les façons successives dont elle a apprécié et goûté Milton. C'est là une de ces monographies consciencieuses dont il faudra beaucoup pour éclaircir tout à fait l'histoire compliquée et confuse des relations littéraires de la France et de la Grande-Bretagne. Dans celle-ci, certaines appréciations littéraires eussent gagné à être un peu moins brèves, un peu plus significatives ; on regrette aussi que l'auteur se soit arrêté à Chateaubriand, quand il avait entre les mains, comme en témoigne sa bibliographie, de quoi pousser son étude plus loin. Telle quelle, cette thèse est pleine d'indications précieuses, et

l'on serait bien aise que de pareilles fussent consacrées aux principaux écrivains anglais qui ont été, comme Milton, admirés et imités en France. A. BARBEAU.

HISTOIRE

L'Italie antique (Origines et croyances), par ANDRÉ LEFEBVRE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 516 p. — Prix : 5 fr.

Depuis l'apparition de son livre, M. Lefebvre est mort ; aussi nous abstiendrons-nous de présenter les critiques que nous aurions faites de son vivant. L'auteur appartient à une école où l'homme s'appelle un primate redressé qui s'est décerné à lui-même le titre d'*homo sapiens*. C'est dire que le christianisme lui apparaît comme une religion misérable. Il suffit d'indiquer les deux dernières phrases du sommaire du dernier chapitre : « L'enseignement chrétien achève la décomposition de l'Empire. L'égoïsme de l'Église l'abandonne aux barbares dont elle saura bien exploiter l'ignorance et l'avidité. » Malgré cette mentalité étrange chez un historien, il y a dans le livre un grand nombre de faits, mais peu coordonnés et présentés dans une assez grande confusion. E. B.

Cultes militaires de Rome. Les Enseignes, par CHARLES RENEL. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 336 p., avec 61 grav. — Prix : 7 fr. 50.

C'est dans les rites et non pas dans les légendes, dit M. Renel, qu'il faut chercher les éléments constitutifs de la religion romaine. Le reste n'est qu'ornement littéraire et spéculation philosophique. On a étudié d'abord les rites agricoles des Romains, mais on a encore peu parlé de leurs cultes guerriers. Le présent volume leur est consacré.

L'enseigne générale de la légion, l'aigle, se distingue nettement des enseignes secondaires qui servent pour ainsi dire de guidons, soit à la cohorte, soit au manipule ou à la centurie. L'aigle date de Marius, du moins avec cette signification. Jusque-là, elle n'était qu'une des cinq enseignes qui précédaient chacune un rang, les quatre autres étaient le loup, le minotaure, le cheval et le sanglier. Peu de temps avant Marius, on avait commencé, dit Pline, dans son *Histoire naturelle*, à la porter seule dans les batailles et à laisser les autres au camp ; Marius les supprima complètement.

M. Renel étudie tout d'abord ces enseignes primitives. Pour lui, les enseignes à figures animales sont sans doute des survivances d'un âge totémique par lequel auraient passé les populations latines. Mais il ne présente cette hypothèse qu'avec la plus extrême réserve, car le difficile problème du totémisme est loin d'être résolu. Il est certain tout au moins qu'à l'époque lointaine où nous pouvons les atteindre, les

Romains et les Latins en général étaient sortis depuis longtemps de ce qu'on pourrait appeler l'âge totémique.

A propos de chacune des enseignes l'auteur a réuni un grand nombre de traditions relatives aux superstitions qui se rattachaient à l'animal représenté. Les folkloristes trouveront là une abondante moisson de textes, et des plus curieux. Toujours est-il qu'à l'époque historique le souvenir des animaux totems a disparu. Ils ne sont plus que les serviteurs des dieux à forme humaine.

Les enseignes à représentations animales qui distinguent un certain nombre de légions sous l'Empire n'ont aucun point de contact avec les symboles précédents. Elles ont chacune une origine particulière. D'Auguste à Dioclétien, les armées sont devenues de plus en plus provinciales et leurs enseignes ont souvent une origine barbare.

D'autres enseignes portent des représentations autres que des figures d'animaux. Elles servent de support à des symboles sacrés et plus tard aux effigies des empereurs, qui sont aussi des dieux. M. Renel étudie ces enseignes, en particulier celles qui portent des branches d'arbre, des couronnes.

La première enseigne chrétienne, le *labarum*, remonte à Constantin. M. Renel donne le catalogue chronologique des monnaies qui portent cette enseigne sous les empereurs pendant le quatrième et le cinquième siècles.

La troisième partie est consacrée au culte des enseignes, sur lequel on a fort peu de documents, à leur rôle dans les manœuvres, dans les solennités militaires. A partir de l'Empire, le culte de l'Empereur éclipse tous les autres à l'armée. Certaines enseignes n'ont plus pour unique symbole que l'image impériale. Les enseignes entourent le prince ou sa statue s'il est absent. A partir de Constantin le christme figure au sommet du vexillum, mais il semble n'avoir jamais été que sur l'étendard particulier de l'Empereur et de sa garde; à aucune époque il ne remplaça, à la tête des légions, l'aigle romaine. Celle-ci domine jusqu'au dernier jour les dragons barbares.

Il est à désirer que les monographies du genre de celle-ci se multiplient. Rien ne contribue davantage à éclairer l'histoire, surtout lorsqu'elles sont faites, comme c'est le cas du livre de M. Renel, avec méthode et conscience. E. B.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, *d'après les textes et les monuments*, rédigé sous la direction de CH. DAREMBERG, EDM. SAGLIO et EDM. POTTIER. Paris, Hachette, 1904-1905, in-4, 36e fasc. (*Nanus-Olympia*) et 37e (*Olympia-Paries*), contenant 135 et 112 grav. — Prix : 5 fr. le fascicule.

Ce Dictionnaire vient de s'enrichir de deux nouveaux fascicules qui contiennent l'un et l'autre d'importants articles. Signalons dans le pre-

mier un grand nombre d'articles relatifs à la navigation, au droit et aux institutions maritimes, à Neptune, aux Néreides, aux Nymphes, aux Obligations, à l'Oleum, etc. Le second débute par un important article sur les Jeux olympiques. D'autres ont pour objet les Oracles, Orphée, l'Ostracisme, le Palatin, les Panathénées, etc. La publication est poussée avec plus d'activité, les articles sont un peu plus courts que dans les fascicules précédents, mais ils sont toujours rédigés avec le même soin et la même précision. E. B.

Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas. II. *Savonarola und die Feuerprobe*. III. *Bartolomeo Cerretani*, von JOSEPH SCHNITZER. München, Lentner, 1904, 2 vol. in-8 de VIII-175 et LX-110 p. — Prix : 4 fr. 60 le vol.

M. Schnitzer vient de publier coup sur coup deux fascicules de ses intéressantes recherches sur Savonarole. Le premier est consacré à l'épisode le plus dramatique peut-être de la carrière du célèbre dominicain. On sait comment, provoqué à l'épreuve du feu par un franciscain de Santa Croce, il laissa relever le défi par un de ses religieux. Le jour fixé, l'épreuve n'ayant pas eu lieu, par suite du refus des franciscains de laisser le champion dominicain emporter le Saint-Sacrement à travers les flammes, le peuple s'en prit de cet avortement à Savonarole, dont le prestige fut ruiné, dont la chute s'ensuivit presque aussitôt. M. Schnitzer a réuni tous les témoignages relatifs à cet événement ; il les a classés en trois groupes, favorables, hostiles et neutres ; il les compare et les critique. Contrairement à l'opinion qui a prévalu d'ordinaire parmi les historiens, et il croit pouvoir conclure de cet examen que Savonarole n'est en rien responsable de l'avortement de l'épreuve, et qu'il a été, d'un bout à l'autre de cette affaire, victime d'une ténébreuse intrigue. Sa discussion est à coup sûr très érudite et très intéressante. Dirons-nous qu'il a tout à fait éclairci ce difficile problème historique et psychologique ? Il nous semble que la machination qu'il attribue aux adversaires de Savonarole est, nous ne dirons pas trop noire (ils étaient capables de tout), mais trop compliquée et trop hasardeuse. Et d'autre part il leur prête (ainsi d'ailleurs qu'à Savonarole) des sentiments moins complexes et flottants que ceux qu'ils durent avoir en réalité. Son explication suppose que les *arrabbiati*, qui ne pouvaient être sûrs — il le remarque lui-même — que l'épreuve n'aurait pas lieu, n'ont pas compté avec la possibilité d'un miracle en faveur du champion de Savonarole ; c'est beaucoup de rationalisme, peut-être, pour des hommes du XVe siècle, même à Florence (on remarquera qu'il ne s'agit pas de quelques esprits forts isolés, mais de tout un parti). D'autre part, si, comme l'affirme M. Schnitzer, Savonarole n'a pas fait du port de la sainte hostie une condition *sine qua non*, on ne voit pas ce qui empêcha l'épreuve. Il semble probable, non pas

certes que Savonarole ne l'a jamais voulue, mais qu'il y eut chez lui, au dernier moment, une hésitation. Au fond, les adversaires en présence n'ont pas été seulement, ceux-ci de machiavéliques calculateurs, ceux-là des enthousiastes à l'exaltation continue. Les uns comme les autres étaient sujets aux impressions, aux entraînements, aux défaillances ; ils ont été menés par les événements, par la pression populaire, par leurs propres paroles imprudentes, autrement et plus loin qu'ils ne le voulaient et ne le prévoyaient. Ceci dit, encore une fois, sans vouloir contester la valeur du mémoire de M. Schnitzer.

Son autre travail ne mérite que des éloges. Il s'y propose de faire connaître les écrits d'un des plus importants témoins de l'histoire de Savonarole. Issu d'une famille qui avait marqué dès le XIIIe siècle dans l'histoire florentine, et s'était, au XVe siècle, attachée à la fortune des Médicis, Bartolomeo Cerretani a composé, surtout pour l'instruction de ses enfants, une *Histoire florentine* dont le manuscrit original existe à la Bibliothèque nationale de Florence. Souvent utilisée, elle n'a jamais été publiée. Cerretani — M. Schnitzer l'établit — rédigea d'abord, vers 1511, l'histoire de son temps, depuis 1494 ; il y ajouta plus tard l'histoire de sa patrie depuis les origines jusqu'en 1385 ; une lacune d'un peu plus de cent ans sépare les deux parties de son œuvre. La valeur en est très grande pour la période contemporaine de l'auteur. En ce qui concerne spécialement Savonarole, Cerretani, bien que son adversaire se montre modéré et équitable. L'ouvrage était trop long pour que M. Schnitzer pût songer à le publier intégralement ; il en donne du moins, en les reliant par des analyses, les passages principaux.

M. Schnitzer a retrouvé aussi, à la Bibliothèque nationale de Florence, le texte complet, dans une médiocre copie du XVIe siècle, d'un autre écrit de Cerretani, qu'on ne connaissait jusqu'alors que sous une forme remaniée et mutilée. C'est la *Storia in dialogo della mutatione di Firenze*, qui date de 1520 environ. Dans le cadre un peu singulier d'un dialogue (où, entre autres interlocuteurs, figure le célèbre historien Guichardin), on y trouve une espèce de continuation de l'*Histoire florentine* pour les huit années qui suivent le retour des Médicis. Cerretani y apparaît, avec l'âge, bien plus favorable à Savonarole ; il s'y montre aussi passionné pour la cause de la réforme de l'Église, et très au fait du mouvement intellectuel en Allemagne ; il y parle avec admiration d'Érasme et de Reuchlin, et aussi de Luther, alors à ses débuts. Girolamo, l'interlocuteur qui, dans le dialogue, se fait le porte-paroles des *frateschi*, est censé en route pour l'Allemagne, où il est attiré par le désir de faire connaissance avec le réformateur. Si différents que fussent Luther et Savonarole, et si peu fondée que soit la Réforme à revendiquer le grand dominicain, on voit que le premier a commencé par faire illusion aux disciples du second : c'est dans cette mesure qu'il peut en être dit l'héritier.

E. J.

Souvenirs sur Madame de Maintenon, publiés par le comte D'HAUSSONVILLE et G. HANOTAUX. T. III. *Madame de Maintenon à Saint-Cyr. Dernières Lettres à Madame de Caylus*, avec une Introduction par le comte d'Haussonville. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de LXXXIX-336 p., avec deux portraits. — Prix : 7 fr. 50.

MM. d'Haussonville et Hanotaux terminent leurs *Souvenirs sur Madame de Maintenon* par la publication des Lettres adressées par cette dernière à Mme de Caylus, pendant sa retraite à Saint-Cyr, après la mort de Louis XIV. A la vérité, ces lettres n'étaient pas inconnues; elles devaient figurer dans la *Correspondance générale*, que la mort de Lavallée a laissée inachevée. Les originaux sont à Londres et font partie de la collection Morrisson, dont le catalogue, non mis dans le commerce, les reproduit presque intégralement. Bon nombre d'entre elles avaient été transcrites par La Beaumelle, avec la liberté que l'on sait. D'autres étaient entrées dans le récit si attachant de M. Geffroy sur *Madame de Maintenon, d'après sa correspondance authentique*. Mais elles paraissent aujourd'hui pour la première fois en leur entier. Quant aux réponses de Mme de Caylus, elles se trouvent dans l'ouvrage de M. Raumié intitulé : *Souvenirs et Correspondance de Mme de Caylus* (Paris, 1881).

La correspondance de Mme de Maintenon avec sa nièce s'étend du 11 septembre 1715 au 28 juin 1718. Ce sont de véritables journaux remplis de nouvelles, de détails de ménage, d'allusions au nouveau régime, de retours sur le passé. Mme de Maintenon a atteint les limites de la vieillesse; elle ne sort guère de sa chambre et de son lit que pour aller à la messe. Les visites lui font peur et elle en reçoit le moins possible, hors celles de Mmes de Caylus et de Dangeau, ses intimes. Pierre le Grand fut le seul personnage important qui força sa porte. Il lui « paroit un très grand homme depuis qu'il a demandé de *ses* nouvelles. » Elle nous raconte elle-même l'entrevue. Elle avait décidé de le recevoir sur son lit, selon la mode de l'époque. « Le Czar est arrivé à 7 heures; il s'est assis au chevet de mon lit; il m'a fait demander si j'étois malade; j'ai répondu que oui; il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal; j'ai répondu une grande vieillesse avec un tempérament assez foible. Il ne savoit que me dire et son truchement ne me paroissoit pas m'entendre; sa visite a été fort courte; il est encore dans la maison, mais je ne sais où... J'oubliois de vous dire que le Czar a foit un peu ouvrir le pied de mon lit (c'est-à-dire les rideaux) pour me voir; vous croyez bien qu'il en aura été satisfait. »

Mme de Maintenon lisait beaucoup. Parmi ses lectures, une l'intéresse particulièrement : c'est celle du journal manuscrit et non achevé encore de Dangeau. « J'y apprends, écrit-elle, bien des choses dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. » Et plus loin : « Les *Mémoires* de M. de Dangeau m'amusent très agréablement, c'est dommage qu'il

n'écrive pas aussi bien que nous. » Ayant demandé pour Mlle d'Aumale la permission de prendre des notes, elle mande à sa nièce : « Remerciez bien M. de Dangeau de la permission qu'il me donne sur ses *Mémoires* ; ils sont si agréables que j'ai tout lu... Il m'écrit quatre mots fort galants ; il y avoit longtemps que je n'avois ouï parler de la beauté de mes yeux. » On voit par ces extraits l'intérêt et l'agrément de ces lettres, où Mme de Maintenon fait preuve d'un bon sens toujours infaillible et d'un esprit qui ne vieillit point.

L'*Introduction* de M. d'Haussonville est tout entière consacrée à Mme de Caylus. Elle n'ajoute rien à ce que l'on savait d'elle. Mais il y a plaisir à en entendre parler de nouveau dans un si académique langage.

Le volume est orné de deux portraits du temps, représentant l'un Mme de Caylus en toilette d'hiver, l'autre Mme de Maintenon en prières.

LÉON CHARPENTIER.

Le Drame de Varennes, juin 1791, par G. LENÔTRE, *d'après des documents inédits et les relations des témoins oculaires.* Paris, Perrin, 1905, in-8 de 405 p., avec portraits, plans et dessins inédits. — Prix : 5 fr.

C'est un infatigable chercheur que M. G. Lenôtre : pas un carton d'archives qu'il ne dépouille ; pas un document qu'il ne contrôle ; pas un détail, si minime soit-il, qui lui échappe. Et c'est aussi un admirable metteur en œuvre. De tous ces renseignements qu'il a recueillis, à force de travail, de toutes ces figures qu'il a dessinées, photographiées en quelque sorte, il compose un merveilleux tableau, plein de vie et de couleur, étonnant de relief. On suit les personnages depuis leur première apparition jusqu'à la fin ; on les voit agir, on les entend parler ; on surprend leurs motifs inavoués et leurs intentions secrètes ; on assiste, en un mot, à toutes les péripéties du drame, comme si on l'avait vécu. Mais jamais peut-être M. Lenôtre n'a fait plus complètement preuve de ces qualités maîtresses que dans le volume qu'il a consacré à la fuite de Varennes, au drame de Varennes, comme il l'intitule, et qui, au bout de quelques semaines a déjà eu quatre ou cinq éditions. Rarement d'ailleurs drame plus poignant a été joué dans notre histoire. C'est le dernier effort tenté par le malheureux Louis XVI pour échapper à la prison où le retenait, sous prétexte de constitution à achever, l'Assemblée nationale ; c'est le premier pas vers l'abolition de la Royauté et vers la République, de quelque voile que les constituants aient cherché à déguiser la suspension du Roi. Jamais non plus de plus désintéressés dévouements n'ont plus maladroitement organisé une tentative d'évasion : cette énorme berline affichant, dénonçant la qualité de ceux qu'elle renferme, ces détachements de troupes échelonnés sur le passage, éveillant et ameutant la

soutenable. Comment admettre, sur de simples suppositions et sans preuves évidentes, une machination aussi abominable et aussi invraisemblable que celle qu'il prête non seulement à Louis XVIII, mais au comte d'Artois et aux autres Bourbons? Quant à la thèse elle-même que soutient M. Lanne, celle de l'évasion du Dauphin du Temple, elle a été battue en brèche bien des fois et par les auteurs les plus sérieux. Nous n'avons point à reprendre ici leurs arguments; nous n'en aurions ni le temps ni la place. Nous nous contenterons d'une simple observation. L'homme qui a été le plus mêlé aux tentatives d'évasion et qui, au dire de l'auteur, aurait réussi à en assurer le succès, est le comte de Frotté. Comment se fait-il que l'écrivain qui s'est fait l'historien et a eu entre les mains tous les papiers de Frotté, M. de la Sicotière, soit précisément l'un des contradicteurs les plus convaincus et les plus convaincants de la croyance à l'évasion? R. M.

Le Clergé vendéen victime de la Révolution française, *notices biographiques, 1790-1801,* par l'abbé A. Baraud. Luçon, Bideaux, 1904, in-8 de 454 p.

L'histoire du clergé vendéen pendant la Révolution a déjà été entreprise plusieurs fois: M. l'abbé Baudry d'abord, M. l'abbé Pondevie ensuite, ce dernier avec la collaboration de M. Bourloton, l'avaient tentée; M. l'abbé Pondevie même avait réuni plus de neuf cents dossiers. La mort ne lui a pas laissé le temps d'achever l'œuvre, dont quelques chapitres déjà étaient écrits; M. l'abbé Baraud vient de la reprendre; espérons qu'il pourra la mener à bonne fin.

Le clergé vendéen a été héroïque, la plupart de ses membres, à l'exemple de leur évêque, Mgr de Mercy, ont refusé le serment à la constitution civile; une partie de ceux qui l'avaient prêté, surpris ou mal éclairés au premier moment, l'a retracté. Un grand nombre ont payé de leur vie cette fidélité à l'Église. Le genre de mort a varié sans doute, et il est facile de le constater dans les nombreuses notices consacrées par M. Baraud à ces confesseurs de la foi. Les uns ont été exilés en Espagne, en Italie, en Angleterre et sont morts sur la terre étrangère, comme le vicaire général Baudouin; d'autres ont refusé d'émigrer, sont restés sur le sol natal, souvent dans leur paroisse, continuant à visiter les fidèles et à leur administrer les sacrements: de ceux-là beaucoup ont été tués sur les champs de bataille, arrachés de leur cachette, massacrés par les colonnes infernales; dix-sept ont été fusillés par les Bleus, avec d'Elbée, après la reprise de l'île de Noirmoutier; quelques-uns, comme l'abbé Gaignet, dans la fatale expédition de Quiberon, d'autres encore, comme l'abbé Bonnet, ont péri dans les noyades de Carrier, engloutis dans le torrent révolutionnaire de la Loire. L'abbé André de Beauregard est monté sur l'échafaud à Paris,

ce temps où l'on se vantait de combattre l'anarchie, quelle anarchie plus complète que celle du monde dit parlementaire ! Une seule fois, au printemps de 1797, les élections s'accomplirent régulièrement ; mais le pouvoir exécutif veillait au maintien du désordre, et la majorité qu'elles amenèrent au Corps législatif fut presque aussitôt brisée au nom du « salut public. » On en vint ensuite à proclamer élus, au nom des mêmes principes, les candidats des minorités. Il y eut même un député (Félix Hamon) qui fut censé siéger plus d'un an, et qui n'existait pas ! « Ce nom, dit M. Kuscinski, ne figure sur le procès-verbal d'élection d'aucun département. Il n'en fut pas moins nommé membre de plusieurs commissions, et ce n'est que dans la séance du 25 ventôse an V que le président déclara qu'il n'y avait pas de député de ce nom. » Quand des dictionnaires et des catalogues contiennent des renseignements de ce genre, ne peut-on pas dire qu'ils donnent des « leçons de choses » dignes de la véritable histoire ? L. P.

Le Mystère de Quiberon (1793-1795), par Ad. Lanne. Paris, Dujarric, 1904, in-18 de xx-418 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est moins une histoire qu'un commentaire de l'affaire de Quiberon, envisagée au point de vue de la thèse dont M. Ad. Lanne est un des plus fidèles apôtres, celle de la survivance de Louis XVII. Après le 9 thermidor, un retour au royalisme s'était déclaré non seulement dans le peuple, mais dans l'armée et même parmi un certain nombre de conventionnels ; l'auteur invoque ici le témoignage de Michelet. Hoche, Canclaux et Tallien étaient entrés dans ce mouvement, et l'expédition de Quiberon avait été combinée par Puisaye et les chouans de Bretagne pour en amener l'explosion. Mais le roi rêvé était Louis XVII, évadé du Temple ; suivant M. Lanne, ni les Vendéens ni les conventionnels ne voulaient de Louis XVIII. Et c'est pour cela que ce dernier s'attache à faire avorter le mouvement. De là les conflits entre Puisaye qui tenait pour le Dauphin, et d'Hervilly et Sombreuil qui avaient les instructions du Régent et de son comité de Paris. De là l'antipathie entre les émigrés et les chouans. De là l'abstention de Charette et tous les tiraillements qui entravèrent la marche des troupes royalistes et firent échouer l'entreprise. De là aussi le revirement de Hoche et de Tallien, qui, voyant l'affaire manquée, eurent peur de se compromettre et, se montrant d'autant plus durs après la défaite qu'ils s'étaient montrés plus conciliants au début, multiplièrent les exécutions, malgré les promesses de la capitulation. M. Lanne soutient en effet, et il nous semble bien que sur ce point il a raison, qu'il y avait eu capitulation et promesse de la vie sauve, tout au moins pour les soldats, à la seule exclusion des chefs ; mais pour le reste sa thèse ne nous paraît pas

soutenable. Comment admettre, sur de simples suppositions et sans preuves évidentes, une machination aussi abominable et aussi invraisemblable que celle qu'il prête non seulement à Louis XVIII, mais au comte d'Artois et aux autres Bourbons? Quant à la thèse elle-même que soutient M. Lanne, celle de l'évasion du Dauphin du Temple, elle a été battue en brèche bien des fois et par les auteurs les plus sérieux. Nous n'avons point à reprendre ici leurs arguments; nous n'en aurions ni le temps ni la place. Nous nous contenterons d'une simple observation. L'homme qui a été le plus mêlé aux tentatives d'évasion et qui, au dire de l'auteur, aurait réussi à en assurer le succès, est le comte de Frotté. Comment se fait-il que l'écrivain qui s'est fait l'historien et a eu entre les mains tous les papiers de Frotté, M. de la Sicotière, soit précisément l'un des contradicteurs les plus convaincus et les plus convaincants de la croyance à l'évasion? R. M.

Le Clergé vendéen victime de la Révolution française, *notices biographiques, 1790-1801*, par l'abbé A. Baraud. Luçon, Bideaux, 1904, in-8 de 454 p.

L'histoire du clergé vendéen pendant la Révolution a déjà été entreprise plusieurs fois: M. l'abbé Baudry d'abord, M. l'abbé Pondevie ensuite, ce dernier avec la collaboration de M. Bourloton, l'avaient tentée; M. l'abbé Pondevie même avait réuni plus de neuf cents dossiers. La mort ne lui a pas laissé le temps d'achever l'œuvre, dont quelques chapitres déjà étaient écrits; M. l'abbé Baraud vient de la reprendre; espérons qu'il pourra la mener à bonne fin.

Le clergé vendéen a été héroïque, la plupart de ses membres, à l'exemple de leur évêque, Mgr de Mercy, ont refusé le serment à la constitution civile; une partie de ceux qui l'avaient prêté, surpris ou mal éclairés au premier moment, l'a retracté. Un grand nombre ont payé de leur vie cette fidélité à l'Église. Le genre de mort a varié sans doute, et il est facile de le constater dans les nombreuses notices consacrées par M. Baraud à ces confesseurs de la foi. Les uns ont été exilés en Espagne, en Italie, en Angleterre et sont morts sur la terre étrangère, comme le vicaire général Baudouin; d'autres ont refusé d'émigrer, sont restés sur le sol natal, souvent dans leur paroisse, continuant à visiter les fidèles et à leur administrer les sacrements: de ceux-là beaucoup ont été tués sur les champs de bataille, arrachés de leur cachette, massacrés par les colonnes infernales; dix-sept ont été fusillés par les Bleus, avec d'Elbée, après la reprise de l'île de Noirmoutier; quelques-uns, comme l'abbé Gaignet, dans la fatale expédition de Quiberon, d'autres encore, comme l'abbé Bonnet, ont péri dans les noyades de Carrier, engloutis dans le torrent révolutionnaire de la Loire. L'abbé André de Beauregard est monté sur l'échafaud à Paris,

le 8 thermidor, dans la dernière journée de Robespierre. L'abbé Robert de Lézardière a été massacré aux Carmes avec les archevêques d'Aix et de Narbonne. Mathieu de Gruchy, un ouvrier anglais protestant converti au catholicisme et devenu prêtre, a été guillotiné à Nantes, laissant la mémoire d'un saint, de même l'abbé de la Roche-Saint-André, qui fut presque un prophète. Beaucoup ont été victimes de la déportation, à la fin de la Convention d'abord, puis sous le Directoire après fructidor. Et il faut lire dans les souvenirs d'un témoin cité M. l'abbé Baraud, le récit des atroces souffrances qu'ils ont endurées sur les bateaux de transport et que trop souvent couronnait la mort par la fièvre jaune à la Guyane. Quelques-uns en revenaient pourtant, comme l'abbé Jean de Beauregard, destiné à monter sur le siège d'Orléans.

Quoi qu'il en soit et quelque différents qu'aient été les genres de mort, les mérites étaient les mêmes et nous devons remercier M. l'abbé Baraud de les avoir racontés dans ce bel ouvrage. Le premier volume contient les notices de ceux qui sont morts pendant la Révolution, de 1790 à 1801; le second sera consacré aux prêtres qui lui ont survécu et ont occupé un poste dans le diocèse après la Révolution ; nous l'attendons avec impatience. MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Vendée militaire. Portraits, épisodes et récits, par L.-P. PRUNIER. 2e édit. Paris, Haton, 1904, in-8 de XXXI-370 p. — Prix : 4 fr.

C'est une histoire complète de la Vendée militaire que M. Prunier nous a retracée dans ce volume, depuis les premiers soulèvements du père Abraham et de Baudry d'Asson jusqu'à la prise d'armes de Louis de la Rochejaquelein en 1815, jusqu'à l'héroïque défense de la Pénissière en 1832. Ce qu'établit très nettement l'auteur, après Mgr Pie et bien d'autres, c'est que le mouvement vendéen a été un mouvement religieux bien plutôt qu'un mouvement politique. D'Elbée l'a déclaré lui-même : si l'on n'avait pas persécuté les prêtres, la Vendée fût restée tranquille. Elle déposa les armes lorsqu'on lui rendit la liberté de son culte, et lorsqu'en 1815 et 1832 on fit appel à un sentiment politique, elle répondit peu à cet appel. Ce fut avant tout un mouvement populaire, ce furent les paysans qui prirent les armes les premiers, ce furent eux qui forcèrent en quelque sorte les nobles à se mettre à leur tête, et en nommant le paysan Cathelineau leur généralissime, les divers chefs de corps ne firent que rendre hommage au caractère propre de l'insurrection. On n'attend pas de nous que nous refassions ici, même en abrégé, l'histoire des guerres de la Vendée. Tout le monde en connaît les détails, tout le monde sait les noms de ces héros du Poitou, de l'Anjou et de la Bretagne, depuis La Rochejaquelein et Cathelineau jusqu'à Charette, Bonchamps, Stofflet, Lescure, Forestier, Sapinaud, etc.

M. Prunier les met en pleine lumière et raconte leurs exploits et leurs souffrances avec beaucoup de verve et une émotion communicative. Ce ne sont pas les détails circonstanciés des œuvres à longue haleine de l'abbé Deniau ou de Crétineau-Joly; mais c'est un résumé très clair, très compact et très attachant. Que le distingué auteur nous permette toutefois une critique : il nous paraît trop sévère et même ingrat pour Louis XVIII. Si la Restauration eut le tort d'être trop oublieuse des services rendus par la Vendée, on ne peut lui contester le mérite d'avoir restitué en bien peu d'années, et malgré tant d'obstacles, à la France vaincue et humiliée son rang dans les conseils de l'Europe.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, publié par le chanoine MOREL. T. I. (*877-1216*). Paris, Champion, 1904, in-4 de XII-488 p. — Prix : 25 fr.

Charles le Chauve fonda et dota l'église de Saint-Corneille de Compiègne (v. 876); elle fut desservie par des prêtres séculiers. Mais au XIIe siècle on dut, pour mettre fin à un relâchement scandaleux, les remplacer par des moines; l'abbé Suger reçut la mission d'opérer cette transformation (1150). La nouvelle abbaye devint l'une des plus importantes du royaume; les Papes la comblèrent de privilèges et les Rois de bienfaits. Ses moines étaient nombreux, ses abbés influents et ses domaines étendus; elle eut des relations avec les églises du voisinage et les grands propriétaires. On devine dès lors tout ce que les siècles accumulèrent dans ses archives de diplômes et de chartes. Une partie de ces richesses fut transportée à Paris, lorsque la mense abbatiale se trouva unie au nouveau monastère du Val-de-Grâce.

Les historiens du XVIIe et du XVIIIe siècle pénétrèrent dans ce chartrier, ils prirent des copies : quelques pièces furent publiées par eux; d'autres, plus nombreuses, prirent place dans des recueils restés manuscrits. Deux cartulaires, le blanc et le rouge, compilés au XIVe siècle, nous sont conservés en original ou en copie. M. le chanoine Morel a compulsé ces cartulaires, les copies, les archives et les travaux des érudits qui se sont occupés directement ou indirectement de Compiègne, pour former le recueil des chartes de cette abbaye. Cette publication sera du plus grand intérêt pour l'histoire de l'Ile-de-France; on y trouvera surtout les éléments d'une monographie de ce puissant monastère.

Le premier volume vient de paraître; il va de 877 à 1216 et ne comprend pas moins de 324 pièces. Celles postérieures à la fondation du monastère sont de beaucoup les plus nombreuses; on y trouve des bulles, et en bon nombre, d'Eugène III, d'Adrien III, d'Alexandre III, de Lucius III, d'Urbain III, de Clément III, de Célestin III, et d'Innocent III. Les diplômes royaux abondent. Les actes de ventes et

d'échanges forment la partie la plus considérable de ce recueil. C'est dans ces documents que l'historien pourra glaner.

Nous ne pouvons que féliciter M. Morel de la méthode : au lieu du sommaire décharné et souvent incomplet dont se contentent la plupart des éditeurs, il fait précéder chaque document du résumé clair et satisfaisant des renseignements qu'il contient. Il donne ensuite une notice où est racontée l'histoire du document, où sont exposées ses particularités. Pour beaucoup de pièces, ces notices sont très courtes ; pour d'autres, elles sont très développées et fort instructives : l'éditeur y a condensé le fruit de beaucoup de lectures et de recherches.

Il nous faut attendre, pour porter sur cette œuvre un jugement définitif, que M. le chanoine Morel l'ait terminée ; il nous donnera, je l'espère, dans une étude d'ensemble, les constatations que l'examen approfondi d'archives aussi importantes l'a mis à même de faire.

J. Besse.

Le Duché de Mayenne. Aveu du 11 avril 1669, par A. Grosse-Duperron. Mayenne, imp. Poirier, 1904, gr. in-8 de 211 p., avec 3 pl.

Les Chapellenies de Mayenne avant la Révolution, par le même. Mayenne, imp. Poirier, 1904, in-8 de IV-160 p., avec 2 pl.

L'ouvrage de M. Grosse-Duperon sur le duché de Mayenne ne contient pas, comme son titre pourrait le faire croire, une histoire de cette seigneurie, mais la publication d'un aveu rendu au Roi, pour ce duché, par Armand Charles de Mazarin, en 1669. L'aveu renferme la liste des concessions royales, et l'énumération des biens, fiefs et droits seigneuriaux que le duché comporte. En appendice, M. Grosse-Duperon donne : 1° l'indication des hommages rendus aux seigneurs de Mayenne (travail dans lequel je ne vois pas qu'ait été consultée la série Q 1 des Archives nationales, qui doit pourtant contenir des documents de cet ordre) ; 2° des notes sur la juridiction de la *Barre ducale* ; 3° une étude sur les anciens poids et mesures de la région. Les planches reproduisent le portrait du cardinal Mazarin et deux vues de Mayenne au XVIIe siècle.

— Le second volume, que nous devons à la plume du vice-président de la *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, est un recueil de faits, de documents et de noms propres. L'auteur s'est gardé de tout commentaire ; il a simplement rangé par ordre chronologique toutes les fondations de chapellenies et fait suivre la relation de chacune des noms connus de chapelains et de l'histoire des biens affectés à la dite fondation. C'est un travail de pure érudition locale, mais tout à fait de nature à nous faire admirer la vie religieuse du XVe et du XVIe siècles, et, par ce côté, capable d'intéresser dans une certaine mesure tous les curieux de l'histoire des mœurs et des idées.

Léonce Celier.

Dictionnaire historique et archéologique des paroisses du diocèse de Tulle, par l'abbé POULBRIÈRE. Tulle, Mazeyrie, 1894-1899, 2 vol. in-8 de 590 et 662 p.

Archives historiques de la Corrèze (ancien Bas-Limousin). Recueil de documents inédits depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, publiés avec notes et commentaires, cartes et planches par C. CLÉMENT-SIMON. T. I. Paris, Champion, 1904, in-8 de 675 p. — Prix : 20 fr.

Le Dictionnaire des paroisses du diocèse de Tulle est en cours de publication dans la *Semaine religieuse* de Tulle. Les notices, parues en 1899, forment les deux premiers volumes ; le troisième, par lequel l'ouvrage se terminera, est en préparation. Ces dictionnaires rendent des services inappréciables : il serait à désirer que tous les diocèses ou départements eussent le leur.

La tâche que M. Poulbrière a entreprise était pleine de difficultés ; les archives départementales de la Corrèze ne sont pas très riches ; et la bibliographie historique de cette partie de l'ancien Limousin ne l'est guère plus, ce qui revient à dire : le travail n'était point préparé comme il l'est en certaines régions par toute une série d'études générales et de monographies. L'auteur était heureusement homme à ne point reculer. Il est depuis longtemps familiarisé avec les sources imprimées et manuscrites. Ses courses à travers tout le diocèse l'ont mis à même d'étudier personnellement les églises et les monuments archéologiques et d'explorer les archives des paroisses, des communes et des familles. Il a fait là d'utiles découvertes. Cette longue préparation fait le mérite principal de son Dictionnaire.

Il commence chaque notice par les détails géographiques ordinaires ; puis il donne les noms latins de la localité et discute, s'il y a lieu, les erreurs qui ont échappé aux historiens ses devanciers. Vient alors l'histoire de la paroisse, du prieuré, de la prévôté, ou de l'abbaye, selon les cas, qui est complétée par la liste des titulaires du bénéfice. Ces listes sont forcément incomplètes. Mais elles marquent un progrès considérable sur ce point. M. Poulbrière fait l'historique des chapelles et couvents situés dans chaque paroisse, des personnages qui l'ont illustrée ; il énumère les hameaux, décrit les monuments et relève les inscriptions. Tels sont les éléments dont se composent les notices. L'auteur ne s'astreint pas à une méthode rigoureuse. Il préfère un certain laisser-aller, qui rend la lecture plus agréable. Ce n'est pas pour déplaire aux abonnés de la *Semaine religieuse* de Tulle. Mais les travailleurs qui auront à utiliser son Dictionnaire eussent préféré un plan plus nettement tracé et un style plus sobre. La confiance que leur inspire l'auteur les dispense de contrôler ses assertions. Ils auraient toutefois éprouvé une réelle satisfaction en lisant à la fin de chaque article une bibliographie qui, tout en les instruisant beaucoup,

les aurait mis à même d'aller puiser aux sources des faits et des indications qui ne sauraient entrer dans le cadre étroit d'un dictionnaire. Ces quelques *desiderata* n'enlèvent rien au mérite du savant travail de M. Poulbrière. Il serait à désirer, je le répète, que tous les diocèses en eussent un semblable.

— M. Clément-Simon s'occupe très activement de l'histoire du Bas-Limousin. Les documents qu'il possède en originaux ou en copies présentent un grand intérêt ; il entreprend la publication des plus importants. La partie du Pouillé de Nadaud, consacré aux paroisses qui forment le diocèse actuel de Tulle, occupe dans ce premier volume une place considérable. Les notes de l'éditeur modifient et complètent souvent les notices des historiens ses prédécesseurs. C'est une source de renseignements à laquelle on est forcé de recourir, même quand on a le *Dictionnaire historique* de M. Poulbrière. Nous ne pouvons énumérer tous les documents inédits publiés par M. Clément-Simon. Il nous suffira d'indiquer les plus importants : une bulle de Grégoire XI (1372), des lettres et ordonnances de Philippe-Auguste, de Louis VIII, de Louis IX, de Philippe le Bel, de Philippe VI, de Charles V, de Charles VII, de Louis XI, rois de France ; un extrait des constitutions d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, un inventaire après décès des effets et joyaux de Françoise de Bretagne (1481), etc. J. Besse.

Le Conflit entre la République et l'Église. *Lettres à un officier français sur la séparation des Églises et de l'État,* par l'abbé Georges Frémont. Paris, Bloud, 1905, in-8 de 328 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avec l'abondance et la chaleur qui attirent tant d'auditeurs autour de sa chaire, l'auteur de ces onze lettres à un officier français essaie d'intervenir en pacificateur dans le conflit qui prend un caractère de plus en plus aigu entre l'Église catholique et la République française. Dégager la République de toute inféodation à de fausses doctrines philosophiques sur la nature et les fins de l'homme, et dégager l'Église, ou plutôt le clergé français, de toute inféodation aux partis monarchistes vaincus, voilà le double objet de ce livre. Il aborde des questions multiples et complexes : essence de la religion catholique et essence du gouvernement républicain ; causes du conflit depuis la révolution de 1789 jusqu'au *Syllabus ;* liberté de l'enseignement ; bienfaits du concordat ; inadmissibilité de toute séparation absolue entre l'Église et l'État, surtout de la séparation telle que l'ont préparée M. Briand et le ministère Combes. Dans son ardent désir de faciliter la christianisation de la République et de dissiper des préventions dont son cœur de prêtre n'a que trop raison de s'attrister, M. l'abbé Frémont accepte parfois trop facilement les opinions qui ont cours dans certains milieux, ou qui ont eu cours. Je songe par exemple à sa condamnation beaucoup trop

sommaire de l'ancien régime qui ne cessa pas, assure-t-on (p. 61) sans d'épouvantables résistances (toujours pas en 1789) ; à l'affirmation que l'entreprise, parfaitement légale, du 16 mai 1877, avait pour objet de renverser la République (p. 280) et qu'alors les adversaires du maréchal de Mac-Mahon ne se présentaient pas comme antichrétiens. Pourquoi justifier avec empressement le système de l'État enseignant (p. 256), comme s'il ne pouvait être critiqué que par des catholiques extrêmes, et comme si un régime d'autonomie, avec un certain concours de l'État, ne pouvait être défendu par des esprits libéraux ? Est-il bien exact de dire, si l'on garde aux mots leur sens ordinaire, que (p. 310) jamais l'Église n'a condamné ni ne condamnera le vrai socialisme ? Ne faut-il pas se faire une idée un peu conventionnelle de la Révolution française pour ne pas comprendre (p. 210) ceux qui parlent d'antagonisme entre celle-ci et le catholicisme ? Mais, en dépit de ces quelques réserves, la thèse fondamentale de l'ouvrage nous paraît absolument juste : c'est qu'il faut se garder de solidariser et de prêter à confondre la cause du catholicisme avec celle de tel ou tel parti politique, très spécialement, ajoute M. l'abbé Frémont, et il n'a pas tort, avec la cause des partis dynastiques. Je ne voudrais pas que l'on solidarisât davantage la foi catholique et la foi républicaine. Ce qui importe avant tout, comme l'indique notre auteur avec clairvoyance (p. 321), c'est que manifestement il apparaisse que le catholicisme n'est en opposition ni avec la science, ni avec les saines libertés de la cité moderne.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Suisse intime. *Étude véridique. Psychologie. Mœurs. Industrie. Politique. Enseignement*, par H. GUTJAHR. Paris, Daragon, s. d., in-18 de 302 p.— Prix : 3 fr. 50.

Dans cette étude de mœurs, dédiée à l'auteur de *Au pays des milliards*, M. Gutjahr (un pseudonyme probablement) s'est proposé d'écrire un livre semblable, dit-il, à celui de M. Victor Tissot. Semblable est peut-être un peu ambitieux ; il est vrai qu'il s'agit de la réalisation d'un rêve ! Mais passons.

L'auteur a pris pour sujet de son étude le pays même de M. V. Tissot, et il trouve qu'il a été bien inspiré, parce que ce sujet est inépuisable. Il s'excuse, par avance, auprès de son modèle, d'observations qui lui paraîtront peut-être un peu vives, en les attribuant au souci de la vérité : il n'a pas plus que lui cherché à faire de l'esprit aux dépens d'un peuple. Et pour nous le prouver tout d'abord, il cite un sixain peu respectueux, bien qu'il ne date pas d'hier :

« On ne voit ni Bernois poli,
Ni Vaudois sobre,
Ni Bâlois probe ;
Du Zuricois la chasteté,
Du Thurgovien l'honnêteté
En Helvétie est rareté. »

Nous ne savons pas si les Allemands ont été, autant que le dit notre homme, reconnaissants à M. V. Tissot des vérités qu'il ne leur a pas ménagées ; mais nous avons des raisons de douter que les Suisses lui réservent, à lui, une égale gratitude. Ils paraissent ne pas goûter fort le « Qui aime bien, châtie bien.» Ce dicton est bon pour d'autres qu'eux.

Voilà pour l'Avant-propos ; les aménités continuent dans le corps du livre. Dans le chapitre premier, sont relevés, en fait de détails psychologiques du Suisse : la pètitesse d'esprit, la susceptibilité, l'égoïsme, la rudesse, l'âpreté au gain, défauts qui sont tout particuliers à la race allemande, mais que la continuité des rapports et un certain degré de pénétration ont communiqués aux Romands.

Ces considérations conduisent notre auteur à entrer, au chapitre suivant, dans quelques détails historiques sur la primitive Helvétie, sa pénétration par l'Allemagne qui y introduisit le régime féodal, l'influence du service militaire à l'étranger et le mercenarisme, le particularisme cantonal qui produit l'éparpillement des forces, le besoin de centralisation qui en est la résultante mais qui va jusqu'au radicalisme.

Le troisième chapitre est consacré à l'industrie et au commerce suisse, à l'horlogerie et à la bijouterie, à l'industrie laitière et fromagère, à l'exploitation des étrangers; le quatrième, à la situation politique de la Suisse et à son organisation militaire.

L'étude des institutions politiques et militaires de la Suisse amène M. H. Gutjahr à parler de la haine « que tout bon Suisse entretient à l'égard de l'étranger ». « Une seule chose peut créer momentanément une trève aux dissentiments, aux intrigues, aux petites rivalités et obtenir un rapprochement général : c'est la haine de l'étranger. Qu'il se présente un litige avec une puissance étrangère..., avec l'étranger établi chez eux, tous alors sont d'accord... On étudiera longuement, non pas ce qui serait juste ou légal, mais tous les moyens d'éluder l'engagement pris et la parole donnée. Dans ce cas seulement, il y a unanimité... Tout ce monde, au fond, est convaincu de son immense supériorité sur les autres peuples. » C'est très bien observé ! L'esprit tendancieux et l'arrogance de certains journaux vis-à-vis l'étranger ne lui ont pas échappé non plus. « C'est aussi une façon du Suisse de confirmer sa supériorité. »

Notre observateur prise peu la Suissesse, qu'il estime une compagne bien faite pour le Suisse. « Tous deux sont bien accouplés. Elle est aussi autoritaire et tyrannique avec les autres que son mari l'est avec elle. » Elle tend, du reste, à s'émanciper ... ; « à la campagne comme à la ville, elle commence à ouvrir l'œil sur les conditions d'infériorité qui lui sont faites par son seigneur et maître ... La même énergie qui se traduit chez l'homme en ce qui concerne son intérêt commence à

animer la femme en Suisse. » L'argent étranger joue, paraît-il, un grand rôle dans cette transformation des mœurs.

Tels sont les objets traités dans le cinquième chapitre. Dans le sixième et dernier, où il est question de l'enseignement en Suisse, de l'instruction publique en général, des Universités et des étudiants, on ne trouve rien de bien nouveau, ni de bien saillant. L'auteur, qui en a fini avec son programme : psychologie, mœurs, industrie, politique, enseignement, semble poser la plume à regret et termine par un hors-d'œuvre sur la Suisse pittoresque, où apparaissent, on ne sait trop pourquoi ni comment, Alexandre Dumas et Victor Hugo.

J. MEYNIER.

Un Chancelier au XVe siècle. Nicolas Rolin (1380-1401), par ARSÈNE PÉRIER. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 392 p. avec pl. — Prix : 7 fr. 50.

La figure de Nicolas Rolin, le chancelier de Philippe le Bon duc de Bourgogne, le fondateur de l'hospice de Beaune, méritait d'être étudiée et mise en relief. C'est à lui en effet que la Bourgogne dut en grande partie l'éclat dont elle brilla au xve siècle. Attaché à son prince, il le suivit fidèlement pendant un demi-siècle, et l'on peut dire que pendant tout ce temps il tint un des premiers rôles sur la scène politique de l'Europe.

Nicolas Rolin naquit à Autun en 1380, dans l'hôtel où est installée actuellement la Société éduenne. Après avoir fait ses premières études dans cette ville, il vint d'abord à Dijon, puis alla à Paris, où il se distingua comme avocat au Parlement. Devenu conseiller de Jean-sans-Peur, il fut, quelques années après l'assassinat de ce prince, nommé chancelier de Bourgogne par Philippe le Bon (3 décembre 1422). A partir de cette date il se trouva intimement mêlé au gouvernement de la Bourgogne et devint le bras droit du duc pour toutes les affaires importantes. Aussi son crédit fut grand à la cour de Philippe le Bon et sa fortune s'accrut dans des proportions considérables. Mais, comme on le voit très fréquemment à cette époque, de telles richesses et un tel pouvoir lui suscitèrent des ennemis, et vers la fin de sa vie il tomba en disgrâce. L'hôpital de Beaune qu'il fonda dans les dernières années de son existence perpétue sa mémoire autant que les actes de son gouvernement. Il mourut à Autun le 18 janvier 1461 et fut inhumé dans l'église Notre-Dame de cette ville.

Le volume que M. Périer a consacré à cette grande figure du xve siècle est un ouvrage de seconde main, fait non d'après des documents originaux mais d'après les nombreux travaux déjà publiés sur cette période. Il est néanmoins intéressant et fait bien connaître ce personnage qui tient une si grande place dans l'histoire de la Bourgogne à la fin du moyen âge.

J. VIARD.

Un Acteur caché du drame révolutionnaire. Le Général Choderlos de Laclos, auteur des « Liaisons dangereuses » (1741-1803), *d'après des documents inédits*, par ÉMILE DARD. Paris, Perrin, 1905, petit in-8 de IX-516 p. avec un portrait. — Prix : 5 fr.

Lettres inédites de CHODERLOS DE LACLOS, publiées par LOUIS DE CHAUVIGNY. 2e éd. Paris, « Mercure de France », 1904, in-12 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Par une singulière coïncidence, deux volumes intéressants viennent d'être consacrés, à peu près en même temps, à la mémoire d'un homme bien oublié aujourd'hui, mais qui a eu son heure de célébrité, Choderlos de Laclos. L'un de ces volumes émane de la famille ; ce sont des *Lettres inédites ;* l'autre est dû aux recherches laborieuses et consciencieuses de M. Émile Dard. Tous deux nous révèlent un Laclos ignoré ou tout au moins peu connu. On savait qu'il était l'auteur d'un roman immoral, qu'il avait été l'un des acteurs les plus habiles de ce que Montjoie appelait la « Conjuration d'Orléans. » Mais on ne lisait plus le roman, et le rôle du conspirateur avait été tellement enveloppé de mystère qu'on n'en soupçonnait pas la portée. Il apparaît complètement aujourd'hui. L'auteur des *Liaisons dangereuses* avait d'abord servi dans une arme savante, dans l'artillerie ; il s'y était même distingué et avait été l'un des plus actifs collaborateurs du marquis de Montalembert. Mais il était aigri de sa situation subalterne qui paraissait sans issue et le livre même qui fit sa réputation était destiné moins peut-être à amuser qu'à battre en brèche l'ancien régime qu'il détestait. Ses ardeurs révolutionnaires éclatèrent tout à fait lorsque après avoir donné sa démission, il fut attaché à la Maison d'Orléans. C'est lui qui organisa toutes les intrigues ayant pour but de remplacer la dynastie régnante par la branche cadette. C'est lui qui contribua le plus à pousser le malheureux chef de cette branche dans la voie qui devait le conduire au régicide et à l'échafaud. M. Dard donne sur cette organisation révolutionnaire les détails les plus circonstanciés et les moins connus, empruntés à des documents inédits, aux sources les plus authentiques, aux diverses archives de la Guerre, des Affaires étrangères, aux papiers de la Société des jacobins, etc. Il éclaire surtout d'un jour tout nouveau la mission assez mystérieuse, imposée par La Fayette au duc d'Orléans, après les événements d'octobre 1789 et qui n'était qu'un exil déguisé en Angleterre. C'est Laclos encore qui fut l'auteur de la pétition pour la déchéance du Roi au retour de Varennes, laquelle aboutit à la fusillade du Champ-de-Mars le 17 juillet. Il faut lire aussi dans le livre de M. Dard l'amusant récit des rivalités de Laclos avec Mme de Genlis, le premier mettant en avant le duc d'Orléans, la seconde poussant le duc de Chartres.

N'ayant pas réussi dans la politique, l'auteur des *Liaisons dangereuses*

rentra dans le militaire; il était à Valmy, puis à l'armée des Pyrénées. Plus tard, après une détention dont il ne fut délivré que par la chute de Robespierre, il fut attaché à l'armée du Rhin sous Moreau, qui l'appréciait fort, puis à l'armée d'Italie avec Brune et Marmont; c'est là qu'il fut emporté par la dysenterie, à Tarente. Il semble bien, d'après les documents publiés par M. Dard, que ce conspirateur émérite était en même temps un officier de valeur. Mais le plus piquant, c'est que l'écrivain qui, dans un trop célèbre ouvrage, avait peint le libertinage le plus répugnant et le plus corrupteur, était, dans la vie privée, un homme d'intérieur simple et affectueux, aimant passionnément sa femme et adorant ses enfants. Malheureusement ses vertus n'étaient que pour sa famille; son roman était pour le public.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Nicolas Francin, évêque constitutionnel de la Moselle, par J. FLORANGE. Paris, Champion, 1905, in-4 de 174 p., avec 2 portraits. — Prix : 8 fr.

L'auteur se trouve être le petit-neveu de l'ancien évêque de la Moselle. A l'aide de documents de famille, grâce à des recherches patientes et judicieuses, en recourant enfin aux inépuisables archives de M. Gazier, inépuisables non moins que son obligeance, il a pu faire revivre la physionomie très caractéristique d'un personnage qui représente bien la mentalité moyenne des chefs de l'Église constitutionnelle.

Nicolas Francin, issu d'une famille bourgeoise, était un bel homme, bon vivant, suffisamment instruit, sans être exceptionnellement doué, attaché à ses devoirs, aimé de ses paroissiens et imbu de tous les préjugés de son temps : par suite de démêlés avec l'abbaye de qui relevait sa paroissse, il appartenait au parti des mécontents, et il s'enrôla dans les rangs des constitutionnels. A cause de sa parfaite honorabilité, il fut choisi comme évêque et fut sans doute surpris de succéder dans la cathédrale de Metz à M. de Montmorency-Laval. Il prit au sérieux son rôle, mais ne tarda pas à en connaître les amertumes : les assermentés n'étaient qu'une fraction du clergé messin, et, après avoir prêté serment, un peu à la légère, beaucoup de prêtres se rétractèrent : parmi les fidèles l'évêque assermenté trouva les mêmes divisions et dut reconnaître que les meilleurs n'étaient pas tous avec lui. D'autre part le parti révolutionnaire, de plus en plus audacieux, montrait chaque jour plus d'hostilité à la religion, même représentée par les « jureurs. » De concession en concession, Francin arriva à ce point où il n'y avait plus qu'à choisir entre l'apostasie et la persécution, et il suivit la voix de sa conscience : par un raffinement de cruauté, on l'envoya dans une prison lointaine, en Auvergne, et il fut

traité avec une véritable cruauté: il y contracta des infirmités qui eurent raison de sa florissante santé. Remis en liberté en 1795, il reprit ses fonctions sous la direction de Grégoire et fit ce qui était en lui pour rendre quelque vie à son Église; mais il avait contre lui le scandale de ses anciens collaborateurs, les efforts des insermentés que le voisinage de la frontière rendait plus entreprenants et que le peuple rappelait de ses vœux. Francin, dénué de ressources, mal secondé, atteint d'hémiplégie, découragé, donna sa démission en 1801 et l'évêque concordataire de Metz, rendant justice à ses vertus, le nomma curé d'une des paroisses de la ville; mais, au bout de quelques mois, il succomba aux infirmités contractées dans sa prison et aux fatigues qu'il s'était imposées pour faire ce qu'il regardait comme son devoir de pasteur.

M. Florange, numismate sagace et érudit, a apporté dans cette étude la préoccupation d'être vrai: sans écouter la voix du sang, il a cherché à donner de son héros un portrait conforme à ce que lui apprenaient les documents: il ne l'a fait ni plus beau que nature, ni plus laid; en tout cas il a bien mérité de la science historique. P. PISANI.

Mémoires du comte VALENTIN ESTERHAZY, avec une Introduction et des notes par ERNEST DAUDET. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de LI-360 p. avec planches. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de ces *Mémoires* appartient, on le sait, à l'une des plus grandes maisons de Hongrie. Son trisaïeul, palatin du royaume, avait été fait prince du Saint-Empire par Léopold Ier; mais son grand-père, Antoine Esterhazy, d'une branche cadette, ayant pris le parti des mécontents ralliés autour de Ragockzy, avait été proscrit par l'empereur Joseph Ier: passé sans ressources de Turquie en France, Valentin-Joseph, fils d'Antoine, reçut du comte, plus tard maréchal de Berchény, son compatriote et son parent éloigné, proscrit aussi, une compagnie dans le régiment des hussards de ce nom, formé d'émigrés hongrois. Lui-même, en 1735, obtint du Roi un régiment qui porta son propre nom. En garnison dans les Cévennes, il épousa, en 1740, Philippine de la Nougarède-Lagarde; il mourut, dès 1743, d'un coup de soleil, quelques jours après la bataille de Dillingen, où il s'était distingué.

Valentin-Joseph laissait un fils, le comte Valentin, né en 1740, et une fille, née en 1741, reçue à Saint-Cyr en 1749. Sa veuve se trouvait dans une situation de fortune très difficile. Le pieux comte de Berchény, alors grand écuyer du roi Stanislas, fut pour le fils, comme il avait été pour le père, un admirable instrument de la Providence: il fit d'Esterhazy le septième de ses enfants — il en avait eu une quinzaine; — il lui donna une lieutenance, puis une compagnie dans son régiment, devenu la propriété de son fils aîné. Esterhazy servit pendant la guerre de Sept ans: les archives du ministère le représentent comme un

excellent officier. Mestre de camp du régiment de Turpin, plus tard de Chamborant (1761) ; colonel de la légion royale (1762), il est appelé à Vienne par le prince, chef de sa famille, qui lui constitue une honorable pension ; peu s'en faut alors qu'il ne passe au service de l'Empereur. De retour en France, il y obtient la propriété d'un second régiment de son nom (1764) ; nommé brigadier et chevalier de Saint-Louis (1770), Choiseul le charge de porter à l'ambassadeur du Roi, à Vienne, le portrait du Dauphin, destiné à l'archiduchesse Marie-Antoinette. Sous le nouveau règne, il jouit, autant de la part du prince que de celle de la Reine, de la plus grande faveur : il fut de leurs plus intimes familiers. Louis XVI le fit maréchal de camp en 1780, gouverneur de Rocroy en 1782, chevalier du Saint-Esprit en 1783, membre du Conseil de la guerre en 1787.

En 1784, âgé de 44 ans, le comte Valentin Esterhazy avait épousé, à Paris, la fille unique du comte de Hallwyl, d'une des plus nobles familles originaires de l'Argovie, et fort riche, avec laquelle il vécut très uni. En 1790, il quitta la France qu'il ne revit jamais ; la Révolution lui inspira de justes sentiments de dégoût et d'horreur. Après s'être employé en vain à l'évasion de la famille royale, il se mit à la disposition du comte d'Artois, qu'il accompagna à Vienne et à Pilniz. L'électeur de Cologne lui montra le peu qu'on devait attendre de l'empereur Léopold, son frère : « C'est un homme, lui confia ce prince, qui ne sait pas dire non, mais qui ne sait pas dire oui. »

Le comte Esterhazy fut ensuite le représentant des princes auprès de Catherine de Russie, qui fut seule à reconnaître le comte de Provence en qualité de Régent, en 1793. Cette princesse lui donna, en Pologne, de belles terres, qui avaient été confisquées à la mode russe, et que lui reprit ensuite le tzar Paul, pour lui en donner d'autres peu après, où il vécut en paix de 1797 jusqu'à sa mort, en 1805.

M. Daudet nous fait espérer la publication de la correspondance de ce personnage, dont l'intérêt promet d'être plus considérable pour l'histoire, en ce qui regarde surtout la cour de Russie, que celui des présents *Mémoires*, où l'auteur garde, sur la Cour de France, une réserve qu'on souhaiterait qu'il eût plutôt observée au sujet d'une intrigue galante avec la toute jeune fille de son bienfaiteur et père adoptif.

Certaines lettres de Marie-Antoinette, publiées dans l'*Introduction* (p. XXXII-XXXV), sont assez suggestives, touchant le comte de Fersen.

L'*Introduction* de l'éditeur ajoute à la valeur de ces *Mémoires*, dont l'annotation est pourtant insuffisante, et à la suite desquels manque une table alphabétique des noms de personnes.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

CORRESPONDANCE

En réponse à un passage de l'article sur le livre de M. l'abbé G. Bertrin intitulé : *Histoire critique des événements de Lourdes, apparitions et guérisons*, paru dans le *Polybiblion* de septembre dernier (p. 253-255), et dans lequel M. Lasserre a été visé, Mme Lasserre, sa veuve, nous demande l'insertion de la lettre suivante que lui a adressée Mgr Isoard ; elle est extraite de la *Revue du diocèse d'Annecy* du 3 août 1900.

« Évian, 28 juillet 1900.

« Madame,

« Je considère comme un devoir de vous adresser et de rendre publique la lettre que je me proposais d'écrire à M. Henri Lasserre, le jour même où il a plu à Dieu de rappeler à lui ce sien serviteur.

« On annonçait depuis une vingtaine d'années la publication d'une histoire vraie et authentique de Notre-Dame de Lourdes, des apparitions de la Très Sainte Vierge à Bernadette et de l'établissement de la dévotion à ce sanctuaire. Cette publication vient d'être entreprise par la Revue qui a pour titre *Études religieuses*, par des Pères de la Compagnie de Jésus. Il m'a toujours paru bien singulier que l'on eût attendu pour faire cette publication la mort des deux témoins, Bernadette et le Curé de Lourdes, M. Peyramale. On a encore attendu la mort de la plupart de ceux qui avaient connu ces deux témoins et qui, à un titre quelconque, étaient nommés dans le livre d'Henri Lasserre. Chacun sait que jusqu'au dernier moment Bernadette et M. Peyramale ont en toute occasion attesté l'entière exactitude du récit de l'historien de Lourdes. Je dirai ce que je tiens, à cet égard, de M. Peyramale.

« Je me trouvais dans son presbytère, en 1868 ou 1869. Il me montra un passant et me dit : Voilà le fils de M. ***, dont il est souvent parlé dans l'histoire du Sanctuaire. — Je dis alors : Quelques-uns pensent que M. Lasserre (que je ne connaissais pas encore) a orné et agrémenté ses récits. — M. Peyramale me répondit ces propres paroles : Le livre « de Lasserre est une photographie. Il l'a écrit dans cette chambre où « nous sommes, et où il a passé huit mois. L'Évêché de Tarbes lui avait « communiqué toutes les pièces ; il a pu voir et entendre tout le « monde. »

« Je sais, d'autre part, que Bernadette a, par ses lettres à M. Lasserre, constamment appuyé et garanti que tout dans le premier historien était la vérité vraie, la vérité pure et simple. »

« Madame, je remercie Dieu avec vous de la grâce qu'il a faite à ce digne et cher défunt lorsqu'il l'a choisi pour faire connaître l'une des grandes miséricordes accordées à ce siècle.

« Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments de respectueuse et bien douloureuse condoléance.

« ✝ Louis, *Évêque d'Annecy*. »

BULLETIN

Les Péchés capitaux en histoires, par J.-M. A. Abbeville, Paillart, s. d., gr. in-8 de 239 p., avec grav. — Prix : 1 fr. 50.

Nous avons déjà eu l'occasion de donner notre appréciation sur cette série d'ouvrages dont le présent volume n'est qu'une partie et non la moins importante. Elle est destinée à faire beaucoup de bien dans les milieux populaires qui sont sensiblement plus impressionnés par les exemples que par les plus beaux et les plus solides raisonnements. Cependant, qu'il nous soit permis de conseiller à l'auteur de faire la part de plus en plus restreinte aux exemples anonymes : les X., Y., Z ne sont plus guère de mise aujourd'hui. L'Histoire sainte, le Nouveau Testament, l'Histoire de l'Église et autres sources religieuses, comme les *Annales des missions*, même l'histoire profane, sont assez riches en documents précis pour qu'on n'ait pas à employer des sources anonymes dont le contrôle est impossible la plupart du temps. A ce système, l'ouvrage, qui aura, nous le croyons, plusieurs éditions, gagnera singulièrement en valeur documentaire. Cette allure ne devra pas empêcher M. J.-M. A. de parer ses récits de son style attrayant, nécessaire pour le public auquel il s'adresse spécialement.

L. Robert.

L'Athéisme réfuté par les grands hommes et les hommes de science. *Coups de ciseaux à travers les ouvrages des plus grands écrivains*, par E. Ménage. Paris, Lethielleux, 1904, in-18 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

Coups de ciseaux, donnés un peu à tort et à travers, et pas toujours dans les meilleurs endroits : tel est ce livre, dont les bonnes intentions méritent d'être louées. Ces coupures sont distribuées en sept chapitres intitulés : L'Épreuve de la vie ; les Pauvres Gens ; les Professions de foi ; les Grandes Douleurs morales ; Amour divin ; les Grandes Amours ; Nouvelle Série de professions de foi. Ces titres n'indiquent pas un plan mais une distribution faite un peu au hasard et sans aucune suite logique des citations relevées par l'auteur au cours de ses lectures. Beaucoup de ces citations sont insignifiantes et sans intérêt ; car de prononcer, sans y penser, le nom de Dieu, cela ne peut suffire à constituer un témoignage intéressant pour les croyances chrétiennes. Je trouve une fois le mot *ciel* dans une pièce de quarante vers de Mme Struman-Picard, une fois le mot Dieu, *Dieu nous envoie*, dans une pièce de soixante-douze vers de l'aimable poète Jacques Normand, qui ne s'est pas douté, certes, qu'il faisait ce jour-là une profession de foi chrétienne. Dans le célèbre sonnet d'Arvers, il y a aussi le nom de Dieu, « Dieu l'a faite douce et tendre », et cela suffit pour qu'il soit aussi appelé en témoignage. Il n'est pas jusqu'à ce polisson de Béranger qui ne soit mentionné, non parce qu'il a manifesté à la fin de sa vie des sentiments chrétiens, ce qui aurait valu la peine d'être rappelé, mais parce qu'il a eu l'aplomb d'écrire à un brave abbé : « Je ne me rappelle rien dans ma vie dont j'aie à rougir devant Dieu. » Eh oui ! Béranger a écrit cette phrase, et nous avons là un bon billet ! Le procédé, et j'en pourrais citer d'autres exemples, me paraît assez naïf. A côté de beaucoup de choses insignifiantes, le livre contient d'ailleurs quelques bonnes pages. Édouard Pontal.

Lettres à Alexis, *histoire sentimentale d'une pensée*, par MÉCISLAS GOLBERG. Paris, éditions de *la Plume*, 1904, in-18 de 187 p.

Douze lettres, je pourrais dire douze méditations morales, quelques-unes assez peu morales, qui peuvent servir de thèmes à une sorte de retraite mensuelle, mais une retraite où le souci du salut éternel n'a aucune place. L'auteur, en effet, distribue ses lettres par mois : en janvier il nous entretient de la sagesse; en février, de l'amitié; en mars, de la solitude; en avril, où le printemps s'éveille, de l'amour; en mai, le mois des fleurs, de la beauté; en juin, du bien; en juillet, de la destinée; en août, de l'orgueil; en septembre, de la passivité; en novembre, d'un silence intime; en décembre, de la mort. Quant au mois d'octobre, c'est là que l'auteur a placé sa lettre d'adieux. Tout cela est d'une jolie tenue littéraire, mélancolique, et d'ailleurs assez vide. Stendhal, me semble-t-il, et d'autres aussi, ont passé par là, et il serait assez difficile d'en tirer une conclusion pratique pour la bonne orientation et le bon gouvernement de la vie. Il sera, je ne dis pas seulement meilleur, mais bien plus utile de lire simplement le catéchisme.

ÉDOUARD PONTAL.

La Cuisine, l'hygiène et la table, ouvrage publié sous la direction de Mme ADELINE RAYMOND et contenant plus de mille recettes, les règles du service et du savoir-vivre. Paris, Librairie de Paris (Firmin-Didot), s. d., in-18 de XV-520 p. — Prix : 4 fr.

Une « Préface des éditeurs » explique admirablement ce qu'est le présent ouvrage. Après avoir rappelé que l'enseignement ménager fréquemment « se résume en de gros livres bourrés de digressions et de formules scientifiques », dont la valeur ni l'utilité ne sont d'ailleurs méconnues, les éditeurs expriment l'avis qu' « entre ces publications et les anciens livres de cuisine, un vide restait encore et devait être comblé par un livre courant, moderne,... répondant aux nouvelles exigences et tenant compte des nouvelles ressources de la vie contemporaine,... faisant la juste part entre la science trop ignorée autrefois et l'expérience pratique trop dédaignée aujourd'hui. »

De là le volume que nous présentons à nos lecteurs. « Nous avons tenté, poursuivent les auteurs de la Préface, de mettre d'accord le savant et la ménagère, et, pour obvier aux incompétences et aux omissions, le livre a été divisé en autant de parties distinctes qu'il nous a semblé utile, et chaque partie, parfois même chaque chapitre, confié à un spécialiste en la matière. Un architecte s'est chargé d'installer votre cuisine, votre office, etc., un vigneron émérite de visiter votre cave. Le chimiste et le médecin ont veillé à l'achat des denrées, aux régimes à suivre, à l'alimentation des malades, pendant que le boucher nous autorisait à faire chez lui un peu d'anatomie, que le maître d'hôtel nous initiait au découpage, que le cuisinier, après avoir résumé pour nous les principes de son art, composait nos menus pour toute saison et toute occasion, et nous communiquait ses recettes les plus pratiques et les meilleures. Cette collaboration de gens du métier devait être complétée par celle des gens du monde; car le tout n'est pas de tenir son ménage, il faut encore tenir sa maison; la salle à manger confine à la cuisine, et le salon à la salle à manger. Aux règles du service de table, aux conseils sur l'organisation des dîners, nous avons donc ajouté un chapitre de savoir-vivre, rédigé avec une exactitude et un soin assez rares en pareille matière. »

Une ample table alphabétique, qui permet de trouver facilement les ren-

seignements dont l'on a un besoin immédiat, complète ce livre utile de très heureuse façon. ER.-CH. G.

La Querelle des images (VIIIe-IXe siècles), par LOUIS BRÉHIER (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-12 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

Excellent résumé de l'histoire de la célèbre querelle. M. Bréhier, en historien doublé d'un archéologue, en recherche d'abord les origines lointaines et montre comment, de longue date, « le problème [du culte des images] troublait bien des consciences. » Il en retrace ensuite les phases de façon très précise ; elles sont déterminées surtout par les revirements de la politique impériale, hostile, puis favorable, puis de nouveau hostile au culte des images. Plus personnels peut-être sont les chapitres V : *Le Parti iconoclaste, ses éléments, ses doctrines, sa tentative de réforme artistique* ; et VI, *le Parti des images, ses doctrines théologiques et artistiques*. Un dernier chapitre étudie la répercussion de la crise en Occident ; une bibliographie termine l'ouvrage.

Il faut féliciter les éditeurs et directeurs de cette collection de lui donner de plus en plus un caractère scientifique. J.

Les Gaîtés de l'année (1904), par GEORGES ROCHER. Paris, Henry Paulin, s. d., in-18 de 271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mois par mois, de janvier à décembre, M. Georges Rocher nous détaille les gaîtés de l'année 1904. Nos lecteurs ne seront pas trop étonnés, si je leur dis que, par ces temps de tristesses et de hontes, je goûte peu cette façon uniformément plaisante de regarder la vie qui passe et le temps qui s'en va, ne laissant helas ! du moins à ceux qui ne l'aperçoivent pas à travers l'atmosphère artificielle du boulevard, que d'assez vilains souvenirs. M. Rocher a d'ailleurs de l'esprit, de cet esprit qui court les rues, mais que tout le monde ne rencontre pas, et ses petits croquis, écrits au jour le jour et déposés sans doute dans quelque journal parisien, qui fait profession de rire de tout, ne sont pas ennuyeux à regarder, quand on n'a pas autre chose à faire. ÉDOUARD PONTAL.

Cens et rentes dus au comte de Poitiers à Niort au XIIIe siècle, publiés d'après un manuscrit des Archives nationales et précédés d'une Introduction et d'un état de Niort au XIIIe siècle, par HENRI CLOUZOT. Paris, Champion, 1904, in-8 de 71 p. — Prix : 3 fr.

Ce censier, conservé aux Archives nationales, dans le Trésor des chartes, n'est point daté. M. Henri Clouzot y voit, non sans raison, un acte émanant de la chancellerie d'Alphonse de Poitiers, dont la rédaction peut être placée entre les années 1261 et 1271. Le document lui-même a fourni à l'éditeur les éléments qui lui ont permis de dresser un état fidèle de la ville de Niort à cette époque. Son port, creusé sur les rives de la Sèvre, est très fréquenté ; le trafic du vin et de la laine y est actif ; la rivière met la ville en communication avec les Marais d'une part et la Vendée de l'autre. Le château, construit par les Plantagenet, est une forteresse très sûre qui abrite une garnison ; Niort est en outre protégé par un mur d'enceinte, derrière lequel vit une population nombreuse. Les faubourgs sont assez habités. On y [illegible] e les églises de S. Maurice, de S. André, de S. Blaise,

de S. Gaudent et l'église du château, les prieurés de Notre-Dame, qui dépendent de S. Florent de Saumur, et de Saint-Gaudent dans l'intérieur de la ville, ceux de S. Martin et de S. Étienne, hors des murs d'enceinte, le couvent des cordeliers, les aumôneries ou hôpitaux de Beauchamp et de S. Jacques, la halle construite en 1259 et 1260. Les habitants se livrent à des métiers divers et font un commerce actif. Les Juifs, en général banquiers ou orfèvres, quittent Niort vers la fin du XIIIe siècle.

Le travail de M. Clouzot a été préparé avec soin. Les notes, qui accompagnent le texte du censier, et l'introduction témoignent de l'étendue de ses recherches dans les sources imprimées et manuscrites. J. BESSE.

The Political History of Virginia during the Reconstruction, by HAMILTON JAMES ECKENRODE. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 128 p.

Les historiens américains désignent sous le nom de « période de reconstruction » la période qui suivit la guerre de Sécession, et au cours de laquelle une série d'administrateurs intelligents travailla avec persévérance et habileté à panser les plaies causées par la lutte qui avait armé l'un contre l'autre le Nord et le Sud de la Confédération. Certes, les efforts ne furent pas toujours heureux, et parfois même de véritables erreurs furent commises, comme le prouve la lecture des nombreux ouvrages consacrés à l'étude plus ou moins approfondie de la « période de reconstruction »; c'est là ce que démontre aussi la lecture de la consciencieuse monographie de M. Hamilton James Eckenrode, qui comble une lacune de la littérature historique pour cette partie de l'histoire américaine. Bien qu'elle laisse systématiquement de côté les points de vue social et économique, et s'occupe exclusivement du point de vue politique, cette importante étude montre bien aussi, non seulement comment la restauration de la Virginie est due à l'entente des conservateurs et des républicains contre les radicaux avancés, mais encore comment fut assurée aux nègres de l'État, par la constitution de 1868, la plénitude des droits civiques et civils. Ainsi le travail de M. Eckenrode est un utile complément bibliographique et positif de l'ouvrage de Mme Kate Brousseau sur *l'Éducation des nègres aux États-Unis*, aussi bien que des volumes consacrés à l'étude politique de la « reconstruction. » — A la suite de la monographie de M. Eckenrode se trouvent (sous une pagination spéciale de 70 pages) quatre sermons laïques d'Amos Griswold Warner, qui fut de 1886 à 1888 étudiant, puis en 1892-1893 lecteur à l'Université Johns Hopkins, et qui mourut au début de l'année 1900. Une bibliographie des articles publiés par Amos Griswold Warner termine cette plaquette (*Lay Sermons*, par Amos Griswold Warner), dont l'auteur a surtout cherché, dans ses sermons, à montrer à des étudiants plongés dans des recherches scientifiques et imprégnés des méthodes rigoureuses, comment d'un travail scientifique même se dégage un sentiment religieux.

H. F.

L'Œuvre de la propagation de la foi. *Ses origines, ses commencements, ses progrès*, par ALEXANDRE GUASCO. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Nul n'était mieux qualifié pour écrire cette histoire que M. Guasco qui, depuis tant d'années, dirige à Paris le secrétariat de cette grande œuvre. Composé sur des documents de première main, ce travail contient des ren-

seignements de haut intérêt sur la propagande catholique au cours du siècle dernier. Après un regard dans le passé où se devinent les premiers linéaments de l'œuvre, l'auteur nous fait assister à sa naissance à Lyon et nous fait faire connaissance intime avec les premiers vaillants chrétiens qui en dirigèrent les destinées. L'œuvre s'organise, elle prospère, elle s'étend, bénie par les Papes et les évêques et subissant aussi les contradictions que rencontrent inévitablement sur leur route les œuvres de Dieu. Le dernier chapitre nous montre la progression des recettes, les libéralités dont l'œuvre a bénéficié et l'héroïsme des missionnaires envoyés par elle sur les plages les plus lointaines et les plus ingrates pour accomplir les conquêtes de Jésus-Christ. La situation des missions est indiquée dans les dernières pages et nous amène à remercier Dieu « d'avoir suscité dans notre pays, si riche en dévouements de toutes sortes, en élans généreux, la grande œuvre qui a contribué à réaliser tant de bien. » De cet exposé l'auteur — et il a bien raison — tire une conclusion d'encouragement et d'espérance.

ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Eugène Veuillot, frère de l'illustre écrivain Louis Veuillot, et son successeur à la direction du journal *l'Univers*, est mort, à Paris, le 18 septembre, à l'âge de 87 ans. Né à Boynes (Loiret), le 5 octobre 1818, M. Louis-Eugène VEUILLOT fut, dès l'âge de deux mois, amené à Paris où ses parents venaient se fixer, et à treize ans il commença ses études classiques. A peine les avait-il terminées qu'il partait pour Périgueux afin d'y rédiger le *Mémorial de la Dordogne*, où il succédait à son frère. Bientôt cependant il revenait à Paris où une place de rédacteur au ministère de l'intérieur lui avait été ménagée. Toutefois son goût pour la presse ne lui permit pas de conserver ces fonctions. Aussi le vit-on repartir pour la province et aller prendre à Angers la direction du *Journal de Maine-et-Loire*. Mais son frère ne tardait pas à le rappeler à Paris et, au commencement de 1844, il lui donnait une place à ses côtés dans la rédaction de *l'Univers*. Des lors la vie de M. Eugène Veuillot se confond avec celle de ce journal. Pendant la suppression de ce dernier sous l'Empire, de 1860 à 1867, il devint le correspondant de divers journaux étrangers et se consacra surtout à la direction de la *Revue du monde catholique*. Lorsque, en avril 1867, *l'Univers* put reparaître, il fut le bras droit de son frère dans la réorganisation de son journal, qui allait de nouveau jouer un rôle si important. Après la mort de Louis Veuillot en 1883, il en devint le directeur et continua à le maintenir au premier rang de la presse catholique. Doué d'un talent de polémiste remarquable, il acquit bientôt la réputation d'un des meilleurs journalistes de notre époque. En dépit de son labeur quotidien à *l'Univers*, M. Eugène Veuillot a trouvé le temps d'écrire un certain nombre d'ouvrages où se retrouvent toutes ses qualités d'écrivain, surtout une grande netteté de style et une remarquable précision de pensée. Le plus important, sans contredit, est celui qu'il a consacré à la mémoire de son frère Louis et que, malheureusement, il laisse inachevé. Voici la liste à peu près complète de ses livres : *Les Guerres de la Vendée et de la Bretagne* (*1790-1832*) (Paris, 1847, in-8) ; — *L'Église, la France et le schisme en Orient. Études historiques sur les chrétientés orientales et sur la guerre contre la Russie* (Paris, 1855, in-12) ; — *La Cochinchine et le Tonquin. Le Pays, l'histoire et les missions* (Paris, 1855, in-8) ; — *Questions d'histoire contemporaine*

(Paris, 1860, in-8); — *Le Piémont dans les États de l'Église. Documents et commentaires* (Paris, 1861, in-12); — *Récits variés* (Paris, 1861, in-12); — *Son Éminence le Cardinal Antonelli* (Paris, 1862, in-8); — *Monseigneur de Mérode* (Paris, 1863, in-8); — *Les Vies des Pères des déserts d'Orient, leur doctrine spirituelle et leur discipline monastique. Nouvelle édition, d'après le R. P Michel-Ange Morin, de l'ordre des minimes; avec une Introduction, des notes et des éclaircissements historiques* (Paris, 1864, 6 vol. in-8); — *Monsieur Louis Veuillot* (Paris, 1864, in-8); — *Les Pères X. de Ravignan et Ventura* (Paris, 1865, in-8); — *Monseigneur Gerbet, évêque de Perpignan* (Paris, 1865, in-12); — *Critiques et croquis* (Paris, 1866, in-12); — *Lettres de l'épiscopat français à propos des projets Ferry, précédées d'une Introduction par M. Eugène Veuillot, et suivies des lois sur l'enseignement de 1850, 1873 et 1875, avec une table analytique des arguments* (Paris, 1879, in-8); — *Louis Veuillot. Biographie extraite des célébrités catholiques contemporaines* (Paris, 1883, gr. in-8); — *Hommages à Louis Veuillot* (Paris, 1884, in-8); — *Le Comte de Falloux et ses Mémoires* (Paris, 1888, in-12); — *Louis Veuillot* (Paris, 1899-1904, 3 vol. in-8), ouvrage capital pour l'histoire de l'Église de France au XIXe siècle, dont l'auteur n'a pu achever le quatrième et dernier volume. M. Eugène Veuillot avait donné sous le voile de l'anonymat : *La Croix et l'épée. Récits de la guerre d'Orient. Campagnes de 1854 et 1855* (Paris, 1856, in-18).

— Nous apprenons avec un vif regret que M. Amédée DE MARGERIE, ancien doyen de la Faculté des lettres de l'Université catholique de Lille, est mort à la fin de septembre, au château de Tailleville (Calvados), à l'âge de 81 ans. Écrivain remarquable, savant de haute valeur, professeur des plus estimés, M. de Margerie a fourni une brillante carrière dans l'enseignement supérieur, à Nancy d'abord, dans la Faculté de l'État, puis à Lille, aux Facultés catholiques. Cultivant avec une égale aptitude la philosophie et la littérature, il a publié une double série d'ouvrages d'une indiscutable valeur, dont voici la liste : *De la Réforme universitaire* (Poitiers, 1850, in-8) ; — *Essai sur la philosophie de saint Bonaventure.* Thèse (Paris, 1855, in-8) ; — *De la Famille ; leçons de philosophie morale* (Paris, 1860, 2 vol. in-12) ; — *La Fontaine moraliste ; causeries* (Nancy, 1861, in-12) ; — *La Philosophie négative et la Philosophie chrétienne* (Nancy, 1864, in-8) ; — *Théodicée ; études sur Dieu, la création et la Providence* (Paris, 1865, 2 vol. in-8), plusieurs fois réimprimé ; *L'Académie de Stanislas de Nancy. Discours de MM. A. de Margerie et Saint-Marc Girardin* (Paris, 1880, in-8) ; — *Les Fausses Décrétales et les Pères de l'Église. Seconde lettre au R. P. Gratry* (Paris, 1870, in-8) ; — *L'Infaillibilité. Troisième lettre au R. P. Gratry* (Paris, 1870, in-12) ; — *Le Pape Honorius et le Bréviaire romain. Lettre au R. P. Gratry en réponse à sa lettre à Mgr Dechamp* (Paris, 1870, in-12) ; — *Philosophie contemporaine* (Paris, 1870, in-12) ; — *Quatrième Lettre au R. P. Gratry* (Paris, 1870, in-12) ; — *Réponse à Mgr Héfélé, pour faire suite aux lettres au R. P. Gratry* (Nancy, 1870, in-12) ; — *La Restauration en France* (Paris, 1871, in-8), plusieurs fois réimprimé ; — *La Liberté d'enseignement devant la Chambre des députés* (Paris, 1880, in-18) ; — *L'Abbé Mourlon, chanoine de la cathédrale de Moulins, sa vie et ses écrits* (Moulins, 1882, in-12) ; — *Le Comte Joseph de Maistre. Avec des documents inédits* (Paris, 1883, in-12) ; — *H. Taine* (Paris, 1894, in-8) ; — *Saint François de Sales* (Paris, 1899, in-12).

— Le distingué professeur Paul DECHARME, mort dernièrement à Vaudémont (Meurthe-et-Moselle), à l'âge de 66 ans, était né le 15 décembre 1839 à Beaune (Côte-d'Or). En 1859 il entra à l'École normale supérieure, fut reçu agrégé des lettres, puis nommé élève de l'École d'Athènes. De retour à Paris, il soutint avec succès, en 1863, ses thèses de doctorat rédigées à

l'aide des documents qu'il avait rapportés de Grèce. Envoyé bientôt après à la Faculté des lettres de Nancy pour y occuper la chaire de littérature grecque, il se fit remarquer par la haute valeur de son enseignement, et en 1883 il devenait le doyen de cette Faculté. En 1886, il était rappelé à Paris et chargé du cours de poésie grecque à la Sorbonne, comme suppléant de M. Jules Girard, qu'il a remplacé comme titulaire, en 1891. M. Paul Decharme laisse les ouvrages suivants : *Les Muses. Étude de mythologie grecque* (Paris, 1869, in-12), thèse pour le doctorat ; — *De Thebanis artificibus* (Paris, 1869, in-8), thèse pour le doctorat ; — *Mythologie de la Grèce antique* (Paris, 1879, in-8) ; — *Euripide et l'Esprit de son théâtre* (Paris, 1893, in-8). M. Decharme a donné également plusieurs mémoires aux *Archives des missions scientifiques*, par exemple : *Notice sur les ruines de l'Hiéron des Muses dans l'Hélicon* (1867) et *Recueil d'inscriptions inédites de Béotie* (1867).

— Un regrettable accident a causé dernièrement la mort, à l'âge de 52 ans, de M. Hermann von Wissmann, l'explorateur allemand qui a ouvert l'Est de l'Afrique à l'Allemagne et a si fort contribué à y établir ses colonies. En 1895, il avait été nommé gouverneur des possessions allemandes dans cette région, mais, dix-huit mois plus tard, sa mauvaise santé le contraignit à prendre sa retraite. Il laisse divers ouvrages intéressants à consulter sur la géographie de l'Afrique équatoriale et sur les progrès qu'y a faits la colonisation allemande. Voici les titres des principaux : *L. Wolf, E. von François, H. Mueller im Innern Afrikas. Die Erforschung des Kassai während der Jahren 1883, 1884 und 1885* (Leipzig, 1888, in-8) ; — *Unter deutscher Flagge quer durch Afrika von West nach Ost* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Antwort auf den offenen Brief des Herrn Dr. Warneck über die Thätigkeit der Missionen beider christlichen Confessionen* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Meine zweite Durchquerung Äquatorial-Afrikas vom Congo zum Zambèse während der Jahren 1886 und 1887* (Francfort-sur l'Oder, 1891, in-8) ; — *Schilderungen und Rathschläge zur Vorbereitung für die Aufenthalt und den Dienst in den deutschen Schutzgebieten* (Berlin, 1895, in-8) ; — *In den Wildnissen Afrikas und Asiens. Jagderlebnisse* (Berlin, 1901, in-4).

— Le 8 août, le romancier humoriste allemand, fort connu au-delà du Rhin, Julius Stinde, est mort à Olsberg, près de Cassel, à l'âge de 64 ans. Né à Kirch-Nuchel (Holstein), le 28 août 1841, Julius Ernst Wilhelm Stinde se livra d'abord à l'étude de la chimie et des sciences naturelles et entra comme chimiste dans une usine. Mais bientôt il abandonnait l'industrie afin de poursuivre ses études scientifiques. Il prit la direction du journal industriel de Hambourg, *Das Hamburger Gewerbeblatt*, et se mit à publier divers ouvrages scientifiques, tels que : *Kurzer Katechismus der mikroskopischen Untersuchungen der Schweine -und Menschenfleisches auf Trichinen* (Hamburg, 1865, in-8) ; — *Blicke auf das Mikroskop. Blätter und Skizzen aus dem Unsichtbaren der Natur* (Hamburg, 1868, in-8) ; — *Naturwissenschaftliche Plaudereien* (Hamburg, 1873, in-8) ; — *Alltagsmärchen Novelleten* (Hamburg, 1873, in-8) ; — *Aus der Werkstatt der Natur ! Streifzüge durch Feld und Flur, Haushalt und Leben* (Leipzig, 1880, 3 vol. in-8) ; — *Das Rauchen. Seine Ausübung und seine Einfluss auf das Wohlbefinden. Eine naturwissenschaftlich-diätetische Studie* (Berlin, 1887, in-8), et autres. Cependant un goût invincible pour les compositions théâtrales et les romans de mœurs attirait M. Julius Stinde et le poussait à abandonner ses recherches dans le domaine des sciences naturelles. On le vit donner, en effet, au théâtre de Hambourg plusieurs pièces, écrites en dialecte bas-allemand, qui furent jouées un grand nombre de fois, telles que : *Eine hamburgische Kœchin, Die Blumenhändlerin von St. Pauli*,

Der letzte Kapitel, etc. En 1876 il alla se fixer à Berlin et commença la publication de ces romans et nouvelles dans lesquels il s'est efforcé de décrire minutieusement la vie allemande et spécialement celle de la classe moyenne de la capitale de la Prusse. Ces volumes, qui rappellent, jusqu'à un certain point, ceux de Charles Dickens, l'illustre romancier anglais, obtinrent, pour la plupart, un énorme succès, particulièrement celui qui a pour titre : *Frau Buchholz* et dont on compte environ 50 éditions. Plusieurs d'entre eux ont été traduits en anglais et en français. Voici la liste des principaux : *Waldnovellen* (Berlin, 1881, in-8) ; — *Die Familie Buchholz* (Berlin, 1885, 3 vol. in-8) ; — *Buchholzens in Italien. Reise-Abenteuer von Wilhelmine Buchholz* (Berlin, 1885, in-8) ; — *Die Wandertruppe oder das Dekamerone der Verkannten. Paroditische Theaterskizzen* (Berlin, 1886, in-8) ; — *Die Perlenschnur und Anderes* (Berlin, 1887, in-8) ; — *Frau Buchholz im Orient* Berlin, 1888, in-8) ; — *Pienchens Brautfahrt. Eine Geschichte mit wenig Handlg. und viel Beiwerk* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Humoresken* (Berlin, 1892, in-8) ; — *Die Liedermacher* (Berlin, 1893, in-8) ; — *Ut'n Knick. Plattdeutsches* (Berlin, 1894, in-8) ; — *Das Torfmoor. Naturalistisches Familiendrama in 4 Aufzuge* (Berlin, 1894, in-8) ; — *Hôtel Buchholz. Austellungs-Erlebnisse der Frau Wilhelmine Buchholz* (Berlin. 1897, in-8) ; — *Die Opfer der Wissenschaft oder das Folgen der angew. Naturphilosophie* (Berlin, 1898, in-8) ; — *Tante Konstanze. Norddeutsche Novellen* (Berlin, 1900, in-8) ; — *Martinhagen. Eine Geschichte abseits der Heerstrasse* (Berlin, 1900, in-8).

— Un historien fort estimé en Allemagne, le Dr. Wilhelm ONCKEN, est mort le 11 août à Giessen, à l'âge de 67 ans. Né le 19 novembre 1838, à Heidelberg, il avait suivi les cours d'histoire et de philosophie d'Heidelberg, de Gœttinge et de Berlin, et avait pris ses grades en 1862. En 1866 il fut chargé d'un cours de philologie classique à l'Université de Giessen et en 1870 il devint professeur titulaire. Les ouvrages qu'il a publiés jouissent d'une grande popularité. En voici l'énumération : *Isocrates und Athen. Beitrag zur Geschichte der Einheits- und Freiheits- Bewegung in Hellas* (Heidelberg, 1862, in-8) ; — *Emendationum in Aristotelis ethica Nicomachea et politica specimen I* (Heidelberg, 1862, in-8) ; — *Unsere Lage bei Ausbruch des Krieges. Vortrag geh. am 24 Juli 1870 im grossen Clubsaale zu Giessen* (Giessen, 1870, in-8) ; — *Authentische Erzählung von der Zerstörung der Stadt Worms durch die Franzosen im Jahre 1869* (Karlsruhe, 1871, in-8) ; — *Die Staatslehre d. Aristoteles in historisch-politischen Umrissen. Ein Beitrag zur Geschichte der hellenischen Staatsidee und zur Einführung in die Aristotelische Politik* (Leipzig, 1875, in-8) ; — *Oesterreich und Preussen in Verfreiungskriege. Urkundliche Aufschlüsse über die politische Geschichte des Jahres 1813* (Berlin, 1879, 2 vol. in-8) ; — *Stadt, Schloss und Hochschule Heidelberg. Bilder aus ihrer Vergangenheit* (Heidelberg, 1885, in-8) ; — *Martin Luther in Worms und sein Fortleben in der deutschen Nation. Festrede* (Giessen, 1885, in-8) ; — *Luther's Fortleben in Staat und Volk. Vortrag* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Das Zeitalter des Kaisers Wilhelm* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Zwei Reden. I. Unsere Lage bei Ausbruch des Krieges. II. Festrede zur Feier des 80 Geburtstages der Fürsten Bismarck am National-Denkmal auf dem Niederwald, geh. am 31 März 1895* (Giessen, 1895, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Marcel ANGIBOUST, professeur de mathematiques spéciales au collège de la rue Lhomond, à Paris, mort accidentellement le 5 août, à Saint-Gingolph (Haute-Savoie) ; — Jean-Mathieu BARBIER, rédacteur à l'Agence Fournier, mort en août, à Ivry-sur-Seine, à 51 ans ; — Paul BOUTIGNY, ancien secrétaire de la rédaction du *Cocorico*, mort à Rolleboise, près de Mantes, en août ; — Jacques-Marie-Eugène

Godefroy CAVAIGNAC, fils du général Eugène Cavaignac, ancien ministre de la guerre, mort le 25 septembre, à 52 ans, dans son château de l'Ourne, près de Flers (Orne), lequel a publié l'*État et les tarifs des chemins de fer* (Paris, 1883, in-8) et, plus récemment, un important ouvrage de critique historique : *Formation de la Prusse contemporaine* (Paris, 1891, in-8); — le R. P. Augustin COLOMBEL, de la Compagnie de Jésus, fondateur du célèbre observatoire de Zikweï, mort à Chang-Haï (Chine), en août; — le chanoine CRESTÉ, supérieur de l'institution ecclésiastique d'Écouis, mort au commencement d'août ; — Alidor DALZANT, qui avait publié récemment un volume de lettres de Jules de Goncourt, mort le 10 septembre, à Astaffort (Lot-et-Garonne); — Vincent FARINOLE, qui avait fondé le journal républicain *la Revanche*, mort, vers le milieu de septembre, à Bastia, à 73 ans ; — l'abbé Jules-Joseph FAVROT, ancien professeur au séminaire d'Ornans (Doubs), auteur d'une *Histoire de Scey-en-Varais et du château Saint-Denis* (Besançon, 1890, in-12, mort curé Scey-en-Varais, le 6 septembre, à l'âge de 63 ans;—Léon GARNIER, chansonnier qui jouissait d'une célébrité des plus populaires, mort au commencement de septembre, au Perreux, près de Paris, à 49 ans, lequel a écrit les livrets de deux opéras comiques : *Pavie* et *Hardi les bleus !* et composé, en collaboration avec Delormel ou Saint-Maurice, les chansons connues, inspirées par la période boulangiste : *Père la Victoire*, *En revenant de la Revue*, *La Boiteuse*, *Derrière la musique militaire*, etc.; — René GOBLET, l'homme politique bien connu, mort le 14 septembre, à Paris, à 77 ans, lequel avait fondé à la fin de l'Empire le journal d'opposition le *Progrès de la Somme*, et qui dernièrement avait donné, au sujet de la politique du gouvernement actuel, à la *Revue politique et parlementaire*, un article intitulé : *Où allons-nous ?*; — Alfred LECONTE, mort à Issoudun, à la fin de septembre, à 81 ans, lequel avait publié des recueils de chansons et dirigé une feuille intitulée : *La Chanson française*; — Albert LE ROY, député, qui a publié une thèse de doctorat ès-lettres sur *la France et Rome de 1700 à 1715* (1902), divers travaux sur le jansénisme et a collaboré à *l'Événement*, au *Signal* et à *l'Action*, mort en août, à Saint-Fortunat (Ardèche); —Jean LÉRY, artiste peintre et auteur dramatique, mort en août, à Verneuil-sur-Seine (Seine-et-Oise); — Armand MARIOTTE, ancien rédacteur au *Pilori*, fondateur du *Nouvelliste de la Haute-Saône*, mort à Augicourt (Haute-Saône) en septembre; — Henri O'SHEA, né en Espagne de parents irlandais, naturalisé Français, auteur de *la Tombe basque*, *la Maison basque*, d'un *Traité de la couleur*, de divers *Guides* à Pau, à Biarritz, en Espagne et en Suisse, traduits en espagnol et en anglais, d'un *Guide du Musée du Louvre* et qui a écrit de nombreux articles de revues et de journaux, dans le *Journal des Débats*, entre autres, mort en septembre, à Biarritz; — Jules Arnous DE RIVIÈRE, collaborateur de *l'Écho de Paris*, mort le 12 septembre, à Paris, à 75 ans, lequel avait publié, sous le pseudonyme de Pic de Brasero, de nombreux opuscules sur les jeux de cartes, de dames, d'échecs, etc.; — François-Auguste SPULLER, frère d'Eugène, ancien préfet de la Haute-Marne, de Vaucluse et de la Somme, mort le 25 septembre, à Sombernon (Côte-d'Or), à 76 ans, lequel avait fondé le *Journal de Langres*, en collaboration avec son frère.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Friedrich BARTHGEN, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à l'Université de Berlin, mort le 6 septembre, à Rohrbach, près de Heidelberg, à 56 ans ; — Dr. Wilhelm VON BEZOLD, professeur de physique et de météorologie allemand, mort à Berlin, au milieu de septembre, à 68 ans ; — Dr. William Thomas BLANFORD, trésorier de la Société géologique de Londres, mort dernièrement à

73 ans, lequel est connu par le rôle important qu'il a joué aux Indes, comme attaché au « Geological Survey of India » et par les remarquables ouvrages qu'il a publiés, tels que : *Observations on the Geology and Zoology of Abyssinia, made during the Progress of the British Expedition to that Country in 1867-68.* (London, 1870, in-8), et *Fauna of British India. Mammalia.* Part I (London, 1888, in-8). — Dr. Heinrich BRESLAUER, professeur allemand de thérapeutique dentaire, mort le 19 août, à Salzschlirf, à 75 ans ; — Joseph-Léonce BUCHER, fondateur et ancien directeur du *Fremdenblatt*, de Lucerne, mort en cette ville, en août, à l'âge de 75 ans ; — Dr. Otto VON BÜNGNER, ancien professeur de chirurgie à l'Université de Marbourg, mort dernièrement à Saint-Blasien, à 47 ans ; — Dr. Gustave HAUSMANN, pédagogue allemand, ancien directeur de l'école supérieure de filles de Dresden-Altstadt, mort le 30 août, à Srtiesen, près de Dresde, à 66 ans ; — Karl August VON HEIGEL, auteur de diverses pièces de théâtre, mort le 6 septembre, à Riva, à 70 ans ; — Dr. Eduard HIS-HEUSLER, historien suisse, mort récemment à Bâle, à 88 ans ; — Dr. Georg W. A. KAHLBAUM, professeur et directeur d'un laboratoire de chimie à l'Université de Bâle, mort dans cette ville, le 28 août, à 52 ans, lequel laisse une *Histoire de la chimie moderne* et dirigeait une *Revue d'histoire de la médecine et des sciences naturelles ;* — Dr. KARG, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de médecine, mort le 1er septembre, à Zwickau, à 47 ans ; — Dr. Ernst KOHLSCHÜTTER, professeur de pathologie et de thérapeutique allemand, mort à Halle-sur-la Saale, le 8 septembre, à 67 ans ; — Franz Xaver KURZ-ELZHEIM, écrivain allemand, mort le 11 septembre à Chemnitz (Saxe), à 32 ans, lequel avait déjà publié plusieurs volumes, tels que *Estrella, Eine Artistengeschichte* (Leipzig, 1901, in-12) *et Die schöne Witfrau. Novelle* (Leipzig, 1901, in-12) ; — Mme Mathilde LAMMERS, femme de lettres allemande, morte récemment à Brême, à 68 ans, dont on peut citer, entre autres ouvrages : *Hausbackenes* (Bremen, 1886, in-8) et *Volks-Kaffeehäuser. Nach englischen Quellen bearbeitet* (Bremen, 1883, in-8) ; — Dr. Rudolf Peithner Ritter VON LICHTENFELS, professeur de construction des chemins de fer à l'École technique supérieure de Vienne, mort le 29 août, à Gratz ; — Dr. G. H. J. LJUNGGREN, professeur d'esthétique, de littérature et d'histoire de l'art à l'Université de Lund (Suède), mort dans cette ville, le 31 août ; — Johannes R. MITSOTAKIS, professeur de grec moderne au séminaire oriental de Berlin, mort dans cette ville, le 2 septembre, à 66 ans ; — Dr. David Binning MONRO, ancien vice-chancelier de l'Université d'Oxford, mort dans cette ville, le 21 août, à 73 ans, lequel laisse un excellent ouvrage : *A Grammar of the Homeric Dialect* (Londres, 1882, in-8) ; — Le R. P. Hippolyte NACKERS, ancien recteur des collèges de Tournai, Charleroi, Alost et Namur, et, pendant les dernières années, préfet des études à Alost, mort au collège de cette ville, le 13 août, à l'âge de 58 ans ; — Dr. Alexander VON OETTINGEN, professeur à l'Université de Dorpat, mort récemment dans cette ville, à 78 ans ; — Dr. Franz REULEAUX, professeur de construction de machines et de cinématique à l'École technique supérieure de Berlin, mort dans cette ville, le 20 août, à 76 ans ; — Dr. Hugo REYSSNER, auteur d'ouvrages sur le droit, mort à Berlin, le 4 septembre, à 78 ans ; — Dr. Adolf RIECKE, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la civilisation, mort dernièrement à Cannstatt, à 76 ans, lequel laisse, entre autres volumes : *Pythagoras. Zeit- und Lebensbild aus dem alten Griechenland* (Leipzig, 1894, in-8) et *Cornelia. Eine Erzählung aus Wimpfens Vorzeit* (Leipzig, 1898, in-8) ; — Dr. Hendrick Cornelis ROGGE, ancien professeur d'histoire hollandais, mort le 29 août, à Amsterdam, à 75 ans ; — Franz RUTH, professeur de géodésie à

l'École technique supérieure allemande de Prague (Bohême), mort le 30 août, à Bad Nauheim ; — Dr. Alfred SCHÄPER, professeur d'anatomie à Breslau, mort dans cette ville, le 7 septembre, à 42 ans ; — Ernst SCHERENBERG, poète allemand, mort le 17 septembre, à Eisenach, à 66 ans, dont nous citererons seulement les publications suivantes : *Gedichte. Gesammt-Ausgabe* (Leipzig, 1892, in-8) et *Niemals! Dem Fürsten Bismarck. Früjahr 1893* (Eberfeld, 1893, in-8) ; — Dr. Artur SCHNEIDER, ancien professeur d'archéologie et de topographie à l'Université de Leipzig, mort le 24 août, à Steinach (Tyrol), à 45 ans ; — Dr. Paul SCHUBERT, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'hygiène des écoles, mort dernièrement à Nürnberg, à 56 ans ; — Dr. Karl SCHWEIGGER, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort le 24 août, à Berlin, à 75 ans ; — Dr. T. R. THALEN, ancien professeur de physique à l'Université suédoise d'Upsal, mort dans cette ville, à 98 ans ; — le R. P. François VAN DEN ACKER, professeur de théologie morale au collège de Louvain, mort en cette ville le 28 août, à l'âge de 78 ans ; — Dr. Rudolf WEBER, professeur de géodésie et de reboisement, mort le 12 septembre, à Munich, à 63 ans ; — D. WIMMER, ecclésiastique allemand, auteur de l'ouvrage : *Der Kampf um die Weltanschauung*, mort récemment à Fribourg en Brisgau.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — Le 1er septembre, M. Collignon lit une lettre de M. Holleaux au sujet des fouilles pratiquées à Délos, et au cours desquelles ont été découverts des deniers frappés au nom du triumvir Marc-Antoine. — M. Omont lit un rapport sur le congrès de Liège pour la reproduction des documents figurés. — M. Héron de Villefosse lit une lettre du P. Delattre sur les fouilles de Carthage, et la découverte d'une prison militaire. — M. Cagnat parle de la découverte de pierres percées, qu'il croit être des étalons de mesures de capacité. — M. Michel Bréal signale le mot latin *sequare* employé par M. Cagnat, et qui signifie vérifier une mesure. — M. A. Thomas fait part à l'Académie de la découverte qu'il a faite de la véritable identité d'un légat du pape Boniface VIII en Danemark, lequel était originaire des environs de Carcassonne. — M. le docteur Hamy parle à l'Académie de deux manuscrits communiqués en 1734 à l'Académie des inscriptions au sujet des monuments de l'âge de pierre. — Le 8 septembre, M. Héron de Villefosse lit une lettre de M. Schlumberger sur les nouvelles acquisitions du musée de Constantinople. — M. Carton présente un mémoire sur le sanctuaire d'El Kanissia, monument romano-punique dont il connaît de nombreux équivalents. — M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Laynaud sur les fouilles d'Hadrumète. — Le 22 septembre, M. Viollet poursuit la lecture de son travail sur les élections ecclésiastiques au moyen âge. — M. Léopold Delisle complète les indications qu'il a données sur deux manuscrits français, l'un au Musée britannique, l'autre à la bibliothèque de Wernigerode. M. Cagnat commente une inscription du musée de Lambèse. — M. Léger parle du cycle épique de Marko Kraliévitch.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 2 septembre, M. L. Lallemand lit un chapitre de son « Histoire de la charité au moyen âge. » — M. Chuquet poursuit la lecture de son mémoire sur le prince de Hesse et ses rapports avec Dietrich, maire de Strasbourg. — Le 9 septembre, M. Esmein lit un mémoire sur une tentative de gouvernement parlementaire en 1789. — M. Chuquet termine son étude sur le prince de Hesse et raconte comment ce prince fit arrêter les officiers de deux régiments français. — Le 23 septembre, M. de Foville achève la lecture

de son mémoire sur l'Institut international de statistique. — M. Chuquet termine son mémoire sur Camille Desmoulins. — M. G. Monod lit quelques pages de la préface de la publication du Journal inédit de Michelet.

CONCOURS ET PRIX. — En 1906, la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de Troyes décernera cinq prix. Le premier est le prix trisannuel de 500 fr. fondé en 1901 par M. l'abbé Étienne Georges, de Troyes. Les travaux historiques, littéraires, archéologiques et biographiques présentés pour ce prix devront être relatifs à la province de Champagne et seront divisés en deux catégories : travaux inédits et travaux publiés. Les premiers seront examinés avant les seconds ; ceux-ci ne pourront entrer au concours qu'à défaut de travaux inédits ayant une valeur suffisante. Les auteurs des travaux inédits ne devront pas se faire connaître, sous peine d'être exclus du concours ; leurs manuscrits porteront une épigraphe ou devise qui sera répétée dans et sur le billet cacheté joint à l'ouvrage, et contenant le nom de l'auteur ; quant aux travaux publiés, ils devront l'avoir été dans le courant des trois années écoulées depuis la précédente attribution de prix et ne pas avoir été déjà couronnés. — Les quatre autres prix, d'une valeur de 100 fr. chacun, seront décernés : 1° à l'auteur de la meilleure *Étude sur les différentes organisations du crédit agricole ;* 2° à l'auteur de la meilleure *Étude sur la fièvre typhoïde à Troyes pendant les trente dernières années*, c'est-à-dire depuis le 1er janvier 1874 jusqu'au 1er janvier 1904. Il conviendra de déterminer les causes qui ont pu avoir de l'influence sur l'augmentation ou la diminution de cette maladie ; 3° à l'auteur du meilleur *Projet d'aménagement et de décoration des principales places publiques de Troyes*, avec dessins à l'appui ; — 4° à l'auteur de la meilleure *Histoire d'une commune ou d'un canton de l'Aube.* — Les concurrents, pour ces cinq prix, devront faire remettre leurs manuscrits à Troyes, chez le secrétaire de la Société, au plus tard le 1er mars 1906. La Société déterminera, avant les séances publiques, si les récompenses attribuées aux lauréats leur seront remises en médailles, en livres, en objets d'art ou en argent.

PARIS. — *A mes petits enfants. Pourquoi obéir à l'Église?* par M. le comte Domet de Vorges. Tel est le titre d'une plaquette à répandre dans les milieux populaires où l'on ignore ce qu'il y a de plus élémentaire en matière de religion. On y trouvera une doctrine sûre, claire, sous un petit volume, format de poche. Les petits enfants et les grandes personnes y rencontreront un peu de cette doctrine de l'au-delà qui fait supporter les amertumes de la vie présente (Paris, et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, s. d. (1905), in-32 de 39 p.).

— Le tome XXXIV (année 1904), de l'*Almanach des spectacles* de M. Albert Soubies, qui vient de paraître (Paris, Flammarion, 1905, petit in-12 de 138 p., avec eau-forte de Lalauze. — Prix : 5 fr.) est divisé ainsi qu'il suit : Opéra. — Comédie-Française. — Opéra-Comique. — Odéon. — Gymnase. — Vaudeville. — Palais-Royal. — Variétés. — Porte-Saint-Martin. — Ambigu. — Gaîté. — Châtelet. — Renaissance. — Théâtre Antoine. — Théâtre Sarah-Bernhardt. — Bouffes-Parisiens. — Folies-Dramatiques. — Nouveautés. — Athénée. — Cluny. — Déjazet. — Théâtres de quartier. — Salles diverses. — Cafés-Concerts. — Province. — *Documents concernant le Théâtre*. I. Bibliographie. II. Concours de prix. III. Critique théâtrale. IV. Nécrologie.

— La brochure de Dom J.-M. Besse intitulée : *La Loi salique* (Lyon, Witte, in-8 de 32 p.) est la reproduction d'une conférence faite par le savant bénédictin à la Société d'études historiques et littéraires de Lyon. Elle contient une Lettre-Préface de M. Paul Bourget. L'auteur expose comment s'est

formée « la loi salique » qui reste la règle fondamentale de la monarchie française : œuvre du temps et des nécessités historiques et non œuvre réfléchie des hommes, elle a été le plus merveilleux instrument de la formation de la France.

— Dans un article donné en 1903 au *Moyen Age : De quelques Personnages du* IXe *siècle qui ont porté le nom de Hilduin* (Tirage à part. Paris, Bouillon, 1903, in-8 de 34 p.), M. Ferdinand Lot, s'était efforcé, par des rapprochements ingénieux, de réduire à quatre et peut-être à trois les quinze Hilduin que l'on rencontre sous le règne de Charles le Chauve. Dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (t. LXV, 1904), M. J. Calmette s'est efforcé de battre en brèche sur un point ces identifications, en distinguant le candidat de Charles le Chauve au siège archiépiscopal de Cologne en 870 de l'administrateur du même diocèse en 865-866. Dans une nouvelle note sur *les Abbés Hilduin au* IXe *siècle* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXVI Nogent le Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 4 p.), M. Lot détruit les objections de son contradicteur. — Mais, de son côté, il se voit amené à rectifier son travail primitif (*Sur les Hilduins, note rectificative.* Extrait du *Moyen Age*. Paris, Bouillon, 1904, in-8 de 5 p.), en identifiant l'archichapelain de Charles le Chauve, non plus avec Hilduin Ier, abbé de Saint-Denis, mais avec Hilduin II, abbé de Saint-Germain-des-Prés.

— Voici deux nouvelles publications relatives, l'une directement, l'autre indirectement à Jeanne d'Arc. M. J.-B.-J. Ayroles, l'auteur bien connu de *la Vraie Jeanne d'Arc*, a remis nettement et vigoureusement à sa place l'ignorant professeur politicien, récemment insurgé contre l'héroïque vierge de France, dans un opuscule très utile à répandre : *M. Thalamas contre Jeanne d'Arc* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-18 de 22 p.). — M. le comte Paul Durrieu a écrit une de ces études d'histoire et d'art où il excelle : *Les Souvenirs historiques dans les manuscrits à miniatures de la domination anglaise en France au temps de Jeanne d'Arc* (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1905, in-8 de 25 p.).

— Le poème de la fin du XIIIe siècle qui a pour titre : *Le Tournoi de Chauvency* et pour auteur Jacques Bretex ou Bretel, est peu connu et peu consulté, bien qu'ayant eu déjà deux éditions, dont la plus récente a été donnée à Mons en 1898, par les soins de M. Gaëtan Hecq, dans le XXXIe volume des *Publications de la Société des bibliophiles belges*. C'est donc une très heureuse idée qu'ont eue MM. Émile Duvernoy, archiviste de Meurthe-et-Moselle, et René Harmand, professeur au lycée de Nancy, que d'en publier une analyse accompagnée d'éclaircissements et où ils se sont particulièrement attachés à faire ressortir les renseignements qui en résultent sur la haute société de l'époque dont il s'agit : *Le Tournoi de Chauvency en 1285. Étude sur la société et les mœurs chevaleresques du* XIIIe *siècle* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in 8 de 51 p. — Prix : 2 fr.).

— La bibliothèque de Dijon contient sous le n° 525 un manuscrit de poésies françaises, du XIVe siècle, jadis décrit par Gaston Paris. Ce manuscrit avait été malheureusement mutilé à une époque ancienne. Un hasard qui en a fait retrouver un feuillet a permis à M. Omont de constater la présence à la Bibliothèque nationale de quelques autres feuillets. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils nous apprennent que le manuscrit a été copié à Paris entre 1355 et 1362 par un calligraphe d'origine poitevine déjà connu, Mathias Du Rivau, dont le duc de Berri mit le talent à contribution. Dans la *Notice* qu'il nous donne *sur quelques feuillets retrouvés d'un manuscrit français de la bibliothèque de Dijon* (s. l. n. d., in-8 de 11 p.), M. Omont

indique le contenu des feuillets encore perdus, ce qui permettra de les reconnaître.

— Tout le monde connaît la précieuse collection des *Notices et extraits des manuscrits*, que publie l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Elle n'était commencée que depuis peu d'années quand le comité des finances en proposa la suppression à l'Assemblée nationale. L'Académie crut devoir faire entendre une protestation et publia un mémoire à cet effet, rédigé par une commission spéciale. M. Henri Omont a retrouvé et nous fait connaître un autre *Mémoire de La Porte Du Theil*, l'un des membres de la commission académique, *pour la continuation des Notices et extraits des manuscrits en 1790* (Extrait de la *Revue des Bibliothèques*. Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 11 p.) qui expose et l'objet et la méthode du travail et en fait ressortir l'utilité.

— M. Ferdinand Lot extrait du *Moyen âge* un curieux fascicule de *Mélanges carolingiens* (Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 60 p.). Il y propose une ingénieuse identification de *Vetus* ou *Veteres domus*, dont il est question dans l'histoire franco-normande du IXe siècle, avec Louviers dont le nom viendrait de *Loci veteres*. Une autre identification qu'il propose est celle du fameux pont de Pitres dont la construction et l'entretien occupèrent si longtemps la sollicitude de Charles le Chauve avec Pont de l'Arche; mais il ne croit pas que le vieux pont de pierre détruit en 1856 puisse se réclamer de Charles le Chauve. Un troisième mélange tend à prouver que le nom ancien de la Bresle est Vinglena ou Vinlena. Enfin le Pons Liadi, dont il est fait mention dans les Annales Bertiniani, ne serait autre que Pontailler.

— Notre très distingué collaborateur M. Lucien Auvray a donné le huitième fascicule (feuille 37 à 53, colonnes 585 à 848) de son importante publication : *Les Registres de Grégoire IX, recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican* (Paris, Fontemoing, in-folio à 2 colonnes. — Prix : 9 fr. 90).

— M. Godefroy Kurth vient de faire paraître une nouvelle édition de son bel ouvrage : *L'Église aux tournants de l'histoire* (Paris, Retaux, 1905, in-18 de VIII-205 p. — Prix : 2 fr. 50). « Ce petit livre, dit l'éminent professeur de Liège, contient la substance du cours que j'ai professé à Anvers, pendant l'année 1896-1897, à l' « Extension universitaire pour femmes. » — La nouvelle édition que j'en offre au public ne se distingue que fort peu de la première : une ou deux inexactitudes ont été corrigés tacitement, deux ou trois paragraphes ont été remaniés, et c'est tout. — Je n'ai pas cru devoir, comme quelques critiques, d'ailleurs bienveillants, me l'ont demandé, alourdir de notes et de références un exposé qui s'adresse au grand public et qui vise à lui donner des idées plutôt qu'à lui apprendre des faits. Comme on le verra, je suppose ceux-ci connus du lecteur, et je me persuade qu'il voudra bien me croire sur parole s'il m'arrive de temps à autre de faire état de choses qui lui sont peu connues. » — En septembre 1900, le *Pobybiblion* a longuement parlé de la première édition de cet ouvrage (t. LXXXIV, p. 250-253).

— Appelé à présider en 1903 la distribution des prix au lycée d'Albi, M. Jean Jaurès a cru bon de parler politique. Dans son *Discours à la jeunesse* (Paris, Cornély, in-16 de 28 p. — Prix : 0 fr. 40), il a d'abord glorifié la république, qui apprend, paraît-il, aux Français « à concilier la liberté et la loi, le mouvement et l'ordre, à se combattre sans se déchirer. » Il chante aussi la paix définitive entre les nations; il célèbre aussi le courage « qui ne laisse pas aux mains de la force la solution des

conflits que la raison peut résoudre », le courage « qui ne subit pas la loi du mensonge triomphant qui passe, et ne fait pas écho aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques. » A l'appui de ces belles définitions, il aurait pu invoquer les exemples de M. Combes et de ses expulseurs, et les procédés de la presse, si réfractaire au mensonge, comme cela résulte du livre de M. l'abbé Bertrin sur *la Criminalité de la France*. On peut le voir par ces quelques indications, le Homais du socialisme ne manque pas d'aplomb, et il a fallu une forte dose de patience, au moins à un certain nombre de ses auditeurs, pour ne pas répliquer par « des huées fanatiques » aux « applaudissements imbéciles » des autres. C'est à M. Jaurès, bien entendu, que sont empruntées ces aimables expressions.

— Le 22 mai dernier, M. Firmin Bacconnier a fait, dans la salle de la Société de géographie, une conférence sur *la Question ouvrière et la Sécurité nationale* qui a ensuite a été l'objet d'une brochure de propagande (Paris, Librairie des Saints-Pères, in-8 de 12 p.) dont voici la conclusion : « Le mouvement syndical ne redeviendra professionnel qu'avec un régime qui, n'ayant pas à le craindre, n'aura pas de raison pour s'en faire un instrument politique, et un seul régime, parce qu'il n'est pas électif, remplit cette condition : c'est la Monarchie héréditaire. La Monarchie a même intérêt à décentraliser les professions, je veux dire à développer les libertés syndicales, à favoriser en un mot l'organisation corporative qui est la base du régime représentatif... Pour nous, la Monarchie n'est pas une fin, mais un moyen : elle est le moyen, le seul, de rendre au peuple les justes garanties qui lui sont dues par l'organisation corporative, par la restitution de la propriété professionnelle, par la protection du travail national. » — (Prix : Un exemplaire, 0 fr. 30; dix exemplaires, 2 fr. 50).

— Au moment où il semble légitime de penser que la rupture de toute relation diplomatique entre la France et le Saint-Siège va mettre en question le maintien du protectorat catholique de la France en Orient et en Extrême-Orient, on lira avec intérêt l' « étude historico-juridique » très documentée qu'un prélat romain bien renseigné vient de consacrer à la question (*Le Protectorat catholique de la France en Orient et en Extrême-Orient*, 3e éd., revue et corrigée par l'auteur. Paris, éditions des *Questions actuelles*, s. d., in-16 de 32 p. — Prix : 0 fr. 10). Ce travail comprend trois parties essentielles qui rappellent le droit de la France à protéger les intérêts catholiques en Orient et en Extrême-Orient et les honneurs réservés aux représentants de la France dans ces contrées. L'auteur traite de « fausseté absolue » (p. 4) l'idée que le Saint-Siège ait, par manière de représailles pour la rupture des relations diplomatiques, menacé d'enlever à la nation française le protectorat catholique.

CHAMPAGNE. — La Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube nous envoie le tome XL de la 3e série de ses *Mémoires*, qui correspond au tome LXVIII de la collection et renferme les travaux imprimés pendant l'année 1904 (Troyes, imp. Paul Nouel, in-8 de 510 p., avec 6 planches). Les travaux en question sont les suivants : *Supplément au Catalogue descriptif et raisonné du Musée d'art décoratif de Troyes* (*Musée Piat*), par M. Louis Le Clert (p. 5-39, avec un portrait du fondateur de ce musée); — *Instruments de musique usités dans nos églises depuis le treizième siècle*, par M. l'abbé A. Prévost (p. 42-226). Cette très érudite étude est sensiblement la plus étendue du volume ; elle est complétée par une table des noms propres (paginée spécialement I-VIII), et aussi par une table des matières ; — *Notice sur la vie de Pasteur*, par M. le Dr Maurice

Boigey (p. 227-249) ; — *La Statue de sainte Marthe dans l'église Sainte-Madeleine de Troyes*, par M. l'abbé Charles Nioré (p. 251-282, avec 3 planches) ; — *Aleran Ier et Aleran II, note historique sur les comtes de Troyes au* IXe *siècle*, par M. l'abbé A. Pétel (p. 285-323), signalée plus amplement, par son tirage à part, dans notre précédente livraison (p. 283-284) ; — *Le « Vocabulaire troyen » de Grosley*, par M. Julien Dubois (p. 325-344) ; — *Quelques Seigneuries de l'ancien comté de Brienne-Blaincourt, Épagne et Vaubercy*, par M. Louis Le Clert (p. 345-427, avec 2 planches).

Dauphiné et Savoie. — Poursuivant son œuvre scientifique si méritoire et si digne d'encouragement, la Commission française des glaciers a publié, en 1904 comme en 1903, deux fascicules pleins de renseignements d'un grand prix. Le premier de ces fascicules, extrait de l'*Annuaire du Club alpin français* pour 1903, contient le substantiel *Rapport* de M. Paul Girardin *sur les observations glaciaires* exécutées par lui *en Maurienne, en Vanoise et Tarentaise, du 21 août au 24 septembre 1903*, — duquel il résulte que « le régime du recul continue à prévaloir pour le plus grand nombre des glaciers observés, avec des exceptions, et beaucoup de diversité dans la valeur et l'allure de ce recul », — et aussi les observations faites par le guide Joseph-Antoine Fabre sur les glaciers du massif de la Vanoise pendant l'été de 1903 (Paris, typ. Renouard, 1904, in-16 de 47 p., cartes et grav.). — M. l'inspecteur des eaux et forêts P. Mougin a donné, dans le second fascicule, un excellent résumé des *Observations sur l'enneigement et sur les chutes des avalanches exécutées en 1903 par l'Administration des eaux et forêts dans les départements de la Savoie*, insistant tout particulièrement sur les résultats fournis par le groupe d'appareils nivométriques disposés en 1902 au sud-ouest du Mont-Blanc, sur les expériences faites à Chambéry pour déterminer la meilleure méthode de mensuration de la neige, et terminant par l'état des chutes de neige et par l'état des avalanches et de leurs dégâts pendant l'hiver 1902-1903 (Paris, typ. Ph. Renouard, 1904, in-4 de 19 p., avec fig.). Quelle que soit la valeur de ces deux fascicules, nous ne pouvons pas ne pas y regretter l'absence de la si utile *Revue de glaciologie* rédigée les deux années précédentes par M. Charles Ribot ; espérons que cette lacune n'est que temporaire, et que les fascicules suivants de la Commission française des glaciers contiendront la suite de ce travail digne de tous les éloges.

Franche-Comté. — Nous avons noté ici même, en juin 1898, un travail de M. Émile Longin sur *Saint Pierre Fourier et la Franche-Comté* (*Polybiblion*, t. LXXII, p. 550-551), lequel a été complété dernièrement par un autre, intitulé : *Saint Pierre Fourier en Franche-Comté*. Ces parties d'un même sujet viennent d'être heureusement réunies en un volume qui a pour titre : *Deux Études sur saint Pierre Fourier* (Vesoul, Louis Bon, 1905, in-8 de 278 p.). Pour donner une idée générale de l'étude la plus récente : *Saint Pierre Fourier en Franche-Comté* (la plus considérable puisque, placée en tête du volume, elle va jusqu'à la page 206), nous ne saurions faire mieux que de citer le passage suivant (p. 8-9) qui résume fort bien la tâche que M. Longin s'est imposée et qu'il a parfaitement remplie : « Je voudrais combler les lacunes des hagiographes au moyen des dépositions recueillies dans les enquêtes canoniques de 1673 et de 1682. Bon nombre des habitants de Gray entendus à ces deux époques avaient intimement connu le saint Père ; d'autres s'étaient confessés à lui ou avaient servi sa messe ; plusieurs avaient surpris le secret de ses extases à l'autel ; une simple domestique se gloriflait d'avoir eu le bonheur de seconder pendant près de deux années le jeune serviteur du saint général des chanoines réguliers, poussant la

vénération envers celui-ci jusqu'à recueillir pieusement les miettes de sa table. La première enquête canonique du diocèse de Besançon, en particulier, donne des indications précieuses sur les diverses demeures du vénérable serviteur de Dieu, et je n'hésiterai pas à lui faire de larges emprunts; si ce n'est pas la plus complète, c'est du moins celle qui traduit le plus fidèlement le culte des Graylois pour Pierre Fourier; prêtres, magistrats, bourgeois, artisans, vierges consacrées au Seigneur, nobles veuves ou femmes du peuple, tous proclament à l'envi la sainteté du religieux qui, vêtu d'une soutane tout usée et d'un manteau tout rapiécé, passait par les rues désertes pour se soustraire aux hommages qu'on lui rendait; ils en rapportent d'innombrables preuves; ils exaltent son humilité, sa mortification, sa douceur; ils publient en même temps les guérisons et les grâces obtenues par son intercession; ils disent le respect avec lequel on gardait ses reliques, et il se trouve, somme toute, que cette enquête canonique est une véritable page d'histoire. » La présente contribution à la biographie du « saint Père de Mattaincourt », enrichie de notes très nombreuses, terminée par une table onomastique, est tellement importante que nul désormais ne pourra l'ignorer s'il veut être exact et complet en ce qui concerne les dernières années de saint Pierre Fourier.

— Encore une brochure sur Pasteur, due à la plume de M. J. Flahaut : *Louis Pasteur* (Paris, Savaète, s. d. [1905], in-8 de 32 p.), laquelle, en trois courts chapitres, rappelle, avec autant de netteté que d'agrément, ce qu'ont été « l'œuvre et l'homme. » Le premier chapitre, intitulé : *Le Savant*, donne un aperçu des travaux de l'illustre chimiste; le deuxième nous montre ce que fut *l'Homme*; le dernier est consacré au *Chrétien*. Pour composer cette biographie, M. Flahaut s'est inspiré de cinq des meilleures études publiées sur Pasteur, parmi lesquelles il a placé au premier rang, comme il convient, le livre de M. R. Vallery-Radot : *La Vie de Pasteur*, dont le *Polybiblion* a parlé en septembre 1901 (t. XCII, p. 203-205).

Ile-de-France. — On fera une promenade aussi agréable qu'instructive *Autour du plateau de Liancourt*, en prenant pour guide M. l'abbé Amédée Beaudry (Paris, Chéronnet, 1905, gr. in-8 de 64 p., fig. et planches. — Prix : 6 fr.). Il n'a d'autre prétention que de nous donner le récit « sans apprêt » de l'excursion faite le 28 juin 1904 à travers les villages de Breuil-le-Sec, de Nointel de Catenoy, de Sacy-le-Grand, de La Bruyère, de Rosoy, de Verderonne et de Mogneville par les membres de la Société archéologique et historique de Compiègne. Mais l'on pense bien que l'aimable et érudit secrétaire de la Société a rempli son récit des observations archéologiques les plus précises, sans négliger de nous fournir sur le passé des lieux qu'il nous fait parcourir des renseignements puisés aux sources originales. Ces bourgs et villages n'ont pas seulement l'avantage d'une situation pittoresque; ils offrent plus d'un sujet d'étude à l'archéologue. Et ce n'est pas seulement l'architecture des édifices qui est intéressante : ils renferment des morceaux de sculpture, des broderies, des dentelles dignes de retenir l'attention. Les dessins et les clichés photographiques qui accompagnent la brochure de M. l'abbé Beaudry — il n'y en a pas moins de dix-sept, — rehaussent la valeur de la publication.

Languedoc. — Dans le fonds de l'ordre de Malte, aux archives départementales de la Haute-Garonne (liasse I, n° 95, cote inscrite au XVIII° siècle au dos du document), existe une charte de 1194, qui concerne Podium Siuranum, aujourd'hui Pexiora, arrondissement et canton sud de Castelnaudary (Aude). En raison de ses caractères extérieurs et des renseigne-

ments qu'elle donne sur les origines de la vie communale en Languedoc, cette charte a paru doublement intéressante à M. l'abbé Sabarthès qui l'a publiée dans le *Bulletin historique et philologique*, 1903, et en tirage à part (Paris, Impr. nationale, 1904, in-8 de 8 p.). La charte de Pexiora n'est pas une charte de commune ; on n'y trouve ni consulats, ni magistrats élus par les habitants. Ce sont les co-seigneurs du lieu, Soubiran, commandeur de la *domus ospitalis* de Saint-Jean de Jérusalem, et deux nobles, Sicard de Laurac et Aymeric de Roquefort, qui agissent en leur propre nom. Tout ce qu'ils concèdent émane de leur volonté, mais offre de réels avantages et une sauvegarde efficace aux habitants ; car toute violation des personnes ou des choses est passible d'une peine énoncée par ce petit code en 17 articles. Si dans le Midi, l'affranchissement des communes fut moins rapide que dans le Nord, cette charte prouve que les seigneurs de la région languedocienne ne se désintéressèrent ni du bien moral ni du bien matériel de leurs vassaux.

— En 678, le roi Wamba, voulant rétablir la concorde parmi les évêques dont quelques-uns avaient empiété sur le diocèse voisin, fixa les limites de chaque évêché de la Narbonnaise, par un rescrit rendu à Tolède. Le problème topographique posé par ce document a donné lieu à plusieurs solutions qui, pour l'ancien diocèse de Carcassone, ne sont guère satisfaisantes. M. l'abbé Sabarthès reprend ce problème dans une étude sur *les Évêchés de la Narbonnaise en 678* (Extrait du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, tome VIII. Narbonne, Caillard, 1905, in-8 de 12 p.). « *Carcassona hæc teneat : De Monte Rufo usque ad Angeram, de Angosa usque Montana,* » lit-on dans le document dont M. Cros-Mayrevieille, dans son *Histoire du comté de Carcassonne*, et M. Foncin, dans son *De veteri Carcassonis civitate*, donnent des interprétations que M. Sabarthès discute. L'un et l'autre érudit ont remarqué que certains noms inscrits par le notaire du roi wisigoth ne ressemblent nullement aux dénominations romaines, et le second en conclut qu'il faut parfois corriger le texte. A leur opposé, M. Sabarthès y voit des noms venus du grec et déformés par la prononciation, ou des noms latins, mais assujettis aux variantes locales. Il identifie, en conséquence, *Montana* avec la Montagne Noire, *Angosa* (du grec Αγκος, vallée) avec la *Vallis Aquitanica*, maintenant le Val-de-Daigne, *Angera* (du grec Αγγαρα, maison de poste) avec une station qui existait sur la voie romaine à la limite du *pagus Carcassesis* et du *pagus Tolosanus*, enfin *Mons Rufus* avec le *Roc gris*, près de l'église de Saint-Pierre d'Alaric.

LYONNAIS. — Avec son numéro de septembre 1905, *la Revue forésienne illustrée* a changé de titre ; elle s'appelle aujourd'hui : *La Revue du Sud-Est illustrée*. Aucun autre changement d'ailleurs (Lyon, rue Stella, 3 ; Saint-Étienne, rue du Général-Foy, 4).

POITOU. — Assez vivement pris à partie par M. Alfred Richard dans un mémoire de la Société des antiquaires de l'Ouest, M. Ferdinand Lot a cru devoir publier une *Réponse à la défense de M. Alfred Richard* (Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*. Poitiers, impr. Blais et Roy, 1905, in-8 de 24 p.). Le point le plus intéressant peut-être de cette réponse est la fixation de la mort d'Eudes de Chartres à l'année 996.

SAINTONGE. — M. Georges Musset ayant trouvé dans les archives de M. le duc de la Trémoille, un certain nombre de documents relatifs aux droits payés par les navires aux seigneurs de Royan, a voulu rechercher quelle était la nature et l'origine de ces droits. La conclusion de son étude : *La Coutume de Royan au moyen âge* (La Rochelle, imp. Noël Texier et fils,

1905, in-8 de 116 p., avec pl.) est que cette coutume, en ce qui concerne les vins, était bien, comme les autres coutumes, un droit du seigneur de la ville. Des circonstances particulières purent, à un moment donné, en faire exercer la perception au château de l'Ombrière à Bordeaux; mais ce droit aurait dû être rendu à Royan où les seigneurs entretenaient à grands frais des châteaux destinés à protéger l'embouchure du fleuve, comme les témoins le déclarent formellement dans les enquêtes. La perception du droit à Bordeaux constituait un double emploi et causait aux marchands un préjudice contre lequel ils ne cessèrent de protester pendant tout le cours du moyen âge. A la suite de son intéressant travail, M. G. Musset a publié des comptes et des documents s'y rapportant, tous des XIVe et XVe siècles.

Belgique. — Le discours de M. Georges Legrand sur *le Travail* (Namur, Godenne, s. d., in-8 de 53 p.) est tout à fait excellent. L'orateur montre d'abord, à la lumière de l'enseignement chrétien et de l'économie sociale, que le travail est pénible, et que c'est une loi pour l'humanité, dont il est une condition de conservation et de vie; qu'il s'impose à tout homme comme une obligation morale, et que son but suprême, suivant la parole de Le Play, est la vertu et non la richesse. Tel est l'objet de la première partie du discours. La seconde envisage les principales modalités du travail eu égard à l'objet du travail; la troisième partie esquisse les formes principales que présente le travail chez les différents peuples, aux différentes époques, au point de vue de la situation du travailleur, et l'auteur conclut en évoquant la belle image du travailleur libre, tel que la religion chrétienne l'a formé « actif dans son travail et se tenant debout devant les rois. »

— Un autre discours du même M. Georges Legrand, que l'on peut considérer comme un complément pratique du précédent : *Pourquoi nous devons être optimistes* (Namur, Godenne, s. d., in-8 de 53 p.) prêche à la jeunesse l'optimisme, c'est-à-dire, pour préciser ce terme parfois un peu suspect, la confiance en Dieu, en soi-même et en l'avenir. Pour réussir ici-bas, il faut être optimiste; il faut l'être aussi pour alléger son lot de souffrance sur la terre, car le pessimisme est une véritable maladie de l'âme; l'orateur confesse d'ailleurs que, vue du côté simplement humain, la vie semble autoriser le pessimisme, et que la raison christianisée est seule capable de donner à la vie, même remplie de souffrance, une signification heureuse. L'optimisme c'est donc, pour M. Legrand, et pour tout observateur de bon sens, l'existence chrétiennement comprise. Cette façon de considérer la vie est la seule en effet, qui nous sauve de l'ennui, du découragement et du désespoir. Brochure excellente, pleine de vérité, de sagesse et de bon sens.

Bohême. — Excellente innovation. Cinq fois par an des savants tchèques donnent en latin depuis janvier dernier, une revue très complète du mouvement théologique en Russie, Pologne, Bohême, Bulgarie, Serbie et Croatie. La revue, qui parait en fascicules in-8 variant de 40 à 60 pages, est intitulée : *Slavorum Litterae theologicae*. On s'abonne à Prague, à l'Imprimerie archiépiscopale, I-190 (Prix : 7 fr. 50).

Italie. — M. Salomone Morpurgo consacre quelques pages à la mémoire de Desiderio Chilovi, mort le 7 juin dernier, après avoir dirigé pendant vingt années la bibliothèque nationale de Florence : *In memoria di Desiderio Chilovi* (s. l. n. d., in-8 de 5 p.). La courte liste des publications du regretté bibliothécaire termine cette notice.

Sibérie. — Marc Séchaud est un Savoisien d'origine, élevé en Suisse, qui, parti pour la Russie, afin d'y rejoindre sa mère, fut, au moment même où

il y arrivait, impliqué dans une affaire de haute trahison et déporté en Sibérie. Il y demeura plus de vingt-cinq ans ; mais étant enfin parvenu à s'échapper, il regagna les environs de Neuchâtel dans le courant de l'été de 1904 et essaya de se remettre au travail. Mais sa santé était minée par les privations, les fatigues, les coups et le chagrin ; ses forces le trahirent, et il est actuellement incapable de subvenir à ses besoins. Émues de pitié, des âmes charitables ont entrepris de venir en aide à ce malheureux et s'efforcent de le mettre à l'abri de la misère, s'il est possible, pour le reste de son existence. En achetant l'émouvant *Récit de Marc Séchaud, ex-forçat sibérien* (Paris, Daragon, 1905, in-16 de 48 p. — Prix : 1 fr.), on se procurera un document intéressant à plus d'un titre, et — ce qui vaut mieux encore — on s'associera à cette bonne œuvre.

Madagascar. — Le Comité de Madagascar a entrepris depuis plusieurs années la publication des anciens textes relatifs à l'histoire de cette grande île, aujourd'hui française, depuis le moment où les Européens en firent la découverte, c'est-à-dire depuis l'an 1500. Pour faire connaître à tous les adhérents du Comité l'utilité et l'intérêt de cette publication, M. Étienne Hamélius a, dans l'Assemblée générale du 20 juillet 1904, raconté quelques épisodes de cette curieuse histoire, et il l'a fait avec beaucoup de verve et d'agrément. Cette conférence se trouve dans celle des « Publications du Comité de Madagascar » qui est intitulée : *Rapport du Conseil d'administration à l'Assemblée générale du 20 juillet 1904, conférence de M. Étienne Hamélius, liste des membres du Comité* (Paris, Comité de Madagascar, 1904, in-8 de 48 p.).

États-Unis. — Le volume XXVII publié par la Smithsonian Institution : *Proceedings of the United States National Museum* (Washington, Government Printing Office, 1904, in-8, de 998 p.) ne contient pas moins de 32 articles dont la plupart sont superbement illustrés par la photogravure. Ils traitent spécialement de l'histoire naturelle, donnant la description des pièces appartenant au Musée national de Washington. Les articles les plus importants sont les suivants : 1° Contribution à l'histoire naturelle des isopodes, par M. Harriet Richardson, 89 p. et 92 gravures au trait ; 2° Revue des poissons scorpœnoïdes du Japon, par MM. David Starr Jordan et Echwin Chapin Stark, 245 p. et 43 gravures ; 3° Revision des siphonaptères ou puces américaines, par M. Carl F. Bakes, 96 p. et xxvi planches ; 4° Les Pucerons alcyrodides de Californie, etc., par M. Florence E. Bensis, 66 p. et xi planches ; 5° Les Lépidoptères du district de Kootenai (Colombie britannique), par M. Harrison G. Dyar, 159 p. sans gravures, et divers autres articles sur la zoologie. Un seul a trait à la géologie, c'est celui de M. Wirt Tassin sur la météorite de Perrimmon Creck dans la Caroline du Nord.

— Signalons l'*Annual Report of the Board of Regents of Smithsonian Institution, showing the operations, expenditures and condition of the institution for the year ending June 1903* (Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de lxi-876 p., avec de nombreuses planches et cartes). Après avoir donné de longs détails sur la situation administrative et financière de la Société (1-97), les professeurs du Museum national publient, dans un volumineux appendice, une série de travaux admirablement illustrés traitant, en un style concis, des diverses découvertes scientifiques dans différents pays ; puis des rapports sur des recherches faites par les collaborateurs ou des mémoires pouvant intéresser les nombreux correspondants de l'institution. Notons en passant un travail de MM. E. F. Nichols et G. F. Hull sur la pression due à la radiation ; — un autre du major B. Baden Powell sur les progrès de l'aréonautique, suivi de quelques pages

sur la navigation aérienne par O. Chanute; — Une conférence de M. E. Curie sur le radium ; une note de M. C. G. Abbot sur les rayons M. de Blondlot; la théorie atomique de F. W. Clarke. — Plusieurs articles traitent de la géographie; citons entre autres : une exploration au mont Mac Kinley, la plus haute montagne d'Amérique dans l'Alaska. L'exploration du pôle nord ; travaux pratiques du club arctique de Peary, 1898-1902, par le commander R. E. Peary, de la marine des États-Unis. Il serait trop long de citer tous les articles sur l'histoire naturelle ; mentionnons cependant l'intéressante description du mammouth gelé de Sibérie par M. O. T. Herz.

. — Il y a trois choses dans la brochure de M. Adair Welcker qui a pour titre : *For People who laugh* (San Francisco, chez l'auteur, 1904, in-8 de 107 p. — Prix : 2 fr. 50) : des avertissements et avis en petit texte, qui, à notre honte, nous demeurent tout à fait inintelligibles ; une préface assez incohérente ; enfin des nouvelles qui, par bonheur, ressemblent peu à leurs préliminaires. Celles-ci, dont la scène est placée dans l'ouest des États-Unis, sont de courts récits, assez vivement contés et pour la plupart amusants ; on y trouve de l'invention et un comique de terroir qui en font, en somme, une lecture agréable.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Ville de David*, par le P. B. Meistermann (in-8, A. Picard et fils). — *Maria Verkündigung. Ein Kommentar zu Lukas, 1, 26-38*, von O. Bardenhewer (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Le Dogme de la Rédemption*, par l'abbé J. Rivière (in-8 Lecoffre). — *Jésus-Christ prototype de l'humanité*, par C. N. et Mgr J. Fèvre (in-8, Savaète). — *Les Convenances contemporaines de l'Eucharistie*, par l'abbé Planeix (in-18, Téqui). — *La Vie avec Dieu, notes pour retraites*, par le T. R. P. Faucillon ; publiées par M.-B. Schwalm (in-18, Lecoffre). — *Le Parsisme*, par V. Henry (in-18, Dujarric). — *Histoire du droit canon gallican*, par P. At (in-8, Savaète). — *Les Nullités de mariage, essai théorique et pratique*, par P. Pisani (petit in-18, Letouzey et Ané). — *Traité de la compétence civile judiciaire des juges de paix*, par J.-L.-M. Cornilliat (gr. in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Étude de droit sur la photographie*, par E. Sauvel (in-16, Mendel). — *Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique*, par E. Gomperz ; traduit par A. Reymond (in-8, Alcan). — *Questions de philosophie résolues à l'aide des principes de la foi*, par J. Clot (in-8, Montpellier, impr. Grollier). — *La Crise du libre-échange en Angleterre*, par G. Blondel, C. Dejace, Viallate, P. de Laveleye, etc. (in-8, Louvain, Thirion). — *Manuel du candidat aux grades de médecin auxiliaire et de médecin de réserve*, par A. Lucas et E. Josephson (in-8, Vigot). — *Traité de pathologie interne*, par G. Lemoine (2 vol. in-8, Vigot). — *Manuel de thérapeutique dentaire spéciale (odontothérapie)*, par C.-L. Quincerot (petit in-16, cart., Vigot). — *L'Acide formique et la Force musculaire*, par le Dr Clément (in-8, Vigot). — *Le Poignet et les Accidents du travail*, par le Dr Destot (in-18, Vigot). — *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes*, par le Dr H. Schlesinger (in-18, Vigot). — *L'Imagination et les prodiges*, par Mgr É. Méric (2 vol. in-18, Téqui). — *Explication mécanique de la matière, de l'électricité et du magnétisme*, par M. Despaux (in-8, Alcan). — *Pangéométrie, ou Précis de géométrie fondée sur une théorie générale et rigoureuse des parallèles*, par N.-J. Lobatschewsky (gr. in-8, Hermann). — *Les Origines de la statique*, par P. Duhem. T. I. (gr. in-8, Hermann). — *Manuel d'agriculture. Chimie agricole*, par A. Solanet (in-18, Amat). — *Chasse, élevage et piégeage*, par A. de Lesse (in-18, Baillière). — *La Carte postale photographique et les Procédés d'amateurs*, par A. Berthier (in-16, Mendel). — *Les Végétaux dans les proverbes*, par C. Rozan (in-18, Ducrocq). — *L'Abraccio, esquisses de femmes*,

par G. Servières (in-18, Fontemoing). — *Envieux et enviés*, par J. France (in-18, éditions de « France-Semeuse »). — *L'Éternelle Promise*, par J. France (in-18, éditions de « France-Semeuse »). — *Les Parvenus*, par B. Balley (in-18, Dujarric). — *L'Iris bleu*, par M. Lachèse (in-12, H. Gautier). — *Souvenirs d'un vieux. La Terreur, l'Empire, la Restauration (1780-1815)*, par J. Charruau (in-18, Téqui). — *La Clef de « Volupté »*, par C. Maréchal (in-8, Savaète). — *Promenades lointaines, Sahara, Niger, Tombouctou, Touareg*, par le lieut^t H. Paulhiac (petit in-8 carré, Plon-Nourrit). — *L'Empire du travail. La Vie aux États-Unis*, par Anadoli (in-16, Plon-Nourrit). — *Dix leçons sur le martyre*, par P. Allard (in-12, Lecoffre). — *Les Origines de la Papauté*, par A. Giraud-Teulon (in-18, Alcan). — *La Frontière d'Argonne (843-1659). Procès de Claude de la Vallée (1535-1561)*, par H. Stein et L. Le Grand (in-8, A. Picard et fils). — *La Société française pendant le Consulat*, par G. Stenger. 4e série. *Les Écrivains et les Comédiens* (petit in-8, Perrin). — *Correspondance du comte de Jaucourt avec le prince de Talleyrand pendant le congrès de Vienne*, publiée par son petit-fils (gr. in-8, Plon-Nourrit). — *The Napoleonic exiles in America, a study in american diplomatic history (1815-1819)*, by J. S. Reeves (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *La Faculte de théologie de Paris et ses Docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Feret. *Époque moderne*, T. IV. XVIIe *siècle. Revue littéraire* (in-8, A. Picard et fils). — *A travers le Corbonnais et le Perche chartrain* (in-8, Alençon, imp. alençonnaise). — *Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. La Commanderie de Payns et ses dépendances*, par l'abbé A. Pétel (in-8, Champion). — *Le Régime de la corvée en Bretagne au* XVIIIe *siècle*, par J. Letaconnoux (in-8, Rennes, Plihon et Hommay). — *Sauvons nos enfants*, par l'abbé L. Lenfant (in-18, Lecoffre). — *Ce que pensent les jeunes*, par A. Dufort (in-18, Vic et Amat). — *Ce que femme peut*, par le comte E. de Rougé (in-18, librairie des Saints-Pères). — *La Patrie, la guerre et la paix à l'école*, par H. Hauser (in-18, Cornély). — *Sampre han tingut béch les oques*, per J. Miret y Sans. 1ª serie (gr. in-8, Barcelona, stampa F. Badia). — *Studies in ancient Persian history*, by P. Kershasp (in-18 cart., London, Kegan. Treuch, Trübner). — *Seyyèd Ali Mohammed dit le Báb*, par A.-L.-M. Nicolas. *Histoire* (in-18, Dujarric). — *Un Parfait Catholique. Jean-Marie Destrade, bienfaiteur de Bagnères-de-Bigorre et du diocèse de Tarbes (1762-1846)*, par l'abbé P. Moniquet (in-8, Savaète). — *Vie de Nicolas Illy, ancien membre du patronage de N.-D. de Grâce*, par l'abbé H. Le Camus (in-12, Vic et Amat). — *La Cité des fous* (souvenirs de *Sainte-Anne*), par M. Stéphane (in-16, Paris, 91, rue Perronet, Cabinet de pamphlétaire). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — PSYCHOLOGIE. — MÉTAPHYSIQUE. — 1. *Précis de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par GASTON SORTAIS. Paris, Lethielleux, s. d. (1905), in-8 de XVI-608 p., 6 fr. — 2. *L'Idéalisme contemporain*, par LÉON BRUNSCHVICG. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 186 p., 2 fr. 50. — 3. *L'Être subconscient*, par le Dr GUSTAVE GELEY. 2e édit. revue. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 176 p., 2 fr. 50. — 4. *Les Mensonges du caractère*, par FR. PAULHAN. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 276 p., 5 fr. — 5. *Preuves psychologiques de l'existence de Dieu*, par l'abbé DE BROGLIE. Paris, Bloud, 1905, in-12 de IX-256 p., 3 fr. — 6. *Le Sublime Orgueil*, par VICTOR MAUROY. Paris, Sansot, 1905, in-12 de XII-447 p., 3 fr. 50.

MORALE. — 7. *La Justice et l'Expansion de la vie, essai sur le bonheur des sociétés humaines*, par J. NOVICOW. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 400 p., 7 fr. 50. — 8. *La Morale des religions*, par J.-L. DE LANESSAN. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VIII-568 p., 10 fr. — 9. *La Morale chrétienne et la Moralité en France*, par CLODIUS PIAT. Paris, Lecoffre, 1905, in-18 de 53 p., 0 fr. 60.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 10. *Histoire de la philosophie européenne*, par A. WEBER. 7e édit. Paris, Fischbacher, 1905, in-8 de 630 p., 12 fr. — 11. *La Philosophie pratique de Kant*, par VICTOR DELBOS. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VI-756 p., 12 fr. 50. — 12. *Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain*, par ALFRED FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de XXIII-375 p., 7 fr. 50. — 13. *Psychologie de deux messies positivistes. Saint-Simon et Auguste Comte*, par GEORGES DUMAS. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 314 p., 5 fr. — 14. *La Philosophie de Charles Renouvier*, par GABRIEL SÉAILLES. Paris, Alcan, 1905, in-8 de IV-400 p., 7 fr. 50. — 15. *Le Malaise de la pensée philosophique*, par ANDRÉ CRESSON. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 200 p., 2 fr. 50. — 16. *Les Idées rationalistes de 1860 à 1905. Penseurs, philosophes, savants*. Paris, Schleicher, 1905, in-16 de VIII-83 p., 0 fr. 30. — 17. *L'Année philosophique, 1904*, publiée sous la direction de F. PILLON (15e année). Paris, Alcan, 1905, in-8 de 316 p., 5 fr.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — PSYCHOLOGIE. — MÉTAPHYSIQUE. — 1. — Par la science, l'homme intervient dans le déterminisme de la nature, par la morale, il oriente les décisions de la liberté : science et morale sont donc essentielles, pour l'utilisation de l'univers et la conduite de la vie. Mais c'est à la condition qu'elles soient justifiées par les principes qui éclairent et fixent les règles qui leur permettent d'arriver au vrai et au bien. Ces principes et ces règles, M. G. Sortais les expose et les démontre dans son *Précis de philosophie scientifique et de philosophie morale*. Définitions précises, exemples bien choisis, questions nettement posées, problèmes formulés clairement, avec les solutions qu'ils ont reçues et qu'ils comportent, bibliographie abondante, citations caractéristiques, tels sont les principaux mérites de ce livre. Mais, comme il est impossible d'ébaucher une méthodologie sans logique, une éthique sans théodicée, l'une et l'autre sans psychologie, l'auteur, quand il le faut, ouvre franchement la porte à la métaphysique, et, si discrète que se montre celle-ci, elle agrandit, renouvelle et féconde tout ce qu'elle touche. Parce que M. Sortais est un vrai philosophe, l'ouvrage

qu'il vient d'écrire n'est pas seulement un très bon manuel classique, mais il est de nature à intéresser tous ceux qui cherchent à connaître les rapports de la pensée et de l'action, de la science et de la conscience.

2. — Spiritualisme, idéalisme, intellectualisme, comment se définissent, se conditionnent et se reiient ces notions ? Les diverses études réunies par M. A. Brunschvicg dans le petit volume intitulé : *L'Idéalisme contemporain* répondent à cette question. Elles ont pour but de mettre en relief l'élément constitutif de la science humaine, c'est-à-dire l'esprit ou activité continue de la pensée ; elles prétendent démontrer l'essentielle relativité de la connaissance, qui se développe et s'enrichit à l'infini. Transformer l'intelligence en fonction d'une substance particulière serait décréter l'insignifiance de la vie spirituelle. La vérité absolue serait une borne qui arrêterait ses progrès et empêcherait l'épanouissement de la vie religieuse, qui consiste dans l'ascension perpétuelle de l'esprit dans la déification (*Spiritualisme et sens commun.*). Ainsi comprise, la philosophie dissipe les préjugés qu'on lui oppose ; elle est un exercice indépendant et autonome de la vie intérieure, la réflexion libre et désintéressée (*Quelques préjugés contre la Philosophie.*). C'est une dialectique de l'esprit vivant qui ne doit pas prendre pour base l'unité synthétique de l'aperception, le « je pense, » mais se placer dans la spontanéité de la conscience individuelle, y saisir l'immédiation du sujet et de l'objet (*La Méthode dans la philosophie de l'esprit.*). L'intellectualisme nous dégage et nous délivre du scepticisme et du mysticisme dont la philosophie nouvelle, celle de M. Bergson ou de M. Le Roy, de l'intuition réelle ou de l'action transcendante, enveloppe les germes (*La Philosophie nouvelle et l'Intellectualisme.*). En un mot, l'objet concret par excellence, c'est l'esprit ; la tâche unique de l'idéalisme, c'est de connaître l'esprit ; il est une doctrine de l'esprit vivant ; le monde et Dieu sont au-delà de ses prises, mais l'univers s'imprègne d'intelligence et la notion du divin se précise et s'accroît par la recherche d'un idéal qui est en nous, essence et fin de notre vie intérieure (*L'Idéalisme contemporain.*). — Il est impossible d'exposer et de rajeunir avec plus de talent le subjectivisme et le panthéisme. « La philosophie a le droit d'être obscure ; elle en a le devoir pour autant qu'elle doit toujours ou s'approfondir ou s'élever. » (p. 21). Il nous semble que M. Brunschvicg a usé de tout son droit et accompli tout son devoir. Malgré de remarquables pages où sont réfutées à merveille les théories de la philosophie nouvelle, ce livre est attristant et dissolvant parce qu'il désagrège les réalités qui expliquent et dominent la pensée et la vie.

3. — Comment interpréter les phénomènes psychologiques obscurs ? Personne ne peut nier leur existence ni leur fréquence, et aucun philosophe, aucun savant, n'a pu encore nous donner à cet égard des lois

certaines et des théories justifiées. L'inspiration géniale d'un Eschyle ou d'un Shakespeare, votre sommeil et le mien, l'anatomie et la physiologie nous en révéleraient-elles les secrets ? Mais, à plus forte raison, combien se montrent-elles impuissantes en présence des phénomènes de suggestion ou de lecture de pensée, de télépathie ou d'action à distance ? Où le matérialisme et le spiritualisme ont échoué, M. le Dr Geley espère réussir par les deux hypothèses de l'extériorisation et du subconscient supérieur, très différent du subconscient automatique. Il compte qu'introduites en psychologie ces deux hypothèses renouvelleront la métaphysique elle-même, suggèreront une nouvelle conception du monde destinée à remplacer les philosophies et les religions. — Il expose son système dans son ouvrage intitulé : *L'Être subconscient.* Fervent défenseur de l'immortalité, il conclut à l'éternité des êtres, car « on ne peut concevoir d'immortel que ce qui est éternel. » Pourquoi ? Ne suffit-il pas, pour qu'une chose soit immortelle, qu'elle ne puisse être détruite ? — Ce petit livre offre une classification intéressante des phénomènes psychiques inexpliqués, renferme des observations justes et des remarques ingénieuses, fournit de bons arguments contre le matérialisme. Nous étonnerions peut-être beaucoup M. Geley, en lui affirmant que sa psychologie pourrait, avec quelques corrections, se concilier avec les dogmes du christianisme, mais qu'elle n'autorise d'aucune sorte le monisme idéaliste qu'il veut en déduire.

4. — *Les Mensonges du caractère*, de M. Fr. Paulhan, sont un essai de psychologie pessimiste. « Rien n'est sincère en nous : il y a de la dissimulation ou de la simulation, quand ce n'est pas l'une et l'autre, dans nos états d'âme et dans leur expression. » Exemples : les faux impassibles et les faux sensibles. C'est un besoin de défense sociale qui excuse et provoque ces simulations. Elles se glissent partout en nous et autour de nous, et revêtent les apparences de la franchise, de l'orgueil, de la modestie, de la timidité, du courage, de la lâcheté, de la bonté, de la méchanceté, de la prévoyance et de l'insouciance. Aussi bien, ne peut-on espérer s'affranchir de ces mensonges inévitables, puisque « tout acte volontaire est une hypocrisie en tant qu'il n'est pas en harmonie avec l'ensemble complet du moi. » (115). Ce qui veut dire que lorsque nous prions nous avons envie de nous distraire, lorsque nous travaillons, de nous promener, lorsque nous faisons une aumône, de garder notre argent. Donc, nos décisions de prier, de travailler, de faire l'aumône ne sont pas absolument sincères. — Vous semble-t-il qu'il en soit ainsi ? Est-ce une hypocrisie que de choisir librement, parmi nos tendances diverses ou opposées, celle que le devoir nous impose ? Pourquoi notre acte devrait-il exprimer à la fois nos désirs contraires et nos idées incohérentes ? Je crois découvrir l'ori-

gine de l'erreur de M. Paulhan dans son système psychologique. Pour lui, l'esprit est une synthèse, le moi, un faisceau de phénomènes ; il est donc naturel que l'action incapable de traduire cette synthèse et de réaliser tous ces phénomènes ne puisse exprimer notre moi. Pour nous, l'esprit est une substance, le moi une force consciente et libre. Il s'exprime d'autant mieux qu'il choisit parmi ses états, qu'il élimine, refoule, ceux qui ne peuvent s'adapter à la libre décision par laquelle il se révèle. Il n'y a ni simulation, ni dissimulation dans l'homme porté à l'avarice, à la volupté ou à l'ambition qui *veut* être libéral, chaste et humble et n'exprimer que les tendances conformes à la règle de sa conduite, à son idéal. La personne est antérieure, supérieure, et, en un certain sens, extérieure à ses états et à ses modes. Toujours est-il qu'il y a des mensonges, qu'on ne peut guère les éviter tous, qu'on se croit sincère sans l'être toujours ; M. Paulhan le démontre avec abondance et finesse ; ses descriptions rappellent souvent La Rochefoucauld, mais sa thèse, comme celle de l'auteur des *Maximes*, est certainement trop générale.

5. — Descartes a dit : « Je pense, donc je suis. » Ne pourrait-on dire : « Je pense, donc Dieu est. » De la nature imparfaite et contingente du sujet qui pense, de notre activité intellectuelle considérée dans son exercice, dans ses caractères, dans ses lois, dans son adaptation aux objets, de nos idées nécessaires et universelles, l'abbé de Broglie a cru que l'on pouvait déduire ou induire une démonstration de l'existence de Dieu. Les cinq leçons qu'il prononça, sur ce sujet, il y a quinze ans, à l'Institut catholique de Paris, viennent d'être recueillies et publiées par M. le chanoine Largent, sous ce titre : *Preuves psychologiques de l'existence de Dieu*. On y retrouve les qualités éminentes du regretté apologiste. Elles sont suivies d'un appendice contenant des fragments sur le principe de causalité et le monothéisme. S'il eût vécu, l'auteur aurait certainement mis au point ces pages parfois imparfaites ; cependant elles sont plus et mieux qu'une ébauche, et la cinquième leçon, par exemple, où est développée la double tendance de l'esprit humain à idéaliser le réel et à réaliser l'idéal, est remarquable par les idées qu'elle suggère et les horizons qu'elle ouvre à la pensée. L'abbé de Broglie appuie et féconde toute son argumentation à l'aide des quatre principes de causalité, de finalité, de contingence et de raison suffisante. Ce dernier, surtout, lui apparaît comme le fondement de l'existence des lois rationnelles. Il se montre à la fois scolastique et leibnizien ; il y a quelques hésitations dans sa doctrine lorsqu'il est obligé de choisir entre les deux systèmes, mais souvent aussi il les unit et les accorde très heureusement.

6. — *Le Sublime Orgueil*, ouvrage posthume de M. Victor Mauroy,

est destiné à exposer le mentalisme. L'auteur de ce système est « profondément convaincu d'appporter au monde une vérité absolue » ; il pense « qu'on ne saurait lui montrer quelque chose que le mentalisme n'explique pas », et il se flatte de mettre fin à l'antagonisme de la science et de la foi. Les lignes principales de son esquisse sont : la non existence de la matière : « le monde n'existe que spirituellement et idéellement », le réel, c'est ce qui apparaît de l'Être absolu dont les idées constituent les choses, les êtres et les événements du monde. Le Créateur réalise nécessairement tous les contraires, donc le mal ; il commence par la création du mal ; il est donc mauvais : « par suite il est d'abord et présentement Satan. » Il y a un enfer ; c'est le lieu du mal ; nous y sommes. Mais l'œuvre et l'auteur du monde se perfectionnent progressivement ; Satan deviendra Dieu sans pouvoir être jamais infini parce que cela implique contradiction ; et les hommes, qui sont présentement des démons, seront purifiés, sanctifiés et habiteront des paradis terrestres. — Gnosticisme, panthéisme, idéalisme, tout ce qu'il y a de téméraire, de chimérique, d'insensé dans les conceptions des rêveurs est assemblé avec un accent de bonne foi et un lyrisme déconcertant dans ce livre étrange où l'auteur révèle les indices d'un talent qui aurait pu être plus utilement employé.

Morale. — 7. — M. J. Novicow a écrit un livre de philosophie sociale : *La Justice et l'Expansion de la vie.* 1re Partie : *Les Théories du présent* ; elles se rapportent : 1° à l'injustice ou limitation de la vie que l'on peut envisager au point de vue individuel, politique et international ; 2° à la justice ou expansion de la vie qui se manifeste par l'exaltation et l'intensité, l'organisation et la sécurité de l'existence et dont le but est le bonheur. — 2e Partie : *Les Théories du passé* : elles se ramènent : 1° à l'empirisme qui, sous prétexte de défense, préconise et glorifie la force, inspire les conquêtes, encourage les spoliations ; 2° au darwinisme social, confusion des lois biologiques avec les lois sociales, abus de la lutte pour la vie, fausse conception de l'État. — 3e Partie : *L'Organisation de la société* : c'est le secret du progrès, le remède aux maux de notre espèce, le moyen de réaliser notre fin, non pas dans l'autre monde, rêve chimérique et superstitieux, mais dans celui-ci, par la fédération universelle et d'abord européenne, opposée aux nationalismes.— M. Novicow connaît les questions qu'il traite ; son âme est généreuse, son esprit géométrique. Il se complaît souvent dans l'apparente et fausse rigueur de ses descriptions mathématiques. Il est passionné pour la justice, et il a raison ; mais son illusion est profonde de croire que le droit, la liberté le progrès, le devoir, la justice, le bonheur soient possibles en dehors de Celui qui a créé l'homme et le monde, qui les gouverne et les

dirige vers Lui et qui a prononcé la grande, douce et féconde parole : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

8. — Les religions imposent à leurs adeptes des croyances, des préceptes et des rites. M. J.-L. de Lanessan a entrepris de mesurer et d'apprécier la quantité et la qualité de leur influence sur la conduite des hommes. La Morale des religions est divisée en cinq livres : Judaïsme, Brahmanisme et Boudhisme, Hellénisme, Christianisme, Islamisme. L'exposé des prescriptions obligatoires est emprunté aux livres sacrés de chaque nation. Moïse est cruel et intolérant ; les Védas supposent l'inique régime des castes ; Çakya Mouni prêche un ridicule et impossible ascétisme ; les législations religieuses grecque et romaine ne devinrent moins néfastes que lorsqu'elles furent vivifiées, transformées et souvent contrariées par les spéculations philosophiques ; le christianisme affirme que le salut est un don divin, rend vaine l'initiative et contradictoire la responsabilité ; l'islamisme détruit la famille... Il faut en conclure que toutes les religions sont immorales ; inefficaces pour l'amélioration de notre esprit, elles ont longuement contribué à sa perversion. — M. de Lanessan affirme qu'il est sincère et qu'il fut attentif ; est-il compétent en ces matières qui exigeraient un historien très informé et un philosophe très délié ? Sans doute il est également connu comme administrateur et professeur, botaniste et ministre, député et savant. Son gros livre où l'on glanera, çà et là, des détails intéressants, démontre avec évidence que, si bien doué que puisse être son auteur, il ne saurait être apte à tout. Il s'est imaginé peut-être avoir édifié contre la religion une puissante machine de guerre : il aura surtout inspiré des doutes à ses lecteurs sur l'érudition, la pénétration, le jugement et le tact d'un adversaire déterminé et prévenu du christianisme.

9. — A l'encontre de M. de Lanessan, M. l'abbé Clodius Piat estime qu'entre religion et morale l'union est intime et nécessaire, comme celle du contenant au contenu, de la cause à l'effet, du principe à la conséquence. En son intéressante brochure : *La Morale chrétienne et la Morale en France*, après avoir constaté, ce qui est trop aisé, les progrès du vice et du crime, il revendique pour le christianisme l'honneur d'avoir inspiré, formé et développé les mœurs pures et fortes de notre race, et il considère la lutte antichrétienne comme une lutte antimorale ; car, abstraction faite de sa vérité et de son origine divine, le christianisme est doué, à l'égard de notre pays, en particulier, d'un indéniable caractère de bienfaisance. Il n'est pas vrai qu'il ait perdu de sa vertu ; ni la science ne l'a renversé ni les systèmes de morale ne l'ont remplacé. Pourquoi donc y-a-t-il conflit entre la Révolution francaise et la religion chrétienne ? C'est un épisode de la lutte

éternelle du mal contre le bien ; mais une des causes qui ont favorisé la victoire de nos ennemis, « c'est que le clergé, dont la gloire avait été de représenter l'idée morale, n'a pas compris assez vite la nécessité de rajeunir et de consolider l'exposition de la doctrine religieuse. » Il importe qu'on lui facilite ce devoir intellectuel et social en favorisant de toute manière les foyers du haut enseignement, les Instituts catholiques de plus en plus nécessaires. « Il faut aller de l'avant, et coûte que coûte, si l'on ne veut que le catholicisme se déracine à fond et ne s'éteigne dans la liturgie. » Ces pages sont dignes du penseur qu'est M. C. Piat; elles sont solides, nettes et suggestives. Les catholiques gagneront à les méditer, car elles indiquent un remède à nos maux, et tous peut-être n'en apprécient pas, comme il le faudrait, la valeur et l'efficacité.

Histoire et Critique. — 10. — L'*Histoire de la philosophie européenne*, par M. A. Weber, a obtenu un vrai succès, puisqu'elle est parvenue à sa septième édition. Elle tient le milieu entre les manuels secs et étriqués et les histoires spéciales qui développent avec ampleur les systèmes, en instituent la critique détaillée, en suivent la fortune et en déduisent les conséquences. Cet ouvrage est bien fait ; ses divisions sont nettes : Philosophie grecque ; Philosophie du moyen âge ; Philosophie moderne. M. Weber a cru avec raison qu'il valait mieux insister sur l'œuvre des grands penseurs qui ont semé des germes et laissé des traces que chercher à être complet en se réduisant à une vaine et stérile énumération. Il expose avec impartialité les divers systèmes lorsque ses préjugés protestants ne font pas gauchir son jugement. Est-il équitable de consacrer six pages à Scot Erigène et deux lignes à Bossuet et Fénelon ? de nommer seulement Gratry et d'omettre absolument Balmès ? d'indiquer parmi les sources à consulter pour l'histoire de la philosophie Alauy et Lefèvre et d'oublier le cardinal Gonzalez ? — L'idée maîtresse de cet ouvrage, c'est la conciliation des contraires et l'harmonie des vérités partielles, dans l'unité « de la volonté qui est au fond de tout. » De quelle volonté s'agit-il ? est-elle une force aveugle ou un principe intelligent et libre ? Les êtres individuels sont-ils des créatures distinctes d'elle-même ou des modes de son essence ? La perfection, force impulsive et but suprême de la nature, est-elle un idéal ou un être personnel, une force immanente ou une réalité transcendante ? M. Weber incline plus que de raison vers un monisme panthéistique dont l'esprit et la matière seraient les deux formes ou les deux aspects.

11. — *La Philosophie pratique de Kant* est un important ouvrage, considérable par ses dimensions, le sujet qu'il traite, la labeur qu'il suppose et la science qu'il révèle. Après une exposition où sont désignés les antécédents de la philosophie pratique, dessinée la

personnalité morale et intellectuelle de Kant, esquissé le mode de formation de son système, l'auteur démêle, dans une première partie, les idées morales de Kant avant la critique et dans une deuxième les éléments constitutifs de sa philosophie pratique. Car si la tâche que s'est assignée le philosophe de Kœnigsberg est d'expliquer la science et la morale, de répondre aux questions : Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Qu'osé-je espérer ? il a toujours plus ou moins admis le primat de la raison pratique, la subordination du monde sensible au monde intelligible, le dogmatisme moral. Cependant ce dogmatisme n'est d'aucun usage dans l'ordre théorique, n'établit que des principes régulateurs de l'action, des postulats qui la complètent et font aboutir les tendances qu'elle implique. Or, cette philosophie pratique pourrait s'exprimer en quelques propositions, se résumer en quelques formules. L'analyse de la critique de la raison pratique précédée de quelques notions sur la critique de la raison pure, suivie de quelques additions empruntées à la critique du jugement y pourrait suffire. Cette tâche a été accomplie dans un livre de M. Desdouits, déjà ancien et beaucoup trop dédaigné. Ce n'est point du tout la méthode de M. V. Delbos : ce qu'il s'agit de retracer, c'est l'évolution de la pensée d'Emmanuel Kant : elle subit les influences intellectuelles, morales et religieuses de son enfance et de sa jeunesse ; elle germe à travers une riche floraison ; elle perce parmi des impressions, des idées et des jugements, elle croît avec des régressions et des progressions, des atténuations et des accentuations, elle se précise, se nuance, se complique, s'enrichit comme un être vivant ; elle se développe, se déploie et s'épanouit, non seulement par l'accession d'éléments étrangers, par l'adaptation et l'assimilation de tout ce qui, dans la nature et dans l'esprit, peut la favoriser, mais suivant une idée directrice, le devoir, et par une force intime, la liberté. Il faut lire ces pages pour avoir une idée de la pénétration, de la conscience, de l'immense lecture et de la rare sagacité qui s'avèrent en cet ouvrage. On est saisi malgré soi par ces flots de pensées qui se poussent et se succèdent comme les vagues de la mer vers un même rivage. La noblesse, la vigueur, la grandeur de génie qui s'appelait Emmanuel Kant, n'ont jamais été mieux mises en lumière ni plus saisissantes ; nulle part on n'a essayé, par des arguments aussi persuasifs, c'est-à-dire avec les propres paroles de Kant lui-même, avec une compréhension plus sympathique, de rendre son œuvre cohérente et harmonieuse ; personne n'a mieux dirigé sur les points obscurs les feux convergents de l'exégèse kantienne dont M. Delbos a lu, commenté, expliqué tous les travaux, spécialement en Allemagne, depuis un siècle..... Et après avoir admiré son effort si intelligent, si parfait, si personnel, j'ai cru mieux comprendre les

dangers du criticisme, le subjectivisme, l'idéalisme, le scepticisme qu'il engendre : ceux qui sont nourris de ses principes ont irrémédiablement perdu la certitude, les motifs objectifs de l'action, le sentiment de la dépendance à l'égard de Dieu, c'est-à-dire, et quoi qu'en pense M. Delbos, tout ce qui explique la science, fonde la morale et justifie la religion.

12. — C'est pour des raisons assez différentes des miennes que M. Fouillée se sépare de Kant aussi bien que de Nietzsche, dans son récent volume : *Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain.* Il examine la morale formelle et la déclare insuffisante parce que le devoir n'est pas un phénomène que puisse saisir notre expérience, ni une conséquence déduite d'une vérité dogmatique, ni une loi découverte par induction, ni un fait de raison, objet de l'intuition du suprasensible. On ne peut appliquer les catégories ni à la conception ni à l'affirmation du devoir. Il faut critiquer la raison pure pratique, sous peine d'ignorer si la loi impérative possède une valeur quelconque ; il serait surtout indispensable de montrer que la liberté nouménale, à supposer qu'elle existe, n'a rien à faire, est incapable d'agir dans l'ordre expérimental, c'est-à-dire dans la vie présente : « c'est une spéculation théoriquement illégitime et pratiquement inutile. » Mais si le moralisme ne s'impose pas, pouvons-nous nier la morale, ou, ce qui revient au même, la faire consister dans l'hédonisme ou le culte de la puissance ? — L'hédonisme suppose que le plaisir est l'unique cause, l'unique fin de nos actes ; il se compose de notions contradictoires. D'autre part, la volonté de puissance et la transformation des valeurs ne donnent à l'être raisonnable ni orientation, ni direction, ni secours ; l'immoralisme, s'il pouvait jamais prévaloir « nous changerait en pourceaux ou en tigres. » — L'éminent philosophe démontre à merveille qu'il ne faut prendre pour guide Kant ou Renouvier, Stuart Mill ou Frédéric Nietzsche ; on sait qu'il est un souple et alerte dialecticien, qu'il possède mieux que personne l'art de serrer entre les tenailles de ses dilemmes les théories de ses adversaires, de les accabler sous le poids d'arguments où l'on discerne parfois un peu de surcharge et dont la quantité nuit à la qualité. Mais puisqu'il y a une « crise de la morale », puisque la science des mœurs ou de ce qui est, tend à remplacer la science des lois ou de ce qui doit être, contre ces anarchistes de l'action humaine, où chercherons-nous lumière, appui ou remède ? — M. Fouillée nous offre la morale des « idées forces » qui réalisent progressivement l'idéal qu'elles ont conçu et vers lequel elles nous poussent et nous haussent. Si cet idéal n'est pas subsistant, éternel et parfait, nous craignons bien qu'il n'apparaisse fragile et inefficace. Nous pensons avec M. Fouillée que la moralité et la nature ne sont pas en antinomie parce que leur cause suprême et leur fin

personnalité morale et intellectuelle de Kant, esquissé le mode de formation de son système, l'auteur démêle, dans une première partie, les idées morales de Kant avant la critique et dans une deuxième les éléments constitutifs de sa philosophie pratique. Car si la tâche que s'est assignée le philosophe de Kœnigsberg est d'expliquer la science et la morale, de répondre aux questions : Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Qu'osé-je espérer ? il a toujours plus ou moins admis le primat de la raison pratique, la subordination du monde sensible au monde intelligible, le dogmatisme moral. Cependant ce dogmatisme n'est d'aucun usage dans l'ordre théorique, n'établit que des principes régulateurs de l'action, des postulats qui la complètent et font aboutir les tendances qu'elle implique. Or, cette philosophie pratique pourrait s'exprimer en quelques propositions, se résumer en quelques formules. L'analyse de la critique de la raison pratique précédée de quelques notions sur la critique de la raison pure, suivie de quelques additions empruntées à la critique du jugement y pourrait suffire. Cette tâche a été accomplie dans un livre de M. Desdouits, déjà ancien et beaucoup trop dédaigné. Ce n'est point du tout la méthode de M. V. Delbos : ce qu'il s'agit de retracer, c'est l'évolution de la pensée d'Emmanuel Kant : elle subit les influences intellectuelles, morales et religieuses de son enfance et de sa jeunesse ; elle germe à travers une riche floraison ; elle perce parmi des impressions, des idées et des jugements, elle croît avec des régressions et des progressions, des atténuations et des accentuations, elle se précise, se nuance, se complique, s'enrichit comme un être vivant ; elle se développe, se déploie et s'épanouit, non seulement par l'accession d'éléments étrangers, par l'adaptation et l'assimilation de tout ce qui, dans la nature et dans l'esprit, peut la favoriser, mais suivant une idée directrice, le devoir, et par une force intime, la liberté. Il faut lire ces pages pour avoir une idée de la pénétration, de la conscience, de l'immense lecture et de la rare sagacité qui s'avèrent en cet ouvrage. On est saisi malgré soi par ces flots de pensées qui se poussent et se succèdent comme les vagues de la mer vers un même rivage. La noblesse, la vigueur, la grandeur de génie qui s'appelait Emmanuel Kant, n'ont jamais été mieux mises en lumière ni plus saisissantes ; nulle part on n'a essayé, par des arguments aussi persuasifs, c'est-à-dire avec les propres paroles de Kant lui-même, avec une compréhension plus sympathique, de rendre son œuvre cohérente et harmonieuse ; personne n'a mieux dirigé sur les points obscurs les feux convergents de l'exégèse kantienne dont M. Delbos a lu, commenté, expliqué tous les travaux, spécialement en Allemagne, depuis un siècle..... Et après avoir admiré son effort si intelligent, si parfait, si personnel, j'ai cru mieux comprendre les

dangers du criticisme, le subjectivisme, l'idéalisme, le scepticisme qu'il engendre : ceux qui sont nourris de ses principes ont irrémédiablement perdu la certitude, les motifs objectifs de l'action, le sentiment de la dépendance à l'égard de Dieu, c'est-à-dire, et quoi qu'en pense M. Delbos, tout ce qui explique la science, fonde la morale et justifie la religion.

12. — C'est pour des raisons assez différentes des miennes que M. Fouillée se sépare de Kant aussi bien que de Nietzsche, dans son récent volume : *Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain.* Il examine la morale formelle et la déclare insuffisante parce que le devoir n'est pas un phénomène que puisse saisir notre expérience, ni une conséquence déduite d'une vérité dogmatique, ni une loi découverte par induction, ni un fait de raison, objet de l'intuition du supra-sensible. On ne peut appliquer les catégories ni à la conception ni à l'affirmation du devoir. Il faut critiquer la raison pure pratique, sous peine d'ignorer si la loi impérative possède une valeur quelconque ; il serait surtout indispensable de montrer que la liberté nouménale, à supposer qu'elle existe, n'a rien à faire, est incapable d'agir dans l'ordre expérimental, c'est-à-dire dans la vie présente : « c'est une spéculation théoriquement illégitime et pratiquement inutile. » Mais si le moralisme ne s'impose pas, pouvons-nous nier la morale, ou, ce qui revient au même, la faire consister dans l'hédonisme ou le culte de la puissance ? — L'hédonisme suppose que le plaisir est l'unique cause, l'unique fin de nos actes ; il se compose de notions contradictoires. D'autre part, la volonté de puissance et la transformation des valeurs ne donnent à l'être raisonnable ni orientation, ni direction, ni secours ; l'immoralisme, s'il pouvait jamais prévaloir « nous changerait en pourceaux ou en tigres. » — L'éminent philosophe démontre à merveille qu'il ne faut prendre pour guide Kant ou Renouvier, Stuart Mill ou Frédéric Nietzsche ; on sait qu'il est un souple et alerte dialecticien, qu'il possède mieux que personne l'art de serrer entre les tenailles de ses dilemmes les théories de ses adversaires, de les accabler sous le poids d'arguments où l'on discerne parfois un peu de surcharge et dont la quantité nuit à la qualité. Mais puisqu'il y a une « crise de la morale », puisque la science des mœurs ou de ce qui est, tend à remplacer la science des lois ou de ce qui doit être, contre ces anarchistes de l'action humaine, où chercherons-nous lumière, appui ou remède ? — M. Fouillée nous offre la morale des « idées forces » qui réalisent progressivement l'idéal qu'elles ont conçu et vers lequel elles nous poussent et nous haussent. Si cet idéal n'est pas subsistant, éternel et parfait, nous craignons bien qu'il n'apparaisse fragile et inefficace. Nous pensons avec M. Fouillée que la moralité et la nature ne sont pas en antinomie parce que leur cause suprême et leur fin

dernière est l'Être unique dont la volonté souveraine fixe à la nature des lois fatales, à la moralité des lois librement obéies ; mais nous ne croyons pas qu'on puisse admettre et constituer l'obligation et la sanction, sans lesquelles il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de morale, si l'on ne repousse énergiquement et à tout prix le déterminisme universel dont M. Fouillée s'est fait l'éloquent apôtre, et si on considère la liberté, non comme un idéal vers lequel nous tendons et que nous finissons par réaliser partiellement, mais comme un pouvoir réel, l'attribut d'une volonté qui peut choisir entre les actes possibles, d'une volonté qui, tendant au bien qui est le devoir, mérite et atteint le bien qui est le bonheur.

13.— M. Georges Dumas, médecin et psychologue, vient de réunir sous un titre à effet : *Psychologie de deux messies positivistes. Saint-Simon et Auguste Comte*, des articles parus en divers recueils. Il examine séparément ses deux sujets, comme ferait un aliéniste, puis il les confronte et les rapproche ; son diagnostic est plutôt bienveillant. Malgré ses théories religieuses, sociales et industrielles, l'auteur du *Mémoire sur la science de l'homme* n'était pas un dément ; malgré ses effusions lyriques de mysticisme effréné, la puérilité des rites du culte qu'il avait fondé, sa mégalomanie et son infatuation lamentable, l'auteur du *Système de politique positive* n'était pas un fou. Mais l'un et l'autre se sont attribué la qualité de messie, c'est-à-dire une fonction souveraine, une mission singulière, la régénération de la société, la réglementation suprême et minutieuse de l'action humaine. M. G. Dumas développe sa thèse par des observations nombreuses, comme il sied à un clinicien, et bien que la plupart des faits qu'il rappelle ou des paroles qu'il répète soient déjà connus, il les a groupés habilement et les présente de façon neuve et intéressante. Très justement, il établit une différence entre ces deux écrivains, sans insister peut-être suffisamment sur leur inégalité. Le premier n'exerça qu'une influence éphémère ; il fut surtout original par ses paradoxes et ses manies ; l'esprit de chimère le posséda et l'égara. Le second était un homme de génie dont le système est destructeur et néfaste, mais qui a semé et répandu des idées fécondes ; il a établi un système fortement lié et dont « les morceaux » peuvent s'utiliser pour les constructions futures. Son style qui manque d'élégance et de souplesse est parfois d'une netteté et d'une puissance remarquables. Au cours de son étude, M. Dumas laisse deviner ses convictions personnelles, à propos du christianisme et de l'Église catholique ; elles ne sont guère favorables à la religion révélée.

14. — La philosophie néo-criticiste est exposée par M. G. Séailles, dans son dernier livre : *La Philosophie de Charles Renouvier*. 1er chapitre : *Les Antécédents du néo-criticisme*. Kant et Hume sont les pré-

curseurs, l'épistémologie de la *Raison pure* et le phénoménisme du *Traité sur la nature humaine* sont unis, modifiés, complétés et conciliés dans le nouveau système qui s'appuie essentiellement sur *la Loi du nombre et ses conséquences* (chap. II). Le nombre infini répugne, l'univers est discontinu, la pluralité est la condition de toute pensée et de toute existence, la nécessité est exclue du monde avec l'unité et l'éternité. — Ch. III. *Les Catégories* sont loin d'être identiques à celles d'Aristote ou de Kant ; elles procèdent par thèse, antithèse et synthèse, de la relation à la personnalité. La relation définit la pensée dont les lois s'identifient avec les lois de l'être ; en effet, être c'est être représenté ; la vérité de la connaissance dépend de la constitution de l'intelligence, la conscience est la synthèse du *soi* et du *non soi*. C'est en elle seule que se reflètent les faits généraux, permanents, les conditions qui les coordonnent, en un mot les lois et le monde qui est leur collection, l'ensemble de tous les rapports composant la représentation quelconque ; c'est en elle que s'opère la *synthèse totale* (chap. IV). Mais cette conscience est active : elle possède le pouvoir d'appeler, de suspendre et de bannir à son gré certaines de ses représentations ; en cela consiste sa liberté, source et raison de la certitude. Notre science se ramène donc finalement à la croyance (*La Liberté et la Certitude* ; ch. V). Appliquer ces données à l'histoire, c'est la rendre intelligible et l'expliquer dans ses rapports avec la morale qui nous ramène à l'autonomie de la raison et à la liberté de la personne, en lesquelles elle trouve la conclusion dernière (ch. VI. *La Morale et l'Histoire*). Libérés de l'illusion de l'évidence essentielle à tous les dogmatismes et, à cause de leur discrédit, nous ne pouvons énoncer que des probabilités ; mais nous sommes autorisés à émettre des conjectures sur le fond de l'existence. La cosmologie du néo-criticisme décrit l'être comme une société d'individus indépendants, impénétrables l'un à l'autre. Cependant cette cosmologie s'accorde avec une théologie : « Dégagée de tout symbole, l'idée de Dieu n'est que l'idée d'un ordre moral qui garantit, avec l'immortalité des personnes, l'accord du bonheur et de la vertu » ; la personnalité divine, si elle est réelle, ne peut être que limitée et exclut tous les attributs infinis en tout genre qui sont incompatibles avec la conscience. Le parfait et l'absolu sont des notions contradictoires et incompréhensibles (Ch. VII. *Philosophie de la nature et Probabilités morales*). En ses dernières années, Charles Renouvier professa une philosophie nouvelle. Était-il effrayé par le nihilisme que déguisait mal son abstraction ? Voulait-il enfermer le contenu religieux du protestantisme libéral auquel il s'efforçait de convertir la France en des formules incapables de l'exprimer ? Quoi qu'il en soit, son évolution religieuse est visible. En ses derniers

ouvrages, *le Monadisme, le Personnalisme*, il essaie d'expliquer la nature et l'origine du mal, la chute, la régénération humaine, etc. « C'est un roman d'aventures cosmiques écrit par un polytechnicien pour des pasteurs protestants. » Il a certainement échoué. M. Séailles réfute aisément ses rêves mythologiques, mais il est manifeste qu'il assimile les dogmes chrétiens à ces incohérences d'un penseur en délire. Un antichristianisme acharné dépare ce livre de claire exposition et de forte critique, œuvre d'un écrivain de talent et réalisant à merveille le dessein de son auteur qui a réussi à nous donner une excellente introduction à l'étude du néo-criticisme.

15. — « La philosophie doit-elle vouloir être le prolongement de la science positive; doit-elle, au contraire, vouloir s'armer de la lance et du bouclier pour danser soit devant l'arche de la conscience, soit devant l'autel de la tradition ? » (p. 10). C'est en ces termes que M. A. Cresson pose la question à laquelle il prétend répondre dans son livre : *Le Malaise de la pensée philosophique.* Ce « malaise » provient de ce qu'elle est tirée en divers sens, et violemment, par le naturalisme, le moralisme et le traditionnalisme. Le naturalisme, c'est la philosophie scientifique organisée de Descartes à Spencer. Ses ennemis, Tolstoï, Secrétan, Balfour et tant d'autres, lui reprochent d'abolir le devoir, d'étoufler l'espérance, d'enlever à l'humanité sa raison de vivre, au nom d'une hypothèse incomplète et fragile, impossible à établir. C'est une nouvelle idole, une superstition de la matière. — Le moralisme oppose à la prétendue certitude de la science, la croyance, la conviction et la foi qui adhèrent aux postulats nécessaires à l'action et à la vie, qui affirment la liberté, le devoir, le bien. Le traditionnalisme confirme ces vérités par la tradition qu'enseignent les religions positives; le sentiment individualiste ne fonde pas le devoir par lui-même; ce qui lui garantit la certitude, c'est que sa valeur est expérimentée par nos ancêtres qu'il a fait vivre. Malheureusement la logique détruit les édifices moraux et religieux construits par la conscience et la tradition. — L'accord pourra-t-il se faire un jour sur certains principes de spéculation et d'action ? — D'abord, il faut être persuadé qu'aucune doctrine philosophique ne pourra émettre en sa faveur des raisons indiscutables. Chacun pourra donc choisir et devra tolérer la conception du monde que d'autres auront adoptée. Ceux qui veulent savoir, comprendre et penser inclineront vers le naturalisme. « Nos descendants, si l'humanité persiste, auront probablement la foi du charbonnier en la bonté de la vie, en la nécessité de la reproduire, en l'excellence des actions qui assurent la possibilité et la durée de la société. » (p. 291). Cela revient à dire que l'homme ne peut accomplir sa tâche humaine qui si on lui crève les yeux. — M. Cresson développe cette thèse désolante avec un réel

Physique. — 1. — La fédération nationale des chauffeurs, conducteurs, mécaniciens, automobilistes a chargé M. J. Guillaume de faire des cours publics d'électricité aux professionnels de l'industrie. Son livre : *Notions d'électricité, son utilisation dans l'industrie*, résume ces leçons. La tâche qu'avait à remplir M. Guillaume était ardue : s'adressant à un public peu instruit en physique mais très intelligent, il fallait lui donner des notions générales très précises sur l'électricité en elle-même et sur les machines qui produisent ou utilisent l'électricité, le tout sans se perdre dans des détails de construction propres à chaque fabricant. Nous le proclamons bien haut, le travail de M. Guillaume a une très grande valeur instructive — et si, plus loin, nous formulons quelques critiques de détail, c'est uniquement parce qu'il nous reste le regret que ce livre ne soit pas absolument parfait, même dans les plus infimes indications. Après quelques pages consacrées aux lois et aux unités fondamentales, l'auteur décrit la dynamo à courant continu, les machines à courants alternatifs, et les transformateurs. La construction de ces différents appareils est divisée en partie magnétique, partie électrique, partie mécanique, ce qui donne une remarquable clarté à la description. Les conditions d'un bon rendement, les accidents qui peuvent se produire, les avantages de chaque machine (courant continu, diphasé, triphasé) sont bien mis en évidence. Les appareils accessoires de distribution permettent de réaliser, d'après les indications que donne l'auteur, une très bonne installation. Les accumulateurs occupent toute la place qui leur est due. Mais le chapitre consacré à la traction n'a pas la haute valeur éducative des précédents ; il forme plutôt une agréable conférence sur le sujet. Pour préciser les petites imperfections que nous annoncions plus haut, que l'auteur nous permette de critiquer, par exemple, son affirmation que l'aluminium ne se soude pas (p. 278) et la décomposition de l'acide sulfurique dans la formation des éléments d'un accumulateur (p. 279) ; ce n'est presque rien, mais cela peut faire naître des idées fausses. Heureusement, le succès considérable qui attend ce livre nous fait espérer une prochaine seconde édition qui, étant donné le talent de M. Guillaume, sera la perfection.

Chimie. — 2. — Dans le premier volume des *Éléments de chimie inorganique* de M. Ostwald (Cf. *Polybiblion*, t. CI, p. 403), nous avions fait quelques restrictions sur la forme un peu longue et pénible de la rédaction ; il n'en est pas de même dans la seconde partie de cet ouvrage, consacrée aux métaux. Cela tient à ce que la chimie des métaux est de beaucoup plus simple que la chimie des corps non métalliques ; si tous les points ne sont pas encore débrouillés, il y a le fait certain que les solutions salines diluées donnent les propriétés des ions constitutifs. Par suite, en décrivant chaque métal, M. Ostwald

s'est surtout attaché à indiquer des différents ions auxquels peut donner naissance chacun des métaux. Ces indications fournissent d'une manière générale le moyen de reconnaître et de déterminer les métaux. C'est donc avant tout l'étude des dissolutions salines très diluées qui compose ce livre. Mais l'auteur ne s'est pas borné à cela : il a décrit et étudié les composés métalliques solides chaque fois qu'il l'a cru nécessaire à cause de l'importance du composé. Nous ne nous étendrons pas sur chacun des chapitres spéciaux consacrés aux différents métaux ; disons qu'ils sont tous très sérieusement documentés. Mais nous ne voudrions pas passer sous silence le dernier chapitre dans lequel est traitée l'importante question du choix des poids de combinaison et de la classification ; dans la classification périodique, l'auteur nous fait connaître un groupement qui utilise plus de propriétés des corps que les anciens groupements, mais qui ne le satisfait pas ; il ne croit pas d'ailleurs que ce problème comporte une solution absolue.

Mathématiques. — 3. — Lorsqu'en mai 1904, nous avons rendu compte (Cf. *Polybiblion*, t. C, p. 410) du tome premier du *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières*, nous disions que cette arithmétique commerciale rendrait surtout service aux élèves de l'enseignement secondaire qui voudraient se destiner à la banque ou au commerce parce qu'elle était rédigée par un professeur de l'enseignement secondaire qui cherchait à utiliser les connaissances acquises de ses élèves. Pour le second volume : *Éléments d'algèbre financière*, nous supprimons sans hésiter toute restriction : l'ouvrage de M. Patou est indispensable à tous les élèves qui tiennent à faire des études commerciales, qu'ils proviennent de l'enseignement secondaire ou de l'enseignement primaire supérieur. Aux maîtres de ces derniers nous conseillerons même de prendre le livre de M. Patou pour base de leur enseignement des équations, progressions, logarithmes, intérêts composés. Du reste de l'ouvrage, qui constitue la partie effectivement financière, nous ne citerons que les titres des chapitres : Rentes et Annuités ; Probabilités et Jeux de hasard ; Assurances, car nous ne pouvons donner tous les problèmes traités. Disons seulement que toutes les questions susceptibles de se solutionner de façon élémentaire sont très clairement exposées ; que tous les problèmes usuels peuvent être résolus par celui qui connaît le livre de M. Patou. Si vous n'y trouvez pas la solution d'une question qui vous soit présentée, soit pour la constitution de rentes ou l'établissement d'une assurance, vous n'avez qu'à vous adresser à un actuaire et à un très bon actuaire, car le problème à résoudre serait ardu.

4. — Vous souvient-il de l'ancienne *Géométrie* d'Amiot (nous parlons des éditions qui ont précédé les additions et corrections faites

par M. Vintéjoux)? Au lieu de chercher à la développer, tâchez de la simplifier en supprimant tout ce qui n'est pas de première utilité tant au point de vue théorique que pratique: vous obtiendrez sinon les *Éléments de géométrie* de MM. A. Rossignon et F. Pillet, mais un livre tout à fait analogue. L'idée de faire une Géométrie qui servît simultanément à l'enseignement secondaire (la classe de mathématiques élémentaires exceptée), à l'enseignement primaire supérieur et aux écoles normales était tentante. Pouvait-elle se réaliser utilement pour les élèves? Nous répondrons: Oui et non. Et ce n'est pas, comme l'on dit, une réponse de Normand. Oui, cent fois oui, les auteurs ont fait un livre de première utilité pour les élèves qui n'auront jamais besoin que du côté pratique de la géométrie. Non, cent fois non, pour les élèves de l'enseignement secondaire qui auront à suivre les cours de mathématiques élémentaires; ils n'auraient aucune notion des méthodes nouvelles de la géométrie, méthodes que l'on cherche de plus en plus à introduire dans l'enseignement secondaire même le plus élémentaire.

5.— MM. P. Appell et J. Chappuis complètent par les *Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des élèves des classes de mathématiques A et B* le cours de mécanique dont ils ont, en 1903, publié le premier volume (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 329) destiné aux élèves de la classe de première. Les programmes universitaires de 1905 distribuent d'une manière un peu différente les matières contenues dans ces deux volumes, mais ne changent en rien la totalité de ce qu'ils enseignent. Quelle différence entre la Mécanique élémentaire que l'on nous a enseignée, et qui était si nulle, et la Mécanique telle que MM. Appell et Chappuis l'ont exposée ! Nous ne dirons pas grand'chose des engrenages cylindriques, pour lesquels il était difficile de faire du nouveau. Mais quel mérite et quelle précision dans toute la mécanique des forces appliquées à un point matériel : c'est toute une statique qui n'a plus rien d'artificiel et dans laquelle tout s'enchaîne logiquement! Mêmes réflexions pour la statique des corps solides. En dynamique nous trouvons tout ce qui domine l'enseignement de la mécanique, c'est-à-dire le théorème fondamental de la dynamique, la notion très étendue du travail et le théorème des forces vives. Pour finir, quelques formules générales relatives aux machines qui donnent une bonne idée de l'application pratique de tout ce qui a été étudié antérieurement. Nous sommes habitués à voir les livres de M. Appell s'imposer par leur valeur; que cet auteur s'adresse à l'enseignement supérieur ou à l'enseignement secondaire nous n'avons qu'à enregistrer un grand succès de plus.

6. — C'est avec raison que M. J. Richard a pris pour son volume le titre de : *Notions de mécanique*. Ce n'est en effet ni un cours ni un traité qu'il a composé. L'ouvrage n'est pas le développement spécial de tel ou

tel programme officiel, mais la réunion d'une suite d'études sur un certain nombre de points particuliers. La statique occupe plus de la moité de l'ouvrage : la notion de force y est introduite de la façon la plus simple et la plus naturelle ; peut-être quelque exigeant reprochera-t-il à l'auteur d'avoir donné en statique la notion de force centrifuge : que celui-ci laisse dire. L'ensemble de la statique peut servir de modèle, comme brièveté et simplicité, tout en restant plus que très complet. Les notions sur les polygones funiculaires et la statique graphique feront comprendre aux élèves que la statique est une science pratiquement utilisable. Nous ne parlerons pas des notions de cinématique qui ne renferment rien de nouveau comme méthode. Quant aux considérations générales sur les machines, elles donnent la manière définitive dont doivent être traitées ces matières. Quelques notions sur la résistance des matériaux terminent heureusement ce livre. Nous voudrions que tous les élèves de l'enseignement secondaire classique, depuis la seconde jusqu'à la classe de mathématiques spéciales, pussent être mis à même de consulter l'ouvrage de M. Richard, en se limitant, bien entendu, aux parties concernant leurs programmes respectifs ; la lecture de ce volume permet de compléter et d'éclaircir bien des points souvent négligés, sans se charger la mémoire de détails inutiles.

Science et Philosophie. — 7. — Si quelques parties du nouvel ouvrage de M. Poincaré : *La Valeur de la science*, ne sont accessibles qu'à des esprits ayant des connaissances très étendues, d'autres parties, au contraire, sont à la portée de toute personne ayant fait des études secondaires honorables. Les questions traitées par l'éminent auteur sont très à la mode non seulement dans l'enseignement, mais encore dans le monde ; à tous nous dirons : lisez M. Poincaré. Nul n'a réussi à creuser et à élucider certains points fondamentaux de la science comme l'a fait M. Poincaré. Tout le monde peut lire le chapitre consacré à l'intuition et à la logique en mathématiques et chacun conclura avec l'éminent académicien : la logique est l'instrument de la démonstration ; l'intuition est celui de l'invention. Les difficultés que présentent la notion d'égalité de deux temps et par suite la mesure du temps elle-même mettent en relief, par leur exposé, le grand nombre d'hypothèses, assez gratuites, qui sont nécessaires pour expliquer des idées que l'on taxe d'evidentes à priori. Ces mêmes réflexions s'appliquent aux deux chapitres consacrés, l'un à la notion d'espace, l'autre à l'espace et ses trois dimensions ; incidemment le lecteur comprendra cette fameuse expression : le temps est antérieur à l'espace, phrase qui a été cause d'une infinité de discussions dépourvues de bon sens. Dans l'Analyse et la Physique, M. Poincaré fait comprendre aux moins savants que les mathématiques supérieures servent

à quelque chose et que ces deux sciences se sont prêté un mutuel appui pour leur développement réciproque. Si vous avez une agréable et instructive conférence à faire aux gens du monde sur l'utilité de l'Astronomie, lisez-leur le chapitre consacré par l'auteur à cette science. Avec l'histoire de la Physique mathématique, nous abordons, à la 170e page de cet ouvrage, un sujet plus aride : il faut être au courant de cette science pour se rendre compte, avec M. Poincaré, de la crise qu'elle subit actuellement, des principes qui l'ont dominée jusqu'à présent, des hypothèses qu'il faut chercher à modifier pour lui permettre de reprendre sa marche en avant dans une troisième phase de son développement. La science est-elle artificielle ? Oui, dit M. Le Roy. Les lois sont l'œuvre artificielle du savant, la science ne peut rien nous apprendre de la vérité, elle ne peut nous servir que de règle d'action, dit-il. Non, jusqu'à un certain point, répond M. Poincaré ; son argumentation ne nous paraît pas encore assez complète pour réduire son adversaire. Le dernier chapitre — la Science et la Réalité — est né, comme le précédent, du choc des idées de M. Poincaré avec celles de M. Le Roy ; M. Poincaré y précise le sens qu'il donne aux mots contingence et objectivité : ces définitions éclaircissent la lutte, mais le reste du texte ne la termine pas.

8. — La connaissance de quelques extraits des écrivains scientifiques fait partie du nouveau plan d'étude de l'enseignement secondaire. M. Gaston Laurent, en composant son ouvrage sur *les Grands Écrivains scientifiques*, s'est proposé de satisfaire à la lettre et aussi à ce qui paraît être l'esprit de ce programme. Le choix de M. Gaston Laurent s'est porté sur les savants suivants : Copernic, Kepler, Galilée, Harvey, Descartes, Pascal, Huygens, Newton, Leibnitz, Buffon, d'Alembert, Condorcet, Lavoisier, Laplace, Cuvier, Lamarck, Ampère, Arago, J.-B. Dumas, Le Verrier, Darwin, Claude Bernard, Tisserand, Pasteur, Joseph Bertrand, Berthelot. Le choix est heureux; nous regrettons cependant d'y voir figurer M. Berthelot. Ce n'est pas que son nom ne soit pas digne de ceux qui l'accompagnent, mais il a le tort d'être vivant et surtout d'être le seul vivant cité. Sur chacun de ces savants l'auteur donne d'abord une biographie généralement très brève, mais très précise, très documentée et très exacte. Chacune des biographies est suivie d'extraits des œuvres des savants cités; les morceaux choisis l'ont été un peu en raison de leur pure qualité littéraire, mais surtout pour former une espèce de bloc tendant à montrer que tous les savants scientifiques ont toujours été animés du plus pur esprit positiviste. Il y a là de la part de l'auteur un parti pris trop évident qui, dans les milieux religieux, fera tort à l'ouvrage. Les notes semées par tout le livre, sont les unes des notes biographiques complémentaires et bibliographiques, très bonnes en

général ; les autres, qui ont pour but d'attirer l'attention du lecteur sur la portée du passage annoté, auraient besoin d'une revision, quelques-unes nous ayant paru erronées ou par trop naïves.

É. CHAILAN.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

1. *Sa Sainteté Pie X et la Musique religieuse. Commentaire sur le « Motu proprio » et les pièces connexes*, par AD. DUCLOS. Rome et Tournai, Desclée et Lefebvre, 1905, in-8 de 142 p., 2 fr. — 2. *La Restauration grégorienne. Les plus Anciens Manuscrits et les deux Écoles grégoriennes*, par l'abbé A. FLEURY. Paris, Retaux, 1905, in-8 de 50 p., 1 fr. — 3. *Una Sequenza per l'Epifania*, da HENRY MARIOTT BANNISTER. Roma, Desclée et Lefebvre, 1905, in-8 de 7 p. (Estratto dalla *Rassegna gregoriana*). — 4. *Impugnación á un P. benedictino de Silos (Burgos)*, por GREGORIO F. SERRANO Y AGUADO. Toledo, Viuda e hijos de J. Peláez, 1905, in-12 de 63 p., 1 fr. — 5. JOHANNES EV. HABERT 's WERKE. Serie I : *Messen. Messe in D moll. op. 57 (Gregorius-Messe)*. Leipzig, Breitkopf und Härtel, s. d. (1905), gr. in-4 de VI-104 p., 15 fr. — 6. *Histoire de la musique*, par PAUL VIARDOT. Paris, Ollendorff, 1905, in-18 de 232 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Caractères des musiciens, à la façon de Théophraste et de La Bruyère*, par JEAN D'UDINE. Paris, Joanin, 1905, in-16 de 115 p., 1 fr. 50. — 8. *Le Goût musical en France*, par LIONEL DE LA LAURENCIE. Paris, Joanin, 1905, in-8 de 359 p., 6 fr. — 9. *J. S. Bach, le musicien poète*, par ALBERT SCHWEITZER. Leipzig, Breitkopf et Härtel ; Paris, Fischbacher, 1905, in-8 de XX-435 p., 10 fr. — 10. *Richard Wagner. Vorlesungen gehalten an der Universität zu Wien*, von GUIDO ADLER. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1904, in-8 de XI-372 p., avec un portrait. — 11. *Franz Liszt et la Princesse de Sayn-Wittgenstein (Souvenirs intimes et correspondance)*, par ADELHEID VON SCHORN ; trad. de l'allemand par L. DE SAMPIGNY. Paris, Dujarric, 1904, in-12 de XX-439 p., 4 fr. — 12. *Bell's Miniature Series of Musicians. Bach*, by E. H. THORNE. London, Bell, 1905, in-16 cart. de 60 p., avec grav. et portrait, 1 fr. — 13. *Bell's Miniature Series of Musicians. Schumann*, by ERNEST J. OLDMEADOW. London, Bell, 1905, in-16 cart. de 58 p., avec portrait, 1 fr. — 14. *Founders of Music*, by ANNAH SMITH. New York, Schirmer, 1905, in-8 cart., de 149 p., avec portraits. — 15. *Histoire du piano et des pianistes*, par EUGÈNE RAPIN. Paris, Bertout, 1904, in-8 de 508 p., 5 fr. — 16. *Il Violoncello, il violoncellista ed i violoncellisti*, da LUIGI FORINO. Milano, Hoepli, 1905, in-16 de XVII-444 p., 4 fr. 50. — 17. *L'Enseignement de la musique dans l'éducation de la jeunesse, à l'usage du pianiste-amateur*, par HENRY VAILLANT. Paris, Fischbacher, 1904, gr. in-8 de 332 p., 5 fr. — 18. *L'Art de développer le sentiment musical chez l'enfant*, par M.-H. HÉBERT. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1905, in-18 de 69 p., 1 fr. 50. — 19. *Le Solfège par le chant, méthode pour former l'oreille et la voix des enfants*, par ALBERT DUPAIGNE. Paris, Hachette, 1905, in-8 cart., de 96 p., 0 fr. 50. — 20. *Manuel théorique et pratique de lecture musicale, vocale et instrumentale*, par ÉMILE SCHVARTZ. *Cours élémentaire*. Paris, Joanin, s. d. (1905), in-8 cart. de IV-117 p., 1 fr. 15. — 21. *Manuel universel de la littérature musicale. Guide pratique et complet de toutes les éditions classiques et modernes*, par FRANÇOIS PAZDIREK. 1re partie, 1re livraison. Paris, Costallat, 1905, in-8 de XXXII-96 p. — 22. *Aristoxène de Tarente et la Musique dans l'antiquité*, par LOUIS LALOY. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, in-4 de XLIII-371 p., 12 fr.

1. — On ne peut que souhaiter la plus large diffusion à l'opuscule de M. le chanoine Duclos, de Bruges : *Sa Sainteté Pie X et la Musique religieuse* ; c'est un commentaire très complet du *Motu proprio* du 22 novembre 1903, et de l'Instruction sur la musique sacrée qui l'accompagne. L'ouvrage comprend quatre parties : I. La Restauration de

nusique sacrée. II. L'Art sacré. III. La Liturgie musicale. IV. Les yens propres à promouvoir l'œuvre de réforme. Un appendice ne le texte de tous les documents officiels qui ont paru, dans ces nières années, en faveur de la restauration du chant grégorien tra- onnel. On y trouve, commentées sobrement, toutes les prescriptions la musique sacrée, notamment sur la polyphonie classique, la sique moderne, l'orgue, les instruments de musique permis ou endus dans les églises ; on y précise le rôle de la musique dans les erses fonctions liturgiques : messe, office divin, bénédictions du nt-Sacrement. Bref, ce petit livre se recommande à l'attention de s ceux qui, à un titre quelconque, sont chargés d'une direction sicale dans l'église et ont à faire respecter les réglements ecclé- tiques en pareille matière.

— Dans cette plaquette : *La Restauration grégorienne. Les plus iens Manuscrits et les deux Écoles grégoriennes*, parue d'abord en cles (Cf. *Études*, 5 et 20 mars 1905), l'auteur s'applique à fixer le sens *Motu proprio* de Pie X sur le rétablissement du plain-chant grégo- .. Il constate que la restauration matérielle ou mélodique des notes en bonnes mains. Les travaux antérieurs des bénédictins de Soles- justifient la confiance du Pape et des connaisseurs. Mais — et c'est ue M. l'abbé Fleury se hâte d'en venir — une autre et plus difficile auration s'impose : celle du rythme. Or, il paraît que sur ce point la nce n'est pas encore près de dire son dernier mot. En attendant, x écoles sont en présence qui soutiennent, l'une le système du me oratoire, l'autre celui du rythme métrique dit *musical* ? Dom ier est le représentant de la première ; la seconde a pour chef le . Decheverens et M. l'abbé Fleury pour partisan. A celle-ci, on espère Dom Mocquereau, l'illustre paléographe, finira par se rallier. Jus- plus ample informé, nous prions le lecteur de n'en rien croire. La tion du rythme métrique semble à M. l'abbé Fleury solide de tout t : il essaie de le prouver par l'étude des signes musicaux dans les les plus anciens et par la doctrine correspondante des maîtres de que. Quant aux conclusions, elles s'alignent en six propositions qui nilent toute phrase grégorienne soit aux rythmes métriques, soit vers : hexamètres, pentamètres... et les groupements rythmiques s phrases aux pieds métriques de ces vers : spondées, dactyles, etc., és, bien entendu, de longues et de brèves. Et, l'égalité de mesure t la loi fondamentale de la scansion métrique, elle l'est aussi de re musical rythmique grégorien. Il paraît que cela « saute aux : des moins clairvoyants. » Nous craignons bien, par contre, que les es, — les plus clairvoyants, — ne soient point frappés de la même royante lumière. Ici même, nous avons déjà fait le procès de cette rie ; inutile d'y revenir. Toutefois nous dirons que M. l'abbé Fleury a

tort de prendre à la lettre des textes qui veulent eux-mêmes une interprétation large. Les mots qu'il a vus trop en rouge, il fallait les regarder à travers les verres des correctifs voisins de qui ils tiennent leurs nuances. Et ces nuances, en l'espèce, sont très importantes. Du moment qu'on traite de nombre dans la prose ou de division rythmique dans la phrase grégorienne, la métrique des vers s'impose comme point de comparaison. Et c'est bien de comparaison, sans plus, qu'il s'agit dans les auteurs cités. De là à assimiler et même, — comme fait l'auteur sans presque s'en douter, — à identifier, il y a loin. Aussi cette métrique rigoureuse et cette égalité mathématique qu'il veut introduire, sur la foi des écrivains médiévaux, dans le rythme du plain-chant, ne répondent ni à leur pensée ni même aux règles les plus élémentaires de l'art. A l'exécution, en effet, la théorie ne tient plus. Et c'est peut-être par cette expérience facile, plus que la discussion des textes, que « les moins clairvoyants » verront tomber leur illusion.

3. — Le Rév. H. M. Bannister, dans *Una Sequenza per l'Epifania* donne un avant-goût du travail complet qu'il prépare sur les *Mélodia sequentiarum* en publiant une séquence jadis très usitée pour la fête de l'Épiphanie : *Epiphaniam Domino canamus gloriosam.* Le texte mélodique, qui ne manque pas de grâce, est restitué à l'aide de quarante mss. (du xe au xve s.) de provenance anglaise, française et italienne, mais non allemande, alors que, pourtant, la mélodie se rencontre en des mss. sangalliens, appliquée à d'autres pièces ; cela même donne à penser à l'éditeur qu'elle provient peut-être de Jumièges, d'où elle aurait été portée à S. Gall par quelque moine fuyant devant l'invasion normande, et copiée par Notker. Il a échappé au docte auteur que cette séquence avait été insérée dans un manuel grégorien destiné à l'usage pratique (*A Manual of gregorian chant*, Tournai, Desclée, 1903); mais les divergences qu'on remarque entre les deux versions mélodiques ne font que mieux apprécier la valeur de ce texte critique qu'on peut considérer comme définitif.

4. — C'est en effet l'ouvrage récent d'un R. P. bénédictin de Silos qui a décidé Dom Gregorio Serrano à faire paraître sa brochure : *Impugnación á un P. benedictino de Silos* (*Burgos*) et à exprimer ses sentiments longtemps contenus. Il combat avec vigueur tous les tenants de l' « école de Solesmes. » — Pour lui, la théorie ryhtmique de cette école est insoutenable, en opposition manifeste avec la raison et l'histoire. Il reste à le prouver. Dans ce but, et après avoir rompu une lance en faveur de la musique moderne, l'auteur aborde la question si controversée du rythme. Dom Gregorio Serrano est un partisan décidé de la mensuration métrique appliquée au plain-chant. Il se fait fort de retrouver les différents pieds de la métrique dans les neumes grégoriens, à condition toutefois de faire porter ses expérien-

ces non pas sur les éditions guidoniennes, ni même solesmiennes, mais sur les versions plus anciennes et plus pures, que nous ont gardées les neumes sangalliens. Pour cette fois, content d'avoir indiqué la marche à suivre, Dom Gregorio Serrano s'excuse de n'avoir pas le loisir de résoudre lui-même le problème, et tire sa révérence.

5. — Le Dr Alois Hartl a bien fait de publier la *Messe zu Ehren des hl. Gregor des Grossen* de Jean Ev. Habert. Elle est, en son genre palestrinien, simplement splendide, et répond à merveille au *Motu proprio* de Pie X sur la musique sacrée. Elle fut exécutée la première fois à N.-D. des Ermites, en 1875, et, depuis, en maintes grandes églises d'Autriche, de Suisse et de Belgique. Elle a partout produit la plus vive impression, et partout aussi les gens de l'art ont, sans nulle restriction, loué l'auteur de son initiative si parfaitement réussie. Ce succès universel suffit à prouver que le choral, aujourd'hui comme au temps de Palestrina, peut reprendre vie et réapparaître avec honneur dans nos cérémonies liturgiques ; l'originalité même de cette œuvre démontre qu'il y a encore, à l'usage de ce vieux procédé une matière inépuisable pour d'autres travaux savants de contrepoint à plusieurs voix. Aussi faut-il féliciter le docteur A. Hartl d'avoir enfin publié cette remarquable Messe d'Habert. Il serait à souhaiter qu'elle fût au répertoire de toutes les maîtrises sérieuses. Elle remplacerait avantageusement tous ces motets insignifiants et ces abominables flonflons qu'on voit figurer encore, malgré pourtant la volonté expresse du Pape, sur les programmes de chants d'église.

6. — M. Paul Viardot, fils de la grande cantatrice Pauline Viardot, écrit en amateur, à l'usage des amateurs, une petite *Histoire de la musique*, à laquelle M. C. Saint-Saëns a fait les honneurs de dix lignes de préface. Visiblement, l'auteur ne connaît bien que les œuvres des musiciens modernes ; la période ancienne, des origines à la fin du XVIe siècle, n'est représentée que par une vingtaine de pages médiocres, dans un livre qui en compte plus de deux cents. Les contemporains sont simplement mentionnés. Pour le reste, on trouve une histoire anecdotique agréablement et facilement narrée, avec de brèves caractéristiques sur les œuvres musicales. A un point de vue exclusivement pratique, pourquoi avoir rejeté en manchettes la plupart des noms propres soulignés dans le texte, sans les distinguer par un type spécial de ceux qui font titre aux notices proprement dites ? On manque ainsi tout à fait le but de clarté que l'on voulait atteindre. Dans une seconde édition, l'auteur fera bien aussi de retrancher (p. 193), une réflexion de mauvais goût sur l'école franckiste contemporaine.

7. — Rien de plus que quelques gouttes de critique, légèrement amères ou acides, dans la brochure de M. Jean d'Udine : *Les Carac-*

tères des musiciens à la façon de Théophraste et de La Bruyère. Et nous savons que personne ne se fâchera de ces traits malicieux et ironiques, dont la forme dégagée et plaisante, un tant soit peu gouailleuse, ne rappelle que de très loin Théophraste ou La Bruyère, mais qui témoignent en leur fond d'un même sentiment d'irritation légitime à l'égard des mensonges et insécérités de la vie littéraire ou artistique. Consolons-nous pourtant : du monde des musiciens, non plus que de partout ailleurs, l'amour et la spontanéité ne se sont à jamais enfuis. Là aussi, il y a encore, il y aura toujours, de ces âmes sincères et naïves, dont M. Jean d'Udine écrit qu'elles « demeurent jeunes et savent prendre les chemins de la beauté, sitôt qu'ils s'ouvrent devant elle » (p. 19). Pour celles-là seules, gardons notre admiration, en souhaitant que ce petit livre puisse aider à les faire reconnaître et mieux aimer.

8. — M. Lionel de la Laurencie a « tenté d'esquisser les étapes successives de l'évolution du *Goût musical en France.* » Selon lui, le goût musical, étudié du point de vue évolutionniste, « s'enferme dans la loi du passage de l'homogène à l'hétérogène, autrement dit du simple au composé. Et cette loi se traduit par trois aspects principaux, s'affirme dans trois directions bien nettes : le goût évolue de la monodie à la polyphonie ; le goût s'exerce à l'origine de façon collective pour tendre ensuite à l'individualisme ; le goût enfin se plie à des modes d'expressions de plus en plus étendus, qui vont de l'anthropomorphisme au sentiment de la nature. Nous prions le lecteur de ne pas trop froncer le sourcil ; sous ces grands mots il y a tout de même des idées. Et quoique l'auteur philosophe et disserte à perte de vue souvent et de manière bien abstraite, on aurait tort de ne le point suivre jusqu'au bout. L'étude est curieuse et forte. On y verra comment un homme de science et un penseur interprètent les faits et les jugent. Si M. L. de la Laurencie avait abordé son sujet d'un esprit libre, en historien qu'il voulait être d'abord, nous estimons que son Introduction, en maints endroits modifiée, eût dû passer avec armes et bagages à la Conclusion. Au lieu de cela, M. de la Laurencie a préétabli tout un système, logique sans doute dans le domaine de la raison pure, mais sujet à caution dans celui des faits. Dès le premier chapitre on s'en rend compte. Il est inexact que le plain-chant primitif soit plus simple et moins orné, inexact aussi qu'il ait un caractère collectif au sens où l'entend l'auteur, inexact enfin qu'aux époques de son développement les notes soient venues s'accumuler de préférence sur les syllabes accentuées. Seulement voilà : l'auteur avait émis le principe du passage de l'homogène à l'hétérogène ; et c'est en ce sens qu'il a naturellement ouvert son enquête. Que n'a-t-il eu d'abord l'idée de consulter la *Paléographie musicale* ? Nous pourrions

porter notre critique sur d'autres points. A quoi bon ? Le goût musical chez un peuple, comme chez les artistes, est chose extrêmement flottante. Son développement ne va pas sans des reculs parfois presque inexplicables. Et souvent même, en dehors de cas par trop manifestes, qui pourra dire s'il y a décadence ou progrès, tant est subjective l'application de lois même universellement reconnues ? L'histoire de la musique n'assiste qu'à des sautes brusques d'opinion. Aussi était-ce un danger de partir avec des principes trop rigoureux à la recherche d'une évolution plus d'une fois déconcertante et portée par caprice à leur faire effrontément la nique ? Qu'il y ait « des éléments révélateurs du goût », personne ne songe à le nier. Encore sont-ils les fruits plutôt que les guides de l'expérience. Et si l'on arrive à dégager de l'étude et de la comparaison des faits quelques lois générales, il y a prudence à leur laisser du jeu. Ajoutons qu'il serait injuste de ne pas reconnaître en cet ouvrage d'admirables pages sur la musique instrumentale, l'individualisme, les influences étrangères, celles des classiques, des philosophes et des dilettanti, le romantisme, la musique à succès, sur des compositeurs tels que Lulli, Rameau, Berlioz, Wagner... L'auteur a finement analysé ce qu'il appelle « la sociabilité » et « l'intellectualisme » du caractère français, son cachet de délicatesse et de distinction, cette sorte de « symbolisme démocratique » auquel semble vouloir se soumettre le goût contemporain, etc., etc. Bref, le lecteur aura plaisir à rencontrer d'un bout à l'autre des situations bien exposées et des considérations souvent fort originales.

9. — M. A. Schweitzer est docteur en philosophie et maître de conférences à la Faculté de théologie de Strasbourg. Il a publié déjà un ouvrage sur Kant, et une étude historique sur la vie de N.-S. Tout cela ne l'empêche pas de trouver encore des loisirs qu'il consacre à la musique, à la musique de Bach surtout, qu'il aime et qu'il joue depuis sa plus tendre enfance. C'est à cette prédilection et à une longue expérience des œuvres du maître d'Eisenach que nous devons ce nouveau volume sur *J. S. Bach, le musicien poète.* Peut-être n'a-t-il pas toute l'importance que lui prête M. Widor. Et nous croyons bien que l'aimable auteur de la Préface n'a pas mis plus de conviction qu'il n'en fallait à dire de cet ouvrage qu'il était « le couronnement » des travaux antérieurs. M. Schnitzer, du reste, en serait le premier surpris. Il sait fort bien qu'il ne pouvait ni ne voulait tout dire en si court espace. Encore aurait-il pu supprimer ou tout au moins réduire la première partie qui traite de la *Musique sacrée en Allemagne jusqu'à Bach.* La seconde partie : *Vie et caractère de Bach*, empruntée souvent à Spitler et aux publications de la « Bachgesellschaft, » aurait aussi gagné à moins s'étendre. La troisième partie, par bonheur, offre plus d'intérêt. Nous avons là la genèse des œuvres de Bach. Musique pour

orgue et pour clavecin, musique de chambre, cantates profanes et cantates d'église, le *Magnificat* et la Passion selon S. Jean, l'ode funèbre et la Passion selon S. Mathieu, enfin les Motets, les Oratorios et les Messes, tout est soigneusement examiné. Mais le lecteur lira surtout avec profit les deux dernières parties qui concernent le langage musical de Bach et la façon d'exécuter ses œuvres. C'est là que résident la véritable utilité du livre et l'originalité de l'auteur. Le philosophe s'y ajoute en M. Schnitzer à l'artiste, et le complète. Et sa plume y analyse avec une observation merveilleuse les sentiments et les pensées qui animent la composition du maître. Méditez, en finissant, cette remarque d'une profonde justesse qu'il fait au sujet de la rythmique (p. 409) : « Que de fois les plus beaux thèmes de Bach deviennent quelconques, parce qu'au lieu d'accentuer la note caractéristique l'on accentue les temps forts. » De fait, en musique aujourd'hui, le temps fort, voilà l'ennemi !

10. — « Nous n'avons point à parler pour lui (Wagner), encore moins contre lui, mais de lui. L'art wagnérien n'a plus besoin de défenseurs; il est au-dessus de toute attaque. Notre tâche est donc de noter sa provenance, son développement, son perfectionnement, et son influence enfin sur les contemporains et la postérité. » Ainsi s'exprime M. Guido Adler dans la Préface de son livre : *Richard Wagner*. En vérité, peu de personnes étaient plus à même de nous parler du grand musicien allemand. Sorti couronné du Conservatoire de Vienne en 1874, fondateur, avec F. Mollt et Kwolf, de la Société wagnérienne, M. G. Adler a travaillé plus de trente ans à l'œuvre et à la vie du maître. Et c'est, dans la forme même des conférences où il l'a livré d'abord à l'Université de Vienne en 1903-1904, le fruit de ses longues études qu'il publie aujourd'hui. Tant de science est mise exclusivement au service de l'art. Que M. G. Adler apprécie chez Wagner le penseur ou le poète, le compositeur d'opéra ou le dramatique, c'est toujours l'artiste qu'il considère. C'est dire qu'il ne s'occupe ni du réformateur, ni du chef religieux, ni du philosophe, ni du politicien. Il connaît la volumineuse littérature wagnérienne, mais il n'y enchaîne pas son jugement, qui reste libre et personnel. Son ouvrage se compose de vingt-quatre leçons. Après avoir, dans les premiers chapitres, étudié la nature de l'art wagnérien et les différents genres auxquels sa plume s'est exercée, il prend une à une ses œuvres dont il fait une analyse savante et fouillée. Il ne craint pas de remonter jusqu'aux sources historiques d'inspiration. Et l'on assiste à l'évolution des thèmes que l'artiste y puisait, transformés par sa grandiose imagination poétique. L'auteur porte ses recherches curieuses sur toute circonstance extérieure ou intérieure, capable d'éclarer un point quelconque de son étude. A chaque instant il nous fait ainsi pénétrer dans la vie intime, la cor-

respondance, les écrits ou les relations de Wagner. Ce livre repose de quantité d'autres, écrits avec une admiration surchauffée, non qu'elle manque ici, mais c'est l'admiration calme d'un homme qui sait autant qu'il sent ce qu'il admire et dont il parle.

11.— « Ces Souvenirs embrassent deux générations: celle de mes parents et la mienne. Ils vont de 1830 à notre époque. Weimar et Rome en sont le théâtre. C'est entre ces deux villes que s'échangent les correspondances ; c'est là qu'ont vécu les personnages que je vais peindre. Grâce au trésor épistolaire que j'ai entre les mains, j'ai pu préciser mes souvenirs et tracer les portraits de mes parents, ceux de Liszt et de la princesse Wittgenstein. Autour d'eux évoluent des personnalités intéressantes qui nous touchèrent de près, mes parents ou moi. » En peu de mots ce début dit tout le livre de Mme Adelheid von Schorn sur *Franz Liszt et la Princesse de Sayn-Wittgenstein*, et il ne dit pas trop. Ni Liszt ni la princesse de Wittgenstein ne restent à présenter, croyons-nous, aux lecteurs de cette revue musicale. On connaît l'histoire de cette grande dame russe, à quatorze ans déjà mariée, divorcée de bonne heure, bannie de son pays, et dont la résidence de l'Altenburg devient le centre des plus hautes célébrités artistiques. On sait de quelles faveurs jouit auprès d'elle le grand Liszt, qu'elle a connu à Kiev en 1847, qu'elle a suivi à Weimar en 1848, à qui elle offre désormais comme demeure sa propre demeure, à qui elle offrait sa main, si Rome n'y mettait obstacle, et dont elle ne cesse d'être, en tout cas, la protectrice dévouée autant que l'enthousiaste admiratrice. On sait cela, et que la fille de cette extraordinaire princesse devint princesse à son tour par son mariage avec Shillingsfürt Hohenlohe, le frère du cardinal. Qui ne devine déjà au milieu de quelle société intéressante et variée l'ouvrage nous transporte ? Mais peut-être sait-on moins quelle est cette Adelheid von Schorn? Tout uniment la fille de Mme Henriette von Schorn. Mme H. von Schorn était née de Stein ; demoiselle d'honneur de la grande-duchesse de Saxe-Weimar, elle fit connaissance, durant sa jeunesse passée d'office à la Cour, avec nombre de membres des familles régnantes d'Europe, de seigneurs de toute noblesse et d'hommes politiques... Grâce à la haute distinction de son esprit et de ses manières, elle sut conserver, après son mariage, d'aimables relations avec ce grand et beau monde. Mais ce qui nous la rend intéressante, c'est qu'au jour le jour, en des notes privées ou dans sa correspondance, elle avait soin d'inscrire ce qu'elle entendait et voyait, donnant d'un trait juste et souvent piquant, sur toutes choses et toutes personnes, ses impressions de femme fine et cultivée. De tels croquis pris, presque tous, sur le vif, sont précieux. Il faut remercier sa fille de les avoir pieusement recueillis et d'avoir fait elle-même appel à ses souvenirs pour les bien

replacer dans leur cadre. Il va de soi que tout, en ces pages, n'est point que musique. Liszt même et la princesse, en gens de bonne société, savent s'effacer quand il faut. Jamais cependant on ne les perd de vue, tant est grande la place qu'ils ont occupée dans la vie de Mme et de Mlle von Schorn. Car nous devons ajouter qu'après son bannissement et la séquestration de ses biens en Russie, la princesse subit le sort habituel de pareilles infortunes : tout d'un coup le vide se fit autour d'elle, et à cette société brillante dont elle était l'âme succéda la plus humiliante solitude. Seule Mme von Schorn lui resta fidèle. Depuis lors, des relations s'établirent plus suivies et plus étroites encore qu'autrefois. Liszt, étant de la maison, en bénéficia largement. Joies, craintes, succès, deuils furent portés en commun. Quand Mme von Schorn mourut en 1869, Mlle Adelheid von Schorn, qui avait le même grand cœur que sa mère, hérita de ses mêmes affections. Elle fut à son tour, jusqu'à la mort de l'original artiste (1886) et de son inséparable amie (1887), leur ange de tous les jours et leur bienfaitrice dévouée, comme elle en est aujourd'hui, pour cette part intime et inédite qu'elle nous offre, l'historienne délicate et souvent émue.

12, 13. — Les deux petits volumes de MM. E. H. Thomas et E. J. Oldmeadow font partie de la collection *Miniature Series of Musicians*, éditée par la maison Bell, de Londres, qui comprend une série de monographies dues à la plume d'écrivains autorisés, présentant, en quelques pages, un aperçu complet de la vie et des œuvres des grands compositeurs. Chaque ouvrage contient des illustrations, portraits, et fac-similés d'autographes. — Le volume consacré à *Bach* nous donne en vingt-trois pages la biographie du célèbre compositeur ; puis l'auteur passe successivement en revue les œuvres religieuses du maître, ses pièces pour orgues, pour clavecin, pour orchestre. Un chapitre spécial analyse la célèbre messe en *si mineur*. — La monographie de *Schumann* n'est pas moins attrayante. Après nous avoir raconté la jeunesse et les premiers essais de l'artiste, l'auteur nous fait admirer en lui le critique d'art et le musicien... Quoique volontairement incomplète, la liste qui termine le volume est fort précieuse, présentant la plus grande partie des œuvres notables et caractéristiques de Schumann.

14. — Les *Founders of Music*, ou « les Grands Maîtres musiciens », écrits spécialement pour la jeunesse, sont une suite d'esquisses destinées à initier les enfants à la connaissance des grands maîtres et des principaux genres de musique. L'auteur présente ainsi en treize portraits, depuis Palestrina jusqu'à Wagner, une histoire intéressante de cet art.

15. — C. F. Weitzmann avait doté l'Allemagne d'un précieux *Geschichte der Clavierspiels und der Clavierlitteratur*. Pareil ouvrage nous manquait en France et c'est pour combler cette regrettable lacune que

M. E. Rapin publia l'année dernière son *Histoire du piano et des pianistes*. Les larges emprunts qu'il fait à Weitzmann, surtout pour le mouvement musical allemand, n'empêchent pas ce livre d'être personnel et bien français. Les artistes de France y occupent une belle place; cela ne veut pas dire que les étrangers y soient négligés. M. Rapin n'est ni chauvin ni partial; à tous il a judicieusement distribué la part qu'ils méritent. Seuls les Russes seraient en droit de réclamer. Six pages pour cette éclosion incomparable de musiciens à laquelle nous assistons depuis un siècle, c'est vraiment peu. Sans parler des César Cui, des Rimsky-Korzakow, des Bala-Kirew et de la « Jeune École » si pleine de promesses, on est un peu déçu que l'auteur ait si rapidement glissé sur des génies tels que Glinka et Antoine Rübinstein. Rübinstein surtout qui, à son époque, n'eut pas son pareil comme pianiste, méritait plus de vingt lignes. Cette petite réserve faite, je m'empresse d'ajouter que M. Rapin nous a donné là une *Histoire* fort bien faite et très attachante. Dans une première partie, il parle des ancêtres du piano : le clavicorde, le clavicymbalum, le symphonia, le clavicitherium, l'épinette, la virginale. Le détail technique abonde. On nous dit aussi la fortune différente de ces instruments dans les divers pays du monde. Les grands clavecinistes d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Angleterre sont à leur tour passés en revue. Et nous avons un long chapitre sur la caractéristique générale de la musique de clavecin. Sur le même plan, la deuxième partie traite du pianoforte, et la troisième du piano moderne. A chacun des principaux maîtres, Haydn et Mozart, Beethoven, Schubert, Schumann, Chopin, Liszt, l'auteur consacre un chapitre à la fois biographique et critique du plus haut intérêt. Bref, d'un bout à l'autre du volume, M. Rapin s'applique à mettre en relief la valeur et l'inspiration des grandes œuvres et des grands artistes. Tant de doigts, et des doigts de tant de sortes, font aujourd'hui mouvoir les touches de piano, que l'instrument court le risque d'en être déconsidéré. L'auteur a voulu protester et réagir contre la fantaisie, la médiocrité et l'abus de la virtuosité. Il a jugé qu'il était nécessaire de relever le niveau des études musicales et de former le goût des élèves. En ce sens l'excellent ouvrage qu'il vient de publier peut être regardé comme un bon manuel de pédagogie pianistique.

16. — Ce qu'a fait M. Rapin pour le piano, M. Luigi Forino, professeur à l'école musicale de Rome, l'a réalisé pour le violoncelle. Son ouvrage : *Il Violoncello, il violoncellista ed i violoncellisti* se divise en trois parties. La première traite de l'origine des instruments à archet : viole, violon, violoncelle et contrebasse. Un chapitre est exclusivement consacré au violoncelle et un autre à l'histoire de la lutherie jusqu'à notre époque. La seconde partie concerne le violoncelliste comme professeur, soliste, quartettiste et chef d'orchestre. Enfin la troisième retrace tout au long

l'histoire des plus célèbres violoncellistes de tous pays, depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Deux tables très développées de luthiers et de violoncellistes terminent le volume. Qu'on ne s'imagine pas avoir affaire là à une compilation sèche et aride. Bien au contraire, le livre de M. L. Forino est de lecture non moins agréable qu'instructive. L'auteur y sème partout ses connaissances historiques puisées aux meilleures sources, des observations esthétiques et des conseils pratiques et techniques, fruits d'une longue expérience d'artiste et de professeur. Nous croyons que ce travail atteindra le but que s'est proposé M. L. Forino, qui est de venir en aide aux violoncellistes, maîtres et disciples.

17. — *L'Enseignement de la musique dans l'éducation de la jeunesse, à l'usage des pianistes-amateurs* est un livre dont on ne saurait dire ni bien ni mal. L'auteur y traite son sujet en détail, et ne se soucie pas de l'ensemble. Chaque paragraphe forme une case fermée, sans jour sur les autres. Cela donne au volume l'air un peu décousu d'un manuel ou d'une grammaire. Par ailleurs, M. H. Vaillant n'a point la prétention d'être original. En fait, on aurait tort de lui demander du neuf. Pour un peu même, son ouvrage ferait double emploi avec celui de M. Lavignac : *La Musique et les Musiciens*. Il ne s'en écarte guère. Il n'en renferme pas moins de très utiles leçons, des conseils pratiques, et une foule de définitions fort claires des expressions usitées au vocabulaire musical. A défaut d'autre, les jeunes pianistes amateurs trouveront dans ce travail qui leur est dédié l'explication des difficultés courantes auxquelles la plupart se heurtent. Il y a abondance de notes sur la théorie de la musique, la composition et ses différents genres, le style, l'exécution, l'orchestration, l'histoire et la littérature musicale. Et ces notes sont justes. L'auteur, on le sent, a été formé à bonne école, et c'est l'enseignement de son école qu'il donne, sans plus. En dépit pourtant des félicitations de ses maîtres, les lecteurs, sur la foi du titre, avaient droit de s'attendre à autre chose qu'à un résumé de cours, si soigné fût-il.

18. — M. H. Hébert ne craint-il pas de prêcher dans le désert ? Quiconque, en tout cas, lira son petit livre : *L'Art de développer le sentiment musical chez l'enfant*, y verra que la besogne des professeurs de piano est plus compliquée que la plupart d'entre eux ne le pensent. Il en est de cet enseignement comme de tous les autres : pour instruire, il ne suffit pas d'être savant, il faut en plus connaître à fond les élèves. C'est cette simple leçon d'expérience élémentaire que nous donne ici M. Hébert. Étudier les dispositions naturelles de l'enfant, son goût, par où point sa petite personnalité, tenir compte de sa santé, de son âge, du développement de ses forces physiques, de ses doigts, de son cerveau, de son organisme, s'adresser à sa mémoire plus qu'à ses autres

facultés, lui imposer un travail régulier, parfaitement proportionné à ce qu'il peut faire, ne réclamer que l'effort de son attention, lui fournir les moyens non de vaincre les difficultés, mais de ne les point rencontrer, le mettre tout de suite à l'école d'Haydn, qu'il comprendra comme il comprend La Fontaine, puis de Mozart, enfin de Chopin, exclure impitoyablement tous les « modern-style », quel que soit leur talent... En vérité, Messieurs les professeurs, votre tâche est délicate. Et vous avez fort à faire, si vous ne vous souciez pas moins de former des artistes que de courir le cachet !

19. — Depuis qu'un programme obligatoire pour l'enseignement primaire de la musique se trouve annexé à la loi de 1886 et aux décrets de 1887, instituteurs et institutrices s'ingénient à qui mieux-mieux pour arriver à faire chanter les tout petits. Les méthodes ne manquent pas; les méthodes pratiques seules sont rares. En voici une pourtant: *Le Solfège par le chant*, de M. Albert Dupaigne. En maintes classes enfantines, l'auteur a déjà constaté l'heureux résultat du procédé qu'il propose. Il va de soi qu'il compte sur l'effort, l'expérience et le savoir du maître ou de la maîtresse. Mais leur besogne se trouve singulièrement facilitée par la simplicité même de sa méthode. « Elle débute par donner à l'enfant l'habitude de nommer, par leur nom, les notes de tous ses chants, notes qu'il apprend d'abord par cœur; et elle aboutit à faire reconnaître à l'audition et désigner aussi par leur nom les notes des airs, vocalisés ou joués, qu'il ne connaît pas encore. » (p. 3). Après trois années d'exercices pareils sur les nombreuses chansons que M. Dupaigne a recueillies parmi les plus populaires et les plus chantantes, un enfant de huit ans a déjà pris conscience des tons et des demi-tons, des gammes majeures et mineures, des accords parfaits, des toniques et des modes. Son oreille et sa voix sont aussi formées. La lecture et la notation qu'il apprendra dans la suite ne seront plus qu'un jeu pour lui.

20. — A l'éducation de l'oreille et de la voix, il faut ajouter l'éducation de l'œil. Tel est le but que se propose M. E. Schvartz, dans son *Manuel théorique et pratique de lecture musicale et instrumentale*. La portée, les notes, leur valeur, leur place, leur enchaînement, la langue des durées, les mesures, les intervalles, les clés, les signes rythmiques, les transpositions, les ornements: autant de leçons particulières et d'exercices graduels que contient le présent opuscule. De même que M. Dupaigne présentait son petit livre comme « une très utile préparation à tous les solfèges, à toutes les méthodes de musique », de même M. E. Schvartz nous informe que le sien « peut s'ajouter, sous forme d'exercices, à tous les solfèges existants. » Et ni l'un ni l'autre, pensons-nous, n'exagèrent l'importance de leur travail respectif.

21. — Tout musicien doit se procurer le *Manuel universel de la*

littérature musicale. C'est là une œuvre appelée à rendre les plus utiles et les plus prompts services. Elle s'offre comme un guide pratique et complet de toutes les éditions classiques et modernes. Et elle a cet avantage très appréciable, que, telle qu'elle est conçue, elle peut servir aux lecteurs de toutes langues et de tous pays. La première partie de cette immense compilation sera achevée fin 1905 et comprendra 18 volumes. Y figureront toutes les œuvres inscrites aux catalogues des éditeurs et en vente chez les marchands de musique, non seulement les œuvres originales, mais aussi les arrangements et les différentes éditions de chaque ouvrage. Seules, et pour cause, les œuvres épuisées, ou en copie, ou en manuscrits, ou en dehors du commerce, n'y trouvent point place. La première livraison que nous avons sous les yeux, dit avec quel soin le travail est fait. En tête apparaissent, une fois pour toutes, les noms et adresses des éditeurs. Puis commence le répertoire qui s'arrête aux compositions d'Alh. Carl. Chaque auteur y défile en son rang alphabétique, avec, tout de suite après, la liste de ses ouvrages, leur titre, leur nature (danse, ronde, marche, opérette, etc...), leur prix, leur éditeur, le tout en sa langue propre. Des dates indiquent l'année de la naissance et, s'il y a lieu, du décès du compositeur, et celle aussi de la première représentation des œuvres théâtrales. Comme les prix des éditions sont marqués dans la valeur monétaire des pays d'origine, l'éditeur a bien fait de donner, à la fin de sa Préface, un tableau des monnaies étrangères et de leur valeur différentielle. On ne peut qu'applaudir à la colossale entreprise de M. François Pazdirek et lui souhaiter plein succès.

22.—Si, depuis une trentaine d'années, tant d'ouvrages sur la musique antique furent publiés dont aucun n'a jamais satisfait personne, c'est que les erreurs ou tout au moins les lacunes n'y manquent pas. Et de vrai, l'on aurait mauvais goût d'en blâmer les auteurs. La lecture une fois achevée de la thèse que le Dr L. Laloy présenta à la Sorbonne le 6 décembre 1904 : *Aristoxène de Tarente et la Musique dans l'antiquité*, on reste confondu devant l'incroyable somme de connaissances qu'il est nécessaire d'avoir acquises pour fixer un tel sujet et le traiter en détail, comme il convient, et dans toute son ampleur. Songez qu'à l'école d'Aristote toutes les questions se tiennent étroitement nouées. Et la musique n'y va pas sans les sciences mathématiques, les sciences physiques, voire les sciences naturelles, et, les rattachant toutes en soi, la philosophie. Le programme est vaste et déjà complexe. Ajoutez qu'un auteur ne peut bien traiter ces doctrines diverses qu'après les avoir mises au point juste où elles étaient à l'époque, pour établir leur vraies relations, leur influence réciproque, leurs progrès réalisés ou seulement espérés, leurs inexactitudes, et

souvent, par suite d'une fausse piste, leur impuissance. Or tout cela appelle nécessairement chez lui la connaissance beaucoup plus étendue encore, de ces mêmes sciences, au point où elles sont aujourd'hui et qui doivent vérifier ou rectifier leur propre état du passé. Et ce n'est pas tout. La condition s'impose aussi de n'ignorer rien des secrets de la langue et de la philologie, et de la littérature et de l'histoire grecque. Peut-être y a-t-il lieu de s'étonner qu'un seul homme puisse posséder un si varié savoir? Tel est bien le cas pourtant de M. Laloy. Et notez en plus que ce même homme se meut parfaitement à l'aise parmi le multiple détail de toutes ces théories fort compliquées, qu'il traite chacune d'elles à fond comme s'il s'en était fait une spécialité, qu'encore il reste toujours maître de lui, de sa pensée et de son sujet, et qu'il se montre enfin dans chaque page, au milieu même des questions les plus ardues et les plus abstraites, un écrivain de race, d'une simplicité dans la grâce tout athénienne, et d'une distinction toute française. Qu'après cela des hellénistes comme MM. Croiset, Puech, Girard et Fougères lui aient prodigué les éloges, qu'un de ses juges les plus autorisés n'ait pas craint d'avouer qu'il aimerait mieux être son élève que son contradicteur, que la Faculté lui ait décerné le titre de docteur avec la plus haute mention et que l'assistance nombreuse ait chaleureusement applaudi à la soutenance brillante d'une thèse où pas la plus petite erreur ne fut relevée, personne n'y trouva plus matière à s'étonner. Mais ce qui aura moins encore étonné les amis de M. Laloy, ce sera, après pareil succès, d'avoir retrouvé en lui sa même et toujours charmante modestie.

O. M. B.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Souvenirs d'un vieux. La Terreur, l'Empire, la Restauration (1780-1815)*, par Jean Charruau. Paris, Téqui, 1906, in-12 de 472 p., 3 fr. 50. — 2. *Suzanne*, par Paul Deschamps, Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., petit in-8 de 409 p., 2 fr. 50. — 3. *Le Serment de Marcelle*, par M. de Harcoet. Paris, Téqui, 1904, in-12 de 402 p., 3 fr. 50. — 4. *La Villa du Cœur-en-peine*, par B. de Buxy. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 5. *Clarisse de la rue du Loup-va-t'en*, par B. de Buxy. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 6. *Le Rêve de Suzy*, par Henri Ardel. Paris, Hatier, s. d., in-16 allongé de 395 p., avec grav., 3 fr. 50. — 7. *Le Mal du pays*, par M. Aiguesperse. Abbeville, Paillart, s. d., in-18 de 286 p., 2 fr. 50. — 8. *La Vierge de Raphaël*, par Adrienne Cambry. Paris, Hatier, in-12 allongé de 328 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Notaire de Valfleur*, par Maxime de Méria. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 10. *L'Étincelle*, par M. Delly. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 287 p., 2 fr. 50. — 11. *Les Semeurs*, par M. du Campfranc. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 286 p., 2 fr. 50. — 12. *Les Fidèles*, par Marie-Louise Mattioly. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 253 p., 2 fr. 50. — 13. *Chaîne renouée*, par M. du Campfranc. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 14. *L'Iris bleu*, par Marthe Lachèze. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 286 p., 3 fr. — 15. *Les Deux Parias*, par Roger Dombre. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 235 p., 2 fr. — 16. *Les Chroniques de Plouvilliers, sui-*

vies de Souvenirs personnels, par Enthyl d'Avoss. Paris, Amat, 1905, in-18 de 155 p., 2 fr. — 17. *Chasses en Abyssinie*, par H. Decaux. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 253 p., illustré, 7 fr. 50. — 18. *Ma Sœur Anne*, par Lucien Donel. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 326 p., 2 fr. 50. — 19. *Grains de mil*, par C. Velle. Paris, Delarue, s. d., in-12 de 272 p., 3 fr. 50.

1.— Les *Souvenirs d'un vieux* embrassent les plus sombres jours de la Terreur, l'épopée merveilleuse de l'Empire et l'époque plus sereine de la Restauration. Qu'y a-t-il de réel dans ces réminiscences? Louis Vernier, « le vieux » a-t-il existé? Quoi qu'il en soit, ce récit, — comme *Une Famille de brigands*, du même auteur, — s'il n'est pas vrai, est tout au moins plus que vraisemblable. Certains épisodes de la Terreur, en particulier les scènes du tribunal révolutionnaire, celles de la guillotine, sont racontés d'après des documents historiques sérieux, et des récits analogues à celui-ci se retrouvent, sous différentes formes, dans tous les Mémoires du temps. L'enfant, abandonné pendant la Révolution aux pires influences, trouve dans la vie militaire sa véritable vocation, et, conséquence plus inattendue peut-être, il y recouvre, durant la campagne d'Espagne, la foi de son enfance. Un heureux mariage apporte le bonheur intime le plus pur à cette vie mouvementée, remplie d'épisodes tragiques et glorieux. Louis Vernier incarne bien le type du soldat de l'Empire; subjugué par le prestige de Napoléon, il suit à travers l'Europe les aigles victorieuses et, après avoir pris part à leurs triomphes, il partage leur déroute à Waterloo. C'est presque une page d'histoire que ce volume offre aux jeunes gens sous une forme dramatique, captivante, plus intéressante, à coup sûr, que la plupart des romans qui les sollicitent de tous côtés. Nous souhaitons donc qu'il compte beaucoup de lecteurs, même parmi les classes populaires, qui ont grand besoin d'acquérir des notions exactes sur la Révolution.

2. — Les lecteurs du roman chrétien *Jean Christophe* retrouveront dans les pages de *Suzanne*, ce vaillant paysan, intelligent autant qu'honnête, agriculteur capable autant que chrétien énergique. Ces qualités s'affirment encore sous une forme plus douce, chez sa fille, qui donne son nom à ce nouveau volume. Mariée à un meunier, Anselme Mercœur, brave garçon, mais un peu faible, elle lui communique sa foi radieuse, sa souriante vaillance. Dans sa nouvelle vie, Suzanne est poursuivie par la haine d'un instituteur anticlérical, dont elle a jadis repoussé les avances; ce misérable, incendiaire de fait et assassin d'intention, ne se lasse pas de persécuter le jeune ménage, et à ces soucis extérieurs se joignent, pour la jeune femme, des peines plus intimes : l'hostilité d'une belle-mère, jalouse et d'esprit étroit, et la mort d'un premier enfant. Suzanne traverse ces diverses épreuves l'âme déchirée, mais soumise; son histoire, très simple, est racontée avec une sincérité émue qui nous attache à

l'héroïne qui, chose rare, est à la fois très femme, très humaine et pourtant très surnaturelle. A ceux qui trouveraient les pensées de Suzanne trop élevées pour une simple paysanne, nous rappellerons que la foi développe souvent, dans certaines natures, un ensemble de dons exquis de l'intelligence et du cœur. Qui de nous n'a rencontré sur sa route des âmes chez qui l'élévation des sentiments était en disproportion absolue avec le milieu humble et vulgaire où elles étaient appelées à vivre ? En somme, livre bien pensé, bien écrit, très chrétien sans être ennuyeux, excellent surtout à propager dans les milieux populaires.

3. — Marcelle de Bréhan a fait à sa mère mourante la promesse solennelle de ne jamais abandonner son petit frère Marc, né du second mariage de Mme de Bréhan avec le député franc-maçon et anticlérical Alberty. Mais *le Serment de Marcelle* entraîne pour celle qui l'a prêté de nombreux sacrifices. L'esprit sectaire de son beau-père, l'hostilité de la famille Alberty, puis la ruine du député, suscitent sous les pas de la jeune fille des difficultés qu'elle surmonte à force de douceur, de fermeté, de générosité et d'abnégation. Elle finit par convertir son beau-père et par épouser le fils de celui-ci, issu d'un premier mariage, jeune officier de dragons qui doit à Marcelle tout ce qui fait l'honneur de sa vie. Le volume est écrit d'un style agréable et les sentiments en sont excellents, avec une note religieuse accentuée. Peut-être cependant l'auteur aurait-il pu insister davantage sur le malheur d'une union où les deux conjoints sont séparés par une profonde divergence de croyances religieuses. Si Édith de Bréhan ne s'était pas laissée éblouir par la fortune et l'intelligence d'Alberty, que d'épreuves eussent été épargnées à elle-même et à sa fille ! Aller au-devant de difficultés qui mettent l'âme en péril est plus qu'une folie, c'est une faute.

4. — Le roman intitulé : *La Villa du Cœur-en-peine* reflète les qualités et les défauts que nous avons déjà eu occasion de remarquer chez Mme B. de Buxy : un cachet très spécial, pittoresque et un peu étrange, des descriptions où l'on sent un véritable amour de la nature, des sentiments irréprochables, avec cela quelque chose de vague, d'obscur et parfois d'invraisemblable. Noémi Doraine, principal personnage du récit, est une charmante et courageuse jeune fille, obligée par des revers de fortune de gagner sa vie. Les hasards de son existence laborieuse la mettent en rapport, d'abord avec le Mayour, maison de famille ou hôtel de la Côte d'Azur, où se réunit une société cosmopolite, crayonnée d'une plume alerte, puis avec les Germain, propriétaires richissimes de la « Villa du Cœur-en-peine ». Cette demeure doit son nom à une étrange et funèbre légende qui se rattache, dans l'imagination populaire, à la disparition mystérieuse d'Elzéar Ger-

main, frère d'Armand, possesseur de la villa. Cet Armand, ouvrier de génie, type de la force et aussi de la bonté, inspire à Noémi une profonde affection qui survit aux soupçons, injustes du reste, qui le poursuivent. Le retour d'Elzéar suffit pour les dissiper et rien ne s'oppose plus au mariage de Noémi avec l'homme dont les rudes apparences cachent la vraie grandeur. Autour de ces personnages se meuvent une foule d'autres figures secondaires : des créoles extravagantes, des princesses qui ne le sont guère moins, et une petite servante fantaisiste qui répond au nom de Miette, et dont l'aveugle dévouement à Elzéar, le disparu, est la passion dominante. Malgré certaines invraisemblances, le récit offre de l'intérêt, la note religieuse, bien que discrète, y est très juste.

5. — *Clarisse de la rue Loup-va-t-en* n'est pas un titre banal. Cette Clarisse, fille d'un riche commerçant retiré des affaires, a dans sa vie un mystère dont son entourage devine l'existence sans pouvoir l'expliquer. Abandonnée toute jeune à l'influence néfaste d'une parente égoïste, Clarisse est devenue la proie d'un docteur suédois, magnétiseur et soi-disant guérisseur, qui, s'emparant de cette nature faible, exerce sur elle une puissance mystérieuse. Clarisse consent à épouser en secret l'aventurier scandinave ; mais, devenue veuve, elle est reprise par son père qui la contraint à porter son nom de jeune fille, à abandonner son enfant à des mains étrangères, et surtout à garder un silence absolu sur cette circonstance de sa vie. Ce secret — qui écrase une femme déjà déséquilibrée par les expériences magnétiques auxquelles son mari s'est livré sur elle, — fait l'objet d'un récit où paraît, à côté de Clarisse, malade de corps et d'esprit, sa cousine Dieudonnée, laquelle incarne la santé physique et morale. Signalons des descriptions très pittoresques de l'étrange petite ville où se déroule le drame et aussi les sentiments parfaitement honnêtes et franchement religieux du volume. Il doit son titre bizarre à une légende de loup-garou qui, en notre vingtième siècle, trouve encore des croyants.

6. — Suzy, jeune, jolie et pauvre, devient la demoiselle de compagnie d'une riche Américaine, et, grâce à son charme, obtient des succès mérités dans la société élégante où l'entraîne sa protectrice. Parmi ceux qui l'admirent davantage se distingue Georges de Flers, gentilhomme brillant, mais profondément égoïste, dont les attentions troublent Suzy, qui rêve de devenir sa femme. Un incident fortuit lui révèle le véritable caractère de Georges ; sa nature loyale se révolte, se ressaisit, et elle finit par épouser un brave garçon intelligent et travailleur, qui l'a longtemps adorée et qui, s'il n'est pas avantagé des dehors séduisants de M. de Flers, possède du moins un cœur dévoué et désintéressé. Ainsi finit *le Rêve de Suzy*. Livre facilement écrit, inspire par des sentiments irréprochables et dont l'héroïne, tout en

aimant la gaîté comme il convient à son âge, est une vaillante fille, capable d'abnégation et de sacrifice.

7. — *Le Mal du pays* est bien près de briser la vie de Jacques Owanne. Très épris de sa terre natale d'Auvergne, où, fils de paysans, il a vécu à l'air libre, Jacques, médecin plein d'avenir, a épousé Suzan, une jeune femme qui adore Paris ; il commence par sacrifier ses goûts à ceux de la jolie Suzan, compromet dans la vie fiévreuse qu'elle lui fait mener sa santé et son bonheur, et, pour sauver la situation, il se retire avec sa femme et son enfant dans ses montagnes bien-aimées. Ici, Jacques renaît, repris tout entier par le charme de la terre natale, mais Suzan se révolte contre l'existence sévère à laquelle elle est condamnée et que l'hostilité de sa belle-mère lui rend plus dure. Après une séparation momentanée, les deux époux se font de mutuelles concessions : Jacques sacrifie l'Auvergne, Suzan renonce à Paris, et c'est sur un territoire neutre, en Normandie, qu'ils reconstitueront leur foyer, devenu plus sérieux depuis qu'il a été touché par la souffrance. Ouvrage écrit d'un style aisé, dans un bon esprit.

8. — *La Vierge de Raphaël,* dont on a longtemps ignoré la valeur, est une toile appartenant à Sabine Delroche, jeune orpheline qui passe assez tristement sa vie dans un petit trou de province, sous la tutelle d'une peu sympathique belle-mère. Par l'entremise de la « Vierge de Raphaël », Sabine trouve un mari dans le lieutenant Dorival, fils d'un grand artiste que la renommée du fameux tableau a attiré dans la petite ville de Rivemont. Sur cette donnée fort simple, l'auteur a écrit un récit d'allure assez gaie et de sentiments irréprochables.

9. — Encore un livre inspiré par des intentions excellentes, mais un peu long, un peu touffu, manquant d'envolée : *Le Notaire de Valfleur.* C'est Lucie Augeray, femme d'un industriel, personne très estimable, sinon bien amusante, qui écrit l'histoire de sa vie. L'on y voit passer, comme dans le monde réel, d'honnêtes gens, des coquins, et tout un essaim de jeunes filles parmi lesquelles Mme Augeray choisit tour à tour une fiancée pour son fils unique Jacques. Pendant ce temps, Jacques a choisi lui-même sa future femme, la jolie, pieuse et vaillante Laure, la seule à laquelle sa mère n'a pas songé pour lui, mais qu'elle accueille à bras ouverts.

10. — Isabelle d'Effranges est élevée par une grand'mère incroyante et bas-bleu, qui, ayant gâté follement ses deux enfants morts jeunes, usés par la vie, a adopté pour sa petite-fille un système contraire. Condamnée au rôle de servante, vivant sans Dieu, sans amies, sans idéal, l'infortunée Isabelle s'étiole dans cette atmosphère morne. La Providence, en la rapprochant d'une famille chrétienne, aussi exemplaire que joyeuse, fait jaillir *l'Étincelle* que les circonstances ont presque étouffée dans l'âme de la jeune fille. Isabelle réagit contre les

influences déprimantes qui pèsent sur elle et renaît à la foi de son baptême. Son mariage avec un catholique intelligent et militant achève la transformation. Écrit d'un style qui parfois manque de vigueur, ce volume est bien pensé ; mais le rôle de la grand'mère, trop poussé au noir, devient presque invraisemblable.

11. — Paul Fresnais et sa mère sont les propriétaires de « la Dîme », où ils pratiquent d'une façon éclairée et large le devoir social dont on parle tant aujourd'hui. Le rêve de Paul eût été d'associer à cette vie, austère et douce, Arlette Valbelle, dont la petite enfance s'est passée à « la Dîme » ; mais qui, reprise par un père sceptique, a subi les influences dangereuses de son nouveau milieu. L'existence de ses amis ne tente pas cette jeune fille, belle et intelligente, mais d'un orgueil sans bornes ; laissée sans fortune par son père, elle accepte le poste de lectrice d'une Américaine milliardaire, la suit à New York et devient, grâce à son charme, la fiancée du fils de la maison. La vengeance d'Ethel Barlow, riche à millions, mais laide et sotte, renverse les châteaux en Espagne de l'ambitieuse Arlette. Menacé par son père d'être déshérité s'il n'épouse pas Ethel, le triste fiancé cède sans lutte et sans révolte aux injonctions paternelles. De là pour Arlette une profonde humiliation à laquelle se joignent de cruelles privations matérielles. Ici, la souffrance est un bienfait : repentante, mais croyante et soumise, la jeune fille revient auprès de ses amis occuper la place qui l'attend toujours. Comme on le voit, la donnée des *Semeurs* est parfaitement honnête ; de plus le style en est aisé.

12. — Georges Lambertier et Odette de Rosty, s'étant rencontrés dans un hôtel de la Suisse, se décident à unir leurs destinées. Tout paraît assorti dans ce mariage, quand une idée de malade vient à la traverse de leurs désirs : Adrien, frère cadet de Georges, s'éprend d'Odette et, pour ne pas, croient-ils, hâter la fin du jeune homme condamné par les médecins, les fiancés renoncent à leur cher projet. Le sacrifice est fort généreux; était-il cependant nécessaire d'immoler ainsi deux existences à un caprice de malade ? Adrien, en effet, ne peut songer à se marier, bien qu'avec l'espérance tenace des poitrinaires, il parle sans cesse de guérison. Il succombe enfin à son mal incurable et le lecteur en éprouve un certain soulagement, suivi de surprise en voyant Georges et Odette persévérer dans leur renoncement, par respect pour la mémoire du défunt. Heureusement, dans une lettre qui ne doit être ouverte qu'un certain temps après sa mort, Adrien invite *les Fidèles* à se marier. Tout finit donc pour le mieux dans ce livre honnête, qui a même une note élevée comme sentiments, mais dont le style est plutôt faible.

13. — *Chaîne renouée* est un roman animé d'un esprit excellent, où

la pensée religieuse occupe une place importante. Pourquoi faut-il que la facture du volume ne réponde pas aux sentiments qui l'ont inspiré et que le style laisse à désirer? Par inclination, Armelle se marie avec Victorien Gerbelle, député radical et libre-penseur; de la part d'une Bretonne aussi pieuse, voilà qui étonne un peu. Une aventurière, Flora Oberland, qui a espéré épouser Gerbelle, trame contre la jeune femme une noire machination et l'accuse de vendre des secrets d'État dont son mari est dépositaire. L'accusation est absurde et la naïveté avec laquelle le député tombe dans le piège ne l'est pas moins. Armelle se réfugie en Bretagne, et Gerbelle, qui a demandé le divorce, va épouser Flora, quand il découvre la trahison de celle-ci. Rempli de remords, il cherche sa femme et, au bout de longs mois, il la retrouve dans l'île de Sein, dont l'autenr nous décrit avec charme le caractère très spécial. Armelle pardonne ; Gerbelle, honteux et contrit, arrive à la foi par le repentir, et l'indigne Flora est justement punie. Signalons la figure, joliment crayonnée, d'une sécularisée, « Tante douce », qui exerce sur la vie d'Armelle et de son mari la plus heureuse influence.

14. — Le comte Raoul de Boisvilliers, d'une famille angevine, plus riche d'honneur que d'argent, a épousé une jeune Suédoise millionnaire. Ce mariage est un mariage d'amour, et la comtesse, jolie, bonne, généreuse, apporte à son mari autre chose que ses millions. Raoul a une tante, la marquise de Vaufleurs, la dernière de sa race, qui ne lui pardonne pas sa mésalliance, et qui continue à tenir rigueur à Wilhelmine, même quand celle-ci a fait la conquête de tous ses voisins, riches et pauvres. C'est *l'Iris bleu* qui, en fin de compte, rapproche l'altière douairière et la jeune femme, attristée par cette hostilité tenace. Une bonne œuvre à accomplir en commun réunit ces deux natures faites pour s'entendre, malgré leurs différences, et le volume se ferme sur une page toute de paix, de joie et d'union. Récit écrit dans un style qui gagnerait à se simplifier; les sentiments en sont d'ailleurs excellents.

15. — *Les Deux Parias*, tel est le titre d'une histoire très simple, racontée dans un style facile et gai. M. Dubrazin, un Français établi à Ceylan, meurt en même temps que sa femme, laissant deux fillettes sans appui, dont la fortune est représentée par un coffret de perles d'un prix inestimable. Ce coffret est volé par un paria hindou nommé Negmi, jadis renvoyé par M. Dubrazin, et qui veut se venger. Les orphelines, ramenées en France, sont recueillies par M. de Nobrac, leur oncle, et reçoivent une éducation pratique dans ce milieu modeste, mais affectueux. L'aînée, Geneviève, en profite largement, mais sa sœur Yanette refuse pendant longtemps de sacrifier ses habitudes de créole indolente et riche. Par un concours de circonstances for-

tuites, Raymond de Nobrac, cousin des deux fillettes, est appelé à faire le portrait d'un nabab, qui n'est autre que Negmi, le voleur des perles. Celui-ci reconnaît ses victimes ; bourrelé de remords, il charge un Hindou, paria comme lui, de restituer leur héritage aux orphelines, et celles-ci, en retour, lui pardonnent et lui assurent, ainsi qu'à son compagnon, de quoi finir leurs jours dans l'aisance. Une partie du récit se déroule dans l'île merveilleuse de Ceylan, dont l'auteur nous donne de jolies descriptions.

16. — *Les Chroniques de Plouvilliers* font revivre l'histoire présumée d'une antique forteresse depuis les temps féodaux jusqu'au siècle présent. Il s'y trouve çà et là de gracieuses descriptions et des pensées heureuses ; le tout est inspiré par un sentiment chrétien très sincère. Dans les *Souvenirs personnels*, qui forment la seconde partie du volume, nous avons des croquis pris sur le vif de la vie moderne, et souvent tracés d'une plume finement ironique.

17. — Les aventures de trois Français, partis pour chasser le gros gibier en Abyssinie, sont racontées avec mouvement et ne manqueront pas d'intéresser les jeunes lecteurs. Il ne faut pas chercher dans ces *Chasses en Abyssinie* autre chose que des aventures cynégétiques ; elles ne prétendent donner ni aperçus géographiques ni considérations sociales, mais c'est un ouvrage d'une lecture saine pour le jeune âge, toujours avide de ce genre de livres.

18. — Avec *Ma Sœur Anne*, M. L. Donel nous offre un récit dramatique où vibre la double note patriotique et chrétienne ; il est suivi d'autres nouvelles, écrites d'un style aisé et simple.

19. — *Grains de mil* est, comme le volume qui précède, un recueil de nouvelles auxquelles on a ajouté des saynètes, des monologues et des poésies. Le tout est inspiré par l'esprit chrétien, et, si son mérite littéraire n'est pas hors ligne, ce volume est du moins d'une lecture facile et absolument honnête. COMTESSE R. DE COURSON.

THÉOLOGIE

Repertorium hymnologicum. Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Tome III (nos 22257 à 34827). Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de IV-639 p. — Prix : 20 fr.

L'infatigable chanoine Chevalier donne un volumineux supplément aux deux premiers volumes de son *Repertorium hymnologicum ;* plus de 12500 nouveaux chants retrouvés et catalogués ; les sources principales sont les publications du P. Dreves, les catalogues de manuscrits, et quelques recueils anciens (XVIe-XVIIe siècles) qui n'avaient pas été dé-

pouillés. Cela donne une idée de la richesse de cette littérature; mais n'eût-il pas mieux valu attendre quelques années encore avant de faire imprimer ce supplément qui, forcément, à mesure que de nouvelles publications verront le jour, devra être suivi de plusieurs autres? J'estime aussi que la liste des abréviations imprimées sur la couverture, et renvoyant aux « fontes praecipui » qu'utilisa l'auteur, est devenue très incomplète et aurait gagné à être mise au courant. Le *Repertorium hymnologicum* n'en est pas moins un ouvrage précieux à tous égards, et il est à souhaiter que les services qu'il rendra soient en proportion de la peine qu'il a coûtée. H. S.

SCIENCES ET ARTS

Histoire naturelle de la France, par LOUIS PLANET. 14e partie. *Araignées*. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, 1905, in-8 de II-341 p., avec 18 planches hors texte et 230 figures dans le texte. — Prix : 5 fr.

Sans doute peu de personnes se prennent de passion pour les araignées; beaucoup au contraire se laissent aller à une répulsion quasi instinctive. C'est un tort vraiment, car ces sortes d'insectes, pour qui sait les considérer avec soin et les étudier, ne présentent pas moins que d'autres des particularités d'extrême intérêt. M. Planet est un de leurs fervents; son ouvrage en effet initie complètement à leur étude et la rend facile. Les collectionneurs trouveront en lui un guide compétent.

Après un trop long chapitre de généralités, il énumère et décrit les ordres, groupes, familles et genres, et, dans chacun de ceux-ci, indique quelques-unes des espèces les plus saillantes. C'est donc seulement un « genera » et non encore un « species » détaillé, comme on en a édité pour les autres classes d'insectes. Plus tard l'auteur complètera probablement son œuvre.

On peut regretter toutefois qu'il n'ait pas établi ces tableaux synoptiques qui prennent le travailleur comme par la main et le conduisent à la reconnaissance du genre cherché. Mais les gravures dont l'ouvrage est orné, soit dans le texte, soit sur les planches qui le terminent, sont tellement finies quelles suppléent en quelque sorte à cette lacune et rendent plus aisées les recherches. G. DE SENNEVILLE.

Monographie horticole des plantes bulbeuses, tubéreuses etc., et leur culture dans le nord de l'Europe, le midi de la France et l'Algérie, par RAPHAËL DE NOTER. Paris, Amat, 1905, in-16 de XXVIII-185 p., orné de nombreuses gravures. — Prix : 4 fr. 50.

L'auteur, un enthousiaste des plantes bulbeuses, voudrait convertir en prosélytes les amateurs de notre pays, qui n'est pas à la hauteur, et vient bien après la Hollande, la Belgique et même l'Angleterre. A cette

fin, il a composé une monographie, pleine d'intérêt, il faut le reconnaître, pour les adeptes. Les principales, amaryllidées, iridées, liliacées et melanthacées ont chacune un chapitre spécial formant une partie propre et développée de l'ouvrage ; les dernières sont groupées dans une cinquième partie. Dans chacune sont énumérés les genres qui les composent. Mais ici l'auteur a trop peu sacrifié au côté scientifique ; il a adopté purement et simplement l'ordre alphabétique : c'est un système. Mais en fait, il ne différencie pas les genres par une description, si abrégée fût-elle, et d'aucuns regretteront qu'il n'y ait point un ordre raisonné ou des tableaux synoptiques permettant d'arriver rationnellement à la détermination des espèces. Par contre, on ne saurait trop louer le choix des gravures. Elles sont nombreuses, bien appropriées, et rehaussent considérablement la valeur du livre. G. DE S.

Le Bois, par J. BEAUVERIE. Paris, Gauthier-Villars, 1905, 2 vol. gr. in-8 ensemble de XI-1402 p., avec 485 fig. dont 16 planches hors texte. — Prix : 20 fr.

Le seul défaut de cet ouvrage, d'ailleurs hautement remarquable, c'est sa tomaison ou plutôt son défaut de tomaison. Ne faire qu'un seul volume d'un grand in-octavo de XI-1402 pages et le partager en deux fascicules dont le premier se termine par un commencement de phrase tandis que le second commence par la suite de cette même phrase, ce n'est assurément ni heureux ni pratique. — Il eût suffi de joindre au premier fascicule les 19 premières pages du second, complétant le chapitre VIII, pour en faire un tome Ier complet, les chapitres IX à XIII avec les tables formant le tome second. On aurait eu ainsi un volume de 734 pages, Préface comprise, et un volume de 679 pages, tables comprises, soit une différence de 55 pages du tome Ier au tome II. — On ne voit vraiment pas quel avantage l'auteur et l'éditeur ont pu trouver à la disposition matérielle qu'ils ont adoptée.

Ce n'en est pas moins une publication de première valeur. La somme de savoir, de recherches et de lecture qu'elle révèle est, peut-on dire, effrayante. On en jugera par une rapide indication des matières.

Le premier chapitre est un vrai traité de physiologie végétale appliquée à la végétation ligneuse. La composition et les propriétés chimiques et physiques des bois complètent ces données en deux autres chapitres. Un aperçu de la forêt en général, soit à l'état sauvage soit aménagée suivant les différents modes culturaux et d'exploitation adoptés, ainsi que des travaux de boisement, est suivi d'un exposé complet de tout ce qui concerne l'abatage et le façonnage des bois et leurs divers modes de traite, de débit et de transport. La question commerciale, si importante pour le propriétaire et le sylviculteur comme pour le négociant, tant au point de vue du volume des bois vendus,

de leurs prix, que des usages du commerce, des droits de douane et de la statistique, occupe le chapitre VI.

Avec le VIIe, nous entrons dans un autre ordre d'idées. Il s'agit des altérations et défauts que peut éprouver le bois d'œuvre ; ils proviennent soit de circonstances accidentelles de la végétation ; soit du parasitisme végétal, et à cette occasion tout un cours de biologie cryptogamique et phythologique est donné à l'appui ; soit de l'action des animaux : mammifères, oiseaux, mollusques, surtout insectes, ce qui implique un vrai traité d'ornithologie forestière ; soit enfin des agents physiques, tels que les vents, la foudre, la neige, le gel, etc.

Suit un long chapitre de 136 pages, sur la conservation des bois et les moyens naturels et artificiels employés dans ce but.

Le chapitre IX est une suite de monographies arboricoles avec classification usuelle de tous les bois indigènes et exotiques des différents climats et de toutes nos colonies, avec indication des emplois de chacun d'eux. Un chapitre spécial est consacré au liège, aux chênes qui le fournissent et à la récolte de ce produit.

Suit une statistique forestière de tous les pays du monde, indiquant les chiffres d'importation et d'exportation de chacun d'eux. Il résulte de cette statistique que la somme des exportations en bois d'œuvre l'emporte dans une forte proportion sur celle des importations, ce qui indique un appauvrissement graduel de cette matière par suite de l'incessant accroissement de la consommation : grave sujet de souci pour l'avenir.

La production spéciale de bois par les colonies françaises est indiquée, pour chacune, en un avant-dernier chapitre, tandis que le XIIIe et dernier a pour objet l'utilisation des bois suivant cette classification : « *Bois d'œuvre*, c'est-à-dire de construction, de poteaux télégraphiques, traverses, étais de mines, etc. ; *Bois de travail* : sciages, fente, menuiserie, ébénisterie, etc., etc. ; *Bois d'industrie* : pâte à papier, cellulose, celluloïd, soie artificielle ; *Emploi pour combustion* : de plus en plus abandonné, sauf pour la distillation qui fournit l'acide acétique, le méthylène, le goudron de bois et tous leurs dérivés.

On voit, par cette très sommaire analyse, quelle mine immense de renseignements on trouve dans cet ouvrage pour tout ce qui concerne les bois, se rapporte aux bois, de près ou de loin, indirectement intéresse les bois. Une lacune considérable est par là comblée.

C. DE KIRWAN.

Les Gîtes minéraux et métallifères et les Eaux minérales du département du Doubs, par ANTOINE MERLE. Besançon, typ. Jacquin, 1905, in-8 de 217 p., avec carte, planche et figures.

Les lecteurs du *Polybiblion* connaissent depuis longtemps les excellents travaux du professeur Fournier sur la géologie, la géographie et

la spéléologie du Jura en général et du Jura dubisien en particulier; grâce à eux, le Jura est aujourd'hui un des traits les mieux étudiés du relief du sol de notre pays, et nous en devons une profonde reconnaissance à leur auteur. Notre dette envers lui vient de s'accroître encore, par suite de la publication du travail d'un de ses élèves, M. Antoine Merle, sur *les Gîtes minéraux et métallifères et les Eaux minérales du département du Doubs*. — Ce sont là des points sur lesquels ne s'était guère encore fixée l'attention, et qui cependant méritaient d'être étudiés avec toute l'ampleur voulue dans une monographie d'ensemble; il existe en effet, dans le département du Doubs, une assez grande variété de substances minérales utilisables à des degrés divers, dont le sel gemme, le fer, le gypse, le lignite, la tourbe, les eaux minérales semblent présenter un certain avenir. M. Antoine Merle en a fourni la preuve, à la suite de patientes et minutieuses investigations dans les archives départementales et sur le terrain, dans cette thèse de doctorat ès-sciences qui s'ouvre par une intéressante Introduction géographique et géologique, et contient, en même temps qu'un inventaire exact des richesses minérales du département du Doubs, l'examen de leurs conditions de formation, de gisement et d'exploitation, ainsi que de l'emploi industriel dont elles ont été l'objet dans le passé, dont elles sont susceptibles dans l'avenir. — Il est toujours difficile de critiquer de tels travaux, surtout lorsque l'auteur y a apporté toute la conscience dont a fait preuve M. Antoine Merle; nous ne pouvons pas toutefois ne pas regretter que la riche Bibliographie placée en tête de ce volume (p. 5-14) ne contienne pas toujours toutes les indications techniques nécessaires, et que M. Merle n'ait pas tiré parti, dans les pages fort intéressantes qu'il a consacrées aux tourbières du département du Doubs (p. 169-190), du gros volume de MM. J. Früh et C. Schröter sur les tourbières de la Suisse (*Die Moore der Schweiz mit Berücksichtigung der gesamten Moorfrage;* Berne, A. Francke, 1904, in-4) qui constitue en même temps un vrai traité de la question générale des tourbières. Une carte minéralogique du département du Doubs (à l'échelle de 1 : 320.000e) des plans, des coupes et quelques schémas, enfin une excellente photographie des mines de fer de Souvance illustrent, au meilleur sens du mot, le très intéressant travail de M. Merle.

HENRI FROIDEVAUX.

LITTÉRATURE

Le Folk-lore de France, par PAUL SÉBILLOT. T. II. *La Mer et les eaux douces*. Paris, Guilmoto, 1905, gr. in-8 de 478 p. — Prix : 16 fr.

Il y a un an (septembre 1904, *Polybiblion*, t. CI, p. 243-244) nous annoncions le premier volume du grand répertoire entrepris par M. Sébillot sur nos traditions et croyances populaires. Nous en avons

défini le caractère général, nous avons apprécié la méthode de l'auteur. Nous n'avons pas à revenir sur une appréciation générale.

Ce volume, aussi étendu que le premier, est ainsi divisé : Livre premier : La Mer ; — Livre second : Les Eaux douces. — Le premier est le moins nouveau, car, il y a une vingtaine d'années, il a été publié simultanément dans divers pays d'Europe des ouvrages sur le folk-lore de la Mer, et la revue *Mélusine* a, pendant plusieurs années, suscité et publié des enquêtes sur ce vaste domaine. M. P. Sébillot lui-même l'a exploré dans un livre spécial : *Les Légendes de la Mer*, « cet ouvrage que je m'excuse d'avoir à citer souvent, » dit-il ici, dans sa Préface, et très justement, car, ayant écrit plusieurs fois sur le même sujet, il lui serait difficile de ne pas se répéter. Dans ce livre premier, — où la mer légendaire est racontée dans tous ses détails, surface et fond, envahissement de la côte, îles, rochers et grottes, navires légendaires et fantômes, pratiques et observances superstitieuses, etc., — il convient de noter, comme étant d'intérêt plus général, les croyances relatives aux sirènes ou femmes de mer, et aux villes détruites par des inondations : la plus célèbre est la ville d'Is, sur la côte bretonne, qui a si souvent inspiré la poésie et la musique. — Le second livre, sur les eaux douces, traite d'abord et surtout des fontaines. Les fontaines sacrées, c'est-à-dire celles qui sont encore l'objet de pratiques superstitieuses (ou même religieuses dans certains cas) ont été, dans plusieurs de nos provinces, l'objet de monographies détaillées qui gardent toute leur valeur régionale ; mais M. Sébillot fait de ce culte un tableau d'ensemble ; il y a joint les puits, les rivières et les eaux dormantes (lacs et étangs). Pour chacun de ces ordres de phénomènes, il donne les légendes d'origine, ce qu'il appelle les « hantises », les merveilles et les croyances, les consultations et présages, les pratiques de guérison, les offrandes etc. Tout cela est bien classé, avec renvois aux ouvrages consultés : et le lecteur curieux des survivances légendaires de nos provinces en trouvera ici un tableau d'ensemble, résumé de lectures très étendues.

Avant de quitter ce volume, il convient d'en remarquer deux traits caractéristiques. D'abord la très grande place qu'y tient ce qu'on peut appeler le folk-lore chrétien, les légendes populaires des saints, par exemple ceux qui marchaient sur l'eau ou traversaient la mer dans une auge de pierre, etc., les fontaines consacrées à des saints, les processions ou cérémonies religieuses dont ces fontaines sont l'objet à certaines fêtes, les bénédictions de la mer. — Le second trait est la très grande part qui revient à la Bretagne dans ce volume : « les deux tiers environ des faits légendaires ou folk-loriques, nous dit M. Sébillot, ont été recueillis sur les côtes de cette ancienne province, qui pourtant ne forment pas tout à fait le cinquième de celles de la France. » Cette différence peut s'expliquer à la fois parce que la Bretagne, plus

conservatrice, a gardé plus longtemps ses mythes, ses légendes et ses pratiques, et parce qu'elle a été, plus que toute autre province, l'objet de recherches et d'enquêtes de folk-lore; et M. Sébillot en a été l'un des principaux ouvriers. C'est, comme il le dit lui-même, son excuse pour citer si souvent ses ouvrages antérieurs. Mais ces pratiques de répétition et de reprise ne diminuent pas le mérite de ce grand répertoire du folk-lore de France, si on le considère en soi. H. GAIDOZ.

La Critique des traditions religieuses chez les Grecs, des origines au temps de Plutarque, par P. DECHARME. Paris, A. Picard et fils, 1904, gr. in-8 de XIV-518 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage, dédié par l'auteur « à sa femme et à ses fils », comme si, en le publiant, il prévoyait sa fin prochaine (il est mort au mois de septembre dernier), résume un des côtés les plus remarqués d'un enseignement de plusieurs années à la Sorbonne.

Les premiers Grecs, gens d'une brillante et ingénieuse imagination, avaient traduit leurs conceptions religieuses par cet ensemble de fables qu'on nomme *mythologie* : création si séduisante qu'après vingt siècles de christianisme elle exerce encore son prestige sur les poètes et les artistes, et en même temps création si peu digne de la majesté divine que les générations suivantes ou lui ont fait subir des transformations profondes, ou l'ont corrigée par des interprétations allégoriques. Les sages et les philosophes ont applaudi ; mais d'autres, franchement incrédules, ou pour parler le langage des anciens, franchement impies, poussent l'audace jusqu'à nier les dieux, et la piété populaire invoque contre eux toutes les rigueurs du bras séculier. Le scepticisme grandissant a bientôt raison de cette intransigeance, et, au début de l'ère chrétienne, ce qui reste du vieux paganisme hellénique, amalgamé avec des éléments étrangers, va s'insinuer et se perdre dans l'enseignement des écoles philosophiques. Voilà, en quelques traits, l'histoire que M. Decharme a entrepris de décrire avec une érudition à laquelle il semble qu'aucun texte ancien n'ait échappé. Parmi les observations que nous a suggérées cette lecture, les suivantes nous ont paru plus particulièrement propres à être consignées ici.

Chez Homère, pas trace d'une critique quelconque des mythes populaires. C'est évident ; et cependant il eût été intéressant d'entrer dans quelques détails. Plus curieux, sinon plus avisé, l'auteur de la *Théogonie* puise à des sources phéniciennes, mais trahit déjà certaines préoccupations morales lorsqu'il nous montre Jupiter s'assimilant d'abord *Métis*, c'est-à-dire la sagesse, puis *Thémis*, c'est-à-dire la justice.

Des premiers poètes nous passons aux premiers philosophes, et ce second chapitre n'est pas sans offrir quelques lacunes. L'Être suprême de Xénophane n'est-il pas autre chose qu'un Jupiter idéalisé ? En tout cas,

pour Parménide, son disciple, les dieux de la fable sont incontestablement relégués dans le domaine de l'illusion. Teichmuller et Tannery avaient assigné aux théories d'Héraclite une origine égyptienne : M.Decharme le conteste, et selon nous, avec raison. Empédocle et Thucydide imaginèrent une autre solution : pour eux, Apollon est le seul dieu de de l'Olympe qui mérite les prières et le respect des hommes. Avant Thucydide, Hérodote déjà, en dépit de sa crédulité si facilement amusée, avait fait preuve d'une réelle critique dans la discussion de certaines traditions : à défaut de mieux il exige du moins la vraisemblance.

Mais à mesure que s'éveille la conscience, des doutes se produisent. Théognis réclame de Jupiter l'explication des souffrances humaines dont le spectacle le trouble et l'afflige. Pindare — moins imprégné toutefois d'esprit philosophique que ne le pense M. Decharme — proteste contre les fables qui déshonorent les dieux, aux dépens desquels la verve d'Aristophane s'égaie avec une audace qui surprend. J'hésite, d'autre part, à reconnaître à Sophocle, comme on le fait ici, un caractère plus conservateur qu'à Eschyle. Le mépris des superstitions, la recherche du vraisemblable dans les choses divines paraissent avoir conduit Euripide jusqu'à rejeter les dieux populaires, à l'exemple de plus d'un sophiste de son temps. A ce propos M. Decharme nous donne un récit piquant des « procès d'impiété » les plus fameux de l'antiquité. « Ce qui est hors de contestation, c'est qu'Athènes n'a jamais permis ni la négation ouverte des dieux, ni la profanation de leur culte » (p. 179). L'austère réflexion des philosophes élabore une conception tout ensemble plus pure et plus abstraite de la divinité : mais les vieux dieux devaient rester et sont restés en effet chers à la foule. Parler de la « piété » d'Aristote (p. 234) est peut-être excessif, et plus d'un lecteur n'en croira pas ses yeux quand il lira (p. 257) : « Si l'humanité eût écouté Épicure, et si elle eût eu la force de ne jamais s'écarter de son esprit, elle eût fait un grand pas dans la voie de la perfection morale. » M. Decharme s'étend très longuement soit sur les efforts tentés par les toïciens pour développer l'exégèse allégorique que leur avaient léguée urs prédécesseurs, soit sur les causes et les progrès de l'evhémérisme. es deux derniers chapitres sont consacrés tout entiers aux idées relieuses de Plutarque : le sage de Chéronée, si opposé en tout le reste à dogmatisme tranchant, ne sort de la réserve académique que ur affirmer et l'existence et la puissance des dieux, et condamner s ménagements toute atteinte portée à leur dignité. Lucien est entièient passé sous silence ; aussi bien, en dehors de sa verve satirique, portait fort peu d'aliments nouveaux dans la critique du passé.

r la forme je ne ferai qu'une réserve sans importance : le lecteur ais s'accommode difficilement de transcriptions de mots grecs aussi ales que Anagkê, Aiôn, Ménoikeus, etc. C. Huit.

La Bretagne. Les Pays celtiques. Bretons de lettres, par Louis Tiercelin. Paris, Champion, 1905, in-12 de 317 p., avec fac-similés d'autographes. — Prix : 3 fr. 50.

Quatre monographies composent ce charmant volume : celles de Leconte de Lisle étudiant, Villiers de l'Isle-Adam chrétien, Hippolyte Lucas au Temple du Cerisier et Brizeux à Scaër.

Ce fut le 11 mars 1837 que le jeune Charles Leconte de Lisle quitta l'île Bourbon où il était né pour venir étudier le droit à Rennes ; il avait dix-neuf ans. Le titre de *de Lisle* provenait d'une terre de ce nom, sise sur les anciennes paroisses de Saint-Samson de l'Isle et de Cendres, aujourd'hui réunies à la paroisse de Pleine-Fougères, diocèse de Rennes, sur les confins de la Bretagne et de la Normandie ; d'ailleurs, il n'avait rien de nobiliaire. Le jeune créole fut confié à la surveillance de son oncle Leconte, de Dinan ; mais une surveillance qui s'exerçait à quinze lieues de distance, à une époque où la Bretagne ignorait encore les chemins de fer, risquait d'être peu sérieuse. De fait, il y échappa presque complètement. Ses notes d'étude parlaient trop éloquemment contre lui, et c'est par elles que l'oncle apprit la paresse quasi incurable de son pupille. L'auteur donne à ce sujet des détails très curieux, comme aussi sur la vie des étudiants rennais à cette époque. Après avoir collaboré quelque temps au *Foyer*, le jeune Leconte écrivit dans *la Variété*, autre feuille locale dont le premier numéro parut le 1er avril 1840. Il affichait alors un christianisme ardent, et se disait « catholique et Breton toujours ! » Du journal *la Variété* qui disparut en mars 1841, après douze numéros d'existence, Leconte passa au *Scorpion*, dont seul le prospectus parut. Il rentra dans sa famille en septembre 1843, après six ans de séjour à Rennes.

Mathias Villiers de l'Isle Adam, nom fameux dans les annales de l'ordre de Malte, était un jeune homme d'un talent bizarre mais réel qui menaçait de tourner mal, lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer dans M. Amédée Le Menant des Chesnais un ami véritable qui raffermit sa foi chancelante et le fixa dans le catholicisme d'où il ne sortit plus. Les pages que M. Tiercelin lui consacre sont pleines d'un charme mélancolique.

Hippolyte Lucas, comme s'il doutait de passer à la postérité, disait :

Je ne crains pas la mort, je ne crains que l'oubli !

Voilà vingt-sept ans qu'il est mort (et non un demi-siècle, comme l'écrit l'auteur par distraction), et déjà le grand public ne pense plus à ce littérateur aimable et délicat qui composa de si touchantes poésies. Du moins, le « Temple du Cerisier », près Rennes, a-t-il toujours ses fidèles, et c'est bien quelque chose.

Ce volume se termine par des pages fort intéressantes sur un autre poète, bien Breton celui-là, Brizeux, le chantre immortel de Marie.

M. Tiercelin, poète essentiellement armoricain lui-même, retrace de main de maître la physionomie du clerc d'Arzannô, en s'aidant des documents gracieusement mis à sa disposition par M. Lacaussade, l'ami intime du poète. M. Tiercelin met en relief le fonds inépuisable de bonté de Brizeux, la sincérité de ses convictions religieuses, son âme bretonne, et rappelle le mot que lui dit un jour Lamennais à ce sujet : « Continuez, jeune homme, c'est d'un Breton » parole d'autant plus significative qu'à cette époque l'auteur des *Paroles d'un croyant* avait déserté l'Église.

A. Roussel.

Un Prédicateur apostolique au dix-huitième siècle. Étude sur la vie et les œuvres de Bon-Pierre-Charles Frey de Neuville, jésuite, *d'après des documents inédits (1693-1774)*, par l'abbé J. Bézy. Paris, A. Picard et fils, 1904, gr. in-8 de VI-544 p. — Prix : 6 fr.

Le vendredi 9 décembre 1904, M. l'abbé J. Bézy soutenait à la Faculté des lettres de Paris une thèse de doctorat ès-lettres sur un prédicateur du XVIIIe siècle. Le candidat parla avec aisance et intéressa l'auditoire. Le jury se montra bienveillant. Cette impression favorable est d'autant plus à l'honneur de M. l'abbé Bézy, que son sujet était assez ingrat. La prédication du temps de Louis XV est tombée dans un discrédit immérité, mais profond. De récents ouvrages, tels que *le Sermon au* XVIIIe *siècle*, par M. l'abbé A. Bernard (1901), *la Chaire française au* XVIIIe *siècle*, par M. A. de Coulanges (1901), enfin la volumineuse et toute récente thèse de M. Jules Candel, *les Prédicateurs français dans la première moitié du* XVIIIe *siècle, de la Régence à l'Encyclopédie* (1904), ont tâché de faire revenir l'opinion à une appréciation plus indulgente ; je doute qu'ils y soient parvenus, malgré les plus louables efforts et de réels mérites.

M. l'abbé Bézy sera-t-il plus heureux ? Toujours est-il qu'il a ramené l'attention sur un personnage important par le rôle par lui joué à son époque, soit comme orateur apostolique à la Cour corrompue de Louis XV soit comme représentant de son ordre en face de Choiseul et lors de la guerre déclarée aux jésuites.

Son étude, bien divisée et exactement documentée, n'est pas exempte de quelque sécheresse. La science y fait tort à la littérature et la critique y nuit à l'agrément. N'y avait-il, par exemple, rien de plus à nous apprendre sur la Congrégation des Nobles, dirigée à la Maison professe de la rue Saint-Antoine par le P. de Neuville, que les noms de trois évêques qui en furent membres ? (p. 92) Et lorsqu'on rencontre une cérémonie aussi touchante que la prise de voile de Mlle de Rupelmonde, en présence de Marie Leczinska, au Carmel de la rue de Grenelle (7 octobre 1751), suffit-il de citer quelques lignes des *Mémoires* de Luynes ? Même avant l'apparition, trop nouvelle pour avoir été

connue de l'auteur, du curieux livre de M. de Villermont sur *les Rupelmonde*, les Chroniques du Carmel et les Histoires de Mme Louise de France auraient permis à M. l'abbé Bézy de replacer dans son cadre cette fête émouvante.

Mais M. Bézy a voulu être et a été surtout un critique bien informé, citant ses sources, s'attachant aux témoignages des contemporains, n'avançant rien que sur bonnes preuves. Ce labeur lui a demandé six années qui n'ont pas été perdues pour la connaissance de l'éloquence sacrée au temps du *classicisme*.

L'auteur a eu cet autre mérite, qui lui fut presque reproché à la soutenance, d'avoir plutôt déprimé son héros, loin de l'avoir surfait. La vérité est qu'il ne l'a traité ni avec excès d'honneur ni avec injustice; il a simplement reproduit et discuté, avec une impartialité qui touche au désintéressement, les jugements de l'époque et ceux des âges suivants. Celui que l'on a appelé le « Voltaire des prédicateurs » et que les uns comparaient à Marivaux, les autres à Bourdaloue, est présenté ici, au moyen de justes considérations à l'appui, comme le premier des prédicateurs du second ordre. Tel était déjà l'avis de La Harpe et de Mgr de Boulogne.

Un *errata* très copieux témoigne du soin avec lequel l'auteur a revu son texte imprimé jusqu'après la soutenance. Cette joute du 9 décembre en Sorbonne fut, de l'aveu de tous les spectateurs, aussi brillante du côté du défenseur que de celui des juges transformés en assaillants. Mais les tournois littéraires ne durent que l'espace d'un après-midi; l'ouvrage de M. l'abbé Bézy restera comme une source utile à consulter pour notre histoire littéraire. Elle pourra même servir de modèle de canevas, sinon de développement, à de futurs travaux analogues.

HENRI CHÉROT.

The Complete Poetical Works of SHELLEY, edited with textual notes by THOMAS HUTCHINSON. Oxford, Clarendon Press, 1904, in-8 de XXVIII-1023 p. — Prix : 9 fr. 45.

Il existe déjà plusieurs bonnes éditions des œuvres poétiques de Shelley, mais celle-ci, commode, peu coûteuse, bien imprimée, est plus complète qu'aucune autre, et l'emporte sur toutes par l'exactitude. Tout ce que les recherches successives de MM. Garnett, Rossetti, Forman, Dowden, Locock ont ajouté à ce qu'avait publié le poète et à ce que sa femme a recueilli, tout cela, poèmes complets, fragments, ébauches, se trouve ici réuni. Le texte reproduit fidèlement les manuscrits des écrits posthumes, l'édition princeps des autres œuvres : quand il a été nécessaire de s'écarter de ces autorités, M. Hutchinson ne le fait qu'à la dernière extrémité, et les rejetant toujours citées en note, tandis que la leçon adoptée est signalée et justifiée dans un appendice.

Venant après d'excellents commentateurs, M. Hutchinson a pu naturellement faire son profit de leurs remarques ou conjectures pour fixer quelques points douteux ou amender quelques passages corrompus ; il a, à son tour, proposé quelques corrections nouvelles; dans les deux cas, c'est avec beaucoup de précaution et de sens critique. L'état inachevé et fragmentaire de certains brouillons de Shelley, ainsi que l'imparfaite révision de ses œuvres imprimées rendent souvent le texte de cet auteur malaisé à établir ou à rétablir ; de cette tâche délicate le présent éditeur s'est acquitté avec une méthode scrupuleuse et prudente ; son Shelley deviendra classique comme son Wordsworth l'est devenu déjà.

A. Barbeau.

HISTOIRE

L'Espagne, terre d'épopée, par Pierre Suau. Paris, Perrin, 1905, petit in-8 de 279 p. — Prix : 5 fr.

L'Espagne de l'ancien régime, par G. Desdevises du Dézert. T. III. *La Richesse et la civilisation*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, gr. in-8 de xxxii-422 p. — Prix : 5 fr.

Espagnols et Portugais chez eux, par M. Quillardet. Paris, Colin, 1905, in-18 de 283 p. — Prix : 3 fr. 50.

Propos d'Espagne, par E. Martinenche. Paris, Hachette, 1905, in-16 de viii-323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bien au courant des légendes de l'Espagne, sachant sur le bout du doigt son histoire, amoureux de ses mœurs, ami de ses habitants, respectueux de sa foi, M. P. Suau parcourt la péninsule en tous sens, et marque à chaque étape les vieux souvenirs d'autrefois. Ce livre est tout à fait intéressant et j'en connais peu dont la lecture laisse dans l'esprit du lecteur une impression plus nette, une instruction plus précise des choses *tras los montes*.

A Burgos, il évoque toute l'histoire du Cid ; à Valladolid, celle de Jeanne la Folle ; après une excursion à Simancas (p. 75), d'Avila il se rend à l'Escurial, qu'il décrit avec intelligence (p. 133) et où il porte sur Philippe II des jugements pleins de sens (p. 132), comme sur son père Charles-Quint. Assez froid à Tolède, et dans la mesure au reste qui convient, il oppose Cordoue, la cité maure, à la vieille ville catholique, et prend prétexte, pour expliquer, en des récits mouvementés, la longue domination des musulmans, leur civilisation, leurs luttes contre les chrétiens, la victoire des rois catholiques. Cordoue, puis Séville, enfin Grenade, sont les lieux où il nous conduit pour raconter ces épisodes historiques au milieu de la description des monuments qui subsistent encore. Rien n'est plus simple, plus ingénieux, plus instructif. Cadix a charmé M. Suau et il l'expose en termes excellents. Revenant aux plaines de la Haute Manche, il décrit des « silhouettes

castillanes » qui ont le mérite du naturel et de l'inédit, notamment une exécution capitale et la fête patronale d'un village de la province de Don Quichotte.

L'auteur, très informé des vieilles annales espagnoles, a peut-être moins étudié le détail de ses fastes modernes ; à propos de la guerre de l'Indépendance, il commet par exemple quelques erreurs sur Dupont (p. 233), qui n'a point « décimé » Cordoue en 1808 à l'égal de la peste au xve siècle et de la famine au xviie ; c'est là une grosse exagération, et c'est une plus grosse inadvertance d'accuser (p. 287) ce même général d'avoir voulu faire sauter l'Alhambra de Grenade, quand il n'est jamais entré dans cette ville.

Des photographies accompagnent agréablement ce volume, et complètent bien sa physionomie à la fois artistique et documentaire. C'est un livre à recommander chaudement à ceux qui veulent avoir de l'Espagne une impression juste, équitable et agréable en même temps.

— M. Desdevises du Dézert s'adresse à des lecteurs plus graves, et ses travaux ont une tournure plus scientifique ; il a entrepris une très vaste étude sur *l'Espagne de l'ancien régime*, et après deux volumes fort intéressants sur la « Société » et les « Institutions », il complète son œuvre aujourd'hui dans ce dernier tome qui concerne : « La Richesse et la civilisation. » Il ne remonte pas aux époques légendaires ni même aux temps d'épopée, et, se bornant à l'époque du xviiie siècle, il ne rencontre plus de ces spectacles capables d'enthousiasmer l'esprit ; sa note est donc moins optimiste ; elle garde sa valeur propre.

Les chapitres consacrés à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, ne peuvent sortir d'une tonalité un peu terne comme leur sujet : on sait d'ailleurs que ce n'est point là le terrain où brillent beaucoup les Castillans et les Andalous, les Galiciens et les Aragonais. Les chapitres sur l'enseignement public et les sciences sont moins ardus et les chiffres des statistiques ne les encombrent pas autant ; le docte professeur de l'Université de Clermont-Ferrand aborde ces matières avec sa haute compétence, après une étude minutieuse et un triage approfondi des documents ; il garde peut-être un peu des préventions universitaires toujours latentes contre l'enseignement religieux, mais il ne condamne personne sans l'avoir loyalement entendu. — La littérature, la musique et les arts l'attirent, le retiennent ; par l'examen de cette haute culture intellectuelle, il termine sa savante enquête et la mène à bien.

La lecture de M. Desdevises du Dézert a été immense : la multiplicité de ses références, la netteté de ses indications le prouvent et apportent à son œuvre le plus grand crédit ; personne en France, à l'heure actuelle, n'a étudié de plus près l'histoire de nos voisins, et ne

s'est mieux assimilé les matériaux divers de ses coutumes, de ses lois, de ses règlements, de ses écrivains, de ses politiques ; cette *Espagne de l'ancien régime* devient une mine féconde pour tous les travailleurs, et les multiples documents consultés, analysés, cités, facilitent singulièrement bien toute recherche dans les choses de la péninsule aux deux derniers siècles, d'autant mieux que l'excellente méthode de M. Desdevises du Dézert rend la lecture de ces trois volumes très facile par une table des matières très complète et une bibliographie dont il faut, avec reconnaissance, lui faire des éloges.

— C'est aux temps modernes que nous ramène et nous retient M. Quillardet, dans un récit bien écrit, d'une lecture agréable et facile. Sur la vie courante il donne des détails exacts, sincères, vrais et marqués au coin d'une perspicacité heureuse ; ces menus faits d'observation valent mieux, sont plus intéressants que des vues d'ensemble d'ordre général. Il a compris le charme étrange, la grandeur morale de l'Escurial, et on ne saurait trop l'en féliciter ; c'est là une des pierres de touche des esprits amoureux de l'Espagne et capables de goûter le sentiment national de ses rois et de son histoire ; M. Quillardet n'est pas de ces bourgeois bourgeoisant qui trouvent ennuyeux, morose et lugubre le fier palais de Philippe II, où se révèlent de si viriles pensées ; à qui sait interroger les pierres catholiques ou non, c'est avec le sens chrétien qu'il faut voir les choses d'Espagne, *sino no*.

Quelques critiques accompagneront ces éloges sur la façon incorrecte et répétée dont est orthographié (Aulnay, Aulnois) le nom de la comtesse d'Aulnoy. A Tolède, *Santa Maria la Blanca* est bien une ancienne synagogue, mais non pas *San Juan de los Reyes*, qui fut un couvent bâti par les rois catholiques. Le produit de l'impôt de *la Cruzada* n'était pas partagé entre l'Église et le gouvernement royal, et il atteignait aussi bien le clergé que les fidèles.

La seconde partie de ce volume a trait au Portugal, où l'auteur apporte les mêmes procédés d'examen que pour l'Espagne : l'aspect général de Lisbonne, les mœurs, les classes, la famille royale, le pays, Porto et son industrie, l'enseignement, la littérature, les arts, la religion (chapitre où il oublie de parler de l'influence maçonnique qui exerce des ravages jusque dans les rangs du clergé), la femme. Il touche tout du bout du doigt ; et en se reportant aux sommaires de la table des matières, on voit assez que les titres des chapitres promettent un peu plus que ne donne le texte même. Défaut presque inévitable dans un seul petit livre qui entend parler de deux importants et curieux pays.

— En ses *Propos d'Espagne*, M. Martinenche fournit, lui aussi, des notes rapides, mais recueillies d'une façon beaucoup plus superficielle. Ces « impressions de voyage » sont un genre terrible pour le lecteur,

et elles abondent naturellement en redites, en banalités. Ici, elles sont parfois présentées d'un style prétentieux, par des phrases coupées et sautillantes ; le substantif abstrait *on* fleurit et fourmille, à chaque page de certains chapitres et à chaque ligne de certaines pages ; *on* sent que l'auteur a écrit sous l'impression du moment et parfois pour faire du remplissage ; il aime les couleurs brillantes ; il a vu les choses avec ses yeux plus qu'avec sa pensée ; aussi le meilleur de ses chapitres est-il celui consacré à la peinture. Sur Velasquez, Zurbaran et Murillo, il a écrit des pages excellentes, et sur Goya des choses justes ; plus justes que ce qu'en disait M. Desdevises du Dézert.

La fin de son livre (visiblement composé de morceaux rattachés après coup), offre des idées heureuses à propos de l'étude de Rafaël Altamira : *Psicologia del pueblo español.* Au sujet de l'Escurial, je ne veux pas insister, j'aurais à condamner beaucoup de choses ; Avila paraissait avoir justement frappé M. Martinenche, mais il traduit ses impressions par des mots plutôt vides que sonores. Le chapitre : « Dans les bibliothèques » aurait pu être charmant, il reste tout à fait incomplet : sur Alcala, rien ; rien sur Simancas, et l'auteur a cependant séjourné à Valladolid. En vérité, c'est trop voir et écrire en touriste, et le sujet méritait plus d'attention et de recueillement.

Une impression générale se dégage des divers ouvrages précédents : l'attrait, chaque jour grandissant, qui porte les Français vers l'Espagne et les Espagnols ; il y faut applaudir, souhaiter que la réciproque soit sincère ; il y a pour les deux peuples voisins une œuvre pleine de patriotisme et d'espérance dans l'union fraternelle de leurs amitiés et de leurs traditions. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

L'Avenir du christianisme. Introduction. La Vie et la pensée chrétiennes dans le passé, par ALBERT DUFOURCQ. Paris, Bloud, 1904, in-8 de IX-779 p. — Prix : 7 fr.

Il convient tout d'abord de rendre hommage à la rare puissance de travail qui a permis à M. Dufourcq de réunir et de classer un nombre aussi considérable de faits, assez rigoureusement contrôlés pour que les erreurs dont il a la modestie de demander qu'on l'avertisse se réduisent à peu près à rien. Nous parlons naturellement d'erreurs matérielles ; il est clair qu'un certain nombre de ses appréciations pourront être contestées. Il semble notamment que M. Dufourcq, en écrivant qu'au moyen âge « l'influence chrétienne se fait sentir sur le développement de la vie économique », confonde un peu la *vie* avec les *théories* économiques. Le moyen âge n'a pas été un âge d'or au point de vue social ni au point de vue politique. L'unité chrétienne, qui y aurait régné, a-t-elle été « sottement brisée » par la France de Philippe le Bel ? Avait-elle jamais existé au sens où M. Dufourcq prend le mot ? Est-il

bien juste de dire que l'Allemagne et la France « ont revendiqué et conquis le droit d'arranger *selon leurs caprices*, et non selon la justice chrétienne sous la surveillance du Pape, leur vie sociale et politique ? » Nous craignons que la magie des mots : « christianisme social » n'ait un peu ébloui M. Dufourcq. — D'une façon générale, les chapitres qui traitent du moyen âge paraissent un peu écourtés et sacrifiés ; ainsi le fait si grave et si gros de conséquences du développement de la centralisation pontificale n'a pas été analysé et mis en lumière autant qu'il conviendrait. M. Dufourcq — et cela d'ailleurs est naturel — a insisté beaucoup plus sur l'antiquité ecclésiastique qui a fait jusqu'à présent l'objet particulier de ses beaux travaux ; les chapitres qu'il lui consacre sont tout à fait remarquables. — Peut-être pourrait-on le chicaner sur quelques-unes de ses divisions : une grande difficulté dans un pareil livre ! Nous avouons ne pas trouver très heureuse l'expression d'époque méditerranéenne ; surtout comment y faire rentrer Charlemagne ? — Quant à la conception même de l'ouvrage, M. Dufourcq a jugé avec raison qu'une étude de la vie et de la pensée chrétiennes dans le passé était l'introduction nécessaire à l'étude du présent et de l'avenir du christianisme. La crise que traverse aujourd'hui l'Église n'est pas la première de son histoire. Bien des fois déjà elle s'est trouvée en présence d'institutions ou d'idées qui n'étaient pas issues d'elle-même, avec lesquelles elle a dû vivre, en se les assimilant ou en les transformant, non sans parfois se laisser, dans sa partie humaine, contaminer par elles ; ainsi le régime féodal, par exemple, ou la Renaissance. La vue de ce qu'elle a fait alors et de ce qui en est résulté peut être instructive pour qui est chargé de préparer, ou seulement curieux de prévoir, ses relations futures avec notre moderne démocratie, ou notre moderne science. M. Dufourcq aurait pu choisir les plus remarquables de ces conflits, analyser la manière dont ils se sont dénoués ; essayer d'en dégager la méthode générale d'adaptation qu'a suivie l'Église ; remplir enfin le cadre que M. Kurth, dans son *Église aux tournants de l'histoire*, avait tracé de façon si brillante, encore que sur certains points discutable. Le désir d'être « aussi peu incomplet que possible, afin de ne pas tomber dans l'arbitraire », rend parfois son ouvrage un peu touffu et compact, en dépit de son remarquable talent d'exposition. Ce n'est qu'en recourant souvent à un style presque télégraphique qu'il a pu faire entrer dans ses 779 pages les matériaux énormes qu'il avait accumulés. — Par moments, ce livre donne donc l'impression d'un manuel d'histoire ecclésiastique duquel on aurait fâcheusement éliminé références et indications bibliographiques. — Mais il est l'œuvre d'un homme de métier, travaillant toujours de première main ou sur les meilleurs livres récents, et on ne peut mieux informé. Un autre grand mérite, qui ne contribue pas moins à le dis-

tinguer de tant de compilations apologétiques, c'est non seulement l'objectivité scientifique de ses conclusions critiques, mais leur netteté simple et franche. Il appelle erreur ce qui est erreur, légende ce qui est légende, faute ce qui est faute. Il comprend qu'il est temps, non seulement de dire la vérité, mais de la dire tout simplement, sans paraître s'excuser ou s'étonner de sa propre hardiesse. É. JORDAN.

Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères prêcheurs, par le R. P. MORTIER. Paris, A. Picard et fils. T. I (*1170-1263*), 1903 ; t. II (*1263-1523*), 1905, 2 vol. in-8 de VIII-684 et VIII-597 p. — Prix : 20 fr.

Le titre de cet ouvrage n'en annonce pas exactement le contenu ; comme le P. Mortier en a eu pleine conscience et le déclare dans la Préface du tome II, une histoire des maîtres généraux des Frères prêcheurs ne peut guère ne pas se développer en une histoire de l'ordre. La remarque serait sans portée, si le titre choisi n'avait entraîné l'auteur à adopter dans son récit la division par généralats qui l'oblige à morceler, non sans inconvénient, l'exposé de certaines grandes questions. La clarté et l'intérêt auraient gagné à ce qu'il réunît en autant de chapitres (comme il l'a fait, par exception, pour le tiers-ordre) tout ce qui a trait, par exemple, à la querelle des mendiants avec les séculiers, avec l'Université, ou aux relations de l'ordre avec les sœurs. — Un autre défaut plus grave est qu'un sentiment en lui-même fort respectable, l'attachement à son ordre, a parfois fait fléchir la critique du P. Mortier. Non qu'il dissimule rien des faiblesses et des causes de décadence qui apparaissent dans l'ordre dès le milieu du XIIIe siècle et contre lesquelles luttèrent si énergiquement les chapitres et les maîtres généraux. Mais il paraît souvent faire fond plus que de raison sur des chroniques dominicaines bien tardives et par suite de peu d'autorité. Il ne se tient pas assez en garde contre le goût du merveilleux qui caractérise quelques-unes de ses sources. Que peut bien vouloir dire le passage suivant : « Comme tous ses contemporains, il (Gérard de Frachet) admettait simplement l'intervention directe et extraordinaire de la Providence dans le gouvernement du monde. Avait-il tort ? Pour juger sainement le fait qu'il raconte, il faudrait, avant de le taxer de crédulité, comprendre le milieu de foi dans lequel il vivait. Chose qui nous est inconnue » ? Il ne peut se résoudre à sacrifier des « traditions » chères à la piété de l'ordre. L'hypothèse qu'il imagine pour permettre de continuer à attribuer à saint Dominique l'institution du Rosaire n'est pas corroborée par les textes et ne convaincra personne (sa discussion sur la portée de l'argument négatif montre d'ailleurs qu'il n'en saisit pas bien l'emploi légitime et la portée). Moins convaincant encore est le mouvement d'éloquence par lequel il croit écar-

ter les raisons décisives produites contre la légende de la Sainte-Baume. — Si, jaloux d'établir l'originalité de saint Dominique par rapport à saint François, il oublie de mettre en lumière sa dépendance très probable à l'égard de Durand de Huesca, qui a créé une véritable ébauche de l'ordre des prêcheurs. — Puis si l'ordre est admis, à l'occasion, à déposer contre lui-même, en revanche tous ses adversaires, critiques ou prétendus tels, anciens ou nouveaux, y compris les bollandistes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, sont malmenés ou égratignés. C'est à peine si quelques réserves occasionnelles permettent de se douter que dans la querelle avec les séculiers, par exemple, ou avec l'Université, il y avait quelque chose de plausible à dire pour les deux thèses, et que le bon droit et l'équité n'étaient pas complètement, toujours, sans doute et sans réserve, du côté des Frères. Si Innocent IV révoque les privilèges de l'ordre, il n'y a qu'une explication : il « n'y était plus. » Naturellement, quand un pape se prononce en faveur des prêcheurs, il est criminel de lui résister; mais le P. Mortier approuve hautement la résistance de l'ordre aux entreprises de Nicolas IV et de Boniface VIII. — Au sujet de la part prise par l'ordre à l'Inquisition, les jugements du P. Mortier sont un peu embarrassés, encore qu'il se vante d'aborder « ce grave sujet sans forfanterie, mais aussi sans rougeur au front. » D'une part, il proclame que « de ce que nous ne pouvons la comprendre, il ne s'ensuit pas que nous ayons le droit de la condamner, et peut-être qu'en bien réfléchissant ce serait une raison de nous condamner nous-même. » Et même un Robert le Bougre n'obtient pas un mot de blâme ! Par contre, il est visiblement heureux de faire remarquer que les actes de saint Dominique concernant les hérétiques qui sont aujourd'hui connus, sont tous des absolutions, des réconciliations ; » et que « bon et indulgent comme il l'était, Jourdain (de Saxe) n'avait pas un tempérament d'inquisiteur. » Pourquoi attend-il qu'il soit question des templiers pour dénoncer l'odieux et l'absurdité de la torture ? Et comment ne s'aperçoit-il pas que les infamies attribuées aux hérétiques, et qu'il admet, ne sont pas mieux attestées que les infamies attribuées aux templiers, et qu'il repousse ? — L'abus du style hagiographique des longueurs, notamment au sujet des démêlés entre Boniface VIII et Philippe le Bel, et du procès des templiers ; des références par trop vagues ; des inadvertances de détail (par exemple la *Vita Riccardi*, citée p. 208, est apocryphe) ; des hypothèses singulières (qu'est-ce que « cet idiome encore informe, » distinct du français usuel, « tenant du latin et des langues barbares, qui, à cause même de ses multiples origines, était compris un peu partout ?), » témoignent d'un peu trop de hâte dans le travail. — Nous avons commencé par la critique et nous nous y sommes attardé plus que de raison peut-être : il n'est que juste de faire remarquer que l'ouvrage a des parties excellentes. Ce sont, d'une

façon générale, celles qui concernent l'histoire interne de l'ordre, le développement de ses constitutions, le genre de vie qu'on y menait; pour plusieurs chapitres, le P. Mortier fait remarquer avec raison que les questions qu'il y traite ne l'avaient été auparavant par personne ; et le grand nombre de détails vivants et caractéristiques qu'il a réunis rendent la lecture de son livre tour à tour édifiante et piquante. A noter aussi les difficultés de l'ordre avec le Saint-Siège ; les tentatives faites par plusieurs papes de la fin du XIIIe et du XIVe siècles pour se l'assujettir plus complètement, en intervenant dans les élections au généralat, ou en essayant de le soumettre à des cardinaux protecteurs. L'appendice du tome II contient un certain nombre d'intéressants documents inédits relatifs à une victime illustre de cette politique du Saint-Siège, Munio de Zamora, déposé de ses fonctions de maître général. — Il est fâcheux que l'ouvrage n'ait pas d'index des noms propres.

É. JORDAN.

San Gregorio Magno (590-604), da P. H. GRISAR; trad. dal tedesco di A. DE SANTI. Roma, Desclée et Lefebvre, 1904, in-12 de XII-404 p. — Prix : 4 fr. 60.

On a entrepris récemment en Italie une collection qui est le pendant, et — au moins pour les deux premiers volumes, — la traduction, de la collection française des *Saints*. Les fascicules 3 et 4 sont constitués par une Vie de saint Grégoire le Grand due au P. Grisar. Comme la plupart des livres du savant auteur, le présent ouvrage se distingue moins par le talent de l'exposition — un peu trop fragmentaire — que par l'étendue de l'information et la sûreté de la méthode. Dans un sujet où il était difficile de dire du nouveau, le P. Grisar a résumé admirablement tous les travaux antérieurs. La sévérité de sa critique ne recule pas devant les légendes les plus grandioses (l'apparition, au sommet du mausolée d'Adrien, de l'ange exterminateur remettant son épée au fourreau en signe de la cessation de la peste; ou la rencontre sur le marché aux esclaves de prisonniers angles, qui aurait inspiré à saint Grégoire la première idée de la mission envoyée en Angleterre). Nous signalerons comme particulièrement intéressante l'étude de la politique lombarde de Grégoire ; le P. Grisar montre bien en quoi elle se distinguait de la politique byzantine. En revanche, il nous semble que l'étude de l'œuvre littéraire de Grégoire et de son influence aurait pu être plus développée. É. J.

Le R. P. Henri Chambellan, *de la Compagnie de Jésus, 1834-1892*, par JEAN CHARRUAU. 2e édit. augmentée de nouveaux documents. Paris, Téqui, 1904, in-12 de VIII-331 p. — Prix : 3 fr.

Vie plus édifiante qu'instructive; c'est-à-dire qu'au sens « histo-

rique », le lecteur trouvera peu à glaner, bien que le P. Chambellan ait occupé des postes importants de supérieur et exercé sept années (1879-1886) la charge de provincial. — L'auteur nous promène discrètement, agréablement aussi, malgré un peu de sécheresse, à travers les phases successives de cette existence d'un religieux modèle. Il ne craint pas même, et c'est un vrai mérite, de souligner quelques ombres au tableau. Après le noviciat du P. Henri Chambellan, nous l'accompagnons dans divers collèges, puis dans ses rectorats de Laval et de Poitiers. C'est au moment critique de la persécution de 1880 qu'il était provincial à Paris ; il traversa cette crise avec prudence et vigueur, attentif à ne perdre aucun de ses frères pendant la dispersion. Ici, nous aurions souhaité plus de détails sur les événements et les personnes, tout en comprenant la discrétion qui s'impose encore pour des faits si contemporains. Les derniers jours du P. Chambellan, mort prématurément en 1892, à cinquante-huit ans, ne sont pas moins édifiants que ses vertus de l'âge mûr. Le P. Charruau les a racontés avec une austère simplicité.

Des « Appendices » importants, — près de 75 pages, — contiennent des fragments de sermons du P. Chambellan et des pensées tirées de sa correspondance.

Déjà plus d'une citation, au cours du récit, avait permis d'apprécier son talent de direction, principalement auprès des religieuses du couvent des Oiseaux. Aux pages 204, 210, 212, 223, en particulier, on lira des choses exquises sur l'humilité, la patience, le sacrifice, l'obéissance. Et par là on trouvera un modèle parfait du religieux, une raison nouvelle d'admirer la formation supérieure des « fils de Loyola. » Leur vertu les rend odieux aux ennemis de la religion; qu'elle nous les rende, par contre, respectables au premier chef et vénérables, comme il convient. — On leur reproche parfois une « politique » intransigeante ; à ceux qui parlent ainsi sans savoir, je conseille de lire (p. 140), la lettre que le P. Chambellan, provincial, écrivait, le 25 novembre 1879, à tous les religieux de son obédience pour leur prescrire leur conduite en ces matières délicates. Ce respect sage à la fois prudent et chrétien des pouvoirs établis s'allie très bien à la lutte contre les législations anticatholiques. Cette lettre serait à méditer utilement encore aujourd'hui. G.

Troisièmes Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de M. LUCHAIRE. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 267 p. (fasc. XVIII de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris*). — Prix : 8 fr. 50.

Le présent volume comprend quatre mémoires distincts :

I. Comme le dit fort justement M. Luchaire — et son propre travail justifie cette assertion, — « la correspondance d'Innocent III est un do-

cument historique d'une telle importance qu'en l'étudiant sous n'importe quel aspect on est assuré de faire œuvre utile à la science et intéressante pour les médiévistes de tous les pays d'Europe. »

Il s'est efforcé d'abord de déterminer les rapports entre les recueils publiés et les registres d'Innocent III actuellement conservés au Vatican. Aucun de ceux-ci, on le sait, ne peut prétendre à être un original, au sens étroit du mot. Ce ne sont pas des registres où l'on ait transcrit au jour le jour toutes les lettres expédiées par la chancellerie, mais (sauf le registre 8, années 13 à 16, qui est une copie du temps d'Urbain V) des copies « d'apparat », contemporaines d'ailleurs de l'époque où les lettres ont été écrites et par suite d'une très grande autorité. Or toutes les éditions, sauf celle que Baluze a donnée des années 11 et 12 d'après le registre 7 A, entré au Vatican en 1885 seulement, et sauf celle que Bousquet a donnée des années 13 à 16 d'après le manuscrit, aujourd'hui perdu, qui était peut-être l'archétype du registre actuel, ont été faites d'après des copies modernes parfois médiocres.

Une collation s'imposait donc entre les textes publiés et les registres du Vatican. M. Luchaire a fait ce travail en ce qui concerne les adresses des lettres et les mentions chronologiques qui les terminent. Il en produit les résultats dans une table de concordance entre le classement des lettres donné par Potthast et la place que ces lettres occupent dans les registres. On est étonné du nombre de corrections qu'il apporte, et que les possesseurs du Potthast auront à noter en marge de leur exemplaire.

On voit sur quels « dessous » reposent les belles études que M. Luchaire publie par ailleurs sur le pontificat d'Innocent III.

II. M. Beyssier, sans prétendre donner un texte critique absolument établi de la *Chronique de Guillaume de Puylaurens*, en a reproduit soigneusement le meilleur manuscrit (5212 du fonds latin de la Bibliothèque nationale), et le fait précéder d'une notice précise sur l'auteur. — On nous permettra une remarque. M. Beyssier nous semble avoir mal interprété, dans son Introduction (p. 115), un passage du chapitre 38 de la chronique, altéré d'ailleurs, même dans le manuscrit 5212. Il s'agit de la conduite tenue par le légat pontifical vis-à-vis des hérétiques qui déclarèrent vouloir se défendre en justice, et réclamèrent communication de la liste des témoins. Le légat, en la leur remettant, ne supprima pas frauduleusement, comme le croit M. Beyssier, les noms des témoins à charge; mais, donnant la liste complète des noms, il refusa de communiquer la teneur des dépositions. Or les hérétiques s'étaient proposé de récuser comme leurs ennemis capitaux les témoins qu'ils auraient su les avoir chargés. Le procédé employé par le légat déçut leur calcul. Cette interprétation nous paraît exigée par le contexte. Le

point est assez curieux pour l'histoire des tâtonnements du droit inquisitorial à ses débuts. On sait que, dans la suite, la règle contraire prévalut ; ce furent précisément les noms des témoins que l'on dissimula à l'accusé.

III. M. Halphen soutient que la *Pénitence de Louis le Pieux à Saint-Médard de Soissons* a été contrainte et forcée, et qu'il importe de se méfier des informations contraires comprises dans le procès-verbal officiel de la cérémonie et dans la notice annexe composée par Agobard.

IV. Le mémoire de M. Cordey sur *Guillaume de Massouris, abbé de Saint-Denis de 1245 à 1254*, est un très bon spécimen des travaux de la conférence d'histoire de M. Luchaire, et donne une idée très exacte de ce que pouvait être l'administration spirituelle et temporelle d'une grande abbaye au XIIIe siècle. En appendice, un catalogue des actes concernant l'abbaye, passés durant la période considérée.

É. JORDAN.

Recueil des actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. AULARD. T. XVI (*10 août 1794-20 septembre 1794*). Paris, Leroux, 1904, gr. in-8 de 853 p. — Prix : 12. fr.

M. Aulard continue la publication, en leur entier ou en analyse, suivant leur importance, des actes du Comité de salut public et des représentants en mission. Le présent volume va du 10 août 1794 (23 thermidor an II) au 20 septembre 1794 (4e jour des sans-culottides an II) ; il ne mentionne plus les actes du Conseil exécutif provisoire qui a tenu sa dernière séance le 30 germinal an II (19 avril 1794).

Le Comité de salut public pendant toute cette période subit le contre-coup du 9 thermidor. La réorganisation du pouvoir central a suivi la chute de Robespierre et la méfiance s'est élevée contre ce comité qui avait joui d'une puissance dictatoriale par l'ascendant du dominateur Robespierre. Par le décret du 7 fructidor an II (24 août 1794) le Comité de salut public voit restreindre son omnipotence ; il s'occupera désormais de la guerre et des affaires étrangères ; les attributions qu'il s'était arrogées sont partagées entre les quinze autres comités. Pages 311 et suivantes sont énumérés ces pouvoirs. Quant aux représentants en mission, un décret du 26 thermidor an II (13 août 1794) stipula que leurs missions près des armées ne pourraient durer plus de six mois ni plus de trois mois dans les départements. Un grand nombre de représentants furent donc rappelés en fait, et ceux près des départements le furent tous par un nouveau décret du 12 fructidor an II (29 août 1794). Ces décrets de la Convention sont cités pages 77 et 403.

La plus grande partie des textes a trait aux opérations militaires

dont les représentants aux armées envoient le récit au Comité ; la guerre de Vendée fournit plusieurs rapports, dont une étude fort détaillée sur les causes de la guerre et la difficulté de constituer une armée solide (p. 158-163 et 294-95-742-745) ; puis viennent des lettres sur les armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, des Pyrénées, des Alpes. Les séances du Comité donnent de nombreux documents pour le service des approvisionnements et de l'intendance, un texte curieux indique quel est l'ordre de travail du Comité de salut public après sa réorganisation (p. 524-525).

Page 63, un rapport sur la prise de Trèves, pages 38 et 65, quelques détails sur l'arrestation de Bonaparte et plus loin sur sa libération. L'explosion de la poudrerie de Grenelle et les mesures prises par le Comité sont relatées aux pages 429 et suivantes ; on remarquera aussi deux études intéressantes sur l'Esprit public à Troyes (p. 126 sq.) et à Bruxelles (p. 665 et sq.).

Plusieurs de ces textes ont déjà été utilisés par les historiens ; l'emploi des autres sera facilité par la publication de cet ouvrage, surtout lorsqu'un index permettra au lecteur de se retrouver au milieu de tous ces documents qui occupent déjà seize volumes. Z. R.

Le Château de la Chevrette et Madame d'Épinay, par Auguste Rey. Paris, Plon-Nourrit, 1904, petit in-8 de 283 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Ce domaine de la Chevrette, qui fut très fréquenté vers le milieu du XVIIIe siècle, au temps où Mme d'Epinay en faisait sa résidence champêtre des environs de Paris, a disparu presque complètement, du moins en tant que château et même en tant que parc. Fameux sous Louis XVI, il devenait presque célèbre, en proportion de ce que les années le dévastaient ; car, au XIXe siècle, l'histoire a scruté les moindres détails de la vie, les plus modestes demeures des « philosophes » de l'Encyclopédie et des belles dames où ils fréquentaient. Attiré par cette renommée posthume, M. Auguste Rey a prétendu replacer Mme d'Epinay dans son cadre et remonte aux origines mêmes de sa terre : il prend pour point de départ l'année 1559, énumère les premiers possesseurs, parmi lesquels figure l'excellent M. de Montauron, l'opulent financier dont Corneille a fait passer le nom à la postérité en lui dédiant *Cinna*. M. de Mautauron bâtit le château. En 1742, le fermier général Lalive achète les seigneuries de la Chevrette, d'Épinay et de la Briche. Son fils devient « Monsieur d'Épinay ; » il épouse une jeune fille, Louise-Florence-Pétronille Tardieu l'Esclavelles, et celle-ci : « Madame d'Épinay, » brille bientôt dans la société par son esprit, ses correspondances et ses correspondants, son amabilité, ses défauts, ses faiblesses, je dirais volontiers ses vices, si le scandale

des mœurs n'avait été alors tellement répandu que les liaisons coupables ne formaient aucune singularité.

C'est pour l'auteur un prétexte charmant à nous présenter précisément ces gens gracieux et à la fois malheureux, spirituels et vides, élégants et mesquins. Les succès mondains et littéraires, la correspondance avec Galiani, les liaisons avec Francueil, l'intimité avec Grimm, les relations avec l'impératrice Catherine, tout cela conduit jusqu'à la mort de Mme d'Épinay (1783). Une centaine de pages achèvent l'ouvrage, nous montrant la descendance de la propriétaire et le dernier état de la propriété.

L'ensemble de cette histoire, qui côtoie volontiers et fréquemment l'historiette, est fort agréable; le style en est piquant, l'esprit n'y manque pas, les renseignements précis abondent, le plus souvent puisés aux archives de Chantilly, et se font remarquer par leur netteté, leur simplicité. Une table alphabétique couronne très bien cet ensemble.

Voilà, sans doute, une excellente étude ajoutée aux cent travaux sur cette époque disparue, et l'intérêt s'y soutient jusqu'au bout. En vérité, à l'heure où l'on consacre comme une relique les Charmettes, la maison de scandale de Rousseau et de Mme de Warrens, il vaut mieux faire visite à la Chevrette et à Mme d'Épinay, dont on trouvera un curieux portrait par Carmontelle reproduit en héliogravure en tête de ce volume. G.

Histoire de Montluçon, *d'après des documents inédits. Annexes. Montluçon industriel. Notabilités montluçonnaises. Environs de Montluçon. Étude sur Néris*, par Édouard Janin. Paris, Lechevalier, 1904, in-8 de VIII-606 p. — Prix : 6 fr.

La présente histoire de Montluçon offre un grand nombre de renseignements curieux et intéressants. Son auteur a certainement dépouillé beaucoup d'ouvrages et fouillé avec soin les archives de cette ville ainsi que les archives départementales pour être arrivé à grouper l'ensemble de faits qu'il a condensés dans son volume. Mais ce sont des annales plutôt qu'une véritable histoire qu'il présente, car tous ces faits n'ont souvent d'autre lien entre eux que leur succession chronologique. Glissant très rapidement sur les origines de Montluçon et sur les différentes périodes du moyen âge, M. Édouard Janin ne fournit des renseignements abondants et précis guère qu'à partir du XVIe et surtout du XVIIe siècle. La période révolutionnaire est particulièrement bien étudiée ; on voit que l'auteur eut alors entre les mains de nombreux documents qui lui permettent d'exposer les moindres faits avec un grand luxe de détails. Grâce à tous ces détails on suit les transformations et l'évolution de Montluçon en quelque sorte jour par jour pendant tout le cours du XIXe siècle. L'industrie s'y développa surtout d'une façon remarquable : on vit

successivement s'y établir des usines de la Société de Commentry-Fourchambault, de la Compagnie des forges de Châtillon-Commentry, des usines de Saint-Gobain, une usine des Fers Creux, une manufacture de machines à coudre, une manufacture de faux-cols et manchettes, etc. Pour clore son travail M. Janin donne quelques renseignements sur les notabilités montluçonnaises, sur les environs de cette ville, et enfin sur la ville de Néris qui semble avoir eu une grande importance sous la domination romaine. Un bon nombre de planches ajoutent encore à l'intérêt que présente le volume en lui-même.

JULES VIARD.

Les 32 Religieuses guillotinées à Orange au mois de juillet 1794, par l'abbé REDON. Avignon, Aubanel, 1904, in-12 et XVI-288 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le Comtat Venaissin a été une des provinces de France où la Terreur a fait le plus de victimes. Dès le mois de juin 1790, la Révolution y éclatait et tout naturellement elle y fut irréligieuse, anticléricale comme on dirait aujourd'hui. Possession pontificale depuis plus de cinq siècles, Avignon, poussé par des meneurs français, se souleva contre le Pape, chassa ses représentants, vota la réunion à la France, et, avant même que cette réunion ne fût réalisée, appliqua les lois contre le clergé. Les horribles massacres de la Glacière furent l'un des plus sinistres épisodes de cette révolution. Carpentras résista plus longtemps, mais finit par être vaincu, et, dès le 20 juillet 1792, les nouvelles municipalités exigèrent le serment à la constitution civile du clergé. Quelques mois après, on chassait les religieuses des monastères. La majorité des prêtres refusa le serment, et la grande majorité des religieuses resta fidèle et se retira dans des maisons particulières où elles continuèrent à mener la vie de communauté. Pour en finir, la Convention députa dans le Comtat devenu le département de Vaucluse, un de ses membres les plus sanguinaires. Maignet peut être mis sur la même ligne que les Carrier, les Couthon, les Fouché et les Collot d'Herbois. C'est à Orange que, sous le nom de Commission populaire, il institua le tribunal révolutionnaire. Robespierre lui a rendu cette justice qu'il avait fait beaucoup guillotiner. Du 19 juin au 4 août, 322 victimes montèrent sur l'échafaud, et parmi elles les 32 religieuses auxquelles M. l'abbé Redon a consacré cet intéressant et édifiant volume. Nous disons édifiant, et le mot n'est pas trop fort. La conduite de ces saintes filles dans la prison, au tribunal, à la guillotine, est admirable. Toutes se préparent à la mort avec une piété touchante; toutes y courent avec un saint enthousiasme, en chantant le *Te Deum* et le *Magnificat*. — « Tu peux encore te sauver en prêtant serment », dit le président à l'une d'elles — « Je ne puis sauver ma vie aux dépens de ma foi, »

répond-elle. — Qui es-tu ? « demanda-t-il à une autre. — Je suis religieuse, je le serai jusqu'à la mort. — Je suis fille de l'Église, réplique une troisième. Une sœur converse, la sœur Marie-Claire, était fort jolie. Le bourreau lui propose de la sauver en l'épousant. « Fais ton devoir, riposte-t-elle, je veux aller souper avec les anges. » Et les gendarmes, frappés de leur courage et de leur inexplicable allégresse, s'écrient : « Ces b... là meurent en riant. »

Nous ne pouvons multiplier ces détails : mais il semble bien que M. l'abbé Redon a raison lorsqu'il s'efforce d'établir que ces héroïques victimes remplissent bien les conditions exigées par Benoît XIV pour être proclamées martyres. Les religieuses de Bollène, ursulines, sacramentines et autres sont les dignes émules des carmélites de Compiègne. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Collección de monumentos para el estudio de la historia de Aragon, por EDUARDO IBARRA Y RODRIGUEZ. T. I. Zaragoza, tip. Mariano Comas, 1904, in-8 de XV-278 p. — Prix : 5 fr.

Un éminent professeur de l'Université de Saragosse a entrepris de publier les documents, souvent inédits, qui servent de base à l'histoire du royaume d'Aragon. Il fournira ainsi aux écrivains consciencieux une source authentique, et même parfois inconnue, où ils puiseront le récit exact des faits et qui leur permettra de porter une appréciation plus saine et plus précise sur les hommes et les choses. C'est là une tâche d'érudit, mais M. Ed. Ibarra nous paraît être à la hauteur d'un travail si difficile. Professeur d'histoire dans l'une des meilleures Universités d'Espagne, il est, de plus, travailleur patient et infatigable. Le premier volume que nous présentons à nos lecteurs embrasse cent cinquante documents qui se rapportent au règne de Ramiro Ier (1034-1063) ; sur ce nombre, cent trente sont complètement inédits, et les autres n'étaient connus que très imparfaitement. Tous ne sont pas originaux, et le savant collectionneur ne peut pas toujours assurer s'il n'a retrouvé que des copies de première main. On voit cependant combien son travail est intéressant et précieux. C'est dans les Archives nationales de Madrid, dans celles de l'Académie royale d'histoire, de la Couronne d'Aragon, de la cathédrale de Jaca, d'Huesca, de Roda et de Barbastro, qu'il a pris le texte qu'il publie ici dans sa teneur primitive, en conservant la saveur de l'époque, soit dans l'orthographe soit dans le lexique. Un index de noms propres et de noms géographiques et de nombreux éclaircissements font de ce volume, luxueusement imprimé sous une couverture artistique, un véritable joyau, que sauront apprécier à sa juste valeur les amateurs d'études historiques, archéologiques et bibliographiques. G. BERNARD.

Istoria Românilor Macedoneni, *din timpurile cele moi vechi până în zilele noastre*, de Ion Argintéanu. Bucureşti, tip. « l'Indépendance Roumaine », 1904, in-16 de xvi-333 p. — Prix : 5 fr.

Bien que très sérieusement traitée et étayée sur des preuves solides, cette histoire a des allures de livre de propagande nationale, au même titre sans doute que la nouvelle *Revista Românilor din Peninsula balcanica* ; il ne faut pas oublier d'ailleurs que le groupement roumain en Macédoine est considérable (on l'évalue à 700,000 habitants dans le vilayet de Monastir, à 180,000 dans le vilayet de Ianina, à 100,000 dans la province de Thessalie). L'histoire des Roumains en Macédoine est divisée, par l'auteur, en trois parties : la première s'étend jusqu'à l'établissement des Slaves dans la péninsule balkanique (viie siècle) ; la seconde jusqu'au changement de dynastie (1257) ; la troisième se poursuit jusqu'à nos jours. Les événements politiques et militaires qui conduisirent le pays tantôt à un état de prospérité, tantôt à un état d'anarchie, ne sont pas seuls exposés ; des observations sur la civilisation, la langue et la poésie populaire, les monnaies, l'influence des croisades, les causes des insurrections, le développement et les manifestations successives de la culture nationale à l'époque moderne, augmentent l'intérêt d'un ouvrage dont on ne peut nier les tendances et dont l'auteur est toujours excellemment informé. H. S.

Les Civilisations africaines. Histoire de l'Éthiopie (Nubie et Abyssinie) depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par L.-J. Morié. Paris, Challamel, 1904, 2 vol. in-18 de 495 et 513 p. — Prix : 8 fr.

Il est assez difficile de porter un jugement sur l'ouvrage de M. Louis-J. Morié. On y trouve, sur l'histoire ancienne de la Nubie, une foule de renseignements non contrôlés et empruntés aux auteurs anciens et modernes les plus différents ; c'est ainsi que Belèze, Larousse et nombre d'autres encyclopédistes ou rédacteurs de simples livres classiques y sont cités comme des autorités au même titre que les historiens de première main les plus critiques ; quant à l'auteur des célèbres *Amours de Théagène et de Chariclée*, si M. Morié consent à voir dans son ouvrage « un roman historique agrémenté d'épisodes imaginaires et ancêtre des célèbres romans d'Alexandre Dumas » (t. I, p. 312), il n'hésite nullement à admettre l'existence réelle de la reine Persina et de Sisimithrès. On rencontre encore dans cette *Histoire de l'Éthiopie* des théories ethnographiques singulièrement audacieuses et discutables, celle-ci, par exemple, que « l'Amérique fut peuplée, après la dispersion, par un descendant d'Adam et de Noé, nommé Jared, fils de Kham, qui vint de Babel s'y établir avec plusieurs de ses frères et quelques autres personnes, — et par quelques-uns des treize fils de Jektan » (t. I,

p. 184-185). Ce sont là des faits qui, déclare M. Morié, « paraissent aujourd'hui établis »; qu'il me soit toutefois permis de demeurer sceptique à leur endroit! — A côté de pages aussi contestables, M. Morié a accumulé dans les deux volumes de son *Histoire de l'Éthiopie* tant de renseignements de toute nature, et parfois difficiles à rencontrer, qu'il ne convient pas de juger trop sévèrement son ouvrage. C'est, au total, un amas de notes plus ou moins historiques, classées dans leur ordre chronologique, sans grande préoccupation critique; au lecteur de séparer le bon grain de l'ivraie! H. F.

Adam de Crapponne et son canal, *d'après de nombreux documents inédits,* par J.-B. Bertin et V. Audier. Paris, Champion, 1904, in-8 de 346 p., avec portraits, planches et cartes. — Prix : 5 fr.

Adam de Crapponne, l'auteur du célèbre canal de Crapponne, l'illustre ingénieur qui conçut, dans la seconde moitié du XVIe siècle, tant de travaux utiles, a déjà été le sujet de bien des biographies; mais ces biographies, qui se répétaient les unes les autres et ne s'appuyaient pas exclusivement sur des témoignages documentaires, étaient des plus sujettes à caution. Il n'en est pas de même de celle que vient d'écrire, à l'aide des nombreuses pièces patiemment réunies par M. J.-B. Bertin, ancien maire de Salon, et par lui-même, M. l'abbé V. Audier. Grâce à ces documents — actes notariés, pièces relatives au canal, livre de raison de la famille de Cadenet, alliée aux de Crapponne, etc., — M. Audier a pu asseoir son récit sur des bases solides et vraiment scientifiques, et donner à son ouvrage une ampleur qui manquait aux biographies de ses prédécesseurs; grâce à eux encore, il a pu dissiper une partie des nuages qui entouraient la figure d'Adam de Crapponne et pénétrer beaucoup plus profondément qu'aucun autre dans l'étude de la manière dont fut primitivement exécuté le canal de Crapponne. Après avoir fait connaître la famille à laquelle appartenait le grand ingénieur, M. Audier en retrace la vie et en énumère les œuvres (ch. III et VII), puis il aborde l'histoire du canal qui est son principal titre de gloire (ch. III-VI). Cette histoire s'intercale donc au milieu de la biographie d'Adam de Crapponne, à sa place chronologique, et l'auteur termine en indiquant les monuments qui perpétuent à Salon la mémoire de ce remarquable Salonais. — S'il y a, dans l'exécution, différentes traces d'inexpérience et de fâcheuses répétitions, si le livre de M. Audier eût pu avoir une allure plus dégagée et être facilement allégé d'une vingtaine de pages au moins, il n'est que juste de proclamer bien haut qu'il contient, en manière de compensation, des renseignements complètement neufs et d'un très grand prix. Sur l'assistance qu'Adam de Crapponne a trouvée auprès de ses parents

et de ses concitoyens, sur les collaborateurs de notre ingénieur, sur le canal disparu de Roquerousse, sur le projet d'établissement d'un canal entre le lac de Grandlieu et la Loire, sur bien d'autres points encore, on trouvera une foule de précieux renseignements dans le travail de M. l'abbé V. Audier, que complètent très utilement une série de pièces justificatives très intéressantes, quelques gravures, et deux cartes des environs de Salon et des différentes branches du canal de Crapponne.

HENRI FROIDEVAUX.

Vie d'Al-Hadj dj âdj Ibn Yousof, par JEAN PÉRIER. Paris, Bouillon, 1904, in-8 de XXII-364 p. — Prix : 13 fr.

El- Hedj âdj fut un célèbre général de la grande période arabe (fin du premier siècle de l'hégire, VIIe du Christ), qui contribua à l'achèvement de la conquête musulmane et qui soutint la dynastie des Ommiades en luttant contre des révoltés ou des schismatiques aussi nombreux que divers. L'auteur étudie son époque et sa vie d'après les principaux historiens arabes, notamment Tabari. Le livre est fait avec le plus grand soin ; il mérite tous les éloges au point de vue spécial où se placent les érudits ; je ne sais si le grand public y trouvera tout l'art qu'il recherche dans les livres d'histoire ; mais à coup sûr la matière par elle-même lui semblera intéressante, et tout amateur que la curiosité ou le hasard poussera vers cette région historique, découvrira dans ce volume des renseignements abondants sur une période agitée et sur un personnage vraiment exceptionnel tant de l'histoire musulmane que de toute l'histoire humaine.

BARON CARRA DE VAUX.

Library of Congress. A. L. A. Catalog (*8,000 volumes, for a popular Library, with notes*), *1904*, by MELVIL DEWEY, MAY SEYMOUR et H. L. ELMENDORF. Washington, Government printing Office, 1904, in-8 de 404 + 485 p. à 2 col., cartonné.

C'est un usage assez fréquent en Angleterre, et plus encore en Amérique, que celui de composer des catalogues des meilleurs ouvrages existants, soit sur un sujet déterminé, soit même sur tous les sujets. Quelques objections que soulève un travail de cette nature, quelques lacunes qu'on y puisse relever, quelque arbitraire que puisse être le choix de ces ouvrages, tout effort de ce genre mérite d'être accueilli avec sympathie et examiné avec soin ; aussi nous sommes-nous inspiré de ces sentiments pour étudier l'*American Library Abridged Catalogue*. qu'a fait paraître, dans les derniers mois de 1904, la Bibliothèque du Congrès. Dès l'année 1879, avait été conçu le plan de cette bibliographie, qui devait contenir, outre le titre d'environ 5,000 ouvrages choisis parmi les meilleurs, des notes succinctes sur le but, le carac-

tère et la valeur de chacun d'eux, et qui devrait être susceptible de servir tout à la fois de guide aux acheteurs de livres et aux lecteurs, de manuel aux bibliothécaires, de catalogue dans les petites bibliothèques publiques et dans les bibliothèques privées, enfin de répertoire des ouvrages lus. Publié pour la première fois en 1893, ce catalogue, dressé par MM. Melvil Dewey, — qui avait établi le plan de l'ouvrage, — et May Seymour et par Mme H. L. Elmendorf, nous arrive aujourd'hui revu, corrigé et considérablement augmenté, et nous apporte, à la suite de plusieurs listes d'abréviations (adresses des éditeurs, titres des séries, références pour les notes), une liste de 7,520 ouvrages au lieu de 5,230 que contenait la première édition. Ces ouvrages sont catalogués sous deux formes différentes : une liste systématique, établie selon les principes de la classification décimale, accompagnée de notules précises sur la plupart des ouvrages cités, et complétée par une table des sujets ; — puis un dictionnaire alphabétique par noms d'auteurs et de sujet, accompagné des notations des deux classifications décimales et expansives. Voilà comment est établi ce très précieux répertoire, qui se compose surtout, naturellement, d'ouvrages écrits ou traduits en langue anglaise. On peut sans doute, comme dans tous les répertoires du même genre, y signaler bien des singularités et des lacunes (le théâtre français, par exemple, y est représenté par Victor Hugo,— Mæterlinck, Molière et Racine, partie I, p. 251 ; on n'y trouve même pas le théâtre choisi de Pierre Corneille) ou en discuter plus d'un choix (j'y ai relevé, à la page 255, la traduction de six ouvrages de Jules Verne, et, à la page 309, la mention d'ouvrages historiques bien faibles du baron Imbert de Saint-Amand) ; mais l'*A. L. A. Catalog* n'en constitue pas moins, par sa grande précision bibliographique et par les notes qui accompagnent la plupart de ses mentions, un inventaire qui, ailleurs même qu'en Amérique ou dans les autres pays de langue anglaise, pourra rendre de très réels services.

HENRI FROIDEVAUX.

CORRESPONDANCE

A la suite d'un article inséré dans le *Polybiblion* d'août dernier (p. 164-165) sur *Un Régime qui finit. Étude sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées*, l'auteur, M. le chanoine Ricaud, nous adresse une lettre pour protester contre le reproche, injuste à son avis, que lui fait notre collaborateur de citer à chaque instant des auteurs connus. — Dont acte.

BULLETIN

Sauvons nos enfants, *conférences aux femmes chrétiennes*, par l'abbé L. LENFANT. Paris, Lecoffre, s. d. (1905), in-12 de 137 p. — Prix : 1 fr. 50.

Sauvons nos enfants! De quel péril d'abord? Pour le préciser, M. l'abbé Lenfant nous fait un tableau de la situation présente, où se remarque une grande vigueur de touche en même temps qu'une précision documentaire de haut intérêt. Et pour nous donner courage, il se retourne vers le passé et nous fait entendre la grande voix des évêques faisant appel aux résistances et aux reconstructions fécondes pour sauver l'enfance des graves périls. Ces voix ont été écoutées, et c'est dans l'évocation de ce que les catholiques de France ont déjà fait pour le salut de l'enfance que l'orateur trouve ensuite des motifs d'encouragement et d'espoir en l'avenir. C'est le cri de l'exemple qu'il nous fait entendre ainsi pour soutenir notre vaillance et prevenir notre découragement. Mais nous arrivons au présent. La question se pose, même aux yeux de très bons esprits, entre l'ecole et le patronage, et l'orateur, avec autant de bon sens que d'énergie, prend parti pour l'ecole libre, qu'il faut maintenir à tout prix, puisque là seulement peuvent se former des generations chretiennes. A ses yeux, — et il voit juste, — le patronage n'est qu'un pis aller ou un complément nécessaire. C'est là que se continue l'œuvre de l'école chrétienne, partout où le maintien de l'école chrétienne est possible; là où se corrigent, dans une certaine mesure, les mauvais résultats de l'enseignement sans Dieu, quand on est forcé de le subir. Ces œuvres de formation et de préservation ne sont pas les seules; il y a aussi les œuvres postscolaires, destinées à completer et à prolonger l'œuvre de defense chrétienne. Unissons-nous sur le terrain des œuvres qui parent à tous les besoins de l'enfance : c'est sur ce terrain, terrain d'union par excellence, etranger aux contingences politiques, que se formera l'armee nouvelle des sauveurs de la patrie et des conquerants de l'avenir. Quoique ecrit spécialement pour les femmes chretiennes, ce livre sera lu par tous, hommes et femmes, avec profit et interêt. C'est vraiment un programme de combat, à la fois éloquent et pratique, et susceptible, à ce double point de vue, de communiquer à nos âmes l'ebranlement salutaire et de donner à nos efforts, parfois un peu incertains et decousus, l'orientation précise et l'unité d'action où je vois la condition necessaire pour marcher droit et frapper au but. ÉDOUARD PONTAL.

Manuel de ski, par le Dr W. PAULCKE; trad. de F. ACHARD. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-16 de IX-154 p., avec 56 fig. et 4 planches. — Prix : 2 fr. 50.

Ce ne sont plus les seuls alpinistes qui connaissent aujourd'hui le nom du *ski*, ce patin à neige norvégien grâce auquel il est possible d'exécuter sur la neige des courses que le meilleur pieton se trouverait dans l'incapacité de réaliser; les articles publiés dans plusieurs journaux illustres à la suite des expériences faites par nos soldats à Briançon, durant l'hiver de 1901-1902, ont permis, mieux que ne l'avait fait le simple recit d'expériences de vitesse organisées naguère par le savant A. E. Nordenskjöld en Scandinavie, d'en comprendre l'intérêt et l'utilité pratique. Le *Manuel de ski* du Dr W. Paulcke — l'un des pionniers et des pourvoyeurs de l'introduction du ski dans l'Europe centrale, dont M. F. Achard vient de publier une tra-

duction française établie sur la troisième édition allemande, — permettra de les mieux comprendre encore (v. les ch. I, II et IV de la 3e partie); en même temps, — grâce aux indications pratiques contenues dans sa seconde partie, — il contribuera à vulgariser en France l'usage d'un sport qui, mieux que beaucoup d'autres, met l'homme en contact avec la nature et s'offre comme un fauteur d'énergie et d'initiative individuelle. H. F.

La Photographie au charbon simplifiée, par L. TRANCHANT. Paris, Mendel, s. d., in-18 de 40 p. — Prix : 0 fr. 60.

Assez fréquemment nous avons dit tout le bien que nous pensions des très intéressants volumes composant la Bibliothèque de la *Photo-Revue*, pour qu'il soit nécessaire de nous arrêter longuement sur le dernier paru, digne en tous points de ceux qui l'ont précédé. Le titre ne pourra manquer d'attirer l'attention des photographes amateurs, qui, en grand nombre, ont essayé, trop souvent sans succès, d'obtenir des épreuves au charbon. La simplification de la photographie au charbon est un beau programme qui semble, d'ailleurs, être ici bien rempli. Le procédé est clairement exposé dans les cinq dernières pages de la brochure dont le début est consacré à l'historique et à la description des méthodes les plus ordinairement suivies.

J. C. T.

Ce que Femme peut, par le comte EMMANUEL DE ROUGÉ. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d. (1905), in-16 de 176 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. le comte de Rougé, un débutant des lettres, je pense, et cela se voit trop, a écrit un roman de propagande politique et religieuse animé d'excellentes intentions. Le but, c'est de montrer que l'aristocratie française, enlisée dans ses regrets et dans ses plaisirs, ne fait rien pour libérer la France du joug révolutionnaire, et qu'il lui arrive de sacrifier ses devoirs électoraux à une partie de chasse ou de pêche, si ce n'est pire. Mais les femmes chrétiennes restent, grâce à Dieu, et il dépend d'elles souvent, de leur zèle propagandiste, de leur générosité, de leur amour, montré aux vaillants comme récompense, de nous procurer de bons députés et de préparer ainsi les revanches nécessaires de la liberté. Et c'est pour ces raisons très diverses qu'à Paris le candidat nationaliste est battu à six voix de majorité, tandis que, dans un obscur arrondissement des Pyrénées, le vaillant Bartel, futur époux de la toute charmante Marie de Ramailles, remporte contre la Révolution une décisive victoire. C'est Marie de Ramailles qui l'a voulu, et ce que femme veut, elle le peut. Et voilà cet excellent roman, où se montre une bonne volonté égale à l'inexpérience de l'auteur. Ce n'est pas un roman parfait, certes : l'auteur n'est encore qu'un apprenti de la plume, mais c'est tout même un bon livre, témoignant à la fois de beaucoup de bonne volonté et de beaucoup de vaillance.

ÉDOUARD PONTAL.

Il Papa Vigilio (537-555), *studio critico-storico*, da FEDELE SAVIO. Roma, Pustet, 1904, in-18 de 80 p. — Prix : 0 fr. 80.

Le P. F. Savio entreprend de contester le récit, à peu près unanimement accepté jusqu'ici, d'après lequel Vigile aurait usurpé le souverain pontificat et provoqué la mort de son prédécesseur Silvère. Son argumentation, dont tous les points ne sont pas également forts, mérite cependant, dans

l'ensemble, d'être prise en sérieuse considération. Il triomphe des invraisemblances et des contradictions des récits traditionnels ; il déduit des documents qui lui semblent les plus dignes de foi la chronologie suivante : mort d'Agapit le 22 avril 536 ; élection et consécration de Silvère en juin ; mort de Silvère le 20 ou 21 novembre 537 ; élection immédiate de Vigile le 22 novembre ; il montre que c'est par une simple distraction que de Rossi a cru pouvoir lire le nom de Vigile page sur une inscription de juin ou juillet 537. La légende défavorable à Vigile serait née d'une combinaison entre des passages perdus de l'*Histoire secrète* de Procope, qui chargeaient Théodora et Antonine, et des fabrications nées dans un milieu grec (probablement alexandrin et nestorien. — Reste, ce nous semble, une difficulté, que nous ne voyons pas que le P. Savio ait résolue. Silvère est mort en exil, sans doute assez loin de Rome, « un ou peu de jours avant le 22 novembre. » Comment, dès le 22, la nouvelle de sa mort pouvait-elle être connue à Rome, et l'élection de son successeur avoir lieu canoniquement ?

É. J.

Le Culte de Marie dans le diocèse d'Albi. Arrondissement d'Albi, par l'abbé L. B. Albi, Impr. coopérative du Sud-Ouest, 1904, in-18 de 246 p.

Livre populaire avant tout, destiné à attirer l'attention sur les sanctuaires consacrés à la Sainte Vierge dans l'un des quatre arrondissements du Tarn. L'auteur a dressé la liste de toutes ces églises et chapelles et nous donne sur chacune d'elles une courte notice qui, sans avoir de prétention à la haute érudition, n'est pas moins intéressante. L. se contente d'indiquer à la fin de chaque chapitre les sources où il a puisé. Mais pourquoi le fait-il d'une façon tellement sommaire que, seuls, de rares initiés peuvent comprendre ces indications ? Il n'y a évidemment qu'un lecteur ne dans les environs immédiats d'Albi, qui puisse reconnaître tout de suite les publications signalées ainsi : « Boussac ; Roland ; Sainte-Cécile, p. 28 ; « Revue ; Bastie ; Albia », p. 115, etc. N'eût-il pas été fort utile de donner d'abord les titres exacts et complets de tous les ouvrages consultés et, en regard, les abréviations par lesquelles ils devaient être signalés dans le corps du volume ?

LÉON CLUGNET.

Comment on fabrique l'opinion, par MAURICE TALMEYR. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 109 p. — Prix : 1 fr.

En quelques pages, écrites avec le style âcre qu'on lui connaît, M. Talmeyr expose par quelle puissance d'affirmation et avec quel ensemble dans la calomnie et le mensonge, les grands conseils directeurs de la Maçonnerie, depuis les Illuminés du XVIIIe siècle jusqu'au Grand Orient de nos jours, sont arrivés à former l'opinion publique qui leur était nécessaire pour arriver aux destructions méthodiques dont ils s'étaient tracé le sinistre programme. Il montre comment la mainmise sur la presse assure aujourd'hui leur domination. Malgré la brièveté de la brochure, plusieurs appendices la documentent utilement. Toutefois, il est permis de dire qu'elle ne répond pas pleinement à son titre. Le point de départ : conception du plan politique, apparaît bien, de même que le fait de l'opinion *fabriquée* conformément au plan conçu. Mais les conditions intermédiaires, les procédés employés, sont à peine indiqués. Et c'est là surtout ce qu'il serait utile de divulguer quand on peut le faire avec un talent tel que celui

de M. Talmeyr, parce que les vaincus pourraient en tirer des conclusions pratiques pour combattre leurs vainqueurs. EUGÈNE GODEFROY.

Le Portugal et le Saint-Siège. III. *Les Roses d'or envoyées par les Papes aux rois de Portugal au* XVI*e siècle*, par le marquis MAC SWINEY DE MASHANAGLASS. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de XII-276 p. — Prix : 5 fr.

On ne voit pas très bien ce que s'est proposé de faire M. Mac Swiney de Mashanaglass. A-t-il seulement voulu apporter sa contribution à l'histoire anecdotique et archéologique des *Roses d'or ?* Alors pourquoi tant de considérations, empruntées d'ailleurs à des ouvrages de seconde ou de troisième main, sur la politique générale du XVI*e* siècle? S'agit-il, au contraire, d'une histoire des rapports diplomatiques entre le Portugal et le Saint-Siège? Alors on regrette que l'auteur consacre tant de pages à la description d'ambassades d'apparat, ou à l'analyse de lettres de pure politesse, et ne s'arrête pas sur les négociations vraiment sérieuses comme celles qui préparèrent l'établissement de l'Inquisition en Portugal. Au total, une plaquette résumerait ce qu'il y a d'utile dans ce volume. É. J.

On the Indian sect of the Jainas, by JOHANN GEORG BÜHLER; translated from the german ; edited with an outline of Jaina mythologie by J. BURGESS. London, Luzac, 1903, in-18 de IV-80 p.

Il ne faudrait pas juger de la valeur de ce livre par sa longueur qui est médiocre ; il est, au contraire, plein d'intérêt ; il traite, d'une manière nette et précise, d'une secte bizarre et fort ancienne de l'Inde, la secte des jainas. Déjà divisée en deux branches avant l'ère chrétienne, ainsi que l'auteur le prouve, cette secte, essentiellement ascétique comme l'est au fond le bouddhisme, a, avec cette dernière religion, d'assez nombreuses analogies. Il y a eu des jainas multiples comme il y a eu des Bouddhas multiples ; les êtres et les mondes se détruisent et se renouvellent tour à tour, comme ils font dans le bouddhisme ; la fin de l'homme est d'arriver à la non-existence par l'anéantissement du *Karman*, c'est-à-dire du mérite et du démérite, doctrine bien connue. Les choses sont dérivées d'un certain nombre de principes analogues à ceux des philosophies hindoues. La mythologie de la secte est plus particulière ; elle est très artificielle et très systématique. Un trait singulier et qui suffirait à prouver, en l'absence de tout argument plus scientifique, que cette secte doit être vraiment bien vieille, est le précepte de la nudité. Les deux branches en lesquelles les jainas sont scindés, se sont séparées sur la question de la plus ou moins rigoureuse application de ce précepte : l'une regarde la sainteté comme incompatible avec l'usage des vêtements ; l'autre concède que l'on peut arriver à un haut degré de sainteté tout en étant vêtu.

Les jainas sont aujourd'hui nombreux dans l'ouest et le nord-ouest de l'Inde, et aussi au Sud, dans les districts dravidiens ; mais l'auteur montre que le berceau de la secte a dû être l'Inde orientale. La présence de quelques inscriptions anciennes dans divers districts de la péninsule permet de suivre la marche et le développement de la secte ; les traditions renfermées dans les livres bouddhistes fournissent des indications qui concordent avec celles de l'épigraphie, et qui nous font voir dans le jainisme un rival du bouddhisme avant l'ère chretienne.

L'auteur conclut que le jainisme a dû prendre naissance en même temps

que le bouddhisme et être le produit du même mouvement religieux, en sorte qu'il représenterait une autre solution du problème religieux et moral qui a agité l'Inde cinq ou six siècles avant Jésus-Christ, à l'époque où le bouddhisme a paru. Cette thèse n'avait pas encore été soutenue par des arguments aussi nets et aussi concluants. BARON CARRA DE VAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le dernier des Parnassiens, M. de Heredia, l'illustre poète, est mort le 3 octobre, au château de Bourdonné (Seine-et-Oise), à l'âge de 69 ans. M. José-Maria DE HEREDIA naquit le 22 novembre 1842, à Santiago, dans l'île de Cuba. Par son père, il était de race espagnole, et par sa mère de race française. C'est, du reste, une éducation toute française qu'il reçut près de Paris, au collège de Senlis, mais c'est à son pays natal et à ses ancêtres espagnols qu'il était redevable de cette âme et de cette imagination de feu qui se révèlent dans tout ce qu'il a écrit. Ses premiers vers parurent en 1862 dans la *Revue française*; les suivants furent insérés dans la *Renaissance*, le *Temps*, le *Journal des Débats*, la *Revue des Deux Mondes* et surtout dans le *Parnasse contemporain*, à partir de sa fondation en 1866 par M. Catulle Mendès. Par la forme impeccable de ses excellents sonnets, M. de Heredia avait déjà pris rang parmi nos meilleurs poètes, lorsqu'il donna, en 1893, *les Trophées*, l'unique volume de vers qu'il ait publié et qui devait lui ouvrir, presque aussitôt, les portes de l'Institut. L'année suivante, en effet, l'Académie française l'accueillait dans son sein, à la place de M. de Mazade. En dehors de ce recueil de poésies, il n'a composé que deux autres ouvrages, dont l'un est une simple traduction de l'espagnol, et c'est avec un aussi mince bagage littéraire qu'il passera à la postérité. M. de Heredia, dans sa jeunesse, ayant suivi les cours de l'école des Chartes, avait été choisi pour succéder à M. de Bornier comme conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Voici maintenant les titres de ses œuvres: *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne, par le capitaine Bernal-Diaz del Castillo, l'un des conquérants*; traduit de l'espagnol (Paris, 1878-1881, 3 vol. in-16); — *Les Trophées* (Paris, 1893, in-8), ouvrage couronné l'Académie par française et qui fut réimprimé en 1895; — *La Nonne Alferes* (Paris, 1894, in-18); — *Discours de réception à l'Académie française prononcé le 30 mai 1895* (Paris, 1895, in-8); — *Salut à l'Empereur, stances dites par M. Mounet à la cérémonie de la pose de la première pierre du pont Alexandre III, devant leurs Majestés impériales de Russie, le 7 octobre 1896* (Paris, 1896, in-12).

— Les artistes parisiens ont été affligés par la disparition de M. Charles EPHRUSSI, mort à Paris, le 1er octobre, à 56 ans. Amateur distingué, il avait réuni une collection artistique fort remarquable. Il était directeur de la *Gazette des beaux-arts*, revue à laquelle il avait réussi à donner une valeur réelle. Enfin, écrivain distingué et critique d'une grande finesse, il a publié diverses études fort appréciées, telles que: *Notes bibliographiques sur Jacopo de Barbarj, dit le maître au caducée, peintre-graveur vénitien de la fin du* XVe *siècle* (Paris, in-4, 1876); — *Étude sur le triptyque d'Albert Dürer, dit le tableau d'autel de Heller* (Paris, in-4, 1877); — *Albert Dürer et ses dessins* (Paris, 1881, in-4); — *Un Voyage inédit d'Albert Dürer* (Paris, 1881, in-8); — *Paul Baudry, sa vie et son œuvre* (Paris, 1887, in-4); — *Étude sur le Songe de Polyphile. Venise, 1499 et 1545* (Paris, 1888, in-8).

— M. Joseph Foster, le généalogiste anglais bien connu, mort dernièrement à Londres, à l'âge de 61 ans, était né d'une famille de quakers, le 9 mars 1844, à Sunderland. Il fit ses études à Northshields et à Newcastle-sur-Tyne. De très bonne heure il montra un goût marqué pour les recherches généalogiques et héraldiques. Avec une patience et une perspicacité incomparables il exhuma des archives publiques et privées une énorme masse de documents à l'aide desquels il est parvenu à reconstituer la descendance de personnages illustres et l'état civil des membres de grandes corporations. Voici la liste, certainement incomplète, des ouvrages qu'il a publiés : *Some account of the Pedigree of the Forsters of Cold Hesledon, in the County Palatine of Durham* (Sunderland, 1862, in-4), réimprimé en 1871 ;— *The Pedigree of Wilson of High Wray and Kendal, and the Families connected with them : compiled from private Pedigrees and completed to the Present time* (London, 1871, in-fol.) ; — *A revised Genealogical Account of the various Families descended from Francis Fox, of St. Germans, Cornwal : to which is appended a Pedigree of the Crokers of Lineham, etc.* (London, 1872, in-4) ; — *Pedigrees of the County Families of England* (London, 1873-1874, 4 vol. in-4) ; — *Stemmata Britannica : a Genealogical Account of untitled Nobility* (London, 1877, in-4) ; — *A Narrative of the Descendants of Samuel Harris, of Fordingbridge* (London, 1878, in-4) ; — *Pedigree of Sir J. Pennington, Fifth Baron Muncaster of Muncaster* (London, 1878, in-4) ; — *The Peerage, Baronetage, and Knightage of the British Empire* (London, 1879, in-8), plusieurs fois réimprimé ; — *Collectanea Genealogica* (London, 1881-1888, 4 vol. in-8) ; — *Members of Parliament for Scotland, including Minor Barons, 1357-1880* (Aylesbury, 1882, in-8) ; — *Our Noble and Gentle Families of Royal Descend : Together with their Paternal Ancestors* (London, 1882, 2 vol. in-8) ; — *Men-at-the-Bar : a Biographical Hand-List of the Members of the various Inns of Court, including Her Majesty's Judges, etc.* (London, 1885, in-8) ; — *London Marriage Licenses, 1521-1869* (London, 1887, in-12) ; — *Durham Visitation Pedigrees, 1575, 1615, 1666* (London, 1887, in-8) ; — *The Visitation of Middlesex, 1663-1864* (London, 1887, in-8) ;— *Alumni Oxonienses : the Members of the University of Oxford, 1715-1886 : their Parentage, Birthplace, and Year of Birth, with a Record of their Degrees : being the Matriculation Register of the University, alphabetically arranged, revised, and annotated* (London, 1887-1888, 4 vol. in-8).

— L'Angleterre a perdu, au commencement d'octobre, en la personne de M. Alexandre Hay Japp, un de ses plus actifs journalistes et de ses plus féconds écrivains. Le docteur Japp, qui vient de succomber à l'âge de 66 ans, était né à Dun, dans le Forfarshire, en 1839, et avait fait ses études à l'Académie de Montrose et à l'Université d'Édimbourg. Après avoir été attaché pendant plusieurs années à la rédaction de divers journaux écossais, il se rendit à Londres où il devint le directeur du *Sunday Magazine* et le zélé collaborateur de nombreuses revues, telles que *Contemporary Review*, *British Quarterly*, *Fraser's Magazine*, *Good Words*, etc. Travailleur infatigable, il a en outre publié un grand nombre d'ouvrages, dont plus de trente ont paru dans la seule année 1886. Aussi nous contenterons-nous de citer les suivants, dont quelques-uns ont été donnés sous divers pseudonymes, tels que H. A. Page, Benjamin Orme et Conder Gray, et dont plusieurs ont été souvent réimprimés : *Miscellanies from the Collected Writings of Edward Irving* (London, 1865, in-8) ; — *Three great Teachers of our own Time ; being an Attempt to deduce the Spirit and Purpose animating Carlyle, Tennyson and Ruskin* (London, 1865, in-8) ; — *Golden Lines : a Book of Biographies* (London, 1873, in-8) ; — *Memoir of Nathaniel Hawthorne : with Stories now first published*

in this Country (London, 1873, in-8); — *Thoreau : his Life and Aims : a Study* (London, 1877, in-12); — *Thomas de Quincez : his Life and Writings* (London, 1877, 2 vol. in-8); — *Lights on the Way : Some Tales within a Tale* (London, 1878, in-8); — *Industrial Curiosities : Glances here and there in the World of Labour* (London, 1880, in-8); — *German Life and Litterature, in a series of Biographical Studies* (London, 1880, in-8).

— Dr Karl VON HEIGEL, l'écrivain allemand distingué, mort récemment à Riva, à l'âge de 71 ans, fut un ami intime de Louis II de Bavière. Parmi les nombreux drames dont il est l'auteur, plusieurs ont été composés pour ces représentations dont le souverain en question était le seul spectateur. Il laisse également un certain nombre de romans. Voici les titres de quelques-unes de ces œuvres : *Ernst und heitere Erzählungen* (Berlin, 1887, in-8); — *Der Weg zum Himmel* (München, 1889, in-8); — *Das Geheimniss des Königs* (Berlin, 1891, in-8); — *König Ludwig II von Bayern, Ein Beitrag zu seiner Lebensgeschichte* (Stuttgart, 1893, in-8); — *Gluck-Gluck ! Roman* (Dreisden, 1895, in-8); — *Der Volksfreund. Roman* (Stuttgart, 1896, in-8); — *Die Zarin. Drama in 5 Aufzügen* (München, 1898, in-8); — *Am Sedanstag. Scene aus dem Jahre* 1870 (München 1898, in-18); — *Am blauen Gardasee. Erzählung* (Leipzig, 1899, in-8); — *Der Maharadschah* (Dresden, 1900, in-8); — *Die neuen Heiligen* (Berlin, 1901, in-8); — *Brömmels Glück und Ende* (München, 1902, in-8); — *Im Isarthal. Eine Erzählung* (Dresden, 1902, in-8).

— Dernièrement est mort à Vienne, à l'âge de 58 ans, M. Friedrich VON SCHÖNTHAN, l'auteur dramatique autrichien bien connu dans les pays de langue allemande. Né à Vienne, le 20 juin 1849, il entra dans la marine, mais ne tarda pas à l'abandonner pour le théâtre. Une pochade en quatre actes, *Sodome et Gomorrhe*, qu'il composa en 1873, ayant été bien accueillie, il comprit qu'il avait trouvé sa voie, et, dès lors, il donna soit seul, soit en collaboration avec divers auteurs, une longue série de pièces qui furent jouées, non sans succès, sur les principales scènes de Vienne, entre autres sur celle du théâtre municipal, dont il fut lui-même le directeur pendant un certain temps. Mentionnons quelques-unes de ces pièces : *Der Maskenball und andere heitere Geschichten* (Berlin, 1885, in-8); — *Welt und Kleinstadt Geschichten* (Dresden, 1889, in-8); — *Neue Geschichten. Ernstes und Heiteres* (Zittau, 1890, in-8); — *Kindermund. Heitere Erlebnisse aus dem Kinderleben* (Lubeck, 1891, in-8); — *Die Königen der Luft und andere Erzählungen* (Stuttgart, 1891, in-8); — *Aus der grossen und der Kleinen Welt* (Berlin, 1891, in-8); — *Die elegante Welt. Handbuch der vornehmen Lebensart im gesellschaftlichen und schriftlichen Verkehr* (Berlin, 1891, in-8); — *Ringstrassenzauber. Bilder aus dem Wiener Leben* (Wien, 1894, in-8); — *Geberden der Liebe* (Wien, 1895, in-8); — *Gefärbte Frauen und andere* (Gotha, 1895, in-8); — *Die zwei Grazien und andere Geschichten* (Stuttgart, 1896, in-8); — *Stickluft. Roman aus de Grosstadt* (Dresden, 1896, in-8); — *Edi und Fredi. Episoden ans dem Leben zweier Musterknaben* (Dresden, 1897, in-8); — *Enfant terrible* (Stuttgart, 1897, in-8); — *Wiener Luft. Stimmungen und Geschichten* (Dresden, 1897, in-8); — *Schlechte Rassè. Novelle* (Dresden, 1898, in-8); — *Benimm dich anständig und andere auständ. Sachen* (Wien, 1899, in-8); — *Soll man es sagen ? Allerlei kleine Scherze* (Berlin, 1899, in-8); — *Brillant-Boutons. Allerlei pikante Geschichten* (Berlin, 1899, in-8); — *Ernst bei Seite. Humoristisches und Ironisches* Wien, 1900, in-8); — *Brave und schlimme Frauen* (Wien, 1905, in-8); — *Pariser-Modell. Roman* (Dresden, 1903, in-8).

— La Hongrie vient de perdre un de ses plus féconds écrivains, M. Charles SZÁSZ, mort le 15 octobre, à Budapest, et qui fut évêque calvi-

niste de Pest. Il naquit, en 1829, à Nagy-Enyed, centre protestant, où il fit ses études, qu'il termina à Buda où son père avait été appelé pour faire partie, comme secrétaire d'État, du premier ministère hongrois (1848). Pendant la période du régime absolutiste, il fut précepteur et fit ses études théologiques. En 1851, il était appelé à un poste de pasteur; il s'était déjà fait connaître par quelques poésies lyriques et avait appris l'anglais et le français. Ce fut à partir de ce moment qu'il s'adonna au travail qui devait être l'œuvre principale de sa vie : la traduction, en vers, des œuvres poétiques étrangères. Il fit ainsi connaître à la Hongrie les travaux de grands écrivains tels que Shakespeare, Byron, Molière, Lamartine, Victor Hugo, etc. Il a traduit les *Niebelungen*, huit pièces de Shakespeare, les *Idylles du Roi*, de Tennyson, deux volumes des poésies lyriques de Goethe, un grand nombre de poésies de Schiller, une grande partie de *la Légende des siècles*, de Victor Hugo, et deux de ses pièces, *Hernani* et *Lucrèce Borgia*. Il rencontra plus de difficultés dans la traduction de l'œuvre de Dante dont *l'Enfer* parut en 1885 et *le Purgatoire* en 1891; *le Paradis* a été publié, il y a quelques années seulement. Il traduisit également quatre volumes de l'*Histoire de la littérature française* de Nisard et même quelques-uns des romans de Jules Verne. Les œuvres poétiques personnelles de M. Charles Szász ont pour sujet l'amour, la nature et surtout les joies et les douleurs de la famille. Il s'essaya dans le drame historique, mais sans succès. Il composa quelques épopées qui ne sont pas sans valeur : *Csák de Trencsén* (1861), *Almós* (1868), *Salomon* (1874). Il publia de nombreuses études littéraires et des éloges académiques. En 1858, il entrait comme membre correspondant à l'Académie hongroise dont il devenait membre régulier en 1869. Il fut pendant quelque temps directeur de l'enseignement supérieur au ministère des cultes et de l'instruction publique. Il s'occupa activement de la « Société littéraire Kisfaludy » dont il était le vice-président. Ses poésies lyriques forment deux volumes.

— On annonce la mort de MM. : Henri-Charles BAILLIÈRE, libraire-éditeur bien connu, qui a publié, entre autres ouvrages, un volume d'impressions de voyage intitulé : *En Égypte* (1867) et une étude sur *Henri Regnault* (1872), mort à Paris le 6 octobre, à l'âge de 65 ans; — Célestin DE BLIGNIÈRES, à qui l'on doit un certain nombre d'études philosophiques parmi lesquelles nous citerons : *Du Progrès des idées politiques. La Liberté et la souveraineté nationale* (Paris, 1864, in-8) et *Études de morale positive* (Paris, 1868, in-8), mort à Neuilly-sous-Bois le 30 septembre, à 83 ans; — le chanoine S. DARDY, professeur honoraire au petit séminaire d'Ajain (Creuse), mort dernièrement dans cet établissement, lequel est l'auteur de nombreux articles théologiques et d'une excellente monographie : *Ajain, paroisse et séminaire de l'an 1000 à 1900* (Ajain, 1902, in-8); — Jean-Eugène FALLEX, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, qui s'est fait connaître dans le monde littéraire principalement par des traductions de Térence et d'Aristophane, mort dans la première quinzaine d'octobre à l'âge de 82 ans; — Adolphe JALUZOT, ancien directeur de l'école d'agriculture de l'Yonne, mort à l'âge de 82 ans; — Georges JOURDAIN, journaliste normand, qui était, depuis de longues années, secrétaire de la rédaction du *Journal de Caen*, mort en cette ville à la fin d'octobre, à 71 ans; — JOURNET, principal du collège de Saint-Nazaire, mort en septembre; — Mgr Jean-Euphrème LANUSSE, l'aumônier si connu de l'École militaire de Saint-Cyr, auteur d'un livre vibrant de foi et de patriotisme : *Les Héros de Kamaroun*, mort le 23 octobre, à Saint-Cyr, à 85 ans; — le R. P. LEJEUNE, préfet aposto-

lique du Bas-Niger, qui, outre d'excellents articles donnés à divers périodiques, entre autres au *Correspondant*, a composé un *Dictionnaire français-fan, précédés de quelques principes grammaticaux* et deux recueils de *Cantiques en galoa*, mort dans la région du Bas-Niger, le 6 septembre, à l'âge de 45 ans ; — le Dr Jules MASCAREL, qui fut pendant 63 ans médecin en chef de l'hôpital de Châtellerault, auteur de diverses publications et communications aux sociétés savantes sur le traitement de la phtisie tuberculeuse, mort en septembre, à Châtellerault, à l'âge de 89 ans ; — Auguste MATTON, archiviste honoraire de l'Aisne, auteur d'ouvrages historiques estimés, mort en octobre ; — l'abbé W. MOREAU, qui a publié dans divers recueils un certain nombre de mélodies religieuses très appréciées, mort à Poitiers, vers la fin d'octobre ; — Émile OUSTALET, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, sous-directeur à l'École des Hautes Études, mort à Saint-Cast (Côtes-du-Nord), le 25 octobre à l'âge de 61 ans ; — PETIT-BARMON, rédacteur à la *Croix*, mort à l'âge de 63 ans ; — Lucien RABLOT, critique dramatique de la *Gironde*, mort au milieu d'octobre ; — Octave TIXIER, substitut du procureur de la République à Tours, qui fut, de 1899 à 1902, chargé de cours à la Faculté de droit de Paris, mort dernièrement à Tours, à 30 ans ; — le marquis DE VAREILLES-SOMMIÈRES, ancien professeur à la Faculté de droit de Poitiers, doyen de la Faculté de droit à l'Université catholique de Lille, auteur d'ouvrages estimés, notamment de : *Les Principes fondamentaux du droit* (Paris, 1889, in-8), mort à la fin d'octobre, à 59 ans, au château de Sommières-de-Clain ;

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : L. F. AUSTIN, journaliste anglais estimé, attaché à la rédaction de la *Daily Chronicle* et des *Illustrated London News*, auteur d'un volume intitulé : *In Haste and at Leisure*, mort dernièrement à Londres ; — Baldassarre AVANZINI, publiciste italien, fondateur et directeur du *Fanfulla*, mort en octobre ; — Alexander Melville BELL, père de M. Graham Bell, l'inventeur du téléphone, ancien professeur aux Universités d'Édimbourg et d'Oxford et au Collège de la Reine au Canada, auteur de nombreux ouvrages sur le langage, l'élocution et la sténographie, mort dernièrement à 87 ans ; — Dr. Ernst BERNER, attaché aux Archives royales de Berlin, mort dans cette ville le 12 octobre, à 52 ans ; — le Rev. William Jackson BRODRIBB, pasteur anglais, mort le 24 septembre, à Wootton Rivers, lequel a donné, avec le Rév. A. J. Church, une bonne traduction anglaise des œuvres de Tacite ; — Dr. H. BULTHAUPT, bibliothécaire allemand, auteur de poésies et de pièces de théâtre, mort le 21 août, à Brême, à 56 ans ; — Dr. Emil BURCKHARDT, professeur de chirurgie à Bâle, mort dans cette ville, le 12 octobre à 52 ans ; — Albert COHN, originaire de Berlin, l'un des libraires les plus érudits de Londres, mort dernièrement à 78 ans, lequel a contribué plus que personne à enrichir de livres rares la Bibliothèque du British Museum et laisse une excellente bibliographie de Shakespeare ; — Dr. Giuseppe COLETTI, archiviste paléographe italien, mort à Rome, le 19 septembre ; — le chanoine Jos. DARIS, qui a professé pendant près d'un demi-siècle au séminaire de Liège, qui a publié des *Praelectiones cannonicae* toujours estimés, un traité sur *l'Église et l'État*, une *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège* en onze volumes et de nombreuses notices sur les églises de ce diocèse, mort en septembre, à l'âge de 84 ans ; — Dr. Gustave EBLE, professeur allemand, mort à la fin de septembre, à Reutlingen, à 61 ans ; — Dr. Richard ESCHKE, conservateur de la bibliothèque de l'Université d'Iéna, mort récemment en cette ville, à 59 ans ; — Dr. Gottfried GRIESMANN, professeur au gymnase royal de Saalfeld, membre cor-

respondant du « Kgl. geologischen Landesanstalt », mort le 2 octobre, à Saalfeld ; — Dr. Karl GRUNNERT, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort à la fin de septembre, à Halle-sur-la-Saale, à 38 ans ; — Octave GUILMOT, ancien rédacteur de *l'Union de Charleroi*, de *l'Union* de Dinant, du *Courrier de la Meuse* et de *l'Écho de Namur*, mort à Beez (Belgique) le 6 septembre, à l'âge de 66 ans ; — le Rév. S. J. JOHNSON, pasteur anglais à Melplash, dans le comté de Dorset, membre de la Société royale astronomique de Londres, mort le 9 octobre à 61 ans, lequel était un des plus remarquables astronomes de l'Angleterre et auquel on doit de très importants travaux, entre autre : *Eclipses past and future : With general Hints for observing the Heavens*, (London, 1874, in-8) ; — Dr Eduard KORCZYNSKI, professeur de pathologie autrichien, mort dernièrement à Cracovie ; — Dr. Johannes KERSTEN, professeur de théologie russe, mort à Dorpat, à 63 ans ; — Dr. Stanislaus KOSTLIVY, sous-directeur de l'Institut météorologique de Vienne, mort dans cette ville le 7 octobre, à 58 ans ; — Dr. LAMPING, homme politique et journaliste néerlandais, directeur du *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, mort à 74 ans ; — Francesco Navarro LEDESMA, professeur d'histoire de la littérature à Madrid, mort récemment dans cette ville ; — Marie LOCHWIZKAÏA, femme de lettres russe, auteur de poésies lyriques estimées, morte le 7 septembre, à Saint-Pétersbourg, à 36 ans ; — Walter Cecil MACFARREN, compositeur de musique anglais, ancien professeur à l'Académie royale de musique de Londres, auteur de nombreuses symphonies, ouvertures, sonates, etc., mort dernièrement à Londres, à 79 ans ; — Dr. Heinrich MEIDINGER, professeur de physique industrielle à l'École technique supérieure de Karlsruhe, mort en cette ville, le 12 octobre, à 75 ans ; — Dr. H. MÜNSTER, professeur de gynécologie allemand, mort à Koenigsberg (Prusse), à 58 ans ; — Dr. Karl VON ORFF, membre de l'Académie des sciences de Bavière, ancien directeur du bureau général de topographie bavarois, mort le 27 septembre, à Munich, à 77 ans ; — le Rév. Francis PROCTER, pasteur anglais, mort dernièrement à 93 ans, fort connu par la publication de son *History of the Book of Common Prayer with a Rationale of its Offices* (1855), ouvrage souvent réimprimé ; — l'abbé Henri REMBRY, qui a traduit en flamand des vies de saints et des ouvrages ascétiques, entre autres celles de saint Charles Borromée, de saint Vincent de Paul, de sainte Brigitte de Suède, du bienheureux curé d'Ars, le *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, mort à Evergem-lez-Gand, le 17 septembre, à l'âge de 68 ans ; — Dr. Robert SPRINGER, écrivain allemand, mort le 3 septembre, à Northeim (Hanovre), à 53 ans ; — le comte S. N. TROUBETZKOÏ, recteur de l'Université de Moscou, mort le 12 octobre, à Saint-Pétersbourg ; — Dr. Walter WISLICENUS, professeur d'astronomie à Strasbourg, mort le 3 octobre, en cette ville, à 45 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 29 septembre, M. L. Leger termine la lecture de son mémoire sur les poésies épiques ayant trait au héros slave Marko Kraliévitch. — M. Clermont-Ganneau complète et rectifie la lecture d'inscriptions trouvées dans la Syrie du nord, et contenant, l'une des passages de la Bible, l'autre une mention relative à la construction du château des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. — M. Maspéro, parle des antiquités égyptiennes et d'un trésor d'argenterie qui vient d'être découvert. — Le 6 octobre, M. Clermont-Ganneau commente des inscriptions trouvées à Bersabé et à Gaza, et M. le marquis de Vogüé d'une inscription nabatéenne mise au jour par le P. Lagrange. M. Hülsen communique un travail sur un manuscrit inédit de

J.-J. Boissard (1528-1602) contenant la lecture d'inscriptions antiques. — M. Louis Leger relit son mémoire sur le cycle épique de Marko Kraliévitch. — Le 20 octobre, M. Chavannes entretient l'Académie du mythe des douze animaux, en Chine et dans l'Asie centrale, au premier siècle de l'ère chrétienne. — Le 27 octobre, M. É. Berger lit un mémoire sur une série de lettres datant du XIVe siècle, écrites par un maire d'Arras, Jean Bonenfant, et intéressantes pour l'histoire locale. — M. Clermont-Ganneau donne lecture d'un travail sur le culte d'Héraclès à Philadelphie.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 septembre, M. Luchaire traite de la formation de la nation hongroise au temps du pape Innocent III et du roi Emeri. — M. Chuquet termine la lecture de son mémoire sur le prince de Hesse par le récit de son odieuse conduite à Lyon pendant le Terreur. — Le 8 octobre, M. A. des Cilleuls lit un travail sur Henri IV et la Chambre de justice de 1607. — M. R. Worms expose à l'Académie, dans un mémoire, quelles garanties offrent à la bonne administration de la justice la législation et la jurisprudence du Conseil d'État. — Le 14 octobre, M. R. Worms continue la lecture de son mémoire. — Le 21 octobre, M. Luchaire reprend la lecture de son travail sur les rapports du pape Innocent III avec la Hongrie. — Le 28 octobre, M. S. Eichthal lit un mémoire sur la formation des richesses et les conditions sociales actuelles.

Concours et Prix. — La Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure décernera, en 1907, le prix Lucien Fouché, de 600 francs, au meilleur ouvrage de littérature (prose ou vers). La Société serait, en outre, disposée à donner, s'il y avait lieu, une récompense au travail qui serait jugé le second comme mérite. Les œuvres présentées devront être inédites et n'avoir jamais figuré à aucun concours. Le manuscrit récompensé restera la propriété de la Société, qui se réserve d'être la première à en faire la publication. Les mémoires devront être adressés au Secrétaire perpétuel de la Société, à Évreux, avant le 1er avril 1907. Ils porteront une épigraphe ou devise répétée sur une enveloppe cachetée qui contiendra l'indication du nom de l'auteur.

— L'Académie royale de Belgique (classe des lettres et des sciences morales et politiques) ouvre un concours pour les prix Joseph de Keyn, ensemble de 3000 francs visant l'enseignement moyen et l'art industriel. Peuvent prendre part à ce concours les œuvres inédites et les ouvrages de classe ou de lecture publiés en français ou en néerlandais du 1er janvier 1904 au 31 décembre 1905 par des auteurs de nationalité belge exclusivement. Ces travaux devront être adressés avant le 1er janvier prochain au Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles. — La même Académie met au concours le sujet suivant : « Histoire de la prose flamande avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire à l'époque de la réunion de nos provinces sous Philippe de Bourgogne, vers 1430. « — Prix : 1000 francs ; dernier délai pour l'envoi des manuscrits au Secrétaire perpétuel : 1er novembre 1906. — Un autre prix de 3000 francs (prix Joseph Gantrelle) sera attribué, toujours par l'Académie royale de Belgique, au meilleur mémoire écrit par un auteur belge en langue française ou néerlandaise et donnant un « Recueil critique des fragments philosophiques de Porphyre le néo-platonicien. » Dernier délai pour la remise des manuscrits : 31 décembre 1906. Pour être fixé sur les conditions de ces divers concours, s'adresser au Secrétaire perpétuel, Palais des Académies, à Bruxelles.

— L'Académie hongroise vient d'attribuer à un savant français le prix

Bolyai. Ce prix, d'une valeur de 10,000 couronnes (10,500 francs), a été fondé à la mémoire du grand mathématicien hongrois, Jean Bolyai, et de son père ; il sera décerné pour la première fois en décembre 1905, à l'occasion du centenaire de la naissance de Jean Bolyai. Il sera ensuite attribué tous les cinq ans à l'œuvre de mathématiques la plus importante produite pendant cette période, à quelque nationalité qu'appartienne son auteur. Aussi, pour assurer toute l'impartialité désirable dans l'attribution de ce prix, le jury est-il international, c'est-à-dire composé de deux membres nationaux de l'Académie hongroise et de deux membres correspondants. Cette année, la troisième section de l'Académie hongroise (Académie des sciences) avait choisi MM. Jules Kœnig et Gustave Rados, professeurs au Polytechnicum de Budapest, comme membres nationaux, et MM. Gaston Darboux, membre de l'Académie des sciences de Paris, et Félix Klein, professeur à l'Université de Göttingue, comme membres étrangers. Le jury, tout en reconnaissant la haute valeur des travaux du mathématicien allemand, le Dr. David Hilbert, leur a cependant préféré ceux du savant français Henri Poincaré, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, à qui le prix Bolyai a été attribué. La décision du jury sera proclamée officiellement au mois de décembre.

CONGRÈS. — Sous les auspices du gouvernement belge, une commission présidée par notre éminent collaborateur M. G. Kurth, assisté du P. Van der Gleyn et de M. F. Alvin, a préparé la réunion d'un congrès international pour la reproduction des manuscrits, monnaies et sceaux. Le congrès a eu lieu du 21 au 23 août 1905, sous la présidence de M. Henri Omont. C'est à cette assemblée qu'a été lu le rapport, signalé ici déjà, de M. Prou, sur l'état actuel des facsimilés de chartes. M. Bayot, de son côté, en a présenté un analogue sur l'état actuel des facsimilés de manuscrits. Les reproductions de monnaies et de sceaux ont donné lieu aussi à des rapports de MM. Alvin et Gaillard. L'on s'est préoccupé aussi des meilleurs procédés techniques à employer pour la reproduction (M. Stainier), du choix du papier (M. L'Hoest), de l'utilité d'organiser dans les bibliothèques et les dépôts d'archives des ateliers photographiques (M. Van den Ven), etc. Il faut espérer que les discussions du congrès aboutiront à des résultats pratiques et que l'on verra se multiplier les facsimilés qui sont pour le travailleur une garantie contre les accidents qui menacent les manuscrits de nos bibliothèques.

ALMANACHS POUR 1906. — Pour la dix-septième fois, vient de paraître l'almanach de la Société bibliographique : *Almanach du Bon Français* (Paris, 5, rue Saint-Simon, VIIe, petit in-18 de 72 p., avec 7 grav. — Prix, l'exemplaire : 0 fr. 15 ; franco, 0 fr. 25 ; la douzaine, 1 fr. 60 ; franco, 2 fr. 50 ; le cent, 12 fr. ; franco, 13 fr. 50 ; le mille, 100 fr., le port en sus). Le premier article — le plus important — est consacré à *la Guerre russo-japonaise* (2 belles grav.) et à la paix qui l'a terminée d'une façon si malheureuse pour nos alliés. Parmi les articles d'actualité, nous mentionnerons encore : *Rupture de l'union suédo-norvégienne ; Mgr Favier, vicaire apostolique de Pékin* (1 portrait) ; *La Grève sanglante de Limoges* (1 grav.) ; *La Mère Chevillard ; Trois Attentats contre des Chefs d'États* (le président de la République Argentine, le sultan Abdul-Hamid et le roi d'Espagne) (1 grav.) ; *Le Conflit franco-allemand à propos du Maroc ; Le Tunnel du Simplon* (1 grav.) ; *Les Chartreux à Tarragone ; Le Naufrage du « Farfadet » ; La Catastrophe du lac Lœen* (1 grav.). Nous signalerons aussi spécialement les articles intitulés : *Comment le sculpteur Houdon échappa à la guillotine ; L'Isolement à Paris ; Les « Bénéfices des curés » ;*

Origine de la poste ; L'Œuvre de la Franc-Maçonnerie ; le Cardinal Gousset et le Négociant ; Dictons populaires sur le temps (suite de la 2e série relative au mois de juin), etc. Voilà qui suffit pour donner une idée de l'*Almanach du Bon Français ;* le *Bulletin de la Société bibliographique* en a d'ailleurs publié intégralement la table des matières dans sa livraison de septembre-octobre dernier.

— Nous allons maintenant faire défiler sous les yeux de nos lecteurs toute une théorie d'almanachs parmi lesquels, selon leur tempérament ou le but qu'ils peuvent avoir en vue, ils pourront choisir. Voici d'abord l'*Almanach de la chasse illustrée pour 1905-06* (gr. in-8, 1 fr.) qui offre cette particularité que son calendrier commençant avec le mois de juillet 1905, se termine avec juin 1906. Cet almanach spécial et luxueux se recommande et s'impose presque à tous les disciples de saint Hubert. — Notons ensuite les deux almanachs si intéressants et si variés de la librairie Henri Gautier : *Almanach des chaumières* (29e année, petit in-18 de 118 p., illustré de nombreuses gravures) et *Almanach de l'ouvrier* (39e année, petit in-18 de 118 p., aussi illustré); tous deux se vendent 0 fr. 50. — L'*Almanach de la France illustrée* atteint, en 1906, sa trentième année; il est toujours aussi méritant (Paris, 40, rue La Fontaine, in-8 de 106 p.; 0 fr. 50). A la même adresse, on trouve également l'*Almanach de l'Ami des enfants, ou Almanach de la première communion et de la persévérance* (in-18 de 44 p., avec grav. ; 0 fr. 30). — Rue de Furstenberg, 6, et à la Société Saint-Augustin, l'on peut se procurer les quatre almanachs suivants : *Le Coin du feu* (0 fr. 30) ; *Le Soldat* (28e année) ; *Almanach du laboureur et du vigneron* ; *Almanach de l'atelier*, ces trois derniers au prix de 0 fr. 20. Ils sont illustrés, comme ceux des années précédentes. — Mentionnons les almanachs de la Société de Saint-Augustin qui nous sont parvenus (Lille et Paris) : *Almanach catholique de France* (27e année, édition ordinaire, in-4 de 80 p., avec un portrait hors texte, en couleurs, de S. S. Pie IX et de nombr. grav. en noir; 0 fr. 50) ; *Almanach des Missions* (in-4 de 64 p., avec de nombr. grav. et un portrait hors texte en couleurs, dans un encadrement doré, du bienheureux curé d'Ars ; 0 fr. 50) ; *Almanach illustré des familles* (in-4 de 80 p., illustré et renfermant une reproduction or et couleurs du tableau de Lorenzo Credi « Adoration de l'Enfant Jésus » ; 0 fr. 50) ; *Almanach de la jeune fille chrétienne* (in-4 de 80 p., très gracieusement illustré ; 0 fr. 50). Avec trois gravures hors texte en couleurs et de jolies illustrations en noir, nous apparaît ensuite l'*Almanach des enfants* (gr. in-32 de 102 p. ; 0 fr. 30). Encore au prix de 0 fr. 30, l'*Almanach de la Sainte Famille* (in-8 de 80 p., avec grav.) et l'*Almanach des Enfants de Marie* (in-8 de 80 p., avec grav.). A 0 fr. 25, la Société de Saint-Augustin nous offre l'*Almanach pour tous* et l'*Almanach de saint Antoine de Padoue* (in-16 de 88 et 96 p., illustrés). L'*Almanach de la propagation de la foi* (18e année, in-18 de 62 p., illustré) et l'*Almanach du nouveau siècle* (in-8 de 64 p., avec grav.) ne coûtent que 0 fr. 20. Nous n'avons plus qu'à mentionner les plus petits almanachs de la Société de Saint-Augustin, savoir : *Almanach populaire des enfants* (petit in-18 de 64 p., illustré ; 0 fr. 15) ; *Almanach populaire* (petit in-18 de 64 p., illustré ; 0 fr. 10) ; *Almanach des écoles* (in-18 de 36 p., illustré ; 0 fr. 05) et *Petit Almanach de l'écolier* (in-32 de 60 p., illustré ; 0 fr. 05). — Pour finir, nous annoncerons deux almanachs particulièrement recommandables : *Almanach de la jeunesse et des familles* (Tours, Mame, in-4 de 96 p. ; 0 fr. 50), où les articles sont aussi soignés que l'illustration et *Almanach du Sacré-Cœur* (8e année, Amat, in-4 de 88 p. ; 0 fr. 50), également très bien illustré, et, dans un autre genre, aussi intéressant que le précédent.

PARIS. — Nous signalons avec un vif plaisir la brochure de MM. G. Gibault et J. Bouyssous : *Les Plantes médicinales indigènes, leur utilisation dans la médecine populaire* (Paris, Librairie horticole, petit in-16 de 43-II p.). M. Gibault est le bibliothécaire de la Société d'horticulture de France et son collaborateur un pharmacien : visiblement, le premier s'est chargé de la description des plantes citées dans le présent travail et le second des indications nécessaires pour leur emploi comme médicaments. De même il nous paraît que la curieuse Introduction (p. 5-12) est l'œuvre particulière de l'érudit bibliothécaire. Cette modeste plaquette intéressera au plus haut point les fervents du folk-lore ; elle offre aussi un tel côté pratique qu'elle mériterait d'être vulgarisée : la répandre dans les classes populaires, chez les habitants des campagnes surtout, serait leur être utile.

— M. Paul Boyer rend un véritable service aux slavisants en publiant *Un Vocabulaire français-russe de la fin du* XVI*e siècle, extrait du Grand Insulaire d'André Thevet, manuscrit de la Bibliothèque nationale* (extrait des *Mémoires orientaux, congrès de 1905*. Paris, Leroux, 1905, gr. in-8 de 63 p.). Le dictionnaire est-il bien l'œuvre de Thevet, ou celui-ci l'a-t-il simplement emprunté à un autre écrivain, dont il aurait quelque peu modifié le travail? Tout en signalant la présence dans un manuscrit de la collection Dupuy d'un Dictionnaire moscovite, qui présente une singulière ressemblance avec celui de Thevet, bien que la disposition des matières n'y soit pas la même, M. Boyer semble pencher pour l'attribution à Thevet, mais ne se prononce pas catégoriquement. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, le vocabulaire qui nous offre des spécimens de la langue de Moscou, ou « parler grand russe de prononciation dite en a, » offre pour l'historien du langage un incontestable intérêt. Bien que l'ordre alphabétique adopté par l'auteur soit assez peu rigoureux, M. Boyer a cru préférable de le reproduire tel quel. A côté de la transcription phonétique de Thevet, il a mis les mots russes « dûment accentués et ramenés, autant qu'il a été nécessaire, aux formations en usage à la fin du XVI*e* siècle. » Dans une annotation très précise, il a tenu compte des variantes utiles qu'offre le manuscrit Dupuy. Enfin il a cru bon de reproduire la description de l' « Isle d'Alopetie dicte des renards » qui dans le manuscrit précède le vocabulaire et lui est rattachée.

— Le *Plaidoyer pour les langues mortes*, de M. T. Joran (Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de II-63 p. — Prix : 1 fr.), est la vive et intéressante défense d'une très bonne cause. Néanmoins, c'est un *plaidoyer*, c'est-à-dire que les raisons n'y sont pas toutes d'égale valeur et que l'argumentation est parfois poussée au delà du juste. On y remarque aussi la trace de quelques préjugés d'école. Sous ces réserves, opuscule à lire et à faire lire.

— Dans un intéressant opuscule : *L'Onction impériale* (Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 14 p. Extrait du *Moyen Age*), M. René Poupardin étudie, après M. Kleinclausz, mais avec des conclusions différentes, la question du sacre, distinct du couronnement, par rapport aux empereurs de la maison carolingienne. Pépin le Bref avait reçu l'onction royale, mais il paraît certain que, le 25 décembre 800, Charlemagne fut seulement couronné empereur. Louis le Pieux fut oint et couronné. Il y a doute pour Lothaire. Louis II reçut l'onction et la couronne. De même pour Charles le Chauve. « Les textes manquent de précision en ce qui concerne Charles le Gros, Arnulf, Gui et Louis de Provence. Il en est autrement pour Bérenger dont le panégyriste, sans doute témoin oculaire, atteste la consécration par l'huile sainte. Il est assez vraisemblable que l'usage s'était maintenu jusqu'à lui sans interruption, et qu'Otton le Grand, en reprenant, lors de son avènement

à l'Empire, le rite de l'onction, ne faisait que reprendre la vieille tradition carolingienne, après plus d'un demi-siècle de vacance de l'Empire. »

— Parmi les récentes publications de la Société de l'histoire de France, les trois suivantes ne sont pas assurément celles qui méritent le moins d'être signalées à nos lecteurs. Le tome IX des *Lettres de Louis XI* (*1481-1482*), publiées par M. Joseph Vaesen (Paris, Laurens, 1905, in-8 de 373 p.) est la suite d'une série déjà connue et appréciée. — Le tome Ier de la *Chronique de Jean le Bel*, par MM. Jules Viard et Eugène Déprez (Même librairie, 1904, in-8 de 356 p.), commence à mettre à notre disposition le texte amélioré de l'une des chroniques les plus importantes pour le règne de Philippe de Valois et les premières années de son successeur, et qui a été l'une des sources de Froissart. — Enfin le tome premier des *Mémoriaux du Conseil de 1661*, par M. Jean de Boislisle (Même librairie, 1905, in-8 de 395 p.), nous enrichit d'informations nouvelles sur les débuts du règne personnel de Louis XIV. Le jeune éditeur s'y montre déjà, dans l'annotation, digne du nom qu'il porte et que son père, M. Arthur de Boislisle, qui est son commissaire responsable, a lié d'une façon définitive à la science des hommes et des choses du grand siècle. Selon l'usage, le prix de chacun de ces volumes est de 9 fr., réduit à 7 pour les membres de la Société de l'histoire de France.

— Sous ce titre : *La Question sociale pendant la Révolution française* (Paris, Cornély, 1905, in-12 de 44 p. — Prix : 1 fr.), M. Albert Mathiez, professeur d'histoire au lycée de Caen, publie une conférence faite par lui à la Bourse du travail de cette ville, le 7 décembre 1904. L'auteur est un fidèle disciple de M. Aulard et de M. Jaurès. C'est dire quel est l'esprit de son exposé, où les inexactitudes ne manquent pas, mais où l'on trouve aussi des indications utiles.

— La brochure de M. Yves de la Brière : *Nations protestantes et Nations catholiques. Où est la supériorité sociale? Étude historique et économique* (Paris, éditions des *Questions actuelles*, s. d., in-12 de 32 p. — Prix : 0 fr. 10) est un excellent modèle de saine et sage apologétique, aussi instructive qu'agréable à lire. Nous ne saurions trop la recommander à nos lecteurs.

— M. l'abbé Vial a jugé utile de manifester sa façon de voir sur *la Nécessité du parti catholique* (Paris, Savaète, s. d. (1905), in-8 de 25 p. — Prix : 0 fr. 25). Il a mêlé à l'exposé de ses vues la critique véhémente des œuvres ou des organisations qui ne correspondent pas suffisamment à son idéal. Nous n'avons pas ici à entrer dans ces querelles ; nous nous contentons de les déplorer.

— C'est un piquant et instructif épisode de l'histoire contemporaine que narre M. Eugène Welvert en nous racontant *la Querelle du prince Napoléon et du comte d'Haussonville* (Saint-Denis, impr. de H. Bouillant, 1905, in-8 de 31 p. Extrait de la *Correspondance historique et archéologique*). La publication, par l'auteur de *l'Église romaine et le premier Empire*, de documents peu favorables à Napoléon Ier indisposa le prince non seulement contre l'historien sévère, mais contre le personnel des Archives soupçonné d'avoir favorisé le travail du coupable : ses accusations contre le directeur des Archives, réussirent bien à faire retirer de ce poste M. de Laborde, mais ce fut pour lui faire attribuer celui de sénateur, beaucoup plus rétribué (30,000 fr. au lieu de 15,000). Il réussit moins encore dans son projet d'une enquête administrative qu'il aurait dirigée pour découvrir les membres coupables de l'indiscrétion, qu'il supposait provenir d'eux, parmi le petit personnel des Archives. Toute cette querelle est curieuse parce qu'elle jette un jour singulier sur la physionomie morale du personnage : « Prince de maison souveraine, c'était un jacobin. »

— *Le Pape doit-il être italien?* M. l'abbé Joseph Bonnet (Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-8 de 16 p. — Prix : 0 fr. 75) résout cette question, souvent discutée, par la négative. Dans sa brochure quelque peu passionnée, il proclame la nécessité de rompre avec un usage, déjà bien ancien, et non seulement d'appeler au souverain pontificat un non-italien, mais de faire aux étrangers une place plus large qu'aux Italiens parmi les cardinaux de curie.

— Jusqu'à présent, M. Henri Daragon nous présentait seul les souverains en visite en France. Mais, en ce qui concerne le monarque persan, cet auteur a jugé à propos de s'adjoindre M. Lucien Graux. De cette collaboration est né le petit volume intitulé : *S. M. Mozzafer-ed-Dine, Schah in Schah en France, 1900, 1902, 1905* (Paris, Daragon, 1905, petit in-8 carré de 38 p., avec 8 planches hors texte. — Prix : 4 fr.). On a là le récit des fêtes et des réceptions, des détails sur les cures thermales du souverain, des renseignements sur les cartes postales, menus, affiches et programmes que son séjour parmi nous a occasionnés. Sans compter une chanson encore inédite, qui, paraît-il, a obtenu à Contrexéville « un énorme succès. »

— De l'imprimerie Féron-Vrau (Paris, VIIIe, 5, rue Bayard) est sortie une brochurette aussi bien écrite que fortement documentée, sur *le Chevalier de la Barre, son procès, ses bourreaux* (in-16 de 30 p. — Prix : 0 fr. 10). L'auteur anonyme, en exposant les faits avec clarté et impartialité, détruit les calomnies ressassées à ce propos contre l'Église, ce qui n'empêchera pas ses ennemis malgré et quand même de les continuer. Il conviendrait donc de la propager le plus possible afin d'éclairer les esprits de bonne foi.

— Avez-vous du temps de reste : lisez le louable songe-creux d'une « Suissesse », Mme Mathilde Petitpierre, récemment publié sous le titre que voici : *Plus de guerre ! Le XXe siècle, siècle de paix. La Paix russo-japonaise et l'établissement de la paix générale. Lettre écrite au tsar Nicolas II* (Paris, au bureau de « la Paix par les femmes », 117, boulevard Saint-Germain, 1905, in-8 de 52 p.). La paix, certes, est un bien que l'on ne saurait trop désirer; mais le moyen le moins aléatoire pour se l'assurer est de pratiquer le vieil adage latin que des événements récents ont fortement rappelé à la mémoire de tous les bons Français : *Si vis pacem, para bellum*. Reste à savoir ce que le Tsar a bien pu penser de la lettre de Mme Petitpierre... qui a pris les plus grandes précautions (elle nous le dit) pour que ladite lettre parvienne à son adresse.

— *Droit et lois*, par une femme française (Paris, Vaton, in-8 de 88 p. Prix : 2 fr.), est moins un livre de doctrine qu'un recueil de morceaux détachés et d'articles de polémique. Ces articles remontent déjà à quelques années, mais ils sont toujours vrais, toujours actuels. Aux sophismes et aux injures, toujours les mêmes et toujours renouvelés, l'auteur de cette brochure oppose la raison, le bon sens, et surtout le sentiment chrétien et français. Les citations intéressantes, les mots heureux abondent dans ces pages. Après avoir, dans une première partie, montré le contraste de ce qu'on décore aujourd'hui du nom de lois avec le droit éternel, l'auteur, dans une seconde partie, recommande « le grand devoir », qui est « l'union de tous les groupes libéraux, sans distinction de nuances et sans arrière-pensées. » La troisième partie a été écrite sous l'impression vive des incidents qui ont signalé, à Paris, en Bretagne et ailleurs, l'exécution brutale et sans merci de la loi contre les congrégations. Il y a là de nobles cris, inspirés par la plus juste indignation, mais aussi de ces naïvetés et de ces singularités qui déparent trop souvent certaines œuvres féminines.

— Est-il bien utile de dire, une fois encore, tout le bien que nous pensons de *la Bibliographie géographique annuelle* des *Annales de géographie* ? Certes, nous en avons déjà, à diverses reprises, loué comme il convenait la rigoureuse précision bibliographique, la grande valeur analytique, et l'intérêt scientifique et documentaire; nous ne pouvons pas toutefois, au moment où vient de paraître le fascicule consacré à l'année 1904 (*Annales de géographie*; *XIVe Bibliographie géographique annuelle, 1904*, publiée sous la direction de M. Louis Raveneau. Paris, Colin, 1905, in-8 de 336 p. — Prix : 10 fr.) ne pas en signaler les incontestables mérites. En 1065 articles ou groupes d'articles, M. Louis Raveneau et ses collaborateurs nous donnent véritablement la « moëlle substantifique » de la littérature géographique parue au cours de l'année 1904; ils n'ont garde, naturellement, de négliger ni le côté humain, ni le côté économique, mais c'est toujours la géographie qui fixe surtout leur attention. Sur les phénomènes glaciaires et sur les phénomènes volcaniques, en particulier, on trouvera, dans les différentes parties de la Bibliographie de 1904, une foule de références très précises, et desquelles se contentera tout travailleur qui n'est pas un spécialiste. De mieux en mieux, au total, la Bibliographie analytique et choisie des *Annales de géographie* donne une excellente idée d'ensemble de la production géographique de l'année écoulée; c'est un de ces instruments de travail auxquels on se réfère à tout instant et dont on apprécie de jour en jour davantage l'utilité.

— La série in-8 des catalogues imprimés du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes: le tome Ier des *Collections manuscrites sur l'histoire des provinces de France. Inventaire* par M. Ph. Lauer (Paris, Leroux, 1906, in-8 de XXI-502 p. — Prix: 7 fr. 50). Ce tome s'applique aux collections suivantes : Bourgogne, Champagne, Flandre et Artois, Languedoc (Doat), Languedoc (Bénédictins), Lorraine. Il est précédé d'une intéressante Introduction. — Le tome Ier du *Catalogue des manuscrits persans* (n°s 1-720), par M. E. Blochet (Paris, Leroux, 1905, in-8 de 411 p.).

— Dans l'*Annuaire de la Société philotechnique* (année 1904), qui vient de paraître (Paris, Fontemoing ; Delagrave, 1905, in-8 de 158 p.), nous trouvons quelques pièces qu'il est utile de mentionner ici : *Ordalia*, coup d'œil jeté sur les épreuves judiciaires, par M. E. Dumont (p. 25-33); — *Pliniana*, p. M. Clausse (p. 39-47); — *Santa-Lucia-Capri. Impressions napolitaines*, par M. Feragus (p. 68-75); — *Perles de libretti*, très joli article de M. Alexis Dorville (p. 84-92); — *Le Duel judiciaire*, par M. Camoin de Vence (p. 95-101), travail qui complète très heureusement l'étude précédente de M. E. Dumont sur les *Ordalia*. Nous remarquons aussi dans ce volume un certain nombre de poésies — trop nombreuses peut-être — parmi lesquelles nous signalerons particulièrement celle qui a pour titre : *Le Progrès et l'Esprit de routine*, par M. A. Cochin (p. 107-123).

ALSACE. — Le lambeau d'Alsace que nous a laissé le traité de Francfort et qui se dénomme aujourd'hui « Territoire de Belfort » fait preuve de vitalité intellectuelle. Chaque année la Société belfortaise d'émulation nous envoie un volume qui, sous le titre modeste de *Bulletin*, renferme toujours des choses intéressantes. C'est ainsi que nous avons sous les yeux le n° 24 de ce *Bulletin* Belfort, imp. Devillers, 1905, in-8 de XXX-208 p.), qui renferme six mémoires seulement, presque tous importants, savoir : *Une Garnison sous l'ancien régime Belfort (1635-1789)*, par M. L. Klippfel (p. 1-80). L'auteur nous entretient successivement des fortifications de la ville, des casernes et du logement des officiers, du manège, de

l'état-major, de la garnison, de la cantine, des fournitures de bois et de chandelles, du portier, de Belfort en 1789 et de la maréchaussée ; — *La Place de Belfort au commencement de la Révolution (1788-1792)*, par M. Henri Bardy (p. 81-105) ; — *Sur les confins des Séquanes et des Rauraques aux temps des Romains et des Mérovingiens*, par M. F. Pajot (p. 107-168), travail qui eût été fort utilement complété par des cartes ; — Une notice biographique sur notre regretté collaborateur des premiers jours, M. *Anatole de Barthélemy* (p. 169-174) ; — un document intéressant, publié par M. Jules Japy : *Convention entre le Roi et le Prince-évêque et l'Église de Basle, concernant les limites de leurs États respectifs*, en date à Versailles du 20 juin 1780. La notification royale, datée du 11 juillet suivant, est contresignée : « le prince de Montlarey » : c'est Montbarey qu'il eût fallu écrire ; — enfin *Quelques Contes et Chants populaires indigènes plus ou moins anciens du territoire de Belfort (ou Belfortie) suivis d'une fable récente*, par M. Aug. Vautherin. Ces pièces curieuses, précédées d'une courte Introduction où l'auteur se montre quelque peu partisan de la réforme « ortografique », sont données en patois du pays, avec traduction française en regard.

Auvergne et Velay. — Le régime de nos fleuves et rivières n'est pas seulement affaire locale, mais aussi question de géographie générale. C'est à ce titre que nous signalons la publication récente d'un historien émérite d'Auvergne et du Velay : *Les Inondations de l'Allier dans l'arrondissement de Brioude* (Brioude, imp. Watel, 1905, petit in-8 de 82 p.). Le nom de l'auteur, M. Paul Le Blanc, ne figure qu'à la fin de la préface. Ce travail avait déjà paru en 1877 dans le tome XXXII des *Annales de la Société académique du Puy*, mais il a été, ici, mis au courant, car il se termine par une inondation locale du 27 juin 1905. Ces inondations sont classées chronologiquement, avec les détails que fournissent les historiens et chroniqueurs en y ajoutant des documents inédits tirés d'archives publiques ou de collections privées : pour les temps tout modernes, les journaux locaux ont été mis à contribution. L'Allier est une rivière capricieuse et violente, et le récit le plus anciennement connu de ses colères nous fait remonter à l'an 580, par les détails que donne Grégoire de Tours. M. Le Blanc accompagne ces documents d'observations intéressantes et de détails aimables, par exemple, (p. 17), l'histoire d'un batelier facétieux, qu'il nous semble bien avoir déjà lue ailleurs ; mais ces historiettes passent toujours pour s'être arrivées « chez nous » et être de l'histoire vraie.

— C'est pour nous l'occasion de signaler une autre publication brivadoise du même auteur. *Notes historiques sur le collège de Brioude* (Le Puy, Marchessou, gr. in-8 de 38 p. Extr. des *Mémoires de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire*). Le collège, fondé à la fin du XVIe siècle par un arrangement entre les habitants et le Chapitre de Saint-Julien, seigneur de la ville, a traversé bien des vicissitudes sans avoir jamais acquis grande importance. M. Le Blanc en a reconstitué l'histoire détaillée d'après les documents locaux, en y ajoutant ses souvenirs personnels pour la première moitié du XIXe siècle. Les documents reproduits en appendice donnent quelque idée des études, et de la place tenue par ce collège dans la vie sociale de la petite ville de Brioude.

Bretagne. — Un pharmacien de Rennes, M. Lebesconte, a recueilli pendant près d'un demi-siècle de recherches patientes une collection paléontologique de premier ordre, où des milliers d'échantillons de débris fossiles de Bretagne, de Normandie et d'Anjou permettent de reconstituer l'histoire des êtres qui se sont succédé sur le sol armoricain. L'intérêt évident qu'il

aurait à empêcher la dispersion d'une collection de ce genre et à en assu-
r la conservation à un musée breton a fait ouvrir une souscription dont
initiative est due à divers savants non seulement de la région intéres-
ée, mais d'ailleurs. C'est M. Louis Bureau, conservateur du Musée de
Nantes, qui recueille les souscriptions. Nous espérons que cet appel trou-
vera quelque écho chez nos lecteurs.

— La Société académique de Nantes nous envoie le 5e volume de la 8e série de ses *Annales* (1904) (Nantes, imp. Biroché et Dautais, 1905, in-8 de 261-LXXV p.). Là ont trouvé place les travaux ci-après : *Notice nécrologique sur M. Eugène Louis*, membre de la Société, ancien professeur, bibliothécaire de la Roche-sur-Yon, auteur de nombreuses publications sur la Vendée, par M. Julien Merland (p. 12-19); — *Essai d'une psychologie du peuple breton*, étude curieuse et bien observée due à M. Raoul de la Grasserie (p. 20-109); — *Lettres inédites de Mélanie Waldor, précédées d'une notice biographique*, et accompagnées de notes, par M. le baron Gaëtan de Wismes (p. 115-149); — *Une Langue internationale : l'Espéranto*, par M. le Dr Saquet (p. 158-169); — *État actuel de l'espéranto dans les cinq parties du monde, d'après l'enquête du groupe espérantiste lyonnais*, par le même (p. 170-186); — *Étude sur Hippolyte de la Morvonnais (1802-1833)*, par M. Sarazin (p. 187-236); — *Les Exigences de la vigne dans la Loire-Inférieure*, par M. A. Andouard (p. 237-253); — *Situation du vignoble dans la Loire-Inférieure*, par le même (p. 254-261); enfin le discours prononcé par M. A. Vincent (p. I-XV), publié sans titre, mais qui aurait pu prendre celui-ci : *L'Enfant*. N'oublions pas les poètes qui ont inséré dans ce volume quelques jolies pièces : M. A. Finck aîné (p. 110-114) et Mlle Eva Jouan (p. 150-158).

— Au point de vue populaire, c'est une intéressante brochure que celle qui a pour titre : *Notice sur N.-D. de Toute-Aide de Querrien. Paroisse de la Prénessaye* (Saint-Brieuc, imp. Saint-Guillaume, 1904, in-32 de 15 p.). L'auteur y raconte successivement l'origine miraculeuse de la chapelle, et les développements du pèlerinage qui s'y est établi.

Franche-Comté. — Sous le pseudonyme d'Antoine Bereur (un nom d'ancien parlementaire comtois), M. Émile Longin fait revivre avec beaucoup d'agrément une figure de *Poète oublié. Aimé de Loy (1798-1834)* (Besançon, imp. Jacquin, 1905, in-8 de 35 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*). Poète plutôt généralement médiocre, Aimé de Loy — de son vrai nom Jean-Baptiste Desloye — est né à Plancher-Bas, dans le département actue de la Haute-Saône, en 1798; il est mort en 1834, à Saint-Étienne. M. Bereu Longin nous paraît très renseigné sur l'existence de bohême que mena personnage singulier; une mauvaise langue, dont nous n'avons pu déch frer la signature, a écrit sur la feuille blanche placée en face du titre d' exemplaire, que nous avons sous les yeux, des *Préludes poétiques* « M. de Loy, membre de l'Académie provinciale » [de Lyon] qu' « il s' suicidé, lassé de lutter avec la misère. » Or, l'auteur de la présente ét montre que cette affirmation est une simple calomnie : une fièvre cérél a emporté le pauvre de Loy, mort avec des sentiments religieux touch Au fond, cependant, notre poète est-il un personnage bien sympathiq ne nous paraît pas, quoique M. Longin le traite avec miséricorde. I père de deux fillettes, de Loy, certain jour, quitte femme et enfant courir le monde : il part pour le Brésil, revient en France, séjourne gleterre, en Belgique, puis à Genève et à Lyon. De là, il passe en gal, reparaît en France où il ne s'arrête nulle part, s'attarde un mo Besançon et échoue enfin à Saint-Étienne où il devait finir son e

errante. Cerveau mal équilibré, pauvre mari, poète peu riche, en dépit de sa mise en valeur relative par M. Longin, il n'en a pas moins trouvé un excellent biographe qui, — pardon de l'image! — a fait un délicieux civet avec un assez maigre lièvre : ce talent n'est pas dû à tout le monde. A retenir un joli parallèle du sage et habile Xavier Marmier et du pitoyable Aimé de Loy, par lequel M. Longin termine sa brochure.

— Des *Annales franc-comtoises*, Mme la comtesse E. de Grivel a extrait de jolis *Sonnets franc-comtois*, au nombre de sept (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 4 p., avec une grav. hors texte). Là, sont chantés tour à tour, avec la brièveté de ce genre de poésie, les abbayes jurassiennes de Beaume [-les-Messieurs] et de Château-Chalon, ainsi que les châteaux, jurassiens également, de Frontenay, Arlay, le Pin, Montmorot, — et la Muyre, résidence de Mme de Grivel, qui ferait bien de continuer une série qu'elle a si agréablement commencée.

— Sous une couverture illustrée en couleurs du plus gracieux effet, nous apparaît un bien joli *Guide de Besançon et ses environs* (Besançon, imp. Jacquin, s. d. (1905) in-18 de 72-xx p., orné de 71 phototypies et d'un plan de Besançon et de ses environs immédiats. — Prix : 1 fr.). La description de la ville, sommaire mais très précise, occupe les 41 premières pages. Outre des renseignements pratiques, fournis aux pages numérotées en chiffres romains, l'auteur anonyme fait mention des monuments antiques, religieux, militaires et civils ainsi que des maisons historiques; il note les établissements d'instruction publique, la bibliothèque, les musées, décrit les promenades publiques, indique enfin les fontaines, les statues et les ponts. Les environs de la ville sont classés et décrits en deux divisions : 1° *Promenades à pied* et 2° *Excursions* que l'on peut faire en utilisant le chemin de fer. Après avoir parcouru cette charmante brochure et en avoir admiré l'illustration aussi abondante que soignée, l'on se sentira pris d'un irrésistible désir d'aller voir la réalité, qui d'ailleurs ne décevra personne : nous en parlons en pleine connaissance de cause.

Languedoc. — A la librairie Privat, de Toulouse, M. Roschach a fait paraître le XVIe et dernier volume de l'*Histoire du Languedoc* (*Histoire graphique de la province*) (gr. in-4 de 720 p. — Prix : 50 fr.). C'est le digne couronnement d'une œuvre monumentale, édifiée sur le sol même du Languedoc, à la gloire du pays languedocien. M. Roschach sait que l'histoire ne se trouve pas seulement dans les récits des chroniqueurs et dans les actes des tabellions; que le langage des peintres, des sculpteurs et des architectes ajoute aux documents écrits un indispensable commentaire, bien souvent supplée à leur insuffisance et, d'autres fois, remplace les textes, absents. « Il nous a paru, écrit-il, que le meilleur moyen d'achever notre laborieuse entreprise, après tant d'années d'efforts, était de compléter ce vaste ensemble en présentant une synthèse graphique, aussi consciencieuse que possible, une histoire par le dessin, parallèle à l'histoire écrite. » Ce XVIe volume est une illustration magistrale de l'œuvre entière. Il la résume en quelque sorte par l'image. C'est le véritable musée languedocien, évocateur du passé.

— M. l'abbé Lestrade nous donne une brochure intitulée : *Pages d'histoire et d'art sur Saint-Sernin de Toulouse* (Toulouse, Privat, in-8 de 190 p.). Dossier de documents fort intéressants, relatifs au plus beau monument religieux de Toulouse. Ce sont des pièces du XVIIe siècle découvertes pour la plupart dans les archives notariales, ouvertes depuis peu de temps au public, baux à besogne de reliquaires, des grilles, des stalles, etc. Deux sortes de

documents : les uns se réfèrent aux travaux d'art effectués à Saint-Sernin, les autres au personnel de cette église.

— Signalons un tract ayant pour titre : *Les Raisons de croire*, par M. Félix Lacointa (Toulouse, Privat, in-18 de 96 p.). « C'est donc bien de raisons actuelles de croire, dit l'auteur, que je voudrais m'enquérir, mais de raisons actuelles d'un autre ordre que celles qui ont été si magistralement mises en lumière par M. Brunetière. Par raisons actuelles, j'entends des faits contemporains et connus de tous. Il s'agit d'établir que l'acte suprême de la raison, c'est bien l'acte de foi. C'est là le but de ce modeste essai. »

— La chapelle de Notre-Dame de Magri est l'un des principaux sanctuaires de Marie dans le diocèse de Narbonne. L'histoire n'en avait pas encore été écrite. M. l'abbé Prosper Boussuge a heureusement comblé cette lacune en réunissant dans son opuscule : *Sanctuaire de Notre-Dame de Magri à Cuxac-d'Aude, près Narbonne* (Narbonne, impr. Caillard, 1904, in-8 de 28 p.) tout ce que la tradition, les archives de Cuxac-d'Aude et quelques rares passages de certains auteurs nous apprennent sur l'antique madone et sur l'oratoire qui l'abrite. Peut-être l'auteur eût-il pu rendre son travail plus intéressant encore, en citant tel et tel texte auquel il fait simplement allusion, en donnant des références plus nombreuses et plus explicites et en développant davantage certaines descriptions, par exemple celle de la statue de Notre-Dame de Magri. Cette statue étant fort ancienne, il est regrettable qu'elle ne soit pas mise devant nos yeux à l'aide d'une bonne gravure.

NIVERNAIS. — Le premier fascicule du tome XI de la 3e série du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* vient de paraître (Nevers, Mazeron, 1905, in-8 de 236 p.). Comme on le voit, nous sommes là en face d'un véritable volume, lequel ne contient que deux travaux, aussi importants d'ailleurs qu'intéressants. Le premier, qui a pour auteur M. l'abbé Ch. Payrard, donne en six chapitres, sous le titre modeste de : *Notes pour servir à l'histoire du grand séminaire de Nevers (1653-1793)*, un aperçu très bien présenté de l'histoire de cet établissement. Ce travail occupe les 86 premières pages du fascicule. — Plus étendue, mais plus spéciale est l'étude de M. l'abbé Joseph Dasse sur *Guillaume Tollet, évêque constitutionnel de la Nièvre pendant la Révolution* (p. 87 à 236, avec une planche et 2 facsimilés). Si l'un et l'autre des ces mémoires doivent être tirés à part, nous conseillons à leurs auteurs de les compléter par une table onomastique.

NORMANDIE. — On ne saurait trop applaudir à l'heureuse pensée qu'ont certains curés d'écrire l'histoire de leur paroisse. Aussi devons-nous féliciter M. l'abbé L. Barbot d'avoir publié une monographie intitulée : *Saint-Jean le Thomas au diocèse d'Avranches, son passé, son présent, son avenir* (Avranches, imp. J. Durand, 1905, in-8 de 54 p., avec une grav.). Mais nous exprimerons le regret que l'auteur n'ait pas indiqué dans ce travail les sources auxquelles il a puisé ses renseignements. Bien qu'il présente comme une légende l'histoire de Thomas de Saint-Jean, puni, par la perte de son fils bien-aimé, d'une agression tentée contre les moines du Mont-Saint-Michel, M. l'abbé Barbot fait état de l'existence de ce personnage. On aurait aimé à faire le départ entre ce qu'il y a d'imagination et de réalité dans l'évocation du prétendu fondateur de Saint-Jean le Thomas. L'auteur ne nous en fournit pas les moyens.

— Nous n'adresserons pas le même reproche à M. l'abbé Desvaux à propos de sa brochure : *A travers le Corbonnais et le Perche chartrain* (Alençon, impr. alençonnaise, 1905, in-8 de 99 p., avec grav. carte et planches).

Sous la forme du récit d'une excursion archéologique, nous avons là une véritable statistique monumentale du pays parcouru. Les monuments sont décrits avec soin, leur histoire présentée succinctement sans doute, mais avec une richesse suffisante de détails. Les sources sont soigneusement indiquées, avec toutes leurs références. Nous trouvons dans ce petit volume une charmante pièce de vers de l'un de nos plus distingués collaborateurs, M. le baron Jules Angot des Rotours : on ne saurait, en meilleurs termes, ni en un style plus élégant, célébrer la fraternité qui unit Percherons et Bas-Normands, gens de mêmes habitudes, de mêmes croyances, et qui se recommandent des mêmes origines.

Poitou. — Le tome XXVIII de la deuxième série (année 1904) des *Bulletins et Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest* (Poitiers, Lévrier ; Bonamy, 1905, in-8 de LXXI-513 p., avec 6 planches) s'impose à l'attention. Nous ne doutons pas que son succès ne dépasse de beaucoup les limites de la province poitevine. Mentionnons en premier lieu le discours de M. C. de la Ménardière, président de la Société, intitulé : *Quelques épisodes d'histoire loudunaise* (p. XIX-L) et passons au travail considérable qui occupe la presque totalité du volume (p. 1 à 513, avec un *Avertissement* de 6 pages) et a pour titre : *L'Imprimerie et la librairie à Poitiers pendant les* XVII*e et* XVIII*e siècles, suivi d'un Supplément concernant le* XVI*e siècle.* L'auteur, M. A. de la Bouralière, a doté sa province d'abord et ensuite l'histoire de l'imprimerie en général d'un travail de grand mérite. Dans son plan, fort bien exposé (*Avertissement*), M. de la Bouralière déclare qu'il a dû, pour ne pas dépasser la mesure, négliger « les déclarations et ordonnances du Roi, les arrêts du Parlement et autres juridictions, les ordonnances des intendants, les mandements des évêques, les factums et mémoires judiciaires, etc..., qui pourront, ajoute-t-il, faire plus utilement ailleurs l'objet de bibliographies spéciales. » Pour l'époque révolutionnaire, ce programme a été modifié ; l'auteur donc, tout en excluant les pièces politiques et administratives d'ordre général, les lois et décrets de la Convention imprimés à Poitiers, a « relevé avec soin toutes les pièces présentant un intérêt local et susceptibles d'exciter la curiosité du lecteur. » A la suite de chaque notice relative à tel ou tel imprimeur, M. de la Bouralière fournit la liste très détaillée des impressions exécutées par cet imprimeur. Les notices consacrées aux marchands libraires sont naturellement plus succinctes et n'offrent pas un intérêt égal à celui qui s'attache aux imprimeurs. Les derniers chapitres nous donnent des renseignements sur *Quelques compagnons imprimeurs et libraires* et sur *la Communauté des libraires, imprimeurs et relieurs de Poitiers.* Deux tables terminent cet important travail : *Table des imprimeurs et libraires de Poitiers* et *Table des auteurs et ouvrages anonymes.* Notons enfin que les 6 planches que renferme le volume reproduisent 21 marques typographiques et vignettes.

Allemagne. — La langue latine a tenu une place trop considérable dans la littérature tant profane que religieuse au moyen âge, pour que l'on n'applaudisse pas au projet de M. Ludwig Traube, professeur à l'Université de Munich, auquel ses publications ont valu une juste notoriété, de nous donner un recueil de sources et de dissertations sur la matière. Les *Quellen und Untersuchungen zur lateinischer Philologie des Mittelalters* paraîtront par fascicules à périodicité irrégulière et de grosseur variable, qui seront réunis en volumes de 28 à 33 feuilles in-8. Le prix de souscription de chaque volume est de 18 fr. 75 (München, Oscar Beck). Le premier volume sera formé des trois numéros suivants, dont le premier vient de

paraître : I. *Sedulius Scottus*, par M. J. Hellmann (c'est une édition du *Liber de rectoribus christianis* de l'écrivain irlandais du IXe siècle, accompagnée de recherches sur son Collectaneum et sur son Commentaire de S. Paul) ; II. *Die Kommentare des Johannes Scottus und Remigius von Auxerre zu den opuscula sacra des Boethius*, par M. Edward Kenner Rand ; III. *Untersuchungen zur Ueberlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchsregeln*, par M. Heribert Plenkers. Parmi les autres études qui prendront place dans des volumes postérieurs, nous noterons une édition critique, par M. Karl Neff, des poésies de Paul Diacre, une étude de M. Max Goldstaub sur le *Physiologus* et un recueil, qui ne manquera pas d'être curieux, de M. Bruno Albin Müller : *Codicum latinorum subscriptiones*.

Angleterre. — Les bénédictins de Solesmes mettent en souscription une réédition du célèbre *Sanctuarium, seu Vitae Sanctorum ex diversis codicibus collectae* de Boninus Mombritius. La nouvelle sera bien accueillie de toutes les personnes qui s'adonnent aux études hagiographiques. Les deux in-folio de l'édition originale et unique du *Sanctuarium* imprimés à Milan, vers 1480, étaient introuvables ou hors de prix dans les catalogues de ventes ; on comptait les bibliothèques où l'ouvrage pouvait être consulté. Cependant il est peu d'anciens recueils de textes restés aussi necessaires que celui-là. Le prospectus que nous avons sous les yeux donne la table complète des Passions, Vies, Miracles, etc..., contenus dans le *Sanctuarium*. Leur nombre dépasse 300 ; or, sur ce nombre, près du quart n'a jamais été imprimé ailleurs. Le fait serait à peine croyable si la publication des catalogues des manuscrits hagiographiques de Paris et de Bruxelles, et, finalement, de la *Bibliotheca hagiographica latina*, n'était pas là pour l'attester ; et, chose curieuse, il ne s'agit pas de récits quelconques, mais de Passions de martyrs romains, de morceaux considérables, comme la Vie de S. Thomas d'Aquin par Bernard Gui, les *Gesta S. Silvestri*, la plus ancienne rédaction de la Vie de S. Germain d'Auxerre, de textes, enfin, concernant les saints et les saintes les plus célèbres, comme sainte Barbe, sainte Claire, sainte Colombe, les SS. Cyprien et Justine, sainte Euphémie, S. Pantaléon. S. Mennas, S. Thomas de Cantorbéry, S. Zénon de Vérone, etc.... etc... Le *Sanctuarium* est donc un supplément nécessaire à toutes les collections de textes hagiographiques, et en particulier aux *Acta Sanctorum* qu'il complète sans cesse. La nouvelle édition sera la reproduction scrupuleuse du texte de l'ancienne. Les éditeurs y joindront des notes, des corrections, un choix de variantes et des tables. Les deux volumes de l'édition originale sont de forts in-folio de chacun 700 pages à 2 colonnes ; la réédition se fera dans le format grand in-8 jésus, qui est d'un usage plus commode, mais la pagination ancienne sera reproduite dans les marges. Le prix de souscription à la nouvelle édition est fixé à 60 francs ; les souscriptions doivent être adressées au R. P. Dom A. Brunet O. S. B., à Appuldurcombe House, par Wroxall, île de Wight (Angleterre). En nous faisant part de leur projet, les éditeurs ajoutaient qu'ils ne pourraient le mener à bonne fin que s'ils recueillaient un nombre suffisant de souscriptions. Nous croyons pouvoir leur prédire qu'ils le trouveront pour un ouvrage aussi utile, et d'autant plus facilement que le *Sanctuarium* ne s'adresse pas seulement aux possesseurs des *Acta Sanctorum* ; il est destiné à prendre place dans toutes les bibliothèques qui n'ont pas encore la grande collection de Bollandistes et dans celles des particuliers qui voudront lire les Passions et les Vies des saints dans les textes originaux.

Espagne. — M. Joaquin Miret y Sans, l'infatigable autant qu'érudit his-

torien de Catalogne, vient d'entreprendre une nouvelle étude sur les mœurs du moyen âge, pour nous montrer que cette époque n'était ni plus ni moins rongée que la nôtre par les vices de luxure, d'avarice, d'orgueil et d'envie. Le premier fascicule vient de paraître, sous le titre général de : *Sempre han tingut bèch les oques* (Barcelona, stampa Badia, 1905, in-8 de 83 p.). C'est la relation documentée de procès scandaleux, qu'il était peut-être convenable de laisser dans l'oubli d'archives poudreuses.

— Il nous vient aussi d'Espagne une notice bibliographique assez curieuse sur la première édition d'un livre daté de 1733, sur les origines de la langue basque : *Notas bibliográficas acerca de la primera edición del libro del capitán Don Juan de Perocheguy*, par M. Julio de Urquijo (Saint-Jean de Luz, Dargains, 1905, in-16 de 7 p.). A signaler aux philologues et en particulier à ceux qui soutiennent que le basque fut la première langue du monde.

Hongrie. — Notre distingué collaborateur M. Émile Horn a eu la bonne fortune de se trouver parmi ceux qui, en septembre 1896, furent invités à la cérémonie d'inauguration du canal des Portes de Fer à Orsova. Ayant assisté à cette belle journée, il a pu visiter dans le plus petit détail les travaux entrepris pour mener à bien ce grand ouvrage. Aussi comprenons-nous qu'il ait voulu le faire connaître en France ; de là l'étude qu'il publia aussitôt après son retour, et qu'il réimprime aujourd'hui : *Inauguration du canal des Portes de Fer, Orsova, 1896* (Paris, Librairie des Saints-Pères, 1905, in-8 de 30 p.). Certes, une carte eût donné un plus grand prix encore à cette excellente brochure ; telle qu'elle est, toutefois, elle foisonne de renseignements précis, et sera lue, ou relue, avec un vif intérêt par tous ceux qui s'intéressent au passé et au présent des États danubiens.

États-Unis. — Pour permettre à l'Université catholique des États-Unis, dont le siège est à Washington, de se développer et d'accroître son outillage scientifique et son influence, les « trustees » de cette Université, présidés par le cardinal Gibbons, décidèrent en 1903 de faire dans toutes les églises du pays, pendant dix ans, une quête annuelle. Approuvée presque immédiatement, après son avènement, par le pape Pie X (*The annual Collection for the Catholic University of America*. Extrait du *Catholic University Bulletin*, octobre 1903, in-8 de 12 p.), cette quête a-t-elle déjà donné des résultats appréciables ? Il est permis de le penser en voyant comment sont, dès maintenant, organisées les études dans cette Université, dont la première série de cours, les cours d'études sacrées, fut inaugurée en novembre 1889. Actuellement, la « Catholic University of America » compte quatre sections (les trois Facultés de théologie, de philosophie et de droit et une École de technologie), possède des bibliothèques, des laboratoires, etc., et publie un Bulletin trimestriel et un Annuaire. C'est dans cet annuaire que sont contenus tous les renseignements relatifs aux progrès et à l'organisation et aux cours de la *Catholic University of America ;* tous ceux qu'intéresse la question du développement de l'enseignement supérieur aux États-Unis feront bien de le consulter (*Year-book of the Catholic University of America, 1905-1906*. Washington, the Catholic University of America, 1905, in-8 de 168 p.).

— Le cinquante-troisième rapport annuel des « trustees » de la Bibliothèque publique de Boston nous apporte des preuves nouvelles de la rapidité avec laquelle s'enrichissent, grâce aux sommes considérables dont elles disposent, les grandes bibliothèques publiques du Nouveau Monde. Au 31 janvier 1905, les différentes sections de l'établissement bibliogra-

phique de Boston possédaient 371,050 volumes ; elles s'étaient enrichies, au cours de l'année 1904-1905, de 42,891 volumes, dont 25.579 avaient été obtenus à prix d'argent. Un simple coup d'œil jeté sur la liste des plus importantes acquisitions permet de voir quel esprit local et universel à la fois préside aux destinées de la Bibliothèque de Boston, qui compte parmi les plus importantes et les mieux organisées de l'Amérique *Fifty-third annual Report of the Trustees of the public Library of the city of Boston*. Boston, Municipal printing Office, 1905, in-8 de IV-114 p., avec plan et grav. .

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Tratado completo de religión*, por C. Soler (petit in-16 cart., Barcelona, Gili). — *Praelectiones scholastico-dogmaticae, breviori cursui accommodatae*, auctore H. Mazzella (3 vol. in-8. Romae. Desclée et Lefebvre). — *L'Apôtre saint Paul proposé à l'imitation des fidèles*, par le R. P. Pica (in-18, Avignon, Aubanel). — *Le Chrétien intime. Le Culte du Cœur de Jésus*, par C. Sauvé (2 vol. petit in-8, Vic et Amat). — *La Théorie de la personnalité morale et son application au droit français*, par L. Michoud. 1re partie. *Notions de personnalité morale ; classification et création de personnes morales* (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Loi fondamentale de l'empire russe. Projet d'une constitution russe*, élaboré par un groupe de la Ligue de l'affranchissement (in-8, G. Bellais). — *Il Principio fondamentale del sistema di Empedocle*, da E. Bodrero (in-8, Roma, Loescher). — *Questions de philosophie résolues à l'aide des principes de la foi*, par J. Clot (in-8. Perpignan, Couderc). — *De Minusprobabilismo*, auctore L. Wouters (in-8. Lethielleux). — *Principes de morale rationnelle*, par A. Landry (in-8, Alcan). — *Le Langage, essai sur la psychologie normale et pathologique de cette fonction*, par E.-B. Leroy (in-8, Alcan). — *Physiologie de la lecture et de l'écriture*, par E. Javal (in-8 cartonné toile, Alcan). — *En famille. Études sur les premières années de l'enfant*, par le Dr T. Caradec (petit in-16, H. Paulin). — *La Jeune Fille de l'avenir*, par l'auteur des « Paillettes d'or » (petit in-16, Avignon, Aubanel). — *Le Mensonge du féminisme*, par T. Joran (in-18, Jouve). — *Questions économiques à l'ordre du jour*, par G. de Molinari (in-18. Guillaumin). — *Les Œuvres économiques de Sir William Petty* ; trad. de l'anglais par H. Dussauze et M. Pasquier (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *El Registro de la propiedad en Alemania*, por G. A. Tell y Lafont (in-8. Barcelona hijos de Jaime Jepús). — *La Réforme agraire, contributions théoriques et historiques*, par Damaschke ; traduit de l'allemand par O. Karmin (in-18, Giard et Brière). — *De l'Assistance par le travail et les Jardins ouvriers en France*, par M. Lecoq (in-8, Giard et Brière). — *Dans le monde des animaux, scènes de la vie intellectuelle et morale des bêtes*, par G. Labadie-Lagrave (gr. in-8. H. Paulin). — *Introduction à la pathologie générale*, par F. Le Dantec (gr. in-8. Alcan). — *Interprétation nouvelle du mécanisme de l'hémoptysie tuberculeuse. Thérapeutique préventive de l'hémoptysie*, par le docteur F. Barbary (in-8. cart., F.-R. de Rudeval). — *Thermodynamique*, par G. Lippmann (gr. in-8. Hermann). — *Traité pratique d'électrochimie*, par R. Lorenz ; refondu d'après l'édition allemande par G. Hostelet (in-8, Gauthier-Villars). — *Química popular*, por el Dr. C. Brugués (in-8. Barcelona, Gili). — *Hamburg et les Exigences de la navigation moderne. Outillage et trafic*, par le F. J. Charles (in-18. Bruxelles, Bulens). — *¿ Qué es canto gregoriano, su naturaleza é historia*, por Un Padre benedictino del monasterio de Silos (in-18. Barcelona. Gili). — *Guide du couvreur-plombier-zingueur*, par V. Precis 2e partie. *La Plomberie* (in-16. L. Laveur). — *Annuaires scientifiques*, par M. de Nansouty. 2e année (petit in-8, Schleicher). — *Les Noms français, essai historique et littéraire*, par N. Herve (in-18. Nieri. Clouzot. Paris. Champion). — *Chants et chansons*

ulaires du Languedoc, recueillis et publiés, avec la musique notée et la uction française, par L. Lambert (2 volumes in-8, Welter). — *Poésies* L. Davauchel, *1869-1902* (petit in-12, Lemerre). — *Pour les aimées*, par Bonnenfant (in-18, Lemerre). — *Les Halles sereines, poésies*, par G. ilhet (in-18, Lemerre). — *Incertitudes*, par A. Liéby (in-18, Lemerre). — *ets et couchants*, par M. Fouchet (in-18, Lemerre). — *Le Berceau de la nce*, par A. Sajot (in-16, Perrin). — *La Légende d'une âme*, par J.-É. Poi- (petit in-8, Plon). — *Feuilles éparses*, par F. Passy (in-18, Société fran- e d'imprimerie et de librairie). — *Poèmes*, par É. Delebecque (in-18, sein). — *Poèmes et poésies*, par E. Barrett Browning ; trad. de l'anglais étude par A. Savine (in-18, Stock). — *Échos et reflets*, par G. Garnier 18, Berger-Levrault). — *Sonnets épars*, par M. Boisson (petit in-16, 'etit). — *Le Vaisseau solitaire*, poèmes (in-18, Lille, édition du « Beffroi »). *Horizons poétiques d'un enraciné*, par J.-M. Lambert (in-16, Leysse-Saint- an, Savoie, l'auteur). — *Le Précurseur*, par J. Frehel (in-18, Plon-Nourrit). *a Faillite de Jacques Leblay*, par P. Le Rohu (in-16, Perrin). — *Les Martyrs Lyon*, par A. Baumann (in-16, Perrin). — *Panem et Circenses !* par P. rmand (in-18, Lemerre). — *Le Crime de lord Arthur Savile*, par O. Wilde ; . de l'anglais par A. Savine (in-18, Stock). — *La Vie et la Mer. Plus mie, idylle franco-russe*, par I. Karmor (in-18, Sansot). — *Maître Belgiratte*, A. Cormier (petit in-12, Sansot). — « *Conter fleurette* », *épisode de la esse d'Henri IV*, par J. Ballieu (petit in-12, Sansot). — *Guénola*, par J. yan (in-18, Firmin-Didot). — *Une Idylle dans un drame*, par E. Daudet 18, Mame). — *Le Mystère d'Arlacq*, par M. Thiéry (in-18, Abbeville, Pail-). — *Lettres d'Elvire à Lamartine*, par R. Doumic (petit in-16, Hachette). *ettre de Marie-Charles Dulac* (gr. in-8, Bloud). — *La Jeunesse des roman- es. Victor Hugo. Alfred de Vigny*, par E. Dupuy (in-18, Société française iprimerie et de librairie). — *Los Daños del libro*, por D. A. Lopez ez (in-18, Barcelona, Gili). — *L'Art des vers*, par A. Dorchain (in-18, iothèque des « Annales politiques et littéraires »). — *Mélanges en e*, par E. Manuel (in-16, Hachette). — *Étapes italiennes. Ravenne, Sienne, e, Naples*, par P. de Bouchaud (petit in-12, Sansot). — *Journal de bord mental*, par J. de la Jaline (in-18, Lemerre). — *Papst Stephan I. und der ertaufstreit*, von Dr. J. Ernst (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Monseigneur ar, évêque de Mayence (1760-1818)*, par J. Wirth (in-16, Perrin). — *Qua- nes Mélanges d'histoire du moyen âge*, publiés sous la direction de M. haire (gr. in-8, Alcan). — *Lettres de Catherine de Médicis*, publiées par le te de Baguenault de Puchesse. T. XI (*1586-1588*) (in-4, Impr. nationale). *La Question Louis XVII. » Louis XVII en Suisse. Son ami Frédéric Leschot, enève*, par E.-A. Naville (in-18, Daragon). — *L'Expédition de Chine de . Histoire diplomatique. Notes et documents*, par H. Cordier (in-8, Alcan). *ne Visite sur un champ de bataille*, par M. Barrès (petit in-12, Sansot). — *oire de l'abbaye royale de Longchamp (1255-1789)*, par G. Duchesne (gr. Daragon). — *Le Clergé vendéen victime de la Révolution française*, par laraud. T. II (in-8, Luçon, Bideaux). — *Bain, son histoire*, par A. Orain 8, Rennes, imp. Fr. Simon). — *Le Couvent des filles de Notre-Dame de la he (1622-1905)*, par l'abbé P. Calendini (gr. in-8, La Flèche, Besnier). — *kenberghe. Histoire et souvenirs*, par L. Legougeux (in-8, Poisson). — *Une e de douze ans. Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne*, par L. y (in-8, Calmann-Lévy). — *Deux Études sur la Grèce moderne. Capodistrias. oyaume des Hellènes*, par le comte de Gobineau (in-18, Plon-Nourrit). — *çois Rákóczi II, prince de Transylvanie, 1676-1735*, par É. Horne (in-8,

Perrin). — *Trois mois avec Kuroki. Notes d'un correspondant de guerre français attaché à la 1re armée japonaise*, par C. Victor-Thomas (petit in-8 carré, Challamel). — *Les Enseignements maritimes de la guerre russo-japonaise*, par J.-L. de Lanessan, in-12, Alcan). — *M. Roosevelt, président des États-Unis, et la République d'Haïti*, par A. Firmin (in-18, Pichon et Durand-Auzias). — *Les Origines vénésuéliennes ; essai sur la colonisation espagnole au Vénésuéla*, par J. Humbert (in-8, Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing). — *L'Occupation allemande du Vénésuéla au XVIe siècle, période dite des Welser (1528-1556)*, par J. Humbert (in-8, Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing). — *Los Peligros de la fe e los actuales tiempos*, por el P. R. Ruiz Amado (in-18, Barcelona, Gili). — *Prêtres de France à la ville et aux champs. Œuvres socialistes* (Paris, Lecoffre ; Abbeville, Paillart). — *L'École et la Patrie. La Leçon de l'étranger*, par G. Grosjean (in-16, Perrin). — *Le Droit de propriété et le Régime démocratique*, par E. Marguery (in-16, Alcan). — *Les Deux Frances et leurs origines historiques*, par P. Seippel (in-8, Lausanne, Payot ; Paris, Alcan). — *Constantin Meunier*, von W. Gensel (gr. in-8. cart., Bielefeld und Leipzig, Delhagen und Klasing). — *L'Amiral Nelson adultère*, par A. Dubarry (in-8, Daragon). — *Le Comte Alexandre de Lambel*, par A. de Margerie (in-18, Retaux). — *Manuel de recherches préhistoriques*, publié par la Société préhistorique de France (in-18, Schleicher). — *Kultur der alten Kelten und Germanen. Mit einem Rückblick auf die Urgeschichte*, von G. Grupp (in-8, München, Allgemeine Verlags-Gesellschaft). — *Reliquiae (1861-1891)*, par J. Passy (in-8, Société française d'imprimerie et de librairie).

VISSCOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie Belgoise S.A. Sinus, Jemmapes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *L'Homme et son Image*, par Ch. Moreau-Vauthier. Paris, Hachette, s. d., gr. in-8, orné de plus de 200 grav. dans le texte et de 12 planches en héliograv. hors texte. Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr. — 2. *Les Cartes à jouer, du* xiv*e au* xx*e siècle*, par Henry-René d'Allemagne. Paris, Hachette, 1906, 2 vol. in-4 de xvi-504 et 640 p., contenant 3200 reproductions de cartes dont 956 en couleur, 12 planches hors texte coloriées à l'aquarelle, 25 phototypies, 116 enveloppes illustrées pour jeux de cartes et 340 vignettes et vues diverses. Brochés, 60 fr. ; reliés, 70 fr. — 3. *Jeanne d'Arc, 1412-1431. Grande Histoire illustrée*, par le chanoine Henri Debout. T. I. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1906), in-4 de xxix-827 p., orné de 371 grav, 1 planche et 1 carte. L'ouvrage complet en 2 vol., 25 fr. — 4. *Le Maroc pittoresque*, par Jean du Taillis. Paris, Flammarion, s. d., in 8 de viii-360 p., illustré de 115 grav. et cartes. Broché, 10 fr. ; reliure d'amateur spéciale, 15 fr. — 5. *Histoire de la guerre russo-japonaise*, par Gaston Donnet. Paris, Delagrave, s. d., 2 tomes en 1 vol. in-4 de 400-254 p., illustré de nombr. grav. et cartes. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 13 fr. 50. — 6. *Dictionnaire encyclopédique illustré Armand Colin.* Paris, A. Colin, s. d. (1905), in-4 de 1030 p. à 3 colonnes, avec 4500 grav., 300 cartes ou plans et 4 planches en couleurs. Relié toile, 10 fr. — 7. *Madame Corentine*, par René Bazin. Tours, Mame, s. d., petit in-folio de 240 p., illustration de Granchi-Taylor. Broché, 9 fr. ; reliure bradel fantaisie, couverte en étoffe, 12 fr. — 8. *L'Invasion de la mer. Le Phare du bout du monde*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 236-204 p., illustr. de L. Benett et de G. Roux, avec grandes planches en chromo-typogr. Broché, 9 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. Édition in-12, 2 vol. de 331 et 315 p., illustrés, à 3 fr. le vol. broché. — 9. *Les Voyages excentriques. Millionnaire malgré lui (le Prince Virgule)*, par Paul d'Ivoi. Paris, Combet, s. d., in-8 de 454 p., illustré de 85 gr. dans le texte, de 12 grandes compositions hors texte et de 8 compositions en couleurs d'après les dessins de Louis Bombled. Broché, 10 fr. ; relié toile, plaques couleurs, tr. dorées, 12 fr. — 10. *Le Fiancé de Catherine*, par R. de Saint-Maur. Paris, Combet, s. d. gr. in-8 de 316 p., illustrations de E. Vavasseur. Broché, 8 fr. ; relié toile, plaques couleurs,, tr. dorées, 10 fr. — 11. *L'Œil-de-Tigre*, par Georges Pradel. Tours, Mame, s. d. (1905), gr. in-4 de 320 p., illustrations d'Alfred Paris. Broché, 7 fr. ; relié percaline, plaques riches, tr. dorées, 9 fr. — 12. *Les Mille et une Aventures. Cartahut le matelot*, par Henri Leturque. Paris, Combet, s. d., gr. in-8 de 284 p., avec dessins de Clérice et Benzon. Broché, 5 fr. ; relié toile, tr. dorées, plaques couleurs, 7 fr. — 13. *Ko-Hi-Noor, ou le Diamant du Rajah*, par Emilio Salgari ; trad. de J. Fargeau. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 301 p., illustr. de G. Amato. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 14. *Jean-Marie Kerdern et ses sœurs*, par Auguste Le Bras. Paris, Firmin-Didot, s. d., gr. in-8 de 282 p., illustré de 60 grav. d'après les compositions de Charousset. Broché, 5 fr. ; cart., percaline tr. dorées, 7 fr. 10. — 15. *La Petite Colonelle*, par G. Trémisot. Paris, Delagrave, s. d., in-4 de 231 p., illustr. de Pinchon. Relié plaque artistique, tr. dorées, 6 fr. 50. — 16. *Le Serviteur du Lion de la mer*, par Louis Rousselet. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 291 p., avec 76 grav. d'après les dessins de Job. Broché, 4 fr. ; cart. tr. dorées, 6 fr.— 17. *Une Idylle dans un drame*, par Ernest Daudet. Tours, Mame, s. d. (1905), in 4 carré de 159 p., avec 25 grav. Relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 5 fr. — 18. *Chasses en Abyssinie*, par H. Decaux. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8, illustr. de R. de la Nézière. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 19. *Les Phénomènes de la foudre*, par Camille Flammarion. Édition à l'usage de la jeunesse. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 338 p., illustré de 54 fig. Broché, 4 fr. 50. Relié plaque or, tr. dorées, 6 fr. 50. — 20. *Contes du soleil et de la brume*, par Anatole

Le Braz. Paris, Delagrave, s. d. gr. in-8 de 239 p., illustr. de Dudoret. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. — 21. *Le Petit Fauconnier de Louis XIII*, par Jules Chancel. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 229 p., illustr. de Fontanez. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. — 22. *Pixie et sa famille*, d'après l'anglais de Mme de Horne-Vaizey, par M. G. Pitrois. Paris, Hetzel, s. d., in-8 de 268 p., illustrations de N.-H.-C. Groome. Broché, 4 fr. 50; cart. toile, tr. dorées, 6 fr. — 23. *L'Espion*, par Fenimore Cooper, adapté par Émile Pech. Paris, Combet, s. d., gr. in-8 de 157 p., illustré. Broché, 3 fr.; cart. toile, tr. dorées, 4 fr. — 24. *Les Bottes de sept lieues*, par Mathilde Alanic. Paris, Combet, s. d., in-8 de 159 p., illustrations de Ch. Clérice. Relié toile, tr. dorées, plaques couleurs, 3 fr. 75. — 25. *Une Affaire difficile à arranger*, par P.-J. Stahl. Paris, Hetzel, s. d., in-16 de 127 p., dessins de L. Frœlich. Broché, 1 fr. 60; cartonné tr. dorées, 2 fr. 25.

II. — Périodiques illustrés et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année 1905.* Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-xiv-422 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 fr. — 2. *Le Tour de France. Guide du touriste.* Paris, 295, boulevard Raspail (XIVe). Tome I. 1904-1905, in-folio de 424-cxxviii p., et commencement du tome II (les 200 premières pages), illustré de très nombreuses grav. dans le texte et hors texte. France, 12 fr.; Étranger, 20 fr. Cartonnage-emboîtage toile, plaque spéciale, titres sur le plat et sur le dos, 2 fr. 25. — 3. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1905.* Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr.; reliés, 26 fr. — 4. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis.* 41e année. Nouv. série. Tomes XXI et XXII (Paris, Hetzel, 1905, 2 vol. in-8 de chacun 380 p., avec 250 grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; Union postale, 17 fr.; cartonnés, 18 fr. reliés, 20 fr. — 5. *Revue Mame, année 1904-1905.* Tours, Mame, gr. in-4 de 832 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 204 p., avec de très nombr. grav. Broché, 8 fr.; relié toile, 10 fr. — 6. *Mon Journal 1904-1905*, recueil illustré de 500 grav. en noir et en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de 791 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 7. *Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières*, 17e année. 1905. Paris, Colin, 2 vol. gr. in-8, ensemble de 627 p., avec de nombreuses illustr. en noir et en couleurs et un Supplément illustré. Brochés, les 2 vol. 6 fr.; reliés, tr. dorées, 10 fr. — 8. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré*, 42e année. Paris, Henri Gautier, 1904-1905, in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 9. *Les Veillées des Chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré*, 26e année. Paris, Henri Gautier, 1904-1905. in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 10. *La Semaine de Suzette.* Paris, Henri Gautier. 1re année. Premier semestre (février-juillet 1895), in-4 cartonné de 418 p. Abonnement annuel, France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres colonies et pays étrangers, 7 fr.; le vol. cartonné, 3 fr. 50. — 11. *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames*, 85e année. Paris, 14, rue Drouot, 1905, in-4 de 480-96 p., avec grav. et planches. Paris, 16 fr.; province, 19 fr. Union postale, 22 fr. — 12. *La Poupée modèle, journal des petites filles.* 41e année. Paris, 14, rue Drouot, 1905, gr. in-8 de 292 p., avec grav. et planches. Paris, 7 fr.; Seine, 8 fr.; province, 9 fr.; Union postale, 11 fr. — 13. *Le Noël, journal illustré pour l'enfance et la jeunesse.* T. XXI et XXII, 1905. Paris, Maison de la Bonne Presse, 2 vol. gr. in-8 de chacun 800 p.; éditions à 7 fr. et à 10 fr. — 14. *Le Grillon du foyer. Petite Revue de la famille.* Paris, Hatier, gr. in-8, comprenant, de mars à décembre 1905, 40 nos, de chacun 12 p., illustrés. Broché, 3 fr. 50. — 15. *Louis XI*, par Montorgueil. Paris, Combet, 1905, album in folio de 79 p., planches en couleurs hors texte par Job. Relié toile, plaque spéciale or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 16. *Les Caricatures de Puvis de Chavannes.* Préface de Marcelle Adam. Paris, Delagrave, s. d., album in-4 de xiv p. et de suite de planches. Cartonnage artistique, 10 fr. — 17. *La Folle Année d'un chien gai*, dessins par Cecil Aldin. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 49 p., cartonné, 6 fr. — 18. *Les Bêtes*; texte de Moreau-Vauthier, illustrations en couleurs de Bricard. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 48 p., cartonné, 4 fr. — 19. *Le Royaume des Gourmands*; texte par P.-J. Stahl, dessins par L. Frœlich, Paris, Hetzel, s. d., album gr. in-8 de 44 p., cartonné. 4 fr. — 20. *Amazones d'hier et d'aujourd'hui, série de découpages*; texte par Aristide Fabre; illustr. en couleurs de Job. Paris, Hachette, s. d., album oblong de 51 p., cartonné, 2 fr. — 21.

Le Chat botté, par David Brett. Paris, Hachette, s d., album in-4 de 10 p., illustr. en couleurs, cartonné, 1 fr. 50. — 22. *Cendrillon*, par le même. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 10 p., illustr. en couleurs, cartonné, 1 fr. 50. — 23. *Minet, Minon, Minouche*, par le même. Paris, Hachett-, s. d., album in-4 de 10 p., illustr. en couleurs, cartonné, 1 fr. 50. — 24. *Les Trois Petits Cochonnet*, par le même. Paris, Hachette, s, d., album in-4 de 16 p., illustré en couleurs, cartonné, 1 fr. 50.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette, 1906. Vol. in-8 jésus à 7 fr., brochés ; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Au Vieux Pays de France. Excursions de vacances dans le bassin de la Loire. Touraine, Anjou, Berry, Sologne, Vendée et Bretagne*, par Louis Rousselet, illustré de 137 grav., 319 p. — 2. *Le Chevalier de Puyjalou*, par H. de Charlieu, illustré de 44 vign. par A. Paris, 299 p. — 3. *Le Secret du gouffre*, par Pierre Maël, illustré de 48 grav. dessinées par H. Vogel, 305 p.

IV. — Collections Hetzel, grand in-8, illustrée. Vol. à 7 fr., brochés ; cartonnés plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Maître de l'abîme*, par André Laurie, illustrations de G. Roux, 316 p. — 2. *Fière Devise*, par P. Perrault, illustrations de George Roux, 394 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1905. Broché, 3 fr. 50 ; relié percaline, plaques spéciales, tr. dorées, 7 fr. — 1. *Les Témoins du passé*, par Charles Géniaux, orné de 57 grav., 273 p. — 2. *La Demoiselle blanche*, par Charles Foley, illustrations de G. Dutriac, 287 p.

VI. — Bibliothèque des écoles et des familles, 3e série, publiée par la maison Hachette, 1905. Vol. in-8. Brochés, 2 fr. ; cartonnés, 3 fr. — 1. *Mérites obscurs*, par L. d'Avezan, illustré de 35 grav., 223 p. — 2. *Ma Petite*, par A. Dourliac, illustré de 36 grav., 233 p.

VII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1905. Vol. in-16, à 2 fr. 25 brochés et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Blancs et Jaunes*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 38 vignettes par G. Dutriac, 275 p. — 2. *Miss Linotte*, par Mme G. du Planty, illustré de 44 vignettes par Edouard Zier, 245 p. ; — 3. *Nobles Cœurs*, par Mme Jeanne Cazin, illustré de 46 vignettes, 281 p.

II. — 1. — La librairie Hachette, voulant donner une digne continuation aux somptueux livres d'étrennes de ces dernières années : *L'Image de la femme* et *les Portraits de l'enfant*, dont le succès fut si grand et si mérité, nous offre pour 1906 : *L'Homme et son Image*. Il n'est pas, dans les études d'art, de sujet plus noble et plus riche. Mieux encore que le grand écrivain, le grand sculpteur et le grand peintre fixent à jamais, pour notre instruction et notre émerveillement, tout ce monde de sentiments, de passions, de volontés sublimes ou terribles qui, depuis tant de siècles, se résument dans un visage humain. La figure sculptée et peinte d'un Pharaon suffit à évoquer à nos yeux tout le mystère de l'antique Égypte ; et à regarder les bustes des Césars romains nous comprenons plus clairement les pages immortelles d'un Salluste ou d'un Tacite. La vie des races et les transformations des mœurs se reflètent fidèlement aux innombrables visages que nous présente le miroir du passé. Foi paisible et certaine du moine du moyen âge, sourire énigmatique, voluptueux ou cruel du seigneur de la Renaissance, placidité réjouie du gros marchand hollandais du XVIIe siècle, ou aristocratique élégance du prince anglais, français, espagnol, esprit aigu du philosophe d'avant la Révolution, enfin diver-

sité parfaite de notre XIXe siècle, où toutes les races, où tous les caractères s'affirment avec les mêmes droits et les mêmes ambitions, le visage humain suffit à nous jouer la comédie, ou trop souvent la tragédie, aux cent actes divers. Et les metteurs en scène sont les plus grands artistes de chaque époque, depuis les Phidias, les Praxitèle et les Lysippe jusqu'aux Ingres, aux Delacroix et aux Rodin, en passant par ces maîtres incomparables qui font l'orgueil de nos musées, les Van Eyck et Memline, Fouquet ou les Clouet, Raphaël, Titien et Tintoret, Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Philippe de Champagne, Largillière ou Nattier, David et nos plus illustres contemporains. M. Moreau-Vauthier, à qui est dû le texte de ce beau livre, s'est joué parmi les difficultés très grandes de composition, les écueils redoutables de répétition et de monotonie. Il a perpétuellement soutenu sa fine et délicate analyse des chefs-d'œuvre de l'art d'un large et vivant aperçu de l'histoire même des sociétés. Il sait en quelques lignes esquisser le caractère d'un artiste aussi bien que de son modèle. Mais, en vérité, ce n'est point faire tort à un texte aussi érudit et vivant que d'avouer combien il est malaisé de le lire sans s'interrompre ; car, à chaque page, le regard est sollicité par les reproductions les meilleures de séduisantes merveilles ; ce livre est tout à la fois un album de gravures et un sommaire des plus beaux musées du monde. Quelle plus sûre manière de charmer et d'instruire un jeune homme, que de lui mettre sous les yeux ces fidèles images d'une société tout entière qui évolue, et dont l'histoire, dans ses phases successives, se dessine à nos regards avec une précision, un pittoresque, une intensité de vie qui laisse loin derrière elle l'art même des plus parfaits historiens ! C'est la photographie seule, à l'exclusion de tous les autres procédés d'interprétation par la gravure, qui a été appelée à l'honneur périlleux de traduire tant d'œuvres extraordinaires. Elle s'en est acquittée avec une conscience impeccable, au point que l'on peut considérer certaines des planches hors texte, dont la maison Braun a fourni les originaux, comme étant elles-mêmes des œuvres d'art de tout premier ordre. La jolie couronne de feuilles de chêne, dont l'or se détache si élégamment sur le blanc parchemin de la couverture, marque pour la maison Hachette un nouveau triomphe de librairie.

2. — M. Henri-René d'Allemagne, l'érudit archiviste-paléographe à qui nous devons une excellente *Histoire du luminaire*, vient de terminer par un véritable monument d'érudition et d'art la très intéressante série de ses ouvrages consacrés aux *Jouets*, aux *Sports et jeux d'adresse*, aux *Récréations et Passe-temps*, que le *Polybiblion* a eu le grand plaisir de louer en ces années dernières. C'est bien encore d'un passe-temps qu'il s'agit en ces deux magnifiques volumes in-quarto, si nourris de texte et de gravures, mais d'un passe-temps qui ne pouvait s'étudier

en un simple chapitre, et méritait l'exceptionnelle monographie qui a pour titre : *Les Cartes à jouer, du quatorzième au vingtième siècle*. La passion du jeu de cartes est chez une foule de gens la plus impérieuse de toutes, celle du moins qui suffit, passé un certain âge, à supplanter toutes les autres. Que de ruines, de folies et de morts produites par ces petits rectangles de carton peint, où les figures abrégées du roi, du valet, de la dame s'accompagnent des signes mystérieux et cabalisques du cœur, de la pique, du trèfle et du carreau ! et quelles pages à écrire, pour un moraliste et un psychologue, sur ces symboles élémentaires qui suffisent à déchaîner les plus orageux tumultes de l'âme ! Mais ils sont en même temps les amis du foyer, les gentils et paisibles compagnons qui offrent une distraction du soir aux honnêtes familles, et on les accueille avec un sourire de reconnaissance dans les vieux ménages, où les yeux fatigués et la voix affaiblie ne peuvent toujours se laisser absorber par le livre ou le journal. Mêlées depuis sept siècles à des civilisations si diverses, il était impossible que les cartes à jouer n'en portassent point l'image ou le reflet ; l'art du dessin et de la peinture y a transcrit, d'âge en âge, ses plus délicates imaginations ; l'histoire des races s'y est traduite en figures populaires. Le travail était immense, et, chose surprenante, absolument nouveau ; et il fallait, pour l'entreprendre sans trop d'effroi, une conscience d'érudit et d'artiste depuis longtemps exercé aux plus difficiles recherches. Ces deux extraordinaires volumes de M. d'Allemagne, il faut les lire à loisir, et puis y chercher les sujets de méditations philosophiques qui certes ne manqueront point. L'étude des origines, de la composition et de la législation des jeux de carte, celle plus touchante, de la passion du jeu, l'analyse des interprétations diverses que l'on peut donner des cartes, remplissent tout le tome premier ; le second est consacré entièrement à la fabrication des cartes dans les diverses villes de France ; longet minutieux travail sur les corporations ouvrières et le commerce des cartes à jouer. On voudrait s'étendre davantage sur ce texte si copieux et si robuste ; mais comment ne pas courir bien vite à l'illustration, dont l'abondance fantastique dépasse de beaucoup tout ce que l'on avait jusqu'ici tenté dans ce genre ? 3200 reproductions de cartes, dont 956 en couleur, sans parler des grandes planches qui nous rendent avec une surprenante fidélité les gravures et les aquarelles les plus rares. Du jeu de tarots de Charles VI et des cartes gravées à Cologne en 1477 jusqu'aux cartes historiques de la Révolution, au Nain jaune du temps de Charles X, ou à ce jeu symbolique, si curieux, édité par Leclaire en 1881 (à l'imitation d'ailleurs de plusieurs séries plus anciennes), où Victor Hugo, Thiers, Mac-Mahon et Grévy remplacent les quatre rois, Molière, Racine, Voltaire et Gambetta (pourquoi ?) les valets, et la Science, le Commerce, l'Industrie et l'Agriculture les dames, que de

figures charmantes, singulières, caricaturales, tragiques même, défilent sous nos yeux ! Miniatures orientales et françaises aux tons si clairs et si élégants, gravures coloriées du seizième siècle, où les artistes bâlois ont mis toute leur verve satirique, burins français et allemands d'une si soigneuse observation de nature, toutes ces images sont un régal des yeux ; et voici, auprès de la figure humaine, des animaux et des fleurs d'un esprit, d'une délicatesse ravissante. Et la belle allure gothique des personnages si fièrement campés sur les cartes du quinzième siècle ! Il y a tout un livre de l'histoire de l'art et de l'imprimerie populaire, dont l'illustration nous apparaît ainsi dispersée au travers de cette attrayante étude. La reproduction en couleurs de tant d'estampes si variées est exécutée en perfection, réussie à merveille. La maison Hachette et l'auteur ont droit à une égale part de remerciements et de félicitations. La série de volumes que clôt magistralement cette histoire des *Cartes à jouer* peut être comparée aux collections jadis entreprises avec tant de succès par le bibliophile Jacob ; nous souhaitons à M. Henry-René d'Allemagne et à ses éditeurs le même accueil auprès du grand public ; auprès des collectionneurs et des érudits l'avenir d'un pareil travail est tout assuré d'avance.

3. — M. le chanoine Henri Debout, auteur de plusieurs travaux estimés sur Jeanne d'Arc, et en particulier d'une histoire de la Pucelle, composée en collaboration avec M. Émile Eude, a résolu de donner au public une œuvre beaucoup plus considérable et plus détaillée, ornée d'une riche illustration. C'est cet ouvrage : *Jeanne d'Arc, 1412-1431. Grande Histoire illustrée*, que nous annonçons aujourd'hui, bien que nous n'en ayons sous les yeux que le premier volume. C'est à titre de publication illustrée que nous lui donnons place dans cet article, où il en mérite une importante. L'illustration donc doit attirer d'une façon toute spéciale notre attention. Elle a un caractère surtout documentaire, archéologique et géographique, et est non seulement abondante, mais surabondante, au point de déborder sensiblement le cadre du sujet. Peut-être la quantité des gravures aurait-elle pu être diminuée sans inconvénient au profit du choix et de la qualité des reproductions. Quoi qu'il en soit, c'est un effort considérable de l'excellente Maison de la Bonne Presse. Le texte a droit naturellement à une appréciation spéciale, qui en sera donnée ici plus tard, lorsque nous aurons pu examiner l'ouvrage complet. Nous nous contenterons de dire aujourd'hui, en réservant la liberté de notre critique, qu'il se présente avec une recommandation explicite de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui, dans une lettre à l'auteur, imprimée en tête du livre, s'exprime en ces termes : « Il y a onze ans passés que la Providence m'appela sur le siège d'Orléans ; onze ans donc, que, par obligations d'état, je vis dans l'intimité la plus active avec la Vénérable

Jeanne d'Arc. Je me suis efforcé de connaître tout ce qui s'est publié sur elle en France et à l'étranger et, ce qui me fut plus profitable que toute lecture, je dus interroger ceux qui avaient le mieux étudié Jeanne, les Ayroles, les Wallon, les Dunand, les Sepet, vous-même. Or, je le dis sincèrement : même après ce long commerce qui aurait pu me blaser sur le sujet, j'ai pris connaissance de votre livre avec un sérieux intérêt. Ce qui constitue, en effet, le mérite d'un livre de ce genre, c'est, d'une part, l'apport de quelque fait, de quelque précision, qui avait échappé aux devanciers ; c'est, d'autre part, les conclusions mieux vues de la vie qu'on expose. Vous avez ménagé cette double satisfaction à vos lecteurs... J'estime que votre livre est, non seulement un bon et beau livre d'histoire, mais un bon et beau livre d'apologétique, très actuel, très démonstratif, très persuasif. Vous avez bien mérité de la science et de la religion. »

4. — Lorsqu'il a visité le Maroc, M. Jean du Taillis n'a poussé aucune pointe dans les parties inexplorées du pays ; il s'est contenté d'en parcourir les parties accessibles, c'est-à-dire la frontière algérienne jusqu'au Figuig, les côtes méditerranéennes et les *presidios* espagnols, puis, à la suite de M. Saint-René Taillandier, le « chemin des Ambassades », entre Tanger et Fez, la ville sainte, et cette capitale elle-même, enfin le littoral atlantique du Maghreb-el-Aksa. C'est, non pas en géographe, mais en journaliste exclusivement préoccupé de pittoresque, de reportage et de photographie, que M. Jean du Taillis a voyagé au Maroc ; aussi ne faut-il pas s'attendre à relever dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître : *Le Maroc pittoresque*, des renseignements nouveaux sur la configuration physique du pays. On y trouvera par contre une description alerte des campagnes et des villes, des choses et des hommes ; on y trouvera aussi des pages très curieuses, — les plus intéressantes peut-être de l'ouvrage, — sur le camp et l'armée du prétendant, et sur le rôle joué auprès du Rogui par le Français Georges Delbrel (p. 53-85), puis sur le sultan Abd-el-Aziz, qui reçut à Fez M. du Taillis en audience privée et l'autorisa à prendre sa photographie (V. p. 17) ; on trouvera enfin, dans la centaine d'excellentes photographies disséminées dans tout l'ouvrage, un véritable album pittoresque du Maroc accessible aux Européens. Le livre de M. Jean du Taillis, qui voit à très juste raison dans le Maghreb-el-Aksa un pays d'avenir, est donc bien tel que l'indique son titre ; aussi prendra-t-on très grand plaisir à en parcourir le texte et à en regarder les curieuses, et parfois terribles illustrations.

5. — Sans doute il est encore tôt non pas pour étudier la guerre russo-japonaise, mais pour espérer que cette étude nous livre dès maintenant tous les secrets de cette lutte sanglante, nous en fasse connaître, avec une entière vérité, le dessous, les détails, les péripéties multiples.

Il faut, pour arriver à un tel résultat, que les documents officiels aient été publiés, qu'ils le soient avec l'authenticité qu'exige l'histoire, et il faudra attendre, sans doute, de longues années avant que les desiderata qu'il est permis de formuler à cet égard soient satisfaits. Il n'en est pas moins possible d'avoir, dès aujourd'hui, une idée suffisamment claire, suffisamment instructive, des événements qui viennent de se passer en Extrême-Orient, en compulsant la littérature déjà nombreuse qui s'est occupée de ces opérations militaires, et c'est ce que vient de faire très heureusement M. Gaston Donnet dans son *Histoire de la guerre russo-japonaise, documentaire, illustrée*, publiée aujourd'hui chez Delagrave. L'ouvrage comprend deux parties nous donnant, la première : les événements allant du début de la guerre au 5 décembre 1904 ; la seconde, ceux qui se sont déroulés de cette dernière date à la conclusion de la paix. Les combats livrés pour le passage du Yalou, l'invasion de la Corée et de la Mandchourie, les batailles du Liao-Yang et de Moukden, la bataille navale de Tsou-shima, enfin le mémorable siège de Port-Arthur et la légendaire défense de Stoessel sont les principaux chapitres de cette œuvre intéressante qui demeure le premier travail sérieux — travail d'ensemble s'entend — rédigé sur la matière. L'auteur a adopté la forme de chronique écrite au jour le jour : il a heureusement réussi à demeurer vrai, autant que peut l'être un chroniqueur qui est presque un acteur dans les événements qu'il raconte ; mais, le récit emprunte à cette forme même de relation une chaleur et une vivacité particulières. De nombreuses anecdotes, des renseignements de toutes sortes donnent une valeur très spéciale à cette étude, qu'une prodigieuse quantité de jolies illustrations rend en même temps très agréable à parcourir.

6. — Un livre qui, pour jeunes et vieux, fera un cadeau d'étrennes de haute utilité, est assurément le *Dictionnaire encyclopédique illustré Armand Colin*. Quels sont les auteurs de ce dictionnaire « dernier cri, » pourrait-on dire ? Nous l'ignorons absolument. A l'heure de sa toute récente apparition, un prospectus très véridique — *rara avis* — et que nos abonnés ont eu sous les yeux, a présenté l'ouvrage aux amateurs. Là chacun a pu apprendre qu'il comprend quatre-vingt mille mots (un joli chiffre) donnant la définition de tous les termes usuels et d'un grand nombre d'expressions techniques, sans compter dix-huits cents articles encyclopédiques sur toutes les branches des connaissances humaines, etc., etc. L'illustration est formidable, exacte, très soignée ; elle se compose de 4 500 gravures, 300 cartes dans le texte (cartes de chaque département français et de tous les pays étrangers, ainsi que les plans des grandes villes du monde) et quatre planches hors texte, en couleurs (champignons qui tuent ; Fourrures et plumes ; Quelques petits oiseaux ; Pavillons des principales nations). Les auteurs ont

né avec soin tous les termes d'argot et les mots de nature à ler une malsaine curiosité. Ils se sont aussi astreints à ne froisser ne opinion politique, sociale et religieuse : on peut donc mettre nul inconvénient ce superbe et immense vocabulaire entre toutes ıains.

— De tous les romans édités en vue des étrennes, qu'ils aient été ıis à notre examen ou qu'ils s'y soient dérobés, aucun ne saurait ettre en parallèle avec celui de M. René Bazin : *Madame Corentine.* .vre n'est pas nouvelle ; mais la présente édition, si elle fait hon- à la maison Mame, est également un hommage rendu au maître. ıazin nous raconte l'histoire d'un ménage breton de la moyenne geoisie dont l'union est troublée par des causes toutes de surface : etterie, légèreté de la femme trop jeune, laquelle, toutefois, n'a lument rien de grave à se reprocher ; hostilité persistante d'une -mère autoritaire dont la bru n'est point celle de ses rêves. Et tôt, à la suite d'une scène brutale, l'épouse obtient judiciairement paration — on ne divorçait pas alors — à son avantage : elle e sa fille (que le père pourra réclamer auprès de lui un mois sur e) et va se fixer loin de Lannion, à l'île de Jersey. Là, après avoir ché sa voie, elle fonde un petit bazar qui prospère si bien qu'elle e à réaliser plus que de l'aisance, quelque chose comme une ne. Pendant ce temps-là, sa fille grandit, élevée avec soin. De son que fait le mari resté au pays ? Associé avec sa mère, une mal- e femme, il continue son commerce de meunier. Mais peu à peu ospérité décroît et les choses vont de mal en pis : la ruine n'est loin. Certain jour, Corentine L'Héréec est appelée chez son père, à ɔs, afin d'être marraine de l'enfant attendu d'une sœur cadette. scènes vécues, tour à tour curieuses ou poignantes, du séjour ıi les siens de la femme séparée sont à lire et à relire. Témoin l'accord parfait du ménage de sa sœur, qui a failli perdre mari dans des circonstances tragiques, Mme Corentine prend un i héroïque : elle va à Lannion pour voir M. L'Héréec et tenter une nciliation, objet de ses vœux et des vœux de sa fille. Elle se te, dès les premiers pas, à son implacable belle-mère qui lui fait ıccueil plus que dur. Elle essaie quand même d'approcher son i ; elle n'y parvient pas. Alors, le cœur brisé, elle revient à Perros ınonce son départ pour Jersey. Cependant, comme il a été convenu sa fille passerait quelques jours chez son père, elle ne reprend sa parole et s'en va seule, endolorie. Or, l'aimable, la charmante ɔne L'Héréec finit, pendant son séjour à Lannion, par remettre es choses en état. L'exilée rentre au foyer conjugal, la belle-mère, ɟuise par sa petite-fille, n'en déclare pas moins qu'elle se retirera à ɟuier, le coin breton voisin qu'elle n'a cessé de regretter — et voilà

la famille éprouvée rendue à l'aisance des jours anciens, reconstituée, heureuse. On peut dire que ce roman est une page de la souffrance humaine arrachéee au grand livre de la vie. Et il faut voir avec quel talent cette page est écrite ! — La maison Mame a confié l'illustration de ce beau volume à un véritable artiste, M. Granchi-Taylor, et elle l'a revêtu d'une reliure gracieuse qui en fera un cadeau très apprécié pour le jour de l'an.

8. — *L'Invasion de la mer; Le Phare du bout du monde :* quels titres retentissants ! Et qui tiennent ce qu'ils promettent. Ces deux nouveaux romans de Jules Verne, dont la mort récente a été, on peut le dire, universellement déplorée, sont ici réunis par la maison Hetzel sous un cartonnage très élégant, qui diffère des cartonnages de ces dernières années. Dans *l'Invasion de la mer*, l'auteur expose les projets grandioses d'une compagnie qui a résolu de submerger une partie du Sahara, particulièrement infestée de détrousseurs de caravanes, afin de rendre la sécurité au commerce dans ces régions. Mais cela ne fait point l'affaire de certaines tribus, habituées à vivre de rapines et de pillages. Un ingénieur de ladite compagnie, M. de Schaller, escorté de spahis commandés par le capitaine Hardigan, entreprend la reconnaissance de travaux intérieurs visant le but à atteindre, afin de se rendre compte de ce qui reste à faire. Cette troupe part de Gabès, en Tunisie, et s'enfonce dans l'intérieur. Au point terminus, des dégâts extraordinaires et l'absence des ouvriers ayant été constatés, les deux chefs de l'expédition s'inquiètent. En cherchant à s'éclairer, tous deux, par trahison, tombent entre les mains du bandit Hadjar, grand ennemi du capitaine. Emmenés prisonniers dans le repaire d'Hadjar, ils parviennent à s'échapper. Mais qui dira au prix de quels efforts et de quelles souffrances ils gagnent Tozeur, en Tunisie ? Un tremblement de terre, qui engloutit toutes les plaines autour d'eux (ils se sont réfugiés sur une éminence) semble vouloir marquer la fin de leurs misères : il n'en est rien, heureusement. Un navire français, le premier qui s'aventure sur la nouvelle mer, les recueille, juste ou presque juste au moment où leur adversaire Hadjar disparaît dans la tourmente, avec tous ses cavaliers, subissant, en quelque sorte, le sort du Pharaon biblique. — C'est encore une histoire de brigands que *le Phare du bout du monde*. Tout là bas, à l'extrême sud du continent américain, le gouvernement argentin, afin de protéger la navigation mondiale, a fait élever un phare très important sur l'île déserte des États. Puis elle y a fait débarquer trois gardiens pourvus de vivres en abondance, d'armes et de munitions suffisantes pour se défendre dans le cas fort improbable d'une agression. Et cependant, cette agression se produit un jour : des pirates, réfugiés dans un coin ignoré de l'île, après s'être emparés d'une goëlette échouée sur le rivage à la suite

d'une tempête, se débarrassent par surprise de deux des gardiens et débarquent au pied du phare. Entre temps, le troisième s'échappe et se réfugie dans une caverne assez rapprochée. Longtemps il observe les criminels : il les voit réparant leur petit navire avarié ; il les voit encore transportant à bord les fruits de leurs vols. Mais, secondé par un naufragé qu'il a arraché à la mort, il joue plus d'un tour à ses ennemis, qui le traquent vainement. Tant et si bien que, sans cesse retardés dans leur départ, les malfaiteurs finissent par voir leurs projets détruits par l'arrivée d'un navire de guerre argentin qui amenait au phare la « relève » de garde. Et tous périssent misérablement.

9. — C'est aux enfants désormais que nos éditeurs réservent leurs plus somptueuses magnificences. Voici, au premier plat d'un cartonnage rouge et or, tout un tableau en couleurs qui est vraiment d'un artiste habile. Un radeau glisse sur les ondes vertes d'un lac, éclairé par les milliers d'étoiles qui brillent au ciel nocturne. Trois hommes et une femme sont debouts ou agenouillés sur ce radeau. Avec des cylindres de fer qui ne sont point des fusils, mais qui évidemment ont des effets bien plus redoutables, deux de ces hommes visent des sauvages que l'on voit sur les rochers au loin se profiler devant un grand feu. Et c'est un massacre mirifique. Qui sont ces hommes? Quelle est cette femme au visage intrépide? Demandez-le à M. Paul d'Ivoi, l'intarissable conteur dont les *Voyages excentriques* nous promènent depuis tant d'années autour de notre globe terrestre. Il a entrepris cette fois de nous narrer les aventures du Prince Virgule, le *Milltonnaire malgré lui*. Nous n'essaierons point de les résumer, cela nous mènerait trop loin. Qu'il nous suffise de dire qu'il y a dans ces pages abondantes et très joliment illustrées une jeune Américaine, la classique jeune Américaine en quête d'un mari de la bonne vieille noblesse française, un honnête jeune homme qui se nomme Prince, sans l'être aucunement, et surtout un magicien comme on n'en voit pas tous les jours. C'est un Turkmène qui sait tout, qui peut tout, et qui s'amuse à unir les amoureux qui méritent sa protection. Vous n'êtes pas satisfaits? Il vous manque quelque chose? Rassurez-vous; M. Paul d'Ivoi ne pouvait oublier la guerre russo-japonaise; et son roman se termine, comme il était nécessaire, au milieu des obus qui épargnent toujours — dans les romans — le courage malheureux.

10. — Il y a eu trente-cinq ans au mois de juillet dernier qu'éclatait la guerre de 1870, — plus d'un tiers de siècle — et cependant il s'en faut que le souvenir de l'Année terrible, comme l'a appelée notre grand poète, soit effacé dans notre pays. Les péripéties de toutes sortes au milieu desquelles se déroule ce grand drame sont une source inépuisable de récits toujours attachants, toujours instructifs, spécialement à l'heure présente où quelques inconscients dévoyés essaient

d'attaquer chez nous le respect du drapeau. Le livre de M. R. de Saint-Maur : *Le Fiancé de Catherine*, inspiré par un véritable patriotisme, tendra à combattre l'influence néfaste des théories coupables dont nous parlons et, pour cette raison, il est digne d'être répandu et vulgarisé. Sous une forme humoristique, où l'émotion parfois poignante se mêle à des récits moins angoissants, l'écrivain a su faire vivre et parler d'une façon extrêmement intéressante des personnages qui ont certainement existé en 1870. Encore que fictif, l'ouvrage s'approche à ce point de la réalité qu'il devient presque de l'histoire, de cette histoire qui amuse et instruit à la fois et qui donne, au point de vue moral, les résultats les meilleurs. Illustré d'excellents croquis de E. Vavasseur, *le Fiancé de Catherine* ne peut manquer d'obtenir un grand succès auprès des enfants de douze à soixante ans; il en est du reste très digne.

11. — Un vol de bijoux et de pierres précieuses a été commis chez l'illustre Mériot, le grand bijoutier de l'avenue de l'Opéra. A des signes certains, la police conclut que le voleur est un des familiers, sinon un des hôtes de la maison. Serait-ce pas le fils, Fernand Mériot, un viveur, qui rentre chaque matin, après des nuits passées au baccarat ? Ou, par hasard, ne serait-ce pas Etienne Godin, le principal employé, l'obligé de Mme Mériot, mais la bête noire de Dominique, le valet de chambre ? Quant à la femme de chambre, Lisy Crinkel, elle est insoupçonnable, attendu qu'elle a un service parfait, l'air sec et insolent, des yeux *yalains* ! Une voleuse a d'autres yeux et d'autres airs, un air plus innocent ! Cherchons ! Et la police cherche, soupçonne, s'égare, va, vient et revient sur les pistes les plus contradictoires, lesquelles se rencontrent, s'entrecroisent et se coupent avec celles d'une agence privée, *l'Alliance*. Enfin, après les péripéties les plus dramatiques, et grâce à une des pierres dérobées, un *Œil-de-Tigre*, des plus rares, le coupable est enfin découvert : c'est Lisy Crinkel, laquelle se trouve d'ailleurs être l'associée d'une bande de voleurs anglais. Inutile de dire qu'Étienne Godin est vengé des odieux soupçons de Dominique, que Fernand a expié ses parties de baccarat et qu'il est en train de gagner ses épaulettes dans l'armée coloniale. Les illustrations d'Alfred Paris sont aussi vivantes que le texte de M. Georges Pradel, et la reliure a des étincellements et des feux qui rappellent ceux de l' « Œil-de-Tigre » lui-même !

12. — *Les Mille et une Aventures de Cartahut le matelot* nous sont contées de façon très attachante par M. Henri Leturque. Une vieille dame, multimillionnaire, a été assassinée : par qui ? Miss Tayre, sa gouvernante anglaise, accuse un officier de marine, parent de la défunte, lequel, le jour même de l'assassinat, s'est embarqué pour l'Afrique. On lance à sa poursuite deux policiers émérites, dont Cartahut, l'an-

cien matelot. Que de mers et que de terres ils durent traverser, que de batailles ils durent livrer, contre quels nègres, contre quels blancs, contre quels Anglais surtout, avant de joindre l'officier et de trouver la preuve éclatante, écrasante, foudroyante de son innocence, et celle, non moins foudroyante, de la culpabilité de Miss Tayre ! Mais aussi quelle récompense pour Cartahut ! L'officier, marié à la nièce héritière de la multimillionnaire, le nomma capitaine de son yacht de plaisance et lui assura une rente pour ses vieux jours. Récit très intéressant, illustrations nombreuses et vivantes, reliure superbe.

13.— *Le Ko-Hi-Noor* fera la joie des lecteurs de tout âge. L'auteur vous raconte comment et par qui fut conquis le diamant qui brille aujourd'hui sur la couronne du roi d'Angleterre. Ses trente-quatre chapitres nous promènent à travers les vastes contrées de l'Inde, parmi les fakirs, les mystères de la pagode, les surprises de la jungle ; on y voit des mangeurs d'hommes et des charmeurs de serpents, des chasses au tigre, à l'éléphant, aux traîtres. Car il y a des traîtres, dont un est le premier ministre du prince. Ce prince est un des plus puissants rajahs de l'Inde, le Guicovar de Baroda. Mais s'il a de mauvais ministres, il a un favori, espèce d'homme de génie, qui lui sauve la vie et ses trésors, parmi lesquels le fameux diamant.

14. — L'histoire du fils du brave matelot Kerdern, mort en essayant d'arracher aux flots une pauvre femme qu'ils allaient engloutir, est réellement intéressante. La mort du père Kerdern n'est, dans l'ouvrage, qu'un prologue ; le véritable récit commence le jour où l'on enterre ce brave homme et où la ville de Brest, adoptant l'orphelin, le prépare à la carrière qu'il remplira dignement. La modeste sphère qui a été celle du vieux gabier ne sera plus celle où vivra l'enfant : grâce à une éducation soignée, à une instruction complète, l'orphelin devient, à dix-huit ans, un brillant aspirant de marine, et comme il a en même temps le courage, la dignité de la vie, la foi chrétienne, c'est un officier qui fait honneur à lui-même et à son pays. Les principales scènes — du moins plusieurs scènes principales de ce récit — se passent au siège de Sébastopol ; mais, à travers ces pages guerrières, court une idylle à la fois très chaste et très pure qui donne au volume de M. Auguste Lebras : *Jean-Marie Kerdern et ses sœurs*, un caractère particulièrement attirant. Soixante dessins illustrent cet excellent livre que jeunes filles ou jeunes gens liront également avec intérêt.

15. — Les personnages de *la Petite Colonelle* appartiennent à cette famille de fantoches dont les librettistes d'opérettes bouffes se sont, depuis *la Grande Duchesse de Gérolstein*, plus ou moins péniblement évertués à nous faire connaître les innombrables bévues. M. G. Trémisot nous les dépeint s'agitant autour de la grande-duchesse Arlette, la fille des souverains de l'archigrand-duché de « Kamemberg », d'abord dans

la capitale de Hodeseltz et dans le palais archigrand-ducal de « Dieu-vous-bénisse », — où la jeune Arlette est appelée à choisir entre les cent cinquante et un prétendants, venus de tous les coins du globe et qui aspirent à sa main, — puis dans les différents pays du monde où, sous prétexte de faire un petit voyage à Paris avant son mariage, la conduit un ballon dirigeable, le « Léviathan » de l'amiral-aéronaute Kollanstuck. C'est au cours de ce « Voyage à travers l'incroyable », — ce titre est de M. Trémisot lui-même, — qu'Arlette, après avoir visité un Groenland de fantaisie et une île fantastique de l'Océanie, se met à aimer le neveu du Danois Kollanstuck, Yorik Wattenler; et elle l'épouse dès son retour à Kamemberg, après avoir congédié son fiancé le prince Wladimir. Par suite des « erreurs de direction » de Kollanstuck, Arlette n'a donc pas vu Paris, où elle n'ira jamais; mais elle s'en console « en se contentant d'être la plus heureuse des femmes et la meilleure des mères. » Ainsi finit cette singulière histoire qu'accompagnent les spirituelles illustrations de Pinchon.

16. — *Le Serviteur du Lion de la mer* n'est autre que le comte de Tromelin, qui, sous le nom de John Bromley, accompagna à la Tour du Temple Sir Sydney Smith, le « Lion de la mer ». Les études de M. G. Lenôtre ont fait connaître la personnalité intéressante de cet ancien chouan, dont le livre que nous avons sous les yeux raconte les étonnantes aventures. A part quelques détails, très vraisemblables du reste, sur le mariage de M. de Tromelin célébré dans un manoir breton par un prêtre proscrit, l'auteur s'en est tenu aux Mémoires de Sir Sydney Smith et aux documents historiques du temps. Un tel souci d'exactitude donne à ce roman historique une valeur sensiblement au-dessus de la moyenne du genre; les jeunes lecteurs y verront, pris sur le vif, le dévouement passionné des Chouans à une cause en apparence bien compromise, leur dédain du danger, leur folle témérité et, chez M. de Tromelin du moins, un profond sentiment d'honneur. L'histoire de la captivité du « Lion de la mer », celle de l'évasion de « John » et plus tard de Sydney Smith lui-même, sont rigoureusement exactes; plus stupéfiantes que toutes les péripéties des romans furent ces aventures extraordinaires dans lesquelles la femme courageuse du comte de Tromelin joua un rôle important. Livre bon à donner aux jeunes lecteurs; ils y verront que la vérité historique est souvent plus poignante et plus dramatique que les plus ingénieuses inventions.

17. — *Une Idylle dans un drame :* le drame, c'est les dernières luttes de l'Empire, la désastreuse campagne de 1815, Waterloo et la chute des aigles; l'idylle, c'est la naïve affection de deux enfants qui symbolisent les partis ennemis alors en présence. Albert Casal est le fils d'un colonel blessé glorieusement sous Napoléon et qui, sous Louis XVIII, conspire en faveur du fils de son ancien maître. Sous

les ombrages de Chantilly, où il est élevé par sa sainte tante Clotilde, Albert se lie avec une petite compagne de jeux, Yvonne de Villarcy, dont le grand-père, ancien émigré, est l'ennemi acharné des Bonaparte. Quand le colonel Casal est recherché par la police royaliste, la petite fille du marquis de Villarcy aide son ami Albert à cacher le proscrit dans une chaumière abandonnée du parc de son grand-père et, plus tard, quand le Roi vient à Chantilly visiter le prince de Condé, c'est encore elle qui, à l'insu de tous, sollicite et obtient la grâce du conspirateur. Ce joli récit plaira sûrement à la jeunesse ; les sentiments y sont excellents, la note religieuse discrète, et la connaissance que possède M. Ernest Daudet de l'époque tourmentée qu'il décrit assure à ce roman le succès le plus complet. Le colonel Casal et le marquis de Villarcy représentent chacun un parti, mais tout en servant l'un les aigles, l'autre les lys, ils ont en commun l'honneur et le dévouement.

18. — Trois chasseurs quittent Marseille pour se rendre au pays de Ménélick où ils se proposent de se comporter largement en disciples de saint Hubert. Les aventures ne leur manquent pas. Au cours de leurs *Chasses en Abyssinie*, ils massacrent toutes sortes d'animaux : singes, léopards, gazelles, hyènes, vautours, éléphants, lions, et nous en passons. M. Decaux décrit le pays, chemin faisant, et il nous fournit quelques détails sur les mœurs des indigènes, mais les aventures périlleuses de ses héros forment la trame principale du récit qui, bien illustré et non moins bien cartonné, fera la joie des enfants de douze à quinze ans.

19. — Un volume de M. Camille Flammarion est toujours un livre de science vulgarisée. L'auteur étudie dans celui qui nous arrive *les Phénomènes de la foudre*, — et il a ici de quoi faire un livre instructif et intéressant, la foudre étant capricieuse et se présentant sous vingt formes différentes. L'ouvrage nous donne un tableau général des victimes de la foudre, d'après les climats ; puis il décrit l'électricité atmosphérique et les nuages orageux, les éclairs et le tonnerre, la foudre en boule, et c'est un des plus curieux chapitres du volume, qui d'ailleurs n'a rien de sévèrement didactique, mais fourmille au contraire d'anecdotes et de faits divers. L'auteur nous dit également les effets de la foudre sur l'homme, puis sur les animaux, plus maltraités que l'homme, et enfin sur des végétaux et des métaux. Rien d'étrange comme les fantaisies et les caprices de la foudre, qui n'opère jamais de même façon. Le livre se termine par des chapitres sur les paratonnerres et les rayons cérauniques. Nous retrouvons ici, avec parfois la note matérialiste, ce qui est fâcheux, l'habituel intérêt des ouvrages de M. Flammarion.

20. — La librairie Delagrave a fait un très beau volume d'étrennes

avec les *Contes du soleil et de la brume* que le *Polybiblion* signalera bientôt à ses lecteurs à propos de son édition petit in-8 et dans lesquels M. Anatole Le Braz montre ses qualités ordinaires d'érudit et d'écrivain. Le livre est de ceux qui peuvent intéresser tout de suite les enfants, mais que les lettrés de tous les âges doivent mettre dans leur bibliothèque, parmi les collections du folk-lore français. L'illustration de la couverture se rapporte au dernier conte du volume : *Les Pâques de Loull Vraz ;* la Bretonne Môn assiste au départ des cloches pour Rome, le Jeudi saint. On les voit passer dans l'air, emportées par une paire d'ailes blanches, tandis que la femme tombe à genoux, les yeux et les bras élevés vers elles ! Toutes les mains d'enfant vont se tendre vers ce joli volume.

21. — *Le Petit Fauconnier de Louis XIII* n'était autre que le fils du maréchal d'Ancre. Dès son apparition à la Cour, il avait été en butte aux persécutions du Grand Fauconnier, le duc de Luynes : c'est sur l'enfant du favori actuel que le favori futur essayait sa puissance, en attendant de s'attaquer au père et de le remplacer. Le petit « Italien » se défend vaillamment contre son ennemi, montrant, dans cette lutte inégale, autant d'esprit que de courage ; après la mort de son père et l'exécution de sa mère, le besoin de représailles le fit s'engager parmi les troupes protestantes que Luynes et le Roi étaient allés combattre en personne. Il espérait rencontrer le duc sur le champ de bataille et le frapper de sa main. Il ne put pas le frapper, mais il se vengea quand même. Il le rencontra couché sur un grabat, brûlant de fièvre, abandonné par tous ses serviteurs, et demandant en vain à boire ; il lui porta un verre d'eau. Et il put entendre le malheureux lui dire : « Pardon ! » — Cette fable touchante, très bien racontée par M. Jules Chancel, illustrée par le crayon érudit de Fontanez, fait partie d'une collection intitulée : *Les Enfants à travers l'histoire.* Il est certain qu'on fait faire aux enfants des promenades moins intéressantes que celle-là.

22. — *Pixie et sa famille :* histoire d'une famille irlandaise très pauvre, et particulièrement de la plus petite fille, Pixie. Le père, insouciant et dépensier, ne fait rien pour bien élever ses enfants. Pourtant, Pixie est envoyée en pension à Londres ; elle s'y fait aussitôt détester par son caractère désagréable, puis, en raison de sa franchise, elle finit par se faire aimer. Elle revient dans son pays, où elle emmène sa maîtresse de français. Le père se tue et la misère s'accroît ; mais une sœur de Pixie épouse un jeune homme très riche, qui rend l'aisance à tous. L'ouvrage décrit surtout la vie de pension en Angleterre. Il convient à des fillettes de dix à quatorze ans.

23. — Analyser le dramatique roman de Fenimore Cooper, *l'Espion*, que nous connaissons tous, dont la lecture nous a fait passer de si agréables moments, en nous transportant au milieu des luttes pour l'indépen-

dance des États-Unis, serait vraiment superflu. Rappeler le mérite du chef-d'œuvre de l'illustre romancier serait aussi inutile. Bornons-nous à constater seulement, au milieu de l'avalanche des romans modernes, qu'on en revient toujours à quelques œuvres supérieures du passé — passé est une façon de dire ; — mais les choses vont si vite aujourd'hui ! Et ajoutons qu'on ne peut que se féliciter d'avoir pour la jeunesse des adaptations aussi bonnes que celle de *l'Espion*, par M. Émile Pech.

24. — Sous le titre : *Les Bottes de sept lieues*, Mme Mathilde Alanic nous raconte l'histoire touchante d'un garçonnet, dont la mère devenue veuve, a pris en nourrice une petite fille de famille riche. Les deux enfants sont élevés ensemble, et Jacques voue une grande affection à Hélène. Puis la séparation arrive alors qu'ils sont encore petits, mais Jacques n'oubliera pas. Il travaille avec énergie et se crée une réputation d'artiste en son genre. De son côté Hélène, qu'il a perdue de vue, devient orpheline. Son père se remarie et la pauvre petite se trouve en présence d'une marâtre. Son frère Henri, pour gagner sa vie, se fait clown dans un cirque. Un jour, le feu prend au cirque, et, au milieu du danger, les circonstances veulent que Jacques se trouve là. Les deux jeunes gens renouvellent connaissance et Jacques donne une place à Henri dans son atelier. Il retrouve ensuite Hélène, après des péripéties, et il épouse son amie d'enfance. L'histoire est bien menée et attachante.

25. — L'*Affaire difficile à arranger* est une discussion soulevée entre deux petits garçons, au sujet de la supériorité ou de l'infériorité du Jardin d'acclimation de Paris sur le parc de la localité qu'ils habitent dans le Midi. Les enfants ont d'abord commencé par bien s'amuser, par visiter le pays, pêcher, etc., ce qui donne à l'auteur matière à d'agréables descriptions. Mais le dissentiment futile qui s'est élevé entre eux tournerait fort mal, si la petite sœur aînée de l'un d'eux, personne très sage, n'arrivait à mettre la paix. Gentil volume pour les enfants.

II. — 1. — Peut-on jamais se lasser de lire et de regarder *le Tour du monde* ? Nous n'en avons, pour notre part, jamais fermé un volume sans regret, et ce ne sont pas les livraisons parues au cours de l'année 1905 qui nous feront cesser de considérer comme un vieil ami le journal fondé en 1860 par Édouard Charton. Que de sujets intéressants y ont été traités cette année, et quelle variété, que de contrastes dans les pages de la première partie ! L'Europe, parfois un peu trop délaissée par nos revues spéciales, et surtout l'Europe méditerranéenne, occupe dans *le Tour du monde* de 1905 une place privilégiée, car Mme Jane Dieulafoy, M. Paul Gruyer, — l'auteur d'un admirable ouvrage sur la Bretagne, — et M. Th. Herbelynek y ont écrit sur l'Espagne (de Tolède à Grenade), sur l'île d'Elbe et sur la Roumanie des

pages aussi attrayantes qu'instructives, tandis que M. Gerspach faisait ressortir, dans une étude sur Lugano, quel caractère artistique lui donnent ses fresques, que M. Lud. Georges Hamon traçait de fins « croquis hollandais » et que Mlle Anna Sée décrivait avec un grand charme les beautés de l'archipel des Féroë et la vie de ses habitants. Avec M. Victor Chapot, le major Percy Molesworth Sykes, Mme F. Michel, MM. Jules Brocherel et Émile Deschamps, nous traversons l'Asie en écharpe, d'Alexandrette à Shang-Haï en passant par une partie de la Turquie d'Asie, par la Perse orientale, par le Kachmir et les Monts Célestes, et en laissant au sud Pondichéry et les ruines d'Angkor que M. Georges Verschuur et le vicomte de Miramon-Fargues ont décrits avec un soin méritoire. Ce sont encore des études singulièrement attrayantes que celles de M. Ch. Maumené sur la région du Bou-Hedma dans le Sud tunisien, de M. Amélineau sur Abydos dans les temps anciens et dans les temps modernes, du Dr Lamy sur la Côte d'Ivoire, du lieutenant Ardant du Picq sur les Tanala de l'Ikongo, déjà décrits naguère par le Dr Besson, et de M. Bargy sur l'éducation des nègres aux États-Unis. Qu'on nous laisse donner une place spéciale à deux articles particulièrement importants : celui de M. Raymond Bel sur la France aux Nouvelles-Hébrides, et celui de M. Albert Thomas sur la race russe, race colonisatrice, dont le titre seul fait saisir la portée. Ainsi, la première partie du *Tour du Monde*, illustrée avec le soin et le luxe que l'on sait, demeure toujours un livre du plus palpitant intérêt et du plus vif attrait ; quant à la seconde partie, elle justifie comme par le passé son titre d' « A travers le monde » et continue à fournir au jour le jour les renseignements les plus précieux aux géographes et aux touristes. Il convient donc de dire que la place du *Tour du Monde* continue à être marquée dans la bibliothèque de tout homme de goût, de tout esprit curieux.

2. — C'est en mai 1904 que *le Tour de France, guide du touriste*, a lancé son premier numéro. Il a fait son chemin, marchant à pas de géant. Et si la faveur du public lui a été si rapidement acquise c'est que, répondant à un besoin, il a tenu, en outre, dès l'origine, à se mettre à la portée du plus grand nombre en raison de la modicité de son prix, tout en étalant un luxe de vrai grand seigneur. Le somptueux numéro de Noël 1904 marqua une importante évolution : de mensuel, *le Tour de France* devint bi-mensuel ; ses 32 pages, à la vérité, se réduisirent à 16, mais la couverture, d'une élégance ordinaire, se transforma aussitôt en une véritable œuvre d'art où, depuis, ont alterné des paysages grandioses et des types provinciaux aussi curieux qu'admirablement reproduits : dès le premier jour, ce fut un éblouissement, et, loin de décroître comme beauté, ainsi qu'il arrive souvent, ses couvertures semblent vouloir toujours chercher un mieux difficile. L'illustration

générale est d'une abondance que nul autre périodique du genre n'a jamais atteinte ; quant au texte il déborde d'intérêt et de vie, sans compter que l'actualité et les indications pratiques pour le touriste sont perpétuellement à l'ordre du jour. La Partie technique du *Polybiblion* donne chaque mois, très régulièrement, le sommaire du *Tour de France*, ce qui ne nous empêchera pas de signaler quelques-uns des travaux les plus intéressants que l'on rencontre dans les numéros de date récente. Voici, par exemple le n° du 15 avril dernier consacré presque tout entier à *Notre-Dame de Paris*, par M. J.-K. Huysmans ; voici encore celui du 15 mai où, à la suite de MM. Paul Risson et Pierre Flament, nous voyageons *En Bourbonnais*. Dans le n° de juillet, M. Émile Sedeyn nous conduit au *Château de Chantilly* et M. Boyer d'Agen à *Roc-Amadour*, alors que le 15 juillet et le 1er octobre, en compagnie de M. Émile Hinzelin nous visitons *Strasbourg*, ou bien les *Plages de la Méditerranée*, sous la conduite de M. Robert de Souza (n° du 15 juillet). Voulez-vous escalader le *Mont-Blanc*, avec M. Henry Chenot ? Procurez-vous les nos du 1er août et du 1er septembre. *Ploërmel et Josselin* nous sont décrits par M. Charles Géniaux (n° du 1er août). *La Grande Chartreuse* vous attire-t-elle ? Suivez M. Boyer d'Agen (n° du 15 août). Sans courir aussi loin, si vous êtes Parisiens, n'oubliez pas, avant d'aller visiter *le Palais de Fontainebleau*, de consulter M. Émile Sedeyn (n° du 1er septembre), et M. Ch. Merki (n° du 15 septembre) si vous désirez parcourir agréablement *la Forêt de Fontainebleau*. Mais nous ne saurions tout dire : voyez vous-mêmes. Et n'oubliez pas que chaque numéro de ce luxueux périodique vous fait exécuter, au moyen d'un gracieux supplément un très utile « Tour de France » artistique, géographique, traditionniste, photographique, automobiliste, archéologique, athlétique et sportif, colonial, scientifique. En vérité, vous en avez plus que pour votre argent. Un dernier détail : l'administration du *Tour de France* a mis en vente, au prix de 2 fr. 25, un cartonnage spécial portant le titre de la revue ; c'est simple, sobre, de bon goût.

3. — Il n'est pas possible de choisir pour filles et garçons un plus attachant périodique que *le Journal de la jeunesse*. Les romans et les nouvelles que l'on y trouve sont nombreux et fort intéressants. Dans le genre, ce recueil a publié en 1905, entre autres : *Le Chevalier de Puyjalou*, par M. H. de Charlieu, *le Secret du gouffre*, par M. Pierre Maël et *le Serviteur du Lion de la mer*, par M. Louis Rousselet, romans que nous analysons, les deux premiers un peu plus loin et le troisième un peu plus haut, ainsi que *les Quatre fils Hémon*, par M. Albert Cim ; *le Tour de la Lanterne*, par M. L. Savary ; *Leur Histoire*, par Mme Julie Borius. Mais ce beau *Journal* renferme aussi des choses plus sérieuses : scientifiques, comme *la Guerre contre la tuberculose*, par M. Daniel Bellet ; *la Sténographie française*, r M. Eugène Guérin ; artistiques,

comme *les Impressions en couleurs*, par M. Daniel Bellet; historiques, telles que : *Les Faux Dauphins anglais*, par M. J. de Glouvet et *les Villes disparus en France*, par M. Anthyme Saint-Paul; biographiques, comme *Cervantès*, par Mme Émile Magne, et *Schiller*, par M. H. Heinecke. Il y a là, de même, des sujets d'actualité comme *le Tunnel du Simplon*, par M. Daniel Bellet; des études sur les coutumes comme *les Boulangers à travers les âges*, par M. R. de Gavrinis, sans compter des récits émouvants dont *170 Kilomètres sous un train*, adapté de l'anglais, d'après W. S. Mears, par M. Jean Marbel, est le plus extraordinaire. Et tout cet ensemble varié, animé assez fréquemment par la pensée religieuse, est illustré avec le goût et la perfection que l'on trouve toujours dans les productions de la maison Hachette.

4. — Dans le premier volume de 1905 (livraison du 15 avril), les lecteurs du *Magasin illustré d'éducation et de récréation* ont trouvé ou trouveront un important article sur le célèbre conteur que fut Jules Verne, mort en mars dernier : l'homme et son œuvre y sont passés en revue ; l'on peut dire que l'intarissable écrivain ne laisse que des sympathies et des regrets. Les deux récits de Jules Verne : *L'Invasion de la mer* et *le Phare du bout du monde*, par lesquels débutent chacune des vingt-quatre livraisons de l'année 1905 seront-ils les derniers au bas desquels figurera la signature du grand charmeur ? En attendant que nous sachions s'il existe des œuvres posthumes, continuons notre inventaire du *Magasin* (sans jeu de mots) : Mme P. Perrault nous donne *Fière Devise*. M. André Laurie : *Le Maître de l'abîme*, alors que M. M.-G. Pitrois adapte de l'anglais, à notre intention, un roman de Mme de Horne-Vaisey intitulé : *Pixie et sa famille*. Et, mentionnant également entre plusieurs autres, un récit de moindre étendue : *L'Ile déserte*, par M. Michel Thivars, nous nous garderons de négliger les *Monographies végétales* de plantes singulières et légendaires, par M. E. Grimard, qui nous parle tour à tour du nénuphar, du myosotis, de la verveine, de l'hellébore, de la mandragore, etc., et de nous arrêter, le temps nécessaire, à *l'Atelier de tout le monde*, de M. Blanchon. Comme toujours, riche reliure, illustration très soignée. La pensée de Dieu apparaît ici de manière suffisante.

5. — L'enfant de douze à quinze ans, qui n'est pas abonné à la *Revue Mame*, et qui, pour ses étrennes, recevra, dans sa simple et riche reliure rouge, le volume de 1904-1905, sera vraiment heureux et content. Car il y a là la matière de nombreux volumes. Dire que l'illustration est toujours parfaite, c'est se répéter; dire également que nous sommes ici en pays chrétien n'est pas nouveau davantage ; ajouter enfin que la variété des sujets traités est considérable, c'est aussi un refrain qui date à peu près des origines, car la *Revue Mame* n'a pas longtemps cherché sa voie. Mais il convient de jeter un coup d'œil sur

ce volume et d'en montrer l'aspect dans ses principales lignes afin de fixer certaine partie au moins de notre public. Notons en premier lieu des articles de voyage et d'histoire : *Bretagne (la pointe du Raz ; Saint-Nonna)*, par M. C. Fuster ; *La Mort de la princesse de Lamballe*, par M. H. d'Alméras ; *La Bataille d'Eylau*, par le Dr Triaire ; *L'Abbaye de Hautecombe*, par M. H. Guerlin ; *Dans le Transsibérien*, par Vidi ; *L'Italie illustrée*, par M. G. d'Esparbès ; *En Oranie*, par M. L. Claretie ; *Antipolis*, par M. Ch Géniaux ; *Le Forum romain*, par M. l'abbé Thédenat ; *Moukden*, par M. C. de Vitis, etc. Dans les sciences et les arts, on remarquera : *La Navigation de plaisance*, par M. G. Contesse ; *Les Poissons dangereux*, par M. H. Coupin ; *Les Portes saintes*, par M. Ch. Géniaux ; *M. Hector Giacomelli*, par M. H. Guerlin ; *Le Rôle musical de la femme*, par Mme A. Latouche ; *Jubés et stalles*, par M. Ch. Géniaux. Pour la note gaie, mentionnons *les Audiences joyeuses*, de M. Jean Drault. La littérature est représentée par des contes, des nouvelles et des romans tels que : *Les Compagnons de l'Alliance*, par M. J. Guétary ; *L'Héritier du duc Jean*, par M. Champol ; la fin d'*Une Idylle dans un drame*, par M. E. Daudet ; *la Terre qui meurt*, de M. René Bazin, œuvre que nous avons présentée à nos lecteurs en janvier dernier, et la majeure partie de *Madame Corentine*, du même écrivain, dont nous parlons plus haut. Nous voudrions pouvoir tout citer ce qui mérite de l'être dans ce beau volume ; mais il faut nous arrêter en invitant nos lecteurs à se rendre compte directement : ils ne seront pas déçus.

6. — Du rire et des larmes — de douces larmes parce qu'elles sont toujours versées pour des récits pleins de cœur et d'intentions excellentes, et un rire franc et sonore parce qu'il n'est provoqué que par de petites histoires d'un comique parfaitement honnête, — voilà ce que l'on gagne à lire *Mon Journal*. Une seule note reste un peu vague, et c'est regrettable : la note chrétienne. Ainsi assourdie, elle gêne à la poésie du recueil. Et cependant, pour les enfants de huit à douze ans, *Mon Journal*, qui vient d'accomplir sa vingt-quatrième année, est une lecture saine, utile, moralisatrice. On y rencontre, entre autres, nombre de récits sur la vieille France, qui la font aimer. Voyez plutôt : *Sans façon*, par M. J. Marbel (un épisode dont Jean-Bart est le héros) ; *Le Page de Jeanne d'Arc*, par M. P. Roland ; *Le Glorieux Gamin*, par M. A. Bailly (il s'agit ici de Duguesclin enfant) ; *Ambitieux!* par M. C. de Contreras (M. de Chamilly et le siège de Grave, en 1674). On pourrait également citer dans le même genre la patriotique aventure de *Gerbaud le Parisien*, par M. I. d'Urgel, si cet épisode du temps de l'invasion des Normands ne rentrait pas plutôt dans le domaine de la légende. Il serait facile d'allonger pendant des pages notre nomenclature, la variant à l'infini, en passant du doux au grave, du plaisant au sévère. Mais si nous disions tout, où serait la surprise pour les jeunes lecteurs?

7. — L'idée de Dieu est bien pâle dans le *Petit Français* de 1905 ; il faut y regarder de près pour la voir apparaître de loin en très loin. Du moins toutes les pages de ce périodique sont-elles empreintes de sentiments honnêtes. Nulle trace d'hostilité en matière religieuse. Deux romans à signaler particulièrement : *A la belle étoile*, par M. Claude Saint-Jan et *Fils de chef*, par M. d'Agon de la Contrie. Mme Rose d'Elbe nous donne une charmante légende : *Les Roses de Noël* et M. C. Holveck un conte émouvant : *Un Cri dans la lande*. Nombre d'autres récits de genres variés, tous bien intéressants. Quelques relations de voyages : *Excursions en Corse*, par M. Meys ; *Le Maroc et ses habitants*, par M. E. Josset ; *Les Coins pittoresques. Concarneau*, par M. G. S. Des sujets historiques : *Les Invalides d'aujourd'hui*, par M. B.-H. Gausseron ; *Les Étrennes d'un roi de France* (Henri IV), par M. A. Parmentier ; *Henri IV et son fils*, où l'auteur, le même M. Parmentier, nous montre que les fils de nos rois étaient sévèrement élevés. Il convient de ne pas omettre les intéressants détails que rapporte M. S. sur *la Vie à bord d'un navire de guerre*. L'histoire naturelle, les sciences en général, les beaux-arts ont ici une place, tout comme la poésie et la musique, et la note patriotique claironne fréquemment. Les gravures en couleurs et en noir réjouissent l'œil et la reliure vert sombre, avec ornementations or, reste ce qu'elle est depuis des années : sobrement artistique.

8 et 9. — Si *l'Ouvrier* et *les Veillées des chaumières*, deux bons recueils connus, aimés de la jeunesse et estimés par leurs parents, avaient commencé à paraître la même année et le même jour, chacun dirait : Ce sont deux jumeaux ; mais pour se ressembler beaucoup, leur âge diffère sensiblement : le premier a achevé sa quarante-quatrième année d'existence et le second sa vingt-huitième. Et ils continuent leur petit bonhomme de chemin, toujours bien accueillis parce qu'ils sont aimables. Dans *l'Ouvrier*, nous remarquons dix romans à longue haleine parmi lesquels nous citerons seulement *l'Ombre du passé*, par Mme Jeanne de Coulomb ; *la Villa du Cœur-en-peine* par Mme B. de Buxy ; *la Fortune des Massirac*, par M. H. Bister et *la Voleuse de Cadix* par M. H. du Plessac, laissant aux lecteurs le soin d'aller eux-mêmes découvrir les autres. — D'autre part, *les Veillées des chaumières* ne sont pas en retard sous le même rapport ; elles publient treize grands romans (trois de plus que le frère aîné). Là, on lira : *Le Fils de de l'étrangère*, par Mme Marie Lemière ; *la Maison de la Dame de trèfle*, par Mme Pierre Perrault ; *la Pupille du colonel*, par Mme Maryan ; *la Revenante*, par M. Mario Donal ; *Sans cœur*, par E. Maurice Le Beaumont. Et, pour le même motif que ci-dessus, nous nous en tiendrons à ces titres. Il va de soi que ces deux périodiques ne s'en tiennent pas au seul roman : ils contiennent aussi une foule d'articles ou d'études pleins d'intérêt, amusants toujours, instructifs souvent. La variété est

chaque semaine à l'ordre du jour et le lecteur ne peut jamais s'ennuyer. L'illustration, pour n'être pas très nombreuse, n'en est pas moins très bonne. Ajoutons que les deux volumes datés de 1904-1905 sont pourvus de la reliure simple et solide que la maison Henri Gautier a adoptée depuis longtemps.

10. — La même librairie a lancé, le 2 février dernier, le premier numéro d'un nouveau périodique : *La Semaine de Suzette*, qui paraît tous les jeudis. Le programme que s'est tracé *la Semaine de Suzette* est le suivant : Donner d'abord aux petites lectrices des romans écrits pour leur âge. Puis des images, beaucoup d'images, en noir et en couleurs, dont le plus grand nombre amuse au plus haut point et provoque la gaîté. Ensuite des comédies dans le genre de la saynète, que les fillettes puissent jouer sans décors compliqués, sans costumes dispendieux; des devinettes, des jeux nouveaux, mille travaux gracieux, aisés à exécuter d'après les conseils donnés. Sous le titre : *Petite Moisson*, le charmant journal apprendra à ses abonnées une quantité de choses qu'elles ignorent et qui orienteront leur intelligence vers les questions sérieuses, principalement en matière d'histoire et de sciences. Et, couronnant tout cela, la *Semaine* a institué des *Concours* avec prix : voilà, certes, plus qu'il n'en faut pour que le succès, le plein succès, récompense les efforts de la direction. Nous n'avons encore sous les yeux qu'un premier semestre de la publication, revêtu d'un élégant cartonnage illustré en couleurs; mais nous ne doutons pas que la suite soit pour le moins aussi agréable. L'an prochain, nous vous dirons notre sentiment.

11. — Nul ne contestera cette vérité que, malgré ses quatre-vingt-cinq ans sonnés, le *Journal des demoiselles et le Petit Courrier des dames* a su rester jeune, se transformant, s'améliorant, suivant de près, en toutes choses, les progrès des temps si différents qu'il a traversés. Les livraisons, que nous avons sous les yeux, de l'année 1905 de ce périodique, nous apparaissent donc toutes pimpantes de grâce et de force consciente. Très chrétien d'allures, au surplus, il se distingue en outre par le souci d'être toujours littéraire et artistique. A côté de l'important *Album de travaux*, qui complète si heureusement le *Courrier de la mode*, que Mme Marguerite de Bets rédige chaque quinzaine, les abonnées du *Journal* trouvent là, surtout dans la belle édition, dite « édition verte » en raison de la couleur de sa couverture, des patrons sur papier ou sur étoffes, des gravures de modes en couleurs, et aussi, de temps à autre, des images hors texte fort remarquables; par exemple, trois magnifiques fusains (paysages) par Allongé, ou des planches en couleurs : *Le Printemps*, par A. Moreau et *le Baptême*, par A. Robaudi. Il va de soi que le roman occupe ici une place importante; citons entre autres : *Une Tâche*, par Mme Maryan; *Au but*, par Mme Marie Thièry; *Comme une*

plume, par M. A. Alhix ; *Tête ou cœur*, par Mme M. Alanic. Mentionnons aussi de curieuses et attachantes études classées sous la rubrique : *Instruction* : *Le Théâtre d'art à Moscou*, par Mme Th. Bentzon ; *Les Deux Grands Prélats du* XVIIe *siècle* (Bossuet et Fénelon), par M. Ch. Rozan ; *Les Insectes chanteurs et les Insectes d'ornement au Japon*, adapté de L. Hearn par Mme Th. Bentzon ; *M. René Bazin*, par M. C. Lesigne ; *La Femme à travers les religions et les civilisations antiques*, par M. O. de Carladez ; *La Croix rouge*, par M. J. d'Albanié ; *La Princesse Louise de Condé*, par M. J. de la Faye ; *Mme Récamier*, par M. A. Chevalier. Et nous ne parlons ni des poésies, très nombreuses, ni des morceaux de musique, ni des monologues, ni des causeries sur des sujets d'actualité, ni des recettes culinaires, ni de bien d'autres choses encore. Du reste la Partie technique du *Polybiblion* publie mensuellement les sommaires de cet excellent périodique qui, chaque quinzaine, est reçu avec tant de plaisir au foyer familial.

12. — Si, pour leurs toilettes, les grandes personnes peuvent, avec le *Journal des demoiselles*, se « documenter » en même temps qu'elles se distraient et s'instruisent grâce à un texte varié, les fillettes, de leur côté, s'amuseront gentiment en lisant et commentant *la Poupée modèle*. Les contes, nouvelles, historiettes et même les comédies qu'elles sont mises à même de savourer ne leur feront pas, toutefois, perdre de vue l'objet principal du charmant périodique : l'art d'habiller leurs poupées. Et cependant des auteurs, que nous supposons appartenir en totalité à leur sexe, leur offrent successivement des récits de plus ou moins longue haleine, intéressants et abondamment illustrés : *Cet Amour de Paul ! Les Économies d'Étiennette ; Petite Maman ; Le Baptême de Nuremberg ; Le Nécessaire de Madelon ; Chardonneret, Chardonnerette*. un tout mignon petit conte qui leur enseignera la bonté et la charité. Là aussi on trouve des patrons et des planches de toutes les couleurs. Ah ! mais oui ; et tout cela est soigné, pratique et souvent chatoyant. Elles seront bien contentes les petites filles qui, pour leurs étrennes, recevront un abonnement à *la Poupée modèle !*

13. — Tenez-vous à donner à vos enfants une revue hebdomadaire illuminée, pourrait-on dire, d'images en noir, en bleu, en rouge, en violet, toutes jolies, plusieurs admirables et un grand nombre pétillantes de malice et d'esprit de bon aloi ? Alors pensez au *Noël* (de la rue Bayard). Mais si l'aspect matériel de ce gracieux périodique séduit, le fonds littéraire retient, car il est empreint de saine morale, vivifié par l'idée religieuse et animé de la plus franche gaîté. Parmi les romans, nous remarquons au premier rang : *Olivette*, par M. Max Colomban : les scènes, fort dramatiques, se passent en Provence, au temps des croisades, et *la Maison du chapeau de roses*, par Mme Carlottina. Comme nouvelles, il convient de citer : *Le Pudding du Coq couronné*,

par M. Ch. Le Roy-Villars ; *Le Choix de Madeleine*, par M. P. Guy ; *Le Mauvais Zouave*, par Alphonse Daudet ; *l'Héritage de l'oncle Corentin*, par M. Max Colomban ; *Les Mémoires d'un vieux soulier de Noël*, par Mme C. Mayval ; mais il y en a bien d'autres. Et les biographies de personnages célèbres (avec portraits teintés de nuances diverses) et les morceaux de musique, et les articles de sciences vulgarisée ! Concluons : dans *le Noël* on s'instruit, on se moralise, on rit, on chante, on ne s'ennuie jamais et, par dessus tout cela on apprend à aimer Dieu.

14. — Voici un nouveau venu parmi les périodiques illustrés : *Le Grillon du foyer*. Nous avons signalé sa naissance au mois de mai dernier (*Polybibtion*, t. CIII, p. 467). Il est modeste, ainsi qu'il convient aux jeunes ; mais il a oublié d'être insignifiant. *Le Grillon du foyer* (quel joli titre !) est une « petite revue de la famille » qui paraît tous les samedis et aborde tout. En premier lieu, un article de chronique sur les questions à l'ordre du jour ; exemples : *Au Maroc ; La Dîme* (excellent article à faire méditer par les prévenus et les ignorants) ; *L'Article 4 et l'article 6* (de la loi dite de « Séparation ») ; *Le Triomphe des Jaunes* (les Asiatiques) ; *La Surproduction industrielle ; Le Retour à la terre ; Les Retraites ouvrières ; Les Juifs au Maroc ; La Lutte contre la tuberculose*, etc. Vient ensuite un coup d'œil jeté sur les faits les plus saillants de la semaine ; de sorte que le lecteur le plus perdu au fond de la province la plus reculée ne reste étranger à aucun événement important. Après cela, on passe à des romans, nouvelles, variétés choisis avec autant de soin que de goût, et l'on termine par des recettes, des renseignements et des indications utiles de toutes sortes groupés sous le titre spécial : *A la maison*. *Le Grillon du foyer* mérite d'être grandement répandu parmi nos populations ouvrières des villes et des campagnes où le bien qu'il fera est d'autant plus certain qu'il sera lu avec plaisir.

15. — De tous les albums qui nous sont parvenus à l'occasion des étrennes, nul n'égale celui de MM. Job et Montorgueil : *Louis XI*. L'admirable artiste qu'est le premier a exécuté une suite de tableaux splendides de couleur et d'originalité. Quant au second, il a esquissé pour la jeunesse, à grands traits et de façon très pittoresque, l'histoire de ce souverain auquel la France, au lendemain des invasions anglaises, doit son unité progressive. Ce n'est pas tout à fait une apologie du terrible châtelain de Plessis-lès-Tours ; l'auteur n'a garde de dissimuler ses faiblesses et ses fourberies, mais aussi il fait éclater les éminentes qualités de ce roi politique qui a su, par sa diplomatie, le plus souvent exempte de scrupules, laisser à son fils un royaume fort et prospère. Après la mort de son redoutable ennemi, le duc Charles de Bourgogne, on peut dire que le sombre monarque porta la France de son temps à l'apogée de la puissance par la réunion de la Bourgogne et

de la Franche-Comté à la couronne. Deux observations, toutefois, peuvent être faites à M. Montorgueil : l'auteur est-il bien sûr que le Téméraire eut tous les torts de son côté avant d'en venir aux mains avec les Suisses et ceux-ci tout le bon droit? Certains écrivains suisses ne sont pas de cet avis. D'autre part il convient de lui donner l'assurance absolue, formelle, que la Franche-Comté, très attachée au duc Charles, était alors fort loin « d'incliner à revenir dans le giron national » : elle a, au contratre, lutté de toute sa force contre les troupes de Louis XI qui, par trahison, s'emparèrent de Dole, capitale de la province, et la détruisirent complètement (1479). Mais ces observations n'enlèvent rien au double mérite artistique et patriotique de ce superbe album qui fera merveille sur une table de salon.

16. — *Les Caricatures de Puvis de Chavannes* ! Voilà un titre qui sonnera étrangement aux oreilles des nombreux admirateurs (ils sont maintenant légion) du maître à qui l'art français doit quelques-uns de ses plus austères chefs-d'œuvre. L'on n'imagine point le peintre de sainte Geneviève, le grand décorateur des musées de Lyon, d'Amiens ou de Rouen, le poète qui a su exprimer pour la Sorbonne, en une composition exquisement harmonieuse, toute la fête de l'intelligence et du savoir, luttant de verve avec un Daumier, un Gavarni ou un Forain. Il faut pourtant s'y résigner, il faut même reconnaître que Puvis a porté dans la caricature les éclats inattendus d'une gaîté puissante et souvent amère. Ce bourguignon salé, de tempérament médiocrement mystique, aimait à se délasser de la poésie par des plaisanteries quelquefois rabelaisiennes. Obligé par sa célébrité même à faire partie de comités officiels aux séances insupportables, il en égayait l'ennui par ces croquis où se déforme savamment la physionomie humaine. Avec une verve fort différente de l'Inspiration chrétienne ou des radieuses visions du Bois sacré, il dessinait le repas de famille dans la loge du concierge, ou les péripéties effroyables d'un duel, ou le cours de danse... du panier, éloquemment professé par une cuisinière, ou encore une scène invraisemblable d'attendrissement d'un criminel à face de gorille par la musique d'un orgue de Barbarie. Ce sont ragoûts savoureux et souvent de « haulte graisse », comme disait maître Rabelais, et le sel y est parfois un peu gros. Mais comme l'on voit, même aux plus rapides croquis, que l'on a affaire à un merveilleux dessinateur ! Les reproductions (il y a une centaine) rendent avec une fidélité parfaite les moindres traits de la plume ou du crayon, avec les rehauts de blanc et de rouge. Cette précieuse collection humoristique avait été réunie patiemment par le regretté Philippe Gille ; et c'est à Mme Philippe Gille que nous en devons la publication, où la librairie Delagrave a mis tous ses soins ; Mme Marcelle Adam l'a ornée d'une ingénieuse et jolie Préface.

17. — *La Folle Année d'un chien gai* est le titre d'un album humoristique qui ne saurait s'adresser qu'aux grandes personnes. Le bouledogue qui nous apparaît ici a quelques aventures, assez comiques, dont la dernière, notamment, est fort désagréable pour lui, à ce point même qu'il nous déclare mélancoliquement : « Je la crois bien finie ma vie de chien gai. » Les dessins de M. Cecil Aldin sont remarquablement réussis.

18. — L'amusant album intitulé : *Les Bêtes* est né de la collaboration de MM. Moreau-Vauthier pour le texte et de M. Bricard pour l'illustration. Tour à tour nous voyons défiler des scènes où figurent le coq, le poisson, la poule, le cheval, le cochon d'Inde, le papillon, la chèvre, le rat, l'âne, le chat, la vache, etc. Chaque notice se termine par une réflexion morale ou une leçon qui se graveront sans peine dans l'imagination des enfants. Les images sont d'une simplicité voulue, hautes en couleurs, et le cartonnage très réussi : il représente, sur le premier plat, la rencontre du Loup et du Petit Chaperon-Rouge.

19. — Pour guérir son peuple, le souverain du *Royaume des gourmands* imagina certain jour de commander à la mère Michel, pâtissière renommée, une tarte grosse, pour le moins, comme le Panthéon. Et la mère Michel accepta la commande et l'exécuta. Vous devinez ce qu'il fallut de farine, de lait, d'œufs, de sucre, de fruits, etc. Et tous les sujets du prince furent conviés à ce gala fantastique. A ce régal, toujours et pendant longtemps le même, le peuple se fatigua, fut malade, oh ! très malade. Aussi fut-il heureux, au bout du compte, de revenir à une nourriture plus simple et plus saine. Les apothicaires et les médecins, du coup, se montrèrent mécontents; mais comme ils étaient l'infime minorité, il n'y eut pas de sédition. Quant au roi Prosper Ier, il reçut de ses sujets reconnaissants le surnom de Raisonnable. Et voilà ce qui se passa, à une époque indéterminée, au pays des Gourmands, « célèbre dans l'histoire. » Album à méditer par ceux de nos enfants trop enclins au cinquième des péchés capitaux.

20. — Les parents qui désireront occuper l'attention en même temps qu'exercer la patience et la sagacité de leurs enfants trop turbulents ne devront pas hésiter à leur offrir l'album de MM. Aristide Faure et Job, intitulé : *Amazones d'hier et d'aujourd'hui*. Cet album se compose d'une série de planches en couleurs destinées à être découpées pour former une pièce. Entre autres sujets, nous mentionnerons : *Pentésilée, reine des Amazones, Jeanne d'Arc, la Grande Mademoiselle (1627-1693), la Reine Marie-Antoinette, la Princesse Palatine, Une Amazone de l'an XI, la Duchesse d'Angoulême* et *la Reine Louise de Prusse*. Le texte de M. A. Favre fait l'historique succinct de chacune de ces personnalités et indique la manière de monter les morceaux composant les sujets, tous dessinés en couleurs par l'excellent artiste qui signe Job.

21, 22, 23, 24. — On doit à la librairie Hachette quatre albums de M. David Brett, dont le succès sera grand : *Le Chat botté; Cendrillon; Minon, Minet, Minouche* et *les Trois Petits Cochonnet.* Le sujet des deux premiers est si connu que l'indication de leurs titres suffit; le troisième nous raconte de quelle façon la mère de trois petits chatons blancs sait élever ses enfants; quant au dernier, il nous conte les aventures très courtes des trois enfants de la veuve Cochonnet, obligés d'aller chercher fortune à travers le monde. Les deux premiers, Toto et Poulot, se font manger sottement par compère le Loup; mais le dernier, Janot, est plus malin, si malin même qu'il parvient, un beau jour, à faire rôtir l'assassin de ses frères. Ces quatre albums, exécutés sur papier spécial imitant l'étoffe, sont illustrés de dessins en couleurs tout à fait réjouissants. Faisons des vœux pour que, l'an prochain, nous ayions le plaisir de présenter à nos lecteurs et de leur recommander pour leurs enfants une suite à ces albums vraiment originaux et dont les sujets pourraient encore, comme les deux premiers, être empruntés aux vieux contes d'autrefois.

III. — 1. — Il y a plaisir à voyager avec M. Louis Rousselet *Au Vieux Pays de France,* car peu de guides sont mieux instruits du passé et du présent des régions que, soit en chemin de fer, soit à bicyclette, il nous invite à parcourir avec lui dans tous les sens. Ces régions, ce sont la vallée de la Loire depuis Blois jusqu'à la mer, les plateaux de la Sologne et du Berry, la vallée de l'Indre, celle du Cher entre Tours et Vierzon, et cette pittoresque vallée du Loir, si intéressante et relativement si peu visitée, c'est-à-dire, au total, le cœur même de notre patrie. Sans doute, il ne serait pas absolument impossible de reprocher à M. Rousselet de passer à côté de très intéressantes reliques du passé sans les signaler (il n'a pas mentionné, par exemple, ni à Poncé, ni à Saint-Jacques-des-Guérêts, entre Troô et Montoire, ces curieuses peintures murales, découvertes il y à quelques années sous des couches de badigeon, qu'a si bien étudiées naguère l'architecte Laffilée) ; mais peut-on tout voir à bicyclette, même en ne faisant que 50 à 70 kilomètres par jour ? Évidemment non ; ce qui est possible à un piéton ou à un cavalier cesse de le devenir pour un bicycliste qui tiendra toujours à honneur de couvrir dans sa journée — j'en prends pour garant le sage M. Rousselet lui-même (v. p. 33, 274, etc.) — un certain nombre de kilomètres. Ne soyons pas toutefois trop exigeants et remercions bien plutôt notre auteur d'avoir entrepris de ramener sur « le vrai berceau de notre patrie » l'attention des cyclistes, de leur avoir si bien démontré qu'on peut encore faire dans ce pays si visité de véritables petites découvertes. Ainsi M. Louis Rousselet a exécuté une œuvre patriotique et utile. *Au Vieux Pays de France* ne peut sans doute pas, de par son format, être le « vade-mecum » des cyclistes, mais c'est un

livre que tous, avant d'aller visiter les bords de la Loire et de ses affluents, devront lire soigneusement, la carte à côté d'eux, aussi bien pour en localiser les renseignements de toute nature que les remarquables illustrations documentaires.

2. — *Le Chevalier de Puyjalou* est le fils d'un gentilhomme ruiné, qui, établi cabaretier « Aux Vendanges de Suresnes », voit défiler dans son modeste établissement les beaux seigneurs de la Cour du Régent. Le bonhomme, malgré sa position gênée, donne une brillante éducation à son fils unique Roger, caractère entreprenant, esprit fier et délié et, de plus, musicien merveilleusement doué. Le chevalier, voulant se faire une place au soleil, débute comme page du Régent, qui, l'ayant rencontré par hasard, le prend en amitié. Mais le séjour de Paris finit par coûter cher au petit chevalier et il se décide à employer plus utilement son temps en allant réclamer à ses trois oncles, frères de sa mère, une somme de deux cent mille écus dont ils ont frustré son père. L'entreprise n'est pas facile, car les trois frères Poulard, — Grégoire, Barthelemy et Christophe, — rustres et égoïstes, ont juré de garder pour eux la somme en question. Les aventures du chevalier remplissent le volume. Après maintes difficultés, notre héros arrive au but désiré ; le premier oncle, vaniteux et poltron, est si bien amadoué par son neveu qu'il signe une reconnaissance de la dette, très convaincu, du reste, que ses deux frères refuseront d'adhérer à un arrangement qui, dès lors, sera nul. Le second, Grégoire, vieux soldat brutal et violent, est conquis par l'adresse de son neveu dans le maniement des armes ; il signe, comme son frère, avec la même arrière-pensée ; enfin l'oncle Christophe, naturaliste maniaque, est gagné le jour où Roger lui procure un papillon rarissisme, longtemps et vainement poursuivi. Les trois signatures obtenues, il faut bien s'exécuter. Roger épouse sa cousine Odette qui l'a secondé dans son entreprise et, à la stupéfaction de tous, le cabaretier-gentilhomme donne à son « petit chevalier » une dot de deux millions. Récit gaîment et facilement conté, neutre au point de vue religieux, mais parfaitement honnête.

3. — Arnold de Winkelried, un ancien capitaine d'artillerie d'origine suisse, — un des descendants du héros de Sempach, — possède un précieux parchemin dans lequel un gentilhomme bourguignon, ennemi de Charles le Téméraire, a expliqué, sous forme cryptographique, en quel endroit il a caché le trésor qu'il a légué aux Winkelried en reconnaissance de leur généreuse hospitalité. Personne, depuis la fin du xve siècle, n'a pu déchiffrer le grimoire latin du seigneur de Cosne, et n'a pu, par conséquent, découvrir le fameux trésor ; le capitaine Arnold, qui ne veut le retrouver que pour mettre dans l'aisance sa nièce et ses petits-neveux, sera-t-il plus heureux ? Telle est la question que pose M. Pierre Maël au début du *Secret du gouffre*, et qu'il résout

par l'affirmative ; et non content de raconter comment l'oncle Arnold et son jeune neveu, son filleul Arnold Duval, parviennent à comprendre le cryptogramme, il les mont·e partant à la recherche du précieux trésor, et finissant par le découvrir. Mais au prix de quelles péripéties ! Si l'aimable Lucile Amond, la cousine du petit Arnold, et le chien Bosch ne s'en étaient point mêlés, les deux chercheurs seraient sans doute tombés sous les coups de ceux qui comptaient leur ravir, au dernier moment même, les richesses qui leur appartenaient par héritage et qu'ils venaient de retrouver au péril de leur vie. Lisez donc *le Secret du gouffre!* Rien n'est plus passionnant que ce joli roman, duquel le sentiment religieux n'est pas exclu, qui contient quelques pages intéressantes sur l'histoire de la Suisse, et qui montre, comme il convient, le vice puni et la vertu récompensée.

IV. — 1. — Un navire, *le Dakar*, s'est perdu corps et bien, sans causes connues, au moment où il allait entrer dans le port de Marseille. Enquête, naturellement. Résultat : zéro, jusqu'au jour où un Marseillais amateur de navigation sous-marine, l'ineffable Crocrognousse, vient faire au juge d'instruction chargé de l'affaire, M. Féraud, des révélations sensationnelles. A cette heure, dans notre grande cité méditerranéene, arrivait François Aubry, ami intime du juge, commandant un sous-marin ancré dans le port. Vite, embarquent avec Aubry, M. Féraud, Crocrognousse, un gabier de confiance et un scaphandrier espagnol. Les cinq hommes, à bord du sous-marin, disparaissent sous les flots et piquent tout droit du côté de l'épave du *Dakar*, qu'ils ne tardent pas à distinguer brillamment éclairée... Un autre navire, très extraordinaire, était en train de « dévaliser » le bateau naufragé. Déjà le commandant s'apprêtait à torpiller le pirate d'un nouveau genre lorsque son bateau, ses compagnons et lui-même, furent réduits à l'impuissance subitement et, non moins subitement, appréhendés et emprisonnés. Peu après, le pirate mystérieux se mettait en mouvement et, à travers l'espace liquide, filait tranquillement. Longtemps, sans savoir où ils étaient ni quel allait être leur sort, les cinq compagnons voguèrent ainsi. Ils arrivèrent enfin à destination... à l'île du Travail, située dans la mer des Indes. Là, s'était installé un peuple de bandits mystérieux dont le but unique était l'exploitation des richesses enfouies au fond de la mer ou le naufrage provoqué au moyen d'engins sous-marins d'une puissance fantastique. Les prisonniers auraient bien voulu s'en aller ; mais pas moyen ; laissés en liberté relative, on ne tarda pas à les convaincre que toute tentative de fuite serait vaine : l'île était entourée au loin de bancs de récifs nombreux et inabordables. Il fallut se résigner et chacun fut inscrit pour une occupation en rapport avec ses aptitudes. Bientôt remarqué, le lieutenant Aubry, un vrai puits de science, se vit offrir par le grand maître de l'étrange royaume, sa fille unique, belle à miracle et

riche comme pas un monarque du monde ne peut l'être. Mais cela ne tentait nullement le brave officier : gendre d'un voleur de haute envergure, jamais ! Et ne pouvant fuir par la mer, il détermine ses compagnons à prendre la route des airs. Parfaitement. Et l'évasion a lieu au moyen d'un ballon qu'il arrive à fabriquer. Les fugitifs tombent dans une île anglaise, d'où ils reviennent en France ; mais Aubry grince des dents, quand même ; et le livre se ferme sur une menace à l'adresse de celui qui l'a, pendant un temps, privé de sa liberté. Nous verrons peut-être, l'an prochain, M. André Laurie donner une suite au *Maître de l'abîme*. Attendons.

2.—Jacques Saverne, fils d'un industriel ruiné par son associé nommé Wylder, soutient par son travail sa mère veuve et sa grand'mère. Une occasion se présente à lui de gagner une prime de deux cent mille francs en découvrant en Macédoine une carrière de vert antique. L'entreprise le tente, mais il est arrêté en apprenant qu'elle doit rendre service au fils de l'ennemi de sa famille, Maurice Wylder, prisonnier des brigands albanais. L'influence de sa mère, qui lui rappelle sa *Fière Devise* « Quand même », décide Jacques à partir ; de nombreuses et périlleuses aventures l'attendent dans cet étrange pays, mais il atteint le but qu'il se propose, contribue à la délivrance de Wylder et rapporte l'aisance au pauvre foyer de sa mère. Dans ses chevauchées à travers les montagnes albanaises, Jacques rencontre Noelle Wylder, sœur de Maurice. Une sympathie profonde l'attire vers elle, mais il refoule ce sentiment : n'ayant pu pardonner au père, il n'épousera pas la fille. Plus tard, c'est Mme Saverne, la mère de Jacques, qui, séduite par les qualités charmantes de l'enfant innocente, poussera son fils vers le bonheur qui s'offre à lui et qui, généreusement, l'amènera au pardon des injures et à l'oubli du passé. Comme on le voit, la donnée de ce récit est absolument morale et les aventures de Jacques en Macédoine amuseront beaucoup les jeunes lecteurs de dix à douze ans.

V. — 1. — *Les Témoins du passé* sont les châteaux, les églises, les fontaines, les abbayes, les croix et les calvaires, les retables, trésors de la vieille France, souvent enfouis au fond des provinces et que le beau volume de M. C. Géniaux, bien illustré et bien relié, fait revivre à nos yeux. Comme livre d'étrennes, nous préférons de beaucoup un ouvrage de ce genre, qui initie l'enfant aux gloires de son pays, à tous les romans, même aux meilleurs. Autour des monuments, « témoins du passé » s'enguirlandent des légendes et des traditions, de vieux usages et de curieuses coutumes, qui, rappelés par l'auteur au cours de sa promenade, donnent aux pierres muettes la vie qui leur manque. Une part très large est faite à la Bretagne, où, plus qu'ailleurs, les ruines ont échappé à une destruction complète et où les églises conservent encore des restes admirables de l'art du moyen âge. Les idées et les senti-

ments de l'auteur sont justes et son livre peut être recommandé à ceux qui veulent intéresser et instruire, au moyen des étrennes, les enfants placés sous leur dépendance.

2. — La marquise de Clarens et sa sœur Lady Roswald, deux sœurs jumelles, dont la ressemblance est prodigieuse, vont s'embarquer pour l'Angleterre, fuyant les excès de la Révolution. Au dernier moment cependant, la marquise recule et, se décide à retourner à Clarens pour y visiter la tombe de son mari et veiller sur l'héritage de son fils. Elle y trouve son intendant Jean Raffut installé en maître et celui-ci, furieux de ce retour imprévu, assassine sa maîtresse. Le crime demeure ignoré de tous et Raffut devient propriétaire du beau domaine. Il élève près de lui sa nièce Geneviève, *la Demoiselle blanche*, pure et douce créature qui garde au fond du cœur un culte pour tout ce qui touche aux anciens maîtres du château. Longtemps après, quand la paix est revenue en France, le marquis de Clarens, fils unique de la pauvre femme assassinée, arrive à Clarens pour réclamer son héritage et pénétrer le secret de la mort de sa mère. Il trouve dans Geneviève une amie et une alliée ; sa nature affectueuse et rêveuse s'attache à la jeune fille et, malgré la différence des conditions, il l'épouse à la grande satisfaction de Jean Raffut. Celui-ci,, en effet, pourra jouir, sa vie durant, de son bien mal acquis, dont Frédéric de Clarens accepte de n'hériter qu'après lui. Mais le criminel a compté sans Lady Roswald. Convaincue que sa sœur a été la victime de Raffut, cette dernière vient à Clarens, et, la nuit, elle paraît aux yeux de l'intendant infidèle, dans la chambre même où sa sœur a été frappée. L'apparition de celle qu'il prend pour la marquise défunte provoque chez le meurtrier une attaque à laquelle il succombe sans que ni le marquis ni Geneviève soupçonnent jamais le double drame qui s'est déroulé dans cette chambre fatale. Récit mouvementé et très honnête.

VI. — 1. — *Mérites obscurs*, par M. L. d'Avezan, est un bon roman, intéressant, bien écrit, moralisateur. Tout au plus peut-on regretter de n'y pas voir une note religieuse. La famille des Carrier est une famille d'ouvriers de Paris, composée du père, de la mère et de trois enfants, dont Marie-Louise, l'héroïne du roman. Les Carrier seraient heureux et vivraient à l'aise, si la mère n'était d'une avarice sordide et s'il ne survenait au père un terrible accident qui le rend impotent pour le reste de ses jours. La dureté de la mère surtout risque de déterminer les pires malheurs. Heureusement, Marie-Louise, la fillette aînée, est le « mérite obscur » qui sauvera tout. Son père, détourné du foyer familial, a pris l'habitude du cabaret. La misère peut s'ensuivre. Marie-Louise a compris qu'il fallait sortir du milieu faubourien où végètent tous les siens. Les circonstances favorisent ses projets. Un cousin [illegible] Normandie lui signale une petite propriété à acheter, et la jeune fille

décide tout son monde à émigrer en province. A la campagne, tout s'arrange, et le bonheur ne tarde pas à revenir dans l'heureuse maison, tandis que Marie-Louise, devenue le modèle des fermières, épouse un jeune homme digne d'une si vaillante et si bonne compagne. Les descriptions du quartier ouvrier de Paris, comme celles de la campagne normande sont instructives et bien faites.

2. — *Ma Petite*, par M. A. Dourliac, est bien le roman qui doit plaire aux jeunes imaginations, tout en étant d'ailleurs de fonds très moral. A la peinture des caractères, s'ajoute l'intérêt des évènements imprévus, et si tout y commence assez mal, tout y finit à souhait. La famille Dorigni est composé du père, de la mère, d'un fils, vrai « fils à papa », et d'une fillette charmante. Le père et la mère périssent dans l'incendie de l'Opéra-Comique. Ce grand malheur donne à réfléchir au jeune homme, Hubert Dorigni : il prend la vie au sérieux, il se fera une situation et il veillera à l'éducation de sa petite sœur. La Providence met sur son chemin une institutrice parfaite, qu'il épouse. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, cette jeune femme, qui devient la sœur aînée de la petite Jeanne, trouve une dot en même temps que Hubert apprend qu'il est très riche lui même. L'action est bien menée et l'intérêt va grandissant jusqu'au dénouement.

VII. — 1. — Parmi les trois volumes de la *Bibliothèque rose*, qui figurent cette année dans la collection des livres d'étrennes, *Blancs et Jaunes*, par un auteur aimé du public enfantin, Mme Chéron de la Bruyère, nous raconte les expériences de deux petits Tonkinois, Roger Brécourt et son camarade Tsi. Ces deux enfants ont été envoyés en Europe par le père du premier afin d'être élevés par M. Brécourt et sa femme, oncle et tante de Roger. L'arrivée des petits étrangers dans le milieu familial de la rue Tronchet provoque une sensation toute naturelle chez les enfants de la maison, Marguerite, Jean et Odette, et bientôt les espièglerie de Roger et son caractère arrogant et difficile mettent à l'épreuve la patience de ses hôtes ; Tsi, plus doux, gagne bien vite toutes les sympathies. Peu à peu cependant les heureuses influences qui l'entourent agissent favorablement sur Roger, qui devient travailleur et raisonnable ; ces progrès sont compromis un instant par le retour en Europe de sa mère qui le gâte affreusement, mais son naturel droit reprend le dessus et quand le livre se ferme, Roger, Tsi, Jean et leur ami André se trouvent en bonne voie d'arriver aux grandes écoles. A travers le volume sont semés de gais récits de parties de pêche, d'excursions de vacances, qui ne manqueront pas d'amuser les petits lecteurs.

2. — *Miss Linotte*, par Mlle du Planty, s'adresse à des enfants encore plus jeunes ; ils y verront combien, malgré son bon cœur et son esprit vif, Miss Linotte, autrement dit Jacqueline Valcourt, se rend

insupportable aux siens par son étourderie; plusieurs expériences fâcheuses où la pauvre Jacqueline essuie force humiliations et où, sans le vouloir, elle afflige ceux qu'elle aime, lui inspirent le désir de se corriger de sa légèreté. Tout d'abord, ses efforts sont bien peu réussis et sa « tête de linotte » la conduit à commettre mille bévues; mais une aventure plus grave que les autres, dans laquelle « Miss Linotte » est entraînée par des bohémiens, l'impressionne au point de la rendre tout à fait et pour toujours réfléchie et raisonnable. Comme on le voit, rien de mieux pensé que cette historiette vivement et gaîment contée pour les tout petits.

3. — Les *Nobles Cœurs*, du livre de Mme Jeanne Cazin, sont M. et Mme de Raive, qui, émus du malheur d'une famille de pêcheur, privée de son chef, se chargent des petits orphelins, à qui ils font donner une excellente éducation et qui deviennent les camarades et les amis de leurs enfants. Le volume nous raconte les joies, les occupations, les amusements et aussi les difficultés et les chagrins de cette bande d'enfants, parmi lesquels Didier d'Orthez, petit garçon égoïste, cruel et mal élevé, sème le trouble et le chagrin. En fin de compte, le malheureux Didier est victime de sa désobéissance : en jouant avec une arme à feu il se défigure et perd la vue, châtiment un peu radical peut-être, mais dont le résultat est de rendre l'infortuné aussi doux et aussi laborieux qu'il a été jusque-là paresseux et provocant.

VISENOT.

N. B. — A l'heure même où nous expédions à l'imprimerie le bon à tirer du grand article qui précède, nous recevons plusieurs volumes qui auraient dû y figurer, mais dont le comple rendu est forcément renvoyé au mois prochain. Toutefois nous en donnons la bibliographie à la fin de la *Chronique*, avant les Tables semestrielles.

BEAUX-ARTS

1. *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de ANDRÉ MICHEL. Tome Ier. Première Partie. Paris, Colin, 1905, in-8 de IV-440 p., avec 207 grav. et 5 pl. hors texte, 15 fr. — 2. *Répertoire de peintures du moyen âge et de la Renaissance (1280-1580)*, par SALOMON REINACH. Tome Ier. Paris, Leroux, 1905, in-12 de IV-710 p., avec 1046 grav., 10 fr. — 3. *Esquisse d'une histoire de la collection Campana*, par SALOMON REINACH. Paris, Leroux, 1905, in-8 de 135 p., 3 fr. — 4. *La Peinture en Europe. Rome, les musées, les collections particulières, les palais*, par GEORGES LAFENESTRE et EUGÈNE RICHTENBERGER. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1905, in-8 de XVI-404 p., avec 100 photogravures, cartonné, 10 fr. — 5. *Les Grands Artistes. Douris et les Peintres de vases grecs*, par EDMOND POTTIER. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 25 grav., 2 fr. 50. — 6. *Les Grands Artistes. Praxitèle*, par GEORGES PERROT. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 25 grav., 2 fr. 50. — 7. *Les Grands Artistes. Lysippe*, par MAXIME COLLIGNON. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 8. *Les Grands Artistes. Jordaens*, par FIERENS GEVAERT. Paris,

Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 9. *Les Grands Artistes, Rembrandt*, par Émile Verhaeren. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 10. *Les Grands Artistes. Claude Lorrain*, par Raymond Bouyer. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 11. *Les Grands Artistes. Percier et Fontaine*, par Maurice Fouché. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 25 grav., 2 fr. 50. — 12. *Les Grands Artistes. Gros*, par Henri Lemonnier. Paris, Laurens. s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50.

1. — La première partie du tome Ier de la grande *Histoire de l'art*, dirigée par M. André Michel, dont le *Polybiblion* annonçait la publication en fascicules dès avril dernier, forme un volume de 440 pages. Il y en aura quinze autres de même dimension, non moins abondamment illustrés, et dont l'intérêt ira toujours croissant à mesure qu'ils approcheront davantage des temps modernes. Celui-ci, tout austère, est un livre d'archéologie. On y trouve exposés les commencements de l'art chrétien en Occident, par André Pératé ; l'Architecture romaine en Occident avant l'époque romaine, par Camille Enlart ; l'Art byzantin, par Gabriel Millet ; la Peinture en Occident du ve au xe siècle en dehors de l'Italie, par Paul Leprieur ; la Peinture dans l'Italie méridionale du ve au xe siècle, et la sculpture en Italie du vie au xe siècle, par Émile Bertaux ; les Influences orientales, par J.-J. Marquet de Vasselot ; enfin, l'Art de l'époque barbare, par Émile Molinier. Certains de ces chapitres, ceux notamment de MM. Millet et Leprieur, sont des travaux originaux sur bien des points, et dont l'érudition fait honneur à notre pays. Dès maintenant on peut apprécier l'importance du monument, qui dépasse de beaucoup tous les essais analogues de l'étranger. Nous aurons le plaisir de le voir s'élever de volume en volume, et de nous initier par lui aux efforts successifs de l'art humain pour imiter la nature, et glorifier la beauté divine.

2. — Je n'ai qu'un mot à dire du *Répertoire de peintures du moyen âge et de la Renaissance* de M. Salomon Reinach : c'est un ouvrage indispensable. Ce n'est, en vérité, que la première partie d'un ensemble qui comprendra trois volumes, et peut-être plus ; mais il y a déjà, dans les 1046 gravures au trait qui sont mises à notre disposition pour un prix très modique, des trésors de renseignements que nous ne pourrions trouver ailleurs. M. Reinach a entrepris d'appliquer à l'étude de l'art moderne le système de classement dont son *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* ou encore celui des *Vases peints* nous ont donné les modèles pour l'art antique ; œuvre difficile et méritoire entre toutes, car le terrain à explorer est immense et couvert de la végétation la plus touffue. Il a choisi avec raison le vieux mode du dessin au trait, comme suffisant à expliquer avec le maximum de clarté les caractères distinctifs de chaque composition ; et il est très vrai que la reproduction directe d'après photographie aurait échoué, dans la moitié des cas, tout au moins. Ses documents viennent de

partout, musées, églises, collections particulières, catalogues de vente; il les fait suivre de notices en quatre ou cinq lignes qui donnent le lieu d'origine, l'auteur connu ou probable, le sujet, et la bibliographie essentielle. En outre, trois Index, à la fin du livre, en permettent la consultation rapide. Le classement, du reste, est par séries iconographiques, sauf pour les portraits, disséminés au hasard, mais que l'Index permet de rejoindre. Sans doute plus d'une attribution demande à être revisée, et les lecteurs de M. Reinach sont invités à collaborer en ce sens; mais en un pareil labeur les critiques s'effacent tout d'abord devant le mérite immense de l'entreprise.

3. — L'*Esquisse d'une histoire de la collection Campana*, par le même auteur, a d'abord paru en articles dans la *Revue archéologique*. On sait toute l'importance de cette réunion extraordinaire d'objets d'art antiques et de peintures du moyen âge et de la Renaissance, dont le gouvernement de Napoléon III fit l'acquisition pour le Louvre. Ce que M. Reinach nous révèle, ce sont les origines de la collection, les motifs qui déterminèrent l'étrange archéologue italien à vendre, et Napoléon III à acheter, les rivalités de la Russie et de l'Angleterre, les ruses romaines, puis les discordes au sein du Louvre, et la dispersion lamentable, dans tous les musées de province, de pièces qui perdaient, isolées, la grande valeur qu'elles eussent gardée, rassemblées pour la curiosité et l'étude. C'est une histoire comique et tragique à la fois, que les collectionneurs liront avec profit, et que les conservateurs de musées devront méditer.

4. — J'ai dit ici même, à diverses reprises, tout le bien qu'il fallait penser de la collection de la *Pinacoteca* [illegible], que rédigent MM. Lafenestre et Richtenberger. Ces excellents catalogues raisonnés, accompagnés chacun de cent photogravures d'une netteté parfaite, sont les plus utiles instruments de travail que l'on puisse souhaiter. Les notices générales que l'on y trouve insérées, les jugements des plus notables critiques reproduits à la suite de la description des principaux tableaux, leur assurent un succès durable. Le dernier volume, consacré aux *Palais, musées et collections* [illegible] est de tous le plus précieux et celui qui contient le plus d'inédit. L'inventaire des tableaux et fresques que possèdent les familles princières Barberini, Colonna, Doria, Rospigliosi, [illegible] non seulement dans leurs galeries fidéicommissaires, mais aussi dans leurs appartements privés, la liste des œuvres souvent exquises qui composent des collections plus intimes, telles de la princesse de Santa-Fiora, de Mme Hertz, du sénateur Barracco, de [illegible], de [illegible] Blumenstihl, des princes Chigi et Pallavicini, [illegible] l'énumération des trésors que renferment le palais du Quirinal, le palais Farnèse, la Farnésine et la Villa Madame, et surtout les galeries municipales et

royales. Joint au volume précédent, qui traitait du Vatican et des églises romaines, ce livre d'érudition, qui est tout à la fois un album d'images parfaitement choisies, offre aux visiteurs de la Ville Éternelle le plus sûr des guides et le plus fidèle des souvenirs.

5, 6, 7. — La collection des *Grands Artistes* a été vaillamment menée, cette année-ci, par l'éditeur Laurens. Huit volumes ont paru, dont les trois premiers, qui traitent de l'art grec, ont été confiés à des spécialistes, membres de l'Académie des inscriptions. M. Edmond Pottier a traité de *Douris et des Peintres de vases grecs* avec cette intime pénétration qui nous ferait croire qu'il a, dans une existence antérieure, vécu fraternellement avec les ouvriers attiques, et qu'il se souvient. Rien de leur délicat métier ne lui est étranger ; il a vu façonner l'argile des vases ; il sait de quelles couleurs on l'a enduite, et comment on en a dosé la cuisson. C'est en sa présence que le peintre, assis sur un escabeau, et tenant d'une main la coupe qu'il appuie sur ses genoux rapprochés, affile entre ses doigts la pointe de son pinceau avant de la promener sur la surface poreuse (fig. 25). Et si ce peintre s'appelle Douris, c'est que Douris est celui dont le nom revient le plus souvent parmi les signatures des vases que nous possédons, et que, tout en étant peintre, il fut aussi fabricant, comme cet Euphronios, jusqu'ici uniquement célébré, pour ne pas dire connu, des historiens d'art. A défaut d'une biographie impossible, le seul document qui nous renseigne sur Douris étant sa signature, M. Pottier nous fait connaître par le menu la condition sociale d'un peintre de vases à Athènes, son atelier, son outillage, ses procédés de travail ; et, analysant les œuvres qui nous ont été conservées, il se trouve écrire le chapitre le plus vivant et le mieux informé qui soit de l'histoire de la peinture grecque. — M. Georges Perrot, l'éminent auteur de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, nous expose tout ce qu'il est possible de savoir aujourd'hui de *Praxitèle*, depuis que la merveilleuse découverte de l'Hermès d'Olympie nous permet de juger ce grand maître sur une de ses plus précieuses œuvres originales. Je n'ai pas à dire de quelle forte érudition tout ce travail d'apparence légère est soutenu ; ce qui frappera le lecteur dès les premières pages, c'est l'allure très vivante et moderne d'une causerie athénienne. M. Perrot ne cache pas son admiration pour le sculpteur de l'Aphrodite de Cnide et l'ami de la célèbre Phryné : il ne redoute même pas certaines anecdotes dont une jeune fille insuffisamment moderne pourrait s'effaroucher, tant la déesse de Cnide a une grâce irrésistible ! — Le sculpteur choisi par M. Collignon est beaucoup plus austère ; c'est le dernier en date des maîtres classiques, *Lysippe*, l'imagier d'Alexandre le Grand. Précurseur de l'art hellénistique, cherchant dans l'observation de la nature des ressources nouvelles pour ranimer un art défaillant, il transforme le canon de la sculpture grecque,

et se rapproche des maîtres modernes par son interprétation plus libre et pittoresque, bien que nulle partie n'en soit laissée au hasard. La minutieuse analyse de l'art si savant et raisonnable de Lysippe est vraiment un modèle de logique et de clarté.

8, 9, 10, 11, 12. — Les derniers volumes publiés ne sont pas d'aussi haute valeur, mais ils méritent tous d'être lus, et leur jolie illustration leur vaudra souvent encore plus d'un regard. Le *Jordaens* de M. Fierens Gevaert vient à point pour conserver le souvenir de l'Exposition d'Anvers où fut glorifié, cet été, le narrateur infatigable des ripailles flamandes. C'est vraiment un très beau peintre, malgré le terre à terre de son idéal, et Rubens n'a pas mieux immortalisé les grasses divinités païennes ; mais s'il s'agit des joies de la goinfrerie, son lyrisme s'élève jusqu'aux nues. Je ne parle pas des sujets chrétiens, où il n'est, bien entendu, et comme Rubens lui-même, qu'un excellent coloriste. — *Rembrandt* a pour biographe l'auteur des *Villes tentaculaires*, M. Émile Verhaeren. On me permettra de préférer Fromentin, bien que je ne dédaigne aucunement l'« écriture artiste » de M. Verhaeren, et le tourbillon enfiévré de certains de ses poèmes. Mais ici nous avons de la prose, une prose saccadée, haletante, illuminée d'éclairs. Ce n'est certes point banal, et pourtant ce serait pénible à la longue, si les brèves proportions de ces aimables livres d'art n'en rendaient la lecture toute facile et rapide. — M. Raymond Bouyer a eu affaire, lui aussi, à un peintre de la lumière, au radieux *Claude Lorrain*. Son petit livre plaît par un tour aisé et gracieux, qui s'harmonise au choix parfait et l'exécution entièrement satisfaisante de l'illustration. Mais ce n'est pas assez de louer des agréments tout extérieurs ; il me faut rendre justice aux mérites très sérieux de cette « biographie critique. » Jusqu'ici seul travail vraiment critique dont Claude eût été l'objet était l'ouvrage considérable, depuis longtemps épuisé, de Lady Dilke ; la première elle avait puisé aux biographies de Sandrart et de Baldinucci pour retracer la vie du grand artiste. Plus brièvement, mais avec un sens très juste des difficultés à vaincre, M. Bouyer a su faire à la légende sa part ; il a tiré de Baldinucci l'indispensable complément du récit de Sandrart, mais c'est à ce dernier, avec grande raison, qu'il accorde confiance. — *Percier et Fontaine* sont-ils de *grands artistes* ? J'en doutais un peu ; j'en doute encore après avoir lu le travail très consciencieux de M. Maurice Fenché. Certes, l'Arc de Triomphe du Carrousel est un bijou ; il l'était mieux encore, avant la ruine des Tuileries ; mais ce n'est pas une œuvre nouvelle, et qui caractérise une époque, non plus que la Chapelle Expiatoire, si ingénieux qu'en paraisse l'agencement. L'Empire et la Restauration, qui ont eu de bons sculpteurs et de grands peintres, n'ont pas eu d'architectes ; et Percier et Fontaine, en codifiant le style Empire, qu'ils n'ont pas créé, car il

remonte à Louis XVI, et en donnant une vive impulsion à tout l'art décoratif renouvelé de l'antique, ont acquis des titres à une demi-gloire, ou plutôt à une mention honorable devant la postérité. — *Gros* a trouvé en M. Henry Lemonnier, l'éminent professeur d'art de la Sorbonne, un biographe sans complaisance ni hostilité préconçues. Ce « précurseur sans le vouloir », qui « n'eut jamais que des instincts techniques et ne professa que des théories surannées », a excité jadis des enthousiasmes qu'il nous est difficile de partager et presque de comprendre. Le peintre d'Eylau et de Nazareth a été arrêté par l'académisme sur la route du sublime ; et Delacroix, qui l'admire, lui attribue généreusement ses propres dons. Il serait intéressant de rechercher jusque dans ces toiles illustres le germe des défauts gigantesques qui seuls, et sans compensation aucune, éclateront à la coupole du Panthéon. Les mêmes contrastes apparaissent dans les portraits. Gros a eu l'impudence de signer des toiles dont rougirait un débutant à l'École des beaux-arts, lorsqu'en même temps il peignait ces chefs-d'œuvre, le Fournier-Sarlovèze du Louvre, le La Riboisière du Musée d'artillerie. Il manque au livre de M. Lemonnier, si remarquable à bien des égards, l'étude de Gros portraitiste ; l'auteur a cru devoir s'en excuser ; mais n'eût-il pas mieux fait de négliger de misérables essais académiques pour insister, comme il convenait, sur cette partie vitale, et assurée de survivre, d'un œuvre si prodigieusement inégal ?

ANDRÉ PÉRATÉ.

(*A suivre.*)

SCIENCES ET ARTS

Die religionsphilosophische Lehre Saadja Gaons über die Hl. Schrift ; übersetzt und erklärt von Dr WILH. ENGELKEMPER. Münster, Aschendorff, 1903, in-8 de VIII-74 p. — Prix : 3 fr.

Saadia Gaon le Fayoumite, ainsi que le traducteur le rappelle dans sa Préface, passe pour le prince des philosophes juifs du moyen âge, pour le premier d'entre eux par l'importance, l'influence et la date. Cette appréciation devrait cependant être un peu rectifiée ; car il y a eu sûrement des philosophes juifs avant Saadia, et Saadia lui-même a moins été un philosophe qu'un exégète qui a mêlé à l'exégèse beaucoup de raisonnements d'ordre philosophique. Quoi qu'il en soit, son traité intitulé « Livre des articles de foi et des vérités rationnelles, *âmânât wa'l-itikâdât* » a joui d'une assez grande popularité au moyen âge. Écrit en arabe, en 933 de l'ère chrétienne, ce traité a été deux fois traduit en hébreu, la seconde fois par un membre de la célèbre famille d'Ibn Thibbon. Landauer en a édité le texte arabe, d'après deux manuscrits, en 1880 ; Bloch avait, l'année d'avant, donné une traduction allemande du premier chapitre, d'après l'hébreu d'Ibn Thibbon. Aujourd'hui

nous avons affaire à une traduction allemande du troisième chapitre (traité), faite principalement d'après l'arabe. Ce troisième chapitre porte sur les préceptes et les défenses de la religion. La raison d'être de la loi en général et de chaque commandement en particulier, y est recherchée; l'auteur se demande, par exemple, au début, pourquoi il a mieux valu pour l'homme être sanctifié au moyen de la loi, plutôt que de l'être par le bon vouloir de Dieu, sans la loi; ensuite il explique la nécessité de la prophétie et du miracle, il expose les fondements rationnels et traditionnels de l'autorité en matière religieuse, il prouve que la loi ne pourra jamais être abrogée. Remarquons en passant que, contrairement aux talmudistes, qui plaçaient le criterium de la vérité religieuse dans la continuité de la chaîne des traditions, Saadia le place dans le consentement général. En somme, il se dégage de ce traité une philosophie assez haute, simple, pas trop savante, plutôt un peu populaire, et qui ne laisse pas d'avoir même parfois une légère senteur de naïveté. Le document est néanmoins important pour l'histoire de la philosophie du moyen âge.

La traduction est mise en valeur par un travail très appréciable d'annotation. BARON CARRA DE VAUX.

La Vie des animaux illustrée, par EDMOND PERRIER. Fascicule n° I des *Oiseaux : Les Perroquets*, par J. SALMON. Paris, Baillière, s. d. (1905), gr. in-8 de 40 p., avec 3 planches en couleurs. — Prix : 2 fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire ici, l'année dernière, tout le bien que nous pensions de cette superbe publication, en analysant les trois premiers fascicules, concernant les mammifères, dont l'ensemble forme aujourd'hui deux volumes illustrés de 80 planches coloriées et de nombreuses photogravures. Voici le commencement des deux volumes consacrés aux oiseaux, qui formeront vingt fascicules avec 60 planches en couleurs et beaucoup de photogravures. Le fascicule n° 1, que nous avons sous les yeux, traite des perroquets. Il intéresse tout particulièrement les amateurs d'oiseaux parleurs, bien que tous les perroquets ne soient pas aptes à imiter la parole humaine. En tout cas ils sont toujours curieux à voir et à étudier; et les superbes planches en couleurs, reproduction photochromique des excellentes aquarelles de W. Kuhnert, ajoutent un charme puissant à la description de ces oiseaux. Nous exprimerons cependant à nouveau le regret que l'on n'ait pas jugé artistique l'impression des noms sous les gravures en couleurs, ce qui oblige le lecteur à s'en référer au texte pour connaître les oiseaux représentés. Quoiqu'il en soit, on lira avec plaisir les quarante pages consacrées par M. J. Salmon aux perroquets, comme on admirera les trois planches en couleurs qui les accom-

pagnent. La première, qui représente trois perroquets verts, gris et rouges, est surtout remarquable. A.-A. FAUVEL.

Contributions from the United States National Herbarium. Vol. IX. **The useful plants of the Island of Guam**, with an Introductory account of the physical features and natural history of the island, of the character and history of its people, and of their agriculture, by WILLIAM E. SAFFORD. Washington, Government printing Office, 1905, in-8 de 416 p., avec 59 planches et 1 carte.

Les Américains ayant, vers 1900, obtenu de l'Espagne la cession de l'île de Guam, une des Mariannes ou Ladrones, l'ont aussitôt étudiée avec soin, et M. W. E. Safford nous donne, dans cet excellent travail bourré de renseignements, une véritable monographie de cette île, illustrée de 59 planches en similigravure, représentant pour la plupart les plantes les plus utiles qui y croissent. Les 160 premières pages contiennent l'histoire abrégée de l'île de Guam, depuis sa découverte, le 6 mars 1521, par Magellan venant d'Europe par le détroit qui porte encore son nom. Cette histoire est extrêmement intéressante. La liste d'ouvrages consultés ayant trait à la botanique générale, mais plus particulièrement à celle des îles de l'Océanie, n'occupe pas moins de 10 pages. Le reste de l'ouvrage consiste en un catalogue très complet, rédigé par ordre alphabétique de noms, tant latins que polynésiens ou chamorro (langue de Guam), de toutes les plantes poussant dans l'île à l'état spontané ou importées. La synonymie y est très suffisamment indiquée ainsi que les principaux usages de ces plantes, dont une grande partie croissent dans les îles éparses de l'Océan indien, depuis les Philippines jusqu'à Madagascar. Un certain nombre ont des noms malais et sont connus sous ces noms dans les limites que nous indiquons. Nous n'avons qu'à complimenter M. W. E. Safford sur son excellent travail qui sera utile à plus d'un colon dans nos possessions tropicales.

A.-A. FAUVEL.

Traité élémentaire de photographie pratique, par G.-H. NIEWENGLOWSKI. Paris, Garnier, 1905, in-12 de 420 p. — Prix : 3 fr.

Les traités plus ou moins élémentaires de photographie sont innombrables, et cependant, — le dernier paru le prouve amplement, — le sujet n'est pas épuisé. Tout a peut-être été dit, mais souvent d'une façon si incomplète, si inexacte et même si peu compréhensible, qu'il faut savoir gré à M. G.-H. Niewenglowski d'avoir édité, sous forme de traité élémentaire, les leçons qu'il professe depuis dix ans à la section Montparnasse de l'Association philotechnique. Tous les sujets que le photographe amateur ne peut se dispenser d'aborder sont examinés dans les détails nécessaires, avec la plus grande clarté. Çà et là, un court et limpide exposé théorique fait comprendre, et par suite, rete-

nir le procédé pratique ; je signalerai, à ce propos, la théorie du développement, que trop d'auteurs ont négligée, et sans laquelle il est cependant impossible de conduire intelligemment les diverses opérations qui président à la formation du cliché.

Les formules principales sont citées au cours du volume, en nombre assez limité pour que le choix n'en soit pas difficile. D'autres formules d'un emploi moins fréquent, sont réunies sous forme d'appendice.

De nombreuses gravures, pour la plupart inédites, différentes de celles que les éditeurs se passent trop souvent et qui ont été vues cent fois, complètent heureusement toutes les explications données.

Afin de conserver à son ouvrage le caractère élémentaire, M. G.-H. Niewenglowski n'a pas mentionné les procédés nouveaux, d'une application moins usuelle et plus délicate. Il feront la matière d'un traité complémentaire, que l'auteur nous annonce, et qui, nous en sommes persuadé, ne le cèdera en rien au très intéressant volume que nous venons d'analyser sommairement. J. C. T.

LITTÉRATURE

Poésie latine. Épitaphes. Textes choisis et commentaires publiés par FRÉDÉRIC PLESSIS, avec le concours de EGGLI, FOCILLON, GAUTREAU, JOLLY, DE L'ÉRÉRA, RIEMANN. Paris, Fontemoing, 1905, in-16 de LXI-305 p. — Prix : 4 fr.

Parmi les inscriptions tombales recueillies et publiées dans ce volume bien peu sans doute sont des œuvres littéraires au sens complet du mot : mais chacune a son genre d'intérêt, et méritait de retenir le passant, dans le temps où les monuments funèbres bordaient les grands chemins pour servir de leçon et d'exemple. Dans le nombre on découvre, à côté des sèches formules et des clichés consacrés, les jeux d'une imagination souvent inhabile, parfois ingénieuse, ou les traits de mœurs qui s'étalent dans l'épitaphe anecdotique. Puis c'est l'histoire des croyances : exhortations épicuriennes à jouir de la vie en face même des avertissements de la mort, affirmation du vague spiritualisme cher à l'école néoplatonicienne, des récompenses éternelles promises à la piété du chrétien : autant de questions dont nous entretient en détail une longue étude préliminaire due à M. Focillon. Dans le corps même de l'ouvrage, les érudits auront la satisfaction de retrouver, enrichies d'un judicieux commentaire, les épitaphes bien connues des Scipions, et des quatre poètes Névius, Plaute, Pacuvius et Ennius, tandis que les quatre chapitres qui suivent — épitaphes d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux — offriront aux moralistes une ample moisson de réflexions de tout genre : parallèle entre la vie et l'état éphémère des roses (p. 214), élégies développées où certains vers tout au moins sont empreints d'une grâce touchante (p. 81 et 121), douleurs désespérées que

ne consolent pas les promesses de la foi (p. 267), description des jeux grecs à l'occasion des succès prévus d'une jeune artiste morte à quatorze ans (p. 152), etc.

A première vue plusieurs de ces épitaphes rebutent par certaines difficultés de lecture ou d'interprétation : aussi les humanistes sauront-ils un gré infini à M. Plessis et à ses jeunes collaborateurs des notes philologiques et des éclaircissements de tout genre dont ils ont fait suivre ces textes funéraires. C. Huit.

Parerga et Paralipomena. Écrivains et style, par Arthur Schopenhauer. Première traduction française, avec Préface et notes, par Auguste Dietrich. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 189 p. — Prix : 2 fr. 50.

Si ce livre était français, il tiendrait en vingt pages. Combattre le mercantilisme des auteurs d'à-présent, les flagorneries et la servilité de la critique, la frivolité du public qui se jette sur l'article à la mode et dédaigne les vrais chefs-d'œuvre, recommander à ceux qui écrivent et qui lisent de penser par eux-mêmes, défendre la culture par les langues anciennes, et l'emploi du latin comme langue nécessaire de la science internationale, signaler le danger des études spéciales qui retrécissent et abêtissent, cela n'est pas faire une œuvre inintelligente ni mauvaise.

Mais comment le traducteur et préfacier de ces *Parerga*, de ces pensées décousues et dispersées sur la littérature et les langues, qu'il a réunies et ordonnées de son mieux, ose-t-il dire que les idées de Schopenhauer sont discutables, mais « rarement banales ? » Elles seraient, au contraire, très sages et parfaitement louables, si elles n'étaient inspirées par l'aigre rancune et la vanité candide d'un écrivain qui se proclame franchement un génie et en veut à tout le monde d'avoir été méconnu pendant quarante ans. Mais on est tout de suite frappé de leur peu de nouveauté. Et comment M. Dietrich a-t-il eu la patience de supporter et la cruauté de nous infliger ces redites perpétuelles, cette prolixité qui noie tout, et, pour parler comme Schopenhauer lui-même, tout ce bousillage ?

J'aime la franchise, même brutale, à l'égard d'un siècle qui ne vaut guère ; je fais cas de quelques aperçus assez fins sur les langues, et de quelques conseils excellents sur la façon de lire, de relire et de discuter avec son livre. Mais l'originalité est ici surtout dans la forme violente, et grossière : « La langue allemande est la seule dans laquelle on puisse écrire presque aussi bien qu'en grec et en latin, éloge qu'il serait ridicule d'adresser aux autres langues principales de l'Europe, qui ne sont que des patois. » — Hegel est « un charlatan misérable »... « Jamais et nulle part ce qui est tout à fait mauvais, manifestement faux, absurde, même insensé, et, de plus, absolument répugnant en fait de

nir le procédé pratique ; je signalerai, à ce propos, la théorie du développement, que trop d'auteurs ont négligée, et sans laquelle il est cependant impossible de conduire intelligemment les diverses opérations qui président à la formation du cliché.

Les formules principales sont citées au cours du volume, en nombre assez limité pour que le choix n'en soit pas difficile. D'autres formules d'un emploi moins fréquent, sont réunies sous forme d'appendice.

De nombreuses gravures, pour la plupart inédites, différentes de celles que les éditeurs se passent trop souvent et qui ont été vues cent fois, complètent heureusement toutes les explications données.

Afin de conserver à son ouvrage le caractère élémentaire, M. G.-H. Niewenglowski n'a pas mentionné les procédés nouveaux, d'une application moins usuelle et plus délicate. Il feront la matière d'un traité complémentaire, que l'auteur nous annonce, et qui, nous en sommes persuadé, ne le cèdera en rien au très intéressant volume que nous venons d'analyser sommairement. J. C. T.

LITTÉRATURE

Poésie latine. Épitaphes. Textes choisis et commentaires publiés par Frédéric Plessis, avec le concours de Eggli, Focillon, Gautreau, Jolly, de l'Éréra, Riemann. Paris, Fontemoing, 1905, in-16 de LXI-305 p. — Prix : 4 fr.

Parmi les inscriptions tombales recueillies et publiées dans ce volume bien peu sans doute sont des œuvres littéraires au sens complet du mot : mais chacune a son genre d'intérêt, et méritait de retenir le passant, dans le temps où les monuments funèbres bordaient les grands chemins pour servir de leçon et d'exemple. Dans le nombre on découvre, à côté des sèches formules et des clichés consacrés, les jeux d'une imagination souvent inhabile, parfois ingénieuse, ou les traits de mœurs qui s'étalent dans l'épitaphe anecdotique. Puis c'est l'histoire des croyances : exhortations épicuriennes à jouir de la vie en face même des avertissements de la mort, affirmation du vague spiritualisme cher à l'école néoplatonicienne, des récompenses éternelles promises à la piété du chrétien : autant de questions dont nous entretient en détail une longue étude préliminaire due à M. Focillon. Dans le corps même de l'ouvrage, les érudits auront la satisfaction de retrouver, enrichies d'un judicieux commentaire, les épitaphes bien connues des Scipions, et des quatre poètes Névius, Plaute, Pacuvius et Ennius, tandis que les quatre chapitres qui suivent — épitaphes d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux — offriront aux moralistes une ample moisson de réflexions de tout genre : parallèle entre la vie et l'état éphémère des roses (p. 214), élégies développées où certains vers tout au moins sont empreints d'une grâce touchante (p. 81 et 121), douleurs désespérées que

ne consolent pas les promesses de la foi (p. 267), description des jeux grecs à l'occasion des succès prévus d'une jeune artiste morte à quatorze ans (p. 152), etc.

A première vue plusieurs de ces épitaphes rebutent par certaines difficultés de lecture ou d'interprétation : aussi les humanistes sauront-ils un gré infini à M. Plessis et à ses jeunes collaborateurs des notes philologiques et des éclaircissements de tout genre dont ils ont fait suivre ces textes funéraires. C. HUIT.

Parerga et Paralipomena. Écrivains et style, par ARTHUR SCHOPENHAUER. Première traduction française, avec Préface et notes, par AUGUSTE DIETRICH. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 189 p. — Prix : 2 fr. 50.

Si ce livre était français, il tiendrait en vingt pages. Combattre le mercantilisme des auteurs d'à-présent, les flagorneries et la servilité de la critique, la frivolité du public qui se jette sur l'article à la mode et dédaigne les vrais chefs-d'œuvre, recommander à ceux qui écrivent et qui lisent de penser par eux-mêmes, défendre la culture par les langues anciennes, et l'emploi du latin comme langue nécessaire de la science internationale, signaler le danger des études spéciales qui retrécissent et abêtissent, cela n'est pas faire une œuvre inintelligente ni mauvaise.

Mais comment le traducteur et préfacier de ces *Parerga*, de ces pensées décousues et dispersées sur la littérature et les langues, qu'il a réunies et ordonnées de son mieux, ose-t-il dire que les idées de Schopenhauer sont discutables, mais « rarement banales ? » Elles seraient, au contraire, très sages et parfaitement louables, si elles n'étaient inspirées par l'aigre rancune et la vanité candide d'un écrivain qui se proclame franchement un génie et en veut à tout le monde d'avoir été méconnu pendant quarante ans. Mais on est tout de suite frappé de leur peu de nouveauté. Et comment M. Dietrich a-t-il eu la patience de supporter et la cruauté de nous infliger ces redites perpétuelles, cette prolixité qui noie tout, et, pour parler comme Schopenhauer lui-même, tout ce bousillage ?

J'aime la franchise, même brutale, à l'égard d'un siècle qui ne vaut guère ; je fais cas de quelques aperçus assez fins sur les langues, et de quelques conseils excellents sur la façon de lire, de relire et de discuter avec son livre. Mais l'originalité est ici surtout dans la forme violente, et grossière : « La langue allemande est la seule dans laquelle on puisse écrire presque aussi bien qu'en grec et en latin, éloge qu'il serait ridicule d'adresser aux autres langues principales de l'Europe, qui ne sont que des patois. » — Hegel est « un charlatan mi-érable »... « Jamais et nulle part ce qui est tout à fait mauvais, manifestement faux, absurde, même insensé, et, de plus, absolument répugnant en fait de

style, n'a été, à l'instar de sa pseudo-philosophie dépourvue de toute valeur, vanté avec une telle impudence révoltante... » — Wolf, Fichte, Schelling cachent le vide sous « le masque de l'incompréhensibilité », « tantôt dithyrambiques comme s'ils étaient ivres, et tantôt sérieux et pompeux jusqu'à la plus lourde prolixité. » Barbouilleurs, ânes, moutons, pachydermes, lâches coquins, etc. : voilà ce que sont tous les confrères de Schopenhauer et presque tous ses contemporains... C'est tout à fait le genre de talent de M. Max Nordau. GABRIEL AUDIAT.

La Cité des intellectuels. (*Scènes cruelles et plaisantes de la vie littéraire des gens de lettres au* XIX*e siècle*, par FIRMIN MAILLARD. Paris, Daragon, s. d., in-12 de 526 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une compilation, un ana, et très mal fait, par un homme qui, pour avoir fréquenté dans les brasseries de Montmartre les bohêmes littéraires de l'Empire, pour s'être enivré de temps en temps avec Castagnary, avoir assisté à un seul dîner littéraire — il s'en vante —, avoir aperçu « une fois » Lamartine, « une fois » Barbey d'Aurevilly, mais beaucoup plus souvent des Armand Barthet et des Théodore Pelloquet, se croit sans doute un écrivain, et très renseigné sur les hommes de lettres ses confrères. La vérité, c'est qu'il ramasse les anecdotes, les bons mots, surtout les racontars — lui-même en convient — qui traînent par la rue ou dans sa mémoire, touchant les rapports des hommes de lettres de cette époque avec les éditeurs, les directeurs de journaux et de revues, avec de vains propos sur la gourmandise des uns, la toilette des autres, les salons ou les cafés qu'ils fréquentaient, et la façon dont ils sont morts.

Tout cela servi en menues notes, fort décousues, remplies d'erreurs, et qui n'ont pour la plupart, même quand elles sont authentiques, aucun intérêt, puisqu'elles s'appliquent à des gens presque tous inconnus ou profondément oubliés. Et que voulez-vous que me fasse de savoir toutes les rues où ont logé M. Maillard et ses amis ou connaissances littéraires, Alfred Busquet, Eugène Boreste, Émile Barateau, Mme Caldelar, Pelloquet, Bourgogne et autres? Que me fait d'apprendre comment sont morts « le sieur Léger Noël », ou Jeanty-Sarre, ou Choquart, qui était « un soixante-quinzième d'homme de lettres? » Si encore il y avait là quelque philosophie, ou quelque esprit?... Mais point : tout l'esprit de M. Firmin Maillard est de ruer en passant sur les écrivains qui ont un nom, et de braire après le nommé Dieu. G. A.

Faust, tragédie de GOETHE, trad. par ALPH. RODERICH SCHROPP. Paris, Perrin, 1905, in-8 de XXII-535 p., avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

M. Schropp attache sa fortune littéraire à celle de Goethe : il a déjà traduit les *Élégies romaines* et les *Épigrammes de Venise* ; aujourd'hui

il s'attaque au *Faust*, et, dans une Introduction mieux pensée qu'écrite, il expose ses idées sur la manière de traduire les poètes, et particulièrement Goethe. Il reproche avec raison à certaines traductions antérieures des inexactitudes, voire même des contre-sens; à d'autres, d'émasculer dans un style flasque la robuste versification de Goethe, et « de ne pas briller de maîtrise dans la langue française. » Je cite textuellement la fin de la phrase, et j'ai bien peur que ce reproche ne se tourne contre M. Schropp lui-même. Il cite l'exemple d'Hamilton, l'auteur des *Mémoires du comte de Grammont*, qui maniait avec une égale perfection sa langue maternelle et la langue française. C'est en effet un beau modèle que M. Schropp se propose là, mais combien l'élève est loin du maître! Il se peut que M. Schropp comprenne fort bien les beautés du style de Goethe et des langues germaniques (l'auteur dit *germaines*), mais il n'a pas le sentiment des finesses de notre langue. Je crains d'ailleurs que ses idées sur la traduction ne soient fausses : il ne s'agit pas d'adapter exactement au mot français, un mot allemand correspondant : à ce compte l'idéal d'une bonne traduction serait la version juxta-linéaire que nos « potaches » pratiquaient avec tant de conviction, au temps lointain où l'on expliquait Démosthène et Sophocle. Non, il s'agit d'abord de comprendre parfaitement le sens, ensuite de le rendre dans une langue claire et correcte ; or, un lecteur qui ne sait pas l'allemand, ou qui n'a pas le texte sous les yeux, ne comprendra rien à la traduction de M. Schropp : c'est, à proprement parler, un barbare mot à mot. MENSCH.

Le Drame naturaliste en Allemagne, par LOUIS BENOIST-HANAPPIER. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 391 p. (*Bibliothèque de la Fondation Thiers*). — Prix : 7 fr. 50.

M. Benoist-Hanappier n'est pas de l'avis de ceux qui pensent que la critique littéraire est simplement affaire de goût ; il croit au contraire, avec H. Taine et M. F. Brunetière, que l'histoire littéraire peut et doit devenir une science véritable. Un Allemand, Elster, a écrit *les Principes de la science de la littérature*, G. Renard, un Français, *la Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, et enfin M. P. Lacombe *l'Introduction à l'histoire littéraire*, et dans ces trois ouvrages on montre comment l'histoire littéraire peut devenir une science exacte ; il paraît, d'après ces autorités, qu'il faut séparer, dans la littérature, l'histoire des idées d'avec l'histoire de l'art. Je ne vois pas trop comment la chose est possible, et quel intérêt scientifique il y a à séparer ce qui est uni dans la réalité vivante ; l'analyse est une belle chose, mais encore n'en faut-il pas trop. Je n'ai certainement pas compris toute la finesse de ces théories que l'auteur rappelle dans son Introduction ; il semble ne tendre à rien moins qu'à rénover l'histoire littéraire, et je vois qu'il

n'y a rien de nouveau dans sa méthode ni dans son exposé : il prend un sujet délimité : l'histoire du drame naturaliste en Allemagne depuis la fondation du Théâtre-Libre, *freie Bühne*, en 1889, et il développe son sujet avec une élégante finesse d'analyse et une sage ordonnance, qualités de tradition éminemment française, et qui, grâce au Ciel, ne respirent rien de germanique ou de révolutionnaire. Dans une première partie, il raconte comment le drame naturaliste est né, s'est développé, et puis a décliné ; dans la seconde partie, il en analyse le contenu et en dégage les éléments caractéristiques, enfin dans une troisième partie, il montre en quoi cette forme du drame garde certains vestiges des formes antérieures, et jusqu'à quel point elle recèle les germes d'une évolution future. Voilà un plan net, lumineux, et l'auteur le poursuit et l'exécute avec conscience ; il ne présente qu'un défaut, c'est qu'il faut à trois reprises parler des mêmes choses. Il est vrai que c'est chaque fois à un point de vue différent ; mais malgré toute son habileté, l'auteur s'expose à des redites. C'est ainsi qu'après avoir fait l'histoire du drame naturaliste, il est obligé, de par son plan, d'analyser les thèmes de ce drame dans une seconde partie, sa technique dans une troisième, et de revenir par conséquent trois fois sur les mêmes pièces. Il est vrai qu'il avait moins le dessein de faire l'histoire du drame naturaliste, que de dégager ses lois, et de montrer qu'il y a là un fait représentatif, comme disait Bacon, un fait institutionnel, comme dit l'auteur, à la suite de M. Lacombe. Le chapitre de la technique avec la discussion des origines nationales ou étrangères, avec l'analyse des éléments caducs et des éléments durables du drame naturaliste, forment la partie la plus importante et la plus intéressante de cet ouvrage. L'auteur y démontre que les Gérard Hauptmann, les Holz, les Rosmer, les Max Halbe, et un peu Sudermann, quoique ce dernier ne soit pas un naturaliste conséquent au sens propre du mot, n'ont fait que développer les germes contenus dans le drame bourgeois d'une part, et dans la la pièce populaire locale (*Volksstük*) ; d'autre part, Büchner, Hebbel, Ludwig, Anzengruber et le *Längstdeutschland* furent les aïeux indigènes des naturalistes modernes. Cependant on peut dire que l'impulsion décisive vint de l'étranger, et qu'il faut chercher les pères du naturalisme allemand en Suède, en Russie, et en France ; Ibsen, Tolstoï et Zola sont, en effet, les initiateurs des dramaturges de la nouvelle école. Pourquoi le drame naturaliste, malgré des talents incontestables, a-t-il visiblement décliné ? Pourquoi a-t-il duré si peu en comparaison de la tragédie classique par exemple ? L'auteur essaie de répondre à cette question, en s'appuyant d'abord sur la théorie de l'évolution littéraire qui s'accomplit avec régularité, par un acheminement lent, mais constant, et en décrivant comme une sorte de courbe en spirale ; ensuite cette évolution se fait en conformité avec le

milieu : en effet, le changement qui s'opère dans les conditions économiques ou les institutions politiques, dans les mœurs et le langage, entraîne une modification correspondante des différents arts, et exige l'adaptation de l'art dramatique en particulier à la vie contemporaine. A ces causes générales viennent s'ajouter des causes secondes. L'un des grands facteurs de l'évolution littéraire, c'est l'individu ; sans Corneille et Racine, il n'y avait pas de tragédie classique, sans Hauptmann, il n'y aurait pas eu de drame naturaliste, dit l'auteur. Ceci est évidemment exagéré; s'il n'y avait pas eu Corneille ou Racine, il y aurait eu d'autres noms pour représenter la tragédie classique ; de même, Hauptmann peut disparaître, et le drame naturaliste peut revivre avec un autre, aujourd'hui encore inconnu, et qui sera célèbre demain. M. Benoist-Hanappier semble, en terminant, soutenir une théorie qui ne paraît pas évidente par elle-même : il croit au progrès en art ; c'est une chose bien contestable, et je ne vois aucun sculpteur moderne qui puisse rivaliser avec Phidias ou Michel-Ange, aucun peintre qui égale Raphaël ou Léonard de Vinci, aucun dramaturge qui vaille Sophocle : l'art est autre, il n'est pas plus parfait. Pour conclure, ajoutons que l'auteur est un homme bien informé, qui écrit bien et émet parfois des opinions qui ne sont pas celles de tout le monde ; mais son étude est consciencieuse et pénétrante, elle force à penser. L. MENSCH.

HISTOIRE

La Formation de la province romaine d'Asie, par M.-P. FOUCART. Paris, C. Klinksieck, 1903, in-4 de 43 p. — Prix : 2 fr.

La province romaine d'Asie a été formée de l'héritage d'Attale III, roi de Pergame; le fait est attesté par les témoignages les plus incontestables; les objections de Meier, dans l'Encyclopédie de Ersch et Gruber, ne résistent pas à l'examen.

Mais quelle était la teneur du testament ? Se bornait-il à instituer le peuple romain héritier, ou contenait-il d'autres clauses ? Telle est la question que M. Foucart se pose dans ce mémoire. Une inscription de Pergame nous prouve qu'il y avait des clauses particulières qui n'étaient valables qu'après l'acceptation de l'héritage par le peuple romain. C'est un acte volontaire et réfléchi, fait par Attale contre Aristonicos, afin de l'empêcher d'aspirer à sa succession, en supprimant cette succession même. Par la mort d'Attale III, la royauté cessait d'exister, l'armée était dissoute, les villes grecques rentraient en possession de leur liberté, les richesses immenses des Attalides passaient entre les mains des Romains, peu disposés à se laisser dépouiller.

L'inventaire de la succession d'Attale est assez difficile à faire. La royauté des Attalides était une monarchie absolue; l'armée appartenait

au Roi qui la soldait personnellement. Il n'y avait pas de finances de l'État, mais seulement le trésor royal. Les villes grecques administraient elles-mêmes leurs finances municipales et versaient une contribution au Roi. Celui-ci possédait aussi très probablement les domaines des Séleucides et il se livrait à l'industrie. A la mort d'Attale la situation des villes grecques d'Asie était la suivante : 1° le testament rendait la liberté aux villes sujettes du Roi et faisant partie de l'ancien royaume ; 2° quelques-unes des villes enlevées à Antiochus avaient été placées sous le patronage d'Eumène et lui payaient tribut ; 3° les autres villes, après la bataille de Magnésie, avaient reçu l'autonomie et l'exemption d'impôts.

Le peuple romain ne fut pas surpris par le caractère extraordinaire de l'héritage. On appliqua au testament royal les règles ordinaires des testaments privés. L'héritier continua la capacité juridique du testateur et entra en possession de l'universalité du patrimoine, sauf les legs particuliers. Seulement l'héritier était multiple et naturellement le Sénat et le peuple se disputèrent l'emploi de l'héritage. La liquidation fut une œuvre de longue haleine; elle occupa le consul Crassus pendant son gouvernement. Il eut en plus à lutter contre Aristonicos qui le battit à Lemkae, où il périt. Perpenna, successeur de Crassus, battit Aristonicos, qui fut envoyé à Rome, où on l'égorgea dans sa prison. Ce fut Perpenna qui expédia à Rome les trésors d'Attale.

Le peuple romain se regarda comme ayant le droit de disposer comme il l'entendait de son héritage. Il le démembra, rattachant la Chersonnèse et la Thrace à la Macédoine, Egine à l'Achaïe, etc., changeant à on gré les divisions territoriales. Les publicains firent de l'Asie leurs proie et la condition lamentable des populations soumises à leurs exactions fut la cause du soulèvement de la province à l'approche de Mithridate.

Le mémoire de M. Foucart contribuera à tirer au clair les origines de la province d'Asie. E. B.

Essai sur le règne de l'empereur Aurélien (270-275), par Léon Homo. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 390 p., avec 18 grav., une carte et 2 plans. — Prix : 12 fr.

M. L. Homo a publié dans la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome* une excellente monographie de l'empereur Aurélien. Dans une courte Introduction l'auteur discute la valeur des sources historiques. La principale est la *Vita Aureliani* de l'Histoire Auguste; le récit est un document dont la bonne foi se trahit même dans ses erreurs, mais il n'y a aucun compte à tenir des documents qui y sont insérés, aucun ne présente les caractères de l'authenticité. Les principales sources grecques étaient Dexippe et Eunape. Elles ont été utilisées par les historiens byzantins. Ajoutons les sources juridi-

ques, les papyrus, les inscriptions et les nombreuses médailles relatives au règne et nous aurons l'ensemble des éléments que M. Homo a pu utiliser.

La vie d'Aurélien se divise naturellement en deux parties : la première, antérieure à son avènement au trône impérial, de 235 à 270, la seconde postérieure à cet avènement, de 270 à 275. Au moment où il entra au service militaire, Sévère Alexandre, en inaugurant dans les provinces la séparation des pouvoirs civil et militaire, avait ouvert aux officiers sortis du rang l'accès des grands commandements. De plus, c'était l'heure où les provinces danubiennes allaient jouer dans l'histoire de l'empire un rôle prépondérant. Sous trois empereurs : Valérien, Gallien et Claude, il fut le principal chef des armées romaines sur le Danube et sa popularité grandissait chaque jour parmi les soldats. A la mort de Gallien, il était le second personnage de l'empire ; il en devint le seul maître après lui. La situation du monde romain était alors la suivante : l'empire gallo-romain se dissolvait rapidement sous Tetricus ; l'État palmyréen, sous Zénobie et Waballath, comprenait tout l'Orient excepté la Bithynie. Aurélien s'occupa d'abord de délivrer l'Italie des invasions danubiennes, et, les barbares une fois vaincus, revint à Rome. Il entreprit ensuite plusieurs campagnes en Orient et en Gaule qui aboutirent à un plein succès. Elles se terminèrent par un luxueux triomphe où figurèrent Zénobie et l'empereur gaulois Tetricus.

Au cours de ces deux années, durant lesquelles s'était reconstituée l'unité impériale, Aurélien avait fait preuve de brillantes qualités militaires et aussi d'un grand esprit politique ; mais sa carrière ne l'avait pas préparé à donner au Sénat une part dans le gouvernement : il voulut tout faire par lui-même. Il assimila de plus en plus l'Italie aux provinces ; il s'efforça de faire de l'empereur un monarque et un dieu ; son règne marque une étape décisive vers l'établissement de la monarchie absolue.

Les principales réformes qu'accomplit Aurélien sont : 1° la réforme monétaire ; les monnaies furent plus régulièrement frappées, et la frappe réservée à l'Empereur, les rapports entre les différentes monnaies furent l'objet d'une règlementation légale ; 2° la réforme religieuse ; Aurélien fit du soleil le dieu suprême de l'État ; il construisit un temple à Rome, en l'honneur du dieu et créa un collège de pontifes qui devaient desservir ce culte. La religion nouvelle pouvait facilement englober tous les cultes païens, le christianisme seul restait irréductible. Impitoyable pour quiconque s'opposait à sa politique, Aurélien promulgua un édit de persécution en 275, mais il mourut avant que ses ordres n'eussent pu être mis à exécution.

L'œuvre principale d'Aurélien, celle à laquelle son nom est resté, est le mur d'enceinte dont il entoura la ville de Rome ; c'est à elle qu'est

consacrée une grande partie du livre de M. Homo. Les alertes que l'Italie avait subies dans les derniers siècles avaient montré à Rome que la frontière n'était pas invulnérable, et à plusieurs reprises il avait été question de construire une nouvelle enceinte. Mais, le péril passé, on n'y pensait plus. Aurélien entreprit le travail et le mena à bonne fin.

Les textes ne nous donnent aucun renseignement sur l'exécution du travail, c'est donc l'étude du tracé et de la construction qui seule peut nous renseigner sur le plan suivi et sur le but que voulait atteindre l'Empereur. Le tracé du mur d'Aurélien, ainsi que le démontre M. Homo, résulte de la combinaison de trois éléments : 1° l'étendue de la ville à couvrir. — L'enceinte devait assurer à la ville, telle qu'elle existait en 271, le maximum de protection et enclore la plus grande partie possible du territoire urbain; 2° les considérations stratégiques fondées sur l'étude du terrain. — Il fallait déterminer le tracé conformément aux nécessités de la défense ; 3° une raison d'opportunité. — Il fallait aller vite. Aurélien utilisa un grand nombre d'édifices antérieurs et construisit le plus possible sur des terrains appartenant soit au domaine public, soit au patrimoine impérial.

La construction du mur ne modifia pas l'organisation régionale de Rome. Les quatorze régions subsistèrent, sans que leurs circonscriptions fussent changées. Certaines d'entre elles comprenaient une partie située en dehors des murs. Le Pomerium fut au contraire étendu jusqu'à l'enceinte nouvelle. Ce fut, en ce qui touche à l'administration urbaine, la dernière des grandes réformes impériales.

En somme, Aurélien remit tout en place dans l'empire. Il reconstitua l'unité, rétablit l'ordre dans les finances et dans l'administration. Il le fit avec la rudesse d'un soldat, mais laissa Rome prospère et à l'abri d'une surprise. M. Homo a admirablement fait ressortir les mérites de son héros et donné de son œuvre une idée complète à l'aide des documents les mieux critiqués. Signalons aussi les nombreuses illustrations qui reproduisent des fragments de la muraille, la carte qui donne le tracé de l'ensemble et les deux plans qui reproduisent les courtines.

E. B.

Souvenirs politiques, 1871-1877, par le vicomte DE MEAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de IV-419 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le vicomte de Meaux se trouve certainement qualifié pour apporter ses *Souvenirs* sur les événements politiques contemporains. Il y a été mêlé. La dignité de sa vie, l'intégrité de son caractère, ses propres études historiques, et jusqu'à cet avantage extérieur d'être « le gendre de M. de Montalembert », tout plaide en sa faveur auprès du lecteur. Sa modestie personnelle constate elle-même qu'il n'a jamais occupé

que des situations de second plan à l'Assemblée nationale aussi bien que dans les ministères où on lui confia un portefeuille ; mais pour être un témoin il n'est pas nécessaire de se trouver au premier rang.

Ces *Souvenirs* comprennent tout l'effort, si malheureusement infructueux, des conservateurs pour doter, après la guerre, la France d'institutions monarchiques, et après leur échec, pour lutter contre le radicalisme croissant, envahissant, victorieux. Ils se terminent à la défaite du 16 mai. Ils manquent certainement de précision, mais ils valent naturellement par les détails ; à ce titre, ils convient de signaler : des éclaircissements sur le Pacte de Bordeaux (p. 35) ; le tableau de Versailles pendant la Commune (p. 44) ; les amourettes séniles du président Grévy (p. 93) ; des remarques psychologiques sur l'impossibilité qui, en 1873, rendait les princes d'Orléans « historiquement » incapables de refaire seuls la monarchie, car c'eût été rappeler l'usurpation de 1830, et ils expiaient de la sorte la révolution de juillet (p. 185). A ce propos M. de Meaux rapporte cette réponse profonde que lui fit le prince de Joinville en repoussant pour lui-même l'éventualité d'une lieutenance générale : « Si j'acceptais, on aurait droit de condamner mon père rétrospectivement, parce que nous semblerions toujours prêts à saisir le pouvoir de quelque façon qu'il devienne vacant. »

On lira avec profit des pages très justes sur Gambetta (p. 247) et des révélations sur les intrigues misérables avec Bismarck et Crispi (p.342), de ce vulgaire tribun dont on a voulu faire un grand patriote. Plusieurs portraits sont tracés avec bonheur : M. Thiers (p. 20), ses faiblesses pendant la Commune (p. 48), ses colères ridicules (p. 53) ; le duc de Broglie (p. 142) et son grave discours sur les constitutions de la France (p. 235) ; un croquis de Fernand d'Aillières (p. 259), que ratifieront tous ceux qui ont connu cet homme aimable ; une esquisse très fine et curieuse de Jules Simon (p. 298).

Par malheur, M. de Meaux a déparé son récit en des pages extrêmement acerbes et par suite regrettables au sujet de M. le comte de Chambord ; elles contristeront, indigneront les royalistes justement fidèles à la mémoire de ce prétendant dont la vertu avait forcé le respect de ses adversaires eux-mêmes. Ces outrages persistants, répétés en vingt endroits, qui accusent le prince de manquer à sa parole (p. 116), de n'avoir qu'une conscience abusée (p. 182), de méconnaître sa race et son pays, de se montrer incapable, d'être un roi défaillant, de se « raccrocher » aux chances vulgaires, toutes ces expressions malsonnantes atteindront moins la haute figure du chef de la Maison de France qu'elles ne réjouiront les transfuges de son armée dispersée. On demeure surpris d'une telle rancœur, après un demi-siècle écoulé ; on se demande quelles passions politiques ont pu motiver cette vengeance posthume, et faire dévier la plume courtoise de l'auteur. Le seul fait d'avoir été de si près

mêlé aux plus lamentables échecs des conservateurs, dans les deux grandes défaites du duc de Broglie en 1876 et au 16 mai, aurait dû inspirer tout au moins un sentiment de modération envers un prince malheureux que les intrigues et l'honneur ont fait mourir en exil.

Ces restrictions coûtent à écrire. Mais elles s'imposent. G. G.

Voyages de Miss BERRY **à Paris, 1782-1836**; traduit par la duchesse DE BROGLIE. Paris, Roblot, 1905, in-8 de 315 p. — Prix : 5 fr.

Mary Berry était la fille d'un avocat important d'Angleterre ; elle appartenait à une famille distinguée ; elle possédait beaucoup d'intelligence, des goûts artistiques, une instruction variée ; sa présence était fort goûtée dans la meilleure société de Londres ; Horace Walpole l'appreciait particulièrement et Miss Berry fit longtemps l'agrément de son château de Strawberry-Hill. Miss Berry voyagea beaucoup en Europe, ses séjours en France, en particulier, furent nombreux : elle y vint quatorze fois, de 1785 à 1836. Elle écrivait son *Journal*, et il fut publié à Londres en 1866.

Voici une traduction des Notes relatives à ses fréquents voyages à Paris. Traduction très claire, simple et facile à lire. Quelques annotations parfois un peu vagues, et trop courtes ou insuffisantes, surtout pour les derniers voyages, l'accompagnent ; elles semblent avoir été faites à des époques différentes, ce qui déroute le lecteur et ne lui apporte pas la mise au point actuelle qu'il réclamerait ; l'absence d'une table nominative est aussi une lacune tout à fait regrettable dans un ouvrage qui vaut surtout par les détails et les gens qu'il cite.

Beaucoup de passages curieux sont à retenir : les séances de l'Assemblée en 1790 (p. 24) ; l'état de l'église Saint-Roch en 1802 (p. 56) ; la description des appartements du Premier Consul et de Joséphine aux Tuileries (p. 74) ; Bonaparte à cheval et Bonaparte au salon (p. 94 et 105) ; Wellington (p. 154) ; Humboldt (p. 191) ; Talleyrand (p. 197) ; Ney (p. 200) ; un sermon de Mgr Frayssinous (p. 203) ; de très nombreux détails sur l'assassinat du duc de Berry (p. 213) ; une peinture animée des orateurs de la Chambre en 1819 (p. 221-224) ; un tableau du séjour de la famille d'Orléans au château de Neuilly (p. 232) ; le récit curieux de la Révolution de juillet (p. 252) ; le procès des ministres (p. 280) ; les funérailles de La Fayette (p. 284) ; des appréciations (p. 289) sur « un certain abbé de La Mennais », en 1834 ; un séjour de Miss Berry au château de Fontainebleau — en 1834, — où elle est invitée par Louis-Philippe. G.

La Crise du patriotisme à l'école, par ÉMILE BOCQUILLON. Paris, Vuibert et Nony, 1905, in-12 de XXIII-461 p., avec pl.— Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Bocquillon et son initiative hardie et courageuse de

grouper autour de lui les instituteurs patriotes ont fait trop de tapage pour qu'il soit nécessaire d'en parler longuement ici. Ce livre, de grand intérêt d'ailleurs, est surtout documentaire. Il montre bien où l'école laïque nous mène, et c'est le dossier le plus terrible dont on puisse s'armer contre l'école sans Dieu, qui est devenue, par la logique des choses, l'école des sans-patrie. Il faut louer les bonnes intentions et le courage de M. Bocquillon, qui a voulu opposer une digue au courant antipatriotique qui emporte l'école, créée par Jules Ferry, M. Buisson et leurs collaborateurs, vers ses naturelles destinées, et je le fais volontiers en recommandant ici le présent volume. On y trouve d'abord la courageuse Préface de M. Goblet, qui lui a valu tant d'hostilités et de récriminations venues de ses alliés d'autrefois, puis l'historique de la crise du patriotisme à l'école, principalement manifestée par la proscription de tous les livres, même ceux de M. Paul Bert, où l'idée de patrie restait encore vivante parmi tant de ruines accumulées. L'auteur entame ensuite le récit du mouvement de protestation dont il a pris l'initiative, auquel répond, — et bien naïf qui ne s'y était pas attendu, — la levée de boucliers des internationalistes, conduite par M. Buisson. Puis les attaques s'entrecroisent, sur le terrain parlementaire, sur le terrain de la presse, et nous assistons tristement à la bataille, sans avoir grande confiance en l'issue du combat... Le défaut du livre de M. Bocquillon, c'est de rester à la superficie des choses, de ne voir que les effets et de ne pas envisager les causes, et de ne tenir à peu près aucun compte des grandes forces morales susceptibles de récréer ce qu'elles avaient fait autrefois, l'âme patriotique et française. Les laïcisateurs récoltent ce qu'ils ont semé, et tant qu'ils ne se rendront pas compte des fautes commises et qu'ils n'en feront pas leur *meâ culpâ,* leurs efforts seront vains pour arrêter l'internationalisme triomphant. J'approuve certes la généreuse initiative de M. Bocquillon, mais je ne compte guère qu'elle puisse nous procurer les revanches nécessaires que nous attendons. Je le salue du moins comme un symptôme heureux pour l'avenir.

ÉDOUARD PONTAL.

Étude critique sur Bossuet, par le chanoine VINCENT DAVIN, avec une Notice nécrologique et une Préface par Mgr Fèvre. Paris, Savaète, s. d., in-8 de LIII-319 p. — Prix : 5 fr.

M. l'abbé Vincent Davin était, de son vivant, un très vénérable chanoine de Versailles, mais un ennemi acharné du gallicanisme, ce qui est louable, et de Bossuet, ce qui est regrettable. L'esprit de l'Église comme de l'Évangile est la sévérité vis-à-vis de l'erreur, mais l'indulgence envers les personnes. N'est-ce pas ce que Bossuet pratiquait lui-même avec les jansénistes et les protestants ? Seulement il eut le tort

de se montrer au contraire intransigeant avec Fénelon, son rival de génie et de gloire. N'imitons pas cette dernière faiblesse. Entre catholiques il convient de s'aimer les uns les autres, au moins autant qu'entre catholiques et dissidents. Ne cherchons donc pas à tirer sur nos propres troupes, sur nos chefs qui plus est, et ne nous livrons pas au triste plaisir de vilipender nos célébrités religieuses et nationales. Ne soyons pas en outre plus Romains que Rome. Par son bref au cardinal Perraud (4 décembre 1898), Léon XIII déclarait que Bossuet a illustré « la France tout entière » ; il recommandait d'honorer « ce grand homme qui, par-dessus toutes choses, fit servir à défendre et à patronner la cause catholique, les facultés splendides dont il avait été doué, son lumineux génie, les trésors de sa doctrine, et en particulier la puissance oratoire de son éloquence empreinte de tant d'autorité et de majesté. » On assure même que, parlant à M. Brunetière, le Pape aurait dit du gallicanisme de Bossuet, qu'on « peut excuser cette erreur et l'oublier aujourd'hui, en considération de tant de génie et de services rendus. » (*Revue de Lille*, mai 1904, p. 582). Nous sommes entièrement partisan de cette miséricorde à exercer envers l'incomparable évêque de Meaux.

M. le chanoine Davin pensait tout autrement. Emporté par sa rudesse de franchise, il a composé sur Bossuet un livre qui n'est qu'une longue diatribe et un amer pamphlet. Successivement il s'acharne contre la déclaration de 1682, puis contre l'essai de réunion des églises chrétiennnes, l'intervention dans l'affaire du quiétisme, l'introduction de la liturgie gallicane à Meaux, l'échec de l'évêque dans son diocèse, sa mauvaise administration domestique, son népotisme, ses relations avec Mlle de Mauléon, son attitude *protestante* devant la mort.

Certes, on pourrait reprendre une à une la plupart de ces questions et sinon justifier toujours le grand prélat, plaider du moins les circonstances atténuantes. M. l'abbé Salembier et M. l'abbé Delmont se sont efforcés, non sans succès, de défendre l'illustre accusé. On pourrait élargir leur réfutation. Il n'est guère de détail en effet que M. l'abbé Davin n'ait envenimé. Parfois ses traits portent juste, par exemple quand il trouve singulier, sur la foi d'un janséniste anonyme, que Bossuet ait assisté, en 1703, à la représentation de *Tartufe*, lui qui avait jeté l'anathème à Molière (p. 236). Mais, dans la même page, il nous montre l'évêque malade « quittant son logement de la place des Victoires et allant occuper, rue Sainte-Anne, l'hôtel de Coislin, construit par Lulli, où ce musicien des opéras de Quinault a fait sculpter les masques de la comédie à laquelle il doit sa fortune. » La phrase est d'un bel effet, malheureusement à côté. M. l'abbé Lévesque a démontré dans sa concluante étude sur *Bossuet à Paris*, que l'évêque de Meaux mourut dans l'hôtel Langlée (46, rue Sainte-Anne), lequel est une maison fort simple,

devenue plus tard l'hôtel Villequier, et de nos jours un magasin. L'hôtel Coislin était proche, et Bossuet allait simplement s'y promener un peu dans le jardin.

Veut-on un autre exemple du même procédé rien moins que critique? « A ce moment, dit M. l'abbé Davin, la Providence vient de condamner Bossuet à donner la mesure de sa conscience. Écrivant le 25 décembre (lisez le 26) au maréchal de Noailles, frère de l'archevêque de Paris, qui vient de monter sur le siège de Harlai, Bossuet se déclare très aise de voir « un saint succéder à un saint. » L' « archevêque corrompu, scandaleux, incorrigible » de Fénelon hier, est aujourd'hui, d'après Bossuet, un « saint » qu'il faut invoquer. Il y a plus ici qu'une effronterie inimaginable : il y a l'arrière-calcul d'écarter tout soupçon d'un évêque, fût-il écrasé par l'opinion publique. Bossuet qui fait un *saint* de Harlai plaide tout bas sa propre sainteté, trop aussi tombée en discrédit » (p. 118). Quel réquisitoire! Quelle éloquence acerbe et enflammée, mais, hélas! dépensée en pure perte, car elle porte à faux! Le prétendu fait qui sert de thème à cette philippique, n'est qu'une fâcheuse erreur lancée jadis par un érudit, M. Tamizey de Larroque, répétée par nous dans *Bourdaloue inconnu* (p. 15), découverte par M. A. Gazier, et que nous nous étions empressé de rétracter dans *Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants* (p. 133). M. l'abbé Davin qui nous cite ne se réfère qu'à la méprise, et c'est là-dessus qu'il part en guerre. Or, Bossuet félicitait le duc de Noailles de la nomination d'un autre de ses frères, l'abbé Gaston de Noailles, au siège de Châlons-sur-Marne, en remplacement de Mgr Louis-Antoine appelé à Paris. On voit que Harlai n'a point affaire ici.

La Notice et la Préface, dues à la plume de Mgr Fèvre, sont écrites avec humour; mais est-ce là le ton qui convenait à une étude sur le majestueux prélat que peignit si bien Rigaud? Enfin la correction typographique fait défaut. On lit (p. 290) *Téphonil* pour *Taphanel*, etc.

HENRI CHÉROT.

Histoire économique de l'imprimerie. T. I. *L'Imprimerie sous l'ancien régime (1439-1789)*, par PAUL MELLOTTÉE. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de VI-531 p., avec planches. — Prix : 7 fr. 50.

C'est à un maître imprimeur de demain que nous devons cette publication, où l'auteur s'est spécialisé dans l'histoire de l'organisation du travail, des salaires, de l'apprentissage, des contrats, des grèves, du régime corporatif, des priviléges de la corporation des imprimeurs et de la police des livres. Les travaux antérieurs de Louis Radiguer, Louis Morin, Henri Hauser lui ont ouvert la voie, qui n'était peut-être pas aussi nouvelle qu'il le prétend. Quoi qu'il en soit, le développement donné à son ouvrage — qui, pour aller jusqu'à l'époque actuelle,

comprendra trois volumes — est tel qu'il ne peut manquer de fixer l'attention sur l'importance et le résultat de ses recherches. Voici d'ailleurs à quelles conclusions elles aboutissent : Sans méconnaître l'action bienveillante du pouvoir royal à l'égard des premiers typographes, le régime préventif qu'il conserva toujours fut un obstacle à l'essor de l'imprimerie, et les vexations souvent injustes de la censure royale étaient pour les privilégiés un danger permanent.— L'œuvre la plus efficace du pouvoir royal fut l'établissement des premières assises de la propriété littéraire; — la réglementation corporative eut ses avantages et ses inconvénients, et la liberté économique dont jouissaient les imprimeurs provenait de leur assimilation avec les membres de l'Université ; — la sollicitude n'existait pas pour les apprentis; — le monopole obtenu par les patrons et la limitation du nombre des ateliers, en augmentant leur richesse personnelle, provoquaient la hausse des prix d'impression; — l'initiative était paralysée par les réglements et la limitation de la concurrence, d'où absence complète de progrès de l'art typographique du XVIe siècle à 1789 (on peut même dire recul); — l'organisation corporative ne put pas empêcher les crises et grèves fréquentes dans l'industrie du livre.

A la fin de son ouvrage, M. Mellottée donne une longue bibliographie des manuscrits relatifs à la matière traitée (j'imagine qu'il n'a pas tout consulté) et des imprimés relatifs à l'histoire de l'imprimerie en France : en général satisfaisante, cette liste aurait pu, entre autres, s'augmenter toutefois de deux numéros que je m'étonne de n'y pas voir : un article de la *Revue des Deux Mondes*, signé Brunetière, sur la police de la librairie sous M. de Malesherbes, et un autre de M. Funck-Brentano donnant l'état des presses parisiennes en 1645 (*Revue des études historiques*, 1902, p. 483). Ces quelques observations n'enlèvent d'ailleurs rien au mérite d'un ouvrage dont la lecture est à recommander.

H. S.

BULLETIN

Lo que debe hacerse y lo que hay que evitar en la celebración de las misas manuales. *Comentario canónico-moral sobre el decreto « Ut debita »*, por el R. P. JUAN DE FERRERES. Madrid, sucesores de Rivadeneyra, 1905, in-8 de 43 p.

Le P. Ferreres a donné un précieux commentaire de ce décret « *Ut debita* » du 11 mai 1904, de la S. C. du concile dont on a peut-être un peu chez nous négligé de signaler l'importance. L'auteur y voit un essai partiel de l'œuvre de codification à laquelle, on le sait, travaille en silence un comité de canonistes distingués. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que ce document résume admirablement les dispositions légales actuellement en vigueur (décrets de la S. C. du concile, 21 juin 1625, 23 nov. 1697; bulle d'Innocent XII, 23 déc. 1697; bulle *Quanta Cura* Ben. XIV, 30 juin 1741; const.

Apostolicae Sedis ; décret du 25 juillet 1876 ; décret *Vigilanti* de 1893 ; circulaire aux évêques d'Italie, du 28 août 1897). De plus, le décret de l'année dernière fournit des explications précises, éclaire les points jusqu'ici sujets à discussion et les adapte aux conditions actuelles. En l'exposant, l'auteur nous apprend ce qu'il faut entendre par *missae manuales*, quel nombre d'intentions de messe un prêtre peut recevoir et dans quel intervalle il doit les acquitter, quand et à qui il doit remettre celles auxquelles il n'a pu satisfaire ; réprouve comme il convient tout ce qui pourrait avoir le caractère d'un trafic et termine par une étude des dispositions pénales et différentes applications pratiques. G. P.

Engracia, *tradición hispano-romana*, por R. PAMPLONA ESCUDERO. Madrid, Biblioteca Patria, 1905, in-16 de 127 p., avec illustrations de L. Palao. — Prix : 2 fr.

Ce volume est le septième de la collection d'œuvres couronnées que publie la *Biblioteca Patria*. Il se compose de quatre nouvelles, dont la première sert de titre au livre. Engracia est l'illustre vierge martyre de Saragosse, païenne de naissance, qui se convertit au christianisme, au spectacle des tortures atroces infligées aux disciples du Christ. Le récit dramatique de M. Pamplona Escudero est naturellement entremêlé de détails légendaires et d'épisodes imaginaires ; mais, tel qu'il est, il plaît et instruit tout ensemble. Les illustrations seules laissent à désirer. Les trois nouvelles qui suivent présentent un caractère différent : ce sont des peintures contemporaines, pleines de tact et de délicatesse. L'histoire du vieux tio Greñas, qui ne peut dormir dans le lit moelleux des Petites Sœurs des Pauvres, est finement racontée et constitue, à elle seule, un petit chef-d'œuvre.

G. BERNARD.

Souvenirs d'Orient. Terre-Sainte et Palestine. *Harmonies historiques et topographiques de la Palestine avec les mystères et les prodiges de la vie du Christ. Étude des plus beaux aspects de la Terre-Sainte*, par le chanoine BESSÈDE. Lille et Paris, Desclée, s. d., in-18 de 196 p. — Prix : 2 fr.

Le livre est tout entier dans le sous-titre. Il est pieux et édifiant, peut-être ; à coup sûr amphigourique et à peu près illisible. Le style est inférieur à celui qu'on a l'habitude de déplorer dans les publications analogues. Quelques exemples : « Retiré à l'écart, à l'abri d'un brûlant soleil, à l'ombre d'un rocher solitaire, suspendu sur un escarpement grandiose, j'ai médité au libre courant de ma pensée » (p. 59). Est-il indiscret de demander à l'auteur ce qui est suspendu *sur* l'escarpement, le rocher ou lui-même ? Cruelle énigme ! — « O mon Dieu ! où êtes-vous ? La foudre frappe en assombrissant l'azur ! Vous avez abandonné votre Fils bien-aimé ; il ne jouit plus de la joie de votre face (??). L'amour est submergé sous les flots de la colère (!!). S'*il* élève ses regards, le ciel est d'airain, *il* ne brille d'aucune lueur consolante (p. 171) ». Qui, il ? L'amour, le ciel, ou Jésus ?

L'érudition de l'auteur est au niveau de son style. Il écrit Garitzin pour Garizim, Djennim pour Djennin. Qu'est-ce que c'est que Gabienus ? (p. 92). Que signifie cette phrase : « L'antique ville de Samarie, capitale du royaume ainsi nommé (?), fut bâtie par Omri, roi d'Israël, sur une montagne qu'il acheta d'un propriétaire dont elle portait le nom (Shem). » M. Bessède a-t-il voulu informer ses lecteurs que nom se disait *shem* en hébreu ? (p. 93). M. Bessède s'étonne de voir « se dresser de longues colonnades de mono-

ithes..... rangés régulièrement sur la même ligne. » C'est le cas d'un certain nombre de colonnades. Une perle pêchée dans le même chapitre (p. 98) : « La grande curiosité qui nous attirait était le vénérable monument scripturaire, religieusement conservé par les *Juifs* : l'antique manuscrit *samaritain* du Pentateuque..... moyennant une offrande un *Juif* vous montre, en le développant, le précieux rouleau de parchemin très bien conservé. Il y a là une preuve de l'authenticité du livre de Moïse. » Je ne conseille pas à l'auteur, s'il revient à Naplouse, de produire cette citation aux gardiens du fameux rouleau. Traiter un Samaritain de Juif ! M. Bessède n'aurait-il pas lu, avant d'écrire la page 98, le passage évangélique qu'il cite pourtant à la page 103 ?

Enfin, bien que je n'aie pas apporté à cette inquisition une âpreté particulière, j'ai cependant découvert dans ce livre pieux..... une hérésie ! M. Bessède est monophysite (p. 45, l. 30 : la nature humano-divine). Quelques lignes plus haut, il serait patripassien ; mais j'incline à penser que le « modalisme » de M. Bessède provient uniquement de la fâcheuse modalité » de son style.

J. LABOURT.

Joseph de Maistre inconnu, *Venise*, *Cagliari*, *Rome* (*1797-1803*), d'après des documents inédits, par FRANÇOIS DESCOSTES. Paris, Champion, s. d., gr. in-8 de 64 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. François Descostes est, sans doute, l'homme du monde qui connaît le mieux Joseph de Maistre. Il était donc mieux qualifié que personne pour ajouter un nouveau chapitre à son histoire, et ce chapitre, qui se rapporte à une période à peu près inconnue de la vie du grand écrivain, est à la fois intéressant, émouvant et charmant. C'est l'histoire de Joseph de Maistre fuyant devant l'invasion française pour rester fidèle à ses devoirs et à ses serments, et affrontant gaiement la misère pour garder l'honneur. C'est à Venise que se passe le premier acte de ce drame. Puis la confiance de son roi, mêlée à d'autres sentiments peut-être moins louables, l'envoie en Sardaigne, triste débri d'un royaume écroulé, pour y exercer les fonctions de régent. Si la population bizarre de cette île pittoresque autant qu'étrange ne parvint pas à conquérir son cœur, il n'en déploya pas moins à la servir tout ce qu'il avait d'esprit, de justice et de talent, et il se montra, — c'est peut-être pour cela qu'il ne parvint pas à s'y plaire, — très supérieur à sa charge, dont il s'acquitta du reste fort bien, étant de ceux qui ne sont médiocres nulle part. C'est de là qu'il partit, en 1803, pour aller prendre possession de ses fonctions de chargé d'affaires en Russie, où, quoique dans une position bien modeste, il allait enfin pouvoir jouer un rôle à sa taille. Mais il passa par Naples et par Rome, et c'est ainsi que se termine, dans la ville des Papes, cette histoire de trois années.

Le *Joseph de Maistre inconnu* a paru d'abord dans le *Correspondant;* tous ceux qui l'ont déjà lu voudront sûrement le relire, car je ne doute pas qu'il n'en aient comme moi-même conservé un très bon souvenir.

ÉDOUARD PONTAL.

Le Catholicisme en Écosse, par G. LECARPENTIER. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

M. Lecarpentier, dont nous avons signalé naguère le travail publié dans la même collection sur le catholicisme en Irlande, nous décrit aujourd'hui, d'après les travaux savants du chanoine Bellesheim, les fastes de la reli-

gion en Écosse. L'enseignement primitif du christianisme y semble contemporain de saint Damase, mais le paganisme reprit presque aussitôt son ancien pouvoir et il faut aller jusqu'à la la fin du VIe siècle pour constater la renaissance de la vie chrétienne sous l'influence de saint Columban, le fondateur du célèbre monastère d'Iona. La Réforme et les ruines qu'elle accumula eurent les mêmes causes et les mêmes conséquences que partout ailleurs. L'auteur expose brièvement au prix de quelles souffrances et de quels efforts se maintint la vraie religion et comment elle put peu à peu se réorganiser pour reconquérir la prospérité relative qu'elle présente aujourd'hui avec le rétablissement de la hiérarchie opéré par Léon XIII (4 mars 1878). Les catholiques représentent actuellement 1/11 de la population totale du pays. — A faire en passant une remarque assez typique. Les Irlandais immigrés en Ecosse réclamèrent à cor et à cri, en 1860, un prélat de leur race. Rome crut devoir leur donner satisfaction en choisissant un coadjudeur irlandais au vicaire apostolique de Glascow. Depuis vingt ans, les Allemands et les Polonais catholiques immigrés aux États-Unis réclament la même faveur et les Irlando-Américains font tout pour s'y opposer. La situation est très tendue aujourd'hui. Espérons que la race irlandaise voudra bien reconnaître aux autres le droit d'avoir les mêmes aspirations ou les mêmes susceptibilités. La reconnaissance pour la condescendance de l'Église romaine dans le passé suffirait, à défaut de la justice et des graves intérêts catholiques en jeu, à lui rappeler la grande leçon : *Patere legem quam ipse tuleris.* G. PÉRIES.

Historia de America, por M. SERRANO Y SANZ. Barcelona, Juan Gili, 1905, in-16 de 368 p., avec grav., cartonné. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume appartient à la collection de *Manuels encyclopédiques illustrés* que publie la librairie Juan Gili, de Barcelone. C'est un résumé très intéressant et fort bien rédigé de ce que les divers historiens des pays d'Amérique nous apprennent des diverses républiques du Nouveau Monde. Hâtons-nous d'ajouter que les documents les plus récents et les plus authentiques y sont mis à contribution. Mais, somme toute, ce n'est qu'un *compendium*. Les lettrés voudront un traité plus complet et plus détaillé, tel que l'éditeur nous le promet. Il convient pourtant de signaler le présent volume, qui se recommande par l'exactitude des faits et un certain nombre d'illustrations curieuses fort bien gravées. Le lecteur remarquera surtout le chapitre consacré aux précurseurs de Christophe Colomb, où l'auteur se montre très érudit et au courant des dernières découvertes bibliographiques.

G. BERNARD.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Alfred RAMBAUD, membre de l'Institut, ancien professeur à la Sorbonne, ancien ministre de l'instruction publique, est mort à Paris, le 10 novembre, à l'âge de 63 ans. Né le 2 juillet 1842, à Besançon, il entra à l'École normale supérieure en 1861, en sortit en 1864, et fut reçu agrégé d'histoire. Répétiteur à l'École des Hautes Études, il fut brillamment reçu docteur ès lettres en 1870. De ses deux thèses : *L'Empire grec au Xe siècle, Constantin Porphyrogénète* et *De Byzantino hippodromo et circensibus factionibus*, la première, qui est très estimée, fut honorée du

prix Thiers par l'Académie française, en 1872. Chargé du cours d'histoire à la Faculté des lettres de Caen en 1871, il fut envoyé, en 1875, comme professeur suppléant à la Faculté des lettres de Nancy. En février 1879, Jules Ferry l'appela au ministère de l'instruction publique et en fit son chef de cabinet. Après la chute du cabinet Ferry, il fut nommé maître de conférences à l'École normale supérieure de jeunes filles à Sèvres et chargé de cours à la Sorbonne, où l'on créa pour lui, à la fin de 1883, la chaire d'histoire moderne et contemporaine. Élu sénateur du Doubs en 1895, il accepta le portefeuille de l'instruction publique dans le ministère Méline (1896-1898). Enfin, en 1897, l'Académie des sciences morales et politiques l'accueillait dans son sein et lui donnait le fauteuil du duc d'Aumale. Outre les thèses mentionnées plus haut, M. Alfred Rambaud laisse de nombreux ouvrages, dont plusieurs sont de première valeur. Chargé de mission en en Russie en 1872, 1874 et 1877, il révéla à la France l'histoire et la vie littéraire de la nation russe dans les volumes suivants : *La Russie épique* (Paris, 1876, in-8) ; — *Français et Russes, Moscou et Sébastopol* (Nancy et Paris, 1877, in-18) ; — *Histoire de la Russie* (Paris, 1878, in-18). Précédemment il avait publié *la Domination française en Allemagne (1792-1804)* (Paris, 1873, in-18) et *l'Allemagne sous Napoléon* Ier *(1804-1811)* (Paris, 1874, in-18). Voici maintenant la liste de ses œuvres ultérieures, parmi lesquelles figurent un certain nombre de travaux de vulgarisation : *La France coloniale, histoire, géographie, commerce* (Paris, 1886, in-8), avec la collaboration du commandant Archinard, du capitaine Bouinais, P. Foncin, Lemire, Soleillet, etc. — *Histoire de la civilisation contemporaine en France* (Paris, 1888, in-12) ; — *Les Nouvelles Colonies de la République française* (Paris, 1889, in-12) ; — *Petite Histoire de la civilisation française depuis les origines jusqu'à nos jours, à l'usage des classes élémentaires* (Paris, 1890, in-12) ; — *Russie*, vol. VIII et IX du *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française* (Paris, 1890-1891, in-8) ; — *L'Enseignement primaire chez les indigènes musulmans de l'Algérie et notamment dans la grande Kabylie* (Paris, 1892, in-8) ; — *L'Insurrection algérienne de 1871, étude sociale et religieuse, à propos d'une publication récente* (Paris, 1892, gr. in-8) ; — *L'Anneau de César* (Paris, 1893, gr. in-8 et in-12) ; — *Russes et Prussiens. Guerre de Sept ans* (Paris, 1895, in-8) ; — *Jules Ferry* (Paris, 1903, in-8). Enfin, depuis 1892, M. Alfred Rambeau dirigeait, avec M. Ernest Lavisse, la publication d'un vaste recueil intitulé : *Histoire générale de la France du* IVe *siècle à nos jours*. Nous ajouterons qu'il avait collaboré à divers grands journaux parisiens, qu'il avait dirigé pendant un certain temps la *Revue Bleue* et qu'il avait donné à la *Revue des Deux Mondes* d'intéressants articles, notamment sur Catherine II de Russie, sa famille et ses correspondants.

— Le 16 octobre dernier, Mgr Élie Méric est mort à Honfleur (Calvados), à l'âge de 67 ans. Il était né à Hesdin (Pas-de-Calais), en 1838. Pendant quelques années il appartint à la congrégation de l'Oratoire et fut l'un des disciples préférés du P. Gratry, qui fit de lui son secrétaire. Plus tard il fut nommé professeur de philosophie à la Faculté de théologie de la Sorbonne, poste qu'il occupa jusqu'au jour où le gouvernement supprima cette Faculté. Depuis cette époque, Mgr Méric se livra tout particulièrement à l'étude des sciences psychiques, pour réfuter les erreurs propagées par les spirites et autres partisans des sciences occultes. Il fonda et présida une « Académie des sciences psychiques » et entreprit la publication d'une *Revue du monde invisible*. Enfin il fit paraître un certain nombre d'ouvrages

d'un réel intérêt, dont voici la liste à peu près complète : *Études contemporaines. La Vie dans l'esprit et dans la matière* (Paris, 1872, in-12) ; — *Études contemporaines. La Morale et l'athéisme contemporain* (Paris, 1876, in-12) ; — *La Chute originelle et la responsabilité humaine* (Paris, 1877, in-12) ; — *L'Autre Vie* (Paris, 1880, in-12) ; — *Les Erreurs sociales du temps présent* (Paris, 1884, in-12) ; — *Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution* (Paris, 1887, 2 vol. in-12), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Le Merveilleux et la Science. Étude sur l'hypnotisme* (Paris, 1888, in-8 et in-12) ; — *La Sorbonne et son fondateur. Discours prononcé le 3 octobre 1888 à l'inauguration du monument de Robert de Sorbon dans l'église de Sorbon (Ardennes)* (Paris, 1888, gr. in-8) ; — *Les Élus se reconnaîtront dans l'autre vie* (Paris, 1889, in-16) ; — *Le Clergé sous l'ancien régime* (Paris, 1890, in-12) ; — *Le Clergé et les Temps nouveaux* (Paris, 1892, in-12) ; — *Le Livre des espérances* (Paris, 1892, in-12) ; — *Énergie et Liberté* (Paris, 1897, in-18).

— Né à Besançon le 29 février 1848, M. Marie-Jules GAUTHIER, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), est mort à Dijon le 16 octobre. Tout d'abord il se destina au barreau ; mais bientôt il le quitta pour entrer à l'École des chartes, d'où il sortit en 1870. Nommé archiviste du Doubs, il occupa ce poste jusqu'en ces derniers temps, pour devenir archiviste de la Côte d'Or. Son œuvre est considérable, mais elle est fort dispersée, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, coupée en tranches multiples. Grandement estimable à tous les points de vue, elle sera fort utile aux futurs historiens de la Franche-Comté, bien que, dans cette masse de choses intéressantes, n'émerge pas une seule de ces productions capitales qui consacrent une réputation. Il ne s'agit pas ici, bien, entendu, de donner une bibliographie complète des études de l'infatigable érudit ; nous devons nous borner à un choix un peu arbitraire parfois, afin de ne pas dépasser les limites qui nous sont assignées. Encore la liste ci-après est-elle déjà longue : *Étude sur les monuments du moyen âge en Franche-Comté* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1874) ; — *Inventaire des sceaux des archevêques de Besançon* (*Ibid.*, 1878) ; — *L'Origine des armoiries de Besançon* (*Ibid.*, 1880) ; — *Les Sceaux et les armoiries des villes et bourgs de Franche-Comté* (*Ibid.*, 1882) ; — *L'Abbaye du Mont-Sainte-Marie et ses monuments*, en collaboratton avec M. J.-M. Suchet (*Ibid.*, 1883) ; — *Notes iconographiques sur le Saint-Suaire de Besançon* (*Ibid.*, 1883) ; — *Département du Doubs. Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Archives civiles. Série B. Chambre des comptes de Franche-Comté* (Besançon, 1883-1895, 3 vol. in-4) ; — *Inventaire des sceaux et juridictions souveraines et domaniales du Comté de Bourgogne* (*Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1884) ; — *Les Monuments de l'abbaye de Baume-les-Dames* (*Ibid.*, 1889) ; — *Iconographie de Nicolas et d'Antoine Perrenot de Granvelle, ministres de Charles-Quint et de Philippe II* (*Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements*, 1890) ; — *Département du Doubs. Ville de Baume-les-Dames. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790* (Baume-les-Dames, 1892, in-4) ; — *Les Ex-libris et les reliures des bibliothèques comtoises*, en collaboration avec M. P. de Lurion (*Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1893) ; — *Les Fortifications de Dole*, en collaboration avec M. Julien Feuvrier (Caen, 1894, in-8. Extr. du *Compte rendu du LVIIIe congrès archeologique de France* tenu en 1891 à Besançon) ; — *Les Cartes anciennes et modernes de la Franche-Comté* (*Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1895) ; — *L'Industrie du papier dans les hautes vallées franc-comtoises du XVe au XVIIIe siècle* (*Mém. de la Société d'émul. de Montbéliard*, 1897) ; — *Conrad Meyt et les Sculpteurs de Brou en Franche-Comté, leur œuvre, leurs imitateurs* (*1524-1563*) (*Réunion des Soc. des beaux-arts des départements*,

1898) ; — *Le Sculpteur bisontin Luc-François Breton, sa vie et son œuvre (1751-1800)* (*Ibid.*, 1898) ; — *Étude sur les sceaux des comtes du pays de Montbéliard du* XII*e au* XVIII*e siècle* (*Mém. de la Soc. d'émul. de Montbéliard*, 1899) ; — *Département du Doubs. Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Archives ecclésiastiques. Série G* (Besançon, 1900, in-4) ; — *Le Miracle de la sainte hostie de Faverney, notes et documents* (*Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1901) ; — *Un Précurseur de Libri. Étude sur le généalogiste Jean-Baptiste Guillaume de Gevingey, sa vie, son œuvre, ses aventures et ses méfaits* (*Mem. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 1901) ; — *Le Cardinal de Granvelle et les Artistes de son temps* (*Ibid.*, 1901) ; — *Donat Nonnotte, de Besançon, peintre de portraits* (*Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 1902) ; — *Marques de bibliothèques et ex-libris franc-comtois* (*2e série*), en collaboration avec M. R. de Lurion (*Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1903) ; — *Les Pièces d'honneur des co-gouverneurs de Besançon* (XVII*e*-XVIII*e siècles*) (*Mém. de la Soc. d'ém. du Doubs*, 1904). — Ajoutons que, dans les tomes XIII et XXI du *Catalogue des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*, M. J. Gauthier a fait la description sommaire des manuscrits de Belfort, Dole, Montbéliard, Arbois, Lons-le-Saunier, Poligny et Saint-Claude (Paris, 1891 et 1893, in-8). — On lui doit aussi de nombreuses communications relatives à l'histoire de sa province natale insérées dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*. Enfin n'oublions pas de dire que, de 1876 à 1904, M. J. Gauthier a publié chaque année une ou plusieurs études ou séries de documents franc-comtois dans l'*Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort*, édité par l'imprimerie Jacquin de Besançon. Ces études, comme d'ailleurs la plupart des travaux de M. J. Gauthier, ont fait l'objet de tirages à part dont la réunion formerait toute une série de volumes.

— Le poète allemand Ernst SCHERENBERG, mort dernièrement à Eisenach, à l'âge de 67 ans, s'était attiré une grande réputation par ses œuvres lyriques, dont quelques-unes ont été plusieurs fois réimprimées, particulièrement celles qui concernaient des sujets politiques, telles que : *Gegen Rom.*, *Dem Fursten Bismarck*, etc. Voici une énumération des plus connues de ces œuvres : *Verbannt. Dichtung* (Berlin, 1861, in-8) ; — *Aus tiefstem Herzen. Gedichte* (Berlin, 1862, in-16) ; — *Stürme des Frühlings. Neue Gedichte* (Berlin, 1865, in-16) ; — *Dichtungen* (Berlin, 1867, in-16) ; — *Gedichte* (Leipzig, 1874, in-16 ; — *Gegen Rom. Zeitstimmen deutscher Dichter* (Elberfeld, 1874, in-8) ; — *Neue Gedichte* (Leipzig, 1882, in-12) ; — *Germania. Dramatische Dichtung* (Elberfeld, 1885, in-12) ; — *Fürst Bismarck. Ein Charakterbild für das deutsche Volk* (Elberfeld, 1885, in-8) ; — *Kaiser Wilhelm I. Ein Gedenkbuch für das deutsche Volk* (Leipzig, 1888, in-8) ; — *Niemals ! Dem Fürsten Bismarck. Frühjahr 1895* (Elberfeld, 1893, in-8). M. Scherenberg, journaliste pendant de nombreuses années, avait été le directeur du *Braunschweiger Tageblatt* et de la *National-liberale Zeitung*.

— Un autre poète allemand, M. Rudolph BAUMACH, mort à Meiningen le 21 septembre, à 65 ans, était également très estimé au-delà du Rhin. Ses ballades, légendes en vers et autres poésies, devenues populaires, ont été souvent réimprimées. Nous n'en citons qu'un certain nombre dans la liste suivante : *Zlatorog. Eine Alpensage* (Leipzig, 1877, in-8) ; — *Horand und Hilde. Gedicht* (Leipzig, 1878, in-8) ; — *Lieder eines fahrenden Gesellen* (Leipzig, 1880, in-16) ; — *Frau Holde* (Leipzig, 1880, in-16) . — *Summermärchen* (Leipzig, 1881, in-12) ; — *Von der Landstrasse Lieder* (Leipzig, 1882, in-12) ; — *Spielmanslieder* (Leipzig, 1882, in-12) ; — *Mein Frühjahr. Gesammelte Gedichte aus « Enzian, ein Gaudeamus für Bergsteiger »* (Leipzig, 1882, in-12) ; — *Abenteuer*

und Schwänke, alten Meistern nacherzählt (Leipzig, 1883, in-12) ; — *Erzählungen und Märchen* (Leipzig, 1885, in-16) ; — *Krug und Tintenfass. Gedichte* (Leipzig, 1887, in-16) ; — *Kaiser Max and seine Jäger. Dichtung* (Leipzig, 1888, in-16) ; — *Es war einmal. Märchen* (Leipzig, 1890, in-15) ; — *Thüringer Lieder* (Leipzig, 1891, in-16) ; — *Bunte Blätter. Gelegenheitsgedichte* (Leipzig, 1897, in-12) ; — *Trug-Gold* (Berlin, 1900, in-12).

— Dr. George MAC DONALD, poète et romancier anglais, mort le 19 septembre, à l'âge de 81 ans, était né en 1834, dans le comté d'Aberdeen. Après avoir fait ses études au King's College d'Aberdeen, il devint pasteur à Arundel. Mais l'amour de l'indépendance et le goût des lettres lui firent bientôt abandonner pastorat et prédication. Ses premières œuvres poétiques furent imprimées en 1856 et c'est en 1858 qu'il inaugura une longue série de romans et de contes, bien supérieurs, du reste, à ses poésies, dans lesquels il a montré une parfaite connaissance du caractère écossais. Les principaux sont : *Phantastes ; — David Elginbrood ; — Dealings with the Fairies ; — The Princess and the Goblin ; — At the Back of the North Wind ; — Robert Falconer ; — Alec Forbes ; — The Marquis of Lossie ; — St. Georg and St. Michael.*

— On annonce encore la mort de MM. : Alphonse ALLAIS, homme de lettre, et journaliste, mort à Paris le 28 octobre, lequel était fort connu dans un monde littéraire spécial par sa collaboration à la fondation du *Chat noir*, par les articles que, pendant une quinzaine d'années, il a donnés au *Journal*, sous le titre : *Vie drôle*, et enfin par quelques volumes, tels que : *L'Innocent* (Paris, 1895, in-12), écrit avec M. Alfred Capus, et *l'Affaire Blaireau* (Paris, 1899, in-18) ; — le docteur BARABAN, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, mort dans le courant de novembre, à 55 ans ; — Louis BRUNON, collaborateur de divers journaux catholiques du Cantal, mort en octobre, à Aurillac ; — Charles BULOZ, fils de François Buloz, le fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, et son successeur, comme directeur de ce recueil, de 1877 à 1893, mort à Paris, le 2 novembre, à 62 ans ; — Georges CHARPENTIER, éditeur parisien, fils de Gervais Charpentier, fondateur de la maison d'édition bien connue, mort à 59 ans, au milieu de novembre ; — Léonard DANEL, chef de l'importante imprimerie établie en cette ville depuis plusieurs siècles, mort à Lille, au commencement d'octobre, à l'âge de 88 ans ; — DEVILLEPOIX, directeur du journal *la Somme* et gérant du *Pas-de-Calais*, mort au commencement de novembre, à 75 ans ; — Édouard DUBOIS, ancien directeur-propriétaire de *l'Observateur d'Avesnes* mort à la fin de novembre ; — Georges EDON, professeur honoraire au lycée Henri IV, mort à Paris à la fin de novembre, auquel on doit, outre plusieurs dictionnaires et grammaires de la langue latine, deux ouvrages estimés : *Traité de langue latine. Écriture et prononciation du latin savant et du latin populaire et Appendice sur le chant des Frères Arvales* (Paris, 1882, gr. in-8) et *Nouvelle Étude sur le chant Lémural, les Frères Arvales et l'Écriture cursive des Latins* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — Fernand FOS, ancien rédacteur au journal *le Soleil*, mort en octobre ; — Le T. C. F. GORDIEN, directeur du collège de Port-Saïd, qui avait été professeur à Saint-Gillet-le-Moulins, puis directeur de l'école de Vierzon et de l'école Saint-Bonose, à Orléans, mort au Caire, à 64 ans ; — Francique LACROIX, conservateur du musée et vice-président de l'Académie de Mâcon, correspondant du ministère de l'instruction publique, mort dernièrement à Mâcon, à 70 ans ; — Gustave LENNIER, directeur du Muséum du Havre, membre correspondant de l'Institut de France, auteur d'ouvrages fort estimés sur la géologie de la Seine-Inférieure, tels

que : *Études géologiques et paléontologiques sur l'embouchure de la Seine et les falaises de la haute Normandie* (Le Havre, 1870, in-4), et *l'Estuaire de la Seine : mémoires, notes et documents pour servir à l'étude de l'estuaire de la Seine* (Le Havre, 1885, 2 vol. in-4 et atlas) ; — l'abbé MICHONDET, professeur depuis de longues années au petit séminaire de Notre-Dame de Vaux, mort au milieu de novembre ; — PIERRE, l'éminent naturaliste, ancien directeur du Jardin botanique de Saïgon (Cochinchine), auteur de travaux remarquables sur la flore forestière de l'Indo-Chine, mort à la fin d'octobre, à 70 ans ; — Jean POTHIER, ancien professeur de l'Université, mort à Paris, le 9 novembre ; — POUJOL DE FRÉCHENCOURT, secrétaire perpétuel de la Société des antiquaires de Picardie, mort à la fin de novembre ; — TIMBAL, professeur de droit constitutionnel, mort à Toulouse à la fin d'octobre ; — A. DE TREVERRET, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, mort vers le milieu de novembre, qui laisse, entre autres ouvrages, les deux thèses suivantes : *Quae in Attica republica partes a scenicis scriptoribus vulgo defensae fuerint* (Paris, 1868, in-8) et *Du Panégyrique des saints au XVIIe siècle* (Paris, 1868, in-8) ; — A. WALCKENAER, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, mort à la fin de novembre, à 39 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Manuel ALFONSO, fondateur et directeur de *l'Espagne chrétienne*, journal hebdomadaire de Valence ; — Dr. Wladimir P. AMALICKI, professeur de géologie et de paléontologie à Varsovie, mort récemment dans cette ville ; — Dr. Friedrich VON BEECH, historien allemand, directeur des Archives d'État du grand-duché de Bade, mort le 17 novembre, à Carlsruhe, à l'âge de 68 ans ; — Hans BORSCH, directeur du Muséum allemand de Nuremberg, mort dans cette ville, le 12 novembre, à l'âge de 56 ans ; — Nicolai BÖGH, écrivain danois, auteur d'ouvrages littéraires et historiques, mort récemment à Copenhague, à 62 ans ; — Albert VON BOGULAWSKI, lieutenant-général prussien, mort à Berlin, le 7 septembre, à l'âge de 71 ans, auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à la stratégie et à la tactique, tels que : *Armee und Volk im Jahre 1866. Mit einem Blick auf die Gegenwart* (Berlin, 1900, in-8) ; *Taktische Folgerungen aus dem Burenkriege und der Gruppenangriff* (Berlin, 1903, gr. in-8) ; — Dr. Karl Ludwig BRAUER, professeur de mathématiques au gymnase royal de Carlsruhe, mort dans cette ville, le 12 novembre ; — Antoine CROONENBERGHS, ancien rédacteur en chef du journal *le Constitutionnel*, de Bruxelles, mort en cette ville, le 12 octobre ; — Dr. Gustave DEWALQUE, ancien professeur de géographie physique et de géologie à Liège, mort dernièrement dans cette ville, à 74 ans ; — Dr. A. ENGELBRECHT, professeur de chimie allemand, attaché au laboratoire de chimie de l'État à Hambourg, mort dans cette ville ; — Robert FORD, écrivain écossais, mort à Glasgow, à 60 ans, lequel laisse une édition des poèmes de Robert Fergusson, une anthologie des chants populaires de l'Écosse et divers volumes relatifs aux mœurs et usages de ce pays, tels que : *Thistledown*, *Vagabond Songs*, etc. ; — le major Dr. Oskar FÖRTSCH, directeur du Muséum provincial de la Saxe, mort à Halle-sur-la-Saale, à 66 ans ; — R. C. FREDERIKSEN, ancien professeur d'économie politique à Copenhague, mort dans cette ville, le 4 novembre, à 66 ans ; — Mme GATTI DE GAMOND, rédactrice du journal *le Peuple* et directrice des *Cahiers féministes*, morte en octobre, à Bruxelles, à l'âge de 69 ans ; — Dr. Theodor baron VON DER GOLTZ, professeur à l'École d'agriculture de Bonn, mort dans cette ville, le 6 novembre, à 69 ans ; — Dr. Hans GRABVEN, directeur du Musée provincial de Trèves, mort dans cette ville, le 4 novembre, à

ans; — l'abbé GRUBL, né à Arras 1824, fixé à Bruxelles depuis 25 ans, teur d'études bibliques et linguistiques et qui a publié une série de cts et de brochures préconisant la fondation de la « Ligue du coin de re et du foyer insaissisable, » ligue qui a pris une grande extension en lgique, mort à Bruxelles, le 23 octobre; — Dr. Eduard GUNDLING, ancien ofesseur de droit public à Prague, mort dans cette ville, le 28 octobre, à ans; — Karl Gottlieb HAUPTMANN, poète populaire allemand, mort à onitz (Saxe), à 90 ans, dont nous citerons : *Von Sonnenaufgang. Soziales ama* (Berlin, 1889. in-8) et *Das Friedenfest. Eine Familienkatastrophe. hnendichtung* (Berlin, 1890, in-8); — August HEERWAGEN, professeur au nnase et président de la Société d'histoire naturelle de Nuremberg rt dans cette ville, le 25 octobre, à 57 ans; — Dr. HEINRICH, archiviste varois, mort récemment à Hambourg; — Adam HÖRBER, maître verrier emand de Rothenbourg-sur-la-Tauber, auteur du drame historique *Der istertrunk*, mort à la fin d'octobre, à 78 ans; — F. W. HUTTON, ancien ofesseur de biologie et de géologie à Christchurch (Nouvelle-Zélande), rt dernièrement dans cette ville, qui a publié un certain nombre de tra- ux sur la théorie de l'évolution, tels que : *Darwinism and Lamarckism, Old l New* (1899), *The Lesson of Evolution* (1892), etc.; — Ippolito ISOLA, conser- eur de la bibliothèque de Gênes, mort dans cette ville, le 12 novembre; Dr. Karl KEHRBACH, qui à l'on doit la publication des *Monumenta Germaniae dagogica*, mort le 21 octobre, à Charlottenbourg, à 59 ans; — Dr. Konrad SSLER, professeur de langues sémitiques, mort le 2 novembre, à eifswald, à l'âge de 55 ans; — Pietro KOHN, directeur du Musée des arts ustriels de Copenhague, mort dans cette ville à l'âge de 65 ans; — Dr. bert VON KÖLLIKER, professeur d'anatomie à l'Université de Wurzbourg, rt dans cette ville, le 2 novembre, à 88 ans; — le chevalier Dr. Victor VON AUS, directeur du « Schulverein » allemand de Vienne, mort dans cette e, le 4 novembre, à 66 ans; — Dr. A.-J. KUNKEL, professeur de rmacie à Wurzbourg, mort à 57 ans, lequel laisse un excellent traité de icologie; — le major Hermann KUNZ, écrivain allemand, mort le octobre, Berlin, à 58 ans, lequel a écrit de nombreux ouvrages sur des ets militaires, par exemple : *Die kriegerischen Ereignisse im Grossher- hum Posen im April und Mai 1848* (Berlin, 1899, in-8); *Kriegsgeschichtliche piele aus dem deutsch-französischen Kriege von 1870-1871* (Berlin, 1900,); — Dr. Theodor LUDWIG, professeur d'histoire contemporaine à asbourg, mort dans cette ville, le 16 octobre, à 37 ans; — Dr. Franz LLER, ancien professeur de l'École supérieure vétérinaire de Vienne, rt dans cette ville, le 16 octobre, à 89 ans; — G.-H. OVEREND, attaché « Public Record Office » de Londres, secrétaire-adjoint de la « Huguenot iety », aux *Proceedings* de laquelle il a donné de nombreux et savants cles, mort à Londres le 12 septembre; — Dr. Domenico PEZZI, professeur philologie comparée à Turin, mort dans cette ville, le 24 octobre, à ans; — Julius PORT, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la lecine, mort le 8 novembre, à Nuremberg, à l'âge de 71 ans; — Dr. Rudolf CKE, bibliothécaire en chef de l'Université de Koenisgsberg, connu par travaux sur Kant, mort à Koenigsberg, le 16 octobre, à 81 ans; — Dr. drich STEIN, écrivain allemand, mort dernièrement à Schweinfurt, à ans, lequel laisse divers ouvrages relatifs à l'histoire locale de la nconie, entre autres : *Geschichte der Reichstadt Schweinfurt* (Schweinfurt, , in-8); *Das Margräfliche Haus von Schweinfurt* (Wurzbourg, 1900, in-8); Dr. Heinrich STOY, professeur de pédagogie allemand, mort récemment

à Iéna ; — Dr. Hermann USENER, professeur de philologie classique à l'Université de Bonn, mort dans cette ville le 21 octobre, à l'âge de 71 ans ; — Dr. Johann Ludwig USSING, ancien professeur d'archéologie et de philologie classique, à Copenhague, mort dernièrement dans cette ville, à 85 ans ; — l'abbé VAN DE VELDE, ancien professeur de mathématiques et de théologie au grand séminaire de Malines, mort à Turnhout, en octobre ; — VAN KERKLOVE, général major en retraite, ancien professeur à l'École de guerre de Belgique, mort en octobre, à Mons, à l'âge de 70 ans ; — Dr. Moritz VOIGT, professeur honoraire de l'histoire du droit romain à Leipzig, mort dans cette ville, le 6 novembre, à 80 ans.

ALMANACHS POUR 1906. — Et d'abord rappelons à tous, *urbi et orbi*, l'*Almanach du Bon Français* (17e année) qui, pour 1906, ne tardera guère à être épuisé, mais dont la Société bibliographique pourra toujours faire un ou plusieurs tirages supplementaires, si besoin est. Puis présentons à nos lecteurs l'*Almanach Hachette. Petite Encyclopédie populaire de la vie pratique* (in-12 de 432-LXXXIV p., avec 40 cartes et plans et 1200 fig. — Prix : broché, 1 fr. 50 ; cart., 2 fr.). Il nous est assurément impossible de noter ici, même de très brève façon tout ce que renferme cette « encyclopédie » qui s'adresse à l'universalité des lecteurs et qui merite d'être conservée pour être consultée indéfiniment ; nous devons cependant donner une idée de ce riche ensemble : *Dansons-nous sur un volcan ? L'Évolution des planètes ; Le Mystère de la lune rousse ; Les Bienfaits de la poussière ; Pour sonder l'infini ; Histoire des religions ; Grands Sièges de l'histoire ; La Guerre russo-japonaise ; Les Sept Merveilles du monde antique et du monde moderne ; Le Canada ; Notre Commerce ; Conquérants et Colonisateurs ; Devoirs d'une maîtresse de maison ; L'Éducation et la Physionomie ; Pour choisir ses placements ; Le Monde des insectes ; Les Accidents du travail* ; etc., etc.

A la même librairie Hachette se trouve l'*Almanach du drapeau*, que l'Académie française a si justement couronné (in-12 de 368-XXXII p., avec 12 cartes et 1707 fig. — Prix : broché, 1 fr. 50 ; cart., 2 fr.). Cet almanach embrasse la vie militaire en son entier depuis depuis les données pratiques accumulées dans le Mémento des connaissances militaires et maritimes jusqu'aux articles de l'actualité la plus saisissante. On y peut donc lire : *Les Pionniers de la plus grande France*, depuis Jacques Cartier jusqu'à M. du Bourg de Bozas ; *Les Éphémérides des règlements militaires* ; *Les Premiers Pompiers du monde* (ceux de Paris) ; *Suprématie sous-marine de la France ; Une Armée de 40 millions d'hommes* (l'armée future de la Chine) ; *Les Forces franco-allemandes à la frontière ; L'Épopée russo-japonaise* ; *De Jéricho à Port-Arthur* ; *Soixante Descentes en Angleterre ; La Conquête de l'Afrique française ; Au Maroc* ; *Le Globe franchi par deux escadres* ; *Les Connaissances militaires et maritimes indispensables*, etc., etc. Il n'existe pas, à l'heure présente, dans le genre, de publication plus intéressante ni plus suggestive.

Mentionnons l'*Almanach des Français* (C. Silvestre, au Bois d'Oingt (Rhône) et Paris, Amat, gr. in-8 de 424 p., illustré, 1 fr.). Cet almanach est précédé d'une lettre claironnante de M. Aynard, député (4 p.), qui nous avait fait penser que la publication allait déborder de choses patriotiques. Déception ! A peine un article du capitaine Danrit : *Si nous avions eu la guerre*, et quelques rares autres pages. Le reste est intéressant, varié, mais sans grande originalité. Énormément d'annonces, jusque dans le texte, beau papier, jolies et nombreuses gravures. — L'*Almanach français* (presque le même titre : à un article contracté près) est fort différent ; tout politique, résolument monarchiste (12e année). C'est une arme pour la bataille et un instrument de

propagande. (Paris, Librairie nationale, 29, rue de Penthièvre, in-18 de 160 p., avec grav., 0 fr. 50 ; 50 exempl. 20 fr. ; 35 fr. le cent). — Aux travailleurs de la terre, indiquons l'*Almanach de l'Ami des campagnes* (Paris, 29, rue de Tournon, petit in-18 de 108 p. (27e année, 0 fr. 50).

Et, comme les annees précédentes, voici la série des neufs almanachs de la maison Pierron et Hozé de Nancy. *Le Grand Almanach populaire illustré*, in-4, 293 p., débute par une biographie laudative de M. Loubet. Répandues dans tout le volume, nombre de notices biographiques sur des célébrités ou des notoriétés contemporaines, défuntes ou vivantes. Puis une certaine quantité de grands articles : *La Guerre russo-japonaise; Cartouche; Un Souper chez Jean de la Fontaine*, etc. Enfin toutes sortes de choses parmi lesquelles une foule de recettes culinaires. — D'importance moindre, avec d'honnêtes histoires, dont plusieurs figurent déjà dans le *Grand Almanach populaire* précité, viennent ensuite : *Le Grand Almanach de la famille* (24e année, gr. in-8, 0 fr. 50) ; l'*Almanach du foyer* (20e année, petit in-4, 0 fr. 30) ; l'*Almanach de Jeanne d'Arc* (20e annee, petit in-4, 0 fr. 30) ; l'*Almanach du travailleur* (20e année, petit in-4, 0 fr. 30 ; l'*Almanach du cultivateur et du vigneron* (20e année, petit in-4, 0 fr. 25 ; l'*Almanach des veillées d'hiver* (20e année, petit in-4, 0 fr. 25) ; l'*Almanach récréatif* (20e année, petit in-4, 0 fr. 25) ; enfin l'*Almanach Sans-Pareil* (petit in-4, 0 fr. 15).

PARIS. — La Maison de la Bonne Presse fait paraître en volume ses *Causeries du Dimanche* (Paris, gr. in-8, non paginé, 1 fr.). Tout le monde religieux en connaît aujourd'hui le grand succès. Dans ce récent volume sont traitées avec beaucoup d'intérêt les questions suivantes : *La Très Sainte Trinité. — Les Merveilles du signe de la Croix. — La Saint-Esprit dans l'Église. — Les Dons du Saint-Esprit. — Le Vrai Chrétien. — Les Vestiges du grand mystère. — L'Évangile selon saint Jean. — La Déesse Nature. — A propos du radium. — Le Système des nébuleuses et la Religion. — Le Procès de Galilée. — Les Jours de la création. — Les Générations spontanées. — L'Antiquité de l'homme et l'Histoire. — L'Antiquité de l'homme et la Géologie. — L'Antiquité de l'homme et l'Age de pierre. — Tous les peuples croient à l'immortalité de l'âme. — Le Socialisme*, etc. Mine précieuse pour tout ceux qui veulent s'instruire de la religion ou en instruire les autres dans les patronages, les cercles d'études, les catéchismes de persévérance. Le tout illustré d'une manière fort agréable, et d'un bon marché invraisemblable. Cette série des *Causeries* est la sixième.

— Aux grandes fêtes célébrées à Ars en l'honneur du B. curé Jean-Baptiste Vianney, S. E. le cardinal Perraud a prononcé un discours sur le Bienheureux qui a paru en brochure, sous le titre : *L'Homme de Dieu* (Paris, Téqui, in-18 de 28 p. — Prix : 0 fr. 25). Le prélat y fait toucher la démonstration de la sainteté dans la vie, les œuvres et la mort du saint curé d'Ars. Puis, s'élevant à de plus hautes considérations, le vénérable orateur montre comment la vie des saints n'est que l'Évangile mise en œuvre. Celui-ci est la théorie ; celle-là sa pratique. Et notre bienheureux l'a exécuté dans sa vie et son ministère. Ce discours s'adresse particulièrement aux prêtres des paroisses.

— Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a adressé aux sénateurs de son département une lettre qui n'est, dit-il, « ni une supplique, ni une déclaration, ni un avertissement, ni une prophétie, ni un réquisitoire politique », mais « d'abord un simple exposé de chiffres, déclare-t-il, de chiffres que je connais bien, et presque seul, » auquel il ajoute « comme une ouverture de conscience sur les pensées que la loi de séparation nous inspire. » Ce document a fait l'objet d'une brochure intitulée : *La Séparation. Lettre à MM.*

les sénateurs du Loiret (Paris, Lethielleux, s. d. (1905), petit in-18 de 16 p. — Prix : 0 fr. 25).

— Signalons la 4e édition d'une brochure de grande utilité pratique : *Le Conseiller du contribuable. Moyen d'obtenir sans frais le dégrèvement des impôts directs* (Paris, Pichon et Durand-Auzias, s. d. (1905), petit in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.).

— Le 20 novembre dernier, a paru le premier numéro d'un nouveau périodique médical bi-mensuel (20 p. gr. in-4) dont le *Polybiblion* publiera régulièrement les sommaires à partir de janvier 1906 : *Le Médecin praticien, journal de médecine et de chirurgie pratique et spéciale et d'intérêts professionnels* (Paris, Henry Paulin, 21, rue Hautefeuille, VIe arr. — Prix de l'abonnement annuel : Paris et départements, 3 fr. 50; Union postale, 4 fr.).

— Avec une richesse extraordinaire de documents, avec sa méthode et sa compétence habituelles, M. J. Tourmentin, secrétaire général de l'Association antimaçonnique de France, dans sa brochure intitulée : *Le Syndicat des arrivistes, ou la Main-mise maçonnique sur l'Administration française* (Paris, Association antimaçonnique de France, 42, rue de Grenelle, VIIe arr., petit in-4 de 192 p. — Prix : 0 fr. 50), suit la marche de la franc-maçonnerie depuis de trop nombreuses années et analyse avec une exactitude saisissante le *Travail intérieur* et le *Travail extérieur* de cette association. *Le Mécanisme, le Programme, la Préparation de l'opinion publique, l'Entrée des affiliés dans les administrations*, tout cela est raconté, expliqué, prouvé. Brochure de propagande, mais aussi travail où les conférenciers et tous ceux qui s'occupent d'œuvres sociales pourront puiser utilement.

— La Société de spéléologie, des intéressantes publications de laquelle nous avons déjà maintes fois entretenu les lecteurs du *Polybiblion*, vient d'entreprendre un travail considérable, destiné à être grandement utile aux spécialistes. Sous le titre : *La Spéléologie au* XXe *siècle*, la Société se propose de tracer un tableau sommaire de cette science, autrement dit d'en montrer l'état actuel et d'en faire entrevoir les progrès futurs en résumant et en bibliographiant tout ce dont son actif et savant secrétaire général, M. E.-A. Martel, a pu avoir connaissance depuis le début du nouveau siècle, et en même temps en y joignant rétrospectivement les références et les renvois pratiques à ce qui, antérieurement, a pu être dit de sérieux sur les principaux sujets notés. Ainsi se trouvera constitué un excellent aide-mémoire, un répertoire destiné tant à rendre plus aisés les travaux futurs qu'à bien mettre au point les diverses questions auxquelles touche la science des cavernes. De ce répertoire, qui doit comprendre quatre parties (1e France; 2e Étranger; 3e Applications aux sciences; 4e Application à l'hygiène publique, — eaux d'alimentation) — et sera complété par des *addenda* et *corrigenda*, et par des tables alphabétiques, — le premier fascicule, constituant le numéro 41 de *Spelunca*, a récemment paru (Paris, au siège de la Société, 1905, in-8 de 192 p., avec pl. et grav.). Il est consacré à la France, et constitue un recueil très abondant de faits scientifiques observés directement, de références bibliographiques et de comptes rendus d'ouvrages, le tout classé suivant l'ordre alphabétique des noms de régions. S'il est possible d'y relever quelques erreurs typographiques — l'entonnoir dont il est question à la p. 114 s'appelle-t-il « Grand-Nichet » ou « Grand-Bichet »? — Cf. « Gonelet » pour « Gosselet » à la p. 118, et « Giraud » pour « Girard » à la p. 119 —, peu importantes d'ailleurs en général, il est de stricte justice de rendre hommage à l'effort si méritoire et si consciencieux que vient de fournir, une fois de plus, M. E.-A. Martel. Avec ses données

scientifiques, archéologiques et historiques, avec ses chiffres, ses constatations et ses rectifications de toutes sortes, *la Spéléologie au* XX*e siècle* est une œuvre de valeur, qui sera beaucoup consultée, peut-être même pillée.

— L'auteur — qui a signé des simples initiales A. B. — la brochure intitulée : *Un Nouveau Livre sur les neumes, étude critique* (Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 14 p.) n'a pas eu de peine à prouver que l'introduction du chant liturgique à Saint-Gall fut le fait, au IXe siècle, d'une importation romaine, et non — comme essaie de l'établir l'auteur de la *Neumenkunde* — anglo-saxonne. Mais M. A. B. devient tout à fait sujet à caution, quand il se prend à faire, contre les partisans du rythme oratoire, la démonstration du rythme métrique dans le plain-chant grégorien. Les textes bien connus qu'il cite à l'appui de sa thèse ont leur explication toute naturelle dans les *Mélodies grégoriennes* de Dom Pothier (Tournai, Desclée et Lefebvre, 1880, p. 178-213). C'est dérouter inutilement les débutants, et s'égarer soi-même que d'y attacher un autre sens.

— L'*Agenda ecclésiastique pour l'an de grâce 1906*, qui en est à la dix-septième année de sa publication, vient de paraître (Paris, Lethielleux, petit in-18 de 276 p., relié toile, tr. rouges, fermeture en caoutchouc. — Prix : 1 fr. 50). Nous le signalons avec empressement, ainsi que nous l'avons fait les années précédentes, et nous le recommandons à tous les prêtres à qui il rendra journellement les plus réels services. Son format — ceci est à remarquer — permet de le mettre très facilement dans la poche.

— Signalons l'excellent *Agenda agricole et viticole pour 1906*, rédigé par M. V. Vermorel (Paris, libr. agricole de la Maison rustique); Montpellier et Villefranche du Rhône, *Progrès agricole et viticole*, in-32 de 326 p., cart. bas. pleine (tr. dorées. — Prix : 1 fr. 25). Ayant atteint sa 22e année, cet agenda mérite toujours d'être le guide du cultivateur et du vigneron. Sous un format de poche, il donne de façon précise tous les renseignements utiles. Pour 1906, il s'est encore amélioré : son exécution matérielle irréprochable, le nombre et la diversité des indications qu'il renferme le rendent vraiment indispensable à la vie quotidienne des agriculteurs et des viticulteurs intelligents et méthodiques.

— Le titre : *Esquisse d'une bibliographie de la chanson populaire en Europe*, par M. Pierre Aubry (Paris, A. Picard et fils, 1905, gr. in-8 de 39 p. — Prix : 5 fr.) dit très justement ce qu'apporte cette brochure : une bibliographie classée par races (en prenant ce mot au sens de langues traditionnelles et nationales) des chansons populaires d'Europe publiées avec leur mélodies. C'est en effet la bibliographie musicale que l'auteur a en vue, pour permettre aux musiciens de profession de tirer du trésor de la tradition des inspirations et même des thèmes ; de grands musiciens l'ont fait avec profit et succès. M. Aubry donne donc une bibliographie précise et suffisamment complète pour son but, des mélodies populaires chez les peuples de langues grecque, latine, celtique, germanique, slave, arménienne, turque et finno-ongrienne, basque, et des langues du Caucase ; et, en ce qui concerne ces dernières langues, un agréable appendice donne des spécimens musicaux des chants populaires géorgiens que l'auteur a étudiés à Tiflis même. — Il convient de dire que M. Aubry a exclu de son cadre les recueils de chansons françaises parce que la bibliographie en a été donnée dans un récent numéro de la *Revue musicale ;* et quoiqu'on ne nous le dise pas, il nous semble bien que la présente brochure est un tirage à part de la même revue.

Artois. — M. Roger Rodière se repose... laborieusement, de la rédaction

de son *Épigraphie historique, héraldique et campanaire de l'arrondissement de Montreuil* (dont il ne reste plus à paraître que le sixième fascicule), en entreprenant l'épigraphie de l'arrondissement de Boulogne et en nous donnant trois importantes brochures, toutes trois d'une richesse d'érudition des plus remarquables : 1° un nouveau *Supplément au Cartulaire des établissements religieux et civils du Boulonnais, chartes diverses* (Boulogne-sur-Mer, impr. Hamain, in-8 de 241 p.; extrait du tome XIV des *Mémoires de la Société académique de Boulogne-sur-Mer*) ; — 2° *Variétés archéologiques : Notes sur le château d'Hardelot, le Bac d'Attin, la Statue tombale d'Enguerrand d'Eudin. Rapport sur l'épigraphie* (Arras, imp. moderne, gr. in-8 de 72 p.; extrait des *Bulletin et Mémoires de la Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais*) ; — 3° *Voyage héraldique dans quelques églises du Ponthieu en 1697* (Abbeville, impr. Paillar,, in-8 de 71 p.; extrait des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*, tome XXI).

— Notons encore, à propos de M. Roger Rodière, la plaquette intitulée : *Épigraphie de l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), par M. Roger Rodière, compte rendu*, par M. Philippe des Forts, extrait du *Bulletin monumental*, 1905 (Caen, impr. Delesques, in-8 de 7 p.).

BOURGOGNE. — Notre collaborateur M. Max Prinet a extrait de la *Revue numismatique* une courte étude faite par lui à propos d'un sceau italien de Jean de Vienne, capitaine de Calais (Paris, Rollin et Feuardent, 1905, in-8, de 10 p., avec une reproduction du sceau). Le sceau en question « témoigne, conclut l'auteur, des relations artistiques de la France avec l'Italie dans la première moitié du XIVe siècle. » Mais ce qui, dans cette plaquette, a le plus fixé notre attention, c'est la façon bien nette dont M. Prinet rectifie l'erreur très commune dans laquelle sont tombés nombre d'écrivains — y compris l'auteur de ces lignes (il faut toujours savoir reconnaître qu'on s'est trompé) et qui leur a fait confondre Jean de Vienne, amiral de France, défenseur de Calais, avec son neveu, qui s'appelait aussi Jean de Vienne, qui fut également amiral de France et qui succomba à la bataille de Nicopoli (1396). Jean de Vienne (l'oncle) étant mort à Paris en 1351, un simple rapprochement de dates eut suffi pour que l'erreur signalée fût évitée, laquelle d'ailleurs a déjà été relevée par le marquis Terrier de Loray dans son livre sur *Jean de Vienne, amiral de France, 1341-1396* (p. 10). Mais reste à savoir bien exactement où sont nés l'oncle et le neveu : M. Prinet considère de premier comme Bourguignon ; quant au second certains auteurs le font naître à Dole, département actuel du Jura.

CHAMPAGNE. — M. l'abbé Pétel, qui a déjà publié nombre d'excellents travaux sur différentes localités du diocèse de Troyes, donne dans sa brochure intitulée : *Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. La Commanderie de Payns et ses dépendances à Savières, à Saint-Mesmin, à Messon et au Pavillon* (Paris, Champion ; Bar-sur-Aube, A. Lebois, 1905, in-8 de XIII-165 p. Extrait de la *Revue champenoise et bourguignonne*) une bonne monographie de cette commanderie. Dans une dissertation qui sert d'avant-propos, il établit, d'une manière qui semble péremptoire, que le fondateur des templiers, Hugues de Payns est bien Champenois et non originaire de la Haute Provence, comme l'avaient prétendu plusieurs érudits. Après, il fait connaître les origines de la commanderie de Payns, décrit ses principales possessions, donne une notice sur quelques-uns de ses membres qui figurèrent dans le procès des templiers. Il continue ensuite l'histoire de cette commanderie sous les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem jusqu'à la

Révolution. Douze pièces justificatives et une table onomastique terminent ce travail qui forme un utile appoint à l'histoire des templiers.

FRANCHE-COMTÉ. — Le 23 janvier dernier, M. L. Lebrun, répétiteur au lycée Victor-Hugo de Besançon, a fait à la Société d'histoire naturelle du Doubs une communication, insérée dans le Bulletin de cette société, puis tirée à part : *Note préliminaire sur quelques recherches faites dans la cité lacustre de Clairvaux (Jura)* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 4 p.). L'auteur décrit les objets recueillis : gaînes de hache en bois de cerf, objets en pierre et poteries. — Un peu plus tard, le même auteur a publié dans le même Bulletin une *Description des principaux objets trouvés dans la cité lacustre de Clairvaux (Jura)*, qui complète la précédente (tirage à part, Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 4 p., avec 2 planches). Là sont détaillés sommairement cinq fragments de poterie et divers instruments et outils en pierre et en silex, des pointes de flèche en silex, des grattoirs et racloirs, des instruments en bois de cerf (gaînes de hache, haches, lissoirs, etc.) et des objets divers tels que poinçons en os, lissoir exécuté avec une dent de sanglier, etc.

— Pour ceux qui connaissent la Franche-Comté et les Franc-Comtois, nul doute que le petit volume de « poésies fraternelles, 1880-1905 », que M. Amédée Deprat vient de mettre au jour sous le titre : *Le Pays dolois et le Collége de l'Arc* (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-18 de 122 p., avec 4 grav. hors texte) n'aille directement au bon endroit : au cœur... Chaque morceau est daté, et quelquefois de localités bien éloignées de la Comté : Fontenay-aux-Roses, Paris, Moulins ; mais la plus grande partie nous vient du Doubs et du Jura. La muse du poète est affectueuse et douce ; il n'a de haine contre personne : gens et choses du pays, il aime tout, il admire tout, même le beau-père de M. Wilson :

Par la loi dans le bien quel sommet n'est gravi !
L'exemple est près de nous : l'exemple, c'est Grévy.

Inutile de discuter : M. Deprat a la foi robuste. Mais combien il est mieux inspiré quand il chante son cher collège, ses bons camarades, la vieille cité doloise et ses environs et surtout quand il rend hommage à son illustre compatriote Louis Pasteur ! — En somme, recueil point banal.

LANGUEDOC. — M. Émile Bonnet vient de publier, sur les *Antiquités et monuments du département de l'Hérault* un très beau volume, d'une érudition très complète et très sûre, d'une illustration bien choisie et bien équilibrée, qui conservera toujours une place d'honneur parmi les meilleures publications consacrées à l'archéologie languedocienne (Montpellier, impr. Ricard frères, in-8 de 560 p., avec 12 planches hors texte et 72 fig. dans le texte ; extrait de la *Géographie générale du département de l'Hérault*, publiée par la Société languedocienne de géographie). L'ouvrage est divisé en six chapitres : 1° Période préromaine, 2° Période gallo-romaine, 3° Période wisigothe, 4° Période carolingienne, 5° Période romane, 6° Période gothique. L'auteur passe en revue, pour ces diverses périodes, les monuments de l'architecture et de la sculpture, les inscriptions, les sépultures, les objets mobiliers et les monnaies. Nous sommes en présence d'une œuvre de synthèse scientifique, traitée avec un remarquable talent d'exposition, où les travaux des archéologues antérieurs sont revisés avec une critique des plus judicieuses et complétés par une quantité considérable d'observations et d'informations nouvelles.

NORMANDIE. — M. Gaëtan Guillot, conservateur du musée de Saint-Lô, a donné un excellent exemple à ses collègues des musées de province en

dressant le catalogue des richesses dont il a la garde : *Catalogue du musée de Saint-Lô. Peintures, sculptures, dessins, gravures, tapisseries, émaux,* etc..., (Saint-Lô, imp. Jacqueline, 1905, in-8 de 48 p., avec 2 photogr.). Le principal trésor de ce musée est la série des tapisseries, en huit pièces, qui racontent les Amours de Gombaut et de Macée, illustrant un fabliau dont les strophes sont tissées au dessus des figures et tout au travers des paysages. Une bonne photogravure reproduit une de ces tapisseries; une autre reproduit l'intéressant portrait de la sœur Charlotte de Monaco, par Pierre Gobert. Cette visitandine appartenait à la puissante famille des Matignon-Grimaldi, à laquelle M. Guillot a consacré, dans le 22e volume des *Mémoires de la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche,* un travail des mieux documentés, et très abondamment illustré : *Les Portraits des Matignon-Grimaldi et le Château de Torigni-sur-Vire* (Saint-Lô, imp. Jacqueline, 1905, in-8 de 48 p., avec 26 photogr.). C'est à la libéralité du prince de Monaco, allié à la famille des Matignon, qu'est due la publication de cette monographie si utile et si agréable à lire, à laquelle pourtant il eût été bon d'adjoindre un index.

Vexin. — *Les Clochers romans du Vexin français et du Pincerais* ont fait l'objet d'une excellente étude de M. P. Coqeulle, publiée dans le tome XXV des *Mémoires de la Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin,* et dont le tirage à part est en vente à la librairie parisienne Alph. Picard (in-8 de 22 p. et 15 planches). Ils sont nombreux les clochers construits aux XIe et XIIe siècles, qui demeurent aujourd'hui encore, dans cette région de l'Ile-de-France, des témoins de la renaissance architecturale romane. Viollet-le-Duc n'en a cité que deux dans son Dictionnaire, à la vérité les plus intéressants, ceux de Vernouillet et de Limay. M. Coquelle en énumère 29 complets, 20 incomplets, 33 mixtes, et les 54 croquis dont son étude est accompagnée en précisent la portée et en accroissent l'intérêt.

Belgique. — Les bénédictins de Maredsous ont publié la *Table des matières de la Revue bénédictine* (années I-XXI, 1884-1904. Paris, Champion, 1905, in-8 de 254 p.). C'est un complément indispensable de ce recueil où l'on trouve, entre autres, les articles les plus intéressants de Dom G. Marin sur l'ancienne littérature ecclésiastique et de Dom U. Berlière sur l'histoire monastique.

Espagne. — On sait combien est mal débrouillée encore l'histoire des origines de l'art chrétien en Espagne. La Commission des Monuments historiques et artistiques de la province d'Oviedo, en faisant imprimer le travail très documenté de M. Inocencio Redondo sur les églises primitives des Asturies (*Iglesias primitivas de Asturias*. Oviedo, Angel A. Morán, 1904, in-8 de 73 p., avec 45 grav.), a rendu un réel service aux archéologues. Sa brochure, qu'illustrent de nombreux petits clichés, nous révèle de curieux monuments, dont il nous semble que la date a été parfois un peu vieillie. Les décors de torsades, d'entrelacs et de rosaces de caractère visigothique que l'on y relève (à San Miguel de Lino et à Santa Maria de Naranco entre autres) ont en tout cas la plus grande importance pour l'histoire de la sculpture espagnole ; et c'est à bon droit que l'auteur a pu en rapprocher certains détails d'ornementation des basiliques de Ravenne.

États-Unis.— Les dernières listes de livres possédés, sur des sujets spéciaux, par la Bibliothèque du Congrès ont formé d'intéressantes bibliographies dressées, sous la direction de M. Appleton Prentis Clark Griffin, par le département bibliographique de cette bibliothèque. Les économistes, les historiens soucieux des questions économiques, les géographes préoccupés de la richesse et de la mise en valeur des États consulteront avec un égal profit celle

de ces listes où se trouvent énumérés les principaux ouvrages relatifs aux banques et à la banque que la Bibliothèque du Congrès tient à la disposition de ses lecteurs (*A List of the more important Books in the Library of Congress on Banks and Banking*. Washington, Government printing Office, 1904, in-8 de 55 p.). — Économistes et géographes recourront encore, et non moins utilement que les hommes du métier, à la liste considérable de livres et d'articles relatifs aux voies ferrées dans leurs rapports avec le gouvernement et avec le public (*A List of Books, -with References to Periodicals, -relating to Railroads in their Relation to the Government and the Public*. Washington, Government printing Office, 1904, in-8 de VI-72 p.), dans laquelle un très précieux index alphabétique des noms d'auteurs facilite beaucoup les recherches. — Peut-être, toutefois, la plus utile de ces bibliographies a-t-elle trait à l'immigration aux États-Unis (*A List of Books, -with References to Periodicals, -on Immigration*. Washington, Government printing Office, 1904, in-8 de VIII-76 p.) ; livres, articles de revues, documents parlementaires, rapports consulaires ou autres sont soigneusement signalés dans cet excellent répertoire, pourvu, comme le précédent, d'une table alphabétique des noms d'auteurs. C'est vraiment la meilleure introduction à l'étude de l'immigration dans la grande République du Nord-Amérique, et un excellent complément aux bibliographies parues antérieurement sur les Allemands et les Chinois aux États-Unis. VISENOT.

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES. — *Mission scientifique* DU BOURG DE BOZAS. *De la Mer Rouge à l'Atlantique à travers l'Afrique tropicale. (Octobre 1900-Mai 1903). Carnets de route.* Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, gr. in-8 de VIII-442 p. (accompagné, de 172 illustrations d'après les photographies originales de la mission, et de trois cartes de l'itinéraire parcouru. Broché 30 fr. ; reliure amateur, 35 fr. — *A Lhassa, la ville interdite. Description du Thibet central et des coutumes de ses habitants. Relation sur la marche de la mission envoyée par le gouvernement anglais (1903-1904)*. Paris, Hachette, 1906, in-8 de VI-450 p. illustré de 24 pl. en héliogr. et d'une carte. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — *Les Quatre fils Hémon*, par ALBERT CIM. Paris, Hachette, 1906, gr. in-8 de 293 p., illustré de 52 grav. dessinées par Ed. Zier. Broché, 3 fr. ; cartonné, tr. dorées, 4 fr. 50. — *A la Belle Étoile*, par C. SAINT-JAN. Paris, Colin, 1905, in-18 de 272 p., illustré par José Roy. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — *Fils de chef*, par M. D'AGON DE LA CONTRIE. Paris, Colin, 1906, in-18 de 287 p., illustrations d'Hérouard. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — *Un Parisien à Java*, par A. DE GÉRIOLLES. Paris, Colin, 1905, in-18 de 277 p. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. L'Étude de la Sainte Écriture. Lettre de Mgr l'évêque de Beauvais, Noyon et Senlis au clergé de son diocèse (*Mgr Douais*) 193
Moses und der Pentateuch (*Gottfried Hoberg*) 195
Jésus-Christ et les Prophéties messianiques, d'après les travaux les plus récents (*le chanoine V. Caillard*) 196
Nos Saints Évangiles commentés d'après la tradition et les travaux récents (*Mgr Doublet*) 197
L'Authenticité du quatrième Évangile et la Thèse de M. Loisy (*A. Nouvelle*) 198
Les Actes des apôtres. Trad. et commentaire par *le P. V. Rose* 199
Der Jakobusbrief und sein Verfasser in Schrift und Überlieferung (*Max Meinertz*) 200
Épîtres catholiques. Apocalypse. Trad. et commentaire par *le P. Th. Calmes* 200

Patrologie. Die Elemente der Erbsünde nach Augustin und der Frühscholastik (*D. Dr. Joh. Nep. Espenberger*) 523
Saint Jean Damascène (*V. Ermoni*) 43

Liturgie. Les Fêtes chrétiennes en histoires (*J.-M. A.*) 269
Repertorium hymnologicum. Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours (*le chanoine Ulysse Chevalier*) 424
Histoire du bréviaire (*Dom Suitbert Bäumer*). Trad. française par *Dom Réginald Biron* 232

Théologie dogmatique. La Sainte Trinité et les Doctrines antitrinitaires (*l'abbé H. Couget*) 171
La Doctrine de l'Eucharistie chez les scolastiques (*le chanoine J.-A. Chollet*) 171
Actes de Pie X. Encycliques, motu proprio, brefs, allocutions, etc. Texte latin avec la trad. française en regard. T. I 234

Théologie morale. De Judicio sacramentali. De natura peccati (*J. B. Pighi*) 268
Les Péchés capitaux en histoires (*J.-M. A.*) 363
Ordo des indulgences plénières, approuvé par la S. C. des Indulgences (*l'abbé Grimaud*) 68

Apologétique. Les Fondements intellectuels de la foi chrétienne (*l'abbé de Broglie*) 33

L'Athéisme réfuté par les grands hommes et les hommes de science. Coups de ciseaux à travers les ouvrages des plus grands écrivains (*E. Ménage*) 363

Ascétisme et Piété. *Thomae Hemerken a Kempis* Opera omnia edidit *Michael-Josephus Pohl.* Volumen sextum 34

Mélanges. Monothéïsme, hénothéïsme, polythéïsme (*l'abbé de Broglie*) 172

Hétérodoxie. La Pensée chrétienne. Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ (*Joseph Fabre*) 131
L'Évolution de la foi catholique (*Marcel Hébert*) 326
Le Christianisme de l'avenir. Les Perspectives du XXe siècle (*Hans Faber*) ; trad. par *John Jaques* 133
On the Indian sect of the jainas (*Johann Georg Bühler*) ; translated from the german ; edited with an outline of Jaina mythologie by *J. Burgess* 457

Histoire des Religions. La Critique des traditions religieuses chez les Grecs, des origines au temps de Plutarque (*P. Decharme*). 430
Le Culte de Dionysos en Attique (*Paul Foucart*) 145
Il Druidismo nell'antica Gallia (*G. V. Callegari*) 272
Conférences faites au Musée Guimet en 1899-1900 et 1900-1901 (*L. de Milloué*) T. XIV 63
Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904 (*Maurice Courant, Salmon Reinach, Emile Cartailhac, R. Cagnat*). 1re partie. T. XV.... 63
Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904 (*G. Lafaye, Philippe Berger, Sylvain Lévi et D. Menant*) 2e partie. T. XVI,..... 63

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. La Famille celtique, étude de droit comparé (*H. d'Arbois de Jubainville*) 235

Droit canonique. Cuestiones canónicas (*Enrique Reig y Casanova*).. 35
Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad S. Apollinarem in coetu S. Pauli apostoli (anno 1903-1904) (*Felicis Gadène*) 172
De Canonica cleri saecularis obedientia (*Ferdinand Glaeys Bonnaert*). 35
Lo que debe hacerse y lo que hay que evitar en la celebración de las misas manuales. Comentario canónico-moral sobre el decreto « Ut debita » (*el R. P. Juan de Ferreres*) 536

Droit international. Traité de droit public international (*A. Mérignhac*). Première partie. Les Prolégomènes, les théories générales 319
Les Occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit (*Irénée Lameire*) 122

Droit constitutionnel. Loi et pratique constitutionnel de l'Angleterre: La Couronne (*William R. Anson*) ; trad. de *C. Gandilhon.* 313

Droit administratif. L'Année administrative (*Maurice Hauriou, Gaston Jèze, Charles Rabany* et *André Mater*). Année 1904 314
Le Nouveau Code municipal des pompes funèbres, son principe, son étendue et ses limites (*Paul Gilles*) 315

Droit civil. Traité de droit civil comparé (*Ernest Roguin*). Le Régime matrimonial 306
De la Prescription conventionnelle (*René Péquignot*) 308

Droit commercial. Loi du 30 décembre 1903. Réhabilitation des faillis et des liquidés judiciaires (*Charles Roy*) 309
Étude de la responsabilité des administrateurs de sociétés anonymes (*Maurice Belin*) 309

Législation industrielle et ouvrière. A travers la législation du travail (*Fernand Dubief*) 310
La Durée légale du travail. Des Modifications à apporter à la loi de 1900. Rapports de *MM. Fagnot, Millerand* et *Strohl* 311
De la Représentation des intérêts collectifs et juridiques des ouvriers de la grande industrie (*Georges Laronze*) 312
Des Contrats d'utilité générale passés au profit d'une collectivité. Les Contrats syndicaux et municipaux, leur système juridique (*Edouard Bourdon*) 313

Droit pénal. La Sociologie criminelle (*Enrico Ferri*) ; trad. de *Léon Terrier* 316
La Criminologie (*le baron R. Garofalo*) 317
Du Duel et de sa répression actuelle en France (*Pierre d'Hugues*)... 318

Législation militaire. La Loi de deux ans. Ses erreurs (*le général Pédoya*) 129

Lois d'exception. Liquidation en justice des biens des congrégations enseignantes (*Albin Curet*) 320

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. Die religionsphilosophische Lehre Saadja Gaons über die Ill. Schrift ; übersetzt und erklärt *von Dr. Wilh. Engelkemper* 519
Précis de philosophie scientifique et de philosophie morale (*Gaston Sortais*) 385
Histoire de la philosophie européenne (*A. Weber*) 391
Pensées de *Blaise Pascal*. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe et publiée avec une Introduction et des notes par *Léon Brunschvicg* 36
La Philosophie pratique de Kant (*Victor Delbos*) 391
La Philosophie de Charles Renouvier (*Gabriel Séailles*) 394
Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme (*l'abbé Georges Frémont*). T. V 236
L'Idéalisme contemporain (*Léon Brunschvicg*) 386
Le Malaise de la pensée philosophique (*André Cresson*) 396
Les Idées rationalistes de 1860 à 1905. Penseurs, philosophes, savants. 397
L'Année philosophique, 1904, publiée sous la direction de *F. Pillon* (15e année) 397

Psychologie. Preuves psychologiques de l'existence de Dieu (*l'abbé de Broglie*) 388
L'Etre subconscient (*le Dr Gustave Geley*) 386
Les Mensonges du caractère (*Fr. Paulhan*) 387
Psychologie de deux messies positivistes. Saint-Simon et Auguste Comte (*Georges Dumas*) 394

Morale. La Morale des religions (*J.-L. de Lanessan*) 390
La Morale chrétienne et la Moralité en France (*Clodius Piat*) 390
Propos de morale (*Henry Michel*). 3e série 327
La Physiologie morale (*G. Chatterton Hill*) 328
Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain (*Alfred Fouillée*) 393
La Justice et l'Expansion de la vie, essai sur le bonheur des sociétés humaines (*J. Novicow*) 389
Lettres à Alexis, histoire sentimentale d'une pensée (*Mécislas Golberg*) 364

Métaphysique. Le Sublime Orgueil (*Victor Mauroy*) 388

Éducation. Enseignement. Université et Enseignement libre. Deux Systèmes d'éducation (*Théodore Joran*) 134

Sauvons nos enfants, conférences aux femmes chrétiennes (*l'abbé L. Lenfant*) 454
Comment diriger nos patronages de jeunes filles? (*l'abbé Georges Schaefer*) 269
L'Avenir de nos filles (*G. Réval*) 328
L'Education domestique des jeunes filles (*Louis Frank*) 329
Causeries du jeudi 172
Aux Institutrices chrétiennes. Conseils pédagogiques pour l'enseignement primaire catholique (*Une ancienne normalienne*) 136

Sciences politiques, économiques et sociales. Principes d'économie politique (*Gustave Schmoller*) ; trad. par *G. Platon*. T. I. 22
Principes d'économie politique (*Ch. Bodevelles*) 24
La Protection légale des travailleurs, discussions de la section nationale française de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs 25
Les Retraites des travailleurs (*Paul Imbert*) 25
La Famille ouvrière (*H. Cetty*) 26
La Vie communale en Bohême (*Victor Marcé*) 26
Etude sur les trusts et trustees (*W. A. Preston*) 26
Religions et Sociétés (*Théodore Reinach, A. Puech, Raoul Allier, Anatole Leroy-Beaulieu, baron Carra de Vaux* et *Hippolyte Dreyfus*). 27
Histoire du mouvement social en France, 1852-1902 (*Georges Weill*). 28
Le Socialisme libéral ou Morcellisme (*Camille Sabatier*) 29
Le Socialisme fédéral (*Noël Dolens*) 30
Socialisme et libéralisme. Réflexions sur le mouvement politique et l'éducation morale (*C. Bouglé*) 31
La Question de l'héritage (*Eugenio Rignano*) 32
Les Socialistes allemands (*H. Cetty*) 32
Le Socialisme municipal à travers les siècles (*Alfred des Cilleuls*)... 33
Un Catholique peut-il se dire socialiste (*l'abbé Gayraud*) 173

Sciences naturelles. La Vie des animaux illustrée (*Edmond Perrier*). Fasc. n° 1 des Oiseaux : Les Perroquets (*J. Salmon*).... 520
Bulletin of the United States national Museum, n° 50. The Birds of North and Midlle America (*Robert Ridgway*). Part III 330
Histoire naturelle de la France (*Louis Planet*). 14e partie, Araignées. 425
L'Hybridation des plantes (*Raphaël de Noter*) 270
Contributions from the United States National Herbarium. Vol. IX. The useful plants of the Island of Guam, with an Introductory account of the physical features and natural history of the island, of the character and history of its people, and of their agriculture (*William E. Safford*) 521
American Hydroïds. Part. II. The Sertularidae (*Charles Cleveland Nutting*] 39

Apiculture. L'Abeille domestique, son élevage et ses produits (*Lucien Iches*) 239

Ethnologie. Le Préjugé des races (*Jean Finot*) 38
Comment la route crée le type social (*Edmond Demolins*). T. II. Les Routes du monde moderne 236

Médecine. Histoire. Généralités. Les Indiscrétions de l'histoire (*le Dr Cabanès*), 2e série 204
L'Affaire Danval devant l'opinion publique. Documents scientifiques et authentiques. Le Fait nouveau (*L. Danval*) 214
Le Danger de la mort apparente sur les champs de bataille (*le Dr Icard*) 207
Manuel annuaire de la santé pour 1905, médecine et pharmacie domestiques (*F.-V. Raspail* et *X. Raspail*) 214
Saint-Gervais de 1805 à 1905 (*le Dr C. Petit*) 216
Vichy. Etude clinique des indications et des contre-indications (*les Drs Fernand Lambert* et *Victor Raymond*) 216
La Cure thermale à Bourbonne-les-Bains.... : 216

Biologie. La Nature et la Vie (*Henry de Varigny*) 204
L'Hérédité morbide (*le Dr Paul Raymond*) 205

Physiologie. Principes d'anatomie et de physiologie appliqués à l'étude du mouvement (*le lieutenant-colonel de Chandeson*)..... 129

Hygiène. L'Hygiène dans la marine de guerre moderne(*les Drs Pierre Couteaud* et *Henry Girard*)..... 330
La Moderación de la libidine (*le Dr José Blanc y Benet*)..... 214

Pathologie et Thérapeutique. Résurrection du cœur, la vie du cœur, le massage du cœur (*le Dr Maurice d'Halluin*)..... 207
Les Filaires du sang de l'homme (*le Dr Raymond Penel*)..... 208
Amis et ennemis du corps humain (*les Drs A. Lucas* et *A. Couillaud*). 208
Les Maladies populaires. Maladies vénériennes, alcoolisme, tuberculose (*le Dr Louis Rénon*)..... 208
Les Épidémies et les maladies contagieuses au XXe siècle (*le Dr Jules Félix*)..... 210
Fétichistes et érotomanes (*le Dr Émile Laurent*)..... 215
Traitement de la tuberculose pulmonaire par les injections intra-trachéales (*le Dr Barbier-Bouvet*)..... 210
Les Kystes hydatiques du foie (*le Dr F. Devé*)..... 211
Le Régime alimentaire de l'entéro-côlite muco-membraneuse (*le Dr A. Gillot*)..... 211
Traitement des hémorragies puerpérales (*le Dr G. Keim*)..... 211
Malaises et souffrances des femmes (*le Dr L. Archambault*)..... 212
Des Selles blanches chez les nourrissons (*le Dr Juillet*)..... 212
Médecine de l'enfance jusqu'à l'adolescence (*le Dr E. Monin*)..... 212
La Scrofule et les infections adénoïdiennes (*le Dr Paul Gallois*)..... 212
Les Méthodes de rééducation en thérapeutique (*le Dr Contet*)..... 213
Secours d'urgence aux malades et aux blessés (*le Dr R. Schnaebelé*). 213
Manuel des soins d'urgence à donner aux malades et blessés (*le Dr Armeilla*)..... 131
Massage et masseurs (*le Dr Louis Lièvre*)..... 213

Chirurgie. Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes (*le professeur Dr Hermann Schlesinger*)..... 210
Précis de radiographie dentaire, suivi de Notes sur l'endodiascopie (*R. Darmezin*)..... 215
L'Anesthésie locale pour l'extraction des dents (*le Dr Sauvez*)..... 215

Sciences physiques et chimiques. Les Phénomènes de la foudre (*Camille Flammarion*)..... 495
Notions d'électricité, son utilisation dans l'industrie (*Jacques Guillaume*)..... 399
Éléments de chimie inorganique (*le Dr W. Ostwald*). 2e partie. Métaux ; trad. de l'allemand par *L. Lasard*..... 399

Agriculture. Horticulture. Sylviculture. Alimentation rationnelle des animaux domestiques (*Raoul Gouin*)..... 137
Les Plantes potagères à cultiver dans les pays chauds (*D. Bois*).... 270
Monographie horticole des plantes bulbeuses, tubéreuses etc., et leur culture dans le nord de l'Europe, le midi de la France et l'Algérie (*Raphaël de Noter*)..... 425
Le Bois (*J. Beauverie*)..... 426
Economie forestière (*G. Huffel*). T. II..... 237

Sciences mathématiques. Éléments de géométrie à l'usage de l'enseignement secondaire, de l'enseignement primaire supérieur et des écoles normale (*A. Rossignon* et *F. Pillet*)..... 400
Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières (*G. Patou*). T. II. Eléments d'algèbre financière.... 400
Notions de mécanique (*Jules Richard*)..... 401
Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des élèves des classes de mathématiques A et B (*P. Appell* et *J. Chappuis*)..... 401

Géologie. Océanographie. Étude pratique des roches à l'usage des ingénieurs et des étudiants ès-sciences naturelles (*F. Rinne*) ; trad. et adapté de l'allemand par *L. Pervinquière*..... 239
Les Gîtes minéraux et métallifères et les Eaux minérales du département du Doubs (*Antoine Merle*)..... 427
L'Océan, ses lois et ses problèmes (*J. Thoulet*)..... 331

Sciences militaires. Hautes Études de guerre. Haut Commandement, avancement. Armée allemande, armée française, autres armées (*le général Zurlinden*) 120
Observations sur la guerre dans les colonies. Organisation, exécution (*le lieutenant-colonel Ditte*) 123
L'Instruction des officiers, l'éducation des troupes et la puissance nationale, étude sociologique (*le capitaine P. Simon*) 127
Causeries morales et d'utilité générale (*le capitaine Grange*) 128
La Jura de la bandera (*Augusto C. de Santiago-Gadea*) 128
Nouveau Procédé d'évaluation physique du soldat (*les Drs Boureau et Gauléjac*) 129
Madagascar. La Vie du soldat. Alimentation, logement, habillement, soins médicaux (*le général Galliéni*) 129
Solution des thèmes tactiques donnés aux examens d'admission à l'Académie de guerre de Prusse de 1886 à 1903 (*le colonel allemand Hauschild*) ; trad. du *capitaine P. Corteys* 130
La Cavalerie doit-elle combattre par le choc ou par le feu ? (*le capitaine G. Gossart*) 130
Stratégie et tactique cavalières (*le général de Beauchesne*) 130
Evaluation des distances. Reconnaissance des objectifs et du terrain (*le général Percin*) 130
Le Morvan dans la défense de la France (*le lieutenant-colonel Biottot*). 127
Essai sur la défense des colonies (*le capitaine Ferradini*) 241
Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par un *Comité d'officiers de toutes armes*. 21e livr. Revolver-Siège (Guerre de) 131

Marine. Les Submersibles et les sous-marins, leur utilisation dans les guerres modernes (*d'Armor*) 271

Sport. Manuel de ski (*le Dr W. Paulcke*) ; trad. de *F. Achard* 454
Le Foot-ball Rugby (*Edouard Pontié*) 271
Le Foot-ball Association (*Edouard Pontié*) 271

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de *André Michel*. T. Ier. Première partie 515
Répertoire de peintures du moyen âge et de la Renaissance (1280-1580) (*Salomon Reinach*). T. I 515
Esquisse d'une histoire de la collection Campana (*Salomon Reinach*). 516
La Peinture en Europe : Rome, les musées, les collections particulières, les palais (*Georges Lafenestre* et *Eugène Richtenberger*) 516
L'Homme et son Image (*Ch. Moreau-Vauthier*) 483
Deux Œuvres de Greuze. Madame Royale à la prison du Temple et Monseigneur le Dauphin au Musée de Besançon (*J.-C.-Alfred Prost*) 68
Les Grands Artistes. Douris et les Peintres de vases grecs (*Edmond Pottier*) 517
Les Grands Artistes. Praxitèle (*Georges Perrot*) 517
Les Grands Artistes. Lysippe (*Maxime Collignon*) 517
Les Grands Artistes. Jordaens (*Fierens Gevaert*) 518
Les Grands Artistes. Rembrandt (*Emile Verhaeren*) 518
Les Grands Artistes. Claude Lorrain (*Raymond Bouyer*) 518
Les Grands Artistes. Percier et Fontaine (*Maurice Fouché*) 518
Les Grands Artistes. Gros (*Henri Lemonnier*) 519

Arts industriels. Traité élémentaire de photographie pratique (*G.-H. Niewenglowski*) 521
La Photographie au charbon simplifiée (*L. Tranchant*) 455

Musique. Sa Sainteté Pie X et la Musique religieuse. Commentaire sur le « Motu proprio » et les pièces connexes (*Ad. Duclos*) 404
La Restauration grégorienne. Les plus Anciens Manuscrits et les deux Ecoles grégoriennes (*l'abbé A. Fleury*) 405
Una Sequenza per l'Epifania (*Henry Mariott Bannister*) 406
Impugnación á un P. benedictino de Silos (Burgos) (*Gregorio F. Serrano y Aguado*) 406
Johannes Ev. Haberl's Werke. Serie I : Messen. Messe in D moll. op. 57 (*Gregorius-Messe*) 407

Histoire de la musique (*Paul Viardot*) 407
Les Caractères musiciens, à la façon de Théophraste et de la Bruyère (*Jean d'Udine*) 407
Le Goût musical en France (*Lionel de la Laurencie*) 408
J. S. Bach, le musicien poète (*Albert Schweitzer*) 409
Richard Wagner. Vorlesungen gehalten an der Universität zu Wien (*Guido Adler*) 410
Franz Liszt et la Princesse de Sayn-Wittgenstein (Souvenirs intimes et correspondance, (*Adelheid von Schorn*) ; trad. de l'allemand par *L. de Sampigny* 411
Bell's Miniature Series of Musicians. Bach (*E. H. Thorne*) 412
Bell's Miniature Series of Musicians. Schumann (*Ernest J. Oldmeadow*) 412
Founders of Music (*Annah Smith* 412
Histoire du piano et des pianistes (*Eugène Rapin*) 412
Il Violoncello, il violoncellista ed i violoncellisti (*Luigi Forino*) 413
L'Enseignement de la musique dans l'éducation de la jeunesse, à l'usage du pianiste-amateur (*Henry Vaillant* 414
L'Art de développer le sentiment musical chez l'enfant (*M.-H. Hébert* 414
Le Solfège par le chant, méthode pour former l'oreille et la voix des enfants (*Albert Dupaigne*) 415
Manuel théorique et pratique de lecture musicale, vocale et instrumentale. Cours élémentaire (*Emile Schwartz*) 415
Manuel universel de la littérature musicale. Guide pratique et complet de toutes les éditions classiques et modernes (*François Pasdirek*). 1re partie, 1re livraison 415
Aristoxène de Tarente et la Musique dans l'antiquité (*Louis Laloy*). 416

Mélanges. Les Grands Écrivains scientifiques (de Copernic à Berthelot (*Gaston Laurent*) 403
La Valeur de la science (*H. Poincaré*) 402
La Cuisine, l'hygiène et la table, contenant plus de mille recettes, les règles du service et du savoir-vivre (*Adeline Raymond*) 364
Guide du couvreur, plombier, zingueur (*V. Précis*). 1re partie. La Couverture 270

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. Dictionnaire encyclopédique illustré Armand Colin 488
Manuel du latin commercial (*le Dr Ch. Colombo*) 271
Shakspere's Vocabulary, its etymological elements (*Eilert Ekwall*). 137
Alt-celtischer Sprachschatz (*Alfred Hölder*). 15e et 16e liv 40
L'Année linguistique. T. II. 1903-1904 241

Folk-lore. Le Folk-lore de France (*Paul Sébillot*). T. II. La Mer et les eaux douces 428
La Légende dorée de l'Alsace (*Marie Diemer*) 138
Studi di leggende popolari in Sicilia e nuova raccolta di leggende siciliane (*Giuseppe Pitrè*) 41

Éloquence. Démosthène. Discours judiciaires ; trad. entièrement nouvelle avec arguments et notes par *C. Poyard* 42
Œuvres de Cicéron. De Oratore liber primus, texte latin avec un commentaire critique et explicatif par *Edmond Courbaud* 332

Poésie. Œuvres. Heures lointaines. Aux Champs. Voix de la glèbe. Poèmes inédits (*Paul Harel*) 98
Derniers Poèmes (*l'abbé Jean Barthès*) 98
Poèmes de France et d'Italie (*Pierre de Nolhac*) 99
Prima et ultima verba (*Ernest Dufourt*) 100
Le Secret de la vie (*Fernand Richard*) 101

L'Ombre des pins (*Gabriel Nigond*)..... 101
Le Poème du travail et du rêve (*Amédée Prouvost*)..... 101
Harmonies printanières. Premiers Accents (*Pierre Delider*)..... 102
Le Christ (*Halil Ganem*)..... 102
La Lumière dans l'ombre, poèmes de la vie cérébrale (*Maurice Gautier*)..... 103
Les Prémices (*Guillaume Carantec*)..... 103
La Promeneuse (*Francis Éon*)..... 104
Reliquiae (*Charles Grolleau*)..... 104
Les Émotions modernes (*Émile Lante*)..... 105
Douleur et volupté (*Gabriel Chevenet*)..... 105
L'Ame brûlante (*la baronne de Baye.*)..... 106
Le Culte intérieur (*Georges Bouyer*)..... 106
La Divine Aventure (*Roger Allard*)..... 107
Echos et reflets (*Paule Riversdale*)..... 107
L'Être double (*la même*)..... 107
La Chaîne du rêve (*Charles Dornier*)..... 107
Au Pays de Sologne, poésies et nouvelles du terroir (*Paul Besnard*). 108
Sonnets antiques et modernes (*Paul Dandicole*)..... 108
Les Pierres sonores. Ecce homo (*Lya Berger*)..... 109
Les Cloches du passé (*Marylie-Markovitch*)..... 109
Au long des terrasses (*Paul Castiaux*)..... 110
Un Siège célèbre (pratique et théorie) (*Jean Lataste*)..... 110
Œuvres d'*Horace ;* trad. en vers français par *Alphée Motheau*..... 110
Poésie latine. Épitaphes. Textes choisis et commentaires publiés par *Frédéric Plessis* avec le concours de *Eggli, Focillon, Gautreau, Jolly, de Péréra, Riemann*..... 522
Voyage au Harz (*Henrich Heine*); trad. par *Charles Pruvot*..... 111
The Complete Poetical Works of *Shelley*, edited with textual notes by *Thomas Hutchinson*..... 434

Théâtre. Trois Comédies de *Plaute*. Les Bacchis. Le Petit Carthaginois. Curculio ; trad. de *Laurent Tailhade*..... 242
La Massière, comédie en 4 actes (*Jules Lemaitre*)..... 111
Mademoiselle Floriette Bachet, du Conservatoire, comédie moderne en 5 actes (*Paul Mougin*)..... 112
La Conversion d'Alceste, comédie en 1 acte, en vers (*Georges Courteline*)..... 112
Petits Drames ignorés. Les Œuvres des autres (*Jeanne France*)..... 113
La Passion, drame en 5 actes, en prose (*Gaston Baty*)..... 113
La Croisade des enfantelets francs (*Louis Ernault*)..... 113
Le Poème de l'âme (*Léon Vannoz*)..... 113
Faust, tragédie de *Goethe*; trad. par *Alph. Roderich Schropp*..... 524

Romans, contes et nouvelles. Les Revenantes (*Champol*)..... 5
L'impossible (*Jean de la Brète*)..... 6
Cloclo (*Gyp*)..... 7
Des Fleurs ! Des Curés !! Des Femmes !!! (*Théodore Cahu*)..... 7
L'Opprobre (*L.-M. Compain*)..... 8
Déclassé (*Charles Pettit*)..... 8
Le Crime de Clodomir Busiquet (*Edmond Frank*)..... 9
Dix Contes vécus (*Robert Huchard*)..... 10
La Dette (*Jacques Morel*)..... 10
Le Couvre-feu (*Constantin Photiades*)..... 11
La Servante (*Edgy*)..... 11
Le Millionnaire (*J.-H. Rosny*)..... 12
L'Autre (*Mme Octave Feuillet*)..... 13
Demi-Mère (*Resclauze de Bermon*)..... 14
Les Obsédés (*Léon Frapié*)..... 14
Sur la pierre blanche (*Anatole France*)..... 15
Septime César, roman du temps du Christ (*M. Reepmaker*)..... 16
L'Antéchrist (*Dmitri de Mérejkowsky*)..... 17
Pierre-le-Grand (*le même*)..... 17
L'Ami des mauvais jours (*Gérard de Beauregard*)..... 17
Le 71e Trainglaux (*de Beaurepaire-Froment*)..... 17
Les Nuages (*Yvan Strannik*)..... 18
Aline (*C.-F. Ramuz*)..... 18
Le Vieillard et les deux Suzannes (*André Maurel*)..... 19

Les Colonnes d'Hercule (*Henri Rabusson*) 19
Souvenirs de l'île de la Réunion (*le Dr Gélineau*) 20
La Maison de danses (*Paul Réboux*) 20
La Troisième Jeunesse de Madame Prune (*Pierre Loti*) 21
Femmes de lettres (*Mary Floran*) 289
L'Accordeur aveugle (*Marcel Prévost*) 290
Les Algues vertes (*Pierre Delider*) 290
L'Illusion sentimentale (*Paul Flat*) 290
Erreur meurtrière (*F. Pauly*) 291
Fatale Méprise (*Henri Baraude*) 291
Plus fort que la vie (*Anne de Bovet*) 291
Sur le tard (*A. Barratin*) 292
L'Impossible Sincérité (*Hélène de Zuylen de Nyevelt*) 292
La Domination (*la Cte Mathieu de Noailles*) 293
Les Beaux Jours de Flavien (*Brada*) 294
La Lueur sur la cime (*Jacque Vontade*) 294
L'Espionne (*Ernest Daudet*) 295
Le Capitaine Saint-Méry (1869-1870) (*Gaston-Routier*) 295
Gestes de Provence (1545-1596) (*D. Jaubert*) 295
La Beauté d'Alcias (*Jean Bertheroy*) 296
A l'Aube (*Myriam Thelen*) 296
En Marge des vieux livres (*Jules Lemaître*) 296
Un Mari en loterie (*Georges Mareschal de Bièvre*) 298
Contes de la province (*Louis Lhommeau*) 298
L'Hôtellerie du Temps perdu (*George Auriol*) 298
Pour lire en bateau-mouche (*Paul Théodore-Vibert*) 298
Au Pays de l'occulte. Les Coffrets de famille (*le Dr Henri Favre*) 298
Les Deux Sœurs (*Paul Bourget*) 298
L'Isolée (*René Bazin*) 301
Madame Corentine (*René Bazin*) 489
Ce que femme peut (*le comte Emmanuel de Rougé*) 455
Romans à lire et romans à proscrire (*l'abbé Louis Bethléem*) 246
Engracia, tradición hispano-romana (*R. Pamplona Escudero*) 537

Ouvrages pour la jeunesse. L'Invasion de la mer. Le Phare du bout du monde (*Jules Verne*) 490
Les Voyages excentriques. Millionnaire malgré lui (le Prince Virgule) (*Paul d'Ivoi*) 491
Le Fiance de Catherine (*R. de Saint-Maur*) 491
Le Chevalier de Puyjalou (*H. de Charlieu*) 509
Le Secret du gouffre (*Pierre Maël*) 509
Le Maître de l'abîme (*André Laurie*) 510
Fière Devise (*P. Perrault*) 511
L'Œil-de-Tigre (*Georges Pradel*) 492
Les Mille et une Aventures. Cartahut le matelot (*Henri Leturque*) 492
Le Ko-Hi-Noor, ou le Diamant du Rajah (*Emilio Salgari*) ; trad. par *J. Fargeau* 493
Jean-Marie Kerderu et ses sœurs (*Auguste Le Bras*) 493
La Petite Colonelle (*G. Trémisot*) 493
Le Serviteur du Lion de la mer (*Louis Rousselet*) 494
Une Idylle dans un drame (*Ernest Daudet*) 494
La Demoiselle blanche (*Charles Foley*) 512
Contes du soleil et de la brume (*Anatole Le Braz*) 495
Le Petit Fauconnier de Louis XIII (*Jules Chancel*) 496
Chasses en Abyssinie (*H. Decaux*) 424, 495
Pixie et sa famille, d'après l'anglais de *Mme de Horne Vaizey* (*M.-G. Pitrois*) 496
L'Espion (*Fenimore Cooper*), adapté par *Emile Pech* 496
Les Bottes de sept lieues (*Mathilde Alanic*) 497
Mérites obscurs (*L. d'Avezan*) 512
Ma Petite (*A. Dourliac*) 513
Blancs et Jaunes (*Mme Chéron de Bruyère*) 513
Miss Linotte (*Mme G. du Planty*) 513
Nobles Cœurs (*Mme Jeanne Cazin*) 514
Une Affaire difficile à arranger (*P.-J. Stahl*) 497
Souvenir d'un vieux. La Terreur, l'Empire, la Restauration (1780-1815) (*Jean Charruau*) 418

Suzanne (*Paul Deschamps*) 418
Le Serment de Marcelle (*M. de Harcoet*) 419
La Villa du Cœur-en-peine (*B. de Buxy*) 419
Clarisse de la rue du Loup-va-t'en (*B. de Buxy*) 420
Le Rêve de Suzy (*Henri Hardel*) 420
Le Mal du pays (*M. Aiguesperse*) 421
La Vierge de Raphaël (*Adrienne Cambry*) 421
Le Notaire de Valfleur (*Maxime de Méria*) 421
L'Etincelle (*M. Delly*) 421
Les Semeurs (*M. du Campfranc*) 422
Les Fidèles (*Marie-Louise Mattioly*) 422
Chaîne renouée (*M. du Campfranc*) 422
L'Iris bleu (*Marthe Lachèze*) 423
Les Deux Parias (*Roger Dombre*) 423
Les Chroniques de Plouvilliers, suivies de Souvenirs personnels (*Enthyl Davos*) 424
Ma Sœur Anne (*Lucien Donel*) 424
Grains de mil (*C. Velle*) 424

Périodiques illustrés et Albums. Journal de la jeunesse... 499
Magasin d'éducation et de récréation 500
Revue Mame 500
Mon Journal 501
Le Petit Français illustré 502
L'Ouvrier 502
Les Veillées des chaumières 502
Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames 503
La Poupée modèle, journal des petites filles 504
La Semaine de Suzette 503
Le Noël, journal pour l'enfance et la jeunesse 504
Le Grillon du foyer. Petite Revue de la famille 505
Louis XI (*Montorgueil* et *Job*) 505
Les Caricatures de Puvis de Chavannes 506
La Folle Année d'un chien gai (*Cecil Aldin*) 507
Les Bêtes (*Moreau-Vauthier et Bricard*) 507
Le Royaume des Gourmands (*P.-J. Stahl*) 507
Amazones d'hier et d'aujourd'hui, série de découpages (*Aristide Fabre*) 507
Le Chat botté (*David Brett*) 508
Cendrillon (*David Brett*) 508
Minet, Minon, Minouche (*David Brett*) 508
Les Trois Petits Cochonnet (*David Brett*) 508

Épistoliers. Correspondance inédite de *Sainte-Beuve* avec *M. et Mme Juste Olivier*, publiée par *Mme Bertrand*, avec Introduction et notes de *Léon Séché* 336

Polygraphes. Pages choisies des grands écrivains. *Carlyle*; trad. et Introduction par *E. Masson* 247

Littérature latine. Un poète ionien au VIIe siècle. Archiloque, sa vie et ses poesies (*Amédée Hauvette*) 243

Histoire et Critique littéraire. Bertran de Born, étude psychologique (*Emile Magne*) 69
Milton dans la littérature française (*John Martin Telleen*) 340
Un Prédicateur apostolique au dix-huitième siècle. Etude sur la vie et les œuvres de Bon-Pierre-Charles Frey de Neuville, jésuite, d'après des documents inédits (1693-1774) (*l'abbé J. Bésy*) 433
Chateaubriand. Etudes biographiques et littéraires. Le Romantisme à Lyon (*C. Latreille*) 138
Le Livre d'or de Sainte-Beuve, publié à l'occasion du centenaire de sa naissance (1804-1904) 333
Études sur Sainte-Beuve (*G. Michaut*) 334
Sainte-Beuve (*Léon Séché*). I. Son esprit, ses idées ; II. Ses mœurs. 335
Albert Samin, sa vie et son œuvre (*Léon Bocquet*) 140
La Bretagne. Les Pays celtiques. Bretons de lettres (*Louis Tiercelin*). 432
Romanciers et viveurs du XIXe siècle (*Philibert Audebrand*) 141
Une Forme du mal du siècle. Du Sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens (*René Canat*) 42

Au Seuil de leur âme. Études de psychologie critique (*Albert Reggio*). 44
La Cité des intellectuels. Scènes cruelles et plaisantes de la vie littéraire des gens de lettres au XIXe siècle (*Firmin Maillard*)..... 524
Parergia et Paralipomena. Écrivains et styles (*Arthur Schopenhauer*) Première traduction française, avec Préface et notes, par *Auguste Dietrich*..... 523
Quelques Cadences (*Maurice Barrès*)..... 69
Vies intimes (*Henry Bordeaux*)..... 244
Deux Méditations sur la mort (*le même*)..... 246

Littératures étrangères. Le Drame naturaliste en Allemagne *Louis Benoist-Hauppier*..... 525
Essais sur la littérature allemande (*A. Bossert*)..... 45
Frédéric Schlegel et la Genèse du romantisme allemand (1791-1897) (*J. Rouge*..... 338
Edgar Poe, sa vie et son œuvre. Étude de psychologie pathologique *Émile Laurière*..... 142
La Vie et l'œuvre d'Elizabeth Browning (*Germaine-Marie Merlette*). 248
Histoire des littératures. Littérature espagole (*J. Fitzmaurice Kelly*); trad. de *Henry-D. Davray*..... 46

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Mythische Geographie der Griechen *Prof. Dr. E. H. Berger*)..... 272
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*). Asie Mineure et Caucasie..... 217
Dictionnaire géographique et administratif de la France, publié sous la direction de *Paul Joanne*. T. VII et dernier..... 217
Introduction à la Géographie de la France (*Elisée Reclus*)..... 219
The Kohl Collection (now in the Library of Congress) of Maps relating to America (*Justin Winsor*)..... 143
Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs..... 497
Le Tour de France. Guide du touriste..... 498
Au Vieux Pays de France. Excursions de vacances dans le bassin de la Loire. Touraine, Anjou, Berry, Sologne, Vendée et Bretagne (*Louis Rousselet*)..... 508
Zigzags en France (*Henri Boland*)..... 219
Les Témoins du passé (*Charles Géniaux*)..... 511
Au Poteau frontière (*Paul Flamant*)..... 220
Heures de Corse (*Jean Lorrain*)..... 220
L'Espagne, terre d'épopée (*Pierre Suau*)..... 435
Propos d'Espagne (*E. Martinenche*)..... 437
Espagnols et Portugais chez eux (*M. Quillardet*)..... 437
L'Ombrie. L'Ame des cités et des paysages (*René Schneider*)..... 221
La Roumanie contemporaine (*André Bellessort*)..... 221
Du Kremlin au Pacifique (*Georges Ducrocq*)..... 222
Souvenirs d'Orient. Terre-Sainte et Palestine. Harmonies historiques et topographiques de la Palestine, avec les mystères et les prodiges de la vie du Christ. Étude des plus beaux aspects de la Terre-Sainte (*le chanoine Bessède*)..... 537
En zigzag de Singapour à Moscou, notes de route (*Jean de Nettancourt-Vaubecourt*..... 223
L'Extrême-Orient. Chine, Japon, Russie (*Albert Mélin*)..... 223
Au Japon et en Extrême-Orient (*Félicien Challaye*)..... 249
En Mandchourie (*Georges de la Salle*)..... 224
Au Siam, journal de voyage (*M. et Mme Emile Jottrand*)..... 224
En Asie centrale. Turkestan, Thibet, Cachemire, 1903 (*le capitaine Auginieur*)..... 225
L'Inde contemporaine et le Mouvement national (*Ernest Piriou*)..... 226
Souvenirs d'un voyage en Palestine (*Elisabeth de Boutiny*)..... 226
Le Maroc pittoresque (*Jean du Taillis*)..... 487

Coins d'Égypte ignorés (*Albert Gayet*)..... 227
Dans le Bled, esquisses algériennes (*O. de la Bourdonnaye*)..... 126
Aux oasis d'Algérie et de Tunisie (*Eugène Gallois*)..... 228
Algérie-Sahara-Soudan. Vie, travaux, voyages de Mgr Hacquard, des Pères Blancs (1860-1901), d'après sa correspondance (*l'abbé Marin*)..... 47
Annuaire du Maroc (*Albert Cousin et Daniel Saurin*)..... 228
Notes de voyage au Maroc (*A. Brives*)..... 229
Mission dans le Maroc occidental (automne 1904) (*Paul Lemoine*).... 229
Le Maroc septentrional. Souvenirs et impressions (été 1904) (*Ch. René-Leclerc*)..... 230
Madagascar par provinces (*A. Durand*)..... 230
Trois ans au Klondike (*Jeremiah Lynch*); trad. de l'anglais par *Paul Lefèvre*..... 231

Histoire ancienne. L'Italie antique (Origines et croyances (*André Lefebvre*)..... 341
Cultes militaires de Rome. Les Enseignes (*Charles Renel*)..... 341
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, d'après les textes et les monuments (*Ch. Daremberg, Edm. Saglio* et *Edm. Pottier*). 36e fasc. (Nanus-Olympia) et 37e (Olympia-Paries)..... 342
La Formation de la province romaine d'Asie (*M.-P. Foucart*)..... 527
Essai sur le règne de l'empereur Aurélien (270-275) (*Léon Homo*).... 528

Histoire générale. La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours (*Edouard Driault*)..... 258

Histoire de l'Église. Pages d'histoire de l'Église (*l'abbé L. Mathieu*). 249
Il Papa Vigilio (537-555), studio critico-storico (*Fedele Savio*)..... 455
La Querelle des images (VIII-IXe siècles) (*Louis Bréhier*)..... 365
L'Avenir du christianisme. Introduction. La Vie et la pensée chrétiennes dans le passé (*Albert Dufourcq*)..... 438
Études de critique et d'histoire religieuse (*E. Vacandard*)..... 251

Histoire des ordres religieux. Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères prêcheurs (*le R. P. Mortier*) T. I (1170-1263); t. II (1263-1323)..... 440

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Die Thekla-Akten Ihre Verbreitung und Beurteilung in der Kirche (*Carl Holzhey*)..... 202
Le Patriarche saint Benoît (*le R. P. Dom L'Huillier*)..... 148
Saint Colomban (vers 540-615) (*l'abbé Eugène Martin*)..... 321
San Gregorio Magno (590-604) (*P. H. Grisar*); trad. dal tedesco di *A. de Santi*..... 442
Vie et office de sainte Marine. Textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-allemand et français, publiés par *Léon Clugnet*, avec la collaboration de *E. Blochet, I. Guidi, H. Hyvernat, F. Nau* et *F.-M.-E. Pereira*..... 148
Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas. II. Savonarola und die Feuerprobe. III. Bartolomeo Cerretani (*Joseph Schnitzer*)..... 343
Saint François de Borgia (1510-1572) (*Pierre Suau*)..... 321
La Bienheureuse J.-M. de Maillé (*le P. Léopold de Chérancé*)..... 322
Vie du Vénérable Jean Eudes, instituteur de la Compagnie de Jésus et de Marie et de l'ordre de N.-D. de la Charité, auteur du culte liturgique des Sacrés-Cœurs (*le P. D. Boulay*) T. I..... 322
Saint Léonard de Port-Maurice (*le P. Léopold de Chérancé*)..... 323
Le Curé d'Ars. Vie du Bienheureux Jean-Baptiste-Marie Vianney (*l'abbé Alfred Monnin*)..... 324
Vie de la Révérende Mère Marie-Claire, supérieure de la Maison mère du T. S. Cœur de Marie..... 324
Le Ministère pastoral de Jean-Jacques Ollier, curé de Saint-Sulpice (1642-1652). Nouvelle édition publiée par *G. Letourneau*..... 167
Le R. P. Henri Chambellan, de la Compagnie de Jésus, 1834-1892 (*Jean Charruau*)..... 442

Histoire de France. Le Moine Guibert et son temps (1053-1124 (*Bernard Monod*)..... 48

Un Chancelier au xve siècle. Nicolas Rolin (1380-1401) (*Arsène Périer*) 357
Troisièmes Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de *M. Luchaire* 443
Jeanne d'Arc, 1412-1431. Grande Histoire illustrée (*chanoine Henri Debout*). T. I..... 486
Le Connétable de Bourbon (1490-1527) (*André Lebey*)..... 49
La Reine Margot et la Fin des Valois (1559-1645), d'après les Mémoires et les documents (*Charles Merki*) 146
Souvenirs sur Madame de Maintenon, publiés par (*le comte d'Haussonville* et *G. Hanotaux*). T. III. Madame de Maintenon à Saint-Cyr. Dernières lettres à Madame de Caylus, avec une Introduction par *le comte d'Haussonville* 345
Le Drame de Varennes, juin 1791 (*G. Lenôtre*), d'après des documents inédits et les relations des témoins oculaires..... 346
Recueil des actes du Comité de salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du conseil exécutif provisoire, publié par *F. A. Aulard*. T. XVI (10 août 1794-20 septembre 1794) 445
Les Députés au Corps législatif, Conseil des Cinq-Cents, Conseil des Anciens, de l'an IV à l'an VII. Listes, tableaux et lois (*Auguste Kuscinski*)..... 347
Le Mystère de Quiberon (1793-1795) (*Ad. Lanne*)..... 348
Etudes et leçons sur la Révolution française (*A. Aulard*). 4e série.. 50
Voyages de *Miss Berry* à Paris, 1782-1836; trad. par *la duchesse de Broglie* 532
Souvenirs politiques, 1871-1877 (*le vicomte de Meaux*)..... 530

Histoire religieuse. La Vie et l'organisation du clergé sous l'ancien régime. I. Les Réguliers (*Joseph Ageorges*)..... 174
Quatre cents ans de concordat (*Alfred Baudrillart*)..... 57
Le Clergé français et le Concordat (*le baron E. de Mandat-Grancey*). 255
Correspondance de M. *Louis Tronson*, troisième supérieur de la compagnie de Saint-Sulpice. Lettres choisies, publiées et annotées par *L. Bertrand*..... 52
La Chiesa e lo Stato in Francia durante la Rivoluzione (1789-1799) (*Adolfo Giobbio*)..... 147
L'Immaculée Conception et l'Eglise de Paris. Etudes historiques (*H. Lesêtre*)..... 155
Histoire critique des événements de Lourdes, apparitions et guérisons (*l'abbé G. Bertrin*)..... 253
L'Œuvre de la propagation de la foi. Ses origines, ses commencements, ses progrès (*Alexandre Guasco*)..... 366
Nos Religieuses dans les Missions; patriotisme et dévouement (*A.-A. Fauvel*)..... 156

Histoire des institutions et des mœurs. La Société au xviiie siècle. Les Rupelmonde à Versailles (1685-1784) (*le comte Charles de Villermont*)..... 54
Le Château de la Chevrette et Madame d'Epinay (*Auguste Rey*)..... 446
Carnet d'une demoiselle de Saint-Denis, publié par *L. Xavier de Ricard*. Histoire mondaine du second Empire. En attendant l'Impératrice, 1852-1853..... 55

Histoire diplomatique et militaire. La Mission de M. de Forbin-Janson, évêque de Marseille, plus tard évêque de Beauvais, auprès du grand duc et de la grande duchesse de Toscane, mars-mai 1673. Récit d'un témoin (*C. Douai*)..... 157
La Vendée militaire. Portraits, épisodes et récits (*L.-P. Prunier*)... 350
Etudes sur les armées du Directoire. 1re partie. Joubert à l'armée d'Italie; Championnet à l'armée de Rome (octobre 1798-janvier 1799) (*le capitaine Patrice Mahon*)..... 117
Le Maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram (*le général Derrécagaix*). 2e partie. 1804-1815..... 115
Mémoires et correspondance du *général Leclaire* (1793) avec une notice sur la famille Leclaire..... 118
Joachim Murat (1767-1815) (*Jules Chevanon* et *Georges Saint-Yves*).... 118
Afrique et Crimée (1850-56). Historique du 11e léger (*le général Hardy de Périni*)..... 120

Crimée, Italie, Mexique. Lettres de campagne, 1854-1867 (*le général Vanson*) 120
Mémoires du *général Govone*; trad. de l'italien par *le Cte M.-H. Weil*. 122
Le Haut Commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870. La Manœuvre de Magenta, le désastre de Metz (*le général Bonnal*) 119
A l'armée du Rhin, 1870-1871. Lettres d'un officier, publiées par *Hubert Klotz* 119
Mes Souvenirs. La Guerre contre l'Allemagne (1870-1871) (*le général baron Faverot de Kerbrech*) 119
L'Attaque du Calvaire à Frœschwiller. Etude de tactique d'infanterie (*R. T.*) 119

Histoire monastique. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, publié par *le chanoine Morel*. T. I. (877-1216) 351
Histoire de l'abbaye des Célestins de Villeneuve-lès-Soissons (*l'abbé R. Roussel*) 56
L'Abbaye royale de Joug-Dieu, près Villefranche, en Beaujolais (1115-1738) (*Joseph Balloffet*) 258
Cartulaire du prieuré de Saint-Mont (ordre de Cluny) publié par *Jean de Jaurgain*. T. II 55
Essai sur les franciscains d'Alsace pendant la Révolution, d'après les travaux du P. Apollinaire de Valence (*le P. Ubald d'Alençon*) .. 70

Histoire provinciale et locale. La Vie au Palais-Royal (*L. Augé de Lassus*) 258
L'Ile de Lutèce. Enlaidissements en embellissements de la Cité, (*A. Robida*) 174
L'Ile Saint-Louis à travers les siècles (*E. Siou-Gelley* et *G. du Wallon*) 273
Le Port de Paris, hier et demain (*F. Maury*) 161
Nouveau Dictionnaire historique de Paris (*Gustave Pessard*) 160
Histoire du collège d'Amiens (1219-1795) (*S. Lenel*) 57
Histoire du collège de Montdidier, publiée par l'*Association des anciens élèves* T. I 163
Les Etats généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559) (*Emile Duvernoy*) 161
Les Chartes du Clermontois conservées au Musée Condé, à Chantilly (1069-1352) (*André Lesort*) 162
Un Petit Séminaire du diocèse de Lyon. L'Argentière (*le chanoine André Leistenschneider*) 259
Histoire de Montluçon, d'après des documents inédits. Annexes. Montluçon industriel. Notabilités montluçonnaises. Environs de Montluçon. Etude sur Néris (*Edouard Janin*) 447
Le Duché de Mayenne. Aveu du 11 avril 1669 (*A. Grosse-Duperon*) .. 352
Les Chapellenies de Mayenne avant la Révolution (le même) 352
Histoire du collège de Chinon (*E.-H. Tourlet*) 260
Cens et rentes dûs au comte de Poitiers à Niort au XXIIIe siècle, publiés d'après un manuscrit des Archives nationales et précédés d'une Introduction et d'un état de Niort au XIIIe siècle (*Henri Clouzot*) 365
Le Clergé vendéen victime de la Révolution française, notices biographiques (1790-1801) (*l'abbé A. Baraud*) 349
Dictionnaire historique et archéologique des paroisses du diocèse de Tulle (*l'abbé Poulbrière*) 353
Archives historiques de la Corrèze (ancien Bas-Limousin). Recueil de documents inédits depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, publiés avec notes et commentaires (*C. Clément-Simon*). T. I 354
Les Protestants à Nîmes au temps de l'édit de Nantes (*Jacques Boulenger*) 252
Les 32 Religieuses guillotinées à Orange au mois de juillet 1794 (*l'abbé Redon*) 448
Les Huguenots dans le diocèse de Rieux. Documents inédits publiés par *l'abbé J. Lestrade* 150
Histoire de la ville de Ganges (*l'abbé Rouquette*) 164
Les Routes d'Arles (*André Godard*) 261

Le Culte de Marie dans le diocèse d'Albi. Arrondissement d'Albi (*l'abbé L. B.*) 456
Un Régime qui finit. Études sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées (*L. Ricaud*) 164

Questions du jour. L'Agonie du catholicisme... ? (*le Dr Marcel Rifaux*) 158
Contre la séparation (*le comte Albert de Mun*) 159
Après la séparation. Enquête sur l'avenir des Eglises (*Henri Charriaut*) 58
Le Conflit entre la République et l'Eglise. Lettres à un officier français sur la séparation des Eglises et de l'Etat (*l'abbé Georges Frémont*) 354
Questions brûlantes (*Fernand Nicolaÿ*) 59
Passion et Passion. La Passion du Sauveur et la Passion des religieux en France (*Jean Lefaure*) 174
Aux Dirigeants prêtres et laïques. Organisation et action populaire chrétienne (*l'abbé A. Lefebvre*) 159
La Crise du patriotisme à l'école (*Emile Bocquillon*) 532
Césarisme et démocratie. L'Incompatibilité entre notre régime administrati' et notre régime politique (*Joseph Ferrand*) 256
Comment on fabrique l'opinion (*Maurice Talmeyr*) 456
Que vaut l'alliance russe ? (*Marcel Rouffie*) 70

Histoire étrangère. Bismarck et son temps. La Préparation (1815-1862) (*Paul Matter*) 262
En Allemagne. Administration, impôt sur le revenu, enseignement agricole, coutumes, mœurs, alimentation, les grandes villes (*Paul Cossonnet* et *Paul Heuzé*) 165
Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai (*Dom Ursmer Berlière*) 263
Le Catholicisme en Ecosse (*G. Lecarpentier*) 538
Le Roman de l'Espagne héroïque (*Gaston Routier*) 264
L'Espagne de l'ancien régime (*G. Desdevises du Dézert*). T. III. La Richesse et la civilisation 436
Collección de monumentos para el estudio de la historia de Aragon (*Eduardo Ibarra y Rodriguez*). T. I 449
El Sitio de Baler. Notas y recuerdos (*el capitan Saturnino Martin-Cerezo*) 123
Innocent III. Rome et l'Italie (*Achille Luchaire*) 264
I Capitoli delle colonie greco-albanesi di Sicilia dei secoli XV e XVI (*Giuseppe La Mantia*) 70
Le Portugal et le Saint-Siège. III. Les Roses d'or envoyées par les Papes aux rois de Portugal au XVIe siècle (*le marquis Mac Swiney de Mashanaglass*) 457
L'Empire russe et le Tsarisme (*Victor Bérard*) 166
La Suisse intime. Etude véridique. Psychologie. Mœurs. Industrie. Politique. Enseignement (*H. Gutjahr*) 335
Annales d'Estavayer, d'après le manuscrit de Philippe Grangier, chanoine d'Estavayer (1743-1817), éditées par *E. Grangier*; rédigées et annotées par *l'abbé F. Brülhart* 266
Istoria Românilor Macedoneni, din timpurile cele moi vechi până în zilele noastre (*Ion Arginteanu*) 450
L'Expédition de Chine de 1857-58. Histoire diplomatique et documents (*Henri Cordier*) 267
Pékin pendant l'occupation étrangère en 1900-1901 (*le lieutenant-colonel Guillot*) 125
L'Evangile au Japon au XXe siècle (*Alfred Ligneul* et *Sylvain Verret*). 60
Histoire de la guerre russo-japonaise (*Gaston Donnet*) 487
Japon, Mandchourie, Corée. Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient (*Réginald Kann*) 127
Les Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie (le général *Orlov*). 126
La Marine russe dans la guerre russo-japonaise (*le capitaine de frégate N.-L. Klado*); trad. par *René Marchand* 265
Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane (*le général Faure-Biguet*) 125
Les Civilisations africaines. Histoire de l'Éthiopie (Nubie et

Abyssinie) depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*L.-J. Morié*) 450
Les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le XVIIIe et le XIXe siècles (*E. Rouard de Card*) 61
Le Protectorat de la France sur le Maroc (*E. Rouard de Card*) 61
Historia de America (*M. Serrano y Sanz*) 539
Le Catholicisme aux États-Unis de l'Amérique du Nord (*M.-A. André*) 71
L'Impérialisme américain (*Henri Hauser*) 232
The Political History of Virginia during the Reconstruction (*Hamilton James Eckenrode*) 366

Biographie française. Adam de Crapponne et son canal, d'après de nombreux documents inédits (*J.-B. Bertin* et *V. Audier*) 451
Étude critique sur Bossuet (*le chanoine Vincent Davin*) 533
Les Malheurs d'une grande dame sous Louis XV (*Ch. de Coynart*) . 62
Amour de philosophe. Bernardin de Saint-Pierre et Félicité Didot (*Jean Ruinat de Gournier*) 168
Nicolas Francin, évêque constitutionnel de la Moselle (*J. Florence*). 359
Un Acteur caché du drame révolutionnaire. Le Général Choderlos de Laclos, auteur des « Liaisons dangereuses » (1741-1803), d'après des documents inédits (*Emile Dard*) 358
Lettres inédites de *Choderlos de Laclos*, publiées par *Louis de Chauvigny* 358
Un Roman d'exil. La Princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien (*Jacques de la Faye*) 154
Une Amie de Marie-Antoinette. Madame Atkyns et la Prison du Temple (1758-1836), d'après des documents inédits (*Frédéric Barbey*). 151
Angélique de Mackau, marquise de Bombelles, et la Cour de Madame Elisabeth, d'après des documents inédits (*le comte Fleury*). 152
Les Drames de l'histoire. Mesdames de France pendant l'émigration. Madame de Lavalette. Gaspard Hauser (*le comte Fleury*) 153
Les Enfants du duc de Berry, d'après de nouveaux documents (*le vicomte de Reiset*) 51
Un Dernier Gallican. Henri Bernier, chanoine d'Angers (1795-1859) (*Albert Houtin*) 267
Vie, action politique et œuvres de M. Emile Ollivier, de l'Académie française (*Mgr Fèvre*) 169

Biographie étrangère. Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes (*Henry Vignaud*). Première série 144
Mémoires du *comte Valentin Esterhazy*, avec une Introduction et des notes par *Ernest Daudet* 360
Joseph de Maistre inconnu. Venise, Cagliari, Rome (1797-1803), d'après des documents inédits (*François Descostes*) 538
Vie d'Al-Hadj dj âdj Ibn Yousof (*Jean Périer*) 452

Héraldique. Armorial des principales familles du Berry (*P. de Maransange*) 65

Mélanges. Les Cartes à jouer, du quatorzième au vingtième siècle (*Henry-René d'Allemagne*) 484
Traité de l'Occident (*Adrien Mithouard*) 170
Les Gaîtés de l'année (1904) (*Georges Rocher*) 365

Bibliographie. Bibliothèques. Histoire de l'imprimerie. Os incunabulos da Bibliotheca publica do Porto (*Arthur Carvalho*) 66
Library of Congress. A. L. A. Catalog (8 000 volumes, for a popular Library, with notes), 1904 (*Melvil Dewey*, *May Seymour* and *H. L. Elmendorf*) 452
Library of Congress. History of the library of Congress. Vol. I. 1800-1864 (*William Dawson Johnston*) 66
Histoire économique de l'imprimerie, T. I. L'Imprimerie sous l'ancien régime (1439-1789) (*Paul Mellottée*) 535

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ACHARD (F.) 454
ADLER (Guido) 410
AGEORGES (Joseph) 174
AGUADO (Gregorio F. SERRANO). 406
AIGUEPERSE (M.) 421
ALANIC (Mathilde) 497
ALDIN (Cecil) 507
ALENÇON (le P. Ubald) 70
ALLARD (Roger) 107
ALLEMAGNE (Henry-René D') ... 484
ALLIER (Raoul) 27
ANDRÉ (M.-A.) 71
ANGINIEUR (le capne) 225
ANSON (William R.) 313
APPELL (P.) 401
ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'). 235
ARCHAMBAULT (le Dr L.) 212
ARDEL (Henri) 420
ARGINTEANU (Ion) 450
ARMEILLA (le Dr) 131
ARMOR (D') 271
AUDEBRAND (Philibert) 141
AUDIER (V.) 451
AUGÉ DE LASSUS (L.) 258
AULARD (A.) 50, 445
AURIOL (Georges) 298
AVEZAN (L. D') 512
AVOSS (Enthyl D') 424

BALLOFFET (Joseph) 258
BANNISTER (Henry Mariott) 406
BARAUD (l'abbé A.) 349
BARAUDE (Henri) 291
BARBEY (Frédéric) 151
BARBIER-BOUVET (le Dr) 210
BARRATIN (A.) 292
BARRÈS (Maurice) 69
BARTHÈS (l'abbé Jean) 98
BATY (Gaston) 113
BAUDRILLARD (Alfred) 57
BÄUMER (Dom Suitbert) 232
BAYE (la bonne DE) 106
BAZIN (René) 301, 484
BEAUCHESNE (le Gal DE) 130
BEAUREGARD (Gérard DE) 17
BEAUREPAIRE-FROMENT (DE) 17
BEAUVERIE (J.) 426
BELIN (Maurice) 309
BELLESSORT (André) 221
BENET (le Dr José BLANC Y) 214
BENOIST-HANAPPIER (Louis) 525
BÉRARD (Victor) 166
BERGER (le Dr E. H.) 272
BERGER (Lya) 109
BERGER (Philippe) 63
BERLIÈRE (Dom Ursmer) 263
BERMON (RESCLAUZE DE) 14
BERRY (MISS) 532
BERTHEROY (Jean) 296
BERTIN (J.-B.) 451
BERTRAND (L.) 52
BERTRAND (Mme) 336
BERTRIN (l'abbé G.) 253
BESNARD (Paul) 108
BESSÈDE (le chanoine) 537
BETHLÉHEM (l'abbé Louis) 246
BEYSSIER 444
BÉZY (l'abbé J.) 433
BIÈVRE (Georges MARESCHAL DE) 298
BIOTTOT (le lieut.-colonel) 127
BIRON (Réginald) 232
BLANC Y BENET (le Dr José) 214
BLOCHET (E.) 148
BOCQUET (Léon) 140
BOCQUILLON (Emile) 532
BODEVELLES (Ch.) 24
BOIS (D.) 270
BOLAND (Henri) 219
BONNAL (le Gal) 119
BORDEAUX (Henry) 244, 246
BOSSERT (A.) 45
BOUGLÉ (C.) 31
BOULAY (le P. D.) 322
BOULENGER (Jacques) 252
BOURDON (Edouard) 313
BOURBAU (le Dr) 129
BOURGET (Paul) 298
BOUTINY (Elisabeth DE) 226

BOUYER (Georges)..... 106
BOUYER (Raymond)..... 518
BOVET (Anne DE)..... 291
BRADA..... 294
BRÉHIER (Louis)..... 365
BRETT (David)..... 508
BRICARD..... 507
BRIVES (A.)..... 229
BROGLIE (l'abbé DE).... 33, 172, 388
BROGLIE (la duchesse DE).. ... 532
BRÜLHART (l'abbé F.)..... 266
BRUNSCHVICG (Léon)..... 36, 386
BÜHLER (Johann Georg)..... 457
BURGESS (J.)..... 457
BUXY (B. DE)..... 419, 420

CABANÈS (le Dr)..... 204
CADÈNE (Félix)..... 172
CAGNAT (B.)..... 63
CAHU (Théodore)..... 7
CAILLARD (le chanoine V.)..... 196
CALLEGARI (G. V.)..... 272
CALMES (le P. Th.)..... 200
CAMBRY (Adrienne)..... 42
CAMPFRANC (M. DU)..... 422
CANAT (René)..... 42
CARANTEC (Guillaume)..... 103
CARD E. ROUARD DE)..... 61
CARLYLE..... 247
CARRA DE VAUX (le baron)..... 27
CARTAILHAC (Émile)..... 63
CARVALHO (Arthur)..... 56
CASANOVA (Enrique REIG Y)..... 35
CASTIAUX (Paul)..... 110
CAZIN (Mme Jeanne)..... 514
CERREZO (cap. Saturnino Martín). 123
CETTY (H.)..... 26, 32
CHALLAYE (Félicien)..... 249
CHAMPOL..... 5
CHANCEL (Jules)..... 496
CHANDEZON (le lieut.-colonel DE). 129
CHAPPUIS (J.)..... 401
CHARLIEU (H. DE)..... 509
CHARRIAUT (Henri)..... 58
CHARRUAU (Jean)..... 418, 442
CHAUVIGNY (Louis DE)..... 358
CHAVANON (Jules)..... 118
CHÉRANCÉ (le P. Léopold DE). 322, 323
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme). 513
CHEVALIER (le chanoine Ulysse). 424
CHEVENET (Gabriel)..... 105
CHODERLOS DE LACLOS..... 358
CHOULLET (le chanoine J.-A.).. 171
CICÉRON..... 332
CILLEULS (Alfred DES)..... 33
CLAEYS BONNAERT (Ferdinand). 35
CLÉMENT-SIMON (C.)..... 354
CLOUZOT (Henri)..... 365
CLUGNET (Léon)..... 148
COLLIGNON (Maxime)..... 517
COLOMBO (le Dr Ch.)..... 271
COMPAIN (L.-M.)..... 8
CONTET (le Dr)..... 213
COOPER (Fenimore)..... 496
CORDEY..... 445
CORDIER (Henri)..... 267
CORTEYS (le capne P.)..... 130
COSSONNET (Paul)..... 165
COUGET (l'abbé H.)..... 171
COUILLAUD (le Dr A.)..... 208
COURANT (Maurice)..... 63
COURBAUD (Edmond)..... 332
COURTELINE (Georges)..... 112
COUSIN (Albert)..... 228
COUTEAUD (le Dr Pierre)..... 330
COYNART (Ch. DE)..... 62
CRESSON (André)..... 396
CURET (Albin)..... 320

DANDICOLE (Paul)..... 108
DANVAL (L.)..... 214
DARD (Émile)..... 358
DAREMBERG (Ch.)..... 342
DARMEZIN (R.).. 215
DAUDET (Ernest) 295, 360, 494
DAVIN (Vincent)..... 533
DAVRAY (Henry-D.)..... 46
DEBOUT (chanoine Henri)..... 486
DECAUX (H.)..... 424, 495
DECHARME (P.)..... 430
DELBOS (Victor)..... 391
DELIDER (Pierre)..... 102, 290
DELLY (M.)..... 421
DEMOLINS (Edmond)..... 236
DÉMOSTHÈNE..... 42
DERRÉCAGAIX (le Gal)..... 115
DESCHAMPS (Paul)..... 418
DESCOSTES (François)..... 538
DESDEVISES DU DÉZERT (G.)... 436
DEVÉ (le Dr F.)..... 211
DEWEY (Melvil)..... ... 452
DÉZERT (G. DESDEVISES DU)... 436
DIEMER (Marie)..... 138
DIETRICH (Auguste)..... 523
DITTE (le lieut.-colonel)..... 123
DOLENS (Noël)..... 30
DOMBRE (Roger)..... 423
DONEL (Lucien)..... 424
DONNET (Gaston)..... 487
DORNIER (Charles)..... 107
DOUAIS (Mgr C.)..... 157, 193
DOUBLET (Mgr)..... 197
DOURLIAC (A.)..... 513
DREYFUS (Hippolyte)..... 27
DRIAULT (Edouard)..... 258
DUBIEF (Fernand)..... 310
DUCLOS (Ad.)..... 404
DUCROCQ (Georges)..... 222
DUFOURCQ (Albert)..... 438
DUFOURT (Ernest)..... 100
DUMAS (Georges)..... 394
DUPAIGNE (Albert)..... 415
DURAND (A.)..... 230
DUVERNOY (Émile)..... 161

ECKENRODE (Hamilton James).. 366
EFGY..... 11
EGGLI..... 522
EKWALL (Eilert)..... 137
ELMENDORF (H. L.)..... 452
ENGELKEMPER (Dr. Wilh.)..... 519
EON (Francis)..... 104
ERMON (V.) 34
ERNAULT (Louis)..... 113
ESPENBERGER (Dr. Joh. Nep.).. 325
ESTERHAZY (le comte Valentin). 360

FABER (Hans)..... 133
FABRE (Aristide)..... 507
FABRE (Joseph)..... 131
FAGNOT..... 311
FARGEAU (J.)..... 493
FAURE-BIGUET (le Gal)..... 125
FAUVEL (A.-A.)..... 156
FAVEROT DE KERBRECH (le Gal bon..... 119
FAVRE (le Dr Henri)..... 298
FÉLIX (le Dr Jules)..... 210
FERRADINI (le capitaine)..... 241
FERRAND (Joseph)..... 256
FERRERES el R. P. Juan DE)... 536
FERRI (Enrico)..... 316
FEUILLET (Mme Octave)..... 13
FÈVRE Mgr)..... 169
FINOT (Jean..... 38
FLAMANT (Paul)..... 220
FLAMMARION (Camille)..... 495
FLAT (Paul)..... 290
FLEURY (l'abbé A.)..... 405
FLEURY le comte)..... 152, 153
FLORAN (Mary)..... 289
FLORANGE (J.)..... 359
FOCILLON..... 522
FOLEY (Charles)..... 512
FORINO Luigi)..... 413
FOUCART (Paul)..... 145, 527
FOUCHÉ Maurice)..... 518
FOUILLÉE Alfred)..... 393
FRANCE Anatole..... 15
FRANCE Jeanne..... 113
FRANCK Edmond)..... 9
FRANCK Louis..... 329
FRAPIÉ Léon)..... 14
FRÉMONT Georges)..... 236, 354
FRŒLICH L..... 507

GALLIÉNI le Gal)..... 129
GALLOIS (Eugène)..... 228
GANDILHON (C.)..... 313
GANEM Halil)..... 102
GAROFALO (le bon R.)..... 317
GAULÈJAC le Dr)..... 129
GAUTIER (Maurice)..... 103
GAUTREAU..... 522
GAYET Albert)..... 522
GAYRAUD l'abbé..... 173
GELEY le Dr Gustave)..... 386
GELINEAU (le Dr)..... 20
GÉNIAUX (Charles)..... 511
GEVAERT (Fierens)..... 518
GILLES (Paul)..... 315
GILLOT (le Dr A.)..... 211
GIOBBIO (Adolfo)..... 147
GIRARD (le Dr Henry)..... 330
GODARD (André)..... 261
GOETHE..... 524
GOLBERG (Mécislas)..... 360
GOSSART (le capne G.)..... 130
GOUIN Raoul)..... 137
GOURNIER (Jean RUINAT DE)... 168
GOVONE (le Gal)..... 122
GRANGE (le capne)..... 128
GRANGIER (E.)..... 266
GRIMAUD (l'abbé)..... 68
GRISAR (le P. H.)..... 442

GROLLEAU (Charles)..... 104
GROSSE-DUPERON (A.)..... 352
GUASCO (Alexandre)..... 366
GUIDI I..... 148
GUILLAUME Jacques)..... 399
GUILLOT le lieut.-colonel)..... 125
GUTJAHR H..... 355
GYP..... 7

HABERT (Jean Ev.)..... 407
HALLUIN (le Dr Maurice)..... 207
HALPHEN..... 445
HARCOET (M. DE)..... 419
HARDY DE PÉRINI (le Gal)..... 120
HAREL (Paul)..... 98
HANOTAUX (G.)..... 345
HAURIOU (Maurice)..... 314
HAUSCHILD (le colonel allemand) 130
HAUSER (Henri)..... 232
HAUSSONVILLE (le comte D')..... 345
HAUVETTE (Amédée)..... 243
HÉBERT (Marcel)..... 326
HÉBERT (M.-H.)..... 414
HEINE (Heinrich)..... 111
HEMBERKEN A KEMPIS (Thomas . 34
HEUZÉ (Paul)..... 165
HILL (G. Chatterton)..... 328
HOBERG (Gottfried)..... 195
HOLDER (Alfred)..... 40
HOLZHEY (Carl)..... 202
HOMO (Léon)..... 528
HORACE..... 110
HORNE-VAIZEY (Mme DE)..... 496
HOUTIN (Albert)..... 267
HUCHARD (Robert)..... 10
HUGUES (Pierre D')..... 318
HUFFEL (G.)..... 237
HUTCHINSON (Thomas)..... 434
HYVERNAT (H.)..... 148

IBARRA Y RODRIGUEZ (Eduardo)... 449
ICARD (le Dr)..... 207
ICHES (Lucien)..... 239
IMBERT (Paul)..... 25
IVOI (Paul D')..... 491

JANIN (Édouard)..... 447
JAQUES (John)..... 133
JAUBERT (D.)..... 295
JAURGAIN (Jean DE)..... 55
JÈZE (Gaston)..... 314
JOANNE (Paul)..... 217
JOB..... 505
JOHNSTON (William Dawson)... 66
JOLLY..... 522
JORAN (Théodore)..... 134
JOTTRAND (M. et Mme Emile)... 224
JUBAINVILLE (H. d'Arbois DE) .. 235
JUILLET (le Dr)..... 212

KANN (Réginald)..... 127
KEIM (le Dr G.)..... 211
KELLY (J. Fitzmaurice)..... 46
KEMPIS (Thomas HEMBERKEN A). 34
KERBRECH (le Gal bon FAVEROT DE)..... 119
KLADO (le capitaine de frégate N.-L.)..... 265

KLOTZ (Hubert)..... 119
KUSCINSKI (Auguste)..... 347

LA BOURDONNAYE (lieut. O. DE). 126
LA BRÈTE (Jean DE)..... 6
LA BRUYÈRE (Mme CHÉRON DE). 513
LACLOS CHODERLOS DE)..... 358
LACHÈZE (Marthe)..... 423
LAFAYE (G.)..... 63
LA FAYE (Jacques DE)..... 154
LAFENESTRE (Georges)..... 516
LA LAURENCIE (Lionel DE)..... 408
LALOY (Louis)..... 416
LA MANTIA (Giuseppe)..... 70
LAMBERT (le Dr Fernand)..... 216
LAMBIRE (Irénée)..... 122
LANESSAN (J.-L. DE)..... 390
LANNE (Ad.)..... 348
LANTE Emile)..... 105
LARONZE (Georges)..... 312
LA SALLE (Georges DE)..... 224
LASSUS (L. AUGÉ DE)..... 258
LATASTE (Jean)..... 110
LATREILLE (C.)..... 138
LAURENT (le Dr Emile)..... 215
LAURENT Gaston)..... 403
LAURE André)..... 510
LAUVRIÈRE (Emile..... 142
LAZARD (L.)..... 399
LEBEYE (André)..... 49
LE BRAS (Auguste)..... 493
LE BRAZ (Anatole)..... 495
LECARPENTIER (G.)..... 538
LECLAIRE (le Gal)..... 118
LEFAURE (Jean)..... 174
LEFEBVRE (André)..... 341
LEFEBVRE (l'abbé A.)..... 159
LEFÈVRE (Paul)..... 231
LEISTENSCHNEIDER (le chanoine André)..... 259
LEMAITRE (Jules)..... 111, 296
LEMOINE (Paul)..... 229
LEMONNIER Henry)..... 519
LENEL S.)..... 57
LENFANT (l'abbé L.)..... 454
LENÔTRE (G.)..... 346
LEROY-BEAULIEU (Anatole)..... 27
LESÊTRE (H.)..... 155
LESORT (André)..... 162
LESTRADE (l'abbé J.)..... 150
LETOURNEAU (G.)..... 167
LETURQUE (Henri..... 492
LÉVI Sylvain..... 63
LHOMMEAU (Louis)..... 298
L'HUILLIER (le R. P. Dom)..... 148
LIÈVRE (le Dr Louis)..... 213
LIGNEUL (Alfred)..... 60
LORRAIN (Jean)..... 220
LOTI Pierre)..... 21
LUCAS (le Dr A.)..... 208
LUCHAIRE (Achille)..... 264
LUCHAIRE (M.)..... 443
LYNCH (Jerémiah)..... 231

MAC SWINEY DE MASHANAGLASS (le marquis)..... 457
MAËL (Pierre)..... 509
MAGNE (Emile)..... 69
MAHON (le capne Patrice)..... 117
MAILLARD (Firmin)..... 524
MANDAT-GRANCEY (le baron E. DE)..... 255
MARANSANGE (P. DE)..... 65
MARCÉ (Victor)..... 26
MARCHAND (René)..... 265
MARESCHAL DE BIÈVRE (Georges) 298
MARIN (l'abbé)..... 47
MARTIN (l'abbé Eugène)..... 321
MARTINENCHE (E.)..... 437
MARYLIE-MARCOVITCH..... 109
MASHANAGLASS (le marquis MAC SWINEY DE)..... 457
MASSON (E.)..... 247
MATER (ANDRÉ)..... 314
MATHIEU (l'abbé L.)..... 249
MATTER (Paul)..... 262
MATTIOLY (Marie-Louise)..... 422
MAUREL (André)..... 19
MAUROY (Victor)..... 388
MAURY (F.)..... 161
MEAUX (le vicomte DE)..... 530
MEINERTZ (Max)..... 200
MELLOTTÉE (Paul)..... 535
MÉNAGE (E.)..... 363
MENANT (D.)..... 63
MÉRÉJOWSKY (Dmitri DE)..... 17
MÉRIA (Maxime DE)..... 421
MERKI (Charles)..... 149
MÉRIGNHAC (A.)..... 319
MERLE (Antoine)..... 427
MERLETTE (Germaine-Marie)..... 248
MÉTIN (Albert)..... 223
MICHAUD (G.)..... 334
MICHEL (André)..... 515
MICHEL (Henry)..... 327
MILLERAND..... 311
MILLOUÉ (L. DE)..... 63
MITHOUARD (Adrien)..... 170
MONIN (le Dr E.)..... 212
MONNIN (l'abbé Alfred)..... 324
MONOD (Bernard)..... 48
MONTORGUEIL..... 505
MOREAU VAUTHIER..... 483, 507
MOREL (le chanoine)..... 351
MOREL (Jacques)..... 10
MORIÉ (L.-J.)..... 450
MORTIER (le R. P.)..... 440
MOTHEAU (Alphée)..... 110
MOUGIN (Paul)..... 112
MUN (le comte Albert DE)..... 159

NAU (F.)..... 148
NETTANCOURT - VAUBECOURT (Jean DE)..... 223
NICOLAÏ (Fernand)..... 59
NIEWENGLOWSKI (G.-H.)..... 521
NIGOND (Gabriel)..... 101
NOAILLES (Ctesse Mathieu DE)..... 293
NOLHAC (Pierre DE)..... 99
NOTER (Raphaël DE)..... 270, 425
NOUVELLE (A.)..... 198
NOVICOW (J.)..... 389
NUTTING (Charles Cleveland)..... 39
NYEVELT (Hélène DE ZUYLEN DE)..... 292

OLDMEADOW (Ernest J.)..... 412
OLIVIER (M. et Mme Juste)..... 336
ORLOV (le Gal)..... 126
OSTWALD (le Dr W.)..... 399

PAMPLONA ESCUDERO R..... 537
PASCAL (Blaise)..... 36
PATOU (G.)..... 400
PAULCKE (le Dr W.)..... 454
PAULHAN (Fr.)..... 387
PAUTY (F.)..... 291
PAZDIREK (François)..... 415
PECH (Emile)..... 496
PEDOYA (le Gal)..... 129
PENEL (le Dr Raymond)..... 208
PÉQUIGNOT (René)..... 308
PERCIN (le Gal)..... 130
PERÈA DE)..... 522
PEREIRA F.-M.-E..... 148
PÉRIER Arsène..... 357
PÉRIER Jean..... 452
PÉRINI (le Gal HARDY DE..... 120
PERRAULT P..... 511
PERRIER Edmond..... 520
PERROT Georges..... 517
PERVINQUIÈRE L..... 239
PESSARD Gustave..... 160
PETIT (le Dr C..... 216
PETTIT Charles..... 8
PHOTIADES Constantin..... 11
PIAT Clodius..... 390
PIE X..... 234
PIGHI J.-B..... 268
PILLET F..... 400
PILLON (F..... 397
PIRIOU Ernest..... 226
PITRÈ Giuseppe..... 41
PITROIS M.-G..... 496
PLANET Louis..... 425
PLANTY Mme G. DU..... 513
PLATON G..... 22
PLAUTE..... 242
PLESSIS Frédéric..... 522
POHL M.-J..... 34
POINCARÉ H..... 402
PONTIÉ Edouard..... 271
POTTIER Edmond..... 342, 517
POULBRIÈRE l'abbé..... 353
POYARD C..... 42
PRADEL Georges..... 492
PRÉCIS V..... 270
PRESTON (W. A..... 26
PRÉVOST (Marcel)..... 290
PROST J.-C.-Alfred..... 68
PROUVOST (Amédée)..... 101
PRUNIER (L.-P.)..... 350
PRUVOT (Charles)..... 111
PUECH (A.)..... 27

QUILLARDET (M.)..... 437

RABANY (Charles)..... 314
RABUSSON (Henry)..... 19
RAMUZ (C.-F.)..... 18
RAPIN (Eugène)..... 412
RASPAIL (F.-V.)..... 214
RASPAIL (X.)..... 214
RAYMOND (Adeline)..... 364
RAYMOND (le Dr Paul)..... 205
RAYMOND (le Dr Victor)..... 216
REBOUX (Paul)..... 20
RECLUS (Elisée)..... 219
REDON (l'abbé)..... 448
REEPMAKER (M.)..... 16
REGGIO (Albert)..... 44
REIG Y CASANOVA (Enrique)..... 35
REINACH (Salomon)..... 63, 515, 516
REINACH (Théodore)..... 27
REISET (le vicomte DE)..... 51
RENÉ-LECLERC (Ch.)..... 230
RENEL Charles)..... 341
RÉNON (le Dr Louis)..... 208
RESCLAUZE DE BERMON..... 14
RÉVAL (G.)..... 328
REY (Auguste)..... 446
RICARD (L.-Xavier DE)..... 55
RICAUD (L.)..... 164
RICHARD (Fernand)..... 101
RICHARD (Jules)..... 401
RICHTENBERGER (Eugène)..... 516
RIDGWAY (Robert)..... 330
RIEMANN..... 522
RIFAUX (le Dr Marcel)..... 158
RIGNANO (Eugenio)..... 32
RINNE (F.)..... 239
RIVERSDALE (Paule)..... 107
ROBIDA (A.)..... 174
ROCHER (Georges)..... 365
RODRIGUEZ Eduardo IBARRA Y). 449
ROGUIN (Ernest)..... 306
ROSE (le P. V.)..... 199
ROSNY (J.-H.)..... 12
ROSSIGNON (A.)..... 400
ROUARD DE CARD (E..... 61
ROUFFIE (Marcel)..... 70
ROUGÉ (I.)..... 338
ROUGE (le comte Emmanuel)..... 455
ROUQUETTE (l'abbé)..... 164
ROUSSEL (l'abbé R.)..... 56
ROUSSERT (Louis)..... 494, 508
ROUTIER (Gaston)..... 264, 295
ROY (Charles)..... 309
RUINAT DE GOURNIER (Jean)..... 168

SABATIER (Camille)..... 29
SAFFORD (William E.)..... 521
SAGLIO (Edm.)..... 342
SAINT-MARTIN (Vivien DE)..... 217
SAINT-MAUR (R. DE)..... 491
SAINT-YVES (Georges)..... 118
SAINTE-BEUVE..... 336
SALGARI (Emilio)..... 493
SALMON (J.)..... 520
SAMPIGNY (L. DE)..... 411
SANTI (A. DE)..... 442
SANTIAGO-GADEA (Augusto C. DE)..... 128
SANZ (M. SERRANO Y)..... 539
SAURIN (Daniel)..... 228
SAUVEZ (le Dr)..... 215
SAVIO (Fedele)..... 455
SCHAEFER (l'abbé Georges)..... 269
SCHLESINGER (le Dr Hermann)..... 210
SCHMOLLER (Gustave)..... 22
SCHNAEBELÉ (le Dr R.)..... 213
SCHNEIDER (René)..... 221

SCHNITZER (Joseph)..... 343
SCHOPENHAUER (Arthur)..... 523
SCHORN (Adelheid VON)..... 411
SCHRADER (Fr.)..... 217
SCHROPP (Alph. Roderich)..... 524
SCHVARTZ (Emile)..... 415
SCHWEITZER (Albert)..... 409
SÉAILLES (Gabriel)..... 394
SÉBILLOT (Paul)..... 428
SÉCHÉ (Léon)..... 335
SERRANO Y AGUADO (Gregorio F.) 406
SERRANO Y SANZ (M)..... 539
SEYMOUR (May)..... 452
SHELLEY..... 434
SIMON (le capne P.)..... 127
SIOU-GELLEY (E.)..... 273
SMITH (Annah)..... 412
SORTAIS (Gaston)..... 385
STAHL (P.-J.)..... 497, 507
STRANNIK (Yvan)..... 18
STROHL..... 311
SUAU (Pierre)..... 321, 435

TAILHADE (Laurent)..... 242
TAILLIS (Jean DU)..... 487
TALMEYR (Maurice)..... 456
TELLEEN (John Martin)..... 340
TERRIER (Léon)..... 316
THELEN (Myriam)..... 296
THÉODORE-VIBERT (Paul)..... 298
THORNE (E. H.)..... 412
THOULET (J.)..... 331
TIERCELIN (Louis)..... 432
TOURLET (E.-H.)..... 260
TRANCHANT (L.)..... 455
TRÉMISOT (G.)..... 493
TRONSON (Louis)..... 52

UBALD D'ALENÇON (le P.)..... 70
UDINE (Jean D')..... 407

VACANDARD (E.)..... 251
VAILLANT (Henry)..... 414
VANNOZ (Léon)..... 113
VANSON (le Gal)..... 120
VARIGNY (Henry DE)..... 204
VAUX (le baron CARRA DE)..... 27
VERHAEREN (Emile)..... 518
VERNE (Jules)..... 490
VERRET (Sylvain)..... 60
VIARDOT (Paul)..... 407
VIGNAUD (Henry)..... 144
VILLERMONT (le comte Charles DE) 54
VONTADE (Jacque)..... 294

WALLON (G. DU)..... 273
WEBER (A.)..... 391
WEIL (le Ct M.-H.)..... 122
WEILL (Georges)..... 28
WINSOR (Justin)..... 143

ZURLINDEN (le Gal)..... 120
ZUYLEN DE NYEVELT (Hélène DE) 292

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : ARNOLDT (Dr. Emil), 76. BAUMBACH (Rudolph), 542. — DECHARME (Paul), 368. — DENIFLE (le R. P. Henri-Suso), 72. — DENIS (l'abbé Charles), 74. — DREYSS (Charles-Louis), 74. — EPHRUSSI (Charles), 458. — FOSTER (Joseph), 459. — GANNAL (le Dr Félix), 75. — GAUTHIER (Marie-Jules), 541. — HAY, 176. — HEIGEL (Dr. Karl VON), 460. — HEREDIA (José-Maria DE), 458. — HOPPERT (Jules), 273. — JANVIER DE LA MOTTE (Ambroise), 74. — JAPP (Alexandre Hay), 459. — LAHMANN (Dr Henrich), 76. — LHOMME, 74. — LINGG (Hermann Louis Othon), 276. — LUÇAY (le comte Hélion DE), 175. — MAC DONALD (Dr. George), 543. — MARGERIE (Amédée DE), 368. — MÉRIC (Mgr Élie), 540. — MILIARAKIS (Antoine), 178. — MUIR (William), 275. — MUSSAFIA (Adolf), 177. — ONCKEN (Dr. Wilhelm), 370. — PIERRON (le général Édouard), 275. — POULOT (Denis), 75. — RAMBAUD (Alfred), 539. — RASTOUL (Alfred), 73. — RECLUS (Jean-Jacques-Élisée), 175. — ROZAN (Charles), 75. — SCHERENBERG (Ernst), 542. — SCHÖNTHAN (Friedrich VON), 460. — STINDE (Julius Ernst Wilhelm), 369. — SZÁSZ (Charles), 460. — VEUILLOT (Louis-Eugène), 367. — WASCHMUTH (Dr. Karl), 277. — WERNICKE (le Dr. Karl), 277. — WISSMANN (Hermann VON), 369.

Correspondance, 362, 453.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 78, 179, 279, 373, 463.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 78, 180, 280, 373, 464.

Concours et Prix, 180. 280, 374. 464.

Congrès, 79, 180, 465.

Mélanges : Les Origines de l'horlogerie à Besançon, 182. — La Marseillaise. Le Couplet dit des « Enfants », 79.— Jubile de M. Longnon, 181, 280. — Le Catalogue des anonymes de l'Histoire de France à la Bibliothèque nationale, 81. — Almanachs pour 1906, 465, 546.

Nouvelles : Paris, 81, 183, 281, 374, 467, 547. — Alsace, 184, 470. — Anjou. 86, 184. — Artois, 549. — Aunis, 87. — Auvergne, 471. — Bourgogne, 550. — Bretagne, 282, 471. — Champagne, 87, 283, 377, 550. Dauphiné, 185, 378. — Franche-Comté, 87, 185, 284, 378, 472, 551. — Ile-de-France, 379. — Languedoc, 284, 379, 473, 551. — Lyonnais, 380. — Nivernais, 474. — Normandie, 88, 187, 286, 474, 551. — Poitou, 380, 475. — Provence, 188. — Saintonge, 380. — Savoie, 185, 378. — Velay, 88, 471. — Vexin, 552. — Algérie, 89. — Madagascar, 382. — Allemagne, 90, 475. — Angleterre, 476. — Belgique, 90, 188, 286, 381, 552. — Bohême, 381. — Bulgarie, 90. — Espagne, 90, 477, 552. — Hongrie, 476. — Italie, 91, 189, 286, 381. — Suisse, 287. — Chine, 92. — Sibérie, 381. — Brésil, 92. — Etats-Unis, 92, 189, 287, 382, 477, 552. — République Argentine, 190.

Publications nouvelles, 94, 191, 288, 383, 478.

Dernières Publications illustrées, 553.

ERRATA

Page 172, ligne 4, *au lieu de :* d'assertions, *lisez :* de dissertations.
Page 216, ligne 37, *au lieu de :* paysans, *lisez :* paysages.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.